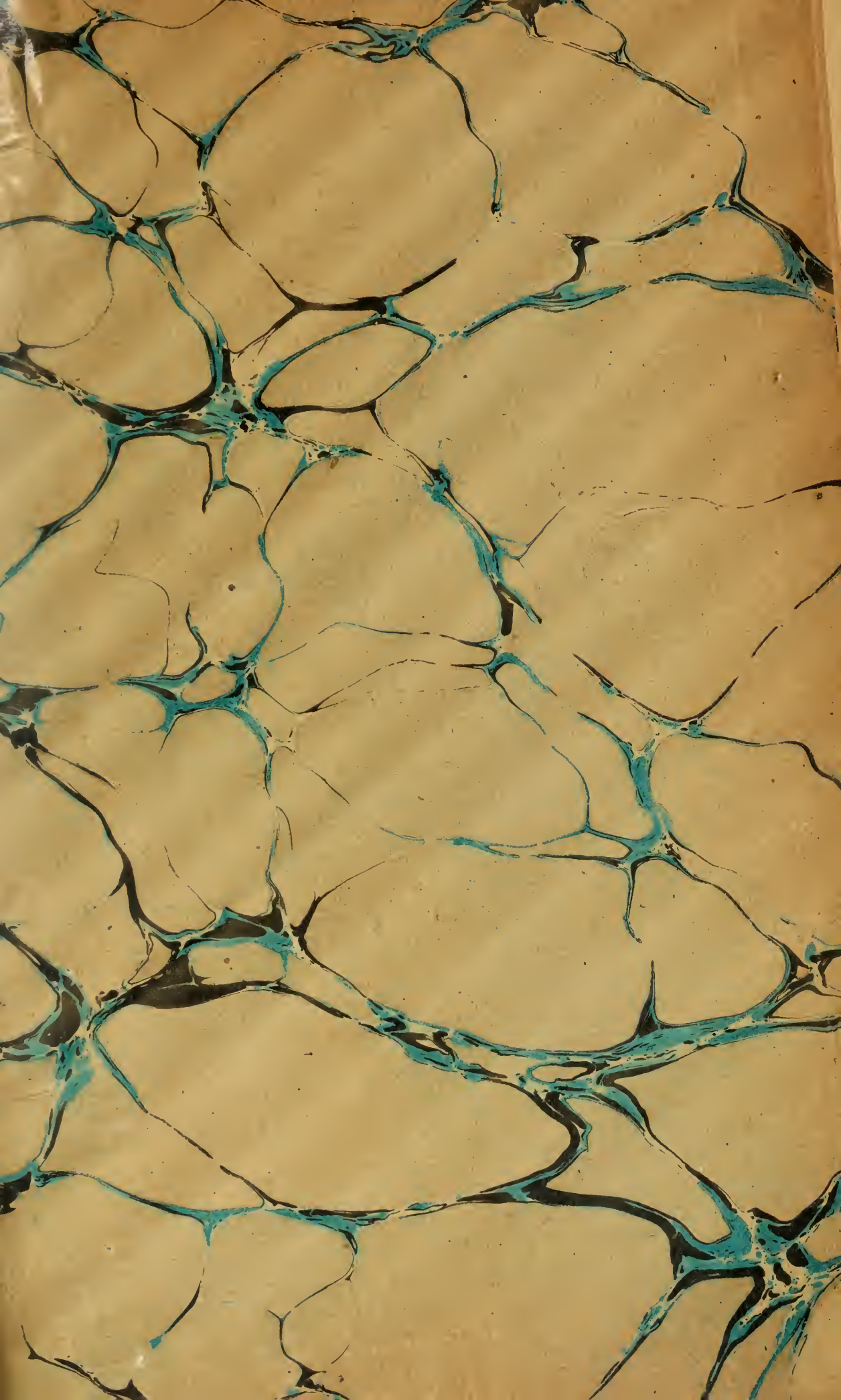
U d'/ of Ottawa
39003010636669



P
2D
~~X~~ 2

uOttawa
LIBRARY ANNEX

uOttawa
LIBRARY ANNEX

P
3D
2

LES

ORATEURS SACRÉS

CONTEMPORAINS

MARSEILLE

Imprimerie, Librairie et Reliure Saint-Thomas d'Aquin

11, PLACE SÉBASTOPOL, 11

LES ORATEURS SACRÉS CONTEMPORAINS

CHOIX

DE CONFÉRENCES, SERMONS, HOMÉLIES, PANÉGYRIQUES, INSTRUCTIONS, RETRAITES, DISCOURS DE CIRCONSTANCE, ETC.

PRONONCÉS

Par les plus remarquables Orateurs de notre époque, tant du Clergé régulier que du Clergé séculier.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

MONSEIGNEUR RICARD

Prélat de la maison de Sa Sainteté,
Professeur de théologie dogmatique aux Facultés d'Aix et de Marseille.

TOME SECOND

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITÉ D'OTTAWA
LIBRARY ANNEX

MARSEILLE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE SAINT-THOMAS D'AQUIN

MINGARDON & Cie, ÉDITEURS

11, Place Sébastopol, 11

Tous droits réservés.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE

BV
4254.2
.O723
1917
v. 2

HOMÉLIES

SELON LA MÉTHODE DES PÈRES

SUR

LES ÉVANGILES

DES

DIMANCHES DE L'ANNÉE LITURGIQUE

D'APRÈS LUDOLPHE LE CHARTREUX

par Mgr Ant. RICARD

Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

Ier DIMANCHE DE L'AVENT

SOMMAIRE. — 1. Les trois avènements du Sauveur. Comment ils nous disposent l'un à l'autre. — 2. Le bouleversement des cieux au sens littéral et au sens mystique. — 3. Le trouble et le renversement de l'ordre terrestre. — 4. La désolation des créatures raisonnables et le désespoir des méchants. — 5. L'agitation des esprits angéliques et des âmes saintes. Comparaison et exhortation. — 6. Comment le Sauveur apparaîtra. — 7. Les élus se rassureront en voyant apparaître la délivrance. En quoi elle consiste. — 8. La comparaison du figuier et de l'été. — 9. Le serment du Sauveur. Comment cette génération ne passera point. — 10. Nouvelle affirmation du Sauveur. Prière et résumé.

I. — Lorsque Jésus parla comme il le fait dans l'évangile de ce jour, il avait l'intention d'encourager les siens par la promesse de son avènement prochain. Venu d'abord par son Incarnation, Jésus-Christ vient tous les jours en nous par sa grâce, et il viendra un jour pour juger le monde. Les deux premiers de ces avènements du Sauveur doivent exciter notre reconnaissance et notre confiance, mais le troisième doit nous inspirer crainte et terreur. Le souvenir de ce dernier nous prépare à la célébration du premier, et la célébration du premier nous dispose naturellement au second. Voilà pourquoi, inspirée du ciel, la sainte Église met aujourd'hui sous nos yeux le souvenir du jugement, afin que, salutairement terrifiés, nous préparions nos cœurs à honorer la naissance du Sauveur, et, dans quatre semaines, nous solenniserons cette naissance temporelle, afin de nous rendre

dignes de la naissance spirituelle de Jésus-Christ en nos âmes. Ainsi, dit S. Augustin, « la crainte prépare en nous le chemin à la charité, qui la suit comme une fille suit sa mère. » Au jour de Noël, nous pourrons le chanter avec le Prophète : « Seigneur, la crainte de votre justice a fait naître en nous l'espérance du salut. »

II. — Tout d'abord, le Sauveur décrit le bouleversement des cieux : *Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles.*[1] Ces signes, ou phénomènes étranges, annonceront la ruine du monde. « Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière et les étoiles tomberont du ciel. » Comment ces choses s'accompliront-elles? les interprètes sacrés l'expliquent de différentes manières et la science moderne confirme leurs commentaires. Bornons-nous à dire que, par rapport à la terre, les astres perdront leur destination spéciale.

Dans un autre sens, ces paroles signifient que l'Église, radieuse comme la lune, étincelante comme le soleil et illuminant le monde comme les étoiles dans une nuit sombre, semblera disparaître, en ces jours de désolation, devant l'acharnement de ses ennemis. Un grand nombre de chrétiens, qui paraissaient brillants de grâce, tomberont et céderont devant les persécuteurs. Plusieurs même, parmi les plus fermes, seront ébranlés.

III. — En second lieu, Notre-Seigneur dépeint le trouble de la nature entière dans ses éléments : *Sur la terre, les peuples seront dans la consternation, par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots.* La terre tremblera jusque dans ses fondements; dans les airs, les vents et les tempêtes, les foudres et les éclairs, les phénomènes les plus terrifiants, se produiront de toute part; les ouragans déchaînés agiteront la mer jusque dans ses profondeurs, et les vagues furieuses s'entre-choqueront en sens divers avec un fracas épouvantable; le feu, précédant la venue du Juge, commencera de réaliser la prédiction de S. Pierre : « Les éléments enflammés seront dissous, et la terre avec tout ce qu'elle contient sera consumée. » Les hommes, éperdus de terreur devant ces prodiges, courront de toute part et ne trouveront nulle issue parmi ces profondes ténèbres. De peur d'être engloutis dans les eaux soulevées ou brûlés dans les incendies qui dévoreront tout, ils s'entre-heurteront et, à bout d'efforts, demeureront accablés de peur et de désespoir. Il y aura littéralement *pressura gentium*, refoulement, encombrement des nations, poussées l'une contre l'autre, pressées à l'envi, pour fuir le feu, les flots, les débordements de la mer qui envahit les rivages brisés, pour fuir la mort.

1. Le texte de chaque Evangile se trouvera toujours intégralement reproduit dans nos homélies, fondu dans le commentaire, mais suffisamment distinct par les caractères italiques qui permettront de le suivre à travers les développements homéliques auxquels il donne lieu.

IV. — En troisième lieu, le divin Maître nous représente la désolation des créatures raisonnables, quand il ajoute : *Les hommes sècheront*, ils perdront leur vigueur corporelle et deviendront pâles, livides, desséchés, sans force, comme hébétés. Ne se parlant plus, ne s'entendant plus, ils se consumeront *de frayeur* à cause des maux présents *et d'appréhension* à cause des maux à venir, *dans l'attente des maux dont le monde sera menacé.* Alors s'accomplira la parole de David, prédisant qu'on pourra dire de l'impie : « J'ai cherché et je n'ai point trouvé sa place », je n'ai point trouvé d'endroit qui pût lui servir d'asile, car, à l'approche du jugement, le ciel repoussera l'impie par ses éclairs et ses foudres, l'air le rejettera par ses tourbillons et la mer par ses tempêtes, la terre le renversera par ses commotions. Nulle part de retraite pour le soustraire aux maux qui fondent sur lui.

V. — En quatrième lieu, le Christ annonce l'émotion des créatures spirituelles : *Les Vertus du Ciel seront ébranlées.* Les anges, en effet, seront tout à la fois frappés de stupeur à la vue des signes effrayants qui se produiront dans la nature, poussés par la volonté divine qui emploiera leur ministère à bouleverser les éléments constitutifs du monde et à effrayer les hommes, transportés de zèle pour tirer vengeance des impies et saisis eux-mêmes de crainte en voyant juger leur chef d'autrefois, Lucifer, et le monde entier avec les mauvais anges.

Par *Vertus du Ciel*, on peut entendre encore les âmes justes, dans lesquelles Dieu se plaît à demeurer par sa grâce comme dans un Ciel.

Sur le point de tomber, dit le vénérable Bède, les grands arbres annoncent leur chute prochaine par des craquements et des secousses ; ainsi, les éléments du monde et toutes les créatures annonceront par leurs gémissements la ruine imminente de cet ordre de choses.

Cœur de l'homme ! Veux-tu n'avoir rien à craindre, à cette heure suprême ? Devance le jugement, préviens la vengeance divine, prononce ta condamnation et soumets-toi à la pénitence : « Si nous nous jugeons nous-mêmes, dit S. Paul, nous ne serons point jugés. »

VI. — *Alors*, dit le Sauveur, quand tous les signes seront accomplis, à l'heure où l'on y pensera le moins, *ils verront le Fils de l'Homme*, le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme, avec cette forme humaine en laquelle il doit juger le monde. « Jésus-Christ, dit un Père, apparaîtra alors aux élus tel qu'il se manifesta sur le Thabor, et aux réprouvés tel qu'il était sur le Calvaire, quand il fut crucifié. »

Tous alors verront le Fils de l'Homme qui viendra pour juger le

monde, descendant *sur une nuée*, tout comme il monta sur une nuée au jour de l'Ascension, car les Anges l'ont prédit : « Il viendra du Ciel tout comme vous l'y avez vu monter. » — « Les nuages qui lui servirent de char de triomphe pour monter au Ciel, dit Origène, lui serviront également de trône, quand il descendra pour juger la terre. »

Il viendra, comme il l'a prédit, *avec une grande puissance et une grande majesté*, c'est-à-dire avec une force invincible pour confondre et châtier ses ennemis, mais aussi une gloire éclatante pour récompenser et couronner ses élus. Ainsi, après avoir paru sous une forme humble et vile dans son premier avènement, pauvre et misérable comme l'un de nous, il apparaîtra, au second avènement, comme le maître et le souverain, avec tous les insignes de sa royauté et de son pouvoir suprême. « Alors, dit S. Grégoire, ceux qui ont refusé de l'écouter au milieu de ses abaissements et de ses faiblesses volontaires, le verront dans tout l'éclat de sa dignité et dans toute l'imposante grandeur de son pouvoir, afin de ressentir d'autant plus la rigueur de sa justice qu'ils ont méconnu davantage la patience de sa bonté. »

Jésus-Christ viendra donc exercer son pouvoir de juge dans sa propre humanité : il convient qu'après avoir été victime de l'injustice comme homme, il répare comme homme la justice vis-à-vis du genre humain tout entier. Tous verront dans sa chair les glorieuses cicatrices de ses plaies, et les réprouvés reconnaîtront celui qu'ils ont transpercé.

VII. — Après avoir inspiré un juste effroi aux pécheurs, le divin maître veut rassurer les bons; car, si le jour du jugement est terrible pour les réprouvés, il est par contre consolant pour les élus, qui entreront pour lors dans la gloire complète et tant désirée, corps et âme. Voici donc que Jésus-Christ ranime le courage des siens : *Or*, dit-il, *quand ces choses commenceront à arriver*, tandis que les pécheurs sécheront d'effroi et seront saisis par le désespoir, vous, mes serviteurs et mes amis, *levez la tête et regardez*, raffermissez votre foi et votre espérance, soyez attentifs à ne vous point laisser envahir par la défiance et par l'incrédulité des impies, détachez votre esprit et votre cœur de la terre et levez-les au Ciel, soyez dans la joie, vous qui étiez dans la tristesse, *parce que votre délivrance approche*. Cette délivrance ou rédemption consistera, pour les élus, dans l'entière libération de tous les maux : servitudes du péché, ravages de la concupiscence, séduction des sens, assauts des passions, tentations du démon, persécutions des méchants, soucis de la vie présente et autres misères de ce genre. Ce sera un affranchissement complet de l'âme et du corps. Puisse cette consolation être un jour la nôtre!

VIII. — Nul ne peut savoir le jour précis du jugement. Mais, quand les hommes verront s'accomplir ces prodiges, ils devront croire que ce jour est proche. Pour leur faire comprendre l'usage qu'ils auront à faire de ces signes, Jésus *proposa* à ses disciples *cette comparaison : Considérez le figuier et les autres arbres : lorsque leurs premières feuilles paraissent, vous jugez que l'été n'est pas éloigné. Ainsi, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le règne de Dieu est proche.*

D'après S. Jean Chrysostôme, Notre-Seigneur tire sa comparaison du figuier, soit, parce que, reverdissant presque le dernier de tous les autres, cet arbre annonce d'une manière plus immédiate l'été ; soit, parce que le figuier est absolument très bon ou absolument très mauvais, comme le jugement qui est souverainement bon pour les justes et souverainement mauvais pour les pécheurs sans rémission ; soit, enfin, parce que ses fruits, par leur douceur, nous symbolisent les joies du paradis.

Pour les justes, le jour du jugement sera comme l'été, après les tribulations de la vie et les travaux du temps qui est comme l'hiver. Mais, pour les méchants, ce jour-là sera l'hiver après les agréments de l'été.

IX. — Voulant donner à ces graves paroles plus de poids encore, Notre-Seigneur prononce un serment : *Je vous dis en vérité que cette génération ne finira point que tout cela ne soit accompli.*

Dans le sens le plus large, *cette génération*, c'est la race humaine tout entière. Dans un sens restreint, c'est la race des Juifs, qui ne seront point détruits avant la fin du monde ; ou encore, c'est la multitude des chrétiens, l'Église qui ne périra point, même au milieu des persécutions des derniers temps. Entendue dans ces trois sens, cette génération ne finira point que ne soient consommées toutes les prédictions relatives au second avènement du Christ, ou bien, suivant S. Jean Chrysostôme, jusqu'à ce que le mystère de la vocation des saints soit pleinement réalisé par l'accomplissement du nombre des élus, car, malgré l'horrible persécution de l'Antechrist, il y aura des fidèles qui le resteront jusqu'à la fin du monde.

X. — Voulant confirmer une fois encore ce qu'il vient de dire et pour en montrer l'importance, Jésus fait une dernière protestation : *Le ciel et la terre passeront,* dit-il, *mais mes paroles ne passeront point.* — Ce ciel qui nous entoure, cette atmosphère au sein de laquelle nous vivons, cette terre que nous foulons sous nos pieds, tout cela passera, sera changé, sera détruit dans sa forme présente, mais les paroles du Christ, fondées sur la vérité éternelle, ne passeront pas sans recevoir leur entier accomplissement. Voyez donc quelle est la valeur de cette parole, puisque, quand

les choses qui paraissent le mieux affermies et le plus durables seront changées, la parole du Verbe incarné, faible son qui semble s'évanouir avec le son de ses lèvres, ne sera jamais privée de son effet. Il répugne davantage à la véracité divine de laisser tomber sans résultat la moindre déclaration, que de laisser rentrer dans le néant la création tout entière.

Seigneur Jésus, en attendant votre avènement comme juge du monde, venez en moi dans les nuées de la pénitence, en faisant jaillir de mon cœur une pluie de larmes salutaires. Par votre puissance, chassez les démons des vices et régnez en moi par votre majesté. Qu'attachant sur vous mes regards et levant vers vous ma tête, je vous contemple avec foi et vous invoque avec confiance, comme l'auteur de ma prochaine délivrance. Accordez-moi de voir reverdir le figuier de votre grâce, c'est-à-dire de ressentir la douceur de votre amour, afin que les arbres de toutes les vertus produisent en moi le fruit des bonnes œuvres, et que le royaume des cieux soit bientôt pour moi comme une belle saison de l'été. Divin Sauveur, donnez-moi de m'appuyer sur votre parole, afin d'échapper aux maux à venir et de paraître avec assurance devant mon Juge. *Amen.*

IIme DIMANCHE DE L'AVENT

SOMMAIRE. — 1. Comment Jean-Baptiste fut véritablement martyr et comment nous pouvons tous le devenir. — 2. Pourquoi il envoie ses disciples à Jésus. — 3. Commentaire de la réponse que Jésus fait aux disciples de son précurseur. — 4. Panégyrique de S. Jean par le Sauveur. — 5. La fidélité de Jean-Baptiste. — 6. Invocation.

I. — *Jean-Baptiste entendit parler*, *dans sa prison*, des miracles de Jésus-Christ. Jean précéda Jésus en toutes circonstances, comme l'ambassadeur précède son prince et le héraut son maître. Sa prison et sa mort précédèrent celles du Christ, comme sa naissance et sa prédication avaient précédé la naissance et la prédication du Sauveur.

Cette prison de Jean-Baptiste et la mort qui la suivit furent véritablement un martyre, bien que le saint précurseur n'ait pas été interrogé sur sa foi en Jésus-Christ par les juges, ni appelé à confesser cette croyance. Mais le Christ n'est-il pas la justice, et celui qui meurt pour la justice ne meurt-il pas pour lui ?

Machabée est mort pour la défense de la foi. Isaïe est mort pour la défense de la vérité. Les saints Innocents ont été immolés à la place de Jésus. S. Thomas de Cantorbéry a péri en soutenant les

libertés de l'Église. S. Jean Népomucène est mort pour défendre le secret de la confession. Tous ont droit à la couronne des martyrs. Consolante pensée! Nous-mêmes, en marchant sur leurs traces, nous pouvons prétendre avec eux à la même couronne. Il est vrai, le feu des bûchers ne s'allume plus et les bourreaux ne préparent plus pour les chrétiens l'appareil des tortures; mais toute douleur de l'âme et du corps, patiemment supportée pour l'amour de Jésus, suffit à mériter la récompense des martyrs. Nous ne saurions, d'ailleurs, manquer d'obtenir, si nous le voulons, cette palme glorieuse, car le monde entier persécute le chrétien; et, si la persécution du dehors venait à lui manquer, il en trouverait au dedans de lui-même une plus dangereuse et plus cruelle, de la part du démon et de sa propre chair. C'est dans cette dernière lutte surtout que le triomphe est difficile: demandons au Seigneur de nous l'accorder par l'intercession de Jean-Baptiste, le plus austère des pénitents et le plus patient des martyrs.

II. — Le saint prisonnier ayant entendu parler *des œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples pour lui dire : Etes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre?* — S. Jean Chrysostôme fait ici cette belle remarque: « Jean, dit-il, savait que l'heure était proche où Hérode l'allait faire mourir. Dès lors, semblable à un homme prudent qui confie ses fils à un sage tuteur, il voulut remettre avant sa mort ses disciples entre les mains de Jésus; ou plutôt, il fut semblable à un fidèle serviteur à qui son maître a donné le soin de ses enfants, et qui, sentant venir sa fin, se hâte de les rendre au véritable père de famille, qui ne les lui avait remis que pour un temps. Il envoya donc ses disciples vers Jésus, pour les rendre témoins des miracles du Sauveur, afin que par là leurs cœurs fussent préparés à recevoir avec une foi entière ce Verbe incarné que Jean ne leur avait fait encore qu'imparfaitement connaître; et, s'ils demandent à Jésus : Etes-vous celui qui doit venir? ce n'est pas que le Précurseur doutât, c'est qu'eux-mêmes avaient besoin d'instruction. »

Bien loin d'éprouver les passions jalouses que ses disciples eux-mêmes cherchèrent un jour à faire naître dans son cœur, Jean avait dit, en parlant de Jésus: « Il doit croître, et moi je dois diminuer », et le moment était venu. De même que l'étoile de Lucifer qui précède le soleil disparaît au lever de cet astre et se perd dans la splendeur de ses rayons, de même la renommée de Jean-Baptiste disparaît devant la gloire de Jésus-Christ. Le héraut n'est rien devant le juge, et l'ambassadeur perd toute autorité en présence du prince qui l'envoie. Jean, qu'on regardait comme le Messie, n'est plus qu'un prophète, et Jésus, que l'on croyait un simple artisan, on va le reconnaître comme le Messie

attendu. — Ainsi le Christ croîtra dans nos âmes, à mesure que nous avancerons dans son amour et dans l'intelligence des mystères de son triple avènement parmi nous. Plus nous nous approcherons de ce divin flambeau des esprits, plus nous le verrons grandir, et plus nous diminuerons à nos propres yeux. C'est en cet agrandissement de Jésus, en cet anéantissement de la créature que consiste la vie chrétienne. Le fidèle, loin de prétendre à la fausse grandeur des vertus humaines, ne cherche qu'à se perdre et à disparaître dans le sein de Dieu, son centre et sa fin : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ! »

III. — Lorsque les disciples de Jean-Baptiste furent venus à Jésus, ils lui dirent : Jean nous a envoyés vers vous, disant : Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? A l'heure même, *Jésus* guérit devant eux un grand nombre de malades, chassa les esprits immondes de plusieurs, rendit la vue à beaucoup d'aveugles, et, après avoir fait ces choses, il *leur répondit* : *Allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu.*

Tout ce que les prophètes ont prédit du Christ, je le fais. Ce que vous avez entendu prophétiser, vous le voyez se réaliser devant vous. *Les aveugles voient*, selon qu'il a été écrit : « Les yeux des aveugles s'ouvriront. » *Les boiteux marchent*, selon qu'il a été prophétisé : « Les boiteux s'élanceront, pareils au cerf rapide. » *Les lépreux sont guéris*, selon qu'il a été prédit : « Il s'est chargé de nos langueurs. » *Les sourds entendent*, selon qu'il a été annoncé : « Les oreilles des sourds seront ouvertes. » *Les morts ressuscitent*, selon qu'il a été dit : « Ceux qui sont morts revivront. » Enfin, si à tous ces traits vous ne reconnaissez pas le Messie, voici le dernier trait auquel vous ne sauriez vous méprendre : *Les pauvres sont évangélisés.* Le Prophète vous l'avait annoncé depuis longtemps, et vous saviez que c'était là la charge spéciale du Messie : « Dieu m'a envoyé évangéliser les pauvres. »

Jugez donc par vous-mêmes. Devez-vous maintenant en attendre un autre ? *Heureux celui qui ne se scandalisera point à mon sujet!* Heureux serez-vous si, après avoir vu tant de marques de ma divinité, vous n'êtes pas scandalisés par la faiblesse de mon humanité, si l'homme en moi ne vous cache pas le Dieu, si vous ne vous heurtez pas sur cette pierre immuable où viendront se briser l'aveugle et l'incrédule !

Tous les jours encore, par le ministère de la sainte Eglise catholique, les ténèbres de l'intelligence sont dissipées, les maladies de l'âme sont guéries. Tous les jours, ceux qui semblaient morts à la vie de la grâce ressuscitent et portent des fruits de charité ; mais surtout et partout les pauvres sont évangélisés. De tous les miracles dont Jésus-Christ a donné l'exemple, il n'en

est point qu'elle perpétue avec une plus constante fidélité. Secourir les pauvres, les instruire, leur donner le même enseignement qu'elle offre aux savants du siècle, c'est là sa gloire, c'est là sa marque distinctive, c'est là le sceau de sa ressemblance avec le divin Maître. Ne cherchons pas, n'attendons pas d'autre mère, d'autre maîtresse enseignante et dirigeante qu'elle : Les pauvres sont évangélisés ! C'est assez pour que nous ne doutions plus, pour que nous croyions d'une foi ferme qu'elle possède les paroles de la vie éternelle : Il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres ! C'est sa devise, et elle est toujours fidèle à sa mission.

IV. — Il est probable que l'interrogation adressée par les disciples de Jean-Baptiste au Sauveur excita les soupçons du peuple, qui en fut témoin, et ce peuple se mit à accuser d'incrédulité le saint précurseur, à cause de la question qu'il avait faite par la bouche de ses envoyés : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » question dont peu de personnes comprirent l'intention et le véritable sens. C'est pourquoi, *comme les disciples de Jean s'en retournaient, Jésus se mit à parler de Jean* à la foule et à le louer hautement, *et il dit au peuple* : *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert,* quand vous accouriez auprès de mon précurseur ? Pensez-vous que c'était uniquement *un roseau agité par le vent ?* un homme qui, après avoir rendu un éclatant témoignage, chancelle maintenant dans sa foi ? Loin de vous cette pensée ! Car, écoutez ce que je pense de Jean-Baptiste.

Qu'est-il ? *Mais encore, qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu mollement ?* Ah ! non, certes ! *Vous savez que ceux qui s'habillent de la sorte sont dans les palais des rois*, et non point au désert. On les trouve chez Hérode, mais on ne les trouve pas dans l'âpre solitude où mon précurseur a trouvé dès son plus jeune âge une vie austère et pénitente. La pierre des cavernes fut son lit, un peu de miel trouvé dans le creux des arbres sa nourriture, la peau des bêtes son vêtement, la solitude son seul entretien. Prémice des ascètes et des moines, comme les disciples et les Apôtres l'ont été de l'ordre sacerdotal, fuyant le monde pour trouver Dieu, Jean ne cherchait, ne voulait que le désert, n'estimant pas que rien fût digne d'être regardé par ses yeux qui n'aspiraient qu'à voir leur Sauveur.

Qu'êtes-vous donc allés voir, au désert où il vivait ? *Un prophète ? Oui, et je vous le déclare, et plus qu'un prophète.* Quand les Juifs venus de Jérusalem l'interrogeaient et lui demandaient s'il était prophète, il nia ouvertement qu'il fût le prophète dont ses interrogateurs voulaient parler, le grand prophète prédit par Moïse, et qui n'était autre que le Christ lui-même. Mais, il ne nia pas absolument qu'il fût prophète, et prophète précédant le Christ.

Si, dans son humilité, il ne fait pas cette distinction, le Sauveur la fait et il proclame très haut qu' « entre ceux qui sont nés d'une femme, il n'y a point de prophète plus grand que Jean », *car c'est de lui qu'il est écrit : J'envoie devant vous mon ange, qui vous préparera la voie.*

V. — Le lendemain du jour où Jean baptisa Jésus, l'Evangéliste nous dit qu'il était resté au bord du Jourdain : *Stabat Joannes.* Il n'avait point accompagné le Sauveur; il était resté fidèle à la mission qu'il en avait reçue, d'être son ange, de lui préparer sa voie ! *Stabat Joannes.* Assurément il aimait le Sauveur. Dans le sein de sa mère, il avait tressailli à l'approche de Jésus. Durant trente ans, il l'avait attendu au désert. Il l'annonçait chaque jour au peuple d'Israël. Ce maître si aimé et si attendu, le voilà ! Jean pouvait le suivre et ne s'en séparer jamais ; il ne le fait pas : il se contente de voir le Seigneur, lorsque le Seigneur vient à lui, et, modèle parfait de cette charité qui ne se cherche pas elle-même, il reste, sans murmurer et sans chercher autre chose, à la place qui lui a été assignée, pratiquant admirablement, en cette entière obéissance, l'exercice d'une parfaite conformité à la volonté de Dieu et d'une inviolable fidélité à sa mission. Aussi, le lendemain du baptême de Jésus, il avait avec lui deux disciples, André et Jean le bien-aimé. Voyant passer Jésus, il leur dit, comme il l'avait dit la veille à d'autres de ses disciples : « Voilà l'Agneau de Dieu ! » et les deux disciples qui entendirent ce qu'il disait suivirent Jésus, à la voix de Jean-Baptiste, son précurseur.

VI. — Voix de Jean qui gémissez et pleurez, mais avec tant d'amour et d'espoir, vous êtes vraiment la voix de la tourterelle, voix plaintive et pleine pourtant de suavité ! Ceux qui vous écoutent et vous suivent peuvent dire, comme l'Epouse des Cantiques : « La voix de la tourterelle a été entendue dans notre terre, le temps de la taille est arrivé ! » Il est temps de se préparer, par la pénitence et le retranchement de toute affection coupable, à recevoir ce grand mystère d'amour qui va se montrer à nos yeux mortels. Que l'orgueil s'abaisse, que les humbles prennent courage, car toute chair va voir son Sauveur!

IIIme DIMANCHE DE L'AVENT

SOMMAIRE. — 1. L'interrogation des Juifs appliquée à chaque chrétien. — 2. L'humilité de Jean opposée à une triple classe de négateurs du Christ. — 3. Comment le Précurseur a pu dire qu'il n'était ni Elie ni prophète. Leçon qu'il nous donne. —

4. Comment Jean était la voix qui crie dans le désert. — 5. En quoi consistait le baptême administré par S. Jean. — 6. Celui qui est au milieu et pourquoi il y est. — 7. La grandeur de celui qui doit venir et pourquoi Jean n'est pas digne de dénouer sa chaussure. — 8. Pourquoi Jean baptisait à Béthanie. Prière.

I. — Le bruit s'était répandu dans le peuple que Jean-Baptiste était le Messie. Aussitôt, la haine des Pharisiens s'éveille, et *les Juifs envoyèrent de Jérusalem* vers Jean, qui était de race sacerdotale, *des prêtres et des lévites*, instruits dans la science de la loi, *pour lui demander : Qui êtes-vous* et pourquoi baptisez-vous?

Profitons de la malice des Juifs et posons-nous à nous-mêmes cette question : *Qui êtes-vous?* Qui êtes-vous par votre nature? Terre par le corps et esprit par l'âme, et dès lors créature raisonnable, qui doit soumettre la partie inférieure de son être à la raison. — Qui êtes-vous par votre personne? Un chrétien, c'est-à-dire le disciple et l'ami du Christ. En est-il ainsi? — Qui êtes-vous dans votre conduite? Voyez si vous avancez ou si vous reculez dans le chemin de la vertu. — Qui êtes-vous dans votre nature spirituelle? Etes-vous devenu assez petit par l'humilité, pour pouvoir entrer par la porte étroite qui conduit à la vie et assez grand par la charité pour mériter un siège d'honneur dans la Jérusalem d'en haut.

II. — Interrogé sur ce qu'il était, *Jean déclara la vérité et ne nia point*, car c'eût été nier Jésus-Christ, qui est la vérité même. *Il déclara* donc *qu'il n'était point le Christ*, répondant ainsi à la pensée secrète et aux intentions de ses interrogateurs. Il se renferma sagement en lui-même pour rester ce qu'il était, plutôt que de demeurer vainement élevé au dessus de lui par la folle estime des hommes. « Les serviteurs dévoués, dit S. Jean Chrysostôme, bien loin de ravir à leur maître sa gloire, refuseraient de l'accepter, quand même beaucoup la leur offriraient. » Ainsi ne fit pas Lucifer. Ainsi ne firent pas nos premiers parents, quand ils voulurent s'élever à l'égal de la Divinité. Ainsi, ne fera pas l'Antechrist, qui demandera qu'on lui rende un culte divin. Que d'ambitieux et de tyrans qui imitent Lucifer! Que d'hérétiques et de faux philosophes qui suivent les errements de nos premiers parents! Que d'hypocrites visent à la fourberie de l'Antechrist!

III. — Les Juifs, qui attendaient le Christ, attendaient aussi Elie, qui devait le précéder, selon les Écritures. C'est pourquoi les envoyés des Pharisiens continuèrent leur interrogation : *Qui donc? demandèrent-ils. Êtes-vous Elie?* Son austérité de vie et sa qualité de précurseur du Christ le faisaient ressembler à Elie. Mais, s'il était Elie par son office et par sa vie, comme l'expliqua plus tard le Sauveur, Jean n'était point Elie en corps et en personne. Aussi, *il leur répondit : Non*, je ne suis point Elie. Il l'était

en esprit et en vertu, parce qu'il représentait merveilleusement la conduite et les œuvres de ce grand homme, qui doit précéder le second avènement, comme Jean a précédé le premier.

Moïse avait parlé d'un grand prophète, qui n'était autre que le Christ, mais en qui les Juifs croyaient devoir attendre un homme extraordinaire, dont la venue précéderait celle du Christ. Aussi les Juifs demandèrent à Jean : *Êtes-vous Prophète?* Répondant à leur pensée, Jean nia qu'il fût ce prophète extraordinaire, attendu du peuple, bien qu'il fût, en réalité, selon la parole du Sauveur, plus que prophète. — Grande leçon pour ceux qui se vantent de leur naissance, de leur savoir, de leur vertu, de leurs talents, de leurs richesses, etc. !

IV. — Les députés insistèrent. *Qui êtes-vous donc? lui dirent-ils, afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même?* Jean aussitôt rendit témoignage au Christ, en affirmant qu'il en était le précurseur. *Je suis, répondit-il,* non en personne et en corps, mais par office, par ministère et par similitude, je suis *la voix* du Verbe, la voix du Christ, *qui crie* par ma bouche *dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe.* Je suis celui qui, d'après l'Écriture, doit crier dans le désert de la Judée, pour disposer les hommes à l'avènement du Messie.

Jean est la voix du Verbe, car la voix manifeste la pensée, comme Jean a manifesté le Christ. Plus rapproché du Christ que les autres prophètes, lesquels étaient, relativement à S. Jean, ce qu'est le son par rapport à la voix, le Précurseur le précédait de près, l'indiquait de la voix et du geste, par sa naissance, par sa prédication, par sa mort, disant partout : « Voici l'Agneau de Dieu ! »

Cette voix criait dans le désert, dans la Judée abandonnée de Dieu et privée de la grâce, pour la consoler par l'approche de la rédemption.

Elle criait : Préparez ou disposez le chemin du Seigneur, par votre fidélité à suivre ses commandements, et redressez ses sentiers, par votre empressement à suivre ses conseils, afin qu'il vienne à vous et habite en vous, lui qui se plaît dans les sentiers unis.

V. — Apprenant de lui qu'il n'était aucun des trois personnages qu'ils attendaient, *les envoyés des Pharisiens firent encore cette question* à Jean : *Pourquoi donc baptisez-vous?* Si vous n'êtes pas le Christ qui doit nous baptiser par sa propre puissance, si vous n'êtes pas Elie dont le passage à travers le Jourdain figurait le baptême, si vous n'êtes pas le grand prophète dont la charge est de baptiser, pourquoi donc baptisez-vous ?

Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau, en lavant vos corps, pour vous préparer au baptême de Celui qui doit vous baptiser dans le Saint-Esprit en purifiant vos âmes. Ne vous étonnez donc pas et ne me traitez pas de présomptueux, si, n'étant ni le Christ, ni Elie, ni le grand prophète, néanmoins je baptise : mon baptême n'est pas complet. Je baptise seulement dans l'eau, en signe de la pénitence qui doit purifier vos âmes, et, en faisant de mes mains cette ablution de vos corps, j'établis l'usage du baptême, pour disposer la voie à un autre qui viendra purifier vos âmes par la grâce du Saint-Esprit.

D'où nous pouvons conclure que le baptême de S. Jean était seulement l'ombre et la figure d'un autre baptême, dont il fut l'annonce et la préparation. Aussi, était-il administré au nom de Celui qui devait venir. Pour cela, cependant, ce baptême ne manquait point de valeur. S'il ne remettait pas les péchés, ceux qui le recevaient, se reconnaissant pécheurs, comprenaient la nécessité de rechercher un rédempteur, aussitôt qu'il paraîtrait, pour obtenir leur pardon. Le baptême de Jean était donc une profession de foi au Christ à venir, et il était une exhortation à produire des œuvres de pénitence pour lui faire un plus digne accueil.

VI. — *Mais*, ajoute Jean-Baptiste, *il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas.* Oui, Celui que j'annonce est présent parmi vous : il y est comme médiateur entre Dieu et les hommes; mais, vous ne le connaissez pas, et c'est pour vous préparer à le connaître, que je viens vous baptiser dans l'eau.

Ces paroles peuvent s'appliquer à l'humanité du Christ, vivant parmi les Juifs et conversant familièrement avec eux comme un frère; mais, les Juifs, qui avaient cru à son avènement futur, refusèrent de croire à son avènement, quand il se fut accompli.

Ces mêmes paroles peuvent aussi s'appliquer à la divinité du Christ, présent partout comme Dieu, bien qu'invisible : il est ainsi au milieu de toutes les créatures, et cependant personne ne le connaît, parce que personne ne le comprend.

Les pieux interprètes remarquent ici que Jésus, dans l'Évangile, affectionne la place du milieu. C'est la place de l'humilité : « Je suis au milieu de vous comme Celui qui doit vous servir. » — C'est la place de l'égalité, car le milieu est à distance égale de tout ce qui l'environne, comme le centre par rapport à tous les points de la circonférence. — C'est la place de l'unité, car toutes les extrémités convergent vers le centre, comme vers le point de réunion. — C'est aussi le lieu de la stabilité, le centre du monde étant fixe, au moins par rapport à ses autres parties.

VII. — Celui que je vous annonce, continue le saint précurseur,

c'est Celui qui doit venir après moi, mais *il est au dessus de moi.* — Selon un saint Père, le Christ vint, après S. Jean, de cinq manières : par sa naissance, par son baptême, par sa prédication, par sa mort, et par sa descente aux enfers. Voici d'ailleurs comment S. Jean Chrysostôme entend et explique cette grave parole de Jean-Baptiste. C'est, d'après ce saint docteur, comme si le Précurseur disait : Si je suis venu avant le Sauveur pour prêcher et pour baptiser, ne me croyez pas pour cela plus grand que lui : il est venu après moi selon le temps, puisqu'il est venu plus tard, mais il est avant moi selon la dignité, car il est infiniment au dessus de moi par son excellence, sa noblesse, sa puissance et son autorité.

D'ailleurs, pour vous montrer son excellence incomparable, je n'hésite pas à le dire : *Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure.* Il est tellement au dessus de moi que je ne mérite pas de le servir dans les fonctions les plus basses, ni d'être compté parmi ses moindres serviteurs. Cendre et poussière, l'homme, quel qu'il soit, n'est rien, comparé à Dieu, et aucune créature n'est digne de servir le Tout Puissant, si une grâce spéciale ne l'y appelle.

S. Grégoire, donnant l'explication allégorique de ces paroles, dit que, par les souliers de Jésus-Christ, il faut entendre son humanité ; par la courroie qui sert à attacher et à unir en quelque sorte les souliers aux pieds, il faut entendre l'union hypostatique de l'âme et du corps avec la divinité en Jésus-Christ, union mystérieuse que nul, ni Jean, ni personne, ne saurait expliquer.

« Voyez-vous, s'écrie le saint docteur, la conduite des saints pour conserver en eux la vertu d'humilité? Quand ils savent quelque chose par une voie admirable, ils se représentent aussitôt tout ce qu'ils ignorent, afin que, considérant leur faiblesse sous certains rapports, ils ne soient point tentés de se glorifier de leur perfection sous d'autres. Il faut donc que, plus on s'enrichit de connaissances, plus on s'abaisse par l'humilité, de peur que le vent d'orgueil ne se lève et ne dissipe en un instant ce que le zèle de la science avait péniblement recueilli. Lorsque vous accomplissez quelques œuvres bonnes, rappelez-vous les actes mauvais que vous avez commis, et, par le souvenir prudent des fautes passées, vous réprimerez tout sentiment de vaine gloire. Quand vous voyez les autres commettre des fautes, songez qu'ils ont acquis des mérites que vous ne voyez pas. Souvenez-vous que toutes les bonnes œuvres ne peuvent être agréables à Dieu, si elles ne sont assaisonnées par l'humilité, car celui qui pratique les vertus sans être humble est comme celui qui porte de la poussière au vent. »

VIII. — Pour mieux faire entendre tout ce qu'il vient de

raconter, l'Evangéliste en détermine le théâtre : *Cela se passa en Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.* Béthanie signifie « maison d'obéissance, » et Jean y baptisait pour montrer d'abord qu'il était venu par l'obéissance annoncer le Christ qui devait être immolé pour le salut du monde ; puis, pour apprendre aux hommes que, s'ils veulent être purifiés de la tache originelle contractée par la désobéissance d'Adam, ils doivent mériter par l'obéissance et la foi le sacrement du baptême ; enfin, pour indiquer combien la vertu d'obéissance convient aux fidèles baptisés.

Bienheureux Jean, précurseur du Christ, héraut du juge suprême, voix du Verbe divin, vous qui avez mérité de porter la consolante nouvelle de notre rédemption, je vous supplie de m'obtenir de Notre-Seigneur, votre ami, la grâce d'avoir un cœur purifié de vices et orné de vertus, pour préparer les voies et aplanir les sentiers du Seigneur, selon vos salutaires avertissements.

IVme DIMANCHE DE L'AVENT

SOMMAIRE. — 1. La solennité du début de cet Évangile. — 2. En quoi le baptême de Jean différait des quatre autres baptêmes dont parle S. Grégoire. — 3. Pourquoi Jean baptisait, et baptisait dans le Jourdain. — 4. Comment Jean fut bien le Précurseur du Christ. — 5. Ce que criait Jean au désert. Commentaire d'Isaïe. Prière.

I. — *La quinzième année de l'empire de Tibère-César*, successeur d'Octave-Auguste, sous le règne duquel Jésus-Christ était né, *Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, de l'Iturée et de la Trachonite, et Lysanias, d'Abylène*, sous la domination des Romains, *sous les grands-prêtres Anne et Caïphe,* qui, étant alliés, exerçaient alternativement le Pontificat...

L'historien sacré détermine d'une manière précise et avec une sorte de pompe l'époque précise où va commencer la prédication de Jean-Baptiste, en nommant l'empereur, les pontifes, les gouverneurs et les princes du moment. C'est pour montrer l'excellence de Celui que Jean venait annoncer. Celui-là est le souverain Empereur, le Grand Pontife, le Gouverneur du monde et le prince universel.

II. — Alors *le Seigneur fit entendre sa parole*, c'est-à-dire son inspiration, *dans le désert, à Jean, fils de Zacharie,* afin de l'exciter à donner le baptême de la pénitence, à prêcher l'avènement de Jésus-Christ et à annoncer le bienfait de la Rédemption. Jean

entendit le verbe, c'est-à-dire l'ordre du Seigneur, et, pour que le manque d'eau ne le forçât point à différer le baptême, il quitta son cher désert, où il s'était préparé dans le silence et la mortification aux fonctions sublimes du Précurseur, *et il parcourut tout le pays qui est aux environs du Jourdain*, où l'eau était abondante et la population nombreuse, *prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés.*

Nous expliquions, dimanche dernier, en quoi consistait le baptême de Jean. Disons-en cependant quelque chose encore.

S. Grégoire de Nazianze distingue cinq sortes de baptême : Le premier est le baptême figuratif dans lequel Moïse baptisa les Hébreux, mais dans l'eau seulement, c'est-à-dire dans la nue qui guidait la marche du peuple au désert et dans la mer qu'il traversa. — Le second est le baptême également figuratif et préparatoire, que Jean donnait aux Juifs. — Le troisième est le baptême parfait, institué par Jésus-Christ et conféré dans le Saint-Esprit. — Le quatrième est le baptême de surérogation, qui se fait dans le sang par le martyre : il est le plus excellent, parce qu'une fois reçu, il ne peut plus être souillé par de nouveaux péchés. — Le cinquième est le baptême qui efface les fautes actuelles dans les larmes du repentir : il est plus laborieux que les autres.

Or, Jean avait établi, suivant l'inspiration du ciel, un baptême préparatoire qui devait disposer les hommes à recevoir Jésus-Christ ; et ce baptême de S. Jean était, par rapport au baptême du Christ, ce que fut plus tard le catéchuménat, par lequel on instruisit dans la foi les futurs néophytes. Il engageait les Juifs à faire pénitence, pour obtenir ensuite plus facilement le pardon par la foi en Jésus-Christ.

III. — Jean baptisa pour plusieurs raisons. — 1° Selon S. Augustin, c'était pour figurer le baptême de Jésus-Christ, et en ce sens son baptême fut un sacrement, c'est-à-dire un signe. — 2° Selon S. Jean Chrysostôme, c'était pour que le cérémonial du baptême attirât un plus grand nombre d'auditeurs auxquels il pouvait annoncer Jésus-Christ. — 3° Selon S. Grégoire le Grand, c'était afin que le baptême du Précurseur accoutumât les hommes à celui du Messie. — 4° D'après le vénérable Bède, c'était afin que les hommes, en recevant ce baptême de l'eau, pussent se préparer et s'humilier pour recevoir celui du Christ. — 5° Enfin, d'après S. Jean-Baptiste lui-même, ce fut pour que le Christ, recevant son baptême, pût être manifesté en Israël par la voix du Père Éternel et par la manifestation du Saint-Esprit.

Jean baptisait dans le Jourdain, qui signifie « descente, » pour marquer que les baptisés devaient descendre de la superbe du

vieil homme à l'humilité de la confession et de l'amendement, afin de mériter, par leur renoncement à la vie ancienne, la grâce d'une vie nouvelle en Jésus-Christ. — Il convenait encore que le baptême de S. Jean fût reçu dans le Jourdain, parce que c'était là comme une protestation de faire pénitence pour s'approcher du royaume des cieux et passer à la terre des vivants, à l'exemple des enfants d'Israël, qui arrivèrent à la terre promise en traversant le Jourdain.

IV. — Cette mission du Précurseur avait été prédite dans la loi ancienne, *ainsi qu'il est écrit au livre des prophéties d'Isaïe*, cet évangéliste qui a précédé les quatre autres; *Une voix crie dans le désert*. Déjà, nous avons expliqué ces paroles. Mais, il convient d'y revenir.

Le Précurseur du Christ crie dans le désert, c'est-à-dire dans la Judée qui est abandonnée de Dieu et privée de la grâce, pour la consoler par l'amour de sa Rédemption.

Comme la voix de l'homme est l'expression de la pensée ou du verbe intérieur, S. Jean est à bon droit désigné par le mot de *voix*, parce qu'il était le héraut du Verbe divin, c'est-à-dire du Christ qui, selon sa divinité, est le Verbe du Père Eternel. S. Jean est donc appelé Voix, par la même raison que le Christ est appelé Verbe; et, de même que la voix précède le verbe ou la parole, de même S. Jean précède le Christ. En effet, des lèvres de celui qui parle s'échappe un son qui retentit à l'oreille, c'est la voix, mais ce n'est pas encore le verbe ou la parole; car c'est la parole, et non simplement la voix, qui exprime la pensée. Mais, la voix manifeste la parole, comme Jean a manifesté le Christ, parce qu'il était envoyé pour cela en Israël. La voix également est plus rapprochée de la parole que le son; car, on entend d'abord le son, puis, on perçoit que c'est la voix, et on saisit ensuite la parole manifestée par la voix; de même, S. Jean est plus rapproché du Christ que les autres prophètes qui étaient, relativement à S. Jean, ce qu'est le son par rapport à la voix; car ils ne montraient le Christ que dans le lointain, tandis que Jean le faisait voir de près, et comme du doigt, en disant : « Voici l'agneau de Dieu ! » C'est donc à juste titre que Jean est appelé le Précurseur du Seigneur, puisqu'il l'a précédé, par sa naissance, par son baptême, par sa prédication, par sa mort, et même par le nom qu'il s'est donné lui-même, en s'appelant « la voix de celui qui crie dans le désert. »

V. — Mais, que criait Jean dans le désert? — L'Evangéliste nous le rappelle, après Isaïe : *Préparez* ou disposez *le chemin du Seigneur*, par votre fidélité à pratiquer ses commandements, et *rendez droits ses sentiers*, afin qu'il daigne venir à vous et habiter

en vous, lui qui se plait dans les sentiers droits, dans les chemins unis. Aussi le psalmiste disait-il : « Seigneur, montrez-moi vos voies, et faites-moi connaître vos sentiers. »

Par ces paroles: « Préparez la voie du Seigneur, » Jean s'adressait à tous; mais, en ajoutant: « Rendez droits vos sentiers, » il s'adressait spécialement à ceux qui marchent déjà dans le chemin de la vertu. Ces sentiers, qui nous conduisent plus directement à notre véritable patrie, se redressent plus parfaitement et s'aplanissent plus aisément dans la solitude, par l'éloignement des choses du monde et par le mépris des biens du temps, dont des charmes séducteurs pourraient nous égarer sur des hauteurs dangereuses. Mais, hélas! combien faussent ces sentiers! Ce sont ceux qui, sous l'apparence de la sainteté et sous l'habit de la religion, se mettent peu en peine de suivre les observances régulières et les conseils évangéliques.

Ou bien encore, les voies, étant plus larges, peuvent désigner les actions, au lieu que les sentiers, étant plus cachés, peuvent marquer les intentions du cœur. Dans ce sens, « préparez la voie du Seigneur, » en évitant le mal et en faisant le bien; « rendez droits ses sentiers, » c'est-à-dire, redressez vos intentions, en les dirigeant vers les biens de l'éternité et en les détournant des choses qui passent. Si nous voulons réformer nos pensées et nos sentiments, ne courbons pas nos esprits et nos cœurs vers la terre, par l'attachement aux biens périssables, mais plutôt élevons-les vers le ciel, par la considération et l'amour des biens célestes. — S. Bernard, expliquant ces paroles du cantique des cantiques : « Les cœurs droits vous chérissent, Seigneur! » dit que les cœurs droits sont ceux qui s'éloignent des biens terrestres, pour s'élever à la contemplation et à la dilection des biens célestes. Chercher et savourer les choses de la terre, ajoute le saint docteur, c'est rabaisser et ravaler notre âme; au contraire, méditer et désirer les choses du ciel, c'est la redresser et la relever. Selon S. Bernard encore, la stature droite du corps humain est le modèle de la rectitude qui convient à notre âme; car, dit-il, quoi de plus inconvenant que de porter dans un corps droit un esprit courbé vers la terre? Et, ne serait-il pas honteux qu'un vase de boue, comme l'est notre corps, formé de terre, pût porter ces yeux en haut et contempler librement les cieux, tandis qu'une créature spirituelle, comme est l'âme, destinée au ciel, fixerait ses regards en bas, et attacherait ses facultés et ses affections à la terre?

L'Évangéliste ajoute, après le Prophète : « *Toute vallée sera comblée*, c'est-à-dire, le peuple Gentil ou tout homme humbl sera rempli de biens spirituels, de la grâce en ce monde et de la gloire dans l'autre; *et toute montagne, toute colline sera abaissée,*

c'est-à-dire, le peuple Juif ou tout homme superbe sera humilié et dépouillé, parce qu'il perdra tout à la fois la grâce et la gloire, car « Dieu résiste aux superbes et favorise les humbles, » et, de plus, « quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté. » — Par montagne et colline, il faut entendre ici les différentes classes d'orgueilleux, chez les grands et chez les inférieurs.

Alors, continue S. Jean, *les chemins tortueux deviendront droits*, c'est-à-dire, les cœurs des méchants, qui étaient détournés de la justice, reviendront à l'équité, pour en observer les règles; *et les chemins raboteux seront aplanis*, c'est-à-dire, les esprits irascibles et farouches s'adouciront par l'infusion de la grâce, et les cœurs endurcis contre le Christ s'attendriront.

Alors toute chair, c'est-à-dire *tout homme*, soit Juif, soit Gentil, *verra* des yeux du corps, en son premier avènement, *le Sauveur envoyé de Dieu*, qui est le Christ Fils de Dieu. La race humaine, à cette époque, était divisée en deux grandes parties, savoir les Juifs et les Gentils; un bon nombre d'entre les uns et les autres virent Jésus-Christ dans le monde et conversant avec les hommes. — On peut encore entendre ces paroles dans le sens de la vue spirituelle, par laquelle tous les hommes, convertis à la foi catholique d'entre toutes nations, reconnurent Jésus-Christ, comme étant le Sauveur venu de Dieu. — On peut aussi appliquer ces mêmes paroles au second avènement de Jésus-Christ, où tous les hommes, tant élus que réprouvés, le verront venir en corps et en âme pour juger les vivants et les morts.

Bienheureux Précurseur du Christ, vous qui, non content de prêcher par vos discours, avez montré par votre exemple la pénitence aux pécheurs, en menant une vie si austère pour la nourriture et le vêtement, et en fuyant les attraits séducteurs d'un monde corrompu, obtenez-moi, par votre puissante intercession auprès de votre divin ami, de pratiquer la mortification convenable dans le boire et dans le manger, dans les pensées, les paroles et les actions. Faites que le Seigneur préserve mon esprit et mon corps de toute souillure, qu'il me fasse produire de dignes fruits de pénitence, pour mériter, avec le pardon de mes péchés, la grâce de célébrer dignement les solennités de Noël, et parvenir à la vie éternelle. *Amen.*

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL

SOMMAIRE. — 1. Marie et Joseph. — 2. La bénédiction de Siméon. — 3. A Marie. — 4. Révélation des pensées secrètes. — 5. La prophétesse Anne. — 6. L'Église. — 7. La fête de la Purification. — 8. A Nazareth.

I. — *En ce temps-là, Joseph et Marie la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui.* Ils remerciaient Dieu d'avoir révélé à Siméon les grandes choses que le saint vieillard venait de leur faire entendre. Ils bénissaient Dieu de ce que la gloire et l'amour du divin enfant n'avaient plus leurs cœurs seuls pour sanctuaire, et de ce que sa connaissance commençait à se répandre parmi les hommes.

II. — Alors, *Siméon*, se tournant vers eux, *les bénit* publiquement l'un et l'autre, comme son âge et son sacerdoce lui en donnaient le droit.

III. — Puis, *s'adressant à Marie* seule, *il dit à la mère* de Jésus : *Celui que voilà est placé pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël*, pour la ruine du règne du péché, pour la résurrection du règne de la justice. Sa pauvreté ruinera l'avarice; son humilité, l'orgueil; sa patience, la colère. *Il sera un signe* éclatant *auquel il sera contredit.* Il sera attaqué par l'incrédulité des Juifs, les scandales des croyants, le schisme, l'hérésie. Jésus-Christ a été placé dans le monde comme un but pour les flèches, en sorte que chacun peut librement décocher contre lui ses traits. *Son glaive percera votre âme.* Toutes ses douleurs seront les vôtres ; un jour viendra où vous paierez avec usure ces angoisses de l'enfantement dont, seule entre toutes les femmes, vous avez été exempte. Vous souffrirez par la compassion plus qu'aucun martyr ne souffrira jamais par le supplice ; et, jusqu'à la fin des temps, l'Église, dont vous êtes la plus parfaite figure, sera percée du glaive de la tribulation qui est aussi le glaive de son époux, afin que les pensées de tous soient révélées, afin que dès ce monde l'enfant fidèle soit distingué de l'esclave qui n'aspire qu'à secouer le joug ; car, si l'Église était sans le déchirement de l'hérésie et de la persécution, quel moyen de la reconnaître ?

IV. — Le glaive de Dieu percera votre âme, *afin que les secrètes pensées de beaucoup soient révélées.* C'est ainsi que le glaive de la douleur intérieure ou de la persécution du dehors perce le cœur du chrétien, afin que sa foi, son courage, sa patience, apparaissent aux yeux de tous ; pourrait-il se plaindre et rejeter loin de lui son tranchant, puisque ce glaive, avant que de le frapper, a frappé Marie et qu'il est toujours celui de Jésus-Christ ?

V. — *Il y avait aussi à Jérusalem dans le temple une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuël, de la tribu d'Aser ; elle était fort avancée en âge, et, après avoir vécu sept ans avec son mari qu'elle avait épousé étant vierge, elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne sortait point du temple, et elle servait Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Cette femme, étant*

survenue à la même heure, se mit à louer le Seigneur et à parler de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. « Voyez, disait-elle à tous les hommes qui avaient gardé la foi et l'espérance de leurs ancêtres ; voyez cet enfant que porte et qu'allaite une femme ! Que le sacrifice expiatoire offert pour lui ne vous scandalise pas ! Que sa faiblesse ne vous étonne point ! Celui-là même qui ne peut marcher et dont la bouche ne peut proférer une parole, celui-là est le Verbe de Dieu : il a fait les siècles ; il a affermi la terre sur ses bases ; il a étendu sur nos têtes la voûte des cieux ; il a guidé, il a délivré nos pères. C'est lui qu'appelaient les prophètes, lorsqu'ils disaient : Excitez, Seigneur, votre puissance ! C'est lui-même qui m'inspire de parler de lui de la sorte ; car les temps sont arrivés, dont le Seigneur avait dit : « Je répandrai mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront. »

VI. — Semblable à Anne la prophétesse, l'Église, veuve de son céleste Époux, passe dans la prière et dans la tristesse les jours qui lui restent à achever sur cette terre. Séparée de son bien-aimé, aspirant après l'éternelle réunion qui doit combler tous ses désirs, elle n'a qu'une consolation : c'est de parler sans cesse de cet enfant du salut à tous les justes qui conservent la foi, c'est d'annoncer à tous et partout le nom de Jésus, c'est de l'entretenir sans cesse de celui qui est tout son espoir. « Elle parlait de lui à tous. »

VII. — A l'anniversaire de la présentation de Jésus et de la purification de Marie, l'Église met entre les mains des fidèles des cierges allumés, qu'ils emportent ensuite et gardent pieusement dans leurs demeures comme un souvenir de celui qui est nommé « la lumière illuminante des Gentils. » Tout ne respire en ce jour que joie et lumière. Commençons cependant à considérer quelle offrande se fait dans le temple et de quel sacrifice elle est la prémice. Cette offrande, il est vrai, est aujourd'hui peu solennelle. La victime est facilement rachetée par quelques sicles d'argent et par deux petits oiseaux. A peine présentée devant l'autel, elle est aussitôt rendue à la sollicitude de sa mère, qui, joyeuse, remportera son cher fardeau dans l'humble maison de Nazareth ; cependant, le temps n'est pas éloigné, où cette victime viendra s'offrir, non plus dans le temple, mais sur le Calvaire ; non plus dans les bras amoureux du vieillard, mais sur les bras sanglants de la Croix. Ce ne seront pas les louanges et les bénédictions de Siméon et d'Anne qu'elle entendra retentir à ses oreilles ; ce seront les cris de rage de la féroce multitude des Juifs. Elle ne sera plus rachetée par l'oblation des animaux innocents : elle-même rachètera l'homme coupable ;

elle ne sera rendue à sa mère que morte et défigurée, et, suivant la prédiction du vieillard, le glaive de douleur aura percé l'âme de Marie.

VIII. — *Quand ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, ville dans laquelle ils demeuraient. Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.* Nous expliquerons ce séjour à Nazareth et ces progrès de l'Enfant-Dieu à propos d'un prochain Évangile.

Ier DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

SOMMAIRE. — 1. Pourquoi Jésus monte au Temple de Jérusalem, avec ses parents. — 2. Comment Jésus resta à Jérusalem, sans que ses parents s'en aperçussent. — 3. Marie et Joseph cherchent Jésus pendant trois jours. — 4. Jésus au Temple. — 5. La plainte de Marie, retrouvant son fils. — 6. La réponse sublime de Jésus. — 7. Retour et obéissance de l'enfant Jésus. — 8. Les méditations de Marie. — 9. Les progrès de Jésus. — 10. Conclusion et prière.

I. — *Lorsque Jésus fut âgé de douze ans,* il voulut montrer que le jeune âge devait à Dieu l'assistance aux offices divins et aux fêtes saintes. *Ses parents se rendirent à Jérusalem, selon leur coutume, au temps de la fête de Pâques,* entendre la lecture de la loi, participer aux sacrifices et assister à la solennité : car ils obéissaient encore à la religion qui était simplement l'ombre de celle dont ils possédaient la réalité. Avec eux, Jésus, le maître de la loi, se soumettait humblement à l'observation de la loi, tant qu'elle subsiste encore, afin de nous donner par son humilité le modèle et l'exemple d'une perfection accomplie.

II. — La solennité pascale qui durait huit jours étant terminée, les parents de Jésus repartirent, ne voulant pas trop attirer l'attention sur eux et sur leur divin enfant, à cause qu'Archélaüs régnait encore, mais, *comme ils s'en retournaient, les jours de fête étant passés, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, sans que son père ni sa mère s'en aperçussent,* non point par le fait de la négligence de ses parents, mais parce qu'il le voulut bien et l'avait ainsi réglé. Après avoir rendu à ses parents ce qu'il leur devait, en venant dans leur compagnie offrir au Seigneur les sacrifices, il voulait aussi rendre à son Père Céleste ce qu'il lui devait, en s'occupant de la doctrine spirituelle; montrant aussi par là qu'un fils, dont la présence n'est pas indispensable à sa famille, peut se consacrer au service divin, même sans le consentement des siens.

Mais, direz-vous, comment les parents de Jésus ont-ils pu le laisser sans le savoir, eux qui l'avaient élevé avec tant de sollicitude? C'est que la coutume des Juifs, en allant aux fêtes ou en s'en revenant chez eux, était que les femmes fussent avec les femmes, et les hommes avec les hommes, pour sauvegarder la pureté des mœurs; mais, les enfants pouvaient aller indifféremment avec leur père ou avec leur mère. C'est pourquoi Joseph, ne voyant pas Jésus avec lui, le croyait avec Marie, dans la troupe des femmes, et Marie le croyait avec Joseph, dans la troupe des hommes.

III. — Voilà comment, *pensant qu'il était avec ceux de la compagnie, ils marchèrent durant un jour.* Mais, le soir, arrivés à l'endroit où ils devaient loger, Marie, s'apercevant que Jésus n'était pas avec Joseph, comme elle le supposait, fut percée du glaive prédit par Siméon, car Dieu n'épargne pas la tribulation, même à ses meilleurs amis. Joseph, non moins désolé, la suivait en pleurant, et *ils le cherchaient* tous deux, en proie à la plus douloureuse angoisse, *parmi leurs parents et les personnes de leur connaissance.* Comme il dut sortir de leur cœur, ce cri de la Genèse : « Quoi ! l'enfant ne paraît pas : et où irai-je donc pour le trouver ! » Que de fatigues et de larmes à la recherche de Jésus! *Mais, ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher.* Trois jours s'écoulèrent, figurant le nombre de jours que Jésus devait rester, après sa mort, comme perdu dans le tombeau, le Seigneur voulant signifier par là que, trois jours après sa Passion victorieuse, on verrait ressuscité celui que l'on croyait mort, et on le trouverait revêtu d'une gloire immortelle. C'est la remarque de S. Ambroise.

IV. — *Après trois jours, ils le trouvèrent dans le Temple.* Un enfant se plaît dans la demeure de son père. Aussi, Jésus-Christ fut-il trouvé dans le Temple, non pas errant çà et là comme les enfants, mais, comme source de la sagesse, *assis au milieu des docteurs*, pour être plus à portée de les entendre tous et de les entretenir. Il s'y tient modestement assis, et, comme modèle d'humilité, *écoutant* les docteurs, lui qui est la source de toute lumière, *et les interrogeant*, pour nous apprendre à consulter l'Église. Mais, après avoir interrogé avant d'enseigner, il montre qu'il était Dieu, par les questions sublimes qu'il posait et par les réponses merveilleuses qu'il donnait, de sorte que *tous ceux qui l'entendaient parler étaient dans l'admiration de sa sagesse*, de son savoir *et* de la sublimité *de ses réponses*. Maître habile et consommé, cet enfant inculquait son enseignement sous une double forme, tantôt sous forme de question et tantôt sous forme de réponse.

V. — *Marie et Joseph*, voyant Jésus assis au milieu des docteurs,

furent très étonnés, car il n'avait encore rien fait de semblable. Dès qu'il aperçut sa mère, l'enfant vint à elle; elle le couvrit de baisers, et, considérant avec amour et action de grâces sa face auguste, lui dit : *Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous?* De grâce, mon fils, pour calmer ma douleur et mes craintes, expliquez-moi votre conduite. Ce n'était point un reproche, c'est un cri du cœur, tout plein de confiance et d'abandon, d'humilité et de tendresse. C'est une plainte affectueuse sur la longue absence de Jésus, puisqu'elle ajoute : *Voyez votre père qui vous cherchait, ainsi que moi, tout affligé.* La bienheureuse Vierge donne à Joseph le titre de père de Jésus, soit pour éviter la critique des Juifs, soit parce qu'il avait protégé l'éducation de l'enfant, soit pour indiquer la généalogie du Sauveur. Si nous voulons trouver Jésus, nous devons le chercher avec Marie, dont le nom figure la foi qui est la lumière de l'esprit et la charité, qui est la vie du cœur, et avec Joseph, dont le nom figure les bonnes œuvres, qui doivent toujours augmenter en nombre. Nous devons aussi le chercher avec larmes, comme Marie et Joseph qui le cherchaient avec douleur.

VI. — *Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous* parmi nos parents et nos amis, et non point dans la maison de mon Père? Comme pour rectifier la parole de sa Mère, il indique quel est son véritable Père et ce qu'il doit avant tout à son Père Éternel. *Ne saviez-vous pas*, ajouta-t-il dans ce but, *que je dois m'occuper de ce qui regarde le service de mon Père?* La piété envers Dieu doit tout primer, même la piété filiale.

La réponse que Jésus fit à sa Mère dans le Temple de Jérusalem est la première que cite l'Évangile, et cette parole, par laquelle il manifesta sa divinité, était si profonde que Marie et Joseph *ne comprirent pas cette parole*, dit l'évangéliste. Sans doute, Marie et Joseph étaient persuadés que Jésus était le fils de Dieu, mais ils ne remarquèrent pas ce qu'il leur disait à ce moment, n'étant pas accoutumés à ce qu'il leur tînt ce langage.

VII. — *Il partit ensuite avec eux pour se rendre à Nazareth.* Tout à la fois Dieu et Homme, Jésus révèle ici sa double nature. Comme homme, il monte à Jérusalem avec ses parents, et comme Dieu, il reste au Temple sans les prévenir; comme homme, il interroge les docteurs, et comme Dieu, il leur répond de manière à les remplir d'admiration; comme fils de Dieu, il s'occupe à Jérusalem du service de son Père, et comme fils de l'Homme, il retourne à Nazareth, par l'ordre de ses parents.

Et, à Nazareth, *il leur était soumis.* Quelle condamnation pour notre orgueil et quelle leçon pour nous qui refusons toujours de nous soumettre à nos supérieurs! Cette parole de notre Évangile

jetait les saints dans l'extase de l'admiration, et, en la prononçant, S. Bernard s'écriait : « Admirez deux choses, et voyez celle que vous devez admirer davantage, ou la très douce condescendance du Fils ou la très excellente dignité de la Mère. L'une et l'autre sont étonnantes et prodigieuses : car qu'un Dieu obéisse à une femme, c'est une humilité sans exemple ; et qu'une femme commande à un Dieu, c'est une élévation sans pareille. O homme, apprends donc à obéir ; toi qui n'es que terre, cendre et poussière, apprends à t'abaisser, à t'assujettir, et à rougir de ton orgueil. Quoi ! Dieu s'humilie, et tu veux t'élever ! Dieu se soumet à de simples mortels, et tu prétends dominer sur les hommes ! Est-ce donc que tu présumes l'emporter sur ton Créateur ? Car, toutes les fois que tu désires commander aux autres, tu disputes à Dieu la prééminence, et alors tu n'apprécies pas ce qui véritablement appartient à Dieu. »

VIII. — *Or*, continue l'écrivain sacré, *sa mère conservait dans son cœur le souvenir de toutes ces choses*, qu'elle enseignera un jour aux apôtres et dictera, pour ainsi dire, aux évangélistes. Si elle ne les avait pas conservées, nous ne les posséderions pas, car c'est par ses lèvres sacrées que nous les avons reçues. Elle en faisait aussi la règle et la loi de toute sa vie, nous montrant que les paroles et les actions de Jésus-Christ doivent être l'objet habituel de nos pieuses réflexions, afin de repousser de notre âme les pensées importunes et de fournir à notre prochain d'utiles enseignements. Elle nous apprend encore comment nous devons écouter la parole de Dieu, la conserver au fond de notre cœur, nous en pénètrer, au lieu de la laisser se dissiper comme un vain son que le vent emporte.

IX. — *Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.* Ici, l'âge est relatif au corps, la sagesse à l'âme, et la grâce au salut du corps et de l'âme. Il progressait en âge, de sorte que son corps se développa peu à peu selon le temps, passant par toutes les phases de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse. Il progressait en sagesse et en grâce, quant aux effets, en produisant, à mesure qu'il avançait en âge, des œuvres plus excellentes à l'égard de Dieu et des hommes.

Suivant une autre interprétation, Jésus progressait en sagesse et en grâce, quant à leur manifestation et à leur usage, parce qu'il les dévoilait et exerçait peu à peu et de plus en plus. C'est la pensée de S. Ambroise.

X. — Quoiqu'il en soit, nous concluons ici, pour notre instruction, que, comme Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes, c'est-à-dire pour la gloire de

Dieu et l'utilité des hommes, qu'il a souffert, est ressuscité et est ainsi entré dans sa gloire; de même, nous les disciples, nous devons croître en vertus, et arriver par les souffrances de la terre aux joies du ciel.

Concluons aussi, avec S. Bernard, que c'est avec raison qu'on a nommé « Nazareth, » c'est-à-dire « Fleur, » cette sainte ville, chérie de Dieu, où le Verbe prenant notre chair a germé dans le sein d'une Vierge, comme une fleur exquise d'un incomparable parfum. Entre toutes les autres villes, elle a été favorisée d'un étonnant privilège, puisque le Seigneur a voulu commencer en elle l'œuvre de notre salut, et qu'après y avoir été conçu il y a été élevé par ses parents auxquels il a daigné se soumettre, lui à qui son père a soumis toute créature au ciel et sur la terre.

Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, vous que vos parents affligés ont cherché pendant trois jours, et ont enfin trouvé dans le Temple, donnez à un misérable, tel que je suis, de vous désirer, et qu'en vous désirant je vous cherche, et qu'en vous cherchant je vous trouve, qu'en vous trouvant je vous aime, qu'en vous aimant je répare mes fautes, et qu'après les avoir réparées je ne les renouvelle pas. Et vous qui donnez à celui qui demande, qui vous montrez à celui qui vous cherche, qui ouvrez à celui qui frappe, ne refusez pas au plus petit de vos serviteurs ce que vous promettez à tous. Vous enfin, qui, pour nous donner la règle de l'obéissance, êtes revenu à Nazareth, sur la volonté de vos parents à qui vous êtes resté soumis, accordez-moi la force de briser ma propre volonté toujours rebelle, afin que je vous sois soumis, à vous et à toute créature humaine en vue de vous. *Amen.*

IIme DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

SOMMAIRE. — 1. Jésus et Marie aux noces de Cana. — 2. La parole de Marie. — 3. La réponse de Jésus. — 4. Le sens mystique de ce colloque entre la Mère et le Fils. — 5. Le récit du miracle. — 6. La signification du miracle. — 7. Détails mystérieux. — 8. Application à la vie chrétienne. Prière.

I. — *Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva; Jésus fut aussi invité à ces noces avec ses disciples.* Les commentateurs conjecturent, avec une sérieuse apparence de probabilité, que le mariage auquel assistèrent Jésus et Marie était celui d'un des fils de Salomé, sœur de la sainte Vierge. On comprend alors pourquoi Marie était établie dans la maison de l'époux : *Erat Mater Jesu ibi.* Elle était venue rendre à sa sœur

tous les bons offices d'une proche parente ; elle l'avait aidée dans les préparatifs ordinaires en pareille occasion. Quant à Joseph, puisqu'il n'est pas nommé ici, les commentateurs en infèrent qu'il s'était déjà endormi du sommeil des justes, ce qui explique aussi comment, durant l'absence de Jésus, Marie habitait chez Salomé.

Considérons de l'œil de l'âme ces saintes noces que sanctifient de leur présence Jésus et Marie. Hélas ! le mariage est un grand sacrement. Mais, on le regarde comme une affaire tout humaine : au lieu d'y inviter Jésus-Christ et sa sainte Mère, par une conduite chrétienne, souvent on les en bannit par la dissipation et l'excès, dont cette sainte cérémonie est trop souvent suivie. Ne soyez donc pas surpris qu'il y ait si peu de mariages que Dieu bénisse.

Voyons à Cana notre maître pratiquer ce qu'il enseignera plus tard, s'asseoir avec modestie à la dernière place, et Marie veiller avec une douce et grave sollicitude à ce que rien ne manque aux convives.

II. — *Et le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin.* Marie est la première à s'apercevoir que le vin va manquer, et, dans sa miséricordieuse bonté, elle veut éviter aux maîtres de la maison une humiliation pénible et aux convives une privation. Elle s'adresse à son fils qu'elle sait être tout puissant, bien qu'il n'ait encore manifesté sa puissance par aucun prodige : « Ils n'ont point de vin, » dit-elle. Elle n'ajoute rien, elle ne presse point Jésus : elle se borne à exposer le besoin, sachant bien que cela suffit pour celui qui peut tout, et dont l'amour surpasse la puissance. Peut être aussi ne parle-t-elle avec cette brièveté que parce qu'elle connaît ce qu'elle est au cœur de Jésus et que c'est assez d'un mot de sa bouche maternelle pour obtenir tout ce qu'elle souhaite.

III. — Mais, quelle réponse lui fait Jésus et combien différente de celle que notre piété devait attendre ! *Jésus lui répondit : Femme, qu'est-ce que cela fait à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue.* — « Ne vous étonnez pas, mes frères, s'écrie à ce sujet Origène, et ne soyez pas scandalisés si Jésus nomme sa sainte mère d'un nom qui vous semble dur : Femme, *Mulier !* S'il le fait, c'est afin de rappeler en une seule parole cette douce miséricorde et cette facile compatissance, qualités de son sexe dont elle est la personnification accomplie : miséricorde et compassion, qui la portaient à vouloir prévenir les besoins des convives, avant qu'eux-mêmes les eussent ressentis, dût la puissance de son fils en rester ignorée, » car la très sainte Vierge, tout entière à la piété, semblait vouloir hâter les moments fixés par la sagesse de Dieu.

Mon heure n'est pas encore venue. Ce n'est pas encore le moment de montrer ce que je suis. Laissez-les sentir ce qui leur manque; laissez-les éprouver les privations de la soif, ils en apprécieront davantage mes bienfaits, ils en seront plus reconnaisssants, et mes disciples seront confirmés dans la foi.

IV. — Mais, est-ce bien là tout le sens de ce mystérieux entretien entre Jésus et Marie? Non, sans doute! Marie, disent les saints interprètes, en disant à son fils : « Ils n'ont point de vin, » entendait parler du vin mystique, qui est la grâce de l'Esprit-Saint, et, empressée de hâter l'effusion de la miséricorde divine, elle implorait son fils, parce que, dès le commencement de sa prédication, il répandit sur les Gentils les grâces de foi et de lumière qui ne devaient être données qu'après le Calvaire et la Résurrection. C'est pour cela que le Sauveur répond : « Mon heure n'est pas encore venue ! » L'heure du Sauveur, c'est sa Passion : c'est toujours ainsi que S. Jean la nomme dans le cours de son Évangile. Mon heure n'est pas encore venue, ce n'est pas encore pour moi le moment de mourir sur la croix et d'enfanter par ma mort l'Église des Nations. Marie comprend ce langage ; elle sait que la grâce qu'elle demande lui sera accordée dans un temps plus éloigné. « La mère et le fils, dit un Père de l'Église, s'entendait l'un l'autre. Ils reconnaissaient leurs pensées les plus intimes. Ils voyaient l'avenir sous le voile du présent. Ils entendaient l'Esprit-Saint, là où leurs auditeurs ignorants croyaient qu'il ne s'agissait que du vin de cette terre. »

V. — Marie, *sa mère*, qui savait que Jésus, après lui avoir parlé en tant que Dieu, allait lui obéir en tant qu'homme, *dit à ceux qui suivaient : Faites tout ce qu'il vous dira ;* si l'Esprit-Saint ne pouvait encore être donné aux Gentils, Marie savait que le miracle, figure de ce don, allait dès ce moment réjouir son cœur maternel, et le miracle eut lieu, selon le récit de l'Évangéliste.

Or, dit S. Luc, *il y avait là, pour les purifications des Juifs, six grands vases de pierre dont chacun tenait deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs : Remplissez ces vases d'eau ; et ils les remplirent jusqu'au bout. Jésus ajouta : Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel ; et ils lui en portèrent. Dès que le maître d'hôtel eut goûté de cette eau changée subitement en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux et lui dit : Tout le monde sert d'abord le meilleur vin, et quand les convives ont beaucoup bu, on en sert de moins bon : mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. Ce fut le premier des miracles de Jésus ; il le fit à Cana en Galilée, et par là il fit éclater sa gloire, et ses disciples crurent en lui.*

Voilà le miracle, en voici la signification.

VI. — Le miracle des noces de Cana est la figure de ce miracle bien autrement doux et consolant, par lequel Jésus s'unit à nous, à notre pauvre nature humaine, dans le mystère de l'incarnation. Et, c'est là le premier sens dans lequel nous pouvons l'entendre et le méditer. — Mais, les noces de Cana représentent encore les noces spirituelles de l'âme avec Jésus sur la terre, par le moyen de la grâce. — Elles représentent enfin les noces éternelles qui se célèbreront dans les cieux. — Dans ces trois sens, le Sauveur, époux de nos âmes, change les eaux insipides de la terre en un vin sacré de force et de consolation : quand il donne la divinité à l'humanité, la grâce à la nature, l'éternité et la gloire à ce qui de soi est passible et mortel.

VII. — S. Luc dit que ce miracle eut lieu le troisième jour. — Ce troisième jour, c'est la loi de grâce qui succède à loi de nature et à la loi écrite. — Cana en Galilée, c'est la Gentilité : la Galilée étant, dans les Saintes Écritures, opposée toujours à la Judée, qui est le pays du peuple choisi. — Les urnes qui servent à la purification des Juifs, ce sont les livres de la loi que, par ordre de Dieu les serviteurs, c'est-à-dire les prophètes, ont remplis d'une eau qui restera sans force, jusqu'à ce que vienne celui qui accomplira la Loi et la Prophétie. — Ce grand miracle de la bonté de Dieu n'a lieu que par l'intercession de Marie. Arrêtons-nous là, car, ce qu'il nous importe le plus de voir dans cet Évangile, c'est une exacte représentation de la vie chrétienne.

VIII. — Que le pécheur qui s'arrête sur la route, altéré, défaillant, considère la bonté et la douceur de la Mère de miséricorde. Qu'il prenne courage, en voyant combien elle est empressée de subvenir aux besoins de ses enfants, et comme elle se hâte de les recommander à son fils : Voyez, dit-elle, « ils n'ont point de vin ! » Cette âme n'a plus de courage, elle est épuisée par la douleur, elle aurait besoin du vin de vos célestes consolations. Puis, après avoir invoqué son fils, elle se tourne vers son serviteur : « Faites tout ce que Jésus vous dira ! » J'ai prié pour vous, j'obtiendrai l'effet de ma prière ; mais, vous aussi, soyez fidèle et obéissant, O douce médiatrice ! Qui pourrait ne pas vous obéir ? — Jésus cependant, touché des prières de sa mère, va-t-il tout d'abord nous verser à flots le vin de ses consolations ? Peut-être ne le fera-t-il pas, peut-être son heure n'est-elle pas encore venue ? Mais, il regarde le chrétien fidèle qui, soumis à la parole de la mère, se tient prêt à exécuter les ordres du fils, et il lui dit : « Remplissez d'eau ces urnes ; » remplissez votre cœur de pierre des larmes du repentir, véritable eau de la purification ; remplissez-le des eaux insipides de la mortification quotidienne, du devoir obscur, du devoir de chaque jour. Ne laissez aucune place pour les eni-

vrantes liqueurs du monde, remplissez-le jusqu'au haut. Cet ordre est dur et les eaux sont amères : obéissez cependant ; car, vers la fin du repas, vers la fin de votre vie peut-être, pauvres pécheurs, vous puiserez dans ce cœur si tristement abreuvé le vin pur des joies et des espérances célestes. Là où vous aviez semé dans les larmes, vous recueillerez dans l'allégresse, et, plein de ravissement, vous direz à l'époux :

O Seigneur ! que vous ressemblez peu aux hommes ! Le monde donne d'abord ce qu'il a de charmant, et ne laisse goûter son amertume, que lorsque l'ivresse est consommée. Avec vous, il n'en est point ainsi... Vous préparez les exercices de la pénitence, vous faites couler de vos yeux les larmes de la tribulation, et, vers la fin de la vie, vous changez toute chose, les pleurs en cantique d'action de grâces, la tribulation en repos. Si vous ne le faites pas en ce monde, vous le ferez assurément dans l'éternité. Là, les bienheureuses larmes que nos yeux auront versées sur la terre se changeront en torrent de volupté, et nos cœurs seront d'autant plus remplis de vos éternelles récompenses qu'ils l'auront été davantage ici-bas de vos passagères amertumes.

IIIme DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

SOMMAIRE. — 1. Jésus descend de la montagne. — 2. La confiance du lépreux. — 3. Détails mystérieux de la guérison. — 4. But et sens de la recommandation du Sauveur. — 5. Comment la lèpre est l'image du péché. — 6. La prière du Centurion. — 7. Les vertus du Centurion. — 8. L'admiration de Jésus. Vocation des Gentils et réprobation des Juifs, — 9. La guérison. Prière.

I. — Après avoir donné la loi évangélique sur la montagne, le Sauveur voulut aussitôt la confirmer par de nouveaux miracles, semblable à un véritable maître qui appuie sa doctrine sur des faits. *Jésus* donc, *étant descendu de la montagne, une grande foule le suivait*. Jésus descend des hauteurs de la Majesté divine dans les humiliations de la nature humaine, et l'homme le suit, pour s'élever, à la suite du Seigneur ainsi humilié, à une dignité sublime.

II. — *Alors, un lépreux*, figure de ce qu'était le genre humain, lorsque le Verbe de Dieu, sortant des profondeurs de son éternité, s'inclina vers notre terre, *venant à lui, l'adora, en disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir*. Nous voyons réunies en cet homme trois choses auxquelles Dieu ne sait rien refuser : la foi, l'humilité et la prière. Il adore avec foi, il tombe à genoux avec humilité ; il ne craint point de montrer ses plaies devant une

foule nombreuse qui n'avait pour lui qu'horreur et dégoût. Il prie avec un entier abandon à la volonté de Dieu et une ferme confiance dans le pouvoir de Jésus. Il ne dit pas : Etendez votre main, touchez-moi, guérissez-moi ; il prononce une admirable parole : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! »

III. — *Jésus*, ayant pitié de ce pauvre lépreux, image du pécheur qu'il est venu sauver, voulant récompenser sa foi naïve et confiante, *étendant la main* — leçon de libéralité pour les avares, *le toucha*, — leçon d'humilité pour les orgueilleux, *et lui dit :* Oui, *je le veux* — leçon de charité pour les envieux, *soyez guéri*, — preuve de sa toute puissance qu'il donnait aux incrédules ; *et à l'instant* où le lépreux eut senti l'impression de cette main sacrée, *sa lèpre disparut*. Le Seigneur pouvait, par sa simple parole, guérir le lépreux. Toutefois, il étendit la main. C'est parce que l'humanité de Jésus-Christ était comme l'organe de sa divinité ; et, de même que l'ouvrier opère au moyen de son instrument, de même en Jésus-Christ la puissance divine agissait par l'intermédiaire de son humanité, pour montrer au monde l'union de celle-ci avec la divinité.

IV. — *Jésus*, voulant montrer combien il dédaigne la gloire mondaine et la jactance orgueilleuse, *lui dit* : *Gardez-vous bien de parler de ceci à personne*. Puis, comme il était plein de déférence pour les prêtres, il commanda au lépreux d'aller accomplir la loi : *Allez*, lui dit-il, *montrez-vous aux prêtres*, *et faites l'offrande prescrite par Moïse*, *afin que cela leur serve de témoignage*. Ce témoignage devait en effet servir à la condamnation des prêtres de l'ancienne loi, si la certitude de cette guérison miraculeuse ne les déterminait à reconnaître la vertu surnaturelle du médecin ; mais, s'ils consentaient à la reconnaître, ce témoignage devait servir à leur salut. — C'est aussi l'image de ce que doit être la confession, avec les quatre qualités marquées par les quatre paroles du Sauveur au lépreux : Va te montrer aux prêtres. Ainsi : 1° La confession doit être volontaire, *vade ;* 2° claire, *ostende*, sans déguisement ni omissions ; 3° simple, *te*, confesse-toi toi-même et non pas les péchés des autres ; 4° régulière, *sacerdoti*, non pas à un homme quelconque, mais au dépositaire du pouvoir établi pour cela dans l'Église de Dieu.

V. — Ce lépreux était, dans la pensée de Jésus-Christ, l'image du pécheur. D'ailleurs, la lèpre est toujours représentée, dans les saintes écritures, comme le symbole du péché, dans son sens le plus général et le plus complet. Transmissible par la génération, elle est semblable au péché originel ; transmissible par contagion, elle l'est encore au péché actuel. Elle brûle le corps

comme l'envie brûle l'âme, elle le dessèche comme l'avarice, elle l'enfle comme l'orgueil ; elle détruit les forces de nos membres, comme la paresse détruit les forces de l'intelligence. Elle est un objet d'horreur aux yeux des hommes, ils fuient le malheureux qui en est dévoré : de même, le pécheur est un objet d'horreur aux yeux de Dieu et de ses Anges. Séparé de la communion des saints dans cette vie, il se verra séparé dans l'autre de leur bienheureuse société. Pécheurs lépreux, accourons avec confiance à Jésus, notre médecin. Une fois purifiés de nos péchés par la puissance miséricordieuse de notre Sauveur et délivrés par la sentence sacerdotale, nous offrirons au Seigneur notre présent, un sacrifice de louanges continuelles ; notre expiation, un sacrifice de réparation pour le mal que nous aurons fait et un sacrifice de pénitence, suivant ce qui nous sera marqué.

VI. — *Jésus étant ensuite* de ce miracle, *entré dans Capharnaüm*, la foi, le désir et la dévotion attirèrent vers lui *un centenier* ou centurion, chef de cent soldats, préposé par les Romains au maintien de l'ordre parmi les Juifs, qui *s'approcha de lui* avec une admirable confiance *et lui fit cette prière : Seigneur*, vous qui êtes le maître de la vie et de la mort, *j'ai chez moi*, où il l'avait gardé par une charitable commisération, *un* enfant, c'est le nom que le centurion donne à son *serviteur*, pour indiquer la jeunesse ou pour marquer l'affection dont il l'entourait, leçon pour les maîtres orgueilleux qui dédaignent les gens de service. Ce serviteur est *malade d'une paralysie dont il souffre beaucoup*. Par la peinture qu'il fait ainsi du malade, ce maître compatissant essaie d'exprimer l'angoisse de son âme et d'exciter la compassion du Seigneur. Mais, il le fait avec une respectueuse et confiante discrétion. Il se contente d'exposer la maladie, laissant le remède et la guérison aux soins de la miséricorde de Jésus.

VII. — La pitié, la commisération pour les pauvres, le soin des malades, l'humilité, la pratique des bonnes œuvres, la douceur envers les faibles, sont d'excellentes préparations pour recevoir le bienfait de la foi. Aussi, *Jésus* s'empressa-t-il de satisfaire à la demande de ce charitable centurion. Il *lui dit : J'irai* moi-même, admirable humilité du divin Maître ! *et je le guérirai*, touchante compassion du divin médecin de l'humanité déchue.

VIII. — Alors, se repliant sur lui-même par un élan de foi, *le centenier* alla au devant de la majesté suprême de Jésus-Christ, et il *répondit : Seigneur*, ne vous donnez pas tant de peine, car *je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit*. Il ne dit pas mon palais, ni même ma maison, mais seulement mon toit, parce qu'il considérait sa bassesse en face de la grandeur de Jésus-Christ.

« Mais, remarque S. Augustin, en se proclamant indigne, il se rendit digne de voir entrer Jésus-Christ, non pas simplement dans sa demeure, mais dans son cœur ». — « Il jugeait, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il ne méritait pas de recevoir sous son toit le Sauveur du monde, et il mérita par là le royaume du ciel. » Admirables paroles qui immortalisent ce centurion, dont l'Église a adopté l'expression d'humble effroi, pour exciter dans les âmes qui vont recevoir l'adorable Eucharistie les sentiments d'humilité qui doivent les animer à ce moment redoutable.

Écoutons encore cet admirable centurion : Seigneur, sans venir vous-même, *dites seulement une parole*, cette parole qui crée, gouverne et guérit tout, *et* mon enfant, *mon serviteur sera guéri.* « Quelle foi ! s'écrie un Père de l'Église, ce gentil croit que, pour Jésus-Christ, dire c'est faire, que la parole c'est l'acte même ».

Dans la conduite de ce centurion, se manifestent trois belles vertus : l'humilité, la foi et la prudence. — D'abord, une profonde humilité, car il se jugea indigne de recevoir sous son toit le Seigneur disposé à aller chez lui. — Une foi parfaite, car, tout païen qu'il était, il crut que Dieu par sa seule parole, pouvait guérir son serviteur ; — une rare prudence, car il reconnut la divinité cachée sous le voile de l'humanité, et dans celui qu'il voyait marcher comme homme, il découvrit Celui qui est présent partout comme Dieu. — Il montra de plus une charité peu commune, car, tandis que beaucoup s'approchaient du Seigneur pour demander leur propre guérison, ou celle de leurs proches ou de leurs amis, lui ne l'implore que pour son serviteur.

Persévérant dans la fermeté de sa foi, il montre que Dieu peut guérir par sa seule parole, et voici le raisonnement qu'il fait. *Car moi*, dit-il, *qui ne suis qu'un officier subalterne*, dépendant de l'empereur et du gouverneur, néanmoins, parce que j'ai des soldats et des serviteurs sous mes ordres, *je dis à un des soldats que j'ai sous moi : Allez et il va* pour traiter une affaire à ma place ; *et à un autre : Venez, et il vient*, pour remplir un devoir en ma présence, *et à mon serviteur : Faites cela, et il le fait* sans résistance. A plus forte raison, si Jésus-Christ, Dieu et Maître absolu de toutes choses, dit à la maladie : Va-t-en, elle s'en ira ; et à la santé : Viens, elle viendra ; et au paralytique : Fais cela, il le fera ; ou bien, s'il commande aux anges, qui sont ses serviteurs, de faire ces prodiges, ils les feront.

VIII. — *Jésus, entendant ces paroles*, qui témoignaient d'une si grande foi, *en fut dans l'admiration.* « O mes frères, s'écrie ici S. Augustin, qu'admire-t-il donc ici, le Créateur du monde, devant qui toutes choses passent comme l'ombre ? Il admire la foi de sa créature, il admire l'effet des grâces que lui-même a

données. Apprenons à admirer avec lui, et sachons que ces mouvements extérieurs, attribués par l'évangéliste à Jésus-Christ, ne sont point le signe du trouble ou de l'agitation de son âme, mais les enseignements visibles du maître à ses disciples.

Jésus, plein d'admiration, *dit à ceux qui le suivaient : Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël,* c'est-à-dire dans le peuple Juif de ce temps-là. Le divin maître admire et loue la foi du centurion pour faire rougir et pour confondre les Israélites, et aussi parce qu'il voyait de son regard divin la foi des Gentils surpasser celle des Juifs, car la foi du centurion figurait et annonçait celle des Gentils. *Aussi,* Jésus-Christ en prit-il occasion de prédire la conversion et la vocation de ces derniers, et par contre l'infidélité et la réprobation des premiers. *Je vous le déclare,* dit-il, *plusieurs,* non pas tous, car tous ne croiront pas à l'Evangile, *viendront de l'Orient et de l'Occident,* du Nord et du Midi, de tous les points du monde, à la foi et à l'unité de l'Église ; *et ils auront place au festin, dans le royaume des cieux, avec Abraham, Isaac et Jacob,* dont ils auront imité la foi, *tandis que les enfants du royaume,* c'est-à-dire les Juifs qui se sont rendus indignes de la royauté divine, *seront jetés,* loin de la face et de la vue de Dieu, *dans les ténèbres extérieures,* parce qu'ils étaient déjà remplis de ténèbres intérieures. Celles-ci sont les ténèbres du péché, celles-là les ténèbres de l'enfer. *C'est là qu'il y aura des pleurs* arrachés par l'angoisse de l'âme, *et des grincements de dents* causés par l'excès du désespoir.

IX. — *Alors Jésus,* s'étant retourné vers lui, *dit au centenier : Allez,* retournez tranquillement, *et qu'il vous soit fait* pour la guérison de votre serviteur, *comme vous l'avez cru* d'une foi si parfaite. « Le Sauveur, dit un savant interprète, accorde la guérison du serviteur au mérite de la foi, afin de montrer que par elle on peut obtenir tout ce que l'on désire, et ainsi la force de la foi s'accrut chez le centurion. » *Et à l'heure même* où Jésus prononça ces paroles, comme pour répondre à la foi de cet homme qui avait dit : « Dites seulement une parole, » *son serviteur fut guéri.* « Admirez la rapidité de l'exécution, dit S. Jean Chrysostôme, non seulement Jésus-Christ guérit le serviteur, mais il le guérit sur le champ, en un moment ; quelle puissance merveilleuse ! Et il opéra cette guérison, chemin faisant, par un simple mot, pour qu'on ne crût pas que, s'il allait en personne trouver le malade, c'était par impuissance et non par humilité. Ah ! conclut le saint docteur, quelle ne doit pas être l'efficacité de la foi pour nous-mêmes, si elle a tant d'influence pour les autres ! car, n'est-ce pas à cause de la foi du centurion que la santé fût rendue à son serviteur paralytique ? »

O Seigneur, voilà que mon âme est malade dans la misérable maison de mon corps, tente d'un jour! C'est mon âme, mon unique, le bien le plus précieux que je possède. Elle est malade de la maladie du péché, elle a perdu ses forces, elle est devenue l'esclave du péché qui la tourmente horriblement. J'envoie au devant de vous, pour prévenir votre miséricorde, les prières de vos amis qui sont sur la terre, l'intercession des saints qui sont dans le ciel, et la mémoire de cette charité qu'au milieu de ma misère j'ai gardée pour mon prochain. Puissent ces choses incliner votre cœur vers moi et vous dire : Seigneur, il mérite que vous lui accordiez la guérison de son âme ; car il aime ses frères, et se plaît à étendre la gloire de votre nom. Je ne demande pas la familiarité des enfants, je n'ose m'approcher de vos mystères. Dites seulement la parole qui purifiera mon âme. Cependant, Seigneur, si vous me répondiez comme vous fîtes à l'humble centurion : « J'irai moi-même la guérir ! » Je ne vous arrêterai pas davantage, et, l'humilité s'effaçant devant l'amour, je dirai avec l'Epoux des Cantiques : « Venez, Seigneur Jésus venez. »

IVme DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

SOMMAIRE. — 1. Sur la barque avec ses disciples. — 2. Tempête violente. — 3. Sommeil de Jésus. Ses motifs. — 4. L'effroi et la prière des disciples jugés par Jésus-Christ. — 5. Le pouvoir de l'Homme-Dieu. — 6. Cri d'admiration et profession de foi. — 7. Allégorie de l'Église. — 8. Allégorie de la personne même de Jésus-Christ, suivi par l'âme pénitente. Prière.

I. — Le Seigneur *Jésus*, congédiant la foule, *entra* le soir *dans une barque*, pour traverser le lac de Génézareth, afin de se retirer avec ses disciples dans un endroit écarté. « Le Sauveur, dit un pieux commentateur, avait trois sortes de retraites : une barque, une montagne et un désert ; et, toutes les fois qu'il se trouvait pressé par la foule, il allait dans un de ces refuges. » — A son exemple, l'âme chrétienne doit chercher son refuge contre les tentations dans ces trois choses : le calme de la contemplation, l'austérité de la pénitence, et l'activité des bonnes œuvres.

Or, Jésus était *accompagné de ses disciples*, qui le suivaient, attirés par la suavité de ses discours, l'admiration de ses œuvres et le charme de sa société, ainsi que par l'éminente sainteté du divin Maître qui les captivait, au point qu'il leur était comme impossible de le quitter.

II. — *Et*, voilà que *tout à coup il s'élèva sur la mer*, non point par un effet des lois ordinaires de la nature, mais par la volonté

expresse de Jésus-Christ, *une si violente tempête, que la barque était couverte par les vagues*, cette violence extraordinaire ayant pour but de rendre le miracle encore plus éclatant.

III. — *Jésus cependant dormait* sur la poupe, près du gouvernail, fatigué de ses veilles et de ses courses apostoliques. Mais, si son humanité dormait, sa divinité veillait, selon la parole des Cantiques : « Je dors, mais mon cœur veille. »

Il voulut s'endormir à ce moment pour plusieurs raisons : 1° Afin de montrer qu'il avait réellement revêtu la nature humaine, ce qu'il a soin de faire dans tous ces miracles ; 2° Afin d'éprouver la foi de ses disciples, non qu'il ne connût leurs vraies dispositions, mais pour qu'ils se connûssent eux-mêmes; 3° Afin d'augmenter leur frayeur et de les exciter ainsi à la prière, qu'ils auraient oubliée devant Jésus éveillé; 4° Afin de faire éclater sa puissance souveraine, en ce que, à peine sorti du sommeil, il commande aux flots qui lui obéissent sur le champ.

IV. — *Alors, ses disciples*, effrayés du danger imminent où ils se trouvaient, s'empressèrent de recourir au divin Maître, ils *s'approchèrent de lui et l'éveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous*, car vous pouvez nous sauver, tandis que nous ne le pouvons plus nous-mêmes. Sauvez-nous, autrement *nous périssons*. « Vous vous trompez, ô disciples! s'écrie ici Origène. Eh quoi! vous possédez le Sauveur parmi vous et vous redoutez le danger! La vie est avec vous, et vous appréhendez la mort! »

Leur confiance était donc mêlée de pusillanimité. Aussi *Jésus-Christ* les en réprimande-t-il, et il *leur dit : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi?* Il leur reproche deux choses : d'abord la pusillanimité de leur esprit; car, devaient-ils craindre, quand ils naviguaient avec Celui, en la compagnie duquel nul ne peut périr? Il blâme ensuite leur peu de foi; car, ils semblaient croire que Jésus était moins puissant durant le sommeil qu'en état de veille, sur mer que sur terre. Grande leçon, que nous ne devons pas oublier dans nos épreuves. En pareil cas, dit S. Augustin, « la crainte excite la prière, la prière appelle le miracle, le miracle fait naître la foi, et les justes ne sont éprouvés qu'afin que le Seigneur soit glorifié. »

V. — *En même temps* qu'*il* reprenait ses disciples, Jésus *se leva* dans l'attitude qui convient à un souverain *et* il *commanda aux vents et à la tempête* déchaînés, comme un maître à son serviteur: Tais-toi, dit-il, et apaise-toi; et aussitôt la tempête cessa, *et il se fit un grand calme*, si bien qu'il ne restât plus sur le lac aucune trace d'agitation. — Notre Seigneur venait de manifester la vérité de sa double nature divine et humaine : comme homme il monte

sur une barque, mais comme Dieu il soulève la mer; comme homme il s'endort sur la poupe, mais comme Dieu il commande aux vents et à la mer, et d'un seul mot il comprime leur fureur.

VI. — *Alors ils furent tous*, disciples, pilotes et autres passagers, *saisis d'étonnement* et, reconnaissant la vertu divine, ceux qui n'étaient pas initiés à la connaissance du Verbe fait chair *disaient* : *Quel est donc celui-ci?* Quelle grandeur! Quelle puissance! Assurément, ce ne sont pas celles d'un homme ordinaire, mais d'un Dieu véritable. Leur admiration a un triple objet : le sommeil de l'homme, le commandement de Dieu et l'obéissance de la créature. Voilà pourquoi ils ajoutent : Quel est donc celui-ci *à qui les vents et la mer obéissent?* Passagers du lac de Génézareth, celui-là, c'est le Dieu qui a pris nos faiblesses par amour pour nous; celui-là, c'est l'homme qui nous sauvera par cette puissance qui gouverne toute la création.

VII. — Les Pères ont vu, dans ce beau récit, diverses allégories.

Ecoutons d'abord celle qu'y a vue S. Jean Chrysostôme :

« Cette barque, dit le grand docteur, figure certainement l'Église qui a pour navigateurs les Apôtres et le Seigneur lui-même pour guide. Poussée par le souffle de l'Esprit-Saint qui répand de tous côtés la prédication de l'Évangile, elle parcourt en tous sens la mer de ce monde, portant avec elle un grand et inestimable trésor, le sang de Jésus-Christ qui a servi de prix au rachat de l'humanité. La mer, c'est le siècle où bouillonnent, comme des vagues écumantes, les diverses espèces de péchés et de tentations. Les vents impétueux sont les malins esprits qui, pour faire sombrer la barque de l'Église, déchaînent contre elle, comme des flots furieux, toutes les passions coupables. Le Seigneur paraît dormir sur cette embarcation, lorsque, pour éprouver la foi de ses élus, il laisse l'Église pressée par les tribulations et tourmentée par les persécutions. Les disciples, réveillant Jésus dont ils implorent le secours, sont tous les saints qui prient pour notre délivrance. Aussi, ses ennemis ont beau l'assaillir, le siècle a beau amonceler des orages autour d'elle, l'Église ne peut jamais faire naufrage, parce que le Fils de Dieu est son capitaine. Les assauts et les combats du monde lui procurent plus de gloire et de courage, parce qu'elle demeure toujours ferme et inébranlable dans la foi. Pourvue de cette foi comme d'un gouvernail assuré, elle vogue heureusement sur l'océan de ce monde, ayant pour pilote Dieu même, pour rameurs les anges, pour passagers les chœurs de tous les saints, et pour grand mât l'arbre salutaire de la croix auquel elle attache les voiles de la parole évangélique, enflée par le souffle de l'Esprit-

Saint. Le vaisseau de l'Église, ainsi appareillé, ne manquera pas d'arriver au port du paradis, à la terre promise du repos éternel. »

VIII. — Nous pouvons encore voir ici une allégorie de Jésus-Christ lui-même, chef de l'Église.

La barque sur laquelle il monte, c'est le bois de la croix à l'aide duquel les fidèles traversent avec confiance les flots de cette vie agitée et parviennent au port de la patrie céleste. Jésus-Christ monta sur cette barque le jour du vendredi-saint, lorsqu'il passa la mer de ce monde, laissant à ses disciples l'exemple d'une héroïque patience. Ils ne tardèrent pas à le suivre dans cette barque, parce qu'ils l'imitèrent bientôt dans sa passion et dans sa mort. Mais, pendant que le Sauveur était étendu sur le bois de la croix, une grande tempête éclata sur la mer du monde, les disciples troublés perdirent la fermeté de la foi, on sentit la terre trembler, on vit les rochers se fendre, et d'autres prodiges se manifestèrent. La barque fut presque couverte par les flots, parce que toute la violence de la persécution se concentra autour de la croix de Jésus-Christ ; tous les esprits se soulevèrent contre elle, de façon qu' « elle devint un scandale pour les Juifs et parut une folie pour les Gentils. » Cependant au milieu de ces commotions, Jésus dormait sur la croix où il expirait ; car il y goûta le sommeil de la mort. Les disciples effrayés réveillent le Seigneur, lorsque, par les plus ardents désirs, ils demandent sa résurrection, en s'écriant : « Sauvez-nous » par votre retour à la vie, autrement « nous périssons » par le découragement où votre mort nous a jetés. « Et Jésus se levant, » tiré de son sommeil par la résurrection, commence à réprimander les disciples pour leur peu de foi, en leur reprochant leur incrédulité et leur dureté de cœur. Puis, « il commande aux vents, » c'est-à-dire aux démons dont il abattit l'orgueil, « et aux flots, » c'est-à-dire aux Juifs dont il réprima la fureur. « Et il se fit un grand calme, » il y eut une grande consolation, car la vue du Sauveur ressuscité ramena la paix et la joie parmi les disciples. Nous aussi, en face de tant de merveilles que nous connaissons, répétons, « saisis d'admiration : Quel est donc celui qui a fait tout cela ? » Qu'il doit être grand et puissant ! C'est pourquoi tous les hommes, qui veulent être ses fidèles disciples, doivent le suivre dans ses souffrances et dans ses humiliations, ainsi qu'il l'a déclaré lui même : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. » Or, c'est par la pénitence surtout qu'on porte sa croix. C'est pourquoi un docte commentateur le dit, à propos précisément de cet Évangile : « Lorsque, armés du signe de la croix du Seigneur, nous nous disposons à renoncer au monde, nous montons sur la barque de

Jésus pour traverser la mer. Car, celui qui, renonçant aux impiétés et aux passions mondaines, crucifie ses membres avec ses vices et ses convoitises, celui pour qui le monde est crucifié et qui est crucifié pour le monde, celui-là monte avec Jésus sur la barque, au moyen de laquelle il désire passer la mer orageuse de ce siècle. Mais, durant la traversée, le Seigneur s'endort au milieu du déchaînement des flots, lorsque, sous les nuages amoncelés par les mauvais esprits, ou par les hommes impies, ou par vos propres pensées, le soleil de votre foi s'obscurcit, le feu de votre amour s'éteint, et l'essor de votre espérance s'arrête. Recourons alors au Seigneur ; il apaisera la tempête, à laquelle succédera la tranquillité et nous accordera d'atteindre au port du salut. »

Seigneur Jésus, commandez aux vents des tentations et aux mouvements des passions ; venez et marchez sur les flots de mon âme, afin que tout mon être s'apaise dans une tranquillité parfaite. Faites que mon cœur, qui est agité comme une vaste mer, soit endormi pour tous les objets terrestres, et ne soit éveillé que pour vous seul. Accordez-moi de vous embrasser comme mon unique bien, et de vous contempler comme ma lumière véritable. Alors, je répéterai et je chanterai avec joie ces paroles de l'épouse : « Je dors, mais mon cœur veille ; » ou ces autres du prophète : « Entre ses bras, je dormirai et je reposerai en paix. » Ainsi soit-il.

Vme DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE

SOMMAIRE. — 1. Portée de la parabole de l'ivraie. — 2. Le champ, la semence, les serviteurs, l'ennemi et l'ivraie. — 3. L'ivraie paraît, le zèle intempestif des serviteurs, l'ordre du Maître. — 4. La moisson, les deux recommandations du Maître. — 5. La peine du dam et la peine du sens. — Prière.

I. — La parabole de l'ivraie figure l'état où se trouva l'Église, aussitôt après la mort de Jésus-Christ et de ses apôtres, car, le démon, jaloux de la foi semée dans le cœur des fidèles, suscita des hérésies qui s'élevèrent au sein du christianisme, comme l'ivraie s'élève au milieu du froment pour l'étouffer.

Remarquons encore, pour la parfaite intelligence de cette parabole, que Jésus-Christ possède trois espèces de champs, dans lesquels il sème trois sortes de semences : 1° le monde, dans lequel il a semé la parole de Dieu, ou la doctrine de vérité ; 2° l'Église catholique, où il a, pour ainsi dire, semé les saints et les élus ; 3° l'âme, dans laquelle il sème une double semence :

la bonne volonté pour produire de bonnes œuvres, et la parfaite connaissance de Dieu, du monde et de soi-même.

Entrons maintenant dans le détail de la parabole.

II. — *Jésus proposa* donc *au peuple qui le suivait en foule une parabole, en disant : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ ; mais, pendant que tout le monde était endormi, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le froment, et se retira.* — Cette parabole a été expliquée par Notre-Seigneur lui-même. En effet, lorsque la foule se fut éloignée, Jésus entra dans la maison, et ses disciples lui dirent : Maître, « expliquez-nous la parabole de l'ivraie. » Or, comme nous l'avons déjà observé, cette parabole représente l'état de l'Église, alors que le Christ, ou le père de famille, est remonté au ciel, et que les serviteurs, c'est-à-dire les successeurs des apôtres, demeurent chargés du soin de cultiver et de garder le champ fécond que Jésus a planté et arrosé de son sang.

Le Sauveur répondit donc à ses disciples : « Celui qui sème la bonne semence, c'est le fils de l'homme ; le champ, c'est le monde, » où, dès le commencement, le Seigneur a répandu les vérités premières, la connaissance de Dieu et de sa loi ; le champ, c'est encore l'Église catholique, où sont les semences de la foi ; le champ enfin, c'est l'âme humaine qui possède les prémices de la grâce.

« La bonne semence, continue Notre-Seigneur, ce sont les fils du royaume, » ce sont les élus ; « la mauvaise semence, ce sont les réprouvés ; l'ennemi qui l'a semée, c'est le démon. » Tandis que les serviteurs du père de famille, les pasteurs préposés à la garde du champ, s'endorment dans un sommeil de négligence, le démon vient et répand des semences de corruption. Si les chefs avaient toujours veillé, jamais l'ennemi n'aurait pu s'introduire dans le champ, introduire avec lui le schisme et l'hérésie dans le domaine du Seigneur. Mais, pendant qu'ils dorment, les démons sèment les ténèbres et la malice, là où Dieu avait semé la lumière et la charité.

III. — Pendant quelque temps, cette œuvre du démon demeure inaperçue, car il est habile, mais enfin, les résultats se produisent au dehors. Les pensées, les sentiments intimes se traduisent en actions extérieures ; les germes confiés à la terre produisent, selon leur nature, des fruits de bénédiction ou des fruits maudits. *Quand l'herbe eut poussé et fut montée en épis, l'ivraie parut aussi.*

C'est alors que les serviteurs négligents se réveillent. Ils avaient été négligents à remplir les fonctions que Dieu leur avait confiées, et maintenant ils se hâtent avec trop d'empressement,

et ils ont le dessein d'exercer un ministère, qui ne leur convient point. *Ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher ?* Cette ivraie importune, ô père de famille, voulez-vous nous permettre de l'exterminer du milieu de votre champ ?

Non, leur répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez en même temps le froment ; de peur que, dans votre zèle que ne dirigerait pas la prudence, vous n'arrachiez aussi le froment. Sans doute, l'ivraie est destinée au feu ; mais peut-être, que, avec le secours de ma grâce, ce qui est ivraie maintenant sera froment un jour. Quand les temps seront accomplis, je moissonnerai ; car « la moisson c'est la consommation des siècles. » Jusqu'alors, laissez vivre les bons avec les méchants ; laissez à ceux-ci le temps de se convertir par la pénitence, à ceux-là le temps de se mûrir par la patience.

IV. — *Laissez croître l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson.* J'enverrai mes moissonneurs, qui auront à accomplir une tâche qui ne saurait être la vôtre. *Et alors je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, et liez-la en bottes pour la brûler.* « Les moissonneurs, ce sont les anges. De même qu'on cueille l'ivraie et qu'on la brûle, de même en sera-t-il à la consommation des siècles. Le fils de l'homme enverra ses anges. Ils enlèveront de son royaume tout ce qu'il y a de scandaleux ; et tous ceux qui font des œuvres d'iniquités, ils les jetteront dans la fournaise. C'est là qu'il y a des pleurs et des grincements de dents. »

Mais, ajoute le Maître du champ, parlant à ses moissonneurs, *renfermez le froment dans mon grenier.* « Alors, dit le Sauveur achevant d'expliquer sa parabole, alors les justes, » semblables au bon grain, battus sur l'aire de ce monde par le fléau des afflictions terrestres, ne gardant plus rien en eux de souillé, seront reçus dans le grenier céleste et « brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père. »

V. — Il convient d'insister sur la dernière recommandation du Maître à ses moissonneurs. Etudions-la de plus près.

« Au temps de la moisson, » du jugement général et de la consommation finale, « je dirai aux moissonneurs, » qui sont mes anges : « Arrachez d'abord l'ivraie, » c'est-à-dire, séparez les méchants de la société des bons : voilà la peine du dam. Voici celle du sens : « Liez cette ivraie en faisceaux pour la brûler. » Ce sont, en effet, les anges qui, au dernier jour, sépareront les pécheurs des justes, pour les précipiter dans l'enfer. Quelle justesse dans cette expression *in fasciculos,* « en petits faisceaux » ou petites gerbes, et non pas en une grande gerbe ou en un monceau ! car, chaque homme sera puni, en raison de sa perversité. Les impurs seront avec les impurs, les avares avec les

avares, les orgueilleux avec les orgueilleux, en un mot, chaque criminel avec son semblable, afin que ceux qui ont commis le même crime subissent aussi le même châtiment. Toutefois, les différentes espèces de criminels ne seront partagées comme en plusieurs classes que pour la peine du sens ; car, pour la peine du dam, elles seront réunies comme en une seule masse. « Il y aura là des pleurs, » ajoute le Sauveur : il y aura là une douleur violente, une tristesse extrême causée par la peine du dam, c'est-à-dire par la privation de la vision béatifique : tel est ici le sens du mot *fletus*. Il y aura de plus une souffrance terrible, excitée par la peine du sens, c'est-à-dire par la rigueur des tourments, *et stridor dentium*. Les mots qu'emploie le Seigneur nous désignent la double peine de l'âme : celle de l'âme, exprimée par le mot *fletus*, gémissement ; celle du corps, par les mots *stridor dentium*, grincements de dents. — Ou bien encore, le mot *fletus* peut indiquer l'excès d'une chaleur dissolvante, et les mots *stridor dentium* l'intensité d'un froid glacial, conformément à ces paroles de Job : « On passera des gelées intenses à des ardeurs excessives. »

Seigneur Jésus, qui avez jeté la semence de votre divine parole dans mon intelligence pour lui inspirer de bonnes résolutions, dans ma volonté pour la porter aux œuvres saintes, et aussi dans mes actions pour les régler, faites que, dans la terre de mon cœur, germe l'épi de la sainte doctrine, sans nul mélange de l'ivraie de l'erreur !

VIme DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

SOMMAIRE. — 1. La graine de sénevé. — 2. Quand le sénevé grandit. — 3. L'Église primitive. — 4. La parabole du levain. — 5. Pourquoi Jésus parle en paraboles. — Prière.

I. — Jésus, continuant d'enseigner les paroles de salut *au peuple qui le suivait en foule, lui proposa une parabole, en disant :* A quoi ferons-nous ressembler le royaume de Dieu et à quoi le comparerons-nous en paraboles ? *Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est, à la vérité, la plus petite de toutes les semences.*

En tant qu'homme, Jésus reçoit de son père la doctrine de vérité, qu'il apporte à cette terre, dont il a fait sa patrie, son domaine, « son champ. »

Après lui, les apôtres, les prédicateurs sèment ce qu'ils ont reçu, enseignent ce qu'ils ont appris.

Cette graine est la plus petite de toutes, c'est-à-dire que la doctrine du salut est humble, et dans ceux qui la prêchent et dans ceux qui la reçoivent ; qu'elle ne s'annonce point par de superbes paroles et qu'elle enseigne avant tout l'humilité. Ses commencements sont obscurs, elle sort d'un peuple méprisé, elle parle par la bouche de pauvres artisans : « elle est la plus petite de toutes les semences. »

II. — *Mais, quand il a poussé,* ce grain si petit et si humble, *c'est le plus grand de tous les légumes.* La doctrine de vérité surpasse toutes les doctrines de la sagesse mondaine, toutes les sciences humaines et temporelles qui passent avec la vie de l'homme et qui sont, à cause de cela, comparées au végétal herbacé, dont la durée ne dépasse pas une saison.

Il pousse de grandes branches, *et il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel*, les âmes nobles et les intelligences élevées, *se reposent sur ses branches* par la foi et par l'amour.

Arbre de l'Église, arbre dont les rameaux sont élevés vers le ciel, par la ferveur de l'espérance, et étendus aux quatre vents par la force de l'amour, heureuses les colombes qui viendront se reposer et faire leur nid dans votre doux feuillage ! O mon Dieu ! donnez-moi les ailes de la colombe, afin que je vole, que je me repose et que je ne touche plus à la terre !

III. — D'après ce qui précède, on peut entendre ici par le royaume des cieux l'Église primitive. Elle paraissait humble, pauvre, peu nombreuse et peu considérable à cause du scandale de la croix ; mais, elle était grande par sa vertu, la ferveur de sa foi et l'ardeur de sa charité ; c'est pourquoi elle était semblable à un grain de sénevé, dont le volume est bien petit et l'efficacité bien grande. Elle se développa comme un grand arbre, jusqu'à couvrir de son ombre tout l'univers. L'espérance lui servit comme de tronc pour élever ses branches par l'amour de Dieu et les étendre par l'amour du prochain. Elle est sublime, puisqu'elle s'élève jusqu'aux cieux ; vaste, puisqu'elle se répand dans le monde entier. C'est sur cet arbre que monta Zachée, pour voir le Sauveur ; car, on ne peut le voir, à moins d'être soulevé par la foi de l'Église. Et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les princes et les sages de ce monde, les hommes supérieurs par leur intelligence ou leur volonté, viennent établir leur demeure sur ses rameaux, embrasser sa doctrine, et recevoir sa direction. Ou bien encore, les oiseaux du ciel sont les saints qui, s'élèvent sur les ailes des vertus pour parvenir aux récompenses des biens éternels ; ils habitent sur les branches, c'est-à-dire qu'ils méditent sur ses divers enseignements spirituels. Car les branches de l'arbre évangélique sont les différents dogmes que les âmes justes

s'attachent à considérer, afin de pouvoir appliquer un remède spécial à chaque maladie différente. Semblables à des oiseaux célestes, les âmes fidèles, détachant leur cœur de la terre, portent leur désir vers le ciel ; elles n'arrêtent point leurs affections aux choses passagères, mais les élèvent jusqu'aux choses éternelles. Parmi les travaux et les fatigues de cet exil, elles cherchent leur délassement et trouvent leur consolation dans le souvenir des saints et dans l'espérance de la patrie.

IV. — Jésus continue à enseigner le peuple et *il leur dit encore une autre parabole : Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit entièrement levée.* Cette nouvelle parabole a pour but de décrire d'avance l'état de l'Église après l'exaltation des saints prédicateurs, dont le zèle avait répandu partout la foi véritable. Ici donc, le royaume des cieux est comparé à du levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine.

1° Le royaume des cieux, c'est l'Église militante, dans laquelle Dieu règne par la foi, ou bien, c'est la doctrine chrétienne, qui annonce le royaume des cieux.

2° La femme représente la providence de Dieu ou la diligence des saints pour prêcher dans tout l'univers la foi catholique.

3° Les trois mesures de froment marquent les trois parties de l'ancien monde, l'Asie, l'Afrique et l'Europe ; ou bien, les trois langues principales, l'hébreu, le grec et le latin, dans lesquelles fut publiée d'abord la parole de Dieu.

4° Le levain, qui opère une salutaire transformation dans la farine, figure la parole évangélique, qui, en convertissant le monde à la foi, l'a changé et le changera encore davantage jusqu'à la fin des temps.

5° La femme donc, qui représente la providence de Dieu ou la diligence des saints, a pris ce levain qui, par sa chaleur propre et intérieure, figure et la loi de l'Évangile qui est une loi d'amour et la ferveur de la loi.

6° Elle met ce levain dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. C'est par la foi en la sainte Trinité que l'univers entier sera transformé, renouvelé et vivifié, jusqu'à former le corps de l'Église.

V. — *Jésus dit au peuple toutes ces choses en paraboles, afin que cette parole du Prophète fut accomplie : J'ouvrirai ma bouche pour dire des paraboles ; je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde.*

Ainsi Jésus donna en paraboles à la multitude tous ces enseignements, et bien d'autres encore. Il agit de la sorte pour engager la foule à lui faire des questions sur ce qu'il lui disait. Comme

il parlait du royaume des cieux à des hommes grossiers, il employait les comparaisons tirées des choses matérielles, afin de les amener à comprendre les secrets divins. En effet, il fallait conduire leur esprit, au moyen de ce qu'il connaissait, à ce qu'il ne connaissait pas ; en les amenant, par le symbole de ce que leurs yeux voyaient, à ce que leur intelligence ne percevait pas.

Jésus-Christ se sert des choses les plus communes et les plus simples, d'une petite graine, d'un peu de levain, etc., pour nous donner de grandes instructions. Si nous regardions, avec les yeux de la foi, toute la nature, ce qui se passe dans le monde, ce qui nous arrive tous les jours, que de sujets d'instructions n'y trouverions-nous pas ?

Dieu attache notre salut aux choses les plus petites en apparence, à un peu d'eau dans le baptême, à un peu de pain et de vin qui deviennent le corps et le sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, pour nous tenir dans l'abaissement et nous rendre à nos yeux les plus petits qu'il nous sera possible, si nous voulons être grands dans l'éternité.

Seigneur, ouvrez nos yeux, afin que nous voyions les instructions que vous nous donnez de tous côtés. Rendez-nous savants dans le grand livre de l'univers. Faites-nous admirer avec une sincère reconnaissance les merveilles que vous opérez chaque jour pour nous et autour de nous, afin que nous apprenions à vous connaître, à vous aimer et à vous servir. Donnez-nous enfin de comprendre, de mettre en pratique et d'enseigner aux autres, de paroles ou du moins d'exemples, toutes les leçons contenues dans vos paraboles.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

SOMMAIRE. — 1. Les six points à entendre tout d'abord. — 2. Comment Dieu sort de grand matin pour louer des ouvriers. — 3. Le denier de la journée. — 4. Les ouvriers de la troisième heure, pris sur la place publique. — 5. L'invitation de la sixième et de la neuvième heure. — 6. La grande invitation des Gentils à la onzième heure. — 7. Les divers âges de la vie humaine. — 8. Le moment de la paie. — 9. Les murmures des ouvriers de la troisième heure. — 10. La réponse du Maître. — 11. Les premiers et les derniers. — 12. Beaucoup d'appelés, peu d'élus — Prière.

I. — Pour mieux entendre cette importante parabole, il faut y noter six choses :

1° Cet homme, père de famille, c'est Dieu lui-même à qui son amour pour nous a fait prendre notre humanité pour pouvoir nous témoigner sa bienveillance, sa douceur et sa miséricorde ;

2° Les ouvriers, ce sont ceux qui annoncent et pratiquent la véritable doctrine;

3° Le denier, c'est la vie éternelle promise aux ouvriers du Seigneur;

4° La vigne, c'est l'Église, selon S. Grégoire; ou l'âme humaine, selon S. Basile; ou bien encore, selon S. Jean Chrysostôme, c'est la justice prise dans son sens général;

5° Les heures marquent les différentes époques du monde, ou même les divers âges de chaque homme;

6° L'intendant de la vigne, c'est Jésus-Christ en tant qu'homme. En tant que Dieu, il est aussi le père de famille, conjointement avec son Père, parce qu'ils ont tous deux avec le Saint-Esprit une seule et même nature indivisible et inséparable.

II. — Le Sauveur *Jésus dit* donc *à ses disciples: Le royaume du ciel est semblable à un père de famille.* Dans l'administration et la composition de son Eglise, dans la vocation et la rémunération des justes qui doivent former le royaume des cieux, Dieu, auteur et maître de l'univers, agit comme un père de famille *qui sortit de grand matin.* Dieu sort pour ainsi dire de lui-même, quand il manifeste et exerce au dehors sa bonté. Ainsi donc, Dieu sortit de grand matin, dans le premier âge du monde, depuis Adam jusqu'à Noé, *afin de louer des ouvriers pour sa vigne,* de trouver des hommes fidèles à le servir et capables de le faire connaître.

III. — *Après être convenu avec eux d'un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne.* Dès le principe, Dieu suscite des prophètes pour prêcher la foi au Rédempteur futur, et il invite les hommes à observer la justice des œuvres bonnes.

La convention qu'il fit avec eux d'un denier pour salaire, c'est la promesse de la vie éternelle. En effet: 1° Ce denier valait dix as, figure du prix du royaume céleste promis à l'accomplissement des dix préceptes du Décalogue; 2° par sa forme ronde, le denier marque l'éternité bienheureuse, dont le parcours n'aura point de fin; 3° par l'effigie royale qu'il présentait, le denier représente l'exacte conformité de l'âme avec Dieu, qui imprime sa parfaite ressemblance dans les bienheureux, qu'il transforme pour ainsi dire en lui-même; 4° par l'inscription qu'il porte, le denier désigne la plénitude de la science et la connaissance de la vérité dont jouiront les saints glorifiés.

La vie éternelle est, sous plusieurs rapports, ce denier de la journée. Elle est, en effet, la rétribution promise pour la vie présente, considérée comme un seul jour pendant lequel nous devons faire le bien. — Elle n'est accordée qu'à l'homme qui a travaillé pendant le jour de la grâce, et non point pendant la nuit

du péché. — Enfin, elle ne sera donnée qu'au jour suprême de la gloire céleste.

IV. — *Etant sorti* de nouveau *vers la troisième heure*, à l'époque pendant laquelle la miséricorde divine se manifeste plus distinctement, depuis Noé jusqu'à Abraham, le père de famille *en vit d'autres qui étaient oisifs sur la place publique*, image du monde avec ses calomnies, ses injustices, ses procès et ses embarras tumultueux, où tant d'hommes vivent, en négligeant leurs devoirs, *et il leur dit*: *Vous aussi, allez à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable*, *et ils y allèrent.*

V. — *Il sortit encore vers la sixième heure.* Dieu se manifeste de plus en plus clairement depuis Abraham jusqu'à Moïse; *puis vers la neuvième heure*, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, *et il fit la même chose*, il réitéra ses invitations et ses promesses.

VI. — *Enfin, il sortit vers la onzième heure* et se manifesta d'une façon beaucoup plus merveilleuse dans la dernière époque qui s'étend depuis l'incarnation du Sauveur jusqu'à la fin du monde, *et, en ayant trouvé d'autres*, qui se tenaient là, debout, sans avancer ni s'humilier, c'étaient les Gentils, *il leur dit*: *Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour dans l'oisiveté?* Pourquoi restez-vous en un état si périlleux? La vie est courte, la route longue et la vertu faible. Vous devriez bien marcher pendant que vous en avez le temps, l'occasion favorable, la promesse certaine d'une grande récompense. Pourquoi donc négligez-vous si longtemps de travailler à votre salut? *C'est, lui répondirent-ils, parce que personne ne nous a loués.* Nul prophète, nul docteur n'est venu nous instruire. *Et il leur dit: Vous aussi*, *allez à ma vigne.* Gentils, joignez-vous aux Juifs, afin d'entrer avec eux dans mon Eglise, en embrassant, confessant et pratiquant la vraie foi.

VII. — Cette parabole s'entend communément et surtout de la vocation à la foi selon les diverses époques du monde, mais on peut aussi, dans le sens moral, l'entendre de la vocation à la grâce, selon les divers âges de la vie, pour chaque homme en particulier. Ainsi, la première heure ou le matin, c'est l'enfance; la troisième, c'est l'adolescence; la sixième, la jeunesse ou l'âge viril; la neuvième, la vieillesse; et la onzième, la décrépitude. Celui qui néglige de faire de bonnes œuvres pendant ces divers âges reste oisif pendant tout le jour de la vie présente. En tout temps et à tout âge, Dieu appelle les hommes à la grâce et à la gloire, parce qu'il y en a toujours qui réforment leur conduite et méritent la récompense, car un repentir sincère n'arrive jamais trop tard.

VIII. — *A la fin du jour*, lorsque, l'ouvrage étant terminé, la fin du monde ou de cette vie est arrivée, *le maître de la vigne*, Dieu le Père, le Seigneur tout puissant, *dit à son intendant*, à Jésus-Christ, entre les mains duquel il a remis tout pouvoir: *Appelez les ouvriers*, et non pas les oisifs, *et payez-les, en commençant par les derniers et en finissant par les premiers.* Appelez vos serviteurs du travail au repos, de la tristesse à la joie, de la guerre à la paix.

Cette parabole, dit saint Jean Chrysostôme, est destinée à prévenir le découragement et à exciter l'ardeur de ceux qui commencent tard leur conversion ; elle montre que, pendant le cours de notre pèlerinage ici-bas, il n'est point de pénitence si tardive qui, par le progrès de sa ferveur, ne puisse surpasser en mérite toute autre pénitence plus ancienne, qui n'a pas été continuée avec autant de ferveur. Il ne reste donc au pécheur aucun sujet de se désespérer ou de s'excuser, puisque Dieu ne refuse point de l'accueillir favorablement à tout âge et à toute heure: « En quelque temps qu'il se convertisse et se repente, le pécheur sera sauvé et ne sera point condamné. » dit Ezéchiel. Mais, parce que nous ne savons ni à quel âge ni à quelle heure le Seigneur nous appellera, soyons toujours disposés à faire le bien, de peur que, si nous ne voulons pas le pratiquer quand nous le pouvons, nous ne commencions à le vouloir quand nous ne le pourrons plus. Vivons chaque jour comme si nous devions mourir le jour même. Point de remède plus efficace pour dompter ses passions, dit S. Grégoire, que de penser à la prochaine dissolution de son corps.

IX. — *Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier*, la vie éternelle. Ce que voyant, *ceux qui avaient été loués les premiers, venant à leur tour, s'attendaient à recevoir davantage; mais ils ne reçurent tous qu'un denier, et en le recevant ils murmuraient contre le père de famille. Ces derniers, disaient-ils, n'ont travaillé qu'une heure et vous leur avez donné autant qu'à nous qui avons supporté le poids du jour et de la chaleur.* Les Gentils et les pécheurs tardivement ramenés vers le Sauveur, comme aussi les martyrs et les justes prématurément moissonnés par la mort, n'ont travaillé que bien peu de temps dans la vigne du Seigneur, dans l'Eglise; mais ils ont compensé la brièveté du temps par le dévouement de la volonté, qui leur a valu une participation plus spéciale aux mérites infinis du divin Rédempteur. Voilà pourquoi ils ont obtenu la même récompense que les autres serviteurs qui, pendant longtemps, avaient accompli les préceptes onéreux de la loi ou de la morale, et avaient surmonté les périlleuses ardeurs de la tentation, en

résistant aux attaques du démon, aux séductions du monde et aux attraits de la concupiscence.

X. — *Mais*, le maître entendit ces murmures, et *il répondit à l'un d'eux*, et en la personne de celui-là à tous les autres qui avaient murmuré comme lui: *Mon ami, je ne vous fais point de tort*, car, en accordant une pure grâce à quelqu'un, je ne commets point pour cela d'injustice envers un autre. *N'êtes-vous pas convenu avec moi* dès le commencement *d'un denier* pour salaire? *Prenez donc ce qui vous appartient*, je suis prêt à vous récompenser selon votre mérite, *et retirez-vous*, allez, prenez part à la joie de votre maître au lieu de murmurer contre lui. *Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il donc pas permis de faire ce que je veux?* Oui, sans doute, car ma volonté souveraine est toujour droite, et ce que je veux est non seulement licite, mais encore très libéral. *Faut-il que votre œil soit mauvais, parce que je suis bon?* Pourquoi donc votre œil n'est-il pas bienveillant, comme je le suis, moi que la bonté porte par nature à communiquer mes biens avec abondance?

En se faisant ainsi connaître lui-même plus parfaitement à ses fidèles serviteurs, Dieu leur apprend à mieux apprécier les libéralités gratuites dont la vue causait leur étonnement, parce qu'ils considéraient plutôt sa justice que sa miséricorde infinie. C'est à ce propos que S. Grégoire a dit: « Il y a folie à s'élever contre la bonté de Dieu; s'il ne donnait pas ce qui est dû, on pourrait se plaindre; mais, on ne peut se plaindre, s'il donne ce qui n'est point dû. » Et S. Jean Chrysostôme l'observe de son côté: « On ne saurait se plaindre justement de celui dont les faveurs dépassent nos désirs. »

XI. — *C'est ainsi*, conclut le Sauveur, *que les derniers seront les premiers, et que les premiers seront les derniers.* Le temps de la vocation ou du travail n'établira point de différence dans le mérite ou la récompense. Souvent, en effet, ceux qui se convertissent à la dernière heure sont récompensés plutôt que ceux qui servent le Seigneur depuis la première heure, mais qui meurent plus tard. Souvent aussi, ceux qui entrent dans la carrière de la pénitence après les autres dépassent ceux-ci en ferveur, comme des voyageurs attardés qui pressent le pas pour rattraper le temps perdu.

Cette maxime du Sauveur signifie encore que les derniers à leurs propres yeux sont souvent les premiers aux yeux du Seigneur, et réciproquement. Elle signifie encore que les derniers au jugement des hommes sont souvent les premiers au jugement de Dieu, qui ne s'en fie point aux apparences et sonde le fond des cœurs.

XII. — Mais si les différents ouvriers de cette parabole ont reçu chacun leur denier, n'allons pas en conclure que, dans la réalité, tous les chrétiens seront sauvés, car Jésus-Christ ajoute immédiatement cette terrible sentence, par laquelle il conclut sa parabole : *Car*, dit-il, *il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

Beaucoup, en effet, sont appelés à différentes heures, à la première, à la troisième, à la sixième, à la neuvième et à la dernière, pour embrasser la foi et acquérir quelque mérite, mais, parmi ce grand nombre, peu sont élus, pour possèder la récompense de la béatitude et la gloire du ciel. Beaucoup, dit S. Grégoire, sont membres de l'Église militante, qui ne feront jamais partie de l'Église triomphante ! .....

Seigneur Jésus, souverain père de famille, vous m'avez loué de grand matin pour travailler à votre vigne, car, dès ma première jeunesse, vous avez daigné m'appeler à la foi chrétienne et à votre service, et vous m'avez promis de me donner le denier de la vie éternelle, comme salaire d'une vie laborieuse. Mais, hélas ! négligent que j'ai été, je suis resté oisif toute la journée, car, jusqu'à présent, j'ai négligé de remplir ma tâche. Puisque vous êtes un maître si bon et si miséricordieux, faites du moins que je me convertisse à cette onzième heure de mon existence, et que je produise de dignes fruits d'une pénitence salutaire, pour mériter et obtenir de vous quelque petite récompense. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

SOMMAIRE. — 1. La parabole du Semeur. — 2. Pourquoi Jésus parlait en paraboles. — 3. La semence et le semeur. — 4. Ce qui tombe sur le bord du chemin et les oiseaux du ciel. — 5. Ce qui tombe dans un endroit pierreux, où les racines ne peuvent s'enfoncer. — 6. Ce qui tombe dans les épines et les embarras des richesses. — 7. L'ordre des semences infécondes. — 8. La bonne terre opposée à la mauvaise. — 9. Conclusion de S. Théophile. — Prière.

I. — *Comme le peuple s'assemblait en foule, et qu'on accourait des villes vers Jésus, il leur dit en parabole : Un homme sortit pour semer son grain ; et comme il semait, une partie du grain tomba le long du chemin, où il fut foulé aux pieds, et les oiseaux du ciel le mangèrent. Une autre partie tomba sur un endroit pierreux, et le grain, après avoir levé, sécha faute d'humidité. Une autre partie tomba dans les épines, et les épines venant à croître en même temps l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans une bonne terre, et le grain, ayant levé, porta du fruit et rendit cent pour un. En disant ceci, il criait : Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre.*

Le Sauveur, parlant en paraboles et accommodant ses discours à la portée de ses auditeurs, ressemble à un père de famille, sage et magnifique, dont la table abondamment servie offre à tous ceux de sa maison des aliments sains et variés. Approchons-nous aussi, comme le peuple, approchons-nous de ce Verbe incarné, de cette sagesse éternelle qui, s'exprimant sous la forme des paraboles, nous racontera des mystères que le monde n'avait point connus.

II. — C'est à Jésus lui-même que nous demanderons aujourd'hui l'explication de la parabole du Semeur, puisqu'il a daigné l'expliquer à ses disciples, qui nous ont transmis son commentaire. En effet, lorsqu'il fut seul, *ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole*, et ils lui dirent : « D'où vient que vous parlez à ce peuple en paraboles ? » *et il leur dit :* C'est que, *pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais pour les autres*, pour ceux qui sont dehors, tout se passe en paraboles, *on ne leur en parle qu'en paraboles ;* car, on donnera à celui qui a, à celui qui a fait un bon usage des grâces reçues, et il sera dans l'abondance. Quant à celui qui n'a pas, qui a fait un mauvais usage de la grâce, on lui ôtera même ce qu'il a. C'est pourquoi je leur parle en paraboles, *afin* de laisser quelques excuses à leur aveuglement, par cette considération *qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils ne comprennent point.* Ce qu'a dit Isaïe dans sa prophétie s'accomplit en eux : Vous entendez de vos oreilles et vous n'entendez point de l'ouïe du cœur ; vous verrez de vos yeux et vous ne verrez point des yeux de l'âme. Car le cœur de ce peuple s'est endurci ; ils ont fermé leurs oreilles et leurs yeux, de peur de voir de leurs yeux et d'entendre de leurs oreilles, de comprendre de leur cœur, de peur qu'ils ne viennent à se convertir et que je les guérisse. Mais vous, vos yeux sont heureux de voir et vos oreilles d'entendre : car je vous dis en vérité que beaucoup de prophètes, de justes et de rois, ont souhaité de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, d'entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. »

Puis, Jésus ajouta : Vous ne comprenez point cette parabole, si simple pourtant ! Et comment comprendrez-vous toutes les autres ? Ecoutez la parabole du semeur. *Voici donc ce que signifie cette parabole :*

III. — *La semence, c'est la parole de Dieu.* Le semeur, c'est celui qui sème la parole. C'est le Verbe sorti des profondeurs de l'essence divine pour se rendre visible au monde. Semence céleste qui, depuis le commencement, ne cesse de jeter la semence du salut par le ministère des Anges pour les patriarches, par le ministère de Moïse et des Prophètes pour les Juifs, et enfin

par lui-même pour le peuple chrétien ; semeur prodigue et miséricordieux, qui continue jusqu'au moment présent à semer dans nos âmes par les inspirations de sa grâce et les enseignements de son Église ; semeur puissant, à qui seul il appartient de semer efficacement sa propre semence, et de qui il peut être dit qu'il sème la semence qui est à lui, car les prédicateurs de la vérité ne font que répandre en son nom le grain qui leur a été confié par le père de famille.

IV. — *Ce qui tombe sur le bord du chemin désigne ceux qui écoutent la parole ; mais le démon vient ensuite, qui enlève cette parole de leur cœur, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés.* — En effet, « tandis que le semeur semait, » en répandant sa doctrine de tous côtés, une partie du grain tomba le long du chemin, » c'est-à-dire, sur un cœur traversé par les erreurs, troublé par les passions, foulé par les affections charnelles et par les suggestions diaboliques, exposé comme une voie publique aux diverses tentations des vices qui, le parcourant sans cesse et s'y croisant en tous les sens, y étouffent le grain de la parole, pour l'empêcher de germer. Alors, « les oiseaux du ciel vinrent manger ce grain, » c'est-à-dire, les démons enlevèrent la bonne semence, qu'ils empêchèrent de fructifier.

Les démons sont ici figurés par les oiseaux du ciel, parce que ces esprits méchants traversent continuellement en tous sens les espaces aériens qu'ils remplissent, parce qu'ils ont conservé la nature spirituelle, et parce qu'ils font le mal avec une promptitude semblable au vol de l'oiseau. Par leurs perfides instigations, ils ôtent de notre cœur la parole divine, et en effaçent même tout souvenir, afin que l'esprit perde jusqu'à la pensée et à la mémoire du bien qu'il a négligé ou refusé d'accomplir : ils empêchent ainsi cette parole divine de produire la foi dans notre âme, de peur qu'en croyant nous ne soyons sauvés, parce que la foi, dit S. Paul, vient de ce qu'on a entendu.

Si nous sommes dans cet état, tremblons, car, dit S. Grégoire, « de même qu'on doit désespérer de la vie d'un homme dont l'estomac débilité ne retient aucune nourriture, de même il doit appréhender le péril de mort éternelle, celui qui ne garde point dans sa mémoire les paroles de vie, aliments de la vraie justice.

V. — *Ce qui tombe sur un endroit pierreux représente ceux qui, ayant entendu la parole, la reçoivent avec joie, mais comme ils n'ont pas de racine*, n'ayant pas en eux de fond où la racine puisse prendre, *ils ne croient que pour un temps, et*, quand vient ensuite une affliction ou une persécution à cause de la parole, *au moment de la tentation*, ils en prennent aussitôt un sujet de scandale, *ils se retirent* et succombent.

La pierre, c'est le cœur du rebelle qui n'est accessible qu'à la crainte. La parole effraie et touche par la frayeur les âmes de cette sorte ; elle fait naître en elle le germe de la componction, qui apparaît aussitôt au dehors par les œuvres extérieures de la pénitence. Mais, comme ces âmes-là n'ont pas un fond abondant de foi et d'amour, la semence salutaire ne saurait y jeter de profondes racines. L'orage de la tentation, le vent de l'épreuve et l'ardeur de la souffrance, suffisent pour dessécher ce germe naissant. La crainte déracine ce que la crainte seule avait planté. Ces cœurs n'ont point en eux-mêmes les racines de profondes résolutions et de désirs formels, et la parole de la prédication ne saurait profiter et fructifier sans la sève de la grâce et sans l'amour de la vertu.

VI. *Ce qui est tombé dans les épines figure ceux qui ont entendu la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les soins* et les embarras du siècle, *par les richesses* trompeuses *et par les plaisirs de la vie*, ainsi que par les autres passions qui surviennent et étouffent la parole, *en sorte qu'ils ne portent point de fruits.*

Ces épines de la richesse, ce sont l'avidité d'acquérir, la crainte de perdre, les soucis de la conservation, qui croissent et s'augmentent à mesure que s'augmentent les biens accumulés. De même que la brebis laisse toujours aux buissons de la route quelques lambeaux de sa toison, de même le chrétien laisse toujours quelque chose de ses richesses spirituelles aux ronces des possessions terrestres ; car, dit S. Jean Chrysostôme, ces ronces touffues serrent et déchirent de tous côtés le malheureux qui s'est laissé envelopper par elles.

Les richesses sont en effet de véritables épines, parce qu'elles font sentir à notre âme leurs pointes acérées, soit en ce monde, soit au jugement, soit dans l'enfer. — Dans ce monde, nous venons de le dire, elles blessent notre âme par la peine de les acquérir, par la crainte de ne pas les conserver, et par la douleur de les perdre. — Au jugement, elles feront souffrir l'âme, lorsque le Seigneur lui dira : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire, etc. » — Dans l'enfer, ces épines causeront à l'âme des tourments éternels, et serviront d'aliment au feu qui doit consumer les pécheurs.

VII. Remarquons, avant d'aller plus loin, l'ordre qui existe entre les trois espèces de semences, qui restent infécondes.

La première ne germe pas ; elle est foulée par les passants et mangée par les oiseaux du ciel.

La seconde germe, mais ne grandit pas beaucoup, parce qu'elle manque d'humidité.

La troisième s'élève assez haut, mais ne porte pas de fruits, parce que les épines l'étouffent.

VIII. — *Enfin, ce qui est tombé dans une bonne terre est l'image de ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et parfait, la conservent et portent du fruit par la patience.* — La bonne terre, dit un Père, c'est la conscience des élus qui reçoivent avec joie la semence de la parole divine, et la conservent avec soin, dans la prospérité comme dans l'adversité, pour lui faire porter ses fruits. Cette bonne terre, noire, grasse et cultivée, c'est l'âme humble, pieuse et exercée aux vertus, de telle sorte qu'elle devient féconde en œuvres salutaires.

Remarquons que cette bonne terre présente trois conditions opposées à celles des autres terres sur lesquelles tombe la semence. Ainsi, tandis qu'après avoir reçu la parole de Dieu, les uns la gardent, les autres au contraire qui sont le long du chemin la perdent, parce que le démon vient l'enlever de leur cœur ; — dans les uns elle produit le fruit des bonnes œuvres, et dans les autres elle est suffoquée par la croissance des épines ; les uns la font fructifier avec patience, et les autres la laissent tomber sur la pierre : ces derniers croient pour un temps, mais ils succombent bientôt à la tentation.

Ainsi, la mauvaise terre se divise en plusieurs sortes, selon qu'elle est placée au bord du chemin, encombrée de pierres ou semée d'épines. Mais, la bonne terre, qui est l'Église, héritage sacré du Seigneur, ne se subdivise pas, quoique son rapport et sa fécondité puissent varier de cent à trente pour un.

IX. — Concluons-le donc avec S. Théophile : « La semence est pour tous la même. Doctrine et grâce à la fois, elle descend de la main de Dieu, prête à germer dans tous les cœurs : le céleste agriculteur la prodigue à tous. Mais, malheur à celui qui se rend lui-même une terre stérile, une terre pierreuse, une terre couverte d'épines ! car, il est plusieurs terres dans lesquelles ne peut germer la semence du Seigneur. » Une seule est vraiment fertile, celle de l'Église ; une seule reçoit la semence et la porte à la maturité ; et, de même que tous les épis ont leurs épines dans le même fond, ils recevront, par l'ardeur des souffrances et des épreuves, une même maturité dans la gloire.

Seigneur Jésus, qui avez jeté la semence de votre divine parole dans mon intelligence pour lui inspirer de bonnes résolutions, dans ma volonté pour la porter aux œuvres saintes, et aussi dans mes actions pour les régler, faites-moi quitter mon ancienne vie, afin que cette précieuse semence ne soit pas mangée par les oiseaux de la vaine gloire, ou foulée aux pieds dans le chemin de la dissipation, et afin qu'elle ne dessèche pas sur la pierre de

l'obstination dans le mal, ou qu'elle ne soit pas étouffée par les épines des sollicitudes du siècle. Faites plutôt que mon cœur humble, compatissant et joyeux, soit comme une terre excellente et bien préparée, qui produise des fruits au centuple par la patience dans les épreuves et la fermeté dans les tentations. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

SOMMAIRE. — 1. Pourquoi le Sauveur prédit si souvent sa Passion aux apôtres. — Leçon mystique. — 2. Les circonstances de la Passion. — 3. Pourquoi les apôtres ne comprirent pas ce que leur disait le Sauveur. — 4. Jéricho. — 5. Les détails de la guérison de l'aveugle. — 6. Le Sens moral. — Prière.

1. — *Jésus prit les douze apôtres avec lui, et leur dit: Voici que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui est écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme sera accompli.* C'était la quatrième fois que le Sauveur prophétisait à ses apôtres sa Passion et sa mort. Il avait plusieurs motifs de réitérer ainsi ces mêmes prédictions aux douze:

1° Parce qu'ils étaient ses confidents les plus chers, et on découvre volontiers les secrets du cœur aux amis dévoués;

2° Il leur rappelait fréquemment ses souffrances et ses humiliations prochaines, afin qu'ils ne fussent pas scandalisés quand l'heure serait venue;

3° Afin que, voyant s'accomplir les drames de la Passion comme il les leur avait prédits, ils fussent plus disposés à croire la vérité de la Résurrection prédite dans les mêmes circonstances;

4° Pour les convaincre qu'il avait connu et accepté d'avance des tourments et des ignominies qu'il pouvait éviter;

5° Afin de les faire ses témoins, devant les nations, qu'il avait souffert et qu'il était mort comme il l'avait prévu et parce qu'il l'avait voulu de plein gré.

Pour nous, nous devons tirer un autre enseignement de cette prophétie si souvent renouvelée. Nous devons en conclure que l'entretien le plus doux du chrétien est dans la Passion du Sauveur. Contemplant la liberté des captifs livrés aux mains des soldats, la gloire des anges accablée d'outrages, l'éclat de la lumière éternelle souillée de boue et de crachats, la vie des hommes expirant sur un infâme gibet, à la vue de tant de souffrances supportées volontairement pour nous, nous apprendrons à souffrir pour Jésus-Christ et à espérer, au milieu de la tribulation, qu'associés à la passion, nous le serons aussi à la gloire.

II. — Expliquant ensuite ce qui devait lui arriver, Jésus-Christ énumère par ordre les principales circonstances de sa Passion.

Le Fils de l'homme, dit-il, *sera livré*, par les princes des prêtres, les scribes et les anciens, comme coupable de crime, *aux Gentils*, à Ponce-Pilate et à ses soldats, pour exécuter par leur ministère ce qu'ils ne peuvent accomplir eux-mêmes. — *Il sera traité avec dérision, flagellé, couvert de crachats. Après qu'on l'aura flagellé, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour.*

III. — *Mais*, bien que ces prédictions fussent très claires et très explicites, *ils ne comprenaient rien à ce discours, c'était un langage caché pour eux, et ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait.* Etrange chose! Devant la clarté de ces paroles, les apôtres ne comprenaient pas. Ah! c'est que le mystère de la Passion répugne à la faiblesse de l'homme; il bouche ses oreilles pour ne point l'entendre. Il détourne ses yeux pour ne point voir le Calvaire.

IV. — *Or*, tandis que Jésus s'entretenait de sa Passion, *comme il approchait de Jéricho*, il se passa un événement qui doit attirer notre pieuse attention. Jéricho, la ville des roses, est la figure du monde, des nations idolâtres. Ses murailles, ainsi qu'il est rapporté dans l'Ancien Testament, ne purent être renversées par les machines de guerre des Juifs. Elles ne tombèrent qu'au bruit des trompettes des lévites, figure de la prédication évangélique, qui a converti les nations pour lesquelles la loi n'avait rien pu.

V. — *Un aveugle, qui était assis le long du chemin où il demandait l'aumône, entendant passer une troupe de gens, s'informa de ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Aussitôt il se mit à crier*, plus de cœur encore que de bouche: *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.* Par ce cri de supplication, ce pauvre aveugle confessait les deux natures en Jésus-Christ: la nature humaine, en proclamant que Jésus descendait de la race de David, et la nature divine, en implorant sa pitié, car c'est le propre de Dieu de compatir aux misères de la créature que lui-même a façonnée de ses mains.

La foule, avide d'entendre les instructions du Seigneur, s'efforçait d'étouffer ces cris; *ceux qui allaient devant le reprirent vivement, en lui disant de se taire. Mais*, bien loin de les écouter, *il criait encore plus fort*, de peur que sa voix ne fût étouffée par le bruit: *Fils de David, ayez pitié de moi.*

Alors, touché de compassion pour cet infortuné qui ne pouvait le suivre, *Jésus s'arrêtant*, de peur que le peuple ne l'empêchât d'approcher, *commanda qu'on le lui amenât*, afin d'avoir l'occasion de le guérir. Ainsi, dit S. Cyrille, la voix de la prière a la vertu

d'arrêter le Christ, car il regarde avec bonté ceux qui l'implorent avec confiance.

Et quand l'aveugle se fut approché, il lui dit : Que voulez-vous que je fasse? Par cette question, le Sauveur voulait approuver publiquement la confession de foi que cet homme venait de faire, afin de nous apprendre que nul ne peut être sauvé sans professer cette croyance. Il voulait encore exciter l'aveugle à solliciter plus instamment la guérison que lui-même était disposé à lui accorder par son infinie miséricorde, moyennant une prière persévérante.

Seigneur, répondit l'aveugle, avouant ainsi la misère dont il sollicitait la délivrance, *faites que je voie.* Le céleste médecin connaissait d'avance son intention, il attendait néanmoins cette déclaration, afin de montrer que, si nous voulons être guéris de nos infirmités spirituelles, nous devons les découvrir avec sincérité.

Et, alors avec cette parole souveraine qui tira l'univers du néant, *Jésus lui dit : Voyez.* Parole courte mais efficace, car le Seigneur opère suivant la foi de ceux qui l'invoquent. Voilà pourquoi il ajoute aussitôt : *Votre foi vous a sauvé.* Cette vertu peut procurer la santé et le salut. *A l'instant même* où Jésus l'avait ainsi commandé à l'aveugle, *il vit*, et, après avoir contemplé celui qui est la lumière du monde, *il le suivait en rendant gloire à Dieu*, il s'empressait de marcher sur ses traces, pour ne pas s'égarer dans les ténèbres.

Et tout le peuple, témoin de ce miracle, rendit aussi gloire à Dieu, le remerciant du bienfait qu'il venait d'accorder au prochain.

VI. — Dans le sens moral et mystique, cette guérison mérite de fixer nos réflexions.

Être assis au bord du chemin, comme l'aveugle de cet évangile, c'est avoir la foi sans les œuvres, c'est connaître la route et n'y pas marcher.

Mendier, c'est demander aux créatures des aliments et un soutien qu'elles sont impuissantes à nous donner.

La foule bruyante qui étouffe la voix de l'aveugle, ce sont les passions qui font un grand tumulte dans notre cœur, ce sont les pensées légères qui occupent notre esprit, c'est le monde avec ses agitations qui font taire le cri de la conscience.

Mais, lorsqu'on voit passer Jésus, lorsqu'on sent aux attraits de sa grâce qu'il est près de soi, il faut crier par la prière, jusqu'à ce qu'il s'arrête, qu'il s'approche de nous ou qu'il nous appelle à lui.

Il le fera, et, mettant toute sa puissance à votre service, il vous demandera : Que voulez-vous que je fasse? Il vous invitera à coopérer par votre volonté aux desseins de sa miséricorde.

Alors, vous lui demanderez de vous délivrer de toute cécité, de vous donner de marcher dans la route que lui-même vous trace, de telle sorte que, ne mendiant plus auprès des créatures le pain de l'aumône, vous suiviez fidèlement le vrai pain descendu du ciel et vous trouviez en lui votre rassasiement.

Très doux Jésus, vous ne faites aucune acception de personnes; mais, comme Créateur, vous supportez patiemment tous les hommes ; en qualité de Rédempteur et de Sauveur, vous avez pitié des uns et des autres, et vous leur pardonnez généreusement. Quel pécheur donc, s'il n'est pas indifférent à son salut éternel, tardera de se convertir à vous qui l'attendez avec clémence, et qui frappez à sa porte, désirant entrer par votre grâce? Comme je suis un pauvre et misérable aveugle, faites qu'entendant votre voix, je m'empresse d'ouvrir mon cœur pour vous y recevoir vous-même ; qu'éclairé intérieurement de votre divine lumière, je vous suive et je vous imite sur la terre, en remplissant mes jours d'œuvres vertueuses, et qu'ainsi je mérite après cette vie de jouir de votre vue dans le ciel. *Amen.*

Ier DIMANCHE DE CARÊME

SOMMAIRE. — 1. La quarantaine au désert. — 2. Pourquoi Jésus veut être tenté. — 3. Les bêtes et les anges, le jeûne et la faim. — Ce qui trompe le démon. — 4. Le second Adam tenté comme le premier. — Les trois pierres du torrent. — 5. La première tentation. — 6. La seconde tentation. — 7. La troisième tentation. — 8. Application morale et pratique, suivant la conduite de l'Esprit-Saint, l'exemple du Sauveur et les diverses manières de résister aux tentations de Satan. — Prière et Invocation.

I. — *Jésus*, rempli du Saint-Esprit, quitta le Jourdain, aussitôt après son baptême. Il *fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon. Après avoir* demeuré dans la solitude *et jeûné* pendant *quarante jours et quarante nuits*, durant lesquels il vivait parmi les animaux sauvages, au bout de cette quarantaine, *il eut faim.*

Ce chiffre quarante est un de ces nombres mystérieux, comme on en rencontre souvent dans la Sainte Écriture. Il y désigne l'attente, la pénitence et la préparation. — Pendant quarante siècles, le monde a attendu son Sauveur. — Pendant quarante ans, les Israëlites expièrent dans le désert leurs murmures et leurs infidélités. — Pendant quarante jours, les eaux du déluge lavèrent la terre coupable. — C'est aussi une quarantaine que l'Église fixe pour purifier notre âme par les saints exercices de la mortification et la préparer à la joie des fêtes pascales.

II. — Mais, le Seigneur Jésus était la pureté même et il portait en lui l'accomplissement des promesses. Que venait-il donc expier ou attendre au désert? L'Évangéliste nous le dit: L'Esprit le conduisit au désert, afin d'y être tenté par le démon. Il n'y va pas chercher les douceurs du repos ou le calme de la contemplation, il va y chercher le combat. Après cet exemple, celui qui veut marcher dans la voie du salut doit se préparer à être fortement tenté, suivant la parole du Sage: « Mon fils, si tu veux servir Dieu, prépare ton âme à la tentation. » Il doit savoir que ceux que mène l'Esprit-Saint, c'est toujours au combat qu'il les mène. Ainsi le peuple hébreu, figure de l'âme fidèle, passa par le baptême de la Mer Rouge, par les épreuves de la faim et de la soif, et ce ne fut qu'après avoir triomphé de ses ennemis qu'il trouva la paix et l'abondance dans la terre promise, image du ciel qui nous est réservé après les souffrances de la vie.

III. — Jésus, dit l'Évangéliste, était dans le désert avec les bêtes sauvages, et plus loin, il ajoute: « Les anges le servaient. » Il ne mangea rien pendant quarante jours, et quarante nuits, et après cela il eut faim. Être avec les bêtes féroces et avoir faim, voilà qui est de l'homme, être avec les anges et ne rien manger pendant quarante jours, voilà qui est de Dieu. Dans cette peinture, il y a des traits de l'homme, il y a des traits de Dieu. Aussi, le démon qui ne connaît que confusément les secrets divins et à qui le mystère de l'Incarnation est caché, le démon doute et hésite: il ne sait si Jésus est homme, ou s'il est Dieu.

IV. — Voilà pourquoi *le tentateur s'approchant* veut tenter, éprouver, connaître cet homme extraordinaire. Il en est toujours ainsi. Le démon ne tente que celui qu'il ne connaît pas. Grand sujet de consolation pour les âmes justes. Si elles sont violemment tentées, c'est la marque la plus sûre qu'elles n'appartiennent pas au démon.

Dans cet assaut, que son indomptable orgueil lui fait oser entreprendre contre Jésus-Christ, le nouvel Adam, le démon n'inventera rien, qu'il n'ait déjà essayé contre le premier Adam. Il répétera dans le désert ce qui lui a suffi pour perdre nos parents dans l'Eden. Ses moyens d'attaque, il les prendra dans les trois grandes concupiscences de l'homme: satisfaction des sens, orgueil, ambition. Sous une autre forme, il redira les mêmes paroles qui séduisirent Eve: « Pourquoi ne mangez-vous pas ce fruit?.... Vous serez comme des dieux... Vous saurez le bien et le mal... » Mais, à cette triple attaque, le Sauveur va répondre par trois brèves sentences, tirées de l'Écriture, qui renverseront cet antique serpent, comme autrefois le jeune berger

David renversa le géant Goliath par trois petites pierres ramassées dans le lit du torrent.

V. — Le tentateur, s'approchant de Jésus, *lui dit: Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres deviennent des pains. Jésus lui répondit: Il est écrit: L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* — L'esprit de malice pensait en lui-même: S'il opère ce changement miraculeux, c'est qu'il est Dieu; s'il ne l'opère pas, il est homme. Jésus le confond: « L'homme ne vit pas seulement de pain, » le pain ne suffit pas à nourrir l'homme tout entier. Le corps qui n'a pas pris d'aliments est comme l'âme qui ne reçoit pas assidûment la parole de Dieu. A quoi bon prendre ces pierres, pour en faire du pain? La volonté divine ne peut-elle pas me nourrir secrètement et miraculeusement, d'une autre manière?

VI. — *Alors, le démon le transporta dans la ville sainte, et, l'ayant placé sur le haut du Temple: Si vous êtes le Fils de Dieu, dit-il, jetez-vous en bas; car il est écrit: Il a commandé à ses anges de veiller sur vous, et ils vous porteront entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre.*

Pour rendre sa seconde attaque plus redoutable que la première, Satan cite l'Écriture Sainte; mais, il la cite à faux et d'une manière incomplète, ainsi qu'il appartient au père du mensonge et de l'hérésie. Il se garde bien d'ajouter la suite du psaume: « Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, » car, ce serait se condamner lui-même, en répétant l'arrêt de sa dégradation. Mais, son espérance est encore déçue; Jésus triomphe de lui sans opérer de prodiges, sans employer sa toute puissance; il en triomphe, comme tous nous en pouvons triompher, par la patience et la doctrine. En effet, *Jésus lui répondit: Il est encore écrit: Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* Si Jésus n'est qu'un homme, il ne doit pas tenter Dieu; s'il est Dieu, Satan ne peut le tenter. Voilà ce qu'enseigne l'Écriture, sur laquelle le démon espérait appuyer ses misérables artifices.

VII. — *Le démon le transporta encore sur une montagne très élevée, et, lui montrant de là,* en un instant, *tous les royaumes du monde, avec toute leur gloire, il lui dit: Je vous donnerai tout cela,* cette puissance et la gloire de ces empires, car elles m'ont été livrées et je les donne à qui je veux; elles vous appartiendront, *si,* tombant devant moi, *en vous prosternant, vous m'adorez.*

L'audace de Satan s'est augmentée, avec sa chute. Il avait voulu autrefois se rendre semblable au Très Haut; aujourd'hui, il tente davantage, il propose au Fils de Dieu de l'adorer! N'ayant pour domaine que le néant et la mort éternelle, il offre les royau-

mes de la terre à celui par qui tout a été fait : le mensonge et l'orgueil sont montés à leur comble.

Mais Jésus lui dit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. Alors, le démon, pressentant que celui qui parlait sous la forme de l'homme était le Dieu devant lequel il lui faudrait fléchir le genou, *s'éloigne* de lui jusqu'au temps de sa passion, ayant achevé toutes ses tentations, *et aussitôt les anges s'approchèrent* de leur divin Maître, *et ils le servaient.*

VIII. — Voilà pour le sens littéral de cet important récit du saint Évangile. Méditons maintenant et appliquons-nous ce beau récit, qui contient le fondement, la suite et la consommation de la vie chrétienne.

1° L'Esprit-Saint a conduit Jésus dans le désert. Lorsque la pénitence nous a purifiés de nos fautes, le Saint-Esprit vient aussi en nous. Obéissons-lui et soyons prêts à le suivre, lorsqu'il veut nous mener, sinon dans le désert de sable, du moins dans la solitude du cœur, dans la retraite de la contemplation, dans cette solitude où il est dit que Dieu y parlera à notre âme. Là, nous ne chercherons pas le repos d'une vie molle et oisive ; mais, comme le Seigneur Jésus, nous nous préparons au combat de la tribulation ; car, lorsqu'il s'en alla au désert, il savait bien qu'il y serait tenté.

2° Suivant l'exemple de notre divin Maître, qui passa quarante jours dans le jeûne et la prière, notre premier exercice sera la pénitence et la mortification des sens. Ne l'abandonnons jamais, ne nous lassons jamais d'y revenir. Bientôt, le démon nous dira : Vous êtes fils de Dieu ; vous avez fait de grands progrès dans la vertu : ces jeûnes et ces austérités ne sont plus pour vous ; laissez-les aux pécheurs. De ces choses dures, passez à des choses plus douces ; de ces pierres, faites du pain.

3° S'il ne nous vainc pas dans ce premier combat, qui est celui de la concupiscence de la chair, notre ennemi peut encore employer contre nous l'orgueil de la vie et la concupiscence des yeux. Il se servira de notre propre triomphe ; il nous fera croire que nous sommes arrivés à quelque haut degré de vertu. Il nous placera sur le pinacle du Temple. Il nous tentera de cette tentation terrible, à laquelle il a lui-même succombé dans les splendeurs des cieux, et qui le jeta des sphères célestes au plus profond de l'enfer. Alors même, dans un si grand danger, l'âme fidèle possède encore la force de la résistance. Satan, qui veut la perdre peut, il est vrai, la persuader ; mais, ainsi que le remarquent sur ce passage tous les Pères, il ne peut la précipiter, à moins qu'elle n'y consente, à moins qu'elle ne veuille se jeter elle-

même dans l'abîme ! Il est obligé de lui dire : « Jetez-vous en bas, » perdez-vous vous-même ! Et, c'est là l'aveu de son impuissance. Que le chrétien repousse donc les louanges que le démon lui donne ; qu'il considère combien elle est menteuse, cette bouche hérétique, qui corrompt le sens des Écritures, les citant à faux : il sortira vainqueur de cette tentation de l'orgueil. Vainement alors, l'esprit méchant lui fera voir les honneurs et les plaisirs du monde, et les lui offrira comme récompense de son apostasie. Le serviteur de Dieu restera ferme et ne tombera point. Il sait que ces choses passent en un instant, comme la vision qui passa sous les yeux du Sauveur. Il déplorera la misère de l'ambitieux qui ne songe qu'à posséder de grands biens, à s'élever très haut dans l'estime des hommes, et qui ne peut acheter ses grandeurs et ses richesses que par son propre abaissement ; car, dit Satan, ces choses seront à vous, si, *tombant*, vous m'adorez. Tomber, s'abaisser, voilà la route par laquelle on parvient au faîte des gloires humaines ! Voyez encore : c'est le roi du néant, qui promet la richesse, la force et la gloire. N'est-ce pas le comble de la folie d'attendre de lui ces choses qui ne sont qu'au Seigneur ? Et cependant, suivant la pensée de S. Grégoire VII, c'est ce que disent les princes temporels, qui ne peuvent compter sur le jour de demain, et cette monarchie spirituelle fondée sur des promesses éternelles : Nous vous donnerons, lui disent-ils, la puissance, l'honneur, les biens de toute sorte, si vous reconnaissez votre suprématie, si vous faites de nous votre Dieu, si, tombant à nos pieds, vous nous adorez !

O Jésus, accordez-nous, à nous et à nos frères, de vous suivre au désert, durant cette sainte quarantaine ! Faites que nous y jeûnions du vice ; que nous y soyons affamés de la vertu ; que nous y mettions Satan en fuite et que par là nous méritions d'être admis dès ce monde au nombre de ces anges bienheureux qui s'approchaient de vous et vous servaient !

IIme DIMANCHE DE CARÊME

SOMMAIRE. — 1. Ce que représentent les trois disciples. — 2. Conduits sur le Thabor. — 3. Le mode de la Transfiguration. — 4. Les symboles de la face et des vêtements du Sauveur transfiguré. — 5. Moïse et Elie s'entretiennent avec Jésus. — 6. La proposition de Pierre commentée par S. Jean Chrysostôme. — 7. La voix qui sort de la nuée lumineuse. — 8. Jésus seul. — 9. Les deux régénérations de l'homme figurées par le baptême et par la transfiguration de Jésus-Christ. — 10. Le sens mystique. — 11. Défense de Jésus aux trois témoins. — Prière.

I. — Lorsque le Sauveur opéra le prodige, dont nous allons étudier le récit, il venait de parler à ses apôtres de ses souffrances

futures et des humiliations du Calvaire. Mais, la croix mène au ciel et l'épreuve à la récompense. Aussi, après leur avoir annoncé tout ce que le Fils de l'Homme aurait bientôt à souffrir à Jérusalem, *Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère.* Pierre, Jacques et Jean sont les témoins choisis du Seigneur ; ils vont voir sur le Thabor la gloire de Dieu, parce que, un jour, au Jardin des Olives, ils verront la faiblesse de l'homme, et ils pourront ainsi dire en toute vérité, en parlant du Verbe fait chair : « Nous racontons ce que nous avons vu du Verbe de vie. »

Considérés par rapport à l'homme, ces trois disciples figurent la foi, l'espérance et la charité, que l'âme doit prendre avec elle pour gravir la montagne des vertus.

Considéré par rapport à l'Église, Jacques représente les hommes de la vie active, Jean les contemplatifs, et Pierre l'ordre apostolique, qui doit tenir de l'un et de l'autre.

II. — *Jésus* donc *les conduisit à l'écart,* dans un lieu désert et solitaire, pour nous faire entendre que, si nous voulons participer à la gloire de sa Résurrection, nous devons nous arracher à la société des méchants et aux embarras du siècle.

Il les conduisit *sur une montagne*, et non dans une vallée, car, l'on ne peut mériter de le voir et de jouir de sa félicité, si l'on ne détache de la terre ses propres pensées et ses affections, pour les porter vers le ciel où l'on doit vivre en esprit.

La montagne sainte, sur laquelle le Sauveur mena ses disciples, se nommait, d'après la tradition, le Thabor, nom qui signifie « approche ou manifestation de la lumière ».

III. — Tandis que *Jésus* priait, avec ses apôtres, il *fut transfiguré en leur présence* : *son visage devint brillant comme le soleil*, *et ses vêtements* devinrent *blancs comme la neige,* blancs comme aucun foulon ne pourrait le faire sur cette terre.

L'apparence du visage du Sauveur fut changée, dit l'Evangéliste. La vérité de l'humanité resta, la splendeur de la divinité y fut ajoutée. Alors, ce visage divin brilla sans doute d'un éclat supérieur à celui du soleil ; mais, les expressions manquant à la langue humaine, l'historien sacré a dû se contenter de le comparer à l'astre, qui, dans la création, est la moins faible image de la gloire de Dieu. Néanmoins, observe S. Léon, le Seigneur ne prit que la ressemblance et non la qualité de la lumière céleste, car, dit ce grand Pape, les disciples, encore revêtus de leurs corps mortels, n'auraient pu supporter cette vue ineffable et inaccessible de la divinité, dont la jouissance est réservée pour la vie éternelle à ceux qui ont le cœur pur.

IV. — Cet éclat rayonnant de la face de Jésus-Christ signifie l'éclat dont sera environné, au jour de la Résurrection, le Christ,

chef de l'Église, source de la lumière ; tandis que la blancheur de ses vêtements, comparée à celle de la neige, signifie la lumière dont seront revêtus les saints, corps de l'Église, à qui il suffit d'être purs et éclairés, mais qui n'illuminent point par eux-mêmes. Des saints en effet, il a été dit, par la bouche d'Isaïe : « O Jérusalem, vous en serez revêtue comme d'un habit précieux ! » La pureté de ce vêtement de l'Église surpasse tout ce que le plus habile ouvrier saurait faire sur cette terre ; car, il n'est nulle doctrine, nulle science humaine qui puisse purifier les âmes, comme le fait le tout puissant et tout miséricordieux ouvrier, qui a dit : « Quand même vos péchés seraient rouges comme la pourpre, je vous rendrais semblables à la neige ; » celui vers qui les cœurs pénitents crient : « Lavez-moi et je serai plus pur que la neige ! »

V. — *En même temps, ils virent paraître Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec lui.* Ils parurent dans la gloire, et ils parlaient de cet excès auquel Jésus devait arriver dans Jérusalem.

Moïse et Elie s'entretenaient de l'excès de Jésus. Ils parlaient de sa Passion, excès de douleur, d'humilité et d'amour. Ils se se réjoussaient de voir accompli ce mystère de l'Incarnation, qui avait fait toute leur confiance, et d'adorer cette sainte humanité, objet de tous leurs ardents désirs. O mon maître ! disait Moïse, j'ai figuré votre Passion par le sacrifice de l'Agneau Pascal ; et Elie : Quand j'ai ressuscité le fils de la veuve, c'était par la vertu de votre résurrection glorieuse. Moïse représentait auprès de Jésus les morts qui seront rappelés à la vie au jour du dernier avènement, et Elie représentait ceux que ce moment terrible trouvera vivants encore. L'un représentait la loi, l'autre les prophètes, et tous deux rendaient témoignage à celui qui a accompli la loi et les prophéties. Les saints Patriarches se réjouissaient aussi non seulement d'adorer le Christ, mais encore de voir auprès de lui Pierre, le pontife de la nouvelle alliance, Jacques, prémice des martyrs parmi les apôtres, et Jean, chef de ceux qui sont restés vierges et qui pour cela auront le privilège de suivre l'agneau partout où il ira.

VI. — Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil. En s'éveillant, ils virent la gloire de Jésus et les deux personnes qui étaient avec lui. *Alors*, comme Moïse et Elie le quittaient, *Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici : voulez-vous que nous y dressions trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie?* Pierre, ajoute l'historien sacré, ne savait ce qu'il disait, car lui et les deux apôtres étaient remplis de frayeur.

Nous empruntons le commentaire que fait à ce propos S. Jean Chrysostôme.

Pierre, dit ce grand docteur, était le plus fervent des disciples de Jésus. Plus que tous les autres, il avait été effrayé par la prédiction des souffrances et de la mort du Sauveur; mais, comme le Seigneur l'avait déjà repris à ce sujet, il n'osait plus maintenant exprimer tout haut ses craintes, et, voyant Jésus au milieu de sa gloire, dans la compagnie des saints et bien loin de ses ennemis, il se contente de dire: Seigneur, restons ici; restons dans la paix et la solitude. Car, tout ce qu'il faut à Pierre, c'est la sûreté de son maître; il ne songe point à lui-même, il ne veut dresser de tente que pour Jésus, pour Moïse et pour Elie. O Pierre, vos paroles sont sans doute la marque de votre amour; mais elles sont insensées et vous ne savez vraiment ce que vous dites. Ebloui par une image de la gloire éternelle, par la vision de l'humanité transformée de Jésus-Christ, vous voulez rester dans les douceurs de la contemplation et vous établir pour toujours dans le désert: vous vous trompez; non, il vous est pas bon d'être ici.

Vous vous trompez; vous voulez dans le voyage trouver la patrie, et vous oubliez que, pour arriver à la vie, il n'est point d'autre passage ouvert que la mort. La foule des peuples avides de salut vous appelle, et vous voulez rester à l'écart! La terre est couverte de ténèbres, et vous voudriez lui dérober la lumière! Ne savez-vous donc pas que la charité ne cherche point son propre bien, mais celui des autres? Jésus, qui est la voie, s'est lassé a chercher la brebris égarée, et vous, vous refusez le travail? Non, pour vous-même, il ne vous est pas bon d'être ici; et, si votre maître y restait avec vous, jamais la promesse qu'il vous a faite n'aurait son effet: les clés du ciel ne vous seraient point remises, car ses portes ne pourraient s'ouvrir. Et d'ailleurs, que songez-vous à établir trois tentes matérielles, couvertes de feuillages et de peaux? Ne vous souvenez-vous plus qu'il n'y a qu'un seul tabernacle, un seul temple, une seule Église, dont vous êtes la pierre fondamentale, comme aussi vous êtes le pasteur unique du bienheureux troupeau qui y viendra habiter?

VII. — *Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit; et il en sortit une voix qui dit: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le.*

1° Lorsque Jéhovah donna à Moïse, sur le mont Sinaï, la loi de crainte et de rigueur, la montagne, dit l'Écriture, fut couverte d'une nuée ténébreuse, car alors, il s'agissait de dompter par la frayeur le peuple grossier des Hébreux. Ici c'est encore une nuée, mais une nuée lumineuse, car il s'agit d'éclairer le peuple docile des chrétiens. Mais, c'est toujours une nuée, une ombre, un voile, parce qu'à des yeux mortels Dieu ne peut se montrer tel qu'il est, et parce que nos connaissances les plus complètes.

acquises même au jour de la foi, ne sont et ne peuvent être que mêlées d'ignorance et d'ombre.

2° La voix disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ! » Que Pierre ne craigne donc point et qu'il ne s'abandonne pas à une inquiète sollicitude. Jésus est le Fils de Dieu, son Fils bien-aimé. L'apôtre ne saurait l'aimer plus que ne l'aime le Père. Qu'il en laisse donc disposer à la sagesse et à la puissance infinie.

3° « Ecoutez-le ! » Ecoutez-le, lui seul, parce qu'il est la vérité ; cherchez-le, parce qu'il est la vie ; suivez-le, parce qu'il est la voie. Les figures de la loi et les ombres des prophéties doivent disparaître. Ne regardez plus que la lumière de l'Évangile ! Heureux les apôtres d'avoir entendu la voix et d'avoir vu la lumière. Si nous obéissons à la voix, nous arriverons à la lumière.

VIII. — *A ces paroles, les disciples tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. Levant alors les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul.*

La chute des apôtres contre terre est l'image de la mort, cette chute dernière que Dieu prédit à l'homme pécheur, en lui disant : « Tu es terre, et tu retourneras à la terre. » Après la mort aussi, les élus se relèveront à l'appel de Jésus, et ceux qui s'étaient endormis pleins de crainte dans le sommeil de la mort, ouvrant les yeux aux clartés éternelles, n'apercevront plus les vaines apparences de cette terre. Ils ne verront plus qu'une chose : Jésus, leur Sauveur !

IX. — Il y a pour l'homme deux régénérations : celle de l'âme et celle du corps. Une de ces régénérations s'accomplit en cette vie : c'est celle de l'âme ; elle est opérée par le baptême. L'autre, qui est celle du corps, s'accomplit à la fin des siècles par la glorieuse résurrection. Nous voyons, dans l'Évangile, les types de l'une et de l'autre : le type de la première dans le baptême du Sauveur, le type de la seconde dans sa transfiguration. — Dans le baptême de Jésus-Christ, se trouve l'opération de la très sainte Trinité : le Fils incarné est baigné dans les eaux ; la voix du Père se fait entendre ; l'Esprit paraît sous la forme de la colombe. Dans la transfiguration, le Fils est entouré de gloire ; la voix du Père est la même ; l'Esprit se révèle comme un nuage éclatant. — Dans le baptême, nulle splendeur : l'œuvre qui s'accomplit là est tout intérieure et spirituelle. Dans la transfiguration, l'appareil de la majesté divine : à la résurrection dernière, la création matérielle elle-même sera glorifiée. — Dans le baptême, l'Esprit est sous la forme de la colombe, car il y donne aux chrétiens l'innocence et la simplicité ; dans la transfiguration, il est sous

la forme d'un nuage éclatant, car il donne aux élus rafraîchissement et lumière.

X. — Pour nous, qui voulons arriver sur le Thabor où se manifeste la gloire, prenons avec nous de fidèles compagnes : l'espérance, la foi et la charité. — Montons et prions. On ne parvient à la vie céleste que par l'ascension difficile, qui, du fond de la vallée des larmes, se fait de vertus en vertus et par la pratique de la prière. — Dans la fervente oraison, Jésus se transfigurera devant nous, et sa face divine, où nous n'avons vu que la trace des larmes et du sang, rayonnera et nous comblera des plus ineffables délices. — Là, nous verrons Jésus dans la compagnie de tous les saints ; là nous l'entretiendrons de cet excès d'amour qu'il a eu pour nous. — Assurément, il nous sera doux d'habiter sur la sainte montagne : et plus d'une fois nous lui dirons : Il fait bon ici ! Ne nous y arrêtons pas trop cependant, et songeons que le Seigneur n'y monta que pour y parler de sa mort et de ses souffrances. Nous aussi, nous devons descendre sur la terre pour y souffrir, et nous serions insensés si nous voulions comme Pierre nous reposer toujours dans la quiétude et la contemplation. — La voix du ciel nous l'ordonne : écoutons et suivons Jésus. Suivons-le jusqu'au moment où nous tomberons la face contre terre, où nous reviendrons à cette poussière dont nous avons été formés. Alors même, ne craignons pas ! il viendra à nous par la miséricorde, et celui qui nous a tirés du sommeil de l'ignorance ne nous abandonnera pas au sommeil de la mort. Il nous touchera, et, en nous touchant, il nous ressuscitera ! O réveil délicieux et désirable ! ô moment sublime où, levant les yeux vers l'éternité et regardant de toute part, regardant notre corps que nous avons laissé en pourriture, regardant cette terre où tant de choses vaines nous avaient déçus, nous ne verrons plus rien qui nous afflige, nous trouble ou nous tente, nous ne verrons que Jésus, Jésus avec nous pour toujours !

XI.— *Comme ils descendaient de la montagne, il leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.* Cachons avec soin, tant que nous sommes sur la terre, tout ce qui peut contribuer à notre propre gloire et nous attirer les louanges des autres.

O Jésus, Rédempteur de ceux qui étaient perdus et Sauveur de ceux qui ont été rachetés, doux repos et rafraîchissement délicieux de l'âme éplorée qui court après vous, donnez-moi de repousser et d'oublier toute satisfaction étrangère, afin que je mérite de jouir de votre ineffable suavité. Je vous en supplie, vienne le temps où je contemplerai sans voile ce que j'aperçois maintenant à travers les nuages de la foi, où je possèderai sans crainte de le

perdre ce que j'espère ici-bas et ce que je salue dans le lointain de l'avenir, où j'embrasserai et où j'étreindrai, avec toute l'affection et l'expansion de mon âme, ce que je considère selon la mesure de mes forces et de mes facultés, où je serai comme abîmé dans l'océan de votre splendeur éternelle ! *Amen.*

IIIme DIMANCHE DE CARÊME

SOMMAIRE. — 1. Le possédé aveugle et muet, image du pécheur. — 2. L'admiration du peuple. — 3. La jalousie des scribes et des pharisiens. — 4. Le premier raisonnement du Sauveur contre ses détracteurs. — 5. Le second raisonnement. — 6. La conclusion. — 7. Les trois raisons qui démontrent que le Christ ne saurait être le ministre de Béelzébuth. — 8. La parabole du fort armé appliquée aux Juifs et aux pécheurs. — 9. La confession de foi de sainte Marcelle. — 10. La réplique du Sauveur. — Prière.

I. — *Jésus chassa un démon du corps d'un muet, et aussitôt qu'il eut chassé ce démon, le muet parla.* Ce muet était aussi aveugle. Mutisme et cécité n'étaient dans cet homme que l'effet de la passion diabolique : aussi, dès que le démon eut été chassé de lui, il vit et parla.

Ainsi, dit S. Jérôme, trois miracles s'opèrent à la fois en ce même homme : il était aveugle et il voit, il était muet et il parle, il était possédé et il est délivré. Ces miracles se renouvellent chaque jour spirituellement en faveur des pécheurs. Lorsqu'un d'eux se convertit, le démon est expulsé de son cœur dont il s'était rendu maître, il reçoit aussitôt la lumière de la foi et il publie les louanges du Seigneur. En effet, selon la doctrine de S. Augustin, le pécheur est tout à la fois possédé, aveugle et muet : possédé, puisque, au lieu de croire à Dieu, il se soumet à Satan ; aveugle et muet, puisqu'il ne reconnaît pas et ne confesse pas la véritable foi, ou bien ne rend pas gloire à Dieu.

II. — *Et le peuple fut dans l'étonnement.* Les hommes simples admiraient la puissance divine en Jésus-Christ. « N'est-ce pas là, demandaient-ils, le fils de David ? » Oui, assurément, c'est là le Messie qui nous a été promis comme devant naître de la race de ce prince. Mais, au contraire, les scribes et les pharisiens, les lettrés et les grands, sont jaloux et indignés d'entendre le peuple, poussé par l'évidence du fait, proclamer que Jésus est le Christ.

III. — Aussi, l'évangéliste fait-il bientôt cette restriction : *Néanmoins, quelques uns disaient : C'est par Béelzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons.* Ils blasphémaient ainsi contre le Saint-

Esprit, auquel il appartient de chasser les démons et de guérir les hommes. Ne pouvant nier le prodige, ils le décriaient. « L'envieux s'inquiète peu de savoir si ce qu'il dit est vrai, pourvu qu'il soit nuisible aux autres. » C'est une remarque de S. Chrysostôme. *D'autres, pour le tenter, lui demandèrent d'opérer un prodige dans le ciel*, se réservant d'ailleurs de l'interpréter malignement comme le prodige opéré sur la terre.

IV. — *Mais, Jésus, connaissant leurs pensées*, leur donna une nouvelle preuve évidente de sa divinité, car il n'appartient qu'à la divinité de pénétrer le secret des cœurs, et il leur fit ce premier raisonnement : Si c'est par la vertu du démon que je chasse les démons eux-mêmes, il s'ensuit qu'ils sont divisés et que dès lors leur puissance ne saurait subsister longtemps; il s'ensuit de plus que le Messie est arrivé, car c'est lui qui, à son avènement, doit anéantir le pouvoir du démon. C'est pourquoi il *leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même* par les dissensions violentes de ses princes *sera détruit, et toute* ville ou *maison divisée contre elle-même* par l'opposition de volontés entre les habitants ne subsistera pas et *tombera* en ruines. *Si donc*, continue le Sauveur, *Satan*, par mon intermédiaire et sur mon ordre, chasse Satan, il s'ensuit que Satan *est divisé contre lui-même, et comment son royaume pourra-t-il subsister? Cependant, vous dites que c'est par Béelzébuth que je chasse les démons.*

V. — Jésus réfute encore les pharisiens par cet autre raisonnement : Je chasse les démons par la même puissance que vos enfants; or, d'après votre aveu, ils ne chassent point les démons par la puissance des démons; donc, ni moi non plus. *Si c'est par Béelzébuth que je chasse les démons, par qui vos enfants*, les exorcistes juifs et les apôtres qui me suivent, *le chassent-ils?* Vous calomniez en moi ce que vous approuvez en eux, *c'est pour cela qu'ils seront eux-mêmes vos juges*, et ils vous convaincront de mensonge.

VI. — Après cette double réfutation de l'erreur pharisaïque, Jésus conclut et établit la vérité : Si ce n'est point par la puissance du démon qu'il chasse les démons, il s'ensuit nécessairement que c'est par la puissance divine : pas de milieu. *Mais si c'est par le doigt*, l'esprit qui est la puissance et comme le doigt *de Dieu, que je chasse les démons*, il s'ensuit que je renverse le royaume de Satan, d'après les principes déjà énoncés, et comme renverser celui-ci, c'est introduire le contraire, *il est* évident et *certain que le royaume de Dieu est venu parmi vous*, et le règne de Satan va finir.

VII. — Après avoir démontré que le démon ne peut être l'auteur

de ce miracle, Jésus donne encore diverses raisons pour prouver qu'il n'est pas lui-même le ministre de Satan.

Première raison: Le ministre n'est pas plus puissant que son maître; or, le Christ est plus puissant que le démon; il n'est donc pas son ministre. *Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté.* Le démon, par l'étendue des biens naturels dont le Créateur l'a doté, est cet homme fort, dont Job a dit que « nulle puissance sur la terre ne peut lui être comparée. » Ses armes sont tous les artifices des esprits malins avec toutes les espèces de péchés. Sa maison, sa cour, c'est le monde où il domina jusqu'à l'avènement du Sauveur. *Mais, s'il en survient un autre plus fort que lui*, si le Christ descend du ciel, *qui le renverse*, il dévoilera ses ruses, et dès lors *lui enlèvera toutes ses armes dans lesquelles il mettait sa confiance, et il partagera ses dépouilles*, les hommes qu'il avait obsédés ou séduits, en employant les pécheurs convertis au service de Dieu, en leur assignant divers ministères et diverses places dans l'Eglise.

Seconde raison: Le maître et le serviteur doivent s'unir dans une même volonté; or, le Christ et Satan agissent sous l'empire de volontés opposées; donc, le premier n'est pas le ministre du second. C'est pourquoi le Sauveur ajoute: *Celui qui n'est point avec moi* dans l'unique volonté de faire le bien *est contre moi.* Or, c'est ce qui a lieu ici: Satan désire la perte des âmes dont le Christ poursuit le salut.

Troisième raison: Les œuvres du maître et celles du ministre doivent être semblables; or, les actions du Christ sont toutes différentes de celles de Satan; donc, encore une fois, Jésus n'est pas le ministre du démon. *Celui qui n'amasse point avec moi* dans l'unité de la foi, dans le sein de l'Eglise, dans le bercail du ciel, *dissipe* au lieu d'amasser: c'est un loup dans la bergerie. Le Christ rassemble ce que Satan disperse. Leurs volontés sont tout opposées. Ils sont donc ennemis.

VIII. — *Lorsque l'esprit immonde*, continue le Sauveur, *est sorti d'un homme, il parcourt des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point; il dit alors: Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Il y revient et la trouve nettoyée et ornée. Aussitôt il va prendre sept autres esprits plus méchants que lui; ils entrent dans cette maison, ils y demeurent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.*

Cette parabole s'applique aux Juifs et aux pécheurs.

1° D'abord aux Juifs. Ils avaient été délivrés, par la loi, de la tyrannie du démon; ils avaient rejeté le culte des idoles et adoraient un seul Dieu. L'ennemi, chassé de la nation choisie, s'était retiré dans les lieux arides, c'est-à-dire chez les Gentils. Il n'y

trouva pas la domination tranquille qu'il espérait, il ne les posséda pas en paix pour l'éternité ; il en fut chassé par la prédication des apôtres. Je reviendrai, dit-il alors, dans ma maison, chez ce peuple juif que j'ai quitte autrefois ; cette maison est « vide, » car cette nation n'observe plus que de vains préceptes, dont elle n'a pas gardé le sens ; elle est vide, car elle n'a pas reçu celui qui voulait en faire son tabernacle et le lieu de son repos. L'ennemi prend donc avec lui la multitude des démons ; il revient, et le second état de ce peuple est pire que le premier. Il avait péché avant Moïse par ignorance, chez les Egyptiens par la contagion du mauvais exemple, dans le désert par peur et par faiblesse. Après la venue du Christ qu'il rejette, il péche par opiniâtreté, par endurcissement, par malice, seul révolté au milieu des générations dociles des chrétiens. Son plus grand crime avait été autrefois de sacrifier ses enfants aux idoles ; il l'a bien surpassé maintenant, car il a immolé et il immole chaque jour par sa haine le Fils de Dieu.

2° Cette parabole peut également s'appliquer à tout chrétien qui retombe dans le péché après en avoir obtenu le pardon par le baptême ou la pénitence.

D'abord, le démon « sort de l'homme » qui renonce à ses pompes et à ses œuvres au baptême, ou qui se purifie au saint tribunal par la confession et la communion, en se proposant de ne plus retomber. Chassé de cette âme qu'il possédait, Satan « erre dans les lieux secs et arides, » c'est-à-dire, essaie de pénétrer dans les cœurs des justes où les germes de la concupiscence sont stériles et semblent morts. Mais, « il n'y trouve point à se reposer », parce que, malgré ses suggestions voluptueuses, il ne réussit point à séduire les fidèles affermis par la grâce divine. Alors, « il tente de retourner dans sa première demeure, » car l'âme du pécheur est le repaire de Satan, comme l'âme du juste est le temple vivant du Très Haut. « Il la trouve vide » de bonnes œuvres par la négligence, « nettoyée » de ses anciennes souillures et « parée » de vertus spécieuses qui au fond ne sont point solides. « Aussitôt il va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, » c'est-à-dire, il ramène toutes les habitudes dépravées, plus nuisibles que lui-même à cette âme, car, lui ne fait que suggérer le mal, tandis qu'elles inclinent avec une certaine violence à le commettre. « Ainsi introduits, tous les vices restent » dans cette âme languissante et dépouillée, qui devient le repaire d'autant de démons, car on croit qu'un démon préside à chaque vice en particulier. « Alors, le dernier état de cet homme devient pire que le premier, » parce que les crimes commis après le baptême ou la pénitence sont plus graves qu'auparavant, car l'ingratitude rend plus coupable celui qui foule aux pieds les

dons et les grâces qu'il a reçus de la bonté divine. D'ailleurs, comme il est plus difficile de guérir une blessure rouverte et réenvenimée, il est aussi plus malaisé d'obtenir le pardon des rechutes.

IX. — *Au moment où il disait ces choses, une femme* du peuple, simple, pauvre et obscure, *éleva la voix du milieu du peuple*, et, au milieu de la foule, elle osa proclamer les louanges du Sauveur. On rapporte que c'était sainte Marcelle, servante de sainte Marthe.

Ne pouvant supporter plus longtemps les blasphèmes vomis contre la personne sacrée de Jésus-Christ, elle s'empressa de réfuter les outrages de ses compatriotes en faisant l'éloge du fils et de la mère qui l'avait conçu et enfanté miraculeusement. Transportée d'admiration, elle *leur dit: Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité!* Cette femme, inspirée du Ciel, oublie la réserve imposée à celles de son sexe par les mœurs des Juifs, et elle réfute d'avance tous les hérétiques qui attaquent ou attaqueront la maternité divine de Marie. « Et nous aussi, s'écrie un pieux interprète, élevons la voix avec l'Eglise catholique dont cette femme fut le type; élevons également notre âme du milieu de la foule, du tumulte et du fracas de ce bas monde, en répétant à la gloire du Sauveur les paroles de cette femme d'Israël. »

X. — Pour relever encore davantage la gloire et la félicité de sa divine mère, comme aussi pour louer la foi et la dévotion de cette femme courageuse qui venait de lui rendre un éclatant hommage. *Jésus* confirma la religieuse déclaration de celle-ci, quand il *reprit: Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent?* Assurément, ô femme, vous avez dit la vérité. Ma mère est bienheureuse de m'avoir porté dans son chaste sein et nourri de sa virginale substance, mais, elle l'est bien davantage d'avoir cru et pratiqué la parole de Dieu, puisque, sans cette soumission intérieure et extérieure de l'esprit et de la volonté, elle n'aurait pu devenir ma mère ni la plus heureuse des créatures. « Désirez-vous donc posséder le bonheur de Marie, nous dit un commentateur, aimez à entendre et tâchez de pratiquer cette parole divine, alors vous serez heureux, car, quiconque se plaît à l'écouter conçoit Jésus-Christ, et quiconque s'efforce de l'accomplir enfante son Sauveur; il porte ainsi dans son âme celui que Marie a porté dans son sein. »

Seigneur Jésus, donnez-moi d'écouter et de garder votre divine parole, en la recevant avec foi et en l'accomplissant avec soin; faites que j'en porte le souvenir continuel dans mon esprit et que j'en nourrisse l'amour de plus en plus fort dans mon cœur, pour participer au bonheur de votre divine mère.

IVme DIMANCHE DE CARÊME

SOMMAIRE. — 1. Jésus s'enfuit vers la montagne, où la foule le suit. — 2. Le récit littéral du miracle. — 3. Le sens allégorique. — 4. Le sens moral. — 5. L'admiration reconnaissante du peuple. — 6. Pourquoi Jésus s'enfuit seul. — Prière.

I. — *Jésus*, voulant nous apprendre à nous soustraire au tumulte des affaires et du monde, *s'en alla au delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade*, pour y donner ses instructions aux Apôtres. *Et il était suivi*, non par les grands qui cherchaient au contraire à le mettre à mort, mais *d'une grande foule de peuple*, charmée de sa bonté, avide de le voir et de l'entendre, *et* aussi *attirée par les miracles qu'il faisait en faveur des malades*. Voulant éprouver la foi des croyants et leur fournir l'occasion de se manifester, *il se retira sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples*.

II. — *Or, la Pâque, qui est la grande fête des Juifs, était proche*. C'est pourquoi l'Église a choisi, aux abords de la Pâque des Chrétiens, cet Évangile qui renferme tant de leçons pour la célébration de la Pâque catholique.

Jésus donc, *ayant levé les yeux, et apercevant cette grande multitude qui était venue à lui*, fut touché de compassion, il interrompit son entretien avec les Apôtres, et il *dit* à *Philippe*, parce que cet apôtre avait plus besoin d'enseignement : *Où achèterons-nous assez de pain pour donner à manger à tout ce peuple? Mais*, observe l'Évangéliste, *il parlait ainsi pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe*, ne pénétrant pas la pensée du Maître, *lui repondit : Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un petit morceau. Un autre de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit : Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons*. Par conséquent, les disciples eux-mêmes, préoccupés de recueillir la nourriture spirituelle de la bouche du Seigneur, n'avaient point songé à préparer pour eux la nourriture corporelle. Pour douze qu'ils étaient, ils n'avaient en tout, grâce à l'enfant qui l'avait apportée, qu'une provision de cinq pains grossiers et de deux poissons. *Mais*, ajoute André, *qu'est-ce que cela pour tant de monde? Jésus lui dit : Faites-les asseoir*. Aussitôt, sans se préoccuper de leur propre subsistance, ils obéissent. *Or, il y avait là beaucoup d'herbe, et ils s'y assirent au nombre de cinq mille hommes*, sans compter les femmes et les enfants. Ces foules se disposent par bandes, comme pour se mettre à table. Quelle foi ! Se seraient-ils ainsi assis pour manger, s'ils n'avaient compté sur un prodige? *Jésus prit donc les cinq pains* et les poissons dans ses mains divines, pour en opérer la multiplication prodigieuse par son simple attouché-

ment. Puis, il se met en prières, *et, après avoir rendu grâces,* pour nous apprendre à remercier le Seigneur, avant de prendre notre réfection corporelle ou spirituelle, il bénit les pains, et *il les distribua à ceux qui étaient assis; il leur donna de même des deux poissons*, qu'il avait également bénis, *autant qu'ils en voulaient.*

C'était une figure de la réfection céleste, qui satisfait pleinement les désirs des saints, et, *quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde,* car ils devaient être recueillis, pour subvenir aux besoins des indigents, contrairement à ce que faisait le mauvais riche, qui abandonnait les restes de sa table aux chiens et non aux pauvres. Selon l'ordre du Maître, les disciples se mirent à rechercher ces restes, *ils les ramassèrent et emplirent douze corbeilles des morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé.* Ainsi, chaque apôtre put rapporter sa corbeille, comme preuve sensible d'une multiplication prodigieuse. Cette divine prodigalité, dépassant si fort les besoins du peuple, prouve manifestement, selon S. Cyrille, que les œuvres de charité envers le prochain obtiennent de Dieu une récompense abondante.

III. — Arrêtons-nous là pour pénétrer, à la suite de S. Augustin, dans la signification des mystères cachés sous les détails de ce grand miracle.

1° La multitude qui suit Jésus représente la foule des Gentils ignorants, dont l'intelligence, affamée de vérité, ne trouvait nulle part cette céleste nourriture.

2° Les apôtres nous figurent les docteurs Juifs, ou encore les philosophes et les sages de l'antiquité. Leur science ne va pas jusqu'à savoir qu'ils sont incapables de satisfaire les besoins de l'âme humaine, et qu'ils n'ont rien à lui donner qui puisse contenter ses désirs. Que chacun, disent-ils, cherche à se procurer par lui-même la vérité qu'il souhaite ! C'est à lui de travailler pour l'acquérir. Nous ne la possédons nous-mêmes, ni avec assez d'abondance, ni avec assez de certitude, pour en faire part aux autres. « Qu'ils s'achètent la nourriture !... Où pourrions-nous acheter tant de pains ?... »

3° Dans sa miséricorde, le Seigneur les amène à confesser leur faiblesse : « Donnez-leur, dit-il, vous-mêmes à manger ! » Instruisez-les, vous les docteurs de la loi, vous les savants du siècle ! « Deux cents deniers de pain, repond Philippe, ne suffiraient pas, pour que chacun en eût un peu ». Toute la sagesse mondaine, toutes les études des scribes, toutes les méditations des philosophes ne sauraient donner à ce peuple la lumière dont il a besoin.

4° Une fois cet humble aveu de l'impuissance des hommes

obtenu, Jésus prit ou plutôt, selon l'expression même du texte sacré, « reçut » les cinq pains et les deux poissons. — Les cinq pains, ce sont les cinq livres de la Loi de Moïse. — Les deux poissons, ce sont les grands commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, base et commencement de la Loi. — Jésus les reçoit, c'est-à-dire, comme il le répète souvent, il ne vient point apporter une loi nouvelle en abrogeant la loi ancienne. Il vient au contraire perfectionner ce qui existait déjà, féconder la lettre morte ; il donne la grâce efficace aux commandements écrits sur la pierre.

5° Les pains sont d'orge. Sous une grossière enveloppe, l'orge contient une moëlle propre à la nourriture de l'homme, pareille aux mystères de l'Ancien Testament, dont le sens caché était difficile à pénétrer.

6° Un enfant porte ces pains, parce que la loi n'amène rien à sa perfection, et parce que, à côté du chrétien, disciple de l'homme parfait qui est Jésus-Christ, le Juif n'est qu'un enfant préoccupé des choses sensibles.

7° Avant de distribuer les pains, Jésus les rompt, afin de montrer qu'il vient découvrir à tous le sens caché des prophéties et des rites de la loi ; et ces pains, qui suffisaient à peine pour nourrir un seul petit peuple, bénis par le Sauveur, distribués par ses apôtres, rassasient abondamment une multitude immense.

8° Obéissants aux ordres de Jésus transmis par le ministère des apôtres, la foule s'assied sur l'herbe verte, c'est-à-dire foule aux pieds les concupiscences de la chair, puisque toute chair, dit l'Écriture, est semblable à l'herbe des champs. Elle s'assied dans le repos de la foi, et c'est à cette condition qu'elle aura part aux dons célestes. Seigneur Jésus ! s'écrie S. Augustin, que votre miséricorde est grande ! Vous n'attendez pas que ces pauvres âmes vous demandent leur pain, vous n'exigez pas qu'elles se le procurent, au prix de grands travaux ! Vous ne leur ordonnez qu'une chose, de s'asseoir ! et vous envoyez vos apôtres, les ministres de la sainte hiérarchie ecclésiastique, leur offrir les divers aliments que vos mains glorieuses ont préparés. Les Chrétiens, fidèles enfants de votre Église, n'ont rien à chercher : il leur suffit de recevoir des nouveaux Josephs, dont les mains, comme celles du saint patriarche, sont employées à nourrir un peuple affamé, viennent au devant d'eux et s'empressent de les servir. Le pain mystique de la grâce et de la vérité se multiplie sur leurs lèvres. Le germe céleste tombe dans nos cœurs et y prend son accroissement par les œuvres du salut. Ah ! puissent les nations venir et s'asseoir à ce somptueux repas ! Plus le nombre des convives s'accroît, plus l'abondance est grande ; et

les humbles provisions que portait l'enfant d'Israël, bénies par Jésus, distribuées par l'Église, nourrissent à jamais les générations futures.

IV. — Dans le sens moral, par les apôtres il faut entendre les prêtres et les évêques, et par les cinq pains d'orge les cinq biens spirituels dont Dieu nourrit l'âme ici-bas.

Comme dans la maison bien réglée d'un père de famille, on trouve ordinairement plusieurs sortes de pains, ceux des pauvres, des domestiques, des enfants, des maîtres, et des amis; dans l'Eglise, maison de Dieu, il y a aussi plusieurs sortes de pains, savoir :

1° Le pain de la pénitence et de la componction, ou pain des serviteurs, dont il est écrit : « Mes larmes ont été mon pain durant le jour et durant la nuit ; » et encore : « Vous nous nourrissez du pain des larmes, ô mon Dieu, et vous nous donnez nos pleurs pour boisson, suivant l'étendue de nos péchés ! » Le prêtre rompt ce pain au pécheur, lorsqu'il l'exhorte à la contrition et lui prescrit l'exercice de la pénitence.

2° Le pain de l'indigence et de l'abstinence coupable, ou pain des pauvres, dont il est dit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

3° Le pain de l'intelligence et de la doctrine, ou pain des enfants, dont il est dit, dans l'Évangile, qu'il n'est pas bon de le prendre et de le jeter aux chiens, et dans l'Ecclésiastique : « Le Seigneur les a nourris du pain de la vie et de l'intelligence. » Les docteurs de l'Église le distribuent aux fidèles dans leurs sages instructions.

4° Le pain sacramentel ou eucharistique, qui est le pain des maîtres, dont il est écrit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. » Il est la nourriture réservée à ceux qui se sont rendus maîtres de leurs passions et qui ont vaincu la concupiscence.

5° Le pain intérieur de la dévotion et de la ferveur, ou pain des amis. C'est l'aliment délicieux de la piété que le père de famille garde à ses bien-aimés, le pain dont il est dit : « Le pain de notre terre est abondant et délicat ; » et aussi : « Le pain caché est le plus doux. »

Les deux poissons qui assaisonnent la manducation de ces pains désignent l'espoir du pardon et l'amour de Dieu, ou bien la connaissance et l'opération ; parce que, sans ce double assaisonnement, aucun de ces différents pains n'a de saveur.

Bienheureuse l'âme, dans laquelle on trouve ces pains et ces poissons, de manière que l'on puisse dire d'elle, dans un sens figuré : « Voici un enfant qui porte cinq pains et deux poissons. » Ici, l'enfant représente l'âme fidèle qui a conservé ou recouvré par la pénitence son innocence et sa pureté ; et pour y arriver, il

faut posséder les cinq pains : celui qui les possède est vraiment enfant de l'Évangile.

V. — En face de cette multiplication prodigieuse, que la puissance divine pouvait seule opérer, les hommes devaient reconnaître que son auteur était Dieu, il en fut ainsi, *et tout ce peuple, voyant le miracle qu'avait fait Jésus, disait : C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde;* c'est-à-dire le Christ lui-même, dont tous les autres prophètes ne furent que les messagers et les précurseurs.

VI. — *Mais Jésus* aussitôt obligea ses disciples de monter sur la barque, et, pendant qu'ils s'éloignaient, il congédiait la foule, en lui donnant sa bénédiction. Car, *sachant qu'ils devaient venir pour l'enlever et le faire roi*, il voulait, en se séparant de la foule, se séparer aussi de ses disciples, parmi lesquels on le chercherait. Il méprisait les biens et les honneurs de la terre, et, au lieu de se laisser acclamer, il *s'enfuit et se retire seul sur la montagne* pour prier, réfléchir et s'entretenir avec son Père.

Seigneur, afin que j'élève vers vous seul les regards de mon cœur, détournez-les des délices de la chair, des richesses de la terre et de l'ambition du siècle. Que les voluptés charnelles, les passions temporelles et la gloire mondaine soient pour moi comme l'herbe sur laquelle vous fîtes asseoir la multitude affamée. Pour rassasier mon âme, sustentez-la, comme de cinq pains spirituels, par la crainte de vos jugements, l'horreur du péché, la douleur de la contrition, la honte de la confession et la peine de la satisfaction ; nourrissez-la aussi, comme les deux poissons mystiques, par la fermeté du bon propos et le désir d'une conversion sincère ou d'une perfection plus grande. Que l'humilité, figurée par l'enfant de l'Évangile, possède et garde en moi ces aliments salutaires, pour mériter la vie de la grâce et de la gloire, selon vos promesses. *Amen.*

LE DIMANCHE DE LA PASSION

SOMMAIRE. — 1. Qui me convaincra de péché ? — 2. Pourquoi ne me croyez-vous pas ? — 3. Conclusion que tire le Sauveur contre les Juifs. — 4. Pourquoi les Juifs traitent Jésus de Samaritain et de possédé du démon. — 5 Jésus prouve qu'il n'est point possédé. — 6. Récompense de ceux qui gardent la parole de Jésus-Christ. — 7. Réplique des Juifs réfutée par le Sauveur. — 8. Réponse à cette objection : « Êtes-vous plus grand qu'Abraham ? » — 9. Jésus se proclame Dieu. — 10. Les Juifs veulent le lapider. — 11. Pourquoi Jésus se cache. — 12. Différence dans la conduite du Sauveur suivant les circonstances. — Prière.

I. — Bien qu'il consentît à souffrir la mort, *Jésus*, voulant leur montrer son innocence et leur injustice, *disait aux Juifs :*

Qui de vous, qui avez entendu mes prédications et avez été témoins de mes miracles, *me convaincra de péché?* Vous voulez me faire mourir, montrez-moi par quel crime j'ai mérité la mort; si vous ne le pouvez pas, il sera manifeste que vous condamnerez en moi un innocent. « Admirons ici, dit S. Grégoire, la mansuétude du Dieu qui, venu sur la terre pour justifier les pécheurs par sa vertu suprême, ne dédaigne pas de démontrer par des raisonnements qu'il n'est point un pécheur. »

II. — Si donc, continue le Sauveur, vous ne pouvez me convaincre d'aucun péché, *pourquoi ne me croyez-vous pas, quand je vous dis la vérité,* en affirmant que je suis le Fils de Dieu?

III. — Puis, voulant signaler la cause de leur incrédulité, Jésus ajoute: *Celui qui est né de Dieu,* celui qui est enfant de Dieu par la foi, la charité et la conformité de volonté, *écoute les paroles de Dieu* avec docilité, joie et affection; mais ceux qui, comme les Juifs, n'ont ni foi, ni amour, ni soumission, ne peuvent entendre cette doctrine céleste.

D'après ce principe, en interrogeant sa propre conscience chacun peut connaître s'il est enfant de Dieu ou s'il est comme les Juifs, à qui le Sauveur dit, en forme de conclusion: *Et vous ne les écoutez pas,* les paroles de Dieu, *parce que vous n'êtes point nés de Dieu.* Vous êtes plutôt les enfants de Satan par la ressemblance et l'imitation.

IV. — Lorsque les hommes, blâmés de leur conduite ou convaincus d'erreur, ne peuvent se justifier par de bonnes raisons, ils recourent, pour se venger, aux injures et aux outrages. Ainsi, *les Juifs,* contraints de reconnaître qu'ils n'étaient ni enfants d'Abraham, ni enfants de Dieu, mais bien les fils de Satan, s'irritèrent contre Jésus et *lui répondirent: N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé?*

1° Quoique Jésus fût Juif de naissance, ses compatriotes l'appellent « Samaritain, » parce qu'ils détestaient les Samaritains comme des ennemis usurpateurs de leurs propres terres, des prévaricateurs qui n'observaient pas toutes les prescriptions légales et des pécheurs avec qui ils ne communiquaient pas, trois griefs qu'ils imputaient également au Sauveur.

2° Ils l'appellent « possédé, » soit parce qu'il opérait des merveilles qu'ils attribuaient à la magie, soit parce qu'il pénétrait dans leurs plus secrètes pensées, soit parce qu'il enseignait des vérités sublimes qu'ils ne comprenaient point et attribuaient au démon.

V. — Comme toujours, Jésus-Christ va nous donner l'exemple de la mansuétude et de la patience, en répondant avec douceur

à l'injure, confondant ainsi notre amour-propre, qui est si susceptible.

Des deux accusations dont il est l'objet, Jésus admet l'une tacitement et repousse l'autre formellement. Ainsi, il ne nie pas qu'il soit Samaritain, car ce nom qui signifie « gardien » lui convient parfaitement sous ce rapport, puisqu'il est notre premier et notre principal gardien, celui dont il est écrit : « Il ne dort pas celui qui garde Israël. » Mais, il repousse l'autre qualification. *Jésus reprit : Je ne suis point un possédé ;* en effet, celui qui cherche la gloire de Dieu seul ne saurait être l'instrument de Satan, qui s'oppose de tout son pouvoir à la gloire due à l'Être Suprême. Puis, il ajoute : *Mais,* quant à moi, *j'honore mon père* en manifestant sa puissance par des miracles dont je lui attribue l'opération, *et vous,* par vos calomnies, *vous me déshonorez,* en rapportant au démon ce que vous devriez attribuer à Dieu.

Autre raison, prouvant qu'il n'est pas possédé. Le démon étant le roi des orgueilleux, ceux qu'il possède sont orgueilleux et cherchent comme lui leur propre gloire, en voulant s'élever au dessus des autres. *Pour moi,* au contraire, *je ne cherche point ma gloire,* comme ces hypocrites qui s'efforcent de paraître ce qu'ils ne sont pas en réalité. Mais, il y en a *un autre* qui *en prendra soin, et* qui *me fera justice.* Le Fils de Dieu nous apprenait ainsi à ne point nous glorifier du bien que nous faisons et avec quelle patience nous devons supporter les mauvais traitements, nous abandonnant à Dieu.

VI. — Mais, dit S. Grégoire, plus les méchants redoublent de perversité, plus nous devons déployer de zèle pour répandre la parole de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ qui, après avoir été injurié par les Scribes et les Pharisiens, leur communiqua encore plus abondamment le bienfait de son enseignement. Voilà pourquoi il ajoute : *En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole,* non seulement dans son cœur, mais encore dans sa conduite et par ses œuvres, *il ne mourra jamais.*

VII. — Cette parole redoubla la rage des Juifs. Ils y virent le moyen de corroborer leur qualification injurieuse, victorieusement réfutée par le Sauveur. *Les Juifs lui dirent* en effet : *Nous voyons bien maintenant que vous êtes un possédé. Abraham est mort, et les Prophètes aussi, et vous dites : Celui qui garde ma parole ne mourra jamais. Êtes-vous plus grand que notre père Abraham, qui est mort, et que les Prophètes, qui sont morts aussi ? Qui donc prétendez-vous être ?*

Les Juifs raisonnaient à faux, car ils supposaient que Jésus avait parlé de la mort du corps, tandis qu'il n'avait parlé que de la mort de l'âme, de la mort éternelle. Aussi, *Jésus leur répondit-*

il : Si je me glorifie moi-même, c'est-à-dire si, seul sans mon Père, comme vous le pensez, je recherche ma gloire personnelle, contrairement à la règle de la vérité divine, *ma gloire* alors *n'est rien*, elle est vaine et fausse, comme toute gloire humaine et mondaine. Mais, ma gloire vient de Dieu, auquel je suis consubstantiel, car, *celui qui me glorifie, c'est mon Père.* Il me glorifie par la voix qu'il a fait entendre du ciel et par les miracles que j'opère en son nom. Bientôt, il me glorifiera encore davantage, par ma résurrection et mon ascension. *Vous* prétendez et vous *dites qu'il est votre Dieu; et néanmoins, vous ne le connaissez pas*, comme de véritables enfants, puisque vous n'avez pas pour lui cette foi et cet amour qui caractérisent les vrais fils de Dieu par adoption. *Mais moi, je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur, comme vous* l'êtes, en prétendant le connaître, vous qui ne gardez pas sa parole, *mais*, moi, *je le connais et je garde sa parole.*

VIII. — Après ces arguments si personnels et si concluants, Jésus reprend l'objection des Juifs. Ils lui avaient demandé, sur un ton d'ironie, s'il se croyait plus grand qu'Abraham, supposant ainsi qu'il lui était inférieur. Il leur montre qu'il est supérieur à ce patriarche. *Abraham*, dit-il, que vous appelez *votre père* et que vous vous glorifiez d'avoir eu pour père selon la chair, Abraham *a désiré avec ardeur de voir mon jour*, il a tressailli dans l'espérance de voir et de connaître l'époque de mon avènement. *Il l'a vu*, d'une manière symbolique et prophétique ; il a vu, par la révélation et la foi, le jour de ma génération éternelle, ainsi que celui de ma naissance temporelle : sous le chêne de Mambré, où la Trinité lui fut révélée ; lorsqu'un descendant lui fut promis et quand Dieu lui demanda le sacrifice d'Isaac. *Et il en a été comblé de joie*, en considérant que, sans quitter le sein de son Père, le Verbe divin prendrait notre nature, et que de sa race naîtrait Celui qui devait le sauver lui-même. Dès lors, Abraham s'est reconnu inférieur à ce bienfaiteur et à ce Sauveur si désiré.

IX. — Jugeant Jésus Christ, non point d'après sa génération divine, mais simplement d'après sa naissance humaine, *les Juifs* furent étonnés des paroles de Jésus-Christ et *lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham*, mort, il y a plus de dix siècles ? C'est là une chose matériellement impossible : vous n'êtes donc qu'un imposteur.

Jésus leur répondit : En vérité, en vérité je vous le dis, j'étais avant qu'Abraham fût né. Sublime réponse, dans laquelle Jésus résume tout ce qui a précédé et atteste de nouveau sa divinité. Abraham, le père et le patriarche des Juifs, a été fait ; mais le docteur, qui les enseigne aujourd'hui, n'est pas seulement antérieur à Abra-

ham. Il est! *Ego sum*, il est Dieu! L'éternité en effet est présente à tous les temps, sans aucune vicissitude de passé ni de futur.

X. — Les Juifs l'entendirent ainsi, et leur irritation s'en accrut. *A ces mots*, par lesquels il venait de proclamer clairement sa divinité, les Juifs le regardèrent comme un blasphémateur, que la loi en cette qualité ordonnait de lapider. *Ils prirent* donc *des pierres pour les lui jeter*. Incapables de lui objecter aucune raison plausible, ils cherchèrent à lui opposer la force brutale. Ils essayèrent de le vaincre par la violence et d'accabler de pierres Celui dont ils ne pouvaient comprendre la sagesse, ni réfuter la doctrine. « A quoi pouvaient encore avoir recours ces cœurs endurcis, demande S. Augustin, sinon aux pierres qui leur ressemblaient? » Leurs cœurs endurcis étaient la vraie pierre de scandale jetée contre lui.

XI. — *Mais Jésus se retira*. Le doux Sauveur, qui d'un seul mot aurait pu les terrasser, ne voulut point se venger, parce qu'il était venu en ce monde pour souffrir et triompher de ses ennemis par la résignation et l'humilité. Il se cacha donc, non par crainte de la mort et par impuissance de résister à ses adversaires, mais parce que l'heure de sa Passion n'était pas encore venue, et afin de nous apprendre à nous soustraire en certaines circonstances à la fureur de nos ennemis. Il se retira *et il sortit du temple*, afin de signifier par cet acte qu'il allait abandonner les Juifs pour appeler les Gentils.

XII. — Remarquons que Notre-Seigneur tantôt fuyait, tantôt s'offrait lui-même à ses ennemis, et quelquefois se cachait. Il fuyait les honneurs, comme lorsque le peuple vint en foule pour le proclamer roi; il s'offrit à ses bourreaux, quand ils voulurent s'emparer de sa personne; il se cachait enfin, comme en cette circonstance, pour ôter aux Juifs l'occasion d'assouvir leur fureur.

Par là, il nous apprend à fuir les prospérités mondaines, à désirer les souffrances et à éviter les dissensions. Hélas! nous faisons souvent tout le contraire : nous recherchons les honneurs, nous redoutons les adversités et nous nous immisçons dans les disputes.

Dans les circonstances présentes, Jésus s'est caché humblement et il a disparu, pour trois motifs : 1° parce que le temps de sa Passion n'était pas encore arrivé; 2° parce que ce n'était point là le genre de mort qu'il avait choisi; 3° pour nous montrer qu'il est permis de se soustraire aux persécutions, quand elles ne sont que personnelles.

Seigneur Jésus, qui nous invitez à écouter la parole de Dieu, apprenez-nous à supporter patiemment les mépris et les injures,

à ne chercher en rien notre propre gloire, à ne jamais trahir la vérité chrétienne dans nos actes, nos jugements et nos discours, malgré le scandale qu'y prennent les esprits mal disposés ou mal intentionnés; apprenez-nous enfin à ne pas abandonner l'enseignement ou la prédication évangélique, pour éviter des affronts et des persécutions. O Christ Sauveur, vérité suprême, bonté, justice, miséricorde, libéralité, pureté, sobriété, humilité, charité par excellence, vous vous cachez à des hommes menteurs et perfides, injustes, cruels, cupides, immondes, luxurieux, superbes et haineux, qui veulent vous lapider. Ah! je vous en supplie, ne sortez pas du temple de mon âme; mais plutôt faites que je me corrige de tous mes défauts, et que je me conforme en toutes choses à vous, perfection souveraine. *Amen.*

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

SOMMAIRE. — 1. Le récit évangélique. — 2. La marche de l'Église. — 3. Détails : les disciples, la ville, le château, l'ânesse liée, le poulain lié, la mission des Apôtres, les vêtements, la foule, les trois classes d'hommes qui composent le cortège, ceux qui précèdent et ceux qui suivent, notre place au cortège.

I. — Lisons tout d'abord le touchant récit de l'Évangile. Nous en déduirons ensuite les importantes leçons. *En ce temps-là*, dit S. Mathieu, *comme Jésus approchait de Bethphagé, au pied du mont des Oliviers, il envoya deux de ses disciples*, devant lui, *et* il *leur dit : Allez dans le bourg qui est devant vous, et vous y trouverez une ânesse avec son poulain* lié comme elle, sur lequel nul n'est encore monté. *Détachez-le et amenez-le moi. Si quelqu'un vous dit* : Pourquoi les détachez-vous? *vous répondrez : Parce que le Seigneur en a besoin; et aussitôt il le laissera aller. Or, tout cela fut fait, pour que fût accompli ce qui avait été prédit par le prophète, disant : Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse et sur le poulain de celle qui porte le joug. Les disciples firent selon ce que Jésus leur avait ordonné;* ils trouvèrent, comme il le leur avait dit, l'ânon attaché dehors devant une porte, entre deux chemins; ils le détachèrent, et, tandis qu'ils le détachaient, ceux à qui il appartenait leur dirent : Pourquoi détachez-vous cet ânon? C'est, répondirent-ils, que le Seigneur en a besoin; et ces gens leur laissèrent emmener l'ânon. *Ayant amené l'ânon avec l'ânesse et les ayant couverts de vêtements, ils le firent monter dessus.* Or, à mesure que Jésus avançait vers Jérusalem, une foule nombreuse, qui s'y trouvait réunie pour les fêtes de Pâques, ayant appris que le Sauveur approchait, vint au devant

de lui : *les uns* portaient des branches de palmiers ; d'autres *coupaient des rameaux dans les arbres, et en jonchaient le chemin,* tandis qu'un grand nombre étendaient leurs vêtements sur la route où devait passer Jésus. *Ceux qui allaient devant et ceux qui suivaient criaient : Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !*

II. — Le'ntrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem est la figure de la marche triomphale de l'Église à travers les siècles, jusqu'au jour où elle entrera pour l'éternité dans la Jérusalem céleste, la cité de son repos, la vision et la possession de la paix. Toutes les circonstances se rapportent si exactement qu'il nous sera d'une grande consolation de les étudier et d'en approfondir le mystère. Reprenons dans ce but tout le cours du récit évangélique.

III. — Jésus envoie en avant deux de ses disciples, en leur disant : Allez dans le château, qui est contre vous.

1° Les deux disciples représentent les deux commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, principes nécessaires de salut pour tous les hommes.

2° La ville, dans laquelle ils doivent entrer et qui, suivant l'expression évangélique, leur est ennemie, *quod contra vos est,* reçoit le nom de château-fort, *castellum,* au lieu d'être appelée, comme à l'ordinaire, cité. C'est que, dans cette ville, type de ce qu'était le monde avant la venue du Sauveur, il n'y a pas l'union des citoyens, la communauté des intérêts, la concorde des esprits ; mais le bruit, le tumulte d'une place de guerre.

3° L'ânesse liée et son poulain lié avec elle sont la figure du genre humain, esclave du péché, soumis à la domination de Satan, ayant perdu en quelque sorte l'usage du libre arbitre. — L'ânesse habituée au joug, c'est la nation juive chargée du fardeau de la loi. — Le poulain que nul n'a monté, lié cependant comme sa mère, c'est le peuple gentil. — La Judée est la mère des nations, l'idolâtrie n'étant venue qu'après le culte du vrai Dieu et l'erreur après la vérité. — Jésus monte sur le poulain, parce que l'Église sera surtout composée de Gentils, et ainsi se vérifie toute la prophétie de Zacharie : « Ton roi vient assis sur le poulain de celle qui est sous le joug, et il enseignera la paix aux nations. »

4° Les apôtres reçoivent de leur maître une double mission. « Déliez-les et amenez-les. » Ils reçoivent le pouvoir de délier les peuples des liens de l'erreur et du péché, pouvoir qui s'exerce chaque jour par les ministres de l'Église catholique sur les pécheurs et les infidèles qu'ils amènent des ténèbres à la lumière, du péché au repentir, du monde à l'Église.

5° Mais, que signifie cette circonstance qu'en amenant à Jésus les animaux, dont il avait besoin pour notre salut et non pour son service, les apôtres, avant que de faire asseoir leur maître, les couvrirent de leurs vêtements, si ce n'est qu'avant d'être admis à la participation des sacrements, le nouveau chrétien doit être orné des instructions apostoliques; que ce n'est que, délié par les apôtres, conduit par eux, revêtu de leur doctrine, qu'il peut être rendu digne de servir et de porter Jésus? Heureux alors de sentir combien ce joug est doux et ce fardeau léger! Heureux alors d'éprouver, selon la parole d'Habacuc, que Jésus est le salut de tous ceux qui le portent!

6° Considérons aussi la foule qui se presse autour de Jésus. Tandis que les apôtres ont recouvert de leurs habits l'ânesse et l'ânon, un grand nombre de personnes, se dépouillant de leurs vêtements, les étendent sur la route où doit passer le Sauveur. Ainsi les martyrs et les pénitents austères, par le sacrifice de leur corps, vêtement de l'âme, ont frayé la route de l'Église. Durant ce temps, ceux qui cueillent des palmes et des branches d'olivier, figurent les chrétiens qui, par les œuvres de miséricorde, leurs bons exemples, leurs utiles enseignements, parent et rafraîchissent le chemin de la patrie céleste.

7° « Voyez encore, dit S. Bernard, les trois classes d'hommes dont Jésus est environné. Ceux qui coupent les branches d'arbres seront, si vous le voulez, les membres de la hiérarchie catholique qui tirent leurs enseignements de la forêt des Écritures. Les laïques qui donnent en aumône le surperflu de leurs biens, étendent leurs vêtements sur la route. Les religieux enfin, qui domptent leur corps par la mortification, seront l'humble monture de Jésus. Certes, leur sort est à envier, car ils peuvent dire : « Devenu comme une bête de somme pour vous, je suis toujours avec vous. » Employés à des offices divers, tous cependant accompagnent Jésus et entrent avec lui à Jérusalem.

8° Les uns précédaient et les autres suivaient le Seigneur; tous ensemble, ils disaient : Fils de David, sauvez-nous! La foule qui précède, ce sont les fidèles de l'Ancien Testament. Celle qui suit, ce sont les fidèles de la Nouvelle Alliance. Tous publient, tous confessent une même vérité, le salut par le fils de David, par le Dieu fait homme. Les Juifs marchent les premiers, chargés de prédire Jésus. Les Gentils, plus heureux, n'ont qu'à suivre ses traces. Pour lui, il est au milieu, médiateur, pierre angulaire, paix entre les deux peuples, salut de l'un et de l'autre! En lui seul, les saints de deux lois espèrent. Et ceux qui vont les premiers, et ceux qui viennent après, n'ont qu'une même foi, qu'un même amour, Jésus promis, Jésus donné. Tous, animés

d'un même espoir, brûlent du désir de le contempler un jour face à face.

9° O mes frères ! dans ce cortège triomphant de Jésus, il est bien des offices divers, bien des vocations différentes, qui concourent ensemble à la gloire du Sauveur. Choisissons une place que nous y puissions occuper. Choisissons-la selon la part de grâce que Dieu nous a faite ; elle sera assurément très bonne. Heureux ceux qui précèdent Jésus ! Ce sont les docteurs éloquents qui éclairent les voies du Seigneur et dirigent leurs frères. Ils brilleront comme le soleil dans l'éternité et par delà. Heureuse la foule qui suit comme un enfant la route tracée ! Le royaume appartient aux simples de cœur. Heureux ceux qui tiennent entre leurs mains les branches d'olivier, symbole de leur miséricordieuse vertu ! Heureux ceux qui portent les palmes de la victoire, figure de leur triomphe sur le monde et sur eux-mêmes ! La couronne de justice leur est gardée. Heureux ceux qui, étendant leurs vêtements sur la route, aplanissent du superflu de leurs biens la voie qui mène au ciel ! Heureux le religieux façonné au joug de l'obéissance, couvert des stigmates de la mortification ! Heureux, quelles que soient leurs fonctions, ceux qui suivent Jésus, de Béthanie à Jérusalem, de la maison de l'obéissance à la maison de la gloire !

LE DIMANCHE DE PAQUES

SOMMAIRE. — 1. Les trois Maries. — 2. Pourquoi le samedi est consacré à la Sainte Vierge. — 3. De grand matin et après le sabbat. — 4. Le sépulcre du cœur. — 5. Le sépulcre eucharistique. — 6. La pierre qui ferme l'entrée du sépulcre. — 7. L'ange de la Résurrection. — 8. Le message de l'ange. — 9. Le message des saintes femmes. — 10. Résumé et prière.

I. — *Marie-Madeleine*, figure des âmes pénitentes, *Marie, mère de Jacques*, figure des âmes en progrès *et* Marie-*Salomé*, figure des âmes parfaites, *achetèrent des parfums pour aller embaumer Jésus.* C'est la figure des vertus que les chrétiens, dans les divers états figurés par les trois Maries, doivent apporter à la table sainte comme nous l'allons bientôt voir.

II. — *Et, le premier jour de la semaine,* notre dimanche, par conséquent, elles partirent, mais Marie, la mère de Jésus, n'était point avec elles. Seule, elle savait que son divin Fils n'habiterait pas le sépulcre et qu'il n'avait rien à craindre de la corruption du tombeau. Seule, en ces jours de deuil et d'incrédulité, elle avait

conservé la foi à la résurrection, et c'est à cause de cela qu'entre tous les jours de la semaine, l'Église lui a consacré le samedi, jour où tous désespérèrent, elle exceptée, et où le flambeau de sa foi resta allumé au milieu des ténèbres du doute qui avaient envahi le cœur des plus fidèles disciples de Jésus.

III. — *Etant parties de grand matin,* car il faut de la diligence pour aller à Jésus-Christ, ces saintes femmes avaient attendu que le sabbat fût passé, pour aller vers le sépulcre. Les fidèles, qui désirent sincèrement trouver le Sauveur, ne doivent être ni paresseux ni turbulents, mais ils doivent venir, de grand matin et aussitôt après le sabbat, c'est-à-dire sans négligence et toutefois avec calme, pour chercher Jésus dans le sépulcre, qui est leur propre cœur.

IV. — *Elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil.* On peut comparer à un sépulcre le cœur des chrétiens, qui se livrent, soit au deuil salutaire de la pénitence, soit au soin charitable d'ensevelir les morts, soit à la sainte quiétude de la contemplation. Mais, pour pénétrer dans ce sépulcre de leur cœur, les uns et les autres rencontrent des obstacles, qu'ils doivent écarter, afin de produire les actes de la vie spirituelle qui leur sont propres. C'est ce que figurait la pierre roulée devant le tombeau de Gethsémani et renversée par un ange du ciel, comme nous l'allons voir. Or, la pierre qui arrête dans l'accomplissement de la pénitence, c'est l'inclination au mal; dans la pratique de la vertu, c'est la difficulté du bien et dans l'exercice de la contemplation, c'est la matérialité des objets sensibles. L'obstacle particulier de chaque état est ordinairement levé par la grâce du Saint-Esprit, sur le simple désir de l'âme appliquée à chercher son Seigneur. Heureuse cette âme pieuse qui, comme une autre Marie, vient le visiter par une méditation assidue, le pleurer par une tendre compassion et l'embaumer par une fervente dévotion.

V. — Les Pères donnent du même passage une autre interprétation. Le sépulcre où nous devons chercher le Sauveur, c'est, disent-ils, le sacrement de l'Eucharistie et l'autel même du sacrifice où le corps de Jésus-Christ est présent en réalité sous les apparences d'une mort mystique : 1° Nous devons nous en approcher « le lendemain du sabbat, » c'est-à-dire, avec cette paix de la conscience que figure le jour du repos; 2° « de grand matin, » c'est-à-dire, avec le grand désir qu'inspire un ardent amour; 3° « dès le moment de l'aurore, » c'est-à-dire, aussitôt que la lumière de la grâce commence à chasser de notre âme les ténèbres des vices; 4° nous devons y apporter les aromates odoriférants des actions vertueuses et les suaves parfums des oraisons ferventes.

VI. — Après avoir parcouru et vénéré les stations encore toutes sanglantes de la voie douloureuse, les saintes femmes approchaient du sépulcre, empressées et aimantes. *Cependant*, songeant à leur propre faiblesse et à la masse énorme qui fermait l'entrée du tombeau, *elles se disaient entr'elles : Qui nous ôtera la pierre qui forme l'entrée du sépulcre? Mais*, elles continuèrent leur route, bien convaincues que ce qui est impossible à l'homme est facile à Dieu. En effet, comme elles approchaient du tombeau, *en y regardant, elles s'aperçurent que cette pierre, qui était fort grande, avait été ôtée* par un ange, qui l'avait renversée et y demeurait assis, en dehors du monument. La grosseur de cette pierre marque la difficulté de la pénitence, dont la première vue effraie les pécheurs, désireux de se convertir au Seigneur. Ils craignent d'abord de ne pouvoir accomplir la réforme de vie qu'ils veulent commencer, et ils semblent dire en gémissant : « Qui nous ôtera la pierre mise à l'entrée du sépulcre? » c'est-à-dire, à la porte du cœur dans lequel Jésus-Christ souhaite d'être enseveli? Mais, qu'ils ne perdent point confiance et surtout qu'ils n'abandonnent pas leur bonne résolution : à l'exemple des saintes femmes, qu'ils marchent toujours avec courage, et bientôt ils verront avec joie que l'obstacle a disparu, car l'ange du Seigneur, ou plutôt la grâce du Saint-Esprit, descendra sur eux et leur rendra facile ce qu'ils jugeaient naturellement impraticable. Le Sauveur n'a-t-il pas dit lui-même : « Mon joug est doux et mon fardeau est léger, » quand on est aidé du secours divin?

VII. — *Puis*, les pieuses femmes pénétrèrent par le côté oriental dans le monument, c'est-à-dire dans la grotte où était le tombeau, et, *entrant dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis au côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles en furent effrayées.* Sous cette forme extérieure d'un jeune homme, l'envoyé céleste, différent du précédent, représentait l'immortalité de la résurrection bienheureuse, par laquelle la jeunesse de l'homme se renouvelle comme celle de l'aigle, sans jamais avoir plus à subir les atteintes de la vieillesse. Il était placé du côté droit, la droite symbolisant la vie éternelle, et l'éclat de son vêtement indique la splendeur de la solennité qui cause sa joie comme la nôtre.

Dans la blancheur de la robe que portait le messager de la Résurrection, on peut encore voir un emblème de l'innocence ou de la pureté que l'on doit conserver, après avoir reçu le sacrement de la régénération, et voilà pourquoi l'Église revêt les nouveaux baptisés d'une robe blanche, symbole de la glorieuse résurrection à laquelle le baptême leur donne droit.

En cherchant le Seigneur avec leurs parfums, les saintes

femmes, dit S. Grégoire, méritèrent de voir les anges; de même, les âmes fidèles, qui tendent à Dieu par de pieux désirs, en lui offrant la bonne odeur des vertus chrétiennes, se rendent dignes de participer à la société des esprits célestes.

VIII. — De prime abord, l'apparition angélique effraya les trois Maries, *mais*, *l'ange*, les rassurant, *leur dit* : *Ne craignez point.* Que pouvez-vous redouter, en voyant les serviteurs de Celui que vous cherchez, vos concitoyens et vos frères? Terribles envers les méchants, les anges se montrent doux pour les bons.

Vous cherchez Jésus, de Nazareth, qui a été crucifié. Les saintes femmes sont ainsi indirectement louées d'avoir, sans respect humain, suivi la trace sanglante du Sauveur, même après sa mort ignominieuse. Au contraire, combien qui cherchent Jésus comme Sauveur, mais non point comme crucifié, car ils ne veulent pas le suivre sur la croix, qui est la seule voie pour arriver à lui! Beaucoup, dit S. Jean Chrysostôme, beaucoup cherchent le divin Rédempteur dans son triomphe et dans sa gloire, mais peu le cherchent dans ses humiliations et dans ses souffrances; pourtant, on ne saurait le trouver sur le trône, si on ne l'a au préalable suivi sur le Calvaire.

Maintenant, continue l'ange, *il est ressuscité, il n'est point ici*, du moins avec sa chair et son corps, s'il y est par sa divinité et son omniprésence. Il est ressuscité comme homme, lui qui comme Dieu est immuable ; et il est sorti du tombeau, comme il l'avait annoncé avant sa passion. Si vous doutez de ma parole, assurez-vous-en par vos propres yeux. La pierre est renversée, et *voici le lieu où on l'avait déposé.* Le corps sacré n'y repose plus, il est ressuscité glorieux et triomphant.

IX. — Mais, voici que le Seigneur, voulant récompenser la dévotion de ces saintes femmes, va en faire ses envoyées. Elles iront vers les disciples, messagères de miséricorde, comme Eve l'avait été du péché, annonçant la résurrection comme Eve avait annoncé la ruine, se hâtant de célébrer la vie nouvelle qui était sortie du sépulcre, comme Eve s'était hâtée de porter à Adam le fruit de mort. O femmes heureuses, préférées à tous les disciples et à qui il fut donné de voir les premières l'aurore du jour éternel.

Allez, dit l'ange, *allez dire à ses disciples et à Pierre.* Cette heureuse annonce devra être faite principalement à Pierre, à cause de sa prééminence sur le collège apostolique, pour l'empêcher de désespérer d'obtenir le pardon de sa criminelle apostasie, afin qu'il ne redoutât point de paraître avec ses collègues en présence du Seigneur, car, selon S. Jérôme, il se regardait, depuis sa chute, comme indigne de l'apostolat.

Allez dire à ses disciples et à Pierre *qu'il vous précède en Galilée.* Le nom de Galilée signifie « transmigration » ou « passage. » Dans la transmigration que les apôtres feront des Juifs aux Gentils, Jésus marchera devant eux, en préparant les cœurs à leur prédication. Dans le passage qu'il a fait d'une vie corruptible et mortelle à une vie incorruptible et immortelle, le Sauveur nous enseigne que ceux qui désirent le contempler dans ce nouvel état de bonheur et de gloire doivent auparavant passer du vice à la vertu, de l'amour du monde à l'amour de Dieu, en évitant le mal pour accomplir le bien, et en renonçant aux choses de la terre pour s'attacher à celles du ciel.

C'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit lui-même. C'est là que vous le verrez ! O quelles immenses promesses renferment ces courtes paroles ! s'écrie S. Jérôme, car c'est là que nous trouverons la source d'une joie inépuisable et le principe du salut éternel ; c'est là que seront réunis les fidèles jusqu'alors dispersés et que les cœurs affligés seront parfaitement consolés.

Seigneur Jésus, Fils unique du Très-Haut, vous qui, après avoir été enseveli dans le tombeau, aviez inspiré à plusieurs femmes pieuses le désir de vous chercher, mais qui, pour accroître leur ferveur, ne leur avez point accordé sans quelque délai le bonheur de vous trouver, et qui de plus leur aviez promis, par vos saints anges, la faveur de vous voir en Galilée, nous vous en supplions, malgré notre indignité, ô doux Sauveur, faites aussi que nous vous cherchions avec ardeur, que nous vous trouvions avec joie, que, passant alors du vice à la vertu et de l'amour du monde à celui de vous-même, nous méritions de passer un jour de cette triste vie à la bienheureuse éternité ; daignez ainsi nous réunir à vos élus dans la véritable Galilée, afin que nous puissions vous contempler face à face, comme le Dieu des dieux, en la céleste Sion. *Amen.*

Ier DIMANCHE APRÈS PAQUES

SOMMAIRE. — Jésus au milieu de ses apôtres, renfermés de crainte des Juifs. — 2. La paix soit avec vous ! — 3. Les disciples croient voir un esprit. — 4. Pourquoi Jésus ressuscité garde les cicatrices de son crucifiement. — 5. Second souhait de la paix. — 6. Mission divine des Apôtres. — 7. Jésus leur confère le Saint-Esprit, en soufflant sur eux. — 8. Pouvoir de remettre les péchés. — 9. Départ de Jésus et retour de Thomas. Son incrédulité et ses conditions. — 10. Huit jours après. — 11. L'invitation miséricordieuse de Jésus au disciple incrédule. — 12. Mon Seigneur et mon Dieu ! — 13. Louanges divines de la foi. — 14. Observation de l'Évangéliste. — Prière.

I.— *Sur le soir du même jour,* où Jésus avait apparu aux disciples d'Emmaüs, jour *qui était le premier de la semaine,* le dimanche

même de la Résurrection, les apôtres se tenaient rassemblés sur la montagne de Sion.

Les portes du lieu, où les disciples se tenaient assemblés dans la crainte des Juifs, étant fermées, Jésus, attiré par les vœux ardents de ses chers disciples, *vint,* avec les vêtements de son humanité renouvelée, pour les rassurer contre la frayeur, qui les agitait, aux approches de la nuit. Il entra, lorsque les disciples étaient réunis en son nom, pour montrer qu'il se manifeste aux hommes unis entre eux par la charité, comme le fera aussi le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte. Il *parut* et se tint *au milieu d'eux,* afin que tous, certains de le reconnaître, fussent consolés par sa présence. Au milieu, à la place d'honneur, il est là, comme le soleil au milieu des astres qui reçoivent de lui leur éclat, comme un prince au milieu de ses sujets fidèles, comme un maître parmi ses disciples attentifs, comme un père au milieu de ses enfants bien-aimés. Ainsi apparut le Sauveur à ses apôtres. Ainsi viendra-t-il au milieu même de notre cœur, lorsque nous nous entretiendrons de lui dans la retraite, lorsque nous aurons fermé au monde les portes de nos sens, par où le bruit du dehors arrive à l'âme. Donc, crainte salutaire, renoncement aux choses du monde, charité parfaite et recueillement, quatre conditions pour être visités et consolés par Jésus.

II. — Jésus *leur dit* avec tendresse : *La paix soit avec vous !* La paix de la conscience en ce monde, la paix de la jouissance dans l'éternité, la paix qui vous est nécessaire pour soutenir le combat que vous allez livrer, la paix que j'ai fondée par ma mort et affirmée à jamais par ma glorieuse résurrection ! En souhaitant tout d'abord la paix à ses disciples après sa Résurrection, Jésus montre que, s'ils veulent participer à sa gloire, ils doivent auparavant vivre en paix. Nous ne pouvons être véritablement disciples du Sauveur sans être amis de la paix.

III. — Puis, il leur reprocha doucement leur incrédulité et la dureté de leur cœur de n'avoir point cru les saintes femmes, les disciples d'Emmaüs, qui l'avaient vu ressuscité. Mais eux, dans leur trouble et leur frayeur, ne savaient que penser, ils s'imaginaient voir un esprit, Dieu permettant cette obstination pour affermir notre propre foi par l'épreuve de leur foi. Jésus leur dit : Pourquoi donc êtes-vous troublés, et pourquoi ces pensées montent-elles dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds. C'est moi ! Touchez et voyez ; car un esprit n'a point de chair et d'os, comme vous voyez que j'en ai. *Et, après ces paroles, il leur montra ses mains et son côté.*

IV. — « Le Seigneur Jésus, dit à ce propos S. Augustin, a voulu

conserver, dans son corps glorieux, les marques des clous et de la lance. Il a voulu garder ces cicatrices en sa chair, afin de guérir les blessures que l'incrédulité avait faites dans le cœur des siens. Il a voulu les garder pour d'autres motifs encore : pour les offrir sans cesse à son Père comme un mémorial de tout ce qu'il a souffert pour nous, de telle sorte que cette vue plaidât sans cesse notre cause, et aussi afin qu'au jour du dernier jugement, le seul aspect de ce côté entr'ouvert, de ces pieds et de ces mains percés, suffît à la condamnation des impies, à la glorification des justes. Les premiers y liront leur sentence, inexcusables de s'être soustraits à l'effusion d'une si grande miséricorde ! Les seconds y verront la source de leur salut, heureux de s'être purifiés par le sang qui en coulait à flots. Pour nous, conclut le saint docteur, approchons-nous avec les apôtres et contemplons, dès cette vie, ces blessures qui apparaîtront si consolantes ou si terribles, lorsque le Seigneur viendra dans l'appareil de sa puissance. Que les cicatrices de ces mains nous apprennent à persévérer dans la voie des commandements ! Que surtout l'ouverture de ce côté nous apprenne à aimer par dessus tout ce cœur qui vous a tant aimés ! »

V. — *A la vue du Seigneur*, qu'ils reconnurent à la marque des plaies, *les disciples furent remplis d'une grande joie*. Désormais, qu'avaient-ils à regretter ou à redouter ? N'avaient-ils pas retrouvé Celui qu'ils croyaient perdu ? Et, puisqu'il avait pu se ressusciter lui-même, ne pouvait-il pas les protéger de nouveau ? Aussi, *il leur dit encore une fois* : *La paix soit avec vous !* Par cette même salutation deux fois répétée, disent les commentateurs, Jésus a voulu préconiser les deux préceptes de la charité envers Dieu et envers le prochain ; proclamer qu'il a rétabli la paix dans le ciel et sur la terre en réconciliant les hommes non seulement avec leurs semblables, mais surtout avec leur Créateur et avec les Anges ; enfin, montrer que sa passion nous a délivrés des maux éternels et comblés de biens spirituels.

VI. — Jésus ajouta : *Comme mon Père m'a envoyé* pour annoncer la véritable foi dans la Judée, *ainsi je vous envoie moi-même*, pour la répandre dans tout l'univers. Je vous établis mes représentants, je vous transmets mes fonctions, je vous communique mes pouvoirs pour enseigner, prêcher, baptiser, procurer la gloire de mon nom et celle de mon Père.

VII. — Mais, l'homme ne saurait remplir une pareille mission, s'il n'était aidé par la grâce puissante du Saint-Esprit. Voilà pourquoi, selon la remarque de l'Évangéliste, *à ces mots*, Jésus ajoute un signe sensible, *il souffla sur eux*, pour montrer que

c'était lui-même qui avait répandu un souffle de vie sur le visage du premier homme, et indiquer que le Saint-Esprit qu'il allait conférer aux apôtres, ne procède pas seulement du Père, mais aussi du Fils, comme le souffle corporel qui sortait de sa poitrine sacrée. Il souffla donc sur eux *et il leur dit : Recevez le Saint-Esprit.*

VIII. — Mais, le fruit principal du Saint-Esprit, c'est la justification. Aussi, après leur avoir donné le Saint-Esprit, Jésus dit à ses apôtres : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Par ces paroles, il leur conféra le pouvoir de lier et de délier ceux qu'ils jugeraient devoir ou non absoudre, pourvu toutefois que leur jugement fût conforme à celui de Dieu, les établissant ainsi non point auteurs, mais ministres du pardon. C'est à ce moment que, d'après l'interprétation commune des docteurs et en particulier de S. Augustin, Jésus-Christ consacra ses apôtres évêques.

IX. — Dans cette soirée de la Résurrection, qu'il devait faire bon sur la montagne de Sion ! La présence et la parole du Seigneur y remplissaient les disciples de joie, de lumières et de dons. Mais, la nuit s'avançait, et, malgré leurs instances, il se retira après les avoir bénis. A leur joie se mêlait cependant une tristesse, que leur union fraternelle explique : l'un d'eux manquait à la réunion du collège apostolique. *Or*, dit S. Jean, *Thomas, l'un des douze, appelé* aussi *Didyme, n'était pas avec eux, lorsque Jésus vint*, et Jésus avait disparu, lorsque Thomas rentra dans la maison, où ils se tenaient réunis. *Les autres disciples*, ravis de lui apprendre la bonne nouvelle, *lui dirent :* Frère, *nous avons vu le Seigneur.* C'est de ce nom qu'ils appelaient le Maître avant sa Passion. *Mais* Thomas était destiné, lui aussi, à confirmer notre foi par son hésitation à croire. *Il leur répondit* qu'il ne croirait pas, avant d'avoir vu et touché les cicatrices des plaies, afin que, s'il était trompé par ses yeux, il fût détrompé par ses mains. *Si je ne vois la marque des clous dans ses mains, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai point.* Il voulait constater la vérité de la Résurrection par la vue et le toucher, car ces deux sens sont moins sujets à l'erreur, lorsque leurs témoignages sont réunis.

X. — Cependant, après que le Sauveur les eut quittés, les autres disciples restèrent affamés et altérés de sa divine présence. Accoutumés à vivre familièrement avec lui, ils soupiraient sans cesse après le bonheur de le contempler de nouveau. De plus, la persistante incrédulité de Thomas leur faisait ardemment désirer une nouvelle apparition du Seigneur ressuscité.

Huit jours donc *après* la Résurrection, *comme les disciples étaient encore dans le même lieu, et Thomas* cette fois *avec eux, Jésus*, comme un bon pasteur, plein de sollicitude pour son petit troupeau, *vint, les portes étant fermées, et, paraissant* debout *au milieu d'eux,* pour être mieux remarqué de tous, *il leur dit* encore : *La paix soit avec vous.* La paix ! quel doux nom et quels fruits délicieux ! La paix, c'est Dieu lui-même. Le Sauveur, revoyant les siens, leur renouvelle ainsi le doux souhait qu'il ne manquait jamais d'adresser à ceux qui bientôt allaient avoir à lutter contre les puissances du siècle.

XI. — *Il dit ensuite à Thomas*, dont l'incrédulité, provenant d'ignorance, excitait sa miséricordieuse pitié : *Mettez ici votre doigt* à l'endroit des clous, *et considérez mes mains*, avec les marques qu'ils y ont laissées. *Approchez aussi votre main, etmettez-la dans mon côté,* ouvert par la lance. Assurez-vous par la vue et le toucher de la vérité de ma Résurrection, *et ne soyez plus incrédule, mais* croyant et *fidèle,* car, par votre infidélité coupable, vous me crucifiez de nouveau, en renouvelant la cause de ma Passion.

XII. — Les cicatrices des saintes plaies devinrent aussitôt, pour Thomas, un témoignage de divinité, et il reconnut comme Dieu ce corps que le crucifiement avait déchiré. Il sonda les plaies de l'homme, et il annonça hautement la majesté de Dieu. Eperdu d'admiration, *Thomas* dut tomber aux pieds de Jésus, et il *lui répondit*: *Mon Seigneur et mon Dieu!* Mon Seigneur, mon Maître, suivant l'humanité, vous qui m'avez enseigné, qui avez souffert pour moi, vous dont j'ai compté les blessures, vous qui avez perdu tout votre sang sur la croix, et cependant mon Dieu ! Dieu qui m'avez créé, Dieu qui me conservez, Dieu qui me récompenserez, Dieu qui m'appelerez à la participation de votre éternité ! vos blessures m'enseignent ces choses : le même est mort, le même est vivant !

XIII. — Le Sauveur lui-même loua la foi véritable de l'apôtre converti : *Vous avez cru* à ma divinité cachée, *Thomas*, *lui dit Jésus*, *parce que vous m'avez vu* dans mon humanité ressuscitée. Mais, *heureux* aussi, et plus heureux *ceux qui n'ont point vu et qui ont cru,* ceux qui, sans me voir corporellement, ont cru spirituellement. Consolante assurance qui nous regarde, nous qui n'avons pas eu le bonheur d'être admis aux apparitions du Sauveur, et qui pour cela même sommes appelés à plus de mérite et de félicité !

XIV. — Il se passa encore bien d'autres choses merveilleuses, que le Saint-Esprit n'a pas jugé à propos de nous transmettre par l'Ecriture, voulant laisser à la tradition le soin de compléter la

doctrine évangélique. En effet, dit S. Jean, *Jésus a fait encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas rapportés dans ce livre*, et dont le récit serait pour ainsi dire infini. *Mais ceux-ci ont été écrits, afin que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en vous.*

Seigneur Jésus, qui avez retiré du doute et de l'erreur Thomas incrédule, en lui faisant voir les marques des clous et de la lance, et en lui faisant mettre le doigt et la main sur les cicatrices de vos plaies, faites aussi que, conservant toujours le souvenir de vos blessures et de votre Passion, j'applique et je consacre à votre service mes doigts et mes mains, c'est-à-dire tout le discernement et toute l'activité dont je suis capable. Donnez-moi de confesser, comme cet apôtre converti, que « vous êtes mon Seigneur, » parce que vous m'avez racheté, et que « vous êtes mon Dieu, » parce que vous m'avez créé. Accordez-moi d'expérimenter, en ma personne, ce que vous avez prédit du salut futur des vrais croyants, afin que, par le secours de votre grâce, je sois trouvé heureux devant vous. *Amen.*

IIme DIMANCHE APRÈS PAQUES

SOMMAIRE. — 1. Le Bon Pasteur. — 2. Il donne sa vie pour ses brebis. — 3. Portrait du pasteur mercenaire opposé au portrait du vrai pasteur. — 4. Les trois marques auxquelles on reconnaît le bon pasteur. — 5. Retour sur nous-mêmes. — 6. Les conditions de la brebis fidele. — Priere.

I. — *Jésus dit aux Pharisiens : Je suis le Bon Pasteur.* Le Sauveur démontre qu'il est vraiment « pasteur, » car il nourrit et conduit spirituellement, comme ses propres brebis, les fidèles qu'il repaît de son corps et de son sang dans la divine Eucharistie. Puis, pour se distinguer du mauvais pasteur, il ajoute qu'il est « bon, » car il est bon en lui-même et bon dans le parfait dévouement qu'il met à accomplir ses fonctions de pasteur.

II. — Faisant le parallèle du bon et du mauvais pasteur, Jésus ajoute : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*, comme l'a donné ce divin modèle des pasteurs des âmes, suivi par tant de saints évêques, prêtres, missionnaires, qui se sont dévoués à leur ministère pastoral jusqu'à l'oubli de soi et au sacrifice de la vie.

III. — *Mais*, au contraire, le mauvais pasteur, *le mercenaire*, ainsi appelé parce qu'il agit uniquement en vue d'un profit ter-

restre, *celui qui n'est pas pasteur*, qui n'aime pas ses brebis et s'aime uniquement lui-même et les avantages que les brebis lui procurent, celui *à qui les brebis n'appartiennent pas* et qui dès lors s'en met peu en peine, *ne voit pas venir plutôt le loup*, le démon pour les ravir, l'hérétique pour les séduire, le tyran pour les persécuter, *qu'il abandonne les brebis* à la discrétion du dévastateur, *et*, craignant de compromettre sa personne ou sa fortune, il *s'enfuit*, en silence, sans opposer de résistance et sans porter secours, *et le loup les ravit*, les entraîne dans le péril ou dans le mal, *et disperse le troupeau*, en l'éloignant de l'unité catholique, ou en l'affligeant de toutes manières.

Par contre, le bon pasteur expose sa propre vie, lorsqu'il voit venir le loup ; il s'oppose aux tentations du démon par ses admonestations au troupeau, aux embûches des sectaires par ses enseignements orthodoxes, aux fureurs des tyrans par ses prières ferventes. Ne cherchant point ses propres intérêts, mais ceux de Jésus-Christ, il ne cesse de veiller sur le troupeau qui lui a été confié, en pensant au compte qu'un jour il en devra rendre à Dieu.

IV. — *Or*, continue le Sauveur, *le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire*, cherchant ses intérêts, *et qu'il ne se met point en peine des brebis* qu'il n'aime pas. *Pour moi*, ajoute-t-il, *je suis le bon Pasteur*, et, en voici la preuve : *Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent.* Jésus connaît en effet ses brebis, non seulement de vue, comme toutes choses qui sont toutes à découvert devant ses yeux, mais encore il les connait de cœur, par l'amour avec lequel il distingue seul les âmes dignes de la vie éternelle ; il les connaît aussi intimement par les traits de sa ressemblance qu'il a gravé en elles, par les ornements des vertus, par les signes des bonnes œuvres, par les enseignements de la saine doctrine, par les sentiments de la charité fraternelle qu'il leur a communiqués. Aussi, assure-t-il que ses brebis le connaissent. Les vrais fidèles effectivement connaissent Jésus-Christ par la foi et la charité qui leur découvrent ses perfections et leur rappellent ses bienfaits. Le Sauveur peut dire d'eux : Ils me connaissent, *comme mon Père me connaît, et que je connais mon Père.*

1° La première marque dès lors du bon pasteur est cette réciprocité de connaissance entre lui et ses brebis : il les visite fréquemment et avec sollicitude, il étudie leurs besoins particuliers et pourvoit à leur bien-être. De leur côté, les brebis, souvent témoins de sa vigilance et de sa tendresse, l'apprécient et l'aiment de plus en plus. Tels les rapports qui existent entre Jésus-Christ et les vrais chrétiens : il est donc le bon pasteur par excellence.

2° La seconde marque à laquelle on reconnaît le bon pasteur,

c'est le dévouement qu'il témoigne à l'égard de ses brebis. Or, peut-il y en avoir un plus grand, que d'exposer sa vie pour elles? C'est ce qui a lieu entre Jésus-Christ et les vrais chrétiens. Aussi, entendez-les dire : *Et je donne ma vie pour mes brebis.* Ce modèle des pasteurs l'a pu dire avec vérité : « J'ai abandonné » pour mon troupeau « ma maison et ma famille, » c'est-à-dire les anges, « j'ai délaissé mon héritage, » le royaume céleste, « et j'ai livré ma vie entre les mains de mes brebis. »

3° La troisième marque du bon pasteur est de conduire toutes les brebis au bercail. Aussi, pour montrer qu'il ne devait pas mourir pour les Juifs seuls, le Sauveur ajouta : « En vertu de la prédestination, *j'ai encore d'autres brebis*, qui m'appartiendront un jour par la foi, et *qui ne sont pas de cette bergerie*, c'est-à-dire de la Synagogue, mais bien de la Gentilité. *Il faut*, il est opportun *que je les amène aussi*, que je les réunisse dans une même Église. *Elles écouteront ma voix*, recevront ma doctrine, *et* alors *il n'y aura* plus *qu'un troupeau*, l'Église catholique formée des Juifs et des Gentils, *et qu'un* seul *Pasteur*, Jésus-Christ au ciel et le Pape son vicaire sur la terre.

V. — Faisant maintenant un retour sur nous-mêmes, demandons-nous-le, sans nous flatter. Jésus-Christ est le Bon Pasteur. Sommes-nous ses brebis? Avons-nous la douceur et la docilité des brebis? Suivons-nous partout notre Pasteur? Entendons-nous sa voix?

VI. — Jésus-Christ nous donne une marque certaine pour reconnaître si nous sommes de ses brebis : c'est de voir si nous le connaissons. Or, connaître Jésus-Christ, ce n'est pas seulement savoir de lui qu'il est la seconde personne de la Sainte Trinité, s'être bien persuadé que, n'étant que misère, ténèbres et péché, nous ne pouvons rien sans lui, comme il le dit lui-même, mais que par lui et avec lui nous pouvons tout, parce qu'il est notre lumière, notre force, notre sainteté, que nous devons le prendre pour notre modèle en toutes choses, et faire en tout sa volonté, et non pas la nôtre.

Seigneur Jésus, vous qui avez tout donné en nous, pour vos brebis, votre vie pour le prix de leur rachat, votre chair pour leur nourriture, votre sang pour leur breuvage, porte de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante, mettez-moi au nombre de vos brebis, dirigez-moi dans la voie du salut, afin que je n'écoute pas la voix du monde et du démon, mais la vôtre seulement. Faites que j'obéisse à vos préceptes et à vos conseils, de telle sorte que, vivant de la vie de la grâce et plus tard de la vie de la gloire, je trouve dans les pâturages célestes un éternel rassasiement. *Amen.*

IIIme DIMANCHE APRÈS PAQUES

SOMMAIRE. — 1. Le dernier discours du Sauveur à la Cène. — 2. Comment il fortifie ses disciples contre l'épreuve de la séparation prochaine. — 3. Comment la tristesse des Apôtres se changera en joie. — 4. Application morale. — 5. Comparaison. — 6. Sens moral. — 7. Le second avènement du Sauveur. — 8. La maternité de l'Église. — Prière.

I. — C'était le dernier soir du Sauveur. Après la Cène, lorsque le traître Judas fut sorti, Jésus était resté seul avec les apôtres, qu'il avait lui-même purifiés, en leur lavant les pieds. Lors donc qu'il leur eut laissé l'Eucharistie comme legs suprême, il leur adressa pour dernière consolation un discours admirable, dont toutes les paroles étincellent de lumière et brûlent de charité, car elles sont remplies d'une céleste douceur et d'une clarté divine.

C'est S. Jean, le disciple de la dilection, qui nous a conservé ce discours, dont il avait ressenti, plus que tout autre, la douce et sublime onction.

« Alors enfin, s'écrie S. Anselme, la sainte compagnie de vos apôtres se désaltéra pleinement à la source sacrée de l'amour, en recueillant avec une pieuse avidité les suaves paroles qui découlèrent abondamment de votre bouche divine, après qu'eut été rejeté dehors le vase immonde, indigne de recevoir une liqueur si pure. »

II. — Tout d'abord, annonçant à ses apôtres attristés qu'il va bientôt les quitter, il cherche à les fortifier contre cette terrible épreuve. *Jésus dit à ses disciples : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et un peu de temps encore, et vous me reverrez, parce que je vais à mon Père. Sur cela, quelques-uns de ses disciples se dirent les uns aux autres : Que veut-il nous dire par là : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et un peu de temps encore, et vous me reverrez, parce que je vais à mon Père? Ils disaient donc : que signifie cela : Encore un peu de temps? Nous ne savons ce qu'il veut dire. Jésus, connaissant qu'ils voulaient l'interroger, leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que j'ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et un peu de temps encore, et vous me reverrez.*

Dans leur sens littéral, les paroles du Sauveur, dont s'étonnaient les disciples, s'appliquent à sa Passion, à son ensevelisement et à sa résurrection ; peu d'heures seront écoulées, avant que leur maître, descendant dans les profondeurs du sépulcre, disparaisse pour un temps à leurs yeux. Le monde, c'est-à-dire les Juifs que le démon inspire, se réjouira, les apôtres seront dans une grande tristesse. Mais bientôt, à la vue de la glorieuse

résurrection du Sauveur, cette tristesse se changera en joie. Telle est la manière la plus naturelle d'entendre ce discours de Jésus.

Dans le sens moral, ces mêmes paroles nous rappellent que le temps de cette vie, quelque longue qu'elle puisse être, n'est qu'un peu de temps en comparaison de l'éternité. Nous faisons cependant des projets pour ce peu de temps, et nous ne pensons point à faire quelque chose qui puisse nous être utile pour l'éternité. Quel aveuglement!

III. — Prenant ensuite la forme solennelle dont il use dans les grandes circonstances, le Sauveur dit : *En vérité, en vérité je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous, mais le monde sera dans la joie*, comme s'il avait triomphé de moi ; *vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse se changera en joie.*

En effet, à la mort de Jésus-Christ, les Juifs mondains et terrestres se félicitèrent d'avoir détruit en lui tous ses partisans, les apôtres au contraire s'affligèrent d'avoir perdu en lui leur divin Maître ; mais ils furent bientôt consolés par sa résurrection victorieuse, par son admirable ascension et surtout par la descente merveilleuse du Saint-Esprit.

C'est ainsi qu'aux chagrins et aux larmes Dieu fait succéder l'allégresse et la joie.

IV. — Demandons-le-nous. Si un personnage, digne de foi, assez puissant pour faire ce qu'il dit, nous promettait de changer en or toutes les pierres que nous lui apporterions, avec quelle ardeur nous rassemblerions de tous côtés les plus grosses pierres que nous trouverions, et en aussi grand nombre que possible, Eh bien! le Seigneur tout puissant, qui est la vérité infaillible, nous assure que les peines se changeront pour nous en consolations, si nous les supportons patiemment pour son amour; nous devons donc souffrir très volontiers toutes les tribulations et les épreuves, même les plus nombreuses et les plus fortes, afin d'augmenter nos mérites et nos récompenses. Aussi, pour montrer que la félicité sera proportionnée à l'affliction précédente, Jésus-Christ ne se borne pas simplement à dire : « Après votre tristesse, vous serez dans la joie; » mais, il dit très bien : « Votre tristesse se changera en joie. »

Le partage des chrétiens et celui des gens du monde en cette vie paraît bien différent. Mais la tristesse des chrétiens ne sera pas longue, et la joie du mondain sera bien courte. Les gémissements de la pénitence et les afflictions produiront une joie qui ne finira point : les plaisirs du siècle produiront des tourments qui n'auront point de fin. Choisissons.

Ah! Seigneur, notre choix est tout fait. Mais, donnez-nous ces larmes heureuses qui seront changées en joie, et faites-nous

craindre cette malheureuse joie qui sera suivie d'une éternelle séparation d'avec vous !

V. — Pour mieux faire entendre à ses disciples la grandeur des peines et des consolations qui les attendaient, le Sauveur employa la comparaison suivante : *Quand une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue; mais, après qu'elle a mis au monde un fils, elle ne se souvient plus de ses douleurs, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde.* Puis, appliquant cette comparaison aux apôtres, le Sauveur ajoute : *C'est ainsi que vous êtes maintenant dans la tristesse*, comme si vous étiez dans le travail de l'enfantement, parce que c'est le temps de ma Passion ; *mais* ensuite *je vous reverrai*, et *alors votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira cette joie.*

En effet, lorsque, après sa Résurrection glorieuse, Jésus-Christ se montra doué d'une vie immortelle, ses disciples furent comblés d'une joie, que personne ne put leur ravir. Ils eurent, il est vrai, à subir ensuite des persécutions et des tourments pour leur divin Maître ; mais, soutenus par l'espérance de ressusciter comme lui et de le revoir dans le ciel, ils supportèrent volontiers toutes les adversités ; bien plus, ils regardèrent comme un bonheur et une gloire d'endurer toute espèce d'épreuves pour son amour.

VI. — Au sens moral, nous pouvons considérer comme adressées à toute l'Église dans la personne des apôtres, les paroles qui précèdent et qui forment la conclusion de l'Évangile de ce jour, ainsi que les suivantes : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Les mondains se réjouissent, parce qu'ils se complaisent dans les choses présentes, sans se préoccuper de mériter la félicité de la vie future. Les bons, au contraire, s'affligent, parmi les nombreuses peines de cette vie ; ils pleurent sur leurs propres péchés et sur les péchés d'autrui, sur leur exil en ce monde et sur le retardement de leur entrée dans la patrie ; ils s'efforcent ainsi de mériter les récompenses éternelles au moyen des souffrances temporelles, car « c'est par la voie des tribulations que nous devons entrer dans le royaume de Dieu. »

VII. — Donc, en disant : « Je vous verrai de nouveau, » Jésus-Christ nous promet son second avènement, qui procurera à l'Église entière la rémunération parfaite de tous les justes. C'est comme s'il nous disait : Je vous apparaîtrai de nouveau, afin que vous me contempliez par la vision béatifique ; en vous associant alors à ma gloire, je vous délivrerai de vos ennemis, et, en vous couronnant après vos triomphes, je vous prouverai que j'assistais comme témoin à tous vos combats.

VIII. — Suivant un pieux interprète, cette femme, dont le Sauveur vient de parler, figure la sainte Église, qui est féconde en bonnes œuvres et qui engendre à Dieu des enfants spirituels. — Tandis qu'elle enfante, c'est-à-dire tandis qu'elle s'applique à augmenter les fruits de ses vertus au milieu des tentations et des épreuves, elle ressent de la tristesse, parce que son heure de souffrir est venue, car, dit S. Paul, « personne ne hait sa propre chair. » — Mais, lorsqu'elle a engendré, c'est-à-dire lorsque, après avoir remporté la victoire, elle reçoit la couronne, elle ne se souvient plus de ses maux passés, parce qu'elle se réjouit des biens célestes qui procurent l'immortalité. Car, de même qu'une femme s'applaudit d'avoir mis un homme au monde, ainsi l'Église se félicite d'avoir assuré la vie éternelle à ses fidèles enfants. Or, selon la remarque d'un saint Père, comme on dit communément qu'un homme est né, lorsque, quittant le sein de sa mère, il paraît au jour, ne peut-on pas dire également qu'il est né celui qui, rompant les liens de sa chair, parvient à la lumière de l'éternité? Voilà pourquoi les solennités des saints s'appellent la fête de leur naissance, et non pas de leur mort.

Mon Dieu, donnez-nous la joie des saints, après les larmes de l'exil !

IVme DIMANCHE APRÈS PAQUES

SOMMAIRE. — 1. Le but de cet Évangile. — 2. Si le Sauveur a eu besoin de monter au ciel. — 3. Vrai sens de ces paroles. — 4. Deux conclusions morales. — 5. Comment le Saint-Esprit convainc le monde du péché, de justice et de jugement. — 6. Les vérités que les Apôtres ne peuvent pas encore porter. — 7. Comment le Saint Esprit nous enseigne toute vérité. — 8. Comment l'Esprit dit ce qu'il a entendu. — 9. Comment l'Esprit reçoit de ce qui est à Jésus. — Prière.

I. — Tout cet Evangile se rapporte à la venue de l'Esprit-Saint, dont Jésus n'avait point encore jusqu'à ce jour entretenu ses apôtres, parce que, leur dit-il, il était avec eux, *quia vobiscum eram.* Consolés et soutenus par la présence du divin Maître, ils trouvaient en lui à toute heure tout ce dont ils avaient besoin : le rafraîchissement dans la peine, la lumière dans le doute, la force dans la faiblesse ; mais, maintenant que les joies de cette divine assistance vont leur être enlevées, le bon Maître, qui ne laisse point les siens orphelins, leur promet un consolateur, un guide, dont le secours, quoique invisible, sera efficace. A nous tous aussi cet Esprit-Saint est donné, et c'est à nous aussi que Jésus-Christ parle dans la personne de ses apôtres. Recueillons ses discours ; souvenons-nous surtout que la tribulation nous a été

annoncée par la vérité infaillible, et, lorsque viendra l'heure où nous serons persécutés, que notre cœur ne murmure pas ! Jésus nous l'a dit, que tel serait notre partage ; nous le savions par avance ; et, lorsque nous sommes entrés au service de Dieu, nous avons dû préparer notre âme à la tentation et à l'épreuve, suivant ce qui est écrit dans les livres sapientiaux : « Mon fils, quand tu entres au service de Dieu, prépare ton âme à la tentation. » C'est l'avertissement que *Jésus* nous donne, quand *il dit à ses disciples : Je vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais. Mais, parce que je vous ai ainsi parlé, votre cœur est rempli de tristesse.*

II. — *Cependant*, continue le Sauveur, *il vous est utile que je m'en aille.* Devons-nous penser que le Sauveur, qui ne fut jamais séparé de la sainte et indivisible Trinité, avait besoin de monter au ciel qu'il n'avait pas quitté, pour envoyer le Saint-Esprit à ses apôtres? Assurément l'esprit d'un chrétien ne saurait s'arrêter à une imagination aussi grossière. Quel est donc le sens de cette parole : « Il vous est utile que je m'en aille ? »

III. — Le Sauveur dit à ses apôtres attristés : « Il vous est utile que je m'en aille, » en remontant vers mon Père, afin que vous commenciez à me connaître spirituellement et que vous cessiez de m'aimer selon la chair, de peur que la jouissance de mon humanité ne soit pour vous comme du lait dont vous vous contentiez sans aspirer à une nourriture plus excellente qui est la contemplation de ma divinité. Oui, mon départ vous est vraiment utile, *car, si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra point à vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai.* Il faut qu'en vous sevrant pour un temps de ma présence visible, je vous guérisse de cette affection trop naturelle, qui empêche le divin consolateur de venir en vous ; car, tant que vous éprouvez une affection trop charnelle à mon égard, vous ne serez pas dans les dispositions convenables pour recevoir parfaitement le Saint-Esprit.

Sans quitter la terre, Jésus-Christ aurait pu donner le Saint-Esprit à ses apôtres ; mais, il ne voulut pas le leur communiquer alors, parce qu'ils n'étaient pas encore assez dignes de le recevoir. En effet, cet Esprit infiniment pur ne se repose avec complaisance que dans les âmes entièrement spirituelles, détachées de toute consolation sensible. La consolation divine est si délicate qu'elle ne se communique point à ceux qui en recherchent d'étrangères. C'est une remarque de S. Bernard.

Un autre commentateur dit aussi : « Le Seigneur Jésus se déroba corporellement à la vue de ses disciples, afin qu'ils apprissent à l'aimer spirituellement ; il monta dans les cieux pour attirer les cœurs après lui, afin que l'amour se portât où est le Bien-aimé.

Jusqu'à ce jour encore, Jésus-Christ console ses amis par une sorte de présence corporelle dans les Saintes Ecritures, les Sacrements et les autres exercices extérieurs des vertus; mais, quelquefois aussi, il leur retire sagement ces diverses consolations sensibles, afin qu'ils goûtent d'une manière d'autant plus pure la douceur ineffable de l'amour spirituel, qu'ils ne trouvent rien au dehors, même dans la pratique de la vertu, où ils puissent reposer leurs cœurs. »

IV. — Conclusion. Si la présence corporelle du Fils de Dieu mettait obstacle à la réception du Saint-Esprit sur les apôtres, à plus forte raison l'affection charnelle des choses terrestres s'oppose à la réception de ces dons excellents.

Autre conclusion. Les apôtres ne pouvaient recevoir le Saint-Esprit, parce qu'ils étaient attachés à la présence corporelle de Jésus-Christ d'une manière trop charnelle. Comment pouvons-nous le recevoir, nous qui sommes attachés, non à Jésus-Christ, mais au monde, qui est l'ennemi de Jésus-Christ, et à nous-mêmes?

V. — Je m'en vais et je vous enverrai le consolateur. *Et, lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde du péché, de la justice et du jugement : du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi; de la justice, parce que je vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus; du jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.*

1° Le péché qui consomme tous les autres et les rend sans rémission, c'est de ne pas croire en Jésus-Christ. Voilà le péché reproché et imputé au monde infidèle.

Mais, si le monde est repris touchant le péché, comment l'est-il touchant la justice? Et, s'il est convaincu d'incrédulité, que veut dire qu'il soit convaincu de justice?

2° La justice, que l'Esprit-Saint reproche au monde, c'est la justice des fidèles qui rend son péché impardonnable, c'est la justice de ceux qui croient en Jésus-Christ, après qu'il a quitté le monde pour retourner à son Père; c'est la justice des apôtres qui, ne voyant que le Fils de l'Homme, ont cru au Fils de Dieu.

Cette foi, cette justice sera opposée au monde et aggravera sa condamnation. « Il convaincra le monde de la justice, parce que je vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus. »

Seigneur Jésus, qu'est-ce donc à dire? Pourquoi ajoutez-vous : « Vous ne me verrez plus? » Quoi! nous ne vous verrions plus jamais!... A Dieu ne plaise que nous l'entendions ainsi! Nous ne vous verrons plus tel que vous avez apparu sur cette terre, pauvre, humble et souffrant; nous vous verrons dans votre gloire, dans votre éternité bienheureuse; nous vous verrons tel que nous vous attendons par l'espérance et que nous vous pos-

sédons par la foi, par cette foi simple et fervente qui sera notre justification et la condamnation des incrédules.

3° Enfin, le Saint-Esprit convaincra le monde touchant le jugement, parce que le prince du monde est déjà jugé : c'est-à-dire qu'il lui annoncera un jugement semblable à celui qu'a subi Satan, son chef et son maître.

VI. — Jésus reprit : *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais elles sont en ce moment au dessus de votre portée.* De même que Notre-Seigneur avait dit à Pierre : « Vous ne pouvez pas me suivre maintenant, vous me suivrez plus tard ; » de même, il dit à ses disciples : « Vous ne pouvez pas porter ou comprendre maintenant ces choses. » Sera-ce présomption de notre part de penser comprendre ce que les apôtres n'entendaient pas? Non, répond S. Augustin, car Pierre, après avoir reçu le Saint-Esprit, renia son maître que tant de chrétiens de l'âge et du sexe le plus tendre ont courageusement confessé, et comme leur courage a été au dessus du sien, notre intelligence peut s'élever au dessus de la sienne.

VII. — *Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute la vérité,* ou, comme il est dit dans une autre version, « nous conduira dans toute la vérité. » Ce ne sera pas sur cette terre sans doute, car ici nous ne pouvons connaître qu'en partie, suivant la parole de l'apôtre ; mais, arrivés à la patrie bienheureuse, nous verrons la vérité sans voile, nous habiterons en elle.

Hélas ! ici-bas, trop souvent nous ignorons la vérité, parce que nous n'avons pas le Saint-Esprit, et c'est lui qui l'enseigne. Ainsi, ou nous ne croyons rien, ou nous croyons trop légèrement. Nous suivons les imaginations des hommes, parce qu'elles nous plaisent ; et nous ne croyons pas les vérités de l'Évangile, parce qu'elles nous condamnent.

VIII. — *Il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir.* Ces paroles du Sauveur ne doivent pas produire en nous une impression fausse et grossière, et nous ne devons pas penser que l'Esprit est enseigné à la manière des hommes, de telle sorte qu'il fut un temps où, n'étant pas enseigné, il ignorait. Il n'en est point ainsi. La science de l'Esprit et sa parole sont éternelles, comme l'enseignement du Père est éternel, et ce discours ne signifie pas autre chose, si ce n'est que du Père procèdent toute science, toute parole et tout enseignement.

IX. — *C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.* Tout ce qu'a mon Père m'appartient.

A cause de cela, je vous ai dit : « Il recevra de moi et il vous annoncera » ce qu'il a reçu.

Ne pensons pas cependant, ainsi que l'ont fait quelques hérétiques, que l'Esprit-Saint soit moindre que le Fils, comme si, le Fils recevant du Père, et l'Esprit recevant du Fils, il y eût des degrés et des différences entre leurs natures. Jésus lui-même nous le fait entendre : « Tout ce qu'a mon Père m'appartient. A cause de cela, je vous ai dit : L'Esprit recevra de moi. » L'Esprit reçoit donc du Père, comme il reçoit du Fils, l'Esprit procède du Père et du Fils.

Otez-nous notre propre esprit, Seigneur, afin que nous suivions le Saint-Esprit. Qu'il nous enseigne toute vérité de cette manière suave qui la fait suivre parce qu'elle la fait aimer.

Vme DIMANCHE APRÈS PAQUES

SOMMAIRE. — 1. Ce qui précède. — 2. Comment les apôtres n'ont rien demandé au nom de Jésus-Christ. — 3. Comment ils doivent demander. — 4. Pourquoi Jésus parlait en paraboles. — 5. Comment il faut aimer Jésus pour être aimé de son Père. — 6. Comment Jésus retourne à son Père. — 7. Jésus sait tout, allons à son école. — Prière.

I. — Jésus venait de dire à ses disciples : « Vous maintenant, vous êtes tristes. Je vous reverrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous enlèvera votre joie. Dans ce jour, vous ne me demanderez plus rien. »

Le jour où les disciples ne demanderont rien au Sauveur, ne lui feront ni questions, ni prières, car le texte original offre les deux sens, ce jour assurément ne peut s'entendre du temps qui suivit la résurrection. Nous savons en effet que les apôtres lui adressèrent plusieurs questions, et l'Église depuis lors n'a pas cessé un seul instant d'invoquer le médiateur. D'ailleurs, cette joie, qui remplira le cœur des apôtres et que nul ne leur enlèvera, ne saurait être non plus la présence corporelle du Sauveur, qui, au bout de quarante jours, leur fut ravie. Il faut donc penser que ce peu de temps, pendant lequel nous ne verrons pas le Sauveur, c'est le temps de la vie présente, c'est le siècle actuel, et que les paroles du Seigneur prises dans leur ensemble s'adressent, dans la personne des apôtres à toute l'Église militante, justement comparée, comme nous l'avons vu au troisième dimanche après Pâques, à une femme qui enfante dans la tristesse et les gémissements. Le jour dès lors, où nous ne demanderons rien à Jésus-Christ, ni éclaircissements sur la doctrine, ni

grâces pour le salut, c'est le grand jour de l'éternité ; les choses secrètes nous y seront manifestées. Nous y serons confirmés à jamais dans la paix et l'amour de Dieu.

II. — Immédiatemennt après, *Jésus dit à ses disciples*: *En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon nom.* Les apôtres n'avaient demandé que des choses vaines, inutiles pour leur salut; ou bien, ils n'avaient pas su les demander par les mérites du médiateur, condition pour être exaucé, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

III. — *Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.* Demandez que votre joie soit entière, et vous la recevrez. Demandez le salut, et votre prière sera exaucée.

IV. — *Je vous ai dit ces choses en paraboles: le temps vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai clairement de mon Père*, par le moyen de l'inspiration de l'Esprit-Saint.[1]

V. — *En ce temps-là, vous demanderez en mon nom.* Jésus-Christ nous assure que nous obtiendrons tout ce que nous demanderons en son nom. Nous nous plaignons de ce que nous n'obtenons pas ce que nous demandons : c'est ce que nous ne demandons pas au nom de Jésus-Christ. Demander au nom de Jésus-Christ, c'est demander ce qui est conforme à son esprit, et souvent nous demandons ce qui est contraire. Nous sommes indignes d'obtenir de Dieu par nous-mêmes ; or, s'appuyer sur ses propres vertus et sur ses bonnes œuvres, c'est demander en son propre nom, et ce n'est qu'au nom de Jésus-Christ que nous pouvons demander ; ce n'est que par lui, par son sang et ses mérites, que nous avons accès auprès du Père. Espérons tout de lui, et mettons toute notre confiance dans sa médiation puissante.

VI. — *Et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous ; car mon Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.* Lui-même vous a prévenus, en vous aimant le premier, et parce que vous avez fidèlement répondu à cette grâce gratuite, il vous aime d'un amour nouveau.

En effet, un autre obstacle qui nous empêche d'obtenir ce que nous demandons, c'est que nous n'aimons pas Jésus-Christ. Le Père Éternel ne nous aime que quand nous aimons son Fils, et il ne nous accorde nos demandes que quand il nous aime. Est-ce aimer Jésus-Christ que d'aimer le monde, qui est son grand ennemi, qui l'a crucifié ; le monde, dont le prince est le démon ;

1. Voir l'Homélie sur l'Évangile de la Sexagésime.

le monde, dont les maximes sont si opposées à celles de l'Évangile que Jésus-Christ a établi par son sang?

Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde; maintenant je quitte le monde, et je retourne à mon Père[1]

VII. — *Les disciples lui dirent: C'est maintenant que vous parlez clairement, et que vous ne vous servez plus de paraboles. Nous voyons bien à présent que vous savez toutes choses, et qu'il n'est pas nécessaire qu'on vous interroge: c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.* — Jésus-Christ sait toutes choses, et nous n'avons pas besoin de l'interroger, mais nous avons un très grand besoin de l'écouter. Que nous serions savants, si nous allions à son école!

Seigneur, apprenez-nous à prier, afin que nous obtenions la charité: avec elle, nous aurons tout, puisque nous vous posséderons; sans elle, nous n'aurons rien.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

SOMMAIRE. — 1. Choix des Évangiles aux environs de la Pentecôte. — 2. Comment l'Esprit rend témoignage par les apôtres. — 3. Comment le divin consolateur atteste sa présence dans notre âme. — 4. Comment on reconnaît la présence du Saint-Esprit chez les pénitents, les vertueux et les parfaits. — 5. Signes qui conviennent aux trois différents états. — 6. Les avertissements du Sauveur. — Prière.

I. — C'est toujours au discours de la Cène que sont empruntés les Évangiles par lesquels l'Église nous prépare à recevoir une nouvelle effusion du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte. Continuons de les méditer dans cette intention.

II. — *Jésus dit à ses disciples: Lorsque le consolateur sera venu, cet Esprit de vérité, qui procède du Père, et que je vous enverrai de la part de mon Père, il rendra témoignage de moi; et vous aussi vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.*

L'Esprit-Saint rendra témoignage dans le cœur des apôtres; il leur donnera la force de confesser hautement la doctrine de leur maître et de publier tout ce qu'ils ont vu et appris de lui. L'Esprit rendra un témoignage intérieur, les apôtres rendront un témoignage extérieur; l'Esprit-Saint les inspirera; ils prêcheront hardiment suivant ses divines inspirations.

III. — Voulez-vous savoir comment le divin consolateur atteste sa présence, et comment vous pouvez reconnaître, si vous l'avez

1. Voir l'Homélie sur l'Évangile du quatrième Dimanche après Pâques.

reçu véritablement? Interrogez votre cœur: si vous y trouvez l'amour sincère envers le prochain, soyez assurés que le Saint-Esprit habite en vous; car cette dilection surnaturelle ne peut venir que de la grâce céleste, comme l'apôtre le déclare en disant: « La divine charité a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » S. Jean Chrysostôme ajoute: « Si nous ne désirons rien que le bien, sachons que l'Esprit-Saint demeure en nous; mais il s'est retiré de nous, si nous voulons le mal. » De ce qui précède, concluons que, si la présence du Saint-Esprit dans une âme n'est pas visible en elle-même, elle le devient par ses effets extérieurs.

IV. — Nous ne pouvons reconnaître avec certitude la présence du Saint-Esprit dans une âme quelconque, parce que nous ne savons ni d'où il vient, ni où il va, comme Jésus-Christ le disait à Nicodème. Cependant, d'après les effets extérieurs qu'il produit ordinairement, nous pouvons conjecturer, avec plus ou moins de vraisemblance, qu'il existe ou agit en telle ou telle personne.

Ces effets, qui sont les signes probables du Saint-Esprit, varient suivant les trois états de la vie spirituelle; car il n'opère point de la même manière dans tous les hommes: 1° Il souffle ou respire en ceux qui débutent, il habite en ceux qui progressent, et il remplit les parfaits.

1° Or, selon S. Bernard, il y a trois signes particuliers pour distinguer si l'Esprit-Saint inspire vraiment les commençants ou pénitents: 1° Le premier est la douleur d'avoir commis le péché; car le Saint-Esprit, qui déteste toute souillure, ne peut diriger une personne vicieuse, encore livrée à l'iniquité; 2° Le second signe est le ferme propos de ne plus commettre le péché; car nul ne peut former de lui-même cette salutaire résolution, si sa propre faiblesse n'est pas aidée par la grâce efficace du Saint-Esprit; 3° Le troisième signe est une prompte disposition à faire le bien; car, selon S. Grégoire, l'amour divin que produit le Saint-Esprit n'est jamais oisif et il accomplit de grandes choses partout où il est.

2° Quant aux âmes plus avancées et déjà vertueuses, il y a pareillement trois signes pour discerner si le Saint-Esprit habite vraiment en elles: 1° Le premier est un exact et fréquent examen de sa conscience, non seulement à l'égard des péchés mortels, mais encore à l'égard des fautes vénielles; car, de même que le Saint-Esprit est opposé aux péchés mortels, ainsi la charité fervente qu'il excite est ennemie des fautes même vénielles qu'elle s'empresse de proscrire pour ne pas lui déplaire; 2° Le second signe est la diminution de la concupiscence, parce que plus la charité s'accroît dans un cœur, plus s'y affaiblit la convoitise des

choses temporelles ; 3° Le troisième signe est l'observation fidèle des préceptes divins, parce que sans elle il n'y a point de véritable charité.

3° Quant aux parfaits, trois autres signes peuvent nous indiquer s'ils sont vraiment remplis du Saint-Esprit : 1° Le premier est la manifestation divine. Comme l'Esprit de Dieu est essentiellement un Esprit de vérité, il ne saurait posséder une âme sans l'instruire et lui communiquer sa doctrine, aussi, révèle-t-il des secrets particuliers à ses amis privilégiés, comme à d'intimes confidents ; 2° Le second signe consiste à ne craindre que Dieu seul, non point d'une manière servile, mais filiale, qui n'a rien de pénible ; car, « la charité parfaite chasse la crainte, » que ressent un esclave à l'égard de son maître. Voilà pourquoi l'apôtre disait : « Où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté, » qui porte l'homme à se conduire envers Dieu, comme un enfant à l'égard de son père ; 3° Le troisième signe est le désir même de la mort ; car celui qui est embrasé de l'amour divin souhaite d'être délivré de la vie présente pour être réuni à Jésus-Christ. Heureuse l'âme qui éprouve ce généreux sentiment, à l'exemple de S. Paul ! Elle peut très justement présumer qu'elle est remplie du Saint-Esprit, car lui seul peut ainsi la détacher de toute affection terrestre.

V. — Outre les signes précédents, trois autres qui conviennent aux différents états induisent à croire que le Saint-Esprit agit ou existe vraiment dans une âme : 1° Le premier est l'abondance des larmes pieuses ; 2° Le second est le pardon des injures, et 3° le troisième est le désir des biens célestes.

Ces trois signes sont représentés par les trois formes, sous lesquelles le Saint-Esprit a paru : 1° En effet, sur Jésus-Christ transfiguré, il est descendu sous forme de nuée ; et, comme les nuées se résolvent en pluie au souffle du vent du midi, de même aussi, à l'approche du Saint-Esprit, les âmes se répandent en larmes ; 2° De plus, sur Jésus-Christ baptisé, il est descendu sous forme de colombe, et cet oiseau est l'emblème de la mansuétude qui doit régner dans le cœur du chrétien ; 3° Sur les apôtres assemblés, il est descendu sous forme de feu ; et, comme le feu tend toujours en haut, il est l'image du Saint-Esprit qui porte toujours les cœurs vers le ciel.

VI. — *Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez point scandalisés*, quand elles arriveront. [1] *Ils vous chasseront de leurs synagogues, et le temps même approche, où quiconque vous fera mourir croira rendre gloire à Dieu. Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne*

1. Voir l'Homélie sur l'Évangile des troisième et quatrième Dimanches après Pâques

connaissent ni mon Père ni moi. Mais je vous ai dit ces choses afin que, quand ce temps arrivera, vous vous souveniez que je vous les ai dites.

Nous sommes tenus de rendre témoignage à Jésus-Christ, c'est-à-dire de faire connaître par toute notre vie que nous croyons en lui, que nous sommes soumis aux règles du saint Évangile. Nous ne devons pas rougir d'en faire profession.

La pratique de l'Évangile expose à des contradictions, et nous devons nous attendre à être persécutés, même par nos parents et nos amis, parce qu'il y a aujourd'hui peu de chrétiens qui connaissent Dieu le Père et Jésus-Christ. Souvenons-nous alors que Jésus-Christ nous en a avertis.

Nous ne pouvons sans vous, Seigneur, résister au monde, qui ne vous connaît pas; donnez-nous votre amour, et nous ne craindrons rien.

LE SAINT JOUR DE PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. La différence entre les disciples de Jésus et le monde. — 2. Comment il faut entendre la promesse du Sauveur relative aux enseignements du Saint-Esprit. — 3. La paix du Sauveur. — 4. Elle n'est pas comme celle du monde. — 5. Pourquoi les disciples ne doivent point se troubler du départ de Jésus. — 6. Je vais et je reviens. — 7. Je vais à mon père. — 8. Le prince de ce monde. — 9. Jésus sort du Cénacle. — Prière.

I. — Jésus venait de promettre à ses apôtres qu'il se manifesterait à eux, et l'un d'eux, Jude, frère de Jacques, lui demanda : « Seigneur, pourquoi vous découvrirez-vous à nous, et non pas au monde? » *Jésus* lui répondit, et, en parlant à S. Jude, il *dit à* tous *ses disciples* : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui*, et *nous ferons en lui notre demeure*. Ainsi donc, la preuve de notre amour envers Jésus-Christ est de pratiquer ce qu'il nous a enseigné. Il y a donc, hélas! bien peu de chrétiens, qui aiment Jésus-Christ, puisqu'il y en a si peu qui vivent selon l'Evangile! *Celui qui ne m'aime pas ne gardera pas mes paroles; et* il aura grand tort, car *la parole que vous avez entendue n'est pas de moi* comme homme, *mais* elle est *du Père qui m'a envoyé.*

Le disciple interroge le maître : Pourquoi cette différence entre nous et le monde? Quelle chose donc nous sépare du monde? — Une seule, lui répond Jésus : l'amour, et, par l'amour, la pratique des commandements : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. » C'est l'amour qui fait les saints et qui établit dans leurs cœurs cette paisible demeure, où le Père et le Fils se

plaisent à habiter. Jésus ne se manifeste qu'à ceux qui l'aiment, et ne se manifeste qu'à proportion de leur amour, de telle sorte que celui qui aime le mieux, est aussi celui qui connaît et qui sait le mieux.

II. — *Je vous ai dit ces choses, pendant que je demeurais avec vous; mais le consolateur, l'Esprit-Saint, que mon père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit.*

Devons-nous donc entendre ces paroles du Sauveur, en ce sens qu'à lui appartient la parole et à l'Esprit-Saint l'enseignement, de telle sorte que le Verbe ne donnât pas aux fidèles l'intelligence des discours qu'il prononce?

S. Augustin répond à cette question : A Dieu ne plaise, dit-il, qu'une pensée si grossière trouve place dans notre cœur! La Trinité tout entière parle, la Trinité tout entière enseigne, la Trinité tout entière donne le sens des enseignements. Mais, la faiblesse humaine ne pourrait concevoir aucune idée de la triplicité des personnes divines, si l'Esprit ne les distinguait, en attribuant à chacune en particulier des actions qui leur sont communes; et nous-mêmes, en nommant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que faisons-nous autre chose que de séparer dans notre discours ce qui est inséparablement uni? Il convenait d'ailleurs d'attribuer au Verbe Incarné la parole, qui est sa plus fidèle image entre les créatures, et de donner à l'Esprit, dont l'action est intérieure et invisible, l'enseignement et l'intelligence des choses cachées.

C'est pour cela que le Sauveur dit : « Je vous dis ces choses; l'Esprit-Saint vous les enseignera et vous les expliquera. » Les apôtres, en effet, n'entendirent bien et ne prêchèrent efficacement la doctrine du divin Maître qu'à partir du jour où ils reçurent l'Esprit dans le Cénacle, et c'est l'Esprit encore qui, suivant la mesure des besoins, dévoile à l'Eglise tout ce qu'il lui faut connaître des trésors cachés dans l'Evangile de son Epoux divin.

III. — *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix.* En donnant, en laissant la paix à ses disciples, Jésus-Christ accomplit la parole du Prophète : « Il y aura abondance de paix, et la paix surpassera la paix. » Il nous laisse la paix en nous quittant, et nous la donnera à la fin des temps. Il nous laissera la paix par laquelle nous vaincrons nos ennemis ; il nous donnera la paix dans laquelle nous régnerons sans combats. Il nous laisse la paix, afin qu'ici-bas nous nous aimions les uns les autres. Il nous donnera la paix, par laquelle nous serons tous à jamais réunis dans un même sentiment. Cette paix qu'il nous laisse et cette paix qu'il nous donnera, c'est lui-même, « car il est notre paix. » Il est

notre paix sur cette terre, lorsque nous croyons en lui. Il sera notre paix dans le ciel, lorsque nous le verrons face à face.

IV. — *Je ne vous la donne pas*, cette paix, *comme le monde la donne.* Le Sauveur, dit S. Augustin, nous laisse en ce monde la paix qui nous fait triompher des démons, en nous aimant les uns les autres ; dans le ciel, il nous donnera sa paix, lorsque nous régnerons avec lui, sans crainte de nos ennemis et sans discorde avec nos frères. Il dit justement : « Je vous donne ma paix, » pour distinguer celle des justes de celle des impies, qui n'est point véritable, mais apparente et trompeuse. Voilà pourquoi il ajoute : « Je ne vous la donne pas, comme le monde la donne, » celle du monde est charnelle, passagère et extérieure ; la mienne, au contraire, est spirituelle, éternelle et intérieure.

V. — *Que votre cœur ne craigne point et qu'il ne se trouble point*, de ce que je vais vous quitter ; car si je meurs, c'est pour me préparer un triomphe complet et pour vous envoyer le Saint-Esprit. Apprenons par là à ne point trop nous affliger de la perte de nos amis, qui sortent de cette vie en de saintes dispositions ; car la mort ne fait que les conduire au bonheur éternel, sans nous priver de leur salutaire assistance ; et, lorsqu'ils reposent dans le sein de Dieu, ils peuvent nous aider bien plus efficacement que s'ils restaient sur cette terre d'exil. Donc, « que votre cœur ne se trouble point et ne s'épouvante point, » ajoute le Sauveur ; c'est-à-dire, ne vous attristez point de ma Passion imminente, mais affermissez-vous dans l'espérance de ma résurrection prochaine ; ne vous effrayez point non plus des tribulations futures qui vous menacent, mais réjouissez-vous plutôt des récompenses éternelles qui vous attendent.

VI. — *Vous m'avez entendu dire : Je m'en vais, et je reviens à vous.* Je m'éloigne en tant qu'homme, je reste en tant que Dieu. Je reviendrai bientôt, sous la forme de mon humanité, vous apporter la récompense.

VII. — *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi.* Mon Père est plus grand que moi suivant cette forme par laquelle je vais à lui, et vous qui participez à cette nature humaine qui m'abaisse au dessous du Père, vous devez vous réjouir de voir en ma personne la chair élevée à un tel degré d'honneur, et ce corps formé comme le vôtre du limon de la terre s'asseoir à la droite du Tout Puissant. « Mon Père est plus grand que moi » comme homme, et il ne m'appelle à lui que pour m'associer à son trône. « Félicitons notre humanité, dit S. Augustin, de ce que le Verbe, Fils unique de Dieu, a daigné s'en revêtir pour la placer, immortelle dans les

cieux, en sorte que la poussière tirée de la terre a été élevée à l'honneur sublime de siéger incorruptible à la droite du Père céleste. Celui dont la charité est vraiment éclairée pourrait-il ne pas tressaillir d'une vive allégresse, en considérant la gloire dont sa nature a été déjà comblée en Jésus-Christ et à laquelle lui-même espère être un jour associé par le même Jésus-Christ. »

VIII. — *Je vous le dis maintenant, avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée. Je ne m'entretiendrai pas plus longtemps avec vous, car voilà le prince de ce monde qui va venir, quoiqu'il n'ait aucun droit sur moi.*

Le prince du monde, c'est Satan; non qu'il soit le prince des créatures et de ce monde dont il est dit qu'il a été créé par le Verbe; mais il est le prince de ceux qui, aimant les choses qui passent, s'attachent à la figure de ce monde.

IX. — *Mais, afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné*, levez-vous, sortons. Et, en prononçant ces mots, le Sauveur se leva, et quitta le Cénacle pour traverser les rues de Jérusalem vers la montagne des Oliviers. Au milieu du silence de la nuit tombante, il continua l'entretien commencé, s'avançant vers l'endroit où le disciple infidèle devait le livrer à ses ennemis, afin de bien montrer que son sacrifice était volontaire, et qu'ainsi qu'il venait de l'exprimer, l'amour et l'obéissance le menaient à la mort.

Esprit-Saint, vous nous enseignez toutes les vérités, en nous les faisant aimer. Nous vous demandons en ce jour de nous enseigner les vérités qui conviennent à notre état, et de ne pas permettre que nous les oubliions. Eclairez-nous sur les obstacles qui nous empêchent de les pratiquer, afin d'avoir la paix que Jésus-Christ nous donne et que le monde ne donne point, parce qu'il ne peut l'aimer ni le connaître. Cette paix consiste dans le calme de nos passions et dans la tranquillité d'une bonne conscience; le monde, au contraire, nous excite à satisfaire nos passions, et c'est là ce qui trouble notre conscience. Ah! venez, Esprit-Saint, venez!

1er DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

SOMMAIRE. — Soyez miséricordieux comme votre Père céleste. — 2. La première sorte de miséricorde. — 3. Trois manières de juger mal le prochain. — 4. Recommandation de S. Bernard. — 5. Deux motifs pour éviter les jugements téméraires. — 6. Jugement et mesure. — 7. La seconde espèce de miséricorde. — 8. La troisième sorte de miséricorde. — 9. Pardonner et donner. — 10. La mesure versée dans notre sein

a cinq qualités. — 11. La même mesure. — 12. La comparaison de l'aveugle. — 13. La comparaison du fétu et de la poutre. — 14. Adjuration, conclusion et prière.

I. — C'était sur la montagne, d'où le Maître fit entendre aux apôtres et à la foule ce sublime discours qui en a gardé le nom. *Jésus*, entr'autres choses, *dit à ses disciples : Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux*. En effet, Dieu soulage nos misères, sans rien attendre de nous, par un pur sentiment de bonté à notre égard. De même, nous devons compatir aux misères de notre prochain, non pour en retirer quelque avantage personnel, mais en vue de son salut et par amour pour Dieu. Voilà comment cette vertu de miséricorde imprime à nos âmes le sceau de la vraie piété, parce qu'elle nous rend semblables à Dieu.

II. — Ce principe posé, Jésus-Christ signale les diverses sortes de miséricorde, dont la première consiste à ne pas juger le prochain, dont nous voyons les actes, mais dont les intentions nous échappent. C'est pourquoi le Sauveur dit : *Ne jugez pas* le prochain injustement et témérairement, *et vous ne serez point jugés*, c'est-à dire, vous ne commettrez pas ainsi un péché qui vous exposerait à être jugés par Dieu ; et si, par hasard, la faiblesse humaine vous entraîne à juger sur des apparences, *ne condamnez point, et* alors *vous ne serez point condamnés* de Dieu pour ce péché.

III. — On peut mal juger du prochain, de différentes manières : 1° Sur l'évidence même du fait ; 2° D'après des marques certaines ; 3° D'après des marques incertaines, des indications douteuses, des signes légers, et, dans cette troisième sorte de jugement, il y a trois degrés : le soupçon, le jugement et la condamnation. Ce sont spécialement ces deux derniers degrés que le Sauveur avait en vue.

IV. — S. Bernard nous le recommande : « Gardez-vous d'épier curieusement ou de juger témérairement les actes du prochain. Quand même vous le verriez faire quelque chose de répréhensible, cherchez plutôt à l'excuser ; et, si vous ne pouvez excuser l'action elle-même, excusez du moins l'intention, en attribuant le mal à l'ignorance, à la surprise ou à toute autre cause. Si l'évidence trop palpable vous enlève toute espèce de ressources pour excuser votre frère, dites-vous à vous-même : La tentation a été trop violente, il n'a pu y résister ; que serait-il advenu, si j'avais été soumis à une pareille épreuve ? »

V. — Conclusion. Deux motifs doivent nous faire éviter surtout les jugements téméraires : 1° Parce que nous ne connaissons dans quelle intention a été faite la chose qui nous paraît blâ-

mable ; 2° Parce que nous ignorons en quel état sera plus tard la personne qui nous paraît aujourd'hui vicieuse.

VI. — Pour nous en détourner, Jésus-Christ ajoute : « Le même jugement, » juste ou injuste, doux ou sévère, « que vous aurez porté » contre votre prochain, « Dieu le portera contre vous, et la même mesure que vous aurez employée » à l'égard des autres, « Dieu l'emploiera » à votre égard ; c'est-à-dire que la nature des peines sera conforme à la malice de nos jugements téméraires, et que la mesure du châtiment sera proportionnée à la dépravation de notre volonté. Il y a donc ici deux choses dont nous sommes menacés : le jugement et la mesure ; le jugement se rapporte à la nature de la faute et de la punition qui lui est réservée, et la mesure se rapporte à la grandeur de l'une et de l'autre.

VII. — Jésus-Christ nous propose ensuite la seconde espèce de miséricorde, qui consiste à pardonner. *Remettez, et l'on vous remettra ;* remettez au prochain les torts qu'il a eus envers vous, et aux pauvres les dettes qu'ils ont contractées à votre égard ; et alors, le Seigneur vous remettra les fautes dont vous vous êtes si souvent rendus coupables envers sa divine majesté, et les peines dont vous êtes redevables envers sa justice souveraine.

VIII. — Passant ensuite à la troisième espèce de miséricorde, qui est l'aumône, Jésus-Christ ajoute : *Donnez, et l'on vous donnera.* Donnez aux indigents de vos biens temporels, et Dieu vous donnera les biens spirituels de la vie éternelle.

IX. — Ces deux préceptes : « Remettez » et « Donnez, » sont comme inséparables l'un de l'autre. Voilà pourquoi S. Augustin disait : « Deux œuvres de miséricorde peuvent spécialement contribuer à notre salut : le pardon des injures et l'aumône envers les pauvres. Voulez-vous que Dieu vous pardonne, pardonnez vous-mêmes ; voulez-vous que Dieu vous donne ce que vous lui demandez, donnez ce qu'on vous demande. Voilà les deux ailes de la prière, à l'aide desquelles nous pouvons nous élever vers Dieu, si nous savons oublier les injures et soulager les malheureux. »

X. — Le Sauveur nous exhorte à pratiquer libéralement la bienfaisance et la miséricorde à l'égard de nos semblables, en considération des récompenses qu'ils nous obtiendront de Dieu ; car Dieu, par les mérites et les prières de ceux à qui nous l'aurons donné, saura récompenser même un verre d'eau froide par un bonheur sans fin. *On versera dans votre sein une bonne mesure, pressée, entassée, et s'épandant par dessus les bords.*

1° Il appelle cette récompense « une mesure, » parce qu'elle sera distribuée à chacun, en proportion de ses bonnes œuvres.

2° « Une bonne mesure, » parce que le prix de nos bonnes œuvres, c'est la béatitude, le bien par excellence, le souverain bien qui renferme tous les autres.

3° « Une mesure pressée, pleine, » car l'âme bienfaisante sera remplie, inondée des joies célestes, de façon que rien dans elle ne sera vide de gloire.

4° « Une mesure entassée, solide, » car, ce que nous voulons consolider, affermir, nous l'agitons, nous le tassons : ainsi sera consolidé, affermi pour toujours, le bonheur des élus.

5° Enfin « une mesure surabondante, s'épandant au dehors, » parce qu'elle dépassera nos mérites ; car, en retour des biens temporels et périssables que nous donnons, nous recevrons des biens éternels et divers.

6° « Cette récompense sera versée dans votre sein, » dit le Sauveur ; car, selon la remarque de S. Grégoire, ce que nous possédons avec le plus de sécurité et le plus de satisfaction, c'est ce que nous mettons sur notre cœur.

XI. — Le Sauveur ajoute : *Car on usera pour vous de la même mesure dont vous aurez usé pour les autres.* Soyez donc convaincu que vous portez votre propre sentence ; car vous serez jugé sévèrement ou doucement, suivant la manière dont vous aurez agi envers vos frères.

XII. — *Il leur faisait aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un aveugle ?* Un ignorant peut-il instruire un ignorant et le diriger dans les voies de la justice ? *Ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse* de la perdition, ou plutôt, dans le péché d'abord, puis dans l'enfer ? Donc, l'ignorant ne doit ni gouverner, ni s'ériger en maître vis-à-vis des autres. Mais, si vous jugez les fautes d'autrui, lorsque vous commettez les mêmes fautes, ne ressemblez-vous pas à un aveugle, qui conduit un autre aveugle ? Et, comment pourriez-vous diriger le prochain dans les sentiers de la vertu, si vous en êtes vous-même éloigné, vous qui prétendez être son maître ? *Le disciple n'est point au dessus du maître ; mais, tout disciple est parfait, s'il est comme son maître.*

XIII. — Le Sauveur nous propose une autre comparaison sur le même sujet : *Pourquoi voyez-vous dans l'œil de votre frère*, dans son intention et dans sa conscience, *un fétu*, une paille, le péché même le plus léger, péché qui n'aveugle pas, qui est facilement détruit par l'ardeur de la charité, comme la paille est consumée par le feu, *et n'apercevez-vous point la poutre*, un péché grave, énorme, *qui est dans votre œil*, dans votre intention et dans votre

conscience. Pourquoi, vous occupant plutôt des autres que de vous-même, avez-vous continuellement les yeux ouverts sur leurs moindres défauts pour les blâmer et les condamner, tandis que vous les fermez sur vos propres défauts, qui sont beaucoup plus considérables? *Ou*, dans ce cas, *comment*, de quel droit *pouvez-vous dire à votre frère* innocent, ou moins coupable que vous : *Mon frère, laissez-moi ôter ce fétu de votre œil*, permettez, souffrez avec patience que je corrige en vous les moindres imperfections, *ne voyant pas vous-même une poutre dans le vôtre?* Ce n'est pas l'office de tout chrétien que de corriger les scandales publics, beaucoup moins les fautes secrètes; laissez ce soin pénible aux prêtres, aux docteurs qui sont commis pour cela, et qu'eux-mêmes, avant de remplir les devoirs de leur charge, examinent soigneusement les motifs qui les font agir.

XIV. — Aussi, Jésus-Christ ajoute-t-il : *Hypocrites*, vous qui affichez des vertus que vous n'avez pas, *ôtez premièrement la poutre de votre œil*, effacez par une sincère pénitence les graves péchés qui souillent votre âme. *Et*, quand vous vous serez corrigé avant de corriger les autres, *après* avoir purifié votre œil, *vous songerez à ôter le fétu* que vous pourrez alors voir nettement et extirper *de l'œil de votre frère*, car la conscience purifiée est clairvoyante, tandis que la conscience, obscurcie par le péché, est aveugle.

Concluons de tout cela que, pour bien remplir le devoir de la correction fraternelle envers le prochain, il faut : 1° Se réformer soi-même, avant de réformer les autres ; 2° Traiter avec douceur le prochain que l'on veut corriger ; 3° N'avoir pour mobile de sa conduite que le zèle de la charité ; 4° Considérer les circonstances de temps et de lieu, et les conséquences qui peuvent résulter des réprimandes.

O Dieu, père des miséricordes, vous nous exhortez à être miséricordieux comme vous, donnez-nous donc un cœur compatissant aux maux et aux besoins de nos frères, afin que, ressentant nos propres maladies, nous en obtenions la guérison par votre miséricorde. Ainsi soit-il.

IIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Le grand festin. — 2. Le serviteur envoyé pour inviter les convives. — 3. Les trois excuses. — 4. Le retour du serviteur. — 5. L'ordre du maître irrité. — 6. Il y a encore de la place. — 7. L'invitation générale. — 8. Ceux qu'on force d'entrer. — 9. Ceux qui ont refusé. — 10. Résumé et prière

I.—*Jésus dit à un de ceux qui étaient à table avec lui, dans la maison d'un des principaux Pharisiens: Un homme prépara un grand festin, auquel il invita beaucoup de monde.*

Cet hôte, si magnifique dans ses préparatifs, si généreux dans ses intentions, c'est Dieu qui invite tous les peuples au festin de la grâce et de la récompense. — Ce repas est appelé le repas du soir, parce que la béatitude viendra après les fatigues de la vie présente, et que les élus s'y asseoiront dans le calme et la paix. — Ce repas est « grand, » par le nombre des heureux convives, par la libéralité de celui qui l'offre, par l'abondance des suaves aliments qui réjouiront durant l'éternité les citoyens du céleste royaume. — « Il invite beaucoup de monde : » Dieu invite tous les hommes, car il veut que tous soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité. Un premier appel avait été fait à l'universalité des enfants d'Adam qui, ayant reçu par le ministère de leur père l'espérance du pardon et la promesse d'un rédempteur, ont été par conséquent invités à se nourrir de ses grâces, à participer à ses mérites. Telle fut la première convocation commune à tous ; elle fut plusieurs fois renouvelée, soit pour les Juifs, soit pour quelques peuples gentils, par le moyen des patriarches et des prophètes.

II. — L'hôte divin prépara le repas somptueux, *et, à l'heure du repas, il envoya son serviteur dire à ceux qui étaient invités de venir, parce que tout était prêt.*

Le serviteur, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a dit de lui-même, par la bouche de David : « Je suis votre serviteur, et le fils de votre servante. » Après Jésus-Christ, c'est l'ordre ecclésiastique, qui a reçu de lui la mission que lui-même avait reçue de son Père. — Jésus vient à l'heure du repas, à l'heure fixée depuis longtemps par la providence divine. Quatre mille ans avaient été employés aux préparatifs et à la prédiction de son avènement et voilà que maintenant « tout est prêt. » Le Verbe de Dieu s'est revêtu de chair, bientôt il sera étendu sur la croix, table mystique du repas ; bientôt la victime sera brûlée par le feu de la tribulation : « tout est prêt. »

III. — *Mais tous, comme de concert, se mirent à s'excuser.* Méprisent-ils hautement le festin ou celui qui le leur offre ? Non ; mais ils ont dans le cœur des passions qu'ils préfèrent au repas céleste, à l'hôte divin. Leur âme est préoccupée par un de ces trois grands vices qui la rendent indigne des fêtes de l'agneau et qui la courbent vers la terre, où tout est concupiscence des yeux, concupiscence de la chair ou orgueil de la vie.

1° *Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne, il faut que j'aille la voir ; je vous prie de m'excuser.* Par celui-ci, on entend les

orgueilleux amateurs du monde, qui ambitionnent et recherchent avant tout les honneurs et les dignités que procure la possession d'un domaine.

2° *Un second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je vais en faire l'essai : je vous prie de m'excuser.* Dans cet autre, on voit les hommes cupides et avares qui portent toutes leurs pensées et tous leurs désirs sur les richesses et les biens temporels, dont les bœufs destinés à labourer la terre sont l'emblème.

3° *Un autre dit : Je viens de me marier, je ne puis y aller.* On reconnaît dans ce dernier les hommes voluptueux et sensuels, dont l'intelligence, abrutie par l'amour des plaisirs charnels, est incapable de s'élever à la contemplation des choses divines.

« O vous, s'écrie ici S. Augustin, vous qui désirez prendre place à ce festin du Très Haut, « n'aimez ni le monde, ni rien de ce qui est dans le monde, » comme le recommande le disciple bien-aimé. L'amour des biens terrestres est comme une glu qui empêche l'âme de prendre son essor vers les biens supérieurs. Ainsi, quand vous dites : « J'ai épousé une femme, » c'est la concupiscence de la chair qui vous retient ; « J'ai acheté cinq paires de bœufs, » c'est la concupiscence des yeux ; « J'ai acquis un domaine, » c'est l'orgueil ou l'ambition qui vous captive. Fuyons toutes ces vaines excuses ; accourons au divin banquet où notre âme trouvera une nourriture abondante : que la volupté, la superbe et la cupidité ne nous arrêtent point, mais allons à Dieu sans détour et nous serons pleinement rassasiés des délices spirituels. »

IV. — *Le serviteur, étant revenu, rapporta tout ceci à son maître.* Ainsi, les ministres de l'Évangile, après avoir vaqué aux travaux de la prédication, reviennent au silence de la contemplation, et là, dans leurs entretiens intimes avec Dieu, lui communiquent tout ce qui leur est arrivé.

V. — *Alors le père de famille,* Jésus-Christ, dont la famille se compose des anges et des âmes fidèles, *tout en colère,* mais d'une colère mêlée encore de compassion, contre la folie de ces malheureux, *dit à son serviteur : Allez sur le champ sur les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boîteux.*

Allez, sortez, quittez la nation juive si longtemps sourde à ma voix. Allez chez les Gentils, sur les places publiques, dans les rues de leurs cités. Appelez les pauvres, dénués de grâce jusqu'à ce jour ; les infirmes, dépourvus de zèle et d'énergie ; les aveuglés, qui ne connaissent point la vérité ; les boîteux, qui ne savent pas marcher dans le droit chemin, par une rectitude parfaite d'affection et d'intention. O providence de Dieu ! Le don rejeté par les orgueilleux s'épanche plus abondant sur les humbles, et

vous choisissez les choses infimes et faibles de ce monde pour triompher de celles qui sont fortes! Venez donc, venez sans crainte, mendiants invités par celui qui s'est fait pauvre pour vous afin que vous fussiez enrichis par sa pauvreté! Venez, faibles et languissants : il est le médecin, descendu du ciel pour les malades! Venez, aveugles qui priez et qui dites : « Eclairez mes yeux, de peur que je ne m'endorme du sommeil de la mort, » venez et prenez place! C'est le commentaire de S. Augustin.

VI. — Lorsque cette troupe, recueillie dans les ténèbres et les misères de la gentilité, se fut assise au banquet de la vie et de la lumière, l'envoyé revint vers son maître, comme un bon et charitable messager. *Seigneur, dit le fidèle serviteur, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné*, vous obéissant pleinement dans l'acte et dans le mode d'exécution, *et il y a encore de la place*. Il y a encore de la place dans les entrailles de la miséricorde de Dieu, dans le sein de l'Église, dans les demeures du ciel. Le festin de la grâce est plus abondant que ne sont nombreuses les générations qui y ont pris part, « il y a encore de la place! »

VII. — *Le maître lui dit* alors : *Allez dans les chemins et le long des haies, et pressez les gens d'entrer afin que ma maison se remplisse.* Courez hors de la Judée vers les païens, qui, semblables à des peuples agrestes et sauvages, sont dispersés sur les grands chemins de la prospérité mondaine et parmi les buissons épineux de l'adversité temporelle. Par vos instructions, vos instances et vos importunités, « contraignez-les d'entrer » à mon banquet éternel, « afin que ma maison, » la céleste patrie, « soit remplie » et que le nombre de mes convives ou de mes prédestinés soit complet. Nous voyons par là que les uns sont appelés, attirés par de ferventes exhortations et que les autres sont contraints et comme forcés par de dures réprimandes.

VIII. — Par ceux qui sont contraints d'entrer au festin, nous pouvons entendre les hérétiques que l'Église poursuit de ses anathèmes pour les ramener en son sein, ou même tous ceux que Dieu frappe de ses coups afin de les appeler à son amour. Heureuse nécessité qui nous force à mieux vivre! Il y en a beaucoup en effet qui dans l'abondance et la sécurité ne pensent qu'au monde, mais qui reviennent à Dieu dans le malheur et le danger.

IX. — Enfin, Jésus-Christ conclut ainsi sa parabole : *Car je vous déclare que nul de ceux que j'avais invités* et qui se sont excusés, *ne sera de mon festin*, ni même ne le verra. Les saints, au contraire, le goûtent et le voient dès cette vie. Mais, à l'égard des pécheurs dédaigneux, terrible est la sentence du divin Maître! Que personne

donc ne s'excuse de se rendre à son invitation, de crainte que, par son refus, il ne se ferme lui-même pour toujours l'entrée du céleste banquet!

Seigneur Jésus qui, dans le dessein de sauver tous les hommes, avez préparé à tous le festin magnifique de la céleste béatitude, où déjà vous en avez admis un certain nombre de différentes manières, ne nous privez pas de cette grâce générale que vous êtes venu offrir à tous. Donnez-nous la force de fouler aux pieds l'orgueil et l'ambition, l'avarice et la cupidité, la concupiscence et la volupté charnelle, et qu'aucun vice semblable ne nous exclue pour toujours du céleste banquet; mais, que votre infinie miséricorde daigne nous y introduire, parce que nous sommes pauvres en grâce et en vertu, faibles dans l'accomplissement du bien, aveugles dans la connaissance de la vérité et boiteux par défaut de rectitude morale. *Amen.*

IIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Jésus est tout pour nous. Beau texte de S. Ambroise. — 2. Les murmures des Pharisiens. — 3. Les trois paraboles. — 4. Les onze points de la parabole de la brebis égarée. — 5. Les cinq points de la parabole de la drachme perdue. — 6. Résumé des trois paraboles et prière.

I. — *Comme des publicains et des pécheurs,* qui sentaient le besoin du salut, *s'approchaient de Jésus,* comme de leur Sauveur, *pour l'écouter,* parce qu'il leur reprochait convenablement leurs fautes, non point avec dureté, mais avec bonté, en leur promettant le pardon. « Que tout chrétien approche de Jésus avec confiance, dit S. Ambroise, car il est tout pour nous : Si vous êtes blessé, il est le véritable médecin ; êtes-vous tourmenté d'une fièvre brûlante, il est la source qui rafraîchit ; êtes-vous injustement maltraité, il est la justice même ; demandez-vous des secours, il est la force toute puissante ; craignez-vous la mort, il est la vie éternelle ; désirez-vous le ciel, il en est la voie assurée ; si vous fuyez les ténèbres, il est la vraie lumière ; si vous cherchez la nourriture solide, il est le pain vivant. »

II. — Cependant, *les Pharisiens* qui prétendaient se distinguer des autres par une apparence de sainteté, *et les* scribes ou *docteurs* qui, pour leur connaissance de la Loi, se croyaient les docteurs du peuple, *en murmuraient. Cet homme, disaient-ils, reçoit les pécheurs et mange avec eux.* Ils n'auraient pas murmuré de la sorte, s'ils avaient cru que le Christ « était venu en ce monde pour sauver

les pécheurs, » car, s'il les recevait et les traitait favorablement, c'était pour les retirer de leurs vices, pour les instruire et les sauver.

III. — Pour prouver que l'on ne doit point repousser les pécheurs repentants, le Sauveur répondit, à ces murmures, par trois paraboles. Trois choses inclinent l'homme à avoir compassion de son prochain : la simplicité, la parenté et la nécessité ; trois choses analogues portent Dieu à exercer envers nous sa miséricorde : 1° Notre simplicité ou ignorance est représentée dans la parabole de la brebis égarée ; 2° Notre parenté ou alliance avec le Seigneur est figurée dans la parabole de la drachme perdue, car nous portons en nous l'image de Dieu, comme cette monnaie porte celle du prince ; 3° Notre nécessité ou pauvreté est signifiée dans la parabole de l'enfant prodigue, qui suit, dans le texte sacré, les deux premières paraboles, seules citées dans l'Evangile de ce jour.

IV. — Aux murmurateurs Jésus devait une première réponse. *Alors*, dit l'Evangéliste, *il leur proposa une parabole*, celle de la brebis qui s'était séparée des quatre-vingt-dix-neuf autres. *Qui d'entre vous, dit-il, s'il a cent brebis, et s'il en perd une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour courir après celle qu'il a perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Et, lorsqu'il l'a retrouvée, il la met, plein de joie, sur ses épaules, et, de retour chez lui, il réunit ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. C'est ainsi, je vous le déclare, conclut le Sauveur, qu'il y aura plus de joie, dans le ciel, pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.*

1° Le pasteur, c'est Dieu ; 2° Les cent brebis ce sont les anges et les hommes tels qu'ils furent créés au commencement dans l'état de grâce ; car le nombre cent représente la perfection et l'universalité ; 3° La brebis perdue, c'est l'humanité, égarée par le péché dans la personne de son chef ; 4° La moindre et la dernière des intelligences, elle a déserté, dès l'Eden, les pâturages de la vie ; 5° C'est pour elle que, par son incarnation, le Verbe quitte les quatre-vingt-dix-neuf brebis, qui sont les ordres des anges ; 6° Il les laisse au ciel, il les « laisse dans le désert, » car le ciel lui est devenu comme un désert, depuis que l'homme, sa créature de prédilection, s'en est éloigné, et, pour repeupler la solitude que sa chute y a faite, il vient la chercher sur la terre ; 7° Il la trouve, en s'unissant à la nature humaine par l'incarnation ; 8° Il la prend sur ses épaules, par la Passion, en laquelle il s'est chargé de nos langueurs, et, quelque grandes qu'aient été ses souffrances, il les a supportées avec joie pour reconquérir ce qu'il avait perdu :

9° Puis, il revient avec elle dans le ciel, qui n'est plus un désert, mais une douce demeure : « il rentre chez lui, dans sa maison. » Le ciel est redevenu la maison de Jésus-Christ, depuis que l'homme peut y habiter auprès de lui, et il sera désormais le tabernacle de Dieu avec les hommes ; 10° Il convoque ses amis, il dit aux anges : « Félicitez-moi, car j'ai retrouvé ma brebis perdue. » Félicitez-moi ! quelque chose manquait à ma béatitude : le retour et le bonheur de l'homme l'ont comblée. Félicitez-moi ! Je n'ai pas souffert en vain ; j'ai rapporté une grande récompense de mes travaux ; 11° Alors, l'allégresse sera grande dans le ciel, plus grande qu'au jour de la création et de la persévérance des anges : Celui qui a créé admirablement toutes choses les a restaurées plus admirablement encore.

V. — Après cette première parabole, par laquelle Jésus, bon pasteur, venait de manifester sa miséricorde pour notre ignorance, *il leur dit encore* la parabole de la drachme perdue, par laquelle il manifestera cette même miséricorde, excitée par la ressemblance divine qu'il voit en notre âme.

Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes et en perdant une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve? Et, après l'avoir retrouvée, elle réunit ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous le déclare, il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu, pour un seul pécheur qui fait pénitence.

1° Notre âme est semblable à une drachme, à une pièce de monnaie précieuse, qui porte l'image et l'inscription des princes ; créé dès le commencement à l'image de Dieu, l'homme a reçu dans le baptême le sceau de son roi ; 2° La mère de famille, c'est l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, aux soins de laquelle a été confiée l'universalité des élus ; 3° Si elle vient à perdre quelques-uns de ceux qui lui ont été remis par le souverain maître, elle les cherche avec sollicitude et diligence dans la poussière des richesses, dans la boue des plaisirs impurs, dans tous les coins de ce monde, qui est la prison pour un temps : 4° Elle porte à la main une lampe allumée. Cette lampe, c'est la doctrine de la vérité, l'illumination des bons exemples, les exhortations ardentes de la charité, ou plutôt c'est Jésus-Christ lui-même brillant d'un éclat divin dans l'argile de l'humanité. Telle est la lampe que, par sa foi au mystère de l'incarnation, l'Eglise tient toujours à la main ; 5° A sa lueur, elle cherche les âmes égarées, et, lorsqu'elle a regagné une de ces âmes achetées du sang de son maître, elle appelle ses voisines et ses amies, les saints du ciel et de la terre, elle les invite à partager sa joie, à remercier avec elle le Seigneur.

VI. — Seigneur Jésus, venez chercher votre pauvre serviteur ; Bon Pasteur, ramenez et secourez votre brebis errante et épuisée ; sagesse incarnée, recouvrez votre drachme perdue ; Père très clément, accueillez à bras ouverts un enfant prodigue qui revient à vous. Venez, non point avec la verge du châtiment, mais avec un esprit de mansuétude, le cœur rempli de charité. Vous seul, Seigneur, pouvez rappeler celui qui était égaré, retrouver celui qui avait péri, réconcilier celui qui s'était enfui loin de vous. Venez donc, pour que le salut s'accomplisse sur la terre et que la joie éclate dans les cieux ; convertissez-moi à vous par une sincère pénitence, afin qu'ainsi je devienne une occasion d'allégresse pour les anges, je vous en supplie, ô Dieu qui êtes l'auteur de mon salut. *Amen.*

IVme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. L'importance de cet Evangile. — 2. Sur les bords de la mer. — 3. Les pêcheurs qui lavent leurs filets. — 4. Les deux barques. — 5. Avancez au large et jetez vos filets. — 6. Le travail de la nuit. — 7. Je jetterai les filets. — 8. La pêche miraculeuse. — 9. S'humilier dans le travail. — 10. Suivre Jésus. — Prière.

I. — L'Évangile de ce jour, qui raconte une des principales vocations des apôtres, nous montre le commencement de l'Église, son établissement et les prémices de sa hiérarchie, dans la personne de Pierre, son Pontife suprême, dans celle de Jacques, de Jean, ses évêques. Il est donc grandement utile et vraiment important de l'étudier avec attention.

II. — *Jésus* donc, *étant sur le bord du lac de Génésareth, se trouva accablé par une foule de peuple.* La mer nous est toujours représentée, dans les saintes Écritures, comme une vive représentation du monde : par l'inconstance des vents qui l'agitent, par la fureur de ses vagues et par l'amertume de ses eaux. Nous qui vivons parmi les périls de cette mer perfide, pourquoi donc aurions-nous moins d'ardeur que cette foule de peuple *qui venait à* Jésus ? Approchons-nous de *lui, pour entendre la parole de Dieu.*

III. — *Il aperçut deux barques arrêtées au bord du lac, et d'où les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets.* Ces pêcheurs représentent les prédicateurs et les docteurs de l'Église qui, nous saisissant par les filets de la prédication et de la foi, nous attirent comme sur le rivage du salut, à la terre des vivants. A l'exemple des pêcheurs descendus de leurs barques pour laver leurs filets, ils doivent de temps en temps quitter leurs sublimes

fonctions pour considérer leurs propres faiblesses et laver dans les eaux du repentir les taches du péché qu'ils auraient pu contracter dans l'exercice de leurs saintes fonctions.

IV. — *Il monta donc dans l'une de ces barques, qui appartenait à Simon, et le pria de s'éloigner un peu du rivage ; puis, s'étant assis, il instruisait le peuple de dessus la barque.*

1° Ces deux barques sont, pour le passé : l'une, le peuple Juif ; l'autre, la gentilité. C'est assis dans la barque de Pierre, c'est du sein du Judaïsme que le Sauveur enseigne les nations.

2° Pour l'avenir, les deux barques figurent : l'une, l'Église d'Orient ; l'autre, l'Église d'Occident. Sur l'une, est monté Jean, fondateur des églises d'Asie ; sur l'autre, Pierre, fondateur des églises d'Occident, évêque de Rome. Dans celle-ci s'assied Jésus, c'est celle qu'il envoie affronter les périls de la haute mer.

V. — En effet, *dès qu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez au large.* Jésus s'adresse à Simon, le pilote, le chef de la barque : « Vogue en haute mer, » navigue hardiment, ne crains pas la tempête, pénètre les secrets de ma doctrine, pour l'interprétation et l'enseignement de laquelle tu seras toujours divinement assisté. Les profondeurs de la vérité te seront révélées : avance hardiment dans cet océan. Tu commenceras, il est vrai, par enseigner le peuple Juif, mais tu iras plus loin, tu enseigneras toutes les nations de la terre. Ta barque sera agitée par les fureurs de l'hérésie et les déchirements du schisme, tandis que l'autre barque restera attachée près du rivage. A ce prix, sera pour toi la pêche abondante et miraculeuse : « Avancez au large *et jetez vos filets pour pêcher.* » Dilatez vos cœurs, agrandissez vos enceintes ! Ouvrez à tous, ô successeurs de Pierre ! les bras de votre charité. Après avoir pénétré les secrets de Dieu, rendez-les accessibles à tous, faites-vous faciles et humbles pour les humbles et les petits.

VI. — *Simon,* parlant à Jésus au nom des docteurs de sa nation, *lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre.* Durant cette nuit de quarante siècles, qui a précédé le lever du soleil véritable, le Judaïsme a travaillé en vain, en vain il a jeté ses filets, son prosélytisme est resté sans fruit.

Dans le sens moral, que de chrétiens qui peuvent dire : Nous avons travaillé toute la nuit, sans rien prendre ! Un chrétien travaille la nuit, quand il ne fait pas ses actions à la lumière de l'Évangile. On agit par habitude, on travaille par intérêt, on ne fait rien ou presque rien pour Dieu. Dirigeons notre intention : ces mêmes actions, que nous faisons par intérêt, offrons-les à

Dieu, faisons-les en esprit de pénitence. Dès lors, nous ne travaillerons pas en vain, notre peine sera récompensée.

VII. — *Néanmoins*, continue Simon, appuyé maintenant *sur votre parole* et non sur mes forces, *je jetterai les filets.* Quand on travaille sur l'ordre de Jésus-Christ, quand nos actions sont conformes à la lumière de l'Évangile, Dieu bénit le travail; quand nous travaillons sans inquiétude et avec confiance en Dieu, il ne permet pas que notre travail soit inutile. S'il semble quelquefois nous oublier, c'est qu'il se réserve de nous payer plus abondamment dans l'autre vie.

VIII. — Simon fut bien vite récompensé de sa confiante obéissance, qui lui fit prendre aussitôt les filets. *Les ayant donc jetés, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leurs filets se rompaient. Alors, ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent, et remplirent tellement les deux barques, qu'elles étaient près de couler à fond.* Ainsi, peut-être, un jour, nous verrons l'Église d'Orient recueillir, dans ses basiliques maintenant abandonnées, la pêche miraculeuse que les travaux de l'Église d'Occident auront seuls procurée. Cependant, *à cette vue, Simon-Pierre se jeta aux pieds de Jésus, et lui dit: Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur.* Pierre, à la vue d'un si grand prodige, s'humilie. Il confesse son infirmité et sa bassesse : à cause de cela, il est élu par le Seigneur pour être le ministre de la pêche éternelle, pour prendre dans le filet de la sainte prédication les âmes plongées dans l'océan du monde, nageant au milieu des choses mobiles, livrées à l'agitation des vagues. Il est choisi pour les attirer dans cette barque, qui ne fera jamais naufrage, et qui les déposera au port du salut. « Car, dit un commentateur, tandis que le poisson meurt, enlevé à l'eau où il était caché, le chrétien au contraire est vivifié, quand la parole divine le retire des abîmes de ce monde; et, dans cette pêche de Jésus-Christ, les filets rompus ne laissent pas échapper leur proie. Alors même que l'Église est déchirée par la persécution, le chrétien n'en est pas moins sauvé. » Chargées outre mesure, les barques non plus ne sont pas submergées : telle l'Église. Sa force paraît brisée, on la croit vaincue par la tempête. Les âmes qu'elle a conquises ne lui seront cependant pas ravies, et les grandes eaux de la persécution ne feront qu'élever davantage son impérissable navire, ainsi qu'il est écrit de l'arche : « Les eaux se multiplièrent et élevèrent l'arche dans les hauteurs. »

IX. — En disant à Notre-Seigneur de s'éloigner de lui, Pierre marquait combien il se croyait indigne de demeurer en sa divine

compagnie, *car la pêche qu'ils venaient de faire l'avait saisi d'étonnement et d'effroi, lui et tous ceux qui étaient avec lui, aussi bien que Jacques et Jean, fils de Zébédée, compagnons de Simon.* Si Dieu bénit notre travail, ne nous en glorifions pas; ayons soin, au contraire, de nous humilier, en reconnaissant que, si nous avons quelque succès, c'est par la bénédiction de Dieu. Voilà le vrai moyen d'attirer sur nous et sur nos œuvres de nouvelles bénédictions. C'est ce qui arriva à Simon et à ses compagnons, selon l'évangéliste qui ajoute : *Mais Jésus dit à Simon : Ne craignez point · désormais vous serez pêcheurs d'hommes.*

X. — *Et*, en effet, *ayant ramené leurs barques au rivage, ils quittèrent tout* avec une promptitude aussi admirable que leur générosité, *et le suivirent.* Les bénédictions que Dieu attache à notre travail et répand sur nos œuvres, doivent nous détacher de plus en plus de la terre. Le succès dans les affaires d'ici-bas doit nous faire craindre que notre cœur ne s'y attache; ce n'est pas au profit de notre travail que nous devons nous attacher, mais bien à celui qui bénit le travail.

Seigneur Jésus-Christ, faites que je me porte, avec une sainte avidité à entendre la parole de Dieu; que je conserve nets de toute avarice, de toute flatterie et de toute vaine gloire, les filets des bons discours, des bons désirs et des bonnes œuvres; que je me tienne dans la religion comme dans une barque éloignée de la terre, que j'y demeure dans une sainte tranquillité et que j'y édifie le prochain par une conduite exemplaire. Dirigez-moi dans les profondeurs de la contemplation ou sur les hauteurs de la prédication; apprenez-moi à jeter les filets, soit d'une vie parfaite, soit d'un enseignement salutaire; et accordez-moi de trouver, parmi les flots de la tribulation, une multitude surabondante de consolations intérieures. Appelez-moi, attirez-moi efficacement, tout misérable que je suis, à votre saint service, afin qu'après avoir tout quitté pour vous suivre, je mérite de parvenir à la société bienheureuse de ceux qui ont embrassé la pauvreté pour votre amour. *Amen.*

Vme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. La perfection de la loi nouvelle opposée à la littéralité de la loi ancienne interprétée par les Scribes. — 2. Les trois degrés et les trois châtiments de la colère. — 3. La hache à la racine. — 4. Quatre sortes de colères. — 5. La remarque de saint Jean Chrysostôme.— 6. Comment on coupe définitivement court à la colère. — 7. Les degrés de réconciliation. — 8. Prix que Dieu y attache. — Prière.

I. — *En ce temps-là, Jésus*, continuant à expliquer sur la montagne la perfection de la loi nouvelle, *dit* encore *à ses disciples* :

Pour vous, *je vous le déclare, si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* Instruits par la bouche de la vérité même, votre science surpasse de beaucoup la science de ceux qui n'ont été instruits que par la bouche des prophètes. De plus grandes grâces vous ont été données, de plus grandes obligations aussi vous incombent. Ecoutez donc, ô chrétiens ! et apprenez en quoi consiste la perfection de la loi nouvelle.

Le Sauveur, en effet, va reproduire les préceptes du Décalogue, et engager les hommes à les observer, par l'exposition qu'il fait de leur véritable sens et par la réfutation qu'il oppose aux erreurs contraires. D'après les docteurs juifs, les préceptes négatifs du Décalogue défendaient seulement les actes extérieurs, et non les mouvements intérieurs, de sorte que, d'après eux, la volonté mauvaise n'était point péché, si elle ne se traduisait par quelque effet au dehors.

Ainsi, la justice de la loi ancienne, interprétée par les scribes et les pharisiens, commandait seulement de ne pas tuer injustement un homme de sa propre main ; et celui qui commettait un pareil homicide n'évitait pas le jugement de la mort, c'est-à-dire d'être accusé et condamné à mort, parce que la loi imposait une peine conforme à la faute extérieure.

Mais, Jésus perfectionne la loi, en défendant de s'irriter dans son cœur contre son frère, ou de manifester son ressentiment en des termes indignés, ou de proférer des insultes à son endroit.

Ecoutons d'ailleurs le Maître :

II. — *Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et celui qui tuera méritera d'être condamné par le tribunal du jugement.* Vos docteurs entendent par là que la loi défend le meurtre et non les passions qui y conduisent.

Mais moi, je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le tribunal du jugement, c'est-à-dire d'être accusé devant Dieu, au tribunal du souverain Juge, mais non au tribunal d'un simple mortel, parce qu'un homme ne peut juger des intentions de son semblable.

En outre, *quiconque dira à son frère Raca*, terme d'indignation, *sera condamné par le tribunal du conseil*, c'est-à-dire d'après la délibération du Sanhédrin qui prononcera la sentence et fixera la peine contre celui dont la faute est ainsi notoire.

De plus, *quiconque*, par mépris de la personne et non point pour la correction de la faute, s'adressant à son frère, *lui dira : Vous êtes un fou*, expression d'outrage, *sera condamné au feu de l'enfer*. Cette peine est spécialement déterminée, parce que, selon les commentateurs, ce n'est pas un petit acte de colère que d'ap-

peler insensé celui qui a été créé raisonnable ; c'est manquer de respect à Dieu qui a donné l'intelligence à l'homme.

Le Sauveur expose ainsi les trois degrés du crime : un mouvement de colère consenti, la colère manifestée par les paroles, puis enfin l'injure et l'outrage.

III. — La loi de Moïse retranchait par la crainte du supplice les rameaux de l'arbre. Elle punissait les actions qui prenaient leur racine et leur source dans le cœur irrité et haineux. Jésus-Christ porte la hache jusqu'aux racines mêmes du tronc. Il défend à la colère de naître dans nos âmes. Il en arrache dès le commencement les premiers germes et ne leur permet pas de pousser en haut leurs tiges maudites.

Le divin législateur s'attaque d'abord, et avec raison, à la colère, parce que, selon les interprètes, l'habitude de ce défaut est la porte de tous les vices. Si on ferme cette porte, on goûte la paix intérieure de toutes les vertus ; mais, si on l'ouvre, on prépare des armes pour tous les vices.

D'après S. Jérôme, la colère est tout mouvement violent qui nous porte à nuire. Or, si ce mouvement est subit ou imprévu, il n'y a que faute véniclle ; mais, s'il est délibéré et consenti, alors il y a péché mortel.

IV. — Toutefois, il n'y a pas péché dans toute sorte de colère, car la colère n'est que le désir de la vengeance ; or, ce n'est pas un péché de désirer la vengeance, si elle est juste.

Elle est injuste de quatre manières : 1° Ou parce que nous désirons le châtiment à celui qui n'en mérite pas ; 2° Ou parce que nous lui en désirons un plus grand que la faute ; 3° Ou parce que nous ne le désirons pas suivant l'ordre légitime ; 4° Ou parce que nous le désirons pour une fin illégitime, par exemple, pour faire triompher notre vengeance et non point la justice.

V. — Ainsi donc, en attaquant la racine des inimitiés humaines, en tarissant les sources qui éteignent ordinairement le feu de la charité, Jésus-Christ s'applique à nous unir ensemble par les liens réciproques de l'amour. Mais, hélas ! cette application du Sauveur aiguillonne bien peu notre bonne volonté !

S. Jean Chrysostôme en a fait la remarque et il l'observe en ces termes :

« Si ceux qui sont plus puissants que nous, nous injurient et nous outragent, nous les supportons et nous les respectons, de crainte qu'ils ne nous accablent de plus grands outrages encore. Mais, vis-à-vis de nos égaux ou de nos inférieurs, nous nous irritons, même sans qu'il nous aient blessés, tant il est vrai que la crainte de l'homme l'emporte en nous sur celle de Dieu. Oh !

gardez-vous de vous irriter contre votre frère sans raison ; car il est beaucoup plus facile de ne point s'irriter que de supporter celui qui se corrouce contre nous sans motif. Et si vous endurez, par la crainte des hommes, quelque chose de plus difficile, pourquoi n'endureriez-vous pas, pour l'amour de Dieu, une chose plus facile? »

VI. — Si cependant les tiges, que le Sauveur a voulu couper en retranchant les racines mêmes de la colère, si ces tiges maudites avaient poussé, songeons que, si la colère nous est défendue, à plus forte raison le ressentiment qui est une colère continue et invétérée. Voici d'ailleurs le moyen de détruire à jamais ces tiges. C'est le Sauveur qui va nous l'apprendre.

Si vous portez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande à l'autel et allez vous réconcilier avec votre frère: vous reviendrez ensuite présenter votre offrande.

Que celui qui veut offrir à Dieu, sur l'autel de son cœur, un sacrifice agréable de prière et de mortification, considère auparavant s'il a offensé son frère, ou si, par quelque motif que ce soit, son frère a quelque chose contre lui. Son offrande ne sera reçue de Dieu que lorsque lui-même aura reçu dans son âme la divine charité.

VII. — Cette réconciliation doit être proportionnée à la faute, dans le sens qu'indique S. Jean Chrysostôme : « Avez-vous offensé votre frère en pensée, réconciliez-vous en pensée ; l'avez-vous offensé en paroles, reconciliez-vous en paroles ; l'avez-vous offensé par des actes, reconciliez-vous par des actes ; car la pénitence doit être faite d'une manière conforme à la manière dont le péché a été commis. Si donc vous avez offensé quelqu'un en attaquant sa réputation, vous devez vous réconcilier en la rétablissant. »

VIII. — A ce prix, Dieu agréera vos offrandes et vos prières. « Voyez, mes frères, s'écrie à ce propos le même saint docteur, combien est grande la bonté du Seigneur qui préfère l'utilité de l'homme à sa propre gloire et la concorde entre les frères au bien de son service. Il ne recherche rien tant que de nous lier les uns aux autres des liens de l'amour et que de nous réunir dans une indissoluble unité. »

Seigneur Jésus-Christ, qui avez promis aux anciens Juifs les biens temporels et qui avez montré plus spécialement les récompenses éternelles aux vrais Chrétiens, pour les porter à une justice plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, accordez-moi de ne pas violer, mais d'accomplir parfaitement

votre loi. Préservez-moi de toute colère et de toute offense à l'égard de mes semblables, afin que votre divine majesté accepte favorablement les sacrifices que lui offriront mon cœur, ma bouche et tout mon être. *Amen.*

VIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Les deux multiplications de pains. — 2. La foule qui attend depuis trois jours. — 3. Jésus convoque ses disciples. — 4. La pitié du Sauveur. — 5. La route vers la maison. — 6. La réponse des disciples. — 7. Les sept pains et les poissons. — 8. Les détails du miracle. — Prière.

I. — L'Évangile de ce jour raconte la seconde multiplication de pains accomplie par le Sauveur. Il faut remarquer tout d'abord que, bien que le miracle de la multiplication des cinq pains et celui dont nous allons méditer le récit se ressemblent par beaucoup de points, ils sont cependant la figure de deux mystères différents.

Le premier nous représente la merveilleuse extension à tout le peuple chrétien des moyens de salut donnés à Israël, et on y voit comment, fécondée par les mains du Sauveur, la doctrine des livres de Moïse qui suffisait pour secourir l'enfance de la nation juive, était devenue le pain abondant de toute l'Église. Notre-Seigneur, afin de montrer l'impuissance du sacerdoce d'Aaron, avait engagé ses disciples à distribuer eux-mêmes à la foule affamée les aliments dont elle avait besoin ; les disciples avaient reconnu qu'une telle œuvre était beaucoup au dessus de leurs forces ; les cinq pains figuraient les cinq livres du Pentateuque, les deux poissons symbolisaient les deux préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain ; les douze corbeilles ramassées présageaient la prédication des apôtres qui succéda à celle de Jésus-Christ.

Aujourd'hui, bien que les circonstances matérielles aient dû être à peu de chose près les mêmes, l'évangéliste a choisi, pour nous les raconter, celles qui se rapportent à un ordre de faits et d'idées différents, car la multiplication des sept pains représente la multiplication des grâces divines au sein et par le ministère de l'Église. Méditons en les détails à ce point de vue.

II. — *En ce temps-là donc, comme Jésus était suivi d'une grande foule de peuple qui n'avait pas de quoi manger,* le divin Maître considéra que cette foule le suivait, ou plutôt, suivant l'énergie native du terme employé par l'Evangéliste, l'attendait depuis trois jours.

Cette foule, c'est le genre humain tout entier.

Le premier jour, c'est le temps de la loi de nature ou de la révélation faite à Adam.

Le second jour, c'est le temps de la révélation faite aux patriarches.

Ces deux révélations ont annoncé le Sauveur, et ceux qui les ont reçues ont attendu le Rédempteur avec patience et espoir.

Le troisième jour enfin, qui est celui où s'opère le miracle, est le temps de la loi de grâce.

A l'aurore de ce troisième jour, Jésus est venu. Il a enseigné les ignorants, il a guéri les malades, il a consommé l'œuvre de la rédemption par ses souffrances et sa mort. Est-ce assez? La miséricorde divine sera-t-elle satisfaite? Non, sans doute. En effet, écoutons ce que dit le Sauveur :

III. — *Il appela ses disciples*, pour concerter avec eux ce qu'il y avait à faire. Il voulait apprendre à ceux qui gouvernent de ne pas dédaigner de prendre quelquefois l'avis de leurs subordonnés, pour savoir quelle mesure serait plus opportune dans telle ou telle circonstance; il voulait, en outre, faire comprendre à ses disciples la magnificence du miracle qu'il allait opérer, comme aussi leur faire voir la grandeur de sa miséricorde qui ne pouvait rester plus longtemps cachée.

IV. — Il appela donc ses disciples *et leur dit* : *J'ai pitié de ce peuple*, parole d'une douceur et d'un amour admirable, qui provient du sentiment le plus intime de son cœur, et qui devrait pénétrer jusqu'au fond de nos entrailles ; il la prononça devant ses apôtres, afin de les porter, par son exemple, à la commisération.

V. — J'ai pitié de ce peuple, dit-il, *car voilà trois jours qu'ils me suivent*, et ils continuent de rester avec moi, suivant mes pas, écoutant mes discours et considérant mes miracles, *et* néanmoins *ils n'ont rien à manger*. Puisque donc ils ne s'inquiètent pas de leur disette, il convient de pourvoir à leur subsistance, et, *si je les renvoie à jeûn, dans leur maison, ils tomberont en défaillance en chemin, car plusieurs sont venus de loin.*

Cette maison, c'est le ciel ; la route, c'est la vie humaine, route pénible et pleine de périls que tout homme doit parcourir. Or, pour la parcourir sûrement, il lui faut des grâces de soutien et de consolation. Ce n'est pas assez qu'il ait été racheté et enseigné par Jésus ; il faut que la miséricorde divine l'accompagne le long de ce laborieux chemin ; il faut que, par le ministère de la sainte hiérarchie catholique, il participe aux grâces qui vont être représentées par les sept pains et les petits poissons que bénissent et multiplient les mains du Sauveur.

VI. — *Ses disciples lui répondirent : Comment pourrait-on, dans ce désert, trouver assez de pains pour donner à manger à tant de monde?* O disciples de peu de foi, vous disiez : « Qui pourra trouver des pains dans la solitude ? » Ce monde est, en effet, un désert triste et aride : mais, oubliez-vous donc que vous avez avec vous l'auteur de la vie, la source des eaux jaillissantes, le pain éternel descendu du ciel pour nous nourrir ? Quant à nous, nous ne l'oublierons pas ; nous marcherons courageusement dans la route qui nous est montrée ; nous traverserons le désert, sachant que le Seigneur a pitié de nous, qu'il ne permettra pas que nous tombions de faiblesse sur la route, et qu'il a donné mission à sa sainte Église de nous offrir les aliments sacrés qui nous soutiendront jusqu'au bout de notre pèlerinage.

VII. — Jésus ne s'arrête pas à l'objection des disciples. *Il leur demanda : Combien avez-vous de pains ?* Voulant bien leur faire constater le miracle. *Sept, lui dirent-ils.* Ces sept pains, ce sont les sept sacrements dont les révélations primitives avaient quelque ombre, mais dont l'Église seule possède la réalité ; ce sont les sept dons du Saint-Esprit, lumière et force de l'âme fidèle ; ce sont les sept béatitudes, sa récompense et son rafraîchissement sur la terre d'exil. — Les petits poissons, ce sont les grâces de surérogation attachées à chaque acte de la vie chrétienne, grâces qui sont semées à chaque pas sur notre route.

VIII. — *Alors il ordonna au peuple de s'asseoir par terre.* Dans une circonstance analogue, il avait fait reposer la multitude sur l'herbe, parce qu'on était aux environs de la Pâque ; mais, dans l'occasion présente, l'herbe manquait, parce qu'on était en hiver. *Puis il prit les sept pains*, afin de les multiplier par le contact de ses mains sacrées, il *rendit grâces à Dieu*, pour montrer, par son exemple, que nous devons nous élever au dessus des brutes, en reconnaissant et remerciant le Père Eternel comme l'auteur de tout don et de toute grâce. Il les bénit, leur communiquant un prodigieux accroissement par ses mains bienfaisantes, *les rompit* en un grand nombre de parties, *les donna à ses disciples* comme étant ses ministres *pour les distribuer, et ils les distribuèrent au peuple.*

Ils avaient encore quelques petits poissons, dont nous avons dit la signification mystérieuse, *il les bénit et les fit aussitôt distribuer.*

Tous ceux qui étaient là mangèrent et furent rassasiés, ce qui n'est pas étonnant, si l'on considère qu'ils avaient avec eux un bon et puissant pourvoyeur, *et* ils furent restaurés si abondamment qu'*on rapporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés*, pour les donner aux pauvres ; ce qui prouve que le superflu des riches appartient aux pauvres, et doit leur être réservé.

Or, ils étaient au nombre d'environ quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, *et Jésus les congédia,* car ils étaient tellement captivés par la douceur de ses paroles et de ses bienfaits, qu'ils ne se seraient pas retirés sans un ordre exprès de sa part.

Seigneur Jésus, ayez pitié des âmes qui vous cherchent en ce monde, de trois manières progressives comme les foules affamées qui vous suivirent dans le désert pendant trois jours consécutifs. Accordez aux pénitents ou pécheurs nouvellement convertis le pardon qu'ils espèrent par les actes propitiatoires de la contrition, de la confession et de la satisfaction ; aux justes plus avancés, la grâce qu'ils méritent par la victoire remportée sur le monde, la chair et le démon ; aux parfaits ou contemplatifs la gloire à laquelle ils préludent par le bon usage des yeux du corps, de l'imagination et de l'intelligence.

VIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Les faux prophètes. — 2. Brebis et loups. — 3. De quels loups veut parler le Sauveur. — 4. A quoi on les reconnaît. — 5. Les épines, les ronces, les raisins et les figues. — 6. Comparaison générale. — 7. Il ne suffit pas d'éviter le mal. — 8. Quel est celui qui entre au ciel. — Prière.

I. — *En ce temps-là, Jésus,* qui voulait confondre d'avance les hérétiques et les fauteurs de mauvaises doctrines, *dit à ses disciples: Gardez-vous des faux prophètes.* La prudence est nécessaire au peuple chrétien, afin qu'il sache discerner quels sont ceux qui se présentent pour l'enseigner. Gardez-vous, mes frères, des hérétiques trompeurs, gardez-vous surtout de ces trois faux prophètes qui parlent toujours si haut, le monde, la chair et le démon, prophètes de mensonge qui promettent ce qu'ils ne peuvent donner. La chair promet la volupté et ne donne que le dégoût ; la cupidité mondaine promet l'abondance et ne laisse après elle qu'une soif plus vive des richesses ; le démon de l'orgueil promet les honneurs et prépare les abîmes de l'enfer.

II. — Gardez-vous donc des faux prophètes *qui,* comme dit Jésus-Christ, *viennent à vous, couverts de peaux de brebis,* afin de vous induire en erreur. A la pauvreté de leurs vêtements, à la prolixité de leurs prières, à la rigueur de leurs jeûnes, à la quantité de leurs aumônes, à la douceur de leurs discours, et à tous les signes extérieurs de la religion qu'ils affichent devant les hommes, vous les prendriez pour des ministres de la véritable

justice, car, ils singent la simplicité, la mansuétude, l'humilité, et, comme le déclare S. Paul, « toutes les apparences de la piété dont ils ne possèdent nullement la réalité ; » *mais qui, au dedans*, c'est-à-dire au fond du cœur par leur intention de séduire, *sont des loups ravisseurs*.

III. — La ruse est familière aux loups, et c'est souvent à elle qu'ils ont recours pour s'ouvrir un accès dans le bercail. C'est cette ruse que le Sauveur a en vue, lorsqu'il emploie cette parabole : « Prenez surtout garde aux loups ravissants qui viennent à vous cachés sous le vêtement des brebis. » — « Le vêtement des brebis, nous dit S. Jean Chrysostôme, est l'apparence de la piété chrétienne et d'une religion qu'on simule au dehors, sans en avoir les sentiments. Nul vice n'est plus capable d'exterminer la vertu que cette perfide hypocrisie. Et en effet on cesse de se méfier du mal quand on ne sait plus le reconnaître, ainsi vêtu de l'extérieur du bien. »

Quels sont donc ces loups ravissants, sinon ces faux prophètes qui, suivant l'expression du Sauveur, « disent et ne font pas ; » ou, selon la parole du Psalmiste, « enseignent ostensiblement la loi de Dieu, et néanmoins courent dans la même voie que l'adultère et le voleur ? »

Mais la peau de la brebis n'est pas seulement la fausse apparence de la vertu ; elle est aussi l'apparence non moins trompeuse de la vérité.

Quels sont les loups vêtus de cette peau dangereuse ?

Les hérétiques d'abord, qui, dans tous leurs discours, exaltent la vérité de nos saints livres, et qui, se cachant sous la lettre mal comprise de la parole divine, dévorent l'Église de Jésus-Christ.

Puis encore, ce sont les faux docteurs qui nous parlent emphatiquement aujourd'hui ce qu'ils appellent le langage de la science et de la raison, et qui, au nom de cette raison et de cette science, entreprennent d'attaquer et de détruire les principes sacrés de la foi. Méfions-nous de ces loups cruels, et que la prudence chrétienne nous enseigne à les reconnaître et à les fuir, sous le voile menteur dont ils se couvrent.

IV. — Mais, comme il est difficile de discerner ces faux prophètes par des marques extérieures, Jésus-Christ nous indique les signes auxquels nous pourrons les reconnaître, en ajoutant : *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits*, c'est-à-dire aux œuvres qu'ils produiront, spécialement à leur défaut de patience. Car, comme leurs paroles ne sont pas conformes à leurs pensées, et qu'ils ne sont pas établis dans la vraie foi, ils succomberont facilement au temps de la persécution et de l'adversité. « Ils se retirent à l'heure de la tentation, » parce que leur justice feinte ne peut supporter la

moindre épreuve, la plus légère souffrance pour l'amour de Dieu.

V. — Jésus-Christ prouve ensuite par des exemples particuliers ce qu'il vient d'avancer : *Cueille-t-on,* demande-t-il, *des raisins sur les épines, ou des figues sur des ronces?* De même qu'on distingue les ronces et les épines, la vigne et le figuier, par les fruits différents qu'ils produisent, de même on connaît les hommes par leurs œuvres.

On peut voir ici dans les épines le symbole de la concupiscence charnelle qui entretient le feu continuel des passions, dans les ronces le symbole de la malice spirituelle qui est toujours hérissée des aiguillons du péché. Les raisins représentent au contraire la ferveur de la vie active, et les figues la douceur de la vie contemplative. Or, la concupiscence charnelle ne saurait produire aucune bonne action, parce qu'un acte ne peut être bon, si le corps n'est pas soumis à l'esprit. La malice spirituelle est également incompatible avec la contemplation qui demande un cœur pieux et pacifique.

VI. — Jésus-Christ confirme tout ce qu'il vient de dire par une comparaison générale : *Tout bon arbre porte* non seulement de belles feuilles, mais encore *de bons fruits, et tout mauvais arbre* même couvert de feuilles et de fleurs, *porte de mauvais fruits.* Il insiste et assure qu'*un bon arbre,* tant qu'il restera bon, *ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre,* tant qu'il restera mauvais, *porter de bons fruits.*

VII. — Mais, dans la crainte que les âmes tièdes ne s'imaginent échapper au châtiment, en s'abstenant du mal, sans accomplir de bonnes œuvres, le Sauveur ajoute : *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* L'homme qui ne pratique pas de bonnes œuvres sera, par la sentence du souverain juge, retranché de la société des bons et du nombre des fidèles ; puis, par le ministère des anges, il sera précipité dans les flammes éternelles pour y subir la peine du dam et la peine du sens, parce qu'il sera privé du bonheur des élus et condamné aux tourments de l'enfer. Le souverain juge ne reprochera pas à ces âmes négligentes d'avoir commis des crimes, mais de n'avoir pas fait le bien : *c'est donc à leurs fruits,* conclut le Sauveur, *que vous les reconnaîtrez,* et que vous distinguerez les bons des hypocrites.

VIII. — *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas* pour cela *dans le royaume des cieux :* il ne suffit pas de confesser la vraie foi de bouche, tandis que le cœur est loin des lèvres, *mais celui qui fait la volonté de mon Père, qui est dans le ciel, voilà celui qui entrera dans le royaume des cieux.*

Seigneur Jésus, Dieu très clément, apprenez-moi à éviter les séductions des imposteurs et donnez-moi d'imiter les vertus de vos brebis spirituelles, l'innocence et la simplicité. Aidez-moi à fixer les racines de mes affections, non point sur la terre, mais dans le ciel, afin que je ne me contente pas de produire seulement les feuilles des bonnes paroles, mais encore que je m'applique à produire les fruits des bonnes œuvres, et qu'ainsi je mérite d'être trouvé fidèle au dernier jour. Accordez-moi d'accomplir toujours la volonté de mon Père céleste, d'écouter et d'observer vos divines instructions d'une manière si constante, qu'aucune tentation ne puisse jamais me détacher de votre service, ni me séparer de votre amour. *Amen.*

VIIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Le riche et la triple intendance qu'il confie. — 2. Par qui et de quoi est accusé l'intendant. — 3. Comment Dieu rappelle l'homme à lui-même. Les trois paroles. — 4. Réflexions et résolution de l'intendant. — 5. Comment il s'y prit. Remarque pratique. — 6. Louanges du maître. — 7. Les enfants du siècle et les enfants de lumière. — 8. La conclusion du Sauveur. — 9. Les richesses d'iniquité. — 10. Résumé et prière.

I. — *En ce temps là, Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un intendant.* Cette parabole s'adresse tout particulièrement aux disciples et à leurs successeurs dans l'Eglise, les pasteurs des âmes. Mais, dans un sens plus général, tout chrétien est cet intendant, à qui Jésus-Christ, désigné sous la figure de ce riche, a confié trois sortes de domaines ou de biens : d'abord, le monde ou la création, dont les biens doivent être utilisés pour le service de Dieu ; puis, notre propre corps, sur lequel nous devons veiller, de peur que la mort ne pénètre dans l'âme par la porte des sens; puis, notre âme elle-même, dont toutes les facultés, comme celles du corps, doivent être employées au service de Dieu.

II. — Suivons maintenant cet intendant *qui fut* désigné à son maître et *accusé devant lui d'avoir dissipé son bien.* Le pécheur est dénoncé au souverain Seigneur, par le remords de sa conscience, par le scandale de sa conduite et par le témoignage de son ange gardien, d'avoir abusé de ses biens, c'est-à-dire, d'avoir dépensé sa fortune en superfluités, prostitué son corps à des plaisirs grossiers et souillé son âme d'affections impures.

III. — Le maître, qui manda son intendant, c'est Dieu, qui rappelle l'homme à lui-même, par les inspirations du dedans, les prédications du dehors, les bienfaits inattendus, les châtiments ou

les menaces de la damnation. *Il le fit donc venir, et lui dit,* en l'admonestant dès cette vie, et en lui faisant entendre trois paroles terribles, qui, si elles étaient toujours présentes à notre esprit, nous préserveraient du péché : 1° *Qu'est-ce que j'entends dire de vous ?* Un cri s'élève de la terre, pour vous reprocher le triple abus dont vous vous êtes rendu coupable ; 2° *Rendez-moi compte de votre administration !* Sommation redoutable, qui annonce que le livre de la conscience va être ouvert et que l'œil de Dieu, à qui rien n'échappe, va y lire toutes choses : 3° Le maître ajoute : *Car je ne veux plus désormais que vous administriez mon bien.* Sentence douloureuse, terminant la vie et montrant la mort prête à nous saisir. Ce n'est plus dès lors le temps de travailler, mais bien le temps de rendre compte.

IV. — *Alors,* sous l'impression des terreurs de la mort et du jugement qui est proche, *l'intendant,* abandonné à ses prudentes réflexions, *se dit en lui même : Que ferai-je ?* et non pas : Que dirai-je ? Car, auprès de ce juge sévère, il faut des actions, et non pas des paroles. Que ferai-je donc, *puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne puis cultiver la terre :* Mes forces épuisées ne me permettent plus de satisfaire pour mes péchés par le jeûne et la pénitence ; *et j'aurais honte de mendier :* je ne suis pas habitué à la prière, je ne saurais prier avec assez d'efficacité ! *Je sais ce que je ferai,* je remettrai aux débiteurs de mon maître une partie de leurs dettes, en leur donnant une partie de ses biens, *afin que, quand on m'aura privé de mon emploi, je trouve des gens qui me reçoivent chez eux.* Je vais me gagner les suffrages et les mérites de ceux qui pourront m'introduire dans la vie éternelle. En effet, tandis que les habitations des riches sont sur la terre, celles des pauvres sont au ciel. Si donc les riches veulent que les pauvres les admettent dans leurs maisons d'en haut, ils doivent accueillir volontiers les pauvres dans leurs maisons d'ici-bas : « Donnez la terre, dit S. Augustin, et vous recevrez le ciel. »

V. — *Il fit venir l'un après l'autre* les pauvres, les affligés, les indigents de toute sorte, en un mot, *tous les débiteurs de son maître, et* il s'informe avec un affectueux intérêt de leurs besoins. Il dit au premier : *Que devez-vous à mon maître ? Cent barils d'huile, répondit celui-ci. L'intendant lui dit : Tenez, voilà votre obligation, asseyez-vous vite, et faites-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, que devez-vous ? Celui-ci lui répondit : Cent mesures de froment. Tenez, lui dit-il, voilà votre billet, faites en un de quatre-vingts.* En faisant aux créanciers une remise plus considérable d'huile que de froment, l'intendant signifiait que nous devons compatir par affection plus encore que nous ne pouvons prêter assistance aux misères du prochain.

Remarquons ici que la miséricorde divine nous offre un moyen facile de réparer les fautes de toute notre vie. En effet, tout ce que nous donnons pour guérir les malades, nourrir les affamés, s'amasse et forme un impérissable trésor, qui dure autant que la charité, la seule des vertus qui demeure encore dans le ciel. Dieu a donné aux riches les biens terrestres, aux pauvres les biens célestes, afin de les sauver les uns par les autres. Si les riches partagent leur patrimoine avec les pauvres ici-bas, les pauvres partageront avec eux l'héritage éternel. Pénétrons nous bien de ces pensées, et nous approcherons des pauvres, non plus comme des riches insolents, qui distribuent de fastueuses aumônes ; mais, humbles clients, nous leur offrirons des dons respectueux, comme à des patrons, entre les mains de qui sont remises les clés du royaume à venir.

VI. — *Le maître,* ayant appris la conduite de son économe, *loua cet intendant infidèle de ce qu'il avait agi en homme intelligent.* Ainsi, ce serviteur, bien qu'infidèle, fut loué par son propre maître, non pas de la fraude qu'il avait commise, mais de la prudence qu'il avait montrée au point de vue mondain, en se préparant des amis pour le temps de la disgrâce prochaine, car la prévoyance est un des caractères de la prudence. L'intendant avait agi d'une manière adroite pour son intérêt temporel, quoique d'une façon inique envers son maître particulier. De même, les riches de ce monde méritent d'être loués, non point de ce que, par une illusion funeste, ils se livrent à des actes illicites ; mais de ce que, par une sage conversion, ils appliquent leurs biens à des œuvres pies, afin de se ménager des ressources pour l'éternité, car, selon la belle remarque de S. Ambroise, la miséricorde est la seule compagne qui reste à l'homme après la mort.

VII. — Mais, ce ne fut pas seulement son maître particulier qui loua cet intendant, ce fut encore le souverain maître de l'univers qui le proposa comme exemple à ses disciples, en ajoutant : *Ainsi les enfants du siècle,* les partisans du monde, *sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires* temporelles, pour lesquelles il leur semble être nés, *que les enfants de* la *lumière,* les serviteurs de Dieu, dans les affaires spirituelles. « Malheur à nous ! observe S. Jérôme, nous sommes de feu pour les choses de la terre et de glace pour celles de l'éternité ; les plus petites choses excitent en nous de vifs transports, tandis que les plus grandes ne trouvent en nous qu'une paresseuse indifférence ; nous ne cessons de rechercher ce qui doit promptement finir, tandis que nous dédaignons et négligeons follement les biens célestes et les honneurs immortels. »

VIII. — Notre-Seigneur tire la conclusion de l'exemple de cet intendant avisé. *Et moi, ajoute Jésus, je vous dis aussi*, dans votre intérêt spirituel, *employez les richesses d'iniquité*, qui sont les biens temporels, *à vous gagner des amis*, afin que, quand vous *viendrez à manquer* de mérites personnels au sortir de la vie présente, *ils vous reçoivent dans les demeures éternelles*, en obtenant de Dieu, par leurs mérites abondants et leurs puissants suffrages, que vous soyez admis à la vie bienheureuse. Nous l'avons déjà expliqué.

IX. — Les commentateurs ont remarqué sept raisons à cette appellation de « richesses d'iniquité, » employée par le Sauveur. En effet, disent-ils : 1° Les richesses sont fausses, parce qu'elles trompent, en promettant plus qu'elles ne procurent ; 2° elles sont surtout désirées et recherchées par les méchants, qui mettent en elles leur espoir et leur confiance ; 3° elles servent au démon de moyens pour tenter les hommes par la cupidité ; 4° elles sont la cause et l'instrument de mille iniquités ; 5° souvent, elles ont été acquises injustement par les devanciers ; 6° elles sont réparties avec beaucoup d'inégalité ; 7° elles sont injustement détenues, quand on néglige de donner du superflu aux pauvres.

X. — Seigneur Jésus, rendez mon âme comme un domaine fertile en toutes sortes de vertus excellentes ; et, puisque vous avez choisi ma raison pour votre intendante, ne permettez pas qu'elle dissipe vos biens confiés à mes soins, car j'ignore quels mérites je pourrais acquérir après ma mort. Maître plein d'indulgence, faites-moi grâce des cent barils d'huile que je dois vous payer par les actes fervents de la contemplation, comme aussi des cent mesures de froment que je dois vous rapporter par les œuvres salutaires de la miséricorde. Que vos amis, les pauvres qui vous aiment et qui vous ressemblent, deviennent mes intercesseurs, mes avocats et mes protecteurs auprès de vous-même, afin que, quand je viendrai à manquer des mérites personnels au sortir de cette vie, je sois admis, par leurs mérites et par leurs suffrages, dans les demeures éternelles, dans vos tabernacles tant désirés. *Amen.*

IXme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Contraste. — 2. Ce que Jésus vit à Jérusalem. — 3. Les larmes de Jésus. — 4. Les malheurs de Jérusalem. — 5. Triple application aux pécheurs. — 6. Les changeurs et les vendeurs du temple. — 7. Comment Jésus enseigne dans le temple. — Prière.

I. — *En ce temps-là*, la foule joyeuse chantait autour de Jésus le cantique de l'allégresse et du triomphe. Le Sauveur des

hommes allait faire son entrée triomphale à Jérusalem, et les Juifs, accourus au devant de lui, l'acclamaient de joyeux Hosannah! Mais, le miséricordieux Sauveur tournait ses pensées vers d'autres sujets; et, tandis que ses amis se réjouissaient de sa gloire, son cœur entonnait le chant triste des lamentations sur la perte de cette cité perfide, où bientôt les bénédictions se changeront en cris de rage, et où les acclamations feront place aux voix qui réclament sa mort.

II. — *Jésus* donc, *étant arrivé près de Jérusalem*, *et, voyant cette ville,* ses hautes maisons, ses tours superbes, la richesse de ses monuments, son regard alla plus loin, il pénétra les plis cachés des cœurs. Il vit l'inconstance du plus grand nombre, la méchanceté de beaucoup, les trames obscures, les complots déicides, la ruine de la ville, la dispersion du peuple, et surtout la perte éternelle que ces maux divers préparaient ou figuraient. Voyant ces choses, *il pleura.*

III. — Les commentateurs ont noté quatre circonstances où Jésus a pleuré. 1° Il pleura à sa naissance, comme tous les enfants des hommes, dont il prit les faiblesses et les misères; 2° Il a pleuré de tendresse sur la mort de Lazare, son ami; 3° Il pleure aujourd'hui de pitié, à la vue de Jérusalem, dont il prévoit le déicide et la ruine; 4° Il pleurera de douleur sur l'arbre de la croix. Ces larmes, qui sortent quatre fois des yeux de Jésus, étaient, d'après les saints interprètes, figurées par les quatre fleuves sortant du paradis terrestre, fleuves abondants qui roulent les eaux de la grâce, et par qui le monde entier est purifié, rafraîchi, fécondé; fleuves aux ondes délicieuses où s'abreuvent les saints de la terre et les élus du ciel. « O mes frères, s'écrie Ludolphe, toute la vie du Christ est notre route, et ses pleurs nous enseignent à pleurer. — Enfant, il a pleuré sur la profonde misère de la vie présente; car l'enfant qui naît dans les sanglots annonce notre chute, et, ne parlant pas encore, il prophétise déjà: pleurons donc avec le Seigneur sur l'immense infortune du monde déchu. — Il pleura de douleur sur la croix; ses larmes sont celles de la pénitence: qu'elles coulent sur nos péchés! — Il pleura à la vue de Jérusalem: pleurons aussi la mort spirituelle de nos frères. — Enfin, il pleura Lazare: pleurons nos proches, nos amis; Jésus le permet, Jésus le veut; mais, pleurons comme Jésus, afin de nous réjouir en lui éternellement.

IV. — Jésus donc se mit à pleurer, non sur lui-même à cause du supplice qu'on lui préparait, mais sur Jérusalem, à cause des crimes nombreux qui s'y commettaient et des châtiments terribles qui l'attendaient. Il pleura sur elle: *et dit: Ah! si du moins en ce*

jour qui t'est encore donné, en ce jour qui te reste, en ce temps court et prospère durant lequel tu montres ta gloire et tu satisfais ta volonté, si *tu savais ce qui peut te procurer la paix !* Si tu voulais reconnaître ton Sauveur, celui qui t'apporte la paix, celui que tu ne verras plus et qui va retourner à son Père! *Mais,* ajouta-t-il tristement, *tout cela est maintenant caché à tes yeux*, parce que tu les détournes obstinément de la vue de ton Sauveur. Un jour, tes yeux s'ouvriront, mais, il sera trop tard! En effet, il viendra *des jours malheureux pour toi*, maintenant si follement enivrée de joie, *où tes ennemis*, les Romains, *t'environneront d'un fossé*, comme tu auras ceint d'une couronne d'épines le front de ton Seigneur. *Ils t'enfermeront* de leurs armées *et te serreront*, te bloquant étroitement *de toutes parts*, sans te laisser aucune entrée ou sortie, de sorte que personne ne pourra leur échapper; dans leur détresse, tes habitants mangeront leurs propres enfants, terrible vengeance de ce que, dans sa soif, tu auras abreuvé ton Sauveur de vinaigre. Parce que tu as étendu dans le sépulcre le corps de ton Messie, ils t'égaleront au sol, ils abattront tes tours et tes remparts, ruinant tes édifices, et même ton temple. Ils *te détruiront entièrement*, *toi et tes enfants, qui sont dans ton enceinte*, parce que tu auras persécuté mes fils spirituels, les disciples et les apôtres. Enfin, ils *ne laisseront pas en toi pierre sur pierre,* parce que tu auras dispersé l'Église naissante, et rejeté au loin les pierres vivantes de ce saint édifice. Toutes ces choses arriveront, *parce que tu n'as pas su connaître le temps de ta visite,* le temps où, se revêtant de la miséricorde, l'orient éternel s'abaissait jusqu'à toi dans le mystère de son incarnation.

V. — Les six traits distincts de cette prédiction évangélique ont été appliqués par les commentateurs à la situation du pécheur, dont Jérusalem est la figure.

En effet, quand il commet le péché, l'homme est 1° circonvenu par les suggestions extérieures de l'ennemi; 2° investi par les sollicitations intérieures de la chair; 3° pressé par les ardeurs de la délectation; 4° renversé par le consentement intérieur de la volonté; 5° privé de ses fils, c'est-à-dire des fruits de ses vertus, en perdant le mérite de ses œuvres précédentes; 6° entièrement ruiné par la consommation extérieure du péché.

Une fois le péché accompli, les malheurs de Jérusalem se réalisent chez le pécheur. En effet, 1° il est assiégé de tribulations extérieures, 2° enveloppé d'infirmités corporelles, 3° tourmenté par les angoisses de son esprit et les remords de sa conscience, 4° terrassé par le désespoir de son salut, 5° privé de ses proches par la douleur et la désolation qu'il leur cause, 6° précipité par la mort dans l'abîme de la perdition.

Au moment effroyable où il meurt dans son péché, le pécheur est 1° environné et 2° obsédé par les esprits infernaux, 3° accablé par le souvenir de ses crimes, car les démons ne cessent de lui rappeler non seulement toutes ses actions mauvaises, mais encore toutes ses paroles et ses pensées coupables, afin de le pousser au désespoir ; 4° renversé dans la poussière, parce que son corps est réduit en cendres, tandis que son âme est précipitée dans les enfers ; 5° précipité dans les enfers avec ses enfants, c'est-à-dire, ses complices et ses imitateurs, pour partager ses supplices, comme ils partagèrent ses égarements, 6° écrasé par toutes les vaines pensées qu'il avait entassées les unes sur les autres et qui retombent sur lui, car, de tout ce qu'il avait entrepris ou exécuté, il ne reste pas pierre sur pierre.

Il faut donc, à l'exemple du miséricordieux Jésus, pleurer beaucoup sur les péchés, à cause des maux immenses qu'ils attirent aux pécheurs.

VI. — Après cela, Jésus et ses apôtres vinrent à Jérusalem, *et, lorsqu'il fut entré dans le temple, il se mit à en chasser les vendeurs et les acheteurs, en leur disant : Il est écrit : Ma maison est la maison de la prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs.* Ce disant, il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des colombes, il ne permettait même pas que l'on transportât aucun vase à travers le temple.

« Le temple, disent les saints interprètes, c'est l'Église composée de pierres pures, saintes et vivantes ; les membres de cette hiérarchie ecclésiastique, qui se rendent indignes de leur ministère, font de cette maison de Dieu une caverne de voleurs. Aussi, il n'est pas de péché plus grand que celui du sacerdoce chrétien, et c'est à cause de cela, assure S. Jean Chrysostôme, que le Sauveur, entrant à Jérusalem, se revêt de puissance et de majesté pour attaquer et couper le mal dans sa racine. Le sacerdoce est le cœur de la chrétienté, et des péchés du prêtre viennent les péchés du peuple. En châtiant les Juifs sous les portiques du temple, en les traitant avec une rigueur inouïe, Jésus nous apprend quelle punition il réserve à ses ministres infidèles. « Il renversa, dit l'Évangile, les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des colombes. » Les changeurs, ce sont ceux qui emploient à leur propre satisfaction le patrimoine du crucifié le bien des pauvres, et qui font un indigne usage des aumônes remises entre leurs mains. Ceux qui vendent des colombes, figure du Saint-Esprit, ce sont ceux qui font des sacrements, et en particulier de l'ordination, le moyen d'un lucre infâme. Pourquoi d'ailleurs est-il dit que le Seigneur renversa les chaises ou les trônes, *cathedras*, des marchands de colombes? Des mar-

chands ont-ils coutume de s'asseoir sur des trônes? Si ce n'est que l'Évangile voulait signifier par là qu'un jour viendrait où les successeurs de Pierre, héritiers des exemples et du zèle de Jésus-Christ, renverseraient sans pitié, de leurs chaires simoniaques, de leurs trônes usurpés, les membres de l'épiscopat, qui auraient vendu ou acheté la divine colombe de l'Esprit-Saint? En un mot, la conduite de Jésus dans le temple de Jérusalem est le type de la conduite des Papes qui, pendant des siècles et toujours, ont défendu, même par les moyens les plus sévères et par les peines les plus rigoureuses, la pureté, la liberté de l'Église, et n'ont pas permis que la cité sainte, confiée à leur garde, devînt le lieu d'un impur trafic, le carrefour, la place publique, où les hommes s'assembleraient pour satisfaire leur ambition.

VII. — O Jésus, voilà donc comment votre Évangéliste a eu raison de dire: *Et il enseignait tous les jours dans le temple.* Enseignez-moi dans le temple de mon âme, et faites, par votre grâce, que, fidèle croyant à toutes les leçons de votre Église, je sois aussi fidèle à toutes vos inspirations et à tous vos divins attraits. *Amen.*

Xme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Occasion de la parabole. — 2. Ils montent au temple. — 3. Pharisien et Publicain. — 4. L'orgueil du Pharisien. — 5. L'humilité du Publicain. — 6. Interprétation au sens mystique. — 7. Les deux résultats. — 8. Pensée de S. Ambroise. — 9. Exhortation pratique. — 10. La maxime. — 11. Pourquoi Notre-Seigneur l'a-t-il si souvent répétée dans son Evangile. — 12. Prière.

I. — *En ce temps-là, Jésus* qui avait remarqué plusieurs hommes tellement infatués de leur valeur personnelle, qu'ils se préféraient au reste des humains, *dit cette parabole pour ceux-là qui, présumant de leur propre justice*, à cause de leurs œuvres extérieures, *mettaient leur confiance en eux-mêmes* et, regardant tout le reste du haut de leur grandeur, *méprisaient les autres* comme pécheurs. Ils étaient donc doublement orgueilleux, et, par conséquent, ils se trompaient, en se croyant justes, car il n'y a point de vertu ou justice véritable sans humilité sincère. C'est pour les tirer de leur erreur que Jésus leur proposa la parabole du Pharisien qui paraissait juste et du Publicain qui passait pour pécheur.

II. — Ces *deux hommes montèrent au temple*, en gravissant les quinze degrés qui conduisaient à son enceinte, située sur la hauteur. Ils allaient *pour prier*, but que doit se proposer tout

fidèle, en se rendant au temple saint, et non point de satisfaire sa vanité ou sa curiosité, d'y tenir conversation, ou de s'y donner en spectacle.

III. — Nous l'avons déjà dit, *l'un* des deux *était pharisien*, de la secte de ceux qui, afin de paraître meilleurs que les autres, affectaient de se distinguer par leur extérieur, *et l'autre publicain*, d'une classe méprisée et tenue pour pécheresse. Dans la personne de ces deux hommes, Notre-Seigneur va trouver un exemple, dont le but est de montrer que, si la justice élève l'homme en l'approchant de Dieu, elle l'abaisse profondement, lorsqu'elle est accompagnée d'orgueil, car l'orgueil est un mépris de Dieu.

IV. — *Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même tel que ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.* Ce Pharisien est le type de l'orgueilleux qui, s'élevant au dessus de ses frères, se confie en sa propre vertu. Il se tient debout, il prie en lui-même, comme dédaignant de mêler sa prière à celle des personnes qui l'entourent. Content de sa propre justice, il ne demande ni le pardon de ses fautes, ni le progrès dans la vertu, ni la miséricorde pour le passé ; ni même la grâce pour l'avenir, et ne se souvient de ses frères que pour les condamner. Aussi, suivant l'expression du Psalmiste, son oraison lui devient un péché. « Quand vous venez à l'église, dit à ce sujet S. Basile, prosternez-vous avec un humble respect en la divine présence du Seigneur, et ne demandez rien, comme étant dû à vos mérites personnels. Si vous reconnaissez en vous quelque bien, cachez-le et mettez-le en oubli, afin que le Seigneur vous en récompense au centuple. Hâtez-vous au contraire de rappeler vos iniquités, afin d'en obtenir le pardon par un aveu sincère. Ne cherchez pas à vous justifier vous-même, de peur que vous ne soyez condamné comme le Pharisien ; mais imitez le Publicain, si vous désirez trouver miséricorde auprès de Dieu. »

V. — En effet, *le publicain, au contraire* du pharisien, *se tenant éloigné* de l'autel, comme s'il n'était pas digne d'approcher de Dieu ; et, saisi de confusion à cause de ses iniquités, *n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais*, brisé de contrition, *il se frappait la poitrine*, siège du cœur d'où provenaient tous ces péchés. Reconnaissant sa profonde misère, il s'humiliait, *en disant : O Dieu*, Seigneur tout puissant, *ayez pitié de moi qui suis un pécheur*. Effectivement, les publicains étaient considérés comme des pécheurs publics, parce qu'ils percevaient les impôts, contrairement à la loi judaïque. Combien l'attitude de cet humble

publicain est différente de celle de l'orgueilleux pharisien ! Il se met au dernier rang, il ne craint pas de montrer aux yeux de tous son repentir et sa misère. Priant et frappant la poitrine en même temps, il dit à haute voix : Je n'ai rien en moi, ô mon Dieu ! qui puisse vous plaire et mériter votre pardon ; j'ai péché devant vous de corps et d'âme, d'œuvres et de pensées. Je ne suis pas digne d'approcher de votre sanctuaire, ni de lever les yeux vers le ciel, votre demeure.

VI. — Au sens mystique, le Pharisien représente les Juifs qui, pour avoir été instruits par la loi et les prophètes, se regardaient comme saints et méprisaient les Gentils. Le Publicain figure les Gentils qui, dociles à la prédication des apôtres, reconnurent leurs erreurs et confessèrent leurs iniquités. Ils furent ainsi justifiés en recevant la foi du Christ, tandis que les Juifs furent réprouvés en la rejetant avec obstination.

VII. — Le fruit de la prière de ces deux hommes fut bien différent, dit Notre-Seigneur, *je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre.*

Le Publicain fut justifié, car, aux yeux de celui qui s'incline vers les choses basses, mieux vaut le pécheur humble que le juste superbe, ou plutôt il n'est pas de juste superbe, ni d'humble pécheur, puisque là où commence l'orgueil finit la justice, et que le péché est banni du cœur où règne l'humilité.

VIII. — « Notre-Seigneur, dit à ce propos S. Ambroise, en nous représentant le Pharisien et le Publicain réunis dans le Temple pour prier, a voulu nous montrer que l'orgueilleux, fût-il même orné de bonnes qualités, est moins agréable à Dieu que l'homme vraiment humble, quoique dénué de tout autre mérite. Aussi le démon, en adversaire artificieux qu'il est, s'efforce de séduire ceux qu'il voit appliqués aux bonnes œuvres. Combien de tentations le Pharisien ne dut-il pas surmonter, pour ne commettre ni rapine, ni injustice, ni adultère ! Combien de privations il dut subir pour jeûner deux fois par semaine, et pour donner la dîme de tout ce qu'il possédait ! Qui de nous en a fait autant ? Mais, le démon l'a remarqué, et il l'a percé d'un trait empoisonné, qui a causé l'enflure de l'esprit ; et dès lors toutes les œuvres qui semblaient rendre cet homme plus recommandable, n'ont servi qu'à le rendre plus répréhensible.

IX. — Instruits par un si déplorable exemple, lorsque vous monterez les degrés du temple de l'oraison, prosternez-vous, chrétiens, et que votre attitude extérieure elle-même exprime et symbolise l'abaissement de votre esprit. Ne demandez rien au nom de vos propres mérites, ne vous comparez à vos frères que

pour vous mettre au dessous d'eux, et, si vous vous souveniez de quelques unes de vos bonnes œuvres, chassez ce souvenir, afin que Dieu le garde, comme aussi rappelez soigneusement à votre mémoire et exposez à la miséricorde divine toutes vos fautes, afin que Dieu les oublie et les efface.

X. — Notre-Seigneur assigne ensuite la cause de la sentence qui écarte le Pharisien et favorise le Publicain. C'est, dit-il, *parce que quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé.* En d'autres termes : quiconque, grand ou petit, riche ou pauvre, laïque ou ecclésiastique, quiconque s'enfle d'orgueil comme le Pharisien, sera renversé par les tribulations temporelles ou plongé dans les supplices éternels, tandis que celui qui s'humilie volontairement par une vraie pénitence ou par l'aveu sincère de ses fautes sera exalté par les récompenses de la grâce en cette vie et de la gloire en l'autre. Le Sage exprime la même pensée, en disant : « L'orgueil précède la chute et l'humiliation précède la gloire. » C'est dans le même sens qu'on dit proverbialement : « Point de vallée sans colline, point de colline sans vallée. » Ainsi, le Publicain en s'humiliant a été élevé, tandis que le Pharisien en s'élevant a été humilié. Des deux plateaux d'une balance, l'un ne peut s'élever sans que l'autre ne s'abaisse, ou s'abaisser sans que l'autre ne s'élève; de même, dans la balance de la justice divine, celui qui se glorifie en ce monde sera humilié dans l'autre, et réciproquement, celui qui s'humilie maintenant sera glorifié éternellement. Or, si celui qui avait fait de bonnes œuvres est blâmé et confondu, pour avoir souillé ses actions de grâces par des sentiments de vanité, combien plus sévèrement sera condamné et châtié celui qui n'aura pas fait de bien et aura méprisé la grâce? Esprits superbes, tenez pour certain que, si vous refusez maintenant de plier sous la main toute puissante de Dieu, vous serez forcés un jour de vous courber sous l'empire tyrannique du démon. Que chacun prenne donc garde de se rendre esclave de l'orgueil, car, comme le dit S. Augustin, « malheur à l'homme qui prend pour guide cette aveugle passion, il tombera nécessairement dans le précipice. » Si nous considérons les termes opposés où aboutissent l'arrogance de Lucifer et l'anéantissement du Christ, l'orgueil d'Eve et l'humilité de la Vierge Marie; les jouissances du riche et les ulcères de Lazare, la jactance du Pharisien et la pénitence du Publicain, nous comprendrons clairement la vérité de cet oracle de la Sagesse Incarnée : « Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé. » Il a donc eu bien raison celui qui a dit : « Le plus humble entre les sages est le plus sage de tous. ».

XI. — Pourquoi le Sauveur a-t-il si souvent répété, dans le

cours de son Évangile, la maxime qui nous occupe? C'était afin de réprimer l'orgueil qu'il déteste par dessus tous les autres vices, et afin de recommander l'humilité qu'il a louée souvent par dessus toutes les autres vertus : l'orgueil, en effet, est la racine de tous les maux, et l'humilité est la gardienne de tous les biens spirituels.

Méditons-la donc et remercions la bonté divine qui a voulu que l'homme, pour se sauver et arriver à la gloire, n'eût qu'à se regarder, à se connaître lui-même et à s'estimer ce qu'il est : néant et misère!

XII. — Dieu tout puissant et miséricordieux, je vous supplie d'avoir pitié de moi; car je ne suis point comme beaucoup de justes qui ont mérité d'être glorifiés à cause de leurs vertus, ni comme beaucoup de pénitents qui, après avoir expié leurs crimes, sont restés fidèles à votre service. O Dieu, montrez-vous propice envers un misérable pécheur tel que je suis, et tournez vers moi ces regards miséricordieux que vous avez jetés sur le Publicain; faites qu'étant humble dans mes sentiments, mes paroles et mes œuvres, je mérite d'être justifié en votre présence et d'être exalté en votre royaume céleste. *Amen.*

XIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Le cadre topographique du miracle. — 2. Le miracle. — 3. Les huit circonstances du miracle. — 4. Les huit circonstances de la conversion du pécheur. — 5. La défense de Jésus. — 6. On n'en tient pas compte. — 7. Jésus a bien fait toutes choses. — 8. Prière et résumé

I. — *En ce temps-là, Jésus quitta le pays de Tyr, traversa la Décapole, et alla par Sidon vers la mer de Galilée.* L'Evangéliste note tous ces détails, comme pour faire ressortir l'importance et les leçons du miracle que le Sauveur va opérer. En effet, il s'agit d'une guérison qui exige un triple miracle : il s'agissait de délivrer un homme du démon, pour lui rendre la parole et l'ouïe. En effet, *à peine* était-il *arrivé, on lui amena un homme sourd et muet,* réduit à cet état par l'effet d'une possession diabolique, *et on le pria de lui imposer les mains,* ces mains qui, toutes puissantes pour créer, l'étaient aussi pour guérir. Médecin et remède, il communiquait la santé et la vie, par le seul attouchement de ses mains divines.

Voulons-nous guérir? Allons à Jésus par la crainte et l'amour, quittons le pays de Tyr qui signifie « angoisse, » c'est-à-dire,

renonçons au péché par la contrition ; allons par Sidon, qui signifie « chasse, » c'est-à-dire, recourons à la confession, en recherchant les circonstances et le nombre de nos péchés; dirigeons-nous vers la mer de Galilée, qui signifie « transmigration, » c'est-à-dire, résolvons-nous à un changement de vie, en passant des plaisirs grossiers aux œuvres satisfactoires, et traversons la Décapole, mot grec qui signifie « les dix villes, » c'est-à-dire, observons les préceptes du Décalogue.

II. — Quand le sourd-muet fut devant lui, *Jésus, le tirant de la foule, et le prenant à part, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur sa langue ; puis, levant les yeux au ciel, il fit un soupir, et lui dit : Ephpheta*, mot hébreu *qui signifie : ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parlait distinctement.* Admirable prodige, rempli de leçons, que nous allons étudier, après avoir remarqué que le sourd-muet de cet Evangile est une figure du genre humain, qui, avant la venue du Sauveur, n'entendait point les commandements du Sauveur et ne célébrait point ses louanges. Cela posé, étudions, dans les circonstances du miracle, les détails de la guérison de l'humanité par son Sauveur.

III. — 1° Sans connaître, sans désirer le Messie, il est amené jusqu'à lui par la longue suite des justes de l'Ancien Testament, qui ne cessaient d'implorer la miséricorde divine, pour que le monde entier fût éclairé et guéri ; 2° Jésus, accédant à leur prière, accomplit en même temps les desseins de sa céleste bonté. Il le prend, c'est-à-dire, qu'il se revêt de son humanité, pour opérer sa délivrance ; 3° Il le sépare de la foule, afin de nous apprendre à fuir la vaine gloire dans nos actes ; 4° Ses doigts qu'il place dans les oreilles du malade, ce sont les dons de l'Esprit-Saint, qui est nommé, dans l'Exode, « le doigt de Dieu. » Or, Dieu nous place ses doigts dans les oreilles, lorsque, par les dons de son Esprit, il nous ouvre l'intelligence pour comprendre ses paroles et nous accorde la grâce pour accomplir ses préceptes ; 5° La salive, avec laquelle le Sauveur toucha la langue de ce possédé, est le symbole de la sagesse divine, qui, en touchant notre langue, la délie pour lui faire confesser et prêcher la foi évangélique ; 6° Il regarde le ciel, afin de nous montrer que toute grâce vient d'en haut, que là doit être placé notre cœur, où se trouve son trésor ; 7° Il gémit, pour nous apprendre à chercher là haut le remède et la consolation, pour nous révéler les abîmes de sa compassion et de sa miséricorde, pour nous enseigner à compatir aux peines de nos frères et à soupirer après la patrie ; 8° Comme homme, Jésus regarde le ciel et il gémit. Comme Dieu, il ordonne, en son propre nom, disant : « Ouvrez-vous ! » La nature lui obéit. Non seulement l'homme extérieur est guéri,

mais l'homme intérieur est éclairé, car il est dit que celui qui était muet auparavant parlait avec raison et justesse, *loquebatur rectè.*

IV. — C'est en effet le caractère de tous les miracles de Notre-Seigneur, que la guérison du corps n'y est qu'une figure de la régénération de l'âme.

Dans les diverses circonstances qui ont accompagné la guérison du sourd-muet, nous allons trouver une image sensible de l'ordre admirable que suit la grâce divine, dans la conversion du pécheur. Voyons plutôt :

1° Il faut d'abord l'amener au Sauveur, vers qui il peut être attiré par la vertu de la prédication, par l'atteinte de la maladie, par un exemple de pénitence, par une aumône ou par un remords de conscience ;

2° Il faut prier pour le coupable. Souvent, les justes obtiennent le salut des autres par leurs suffrages ;

3° Le pécheur est séparé de la foule, lorsque Dieu, pour le convertir, l'éloigne des sociétés mauvaises et le retire de ses habitudes vicieuses;

4° Le Sauveur place ses doigts dans les oreilles du pécheur, quand il lui donne la connaissance de ses péchés, en les lui montrant écrits dans son cœur par le doigt de Dieu ;

5° Il touche de sa salive la langue de l'homme, lorsqu'il le dispose à la confession, soit des péchés commis, soit des vérités révélées, soit des louanges divines;

6° Il regarde le ciel, pour nous apprendre à diriger en haut les yeux de notre âme, nos intentions et nos désirs ; car, à quoi nous servirait de renoncer aux choses de la terre, si nous n'aspirions pas aux biens supérieurs ?

7° Il gémit sur les infirmités des hommes, afin de nous montrer que nous devons déplorer les misères de notre pèlerinage ici-bas, en répétant avec le prophète royal : « Que je suis malheureux de ce que mon exil est si long ! »

8° Après avoir préparé l'âme à recevoir la grâce, le Sauveur la lui communique. Aussitôt ses oreilles s'ouvrent pour écouter et sa langue se dénoue pour bénir le Seigneur.

V. — Ceux qui avaient amené le sourd-muet étaient ravis de cette guérison miraculeuse. *Jésus leur défendit d'en parler à personne.* Cette défense, qui n'était pas absolue, n'entraînait point une obligation rigoureuse de pénitence, mais plutôt elle renfermait une instruction salutaire. Le divin Maître voulait par là nous enseigner à pratiquer l'humilité, même dans nos œuvres les meilleures.

VI. — *Toutefois*, remarque un saint Père, si celui qui fait une bonne œuvre ne doit point rechercher les applaudissements, celui qui reçoit un bienfait doit louer son bienfaiteur, quoique celui-ci n'y consente pas, ou même le défende. C'est précisément ce que firent à l'égard du Sauveur les témoins du miracle. *Plus il le leur défendait*, plus il montrait de modestie, *plus ils le publiaient*, plus ils témoignaient d'enthousiasme, et *dans leur admiration*, ils ne se lassaient point de le louer, *en* répétant et *redisant* : *Il a bien fait toutes choses*, et il vient de le prouver d'une manière éclatante, puisqu'*il a fait entendre les sourds et parler les muets.*

VII. — Le Sauveur a bien fait toutes choses. Grande leçon, car, il ne suffit pas de faire le bien, il faut encore le bien faire : pour cela, il faut implorer le secours divin et fuir la louange humaine. Voulons-nous imiter le Sauveur, évitons toute vanité et ne recherchons pas la faveur des hommes. Ainsi, faisons-nous quelque action vertueuse, nous ne devons point la proclamer avec ostentation, mais plutôt la cacher avec humilité. Et, chose singulière, ceux qui s'efforcent de cacher leurs bonnes œuvres sont loués plus que ceux qui s'efforcent de les manifester pour s'attirer l'estime publique, car la gloire du monde est tellement capricieuse, qu'elle vous suit, si vous la fuyez, tandis que, si vous courez après elle, elle s'éloigne de vous.

VIII. — Seigneur Jésus, qui finissez par abandonner les méchants, ne nous abandonnez jamais, nous vous en conjurons avec larmes. Mais plutôt, comme vous êtes venu par Sidon, vers la mer de Galilée, jusque dans la province de la Décapole, attirez-nous à votre suite par la voie de la prédication, amenez-nous à une vie de pénitence, et dirigez-nous dans la pratique de la charité, qui est l'accomplissement des préceptes divins. Retirez-nous loin de la foule tumultueuse des tentations si variées auxquelles nous sommes exposés. Appliquez sur les oreilles de notre intelligence les doigts du discernement, et mettez le goût de la sagesse dans la bouche de notre cœur. Déliez notre langue, afin que nous confessions nos péchés et proclamions vos bienfaits ; apprenez-nous à bien parler et à bien agir, en sorte que, pour vous louer, nos discours et nos œuvres soient d'accord avec notre raison et notre volonté. De plus, faites qu'à votre exemple nous fuyions les applaudissements des hommes ; qu'ainsi les sourds entendent en se convertissant à vous et que les muets parlent en vous bénissant. *Amen.*

XII^mo DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Heureux disciples! — 2. La question du Docteur de la Loi. — 3. Le double précepte de la charité. — 4. Faites cela et vous vivrez! — 5. Qui est mon prochain? — 6. Le sens général de la parabole. — 7. Le voyageur et les voleurs. — 8. Le prêtre et le lévite. — 9. Le Samaritain, les bandages, l'huile, le vin, la monture, l'hôtellerie et les soins. — 10. Le lendemain, les deux deniers, l'hôte et les recommandations. — 11. Conclusion du Sauveur. — 12. Le sens mystique et le sens moral. — 13. Application morale en forme de prière.

I. — *En ce temps-là, Jésus*, qui venait de dire que Dieu cache aux superbes et révèle aux humbles les mystères de la foi et les secrets de sa sagesse, *se tournant vers ses disciples*, humbles et petits, *leur dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez.* Heureux en effet les apôtres qui goûtèrent les charmes de la présence du Sauveur, qui adorèrent la divinité sous le voile de la chair, qui admirèrent la sainteté de sa vie, qui virent sa puissance se manifester par de nombreux miracles. Heureux aussi ceux qui voient Jésus-Christ ici-bas par la lumière de la foi soutenue de la charité, car ils verront Dieu face à face au sein de l'éternité. Heureux êtes-vous, dit le Sauveur, *car, je vous le déclare, beaucoup de prophètes et beaucoup de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, et entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu.*

II. — *Alors*, pendant que le Sauveur s'entretenait ainsi avec ses disciples, *un docteur de la loi*, qui en connaissait mieux la lettre que l'esprit, *se leva*, comme pour mieux se faire remarquer, *et*, s'adressant à Jésus, non pour s'instruire, mais pour le critiquer, il *lui dit pour le tenter : Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle?* Il ne suffit pas d'écouter, il faut agir. Eh bien! que ferai-je, pour gagner le ciel? *Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi?* Vous êtez docteur, vous devez savoir ce que la loi porte, relativement aux moyens d'obtenir la vie éternelle. *Qu'y lisez-vous? Celui-ci*, alors, *répondit*, en articulant ce qu'il avait lu dans la loi, et n'avait pas mis en pratique.

III. — *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toutes vos forces, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit.* Vous aimerez le Dieu qui vous a créé, qui s'est fait homme, qui s'est donné lui-même pour prix de votre rédemption, « votre Dieu. » Vous dirigerez vers lui toutes les aspirations de votre volonté, vous garderez pour lui tout ce qui est sensible en vous; votre esprit, se soumettant aux dogmes de la foi, méditera ses commandements, et vos facultés seront employées à son service. Voilà de quel amour on doit aimer Dieu. C'est le premier précepte. Le second, complément et conséquence du premier, nous indi-

que comment nous devons aimer le prochain. Vous aimerez *aussi votre prochain comme vous-mêmes.*

IV. — Ayant entendu le docteur, *Jésus lui dit : Vous avez fort bien répondu, faites cela et vous vivrez.* Faites cela, accomplissez ce double précepte, car la dilection se montre dans les œuvres, et la preuve de l'amour est dans la pratique des commandements. Faites cela et vous vivrez éternellement, car c'est la voie qui conduit infailliblement à la vie éternelle.

V. — *Mais, celui-ci, voulant se faire passer pour un* homme de bien et pour *juste*, oubliant qu'il s'adressait à un Dieu qui lit dans le fond des cœurs, *dit à Jésus : Et qui est mon prochain?* Il prouve ainsi qu'il n'avait pas l'amour du prochain, puisqu'il avoue ne pas le connaître. *Mais*, cette question fournit à *Jésus* l'occasion de développer la sublime et miséricordieuse doctrine de charité qu'il est venu enseigner à la terre. Aussi, *levant les yeux au ciel*, pour montrer qu'il allait faire entendre un enseignement tout céleste, il *dit.* Ecoutons et méditons cette parole du ciel.

VI. — La plupart des interprètes voient dans l'histoire que Jésus raconta une parabole par laquelle le Sauveur représente vivement l'état misérable de l'humanité, telle que l'avait faite le péché de l'Eden, et telle que la trouva la miséricorde divine, quand elle s'inclina vers lui pour le sauver.

VII. — *Un homme, qui allait de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, et, après l'avoir chargé de coups, le laissèrent demi-mort.* Ce voyageur, c'est le genre humain, qui, dans la personne d'Adam son chef, est descendu de Jérusalem, vision de la paix, à Jéricho, qui nous est présentée dans les Écritures comme la cité du mal. Par le péché du premier homme, sa postérité passe de la patrie à l'exil, elle s'abaisse des choses célestes et éternelles aux choses terrestres et passagères. — Les voleurs, ce sont les démons qui dépouillèrent l'homme de son vêtement de gloire et d'immortalité, et celui-ci, ayant perdu cette tunique première, vit qu'il était nu, et fut revêtu d'un habit de peau, c'est-à-dire d'une chair mortelle et corruptible. — Ses facultés naturelles furent aussi affaiblies par le péché, et il demeura à moitié mort. En effet, la béatitude immortelle lui était enlevée ; la vie de la grâce était détruite en lui, et il ne restait à l'homme tombé que la vie terrestre avec quelque usage de la raison, et de même que le pauvre voyageur, assez vivant pour souffrir, n'est pas assez fort pour agir, de même le libre arbitre est blessé, de telle sorte que le pécheur, qui garde la faculté de faire le mal et de sentir sa misère, n'a pas assez de

force pour se relever et prendre le chemin de sa patrie. Créé à la ressemblance de Dieu suivant la raison et à son image suivant l'amour, l'homme, perdant la charité et détruisant en lui l'image de Dieu, ne conserva même qu'en partie sa ressemblance, puisque les facultés de sa raison, sans être anéanties, furent cependant obscurcies. Tel fut l'état de l'humanité après la rencontre fatale d'Eve et de Satan. Elle fut dépouillée de sa robe d'innocence, et de la double vie de la grâce et de la nature, il ne lui resta que celle de la nature, languissante et diminuée.

VIII. — *Or, il arriva qu'un prêtre, faisant le même chemin, vit un homme et passa outre. De même, un lévite, étant près de là, et l'ayant vu, passa aussi.* Le prêtre et le lévite, qui passent sur la même route, et qui, ayant ouï le malheureux, ne s'arrêtent point pour le secourir, représentent tout ce que l'Ancien Testament et la Gentilité ont eu d'hommes sages et savants. La science et le sacerdoce étaient également impuissants à guérir l'humanité. Le sang des sacrifices ne pouvait effacer le péché de l'homme.

IX. — *Mais, un Samaritain, qui était en voyage, vint à lui et fut touché de compassion. Il s'en approcha et banda ses plaies, après y avoir versé de l'huile et du vin. Il le mit ensuite sur son cheval, le mena à une hôtellerie, et prit soin de lui.* — Ce Samaritain, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui s'est plu à être appelé des noms les plus humbles. — Le Samaritain faisait la même route; il venait de Jérusalem à Jéricho, de la gloire à la misère, de l'éternité à la mortalité, de la paix à la souffrance, de ce qui demeure à ce qui passe, et là où l'homme était tombé misérablement, le Seigneur descendait miséricordieusement. — Près de ce grand malade, vint le céleste médecin : il s'approcha de lui, en se rendant semblable à lui par l'incarnation; il se pencha vers lui par la condescendance. — Il banda ses plaies par les doux préceptes de sa loi. — Il y versa l'huile de la mansuétude, la certitude du pardon, l'attente de la joie divine. — Il y mêla le vin qui donne la force, les sacrements qui soutiennent et vivifient. — Il banda ses plaies des liens de la foi qui soumet l'intelligence, il adoucit ses douleurs par l'huile de l'espérance, il fortifia sa faiblesse par le vin de la charité. — Il le mit ensuite à cheval, et sur cette monture, qui symbolise l'humanité du Sauveur, il le conduisit dans une hôtellerie. — L'hôtellerie, c'est la sainte Église Catholique, dans laquelle l'humanité fatiguée se repose et reçoit une nourriture salutaire, maison de secours et de rafraîchissement, maison transitoire cependant qui n'est pas encore la maison paternelle, la demeure permanente du ciel; hôtellerie par conséquent, et aussi, suivant le sens du mot latin, bercail, *stabulum*, bercail qui protège et abrite, derrière ses hautes

murailles, le troupeau des brebis fidèles. — Là, il eut grand soin du blessé, l'instruisant par ses enseignements, le dirigeant par ses exemples, lui donnant sa chair adorable et son sang sacré, nourriture de force, remède de salut.

X. — *Le jour suivant, il tira de sa bourse deux deniers d'argent qu'il donna à l'hôte, en lui disant : Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous aurez dépensé de plus, je vous le rendrai à mon retour.* — Le lendemain, le bon Samaritain appela l'hôte. Le premier jour fut celui de la vie mortelle du Sauveur : Jésus le passa dans l'exil et y accomplit l'œuvre de la rédemption. Le second jour commence le lendemain de sa résurrection glorieuse, pour ne finir qu'avec les siècles : c'est dans ce second jour que le Christ retourne vers son Père, mais, avant de quitter le malade bien-aimé, il appelle l'hôte et lui donne deux deniers. — L'hôte, c'est le sacerdoce catholique et surtout le successeur de Pierre, hôtelier qui gouverne la maison de l'Église, pasteur qui garde le bercail sacré. — Les deux deniers, ce sont la science et la grâce, l'infaillibilité dans la doctrine et la juridiction dans le gouvernement, l'intelligence des écritures et la juste distribution des sacrements. Ces deux deniers sagement employés procurent notre guérison complète. Ils sont remis à l'hôte et le Samaritain ajoute : « Ayez soin de celui que je vous confie. » Dépensez à son service les dons précieux dont je vous accorde l'usage, distribuez-lui les lumières de la science et les eaux de la grâce. Tout ce que vous lui donnerez en surplus d'amour, de dévouement, de bons exemples, vous sera compté et rendu au centuple, lorsque je viendrai au grand jour du jugement et de la rémunération.

XI. — Le Sauveur, interrogeant ensuite le docteur, lui dit : *Qui d'entre les trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le docteur lui répondit : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même.* De la réponse du docteur, Jésus-Christ conclut que ce ne sont pas les liens du sang, mais les œuvres de miséricorde qui constituent quelqu'un notre prochain. Puis, pour montrer que nous avons pour prochain tout homme qui exerce la miséricorde à notre égard, et surtout l'Homme-Dieu que ce docteur n'aimait point, Jésus lui dit : « Allez et faites de même, » c'est-à-dire, avancez de vertu en vertu, et traitez votre prochain comme le Samaritain traita le Juif. A son exemple, regardez comme prochain tout homme, même votre ennemi, et, afin de prouver que vous aimez votre prochain comme vous-même, assistez-le dans ses nécessités, en lui témoignant de la compassion.

XII. — Avant de terminer, observons que les commentateurs ont trouvé, dans cette histoire, outre le sens figuré que nous venons d'étudier, un sens mystique et un sens moral.

1° Au sens mystique, ce voyageur qui descend de Jérusalem à Jéricho représente tout homme qui, en commettant le péché mortel, s'éloigne de Dieu, qui est notre paix, pour se tourner vers la créature par un changement coupable, et abandonne ainsi le bien suprême et immuable pour un bien infime et périssable. Après être tombé entre les mains des voleurs ou des démons qui le dépouillent, le couvrent de plaies et le laissent demi-mort sur la voie publique, que lui reste-t-il à faire, sinon à prier Jésus? Ce bon Samaritain, gardien des âmes, dirigera vers nous ses pas miséricordieux, dispersera les brigands infernaux, nous rendra les vêtements de la grâce qu'ils nous ont enlevés, cicatrisera les blessures qu'ils nous ont faites par le péché, ranimera en nous la vie qui s'éteignait et nous transportera dans la céleste Jérusalem.

2° Au sens moral, Jérusalem désigne l'état de vertu, tandis que Jéricho marque l'état de péché. C'est pourquoi l'homme qui descend de Jérusalem à Jéricho, c'est le coupable qui, de la justice où il était élevé, tombe dans une faute grave. Il est alors saisi par les larrons, c'est-à-dire par les démons qui le dépouillent des dons gratuits et le blessent dans ses propres facultés. Ils le laissent ainsi à demi-mort, privé de la vie spirituelle, ne conservant plus que la vie naturelle. Le prêtre et le lévite, qui passent outre sans l'assister, sont les mauvais ministres de l'Église. Le bon Samaritain, c'est le confesseur ou le prédicateur qui, touché de compassion, s'approche du pécheur, bande ses blessures en lui donnant d'utiles conseils, verse sur ses plaies l'huile de la miséricorde et le vin de la justice. Il le place sur sa monture, c'est-à-dire, il emploie à l'assister non seulement son esprit, mais aussi son corps, qui est comme la monture de l'âme, et il le conduit à l'hôtellerie, c'est-à-dire à l'Église, où il lui procure le pain de la parole divine et le pain de l'Eucharistie. Ensuite, il présente deux deniers, qui figurent la grâce en cette vie et la gloire dans l'autre, et les remet à l'hôtelier, c'est-à-dire en assure la possession au propre pasteur qui remplit son devoir à l'égard du pécheur son sujet. « Prenez soin de cet homme, » lui dit-il, en exerçant votre ministère à son égard, et « tout ce que vous dépenserez pour lui de votre fonds, » en lui rendant les services auxquels vous n'êtes pas obligé, « je vous le rendrai, » c'est-à-dire, je vous en garantis la récompense pour la vie éternelle.

XIII. — Seigneur Jésus, gardez-nous, lorsque nous passons de Jérusalem à Jéricho, de la contemplation à l'action, des exercices

spirituels aux occupations extérieures, de peur que nous ne tombions entre les mains des voleurs, en succombant aux appétits des sens, car, nous serions alors dépouillés de vos dons gratuits, et blessés dans nos facultés naturelles. Que le prêtre et le lévite, c'est-à-dire la partie supérieure et la partie inférieure de notre âme, ne descendent point par la même voie jusqu'à consentir au péché, mais tendent plutôt à s'élever vers vous et à monter vers le ciel. O bon Samaritain, approchez de nous par la grâce de la prédestination, cicatrisez en nous les blessures du péché, répandez sur nos plaies l'huile et le vin en nous inspirant l'espoir du pardon et la crainte de la justice; placez-nous sur votre monture, en assujettissant notre sensualité à la raison; conduisez-nous dans l'hôtellerie de l'Église par le repentir de nos péchés, et, le lendemain de notre vie, au jour de la résurrection, donnez-nous, comme prix des deux deniers que vous avez payés, le double vêtement de la gloire pour l'âme et pour le corps. *Amen.*

XIIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Samarie et Galilée. — 2. La rencontre et la prière des dix lépreux. — 3. La guérison. — 4. La reconnaissance du lépreux samaritain. — 5. L'ingratitude des neuf lépreux juifs. — 6. La récompense du Samaritain. — 7. Les onze circonstances de l'Évangile appliquées au pécheur repentant. — 8. En quoi doit consister notre reconnaissance. — 9. Prière.

I. — *En ce temps-là*, c'était aux approches de la Passion du Sauveur, *Jésus traversait la Samarie* occupée par les Gentils, *et la Galilée* habitée par les Juifs, comme pour faire entendre qu'il allait y appliquer aux uns et aux autres les fruits de sa Passion, *se rendant à Jérusalem*, où elle devait s'accomplir.

II. — *Comme il entrait dans un village*, situé sur les confins des deux provinces, *il vit venir à sa rencontre dix lépreux, qui s'arrêtèrent loin de lui*, à la porte du village, dans lequel ils n'osaient entrer, par respect pour la prescription de la loi de Moïse. Sans doute, ces pauvres malades s'étaient annoncé les uns aux autres l'arrivée de Jésus, et cependant, dès qu'ils le virent, ils s'arrêtèrent et n'osèrent approcher. Mais, s'ils étaient loin de corps, ils étaient près par le cœur, car, le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent, et ces fidèles lépreux l'invoquèrent avec ardeur, criant et disant: *Jésus, notre maître, ayez pitié de nous.* Ils invoquent le nom de Jésus, et ce nom ne peut être vainement prononcé!

III. — Aussi, *dès qu'il les aperçut*, dès qu'il eut tourné vers eux les regards de sa compassion et de sa miséricorde, *il leur dit: Allez, montrez-vous aux prêtres*, car, la loi de Moïse ordonnait aux lépreux guéris de se montrer aux prêtres pour faire constater leur guérison et aussi pour offrir le sacrifice prescrit en pareille occurrence. Ils obéirent, *et, pendant qu'ils y allaient*, le Sauveur, qui voulait récompenser la promptitude de leur obéissance et les préserver d'un mauvais accueil, s'ils s'étaient présentés avant leur guérison, commanda au mal et *ils se trouvèrent guéris*, leur guérison provenant ainsi de la grâce de Jésus, et non de l'accomplissement des œuvres de la loi.

IV. — *L'un d'eux, dès qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas, en glorifiant Dieu à haute voix*, avec une grande ferveur, sans respect humain, *et*, tout entier à sa reconnaissance, *se prosternant le visage contre terre, aux pieds de Jésus, il lui rendit grâces. Or, c'était un Samaritain*, par conséquent, un Gentil.

V. — Quant aux Juifs, après leur guérison, ils ne revinrent point auprès de Jésus. Sans doute, ils en furent détournés par les prêtres auxquels ils se montrèrent, et qui surent leur persuader qu'ils ne devaient point leur guérison à la grâce de Jésus, mais uniquement à la stricte observance de la loi. *Jésus* le savait: il savait et le miracle qu'il avait opéré en eux et le prodige plus étonnant de leur ingratitude. Cependant, il *dit alors: Les dix n'ont-ils pas été tous guéris? Où sont donc les neuf autres?* Et il ajoute, en manière de réflexion douloureuse: *Il n'y a que cet étranger qui soit revenu pour rendre gloire à Dieu!* Mystère terrible, marque de la réprobation de ces malheureux ingrats: Dieu, qui punit en ce retirant, réprouve et condamne, lorsqu'il ignore. « Où sont les neuf autres? » Ah! prenons garde d'être ignorés de Dieu, et, pour éviter un si grand malheur, revenons, comme le Samaritain, aux pieds du divin Maître. Soyons reconnaissants, non seulement en paroles, mais surtout en œuvres, puisque, ce que le Seigneur demande de nous, ce ne sont pas des paroles, mais des ACTIONS de grâces. Craignons d'attirer sur notre ingratitude les vengeances divines de l'amour méconnu.

VI. — *Et, s'adressant au Samaritain; Levez-vous, lui dit-il; allez, votre foi vous a sauvé.* Sortez du péché, où vous avez croupi jusqu'à ce jour; progressez, de vertu en vertu, dans la voie où vous avez commencé à revenir, car, votre foi, par laquelle vous avez soumis à Dieu votre entendement, votre foi vous a sauvé, en vous rendant en même temps la santé du corps et de l'âme.

VII. — Le pécheur, qui veut être purifié, doit employer les

mêmes moyens qui méritèrent aux dix lépreux d'être guéris. Etudions cela en détail.

1° Il doit se présenter à Jésus avec une foi vive ; car, ce bon Maître, qui, à cause de nous, a été réputé sur la croix comme un lèpreux, ne dédaigne pas de regarder nos plaies spirituelles;

2° Il faut qu'il se tienne debout, c'est-à-dire, qu'il s'élève au dessus de ses habitudes vicieuses et qu'il sorte de l'état de péché où il croupit ;

3° Il faut qu'il demeure à l'écart, considérant humblement qu'il est indigne de s'approcher du Sauveur ;

4° Puis, du fond de sa misère, il doit élever la voix, avec une sincère contrition, pour accuser ses propres iniquités, sans aucun ménagement;

5° Enfin, il faut qu'il implore la miséricorde divine, en s'écriant avec foi et confiance : « Seigneur Jésus, ayez pitié de moi ! »

6° Mais, avant de guérir les dix lépreux, Jésus leur dit, aussitôt qu'il les aperçut : « Allez vous montrer aux prêtres ! » indiquant l'obligation qu'il imposait désormais à tous les pécheurs de découvrir la lèpre intérieure de leur âme aux futurs ministres de son Église ; c'est comme s'il disait aux pénitents : Allez de la contrition à la confession ;

7° Les lépreux se disposaient à obéir, lorsque, sur leur route, ils furent délivrés de leur maladie. De même, nous pouvons être purifiés de nos souillures par la vertu de la contrition, avant même d'être absous extérieurement par la sentence des prêtres ;

8° Néanmoins, afin qu'ils puissent juger de notre état, nous devons encore leur déclarer nos fautes : le mépris ou la négligence à cet égard nous exposerait à languir dans notre mal et à le rendre incurable. Aussi les lépreux, après leur guérison, se présentèrent aux prêtres, conformément à l'ordre qu'ils en avaient reçu de Jésus-Christ ;

9° Un seul revient et neuf négligent de rendre grâces. C'est l'image des pécheurs qui, après s'être réconciliés avec Dieu, se montrent rebelles. Il faut, en effet, après le pardon, rendre gloire à Dieu, c'est-à-dire, persévérer dans les bonnes œuvres, à l'exemple de ce Samaritain reconnaissant, dont le nom signifie « gardien, » car ceux qui sont reconnaissants envers Dieu se gardent de la récidive dans le péché ;

10° Par sa prostration aux pieds du Seigneur, le lépreux étranger nous a donné un exemple d'humilité et de pénitence à imiter. En effet, observe un Père, celui qui a honte de ses fautes ne tarde pas à tomber, la face contre terre, pour demander pardon, car l'homme confus est déjà comme renversé. Or, lorsque quelqu'un se renverse ainsi par devant, il voit où il aboutit; mais, s'il se précipite par derrière, il n'aperçoit pas le terme de sa chute.

Aussi, en diverses occasions rapportées dans l'Écriture, les bons tombent sur leur face, parce qu'ils s'humilient en ce monde visible, pour se relever dans un monde invisible; au contraire, les méchants tombent en arrière, parce qu'ils se jettent dans l'inconnu, sans prévoir ce qui les attend.

11° De l'ensemble de cet Évangile, le pécheur conclura que la reconnaissance est une vertu spécialement agréable à Dieu, tandis que l'ingratitude est un vice souverainement détestable à ses yeux. « *Deo gratias*, grâces à Dieu! » Que cette locution nous devienne familière, comme elle l'était à nos pères, aux siècles chrétiens. « Voilà, dit S. Augustin, ce que nous pouvons penser, dire ou écrire de mieux : rien de plus facile et cependant rien de plus avantageux pour nous! »

VIII. — Mais, en quoi doit consister notre reconnaissance? Elle ne doit point consister uniquement en des formules, mais en des œuvres de vertu. « Témoignons à Dieu, dit S. Jean Chrysostôme, témoignons à Dieu notre reconnaissance, non seulement de bouche, mais encore et surtout par notre conduite. L'ingratitude, ordinairement fille de l'arrogance, provient souvent de ce qu'on s'estime digne de bienfaits. Au contraire, l'homme vraiment humble loue et glorifie Dieu, non seulement pour les secours qu'il en reçoit, mais encore pour les châtiments qui lui sont infligés, car, quelques souffrances qu'il endure, il croit toujours qu'il en mérite de plus grandes. »

IX. — Seigneur Jésus, plein de confiance en votre infinie bonté, je m'adresse à vous, charitable médecin, comme un lépreux défiguré par diverses sortes de péchés; j'ai recours à vous, source de miséricorde, comme un homme souillé par les taches nombreuses des vices. Je vous en supplie humblement, daignez me guérir de mon infirmité, me délivrer de la corruption et me conduire vers le port du salut éternel. Faites que je n'oublie jamais vos bienfaits et que je vous en rende toujours grâces; mais, parce qu'un simple mortel, cendre et poussière comme je suis, est incapable par lui-même de vous témoigner sa juste reconnaissance, même pour un seul bienfait sur mille, que la bienheureuse Vierge Marie, que tous les habitants du ciel, que toutes les créatures me servent de supplément, vous remercient et vous bénissent éternellement pour moi. *Amen.*

XIVme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Les deux maîtres. — 2. L'inquiétude défendue. — 3. Les oiseaux du ciel. — 4. La coudée. — 5. Les lis des champs. — 6. Application. — 7. Les païens. — 8. Le Père céleste. — 9. Réponse à l'objection. — 10. Cherchez le Royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît. — 11. Résumé en forme de prière.

I. — *En ce temps-là, Jésus* fit entendre au monde une importante leçon, il *dit à ses disciples : Personne ne peut servir deux maîtres,* opposés de sentiments et de volontés, *car, s'il aime l'un, il haïra l'autre ; et, s'il respecte l'un, il méprisera l'autre.* « Or, dit S. Jean Chrysostôme, ces deux maîtres, qu'on ne peut servir simultanément, sont le vice et la vertu, le ciel et la terre, Dieu et le démon, la chair et l'esprit, ils exigent de nous des choses absolument opposées, de telle sorte qu'il faut abandonner l'un pour obéir à l'autre. C'est ce que Jésus-Christ déclare expressément, quand il ajoute : *Vous ne pouvez servir* en même temps *Dieu et l'argent.* En syriaque, « Mammona, » l'argent, signifie « richesses ; » d'où le nom de Mammon donné au démon qui préside aux richesses et qui tente les hommes par l'appât de l'argent.

II. — *C'est pourquoi, je vous le dis, ne soyez points inquiets de votre vie, de ce que vous mangerez, de votre corps et de la manière dont vous le couvrirez.* Hâtons-nous de l'observer : Le Seigneur, qui a ordonné au premier homme de manger son pain à la sueur de son front, ne nous défend pas ici le travail par lequel nous devons le gagner. Même, ce qu'il nous défend, ce n'est pas non plus la prévoyance, contenue dans de justes limites. C'est l'inquiétude désordonnée qui trouble l'esprit, l'éloigne des pensées éternelles et le rattache violemment aux choses de la terre. Il convient, en effet, que la nourriture et le vêtement soient acquis au prix des labeurs du corps et non au prix des peines de l'intelligence : ce serait les payer trop cher que de les payer au prix de la paix de notre âme, et nous ne devons pas appliquer à la satisfaction de nos moindres désirs nos plus nobles facultés. Dieu qui, par amour, nous a donné la vie et le corps, ne refusera pas à notre nécessité la nourriture et le vêtement, puisque la nourriture et le vêtement n'ont été faits que pour le soutien de la vie. *La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ?* Ne vous inquiétez donc pas, chrétiens de peu de foi !

III. — Vous recevrez assurément ce que Dieu n'a créé que pour vous. Regardez les oiseaux que le Seigneur nourrit, sans que vous ni eux en preniez nul souci ; les oiseaux ont été faits, comme toutes les créatures, pour vous seuls, et vous, pour Dieu. *Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni*

n'amassent dans des greniers, et cependant votre Père céleste les nourrit ; ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Dieu nourrit ce qui a l'homme pour fin ; comment ne nourrirait-il pas l'homme, dont la fin est en Dieu ?

IV. — *Et d'ailleurs, qui de vous*, à force d'y penser, *à force de soins, pourrait ajouter* la hauteur d'*une coudée à sa taille ?* Laissez donc à Dieu le soin de vous-même, et abandonnez-vous à sa providence, puisque vous ne pouvez rien par vous-même, sans son aide et sans son intervention. Comme le vêtement doit être proportionné à la taille du corps, et que cette taille a été donnée à l'homme sans aucune préoccupation de sa part, il s'ensuit naturellement que le vêtement convenable lui sera donné sans exiger une sollicitude extrême.

V. — Soyez donc aussi rassurés à l'égard du vêtement. *Pourquoi vous inquiétez-vous du vêtement ?* Le Seigneur saura bien le donner, tel qu'il le faut, à ce corps qu'il a formé de ses mains et sur lequel vous n'avez de pouvoir que pour le mal. *Voyez les lis des champs, de quelle manière ils croissent ; ils ne travaillent* pour s'orner de si belles couleurs, *ni ne filent* pour revêtir leur calice d'un tissu si délicat, et cependant quelle est la soie, quelle est la pourpre, qui puisse être comparée aux lis et aux fleurs, leurs douces compagnes ? Quelle pourpre éclatante, formant le manteau des rois, sera semblable à l'humble violette ? Quelle soie rougira comme la rose ou gardera la blancheur du lis ? *et, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux ?* Grâce à ces fleurs charmantes, que Dieu, dans la surabondance de sa sagesse, a revêtues de tant de beauté, les cieux ne racontent pas seuls la gloire du Créateur : la terre aussi la chante, avec des accents moins sonores, mais non moins pénétrants !

VI. — *Or, si Dieu* pare ainsi ces fleurs qui n'ont d'autre mission que de réjouir un jour notre vue et qui demain ne seront plus, que fera-t-il pour nous, créés à son image, destinés aux choses éternelles ! Si Dieu *habille de la sorte une herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, combien plus fera-t-il pour vous, hommes de peu de foi !* Ne craignez donc pas, chrétiens fidèles, habitants de la solitude, amateurs de la pauvreté volontaire, qui, semblables aux oiseaux de l'air, posez votre nid dans le rocher, ne touchez la terre que par instants, et vous élevez jusqu'à Dieu sur les ailes de la contemplation ! Ne craignez pas, humbles femmes, qui tenez encore à la terre pour la consoler, ne craignez pas ! Levez vos têtes, candides comme le lis des champs au milieu de l'ivraie ; excitez les hommes à louer Dieu, par l'éclat modeste de vos vertus, la pureté de votre

vie, la douce simplicité de votre paix. Oiseaux et lis, ne redoutez rien, vous qui êtes tout entiers au Seigneur ! A son tour, il vous est toute chose, vos délices, vos richesses, votre inépuisable trésor !

VII. — *Ne vous inquiétez donc point et ne dites point : Qu'aurons-nous à manger et à boire, et de quoi nous vêtirons-nous ?* Laissez ces vaines inquiétudes à ceux qui, n'ayant nul souci des choses éternelles, reportent tout leur intérêt sur les choses qui passent. Car, *ce sont là les soins qui occupent les païens*, qui, niant l'action, l'intervention de la Providence divine dans les choses de ce monde, n'ont ni foi ni espérance, relativement aux biens de la vie éternelle, et dès lors poursuivent avec ardeur les jouissances de la vie temporelle. Hélas ! combien n'en voyons-nous pas, parmi nous, courir après les jouissances terrestres, avec plus d'ardeur que les païens eux-mêmes !

VIII. — *Mais, pour vous*, ajoute le Sauveur, ne vous inquiétez nullement de toutes ces choses, *car votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela*, pour le servir. Il est votre Père : il a donc la volonté de vous secourir ; il est votre Père céleste : il en a donc le pouvoir ; et, puisque la puissance et la bonté se réunissent en lui, comment le doute naîtrait-il en vous ? Où est d'ailleurs le roi, qui refuse la solde à ses soldats, le maître qui ne nourrisse ses serviteurs? De plus, notre Père du ciel, médecin tout puissant, sait les remèdes qu'il faut vous donner pour votre consolation, les aliments qu'il faut vous refuser pour votre guérison ; car, si les choses nécessaires à la vie viennent à nous manquer, c'est que Dieu nous fait de cette privation une source de mérite, ou bien, c'est qu'ayant abusé des créatures dans notre abondance, il est juste qu'elles nous soient retirées pour un temps.

IX. — Insistons sur ce point, il est capital, car il répond à l'objection qui se présente naturellement à l'esprit, quand on médite les exhortations du Sauveur. Cela est vrai, Dieu nous laisse quelquefois exposés à des privations, même pour la nourriture et le vêtement, pour les choses nécessaires à la vie. Il en agit alors ainsi pour l'un des sept motifs suivants : 1° Pour nous punir de nos fautes ; 2° Pour nous exercer à la patience ; 3° Pour réprimer notre avarice, car notre trop grand empressement à rechercher les biens terrestres fait souvent qu'ils nous sont enlevés ; 4° Pour punir notre amour de la superfluité : n'est-il pas juste, en effet, que celui qui court après le superflu manque quelquefois même du nécessaire? 5° pour nous faire expier l'abus des biens temporels, car celui qui abuse des créatures de Dieu mé-

rite d'en être privé, lors même qu'il en a besoin ; 6° Pour corriger notre ingratitude, car celui qui n'est pas reconnaissant pour les bienfaits reçus est indigne d'en recevoir de nouveaux ; 7° Pour nous faire comprendre que ces biens temporels ne viennent pas de nous, mais de lui, et qu'ils nous sont donnés, sans qu'ils nous soient dûs ; car, en nous les retirant, Dieu montre qu'il en est le maître souverain.

X. — Ne vous mettez donc pas en peine d'acquérir les biens terrestres ; mais, *d'abord*, préférablement à tout, *cherchez le royaume de Dieu*, c'est-à-dire la vie éternelle et les biens célestes, et, dans la crainte de vous égarer, de vous tromper dans la poursuite de ce souverain bien, votre dernière fin, cherchez la voie droite qui doit vous y conduire et rendre vos actions méritoires, c'est-à-dire *la justice* de Dieu, en accomplissant fidèlement sa loi et ses commandements, *et tout le reste*, tous les biens temporels, dont vous avez besoin, tout cela *vous sera donné comme par surcroit.*

XI. — Seigneur Jésus, donnez-moi d'amasser non pas un trésor de richesses sur la terre, mais un trésor de mérites au ciel ; et parce qu'on ne peut servir à la fois deux maîtres opposés de volontés, délivrez-moi de la tyrannique servitude du monde, de la chair et du démon, en sorte que je renonce à toute considération des biens passagers pour m'élancer vers la seule contemplation des biens éternels. Si je ne puis ajouter une coudée à ma taille, ajoutez vous-même, aux bienfaits de la nature que j'ai reçus de vous, les dons de la grâce en cette vie et de la gloire en l'autre. Faites-moi admirer les saints de l'Église qui brillent comme les lis de la campagne par l'éclat de leur pureté, et faites moi dédaigner les riches du siècle qui doivent être jetés comme des herbes sèches dans la fournaise de l'enfer. Accordez-moi de rechercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, afin qu'en usant bien des secours temporels, je parvienne par la pratique des vertus au royaume des cieux. *Amen.*

XVme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Les deux cortèges. — 2. Le fils unique de la veuve. — 3. Le cortège funèbre. — 4. Devant la mère. — 5. Le miracle. — 6. L'admiration de la foule. — 7. Sens mystique et leçons morales du récit évangélique. — Prière.

I. — *En ce temps là, Jésus*, qui voulait donner une grande preuve de sa divinité, *suivi de ses disciples et d'une foule nombreuse*, attirée à sa suite par l'éclat de ses miracles, par le charme de sa parole

et par le parfum de ses vertus, *allait en une ville* de Galilée, *qu'on appelait Naïm.* Il savait qu'il rencontrerait là une foule, attirée par une cérémonie funèbre. C'est ce qu'il voulait. Les deux cortèges, en se mêlant, et la foule du convoi et la foule qui suivait Jésus, ne formeraient plus qu'une seule foule; et cette multitude, avide, impatiente, fournirait à la scène qui allait s'accomplir des spectateurs intéressés à bien voir, à bien écouter, à bien entendre, et puisant, dans leur curiosité, une perspicacité de regards et une finesse d'oreilles qui assuraient d'avance à leur témoignage la plus sérieuse autorité. Or, c'est en présence de tous ces témoins rassemblés que Jésus voulait prouver sa divinité.

II. — *Comme il approchait de la porte de la ville,* dans un carrefour bien favorable pour voir la scène qui allait se passer, *voilà qu'on portait un mort au lieu de sa sépulture,* situé en dehors de la ville. *C'était un fils unique dont la mère était veuve.* Spectacle déchirant! Cette mère était veuve : elle n'avait plus l'espérance d'avoir d'autres enfants, et ce mort était son fils unique, uniquement aimé, la seule chose aimable et précieuse en laquelle son cœur se pût reposer, la seule cause de joie dans cette maison que ne réjouissait plus depuis longtemps la présence d'un époux. C'était d'ailleurs un adolescent qui, gardant encore les charmes de l'enfance, commençait à être le soutien de sa vieillesse. Que de causes de larmes dans ces simples mots de l'Évangéliste : « C'était un fils unique d'une mère veuve! » Bien plus qui n'en fallait pour exciter la pitié du consolateur des affligés.

III. — Selon l'usage des Hébreux, le cercueil n'était point fermé; le mort était porté à visage découvert. Selon l'usage aussi, la mère infortunée marchait auprès du cercueil de son fils, *et* une foule considérable se pressait autour d'elle et formait la suite du convoi, *il y avait avec elle beaucoup de personnes de la ville.* Elles accomplissaient un devoir de piété, en assistant à ces funérailles et en consolant une veuve qui venait de perdre son fils unique: elles méritèrent de voir ce miracle de la puissance et de la miséricorde de Jésus.

IV. — En effet, *dès que le Seigneur* aperçut cette femme, dès qu'il *la vit* qui fondait en larmes, il sentit ses entrailles s'émouvoir, et, *touché de compassion,* il se tourna vers elle et *lui dit,* d'une voix douce: *Ne pleurez point!* Pauvre mère, vous allez être consolée, cessez de pleurer comme mort celui que vous allez voir ressusciter pour vivre. Ne pleurez pas, car celui qui unit la puissance à la miséricorde est près de vous. Grande leçon pour tous les chrétiens, qu'une juste amertume accable, qui ont perdu tout ce qui leur était doux en ce monde! Séchez vos larmes, laissez

les peines inconsolables à ceux qui n'ont pas d'espérance, et écoutez Jésus, la joie de ceux qui sont tristes, il est à l'oreille de votre cœur et il vous dit : Ne pleurez pas et sachez voir, à travers la mort présente et dure, la future et glorieuse résurrection.

V. — Après avoir consolé la mère, en relevant ses espérances, il vint vers le mort, *et, s'étant approché, il toucha le cercueil,* pour montrer que son corps uni à la divinité était l'organe, l'instrument de celle-ci dans l'opération des miracles. *Ceux qui le portaient s'arrêtèrent.* Il dut se faire alors un solennel silence. Ce fut un moment de sublime attente. La foule attentive, la mère rayonnant d'angoisse et d'espérance à travers ses larmes à peine arrêtées, Jésus recueilli et solennel, quel tableau!... *Et il dit*: *Jeune homme, je vous l'ordonne, levez-vous!* et, au nom de sa puissance divine, par son commandement auquel tout obéit, il le ressuscita. En effet, *le mort,* se soulevant dans son cercueil, *s'assit et,* pour prouver que sa résurrection n'était pas apparente, mais réelle, *il se mit à parler :* sans doute, ses premières paroles furent des paroles d'actions de grâces pour celui qui venait de lui rendre la vie ; puis, se tournant vers celle, à qui *Jésus le rendit*, il donna *à sa mère,* qui venait de tomber dans ses bras, le baiser du ressuscité.

VI. — *Tous ceux qui étaient présents furent saisis de crainte,* non point de cette crainte effrayante que cause l'appréhension de quelque mal, mais de cette crainte qu'excitent l'admiration et la vénération à la vue de la puissance et de la bonté suprêmes. *Et ils glorifiaient Dieu*, en proclamant sa grandeur *et ils disaient : Un grand Prophète,* celui qui nous a été promis par la loi et les prophéties, Celui qui est plus que tout prophète, *a paru parmi nous ; car Dieu a visité son peuple*, en lui envoyant un médecin pour le racheter, comme le médecin visite le malade pour le guérir.

VII. — Il est temps maintenant d'étudier la signification mystique des circonstances de ce miracle, pour en tirer les leçons pratiques que renferme le récit sacré.

1° Le jeune homme, fils de la veuve de Naïm, c'est l'homme que le péché mortel a tué, et, s'il est porté en terre, c'est pour nous figurer le pécheur entraîné à commettre extérieurement le péché, le pécheur dont la faute a été manifestée au dehors.

2° Cette mère désolée, qui pleurait son fils unique et que consola la miséricorde de Dieu, nous représente l'Église notre mère, veuve de l'époux qui est mort pour elle et qui l'a précédée dans le ciel ; mère tendre qui pleure sur la mort de chacun de ses enfants, comme s'il était le seul qu'eussent porté ses entrailles ; mère sainte, dont les larmes et les prières touchent le Seigneur ;

mère vigilante, à laquelle il nous rend et nous confie, après nous avoir ressuscités.

3° Les quatre porteurs du mort, ce sont les quatre affections de notre cœur: la joie, la tristesse, l'espérance et la crainte, qui nous conduisent au mal par l'abus que nous en faisons; — ou bien, ce sont l'affection au péché, la fuite de la pénitence, l'espoir d'un amendement, la présomption de la miséricorde divine ; — ou bien, ce sont les quatre choses qui retiennent notre âme dans le péché, savoir : l'espérance souvent trompeuse d'une plus longue vie, la vue des fautes d'autrui dont on s'encourage pour ne pas se corriger soi-même, la confiance mal fondée de pouvoir faire pénitence plus tard et d'obtenir son pardon de la grande miséricorde de Dieu, enfin l'impunité du pécheur qui augmente son inclination au mal.

4° La porte de la ville, par laquelle on fait passer et sortir le mort, c'est un de nos cinq sens corporels, qui manifeste la volonté intérieure de pécher.

5° Le cercueil du défunt, c'est la conscience du pécheur, qui se repose en elle-même comme sur sa couche.

6° Sur sa chute bien connue, l'Église et ses frères pleurent hautement. La vie spirituelle, que le péché mortel avait enlevée à l'homme coupable, lui sera rendue par la miséricorde divine, par les prières de l'Église et des fidèles.

7° Mais, pour qu'il revienne à la vie, il faut que Jésus s'approche et touche le cercueil, c'est-à-dire, que la grâce prévienne le pécheur et attendrisse son cœur par la componction, qui le ramènera à la connaissance de lui-même.

8° Il faut que les porteurs du cercueil s'arrêtent, c'est-à-dire, que les occasions du péché soient retranchées.

9° Il faut que Jésus déploie l'appareil de sa puissance : « Jeune homme, je vous le dis, » moi, le maître de la vie, « levez-vous, » car, qui peut remettre les péchés, hormis Dieu?

10° On reconnaît cette résurrection spirituelle à trois marques : « Le mort se releva sur son séant, se mit à parler, et Jésus le rendit à sa mère. » De même aussi, le pécheur se relève par la contrition, il parle pour s'accuser dans la confession, et, après avoir reçu l'absolution, il est rendu à sa mère, c'est-à-dire, à l'Église ou à la communion des fidèles, au moyen de la satisfaction qu'il accomplit par trois espèces d'œuvres : la prière, le jeûne et l'aumône.

11° Le miracle de la résurrection spirituelle accompli, le Seigneur miséricordieux, craignant une seconde chute plus dangereuse que la première, le confie et le recommande aux soins de sa mère.

Seigneur Jésus, venez vers mon âme que les tentations

entraînent au péché, comme vous êtes venu à Naïm vers ce jeune homme que l'on portait en terre. En approchant de la porte de mon âme, empêchez que les sens ne donnent passage aux tentations : montrez votre présence par l'action de la grâce ; touchez mon cœur par la vertu de la correction ; faites cesser les occasions du péché, comme vous fîtes arrêter les porteurs du défunt. Commandez à mon âme plongée dans le péché, qu'elle se relève par un ferme propos, qu'elle commence à parler par une sincère confession, et qu'elle ressuscite par une meilleure conduite. Alors, rendez-la à sa mère, à la grâce qui l'a sauvée, afin qu'elle persévère dans sa vie nouvelle; visitez ainsi votre peuple, c'est-à dire les facultés, les affections et les pensées de mon âme, en l'éclairant par votre vérité, la fortifiant par votre puissance et la conservant par votre bonté. *Amen.*

XVIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Chez le Pharisien. — 2. La malice des ennemis. — 3. L'hydropique devant Jésus. — 4. Silence des Pharisiens. — 5. La guérison. — 6. Réponse aux murmures intérieurs. — 7. Les nôces mystiques. — 8. Ne prenez pas la première place. — 9. Pourquoi ? — 10. Mettez-vous à la dernière place. — 11. Pourquoi? — 12. Application au chrétien. — 13. Raison générale. — 14. Prière.

I. — *En ce temps-là, Jésus,* qui parcourait les villes et les bourgades, instruisant les peuples et prêchant sa doctrine, sans faire acception des personnes, *entre chez un des principaux pharisiens,* pour y prendre son repas, ou plutôt, selon l'expression de l'Évangéliste qui veut montrer que le Sauveur se contentait de peu, afin de ne pas être à charge à ceux qui le recevaient à leur table, *pour y manger du pain.*

II. — Mais, la malice de ses ennemis le poursuivait partout. *Les pharisiens* donc *qui étaient là l'observaient,* pour découvrir dans ses actes quelque chose à blâmer et à critiquer ouvertement, *car il y avait devant lui un homme hydropique.*

III. — Entre toutes les maladies du corps, l'hydropisie est la plus vive image de cette terrible maladie de l'âme, l'avarice. L'avare, accablé des biens de la terre, aspire après eux avec une plus furieuse convoitise, tel que l'hydropique qui, gonflé d'une eau qui fait tout son mal, voudrait boire sans cesse. Ce malheureux, étouffé par le poids si lourd qu'il traîne après lui, ne peut ni crier vers Jésus, ni s'approcher de lui. Son regard fixé sur le Sauveur suffisait, dans le silence de sa voix, à exprimer sa

misère et à implorer sa miséricorde. Il priait, non de la bouche, mais du cœur; et il fut entendu de celui qui pénètre les plus secrètes pensées. Pauvres pécheurs, si, dans l'extrémité de vos misères, abattus sous le fardeau des peines et des tentations, si vous ne pouvez prier, du moins regardez le divin Maître, et, dans une humble et silencieuse espérance, attendez le secours d'en haut : Jésus vous verra de l'œil de sa bonté.

IV. — En effet, *Jésus, répondant*, non point *aux* paroles, mais aux pensées secrètes des *Pharisiens et aux* soupçons des *docteurs de la loi*, prouvant ainsi sa divinité, puisqu'il n'appartient qu'à Dieu de lire dans le secret des cœurs, *leur dit: Est-il permis de guérir le jour de sabbat?* Il leur faisait cette question, afin de les confondre par leurs propres paroles. *Mais*, prévoyant que leur réponse tournerait contre eux-mêmes, *ils gardèrent le silence.*

V. — *Alors Jésus*, sans se préoccuper des pièges qu'on lui tendait, délivra ce pauvre hydropique, qui se contentait humblement de paraître devant lui pour exciter sa compassion; connaissant son désir, *il le prit par la main*, pour montrer la puissance de son attouchement divin, *le guérit et le renvoya.*

VI. — *Ensuite*, répondant aux murmures intérieurs de ceux qui blâmaient cette guérison instantanée, il leur prouva que c'était là une action licite, par l'exemple d'un animal que, d'après leur propre aveu, on peut licitement sauver du danger le jour même du sabbat. Par cet exemple sans réplique, il leur prouva qu'en l'accusant de violer le repos du sabbat par une œuvre de miséricorde, ils ne craignaient pas de le violer eux-mêmes par une action de pure cupidité. *Qui de vous, leur dit-il, si son âne ou son bœuf vient à tomber dans un puits, ne se hâte de l'en retirer, même le jour du sabbat?* Il les convainquit aussi d'avarice, et *ils ne pouvaient rien lui répondre.*

VII. — Mais, l'hydropisie, qui tuméfiait le corps de cet homme, est aussi un symbole d'une maladie beaucoup plus dangereuse encore que l'avarice, de l'orgueil qui enflait le corps des assistants. C'est pourquoi, *remarquant ensuite que les conviés choisissaient les premières places*, il voulut leur donner une leçon, qu'il importe d'étudier. Auparavant, remarquons que nous sommes tous invités aux noces mystiques, par lesquelles l'âme s'unit à Dieu, en ce monde par la grâce, et dans l'autre par la gloire. Pour arriver à ces noces heureuses, pour que notre âme devienne l'épouse du céleste époux, quelle conduite tenir? Celle de l'humilité, celle que le Sauveur va nous enseigner, en s'adressant à ceux qui recherchaient les places les plus honorables.

VIII. — *Il leur proposa cette parabole : Quand vous serez invités à des noces, leur dit-il, ne prenez point la première place.* Si vous êtes invités aux noces mystiques, gardez-vous de vous placer au premier rang, en vous laissant aller, soit à la présomption de vos qualités personnelles, soit à la convoitise des biens mondains, soit au désir de la vaine gloire.

IX. — Mais, pourquoi ne devez-vous pas ambitionner les premières places? Le divin Maître vous en indique trois raisons :

1° C'est *de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de plus élevé en dignité que vous*, car, vous devez céder la place à celui qui mérite le plus d'honneurs, *et* le plus méritant c'est le plus vertueux que vous devez toujours préférer à vous-même. Par conséquent, de quelque dignité que vous soyez revêtu, vous avez toujours un motif de décliner l'honneur, si vous considérez que quelqu'un de plus vertueux que vous peut se trouver dans la compagnie où vous êtes.

2° C'est de peur *que celui qui vous aura invités tous ne vienne vous dire,* par le fait même, en vous humiliant et en préférant quelque autre à vous : *Cédez votre place à celui-ci,* car il arrive souvent qu'on est frustré des honneurs dont on se croyait digne.

3° C'est de peur *qu'alors vous n'ayez la honte de descendre à la dernière place*, car celui qui avait présumé beaucoup de lui-même rougit ensuite, lorsqu'il se voit humilié devant le public, abaissé dans son estime, déposé de son office ou précipité après la mort dans les abîmes de l'enfer.

X. — Mais, voulez-vous au contraire être exalté, écoutez ce que Jésus-Christ ajoute : *Quand vous serez invité* à un grand festin, *allez*, sans vous excuser, *vous mettre à la dernière place*, vous considérant comme inférieur à tous les autres en mérite, bien que vous leur soyez peut-être supérieur en dignité, en naissance, en fortune, etc.

XI. — Mais, pourquoi choisir ainsi la dernière place? Notre Seigneur en apporte trois motifs :

1° C'est afin de mériter l'amitié divine. Agissez ainsi, dit-il, *de sorte que,* lorsque *celui qui vous a invité* aux noces de l'Église viendra, soit pendant cette vie, pour visiter les âmes, soit après la mort, pour discerner les mérites de chacun, il *vous dise,* parce que vous vous êtes humilié : *Mon ami.*

2° C'est aussi afin de mériter une place plus sublime, car il ajoutera : Puisque vous êtez devenu mon ami, à cause de votre humilité, *montez plus haut*, c'est-à-dire, soyez élevé à un degré plus éminent de grâce sur la terre et de gloire dans le ciel.

3° C'est encore afin d'acquérir un plus grand honneur, car,

lorsque le maître vous parlera de la sorte, *ce sera un honneur pour vous aux yeux de tous les convives*, qui sont admis comme vous au banquet de la foi évangélique ou de la béatitude éternelle; témoins de votre vertu et de votre exaltation, ils admireront en vous l'excellence de la dignité proportionnée à la grandeur de l'humilité qui vous a valu la faveur du Maître.

XII. — « Lors donc que vous serez invités à des noces, allez, asseyez-vous à la dernière place. » Toute la pratique de l'humilité est renfermée en ces paroles; car celui qui choisit la dernière place montre bien qu'il se méprise lui-même, qu'il ne recherche pas les vains honneurs, et qu'il estime les autres dignes de lui être préférés. Heureux donc celui qui, se jugeant le moindre d'entre ses frères, pense qu'il lui suffit de servir le Seigneur dans les emplois les plus bas et d'occuper la dernière place à ce festin où nous appelle Jésus! Le Sauveur, hôte divin, viendra à lui et lui dira: Montez plus haut! Montez plus haut, mon ami, non pas dans l'estime des hommes, elle importe peu; montez plus haut dans mon amour, dans l'édifice des vertus dont la base solide est votre profonde humilité; et alors cet humble chrétien aura une grande joie: une grande joie dans l'éternité, et aussi dans ce monde, étant admis à une plus intime union avec Dieu, à une place plus élevée dans les noces mystiques de la grâce et de la gloire.

XIII. — Enfin, le Sauveur confirme par une raison générale, par une maxime restée célèbre, tout ce qu'il vient de dire: *Car*, dit-il, *quiconque s'élève* par orgueil, *sera humilié*, bon gré mal gré, en ce monde ou dans l'autre; *quiconque*, au contraire, *s'abaisse*, non par force, mais volontairement et par humilité sincère, *sera exalté*, en cette vie par les mérites qu'il acquerra ou par les dignités qu'il recevra, et dans la vie future par les récompenses célestes qui lui sont promises et qui lui seront infailliblement décernées. « Ne vous alarmez donc point, si l'honneur vous est ravi, pourvu que vous en deveniez plus humbles: car alors vous serez plus grands aux yeux du Seigneur, qui vous élèvera à une gloire supérieure. L'humilité nous ouvre ainsi la porte du ciel: si nous voulons y être exaltés, sachons nous faire petits ici-bas; les plus méprisés sur la terre seront les plus honorés dans le royaume des cieux. » Ainsi parle S. Jean Chrysostôme.

XIV. — Seigneur Jésus, prenez-moi et protégez-moi avec votre main miséricordieuse, de peur que je ne sois dominé et tourmenté par l'hydropisie de la volupté charnelle, ou de l'avarice, ou de l'orgueil. Faites qu'une humilité sincère inspire mes pensées, mes paroles et mes actions, de telle sorte que, me regar-

dant comme le plus indigne, je choisisse toujours la dernière place. O Dieu, distributeur libéral des biens les plus excellents, accordez à un pauvre misérable comme moi, de manger dans votre propre royaume ce pain céleste qui n'est autre que vous-même, après m'en être rendu digne par la pratique de l'humilité. *Amen.*

XVIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. L'interrogation. — 2. La réponse. — 3. Comment il faut aimer Dieu. — 4. Le premier commandement. — 5. Le second. — 6. La Loi et les Prophètes. — 7. L'objection. — 8. Interprétation du texte de David. — 9. Le raisonnement. — 10. Réduits au silence. — 11. Prière.

I. — *En ce temps-là, les Pharisiens*, apprenant que Jésus avait imposé silence aux Sadducéens, se réunirent, *et* se croyant beaucoup plus habiles, *ils vinrent trouver Jésus, et l'un d'eux, docteur de la loi*, qui avait entendu de quelle manière le Sauveur avait réduit les Sadducéens au silence, interrogea de nouveau le Seigneur, et il *lui demanda, pour le tenter : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ?*

II. — *Jésus lui répondit :* Voici le premier de tous les commandements : Ecoutez, Israël ! Le Seigneur votre Dieu, est le seul Dieu, et *vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur*, de toutes vos forces, *de toute votre âme et de tout votre esprit.*

III. — Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, « de tout votre cœur » : vous lui consacrerez toutes vos affections; vous garderez pour lui ce que votre cœur a de plus tendre et de plus intime.— « De toute votre âme : » vers lui se portera votre volonté, vers lui elle se dirigera sans détours. — « De toute votre intelligence : » votre esprit n'admettra nulle erreur, qui soit contraire à la connaissance et par conséquent à l'amour de votre Dieu. — « De toute votre force : » toutes vos facultés seront employées à son service. En un mot, et, suivant la pensée de S. Augustin, que rien en vous ne reste vide de Dieu, que votre cœur n'ait pas d'autre amour, votre volonté d'autre but, votre esprit d'autre science, vos facultés d'autre exercice, car, celui-là n'aime pas suffisamment Dieu, qui aime quelque chose hors de lui.

IV. — *C'est là le plus grand et le premier commandement*, celui qui est à la fois le principe et la fin des préceptes, leur accomplissement et leur base : « la fin des préceptes, c'est la charité ; la plénitude de la loi, c'est la dilection ; » dit l'Apôtre, et le Psal-

miste s'écrie : « J'ai trouvé la consommation des choses parfaite dans votre grand commandement. » Celui qui aime Dieu, en effet, n'a-t-il pas tout ce que peut posséder un homme, et que souhaiterait-il au delà? Certes, il serait trop avare, celui à qui Dieu ne suffirait pas ; et qu'irait donc chercher la créature finie et mortelle, si elle ne se repose dans l'éternel et l'infini?

V. — Voilà donc le premier commandement, *voici* maintenant *le second*, *qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même*, c'est-à-dire pour le même but que vous vous aimez vous-même, en lui souhaitant le même bonheur qu'à vous-même, la justice et le salut, la grâce dans le temps et la gloire dans l'éternité.— Ce second commandement est semblable au premier : « semblable, » parce qu'il commande aussi l'amour ; mais, il est le « second » en dignité, car, tandis que l'objet du premier est Dieu, l'objet du second est l'homme. Le second ne peut être accompli, sans que le premier le soit aussi ; et c'est en ce sens que l'Apôtre a dit : « Celui qui aime son prochain accomplit la loi. » On ne saurait, en effet, aimer le prochain que par amour pour Dieu. Sans amour de Dieu, on peut aimer ses proches, ses amis, ses concitoyens, d'un vain et faux amour ; mais, on n'aime jamais son prochain, c'est-à-dire l'homme, même ennemi, que par amour pour le Père commun. C'est pourquoi ces commandements sont liés entre eux de telle sorte que, dans la pratique, ils n'en font qu'un. L'amour de Dieu est la cause de l'amour du prochain, l'amour du prochain manifeste l'amour de Dieu. L'amour de Dieu enfante l'amour du prochain ; l'amour du prochain nourrit l'amour de Dieu, et cet amour du prochain, qui a pour source l'amour de Dieu et par lequel nous nous sacrifions nous-mêmes au lieu de nos frères, est plus agréable au Seigneur que les victimes et les holocaustes, c'est-à-dire que les pratiques d'une mortification qui n'aurait pour but que notre sanctification personnelle.

VI. — *Ces deux commandements*, conclut Notre-Seigneur, *renferment toute la loi et les prophètes.* En effet, toutes les ordonnances et les prohibitions, toutes les exhortations et les menaces, n'ont d'autre but que de faire pénétrer la charité dans nos cœurs. Tout ce qui est prescrit ou enseigné dans les livres saints ne tend qu'à nous faire comprendre et observer ce double commandement, dont le premier est promulgué dans les trois premiers préceptes du Décalogue, et le second dans les sept derniers.

VII. — Mais, observe S. Jean Chrysostôme, par leurs questions insidieuses, les Juifs cherchaient à éprouver Jésus-Christ, qu'ils prenaient pour un homme ordinaire ; ils n'auraient pas osé le

tenter de la sorte, s'ils l'avaient reconnu pour le vrai Fils de Dieu. Jésus donc, voulant leur montrer qu'il était Dieu, leur proposa une question bien propre à le leur manifester. Alors, dit S. Jérôme, il leur parla clairement de lui-même pour les rendre inexcusables de leur aveuglement. *Les Pharisiens étant donc assemblés, Jésus les interrogea à son tour* : Jusqu'ici, j'ai satisfait à vos demandes, il est temps que vous me répondiez à votre tour. *Que pensez-vous du Christ*, de ce Messie dont vous désirez l'avènement promis dans la loi? Les Juifs croyaient que le Christ devait être homme, et non homme-Dieu. Voulant donc les éclairer sur sa double nature, et leur montrer qu'il résumait en sa personne toute la loi et tout le Décalogue, puisqu'il pouvait attirer sur lui l'amour dû à Dieu et l'amour dû au prochain, Jésus leur dit : *De qui* le Christ *est-il fils? — De David, répondirent-ils.* — Ainsi, les Pharisiens reconnaissaient la filiation humaine et charnelle du Messie, mais ils n'admettaient point sa filiation divine. Pour les tirer de leur erreur, Jésus leur fit cette objection : Mais, si le Christ est un pur homme à votre avis, *comment donc, ajouta-t-il, David*, qui ne parlait pas d'après son propre sens, *qui était inspiré* et parlait d'après l'Esprit-Saint, qui lui révélait les secrets de la sagesse divine, *l'appelle-t-il son Seigneur* dans le psaume CXI, *quand il dit* : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur, » et le reste du texte, qu'il faut interpréter comme il suit :

VIII. — *Le Seigneur*, Dieu le Père, pour qui parler c'est engendrer un Fils consubstantiel à lui-même, *a dit à mon Seigneur*, le Christ son Fils, qui est aussi mon Seigneur, à moi, David, non par sa naissance temporelle, mais par sa naissance éternelle : *Assieds-toi à ma droite*, c'est-à-dire, règne paisiblement dans la possession de ma puissance infinie comme Dieu, et dans la jouissance de la gloire la plus élevée comme homme. Demeure ainsi, *jusqu'à ce que j'aie réduit tes ennemis à te servir de marchepied*, c'est-à-dire, en attendant que j'assujettisse les hommes rebelles ou désobéissants, soit par une soumission douce et volontaire s'ils consentent à croire que tu es vrai Dieu et vrai homme, soit par une soumission forcée au jour du jugement.

IX. — *Si donc*, conclut le Sauveur en continuant son raisonnement, si donc *David appelle le Christ son Seigneur* en vérité, *comment le Christ* est-il seulement *son fils* dans votre opinion? En effet, à raison de sa génération, le fils est soumis à son père, suivant l'usage et la loi de la nature, usage et loi beaucoup plus strictement observés chez les anciens que de nos jours. Ce ne sont donc pas les enfants qui doivent être les seigneurs de leurs parents, mais bien plutôt les parents qui doivent être de nom et

de fait les maîtres de leurs enfants ; c'est au père de commander et au fils d'obéir, comme lui étant inférieur. Jésus semble dire aux Juifs : Puisque, suivant sa nature humaine, le Messie est fils de David et par conséquent son inférieur, il faut admettre en lui une autre nature, par laquelle il soit son supérieur, à savoir, la nature divine. Il y a donc dans le Christ deux natures, l'une divine et l'autre humaine. Ainsi, il est tout à la fois et le fils et le Seigneur de David, son fils en tant qu'homme, son Seigneur en tant que Dieu. Donc, le Christ est Homme-Dieu.

X. — Le Sauveur avait allégué un texte incontestable, il en avait tiré un argument irréfutable. Aussi, parmi les Pharisiens, il s'établit un morne silence, *aucun d'eux ne put lui répondre et depuis ce jour personne n'osa plus l'interroger*, lui poser de question captieuse, parce que tous étaient pleinement convaincus, tant par la force de l'autorité que par l'évidence de la raison. « Désormais, dit S. Jérôme, les Pharisiens, réfutés et confondus par ses discours et par ses réponses, cessèrent de l'interroger ; mais, passant des paroles aux actes, ils en vinrent à le saisir par la force ouverte et à le livrer à la puissance romaine. On peut bien imposer silence à l'envie, on ne calme pas aussi aisément son venin. »

XI. — Seigneur Dieu, qui voulez sanctifier tout mon être, vous m'avez imposé votre sainte loi, afin que j'apprenne à vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit et de toutes mes forces. Mais, comment accomplirai-je un si grand commandement, si vous ne me prêtez votre secours, vous, l'auteur de toute grâce et de tout don parfait ? Puisque vous nous commandez de vous aimer, donnez-nous ce que vous commandez, et commandez ce que vous voudrez. Faites que j'aime aussi mon prochain comme moi-même, afin que j'obtienne de concert avec lui la grâce ici-bas et la gloire dans les cieux. Accordez-moi encore, ô bon Jésus, de croire de cœur, de confesser de bouche et d'attester par mes œuvres que vous êtes le Christ, Dieu fait homme, envoyé pour nous sauver, afin que, soumis maintenant de plein gré à votre empire, je puisse me réjouir avec vous dans l'éternité. *Amen.*

XVIIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Vers Capharnaüm. — 2. Le paralytique. — 3. Différence et figure du Sacrement. — 4. Guérison. — 5. Commentaire. — 6. Commentaire du vénérable Bède. — 7. Commentaire de S. Anselme. — 8. L'admiration de la foule. — 9. Résumé en forme de prière.

I. — *En ce temps-là, Jésus, étant monté dans une barque, traversa le lac de Génésareth*, afin de nous apprendre à nous servir de la barque de la pénitence sur la mer de ce monde pour arriver à la cité céleste, qui est notre patrie, *et entra dans sa ville*, c'est-à-dire à *Capharnaüm*, où il avait coutume d'habiter et d'opérer ses miracles, Capharnaüm étant comme la capitale de la Galilée.

II. — Lorsqu'on sut qu'il était revenu dans la maison *où* il descendait ordinairement, il s'y assembla tant de monde que tous ne pouvaient tenir, même devant la porte, et Jésus leur enseignait la parole de Dieu. Alors, il survint quatre hommes qui portaient un paralytique dans un lit, et qui cherchaient à le faire entrer et à le mettre devant Jésus : mais, ne sachant comment l'y apporter à cause de la foule, ils le montèrent sur le toit, et, l'ayant percé, ils descendirent ce pauvre malade et *on présenta le paralytique*, au milieu de l'assemblée, *étendu sur un lit. Jésus*, touché de leur confiance et *voyant leur foi, dit au paralytique*, voulant récompenser en lui la charité et l'espérance des porteurs : *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* La douce parole ! C'est la première fois que nous la rencontrons dans le saint Évangile. Arrêtons-nous-y un peu.

III. — Jésus a déjà guéri beaucoup de malades et délivré un grand nombre de possédés. Cependant, il ne leur a jamais parlé comme il vient de le faire à ce paralytique : « Voyant leur foi, il dit au paralytique : Vos péchés vous sont remis ; » il n'a point mesuré la grandeur de leur foi, avant de répandre sur eux ses bienfaits ; il n'a pas non plus confondu dans un même discours la purification spirituelle et la guérison corporelle. C'est qu'en effet, jusqu'à présent il s'est borné à rendre aux malades la santé du corps, ou bien il a guéri des possédés qui, par là même que le démon s'était emparé d'eux, étaient incapables de désir et de prière. L'état de ces derniers était l'image de celui des enfants qui, privés de l'usage de la raison, reçoivent de la pure miséricorde de Dieu le don gratuit du baptême, qu'ils ne peuvent ni demander ni désirer. Et, quant aux premiers, ils obtenaient les bienfaits du Seigneur, comme les obtiennent un grand nombre d'hommes qui, pour des vertus humaines, ont une récompense temporelle. Aujourd'hui, il en est tout autrement, et l'histoire du paralytique est non seulement la figure, mais encore la réalité de ce qui se passe chaque jour pour le pécheur repentant dans le sacrement de pénitence. Le paralytique est un homme dans la force de l'âge, un Juif, un homme dont le corps n'est lié par les étreintes de la maladie que parce que son âme l'avait été auparavant par celle du péché. Pour qu'il guérisse complétement, il faut qu'il y ait de sa part préparation convenable, confiance

absolue dans le médecin, haine de la maladie, désir de recouvrer la santé à quelque prix que ce soit. Or, on ne peut douter que tous ces sentiments ne se soient trouvés à un très haut degré dans cet admirable paralytique qui, pour arriver à Jésus, surmonte tant d'obstacles et s'expose à de si grands dangers ; car il est certain, quoique l'Évangile ne le dise pas, que lui-même dut exciter le zèle de ceux qui le portaient. Le Seigneur pénétra d'un coup d'œil ces dispositions parfaites, qui sont résumées dans le seul mot de foi, parce que la foi, quand elle est entière, les fait naître toutes. Il n'hésite pas à donner à ce pécheur le nom de fils ; il ne se contente pas de guérir son corps, il guérit aussi son âme : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis ! »

IV. — *Or,* il y avait là, quand il parla de la sorte, quelques scribes et quelques pharisiens qui étaient assis. *Quelques-uns de ces docteurs de la loi se mirent* à murmurer et *à dire en eux-mêmes :* Comment *cet homme* parle-t-il de la sorte ? Il *blasphème.* Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ? *Mais Jésus, connaissant leurs pensées,* et voulant leur prouver par cette connaissance intime du secret de leur âme qu'il était Dieu, *leur dit : Pourquoi votre cœur forme-t-il des jugements injustes ?* Vous pensez le mal dans vos âmes. Lequel donc est le plus facile de dire à un paralytique : Vos péchés vous sont remis ; ou de lui dire : Levez-vous et marchez ? *Afin* donc *que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, je vous l'ordonne, dit-il* en s'adressant *au paralytique, levez-vous, emportez votre lit, et retournez dans votre maison.*

V. — Le péché est la source de tous les maux, même des maux physiques, et l'infirmité corporelle est à la fois une suite et une image de l'infirmité spirituelle. Vous voyez la guérison du corps, vous ne pouvez pas la nier. Croyez donc à la guérison de l'âme, dont elle vous atteste la réalité : et, afin que la puissance du Fils de l'Homme éclate à tous les yeux et que ses œuvres prouvent la vérité de ses paroles, je vous l'ordonne, « levez-vous, » vous que la maladie avait étendu à terre ; « prenez votre lit, » ou plus littéralement encore, « chargez votre lit sur vos épaules, » que ce témoignage de votre faiblesse devienne celui de votre force revenue, portez par la pénitence le poids de ces péchés dans l'habitude desquels vous vous reposiez, et que ce qui vous était une couche de mollesse soit un lourd fardeau à votre repentir ; « retournez à votre maison, » revenez à votre innocence première et reprenez la route du ciel, demeure préparée à tous les hommes. Faites donc ces trois choses : quittez le péché, faites pénitence et marchez dans la voie des vertus, *surge, tolle, vade.*

VI. — Les saints Pères ont longuement disserté sur ces détails. « Se lever de son lit, dit le vénérable Bède, c'est arracher son âme aux convoitises charnelles, où elle était couchée comme malade. — Emporter son lit, c'est châtier son corps par les rigueurs de la continence, et, en vue des récompenses célestes, le priver des satisfactions terrestres : c'est ce lit du péché que David arrosait chaque nuit de ses pleurs, en effaçant par les larmes de la componction les souillures de chaque faute. — S'en aller chez soi, c'est retourner au paradis, car telle est la demeure qu'occupèrent d'abord nos premiers parents, et sans que nous en eussions abdiqué la propriété ; Satan nous en ravit ensuite la jouissance, mais enfin, elle nous a été restituée par celui sur lequel notre ennemi fallacieux n'avait aucun droit. »

VII. — Et S. Anselme s'écrie, de son côté : « Ne passez pas sans entrer dans cette maison, où le paralytique, descendu par le toit, fut placé aux pieds de Jésus ; la miséricorde et la puissance s'y rencontrèrent, lorsque le Sauveur prononça ces paroles : « Mon fils, vos péchés vous sont pardonnés ! » O admirable clémence ! ô bonté ineffable ! heureux paralytique ! Il reçut un pardon qu'il ne demandait point, que la confession n'avait point précédé, que la satisfaction n'avait point mérité, et que la contrition ne pouvait réclamer comme un droit. Il demandait seulement la guérison du corps, mais non point celle de l'âme, et voilà qu'il reçut également l'une et l'autre. Oui, Seigneur, la vie dépend de votre volonté : si vous avez résolu de nous sauver, qui pourra vous en empêcher? Mais, si vos décrets sont contraires, qui osera vous dire : Pourquoi agissez-vous ainsi? O Pharisiens, pourquoi donc murmurez-vous? « Est-ce que votre œil est mauvais, » parce que Dieu est bon? Assurément, « il a pitié de qui il veut. » Gémissons et supplions, pour qu'il daigne avoir pitié de nous ; par nos bonnes œuvres, rendons notre prière plus agréable, notre dévotion plus solide, notre charité plus fervente ; dans nos oraisons, levons au ciel des mains innocentes qu'un sang impur n'a pas tachées, qu'un contact illicite n'a pas souillées, et que l'avarice n'a pas raidies ; levons au ciel un cœur vide de colère et de rancune, où règnent le calme, l'ordre, la paix, et où brille la netteté de la conscience. Nous ne voyons pas, il est vrai, que le paralytique eut aucune de ces dispositions, et nous savons cependant qu'il obtint la rémission de ses péchés. C'est là un effet extraordinaire de la puissance miséricordieuse de Jésus ; et si c'est un blasphème de méconnaître en lui un tel pouvoir, ce serait une insigne folie de présumer pour nous une telle faveur. Jésus-Christ peut dire à qui il veut et avec la même efficacité, ce qu'il disait au paralytique : « Vos péchés

vous sont remis. » Mais, gardons-nous de prétendre que semblables paroles puissent nous être adressées sans aucune bonne œuvre préalable de notre part, ou sans contrition, ou sans confession, ou même sans prière; autrement, nos péchés ne nous seraient jamais pardonnés. »

VIII. — *Le malade se leva aussitôt, et retourna dans sa maison*, en publiant les grandeurs de Dieu. *Le peuple* voyant ces choses *fut saisi de crainte; il loua Dieu de ce qu'il avait donné aux hommes un tel pouvoir.* Les uns disaient : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » et les autres : « Nous avons vu aujourd'hui des choses admirables ! » Les habitants de Capharnaüm, témoins de tant de prodiges opérés par Jésus-Christ, publient aujourd'hui sa gloire avec des accents nouveaux. C'est qu'ils ont vu l'âme de l'homme purifiée par la parole du Verbe, et, — ce que les siècles précédents n'avaient point connu, — la guérison du corps n'être que l'emblème de la guérison du cœur. Pour nous, nous voyons sous nos yeux un miracle plus grand encore. De la très sainte humanité du Sauveur, à qui la divinité l'avait communiqué, ce pouvoir de remettre les péchés a passé à ses apôtres et à tous les prêtres de son Église. Il n'appartient plus à Dieu seul, il est remis entre les mains d'êtres faibles, passibles comme nous. Il se multiplie suivant la grandeur de nos besoins. Bénissons donc le Seigneur d'avoir confié aux mains des hommes une puissance telle que ce qui semblait aux Juifs le comble et comme l'excès de la miséricorde divine, est devenu pour les chrétiens l'effet le plus habituel de la grâce céleste.

IX. — Seigneur Jésus, dans votre Passion vous êtes monté sur la barque de la croix, dans votre Résurrection vous avez franchi la mer de ce monde, et, au jour de votre Ascension, vous êtes revenu à votre cité du ciel. Voilà que maintenant la crainte des péchés passés, l'appréhension de la colère divine, la peur d'une infirmité imminente, la frayeur d'une mort incertaine, amènent devant vous mon âme accablée par la paralysie spirituelle; elle gît dans l'habitude de l'iniquité comme sur une couche de langueur; mais, dites-lui d'avoir confiance qu'elle obtiendra son pardon, de se lever par la contrition et la confession, d'emporter son lit par la satisfaction, de marcher dans le sentier des vertus vers la demeure de la béatitude éternelle ; et qu'à la vue de cette guérison surnaturelle, les fidèles, saisis d'une crainte salutaire, glorifient le Seigneur miséricordieux qui a établi une telle puissance en faveur des hommes. *Amen.*

XIXme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Le but du Sauveur. — 2. Les trois noces mystiques et le premier refus des invités. — 3. Le second appel. — 4. Le second refus. — 5. Les envoyés maltraités. — 6. La vengeance du roi. — 7. Appel général. — 8. Dans la salle du festin. — 9. La robe des conviés. — 10. Celui qui ne l'avait pas. — 11. Sa punition. — 12. Beaucoup d'appelés et peu d'élus.

I. — *En ce temps-là, Jésus*, qui voulait de plus en plus développer le mystère de la réprobation des Juifs et de la vocation des Gentils, *continuant de parler en paraboles*, suivant la méthode dont nous avons expliqué déjà les motifs et l'utilité, *dit aux princes des prêtres et aux pharisiens* :

II. — *Le royaume des cieux*, la formation de l'Église militante de Dieu sur la terre, *est semblable à un roi, qui, voulant célébrer les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités et ils ne voulaient pas venir.* Dieu, dans la grande affaire du salut des hommes, se conduit, comme le ferait un roi se préparant à célébrer les noces de son fils ; et ces noces ineffables de Jésus-Christ ont lieu en bien des manières différentes : 1° Par son incarnation, il s'unit à la nature humaine, de cette union dont S. Grégoire a dit : « Le lit nuptial est le sein de Marie. » 2° Il contracte avec son Église une alliance mystique, mais visible, selon les paroles de S. Paul : « Ce sacrement est grand en Jésus-Christ et en son Église. » 3° Il se fiance enfin au chrétien fidèle dans le secret de la conscience, hymen de l'âme et de la grâce qu'exprime le prophète Osée : « Je t'épouserai par la foi. » Or, ces trois noces saintes n'ont pour but que de préparer les dernières, qui seront éternelles, qui se célèbreront dans le ciel, et où le Christ apportera en dot à son Église béatifiée le salut, la gloire, la vie, la paix dans tous les siècles des siècles. — Aujourd'hui, il s'agit surtout des noces par lesquelles Jésus-Christ s'unit à l'Église. Tous les hommes y sont invités dès le commencement ; les Juifs l'ont été d'une manière spéciale ; mais, plus que les autres, ils se sont endurcis à l'appel de Dieu. « Ils ne voulaient pas venir. »

III. — Le roi ne se découragea point. *Il envoya de nouveau d'autres serviteurs avec ordre de dire à ceux qui étaient invités :* Voilà que *j'ai préparé mon festin ; j'ai fait tuer mes bœufs, et tout ce qui avait été engraissé ; tout est prêt, venez aux noces.* Le second et plus pressant appel du roi représente la mission de S. Jean et des apôtres, qui eut lieu, lorsque les mystères annoncés furent accomplis, et que le festin de la grâce, préparé dès les premiers âges du monde, fut offert à l'humanité : « Tout est prêt. » Voilà, disaient-ils, la doctrine de vie qui nourrit l'intelligence, les

sacrements dont l'usage fortifie l'âme. Le mystère de la réparation a eu son effet : il ne tient qu'à vous d'en profiter. Venez et asseyez-vous à la table abondante qui vous est servie : « Venez aux noces. »

IV. — *Mais, au lieu de s'y rendre, ils s'en allèrent, l'un à sa campagne, l'autre à ses affaires.* Le plus grand nombre, occupé de ses affaires ou de ses plaisirs, néglige une si pressante invitation. Alors, comme à présent, c'est la majorité des hommes. O monde misérable, s'écrie S. Jean Chrysostôme, misérables aussi ceux qui le suivent ! Car les soins du siècle sont les funestes obstacles qui empêchent les hommes de parvenir à la vie éternelle. Ce qui est plus grave encore, c'est que plusieurs, qui sont appelés à Dieu, non seulement repoussent, mais même combattent la grâce, en se faisant les persécuteurs de la vérité.

V. — Ainsi, parmi les Juifs infidèles à leur vocation, les uns n'en tinrent aucun compte, *les autres se saisirent des serviteurs, les accablèrent d'outrages, et les tuèrent.* Ainsi, le sacerdoce juif et le pouvoir temporel ont persécuté, ont fait périr Jean, Etienne, Jacques et tous ces fidèles prédicateurs de l'Évangile qui venaient de la part du roi, et si, dans la parabole de la vigne, le Sauveur a prédit sa propre mort, dans celle-ci il prédit celle des apôtres : « Après bien des outrages, ils les tuèrent. »

VI. — *A cette nouvelle, le roi irrité envoya ses troupes, extermina les meurtriers, et brûla leur ville.* Le Seigneur envoie contre les Juifs infidèles et la Synagogue persécutrices ses armées, c'est-à-dire les armées qu'il fait mouvoir par sa souveraine providence, les légions romaines auxquelles il confie la charge de punir ces méchants. La nation juive est dispersée, Jérusalem est détruite par l'incendie.

VII. — La miséricorde cependant succède bientôt à la justice. *Il dit alors à ses serviteurs*, aux apôtres et aux disciples qu'il instruisit de sa volonté par révélation : *Le festin des noces est prêt,* puisque les mystères du Christ sont consommés avec les œuvres de l'Incarnation et de la Rédemption ; *mais, ceux qui avaient été invités*, par la loi, par les prophètes et par vous-mêmes, *s'en sont rendus indignes*, à cause de leur opiniâtre incrédulité. *Allez donc dans les carrefours*, parmi les différentes nations étrangères qui errent hors de la voie véritable, *et tous ceux que vous trouverez,* chez les Gentils, sans distinction de sexe ou d'âge, d'état ou de dignité, de profession ou de condition, et sans acception de personne, *appelez-les aux noces*, invitez-les à la foi en l'incarnation ; car nul de ceux qui consentent à croire en Jésus-Christ ne doit être repoussé. *Ses serviteurs sortant aussitôt par les rues rassem-*

blèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, car ici-bas, dans l'Église militante, les justes sont mêlés aux pécheurs ; *et la salle du festin se trouva pleine de convives*, puisque en effet le monde entier fut rempli de fidèles chrétiens.

VIII. — S'asseoir à la table du festin, c'est participer aux sacrements ; pratiquer les actes extérieurs de la foi, c'est se montrer enfant de l'Église. La salle des noces, qui est l'Église visible, est remplie de ceux qui viennent boire à ses sources ou se nourrir de sa doctrine ; ceux-là célèbrent des noces apparentes ; mais, peut-être tous ne célèbrent-ils pas, dans le secret de leur conscience, les noces spirituelles qui unissent l'âme à la grâce, car il est dit que les serviteurs du roi en amèneront de bons et de mauvais. *Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table.* Dieu, roi suprême, entre pour chacun de nous à l'heure de la mort, et pour tous à l'heure du jugement général. Il vient faire un sévère examen, suivant ce qu'a annoncé le prophète : « Je visiterai tous ceux qui sont revêtus d'une robe étrangère. »

IX. — Or, quelle est cette robe nuptiale que doivent porter les conviés ! C'est sans doute, le vêtement de la charité qui, comme un ample manteau, recouvre la multitude des péchés. Malheureux celui qui se contente de participer au festin, sans se revêtir des œuvres ! Le sort qui l'attend est terrible. Il sera jeté dans les ténèbres, loin, bien loin de la lumière éternelle. Faisons-donc un retour sur nous-mêmes, considérant qu'il ne suffit pas de s'asseoir au banquet sacré et de porter le nom de chrétiens, si nous ne pratiquons les devoirs que ce titre nous impose. Écoutons, pendant qu'il en est temps, ce roi si miséricordieux et si terrible à la fois.

X. — *Il aperçut un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale: Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici, sans avoir la robe nuptiale?* Mon ami ! Ces paroles de reproche sont encore des paroles d'amour. Mon ami ! vous que j'ai prévenu par ma grâce et à qui j'ai donné d'entrer dans la salle du festin, répondez, cherchez et trouvez quelque excuse que je puisse accepter : « Comment êtes-vous entré, sans la robe nuptiale ? » *Et cet homme ne répondit rien.* Ah ! ne soyons pas semblables à ce malheureux qui resta muet, et dont la bouche ne sut pas s'ouvrir pour une humble confession. Sans doute, s'il eut parlé, il n'aurait pas été condamné. Prions donc, parlons, avouons nos fautes et conjurons donc le roi divin d'ajouter un don à tous les autres, et, puisque nous n'avons pas la robe de l'innocence, qu'il nous revête de celle d'un amoureux repentir.

XI. — *Le roi dit alors à ses serviteurs*, c'est-à-dire, aux bons

anges, exécuteurs de la justice divine, ou encore aux démons, bourreaux du pécheur condamné, car, il est juste, dit Origène, que les instigateurs du crime soient les instruments du supplice : *Liez-lui les pieds et les mains*, ôtez-lui la puissance de vouloir et de faire aucun bien pour recouvrer la grâce ou pour mériter le salut. Les damnés sont effectivement privés de ce double pouvoir : de la liberté de choisir, figurée par les pieds, et de la faculté d'agir, figurée par les mains. Après l'avoir enchaîné de la sorte, *jetez-le dans les ténèbres extérieures*, ténèbres spirituelles, loin de la lumière et de la vue de Dieu, hors des atteintes et des influences de sa miséricorde ; ténèbres corporelles, dans un lieu obscur, qui lui servira de prison perpétuelle. — Dans ces ténèbres de l'enfer, quelles peines auront à souffrir ceux qui auront négligé l'appel de Dieu en ce monde ? Notre-Seigneur l'indique aussitôt par ces terribles paroles : *C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents* : des pleurs, pour punir les yeux des regards lascifs ou criminels qui excitent la concupiscence ou la cupidité ; des grincements de dents, pour punir la bouche de tous les plaisirs illicites et grossiers que la gourmandise ou la sensualité recherche dans le boire et le manger. *Car*, chaque membre subira un châtiment directement opposé au vice dont il aura été l'esclave.

XII. — Après avoir montré l'expulsion de cet indigne convive, qui représente toute la société des mauvais chrétiens, notre divin Maître conclut la parabole par cette sentence générale : *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus*. Tous les hommes sont appelés à la foi, mais peu d'entre eux sont élus, parce que le nombre des infidèles surpasse de beaucoup celui des chrétiens.

XIII. — Seigneur Jésus-Christ, roi glorieux du ciel, nous vous remercions de ce que, par un bienfait gratuit de votre volonté miséricordieuse, vous nous avez appelés à vos noces, en nous envoyant les saintes Ecritures, les diverses maladies, les dangers de la vie et les vicissitudes de la fortune. Revêtez-nous de la robe nuptiale de la charité, afin que nous ne cessions jamais de parler pour confesser nos iniquités et célébrer vos louanges, comme aussi afin que nous ne soyons pas privés des joies ineffables de la résurrection spirituelle, qui sont la paix et la confiance. Donnez-nous encore le vêtement de la piété et des bonnes œuvres, de peur que nous ne soyons jetés pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures. *Amen.*

XX^mo DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Le deux miracles de Cana. — 2. Foi incomplète. — 3. Les reproches du Sauveur. — 4. L'insistance du père. — 5. Votre fils est guéri. — 6. Le père croit à la parole de Jésus. — 7. Confirmation du miracle. — 8. Les degrés de la foi. — 9. Les trois vies et les trois morts. — 10. Le sens mystique. — 11. Prière.

I. — *En ce temps-là*, Jésus vint de nouveau à Cana, où il avait peu auparavant changé l'eau en vin, et y opéra le miracle que nous allons méditer. Les deux miracles, que Notre-Seigneur opéra à Cana au commencement de sa prédication, figurent les deux avènements du Sauveur et le double effet de la parole de Dieu dans nos âmes, pour qui elle est en même temps un remède et une consolation, et qu'elle délivre à la fois de la souffrance et du péché. Par le premier de ces miracles, le Sauveur change l'eau insipide en un vin délicieux qui réjouit le cœur de l'homme ; c'est ainsi que son avènement dans le temps, son incarnation, est le sujet d'une grande joie prédite par les prophètes, annoncée par les anges à tout le peuple chrétien. Aujourd'hui, il guérit le descendant d'une noble race, cloué depuis longtemps sur un lit de douleur : de même, à l'heure de son dernier avènement, lorsqu'il apparaîtra dans la majesté divine, il guérira le genre humain, fils d'un noble père, roi détrôné de la création. Il enlèvera à notre corps ses infirmités et ses souffrances. Il transformera la chair de notre mortalité, et la rendra semblable à sa chair glorieuse. O Seigneur, opérez en moi ce double miracle.

II. — Or, *il y avait à Capharnaüm un seigneur, dont le fils était malade.* Ce seigneur *ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla le trouver et le supplia de venir chez lui pour guérir son fils qui se mourait.* La foi de ce Juif était mêlée de quelque doute, c'était une foi incertaine encore et peu éclairée. En réclamant la présence du Sauveur, il la regardait comme nécessaire pour la guérison qu'il demandait, car il ne croyait pas à l'ubiquité de la puissance du Sauveur, comme le centurion s'écriant : « Dites seulement une parole, et votre serviteur sera guéri ! » Ce seigneur croyait à la puissance de Jésus, car il avait su le miracle des noces de Cana ; mais il ne croyait pas que cette puissance fût celle d'un Dieu, et que, pour guérir son enfant, il suffit d'un acte de la volonté de celui qui par sa seule parole a créé le monde.

III. — *Jésus*, voyant que cet homme n'avait pas une parfaite confiance, lui reprocha la tiédeur de sa foi, et *lui dit* : *Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous autres vous ne croyez point.* En répondant ainsi à ce père affligé, le Sauveur fait allusion à la

manière, dont, peu de jours auparavant, les Samaritains étaient accourus auprès de lui sur le simple témoignage d'une femme, et avaient cru fermement en lui, sans qu'il eût opéré aucun miracle dans leur cité. Les discours seuls avaient suffi pour établir la foi dans leurs cœurs. « Nous l'avons entendu, disaient-ils, et nous savons qu'il est le Sauveur du monde. » Bien différents des Juifs charnels, ils n'avaient demandé à Jésus ni signes ni miracles, mais seulement la doctrine de vérité et le bonheur de sa présence. Les reproches du Sauveur vont plus encore au peuple d'Israël qu'à ce malheureux père, qui paraît ici comme la figure de sa nation, de race noble et royale aussi, mais bien déchue de son rang et de son ancienne splendeur.

IV. — Tout entier à son affliction et ne comprenant pas les paroles de Jésus : *Seigneur, reprit le père, venez, avant que mon fils meure.* Assez puissant pour le guérir, peut-être ne le seriez-vous pas assez pour le ressusciter. Malgré l'insuffisance de cette foi si incomplète, Jésus se laisse toucher. Il prit pitié de ce père affligé, et considéra moins la faiblesse de sa foi que la vivacité de sa peine et la ferveur de sa prière.

V. — *Allez, lui dit Jésus, votre fils est guéri.* Allez ! je n'entrerai pas dans votre maison où le doute seul m'appelle ; mais cependant ma miséricorde ne restera pas sans effet : votre fils vivra ! Recevez à la fois une juste humiliation, une instruction salutaire et une grâce très grande. Sachez que ma bonté est infinie, mais qu'il n'appartient pas à la créature de lui indiquer la manière dont elle doit s'exercer. Sachez qu'ayant créé l'homme par ma parole, je puis le régénérer par ma seule parole aussi.

VI. — Comme la foi est une condition nécessaire pour obtenir les bienfaits de Dieu, le père affligé reçut cette grâce, *il crut à la parole de Jésus et il s'en retourna*, sans être accompagné du Sauveur, croyant bien que sa puissance de guérison s'étendait partout. Il commença alors à croire ce qu'il ne croyait pas auparavant, savoir, que Jésus avait le pouvoir de guérir par sa parole, que par conséquent il était Dieu et comme tel présent partout.

VII. — Pourtant, la foi de cet homme n'était pas encore entière, ni parfaite, comme le prouve ce qui suit. En effet, *comme il descendait* de Capharnaüm à Cana, il rencontra *ses serviteurs* qui *vinrent au devant de lui* tout joyeux *et lui dirent que son fils était guéri.* Aussitôt, *il lui demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux ;* car, pour constater si le fait était vraiment miraculeux, il voulait savoir si cette guérison était arrivée par hasard à une heure quelconque, ou à une heure précise, d'après l'ordre du Christ. La réponse des serviteurs le rassura. *Hier, à la septième heure, lui*

dirent-ils, la fièvre l'a quitté. Voyez comme le miracle est manifeste, dit S. Jean Chrysostôme, le malade n'est pas arraché simplement et par l'effet du hasard au danger qu'il courait; non, mais il est guéri tout à coup, sur la demande de son père, pour qu'on n'attribue pas ce résultat à l'énergie de la nature, mais à la puissance du Sauveur. Voilà pourquoi l'Évangéliste ajoute: *Le père reconnut* donc *que c'était l'heure même où Jésus,* auteur de la guérison, *lui avait dit*: *Votre fils est guéri;* et que son fils avait été rappelé à la santé, au moment même où le Seigneur avait prononcé cette parole, *et il crut en lui, ainsi que toute sa famille.* C'était justement la fin pour laquelle ce miracle avait été opéré. Dès lors, sa foi fut entière et parfaite.

VIII. — Les saints interprètes s'attardent volontiers à étudier ce miracle. Ils en concluent qu'il faut distinguer plusieurs degrés, dans la foi, comme dans les autres vertus, savoir, le commencement, l'accroissement et la consommation. La foi de ce seigneur commença, lorsqu'il pria le Seigneur de descendre à Capharnaüm pour guérir son fils; mais alors sa foi n'était pas sans incertitude, car, s'il croyait que cette guérison pût être produite par la puissance du Sauveur, il ne croyait pas qu'elle pût l'être sans la présence de ce même Sauveur. Sa foi prit de l'accroissement, lorsqu'il accueillit avec confiance la parole de Jésus, qui lui disait: Allez, votre fils est plein de vie. Sa foi atteignit la perfection, après que les serviteurs lui eurent annoncé le rétablissement de son fils; car il crut alors complétement, avec toute sa famille, de sorte qu'on put lui appliquer, ainsi qu'aux siens, les paroles adressées à Zachée: « Aujourd'hui, cette maison à reçu le salut! » Déjà donc, cet homme était devenu un apôtre, puisqu'il avait entraîné tous les siens à embrasser la même foi que lui. — C'est comme pour marquer les différents degrés de la foi en ce nouvel apôtre, observent ingénieusement les mêmes commentateurs, que l'Évangile le désigne tout d'abord par le titre de petit roi, *regulus,* quand sa foi commence; puis, par la qualité d'homme, *homo,* quand sa foi augmente; enfin, par le nom de père, *pater,* quand sa foi est parfaite.

IX. — Une autre particularité a fixé l'attention des saints interprètes. C'est que, par trois fois différentes, le même Évangile manifeste le rétablissement de la santé chez le fils de ce seigneur. — D'abord, le Seigneur le déclare, en disant: Votre fils est vivant. — Puis, les serviteurs l'attestent, en annonçant que ce fils était bien portant. — Enfin, le père lui-même le constate, en reconnaissant que son fils avait été guéri à la septième heure, c'est-à-dire, à l'instant même où le Sauveur avait parlé. — Cette triple manifestation de la vie pour le même enfant, nous montre qu'il y

a aussi pour chaque homme trois sortes de vies opposées à trois sortes de morts, savoir : la vie de la nature opposée à la mort du corps, la vie de la grâce à la mort du péché et la vie de la gloire à la mort de l'enfer.

X. — Dans le sens mystique, le fils de ce roitelet figure le genre humain, issu d'Adam, ce roi de la nature qui est devenu roitelet, en perdant sa charité par sa prévarication. — Ce fils dévoré par l'ardeur de la fièvre représente l'humanité consumée par le feu de la concupiscence. — Il fut guéri entre Cana qui signifie « zèle » et Capharnaüm qui signifie « abondance, » pour nous donner à entendre que l'homme livré aux plaisirs des sens a été sauvé par le zèle de la miséricorde divine. — Les sept heures marquent les sept rayonnements du soleil de justice, Jésus-Christ, à savoir : 1° la sanctification de notre nature, par son incarnation ; 2° la visite faite aux hommes, par sa naissance ; 3° la condamnation de la concupiscence, par sa circoncision ; 4° notre régénération, par son baptême ; 5° notre réformation, par son jeûne ; 6° notre instruction, par ses enseignements et ses miracles ; 7° enfin, notre rédemption, par sa Passion, lorsque, le divin soleil se couchant à la septième heure, nous fûmes guéris de notre infirmité.

XI. — Seigneur Jésus, qui êtes descendu « de la Judée en Galilée, » c'est-à-dire, du ciel où les anges vous bénissent et vous adorent, en ce monde où tout change et passe, me voici devant vous, faible comme je le suis, séduit par le charme des choses terrestres, près de mourir, accablé sous le poids de dangereuses tentations. Ah ! ayez pitié de moi, afin que je ne périsse point de la mort spirituelle, temporelle ou éternelle, en perdant la vie de l'âme, celle du corps et celle de la gloire. Que votre parole souveraine et que mon humble confession, accompagnée du jeûne et de la prière, soutenue par de pieux exercices et de vertueux exemples, concourent à me délivrer de la fièvre et de la concupiscence et de la maladie du péché, en sorte qu'avec le secours efficace de votre grâce je ne succombe à aucune passion déréglée. *Amen.*

XXIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Le roi qui règle ses comptes. — 2. Le débiteur insolvable condamné à être vendu. — 3. La prière du débiteur. — 4. Générosité du roi. — 5. Cruauté du serviteur pardonné par son maître. — 6. L'indignation des autres serviteurs. — 7. La colère du maître. — 8. Condamnation définitive. — 9. Conclusion du Sauveur. — 10. Réflexions de S. Jean Chrysostôme. — 11. Prière.

I. — *En ce temps-là, Jésus dit : Le royaume du ciel est semblable à un homme roi, qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs.*

L'homme roi, c'est le Christ, vrai Dieu et vrai homme; les serviteurs, ce sont toutes les intelligences créées, les anges et les hommes.

II. — *Quand il eut commencé* à se faire rendre compte, c'est-à-dire à scruter les consciences et à calculer les mérites de ses serviteurs, *on lui en présenta un, qui* figurait le pécheur chargé de la dette immense du péché qu'il a contractée lui-même et qu'il ne saura jamais acquitter par ses propres forces. Or, ce serviteur *lui devait dix mille talents*, nombre indéterminé qui signifie la multitude et la gravité des fautes dont le mauvais serviteur était coupable, comme aussi la grandeur ou la durée des peines qu'il avait méritées. Mais, le débiteur était pauvre, *et, comme il n'avait pas de quoi payer*, le pécheur ne pouvant, par ses propres ressources, satisfaire à la justice divine, ne s'agit-il que d'un seul péché, *son maître ordonna qu'il fut vendu, avec sa femme, ses enfants, et tout ce qu'il possédait, pour acquitter sa dette.* C'est la punition du pécheur châtié pour sa concupiscence intérieure et pour ses mauvaises œuvres extérieures, car, dans chaque homme, l'esprit est comme l'époux, la concupiscence représente la femme, et leurs enfants sont les mauvaises œuvres qui proviennent de leur mutuelle alliance. Les biens sont le corps et les sens. Tout en lui a été instrument de péché, tout sera livré avec lui au supplice qui tourmente le corps et l'âme, tout deviendra esclave de la peine.

III. — Alors, *ce serviteur*, entendant l'ordre de son maître, *se jetant à ses pieds, le suppliait en ces termes : Accordez-moi quelque délai, et je vous rendrai tout.* Le pécheur repentant tombe à genoux par la pénitence et l'humilité. Il sollicite, non pas une rémission entière, mais quelque allégement à sa peine. Donnez-moi, dit-il, quelques années de vie pour expier le passé; diminuez la dette, adoucissez la punition. Soutenu par votre miséricorde, attendu par votre patience, je changerai de vie, je ferai des œuvres de satisfaction, je vous rendrai tout.

IV. — Et le Seigneur, toujours disposé au pardon, eut pitié de ce serviteur qui s'accusait par une confession sincère; il lui remit sa dette et le délivra de la servitude du démon. Le serviteur sollicitait un délai, il eut son pardon; il implorait la patience du Seigneur, le Seigneur lui rendit son amour. *Le roi*, alors, *touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette.* De même aussi, le souverain Seigneur, qui est toujours prêt à pardonner aux vrais pénitents, les délivre de l'esclavage honteux du péché auquel ils étaient assujettis et les affranchit du supplice éternel de l'enfer auquel ils étaient condamnés.

V. — *En sortant de là, le serviteur*, libéré de sa dette, mais sujet à l'iniquité, oublia bientôt les faveurs qu'il avait reçues de son maître, pour penser aux injures qu'il avait ressenties de la part de ses semblables. Il en eut l'occasion, quand il *rencontra un de ses compagnons, qui lui devait cent deniers*. Les hommes, qui sont tous ensemble obligés comme les anges au service de Dieu, sont aussi plus ou moins débiteurs les uns envers les autres, parce qu'ils s'offensent mutuellement. Mais, ce qu'ils se doivent entre eux est peu de chose, en comparaison de ce qu'ils doivent à leur commun Seigneur, tout au plus cent deniers par rapport à dix mille talents. *Il le saisit* alors *à la gorge, et l'étouffait presque, en disant : Rends-moi ce que tu me dois*. Mais, *son compagnon, se jetant à ses pieds, lui faisait cette prière*, la même que le roi avait si généreusement exaucée : *Accordez-moi quelque délai, et je vous rendrai tout. Mais, l'autre*, oubliant de quelle grâce il avait été l'objet, *ne le voulut point, et il le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il l'eut payé*. Saisir son frère, c'est conserver dans son âme le souvenir des injures que l'on en a reçues. L'étrangler, c'est ne pas le laisser parler dans sa propre cause, et refuser d'entendre les paroles qui le justifieraient peut-être. En vain, le pauvre serviteur supplie son compagnon dans les mêmes termes dont celui-ci s'est servi pour attendrir son maître; ce cœur dur reste sans pitié. Il s'en va, il s'éloigne de la voie droite, il jette son frère en prison; c'est ce que font comme lui tous ceux qui ne pardonnent pas. Autant qu'il est en eux, ils livrent aux supplices de l'enfer celui dont ils n'oublient pas l'offense.

VI. — *Les autres serviteurs, voyant ce qui se passait, en furent profondement affligés et racontèrent à leur maître tout ce qui venait d'arriver*. Ces serviteurs représentent surtout les saints anges; car, d'après l'Apocalypse, les esprits célestes sont nos compagnons, parce qu'ils servent le même Seigneur que nous. Bien qu'invisibles, ils sont cependant les témoins inévitables de nos œuvres et de nos peines; ils s'attristent de nos fautes et se réjouissent de notre pénitence; ils représentent à Dieu tout ce que nous faisons et tout ce que nous souffrons, afin de lui exposer leurs plaintes et leurs prières à notre égard.

VII. — *Alors, son maître*, apprenant la conduite du serviteur qu'il avait si généreusement traité, *le fit venir*, par la mort que suit le jugement, sentence définitive et sans appel. Il n'avait eu précédemment que des paroles miséricordieuses pour lui, tant que la dette ne lui avait été en quelque sorte que personnelle; mais, à présent que ce serviteur n'a pas eu pitié de son propre frère, il le traite d'une manière bien différente. *Méchant serviteur, lui dit-il*, tant l'ingratitude et la haine lui sont en horreur. Servi-

teur inique, au lieu de garder l'équité naturelle, tu t'es rendu coupable d'une criante injustice, quand, après avoir obtenu miséricorde pour toi-même, tu n'as montré que cruauté pour ton frère. *Je t'avais remis*, sans exiger aucune satisfaction, *toute la dette* énorme, que tu avais contractée envers moi par tant de graves offenses, et, *parce que tu m'en avais prié*, sur la simple demande d'un délai quelconque, je t'avais octroyé une remission complète. *Ne devais-tu donc pas avoir aussi pitié de ton compagnon, comme j'avais eu pitié de toi?* En souvenir du grand bienfait que tu avais reçu de ton maître, ne devais-tu pas remettre entièrement à ton frère la petite dette qu'il avait contractée envers toi par quelques légères offenses? Mais, tout au contraire, tu n'as pas voulu lui accorder la moindre grâce, et tu lui as même refusé le délai qu'il sollicitait instamment. « Voyez, dit S. Jean Chrysostôme, combien l'ingratitude est un grand vice : quand cet homme devait dix mille talents, son maître ne lui adressa point de reproches; mais, lorsque celui-là eut manqué de reconnaissance, celui-ci ne lui témoigna que de l'indignation, en l'appelant avec mépris méchant serviteur, parce qu'il était devenu pire qu'auparavant. »

VIII. — Or, il n'est point dit que ce méchant serviteur ait répondu à son maître, car, au jour du jugement, aussitôt après la mort, il n'y aura plus d'excuse à faire valoir pour les péchés. *Aussitôt le maître indigné le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il eut payé tout ce qu'il devait*, c'est-à-dire pour l'éternité, car il n'y a point de rédemption dans l'enfer.

IX. — Faisant l'application de la parabole à ce qu'il avait dit précédemment, le Sauveur conclut par ces paroles : *C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur*. Terrible menace, qui mérite de fixer toute notre attention et de devenir la règle de notre conduite.

X. — « Méditez ces choses, mes frères, dit S. Jean Chrysostôme, comprenez-les de l'intelligence du cœur, voyez cette grande dette de dix mille talents; c'est la vôtre, que le Seigneur vous a déjà remise si souvent. Apprenez donc à remettre à votre prochain celle de cent deniers. Si quelques-uns parmi vous étaient sans pitié, qu'ils considérent qu'ils sont plus cruels envers eux-mêmes qu'envers leurs frères; car, lorsque vous vous souvenez des offenses que l'on vous a faites, vous rappelez par là vos propres péchés à la mémoire de Dieu. En liant votre prochain, c'est vous-mêmes que vous liez. Ne dites donc plus : Comment pardonnerai-je? il m'a injurié, il m'a calomnié. Plus il vous a offensé, plus il est votre bienfaiteur; plus il a été coupable envers vous,

plus aisément vous deviendrez innocent aux yeux de Dieu. Voyez donc que les injures de vos ennemis bénignement supportées vous procureront un grand nombre de biens : la rémission des péchés, la paix, la délivrance de toute tristesse. Si quelqu'un vous dérobe vos richesses, rendez grâces, et vous aurez acquis des trésors infinis. Si vous priez pour ceux qui vous ont fait du tort, alors vous devenez semblable au Sauveur. Vous donnez peu de chose, et vous recevez de grands biens ! Pourquoi donc voulez-vous qu'on vous rende justice? Pourquoi disputer et réclamer? Est-ce afin que Dieu ne vous remette rien? Ah! plutôt souffrez tout de la part de tous, et ne veuillez que le Seigneur pour votre récompense! »

XI. — Malheur à moi, misérable ! car, en considérant les péchés que j'ai commis et les supplices que j'ai mérités, je suis tout glacé d'épouvante! Que faire? M'abandonnerai-je au désespoir, comme si j'étais dépourvu de conseil et de secours pour sortir de cet état lamentable? Ah! je recours promptement à vous, divin Sauveur, source inépuisable de bonté et de miséricorde, où tant d'autres pécheurs insignes que je connais ont été purifiés de leurs souillures. J'implore à leur exemple votre ineffable clémence; accordez-moi pendant cette vie de régler mes comptes de conscience avec vos ministres, comme aussi de pardonner à mes frères et de satisfaire pour mes péchés, afin qu'au jour suprême où vous viendrez personnellement demander compte à tous vos serviteurs, j'obtienne une pleine rémission des dettes contractées envers votre souveraine justice et à l'égard de mon prochain. *Amen.*

XXIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Desseins des pharisiens. — 2. Complot. — 3. Les émissaires perfides. — 4. Question captieuse. — 5. Jésus repousse la louange. — 6. La solution. — 7. Sens littéral et sens mystique. — 8. Confusion des émissaires. — 9. Prière.

I. — *En ce temps-là*, *les pharisiens*, irrités de voir leur malice dévoilée et confondue par Jésus-Christ, *s'en allèrent* trouver les Hérodiens, *pour examiner* plus facilement ave eux comment ils devaient circonvenir le Seigneur et *comment ils pouvaient surprendre Jésus dans ses discours*, ne pouvant rien lui reprocher dans ses actes, car il est plus facile de trouver un homme en défaut dans ses paroles que dans ses actions.

II. — *Ils lui envoyèrent donc des disciples* de leur secte, *avec des Hérodiens*, ou ministres d'Hérode, qui levaient des impôts pour César : les premiers étaient chargés de le compromettre par leurs questions, les seconds le traduiraient ensuite devant les tribunaux. Ces perfides émissaires vinrent se placer autour de lui ; et, comme des abeilles qui portent le miel en leur bouche et cachent avec soin leur aiguillon, ils commencèrent par le flatter.

III. — *Maître, lui dirent-ils, nous savons que vous êtes vrai dans vos paroles et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites point acception de personnes.* Ils louent ainsi dans Notre-Seigneur un triple caractère de véracité dans la conduite, la doctrine et la justice, comme s'ils lui disaient : Nous savons que votre conduite n'est point hypocrite, que votre doctrine est saine, que votre justice est impartiale, de sorte que vous dites indistinctement la vérité à tous, aux grands comme aux petits. Mais, en proclamant la véracité de celui qu'ils appelaient Maître, ils espéraient, par cet éloge, l'engager à leur dévoiler les secrets de son cœur, dans l'espoir de se le gagner comme disciple.

IV. — *Dites-nous donc*, poursuivirent-ils, *votre avis sur ceci*, car, nous sommes certains que ni la majesté de l'empereur, ni la crainte ou la faveur d'aucun homme, ne pourront vous empêcher de prononcer suivant la vérité ou la justice : *Est-il permis ou ne l'est-il pas de payer le tribut à César ?* La question était captieuse. Si Notre-Seigneur réprouvait le tribut comme illicite, il tombait entre les mains du gouverneur, qui le châtierait aussitôt comme rebelle à l'empereur ; si au contraire il approuvait le tribut comme licite, il tombait entre les mains du peuple, qui le persécuterait comme ennemi de sa liberté et de l'honneur dû à Dieu seul. Il y avait en effet alors deux partis parmi les Juifs. Les uns disaient : Nous devons payer le tribut aux Romains, parce qu'ils procurent la paix et la sécurité au pays et à la nation. Les autres, d'accord avec les Pharisiens, disaient que des serviteurs privilégiés de Dieu Très Haut, après lui avoir présenté leurs offrandes et rendu leurs dîmes, ne devaient payer tribut à aucun homme. Il semblait difficile de ne pas offenser l'un ou l'autre parti, en répondant à la question des émissaires ; *mais*, Celui qui est la source de la sagesse sut déjouer la ruse de ses adversaires, de manière à concilier dans sa réponse les droits de Dieu et ceux de César.

V. — En effet, *Jésus, connaissant leur malice*, car rien n'est caché au Dieu qui sonde les reins et les cœurs, rejeta leurs louanges et *leur répondit* durement : *Hypocrites, pourquoi me tentez-*

vous? Pourquoi m'adressez-vous des paroles flatteuses, tandis que votre cœur dément ce que votre bouche prononce? Vous ne cherchez pas à vous instruire, mais à me surprendre; vous semblez ne demander que la vérité, mais vous ne voulez que consommer ma perte. « Considérant plutôt leurs desseins perfides que leurs discours spécieux, dit S. Jean Chrysostôme, le Seigneur répond à leurs éloges par des reproches sévères, nous apprenant ainsi à repousser durement ceux qui paraissent nous louer. Les Pharisiens le flattaient pour le compromettre, Jésus les confondait pour les sauver: la colère de Dieu nous est plus utile que la faveur des hommes. »

VI. — *Montrez-moi,* continua-t-il, *la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut. Ils lui présentèrent un denier,* pièce de monnaie que l'on donnait pour l'impôt annuel, et qui portait l'effigie avec le nom de l'Empereur. C'est pourquoi *Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription* qui l'entoure? Notre-Seigneur ne les interroge point par ignorance, mais pour tirer de leurs paroles une réponse sans réplique. Il voulait encore, disent les commentateurs, avoir sous les yeux la matière qui faisait l'objet de la question, afin de nous enseigner par son exemple à ne point être précipités dans nos jugements, mais à rechercher avec soin et à examiner avec attention chaque cause avant de porter une décision. *Ils lui dirent : de César.* Ce nom, commun aux divers empereurs romains, désigne ici Tibère, gendre de César-Auguste sous le règne de qui était né le Sauveur. *Alors,* résolvant la question par leurs propres paroles, *Jésus leur répondit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.*

VII. — Rendez à César, c'est-à-dire au prince temporel, le tribut, le service, l'obéissance dans les choses de la terre, pourvu que ce qu'il exige de vous ne soit en rien contraire à ce que Dieu vous demande; car alors ce ne serait plus au prince que vous obéiriez, ce serait au démon. Mais surtout gardez, gardez pour le Seigneur cette âme immortelle qu'il a gravée du sceau de sa ressemblance, vous qui portez le nom glorieux de chrétien. C'est là le tribut qu'il exige de vous, votre âme qui lui appartient, et parce qu'il l'a créée, et parce qu'il y a mis son empreinte, et parce qu'il y a écrit le nom de son Fils. Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu! Que jamais dans vos cœurs la fidélité due à un maître terrestre ne balance la fidélité que vous devez à Dieu. Plus encore! vous serez heureux, si vous entendez ces paroles dans un autre sens: rendez à César ce qui est à César, au monde ce qui est au monde, ses richesses passagères, ses biens trompeurs, ses vaines joies. Laissez-les-lui, abandonnez-les-lui, puisque c'est là ce qu'il estime et ce qu'il réclame. Ne prétendez rien de cet héritage dont il

est jaloux, afin de pouvoir donner plus complétement à Dieu ce qu'il vous demande, la soumission, l'obéissance et l'amour. Une heure suprême viendra, où vous vous réjouirez d'avoir fait ce partage. Ce sera lorsque votre âme comparaîtra au tribunal de Dieu. Alors le Seigneur demandera aux anges qui l'escorteront : De qui porte-t-elle l'image et l'inscription? A-t-elle gardé le sceau de ma ressemblance et le nom de chrétien, que je gravai en elle au jour de son baptême? L'a-t-elle effacé, pour y substituer l'image du démon? Quelle sera la réponse des anges? Puissent-ils dire : O Seigneur, elle porte encore votre image! Le frottement des choses terrestres ne l'a point effacée! L'empreinte divine est reconnaissable! Vous entendrez sortir de la bouche du Sage cette parole : « Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, » et vous serez placé au nombre des élus, son cher et précieux trésor.

VIII. — Les envoyés des Pharisiens et des Hérodiens ne trouvèrent rien dans ce que Jésus venait de leur dire qu'on pût reprendre devant le peuple, et surpris de la réponse par laquelle il avait habilement éludé leurs embûches, ils se turent. Puis, le laissant là, ils se retirèrent tout confus. Ce qui a fait dire à S. Jérôme : « Ceux qui auraient dû se rendre à une sagesse aussi supérieure furent étonnés seulement de n'avoir pas pris Jésus dans le piège qu'ils lui avaient si artificieusement tendu ; et, l'ayant quitté, ils s'en allèrent, remportant dans leur cœur la même infidélité, malgré ce nouveau miracle. »

IX. — Seigneur Jésus, enseignez-moi à découvrir et à éviter les pièges des séducteurs, à marcher toujours dans les véritables sentiers de la vie, de la sagesse et de la justice. Faites que je porte en moi-même le cachet de votre auguste image et non point celui de votre cruel ennemi, que je rejette toute affection terrestre pour admettre votre seul amour : alors, je pourrai vous rendre les dons que j'ai reçus de votre grâce, en m'efforçant de les rapporter à votre service. *Amen.*

XXIIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Le chef de la synagogue. — 2. L'hémorroïsse. — 3. Une grâce est sortie de moi. — 4. Humble aveu. — 5. La fille de Jaïre. — 6. Les deux miracles. — 7. Prière.

I. — *En ce temps-là, pendant que Jésus parlait aux disciples de Jean,* sur le bord de la mer, *un chef de la synagogue s'approcha de lui et l'adora, en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir : mais*

venez, imposez vos mains sur elle, et elle vivra. Jésus, se levant aussitôt, le suivit avec ses disciples. Bien que Jaïre n'eût pas une idée juste de la toute puissance de Jésus, et que, comme le seigneur juif dont nous avons déjà vu l'histoire, il ne sût pas qu'il suffisait d'une parole du Sauveur pour rendre la santé aux malades et la vie aux morts, cependant, le divin Maître, considérant la grandeur de son affection plutôt que la faiblesse de sa foi, interrompit dès son premier appel l'instruction qu'il faisait au peuple en ce moment et se leva pour le suivre. Les disciples se levèrent aussi et marchèrent avec lui. Puissent les successeurs des disciples imiter leur exemple, écouter d'un cœur miséricordieux la prière de leurs frères et être toujours prêts à marcher partout où les appelleront les besoins des âmes !

II. — *Au même instant, une femme, qui depuis douze ans était affligée d'une perte de sang, s'approcha de lui par derrière et toucha la frange de son vêtement ; car, elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie.* Plusieurs médecins l'avaient fait déjà beaucoup souffrir, et, après avoir consumé tout son bien, elle n'était point soulagée et même elle était plus mal, quand elle entendit parler de Jésus. Elle comprit, avec une admirable promptitude de foi, que, si les médecins terrestres avaient été impuissants, il lui restait encore à invoquer le médecin céleste. Si je touche seulement sa robe, je serai guérie ! Car, il est plein de grâce, il est la source surabondante des grâces, elles s'épanchent à flots pour être sauvée ! En effet, au moment même où elle toucha la robe de Jésus, elle sentit quelle était guérie.

III. — *Mais Jésus*, connaissant la grâce qui était sortie de lui, se tourna vers le peuple et dit : Qui a touché mes habits ? Et comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui étaient avec lui dirent : Maître, la foule vous presse, et vous dites : Qui m'a touché ? Jésus répondit : Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti une grâce sortir de moi. Quelqu'un m'a touché, non pas corporellement, comme tous le font ; mais, par sa dévotion et sa foi, il a touché mon cœur, source de grâce, et de mon cœur au sien il s'est établi une correspondance d'amour. Heureux ceux qui touchent ainsi Jésus ! et combien il y en a peu qui le fassent dans la foule des chrétiens qui se pressent autour de lui !

IV. — Jésus regardait autour de lui, comme pour découvrir la personne qui l'avait touché. Alors, la femme, qui savait comment elle avait été guérie, voyant qu'elle ne pouvait se cacher, vint effrayée et tremblante se jeter à ses pieds. Elle avoua tout et raconta devant tout le peuple les motifs pour lesquels elle avait touché Jésus et la manière dont elle avait été guérie. Après qu'elle eut

fait cet humble aveu de sa misère, Jésus, *s'étant retourné vers elle et la regardant, lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie ;* allez en paix, dans la double paix du corps et de l'âme, dans la santé du corps, dans la sainteté de l'âme ; *et, à l'heure même, cette femme fut guérie.*

V. — Jésus parlait encore, lorsqu'on vient dire au prince de la synagogue : Votre fille est morte, ne le fatiguez pas. Seigneur, dit alors Jaïre, ma fille vient de mourir ; mais venez, imposez-lui les mains, et elle vivra. Jésus répondit au père de la jeune fille : Ne craignez point ! Croyez, et elle sera sauvée. *Lorsque Jésus fut arrivé dans la maison du chef de la synanogue*, il ne permit à personne d'entrer avec lui, si ce n'est à Pierre, à Jacques et à Jean, au père et à la mère de la jeune fille. *Voyant les joueurs de flûte et beaucoup de gens qui faisaient un grand bruit* et qui pleuraient, *il leur dit :* Pourquoi ce bruit et qu'avez-vous à pleurer ? *Retirez-vous, la jeune fille n'est pas morte, elle dort.* Pour eux, *ils se moquaient de lui*, sachant qu'elle était morte. Quand on eut fait sortir tout le monde, *Jésus* emmena avec lui le père et la mère de la jeune fille et ses disciples, il *entra* dans le lieu où elle était couchée. *Il lui prit la main* et lui dit à haute voix : Ma fille, levez-vous, je vous l'ordonne ! Son âme revint à l'instant, *elle se leva aussitôt* et se mit à marcher. La voix du Sauveur rappela l'âme absente. Le contact de sa main divine vivifia le corps de l'enfant. Elle avait douze ans. Jésus commanda qu'on lui donnât à manger. Car ceux que la grâce a guéris doivent, pour conserver et fortifier cette vie de l'âme qui leur a été rendue, se rassasier du pain de la parole et être admis à la participation du corps et du sang du Sauveur. Le père et la mère de la jeune fille furent remplis d'admiration. Jésus leur défendit d'en parler à personne ; cependant, *le bruit s'en répandit aussitôt dans tout le pays d'alentour.*

VI. — Tous les Pères s'accordent à penser que ce n'est pas sans une raison mystérieuse que les deux miracles dont nous venons de rappeler l'histoire sont rapprochés dans l'Évangile. Leur suite nous offre, en effet, tout le plan des miséricordes de Dieu sur les hommes, car la femme malade depuis douze ans et guérie par le seul attouchement de la robe de Jésus, c'est l'Eglise des nations. La fille de Jaïre, dont la résurrection ne vient qu'après la guérison de la femme, c'est la synagogue qui ne reviendra à Jésus qu'après que la plénitude des nations sera convertie.

1° Cette femme affaiblie par une longue et honteuse maladie, cette femme que les médecins ont tourmentée, dont ils ont dévoré toutes les richesses, et, comme parle l'Evangile, toute la substance, représente la gentilité qui avait dispersé tous les trésors de son héritage, tous les dons naturels que Dieu lui avait

donnés en cherchant péniblement le salut que le Christ seul pouvait lui apporter. Les médecins trompeurs qui font souffrir, qui ne guérissent pas, qui aggravent au contraire l'état du malade, ce sont les prêtres des idoles et plus encore les philosophes, les prétendus sages. Ah! malheureuse l'âme qui, se sentant faible et égarée, croit en eux et espère trouver quelque remède dans leur fausse science ! Sa punition sera terrible. Elle souffrira, elle perdra ce qu'elle possède, ne trouvera rien en échange, et sera plus malade et plus troublée qu'auparavant.

2° Considérons maintenant la foi de cette femme. Dès qu'elle entend parler de Jésus, sans l'avoir vu, elle vient à lui. De même il n'a pas été donné aux gentils de voir le Sauveur, de le contempler face à face ; mais, dès qu'ils ont appris son nom par la voix de la prédication apostolique, ils sont accourus. Ils n'ont pu toucher que le bord de ses vêtements, c'est-à-dire croire en lui d'après ce qui leur avait été annoncé par les disciples ; mais cette foi a été d'autant plus méritoire et plus propre à les justifier qu'elle semblait reposer sur un moindre fondement, et c'est justement parce qu'ils n'ont touché que le bord de la robe et que cependant ils ont cru, qu'ils ont été sauvés.

3° Quant à la fille de Jaïre, remarquons d'abord cette circonstance qu'elle a commencé de vivre quand la femme malade a commencé de souffrir. L'une était agée de douze ans, l'autre souffrait depuis douze ans. C'est qu'en effet ce fut lorsque les nations s'éloignèrent de Dieu et se livrèrent à l'idolâtrie, que le Seigneur appela Abraham par une vocation spéciale et sépara le peuple hébreu des autres peuples, de telle sorte que la chute des nations et les principes de la synagogue se rapportent à la même époque. Dans le siècle présent, les nations sont guéries, et la fille de Sion paraît morte à tous les yeux. Est-elle morte pour toujours? A Dieu ne plaise ! Jésus le dit : La jeune fille n'est pas morte, elle dort ! Elle s'éveillera, elle ressuscitera, elle devra son réveil et sa résurrection à la foi de ses pères, car Jaïre, disant au Sauveur : Imposez-lui les mains et elle vivra, est le représentant des patriarches et des prophètes qui espérèrent contre toute espérance et dont la foi intercède sans cesse pour les derniers descendants de leur race. Demandons au Seigneur que sa miséricorde hâte le jour où leurs vœux seront exaucés, et où l'on verra s'accomplir la prophétie du Psalmiste : « Des fils nombreux, disait-il, vous sont nés, à cause de la foi de vos pères ! »

VII. — Seigneur Jésus, je me prosterne aux pieds de votre miséricorde, et, comptant sur la vérité de vos promesses, je vous supplie, très doux Sauveur, de guérir par l'attouchement de votre

grâce mon âme sanguinolente et souillée de diverses iniquités. Rendez-lui la santé et la vie qu'elle a perdues par sa volonté perverse et par son infidélité secrète. Ramenez-moi à Dieu votre Père dont vous m'avez constitué le fils adoptif, en me recevant parmi vos cohéritiers. Maître débonnaire, ne faites pas éclater votre justice contre un pécheur qui vous appartient, ni votre colère contre un coupable que vous avez racheté ; ne pensez qu'à exercer votre bienveillance envers votre pauvre créature, et votre compassion envers votre misérable serviteur, je vous en conjure, Seigneur mon Dieu ! *Amen.*

XXIVme ET DERNIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SOMMAIRE. — 1. Les deux sens. — 2. Répétition. — 3. L'abomination de la désolation dans le lieu saint. — 4. En hiver ou un jour de sabbat. — 5. Le règne de l'Antéchrist abrégé à cause des élus. — 6. Les faux christs et les faux prophètes. — 7. La divinité du Christ manifestée. — 8. Le jugement dernier. — 9. Prière.

I. — *En ce temps-là*, le Seigneur *Jésus*, assis sur la montagne des Oliviers, entretint ses disciples du jugement, dans le lieu même où, suivant une tradition générale, il apparaîtra de nouveau à la fin des temps pour porter sur les nations réunies la suprême sentence : il mêle dans son discours les signes avant-coureurs de la ruine de Jérusalem et de la ruine de la terre. Mais, pour nous, nous tournerons toutes choses à notre utilité, et comme les paroles du Sauveur se peuvent entendre de la consommation des siècles, c'est en ce sens que nous les prendrons et que nous les appliquerons à notre instruction.

II. — Plusieurs des choses que Jésus *dit* alors *à ses disciples* se trouvent dans d'autres endroits de l'Évangile, où nous avons eu l'occasion de les expliquer. L'Évangile de dimanche prochain en particulier fournit cette même occasion de revenir sur le principal objet des enseignements de celui-ci. Nous nous bornerons donc aujourd'hui à une simple et rapide explication des paroles sacrées que l'Église propose à notre méditation.

III. — *Quand vous verrez l'abomination de la désolation* assise *dans le lieu saint, ainsi que l'a annoncé le prophète Daniel; (Puisse celui qui lit le comprendre*, car les agitations de la vie aveuglent les âmes !) Quand vous verrez les brigands et les voleurs faire leur repaire du temple, comme il arriva pendant le siège de Jérusalem : *alors, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les*

montagnes; que ceux qui sont dans les environs de la ville n'y entrent pas. Elevez vos cœurs vers les choses éternelles, et retirez-vous dans la solitude de la contemplation, pour vous préparer au grand jour du jugement. *Que celui qui sera sur les toits ne descende point pour prendre quelque chose dans sa maison, que celui qui sera dans les champs ne retourne point pour prendre son vêtement ;* car ce sont là les jours de la vengeance, où tout ce qui est écrit doit s'accomplir. Délaissez les choses terrestres et ne songez qu'à vous mettre en état d'échapper à la sentence sévère du Sauveur. *Malheur aux femmes qui seront alors enceintes et à celles qui auront des enfants à la mamelle en ce temps!* Malheur à ceux qui seront chargés des biens et des sollicitudes de ce monde ! car il y aura une grande oppression sur cette terre, une grande colère sur ce peuple.

IV. — *Priez donc le Seigneur pour que votre fuite n'ait pas lieu en hiver ou le jour du sabbat,* dans l'hiver de l'âme, durant lequel la charité est refroidie et les bons désirs sont engourdis, le jour du sabbat pendant qu'elle est livrée aux folles joies, à une coupable oisiveté.

V. — Puis, le divin Maître nous donne la raison des recommandations circonstanciées qu'il vient de nous faire. C'est *en effet*, dit-il, que *la tribulation sera si grande alors, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, et qu'il n'y en aura jamais.* A cette époque malheureuse, qui précédera la fin du monde, se réuniront ensemble tous les genres de persécutions, de la part des infidèles, des hérétiques, des tyrans et des faux frères. C'est au point que *si ces jours,* durant lesquels l'Antéchrist fera son œuvre, *n'eussent été abrégés*, rendus peu nombreux et non plus courts, *personne n'eut été sauvé,* parce que personne n'eut été capable de supporter longtemps sans faiblir des douleurs aussi extrêmes ; *mais, ils seront abrégés à cause des élus,* de peur que la grandeur des tourments n'ébranle la foi des plus fermes.

VI. — *En ce même temps,* ajoute le Seigneur, *si quelqu'un vous dit,* à vous mes fidèles disciples : *Le Christ est ici, ou il est là,* dans tel pays, telle secte, telle personnalité, *ne le croyez point, car il s'élèvera de faux Christs,* soit des Antéchrists qui se donneront pour le Christ lui-même, soit de mauvais chrétiens qui corrompront sa doctrine, *et de faux prophètes*, interprétant mal les livres saints ou s'attribuant des révélations divines, *qui feront de grands prodiges et des merveilles étonnantes,* par la puissance des démons à qui Dieu permettra de se déchaîner, *jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes.* Soyez donc prudents, conclut le Sauveur,

et souvenez-vous alors que *je vous ai tout prédit.* Ce souvenir fortifiera votre foi et affermira votre constance. *Si donc on vous dit : Le Christ est dans le désert, n'y allez point : il est dans l'intérieur de la maison, ne le croyez point.* Le Christ n'ira point alors errer dans la solitude, il ne cherchera point à se cacher dans quelque habitation; mais, descendant du ciel avec éclat, il se montrera à tous les hommes et en tous les lieux simultanément.

VII. — Il fallait bien, en effet, qu'il voilât sa divinité, quand il vint pour être jugé et condamné par les hommes; mais il la manifestera publiquement, quand il viendra pour les juger et condamner lui-même à son tour. *Comme l'éclair part de l'Orient et se fait voir jusqu'à l'Occident, de même en sera-t-il alors de l'avènement du Fils de l'Homme,* venant pour le jugement général. *Là où sera le corps, les aigles se rassembleront.* Là où apparaîtra dans la lumière la sainte humanité de Jésus-Christ, là se réuniront les âmes saintes, pareilles aux grands aigles qui volent vers le soleil.

VIII. — *Aussitôt après ces jours de tribulation,* il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles et sur la terre; les nations seront consternées par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots; les hommes sécheront de crainte, dans l'attenté de ce qui doit arriver à tout l'univers; *le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées.* Ces détails prophétiques, nous les commenterons dimanche prochain, ainsi que les suivants : *Alors, le signe du Fils de l'Homme,* la croix triomphante, *paraîtra dans le ciel; les nations de la terre, à cette vue, feront éclater leur douleur, et elles verront le Fils de l'Homme venant sur les nuages du ciel, avec une grande force et une grande majesté. Il enverra ses anges, qui feront entendre le son éclatant de la trompette, et qui rassembleront les élus des quatre coins du monde, d'une extrémité du ciel à l'autre. Comprenez ceci par une comparaison tirée du figuier. Lorsque ses branches sont encore tendres, et que ses feuilles commencent à paraître, vous connaissez que l'été est proche. De même, lorsque vous verrez toutes ces choses, songez que le Fils de l'Homme va venir, et qu'il est à la porte. Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas, sans que tout cela arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.*

IX. — Seigneur Jésus, accordez-moi de ne perdre jamais le souvenir de mes fins dernières et de votre avènement suprême, de conserver toujours la pensée de la mort et du jugement, afin que, m'abstenant de tout péché et m'exerçant aux bonnes œuvres, je veille avec soin pour m'assurer les biens spirituels et célestes;

et, qu'au lieu de m'abandonner à la négligence, je ne cesse de m'appliquer au salut de mon âme. O divin Maître, faites que, par des efforts constants, je travaille et je parvienne à me corriger et à me perfectionner, de telle sorte qu'après vous avoir servi fidèlement toute ma vie, je mérite d'être heureusement récompensé durant toute l'éternité ; et qu'ainsi, préparé à la mort et au jugement, je reçoive votre visite avec joie et je partage votre béatitude sans fin. *Amen.*

MOIS DE MARIE

Par M. l'Abbé CONSTANT, d'Ollioules,

Missionnaire apostolique.

OUVERTURE

Mensis iste primus erit in mensibus anni.
Ce mois sera le premier des mois de l'année.

Quel est donc ce mois qui brille du plus vif éclat dans la couronne de l'année? Est-ce uniquement le mois des jours sereins et du soleil radieux qui, sorti des nuages, sourit à la nature en fleurs? Est-ce le mois des chants harmonieux que les vallées disent aux montagnes et que les montagnes redisent aux vallées? Est-ce le mois des parfums qu'exhalent les plantes reverdies et qu'emportent les brises?

Vos cœurs m'ont répondu: c'est le mois de Marie.— Et, le mois de Marie, qu'est-il pour la piété chrétienne? C'est une fête, c'est une prière et c'est une prédication.

1° C'est une fête et une fête universelle. S'il nous était donné, comme à l'oiseau, de planer dans l'espace et de contempler du haut des airs ce qui se passe à cette heure sur la terre, que verrions-nous? Dans tous les temples, depuis la riche basilique jusqu'au plus pauvre de tous les sanctuaires, nous verrions un autel orné de fleurs, resplendissant de lumières, et au sommet de cet autel, et au milieu de ces lumières et de ces fleurs l'image ravissante de la douce Vierge Marie. Et la foule accourt joyeuse, empressée, elle chante, elle prie... elle est en fête.

Et au dehors, que fait la nature renaissante? Elle se mêle à la joie de la grande famille chrétienne et elle offre à la reine des cieux ses guirlandes, sa verdure, ses parfums, ses concerts et l'azur de son beau ciel où se joue la lumière.

Quoi de plus juste? Marie n'est-elle pas la fleur des champs, le lis des vallées et la rose de Jéricho?

N'est-elle pas l'étoile du matin, l'aurore à son lever, la lune dans son disque parfait et le firmament où a resplendi le soleil de justice?

N'est-elle pas comparée, dans nos divines Écritures, au cèdre majestueux, au palmier toujours verdoyant, à la vigne chargée de fruits et à la myrrhe odorante?

Laissez donc la création tout entière apporter à Marie ce qu'elle a de plus embaumé, de plus frais et de plus gracieux et célébrer avec nous cette longue fête qui l'emporte par sa durée sur toutes les fêtes de l'Église.

Aujourd'hui le prêtre est revêtu de ses plus riches ornements, l'encens brûle au sanctuaire, l'orgue s'égaie et les fidèles se pressent dans l'enceinte sacrée. Vienne demain, et l'autel est déjà dépouillé, l'orgue se tait et le temple est désert. Voilà nos solennités... un jour de prières et de chants!

Mais, s'agit-il de la fête qui nous ramène aux pieds de la mère de Dieu? Chaque soir, pendant un mois, la cloche, de sa voix la plus douce, donnera le signal du pieux rendez-vous, et pendant tout le mois, ce seront des guirlandes gracieusement entrelacées, des bouquets fraichement épanouis, des couronnes de lumières, des hymnes et des vœux.

Quoi d'étonnant? Nous fêtons une mère.

Depuis qu'au pied de la croix Marie a daigné nous adopter pour ses enfants, l'humanité chrétienne, dans sa reconnaissance, ne sait plus comment lui dire son amour.

Cet amour est devenu peintre, et depuis dix-neuf siècles il reproduit sur la toile les traits presque divins de la Vierge immaculée. Il est devenu sculpteur, et depuis dix-neuf siècles il grave son image dans le marbre. Il est devenu orateur, et depuis dix-neuf siècles il célèbre ses louanges dans toutes les langues de l'univers. Il est devenu poète, et depuis dix-neuf siècles il lui dédie ses harmonies ravissantes et ses chants inspirés. Il est devenu même architecte, et comment compter tous les temples qu'il a construits à sa gloire aux divers points de l'espace et du temps? Comment énumérer surtout les solennités qui nous rappellent son souvenir, les riches épanouissements de son culte qui ressemblent aux mille nuances d'un vêtement royal et ces pieuses manifestations, dont la plus riante est assurément ce mois de Marie, que l'Église a si bien choisi pour le transformer en fête et en prière?

2° Or, comprenez-vous la puissance de cette prière qui, pendant un mois et aux mêmes heures, s'élève comme un concert harmonieux de tous les sanctuaires où Marie a son autel? Je conçois que notre voix solitaire, isolée, se perde souvent dans l'espace et que le cri de notre misère n'arrive pas toujours à la porte du

ciel... Le cœur est si froid et l'âme si distraite par les bruits d'ici-bas !

Mais, durant ce mois béni où l'amour s'épanche en supplications ardentes, combien serons-nous à prier ? Nous serons des millions d'âmes. Et, des millions d'âmes qui, dispersées à tous les horizons, redisent la même prière et poussent le même cri ! Des millions d'âmes qui, semblables à des barques en détresse, implorent à la fois le secours d'une mère ! Des millions d'âmes qui jettent à tous les échos de la terre les suaves invocations de l'espérance et de l'amour ! Quelle force ! Et se peut-il que la Vierge si bonne, si douce et si clémente, n'écoute pas ces voix qui montent ensemble de l'exil ?

Si son cœur n'était pas toujours ouvert, ce long assaut y ferait certainement une brèche, et par cette brèche nous entrerions dans la cité mystique dont jamais la justice ne franchit les remparts !

Aussi, comment appeler ce mois si cher à la pieté chrétienne ? Nommons-le le Jubilé de la Vierge Marie. Oui, son Jubilé ! C'est-à-dire le temps où sur cette échelle de Jacob descendent plus nombreux les anges qui dans leurs coupes d'or recueillent nos prières ! Le temps où la divine bergère court sur tous les sentiers à la recherche des brebis égarées ! Le temps où s'ouvre la fontaine scellée d'où jaillissent sur les terres arides les eaux vives et abondantes de la miséricorde ?

Quel est donc celui qui ne s'empresserait d'aller puiser à cette source ? N'avons-nous pas à prier pour l'Église ? Marie était au Cénacle lorsque fut lancée sur les flots l'arche sainte qui nous porte, à travers les tempêtes, aux rivages du ciel, et si jamais cette arche ne s'est échouée contre un écueil ou n'a sombré sous la vague, à qui le devons-nous ? A la Vierge puissante qui tient en main le gouvernail et de sa parole apaise les tourmentes.

N'avons-nous pas à prier pour la France ? Marie l'a choisie pour son royaume, et nous sommes entre toutes les nations le peuple de sa tendresse, et de nos jours, lorsqu'elle a daigné, en signe d'espérance, se manifester à la terre, où a-t-elle apparu ? Lourdes l'a vue avec sa robe blanche comme la neige des montagnes et sa ceinture d'azur ; Pontmain avec son immense tristesse ; la Salette avec des larmes dans les yeux... et la Salette, Pontmain et Lourdes, autrefois perdus dans l'oubli, sont devenus trois reliques sacrées, depuis que Marie les a touchés de son pied virginal.

N'avons-nous pas à prier pour nos familles ? A cette heure de défaillance et d'impiété, ne trouverons-nous pas sous notre toit et à notre foyer des âmes que le vice a flétries, des âmes dévoyées qui, dans la nuit du doute et de l'erreur, ne savent plus retrouver

leurs sentiers, des âmes dévastées qui ressemblent à des temples en ruines? Et Marie n'est-elle pas la suprême espérance des grandes infortunes de l'esprit et du cœur?

N'avons-nous pas à prier pour nous-mêmes? Que sommes-nous? Des voyageurs attardés. Après de longues années de marche, nous devrions approcher des hautes cimes où brille la vertu; et nous voilà cependant sans courage et sans ardeur au pied de la montagne! Mais, voulons-nous un enseignement qui nous remette au cœur les saintes énergies de la lutte? Le mois de Marie n'est pas seulement une fête et une prière; il est encore une prédication.

3° Et, quel est l'apôtre choisi de Dieu pour nous entraîner à sa suite? Cet apôtre, c'est Marie. L'entendez-vous nous dire, dès ce soir, du haut de son autel: Regardez-moi et faites selon le modèle qui est placé sous vos yeux: *Inspice et fac secundum exemplar.* Je vous ai donné l'exemple afin que vous marchiez sur mes traces: *Exemplum dedi vobis ut quemadmodien ego feci ità et vos faciatis.* — Soyez donc mes imitateurs comme je l'ai été de Jésus-Christ: *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.*

Quel est, en effet, le saint qui ait mieux connu que Marie tout ce qu'il y avait de perfections adorables dans l'âme de Jésus, vrai sanctuaire de la divinité? Quel est le saint qui ait compté comme elle, tous les battements de son cœur, recueilli toutes les paroles de ses lèvres et suivi tous ses pas de Bethléem à Nazareth et de Nazareth au Calvaire?

Marie a passé, comme son divin Fils, par toutes les épreuves, toutes les angoisses, tous les chemins les plus rudes de la vie et il n'est pas de vertu qui ne soit épanouie dans ce jardin fermé.

Êtes-vous pauvres et trouvez-vous que la Providence ne vous a point fait une part assez large dans la distribution de ses biens? Marie, la fille des rois, est condamnée à manger le pain du travail dans le plus modeste de tous les ateliers.

Portez-vous au front une couronne d'épines? Marie a tellement souffert qu'elle a mérité d'être appelée par les siècles: la Mère des douleurs.

Êtes-vous aux prises avec la tentation qui trop souvent déracine les âmes? Marie vous précède dans la solitude où, loin du monde et de ses périls elle abrite sa barque qui, pourtant, n'avait rien à craindre des tempêtes.

Sentez-vous que l'orgueil soulève au cœur des orages? Marie vous dit du sein de ses grandeurs: Dieu a regardé la bassesse de sa servante et il m'a choisie dans mon obscurité pour manifester avec plus d'éclat les merveilles de sa puissance.

Et ce qu'elle vous demande, durant ce mois que l'Église consacre à la chanter et à la bénir, c'est que vous graviez dans chacune

de vos œuvres une empreinte de sa vie. Que m'importent, vous dit-elle, les trônes que vous élevez dans mes temples, fussent-ils portés sur des colonnes d'or ? Bien plus riche est celui que j'occupe, dans la gloire éternelle, à la droite de Dieu.

Que m'importent les faisceaux de lumières qui brillent sur mes autels ? Toutes ces lumières d'emprunt valent-elles les étoiles qui forment mon diadème royal et le soleil qui me sert de manteau ?

Que m'importent les fleurs dont vous tressez des bouquets et des guirlandes? Mieux vaut le parfum de l'encens qui brûle, au ciel, dans les urnes des séraphins, en présence de l'agneau.

Que m'importent enfin toutes les mélodies de la terre ? Il n'est point de voix suaves comme la voix des anges ni de concerts qui ressemblent aux concerts des élus.

Dressez-moi donc un autel dans votre cœur et sur cet autel, tous les jours, immolez une nouvelle victime, et vous recevrez en retour mes plus riches faveurs.

Oui ; nous le dresserons cet autel ; nous les immolerons ces victimes, et la divine glaneuse, recueillant ces divers sacrifices et ces immolations, fera de tous ces épis une gerbe abondante qui, présentée par ses mains, charmera le cœur de Dieu. *Amen.*

Premier jour.

MARIE DANS LA PENSÉE DE DIEU

Ab æterno ordinata sum.
J'étais préordonnée de toute eternité.

Marie, dit un docteur, ne s'est pas rencontrée à l'aventure et par hasard sous la main de Dieu : *Non leviter fortuito inventa.* — Mais, elle a été connue et choisie de tout temps par le Très Haut qui se l'est préparée pour être un jour sa Mère : *sed a sæculo electa ab Altissimo, præcognito et sibi præparata.*

Et ailleurs, S. Bernard ajoute : Celui qui a fait les hommes, voulant lui-même naître de l'homme, a dû se choisir, ou mieux, se construire une Mère telle que le tabernacle fût digne de son hôte divin : *Debuit eligere, imo condere Matrem quælem et se decere sciebat.*

Voilà le prélude, le point de départ et la cause première de toutes les grandeurs de Marie.

Quelle était, en effet, la pensée réelle, la pensée souveraine de Dieu lorsqu'il concevait dans son éternité le vaste plan de la

création? Etait-ce le firmament avec les millions de soleils que sa main devait semer radieux dans l'espace? Etait-ce la terre que sa parole toute puissante devait tirer des abîmes du néant? Etait-ce même l'homme, oui, l'homme couronné d'innocence et lui offrant, avec les parfums de l'Edem, les premiers battements de son cœur sans orages? Non.

Tout ce que Dieu a créé dans le ciel et sur la terre, dit S. Paul, il l'a fait pour son Christ : *omnia per ipsum et in ipse creata sunt;* et c'est le Christ, ajoute Tertullien, qu'il contemplait dans l'homme lorsqu'il animait la poussière d'un souffle de son amour.

Mais, le Christ peut-il être séparé de sa mère et sans Marie concevez-vous le Verbe unissant en lui, par un mystère ineffable, la nature divine à la nature humaine et nous apparaissant avec son vêtement de chair?

Lors donc que, des hauteurs de son éternité, Dieu entrevoyait là-bas, dans le lointain des âges, Bethléem, Nazareth et le Calvaire, qu'apercevait-il à la crèche, au fond du modeste atelier et au sommet de la montagne que dominait la croix? Le Fils, sans doute, oui, le Fils... mais avec sa mère.

Et voilà pourquoi, dans sa liturgie, l'Église a mis sur les lèvres de Marie ces paroles de nos livres sacrés : le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies et j'existais avant toutes ses œuvres : *Antequam quid quam faceret a principio.* Les abîmes n'étaient point creusés, les fontaines n'avaient point jailli, et déjà pourtant j'étais conçue : *Jam concepta eram.* Ni les collines, ni les montagnes n'étaient debout, et j'étais enfantée : *Ante colles ego parturiebar.* Lorsqu'il étendait la voûte des cieux, lorsqu'il emprisonnait la mer dans ses gouffres sans fond, lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais présente : *Aderam.* Et où était-elle? Elle était dans la pensée de Dieu.

Et Dieu, que faisait-il? Il la choisissait entre toutes les créatures qui forment les diverses hiérarchies des êtres, et la jetant en quelque sorte dans un moule à part, unique comme sa destination, il la préparait tout exprès pour lui servir de mère : *Electa et sibi præparata.*

Il est hors de doute que, dans le plan admirable de la Providence, toute créature, sans en excepter le grain de sable, la goutte d'eau, l'insecte presque invisible, a sa cause finale et sa raison d'être. Dieu a fait le soleil pour éclairer l'univers; il a fait le sillon pour donner sa gerbe; il a fait l'homme pour être le cœur et la voix du monde matériel, et il a fait le chérubin aux ailes d'or pour chanter ses louanges.

Pourquoi donc a-t-il fait Marie? Il l'a faite pour être un jour sa Mère : *Ut esset Mater ejus in terris;* et S. Bernard va jusqu'à dire que Marie ne serait pas si elle n'était pas Mère de Dieu : *Ad hocmulos*,

Or, il est également incontestable qu'en appelant n'importe quel être à la vie, Dieu le travaille et le façonne avec des qualités ou des aptitudes qui soient en rapport avec ses destinées.—Voyez encore.

Le soleil n'a-t-il pas été revêtu de lumière? Le sillon n'a-t-il pas une fécondité qui jamais ne s'épuise? L'homme n'est-il pas, dans son architecture harmonieuse, le résumé de toute la création dont il a été sacré le pontife et le roi? Et l'ange, ambassadeur des célestes messages, n'est-il pas une pure intelligence que rien ne peut arrêter dans son vol?

Mais alors, Seigneur, que donnerez-vous à Marie en l'appelant à la gloire de la maternité divine?

« La sagesse éternelle s'est bâti pour elle-même une demeure, nous répond l'Esprit-Saint. » *Sapientia ædificavit sibi domum.* Avez-vous entendu?

Lorsque nous, pauvres et impuissants, nous voulons construire un de ces temples qui s'élèvent au milieu des cités comme le signe permanent de la foi et de l'adoration des siècles, que faisons-nous?

Nous allons demander à la terre ce qu'elle renferme dans ses abîmes de plus riche et de plus précieux, et l'ouvrier sculpte la pierre, il dentelle le marbre, et les colonnes s'élèvent comme un arbre puissant, et les chapiteaux s'épanouissent comme un bouquet de feuilles et de fleurs, les ogives s'entre laçent en dessins merveilleux, et le temple achevé, voyez-vous ces formes aériennes, ces tours élancées et cette voûte hardie qu'on dirait suspendue dans l'espace?

C'est beau! c'est splendide! Et pourtant, alors même qu'au lieu de marbre, nous aurions bâti les murs avec du jaspe, du saphir ou de l'or, il faudrait encore s'écrier, comme ce grand roi dont parle l'Écriture: « Se peut-il qu'un Dieu vienne habiter ici? » *Ergone credibile est ut habitet Deus?*

Mais, s'agit-il de ce sanctuaire vivant où le Verbe doit s'enfermer pendant neuf mois pour s'y revêtir de notre chair mortelle? Quel en sera l'architecte? L'architecte sera Dieu: *Sapientia ædificavit sibi domum.* Et avec quoi se bâtira-t-il sa demeure? Il la bâtira, comprenez bien cette doctrine, avec les perfections adorables qui constituent son être divin; il mettra de ces perfections infinies dans le cœur de sa mère tout ce que peut en contenir le cœur d'une créature, et désormais quoique fasse l'intelligence pour concevoir la richesse de cette âme, placée au dessus des hommes et des anges, elle ne s'en formera qu'une image imparfaite.

Vous dites que Marie a été conçue dans la justice et que le flot de la corruption universelle n'a point rejailli sur ce lis éclatant de blancheur.

Vous dites que la grâce est entrée comme un fleuve dans son cœur, assez vaste pour renfermer l'immensité de ce grand Dieu que la vaste étendue du ciel ne saurait contenir : *Quem cœli capere non poterant tuo gremio contulisti.*

Vous dites que devant elle s'effacent toute vertu et toute sainteté comme pâlissent et s'effacent les étoiles lorsque de ses feux le soleil illumine l'horizon.

Vous dites que toutes les voix de la terre et des cieux peuvent à peine bégayer ses grandeurs et que la parole expire sur les lèvres et que la plume tombe des mains quand on veut exalter sa puissance : *Quibus te laudib us efferam nescio.*

Je le comprends. Dieu, construisant lui-même son tabernacle, devait, comme chante l'Église, en asseoir les fondations sur la sainteté : *Templum Dei sanctum est.* Il devait l'orner avec tant de pompe et de magnificence que ni la main de l'homme, ni la main de l'ange ne put en égaler la splendeur. Il devait, en un mot, faire de Marie un chef d'œuvre, mais un chef d'œuvre incomparable, qui fût en toute vérité la plus belle, la plus riche et la plus parfaite de toutes ses créations : *Et vidit quod esset bonum.*

Comment ! Plus tard, sur le chemin des siècles, Dieu placera cette humanité régénérée qui s'appelle : les Saints. De l'homme en lutte avec la tyrannie des passions et des sens il fera, par la puissance de sa grâce, un apôtre, un solitaire, une vierge, un martyr. Les siècles, en passant, contempleront avec admiration ces grandes et belles figures qui, mieux que les astres au firmament, racontent la gloire du Seigneur : *Mirabilis Deus in sanctio suis.*

Et vous voulez que, dans ce peuple de saints, il y en ait un seul, oui, un seul dans lequel Dieu se reflète avec autant d'éclat que dans sa Mère ?

Impossible. Mon cœur et ma raison protestent ; et ma raison ne veut pas concevoir, et mon cœur ne veut pas admettre qu'il existe quelque part, sur la terre ou dans le ciel une demeure semblable à cette demeure, que la sagesse éternelle a bâtie pour l'Homme-Dieu : *Ipsam fabricavit Filius Dei in cœli ut esset mater ejus in terras.*

D'ailleurs, en prédestinant Marie à devenir sa mère, Dieu la prédestinait en même temps à travailler avec lui, par une coopération active et volontaire, à relever l'humanité déchue.

Avez-vous médité ces belles paroles d'un saint docteur, s'adressant à la Vierge et lui disant avec amour : « Le péché a corrompu la nature humaine, il a déshonoré la création matérielle, il a même fait des ruines dans le monde angélique, et voilà que Dieu, l'éternel artiste, le suprême ouvrier, vous a créée, ô Marie, pour réparer la nature angélique, pour relever la nature humaine

et pour affranchir la création matérielle de la malédiction : *Ad hoc te fecit.*

Assurément, nous n'avons qu'un Sauveur, et ce Sauveur unique, dit S. Paul, c'est Jésus-Christ. Comment nous a-t-il sauvés ? En souffrant dans sa chair innocente et en répandant son sang au sommet de la croix.

Or, qui lui a donné ce sang rédempteur ? Qui lui a donné cette chair qu'ont meurtrie les fouets de la flagellation ? N'est-ce pas sa Mère ?

Un arbre, dit un auteur, était planté sur la limite de deux champs et deux maîtres s'en disputaient les fruits. Il fut donc convenu qu'on visiterait le pied de l'arbre, et l'on trouva deux racines dont l'une allant à droite et l'autre à gauche lui fournissaient toute sa sève et les fruits furent divisés en deux parties égales.

Qu'est-ce que cet arbre ? C'est Jésus-Christ dont la sève féconde, inépuisable, s'épanouit en fruits abondants qui murissent à toutes les saisons : *Ego sum vites vera.* Mais, à qui donc appartient-il ? Et à qui sont les fruits ?

« Il est à moi, dit une voix descendue des profondeurs de l'éternité ; je l'ai produit, engendré de ma propre substance avant l'origine des siècles : *ante luciferum genice te ;* et à moi seul appartiennent les fruits suspendus à ses branches. »

« Il est à moi, répond une autre voix partie de la terre ; il a germé, il a grandi dans mon sillon, je l'ai cultivé de mes mains, je l'ai nourri de mes sueurs, et je réclame ses fruits dont la vertu puissante communique la vie et l'immortalité. »

« Non il est à moi, insiste la voix du ciel. Je suis le principe de son être, et s'il était, chose impossible, arraché de mon sein, ses rameaux inféconds ne donneraient pas même des feuilles. »

Et la voix de la terre d'ajouter : non, non, il est à moi, et sans moi il ne serait point incliné vers la terre et l'homme, fatigué du chemin, ne viendrait point s'abriter sous son ombre.

C'est qu'en effet Jésus-Christ, arbre toujours vivant, à deux racines dont l'une est plantée dans le ciel et l'autre dans la terre, l'une dans le sein de Dieu et l'autre dans le sein virginal de Marie, et ces deux racines lui sont également nécessaires pour être le sauveur de l'humanité.

Coupez la racine qui plonge dans le ciel, vous n'avez plus qu'un homme, et comment un homme fléchira-t-il la justice de Dieu ? Coupez la racine qui s'enfonce dans la terre, il ne reste plus que Dieu, et Dieu, ne pouvant pas souffrir, que devient l'expiation ?

Laissons donc à l'arbre ses deux racines, et Jésus-Christ homme versera des larmes et du sang, et Jésus-Christ Dieu don-

nera à ces larmes et à ce sang une valeur infinie et le monde sera sauvé.

Seulement, une part des fruits de la Rédemption opérée par le Fils reviendra nécessairement à la Mère, et la Mère, devenant ainsi, par sa coopération au salut du monde, le principe de tous les biens, selon la parole de S. Irénée : *vult illam Deus omnium bonorum esse principium*. Que faut-il ?

Il faut, entendez bien, il faut que Marie possède dans son âme toutes les perfections les plus éminentes qui par elle seront rendues à la création, comme la source renferme toutes les eaux qui se partagent en divers courants au sortir de la montagne.

Il faut qu'elle soit comblée de toutes les grâces qui, jaillissant à travers les siècles, régénèreront la nature humaine et répareront les brèches faites au chœur des anges.

Il faut, en un mot, que Dieu lui fasse une âme à part, en vue du ministère qu'elle doit remplir conjointement avec le Verbe dont elle sera la Mère.

Mettez-vous donc à l'œuvre, Seigneur, et offrez à l'admiration du ciel et de la terre le travail de vos mains. Au premier jour, vous avez pris de la fange et de cette fange animée par votre souffle est sorti l'homme. Mais, pour former Marie, de grâce, n'empruntez rien à la terre. Appelez toutes vos perfections que contemplent les séraphins et avec la Puissance et la sainteté, la sagesse et la miséricorde, la justice et l'amour faites une création nouvelle : *Creavit Dominus novum super terram*. Et faites-la si pure et si parfaite qu'il n'y ail rien dans vos œuvres d'aussi beau que la Mère d'un Dieu. *Amen.*

Deuxième jour

MARIE PRÉDITE ET FIGURÉE

Omnia in figuris contingebant illis.
Tout leur avait été annoncé par des figures.

Jésus-Christ, nous dit S. Paul, était hier, il est aujourd'hui et il sera dans les siècles des siècles. Comme son divin Fils, Marie est aujourd'hui. Son culte rempli l'univers, et de l'orient à l'occident les peuples chrétiens courent à ses autels et se plaisent à chanter ses louanges. Elle sera durant les siècles éternels, et pendant toute l'éternité les élus l'acclameront comme leur reine et jetteront au pied de son trône radieux des roses et des lis. Mais était-

elle hier? Oui, sans doute. Et comment? Parce que, prédite par les prophètes et figurée par toutes les femmes illustres qui parurent en Israël, elle a été quatre mille ans avant son berceau l'attente et l'espérance des nations.

Ouvrons la Bible à la première page. Nous sommes à l'heure fatale de la chute. Le paradis terrestre est en deuil, la création tout entière se demande avec angoisse ce qui a troublé ses harmonies et l'homme, atterré sous les coups de l'anathème, est là pleurant au milieu des ruines et n'osant plus lever le regard vers le ciel.

Tout à coup, Dieu paraît dans cette solitude où retentissent pour la première fois des voix qui se lamentent, et s'adressant au serpent : Je poserai, lui dit-il, des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, et c'est elle-même qui t'écrasera la tête : *Et ipsa conteret caput tuum.*

Quelle révélation étrange ! Une femme divinement élue pour travailler avec le nouvel Adam à raviver les germes de la vie ! Une femme destinée, dans le plan de la rédemption, à être l'Ève bienheureuse de la nouvelle alliance ! Une femme assez forte pour écraser la tête du serpent infernal ! *Ipsa conteret caput tuum.*

Voilà, dit un auteur, l'oracle des oracles : voilà tout le nouveau testament dans l'ancien : voilà dans un seul verset toute l'histoire du monde. Et quand les familles primitives, s'éloignant des plaines de Sennaar, allèrent chercher d'autres cieux pour y dresser leurs tentes, elles emportèrent sur tous leurs chemins la parole de la promesse et les patriarches, en mourant, montraient à leurs fils la femme dont le triomphe devait rendre à la terre le salut et la vie : *Ipsa conteret caput tuum.*

Mais, quelle sera cette femme qui nous est montrée en tête du livre et à la naissance de la promesse éternelle? *In capite libri scriptum est de me.*

Laissons venir le prophète Isaïe : « Demandez au Seigneur votre Dieu, dit-il au roi Achaz, qu'il opère pour vous un prodige, ou du fond de la terre ou du plus haut du ciel. » — Et Achaz de répondre : « Je ne le demanderai pas et je ne tenterai pas le Seigneur. »

« Et bien alors, dit le prophète, écoutez, maison de David, Dieu vous donnera lui-même un prodige : *Dabit vobis Signum.* Et ce prodige, le voici : La Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé du nom d'Emmanuel : *Ecce Virgo concipiet et pariet filium et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* Et ce Fils de la Vierge sera l'admirable, le conseiller, le fort, le père du siècle à venir, le prince de la paix ; il sera Dieu : *Filius datus est nobis, et vocabitur nomen ejus admirabilis, consiliarius, Deus.* »

Quel prodige, en effet, et quelle est la pensée de l'homme qui

aurait pu le concevoir? Dieu se revêtant de l'humanité! L'Éternel tombant comme une créature dans le temps! La force incréée s'incorporant les faiblesses de l'enfance! Avouons-le, c'est déjà bien incompréhensible. Et pourtant, là n'est pas la merveille inouie, le signe que Dieu lui-même a choisi pour manifester sa toute puissance: *Dabit vobis Signum.*

Ecoute, ô raison humaine: *Audite ergo domus David.* Recueille-toi et ravie, étonnée, admire ce fait unique dans l'histoire de la création : une vierge enfantant le Sauveur: *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium.*

Et à partir d'Isaïe, annonçant à la terre le grand mystère de la maternité divine, chaque fois qu'un nouveau prophète surgit en Israël et, pour ranimer ses espérances, soulève le voile qui lui cache la figure du Messie, à côté du désiré des nations apparaît toujours la Vierge incomparable que devait miraculeusement féconder la vertu du Très Haut.

Donc, de même que l'herbe des champs pousse du sol et de la rosée des cieux, sans aucun travail de l'homme, de même les nues pleuvront le juste et la terre germera le Sauveur: *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.*

Il sortira, ce Sauveur, de la tige de Jessé comme la fleur monte de la racine: *Egredietur virgo de radice Jesse.*

Et, où donc s'accomplira ce prodige? A Bethléem, répond le prophète Michée: *Et tu Bethlehem parvulus es in millibus Juda.* Là naîtra dans le temps celui qui vit de toute éternité: *Et egressu ejus ab initio*: et il sera le dominateur en Israël, et sa grandeur éclatera jusqu'aux extrémités de la terre, et il en sera la paix: *et erit iste pax.*

Mais alors, quelle sera la gloire de cette femme sans égale, que le prophète Jéremie nomme une création nouvelle? *Creavit Dominus novum super terram.* Ecoutez David : la parole, dit-il, s'échappe harmonieuse, inspirée, de mes lèvres; la plume court dans mes mains: *Eructavit cor meum verbum bonum.* Qu'a-t-il donc vu? Il a vu le Messie, son Christ et son roi que doivent adorer les peuples: *Et adorabunt eum.* Et à sa droite était la reine vêtue d'or: *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato.*

Or, devant cette reine se prosternent les puissants de la terre implorant son secours: *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.* A sa suite marchent des légions de vierges, offertes et consacrées, qu'elle introduit dans le temple du roi: *Adducentur in templum regis.* Et son nom est béni de siècle en siècle et toutes les générations proclament ses louanges: *Propterea populi confitebuntur tibi in æternum.*

A ce portrait si fidèle comment ne pas reconnaître Marie? N'est-elle pas la femme forte qui, née dans la justice, a écrasé la tête du serpent? N'est-elle pas la Vierge de la maison de David qui a

merveilleusement enfanté l'Emmanuel? Et depuis qu'à Bethléem elle a donné le jour au roi de l'éternité, n'est-elle pas devenue la médiatrice puissante que la terre invoque, la mère de ces familles de vierges qui, sous son patronage, se consacrent au divin époux, et la reine du peuple chrétien qui lui confie ses destinées et lui chante, à travers les siècles, un cantique sans fin ?

Lors donc que les enfants des patriarches prenaient en mains le livre de la loi, ils pouvaient contempler dans ce tableau tracé par les prophètes, les traits les plus saillants de la femme promise au berceau de la création, et pour compléter cette ébauche, savez-vous ce qu'a fait Dieu ? Il a placé de distance en distance des figures emblématiques et des symboles vivants qui profilaient en quelque sorte son ombre et le présentaient de loin aux hommages de l'univers.

La loi ancienne, dit S. Paul, portait Jésus-Christ dans son sein, et les grands hommes du peuple juif, comme ses institutions, ses sacrifices et même ses cantiques présageaient le Messie : *Hac autem in figura facta sunt nostri.* Abel représentait son innocence ; Melchisédech, son sacerdoce ; Job, sa patience ; Joseph, son immolation ; Isaac, sa mort ; David, sa royauté ; Moïse, son ministère, et tous ces traits épars, réunis ensemble, nous donnent la figure complète de l'Homme-Dieu. Ne pouvons-nous pas en dire autant de sa mère ? Voyons.

Marie, élevée par sa maternité divine au dessus de la terre et des cieux, ne serait-elle pas cette montagne d'où se détache toute seule et sans la main d'aucun homme la pierre, c'est-à-dire, le Christ qui, après avoir tout brisé, est devenu la base immuable sur laquelle repose le monde nouveau ? *Abscissus est lapis de monte sine manibus ?*

Ne serait-elle pas l'arche formée d'un bois incorruptible qui flotte au dessus des eaux du déluge, portant dans son sein le véritable Noé d'ou sort réhabilité un nouveau peuple dont il est le père est le chef ?

Ne serait-elle pas le tabernacle révêtu tout entier de lames d'or et de riches draperies dans lequel s'est enfermé, dit S. Paul, le pontife des biens futurs qui n'a pas été fait de main d'homme et qui n'est pas de notre création ? *Id est non hujus creationis.*

Marie ! Ne la reconnaissez-vous pas dans cette échelle mystérieuse de Jacob, dont une extrémité touche la terre et l'autre le ciel et sur laquelle Dieu est descendu jusqu'à nous afin que nous puissions remonter jusqu'à lui ?

Ne la voyez-vous pas dans ce buisson ardent que les flammes ne peuvent consumer ; et dans cette blanche toison de Gédéon qui, la première, reçoit la douce rosée, du ciel tandis qu'autour d'elle la terre est desséchée ?

Et sa maternité virginale ne vous apparaît-elle pas dans la fontaine scellée, dans le jardin clos, et surtout dans cette porte du sanctuaire qui regarde l'orient et qui, fermée à tout homme, ne s'est ouverte qu'au Seigneur Dieu d'Israël? *Porta hæc clausa erit et vir non transibit per eam.*

Faut-il maintenant évoquer ces saintes femmes de la Bible qui furent pour le peuple d'Israël ce qu'a été Marie pour le peuple chrétien? Regardez... Les voilà!

C'est Eve, mais Eve avant la chute, sortie des mains de Dieu avec toute la fraîcheur de l'innocence et justement appelée la mère des vivants.

C'est Sara qui enfante, contrairement aux lois de la nature, le nouvel Isaac, et devient ainsi la mère d'une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel et que les sables de la mer.

C'est Rébecca, la jeune fille d'une grâce insigne, vierge accomplie qui puise aux fontaines intarissables du Sauveur les eaux vives de la grâce et les distribue à toutes les âmes qui ont soif de la justice.

Et Rachel, la douce, l'aimable Rachel qui, après une longue stérilité, met au monde Joseph, le sauveur de l'Egypte, n'est-ce pas Marie qui, par un miracle sans égal, nous a donné Jésus le Sauveur du genre humain?

Et Ruth la Moabite, qui trouve grâce devant Booz en se proclamant la servante de son Seigneur et glane les épis laissés pour elle dans les sillons du patriarche, n'est-ce pas encore Marie qui, par son abaissement, a charmé le cœur de Dieu et qui glane et relève, dans le champ de la divine miséricorde, les âmes tombées et laissées en arrière de la moisson?

Et Judith, la femme intégre et forte qui, sans préjudice de sa chasteté, abat la tête du terrible Holopherne et mérite ainsi d'être chantée comme la gloire de Jérusalem et la joie de sa nation, n'est-ce pas toujours Marie, la Vierge qui a vaincu l'enfer et qui est appelée par le peuple chrétien du beau nom de Notre-Dame des Victoires?

Puis-je oublier la gracieuse Esther qui, par sa pudique beauté, fléchit le cœur d'Assuérus et, seule exempte d'une loi qui s'étend à tous les autres, est reçue en présence de son Seigneur, sauve ses frères de la mort et déjoue les complots de leur ennemi qui avait poussé l'audace jusqu'à se faire adorer?

Voulez-vous Marie au pied de la croix, unissant un cœur d'homme à une tendresse de femme et supportant avec un courage héroïque le poids d'une douleur vaste comme la mer? J'ouvre encore des livres sacrés, et qu'est-ce que je voie? C'est la fille de Jephté qui se retire à la montagne pour y pleurer sa vie desséchée dans sa fleur. C'est Noémi jetant à tous les échos ce

cri de tristesse et d'angoisse : appelez-moi désormais : Douleur amère, parce que le Seigneur m'a pénétrée d'amertume. C'est surtout la mère des Machabées dont le cœur est réellement transpercé de sept glaives et qui, soutenant le courage de ses jeunes martyrs, les enfante à l'éternelle vie.

Et pour achever ce portrait, en voyant la mère de Salomon assise sur un trône à côté de son fils et, en entendant le fils dire à la mère : Parlez, et il sera fait selon vos désirs, ne croyez-vous pas apercevoir Marie sur le trône qu'environnent les anges, tenant le sceptre de l'amour? Et ne vous semble-t-il pas entendre son fils Jésus lui dire en présence du peuple innombrable des élus : Commandez, vous êtes reine, reine de la miséricorde et il ne tombera sur la terre aucune grâce qui ne passe par vos mains : *Intende, prospere procede et regna.*

Oh ! que c'est beau ! L'artiste qui veut reproduire avec son pinceau une page d'histoire, trace tout d'abord la figure de son héros, puis il coordonne les lumières et les ombres, le fond et les perspectives, le paysage et les détails les plus oubliés dans le but unique de donner plus de relief au héros de son drame.

Ainsi Dieu. Au premier plan de la création il y a Jésus-Christ et sa mère, et vers ces deux figures plus radieuses que le soleil, convergent les quatre mille ans de l'attente avec leurs emblèmes, leurs visions prophétiques et leurs chants d'espérance. Ne les séparons donc pas dans notre culte, et tandis que nous adorons le Fils, portons à la Mère ce qu'il y a de plus tendre et de plus dévoué dans l'amour. *Amen.*

Troisième jour.

L'IMMACULÉE-CONCEPTION

Tota pulchra est et macula non est in te.
Vous êtes toute belle et il n'y a point de tache en vous.

C'était le 25 mars de l'année 1858, anniversaire du jour où l'Archange Gabriel, descendant vers la très pure Vierge de Nazareth, l'avait saluée, au nom du Seigneur, Pleine de grâce : *Ave, gratia plena.*

Une foule anxieuse accourait, à Lourdes, sur les bords du Gave qui, grossi par les neiges d'hiver, roulait tumultueusement ses ondes écumantes, et vivement émue, elle se pressait autour

d'une grotte sauvage et déserte qu'avait creusée la nature, au pied des Roches Massabielle.

Il y avait là, prosternée à genoux, transfigurée par l'extase, une petite enfant dont le front s'illuminait et dont les lèvres entr'ouvertes semblaient aspirer le ciel, tandis que son regard immobile et pur contemplait avec amour quelque chose d'invisible.

Qu'avait-elle aperçu? Dans l'anfractuosité du rocher venait d'apparaître une femme d'une incomparable splendeur, entourée d'une auréole éclatante comme le soleil et paisible comme l'ombre profonde; elle était vêtue d'une robe aussi blanche que la neige, dont une ceinture d'azur retenait les chastes plis; ses pieds reposant sur le roc, foulaient légèrement une branche d'églantier et de ses mains jointes avec ferveur tombait un chapelet aux grains d'albâtre et à la chaîne d'or.

Et, l'enfant éblouie lui demandant, d'une voix timide : Qui êtes-vous? La vision mystérieuse ouvrit ses deux bras, qu'elle inclina vers la terre, comme pour lui montrer ses mains virginales remplies des richesses du ciel; puis, les élevant vers l'éternelle région d'où descendit, à pareil jour, le divin Messager... Je suis, répondit-elle, l'Immaculée-Conception... Et elle disparut.

Quelle parole étrange! Pourquoi Marie ne dit-elle pas : Je suis la femme promise, après laquelle soupiraient les patriarches sous leurs tentes de voyageurs; je suis la Vierge qu'avaient entrevu les prophètes dans le lointain des âges, s'élevant du désert de la vie, resplendissant comme l'aurore et terrible comme l'armée qui va livrer bataille. Pourquoi ne dit-elle pas : Je suis la Mère de Dieu, que toutes les générations proclament bienheureuse et que chantent les voix de la terre mêlées aux voix du ciel? Pourquoi de tant de titres suaves ou glorieux que lui ont décernés les siècles, choisit-elle de préférence celui d'Immaculée et s'appelle-t-elle : L'Immaculée-Conception?

C'est que de tous les privilèges accumulés sur son front, il n'en est point qui lui donne avec Dieu une plus parfaite ressemblance.

Qu'est-ce, en effet, que Dieu? Ecoutez-le nous répondre lui-même : Je suis la sainteté : *Ego sanctus sum.* — Là, point d'ombre, point de nuages! Et le soleil avec ses rayons d'or, et le firmament radieux, et le fleuve avec ses eaux limpides ne sont que des symboles imparfaits de cette sainteté, qui n'a jamais eu de matin et qui n'aura point de soir.

Or, s'il est permis de nous représenter la sainteté sous l'image d'une montagne, au sommet de laquelle Dieu réside dans tout l'éclat de ses perfections infinies, ne voyez-vous pas que plus un homme s'élève sur ces hauteurs sublimes, plus il se rapproche

de Dieu? Et voilà pourquoi Jésus-Christ, voulant nous attirer jusqu'à lui, nous crie dans l'Évangile : Soyez saints; *Sancti estote.*

Mais, les saints où sont-ils? Ah! sans doute, il y a dans le ciel des milliers de Vierges qui couronnent les lis ; il y a des milliers d'apôtres qui offrent au Seigneur les gerbes de la moisson ; il y a tout un peuple de martyrs qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'agneau... et sur terre, comment compter les âmes dont la vertu s'épanouit, obscure, ignorée, sous le regard des anges?

Et pourtant cette sainteté qui a fleuri, sur tous les chemins, au milieu de la corruption du siècle, est-elle bien la sainteté de Dieu? En contemplant ces vies qui nous semblent si belles, Dieu n'y découvre-t-il pas de son regard scrutateur certaines défaillances. Et alors même que dans sa lutte avec la nature en révolte un saint n'eut remporté que d'insignes victoires..... allons au principe, à la source, à la première heure de son existence, qu'y trouvons-nous?

« J'ai été conçu dans le péché », disait le prophète David : *In peccatis concepit me mater mea.* Et ce cri de douleur est sur toutes les lèvres.

Depuis la chute du paradis terrestre, le fleuve de la vie roule partout sa fange et il n'est personne qui le traverse sans en être souillé. Tous, nous tombons, avant de naître, sous l'anathème lancé contre l'humanité déchue ; tous, nous sommes flétris dans la fleur avant même qu'elle s'épanouisse sur sa tige ; tous nous apportons au berceau dans l'âme et même dans le corps une terrible meurtrissure : *In peccatis concepit me mater mea.* C'est la foi catholique confirmée par les traditions de l'univers entier.

Par conséquent, il y a dans toute existence humaine une heure fatale ou Dieu, la sainteté, n'y trouve pas sa ressemblance, et à cette heure l'enfant qui, demain sera vierge, apôtre ou martyr, est séparé de Dieu par un abîme insondable.

Donnez-moi donc une âme que n'ait pas souillée la contagion universelle, une âme que le péché, transmis avec le sang, n'ait point marquée de son empreinte, une âme qui ait échappé à ce vaste naufrage où toute barque s'engloutit... Voilà le véritable saint... et voilà Marie.

Elle est, comme chante l'Église, la fontaine scellée dont rien n'a troublé les eaux : *Fons signatus.*

Elle est le buisson ardent que les flammes entourent sans pouvoir le consumer.

Elle est le lis qui s'épanouit au milieu des épines : *Liluim inter spinas.*

Ainsi l'ont cru tous les siècles, et quand bien même la voix infaillible de l'Église n'eût point encore affirmé ce dogme, le

peuple chrétien, dans son culte et dans son amour, ne voulait pas comprendre que le sang divin destiné à purifier les crimes de la terre eût été vicié dans sa source, et alors, que faisait-il? De l'orient à l'occident, il empruntait à nos livres sacrés les symboles les plus gracieux pour reproduire sur la toile la colombe sans tache, il la chantait toute pure par la voix de ses pontifes et de ses docteurs, il la fêtait avec les prières et la pompe de sa liturgie, et lorsque enfin, répondant aux vœux de la famille chrétienne, Pie IX, du haut de son trône qu'entouraient cinquante-trois cardinaux, quarante-trois archevêques et cent évêques venus de tous les points de l'univers, prononça et définit : que, par un privilège spécial du Dieu tout puissant et en vertu des mérites de Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa Conception, a été préservée de toute tache du péché originel... Vous rappelez-vous ce tressaillement du monde catholique, et ce concert unanime d'enthousiasme et d'adhésion qui, des hameaux et des cités, de la basilique et des plus humbles de tous les sanctuaires, montait vers les nues comme la voix des grandes eaux, et ces bannières qui flottaient aux vents, et ces guirlandes de verdure et de fleurs qui s'entrelaçaient aux guirlandes de lumières, et ces milliers de cloches qui, mêlant leurs cantiques joyeux aux hymnes des fidèles, redisaient à tous les échos : Elle est pure, elle est immaculée, la Mère du Sauveur : *Tota pulchra es et macula non est in te.*

Marie est donc immaculée dès sa Conception; c'est un article de foi; et tandis que, semblables à des soldats vaincus, nous entrons dans la vie blessés à mort, seule Marie peut jeter à l'enfer ce défi solennel : où est ta victoire? *Ubi est victoria tua.* — Où est ton aiguillon? *Ubi est stimulus tuus?* — Elle a brisé la tête du serpent, selon l'antique promesse : *Ipsa conteret caput tuum*, — et en se relevant dans sa haine, le serpent n'a pas même pu la saisir à son talon vainqueur : *Et tu insidiaberis calcaneo ejus.*

Et comment dire toutes les richesses qui du ciel sont tombées dans son âme avec sa Conception immaculée? En venant à la vie qu'apportons-nous? Nous apportons une intelligence semblable à la nuit obscure où ne brillent ça et là que de faibles lueurs, une volonté que, au lieu de s'élancer comme l'aigle vers le ciel se rabat vers la terre, un cœur où sommeille le germe de tous les vices, des passions qui nous provoquent à la lutte et des sens qui conspirent contre la liberté de l'âme.

Et qui donc a fait ces ruines dans l'humanité? C'est ce péché primitif qui, transmis en héritage, se trouve à la racine de toute vie comme le ver rongeur à la racine de l'arbre, et la foi nous enseigne qu'il n'existait aucune difformité dans la création lors-

qu'elle sortit des mains de Dieu comme la statue des mains de l'artiste qui a mis dans le marbre l'empreinte de son génie.

Mais, si le fleuve immense des générations dont nous sommes tous une onde fuyante n'a rien, absolument rien déversé de sa fange dans l'âme immaculée de la Vierge Marie, ne me parlez ni de ténèbres, ni de révoltes, ni d'instincts dévoyés. Ce n'est qu'après la malédiction que le paradis terrestre poussa des ronces et des épines : *Spinas et tribulos germinabit tibi.*

Or, Marie étant la terre vierge sur laquelle n'est point tombé l'anathème, pourquoi chercher des fruits de mort dans ce sillon béni ?

Représentez-vous plutôt la création à son aube première, le firmament dans toute sa limpidité, le soleil dans toutes ses splendeurs, la nature pleine de parfums et d'harmonie, et au centre de toutes ces richesses, que l'intelligence a de la peine à concevoir, l'homme conversant avec Dieu dans cette douce intimité que donnent l'innocence et l'amour. Voilà Marie ; et encore, nous disent les docteurs, la seconde création l'emporte sur la première, puisque la première a été faite pour l'homme et la seconde pour Dieu.

Quelle gloire comparer à celle-là? Être mère de Dieu, dire au Verbe incarné : Vous êtes la chair de ma chair, les os de mes os ; porter dans ses bras Celui qui dans ses mains porte le monde ! Il y a là, je l'avoue, une dignité sans égale, et cette dignité place Marie dans une hiérarchie à part, plus haut que les Séraphins et elle en fait une reine, la reine de la terre et du ciel.

Mais, si je regarde Marie du côté de son âme, qu'est-ce qui fait la grandeur et la beauté de cette âme dans laquelle se reflète la Trinité toute entière? Est-ce le titre, est-ce la dignité de mère de Dieu? Non, parce qu'après tout il n'était pas absolument impossible que Dieu descendît dans un tabernacle ébréché, comme il réside parfois dans des temples qu'ont profanés la malice et le crime des hommes.

La beauté de son âme ! C'est la grâce qui, au jour de sa Conception immaculée, déborde sur elle dans toute sa plénitude, et ce jour là Marie put s'écrier en toute vérité : le Seigneur a fait pour moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.*

Vous vous étonnez que Marie naisse dans l'indigence et il vous semble que Dieu, créateur des mondes, aurait dû placer son berceau au milieu des splendeurs de la richesse.

Vous vous étonnez qu'elle soit perdue dans l'oubli, et vous voudriez voir les peuples fêter sa venue comme on fête la naissance des rois.

Vous vous étonnez que sa vie soit cachée sous des voiles insondables et vous accusez presque l'Évangile d'avoir rejeté dans

l'ombre une figure qui devait rayonner, au premier plan, dans un centre lumineux.

Mais, voulez-vous scruter ce mystère? Devant Dieu qu'est-ce que la richesse? Qu'est-ce que la puissance? Qu'est-ce que la célébrité? C'est un néant : *Omnia vanitas.* Et ces biens trompeurs qui nous éblouissent, il les jette ça et là dans le temps comme il jette les atômes dans l'espace, et alors même qu'un homme posséderait tout l'or de la terre, porterait sur son front la plus riche de toutes les couronnes et commanderait à l'univers, Dieu nous déclare qu'il le méprise : *Alto a longe cognoscit.* S'il n'a pas cette autre richesse incomparable qui s'appelle la grâce ou la sainteté du cœur : *Deus intuetur cor.*

Et au contraire, prenez la plus ignorée de toutes les créatures, jetez sur ses épaules des haillons, donnez-lui pour demeure des murs délabrés... mais dans son cœur placez la grâce et le parfum de sa sainteté. Voyez-vous Dieu? Attiré par l'amour, il s'incline vers elle, et il s'enferme dans ce vase d'honneur où il se complaît comme en un paradis de la terre : *Et mansionem apud eum faciemus.*

Qu'importe donc que Marie soit pauvre, qu'autour de sa vie tout fasse silence et que l'Evangile consacre à peine quelques pages à nous raconter son histoire... Elle est sainte, elle est pure, elle est immaculée dès sa conception, c'est tout dire.

Et plus tard, lorsque l'Ange, descendant à Nazareth, viendra lui annoncer le grand, l'ineffable mystère de l'Incarnation, quelle louange, quel salut apportera-t-il du ciel? Entendez-le : Je vous salue, pleine de grâce : *Ave, gratia plena.*

A mon tour, je voudrais bien, ô Marie, vous saluer comme ma Reine, ma Souveraine, et mieux encore ma Mère. Mais, il est un nom qui pour vous est au dessus de tout nom et que vous avez daigné vous-même révéler à la terre. Avec les échos de Lourdes je vous appelle donc : l'Immaculée-Conception. *Amen.*

Quatrième jour.

LA NATIVITÉ.

Quis, putas, puer iste erit?
Que sera cet enfant?

Une nuit de ténèbres, de crimes et d'erreurs couvrait la terre. Quarante siècles de corruption et de mensonges s'étaient étendus sur l'univers comme un long suaire jeté sur un cercueil. L'idolâtrie avait presque anéanti le culte du vrai Dieu qui n'avait plus

dans le monde entier qu'un temple et qu'un autel, et les peuples, assis dans l'ignorance, sommeillaient du sommeil de la mort : *In tenebris et in umbra mortis sedent.*

En Judée, la race royale de David s'éteignait dans la misère ; le spectre de la puissance était sorti des mains de Juda ; la voix du Seigneur ne se faisait plus entendre dans le sanctuaire ; les saints oracles étaient devenus muets et l'on aurait dit que l'Éternel, fatigué de l'endurcissement de son peuple, ne se souvenait plus de ses antiques miséricordes.

Mais, regardez à l'horizon ; ce nuage qui monte de la mer ne serait-il pas la nuée mystérieuse et féconde qui doit pleuvoir le Juste et nous apporter le salut ? *Ecce nubecula parva ascendebat de mari.*

Nous sommes en l'année 737 depuis la fondation de Rome, et dans une pauvre demeure bâtie au milieu des collines, non loin de Nazareth. Là vivent obscurs et ignorés deux vieillards qui ressemblent, dit Ste Brigitte, à deux astres lumineux, et que font-ils dans cette profonde solitude ? Issus l'un et l'autre des patriarches, des prophètes et des rois, Anne et Joachim soupirent, comme leurs pères, après le Libérateur promis à Israël.

Or, une nuit, tandis que la vertueuse épouse de Joachim prie avec des larmes, l'archange Gabriel lui apparaît dans un nuage resplendissant et lui annonce que Dieu rendra la sève à l'arbre desséché et que sur ses branches reverdies s'épanouira la plus belle des fleurs. Neuf mois après, la promesse divine était accomplie.

Sion, tressaille d'allégresse ; Israël, ne répands plus de larmes ; tribus captives, relevez votre front abattu. Voici l'aurore qui précède à l'horizon le soleil de justice. Voici la blanche Colombe qui, sortie de l'arche, nous apporte l'olivier de la paix. Voici l'arc-en-ciel radieux qui se dessine dans les nues comme un signe d'espérance. Marie nous est née !

Que se passa-t-il autour de son humble berceau ? Les anges vinrent-ils le couvrir de leurs ailes ? Entendit-on dans les airs, comme plus tard sur la crêche de Bethléem, des chants harmonieux ? La famille attendrie connut-elle, dans une vision prophétique, les futures grandeurs de l'Enfant du miracle ? Un rayon de cette aube nouvelle arrivera-t-il jusqu'au séjour où les justes des temps antiques attendaient l'heure fortunée de la délivrance ? L'enfer comprit-il que la lutte allait s'engager avec la femme promise au paradis terrestre ? Ce sont là tout autant de mystères.

Laissez-moi donc me prosterner devant ce berceau qui porte les destinées du monde et demander à Dieu : Que sera cet enfant ? *Quis, putas, puer iste erit.* Et Dieu pour qui l'avenir n'a point de voiles me répond : C'est l'enfant que j'ai choisi pour manifester

à la terre mon Verbe caché dans les profondeurs de son éternité.

Qu'était-ce, en effet, que Dieu, avant qu'il se manifestât dans les bras de sa mère? C'était le Dieu caché: *Deus, absconditus.* Sans doute, il avait révélé par la création, quelques unes de ses perfections infinies, et les astres au firmament, et la mer dans ses abîmes, et la nature avec les merveilles que chaque saison renouvelle, et l'homme, surtout, aussi beau par le dehors qu'il est admirable par son intelligence, racontaient sa gloire à toutes les générations: *Cœli enarrant gloriam Dei.* De même qu'en traversant le désert le voyageur laisse sur le sable l'empreinte de ses pas, Dieu a gravé son image dans les œuvres de ses mains, et si le temple debout avec sa magnifique architecture, transmet aux siècles le nom et le génie de l'architecte qui l'a jeté dans les airs, le jour dit à la nuit et la nuit dit au jour le nom et la puissance du Créateur, qui du néant a fait jaillir le monde: *Dies dici eructat verbum et nox nocti indicat scientiam.*

Mais Dieu, qui l'a vu? Qui a mesuré l'immensité de son être? Qui a contemplé face à face ce soleil de l'éternité? Un jour Moïse le supplie de lui montrer sa gloire: *Ostende mihi gloriam tuam.* Et, qu'est-ce que Dieu répond à son serviteur? Jamais, non jamais, tu ne verras ma face: *Faciem autem meam videre non poteris.*

Et pourtant, S. Jean nous dit à la première page de son Evangile: Nous l'avons vu: *Vidimus gloriam ejus.* Et sur son front rayonnait la grâce, et de ses lèvres tombait la vérité: *Plenum gratia et veritatis.* Comment donc s'est faite cette étrange manifestation? C'est ici que Marie nous apparaît dans son rôle divin.

Lorsque un homme conçoit une idée, cette pensée, quelque belle, quelque grande ou sublime quelle puisse être, reste cachée dans son intelligence comme la sève dans les branches de l'arbre ou comme le grain dans le sillon.

Mais un jour l'écrivain prend la plume, il compose un livre, et ce livre, recevant sa pensée, lui donne une forme visible, le revêt d'un corps, le grave en caractères ineffaçables. C'est la sève qui s'épanouit en feuilles et en fruits, c'est le grain qui apparaît au dehors transformé en épis, c'est la source qui se fraie un passage à travers la montagne et jaillit en ruisseaux; et désormais, partout où arriveront ces pages, à toutes les extrémités de l'espace, elles y porteront vivante la pensée dont elles sont le vêtement.

Eh bien! Dieu se parle à lui-même; sa pensée dans le silence des siècles éternels, et cette parole qui est l'expression substantielle de la pensée divine, nous l'appelons: Le Verbe; *In principis erat Verbum.*

Or, le Verbe, où était-il avant sa naissance dans le temps? Il était là haut, adoré par les anges, et la terre ignorait les mystères

profonds de son être invisible. Mais, à l'heure de sa Providence, que fait Dieu, pour révéler à la terre le Fils unique qu'il engendre de sa propre substance dans les splendeurs des cieux? Le voyez-vous? Lui aussi écrit un livre dans lequel il imprime sa parole, et ce livre qui reçoit le Verbe et lui donne une forme sensible : *Liber generationis Jesu-Christi*, quel est-il? C'est la Vierge Marie. Et, après l'avoir revêtu de sa chair immaculée, Marie a pu dire au monde, en lui montrant son fils : Voilà l'agneau de Dieu : *Ecce Agnus Dei*. Et pour la première fois le monde l'a vu avec le sourire et les charmes de l'enfance : *Et vidimus gloriam ejus*.

Déchirons ce livre... sans Marie que saurions-nous des secrets ineffables que renferme le ciel?

Connaîtrions-nous cette miséricorde qui, franchissant des espaces incommensurables, est venue jusqu'à l'homme blessé à mort et a guéri ses meurtrissures?

Connaîtrions-nous cet amour qui se donne à toutes les misères humaines, sans qu'il leur soit possible d'en épuiser la source?

Connaîtrions-nous également cette justice qui, rejetant les larmes de l'humanité coupable, a demandé, comme rançon, les souffrances de l'Homme-Dieu?

Sans Marie, serions-nous à genoux devant la crèche, pour adorer, sous des haillons, celui qui a placé son trône au milieu des nuées et de la lumière s'est fait un vêtement?

Sans Marie, la croix se serait-elle dressée au sommet du Calvaire et de cette croix aurait-on vu jalllir le sang qui a renoncilié la terre avec le ciel?

Sans Marie, aurions-nous le pain du tabernacle qui, récolté dans ses sillons, est devenu le viatique du peuple chrétien à travers le désert de la vie?

Et qu'est-ce que l'Eucharistie? Qu'est-ce que la croix? Qu'est-ce que la crèche? Sinon la manifestation et la présence réelle de ce Dieu caché dont les siècles de l'attente n'aperçurent que l'ombre.

C'est donc par Marie que Dieu nous a fait connaître son Verbe, elle en est le livre : *Liber generationis Jesu-Christi*. Et si vous voulez un autre emblème, elle en est le miroir : *Speculum justitiæ*.

Que fait, en effet, le miroir dont la poussière n'a point terni l'éclat? Il reçoit les objets visibles avec leurs formes naturelles et leurs mille couleurs, et les reproduit aussitôt sans rien perdre de sa limpidité.

Or, pendant les quatre mille ans qui séparent Bethléem du paradis terrestre, que faisait Dieu? Il contemplait son être non seulement dans son Verbe, qui est l'expression parfaite et vivante de ses grandeurs, mais encore dans les anges qui seuls peuplaient alors le ciel. Regardez : les puissances ne reflètent-elles pas sa

souveraineté? Les dominations, sa force? Les trônes, son immutabilité? Les chérubins, sa sagesse? Et les séraphins, son amour?

D'où vient donc que ces miroirs si purs ne renvoyaient point jusqu'à l'homme les traits invisibles de Dieu? C'est que la lumière ne laisse aucune empreinte lorsqu'elle passe sans obstacle à travers le cristal. Il faut nécessairement un autre corps sans transparence qui arrête dans sa marche le rayon lumineux ; et alors, voyez-vous l'image qui se dessine et se reproduit avec une admirable ressemblance? Telle a été l'œuvre de Marie dans sa maternité divine.

Au jour de l'Incarnation du Verbe, elle reçoit invisible l'image de Dieu le Père, elle l'a reproduit dans son chaste sein, tout en gardant sa pureté sans tâche : *Speculum, sinæ macula.* Et pour la première fois, cette image rencontrant un corps qui la reflète, elle s'y grave, elle s'y imprime, elle en revêt la forme apparente et visible, et voilà l'Homme-Dieu.

Penchez-vous donc avec respect vers Marie... que voyez-vous dans ce miroir immaculé? Oh! Que de merveilles! Dieu et l'homme, le Créateur et la créature, le ciel et la terre... Est-ce tout? Regardez encore, et vous y verrez la justice, qui se revêt des apparences du péché, la sainteté, qui se met spontanément à la place du coupable, et l'innocence, qui appelle sur elle toutes les foudres du ciel et se fait anathème.

Chaque Dimanche, à l'office du soir, le prêtre prend l'hostie sainte enfermée sous les riches draperies du tabernacle, et, pour l'offrir aux adorations du peuple, il la place avec respect au centre d'un soleil d'or. Et en voyant ce soleil rayonnant sur l'autel, au milieu des nuages enbaumés de l'encens, le peuple s'incline, il se prosterne, il adore. Dans l'ostensoir étincelant il a découvert son Dieu.

Eh bien, savez-vous ce qu'est Marie dans l'Eglise catholique? Elle est un ostensoir virginal plus riche que l'or, plus éclatant que le soleil ; et partout où je le rencontre, au sommet de l'autel que surmonte son image, au frontispice de ses temples, sur la colonne qui porte sa statue, elle montre Dieu à toutes les générations qui passent devant elle.

Le montrons-nous aussi? Il le faudrait ; c'est la vie chrétienne. Oui ; la vie chrétienne est un livre que nous écrivons avec les larmes du repentir ou avec la sueur qui tombe de notre front au milieu de la lutte. C'est un miroir où Dieu reflète son image, et au dernier soir, mis en face de la réalité, nous ne serons accueillis dans la famille des élus que si nous avons avec Dieu des traits de ressemblance.

Or, qu'avons-nous écrit dans notre histoire? Des lâchetés, des compromis, de honteuses défaites. Mais, où donc est la page

qui, détachée de l'Evangile, parle comme lui, de sacrifices, de renoncements, de combats et de victoires? Où est la page tellement blanche qu'elle ne porte aucune souillure? Où est enfin la page qui soit l'expression fidèle de la pensée de Dieu?

Et si nous regardons dans notre vie comme dans un miroir, quelle image apercevrons-nous? Est-ce l'image de la pureté qui cherche la solitude pour y cacher ses parfums? Est-ce l'humilité qui se plait dans l'ombre et dans l'oubli? Est-ce la pénitence qui est la sauvegarde de toutes les vertus?

N'est-ce pas, au contraire, l'image du monde qui sème des fleurs sur le bord des abîmes? L'image du plaisir qui emprunte au serpent ses promesses trompeuses? L'image de n'importe quelle passion qui dissimule sa laideur sous des voiles attrayants?

Nos livres sacrés nous disent qu'au jour de la création, Dieu, contemplant le travail de ses mains s'applaudissait de son œuvre: *Et vidit quod esset bonum.* Quatre mille ans plus tard le ciel s'ouvrait sur la tête de Jésus-Christ, au bord du Jourdain, et du ciel descendait une voix qui disait: Celui-là est mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances: *Hic est filius meus in quo mihi bene complacui.*

Assurément, la même louange dut retentir sur le berceau de la Vierge Marie. Puisse-t-elle un jour être redite sur notre tombe. Ce serait alors le réveil dans la gloire éternelle et Dieu n'aurait point assez de couronnes pour récompenser une vie trouvée conforme à la vie de son Fils. *Amen.*

Cinquième jour.

NOM DE MARIE

Et nomen Virgini Maria.
Et la Vierge s'appelait Marie.

Il y a deux noms qui sont comme un écho lointain de l'harmonie des cieux. Le premier, c'est le nom de Jésus auquel tout genou doit fléchir et tout front s'incliner; et le second, c'est le nom de Marie qui est, dit S. Bernard, du miel pour les lèvres, un concert pour l'oreille et un charme pour le cœur: *Jubilus in corde, mel in ore, in aure melos.*

Ce nom fut-il imposé fortuitement à la bienheureuse Vierge? Ou bien fut-il envoyé du ciel par un messager divin? Une pieuse tradition veut qu'il se soit épanoui là-haut, comme un lis, au soleil de l'éternité et que l'archange Gabriel l'ait apporté à la terre.

— C'est le sentiment de S. Vincent Ferrier, de S. Antonin, de S. Jérôme et de S. Epiphane.

Quoiqu'il en soit, depuis que Marie l'a porté, ce nom béni fait tressaillir les âmes de l'orient à l'occident, les siècles le redisent aux siècles comme une hymne d'espérance et d'amour : *a solis ortu usque ad occasum laudabile.* Et l'Église qui recueille tout ce qui est saint pour l'offrir à notre culte et à notre vénération, lui a dédié une fête qui, chaque année, nous ramène ses joies et ses parfums.

Que signifie donc ce nom qui est rempli, dit un docteur, d'une suavité presque divine? *Suavitate divina plenum.* Il signifie : Maîtresse ou Souveraine, et le peuple, dans un élan tout spontané du cœur, l'a traduit par : Notre-Dame.

Dieu est le maître ; c'est évident : *Ego dominus.* Et du soleil à l'étoile, de la montagne au grain de sable, de la mer à la goutte d'eau, de l'ange à l'homme, il n'est aucun être qui ne relève de sa puissance : *Domini est terra et plenitudo ejus.*

Mais, si parfois, comme nous le montre l'histoire, il daigne associer certaines âmes d'élite à son pouvoir souverain, et si en vertu de cette délégation divine les saints commandent à la foudre et à la tempête, à la vie et à la mort, à la terre et au ciel, que fera-t-il pour sa mère? Il l'investira d'une royauté qui n'aura d'autres limites que l'espace et qui se prolongera dans les siècles éternels.

Un jour, David l'aperçut dans une vision prophétique, et elle était assise comme une reine à la droite du grand Roi : *Astitit regina a dextris tuis.* Sa robe d'or étincelait de pierreries : *In vestita deaurato.* Autour de son trône les vierges étaient rangées en chœur : et de la terre montaient les voix suppliantes de toutes les générations : *Populi confitebuntur tibi.*

Plus tard, S. Jean voit à son tour un grand prodige dans le ciel, et ce prodige c'était encore Marie. — Regardez-la. Le soleil l'environne de ses feux, la lune lui sert de marchepied et sur son front brillent douze étoiles réunies en couronne : *Et in capite ejus corona stellarum duodecim.* Et si vous voulez prêter l'oreille à ce concert de louanges qui s'élève de tous les points de l'univers avec les brises de la nature, le tintement de la cloche et la voix majestueuse des flots, n'entendez-vous pas tous les peuples la saluer comme leur reine? *Salve, Regina.*

Oui, Marie est reine. — Elle est reine du ciel où au dessus de son trône placé dans la lumière il n'y a que le trône de Dieu. — Parcourons, si vous le voulez, toutes les hiérarchies qui peuplent l'éternité... quel est, dans cette multitude des élus celui dont la grandeur peut seulement égaler la grandeur de Marie?

Est-ce l'ange? Mais, où trouver un ange qui dise à Dieu : vous

êtes mon fils et je vous ai engendré de ma substance! *Ego genui te.*

Est-ce la Vierge? Mais, de toutes les vierges qui font cortège à l'Agneau en est-il une seule qui ait puisé la vie à une source immaculée?

Est-ce le martyr? Mais, connaissez-vous un martyr qui ait poussé ce cri d'angoisse : ô vous qui passez par le chemin de la souffrance, venez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur.

Est-ce l'apôtre? Mais, au sommet de l'apostolat, ne voyez-vous pas Marie donnant au monde, comme chante l'Église, la lumière qu'attendaient les nations?

Est-ce le saint, patriarche ou prophète, solitaire ou docteur, qui dans son vol, s'est élevé, comme un aigle puissant, jusqu'aux plus hautes cimes? Mais, n'est-il pas écrit de Marie qu'elle a possédé la justice dans toute sa plénitude, tandis que les saints n'en ont reçu que des rayons épars?

Et si, à la gloire qui vient de la vertu vous ajoutez cette autre gloire incomparable que lui confère sa maternité divine... oh alors! éclipsez-vous, éclipsez-vous, étoiles du firmament. Dieu a revêtu sa Mère d'un éclat qui en fait un soleil : *Electa ut sol.*

Et, en effet, devant elle toute l'éternité s'incline, et lorsqu'au pied du trône de l'Agneau les martyrs ont jeté leurs palmes et les vierges leurs couronnes, et lorsque les anges ont brûlé l'encens dans l'urne des parfums, et lorsque le chœur immense des élus a chanté l'Alleluia, voyez-vous le ciel tout entier qui se prosterne devant la mère en redisant aux échos du paradis cette acclamation de l'amour : Salut, ô notre Reine : *Salve, regina.*

Et sur la terre, quelle est la reine de l'Église? Les peuples chrétiens me répondent de toutes les extrémités de l'univers : c'est Marie.

Voulez-vous compter tous les temples où, debout sur l'autel, Marie voit s'agenouiller devant elle la foule recueillie?

Voulez-vous compter les sanctuaires bâtis au sommet des montagnes comme des trônes d'où Marie règne sur les cités?

Voulez-vous compter toutes les fêtes qui nous rappellent son souvenir et s'échelonnent avec des hymnes et des prières, des lumières et des fleurs sur le chemin parfois si triste de la vie?

Chose étrange! L'homme impose son autorité par la force, et Dieu lui-même, quand il veut entrer dans une âme et en être adoré, se présente à la porte du cœur avec les menaces et les promesses de son éternité.

Mais, s'agit-il de Marie? Qu'est-il besoin de force, de promesses ou de menaces? C'est l'amour qui acclame sa puissance et lui tresse des couronnes, et comment dire toutes les manifestations

qu'a inventées l'amour pour exprimer à la reine de l'univers, son humble dépendance?

Qu'est-ce que la cloche dont la voix suave, aux diverses heures du jour, chante l'Ave Maria?

Qu'est-ce que cette merveilleuse floraison de la piété chrétienne qui, à tous les âges de l'histoire et sous tous les climats, donne à Marie ce que le cœur a de plus pur et ce que la science et les arts ont de plus riche ou de plus gracieux, comme la nature, chaque année, lui donne au retour du printemps, ses roses et ses lis?

Qu'est-ce que ce peuple de pélerins qui, banniérés aux vents et cantiques sur les lèvres, gravissent toutes les collines où s'élève, comme un phare d'espérance aux rivages des mers, quelque sanctuaire embaumé de pieux souvenirs? C'est l'amour qui proclame la royauté de Marie et la chante dans un concert universel.

Elle est notre Reine, ont dit les sciences : *Salve, regina.* Et si vous vouliez recueillir les pages admirables et les apologies immortelles qu'ont écrites les savants de tous les siècles à la gloire de Marie, vous élèveriez un monument dont le faîte irait toucher le ciel.

Elle est notre Reine, ont dit les arts : *Salve, regina.* Et ne sachant comment exalter ses grandeurs, les poètes ont brisé leurs lyres, les peintres ont demandé vainement à la nature des couleurs et au génie des reflets pour reproduire sur la toile ce chef-d'œuvre de Dieu; toutes les harmonies de la terre se sont trouvées impuissantes à chanter ses louanges, et l'architecture, en son honneur, a couvert le sol de ces magnifiques cathédrales qu'on a si bien nommées des prodiges de pierres.

Elle est notre Reine, ont dit ces grandes âmes que la passion de la sainteté poussait à la solitude : *Salve, regina.* Et à l'origine de tous les ordres religieux nous trouvons Marie posant, comme l'architecte, les fondements de l'édifice, veillant à l'exécution du plan divin, arborant au frontispice sa bannière, et prenant ces saintes légions de la prière et de la pénitence sous la garde de son amour.

Elle est notre Reine, ont dit les peuples : *Salve, regina.* Et l'on peut affirmer de la Mère comme du Fils que tous les peuples lui ont été donnés en héritage et que son règne est un règne sans fin : *Et regni ejus non erit finis.* Quelle est la nation chrétienne qui ne se place sous son patronage et ne la nomme : Notre-Dame? Quelle est la nation qui, à l'heure de ses revers, ne l'appelle à son secours et, au lendemain de ses triomphes, n'aille suspendre à ses autels son étendard victorieux? Quelle est la nation qui ne lui dédie les plus belles pages de son histoire et ne perpétue, par quelque fête ou quelque monument, le souvenir de son intervention?

S. Etienne, roi de Hongrie, lui voue solennellement ses états. L'Espagne, après avoir écrasé les Maures, élève à Tolède le temple de Notre-Dame de la Victoire. La Pologne, en lutte avec les ennemis de la foi, court aux armes, en chantant son hymne belliqueux à la Reine du ciel. Le Portugal lui attribue la défaite de barbares qui, des côtes de l'Afrique, s'étaient précipités sur ses rivages, et en signe de reconnaissance, se consacre nationalement à Notre-Dame de Clairvaux ; et Louis XIII, prenant la Bienheureuse et très glorieuse Vierge Marie pour patronne spéciale du royaume des lis, dépose entre ses mains son sceptre et sa couronne.

Marie est donc Reine de la terre, et le caractère de sa royauté c'est d'être universelle. — Ici, pas de fleuves, ni de montagnes, ni de déserts qui limitent sa puissance ; elle est reine de l'humanité : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* Et l'humanité le comprend si bien, qu'à tous les âges et aux situations les plus diverses de la vie, elle lève vers elle son regard suppliant.

Le petit enfant tend les bras et sourit à son image ; le jeune homme et la jeune fille lui remettent le gouvernail de leur barque assaillie par la tempête ; tout chrétien, dans les combats de la vertu, s'abrite sous son égide, et le vieillard, quand l'abîme se creuse et la terre lui manque sous les pieds, aime à se retourner, dans son délaissement, vers Notre-Dame d'espérance.

Dans le ciel, dit l'apôtre, Dieu à partagé sa puissance entre les saints, et chaque saint a reçu, à la cour de ce grand roi, un ministère à part : *Exinde gratias curationum, opitulationes, gubernationes.* Et l'homme, du fond de son exil, s'adresse à ces différentes médiations, selon les épreuves qui traversent la vie.

Mais, Marie, comme reine, a la mission de venir en aide à tous les hommes et d'abriter toutes les misères sous les plis de son manteau royal : *Ut de plenitudine ejus accipiant omnes.*

Donc, la tristesse a-t-elle obscurci notre front et mis des larmes dans nos yeux ? Nous appelons Marie, dit S. Bernard, et Marie nous console : *Tristis invenit consolationem.*

Fatigués de la route, sommes-nous tentés de nous arrêter sur le bord du chemin ? Nous invoquons Marie, et elle relève nos forces abattues : *Spem roborat.*

La foi semble-t-elle se déraciner ? Nous crions vers Marie, et de sa main puissante elle raffermit l'arbre fortement ébranlé : *Fidem excitat.*

La tentation déchaîne-t-elle des tempêtes ? Nous appelons Marie, et son sourire ramène le calme sur les flots.

Aussi, le malade la prie sur son lit de douleur, le soldat sur le champ de bataille, le pilote quand la vague blanchit d'écume, et S. Bernard défie les siècles de montrer un seul homme qui ait poussé vers Marie un cri de détresse sans en être écouté.

Il n'est pas jusqu'au pécheur qui ne cherche auprès d'elle un refuge. — Au moment où, séduit par les voix enchanteresses du dehors, le prodigue s'en va, il est rare qu'il n'emporte avec lui quelque souvenir de cette douce mère ; et lorsque, écrasé sous le poids de ses crimes, il n'ose plus regarder le ciel, Marie lui reste comme dernière et suprême espérance ; et au jour béni du retour, c'est encore Marie qui fléchit la justice et ramène l'enfant égaré au foyer paternel.

Faut-il ajouter que, reine du ciel et de la terre, Marie l'est aussi des enfers? *Et profundum abyssi penetravi.* Je poserai des inimitiés entre toi et la femme, avait dit le Seigneur : *Inimicitias ponam inter te et mulierem.*

Or, ces inimitiés sont éternelles, et il me semble voir le serpent infernal se rouler et se tordre au milieu des flammes sous le pied de la Vierge puissance qui, en nous donnant le salut, a écrasé sa tête. — Et savez-vous, dit un auteur, de tous les supplices qu'endure Satan dans les abîmes où l'a précipité la justice quel est le plus terrible? Est-ce le feu qu'attise la vengeance? Est-ce le ver rongeur qui, sans trêve, s'attache à sa victime? Est-ce la nuit ténébreuse qui n'éclaire aucun rayon d'espérance? Est-ce l'éternité qui n'a jamais de soir? Est-ce Dieu qui s'est caché sous des voiles impénétrables ?

Satan ! c'est l'orgueil, répond un auteur, et il en coûte plus à cet orgueil vaincu de rester là captif, enchaîné sous les pieds d'une femme, que d'être éternellement foudroyé par la main puissante de Dieu. — Le souvenir de cette défaite humiliante le poursuit ; il sait que cette femme, plus terrible qu'une armée rangée en bataille, déjoue tous ses complots, assure à l'Église ses victoires, terrasse l'impiété, brise toutes les résistances et lui arrache des milliers d'âmes dont elle peuple le ciel. — Il le sait, et la rencontrant avec sa force et sa puissance partout où il déclare la guerre, il recule épouvanté, frémissant de rage et poussant des cris de désespoir.

C'est ainsi que la Vierge est appelée Marie : *Et nomen Virginis Maria.* — En l'année 1683, les Turcs victorieux s'avançant jusque sous les murs de Vienne avec une armée de trente mille hommes les habitants consternés prennent la fuite, l'empereur Léopold Ier essaie vainement de résister au flot et la ville sans défense va tomber aux mains de l'ennemi. — Tout à coup voyez-vous apparaître ce secours inattendu ? C'est Sobieski, roi de Pologne, qui accourt, à la tête d'une petite armée. Mais, qu'importe ? Le lendemain, il entend la messe et communie dans le couvent des Camaldules, et après avoir placé ses soldats sous la protection de la Mère de Dieu : Marchons, s'écria-t-il, la Vierge nous suivra.

Elle les suivit en effet, et les Turcs, frappés d'une terreur sou-

daine, s'enfuyaient en désordre laissant sur le champ de bataille dix mille morts et le grand étendard de Mahomet, et en souvenir de ce triomphe qui tenait du miracle le pape Innocent XI instituait la fête du saint nom de Marie.

La vie chrétienne est une lutte. — Mettons-nous, nous aussi, sous la protection de la Reine du ciel; allons à l'ennemi le nom de Marie sur les lèvres, et dans ce nom sacré nous aurons la victoire. *Amen.*

Sixième jour.

LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE

Dilectus meus mihi et ego illi.
Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui.

Marie grandissait en âge dans la maison paternelle, et semblable à la fleur ignorée qui embaume la solitude, elle répandait dans l'ombre un parfum suave que recueillaient les anges pour le porter au ciel.

A l'âge de trois ans, une voix plus douce que les célestes harmonies lui parle mystérieusement au cœur, et cette voix disait à son âme tranquille comme le temple dans le silence des nuits : Ecoute, ma fille, prête ton oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui.*

A cet appel fait dès le point du jour Marie était bien en droit de répondre : Pourquoi m'arracher, Seigneur, aux baisers de ma mère ? Je suis si jeune encore ! Attendez donc que l'arbre ait mûri son fruit, que la fleur se soit épanouie sur sa tige, que l'épi ait jauni dans les sillons, et je vous offrirai, comme l'innocent Abel, un sacrifice de louange.

Eh bien ! Non. Le Seigneur a parlé. Prompte comme Samuel, elle se lève, et, portée sans doute sur les ailes des anges, elle s'achemine vers la ville de Jérusalem avec les deux vieillards dont elle était la plus riche couronne.

S'il faut croire la tradition, devant elle marchaient les vierges de la tribu de Juda, tenant dans leurs mains des urnes embaumées, les descendants de la race de David lui servaient de cortège et la foule se pressait pour contempler ce spectacle vraiment digne de l'admiration de la terre et des cieux.

Arrivée dans la cité des rois, nous disent encore les pieuses légendes, Marie gravit toute seule les degrés du temple et, se

prosternant devant le grand prêtre, elle se consacra solennellement au Seigneur, tandis que des chœurs invisibles chantaient : mon bien aimé est à moi, et moi, je suis à lui : *Delectus meus mihi et ego illi.* Si la colombe a son nid dans la solitude, moi, je veux habiter jour et nuit à l'ombre des autels : *Altaria tua, Domine virtutum.* Et Dieu sera mon héritage dans le temps et dans l'éternité : *Pars mec, Deus, in æternum.*

Ce qui est certain, c'est que le temple dut tressaillir en voyant cet enfant s'offrir comme victime à l'aube de la vie, et du haut de son trône, l'auguste Trinité s'inclina vers la terre pour accueillir ce sacrifice pur et sans tache, dont je voudrais avec vous savourer le parfum.

Qu'offre donc Marie au jour de sa présentation ? Offre-t-elle, comme les patriarches ses ancêtres, les plus beaux fruits de la terre et les plus riches épis de la moisson ?

Offre-t-elle, selon les prescriptions de la loi et les rites sacrés, quelque tourterelle dont la voix plaintive rappelle les gémissements de l'homme courbé sous les foudres du ciel ?

Offre-t-elle un agneau dont la blanche toison symbolise l'innocence ?

Dieu avait déclaré par ses prophètes qu'il rejetait ces victimes sans prix : *Oblationes et holocausta noluisti.* Que voulait-il ? Il voulait le cœur, mais le cœur sans partage, le cœur sans souillure et surtout le cœur sans retour.

Et l'homme, saisi de crainte, comme Israël au pied du Sinaï, s'en allait loin de Dieu, portant son cœur à toute créature et le souillant au contact du monde et du plaisir.

Mais, aujourd'hui, ouvrez-vous, ouvrez-vous, portes du temple : *Attollite portas principes vestras.* Et vous, anges du sanctuaire, voyez-vous cette enfant qui s'avance vers l'autel ou brûle le feu des holocaustes ? Dieu lui a dit à son premier réveil, donne-moi ton cœur ; et la voilà, pure comme l'aurore : *Aurora consurgens ;* radieuse comme le soleil : *Electa ut sol* ; faisant à Dieu l'hommage d'une vie semblable au jardin fermé, dont aucun passant ne franchira l'enceinte.

Où trouver, en remontant les siècles, une autre victime dont l'innocence rappelle si bien la pureté des cieux ? Sous la toison de l'agneau, brillante comme la neige, le Seigneur pouvait encore découvrir quelque tache. Mais, ici tout est saint. Marie n'a pas seulement la candeur de l'enfance que l'on compare volontiers à la limpidité de l'eau jaillissante de la source.

Ne regardez ni son front virginal, ni ses yeux détachés de la terre, ni ses lèvres brûlantes comme celles des Séraphins... Allez au cœur... Dieu a taillé ce vase insigne dans un marbre immaculé, et dans ce vase d'honneur est tombée la grâce, comme

un fleuve qui déverse par tous les bords : *Omni gloria filiæ regis abintus.*

C'est plus que le merveilleux Eden où la nature vierge s'épanouissait avec toute la fraîcheur de son premier matin. C'est plus que l'arche d'alliance où Moïse avait enfermé, sous des voiles brodés d'or, les tables de la loi. C'est plus que le temple de Salomon, dont l'écrivain sacré ne sait comment décrire les splendeurs. Le cœur de Marie, c'est réellement le ciel sur la terre. — Il y a là les harmonies ravissantes ; les saintes ardeurs et mieux encore toute la sainteté du paradis.

Or, comme au ciel il n'y a qu'un maître, Marie, en venant au temple, donne son cœur et le donne tout entier.

Eclairée avant l'âge par la lumière surnaturelle qui a brillé sur son berceau, Marie a compris que toute existence appartient à Dieu comme l'arbre à celui qui l'a planté. Elle a compris que si le fleuve ne peut en même temps descendre et remonter la pente, il est encore plus difficile que la vie ait deux courants, dont l'un s'en aille vers le ciel et l'autre vers la terre. Elle a compris surtout que les objets créés blessent la main qui est assez imprudente pour s'en faire un appui. Et l'entendez-vous chanter avec le prophète : que puis-je désirer dans le temps et dans l'éternité, si ce n'est vous, ô mon Dieu : *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram.*

Plus tard, l'Église verra surgir, à tous les points de l'espace, des légions d'âmes qui, prenant les ailes de la colombe, iront peupler la solitude et repousseront d'une main courageuse le calice enivrant que le monde approchait de leurs lèvres. Rien de beau dans l'histoire comme ces multitudes innombrables qui, semblables à des anges dans un corps mortel, ne touchent la terre que de l'extrémité du pied, ne veulent ni de la gloire, ni de la richesse, ni du plaisir et traversent les siècles en jetant à leurs échos ce cri du Séraphin d'Assise : mon Dieu et mon tout : *Deus meus et omnia.*

Mais, à la tête de cette grande armée qui, depuis la Thébaïde marche à l'encontre du vice sous l'étendard de la chasteté, regardez bien... qui voyez-vous ? Marie ! Oui, c'est elle qui, au jour de sa présentation, a levé en face des peuples la bannière des Vierges : *Adducentur vegi virgines post eam* ; et, au tour de cette bannière, qui a vu tant de combats et non moins de victoires, se sont pressées et se pressent encore toutes les âmes qui, éprises de Dieu, veulent l'aimer, comme Marie, sans partage et sans retour.

Dans cette longue existence où les évènements les plus étranges viennent creuser leurs sillons, quelle est en effet l'heure où le cœur de Marie ne batte pour son Dieu ?

Elle l'aime dans cette solitude qu'elle avait choisie au sommet de la montagne de Sion et dont les bruits lointains de la cité ne troublaient jamais le silence.

Elle l'aime à l'ombre du tabernacle où son âme sans orage s'exhalait jour et nuit en prières des Chérubins.

Elle l'aime plus tard dans sa pauvre maison de Nazareth où de ses yeux ravis elle contemple le Sauveur sous les traits d'un enfant.

Et quand vient l'épreuve avec les sept glaives de la douleur, croyez-vous que l'adversité, tombant dans son cœur comme un flot d'amertume, en éteigne la flamme? Mais, voyez-donc.

Qui porte l'enfant Dieu dans ses bras sur les chemins de l'exil?

Qui le protège et le nourrit sur la terre étrangère?

Qui le cherche avec des pleurs, au lendemain de la pâque solennelle, dans les rues de Jérusalem?

Qui accompagne Jésus-Christ au sommet du Calvaire? Qui reste debout au pied de la croix, recueillant le sang et comptant les blessures et les soupirs de la victime sainte? N'est-ce pas Marie?

Et après l'Ascension triomphante de son divin fils, que fait elle dans sa triste solitude? On dirait qu'en remontant vers le ciel Jésus-Christ a emporté son cœur; et semblable à la plante qui ne tient plus au sol elle languit... elle languit d'amour : *Amore langueo.* Et si l'amour la fait vivre, il est également vrai que l'amour la fait mourir.

Pourra-t-on, ces paroles qui résument toute l'histoire de la Vierge Marie, les écrire sur notre tombe? Il le faudrait. — A tout homme qui entre dans la vie Dieu demande le cœur : *Præbe cor tuum mihi.* Il le demande parce que devant lui tout le reste n'est rien. — Prenez le monde entier depuis le grain de poussière qu'emporte le vent jusqu'au soleil qui de ses feux éclaire l'univers, et de la création faites à Dieu, si vous le pouvez, un immense holocauste. Que lui importe ce sacrifice s'il y manque le cœur? La création n'est qu'un jeu de sa puissance, et s'il voulait d'autres mondes, il n'aurait qu'à dire une parole et les mondes accourraient à sa voix.

Mais, le cœur c'est l'intelligence, c'est la volonté, c'est l'amour, c'est tout l'homme, et Dieu veut tellement l'amour de l'homme qu'il l'a inscrit en tête de sa loi : *Diliges Dominum ex tote corde.*

Or, parmi ceux qui écoutent cette voix du ciel, les uns ne viennent qu'à une heure tardive. Semblables au pilote qui, oubliant le but de sa traversée, abandonne sa voile à tous les vents, s'amuse à sonder tous les flots et veut interroger toutes les rives, la plupart des hommes se laissent arrêter, dès les premiers pas de la vie, par tout ce qui borde le chemin.

L'arbre donne ses fruits à qui veut les cueillir; chaque souffle

qui passe incline la fleur à peine éclose et en détache les parfums. C'est l'âge où le cœur imprudent effeuille ses tendresses. — Et lorsque, au sortir de ce printemps, la tige se flétrit et l'arbre se dépouille, que reste-t-il à Dieu? Des branches dénudées qui ne reverdissent que sous les larmes du repentir. Il manque à ce sacrifice la pureté de l'aurore et la fraîcheur du matin.

Les autres, tout en offrant à Dieu les prémices du cœur, se réservent dans l'immolation une part de la victime. Il faudrait, pour accomplir la loi, arracher courageusement les racines les plus imperceptibles par lesquelles l'âme tient encore à la terre. Il faudrait briser le dernier des liens qui retient la volonté captive et l'arrête dans son vol. Il faudrait garder les avenues de la place et en défendre l'entrée à tout autre qu'à Dieu.

Et voilà que nous nous enracinons profondément dans la vie; de chaque créature qui nous éblouit nous nous faisons une nouvelle chaîne et nous ouvrons le cœur sans défiance à mille affections qui, sans être coupables, entravent pourtant la liberté.

Où sont les chrétiens qui aillent à Dieu comme les flots à la mer sans rencontrer de digues? Où sont les âmes qui planent au dessus de la terre comme l'aigle au sommet des plus hautes montagnes? Le monde, pour nous attarder, jette sur notre chemin des futilités qui nous enchantent, et nous aimons passionnément tous ces riens dont la beauté trompeuse nous fascine les yeux, et si par hasard nous résistons à ces séductions du dehors, alors nous nous aimons nous-mêmes, et au fond du cœur nous dressons un autel et sur cet autel qu'adorons-nous? Est-ce Dieu tout seul avec cette grandeur, cette puissance, ces perfections dont nous trouvons çà et là quelques pâles reflets? Non. A côté de Dieu seul digne d'être aimé, il y a une idole, et cette idole! ... C'est moi.

Il est donc rare que notre sacrifice soit un sacrifice complet, et plus rare encore qu'il soit irrévocable.

En descendant de la montagne où le ciel lui avait dévoilé ses splendeurs, Pierre s'écrie : Je vous suivrai, Seigneur, partout où vous irez, à la vie et à la mort : *Quocum que ieris*. Mais, au lieu du Thabor nous sommes au Calvaire, et maudit par la foule qui a dressé la croix, le Sauveur expire dans la souffrance, et dans l'ignominie. Où est l'apôtre dont l'amour s'affirmait en paroles brûlantes? Cherchez-le, ses serments n'ont pas tenu devant l'épreuve, et il s'est enfui.

N'est-ce point là notre histoire? Aujourd'hui, tout est calme comme la mer dont les ondes sommeillent; aucun souffle n'agite le cœur, aucun souvenir ne trouble l'âme et de notre barque immobile sur les flots nous crions au rivage : mon Dieu, je vous aime

Mais, voyez-vous ces points noirs qui, se formant à l'horizon, présagent la tempête? C'est une tentation qui éclate soudain comme la foudre. — C'est un malheur qui, tombant sur nous à l'improviste, désoriente l'avenir. — C'est n'importe quel événement qui assombrit l'existence. — Et alors, que faisons-nous? Au lieu de saisir le gouvernail d'une main ferme et de lutter contre la vague, nous nous laissons emporter par le courant.

Que de lâchetés et d'inconstance dans la vie? Que de résolutions étiolées dans leur germe! Que de promesses semblables à l'arbre qui jamais ne mûrit ses fruits! Un grain de sable nous arrête; un filet d'eau nous barre le chemin, et dès qu'il faut sortir des sentiers aplanis pour gravir la montagne, nous oublions que l'amour, transplanté du ciel en terre ne fleurit qu'à l'ombre de la croix.

O Marie, laissez-moi donc aujourd'hui vous accompagner dans le temple pour apprendre à votre école le grand mystère de l'amour. — Et si le monde a défloré mon cœur, faites au moins que ce cœur, après avoir refleuri dans les larmes, soit à Dieu sans partage et sans retour jusqu'au dernier soupir. *Amen.*

Septième jour.

MARIE DANS LE TEMPLE

In habitatione sancta coram ipso ministravi.
Je l'ai servi dans sa demeure sainte.

Vous vous demandez sans doute ce que faisait la jeune vierge de Nazareth dans le silence du temple. C'est le secret du ciel. L'Evangile ne nous a point dévoilé ce mystère et les docteurs ont à peine glané quelques épis dans ce riche sillon.

« La première aux veilles saintes, la plus exacte à observer la loi, la plus humble quoique la plus parfaite parmi les filles de son âge élevées comme elle à l'ombre de l'autel, elle n'avait d'autre guide que l'esprit de Dieu », nous dit S. Jérôme.

« De sa vie pleine de réserve et de gravité, s'exhalait, ajoute S. Epiphane, une grâce divine : *In rebus ejus omnibus multa divinitus inerat gratia.* »

S. Ambroise lui attribue l'intelligence parfaite des textes sacrés, et, au dire de S. Evode, si grande, si éminente était sa vertu, qu'on lui permit d'habiter à côté du Propitiatoire, tout près de l'Arche d'alliance et sous les ailes étendues des chérubins.

Ajoutons, avec quelques pieuses légendes, qu'elle excellait dans l'art de tisser avec l'or, la laine et la soie, les broderies du

sanctuaire, et elle filait le lin avec une délicatesse si exquise, qu'on en a perpétué le souvenir, en donnant le nom poétique de Fil de la Vierge à ces duvets aériens d'une éclatante blancheur qui, le matin, voltigent sur les vallées au souffle de l'automne.

Sa neuvième année fut attristée par le deuil. Le saint vieillard qui lui avait donné le jour, étant arrivé au terme de sa course, Marie dut revenir un instant au foyer paternel pour y pleurer ses premières larmes. On dit qu'avant de s'endormir du sommeil des justes, le patriarche eut, comme Jacob, une intuition de l'avenir et qu'il entendit, dans le lointain des siècles, le chœur immense des générations, prosternées devant son enfant, la proclamer Bienheureuse. — Sa tombe était à peine fermée, qu'elle dut se rouvrir pour de nouvelles funérailles. A ses cendres, à peine refroidies, vinrent se mêler, dans la vallée de Josaphat et non loin de Gethsémani, les cendres de sa vertueuse épouse, et Marie, l'âme brisée par ces deux grandes douleurs, se hâta de retourner au temple où Dieu seul pouvait consoler son immense tristesse.

C'est là qu'elle devait vivre jusque à l'âge de quatorze ans, loin du monde, comme la chaste colombe loin du bruit des cités, ne connaissant d'autres joies que la paix de la solitude, et consacrant à la prière et à la méditation de la loi, les plus fraîches années d'une vie qui, libre de tout lien, ne tenait plus à la terre.

Pourquoi donc cette longue et profonde retraite dans le silence et l'oubli? Marie avait-elle à craindre que le monde l'entraînât dans des sentiers périlleux ou creusât sous ses pieds des abîmes? Avait-elle à redouter que le serpent revînt, avec l'astuce du paradis terrestre dévoiler à ses yeux des horizons trompeurs? Non certes !

En la créant immaculée, Dieu avait affermi sa volonté dans la justice. Donc, pas d'orage dans son cœur, plus calme que la nature à ces heures du soir, où de la plaine à la cime des montagnes aucune feuille ne s'agite. Pas d'illusions dans son esprit, que le ciel éclairait jour et nuit de sa vive lumière. Pas de révolte dans son être, semblable à l'instrument harmonieux d'où jamais ne sort une note discordante. Et tandis que nous, les blessés, les meurtris, nous portons dans notre nature déchue des passions dévoyées qui nous entraînent vers la terre, tout dans cette nature virginale a des aspirations sublimes et regarde le ciel.

Et cependant, dès le matin de la vie, Marie craintive court abriter sa barque dans le port, et là, humble et défiante comme le pilote qui prévoit la tempête, elle se réfugie sous la garde de Dieu.

Bien des fois, avec les lévites elle a chanté devant l'autel : Le Seigneur est ma force, et quand bien même les flots s'ouvriraient pour m'engloutir, si Dieu conduit mes voiles je ne périrai

pas : *Dextera tua suscepit me.* Et sa vie dans le temple est une prière permanente que ne peuvent interrompre ni la nuit ni le travail des mains.

Quelle leçon !

Le plus précieux de tous les trésors que l'homme possède sur la terre est sans contredit la pureté du cœur. Voulez-vous en connaître le prix? Demandez-le aux martyrs, aux solitaires et à toutes les âmes d'élite qui n'ont pas succombé dans la lutte des sens.

D'où vient que les martyrs, invincibles en face des bourreaux, n'ont pas craint d'être broyés comme la grappe sous le pressoir ?

D'où vient que les solitaires sont allés s'ensevelir tout vivants dans les antres sauvages et au fond de certains déserts dont jamais l'homme n'avait troublé le silence ?

D'où vient que les saints, au lieu de se laisser bercer mollement par les flots, les ont remontés à force de rames ?

Entendez-les chanter des catacombes jusqu'à nous : *Potius mori quàm fœdari:* Mourir ! peu nous importe. Mais être souillés ! Jamais. Et ceux dont le pied a glissé dans quelque fange, par quelques expiations n'ont-ils pas racheté l'innocence perdue ? Et comment dire le repentir de Madeleine, la douleur de Laïs et les larmes d'Augustin ?

D'ailleurs, pourquoi l'enfer s'obstine-t-il à faire le siège de toute âme qui s'ouvre aux réalités de la vie ?

Pourquoi le monde, détournant la création de sa fin primitive, a-t-il fait de chaque être une effrayante séduction ?

Pourquoi cette vaste complicité des hommes et des siècles qui travaillent sans relâche, sur tous les points du monde, à creuser au vice un lit plus large et plus profond ?

Quel est l'enjeu de cette guerre qui depuis six mille ans ne connaît pas de trêve ? L'enjeu ! C'est l'innocence ; et quand l'innocence est vaincue, il y a dans dans l'enfer un long tressaillement ; comme aussi, chaque fois que l'innocence triomphe, le ciel est en fête et les chœurs angéliques saluent cette victoire par les chants de l'éternité.

Où trouver quelque chose de plus ravissant que la génération des âmes pures ? disent nos livres sacrés : *quam pulcra est casta generatis :* Belle devant les hommes, elle l'est encore plus devant Dieu : *Apud Deum nota est et apud homines.* Et ce sont les chastes et les vierges que le Seigneur a choisis entre tous les élus pour faire à son trône une garde d'honneur : *Sequuntur Agnum quocumque cerit.*

Mais, si la pureté du cœur est la plus belle des vertus parce qu'elle transforme la nature humaine et la rapproche de l'ange, comment dire les périls qu'elle rencontre sur nos sentiers

fangeux ? Prenez garde, écrivait l'apôtre saint Paul aux chrétiens de la primitive église, vous portez l'innocence dans un vase si fragile que le moindre choc peut le briser : *Habemus thesaurum istum in vasi futilibus.*

Et, en réalité, que faut-il pour ternir la pureté de l'âme et changer l'or en un plomb vil, comme a dit le poète ? Que faut-il ? une pensée qui tout à coup traverse l'esprit sans défiance et y laisse son empreinte ; un désir qui sollicite la volonté surprise et ne rencontre qu'une molle résistance ; un regard où se reflète je ne sais quelle image qui attire le cœur, un plaisir qui délecte les sens et les pousse à la révolte.

La pureté, c'est comme l'eau transparente que troublent quelques grains de sable jetés par la main d'un enfant. C'est comme la fleur que souille un insecte presque invisible enfermé dans son calice ; ou bien encore c'est la lumière qu'un léger souffle éteint ; et ni l'âge, et ni les vertus péniblement acquises, et ni même la solitude dont rien n'éveillent les échos, ne mettent l'innocence à couvert des tempêtes.

Qu'importe que vous ayez marché de très longues années dans la vie ! A l'extrémité du chemin peut encore éclater la foudre.

Qu'importe que vous soyez enracinés dans la justice comme est enraciné dans le sol l'arbre qui s'incline sous le poids de ses fruits ! Demain peut se déchaîner tout à coup un orage qui vous brise.

Et s'il est vrai que la solitude avec la prière est une citadelle difficile à franchir, n'oublions pas cependant que la tentation poursuivait les anachorètes aux cheveux blancs jusque dans les antres de la Thébaïde, et que Jérôme à Bethléem, exténué par les jeûnes et les veilles, sentait se rallumer le feu de la jeunesse au souvenir de Rome.

Comment donc rester purs et ne point laisser aux mains de l'ennemi la robe virginale ? Marie nous l'enseigne dans le mystère de sa présentation ; elle fuit le monde et par la prière elle se jette dans les bras de Dieu comme l'enfant dans les bras de sa mère.

Elle fuit le monde, et pourquoi ? Parce que, dit un apôtre, tout dans le monde est un écueil : *totus mundus in maligno positus est :* Regardez-la d'ici cette vaste mer que traverse l'humanité... hélas ! que de navires en détresse ! Que de naufrages ! Que d'épaves sur les flots ! Mais aussi, que d'écueils !

La barque, poussée par le vent, rencontre la pierre que recouvre la vague, et elle s'y brise... Et la pureté, que rencontre-t-elle dans le monde ?

Elle rencontre le livre qui, sous tous les formats, dévoile dans un style voluptueux les mystères du vice.

Elle rencontre le drame qui préconise les folies du cœur et les fait applaudir par la foule.

Elle rencontre le scandale qui, au lieu de se cacher dans l'ombre, descend effronté dans la rue et coudoie tous les passants.

Et le plaisir qui revêt toutes les couleurs et par les sens arrive jusqu'à l'âme dont elle éveille les convoitises ; et la vie mondaine avec les provocations du luxe, le bruit de ses fêtes et la mollesse de ses mœurs ; et ce quelque chose de sensuel et d'enivrant qui est dans l'air, qui nous enveloppe comme un parfum, qui s'inocule en quelque sorte à notre sang et le corrompt dans nos veines... qu'est-ce que tout cela ? sinon l'écueil.

Allez donc imprudemment au milieu de ces écueils, respirez ces parfums, prenez votre part de ces plaisirs, qu'adviendra-t-il ? Le lis sera brisé sur sa tige parce que vous ne l'aurez point abrité contre le vent.

Il y a dans nos livres sacrés une maxime qui, bien méditée, sauverait toutes les âmes. « Celui qui aime le péril, dit le saint Esprit, doit nécessairement périr : *Qui amat périculum in illo peribit.* » Tomberiez-vous dans le gouffre si vous ne veniez pas vous pencher sur ses bords ? Le dompteur serait-il dévoré par le lion s'il n'entrait pas dans la cage de fer où rugit la bête féroce ? Et le pilote serait-il englouti par les flots s'il gagnait le port lorsque de l'horizon arrive la tempête ? *Qui amat péricolum in illo peribit.* Eh bien ! Le péril, c'est le monde, et il est impossible qu'en se jouant avec le monde l'âme ne reçoive aujourd'hui ou demain une de ces blessures qui lui donnent la mort : *Qui amat periculum in illo peribit.*

Aussi, dans tous les siècles, qu'ont fait les chrétiens dont l'innocence a embaumé la vie ? Les uns, épouvantés de ce déluge qui couvrait toute la terre de sa fange, se sont enfermés dans l'arche ; et l'arche, c'est le cloître, c'est la solitude. Les voyez-vous surnager, tandis qu'autour d'eux tout périt ? Ils sont purs, ils sont chastes, parce qu'ils ont fui le monde et que le cloître, comme l'arche du salut, n'est ouvert que du côté du ciel.

Les autres, appelés par la Providence à vivre au milieu de la corruption générale, ont soin de dresser, comme les villes bâties sur le bord des fleuves, une digue puissante qui les défende contre les eaux grossies par les orages, et cette digue qui détourne le courant, Jésus-Christ l'appelle, dans le saint Evangile : la Vigilance : *Vigilate.*

Le monde s'agite, et l'on entend le bruit de ses fêtes et l'on voit la foule des convives qui s'en vont au plaisir... Laissez passer le flot. Les chrétiens prudents sont derrière la digue, et pendant que les eaux bourbeuses entraînent des milliers d'âmes, la vigilance les garde et les met à l'abri du péril.

Suffit-il pourtant de veiller pour éloigner la tentation et pour la repousser victorieusement, lorsqu'elle nous assaille ? Le Seigneur nous répond : veillez et priez ; *Vigilate et orate :*

Lorsque la sentinelle veille au sommet des remparts et de là suit tous les mouvements de l'ennemi, à l'intérieur de la place les assiégés courent aux armes, et se préparent à soutenir vaillamment l'attaque.

Or, qu'elle est l'arme qui, dans les combats de la vie chrétienne, assure la victoire ? Je n'en connais qu'une seule ; et cette arme que Dieu lui-même a mise entre nos mains, c'est la prière : *Orate ut non intretis in tentationem.*

Vous vous étonnez peut être que tant d'hommes soient vaincus dès le premier choc et qu'ils prennent la fuite sans opposer de résistance. Voyons. Priaient-il ? Non. Ils ne priaient pas ; et la tentation est venue soudaine, audacieuse, opiniâtre... et elle les a brisés. Voilà tout le mystère.

C'est que la tentation, c'est la force, et nous, nous sommes la faiblesse ; et quand l'enfer, le monde et les passions se liguent ensemble pour nous assaillir de toutes parts, impossible... entendez-vous ? Impossible de franchir cette triple enceinte, s'il ne nous arrive du ciel un secours surhumain.

Mais, vienne Dieu ; qu'il se place, selon la parole du prophète, comme un glaive dans nos mains, un casque sur notre tête et une cuirasse sur notre poitrine, alors qui sera contre nous ? *Si Deus pro nobis quis contra nos ?*

« Tu ne parviendras pas à me faire trembler, disait un des plus illustres sotitaires à Satan qui, pour l'épouvanter, lui apparaissait sous les formes les plus effrayantes ; je ne crains pas, car Dieu est avec moi. »

Appelé au secours, par ce cri de l'âme qui est la prière, Dieu arrive avec sa puissance, il revêt de cette puissance invincible la volonté presque défaillante, et soudain la volonté se relève... la lutte s'engage et quand bien même tout l'enfer serait là, et le monde et les passions investiraient la place, que peuvent toutes ces forces ennemies contre une âme qui est revêtue de la force de Dieu ?

Mettez donc autour du cœur, pour en défendre la pureté, la vigilance et la prière. Confiez-en surtout la garde à la Vierge immaculée, et quoiqu'il advienne, vous serez vainqueurs. *Amen.*

Huitième jour.

MARIE A NAZARETH

Egredere de domo tua et veni in terram quam monstrabo tibi.

Sors de ta maison et viens dans la terre que je te montrerai.

Arrivée à l'âge de quatorze ans, Marie dut rentrer dans le monde, ainsi que les autres vierges d'Israël consacrées au Seigneur. — Quelle heure désolée! Sortir du temple où elle avait vécu sous la main et le regard de Dieu comme l'oiseau sous les ailes de sa mère! Quitter le sanctuaire où son enfance s'était écoulée comme certain fleuve au milieu du désert, où jamais personne ne vient troubler ses bords! Prendre sa barque attachée depuis si longtemps au rivage et l'abandonner à la merci des flots!

Encore, si elle avait retrouvé sous le toit paternel les deux saints vieillards qu'avait placés la Providence auprès de son berceau! Qui donc la conduira dans ses nouveaux sentiers? Qui lui rendra, dans son triste abandon, les joies de la famille? Sur quelle branche la colombe craintive ira-t-elle poser son nid?

Les lévites qui avaient admiré ses vertus, demandèrent au ciel de manifester sa volonté par quelque signe éclatant; et le ciel les entendit, et après un miracle que raconte la légende, Marie fut unie à Joseph, dont la branche d'amandier refleurit tout à coup sur l'autel; et Joseph, l'humble charpentier, descendant comme elle de la famille de David, Joseph, que le saint Évangile nomme le Juste, devint son époux devant les hommes en restant, devant Dieu, le gardien de sa pureté sans tache.

Désormais, où la trouverons-nous? A Nazareth, dans un pauvre atelier; et que fait-elle dans cette nouvelle solitude? Fille des patriarches et des rois, elle travaille obscure et cachée comme l'abeille dans sa ruche, et soumise, dévouée, elle trace l'humble sillon que lui a confié la Providence.

Et c'est ainsi qu'elle prélude, par l'accomplissement du devoir, aux choses merveilleuses qui devaient bientôt refléter sur sa vie d'immortelles splendeurs.

Comme elle, nous avons tous notre tâche à remplir dans le monde de la nature, aussi bien que dans le monde des âmes, chaque être a sa vocation, et si vous parcourez de la pensée cette hiérarchie sans fin, qui va de l'atôme imperceptible à l'étoile radieuse, du cèdre au brin d'herbe, du lion qui rugit dans la forêt à l'insecte qu'écrase le passant, vous ne trouverez pas même

un grain de sable, une feuille, une goutte d'eau qui pe donne sa note bien distincte dans le concert des siècles.

Le soleil a été créé pour éclairer les mondes et féconder dans le sol les germes de la vie, et depuis que Dieu, en se jouant, l'a lancé dans l'espace, c'est toujours lui qui ramène le jour et fait reverdir les sillons.

A la mer, il a été dit de recevoir dans ses abîmes insondables les fleuves, dont les eaux tombées du ciel y remontent en nuages et les fleuves, au terme de leur course, viennent toujours à la mer sans jamais en combler les gouffres.

L'arbre a reçu la sève, dont l'éclosion donne le fruit, et à l'heure voulue, sur les branches qu'avait desséchées l'hiver, la sève refleurit.

Mais alors, que dirons-nous de l'homme placé au milieu de la création pour en être le pontife et le roi ? A-t-il été jeté sur la terre, celui-là, pour y vivre au hasard ? Dieu, en le faisant et si grand et si beau, n'a-t-il pas dressé devant lui un but déterminé qu'il doit poursuivre de toute l'activité de son intelligence? Et son cœur, dont les aspirations franchissent toutes limites, doit-il aller dans sa fougue comme le coursier qui ne sait où aboutissent les divers chemins qui s'ouvrent devant lui?

Non. La vocation de l'homme est toute dans ces paroles du Maître : Cherchez avant tout le royaume du ciel : *Quærite primum regnum Dei.* Libre à lui, sans doute, de s'agiter dans n'importe quel labeur à la surface de la terre. Libre à lui de présenter habilement sa voile aux souffles qui mènent à la fortune et aux honneurs. Mais, tout cela c'est le temps, et au terme du temps qu'y-a-t-il ? Il y a, dit le saint Évangile, le royaume de Dieu : *Regnum Dei.* Et voilà la fin dernière, le but suprême de la vie.

Seulement, s'il est vrai que, parties des points les plus opposés de l'horizon, des milliers de barques se croisant sur les flots, peuvent aborder au même rivage, il est également vrai que mille chemins conduisent aux rives éternelles, et de là cette diversité de vocations semblables à autant de sentiers par lesquels passe l'humanité.

L'un est appelé, comme Moïse, au sommet de la montagne pour traiter avec Dieu les intérêts des peuples, et l'autre est laissé dans la plaine où se débattent avec une agitation fébrile les questions de la terre et du temps.

L'un est attiré par un instinct mystérieux dans le silence du cloître, et l'autre doit rester sur la haute mer au milieu des tempêtes.

L'un, doué de la science et du génie, se fraie une voie lumineuse, et l'autre vit inconnu dans son obscurité.

L'un est poussé par le flot des événements à la richesse ou à la

gloire, et l'autre, malgré son rude labeur, n'atteint jamais la rive.

De même que sur le champ de bataille tout soldat a son poste, nous avons tous notre place distincte dans la vie et de ces vocations multiples dépend l'harmonie de la société.

Qu'est-ce, en effet, que la société, si nous étudions en détail sa vaste et magnifique architecture ? C'est en haut, à la cime, l'autorité qui commande, et en bas l'obéissance qui s'incline devant la loi.

C'est le savant qui, dans le silence de ses veilles, éclaircit les mystères que la foule trop affairée n'a pas le temps d'approfondir.

C'est le laboureur dont les sueurs fécondent arrosent les sillons qu'a creusés la charrue.

C'est l'ouvrier qui, pour gagner son pain, s'incline les longues heures du jour sur son instrument de labeur.

C'est le soldat qui protège la frontière et veille à la garde des cités.

C'est tout homme riche ou pauvre, n'importe, qui à sa place coopère à la marche régulière de la société, comme tout rouage au fonctionnement de la machine habilement construite pour mesurer le temps.

Et si de la société civile nous passons à la société chrétienne, là aussi ne faut-il pas des prêtres qui enseignent la foule et lui distribuent les richesses du ciel ?

Ne faut-il pas des docteurs qui, regardant en face la vérité sans en être éblouis, nous en dévoilent les secrets ?

Ne faut-il pas des apôtres qui, armés non du glaive mais de la croix, aillent conquérir les terres infidèles qu'oppriment le fanatisme et l'erreur ?

Ne faut-il pas les légions pacifiques du cloître qui se donnent jusqu'à l'immolation à toutes les infortunes et qui s'interposent comme victimes entre les crimes de la terre et la justice du ciel ?

Toutes ces vocations, nous dit l'apôtre S. Paul, sont établies par Dieu même comme sont taillées selon le plan de l'architecte toutes les pierres qui doivent entrer dans la construction de l'édifice : *Ipse dedit quosdam apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero évangélitas, alios autem pastores et doctores.* C'est lui qui, en constituant la société, a distribué toutes les parties de ce corps immense comme c'est lui qui, en créant le monde, a fait des vallées et des montagnes, des soleils et des étoiles, des fleuves et des mers.

De là je conclus qu'il n'est pas de vocation incompatible avec nos destinées immortelles. En preuve, ouvrons la vie des saints. Quel est l'arbre, arrosé de la grâce divine qui n'ait donné des fruits de sainteté ? Est-ce la gloire ? Mais, comptez tous les rois et

toutes les reines qui ont caché sous la pourpre des vertus héroïques et mérité de recevoir sur leur front la couronne des élus.

Est-ce la science? Mais de S. Jérôme à S. Thomas d'Aquin, que de savants, de philosophes et de docteurs resplendissent au ciel comme des soleils qui jamais ne se voilent !

Est-ce la richesse? Mais, Jésus-Christ a proclamé bienheureux le riche qui traverse la fortune sans lui donner son cœur et vous savez que l'or mis au service du pauvre a les promesses de l'éternité.

Dans ce peuple de saints qui ont enfin jeté l'ancre au rivage, regardez bien... N'y-a-t-il pas des laboureurs comme S. Isidore, des bergères comme Ste Germaine, des soldats comme S. Maurice et des mendiants comme S. François d'Assise ?

N'y-a-t-il pas des vierges dont l'amour sans partage a gardé tout son parfum? des épouses qui, vivant au milieu des ruines, ont relevé de leurs mains le temple démoli? des mères qui, avec des prières et des pleurs ont sauvé l'âme de leurs enfants? et des veuves qui se sont santifiées dans la retraite et dans les larmes?

Quelle que soit la place que vous occupiez dans la vie, regardez encore là haut, et vous trouverez certainement dans la gloire et le bonheur des justes qui, à la même place, ont porté courageusement le même poids du travail, d'épreuves et de douleurs.

Pensée consolante ! Vous vous désolez quelquefois parce que la Providence vous a mis, avec une effrayante responsabilité, à la tête d'une famille, au lieu de vous laisser goûter dans la liberté du cœur les charmes de la paix.

Il vous semble qu'enchaînée par les préoccupations de la terre, jamais l'âme ne pourra prendre son vol et planer au dessus de ce qui passe.

Le monde surtout vous épouvante et vous désespérez d'arriver sûrement au terme de la route que bordent tant d'abîmes.

Rassurez-vous. Il n'est point d'affaires, ni de luttes ni de périls qui se dressent devant l'âme comme un obstacle impossible à franchir, et tout homme dont la grâce aide la volonté peut arriver au port, à la condition cependant que, fidèle à remplir les devoirs de son état, il guide bien sa voile et n'abandonne jamais le gouvenail.

Est-il nécessaire de vous démontrer avec de longs raisonnements que chaque vocation a ses devoirs respectifs comme chaque fleur dans un jardin a ses nuances, chaque fruit, sa saveur et chaque arbre, son feuillage?

Evidemment, autres sont les obligations du prêtre qui a reçu la mission de défrîcher le vaste champ des âmes, et autres celles du simple fidèle qui, dans ce champ où croissent tant d'épines, n'a qu'à creuser un seul et unique sillon.

Autres sont les obligations de la jeune fille qui n'a que sa barque à conduire sur les flots tourmentés, et autres celles de la mère qui répond de toute la famille comme le pilote des passagers qui séjournent à son bord.

Et si le maître doit consacrer la part de puissance qu'il tient dans les mains au triomphe de la justice et de la vérité, la serviteur, lui, doit respecter cette puissance que Dieu couvre de son ombre.

Que faut-il donc pour conquérir ce royaume des cieux qui apparait dans le lointain, à l'extrémité de la vie, comme le prix au terme de la course ? *Quærile primum regnum Dei.*

Faut-il prendre le cilice de l'anachorète et en déchirer le corps ? Faut-il quitter le monde et aller dresser sa tente au fond de quelque solitude ? Faut-il même semer à profusion dans la vie les œuvres de la piété chrétienne ?

Le maître nous répond : bien des hommes me diront au jour du jugement : n'est-ce pas en votre nom que nous avons prophétisé, chassé les démons et opéré les prodiges les plus étonnants ? Et cependant je les rejetterai de ma face, et pourquoi ? Parce que ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront au ciel, mais ceux qui font la volonté de Dieu : *Sed qui facit voluntatem patris mei qui in cœlis est.*

Or, comment se manifeste en chaque homme la volonté divine ? Elle se manifeste surtout par le rôle que Dieu lui assigne comme acteur sur le théâtre où se jouent nos destinées. Lorsque au premier jour, le Créateur des mondes, prenant la poussière entre ses mains puissantes, transformait cette vile poussière en étoiles, en arbres et en fleurs, que voulait-il ? Il voulait que l'étoile brillât au sein des nuits tranquilles, que la fleur embaumât les brises du printemps et que l'arbre nous abritât sous son ombre et nous nourrît de ses fruits, et si l'étoile pâlissait au firmament, et si la fleur n'avait plus de parfum et si l'arbre ne poussait que des branches stériles, ces êtres dévoyés ne rempliraient plus les desseins de la Providence, et Dieu n'aurait qu'à les briser comme on brise l'instrument qui ne rend plus de son.

Ainsi en est-il des hommes qui viennent tour à tour sur la scène. En les appelant à la vie, Dieu leur distribue leur rôle et il leur donne en même temps des aptitudes en rapport avec leurs destinées. L'un reçoit, en vue de sa vocation et pour atteindre sa fin, une vaste intelligence et l'autre un grand cœur ; celui-ci l'énergie du caractère et celui-là des trésors de tendresse et de dévouement, et c'est ainsi que se revèle la volonté divine.

Supposez donc que, placés providentiellement à n'importe quel poste, vous y restiez coûte que coûte, disposés à mourir, s'il le faut, plutôt que de trahir le devoir... Là haut, Dieu vous applaudit

et avec vos œuvres et vos mérites de chaque jour il vous tresse la couronne : Et quand viendra l'heure à laquelle on paie à l'ouvrier son salaire, vous recevrez comme récompense le royaume du ciel promis à celui qui fait sur la terre la volonté de Dieu : *Qui facit voluntatem patris mei qui in cœlis est.*

Mais, au contraire, lâches ou indifférents, vous n'avez pas rempli les devoirs de votre vocation. Dieu vous avait donné la charge d'une famille, et vous n'avez pas élevé chrétiennement vos enfants. Il vous avait confié la fortune pour secourir les misères humaines, et vous détournant du pauvre, vous avez jeté l'or au plaisir et à la vanité. Il vous avait condamnés au travail, et au lieu de vous incliner sans murmures, vous avez crié à l'injustice et laissé la haine soulever votre cœur.

Arrivons au dernier jour. Eussiez-vous connu les secrets de l'avenir comme les prophètes : Eussiez-vous chassé les démons comme les apôtres ; eussiez-vous multiplié les prodiges comme les thaumaturges... Dieu vous affirme qu'il vous refusera tout salaire parce que vous n'avez pas fait la journée que vous avez tracée dans son champ le père de famille. C'est effrayant.

Mais aussi, prenons de toutes les vocations la plus obscure. Voyez-vous là bas, dans les plaines de Pibrac, cette petite fille à laquelle le ciel a refusé tous les dons de la nature ? Née pauvre dans une chaumière délabrée, souffrant pendant vingt-deux ans de la faim et de l'injustice de l'homme, ne trouvant ni pain, ni repos dans son gite du soir, mourant enfin seule, abandonnée, sur un lit de sarments.... qu'a-t-elle fait dans son horizon restreint pour mériter que Dieu la tire de la poussière et la place sur les autels de son Eglise au milieu des applaudissements du peuple ? Résignée dans la souffrance, elle a fait sa journée de bergère ; voilà tout, et cela suffit pour que les siècles tombent à genoux devant elle.

Soyons donc fidèles aux devoirs de notre vocation ; et le devoir accompli dans la grâce et l'amour nous ouvrira le ciel. *Amen.*

Neuvième jour.

ANNONCIATION

Maria de quà natus est Jesus.
Marie de laquelle est né Jésus.

Marie vivait depuis deux mois, humblement soumise à la loi du travail, dans la pauvre maison de Nazareth. Un jour, elle suppliait le Seigneur, avec les patriarches et les prophètes,

d'envoyer le juste qui devait racheter Israël. Tout à coup, au sein d'un nuage resplendissant comme un rayon d'or détaché de l'azur, voyez-vous cet ange qui unit aux grâces de l'innocence terrestre les splendeurs adoucies de la majesté du ciel ? « Je vous salue, dit-il, pleine de grâce : *Ave, gratia pleina* ; Le Seigneur est avec vous : *Dominus tecum* ; Vous êtes bénie entre les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.*

A cette apparition vraiment étrange et en entendant ces paroles plus étranges encore, que fait Marie ? Elle se trouble : *Turbata est in sermone ejus.* Pourquoi donc tant d'éloges et d'où peut venir cette salutation qui lui parle de grandeur : *Et cogitabat qualis esset ista salutatio.*

Et l'ange a repris : Ne craignez rien ; vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez et enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et on l'appellera le fils du Très Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin : *Ecce concipies et paries filium et vocabis nomen ejus Jesum.*

Nouvelles alarmes pour la Vierge si pure ! N'a-t-elle pas fait de son cœur et de sa vie, dans le temple de Jérusalem, un holocauste solennel ? *Quomodo fiet istud ?* Et, pour calmer ses angoisses, l'ambassadeur divin se hâte d'ajouter : L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très Haut vous couvrira de son ombre, et c'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu : *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei.*

Jamais une heure semblable à celle là dans l'histoire de l'humanité. Le salut du monde est tout entier entre les mains de Marie et d'un mot de ses lèvres immaculées dépend sa délivrance.

« Dites-le donc ce mot, s'écrie S. Augustin : *Responde jam, virgo sacra.* Ne voyez-vous pas les générations proscrites qui l'implorent à vos pieds ? Parlez, ô Vierge, parlez ; le ciel est dans l'attente et la terre désolée vous supplie d'accueillir la parole de l'ange.

Et Marie s'incline sous la volonté du Très Haut : *Ecce ancilla Domini.* Et à l'instant, s'accomplit le mystère d'amour promis à l'homme tombé depuis quarante siècles ; la justice et la miséricorde s'embrassent, le Verbe descendu de l'éternité s'incarne dans le sein de la Vierge sans tache, et Marie devient mère de Dieu.

Tel est dans toute sa vérité le récit de l'Evangile.

A quelques siècles de là, deux cents évêques étaient réunis en concile dans la ville d'Ephèse. Nestorius, patriarche de Constantinople, ayant osé nier la maternité divine, un long cri de répro-

bation avait retenti de l'orient à l'occident, et les juges de la foi, réunis pour venger l'insulte faite à la Mère du Sauveur, allaient décreter le dogme.

Ephèse est en prière. De tous les temples s'élèvent, comme la voix des grandes eaux, les supplications les plus ardentes, demandant que la vérité triomphe et que l'erreur soit vaincue, et lorsque enfin le Concile a défini que Jésus-Christ, né de la Vierge, étant réellement Dieu, la Vierge sa mère devait être appelée : Mère de Dieu... entendez-vous ces acclamations enthousiastes ? La foule se précipite au devant des évêques, elle jette des fleurs sur leur passage, elle leur brûle de l'encens, elle dresse des arcs de triomphe ; c'est comme la joie qui suit une immense victoire ; et depuis ce jour, nous redisons avec l'Eglise : Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous : *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis.*

Avez-vous mesuré tout ce qu'il y a de grandeur dans ce titre incommunicable ?

On assure que, dans les déserts de l'Egypte, à mesure qu'on s'éloigne des pyramides, ces monuments gigantesques, au lieu de s'abaisser à l'horizon, semblent au contraire se rapprocher des cieux. Ainsi en est-il de la maternité divine. Contemplée d'ici bas, cette dignité suréminente s'élève, s'élève encore, et lorsque je cherche la cime, elle se perd, dit S. Thomas, dans les profondeurs de la divinité : *Attingit fines deitatis.*

Tous les êtres de la création sont échelonnés avec une progression harmonieuse et par la pensée je vais graduellement du grain de sable à la montagne, de la goutte d'eau au torrent, du brin de mousse au cèdre majestueux. Mais, s'agit-il de la maternité de Marie, je ne sais plus ou trouver des termes de comparaison, et c'est en vain que je me répresente, avec les plus riches couleurs, toutes les gloires de la terre et toutes les gloires du ciel ; autant le ciel est au dessus de la terre, autant et plus encore cette grandeur l'emporte sur tout ce qui n'est pas Dieu.

Et Dieu lui-même, tout puissant qu'il est, pouvait-il conférer à Marie une grandeur plus admirable, une dignité plus éminente que de la choisir entre toutes les femmes d'Israël pour lui servir de mère ?

Oui ; Dieu pouvait tirer du néant un soleil plus radieux, des étoiles plus étincelantes et une terre plus féconde. Il pouvait donner à la mer des abîmes plus profonds, à la fleur des parfums plus suaves et à l'arbre des fruits plus délicieux. Il pouvait, en créant l'homme, élargir les horizons de son intelligence, creuser dans son cœur d'autres sources d'amour et réunir dans la structure, déjà si belle de son corps, toutes les merveilles du monde matériel. Il pouvait même ajouter sans mesure et sans fin de

nouvelles grâces aux grâces étonnantes qui étaient déversées comme un fleuve dans l'âme de Marie.

Mais, pouvait-il faire une mère plus grande, plus élevée que la très Sainte Vierge? Non, répond S. Bonaventure ; et pourquoi? Parce que c'est le Fils qui est la grandeur de la mère.

Un orateur célèbre, ayant à louer Philippe, roi de Macédoine, vanta la noblesse de son origine, l'étendue de sa puissance, le nombre de ses victoires, et puis... s'interrompant tout à coup... à quoi bon, s'écria-t-il, tant d'éloges? Philippe a été le père d'Alexandre ; et c'est tout dire : *Hoc unum tibi dixisse sufficiat filium te habuisse Alexandrum.*

Or, regardez bien l'enfant que la Vierge de Nazareth tient dans ses bras. Est-il seulement un roi, un conquérant, un philosophe? Est-il un thaumaturge? Est-il un prophète? C'est le créateur du monde, c'est le maître de l'univers, c'est le Sauveur du genre humain... C'est Dieu.

Prêtez donc à tous les êtres une voix puissante, et de ces voix de la terre et du ciel faites en l'honneur de Marie un immense concert. Réunissez toutes les pages que lui ont dédiées les siècles et avec ces chefs-d'œuvre de la science et du génie élevez un monument qui atteigne les nues. Evoquez de la tombe poètes et artistes, écrivains et orateurs qui ont propagé son culte et dites-leur de l'exalter tous ensemble en présence du peuple... Quel beau chant! N'est-ce pas? Quelle magnifique ovation! Quel triomphe incomparable!

Et pourtant, que sont toutes ces louanges venues, comme autant d'échos harmonieux, des extrémités les plus lointaines de l'espace et du temps? Il y a dans le saint Évangile une parole qui est, à elle seule, le plus sublime de tous les panégyriques : *Maria de quà natus est Jésus;* Marie de laquelle est né Jésus. Voilà qui résume toutes les grandeurs.

Voulez-vous donc savoir pourquoi Dieu a fait en sa faveur des choses étonnantes et manifesté la force et la puissance de son bras, comme elle le chantait elle-même dans son hymne inspirée : *Fecit mihi magna qui potens est.* Marie a été mère de Dieu : *Maria de quà natus est Jésus.* Et alors est-il bien étrange que, seule et par un privilège unique, elle soit entrée dans la vie sans encourir l'anathème lancé contre les générations et que devant elle se soient arrêtées les eaux fangeuses comme autrefois le Jourdain devant l'arche du Seigneur?

Est-il bien étrange qu'au jour de l'Annonciation, un envoyé céleste, le front rayonnant d'une immortelle splendeur, la salue comme sa reine et la proclame pleine de grâces et riche en bénédictions par dessus toutes les femmes? *Benedicta tu in mulieribus.*

Est-il bien étrange que sa chair immaculée n'ait pas connu la

corruption de la tombe et que ce lis virginal, à peine incliné sur sa tige, ait refleuri dans l'éternité?

Est-il bien étrange enfin que sa gloire au ciel éclipse toute gloire et que, sur terre, l'humanité suppliante l'invoque à deux genoux.

Marie est mère de Dieu! Et vous vous étonneriez qu'en se créant une mère, Dieu ne l'ait faite semblable à aucune autre et qu'il ait mis dans cette création toute sa puissance et toute sa sagesse, comme l'architecte met tout son génie à construire un édifice?

Marie est mère de Dieu! et Dieu qui est la sainteté ne lui donnerait pas, au sortir de ses mains, la pureté de l'ange? Et il livrerait la chair innocente dont a été formée sa chair aux horreurs du sépulcre! et il ne mettrait pas à son front une couronne plus brillante que la couronne des élus?

Marie est mère de Dieu! et la mère ne partagerait pas la gloire du fils? Inventez plutôt d'autres privilèges et d'autres grandeurs; placez d'autres diamants à son diadème, ajoutez de nouvelles broderies à son vêtement royal... L'esprit humain ne concevra jamais rien que Dieu n'ait accordé à sa mère.

Et la terre, elle aussi, pourra-t-elle jamais dans son culte de vénération, de confiance et d'amour, décerner à Marie plus d'honneurs que n'en mérite une mère de Dieu?

Elle avait dit, l'humble vierge, dans son cantique: toutes les générations me proclameront bienheureuse: *Beatam me decit omnes generationes*. Et l'oracle s'est accompli. Semblable au grain de blé qui, d'abord enfoui dans la terre, s'épanouit au soleil en épis abondants, le culte de Marie, sorti avec l'Église persécutée du silence et de l'obscurité des catacombes, est devenu comme un arbre immense dont les rameaux toujours en sève ne perdent ni les feuilles ni les fruits, et à l'heure où je vous parle, quel est le coin de terre où cet arbre, que Jésus-Christ a planté, n'ait étendu ses racines? Quel est le peuple, conquis à la foi, qui ne s'abrite sous son ombre? Marie est partout avec ses temples, ses autels, ses statues, ses fêtes, ses cantiques et dans l'univers chrétien, il n'est pas un écho qui ne chante son nom.

Cela est tellement vrai que les impies se scandalisent ou feignent de se scandaliser, prétendant que le culte de la mère amoindrit le culte du fils. Mais, comment ne voient-ils pas que c'est uniquement à cause du fils que nous vénérons la mère? Car enfin, quelle est celle que nous prions avec les siècles? Est-ce la fille des patriarches et des rois? Est-ce la Vierge plus pure que le lis? Est-ce la chaste épouse du vertueux Joseph? Est-ce la femme dont la sainteté rayonne comme un soleil devant lequel toute vertu pâlit? Non. C'est la Mère de Dieu, et la maternité divine

est la seule raison de notre culte comme elle est le seul principe de ses grandeurs.

Otez l'enfant Dieu des bras de sa Mère, que reste-t-il? Une femme dont je connais à peine le berceau et dont la vie ressemble à certains fleuves qui, dès la source, se perdent sous les sables et ne reparaissent qu'à la mer. Or, l'Eglise pourra bien inscrire son nom dans les sacrés dyptiques ; elle pourra lui élever quelque part un autel et lui dédier une fête qui chaque année ramènera son souvenir. Mais, un culte qui embrasse tous les temps et toutes les nations ! Un culte qui, au lieu de pâlir avec les années comme un astre vieilli, jette au contraire de plus vives clartés ! Un culte qui s'impose à la science, aux arts, à la poésie et enfante leurs plus riches inspirations !.... Avouons-le, Marie ne l'a ce culte universel que parce qu'elle est mère de Dieu

L'enfant ne peut être séparé de la mère, et la pensée va naturellement de l'un à l'autre, comme elle va de la fleur à la tige, du rayon au foyer, du ruisseau à la source. Comment donc montrer au peuple l'enfant Dieu, sans lui montrer en même temps la mère qui lui a donné le sang, avec lequel a été payée la rançon de l'humanité coupable ? Aussi, partout où Jésus-Christ possède un temple, Marie a son autel, et après avoir adoré le Fils, instinctivement nous vénérons la mère.

Et ce titre de mère de Dieu, qui explique et motive notre culte, est enfin le motif de cette confiance sans bornes qui pousse vers Marie l'innocence et le repentir.

Il est incontestable que Marie est pour le peuple chrétien ce qu'est la mère pour la famille, un centre d'amour vers lequel s'en vont tous les cœurs comme les flots s'en vont à l'océan. Nous l'aimons, nous l'appelons à notre secours lorsque vient la détresse, nous nous jetons dans ses bras à l'heure du péril, et si le ciel devient noir, et si Dieu, fatigué de nos ingratitudes, prend dans ses mains la foudre et menace de nous en écraser, il nous semble que nous n'avons rien à craindre de la justice pourvu que Marie nous abrite sous sa miséricorde.

Mais, pourquoi cette confiance qui jamais ne veut désespérer? Parce que Marie est mère de Dieu. Que voulez-vous? Le peuple, dans sa foi naïve, a toujours cru et il croira toujours que Dieu a mis sa puissance entre les mains de sa mère et que la mère est toute puissante sur le cœur de son Fils. D'un autre côté, dix-neuf siècles de prodiges, aussi éclatants que le soleil, nous prouvent que la confiance du peuple chrétien n'a jamais été trompée. Et alors, où va l'âme en détresse que poursuit la tentation? Elle va se jeter dans les bras de Marie, et là comme dans une citadelle imprenable, elle sommeille en paix.

A qui la mère, menacée d'un deuil qui briserait son existence.

demande-t-elle des miracles ? Elle les demande à Marie, et souvent la tige inclinée se relève.

A quel autel portons-nous nos douleurs quand la tristesse nous écrase, et que le cœur déborde d'amertume? Nous les portons à l'autel de Marie, et Marie nous console.

Et à ces heures de l'histoire où la justice divine s'appesantit sur les nations, voyez-vous ces foules suppliantes qui, accourues des cités les plus lointaines, jettent leurs cantiques aux échos des montagnes et des vallées et courent à tous les sanctuaires où Marie se plaît à manifester la puissance de son amour?

Les peuples, comme les âmes, ont compris qu'il fallait à la terre une médiation puissante pour la rapprocher du ciel, et se souvenant que le Dieu fait homme est tombé de l'éternité dans les bras d'une mère et qu'à la prière de sa mère il devançait l'heure de ses miracles... La médiatrice, se sont-ils écrié, la voilà ! La voilà ! allons à Marie et par la mère nous arriverons au fils. Et depuis le Calvaire, toutes les générations qui passent par la vallée des larmes ont les yeux tournés vers elle, espérant que de cette montagne sainte leur viendra le salut. Croyons-le, nous aussi. Marie ! C'est la puissance, c'est la miséricorde, et pour tout dire en un mot, c'est la mère de Dieu. *Amen.*

Dixième jour

L'ANNONCIATION

Ecce ancilla Domini.
Voici la servante du Seigneur.

L'histoire nous raconte qu'une illustre dame romaine, nommé Cornélie, montrant un jour ses enfants, s'écriait avec un noble orgueil : voilà mes diamants, mes perles et mes bijoux. Et Rome, en admiration devant cette mère, lui éleva de son vivant une statue avec cette unique inscription : *Mater Gracchorum,* mère des Gracques.

Mieux que cette femme dont les siècles ont gardé le souvenir, Marie peut se dresser en face des générations et leur dire en leur montrant le nouveau né de la crèche : Voilà ma gloire et ma grandeur. Et nous, en témoignage de notre culte: faut-il lui tresser des couronnes et déposer sur son front un diadème d'or? Non ; il suffit d'écrire au frontispice de ses temples et sur le piédestal qui porte ses statues cette seule parole : Mère de Dieu.

« Il y a dans ce mot, dit un auteur, tout un poème que les chœurs des anges ne pourraient entièrement dérouler durant les siècles éternels »

Ce mot, ajoute Luther, épuise toute louange et personne ne saurait publier en l'honneur de Marie des choses plus magnifiques, eût-il autant de langues qu'il y a de brins d'herbe et de fleurs sur la terre, de grains de sable dans la mer et d'étoiles au ciel.

L'Évangile, en nous disant que Marie est mère de Dieu, la pose donc à une hauteur que tous les hommages de l'univers ne peuvent atteindre et que ses adorations peuvent seules dépasser.

Et, que répond Marie au message de l'Ange qui lui prédit tant de gloire? *Ecce ancilla Domini*. Voici la servante du Seigneur. Admirez ce contraste étonnant. D'un côté, un ambassadeur divin qui s'incline devant elle! Dieu qui, par son envoyé, la salue pleine de grâce ! la terre et les cieux, qui la supplient de ne pas retarder la venue du Sauveur ! les destinées de l'humanité remises dans ses mains!... et de l'autre, à l'annonce de ces grandeurs immenses Marie qui s'abaisse et se proclame la servante du Seigneur qui l'a choisie pour sa mère! Vit-on jamais une humilité semblable à celle-là ?

Il le fallait bien. Dans toute construction, dit saint Augustin, les fondations doivent être proportionnées à la hauteur de l'édifice : *Quanto erit majus œdificium, tanto altius fodit fondamentum.* Or, regardez cette maison d'or, cette tour de David et puis essayez d'en mesurer la hauteur, qu'est-ce que Marie? Une vierge que préconisent les patriarches, les prophètes, les justes de l'ancienne loi et que toutes les générations depuis Bethléem acclament Bienheureuse! Une vierge qui seule s'est épanouie comme un lis immaculé sur une tige flétrie ! Une vierge qui, choisie dans son obscurité pour devenir mère de Dieu est tout à coup revêtue d'une dignité qui met à ses pieds les anges et les hommes, la terre et le ciel! Une vierge enfin à laquelle l'éternité prépare un triomphe que n'obtiendra jamais autre créature humaine!

Voilà le temple avec ses dimensions incommensurables. Quelle sera la pierre assez forte pour en soutenir le faîte? Laissez Marie se cacher dans l'ombre, s'ensevelir petite enfant dans l'oubli du temple et plus tard dans le silence de Nazareth. Laissez-la s'humilier... et lorsqu'à un abîme de gloire répondra dans son cœur un abîme d'humilité, alors, Anges du Seigneur, déployez vos brillantes ailes et venez lui dévoiler les secrets ineffables de l'avenir. Marie écoutera le récit de ces incompréhensibles magnificences sans qu'un mouvement de complaisance vienne se mêler à cette étonnante révélation. Tant de lumière ne pourra l'éblouir, et toujours humble, à Dieu qui l'appelle sa mère : Voici, répondra-t-elle, la servante du Seigneur *Ecce ancilla Domini*

« D'où vous vient, ô Marie, s'écrie S. Bernard, une telle humilité? *Unde tibi tanta humilitas?* » Oui, par la pureté vous avez attiré sur vous les regards du Très Haut : *Placuit virginitate*, mais c'est l'humilité qui vous a mérité l'honneur de concevoir et d'enfanter le Fils unique du Père : *Humilitate concepit.*

Et S. Augustin ajoute : l'humilité de Marie a été l'échelle mystérieuse par laquelle Dieu est descendu jusqu'à l'homme : *scalo cœlestis per quam Deus descendit ad terras.*

Cette scène invisible qui se passe dans l'une des plus pauvres maisons de Nazareth devient ainsi le contre-pied de la scène du paradis terrestre. Au paradis terrestre, la première femme, séduite par la flatterie, s'abandonne à un rêve d'orgueil, et Dieu, pour la châtier, la dépouille des dons précieux qui ornaient son esprit et son cœur. A Nazareth, Marie s'abaisse, et à cause de cet abaissement Dieu descend jusqu'à son humble servante et il en fait sa mère.

Voulez-vous mieux comprendre comment l'humilité profonde a été, dans le plan de la Providence, le point d'appui des grandeurs de Marie? Ouvrez l'Évangile... où la trouvez-vous, surtout à partir du moment où son Fils, sortant de l'obscurité, se présente à l'admiration du peuple par la puissance de sa doctrine et les merveilles de ses œuvres? Elle est dans l'effacement, et l'on dirait que Jésus-Christ lui-même la tient volontairement à l'écart... Voyez.

Le Sauveur, distribuant à la vertu ses éloges, vante la foi de la chananéenne et du centenier. Il affirme que Jean-Baptiste, son précurseur, est le plus grand des prophètes. Il dit à l'un de ses apôtres : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. Il propose le repentir et l'amour de Madeleine à l'admiration des siècles... Et, que dit-il à sa mère ? une parole dont la fausse piété se scandalise : femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Et un jour, quand du sein de la foule une voix, anticipant celle des siècles futurs, s'élève pour la proclamer bienheureuse : *beatus venter qui te portavit.* Jésus-Christ se hâte de détourner cette louange en faveur de tous ceux qui, écoutant la parole de Dieu, lui rendent témoignage : *Quinino beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Marie, est-elle au Thabor où sur la face transfigurée de son Fils se reflètent du haut du ciel les rayons de la divinité? Est-elle au cénacle au moment où l'amour, inventant un dernier prodige, établit pour se perpétuer jusqu'à la fin des siècles la cène eucharistique? Est-elle à la résurrection avec les saintes femmes qui baisent les pieds du divin ressuscité ou avec les apôtres qui le reconnaissent à la fraction du pain et mettent leurs doigts dans ses plaies adorables! L'Évangile se tait.

Mais, vienne le Calvaire avec ses opprobres et ses douleurs.

Marie est là. Elle est debout au pied de la croix : *Stabat mate. dolorosa* : prenant sa large part de toutes les souffrances et de toutes les ignominies. Et que devient-elle après avoir descendu la montagne où du cœur du Fils l'amertume avait rejailli dans le cœur de la mère ? Les apôtres qui nous ont raconté dans leurs actes la marche et les progrès de la religion naissante, les premières luttes et les premières victoires de la foi, ne pouvaient-ils pas nous dire comment s'éteignit cette vie dont les épreuves avaient égalé les grandeurs? Ils le pouvaient sans doute. Mais, la Providence voulait que l'obscurité de son berceau enveloppât sa tombe pour que Marie fût d'autant plus élevée dans le ciel qu'elle avait été plus oubliée sur la terre : *Qui se humiliat exaltabitur*.

Or, l'humilité qui a servi de base à la gloire de Marie doit être également au principe de la vie chrétienne puisque l'Évangile se résume tout entier dans cette contradiction sublime : s'abaisser pour s'élever, se diminuer pour s'agrandir : *Qui se humiliat exaltabitur*.

Qu'est-ce, en effet, que la vie chrétienne? C'est Dieu travaillant dans l'homme avec sa grâce pour transformer notre nature et lui donner la sève et la fécondité de la vertu. Mais, Dieu, vous le savez bien, ne travaille que sur le néant. C'est du néant que sa parole toute puissante a tiré le monde ; c'est avec les abaissements de Bethléem qu'il a commencé l'œuvre de la rédemption, et c'est avec l'anéantissement du calvaire qu'il l'a consommé sur la croix.

De même, si vous voulez que dans le cœur, terre inféconde, germe la vie, que faut-il ? Il faut que l'homme disparaisse, et qu'intimement convaincu de sa misère et de son néant, il s'abandonne au travail de la grâce divine, comme le sillon à la charrue du laboureur. Alors Dieu vient et comment dire ses œuvres ?

Il vient avec sa lumière qu'il verse à flots dans l'intelligence et chassant les ténèbres de la nuit obscure il y fait resplendir la vérité.

Il vient avec sa force ; et la volonté si faible, si lâche en face de la tentation qui la sollicite au plaisir, résiste aux séductions les plus habiles et les plus violentes comme l'arbre fortement enraciné résiste à l'ouragan.

Il vient avec son amour, et le cœur enchaîné par l'attrait des vanités qui miroitent à nos yeux, se dégage de ses liens et, dans son vol hardi, se rapproche du ciel.

Il vient avec sa pureté, et le corps lui-même, dompté par la grâce, obéit à l'esprit qui l'entraîne avec lui vers des hauteurs réputées inaccessibles.

Et lorsque à force d'humilité l'homme se fait néant, que sort-il de ce néant de l'homme ?

Il en sort des prophètes devant lesquels l'avenir insondable soulève tous ses voiles.

Il en sort des thaumaturges qui, revêtus d'une puissance divine commandent à la création et marquent leur passage dans l'humanité par des prodiges éclatants qui s'imposent aux négations obstinées de la raison humaine.

Il en sort des apôtres qui, par les sentiers les plus inarbodables, s'en vont à la conquête des âmes pour leur porter la vérité dont ils seront demain, s'il le faut, les témoins et les martyrs.

Et les fondateurs d'ordres religieux qui, devenus chefs et pères de générations innombrables, ont plus fait à eux seuls pour le vrai progrès du monde que tous les philosophes, les littérateurs et les politiques ensemble?

Et les saints tellement grands par leurs vertus qu'il n'en faudrait que dix pour empêcher non seulement une cité, mais un peuple de périr.

Et les chrétiens qui, même sans opérer de miracles, guérissent tous ceux qui les touchent par le contact de leur vie ?

Qu'est-ce qui a fait ces âmes vaillantes et ces natures héroïques si élevées au dessus des faiblesses de l'homme? C'est l'humilité. Prenez tous les saints dont la figure rayonne à travers l'histoire de l'Église, la grandeur de leurs œuvres a pour mesure la grandeur de leurs abaissements et dans nos dix-neuf siècles de christianisme il n'est aucune vertu qui ai poussé dans un autre sillon que le sillon de l'humilité.

Mais, par la même raison,il n'est pas de vices et pas d'erreurs qui ne sortent naturellement de l'orgueil comme les broussailles d'une terre inculte.

C'est que, en présence de l'orgueil, Dieu retire sa grâce lumineuse et féconde : *Deus resistit superbis*. Et sans Dieu, et sans la grâce, que reste-t-il? il ne reste plus que l'homme avec les ténèbres de l'esprit, et les vices du cœur.

Etudiez le doute et l'impiété, les révoltes contre l'Église, les guerres contre Dieu, les schismes et les apostasies..... Qu'y-a-t-il à l'origine de toutes les négations? Il y a de l'orgueil qui, prétendant ne relever que de lui-même, repousse le mystère et l'incompréhensible. Et comme le mystère est partout, dans le créateur et dans la créature, l'orgueil a tout nié de la terre au ciel, et à force d'amonceler des ruines dans l'empire des intelligences, il n'est pas de vérité qui soit restée debout.

Et les passions stériles pour le bien mais fécondes pour le mal, et les vices incapables de créer, mais puissants pour détruire, et la corruption des âmes?... quelle est la source qui en alimente le flot? c'est un fait d'universelle observation, a dit un orateur, que les grandes chutes de l'esprit emportent les

grandes chutes du cœur et que tout orgueil aboutit à la dépravation des sens.

Y a-t-il des orgueils chastes et vertueux? Peut être répondait-il, comme il y a des fleuves qui remontent vers leur source. La couronne de la chasteté tombe de la tête des orgueilleux ; elle ne tient qu'au front des humbles.

Aussi, lorsque Jésus-Christ a voulu guérir l'homme blessé par l'orgueil dans son esprit et dans son cœur, le voyez-vous descendre du ciel dans une étable, de l'infini jusqu'au néant? *Examinavit semetipsum.* Et tout le long de son chemin où il descend toujours jusqu'à ce qu'il ait touché le fond de ses humiliations insondables, que crie-t-il à l'humanité? *Discite a me;* apprenez de moi... quoi donc? à mortifier les sens par le jeûne et les veilles du désert? A chercher Dieu par la prière dans le recueillement de la solitude et le calme des nuits? A mépriser l'or qui se rouille et à lui préférer le royaume des cieux? Non.

Mais alors, Seigneur, que faut-il apprendre à votre école? Est-ce la charité que vous avez transplantée du ciel sur la terre? Est-ce la patience et la résignation qui boivent sans murmurer au calice de l'épreuve? Est-ce surtout la pureté qui donne même au corps les reflets angéliques ?

Et le Seigneur : apprenez seulement a être humble, et de même que l'orgueil conduit à tous les vices, de l'humilité naîtront toutes les vertus comme les rejetons au pied de l'arbre : *Discite a me quec milis sum et humilis corde.*

L'humanité chrétienne l'a entendu ; et tandis que de l'autre côté du Calvaire, l'écho des siècles païens redit ce cri de l'orgueil : montons, montons toujours. De ce côté l'écho répète ce cri de l'humilité : descendons , descendons encore. Et les disciples du Sauveur descendent avec lui, ils s'abaissent, ils s'ensevelissent dans leur néant, et c'est dans ce néant que Dieu, le roi des humbles, vient les prendre, comme chantait le prophète David, pour en faire les chefs et les princes de son éternité : *De stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui.*

Si donc nous n'avons au cœur ni le zèle des apôtres, ni la foi des martyrs, ni la pureté des vierges, ni la pénitence des anachorètes, ayons au moins l'humilité, et Dieu qui se plaît à regarder les humbles s'inclinera vers nous pour nous attirer jusqu'à lui et nous donner au terme de nos abaissements les joies et la gloire du ciel. — *Amen.*

Onzième jour.

LA VISITATION

Exurgens Mariâ abiit in montana cum festinatione.

Marie s'en alla en toute hâte vers les montagnes.

Dès que l'ange Gabriel fut retourné vers les hauteurs des cieux, Marie se leva, dit le saint Evangile, et s'en alla en toute hâte à travers les montagnes, visiter sa cousine Elisabeth qui, bénie dans sa vieillesse, devait bientôt donner le jour à Jean-Baptiste, le précurseur du Messie.

Quel long et pénible voyage ! Il faudra parcourir des sentiers inconnus, s'aventurer sur des routes désertes ; gravir les collines de la Judée qui séparent Nazareth de la cité d'Hébron ! N'importe. Elle se lève, et comme si les anges la portaient invisibles dans l'espace, la voilà sur les chemins solitaires qui conduisent à la maison de Zacharie. Mais, pourquoi donc se met-elle si promptement en marche dans la froide saison qu'attristent les tempêtes ? Pourquoi jeune et craintive sort-elle de l'humble retraite où sa vie s'écoule ignorée sous les voiles du mystère ? Pourquoi, timide colombe, s'éloigne-t-elle de l'arche dont le silence lui rappelait les joies et les années du temple ? Il y là, comme la sève sous l'écorce, une grande vérité qui doit être mise dans tout son jour.

L'impiété ne veut pas comprendre le culte d'intercession que nous rendons à Marie et qui nous amène confiants à ses pieds dès que nous voulons attirer sur nous les richesses du ciel.

Or, il se trouve que l'Évangile, aussitôt après avoir raconté sa maternité divine, nous la présente au jour de la Visitation, en vertu de cette maternité, comme l'instrument de la miséricorde et la dispensatrice de la première grâce qu'apportait l'enfant Dieu.

Regardez ces deux femmes dont l'une, courbée sous le poids des années, représente l'ancienne loi avec ses ombres, ses figures et ses prophéties, tandis que l'autre, belle comme l'aurore naissante, représente la loi nouvelle avec ses adorables réalités. De ces deux femmes qu'un miracle a rendues mères, Élisabeth porte le Précuseur qui baptisera le peuple dans la pénitence et lui montrera l'agneau de Dieu, et Marie porte l'Agneau divin dont le sang doit racheter le monde.

Et dès que la voix de Marie arrive aux oreilles d'Élisabeth, que se passe-t-il d'étrange et de mystérieux ? Un rayon parti du ciel éclaire Jean-Baptiste dans sa prison ténébreuse, et à cette lumière l'enfant du prodige a compris que Dieu est là. Et Dieu le

choisit pour son ange et son apôtre avec la mission de lui préparer les voies, il le purifie de la souillure originelle, il dévoile à son âme régénérée les mystères de l'avenir ; et Jean-Baptiste, à cette révélation, tressaille de joie : *Exultavit gaudio infans.*

Qu'est-ce que ce tressaillement ineffable ? C'est le serviteur qui salue son maître ; c'est le héraut qui proclame son roi ; c'est l'envoyé qui, ne pouvant se servir de ses mains captives ni de ses lèvres muettes pour annoncer le Sauveur, révèle sa présence par des joyeux élans : *Exultavit gaudio infans.*

Et à la suite de cette merveilleuse exultation, entendez-vous Élisabeth ? Animée d'un souffle divin, elle éclate d'une voix si haute et si forte qu'elle a résonné dans tous les siècles et qu'elle retentira jusqu'à la fin des temps : *Exclamavit voce magna.* Et que dit-elle ? Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni, s'écrie-t-elle avec l'ange : *Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui ;* et, levant le regard vers le ciel : d'où me vient ce bonheur, ajoute-t-elle, que la mère de mon Seigneur daigne me visiter ? *Unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me ?*

Mais, qui donc lui a révélé le grand prodige de l'incarnation accompli dans le secret de la maison de Nazareth ? Où a-t-elle appris que le fruit de la Vierge sera pour tous les peuples un fruit de grâce et de bénédiction ? *Benedictus fructus ventris tui.* Comment sait-elle que Marie est la mère de Dieu ? *Mater domini mei.* Il suffit qu'elle entende sa voix, nous répond le saint Évangile, et aussitôt elle est remplie de l'esprit prophétique : *Repleta est Spiritu sancto* ; et l'histoire du Verbe fait homme se déroule devant elle comme un drame lumineux.

C'est ainsi que, venu dans le temps pour racheter le monde coupable, Jésus-Christ commence par Jean-Baptiste l'œuvre de la rédemption et lui apporte, même avant sa naissance, les prémices du salut.

Quoi d'étonnant ! Jean-Baptiste était la fin des ombres ou des figures et le point du jour de la vérité. Il était le lien qui, placé sur les confins de deux mondes, rattachait les temps anciens et les temps nouveaux. Le dernier des prophètes et le premier des apôtres, il était surtout la voix qui devait précéder la parole éternelle. *Vox clamantes in deserto.* Comment donc n'aurait-il pas reçu les premières effusions de la grâce et les premiers rayons de la lumière, puisque le premier il devait montrer du doigt celui qui était la grâce et la vérité : *Ecce agnus Dei.*

Seulement, Dieu, qui du haut du ciel envoie au plus ignoré des êtres de la création la goutte d'eau qui le féconde, ne pouvait-il pas de loin sanctifier Jean-Baptiste comme d'ailleurs il avait sanctifié le prophète Jérémie ? Oui, sans doute. Mais, il voulait

lui-même assigner à Marie la place qu'elle occuperait désormais dans l'économie du christianisme et nous enseigner que toute grâce, avant de tomber dans les âmes. passerait par les mains de sa mère.

« Jésus-Christ, dit un auteur fort peu suspect de fanatisme et d'exagération, veut que sa mère ait part à la naissance spirituelle de S. Jean, comme elle avait eu part au mystère de l'Incarnation. Et, comme S. Jean représente l'Église et tous les élus, puisqu'on ne peut parvenir au salut que par la voie de la pénitence qu'il a prêchée aux hommes, Jésus-Christ nous a montré par là que Marie coopère par sa charité à la naissance spirituelle de tous les élus et que, lorsqu'il les visite par sa grâce, Marie les visite par sa charité, en leur obtenant cette grâce par son intercesssion.

Assurément, c'est l'enfant Dieu, et lui seul, qui purifie son précurseur. Mais, n'est-ce pas Marie qui le porte, ce Dieu-Enfant, dans la maison de Zacharie ? N'est-ce pas à sa voix que Jean-Baptiste tressaille et qu'Elisabeth comprend les gloires de sa maternité ? N'est-ce pas elle qui, en gravissant les montagnes, trace la route où marcheront par la suite les conquérants des âmes et remplit ainsi la première les sublimes fonctions de l'apostolat ?

Le voyez-vous ce prêtre qui, tenant d'une main la croix et de l'autre le calice, traverse les mers, et jeté tout à coup au milieu des peuplades sauvages, franchit les collines, passe les torrents, s'enfonce dans les solitudes et cherche les brebis perdues dans les chemins les plus affreux du vice et de l'erreur ? Qu'est-ce que ce prêtre ? C'est un apôtre. Et lorsque le désert aura fleuri, selon la parole de nos livres sacrés, et lorsque du sang ou tout au moins des sueurs de l'apôtre aura surgi, comme les gerbes dans les sillons du laboureur, un peuple de chrétiens, on pourra très bien dire que l'envoyé de Dieu a converti les terres infidèles.

Tel est le rôle admirable de Marie dans la cité d'Hébron. Celui qui s'est enfermé dans son sein a dit de lui-même : J'ai apporté le feu sur la terre et je veux qu'il s'embrase : *Ignem veni mittere in terram et quid volo misi ut accendatur ?* Lève-toi donc, ô Vierge, lève toi et sans mesurer la distance, et sans craindre les pénibles sentiers, va porter ce feu aux âmes qui n'en connaissent point encore l'éclat et les ardeurs.

Et la Vierge s'est levée, et avec elle le salut entre dans la maison que sa visite éclaire et sanctifie, et depuis ce jour Marie n'a jamais cessé d'être, comme nous le chantons dans la liturgie, la mère de la grâce divine : *Mater divinæ gratiæ.*

Nous n'avons qu'un Sauveur ; disons-le bien haut afin que l'hérésie nous entende ; et ce Sauveur unique, c'est vous, aimable et

bien-aimé Jésus. Oui, c'est vous qui, armé de la croix comme David de sa fronde, avez terrassé le géant des enfers. C'est vous qui, avec le sang du Calvaire, avez guéri les blessures faites à l'humanité. C'est vous qui êtes la pierre fondamentale et tout édifice qui ne repose pas sur cette pierre doit tôt ou tard s'écrouler.

Mais, n'est-il pas rationnel d'admettre que Dieu dispense l'écoulement de la grâce à travers les âmes comme il en a fait jaillir la source ?

« Les dons du Seigneur, dit Bossuet, sont sans repentance; et puisque une première fois il a voulu que la volonté de la Sainte Vierge coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux hommes, ce premier dessein ne change plus et toujours nous recevons Jésus-Christ par la charité de sa mère. »

Cette doctrine si consolante amoindrirait-elle par hasard la dignité du Fils ? Il en est de la grâce comme des eaux intarissables qui entretiennent dans la nature la fraîcheur et la vie. Dieu seul les verse des nuages que sa Providence amène à l'horizon et il en remplit les gouffres immenses qu'il a creusés dans les flancs des montagnes. Puis, l'homme survient avec son travail, et aux eaux captives il trace des sentiers qui les amènent en ruisseaux dans les champs et en fontaines au milieu des cités.

Voilà bien la grâce. Elle a jailli sur le Calvaire au pied de la croix, et depuis dix-neuf siècles elle coule abondante comme un fleuve qui jamais ne s'épuise. Mais, comment se répand-elle dans l'Église pour en féconder les sillons ? Par quelles voies mystérieuses arrive-t-elle jusqu'aux âmes? La Vierge bénie, nous répond Benoit XIV, est le canal invisible qui va du ciel à la terre. Et un autre auteur ajoute : Dans les opérations de la grâce, la mère est toujours unie à son fils comme elle l'était dans la visite qu'elle fit à Elisabeth.

Si donc Jésus-Christ est la montagne fertile dont parle le prophète : *Mons coagulatus, mons pinguis.* Marie est le sentier qui de la base conduit jusqu'à la cime. Si Jésus-Christ est l'arbre, c'est Marie qui nous en cueille les fruits ; et enfin si Jésus-Christ est le ciel, Marie est la porte d'or par laquelle on entre au séjour de la gloire : *Janua cœli.*

La sagesse éternelle a réparé toutes les ruines conformément à l'harmonie ravissante du plan primitif afin que la vie, comme chante l'Église nous arrivât de la source d'où s'était échappée la mort : *Ut unde mors oriebatur inde vita resurgeret.* Or, que voyons-nous à la première page de la création ? Une femme qui est donnée à l'homme comme une aide destinée à propager le flot des générations en leur transmettant une double vie, la vie humaine qui devait les mettre en rapport avec le monde matériel, et la vie divine qui devait les rattacher directement à Dieu. Telle était l'har-

monie primitive. Adam et Eve, le père et la mère des vivants, les deux racines de l'arbre mille fois séculaire sous lequel l'humanité s'abrite, avaient reçu la mission de nous enfanter pour le temps et pour l'éternité.

Or, qu'advint-il? Vous le savez; immédiatement après la chute, la vie divine remonta d'où elle était descendue, elle remonta vers Dieu; il ne resta plus à l'homme que la vie naturelle et les générations sorties de lui reçurent en naissant le germe de la mort.

Franchissons maintenant les siècles; arrivons à l'heure si longtemps attendue où des abîmes de la miséricorde va surgir une nouvelle création. Dieu est-il seul à refaire son ouvrage et à reconstruire le temple qui s'était écroulé? A cette autre page de notre histoire apparaît encore une femme... c'est Marie... Et que fait-elle? Peuples, battez des mains, s'écrie l'Église dans un de ses cantiques, une vierge nous a rendu la vie : *vitam datam per virginem gentes redempta plaudite.*

Et, comment donc Marie, l'Eve de la nouvelle alliance, a-t-elle ramené la vie dans le monde où la première Eve avait introduit la mort? Est-ce uniquement en nous donnant le Sauveur?

Mais, si son intervention finit à la crêche, d'où vient qu'à sa prière, Jésus-Christ, aux noces de Cana, délie en quelque sorte sa puissance et devance l'heure de ses grandes manifestations? D'où vient qu'après l'avoir tenue à l'écart au moment du triomphe il l'appelle sur le Calvaire pour l'associer à ses immenses douleurs? D'où vient qu'en lui montrant les siècles du haut de la croix il confie à sa tendresse maternelle toutes les âmes dont il avait payé la rançon? *Ecce filius tuus.*

C'est que Marie est entrée dans le plan de la rédemption comme la mère de la vie qui d'un homme fait un enfant de Dieu. Et tandis qu'ici-bas la mère avec son dévouement vient en aide à toute la famille dont le père est par son labeur la providence et le soutien, elle, du haut du ciel, veille sur toutes les âmes qui sont le prix du sang divin, à chaque âme elle distribue la grâce ou la vie qu'elle puise aux fontaines du Sauveur, et si par la transmission de la nature humaine, dit S. Bernardin de Sienne, Eve est la mère de tous les hommes, Marie est par la communication de la grâce invisible la mère des élus.

Supposons que Marie n'ait aucune part dans le gouvernement des âmes, comment expliquer cette force secrète et cet instinct irrésistible qui poussent tous les peuples et tous les siècles à ses autels?

Comment se fait-il que l'Église l'appelle : le salut des malades : *Salus infirmorum;* le refuge des pécheurs : *refugium peccatorum;* l'étoile du nautonnier : *Stella matutina;* le secours des chrétiens : *auxilium christianorum?*

Eh quoi ! Marie n'est pas la dispensatrice des grâces, et pourtant, chaque fois qu'il s'agit d'attirer sur la terre les grâces du ciel, tous les yeux se tournent vers elle de la vallée des larmes.

Elle n'est pas la mère de la miséricorde, et cependant c'est auprès d'elle que nous nous réfugions lorsque, au retour de nos égarements, les vêtements en lambeaux, les pieds noircis par la poussière du chemin, nous voulons rentrer sous le toit paternel !

Elle n'est pas la médiatrice puissante, et après dix-neuf siècles de prières inutiles et de confiance trompée, nous allons encore lui demander des prodiges !

Laissons dire l'impiété railleuse, et sûrs d'être exaucés, allons à Marie. Quand la famine désolait l'Égypte, le peuple venait à Pharaon lui demander du pain, et Pharaon lui distribuait par l'entremise de Joseph le blé qu'il avait enfermé dans ses greniers. Eh bien ! Le froment qui nourrit les âmes, c'est la grâce ; le roi, c'est Dieu ; et Marie est le ministre puissant qui distribue aux âmes le froment de l'éternité. *Amen.*

Douxième jour

LE MAGNIFICAT

Magnificat anima mea Dominum.
Mon âme glorifie le Seigneur.

Que répond Marie à la salutation glorieuse d'Elisabeth ? Accablée sous le poids de la reconnaissance, elle entonne un cantique de louanges que S. Ambroise appelle l'extase de son humilité, et de son cœur brûlant d'amour s'échappe ce cri d'enthousiasme :

Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur.

Parcequ'il a regardé la bassesse de sa servante, toutes les générations me proclameront bienheureuse.

Le Tout Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint, et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur tous ceux qui le craignent.

Déployant la force de son bras, il a dispersé les orgueilleux, précipité les puissants du haut de leur trône et élevé les humbles et les petits.

Il a rassasié ceux qui avaient faim et jeté les riches dans l'indigence.

Il s'est souvenu d'Israël son serviteur, selon la miséricordieuse

promesse qu'il fit autrefois à nos pères, à Abraham et à sa postérité.

La voilà l'hymne de la Vierge? Et cette hymne où semble avoir passé tout le souffle prophétique de David, son royal ancêtre, l'Église l'a placée dans sa liturgie, et le prêtre la redit chaque jour à l'office du soir, et le Dimanche, sur tous les points de l'espace et dans tous les temples du monde catholique, au milieu des parfums de l'encens, et en face de l'autel resplendissant de lumière, des milliers de voix chantent en chœur la parole inspirée : *Magnificat anima mea Dominum.*

Qu'est-ce donc que ce cantique si riche de magnificence et de poésie? C'est tout à la fois un chant de reconnaissance et une vision de l'avenir ou mieux une histoire anticipée du règne de Jésus-Christ à travers les siècles.

Mon âme glorifie le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum.* Mon esprit a tressailli de joie : *Et exultavit spiritus meus.* Et pourquoi ces transports? Pourquoi cette allégresse qui jaillit de son cœur comme le flot trop à l'étroit dans sa source? Quelle est la pensée qui tire de ses lèvres comme d'un instrument sonore, harmonieux, les plus sublimes accents qu'ait jamais entendus la terre? C'est que le Tout Puissant a fait en elle des choses si grandes qu'il a dû déployer toute la force de son bras : *Fecit mihi magna qui potens est.*

Quoi de plus juste? N'est-ce pas Dieu qui l'a prédestinée, dans le plan de sa Providence éternelle, pour la revêtir de son humanité? N'est-ce pas Dieu qui, en la séparant de la corruption universelle, l'a placée à des hauteurs sublimes au dessus des êtres maculés et déchus? N'est-ce pas Dieu qui, la créant pour être sa mère, a mis dans cette arche sainte toutes les richesses du ciel?

Or, si le soleil doit bénir le Seigneur parce qu'il l'a revêtu de lumière, et les étoiles parce qu'elles resplendissent au firmament, et la terre parce qu'il a renfermé dans son sein fécond tous les germes de la vie : *Benedicat terra Dominum.* Chante, ô Vierge, chante tes gloires et tes grandeurs. N'es-tu pas le ciel sans nuages où s'est enfin levé le soleil de justice? N'es-tu pas l'étoile radieuse qui précède l'astre du jour? N'es-tu pas la terre bénie, le nouvel Eden au milieu duquel va s'épanouir brillante sur sa tige la fleur suave de Jessé? et la Vierge chantait : *Magnificat anima mea Dominum.*

Anges du paradis, quittez vos lyres; Séraphins, suspendez vos concerts; terre, silence. Ecoutons la douce voix de la colombe qui retentit pour la première fois dans la vallée des larmes. *Vox turturis audita est in terra nostra.* Marie est l'écho du Verbe qui parle dans son cœur, c'est la harpe qui résonne sous le souffle de l'Esprit-Saint, et jamais langue aussi pure n'a célébré la

miséricorde et la puissance du Seigneur : *Fecit mihi magna qui potens est.*

Il semble que tous les prodiges opérés dans son âme auraient dû l'éblouir; mais elle sait que Dieu a donné les feuilles à la tige, les fruits à l'arbre et le parfum au calice de la fleur. Elle sait qu'au jour de la création, avec la même fange, Dieu a fait la pierre oubliée dans le lit du torrent et le diamant qui brille sur la tête des rois. Elle sait qu'en face de Dieu, l'être des êtres, toute gloire humaine pâlit comme l'étoile quand le soleil se lève... et alors, l'entendez-vous s'écrier ? Il a regardé la bassesse de sa servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Quelle parole étonnante ! Elle l'avait dite à l'ange qui lui apportait le message du ciel, et aujourd'hui, non plus dans la solitude de Nazareth, mais en face des siècles qui l'écoutent, elle proclame de nouveau son néant : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Et de la sorte, elle condamne les orgueilleux et les ingrats. Les orgueilleux, qui sont-ils ? Ce sont les hommes qui, s'attribuant les biens de Dieu, s'en font un piédestal pour grandir leur petitesse. C'est le savant qui se prévaut de la science, le riche de son or, l'ambitueux des faveurs que lui a prodiguées la fortune. C'est tout homme qui volontiers dirait comme un certain roi de Babylone : moi, j'ai trouvé toutes les enigmes qu'a posées la nature à mon intelligence. Moi, j'ai amassé ces capitaux qui sont le fruit et le salaire de mes labeurs. Moi, j'ai tressé la couronne qui reluit à mon front. Moi, je me suis fait ce que je suis : *Ego feci memetipsum.*

Ceux-là oublient la parole de nos livres sacrés : Pourquoi t'enorgueillir toi qui n'es que cendre et que poussière ? *Quid superbis, terra et cinis;* et encore : qu'y a-t-il dans ton être qui ne vienne de Dieu ?

Et les ingrats ? Eh bien ! J'appelle ingrat celui qui vivant du matin au soir, tout le long de son chemin, sur les fonds inépuisables de la Providence, ne lui dit point merci, et plus encore celui qui de ces dons divins se fait un instrument de vice ou de plaisir.

Il est raconté dans le saint Évangile que, dix lépreux ayant été guéris miraculeusement, un seul vint se prosterner aux pieds du Sauveur et lui dire avec des larmes de joie toute sa reconnaissance. Et le Sauveur le regardant poussa cette plainte amère : les autres, où sont-ils ?

Lorsque de son trône Dieu contemple ces millions d'hommes et surtout de chrétiens qui marchent à la lumière de son soleil, se nourrissent des fruits de sa terre et récoltent dans les sillons de la vie ce que lui-même a semé, combien en compte-t-il qui, tombant à genoux, lui chantent comme l'humble Vierge de Nazareth ? Vous avez fait pour moi de grandes choses : *Fecit mihi*

magna qui potens est. Combien sont-ils ceux qui glorifient le Seigneur et tressaillent d'allégresse au souvenir de ses bienfaits?

Hélas! la foule passe comme passe le flot qui court dans ses deux rives sans jamais se demander d'où sa source jaillit. Elle se presse, elle se tourmente, elle s'agite comme les vagues au gré du vent qui les soulève... et au milieu de cette agitation tumultueuse quels cris entendez-vous? Des cris de tristesse ou de joie, des cris de triomphe ou de désespoir, des cris de fêtes ou de deuil... mais, en dehors de nos temples où la voix de l'orgue se mêle à la voix des lévites, y a-t-il beaucoup d'âmes qui chantent avec la Mère de Dieu, aux heures les plus diverses de la vie, le magnificat de la reconnaissance?

Prenons garde. L'ingratitude est un vent brûlant qui tarit les sources de la grâce, et si Dieu n'a pas assez de bénédictions, dans les trésors de son amour, pour en enrichir les âmes qui répondent à ses bienfaits par des hymnes de louange, que deviennent les orgueilleux et les ingrats? Marie va nous l'apprendre dans la seconde partie de son cantique.

Placée entre les deux âges de l'humanité qu'elle domine de toute sa hauteur prophétique, elle plonge son regard dans l'avenir et que voit-elle? Elle voit les puissants renversés de leurs trônes : *Deposuit potentes de sede;* et les humbles, et les petits élevés en gloire: *Et exaltavit humiles.* Elle voit les pauvres comblés de biens : *Esurientes implevit bonis;* et les riches appauvris : *Et divites dimisit inanes;* et découvrant dans les destinées de l'univers sa propre destinée, elle se voit elle-même, l'inconnue, l'oubliée, entourée d'un culte populaire et d'un amour universel : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Et qu'est-ce que cette prédiction? C'est toute l'histoire de Jésus-Christ étendant son règne à travers les âges et les peuples en confondant l'orgueil par la folie de la croix.

Quelque part qu'il se présente avec son Évangile, Jésus-Christ rencontre fatalement l'orgueil du cœur, l'orgueil de l'esprit et l'orgueil de la force. Depuis son apparition dans le monde, il est en lutte avec cette puissance trois fois satanique, et il faudrait dérouler sous vos yeux toutes les annales de l'Église pour vous dire ce que la vérité a dû livrer de combats et répandre de sang pour s'emparer des âmes.

Au jour de la Passion, l'orgueil du cœur, c'était le voluptueux Hérode; l'orgueil de l'esprit, la synagogue avec ses docteurs, et la force, le peuple qui demandait la mort du Juste à grands cris. Plus tard l'orgueil du cœur s'est appelé Mahomet ou Luther; l'orgueil de l'esprit, Arius ou Voltaire, et la force, tout persécuteur, tout Tibère ou Néron qui s'est armé du glaive. Aujourd'hui, l'orgueil du cœur c'est cette corruption qui a desséché dans la

société toutes les sourc s de la vie, l'orgueil de l'esprit c'est la science qui avec les découvertes modernes se flatte de démolir jusqu'à la dernière assise l'édifice de la foi, et la force c'est le nombre qui ne veut plus de Dieu.

Or, comment Jésus-Christ a-t-il vaincu cet ennemi formidable ? Est-ce avec la parole qui s'impose à la multitude et se fait applaudir ? Est-ce avec l'épée qui brise les nations et déplace leurs frontières ? Est-ce avec l'habileté qui déjoue tous les complots et démolit sans secousse et sans bruit les obstacles qui devaient l'arrêter dans sa marche ?

« Où sont les sages ? disait S. Paul. Où sont les docteurs ? Où sont les profonds penseurs de ce siècle ? Dieu a convaincu de folie la sagesse de ce monde. Il a choisi ce qui était réputé fou pour confondre les sages et les faibles, pour jeter à terre les puissants, et ce qui n'est pas pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui : *Et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

Voilà bien Jésus-Christ s'en allant à la conquête des âmes. Aux savants qui repoussent sa doctrine il envoie pour les amener à la vérité quelques pêcheurs ignorants qu'il avait arrachés à leurs barques. A la force qui fait trembler le monde il oppose, pour la briser, des vierges et des enfants, et devant la corruption qui roule si librement sa fange il plante, pour en arrêter le flot... quoi donc ? Une croix de bois !

Et, chose incroyable ! Toutes les passions, même les plus terribles, ont été vaincues et le cœur humain dompté par la grâce a trouvé dans sa défaite des attraits et des énergies qui l'ont élevé jusqu'à Dieu.

Les savants ont été vaincus, et l'Évangile avec ses dogmes incompréhensibles et ses mystères obscurs est devenu le symbole des nations.

La force a été vaincue, et l'arbre divin, au lieu de tomber sous les coups de la hâche, n'a fait que pousser des racines plus profondes et des jets plus vigoureux : *Dispersit superbos : Deposuit potentes de sede.*

Cette lutte va se perpétuant dans l'histoire, et toujours ce sont les mêmes triomphes, et toujours Dieu rassasie avec sa grâce, son amour et sa vérité les âmes qui ont faim et soif de lumière et de justice : *Esurientes implevit bonis ;* et celles qui se confient dans leurs vaines pensées, il les abandonne à des passions contre lesquelles leur volonté se brise, à des désirs qui jamais ne s'apaisent et à des déceptions qui tourmentent et attristent la vie : *Et divites dimisit inanes.*

Et les humbles, qu'en a-t-il fait ? Les humbles, les pauvres, les méconnus, tous ceux que le monde méprise, il les a couronnés

de gloire et d'honneur et leur a dressé un trône avec le respect et la vénération des peuples : *Et exaltavit humiles.* Et chaque fois qu'un homme s'abaisse, aussitôt Dieu le relève et le grandit. C'est François d'Assise, c'est Germaine Cousin, c'est Joseph Labre, et l'Église ne sait plus quelle fête inventer pour glorifier devant les hommes tous ces petits qui n'ont aspiré qu'à descendre : *Et exaltavit humiles.*

Faut-il, d'ailleurs, un autre exemple que celui de la Vierge Marie ? Le Seigneur, disait-elle, a daigné regarder la bassesse de sa servante et voilà pourquoi tous les siècles apporteront à mes autels la louange et l'amour : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

N'êtes-vous pas frappés de la sublime audace d'une telle prophétie faite à de telles heures, sur des lèvres aussi modestes et dans une si simple entrevue ? Comment ? Marie est inconnue de la terre entière ; quoi qu'il y ait du sang royal dans ses veines, sa race est une race déchue ; le spectre est sorti de Juda, Israël vaincu n'a plus de rois et de la gloire de ses ancêtres il ne reste à cette vierge de seize ans qu'un lointain souvenir.... et pourtant elle ose affirmer que son nom traversera les âges et que toutes les langues chanteront ses grandeurs : *Beatam me dicent omnes generationes.*

L'oracle s'est-il accompli ? Marie est-elle exaltée ? Son culte vit-il dans le cœur de tous les peuples ? Son nom est-il redit par tous les échos de l'univers ?

Elisabeth s'écrie la premiere après l'ange du ciel : Vous êtes bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.* Et depuis que la mère du Précurseur, a entonné ce cantique au sommet des montagnes de la Judée, pouvez-vous compter toutes les voix de la terre qui ont envoyé à Marie la même bénédiction ? Ce concert où le bégaiement de l'enfant au berceau se mêle à la parole expirante du vieillard a-t-il été jamais interrompu ? S'est-il trouvé, dans la durée des siècles un instant, même dans le silence des nuits, où quelque âme n'ait murmuré tout bas le salut de l'Archange ? *Benedicta tu in mulieribus.* Ne voyez-vous pas, au contraire, que son culte va toujours grandissant, qu'il s'épanouit à travers l'histoire en prenant à chaque époque quelque forme nouvelle et qu'il remplit aujourd'hui l'univers ? *Beatam me dicent omnes generationes.*

C'est le triomphe de son humilité. Que ferons-nous donc pour incliner vers nous le ciel ? Nous nous abaisserons comme Marie, nous proclamerons à haute voix que nous sommes les débiteurs de la divine Providence, et quoiqu'il nous arrive dans la vie, infortune ou bonheur, joies ou tristesses, nous redirons au fond du cœur : *Magnificat anima mea Dominum. Amen.*

Treizième jour.

VOYAGE A BETHLÉEM

Non erat eis locus in diversorio.
Il n'y avait point de place pour eux dans les hôtelleries.

La Providence gouverne le monde par des lois mystérieuses, et il n'est pas jusqu'aux passions des hommes qui ne servent ses desseins.

Les prophètes avaient annoncé que le Messie naîtrait à Bethléem si bien nommé la maison du pain, puisqu'il devait nourrir les siècles du pain de sa doctrine et de sa chair adorable cachée sous les voiles du pain eucharistique.

Pour accomplir cet oracle sacré que fera Dieu? Il va remuer le monde, et le monde, ne découvrant pas le doigt de Dieu dans ce mouvement universel, n'y verra que la politique et l'orgueil d'un César.

En ce temps-là, dit le saint Évangile, parut un édit de l'empereur Auguste qui ordonnait le dénombrement des habitants de toute la terre. Le premier dénombrement se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie, et comme chacun devait être inscrit dans la ville dont il était originaire, Joseph, descendant de la maison et de la famille de David, alla de Galilée en Judée, de la ville de Nazareth à celle de David qui se nommait Bethléem, avec Marie son épouse qui était à la veille d'enfanter : *Ascendit autem et Joseph de civitate Nazareth in civitatem David quæ vocatur Bethléem, ut profiteretur eum Maria desponsata sibi uxore pregnante.*

Suivons des yeux du cœur l'humble Vierge se dirigeant avec son chaste époux vers la cité lointaine où l'esprit de Dieu les conduit.

Tous les chemins sont encombrés par la foule, et dans cette foule distraite personne ne se doute qu'avec nos deux saints voyageurs pauvres et fatigués passe le Désiré qu'attendent les nations. Mais, vous étiez-là, Anges du ciel ; et vous comptiez tous leurs pas, et vous recueilliez toutes leurs paroles, et vous adoriez en silence le Verbe qui, semblable au soleil levant, allait bientôt percer la nue, et vous contempliez avec admiration sa jeune mère dont rien n'effrayait l'amour et ne troublait la paix.

Et pourtant, c'est l'hiver, la saison est rigoureuse, la route sera pénible ; et puis, à Nazareth, Joseph travaille et son travail les nourrit. A Bethléem, sous quel toit iront-ils s'abriter? Et si l'enfant qu'elle porte vient à naître durant les jours de l'absence,

loin de la famille et des amis, pourra-t-elle, étrangère, inconnue, lui trouver un berceau?

C'est ainsi qu'aurait raisonné la prudence humaine. Mais la foi et l'amour s'abandonnent à la Providence comme l'enfant à sa mère, comme l'aveugle à son guide, comme le passager au pilote qui oriente le navire vers le port. Qu'importe que l'éclair sillonne l'horizon, que le vent siffle dans les cordages et que les vagues menaçantes bondissent par dessus le navire comme pour l'engloutir. Le pilote dirige la voile et le gouvernail; cela suffit, et le passager dort tranquille au bruit de la tourmente.

De même, toute âme qui a mis sa voile entre les mains de Dieu. Les événements les plus inattendus traversent son existence et déconcertent tous ses plans. Pourquoi cette épreuve qui tout à coup vient assombrir le ciel? Pourquoi ces espérances qui s'écroulent au moment où l'édifice touchait à son couronnement? Pourquoi ces ingratitudes ou ces trahisons qui désenchantent le cœur et l'emplissent d'amertume? Pourquoi ces délaissements de la grâce où il semble que la volonté, sans appui, va succomber dans la lutte? C'est un mystère.

Mais, sous les voiles du mystère, l'âme découvre Dieu qui fait tout mouvoir à son gré pour l'exécution de ses plans éternels; et alors, que le ciel se couvre de nuages, que le sol tremble, que les créatures l'abandonnent, qu'autour d'elle il n'y ait plus que des ruines... humble et soumise, elle suit sans aucune défiance la main invisible qui la conduit.

Voilà Marie. Hier, l'ange Gabriel lui a fait de la part de Dieu une révélation aussi étrange qu'elle était pleine de grandeurs, et elle a cru cette parole incompréhensible. Aujourd'hui, lorsqu'il lui faudrait attendre dans le calme de la solitude l'heure si proche de la Promesse, survient un édit qui la condamne à un départ précipité... C'est toujours Dieu qui parle... et Dieu, s'il le veut, ne peut-il pas aplanir devant elle les montagnes, combler les vallées, détourner les torrents et commander à ses anges de la porter sans fatigue sur leurs ailes? Laissons-la donc obéir.

Que se passa-t-il pendant ce voyage vers la cité de David? « L'âme, dit S. Bernard, est portée par celui qu'elle porte et ailleurs il est écrit : L'amour rapproche les distances et jette un pont sur les abîmes qu'il semblait impossible de franchir. Or, de Nazareth à Bethléem, Marie porte Jésus; et Jésus, c'est la toute puissance qui tient les mondes suspendus dans l'espace. Serait-il incroyable que, mettant sa puissance au service de sa mère, il lui ait adouci les fatigues du chemin?

Et, s'il n'a rien fait pour abréger ou pour aplanir ses sentiers, Marie! c'était l'amour... et l'amour a-t-il peur du travail? Compte-t-il les sueurs? Mesure-t-il la longueur de la route? Il

donne des ailes, dit un pieux auteur : *Amans volat ;* et soulevée de terre, la volonté plus hardie que l'oiseau planant dans les airs ne rencontre aucune cime qu'elle ne puisse franchir.

Ainsi portée ou par l'amour ou par la main invisible de Dieu, Marie arrive à Bethléem. Si elle était entrée dans l'antique cité des rois, entourée du faste qui annonce la richesse, toutes les maisons se seraient ouvertes pour lui offrir l'hospitalité. Mais, elle est pauvre, Joseph est un ouvrier ; et les voyez-vous s'en aller de porte en porte, tout couverts de la poussière du chemin... et personne qui consente à les accueillir.

O Bethléem, ne sais-tu pas ce qu'a dit le prophète, que de tes murs sortirait le salut d'Israël : *Ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israël ;* Eh bien ! Le salut ! Le voilà ! Prépare donc un triomphe à celui qui vient à toi comme le Béni du Seigneur : *Benedictus qui venit ;* et chante à sa mère comme autrefois à Judith : Vous êtes la gloire de Jérusalem : *Tu gloria Jérusalem* ; vous êtes la joie d'Israël : *Tu lætitia Israël ;* Vous êtes l'honneur de votre peuple : *Tu honorificentiæ populi nostri.*

Mais, il était pareillement écrit que le Messie viendrait au milieu des siens et que les siens ne le connaîtraient pas... et au terme de ce pénible voyage, devant la mère et l'enfant aucune porte ne s'ouvre : *Non erat eis locus in diversoris.*

Cela nous étonne, et cependant après dix-neuf siècles de catholicisme pendant lesquels l'Évangile a pénétré forcément les institutions et les mœurs, si Jésus-Christ descendait visiblement dans nos rues où les passions et les intérêts se heurtent et s'il frappait à chacune de nos portes... voyons... quelle est celle qui s'ouvrirait ?

Est-ce la porte de l'impie qui, rejetant la foi de son baptême, s'est écrié, dans le délire de l'orgueil ou la dépravation du cœur il n'y a point de Dieu.

Est-ce la porte du libre-penseur qui, aveuglé par la haine, a banni tout signe religieux de son existence et n'en veut plus ni au berceau de ses nouveaux-nés, ni au chevet de ses mourants, ni à la tombe de ses morts ?

Est-ce la porte de l'indifférent qui, tout aux affaires ou aux plaisirs, ne comprend pas quelle place Dieu pourrait occuper dans sa vie ?

Qui ouvrirait à Jésus-Christ ?

Est-ce l'orgueilleux qui, renfermé en lui-même dans une complaisance lâche et une satisfaction insensée, s'admire, s'exalte et finit par s'adorer ?

Est-ce l'homme qui, livré aux souffles de la cupidité, ne voit plus que la matière et se faisant de l'argent ou de l'or un fétiche, prosterne au pied de cette idole tout ce qu'il pouvait avoir de grandeurs?

Est-ce le voluptueux qui, se détachant de Dieu, retombe sur lui-même, et de chute en chute, à force de descendre, arrive aux derniers abîmes de la dégradation?

Et nous, aurions-nous hâte d'accueillir Jésus-Christ comme on accueille un ami fidèle, à l'heure du retour? Mais, il frappe, le Sauveur aimable, et il nous déclare dans le saint Évangile qu'il n'est occupé qu'à frapper à la porte des cœurs : *Ecce sto ad ostium et pulso*. Ecoutez bien.

Cette parole qui, mille fois entendue c'était évanouie dans l'espace et qui aujourd'hui s'obstine à vous poursuivre comme un écho qui ne veut pas se taire! c'est Dieu qui frappe : *Ecce sto ad ostium et pulso*.

Cette voix qui, montant des dernières profondeurs de l'âme, vous reproche vos défaillances et vous appelle à des luttes et à des sacrifices dont la seule pensée vous effraie! C'est Dieu qui frappe : *Ecce sto ad ostium et pulso*.

Ce coup inattendu qui a fait tomber de vos mains la coupe dont vous respiriez les parfums enivrants! c'est Dieu qui frappe : *Ecce sto ad ostium et pulso*.

Il frappe au cœur du pécheur par le remords qui s'attache à son âme et trouble la joie de ses fêtes et le calme de ses nuits.

Il frappe au cœur de l'impie par le spectacle des vertus chrétiennes qui dépassent les forces humaines et trahissent ainsi l'action de sa puissance.

Il frappe au cœur de l'indifférent par des secousses providentielles où disparaît la main de l'homme, et au cœur du juste il frappe par les inspirations de la grâce qui met dans son âme des élans généreux et l'attire vers les plus hauts sommets.

Mais, l'impie le repousse, le pécheur refuse de l'entendre, l'indifférent lui répond : tu reviendras demain, et le juste lui-même, combien de fois laisse-t-il Jésus-Christ à la porte du cœur où germent des désirs qui jamais ne s'épanouissent : *Non erat eis locus in diversoris*.

Ne trouvant aucun asile dans Bethléem où les étrangers étaient accourus de toutes parts, Marie et Joseph durent donc se retirer, hors de la ville, dans une grotte qui abritait les bergers et les troupeaux pendant les nuits d'hiver.

Eh quoi! Les rois habitent dans des palais dont les marbres richement ciselés sont tout ruisselants d'or. Les riches ont des demeures qui éblouissent par la magnificence et les splendeurs du luxe. Le pauvre lui-même a son toit qu'il peuple de rêves et de souvenirs. Et Marie, pour se reposer des fatigues du voyage, n'a qu'une étable ouverte à tous les vents! Et Dieu qui a placé son trône au milieu des nuées resplendissantes est forcé de descendre dans ce réduit abandonné!

Quelle nouvelle épreuve pour la foi de cette mère ! Il y a neuf mois à peine l'ange lui disait : l'enfant qui naîtra de vous sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut ; Dieu lui donnera le trône de David, il règnera dans la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin. Et la voilà sur le seuil d'une étable !

Les prophètes avaient aussi annoncé qu'il serait grand, qu'il serait fort, qu'il serait le prince de la paix, l'ange du grand conseil, le père du siècle futur, ils avaient prédit que toutes les nations lui seraient données en héritage, que devant lui les rois se prosterneraient pour baiser la poussière, qu'à son nom tout genou fléchirait au ciel, sur la terre et dans les enfers, et ce désiré des peuples, et ce Dominateur des nations va naître dans la plus affreuse indigence !

N'importe. La foi de Marie n'en est point ébranlée. Peut-être que pour la consoler Dieu lui montra l'avenir ; et qu'était-ce que cet avenir ? C'étaient les générations chrétiennes qui accouraient à l'étable comme au berceau, d'où la foi s'est levée sur le monde C'étaient l'Europe qui s'ébranlait, les nations en armes qui passaient les mers pour défendre la crèche du Sauveur et l'arracher aux mains des infidèles. C'étaient les lampes d'or qu'avaient envoyées les rois, et les rois eux-mêmes agenouillés, selon la parole du prophète, à la place désormais sacrée où naquit l'Enfant-Dieu.

Et voilà ce que deviennent l'intelligence et le cœur lorsque l'âme s'ouvre enfin à la grâce.

Hier, l'intelligence n'était que ténèbres. De même qu'au sein de la nuit obscure le voyageur s'égare dans des chemins que rien n'éclaire, l'homme dont la grâce n'illuminait pas les sentiers, se perdait dans les systèmes absurdes et les folles utopies de la libre-pensée. Mais, la grâce est venue, et la grâce, c'est la lumière, et à cette lumière d'en haut, les ombres se sont dissipés et l'incroyant, revenu de ses erreurs, a salué avec des transports d'allégresse la vérité qu'il ne connaissait pas.

Hier, la volonté déracinée s'inclinait sans aucune résistance sous tous les souffles de la conviction. Et aujourd'hui, d'où vient qu'elle brave toutes les tempêtes et que les séductions les plus irrésistibles ne peuvent pas l'ébranler ? C'est que la grâce a franchi les avenues de l'âme que gardaient les passions, et la grâce, c'est la force.

Hier, le cœur ravagé par le vice comme un champ que traverse le fleuve débordé était pauvre, plus pauvre que l'étable de Bethléem, et l'on aurait dit un sanctuaire en ruines ou bien encore une ville prise d'assaut et dévastée par le vainqueur. Voyez-vous aujourd'hui la riche maison qui se lève et le désert devenu comme une plaine féconde où chaque vertu donne sa

fleur? Voyez-vous le temple rajeuni et la cité debout sans que paraisse une seule brêche? La grâce victorieuse s'est emparé du cœur, et la grâce, c'est la vie.

Qui n'a point vu ces merveilles? Elles reviennent à toutes les pages de l'histoire des saints. Le cœur sans Dieu; quelle pauvreté! quelle étable! Rappelez-vous Madeleine et les scandales de Jérusalem, Augustin et les erreurs de sa jeunesse; ou pour mieux dire, rappelez-vous tout homme qu'ont emporté loin de Dieu le vice et l'impiété comme la tempête emporte le navire loin du port, et vous aurez Bethléem avant la nuit solennelle où naquit le Sauveur.

Mais, Bethléem sanctifiée par la présence visible de Dieu, c'est l'illustre pénitente que le repentir pousse au fond d'un désert, c'est le pontife qui, revenu à la foi de sa mère, met à la défendre toute la puissance de son génie, c'est l'orgueilleux qui s'abaisse, le voluptueux qui triomphe de la chair, l'avare qui brise son veau d'or, c'est n'importe quel pécheur qui adore le lendemain ce qu'il brûlait la veille.

Ouvrez donc à Jésus-Christ et à sa sainte mère afin qu'il ne soit point dit de vous comme de Bethléem, la ville inhospitalière : *Non erat eis locus in diversoris.* De son côté, Jésus-Christ nous ouvrira son cœur, et Marie, à l'heure de la mort, vous ouvrira le ciel. *Amen.*

Quatorzième jour.

LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR

Et peperit filium suum et pannis eum insolvit et reclinavit eum in præsepio.

Elle enveloppa de langes son nouveau-né et le déposa dans la crêche.

Il était dit dans nos livres sacrés : Lorsque toute la création fera silence et que l'astre des nuits sera parvenu au milieu de sa course, votre parole puissante descendra, Seigneur, de son éternité.

Or, la voici cette nuit à jamais mémorable qui devait être, selon la parole du prophète, plus brillante, plus lumineuse que le jour : *Et nox sicut dies illuminabitur.*

Marie, adorant au fond du cœur les desseins de la Providence est entrée sans plainte, sans murmure, dans l'étable de Bethléem.

C'est le vingt-cinq décembre et l'an quatre mille quatre de la création du monde. Au dehors, pas de bruit, la ville sommeille, le firmament rayonne, il semble que les étoiles n'ont jamais eu tant de splendeur, et l'on dirait qu'au plus haut des airs chantent des voix inconnues à la terre. Les temps sont accomplis. Recueillons-nous.

La Vierge a été ravie par l'amour dans une extase sublime et au terme de cette contemplation pendant laquelle son âme s'était élevée jusqu'au ciel, nous avions un Sauveur : *Natus est vobis hodie Salvator.*

Accourez, ô brûlants Séraphins, prenez vos harpes et vos lyres et saluez par des concerts d'allégresse l'enfant qui nous est envoyé. Et tandis que les célestes phalanges entonnent au dessus de la crèche l'hymne de la gloire et de la paix : *Gloria in excelsis Deo ;* Marie prend Jésus dans ses bras, elle l'enveloppe de langes : *Pannis eum involvit ;* elle le couche sur la paille : *Reclinavit eum in præse pie ;* et tombant à genoux, l'entendez-vous s'écrier : Comment vous nommerai-je, ô merveilleux enfant? Faut-il vous appeler mon fils ? Mais, vous êtes le Verbe que les anges contemplent aux siècles éternels. Faut-il vous appeler mon Dieu ? Mais, vous êtes la chair de ma chair, vous êtes mon sang et ma vie. Faut-il vous appeler une simple créature ? Mais, les prophètes ont annoncé que vous étiez le maître de la terre et des cieux. O contraste ineffable ! Le ciel est votre trône, et je vous berce sur mes genoux ! D'une main vous portez l'univers, et je vous tiens tout petit sur mon cœur ! Vous donnez à l'homme le pain qui le nourrit, et moi, je vous donne mon lait !

Quelle scène ravissante ! Marie couvre son enfant de ses chastes baisers et de ses douces larmes et sachant très bien que Dieu est là caché sous la faiblesse et l'indigence, elle l'adore. Elle adore la puissance et la grandeur anéanties. Elle adore l'amour qui, pour attirer l'humanité craintive, prend les traits de l'enfance. Elle adore la justice qui, du ciel, précipite la grande victime sur la paille de la crèche, en attendant qu'elle la cloue sur la croix.

C'est la première adoration que reçoit l'Homme-Dieu en entrant dans la vie. Demain, les bergers viendront à l'étable et ils se prosterneront devant le Messie qui a voilé sa majesté sous des langes. Les mages viendront à leur tour et ils déposeront à ses pieds leurs riches diadèmes. Tout le long des siècles, le peuple chrétien courant à ses autels, lui brûlera de l'encens. Mais, que sont tous les hommages de la terre à côté des adorations que lui offrit sa mère dans son humble berceau ? Où trouver une humilité plus profonde, un amour plus ardent et plus pur et surtout une foi plus vive à la présence réelle du Sauveur?

Qu'est-ce, en effet, que ce petit enfant qui grelotte sur la paille glacée? Approchez-vous et regardez bien, c'est la faiblesse, la souffrance et la pauvreté. C'est l'homme, mais l'homme humilié, descendu au dernier degré de l'abaissement et n'ayant qu'une pierre pour y poser sa tête alors que les oiseaux sommeillent dans leurs nids. Quel est le signe extérieur qui nous révèle Dieu?

Où donc est cette puissance qui semait dans l'espace des mondes lumineux et creusait à la mer des gouffres infranchissables? Où est cette majesté qui ébranlait les montagnes et mettait en feu les cimes de Sinaï? Où est cette gloire dont le soleil éblouissant n'est qu'un pâle reflet? Et cette immensité plus à l'étroit dans nos horizons infinis que l'océan dans ses abîmes; et cette Providence qui se déverse à chaque heure sur tous les êtres de la création en richesses inépuisables... Tout a disparu, et qu'apparaît-il aux regards de Marie? Une étable, une crêche, un peu de paille, des langes, un enfant qui a déjà sa part des souffrances et des larmes!

Et malgré ces ombres à travers lesquelles ne perce aucun rayon qui annonce la divinité, Marie croit et elle adore. L'ange lui a dit : celui qui naîtra de vous sera le Fils du Très Haut: *Filius altissimi vocabitur*. Qu'importe que les apparences donnent à cette affirmation du ciel un étrange démenti! Qu'importent les nuages qui passent devant le soleil et voilent son éclat! Elle a la parole de Dieu, et cette parole lui suffit.

A trente-trois ans de là, Jésus-Christ qui s'était rapetissé à la crêche jusqu'à la taille d'un enfant, opérait un prodige plus incompréhensible.

« Vos pères, disait-il au peuple qui l'avait suivi dans le désert, ont mangé la manne et ils sont morts : *Patres vestri manducaverunt manna in deserto et mortui sunt*. Mais, moi je suis le pain vivant: *Ego sunt panis vivus*, et quiconque mangera de ce pain vivra pour l'éternité : *vivet in æternum*.

A ces mots, le peuple s'étonne; et le Sauveur d'ajouter : ma chair est véritablement une nourriture, mon sang est réellement un breuvage, et celui qui mange ma chair et celui qui boit mon sang a la vie éternelle: *Habet vitam æternam*. Et la foule lui répond, scandalisée de ce langage si clair et si précis! Comment nous donnerez-vous votre chair à manger et votre sang à boire? *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?*

Attendons. Nous sommes au cénacle, la veille de cette passion douloureuse qui devait se terminer au Calvaire. Jésus-Christ prend du pain, il le bénit et le distribue à ses apôtres en leur disant : Ceci est mon corps : *Hoc est corpus meum;* et bénissant le calice : buvez, leur dit-il, ceci est mon sang qui sera bientôt répandu pour le salut du monde : *Hic calix sanguinis mei.*

Le miracle était accompli ; et par une invention qui l'emporte sur toutes les autres inventions de son amour, Jésus-Christ s'était fait nourriture, il s'était fait breuvage et, descendant, plus bas qu'au jour de son incarnation, il avait caché sa gloire sous les apparences du pain.

La crèche, ! Le tabernacle ! De ces deux mystères, quel est le plus étonnant ?

A la crèche, il n'y a qu'un enfant étendu sur la paille, c'est vrai ; et si les anges, à l'heure de sa naissance, ne l'avaient point annoncé à la terre par de saintes harmonies, jamais personne n'aurait pu croire que cet enfant était Dieu.

Au tabernacle, je ne vois pas même l'humanité : *Latet simul et humanistas*. Dieu et l'homme se sont complètement effacés. Au lieu de la vie, c'est le silence et l'immobilité de la mort, et il ne faut rien moins que l'affirmation solennelle de l'Église et dix-neuf siècles de foi pour que je découvre l'homme et Dieu sous des dehors trompeurs.

A la crèche, quelque pauvres que soient les langes dont Marie a revêtu son Jésus, ce sont pourtant des langes.

Au tabernacle, y a-t-il réellement du pain ? Non. Dès que le prêtre a prononcé la formulesacramentelle, la substance du pain disparaît, et quoique les sens croient apercevoir et toucher du pain, il n'en reste que les espèces mystiques.

A la crèche, de célestes concerts chantent la gloire et la paix et une étoile plus brillante que les autres étoiles annonce à des rois venus des légions lointaines le berceau du nouveau-né.

Au tabernacle, en dehors des heures du sacrifice et des grandes solennités, toutes les voix se taisent ; on dirait le désert, et à la place de l'étoile qui resplendit au firmament, c'est la petite lampe du sanctuaire qui projette sur l'autel sa pâle et mystérieuse clarté.

A la crèche, le Sauveur n'est point seul. Près de lui, comme les séraphins de l'arche, se tiennent Marie et Joseph ; Marie, la foi, la pureté et l'amour ! Joseph, le dévouement et l'humilité !

Au tabernacle, quel abandon et quelle solitude ! « Les voix de Sion pleurent, disait autrefois un prophète, parce qu'on ne vient plus à ses solennités ses prêtres gémissent, ses vierges sont désolées et Jérusalem est plongée dans un océan d'amertume. » Or, l'Église n-a-t-elle pas à pleurer et le prêtre à gémir en voyant si peu, si peu d'adorateurs autour du trône eucharistique ?

Le peuple juif, infidèle à ses serments, avait oublié le Dieu qui l'avait tiré de la solitude et il se prosternait devant les idoles des nations étrangères. Seul, Tobie continuait à se rendre au temple de Jérusalem, remarque l'historien sacré, et dans cette immense défection, il ne cessait pas d'adorer le Seigneur.

Eh bien ! Après ces éclatantes manifestations de l'amour divin qui se nomment l'étable de Bethléem, le Cénacle et le Calvaire, où sont les âmes qui du tabernacle passent leur Thabor et ne veuillent plus descendre de la sainte montagne ?

Sait-on bien dans le monde passionné pour les affaires et les plaisirs que Jésus-Christ habite réellement au milieu de nos cités et qu'il réside jour et nuit sous sa tente royale ? Le sait-on ? Et, si le monde croit encore à la présence eucharistique, d'où vient que Jésus-Christ est seul ?

Lorsque par la voix de la cloche il appelle le peuple au pied de ses autels, combien sont-ils ceux qui lui répondent : nous voici ? A peine quelques âmes fidèles ; et le grand nombre, et l'immense majorité ne connaît plus le chemin qui conduit à nos temples.

Entrons dans la maison du Maître à ce moment qui suit le milieu du jour et qui précède son déclin, combien comptez-vous d'adorateurs devant le tabernacle ?

Hélas ! la foule se presse bruyante et tumultueuse dans la rue, elle va et vient comme le flux et le reflux de la mer. Et Jésus-Christ est seul !

Dans le palais des rois, de nombreux courtisans s'agitent autour de ces majestés de la terre qui s'enivrent des hommages de leurs adulateurs. Et Jésus-Christ est seul !

Les invités accourent aux salons du riche qui leur promet des fêtes et des concerts ; la bourse est envahie par les spéculateurs qui ont la soif de l'or ; les désœuvrés se précipitent au rendez-vous du plaisir ; et Jésus-Christ est seul !

Le pauvre, dans sa mansarde, a des enfants qui lui sourient ; le malade, sur sa couche, a des amis qui visitent sa souffrance, l'exilé lui-même rencontre parfois sur la plage étrangère quelqu'un qui lui parle de la patrie absente ; et Jésus-Christ est seul !

Oui, plus seul au tabernacle qu'il ne l'était à la crèche où Marie et Joseph, les yeux constamment fixés sur ce divin enfant, l'entourent à genoux de respect et d'amour. Et cependant, si la crèche est le prélude de l'amour divin, le tabernacle en est le dénouement sublime.

Jésus-Christ, venu dans le temps, est né une seule fois de la Vierge Marie. Et depuis la dernière Cène, tous les jours, au moment où s'offre le sacrifice eucharistique, le ciel s'abaisse au niveau de la terre et il naît en quelque sorte entre les mains du prêtre comme il naquit à Bethléem.

Jésus-Christ est né réellement en un seul lieu de l'univers et dans une humble bourgade de la Judée. Et le tabernacle, où est-il ? Quel est le coin de terre le plus ignoré du monde catholique où ne s'élève un temple, et dans ce temple un autel, et sur cet autel un tabernacle ? Et le Sauveur est là comme un prisonnier

enchaîné par l'amour. Il est dans la riche basilique dont la flèche dorée resplendit au soleil. Il est dans le modeste sanctuaire qui disparaît sous les branches touffues. Il est au milieu des grandes cités qui demandent aux arts des richesses et des chefs-d'œuvre pour orner sa demeure et là bas au fond de la solitude où le sauvage lui fait un dôme sacré avec les lianes du désert. Il est avec les nations qui acclament son règne et ne veulent d'autres lois que l'Évangile pour les guider dans la vie, et malgré leurs révoltes il reste avec les peuples qui le mettent à la porte de leurs institutions. Il y est pendant les heures du jour quand les voix du monde bourdonnent au dehors comme les abeilles dans leurs ruches, et il est encore pendant les nuits silencieuses où pas un léger bruit ne trouble le calme de la nature.

Et que fait-il dans sa prison eucharistique? A la crèche il se donna comme Sauveur : *Natus est vobis salvator*. Et au tabernacle, il se donne comme nourriture à toutes les âmes saintement affamées. Les bergers et les mages durent se contenter de l'adorer dans ses abaissements et ils n'emportèrent que son sourire. Mais, voyez-vous le tabernacle qui s'ouvre? Le prêtre a découvert le calice, il a pris dans ses mains l'hostie... et maintenant, approchez de la table sacrée, vous tous qui avez faim et soif, venez; riches et pauvres, justes et pécheurs purifiés par le repentir, venez sans crainte, et lorsque vous aurez mangé le pain du miracle figuré par la manne du désert, vous pourrez chanter avec le prophète : *Hæreditas mea præclara est mihi*. Où trouver un héritage plus magnifique que le mien? Le riche a de l'or, le savant a la science, les rois ont la couronne, quelques uns ont la gloire... et moi, j'ai Dieu,... je le porte dans mon cœur ; et tandis que dans le ciel les élus le contemplent face à face, moi, sur la terre je le mange et je le bois? *Hæreditas mea præclara es mihi!*

Comprenez-vous après cela l'indifférence, la froideur et l'oubli? Des chrétiens qui vivent à l'ombre de nos temples sans se douter que Dieu réside sous les voûtes du sanctuaire! Des chrétiens qui entrent dans nos églises comme dans la maison d'un étranger et ne saluent pas même l'hôte du tabernacle! Des chrétiens qui meurent d'ination lorsqu'ils ont à l'autel le pain qui donne la vie!

O Marie! obtenez-nous la foi vive à la présence réelle du Sauveur, obtenez-nous l'amour et faites que nous adorions Jésus Hostie comme vous avez adoré Jésus enfant. *Amen.*

Quinzième jour

LA PURIFICATION

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moïsi, tulerunt illum in Jerusalem.

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem.

D'après la loi de Moïse, toute femme, qui avait mis un enfant au monde, devait être séparée des choses saintes jusqu'au jour de sa purification légale qui était le quarante-unième après la naissance d'un fils, et le quatre-vingt-unième après la naissance d'une fille. Le temps écoulé, la mère se présentait au temple et elle offrait au Seigneur un sacrifice d'action de grâces et d'expiation. Comme holocauste de reconnaissance, c'était un jeune agneau ; comme expiation, une tourterelle ou bien une colombe ; et si elle était pauvre, seulement deux colombes ou deux tourterelles.

En souvenir de cette nuit mémorable pendant laquelle l'ange exterminateur avait frappé les premiers nés des Egyptiens sans toucher aux enfants des Hébreux, Dieu avait également ordonné à tous les Israëlites de lui consacrer les aînés de chaque famille qui pouvaient être cependant rachetés par cinq sicles d'argent, au poids du sanctuaire.

Ces deux lois obligent-elles Marie ?

Que les autres mères, au lendemain d'un enfantement douloureux, fussent purifiées par un rite sacré, je le comprends. Cette cérémonie religieuse leur rappelait que les souffrances de la maternité sont le châtiment du péché commis au paradis terrestre : *in dolore paries filios* ; qu'avec une vie souillée dans sa source, elles transmettaient à leurs enfants le germe de toutes les convoitises : *in peccatis concepit me mater;* et qu'au moment où Dieu met à leurs fronts le diadème des mères, elles perdaient aussitôt la couronne des vierges.

Mais, alors, ô Marie, pourquoi montez-vous les degrés du temple tenant d'une main votre enfant et de l'autre les colombes de l'holocauste et de l'expiation ? N'êtes-vous pas le sanctuaire auguste que le divin architecte a revêtu au dedans comme au dehors d'innocence et de sainteté ? N'êtes-vous pas la femme bénie entre toutes les femmes sur laquelle n'est point tombé l'anathème des premiers jours ? N'est-ce pas la vertu seule du Très-Haut qui par le plus étonnant de tous les miracles, a formé

l'humanité du Verbe dans votre sein virginal, sans que la main de l'homme parût dans ce chef-d'œuvre ?

Une vierge se purifier ! Mais blanchit-on la neige au sommet des montagnes ou le lis immaculé qui embaume les brises du matin ? Or, Marie n'est-elle pas plus blanche que la neige, plus immaculée que le lis ? Et, la maternité divine n'a-t-elle pas projeté une nouvelle lumière sur son âme sans tache, au lieu d'en voiler ou d'en ternir l'éclat ? *matris integritatem non minuit, sed sacravit.*

Et Jésus, et son fils, pourquoi l'offrir au Seigneur comme une simple créature et le racheter avec l'offrande des indigents ? O mère, avez-vous oublié qu'il est lui-même le roi des siècles et le créateur des mondes ? Ne savez-vous pas qu'il est venu dans le temps pour racheter de la servitude l'humanité déchue ? Et alors même que vous pourriez jeter dans la balance et la terre et le ciel, cela suffirait-il pour payer sa rançon ?

Il est vrai que la loi de la purification s'adressait à toutes les mères et que le peuple se serait étonné si Marie n'était pas allée, comme les autres femmes d'Israël, se prosterner en face du grand prêtre. Mais, elle n'avait qu'à se présenter sur le seuil du temple et à dire à la foule : il y a quatre mille ans que vous attendez le Messie promis à vos pères, eh bien ! regardez ce Messie figuré par les patriarches et annoncé par les prophètes, le voilà. Un ange, descendu du ciel, est venu à Nazareth m'annoncer que je serai sa mère, et je l'ai enfanté dans une étable, à Bethléem, et des voix célestes ont chanté sa naissance, et sous ses langes, des bergers ont reconnu leur Sauveur, et conduits à la crèche par une étoile mystérieuse, les rois des nations étrangères l'ont adoré dans son pauvre berceau.

A ces mots, qu'aurait fait le peuple ? Il aurait battu des mains, tressailli de joie, entonné le cantique de la reconnaissance, et prenant l'enfant des bras de la mère, il se serait écrié comme plus tard sur les chemins de Jérusalem recouverts de palmes et de rameaux fleuris : *Benedictus qui venit in nomini Domini;* béni celui qui aujourd'hui nous arrive au nom du Seigneur.

Il semble même que, si Marie pouvait cacher sa gloire et sa dignité de mère, il ne lui était pas permis de cacher la gloire et la dignité de son fils. Car enfin, elle seule connaît avec Joseph les merveilles qui se sont accomplies en secret, loin du regard des hommes, et, si elle se tait, comment saura-t-on que ce petit enfant est le fils de Dieu et non point le fils du charpentier ? Qui manifestera au monde cette lumière éternelle cachée sous des voiles obscurs ? Qui lui montrera sous des dehors si trompeurs l'Attente et le Désiré des nations.

Mais, impossible de révéler la grandeur de Jésus sans que la

foule proclame bienheureuse celle qui l'a porté : *Beatus venter qui te portavit.* Et, laissant à Dieu l'heure qu'il a lui-même choisie pour dévoiler ce grand, cet ineffable mystère, elle entre silencieuse dans le temple.

Parmi ce peuple dont elle traverse le flot, qui se doute des privilèges insignes dont elle est merveilleusement enrichie? Qui soupçonne, en la voyant passer, quelle est cette nouvelle création dont avait parlé le prophète: *Creavit Dominus novum super terram.* Le signe le plus éclatant de la puissance divine : *Ipse dabit vobis signum*; et la vierge qui, restant toujours vierge, doit enfanter l'Emmanuel : *ecce virgo concipied et pariet filium.*

Puisqu'elle offre sur l'autel le sacrifice et l'hostie de l'expiation, évidemment elle n'est qu'une femme en tout semblable aux femmes de Juda. Elle a donc sa part de la chute et de l'anathème, et l'enfant qu'elle a mis au monde n'est qu'un enfant d'Adam, conçu dans la déchéance et né dans la douleur.

C'est ainsi que, dans ce mystère de la Purification, en se soumettant aux plus humiliantes prescriptions de la loi, Marie rabat toutes ses grandeurs et immole toutes ses gloires.

Sa gloire! C'est la virginité qu'elle a promise au Seigneur dans la solitude et la ferveur du temple. Jeune, timide, elle ose parlementer avec un ange, refusant d'accepter le message divin si elle ne doit pas garder son pacte solennel. Et aujourd'hui, elle obéit à une loi faite uniquement pour les femmes que la nature, et non le miracle, a rendues fécondes.

Sa gloire! C'est la maternité divine; et aujourd'hui, tandis qu'elle offre son nouveau-né dont elle paie, à la façon des pauvres, la modeste rançon, personne ne peut se douter que son enfant est Dieu.

Sa gloire? C'est Jésus. Voilà son bien-aimé, son trésor, sa vie, son âme et son tout. Et, cette fleur détachée miraculeusement de sa tige, elle l'apporte aujourd'hui sur l'autel, en attendant que, trente trois ans plus tard, elle l'attache à la croix.

Que nous apprend donc l'auguste Vierge dans cette circonstance de sa vie si simple en apparence et si sublime en réalité? Est-ce l'obéissance à la loi divine? Est-ce l'humilité qui ensevelit dans le secret tout ce qui pourrait exciter l'admiration des créatures? Oui, sans doute, mais ce que je veux recueillir et admirer, c'est le sacrifice qui est le signe extérieur et le signe le plus authentique de l'amour.

Dieu n'impose qu'aux âmes d'élite les grandes immolations, et ce n'est qu'à certaines heures de la vie qu'il les appelle sur le Calvaire pour les clouer, comme victimes à la croix; mais, ce qu'il demande à chacun d'entre nous, écoutez-le : Si quelqu'un veut-être mon disciple, qu'il se renonce : *Si quis vult venire post*

me abneget semetipsum. Et, dans ces immolations journalières de toutes les convoitises qui sont le fond de la nature humaine consiste essentiellement l'amour.

Aussi lorsqu'il a voulu prouver au monde qu'il aimait l'homme quoique tombé si bas, Dieu ne s'est pas contenté d'envoyer devant lui ses prophètes et de nous dire par ses voyants : je vous aime comme la mère aime l'enfant de sa tendresse. Le voyez-vous descendre de son trône placé dans la lumière? Il vient à l'humanité pour guérir ses meurtrissures et consoler ses larmes, et à l'entrée de son chemin c'est le sacrifice de Bethléem, la crèche avec ses souffrances et ses humiliations. A l'autre extrémité que trouvez-vous? Les fouets de la flagellation, la couronne d'épines et la mort dans des douleurs que l'homme est impuissant à décrire. Et entre la crèche et le Calvaire il y a le sacrifice de l'autel qui se renouvelle à travers les siècles et qui est la manifestation permanente d'un amour infini : *In finem dilexit eos.*

Comment donc affirmerez-vous que votre cœur est à Dieu? Est-ce en lui disant de vos lèvres émues, prosterné devant le tabernacle ou au pied de la croix : Seigneur, je vous aime : *Domine, tu sui quia amo te.* Et je voudrais avec les débris de mon être vous élever un trône et un autel : *Eamus et nos ut moriamur cum eo.*

Dieu vous répond : puisque tu m'aimes, prends le glaive, gravis la montagne de l'holocauste et d'une main généreuse immole ton Isaac. Qu'est-ce que cet Isaac? C'est l'orgueil, l'amour-propre ou la vanité qui, plongeant ses racines sous terre, a fini par envahir toute votre existence. C'est l'imagination, cette folle du logis, qui, donnant à la vie des formes et des couleurs empruntées, se nourrit de chimères. C'est le corps qui, en attendant d'être réduit en poussière, s'attribue aux dépens de l'âme un culte fait de bien-être et de plaisirs, sinon coupables, tout au moins sensuels. C'est le monde qui tient votre volonté captive non pas avec des chaînes de fer, lourdes, humiliantes, mais avec des fils imperceptibles tressés avec l'or ou la soie. C'est la lâcheté du caractère, la légèreté de l'esprit, l'affection de la créature ou toute autre passion qui agite à son gré quelque fibre du cœur.

Il faudrait l'arracher, serait-ce avec des larmes, cette fibre en révolte et l'immoler généreusement à l'amour : *Magno corde et volenti animo.* Il le faudrait. Mais, entendez-vous la nature s'écrier : c'est impossible ; c'est trop difficile ; c'est trop dur. Et voilà des âmes qui, pour Dieu, n'ont pas la force de franchir un grain de sable, de détourner une goutte d'eau ou de soulever de terre une feuille desséchée.

Donnez-leur de longues lectures dans un livre de piété, des heures à passer dans le recueillement du sanctuaire, des com-

munions qui les ramènent chaque semaine à la table sacrée, des cérémonies qui les émeuvent, des fêtes qui parlent au cœur, mais, de grâce, pas de combats, ni de travail, ni de sacrifices, ni de sueurs.

Ce cri est-il bien le cri de l'amour? Evidemment non parce que l'amour se plaît dans les rudes sentiers : *Labores non repulat.* Et si parfois la longueur ou les aspérités du chemin le fatiguent, il ne s'arrête jamais de lassitude : *Fatigatur non lassatur.*

L'amour qui a peur du sacrifice est un amour imaginaire, sans dévouement, sans énergie et surtout sans vertu parce que la vertu est un effort, c'est une goutte de sueur qui tombe dans les sillons, c'est un coup de rame pour remonter le flot, et toute vertu qui ne repose pas sur le sacrifice et le renoncement ne résiste pas plus à l'épreuve que l'arbre ne résiste au vent lorsque ses racines ne plongent point dans la terre.

A tout édifice il faut une base solide, inébranlable. Elevez les colonnes du temple sur un terrain mouvant, demain elles s'inclineront et la voûte, n'ayant plus son point d'appui, couvrira le sol de ses immenses débris. Or, la vertu, voilà le temple dont la magnifique architecture coûte à l'homme un long et pénible labeur. Voyons. Que mettrez-vous à la base?

Y mettrez-vous des prières, des pratiques pieuses, des messes, des communions? Oui; placez tout cela dans la construction où chaque jour doit apporter sa pierre. Mais, la pierre fondamentale, quelle est-elle? Le Maître l'a dit : Si quelqu'un veut-être mon disciple, qu'il se renonce : *Si quis vult venire post me abneget semetipsum.* Et toute âme qui ne sait pas ou ne veut pas se renoncer élève sur le sable des murs sans consistance qui branlent à tous les vents. Et de là vient qu'il y a si peu de vertus qui jamais ne se démentent.

Vous n'aimez pas le sacrifice ; et parce qu'une pierre est venue se jeter sur votre chemin jusque là parfaitement aplani, vous vous arrêtez déconcertés devant un obstacle dont se jouerait un enfant.

Vous n'aimez pas le sacrifice, et si tout à coup, sans qu'un point noir à l'horizon vous annonce l'orage, la foudre gronde et la tentation agite votre âme habituée à goûter les douceurs de la paix, vous vous épouvantez et cette rafale vous brise.

Vous n'aimez pas le sacrifice, et vienne une de ces épreuves qui assombrissent l'existence, un rêve qui tombe, une illusion qui s'envole, une affection qui nous oublie, une fosse qui s'ouvre... au lieu de baiser la main qui frappe à coups redoublés pour faire tomber la pierre sous laquelle est caché le diamant, vous discutez avec la Providence, vous lui jetez des plaintes amères et vous vous abandonnez presque sans espérance à des chagrins mortels.

Oh! le sacrifice! C'est le choc qui du caillou fait jaillir la

flamme! C'est le ciseau qui dégage la statue enfouie dans le marbre! C'est le burin qui grave sur l'acier des formes ravissantes! C'est le secret qui fait les saints, et la sainteté est graduée sur le sacrifice, et au sommet de cette échelle qui se perd dans le ciel se trouvent les âmes qui, se dégageant par un travail minutieux de la terre et du temps, ont pris pour devise: s'immoler et mourir.

Imitons-les. La serpe féconde l'arbre, la charrue fertilise les sillons et du grain desséché sort la vie. *Amen.*

Seizième jour

LA PROPHÉTIE DE SIMÉON

Viderunt oculi mei salutare tuum.
Mes yeux ont contemplé le Sauveur.

En entrant dans le temple, comme la plus humble des filles d'Israël, Marie ne soupçonnait pas que Dieu allait déchirer le voile sous lequel se cachait la grandeur de la mère et du fils.

Or, dit le saint Évangile, il y avait à Jérusalem un homme qui s'appelait Siméon, et cet homme était juste : *Et homo iste justus;* semblable au laboureur qui ne se lasse point à défrîcher, à travailler sa terre, il avait jeté ses prières et ses sueurs dans les sillons de la vie, et au terme d'une longue et paisible vieillesse, il avait récolté les germes abondantes de la justice et de la sainteté : *Et homo iste justus.*

Et, pourquoi était-il juste et portait-il sur son front dénudé la couronne de toutes les vertus? C'est qu'il craignait Dieu: *Et timoratus.* Et la crainte de Dieu, l'ignorez-vous, garde l'âme comme la cuirasse de fer défend le navire et comme le rempart protège la cité,

Ainsi parvenu à l'extrémité du chemin, que faisait-il à son dernier soir? Il attendait: *Expectans.* Et qu'attendait-il? Celui qu'avaient salué de loin les premiers patriarches, celui qu'appelaient les prophètes, celui qui était le désiré de toutes les nations. Il attendait la Consolation d'Israël : *Exspectans consolationem Israël.* Et détaché de la terre dont il connaissait les pénibles sentiers, et retenu à la vie par cette unique attente, lui aussi, soupirait après la venue du Sauveur avec les ardeurs d'une âme dans laquelle était passé l'esprit des justes de l'ancienne loi : *Et spiritus sanctus erat in eo.*

Mais, sera-t-il plus heureux que ses pères? Verra-t-il se lever l'aurore des temps nouveaux ? Contemplera-t-il de ses yeux l'étoile radieuse qui doit sortir de Jacob et penché sur la tige divinement féconde, respirera-t-il le parfum de la fleur de Jessé?

Un jour, poussé par l'esprit de Dieu, il arrive au temple : *Et venit in spiritu in templum.* Là rien d'étrange. Point de foule qui se presse: point de chants qui éveillent les échos du sanctuaire, point d'holocaustes solennels. Il n'y a qu'une femme inconnue tenant un petit enfant dans ses bras et apportant les colombes du sacrifice.

Mais, de cet enfant s'échappe tout à coup une vertu secrète, et cette vertu c'est une lumière, et à cette lumière le vieillard a reconnu le Sauveur, et d'un mouvement rapide comme l'amour, il le prend dans ses mains: *accepit eum in ulnas sues*; et, les yeux levés au ciel, ravi hors de lui-même, transporté de bonheur, l'entendez-vous s'écrier: *Nunc dimittis servum tuum.* Laissez maintenant, laissez votre serviteur s'en aller en paix.

Que ferait-il désormais sur la terre? Il attendait la joie du salut et il en a goûté les délices. Brisez, Seigneur, brisez le dernier lien qui l'attache à la vie, et il ira vers ses pères qui se sont endormis dans l'espérance, et à ces captifs qu'environne la nuit obscure il annoncera le grand jour dont il a vu les premières lueurs: *Nunc dimittis servum tuum in pace*

Nunc dimittis! C'est le cri de l'âme qui, descendant de l'autel, comme les apôtres du Thabor, saintement enivrée des joies eucharistiques, ne trouve plus qu'amertume aux fêtes d'ici-bas.

Nunc dimittis! C'est le cri de l'exilé qui, se mourant d'ennui sur cette terre de douleurs, jette sa plainte à tous les échos et leur demande la patrie.

Nunc dimittis! C'est le cri du prisonnier qui étouffe dans son cachot et supplie la mort de démolir enfin ce mur tout chancelant qui le sépare de son Dieu.

Nunc dimittis! C'est le cri du juste qui, mourant sur sa couche, entend déjà les voix du paradis. C'est le cri du pilote qui, sorti de la tempête, jette son ancre dans le port. C'est le cri du vainqueur qui, meurtri par la lutte, va recevoir sur son front la couronne.

Ainsi chantait le vieillard Siméon. Mais, l'Esprit de Dieu, touchant ses lèvres, le transforme en prophète, et debout, à l'extrême limite des temps anciens, il présente aux siècles qui l'écoutent l'Enfant de Bethléem et leur en dévoile les glorieuses destinées.

Marie était là. De même qu'on enfouit le trésor dans la terre, elle avait caché sous un secret impénétrable tout ce que le ciel lui avait révélé des grandeurs de son fils, et Joseph lui-même

n'avait rien appris du colloque de l'ange. Mais, voici l'heure où ce mystère doit être mis au grand jour, et c'est le prophète aux cheveux blancs qui va découvrir le soleil dont les nuages nous voilent la splendeur.

Ecoutons-le. Cet enfant sera le salut du monde : *salutare tuum*. Il sera la lumière des peuples : *Lumen ad revelationem gentium*. Il sera le long des âges un signe de contradiction : *Positus est hic in signum cui contradictur*. Et ceux qui accueilleront sa doctrine trouveront en lui le salut et la vie : et ceux qui le repousseront seront condamnés à la mort : *In ruinam et resurrectionem multorum*.

On dit que, dans les douces illusions de l'amour, les mères rêvent pour leurs enfants des joies et des bonheurs inventés à plaisir et sèment sur leur chemin des fleurs qui, hélas ! jamais ne s'épanouissent. Mais ici, celui qui parle est un prophète illuminé de Dieu... Vous l'avez entendu, ô Marie, votre enfant sera le salut du monde : *salutare tuum*, Or l'a-t-il réellement sauvé ?

Le monde, esclave de toutes les convoitises, traînait sa lourde chaîne, et Jésus-Christ nous a rendu la liberté des vrais enfants de Dieu.

Le monde, maudit comme Caïn, ne savait comment fléchir la justice, et Jésus-Christ, nous dit saint Paul, prenant cet anathème, l'a cloué à la croix.

Le monde s'en allait à la mort sans aucune espérance, et Jésus-Christ nous a rouvert le ciel.

Et comment a-t-il remis à flots la barque qui faisait eau de toutes parts sans que la main de l'homme pût la sauver du naufrage ? A nos vices il a opposé la triple expiation de l'abaissement, de l'obéissance et de la douleur ; et ce n'est pas seulement dans sa naissance et dans sa mort qu'il a mérité le titre de Sauveur : *Salutare tuum*. Toujours vivant dans l'Église qu'il a fondée, il reste au milieu des siècles avec sa grâce et sa doctrine, et aucune âme ne peut être sauvée que par lui.

Je suis l'arbre, nous dit-il, et vous, vous en êtes les branches : *Vos autem palmites*. La branche ne pousse des feuilles et ne donne des fruits qu'autant qu'elle puise dans le tronc de l'arbre une sève féconde, séparée du tronc qui la nourrit, elle se dépouille, se dessèche et meurt.

De même, unies à Jésus-Christ par l'amour et fécondées par la grâce divine, voyez-vous les âmes ? Elles surabondent de vie : et de ces rameaux toujours en fleurs s'échappe le parfum des plus belles vertus. Mais, ôtez-leur Jésus-Christ, c'est la stérilité, c'est la mort, et les âmes ressemblent aux sillons incultes où pas un brin d'herbe ne pousse.

Et, ce qui est vrai des âmes l'est aussi bien des peuples.

Laissons couler la vie de Jésus-Christ comme un fleuve aux pleins bords dans la famille, les intitutions sociales et les mœurs, ce peuple sera grand et la justice resplendira sur toutes les pages de son histoire. Mais avez-vous rencontré quelque part des races qui s'énervent, des familles qui se dissolvent et des mœurs qui donnent à rougir? Avez-vous rencontré les droits méconnus, les devoirs oubliés, le respect désappris et les consciences vendues à toutes les passions? Où êtes-vous? Vous êtes assurément chez un peuple qui a renié, apostasié le Christ et lacéré son Évangile.

Voilà ce qu'annonçait la parole de Siméon: mes yeux ont contemplé le salut: *Viderunt occuli mei salutare tuum.* Et, en attendant cette parole prophétique, quelle joie dans le cœur de Marie? Elle voyait par avance les passions terrassées dans une lutte surhumaine, le monde transformé comme un temple rajeuni qui sort du milieu des ruines les âmes arrachées à la servitude du vice, les peuples s'élevant avec les âmes régénérées; et cette transformation universelle était l'œuvre de son fils. Son fils! La vie et la lumière des nations! *Lumen ad revelationem gentium.*

S'il est un fait incontestable dans l'histoire c'est que Jésus-Christ partage le monde en deux horizons. Avant lui, regardez, c'est comme aux premiers jours de la création lorsque Dieu n'avait point encore lancé le soleil dans l'espace. Quelle nuit! Quelles ténèbres! L'erreur a tout envahi. Les philosophes, les écoles, les savants demandent à tous les échos: *Quid est veritas?* qu'est-ce que la vérité? et pas un écho ne leur répond; et l'humanité que rien n'éclaire accepte toutes les fables qu'on lui jette comme une solution des grands problèmes de la vie.

Jésus-Christ paraît... et aussitôt, quelle clarté! Les nuages se dissipent, les ombres s'effacent, c'est le jour plein et les intelligences si longtemps dévoyées retrouvent leurs sentiers.

Depuis lors, où est la lumière qui jamais ne s'éteigne? Là où est Jésus-Christ, qu'il s'agisse des âmes ou des peuples: *Lumen ad revelationem gentium.* Dès qu'il entre dans une âme ou qu'il pénètre avec son Évangile dans une nation plongée la veille au sein de l'obscurité la plus profonde, il y a sur son passage des illuminations soudaines, et tous les mystères s'éclaircissent, et les grands principes de morale et de justice sur lesquels repose la vie se dégagent des fausses interprétations dont les avait enveloppés la sagesse humaine.

Et, pour que la nuit revienne avec ses doutes et ses erreurs, que faut-il? Il faut que Jésus-Christ s'en aille comme le soleil qui s'incline, le soir, derrière les montagnes. Oui, que Jésus-Christ parte d'une âme, et alors même que ce serait l'âme d'un savant, demain en l'absence de la foi, elle se sera perdue dans des doctrines absurdes qui avoisinent la folie: *Et stulti facti sunt.* Qu'il

parte d'une nation, et quand bien même cette nation aurait, pour guider sa marche, de vastes intelligences et de profonds génies, elle devra s'en aller aux abîmes.

Jésus-Christ est donc la lumière qui se projette sur les siècles chrétiens sans rien perdre de son éclat, et cette lumière qui nous l'a donnée? C'est Marie, comme le chante l'Église : *Lumen æternum mundo effudit.* Et si aujourd'hui ce soleil divin ne fait que poindre à l'horizon, attendez ô mère. Il montera de siècle en siècle, et dans sa course de géant, il passera sur toutes les âmes, laissant partout quelque trait lumineux, et jamais il ne s'éteindra parce qu'il est éternel : *Lumen æternum mundo effudit.*

Seulement, on raconte que certains peuples barbares, en voyant le soleil reparaître chaque matin au firmament, s'arment de pierres et les lancent avec fureur contre cet astre radieux qui

Poursuit sa carrière (dit un poète)
Versant des flots de lumière
Sur ses hardis blasphèmateurs.

C'est ainsi que fait le monde à l'égard de Jésus-Christ, la lumière, la vérité ; il lui jette la contradiction : *Positus est in signum cui contradicetur.* Ce mot, tombé des lèvres émues du vieillard résume dix-neuf siècles de luttes et de victoires. Que de combats livrés autour du Sauveur, et que de marteaux brisés sur cette enclume !

La contradiction ! C'est Bethléem qui lui ferme toutes ses portes et le cruel Hérode qui le cherche petit enfant pour l'immoler dans les bras de sa mère.

La contradiction ! C'est le peuple Juif qui, l'esprit toujours en suspens, lui pose des questions insidieuses, le traîne au sommet d'une montagne pour l'en précipiter après l'avoir salué comme roi, et court au devant de lui avec des palmes et des acclamations, en attendant que demain il l'accompagne au Calvaire avec des cris de mort.

La contradiction ! C'est la haine qui travestit sa doctrine, soulève la foule, le bat de verges et l'étend sur la croix : *Positus est in signum cui contradicetur.*

Et depuis ce drame sanglant, la persécution qui se déchaîne contre l'Église et de tous ses disciples fait un martyr, n'est-ce pas la contradiction ?

L'hérésie qui attaque tous les articles du symbole et oppose aux affirmations de la foi les négations de l'esprit en révolte, n'est-ce pas la contradiction ?

La science qui dénature l'Évangile ; l'impiété qui se moque, rit et blasphème ; la libre-pensée qui ne veut plus de Dieu ; les lois qui le bannissent de la société... tout cela, n'est-ce pas la contradiction : *Positus est in signum cui contradicetur.*

Et au milieu de ces contradictions sans paix ni trêve, qu'est devenu Jésus-Christ? Siméon, en face du paganisme qui alors était maître de l'univers, lui avait prédit la victoire. Le prophète s'est-il trompé? Allez encore à l'histoire d'hier qui est l'histoire d'aujourd'hui et qui sera celle de demain. Jésus-Christ a tout vaincu. Il a vaincu la persécution, l'hérésie, la science, l'impiété. Il a confondu tous ses contradicteurs et la lutte, au lieu d'ébranler son trône, ne fait que l'affermir.

Il est vrai que, en se heurtant contre la pierre, beaucoup s'y brisent. Siméon l'avait dit encore : *Positus est in ruinam multorum.* Il y a des âmes qui défaillent, des intelligences qui se déracinent, des astres qui s'éclipsent ; il y a des trahisons, des lâchetés et des apostasies. C'est la ruine : *Positus est in ruinam.*

Mais, la lumière qui jaillit du choc, la foi des croyants qui s'éclaire, l'amour qui grandit avec l'épreuve, la vérité qui franchit de nouvelles frontières, l'Église qui entonne l'hymne du triomphe sur la tombe de ses persécuteurs... voilà la résurrection et la vie : *Positus est in resurrectionem.*

Allons donc à Jésus comme le saint vieillard, prenons-le dans les bras de sa mère et le pressant sur notre cœur, remercions-le de nous avoir apporté la lumière et la vie. Disons à Marie de montrer ce signe du salut à ceux qui ne le connaissent pas, et au milieu de nos doutes, ou bien quand notre volonté chancelle, supplions-la d'être pour nous la mère du Sauveur : *Mater Salvatoris, ora pro nobis. Amen.*

Dix-Septième jour.

LE GLAIVE DE SIMÉON

Tuam ipsius animan pertransibit gladius.
Votre âme sera transpercée d'un glaive.

On dirait que Dieu ne veut ici-bas ni joie complète, ni félicité durable. Nous sommes au matin. Il y a dans l'air des brises embaumées, au firmament, des teintes d'or et au rivage la mer est endormie. Tout à coup, des nuages accourent de l'horizon, le ciel devient noir, les flots se soulèvent et la barque dont la voile se jouait aux caprices des vents a de la peine à regagner le port.

Telle est la vie. Au début, à l'aurore le bonheur comme une goutte de miel au bord de la coupe ; et puis, cette chose mysté-

rieuse qui s'appelle l'épreuve, la souffrance, la douleur, Fût-il, jamais sur la terre une joie semblable à la joie de Marie, quand elle entendit dans le temple les plus belles, les plus merveilleuses prédictions qui puissent être faites sur un berceau ?

L'erreur vaincue, la vérité s'emparant de la terre, le monde sauvé, l'humanité relevée de sa chute, le ciel rouvert, Jésus triomphant de ses ennemis et s'en faisant un marchepied ! Aurait-elle rêvé un pareil avenir ? Et, au moment où le prophète lui annonça toutes ces grandeurs, assurément, toutes les joies du paradis durent affluer dans son âme. Mais, combien dura cette joie ? ce que dure l'éclair qui sillonne la nue.

Ecoutez le vieillard Siméon : Quant à vous, dit-il, un glaive transpercera votre cœur : *tuam ipsius animam pertransibit gladius.* O Marie, quelle sinistre, quelle effrayante révélation ! Elle éclate soudain comme la foudre sur les monts de Gelboë, ou plutôt sur les collines de Bethléem, elle vous frappe dans vos joies maternelles et aussitôt l'horizon tout à l'heure si limpide et si clair nous apparaît noir de tempêtes. Et, que sera donc ce glaive de douleurs ? sera-ce la pauvreté ? sera-ce l'oubli des créatures ? sera-ce la souffrance qui meurtrit le front de chaque homme de quelque cruelle épine ? Tout cela n'est rien et Marie a déjà bu à ce calice amer.

Le glaive ! Ce sera Jésus : *tuam ipsius animan pertransibit gladius.* Oui, le fils sera le glaive de la mère et dans le cœur de la mère rejailliront toutes les larmes brûlantes qui tombent du cœur du fils : *Truciaberis supplicio meo, et ego tuo.* Voulez-vous les compter ces larmes dont les eaux de la mer ne sauraient nous dire l'amertume ?

Marie est à peine sortie du temple, et pourquoi ces cris déchirants qui retentissent autour de Betlhéem ? Ce sont les lamentations de Rachel dont on massacre les enfants, et avant que le jour se lève, vite, vite il faut partir en pleurant pour la terre d'exil.

Et pendant ce voyage à travers des chemins dont Hérode fait garder toutes les issues, que d'angoisses et partant que des pleurs !

Et en Égypte, au milieu d'une nation infidèle où Dieu n'a point d'adorateurs, combien de fois son cœur dut s'emplir de tristesse ?

Plus tard, avez-vous oublié ces trois jours et trois nuits de martyre durant lesquels cette mère désolée demande vainement à la foule l'enfant qui a été laissé, sans qui on y prît garde dans le temple de Jérusalem ?

Et, si j'entre sous le toit béni de Nazareth, il y a là sans doute entre la mère et le fils des heures d'ineffables délices et d'épanchements divins, mais le glaive de Siméon est toujours suspendu

sur leur tête; Jésus, le bien-aimé, c'est la victime qui grandit pour le sacrifice et chaque fois que Marie le contemple, il y a forcément des larmes dans ses yeux.

Vienne enfin le Calvaire. Où est Marie? *O Domina mea, ubi stabas?* Elle est au pied de la croix, au milieu des bourreaux, au milieu des blasphèmes ; et quand le soleil s'éclipse, que les rochers se fendent et que le peuple s'enfuit épouvanté, à travers cette demi-lueur que les astres presque éteints laissent tomber sur la montagne, quelle est cette femme qui se tient encore debout abîmée dans une affliction plus profonde que les flots de l'Océan? *Magna est velut mare contritio tua*, c'est la mère de Jésus: *Stabat mater dolorosa.*

Il est vrai que bientôt le Christ, humilié dans sa mort, sortira du sépulcre et que, sur son tombeau devenu glorieux, les anges entonneront l'*Alleluia.* Mais, au lendemain de ce triomphe qui console et réjouit la mère, le Sauveur remonte au ciel, et alors que fait Marie dans sa triste solitude? Ce que fait l'exilé. Elle soupire, languit et se meurt en cherchant à l'horizon les rivages de la patrie absente.

C'est ainsi qu'une fois entré dans son cœur le glaive chaque jour s'y enfonce et chaque jour élargit sa blessure jusqu'à ce qu'elle expire enfin dans un dernier soupir.

Et pendant cette longue vie plus tourmentée que les flots agités par l'orage, avez-vous entendu Marie pousser une seule plainte qui pût ressembler au murmure? A-t-elle jamais repoussé la coupe que la justice approchait si souvent de ses lèvres? A-t-elle accusé Dieu de semer tant d'épines sur son chemin et de mettre tant de douleurs à côté des gloires de sa maternité? Non, elle s'incline sous la croix comme elle s'était inclinée devant la parole de l'ange, et dans la joie comme dans les larmes elle ne sait que redire: *Ecce ancilla domini, fiat mihi secumdum verbum tuum.* Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon sa volonté.

Et voilà le modèle de patience et de résignation que propose l'Église à toute âme qui souffre ; car enfin, nés dans la richesse ou dans la pauvreté, couronnés de gloire ou perdus dans l'oubli, il faut que tôt ou tard un glaive nous transperce le cœur.

Il y a le glaive de la séparation ; semblables aux passagers qui, jetés dans la même barque, descendant joyeusement le même flot, vous goûtiez en paix les charmes d'une affection qui, tout en brûlant, ne perdait rien de sa flamme ; et la mort, qui promptement se lève, a éteint le flambeau, et de votre foyer dépeuplé par le deuil se sont élevés des gémissements qui ne veulent plus être consolés: *Noluit consolari quia non sunt.*

Il y a le glaive des revers de fortune. La chance ou le travail vous avait donné la richesse, et avec l'or vous aviez bâti sur

le roc un édifice tellement solide que nulle secousse ne devait l'ébranler ; et voilà que le sol tremble, le terrain s'éboule et l'édifice s'engloutit.

Il y a le glaive des déceptions. Quel est celui d'entre nous qui, à l'âge des rêves, ne se soit fait un nid avec le plus tendre duvet et ne l'ait placé sous la branche la plus touffue, à l'abri des orages. Hélas! au réveil, la branche a perdu ses feuilles et le nid tombé de l'arbre a été démoli, emporté par le vent.

Il y a le glaive de la calomnie qui déchire la renommée, blesse l'honneur et fait à la vie des plaies si larges et si profondes que ni le temps, ni les larmes ne peuvent les guérir.

Il y a le glaive de la souffrance. Qu'importe que vous ayez la fraîcheur de la jeunesse et la force qui défie l'avenir. La souffrance arrive soudaine, imprévue, elle flétrit en un clin d'œil la fleur à peine éclose ou épuise lentement, minute par minute, la sève de la vie.

En résumé, l'existence humaine c'est la douleur: *omnis creatura ingemiscit*. Et lorsque, après avoir gravi la montagne, parvenus au sommet, nous nous retournons pour voir ce qu'il y a là bas dans la plaine, que voyons-nous? Des rêves détruits, des amitiés dévastées, des amours éteints, des ruines et partout des ruines désolées.

Or, quel est le premier sentiment de l'âme en présence de la douleur? N'est-ce pas la plainte? Pourquoi suis-je pauvre? dit le travailleur alors que tant de riches moissonnent ce qu'ils n'ont pas semé? Et celui qui pleure sur une tombe: pourquoi dans ce cercueil n'y a-t-il plus qu'une cendre glacée? Et celui que poursuit la haine: pourquoi faut-il courber le front sous d'infâmes soufflets? Et celui que tient la maladie sous ses dures étreintes: pourquoi me retourner si longtemps sans sommeil sur ma couche?

Et tous de s'écrier, même les plus croyants: Pourquoi Dieu, après nous avoir créés si fragiles, se plaît-il à nous briser? Et nous ne comprenons pas que, vue du côté du ciel et à la lumière qui nous arrive de l'éternité, la douleur est plus souvent un acte d'amour qu'un acte de justice.

Il la faut sans doute comme puissance expiatoire et comme vertu purifiante pour servir de contre-poids à la multitude de nos iniquités.

Le mal, quelque léger qu'il soit, ne saurait toucher une âme sans y engendrer immédiatement une punition et dès là que nous posons un acte coupable, nous donnons à Dieu le droit de nous punir. La souffrance, comme la mort qui en est la dernière étape est donc le châtiment du péché: *Stipendium peccati;* et elle doit apprendre à l'homme qu'il ne se révolte pas impunément contre l'ordre éternel.

Seulement, afin que dans ses œuvres, la miséricorde ne soit jamais séparée de la justice, Dieu qui fait servir le mal au triomphe du bien a donné à la douleur la puissance de réhabiliter les âmes. Semblable, dit un auteur, à ces grands maîtres qui, avec des ruines et des débris construisent des temples magnifiques, au moment où la douleur apparaissait dans le monde, il s'en est emparé pour la transformer en expiation. Jeté dans ce feu, l'homme s'y purifie: et de tous les châtiments, le plus redoutable pour une âme pécheresse, c'est d'ignorer la souffrance et d'être abandonné à une félicité sans nuages. Il est des bonheurs qui épouvantent. On ne les regarde qu'en tremblant. Mais, laissons la justice et ne regardons que l'amour. N'est-ce pas l'amour qui saisit et emporte l'enfant, malgré ses cris et ses larmes, lorsque se penchant vers une fleur, il allait tomber dans un abîme?

N'est-ce pas l'amour qui, suppléant à son imprévoyance, arrache de ses mains l'arme dangeureuse qui pouvait le blesser?

N'est-ce pas l'amour qui parfois éclate en reproches, met dans sa voix quelque chose de la foudre et s'arme de la verge?

Ainsi fait Dieu. Sur cette triste terre, nous courons tous le péril de nous enfermer dans le temps et le péril plus grand encore de nous souiller au contact des choses visibles.

Attirés par les créatures comme l'enfant par l'insecte qui reluit sur un brin d'herbe, nous nous mettons à leur poursuite, et quand après mille détours nous les avons saisies, facilement dans notre ivresse nous oublions l'éternité.

Mais, Dieu est là veillant sur les âmes avec des tendresses maternelles et de sa main il les arrache par la douleur à tout être dont la possession les aurait corrompues.

Oh! que ne m'est-il donné de soulever les voiles sous lesquels se cache la Providence, et que de mystères incompréhensibles seraient mis au grand jour!

Vous demandez le pourquoi de la pauvreté, le pourquoi de vos illusions évanouies, le pourquoi de la souffrance et surtout le pourquoi de la mort... Eh bien! ce pourquoi plein de ténèbres, c'est l'amour; oui, l'amour d'un Dieu qui, ayant créé les âmes pour lui, les place une minute dans le temps afin qu'elles se rendent dignes de l'éternité.

Donc, vous êtes pauvres parce que vous auriez fait de la richesse votre paradis sur terre, oubliant que nous n'avons point ici-bas de cité permanente.

Vous avez vu s'envoler tous vos rêves comme les feuilles que détache le vent, parce que vous vous trouviez à l'aise dans ce monde trompeur, au lieu d'y gémir à l'étroit comme un aigle captif.

Heureux, toujours heureux, vous auriez replié tranquillement vos ailes sans chercher de plus vastes horizons, et la maladie avec ses désenchantements vous a forcés à regarder le ciel.

Vous seriez tentés de maudire la mort qui vous a ravi l'enfant dont chaque caresse vous apportait un nouveau bonheur, et vous ne voyez pas la main prévoyante de Dieu, qui a cueilli la fleur dans son parfum avant qu'elle fût brisée par l'orage.

Levez les yeux vers les régions de l'amour sans bornes, écrivait un saint religieux à un jeune homme foudroyé par une déception, dont il ne savait ni vaincre ni oublier l'amertume, c'est là que vous connaîtrez le secret de vos larmes, et vous bénirez la main incompréhensible qni bénit toujours quand elle s'étend sur ses élus.

Ainsi travaille secrètement l'amour, et savez-vous ce qu'est encore la douleur entre les mains de Dieu? Elle est comme le ciseau avec lequel l'artiste fait jaillir du marbre informe une magnifique statue. Nous naissons tous à l'état de germe, a dit un auteur, et il faut du temps pour donner au cœur sa grâce et à l'âme son élévation et sa beauté morale. Or, si vous me demandez quel est l'instrument dont la Providence se sert pour agrandir et achever son œuvre, je vous répondrai : c'est la souffrance. Certaines cordes, et les plus belles, et les plus harmonieuses, ne vibrent en l'homme que lorsqu'elles sont trempées de larmes.

Et alors, voyez Dieu nous façonnant, nous sculptant avec la douleur. Aux uns, ce sont les grands coups de foudre semblables à ces puissants coups de marteau qui s'acharnent sur la pierre. Aux autres, l'épreuve qui de la surface arrive lentement aux dernières profondeurs de l'âme comme le travail minutieux et délicat de l'ouvrier qui burine l'acier.

Et la douleur passe et repasse comme la vague sur le rocher qui borde le rivage; elle nous touche avec intelligence aux endroits où apparaissent encore des ombres et des vices; elle monte et descend, s'élève et s'abaisse, et à mesure qu'elle frappe et meurtrit, les âmes s'embellissent et se forment pour le ciel : *Scalpri salubris cetibus et tunsione plurima, fabri polita malleo hanc saxa molem construcent.*

Taillez donc, ô mon Dieu, taillez dans la pierre; frappez à coups redoublés et travaillez-la si bien et faites-la si belle qu'elle soit digne d'entrer dans les murs de la cité des cieux. *Amen*

Dix-huitième jour

LES BERGERS ET LES ROIS A L'ÉTABLE

Maria conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.

Marie conservait toutes ses paroles et les enfermait dans son cœur.

La naissance de l'Enfant Dieu restera-t-elle inconnue comme un de ces événements qui ne laissent point de traces ? Les habitants de Bethléem qui ont fermé leurs portes aux deux étrangers de Nazareth ignoreront-ils le prodige qui s'est accompli sans témoin durant le calme et le silence de la nuit? Dieu qui commande à la nature et en suspend les lois ne fera-t-il pas quelque chose d'étrange qui révèle à la terre le mystère et le secret du ciel?

Il y avait aux environs, raconte le saint Évangile, des bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux. Et voilà que tout à coup resplendit une vive lumière et du sein de ce nuage brillant l'ange du Seigneur leur dit : Je vous annonce une grande joie : *Evangeliso vobis gaudium magnum.* Aujourd'hui, le Sauveur, le Christ vous est né dans la ville de David et vous le trouverez, petit enfant, revêtu de langes et couché dans une crèche : *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepis.*

Et au même instant, des milliers de voix infiniment plus harmonieuses que les voix de la terre retentissent dans les airs, et les bergers, éclairés sans doute au dedans de cette clarté de Dieu qui les enveloppe au dehors, accourent à l'étable, et après avoir contemplé l'Enfant et béni la mère, ils s'en vont raconter, pleins d'admiration et de bonheur, la grande, l'ineffable merveille : *Et omnes qui audierunt mirati sunt.*

Puis, voyez-vous ces inconnus qui arrivent de l'Orient? On dirait des savants, des mages, des princes ou des rois. Et comment sont-ils venus de leurs régions lointaines? Ils ont vu briller au firmament l'étoile qu'avait annoncée le prophète : *Orietur stella ex Jacob.* Et conduits par cet astre qui éclaire miraculeusement leurs sentiers, et attirés par un charme secret, les voilà prosternés devant le Sauveur qu'ils ont reconnu sous la pauvreté des langes, et ouvrant leurs trésors, ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe : *Obtulerunt ei aurum, thus et myrrham.*

Pendant cette adoration des bergers et des mages, que faisait Marie? S'abandonnait-elle aux élans de la joie qui remplissait son

cœur? Racontait-elle à haute voix ce qu'elle avait appris de l'archange Gabriel? Chantait-elle, comme sur les montagnes d'Hébron, les choses étonnantes qu'avait opérées dans son âme la puissance du Très Haut?

Le saint Évangile nous dit que, perdue dans une contemplation sublime et gardant un profond silence, elle recueillait chaque souvenir des scènes admirables qui se déroulaient sous ses yeux : *Maria conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.*

Il est à remarquer qu'aussitôt après avoir mis au monde la parole éternelle Marie se tait. Elle se tait lorsque les bergers éclatent en transports d'allégresse à la vue du Sauveur qui leur donne son premier sourire. Elle se tait lorsque les Mages déposent à ses pieds l'encens qui ne doit brûler que devant Dieu. Elle se tait lorsque le vieillard Siméon, prenant l'enfant dans ses bras, le salue comme la lumière et la rédemption des peuples. Elle se tait pendant que Jésus-Christ remplit toute la Judée du bruit de sa doctrine et de ses miracles. Elle se tait sur le Calvaire, écrasée par la douleur, et après les gloires et le triomphe de la résurrection, ce sera le même silence jusqu'à son dernier soupir.

Mais, dans ce silence, de même que le laboureur cache le grain de froment sous la motte de terre; elle enferme tout ce qu'elle a vu et entendu à l'endroit le plus intime de son cœur, et évoquant les prophéties antiques elle en nourrit son âme comme l'abeille se nourrit du suc qu'elle a recueilli sur les fleurs : *Conferens in corde suo.*

Quelle force et quelle consolation pour sa foi mise à de si rudes épreuves? Il lui avait été dit par l'envoyé céleste qu'elle serait mère de Dieu. Et cependant, dans tous les événements incompréhensibles qui jusqu'a présent ont traversé sa vie, qui voit-elle apparaître? Est-ce Dieu ou bien est-ce l'homme? Un long et pénible voyage pour obéir à l'édit de César, des hôtelleries qui se ferment devant elle, une étable pour abri, une crèche pour berceau; un enfant qui naît avec des soupirs et des larmes! Voilà bien l'homme dans son néant!

Mais, attendez. Cet ange qui révèle sa naissance aux bergers de Bethléem, cet hymne que chantent les voix du ciel, cette étoile qui précède les mages comme autrefois la colonne lumineuse précédait le peuple d'Israël, ces rois qui s'agenouillent devant le nouveau-né... tous ces signes extraordinaires ne sont-ils pas la manifestation de la Divinité?

Et si Marie a souffert en enfantant Jésus dans la misère, comprenez-vous sa joie en voyant le ciel et la terre s'unir pour l'adorer? A ce moment, elle plongea sans doute son regard dans le lointain des âges, et là que vit-elle? Elle vit s'aplanir les montagnes, se combler les vallées, disparaître les frontières qui

séparaient les nations et l'univers se grouper sous le sceptre d'un seul roi... et ce roi, c'était son fils.

Elle vit s'écrouler les idoles qui avaient reçu les hommages des siècles, et sur ces ruines s'élevait la croix et toutes les générations chrétiennes accouraient au pied de cette croix devenue l'étendard de la victoire et le signe du salut.

Elle vit, non plus quelques étrangers, mais l'Église entière acclamer Jésus comme Dieu de tous les points de l'espace et du temps et chanter son nom sacré dans toutes les langues de la terre.

Et cette vision si bien faite pour la consoler de ses tristesses et de ses douleurs de mère n'a-t-elle été qu'un rêve semblable aux songes fortunés dont nous berce la nuit ? Qui est aujourd'hui le chef, le maître, le roi de cette vaste société des âmes qui s'appelle l'Église catholique et qui, étendant chaque jour ses conquêtes, a reculé ses frontières par delà les fleuves et les mers. N'est-ce pas l'enfant de Bethléem.

Oh ! L'incomparable royauté !

Jésus pauvre, sans gloire, sans prestige, a jeté dans le monde ses mystères obscurs, ses dogmes incompréhensibles avec la prétention de mettre dans les intelligences de générations innombrables une seule pensée et sur leurs lèvres une seule parole. Et voyez-vous ? Il a pris à fond possession de l'humanité et il se l'est soumise à ce point que depuis bientôt deux mille ans elle vit de son souffle et se nourrit de sa doctrine. Et ce prodige s'est fait sur cette terre de luttes ardentes et de divisions profondes où les esprits sont armés contre les esprits, où les idées luttent contre les idées, où le philosophe d'aujourd'hui renverse du piédestal le philosophe qui était acclamé la veille ; et en écoutant les bruits qui montent du passé, entendez-vous cette affirmation de la foi : *Credo in Jesum Christum* : je crois en Jésus-Christ. C'est la parole immuable que les siècles transmettent aux siècles ; c'est le cri que nous envoient les échos des catacombes ; c'est le chant qui s'élève des prétoires, et des amphithéâtres sanglants ; c'est l'hymne qui ébranle les voûtes des basiliques du moyen-âge ; c'est la vérité qui traverse le monde, trouvant chaque jour des apôtres pour l'enseigner, des docteurs pour la défendre et des martyrs pour lui donner le témoignage de la souffrance et du sang.

Jésus, maître des intelligences par la foi, a voulu s'emparer des cœurs par l'amour ; c'était difficile puisque la place était prise par toutes les affections voluptueuses de la terre, et pourtant, a-t-il été aimé par les apôtres qui, laissant leurs barques et leurs filets, se mettent à sa suite ? A-t-il été aimé par ces douze millions de chrétiens dont la fidélité ne s'est pas plus démentie

sous l'épreuve que le chêne ne se déracine sous les coups de l'orage? A-t-il été aimé par ce peuple de solitaires, d'anachorêtes et de pénitents qui ont gravé sur leur chair les stigmates de la croix? A-t-il été aimé par ces légions de saints qui, mourant à toutes les convoitises d'ici-bas, ne portaient dans leur vie transfigurée aucune trace de la déchéance humaine? Et, après tant de siècles d'absence, et tant de ruines amassées par l'oubli, est-il encore aimé dans son Église et rencontre-t-il encore des âmes fidèles qui, pour lui, sachent s'immoler et mourir?

Il ne manquait plus à Jésus-Christ que d'être adoré; et avec toutes les générations qui nous ont précédés dans la tombe, nous l'adorons sur la paille de sa crèche, nous l'adorons glorieux au Thabor, souffrant au Calvaire, cloué à la croix. Nous l'adorons au tabernacle et sous les voiles de l'hostie, et à son nom divin toute tête s'incline, dit S. Paul, et tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers: *cœlestium terrestrium et infernorum.*

De cette histoire magnifique Marie peut donc lire la première page à Bethléem. Les bergers et les mages n'étaient-ils pas les prémices des nations qui devaient offrir à Jésus-Christ jusqu'à la fin des temps, avec la prière et l'encens du culte, les sacrifices souvent héroïques de l'amour, et si la joie de la mère grandit à proportion de la gloire qui rejaillit sur son enfant, dites-moi, si vous le pouvez, quel dut être le bonheur de Marie entrevoyant son fils non plus sur un peu de paille, mais sur un autel, et à ses pieds tous les peuples éclairés par la foi?

Et nous, que nous faut-il de plus pour ranimer notre espérance et nous consoler des triomphes du vice et de l'erreur. Bethléem! C'est toute l'histoire du catholicisme. Un enfant et un Dieu! la faiblesse et la force! une crèche et un autel! l'humiliation et le triomphe!

Quand l'Église née la veille et déjà proscrite devait se cacher sous terre et ne paraissait au grand jour que pour être traînée dans l'arène où coulait à flots le sang de ses martyrs, c'était la faiblesse.

Quand l'hérésie, soulevant les passions, déchaînait des tempêtes qui menaçaient d'engloutir l'arche sainte où était enfermée la vérité, c'était la faiblesse·

Quand la barbarie, semblable au fleuve qui a brisé ses digues, couvrait de sa fange et dévastait les sillons à peine défrichés, c'était la faiblesse.

Quand la persécution, forçant les portes de la citadelle, en chassait Dieu et son Christ, le prêtre et l'Évangile, et des temples dénudés ne faisait qu'une ruine, c'était la faiblesse,

Et assurément, à ces diverses heures de l'histoire, la foi des chrétiens dut s'ébranler comme s'ébranlait la foi des apôtres au

moment où les vagues agitaient la barque dans laquelle le Sauveur était endormi. Ne leur avait-on pas annoncé que Jésus-Christ était la force et la puissance, qu'il commanderait à l'orage et que de son souffle il disperserait ses ennemis comme le vent disperse les feuilles désséchées? On l'avait dit, et il se trouvait que l'orage, démolissait son œuvre, et ses ennemis lui jetaient librement l'insulte, et Jésus-Christ était le vaincu! Quelle déception!

Mais, après la faiblesse voyez-vous la force? Après l'enfant voyez-vous Dieu?

L'Église qui, décimée par le martyre comme l'arbre par la hache, au lieu de mourir, poussait à l'infini de nouveaux rejetons et étendait ses racines puissantes jusqu'aux derniers confins de l'univers? N'est-ce pas la force?

La vérité qui, après avoir soutenu contre l'astuce, le sophisme et le mensonge une lutte sans trêve et sans repos, n'a laissé dans cette guerre à outrance aucun article de son symbole? N'est-ce pas la force?

La loi morale qui a renconté dans le cœur de chaque homme des passions frémissantes et qui, repoussée, vaincue, mais revenant toujours à l'assaut, a refoulé le vice et implanté dans les âmes et dans la société chrétienne la vertu et la sainteté! N'est-ce pas la force?

Et ce petit enfant qui, sans secours humain, s'est emparé des esprits et des cœurs, a renversé tous les cultes qu'avait inventés le vice et que gardait le fanatisme populaire et a mis les nations à ses pieds! N'est-il pas réellement Dieu?

C'est ce spectacle digne de l'admiration de la terre et des cieux qui, au milieu de toutes les crises et lorsqu'il semblait que tout était perdu, consolait et soutenait la foi. Et, quelles que soient les tristesses de l'heure présente, nous avons, nous aussi, pour affermir nos croyances, avec les promesses de l'avenir, l'histoire glorieuse du passé.

Qu'importe que, poussés par tous les vents, les nuages les plus sombres, obscurcissent le ciel et, gros de foudres et de tempêtes, annoncent l'ouragan. Nous savons que tôt ou tard l'horizon s'éclaircit et que le soleil n'est jamais plus radieux qu'au sortir de la tourmente.

Qu'importe que la mer s'élève en montagnes d'écume et dans sa colère brise au rivage ses vagues mugissantes? Demain, la grève sera silencieuse et pas un léger souffle n'éveillera les flots.

Qu'importe que la tourmente incline le roseau sur les rives du fleuve? La tourmente passe, le fleuve coule tranquille dans ses deux bords et le roseau se relève.

Et voilà pourquoi, lorsque toutes les passions, toutes les erreurs, toutes les haines et les puissances humaines, sembla-

bles à une armée, investissent le temple pour le démolir et en jeter la poussière au vent, nous espérons souvent contre toute espérance et nous restons à genoux sous les voûtes séculaires, sachant très bien que le temple ne s'écroulera pas.

Nos ennemis, eux, malgré l'enseignement des siècles, ne comprennent rien à ce mystère, et se croyant plus forts ou plus habiles que leurs devanciers, ils remontent chaque jour à l'assaut, pleinement assurés de la victoire.

Un enfant ! Qu'est-ce, après tout, qu'un enfant ? Il est vrai que cet enfant a brisé de sa petite main les mille et mille glaives des persécuteurs. Oui, il a déjoué tous les calculs de la science et il lui a suffi d'une pierre imperceptible pour renverser le colosse d'airain. Il a vu se liguer contre lui les peuples et les rois, et jusqu'à présent ni les peuples, ni les rois n'ont pu ébranler son trône qu'on disait vermoulu. Mais, nous avons des armes perfectionnées, une tactique plus savante, un plan mieux conçu... Qui nous résistera ?

Et la joie au cœur, et le blasphème sur les lèvres, ils s'en vont comme le géant d'autrefois au devant de David tandis que les âmes craintives se lamentent. Mais, l'enfant de Bethléem a lancé sa fronde, et le géant est à terre, et une fois de plus il est prouvé au monde que Jésus-Christ est Dieu. *Amen.*

Dix-neuvième jour

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE

Tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domine.

Ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour être présenté au Seigneur.

Au moment où, triste et désolé, le peuple juif relevait le temple de ses ruines, un prophète fut suscité de Dieu pour lui dire : Consolez-vous. La gloire de ce temple éclipsera la gloire du premier : *Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ.* C'est ici que viendra le Dominateur, l'ange de l'alliance qu'ont appelé les siècles : *Angelus testamenti quem vos vultis ;* et ici je donnerai la paix : *et in loco isto dabo pacem.*

Cette promesse s'est-elle accomplie ? Marie et Joseph, nous dit le saint Évangile, prirent l'enfant et le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur : *Ut sisterent cum Domino.*

Ouvrez-vous donc, ouvrez-vous, portes du temple : *attollite*

portas. Pontife, écartez le voile qui cache le saint des saints; prêtres, convoquez le peuple, et vous, anges gardiens du sanctuaire, accourez; voici le roi de gloire, le Dieu fort et puissant: *Dominus fortis et potens.*

Et pourquoi vient-il? Il vient pour abolir les sacrifices des temps antiques et pour s'offrir lui-même au nom de l'humanité dont il était là caution et le chef: *Ut sisterent eum Domino.*

Or, dans tout sacrifice, il y a la victime immolée et le prêtre qui l'immole. Voyons. Où est ici le prêtre? Est-ce le vieillard qui, prenant Jésus entre ses bras et le regard au ciel, le salue comme la lumière et le Sauveur du monde? Non. Le prêtre, le véritable prêtre, c'est Marie: *Virginem appello sacerdotem.*

Au jour de l'incarnation, lorsque de l'éternité le Verbe tomba dans le temps, Marie lui servit d'autel, et pendant neuf mois, il reposa sur cet autel immaculé, comme il repose, dans nos temples, au fond du tabernacle que lui a préparé l'Église avec les prières de la liturgie: *Virginem appello sacerdotem pariter et altare.*

Mais, dans la Présentation, elle est le prêtre choisi de Dieu pour lui offrir la grande victime qui devait réconcilier la terre avec le ciel. Quelle est, en effet, dans tous les cultes, la fonction essentielle du prêtre? C'est le sacrifice. Sans doute, nous sommes prêtres, lorsque répandant l'eau sainte sur le front du nouveau-né, nous donnons la vie divine à cet être d'un jour.

Nous sommes prêtres lorsque nous ramenons au bercail les brebis fatiguées et meurtries que nous avons retrouvées dans les sentiers fangeux.

Nous sommes prêtres lorsque du haut de la chaire, comme Moïse au sommet du Sinaï, nous parlons au nom de Dieu qui nous envoie.

Mais, là où l'homme se transfigure et apparaît au peuple étonné de tant de grandeurs à des hauteurs incommensurables, c'est à l'autel; et jamais le peuple ne s'inclinerait sous votre main s'il ne savait que cette main a été consacrée pour offrir à l'autel la coupe du sacrifice.

Eh bien! Voilà Marie. C'est elle qui apporte Jésus dans le temple: *Tuberunt illum in Jerusalem.* C'est elle qui le dépose entre les bras du vieillard Siméon: et c'est toujours elle qui en livrant son fils à la justice éternelle, prélude à cette immolation qui devait se consommer sur la croix; *Ut sisterent eum Domino.*

Elle le rachète, il est vrai, comme les autres mères, mais seulement en figure et pour l'élever en vue du sacrifice sanglant qui devait terminer sa vie d'épreuves et de douleurs.

Tous les docteurs veulent que, au moment où elle franchit le seuil du temple, le Calvaire lui ait apparu dans le lointain avec ses souffrances et ses ignominies et qu'une voix lui ai dit au

cœur : Écoute, ma fille; pour que le monde soit sauvé, il faut que plus tard ce front aujourd'hui si radieux soit couronné d'épines. Il faut que des mains sacrilèges insultent cette face où se reflète le ciel. Il faut que des clous s'enfoncent dans ces mains qui portent l'univers. Il faut que ce corps, chef-d'œuvre de ma puissance, soit broyé comme le grain de froment sous la meule du laboureur. Il faut que le sang coule à flots de ce cœur entr'ouvert par la lance. Le veux-tu?

Et, que répond Marie, la pauvre mère, à cette voix qui lui prophétise un si douloureux avenir?

Un jour, racontent nos livres sacrés, le Seigneur dit au patriarche Abraham: prends ton fils avec le bois de l'holocauste et va l'immoler au sommet de la montagne. Le fils, c'était Isaac, l'enfant de la promesse, et de cet enfant devaient sortir des générations plus nombreuses que les étoiles au firmament et que les grains de sable entraînés par les flots. N'importe Abraham s'est levé, et prenant Isaac, il est déjà sur le chemin de la montagne.

Ainsi Marie. En consentant à devenir mère de Dieu, elle avait acquis sur son fils des droits incontestables et sacrés que personne ne pouvait lui ravir. Et s'il avait fallu son consentement à l'incarnation du Messie qui était le sujet de l'ambassade de l'ange, dit Bossuet, il fallait également qu'elle ratifiât le traité de sa passion dont la Présentation était l'annonce et la figure.

C'était cruel pour une mère! Mais l'amour triomphe et, comme Dieu, elle aime tellement le monde que, pour le sauver, elle donne son fils : *Sic dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret.*

Ce sacrifice une fois accompli, Marie devra le renouveler tous les jours pendant les longues années qui la séparent du Calvaire Rappelez-vous la mère de Moïse élevant son petit enfant pour le livrer ensuite à des mains étrangères, comptant les heures et voyant approcher avec une angoisse indicible l'instant fatal où il faudra le rendre à la fille de Pharaon qui l'a sauvé des eaux.

Marie sait, elle aussi, que Jésus enfant ne lui appartient plus. En sortant du temple, elle emporte au fond du cœur le glaive de la prophétie : *Tuam ipsius animam pestransibit gladius.* Les paroles de Siméon retentissent constamment à ses oreilles comme un écho de la justice, et son bonheur se transforme en soupirs et, en regardant à l'horizon, les yeux pleins de larmes, que voit-elle? Toujours la croix.

Comprenez-vous ce martyre inexprimable. Désormais, quand elle prend dans ses mains les mains innocentes du nouvel Isaac, elle les voit transpercées et couvertes de sang; et quand elle baise son front elle y compte toutes les plaies qu'y feront les épines; et quand elle recueille un baiser sur ses lèvres, il lui

semble qu'elles sont déjà plongées dans l'amertume et le fiel ; et lorsqu'enfin elle retourne sa couche, elle croit préparer, comme Abraham, le bois du sacrifice : *Quando gestabat, cogitabat in cruce crucifixum, quando dormiebat, cogitabat mortuum.*

« Si les juifs, dit Bossuet, entendaient en un sens spirituel ce qu'ils célébraient corporellement, à plus forte raison la vierge Marie, ayant le Sauveur entre ses bras et l'offrant au Père éternel, fit cette cérémonie en esprit et joignit son intention à ce que représentait la figure. »

C'est ainsi qu'elle inaugure le sacerdoce qu'elle exercera dans la souffrance jusqu'à l'heure où nous la trouverons debout au pied de la croix : *Stabat mater.* Et, pour mieux saisir la grandeur de ce sacerdoce tout à la fois sublime et douloureux, regardez maintenant la victime.

Au lendemain de la chute, Abel offre au Seigneur ce qu'il a de plus pur dans ses troupeaux, et Caïn les prémices des fruits. Noë, au sortir de l'arche, immole des hosties pacifiques; les patriarches apportent sur la pierre dressée en forme d'autel la première gerbe de la moisson ; sous la loi de Moïse, le sang des animaux inonde le parvis du temple.

Mais, qu'étaient-ce que ces victimes inconscientes et muettes? C'était la figure d'une autre immolation qu'appelaient les prières et les larmes de l'humanité coupable. Et un jour, entendez-vous dans les profondeurs des cieux? « Vous n'avez point agréé les sacrifices qui vous étaient offerts pour les péchés des hommes, disait une voix inconnue à la terre, et alors, vous m'avez revêtu d'une chair qui put avoir sa part de la souffrance, et j'ai dit : me voici : *Tunc dixi : ecce venio.*

Et, quel est donc celui qui vient ainsi de l'éternité? C'est, comme le chante l'Église dans sa liturgie, l'hostie pure : *Hostiam puram*, l'hostie sainte : *Hostiam sanctam*, l'hostie sans tache : *Hostiam immaculatam.* Seule digne par sa sainteté de réconcilier la justice et la miséricorde.

Le péché ayant souillé toute la création, où trouver dans l'immensité de l'espace et dans la durée des siècles un être qui, n'ayant pas besoin d'expiation, s'interpose comme médiateur entre la terre et le ciel? De l'étoile au brin d'herbe, du soleil au grain de sable, de l'homme à l'insecte qu'il écrase sous les pieds, tout porte le signe de la déchéance, tout a été flétri par l'orage, et la flétrissure et la déchéance appellent le châtiment, et voilà pourquoi du fond de leur exil, toutes les générations qui passent, regardant par delà l'horizon, supplient les nues de s'ouvrir et de laisser tomber le Juste : *Et nubes pluant Justum.*

Eh bien ! Le Juste ! regardez ; Marie le porte dans ses bras, elle l'offre comme l'Église, par les mains du prêtre, offre à l'autel

eucharistique la coupe du salut ; et maintenant, Dieu puissant et terrible, éteins la foudre, brise la verge de tes vengeances, cache ta face dont les éclairs nous donnent l'épouvante... il se trouve enfin sur la terre une victime qui, n'ayant rien des souillures de l'homme, peut fléchir ta justice et laver dans son sang la multitude de nos iniquités.

Et cette victime plus blanche que la toison de l'agneau est, en même temps, l'hostie universelle et Marie l'offre au nom de toutes les nations dont son fils a reçu l'héritage : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam.*

Dieu, nous dit Bourdaloue, voulait que, dans chaque famille, le premier-né lui fût voué comme un otage de la dépendance de ceux dont il était le chef. Mais, chacun de ces premiers-nés n'était chef que de sa maison, et cette loi n'obligeant que les enfants d'Israël, il n'en revenait à Dieu qu'un honneur limité.

Que fait alors le Seigneur ? Il choisit dans la plénitude des temps un homme, chef de tous les hommes, qui ayant le droit d'aînesse au dessus de toute créature : *Primogenitus omnis creaturæ*, réponde et de lui et de nous ; un homme qui, en retour de sa royauté sans frontières, lui offre pour tous les peuples soumis à son sceptre, le tribut de la louange et de l'expiation ; un homme qui, réunissant en lui tous les êtres, les replace par son obéissance sous l'empire de Dieu : *Instaurare omnia in Christo.*

Et comment s'appelle cette victime dont le sang a purifié l'univers ? *Terra, pontus, astra, mundus, hoc lavantur flumine.* Elle s'appelle : Jésus ; et en voyant Jésus offert par sa mère, tout homme, fût-il plus ignoré que la feuille tombée de l'arbre au fond de la solitude, doit s'écrier de son néant, comme l'apôtre S. Paul : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me :* il m'a aimé et l'amour l'a immolé pour moi.

Il le fallait bien. Que pouvait, pour le salut de l'humanité, le sang des bœufs et des génisses ? Que pouvaient même toutes les larmes répandues sur les âpres chemins de la vie ? Certes, pendant les quatre mille ans qui précèdent le calvaire, l'homme avait versé autant de pleurs qu'il y a de gouttes d'eau dans l'océan, il avait poussé plus de gémissements que le vent ne pousse de soupirs dans les nuits orageuses, et la souffrance, le prenant au berceau s'attachait à ses pas pour démolir son être. Et cependant, combien pesaient dans la balance de l'expiation toutes ces larmes, tous ces gémissements et toutes ces douleurs ? Moins que l'atome, moins qu'un grain de poussière, et seul le sacrifice d'un Dieu souffrant et mourant pouvait faire contrepoids à nos crimes : *Peccatum tantum erat ut illud solvere non posset nisi Deus.* Mais, Dieu s'immolant où est-il ? Il est au temple où le présente sa mère, il est à la croix qu'il arrose du sang

rédempteur, et il est tous les jours, à l'autel, dans les mains du prêtre.

Qu'est-ce, en effet, que ce calice qu'élève le prêtre au dessus des foules inclinées? Qu'est-ce que cette hostie devant laquelle il s'agenouille silencieux et tremblant? Le calice? Ecoutez Jésus-Christ, c'est le même sang qui s'échappait de ses veines brisées : *Hic est enim calix sanguinis mei.* Et l'hostie? C'est le même corps qu'il a pris de la Vierge pour l'offrir librement aux coups de la justice : *Hoc est corpus meum.* C'est, en un mot, la même victime, et, si Jésus-Christ nous a sauvés une première fois lorsqu'il mourait délaissé du ciel et maudit par la terre, la foi nous enseigne qu'il nous sauve tous les jours en nous appliquant à l'autel les mérites de sa mort.

Nos livres sacrés nous représentent la justice divine comme une mer dont les eaux menaçantes soulevées par nos iniquités, devraient nous engloutir. Et qu'est-ce qui la retient enfermée dans ses digues?

Est-ce la prière du juste qui s'élève de nos cités voluptueuses sur les ailes de l'innocence et de l'amour?

Est-ce la ferveur de nos cloîtres semblables à la montagne où Moïse, les bras étendus, obtenait la victoire à son peuple qui luttait dans la plaine?

Est-ce l'aumône qui, tombée dans les mains du pauvre, arrête le blasphème sur ses lèvres et arrache son âme au désespoir?

Est-ce l'expiation qui, suivant le Sauveur dans sa voie douloureuse, demande à la souffrance volontaire des joies aussi douces que les joies du Thabor?

Oui, sans doute. Mais, la digue, la véritable digue qui nous abrite contre la colère de Dieu, c'est le sacrifice de la messe : *In hoc mysteris salus mundi tota consistit.* Et si un jour, un seul jour, aucun prêtre, ni à l'orient, ni à l'occident, ne montait à l'autel, ce jour-là, croyez-le bien, la mer sortirait de ses abîmes et nous disparaîtrions sous ses flots.

Restez donc parmi nous, ô sainte victime de propitiation ; et que la voix de votre sang plus pur et plus innocent que celui d'Abel, monte de tous nos sanctuaires, couvre la voix de nos iniquités et soit le salut du monde. *Amen.*

Vingtième jour

FUITE EN ÉGYPTE

Surge et accipe puerum et matrem ejus et fuge in Egyptum.

Lève-toi; prends la mère et l'enfant et fuis en Egypte.

Hérode, ne voyant point retourner les Mages, entra dans une extrême colère, et voulant à tout prix exterminer celui qu'il croyait voir déjà lui disputer la couronne, que fait-il?

Impossible de le croire si l'Évangile et si l'histoire profane elle-même ne nous racontaient ce fait inoui dans les annales des peuples. Refoulant tout sentiment humain et emporté par la passion poussée jusqu'au délire, il ordonne de massacrer tous les enfants depuis l'âge de deux ans et au dessous dans la ville de Bethléem et dans ses environs. Et le sang coule à flots, et de toutes parts ce sont des pleurs et des cris déchirants, les pleurs et les cris de Rachel qui refuse toute consolation parce que ses fils ne sont plus: *Noluit consolari quia non sunt.*

Au milieu de ce massacre épouvantable, que deviendra Jésus? Ne craignons rien; Dieu n'a-t-il pas veillé sur le berceau de Moïse entraîné par les flots? Et, tandis que ces innocentes victimes, tombant comme des agneaux à la blanche toison sous le glaive des bourreaux, s'en vont jouer au ciel avec des roses et des lis, un ange vient dire à Joseph, le chef de la famille: Hâte-toi: prends la mère et l'enfant et fuis en Égypte: *Et fuge in Egyptum.*

Oh! la désolante nouvelle! oh! le triste message! Fuir! Mais comment? Tous les chemins ne sont-ils pas gardés? Où trouver une voie sûre pour arriver à la frontière et échapper au vaste complot qu'à tramé la jalousie d'Hérode?

Fuir en Égypte! mais, l'Égypte c'est le pays lointain que séparent de la Judée deux cents lieues de marche à travers des sentiers inconnus, c'est le sol inhospitalier qu'arrosèrent autrefois de leurs larmes les Israélites captifs; c'est l'exil avec toutes ses tristesses au milieu d'une nation ennemie.

Fuir en toute hâte, sans retard, dans l'obscurité de la nuit, Et pourquoi? Jésus n'a-t-il pas en main la puissance de Dieu? Ne peut-il pas opérer un miracle étonnant qui confonde la haine de ses persécuteurs? Et, s'il le faut, ne peut-il pas commander à ses anges de descendre du ciel, armés d'un glaive étincelant et de former autour de lui une garde invincible?

Mais qu'importent à Marie tous ces calculs de la prudence humaine? Dieu a dit de partir... Levons-nous et partons. Et, sans attendre le jour, elle prend l'enfant dans ses bras et la voilà sur la route du désert.

Que se passe-t-il durant ce long et pénible voyage qui commenca, selon quelques auteurs, vers la froide saison? S'il faut en croire la légende qui s'est faite la compagne de ces trois fugitifs, les palmiers s'inclinaient sur leur passage et leur donnaient leurs fruits ; des sources jaillissaient au milieu des sables brûlants, et à l'heure du danger des arbres touffus poussant en un clin d'œil leur offraient un abri.

Quoi d'étonnant? Lorsque le peuple de Dieu, traversant les mêmes chemins, s'en allait à la terre promise, Moïse, prenant une verge, frappe le rocher d'où s'échappent des eaux limpides et Marie n'aurait pas un peu d'eau pour se désaltérer dans cette immense solitude ?

Israël pendant quarante années est nourri par la manne qui, chaque matin tombe du ciel, et la sainte famille n'aurait pas reçu de la Providence un pain miraculeux ?

Une nuée lumineuse pendant la nuit, obscure durant le jour, conduit les Hébreux au désert du Sinaï, et nos Saints voyageurs auraient erré sans guide sur le sol étranger ?

En présence de l'Arche la mer s'ouvre et toute une armée disparaît sous les flots, et la puissance divine aurait épargné les miracles pour sauver de la mort l'enfant de la promesse ?

Quoi qu'il en soit, brisés de fatigue, tout couverts de la poussière du chemin, en proie à de cruelles alarmes, mais protégés par les anges du Seigneur, Marie et Joseph arrivent en Égypte et dès que l'Enfant-Dieu a mis le pied sur cette terre qu'avaient souillée les abominations du paganisme, les temples s'écroulent et les idoles sont renversées.

Le Sauveur prenait ainsi possession de cette patrie adoptive qui devait abriter les sept années de son exil, il la purifie par sa présence et plus tard, voyez-vous ces peuples de solitaires qui se mettent en marche, laissant au monde son or, sa gloire et ses plaisirs ? Où vont-ils? Ils vont à la Thébaïde ; et jour et nuit, ces antres sauvages redisent les cantiques sacrés, et à l'ombre de la croix s'élèvent des monastères innombrables semblables à des ruches mystiques où, avec la prière et la pénitence, les abeilles font le miel des élus, et dans ce sillon fécondé par les veilles et les larmes fleurit la chasteté, et l'Égypte où Jésus avait gravé l'empreinte de ses premiers pas, dit S. Chrysostôme, devient une image du paradis.

En attendant, la sainte famille se retire, loin de tout bruit, sous un humble toit qui lui rappelle Nazareth, et là comme à

Nazareth Joseph se remet au travail des mains pour nourrir la mère et l'enfant dont il était le gardien et le chef; Marie file du lin pour les femmes Égyptiennes et il est à croire que souvent la pauvreté dut avoir des heures bien tristes dans cette demeure d'emprunt.

Et pourtant, Marie était riche au plus fort de l'indigence, et d'ineffables consolations débordaient dans son cœur déjà transpercé par le glaive; et quelle était donc la richesse, et quel était donc le charme de sa vie loin de la patrie absente? C'était Jésus, et jamais nous ne comprendrons, dit un auteur, de quels retours de bénédictions et d'onction divine l'Enfant paya les angoisses et les soins de la mère et jamais la langue humaine ne pourra dire tout ce qu'il y avait de délices dans ses caresses, ce regard, ce sourire et ces balbutiements du Verbe répondant aux étreintes, aux larmes et aux tendresses de Marie.

Peintres et artistes, s'écrie le même auteur, prenez vos pinceaux les plus suaves, évoquez les plus pures inspirations du génie catholique et sur vos toiles immortelles représentez-nous l'Enfant divin endormi dans les bras de la Vierge et la Vierge le contemplant avec des yeux émus, et les anges accourus du ciel avec leurs lyres harmonieuses. Il n'est pas de scènes plus ravissantes.

Et nous, tandis que Jésus dort et que les anges bercent son sommeil avec des chants inconnus à la terre, approchons-nous respectueusement de sa mère dont le regard est noyé dans la joie et demandons-lui l'abandon à la Providence.

D'après les impies et les libres-penseurs, le monde est gouverné par les caprices de la fatalité, et les événements se heurtent au hasard dans la vie comme les atomes dans l'espace. Dieu, si toutefois il existe, est semblable à ces rois dont nous parle l'histoire qui, enfermés dans leur palais abandonnent à des mains étrangères les rênes de l'État, et la terre est trop étroite, et le temps est trop court, et l'homme est trop petit pour que l'Être des êtres intervienne avec sa puissance dans les affaires mesquines d'ici-bas.

Donc, si le soleil se lève le matin pour disparaître le soir à l'horizon; si les saisons merveilleusement ordonnées se succèdent avec une harmonie ravissante; si le sillon produit sa gerbe, la plante sa fleur et l'arbre son fruit; qu'est-ce que tout cela? C'est tout simplement le jeu régulier, mais aveugle d'une machine qui fonctionne depuis l'origine des siècles à l'insu de l'ouvrier.

De même, Dieu aurait crée les familles, les peuples, les sociétés et leur aurait assigné une place dans la durée des âges comme chaque astre a sa place au firmament. Cela fait si les

familles prospèrent ou végètent, si les peuples s'élèvent ou s'abaissent, si les sociétés vont à la gloire ou marchent à la ruine ; qu'est-ce que cette succession ininterrompue de conquêtes et de désastres, de victoires et de revers, de bonne et de mauvaise fortune? C'est comme une roue inconsciente qui tournant sur elle-même sans jamais s'arrêter, ramène à chaque heure les événements les plus fortuits.

Enfin, Dieu aurait créé l'homme, et le poussant dans la vie sans lui assigner de terme : Va, lui aurait-il dit, va ton chemin comme bon te semble, fraie-toi n'importe quel sentier, dirige où tu voudras ta voile et ton gouvernail. C'est ton affaire. Et si les hommes ont les joies de la richesse ou les privations de la pauvreté, s'ils sont couverts d'honneurs ou perdus dans l'oubli, s'ils portent au front la honte du vice ou la couronne de la vertu qu'est-ce que cette variété presque infinie de destinées étalées au soleil? C'est le courant inévitable de la fatalité.

Ainsi parlent, ainsi raisonnent ceux qui n'ont pas la foi. Quant à nous, quel est notre symbole?

Nous croyons que, par un acte continuel de sa Providence comparé par certains docteurs à une création permanente, Dieu veille non seulement sur les âmes, non seulement sur les nations, mais encore sur le plus petit, sur le plus obscur de tous les êtres et que, selon l'expression du poète, sa bonté s'étend sur toute la nature.

Nous croyons que, si sa majesté souveraine ne s'est pas rapetissée quand elle a jeté la terre et le ciel dans l'espace, elle ne s'abaisse pas non plus en gouvernant dans ses moindres détails cet empire immense qui s'appelle le monde.

Nous croyons que cette administration minutieuse n'est point indigne de sa grandeur et ne trouble en aucune manière son bonheur et son repos éternels parce qu'il lui suffit de vouloir, dit le prophète, et aussitôt tout est fait : *Dixit et facta sunt.*

Les dogmes reviennent à chaque page de nos livres sacrés. Qui déchaîne la tempête, rassemble les nuages et puis commande aux vents et ramène le calme dans les airs? Qui fait jaillir les fontaines des rochers entr'ouverts? Qui verse pendant la nuit la goutte de rosée dans le calice desséché de la fleur? C'est Dieu, nous répondent nos livres sacrés : *Qui operiit cœlum nubibus et parat terra pluviam* : et la création est entre ses mains comme un instrument docile dont il se sert pour récompenser ou pour châtier les hommes.

Veut-il nous récompenser parce que nous sommes dociles à sa loi? Il ordonne à la terre de produire des moissons abondantes, aux fléaux de porter plus loin leurs ravages et à la paix de garder les frontières. Faut-il, au contraire, punir l'homme dans

ses révoltes? C'est un fleuve qui déborde, c'est la guerre qui laisse après elle les larmes et la mort, c'est la sécheresse qui désole le laboureur, ou bien, c'est un insecte imperceptible qui accourt à la racine de l'arbre ou sur l'épi de blé; et après son passage, que reste-il? Des sarments arides et des tiges desséchées.

Dieu veille en second lieu, sur les peuples dont-il est le père, le législateur et le roi : *Rex gentium.* Et, comme les peuples ont leurs vertus et leurs prévarications, il les élève ou les abaisse, il les blesse ou les guérit selon que la société reconnaît sa puissance ou se révolte contre son autorité.

Qu'est-ce que le sang répandu sur les champs de bataille? Qu'est-ce que l'épidémie qui jette les victimes par milliers dans la tombe? Qu'est ce que l'émeute qui gronde dans la rue? Qu'est-ce que l'humiliation de la défaite? C'est Dieu punissant les iniquités sociales : *Reges eos in virgo ferrea* : Et la paix que suit la prospérité, le calme des esprits, l'union des cœurs, les sillons qui jaunissent le travail qui fournit à l'ouvrier du pain en abondance, c'est encore Dieu récompensant les nations qui n'ont point déserté leurs sentiers : *Dabo pacem in finibus vestris.*

Aussi, que font les sociétés à l'heure de l'épreuve et de l'angoisse? Elles implorent la divine Providence comme le naufragé, du milieu des flots, appelle la planche de salut. Et que font-elles au lendemain du triomphe? Elles chantent, elles bénissent, elles acclament la Providence qui les a retirées de l'abîme : *Deducit ad inferos et reduccit* :

Mais, Dieu veille avant tout sur chaque homme comme la mère sur son petit enfant : *Ad ubera portabimini*; et il faut un acte de sa volonté, dit le Saint Évangile, pour qu'un cheveu tombe de notre tête : *Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt*: Avez-vous étudié cette action providentielle?

Dès qu'un homme vient à la vie, Dieu l'appelle au salut; c'est son premier travail : *Vocavit nos Deus in sanctificationem*: Et, comme il y a mille chemins qui conduisent au ciel, il place chaque âme dans un de ces divers sentiers, et à dater de ce moment là, de même qu'à toute plante il distribue la lumière, la chaleur et la rosée, à toute âme, sans en excepter une seule, il distribue la grâce sans laquelle personne ne peut être sauvé. Telle est l'économie merveilleuse de la Providence. Mais qui voit Dieu derrière les ombres de la vie?

Vous êtes pauvres et condamnés à manger le pain qu'arrosent vos sueurs. Les chagrins amers ont mis dans votre cœur des sources intarissables de larmes. La tentation vous tourmente comme une barque jetée au milieu des orages. Les créatures vous abandonnent, les amis vous trahissent, les événements

semblent conspirer contre votre bonheur, et dans vos plaintes désolées vous maudissez le sort qui se montre si cruel ! Mais, soulevez donc le voile et derrière les événements qui traversent votre existence vous découvrirez Dieu qui à la façon de l'artiste unissant d'une main savante la lumière et les ombres, nous ménage les joies et les douleurs, l'amour et les souffrances en vue de l'éternité. Toute autre route ne vous aurait point conduits sûrement au port, et la Providence, voulant vous sauver à tout prix, vous a poussés, malgré vous, dans ce rude chemin que n'aurait point choisi la nature.

Voilà le plan divin ; et ce plan où nous croyons saisir des imperfections nous apparaîtra dans toute sa beauté quand se dissiperont les ombres et que nous contemplerons en pleine lumière les mystères des cieux.

Adorez donc cette Providence qui a pour toute âme des tendresses et des sollicitudes maternelles. Adorez-la, et quoi qu'il advienne, inclinez-vous sans résistance et sans murmure, sachant très bien que si nous traversons des routes difficiles, inconnues, Dieu marche à nos côtés pour nous conduire au ciel. *Amen.*

Vingt-unième jour

MARIE A NAZARETH

Accepit puerum et matrem ejus et venit in terram Israël.

Joseph prit la mère et l'enfant et revint dans la terre d'Israël.

Hérode étant mort, l'ange revint dire à Joseph qu'il pouvait retourner au pays de ses pères, et avec la mère et l'enfant il descendit à Nazareth.

Après ces terribles ouragans qui bouleversent la nature, ébranlent en quelques sorte les montagnes et vont remuer les flots jusqu'aux dernières profondeurs de leurs abîmes, il se fait un grand calme : *Et facta est tranquillitas magna.* Marie avait passé par l'orage. Elle avait dû quitter sa patrie en toute hâte, parcourir un long chemin au milieu des plus cruelles alarmes et demander à l'exil le pain toujours si amer de l'absence. Les années s'étaient écoulées sans que l'horizon s'éclaircît... Mais voici l'ange de la bonne nouvelle.

Hérode, après avoir comblé la mesure de ses crimes, est tombé sous les coups de la justice de Dieu, Jésus n'a plus rien à crain-

dre de sa haine, et comme si la route devait être moins pénible et le sable du désert moins brûlant, semblable à l'oiseau qui, dès l'approche du printemps, s'envole vers les rivages où son nid est encore suspendu à quelque branche d'arbre, Marie toute à la joie du retour, descend à Nazareth. C'est la barque qui revient au port au lendemain de la tempête. Suivons-la du regard.

Nous sommes dans une des plus petites villes du royaume de Juda, et longeant ses rues étroites, je cherche la demeure, disons mieux, le sanctuaire où le Dieu vivant, où l'Emmanuel va se cacher sous les apparences d'un ouvrier comme au tabernacle sous les voiles d'une hostie. Il y a là, comme dans toute cité, des maisons dont les dehors annoncent l'opulence; et puis humble, modeste, voyez-vous cet atelier dont les portes restent constamment fermées aux vains bruits de la terre? Quelle paix! Quel silence! Entrons avec respect dans cette solitude vers laquelle nous attirent des charmes inconnus. Qu'est-ce que j'aperçois?

Une femme jeune encore dont le front est si pur qu'il fait penser aux anges; un homme penché péniblement sur son instrument de labeur, et un enfant qui dans ses traits a des reflets divins. Et quelle est donc cette famille perdue, comme tant d'autres, dans une laborieuse obscurité?

Je le demande aux habitants de Nazareth, et ils me répondent : c'est la famille d'un charpentier : *Nonne hic est faber?* La mère vit ignorée comme la fleur qui s'épanouit loin du regard des hommes, et l'enfant, dit-on, essaie ses mains au travail de ce pauvre atelier.

Je le demande aux antiques archives d'Israël ; et ici, la scène s'agrandit ; cet ouvrier est-il écrit, a dans ses veines du sang royal ; Salomon et David furent ses ancêtres et il est l'héritier du trône de Juda.

Je le demande enfin aux anges gardiens de ce foyer où doit se cacher quelque mystère étonnant, et que me disent-ils? Inclinez-vous. Cet homme s'appelle Joseph et il a mérité par sa justice que Dieu lui confiât son Fils. Cette mère, c'est la Vierge, c'est Marie devant laquelle toute vertu s'efface ; et cet enfant... regardez-le bien. Du nuage qui le voile s'échappent des rayons qui trahissent sa splendeur. C'est la trinité de la terre qui nous rappelle la trinité du ciel, et ces trois âmes ressemblent aux trois cordes d'un même instrument qui résonnent avec harmonie sous le souffle de Dieu.

Il y avait alors par le monde bien d'autres familles en apparence plus illustres, familles de rois et de vieilles dynasties, familles de sénateurs et de patriciens, familles de savants ou de généraux vainqueurs, et toutes ont disparu, ne laissant pas plus de trace que le nuage à l'horizon. Une seule est restée dans

le souvenir du peuple chrétien... c'est la famille de Nazareth, et nous la nommons la sainte famille... Pourquoi? Parce que Dieu était là.

Il était avec Joseph qui le portait dans ses bras, le nourrissait avec ses sueurs et façonnait ses mains au dur apprentissage de la vie. Il était avec Marie à laquelle un jour fut adressée cette parole qui résume toutes les louanges de la terre et des cieux : Le Seigneur est avec vous : *Dominus tecum*. Et Dieu, c'était Jésus.

Joseph divinement élu pour protéger l'enfance du Sauveur nous représente l'autorité de Dieu placée entre les mains d'un homme. Et c'est à cette autorité que s'adresse l'envoyé du Très Haut quand il ordonne de passer en Egypte et quand il annonce l'époque du retour, et devant elle la Vierge soumise s'incline sans opposer les difficultés du voyage, les périls de la route et les privations de l'exil.

Marie, la femme par excellence, est le dévouement et l'amour. Et si le dévouement se nourrit de sacrifices, et si la puissance, la force et l'héroïsme de l'amour s'affirment dans l'épreuve, n'est-il pas vrai qu'après avoir suivi Jésus dans sa voie douloureuse Marie avait le droit de se tourner vers les siècles et de leur dire : est-il un amour semblable à mon amour? : *Videte si est amor sicut amor meus.*

Et Jésus, lui, que fait-il jusqu'à l'âge de trente ans dans cet atelier de Nazareth où il durcit ses tendres mains, dit Bossuet, en maniant des instruments rudes et grossiers? Écoutez la parole de l'Évangile : *Et erat subditus illis*; il leur obéissait. Oh, l'étrange renversement ! De la terre au ciel, de l'homme à l'ange, tous les êtres obéissent au Créateur, et lorsque Dieu fait un signe aux étoiles et à la mer, les étoiles lui répondent : nous voici; et la mer calme ses flots houleux.

Et ici, le Maître abdique sa puissance ; il obéit : *Et erat subditus illis.* Un jour, dit S. Thomas d'Aquin, à la voix de l'homme le soleil s'arrête : *Voci hominis sol stetit.* Et pendant trente ans Marie dispose à son gré de la lumière éternelle : *Obediens Christus voci Mariæ per triginto annos stetit.* Et pourquoi cette obéissance qui révolte notre orgueil? Jésus obéit pour honorer et pour grandir sa mère.

Les astres en obéissant aux lois de la création chantent à Dieu du matin au soir un cantique de gloire : *Cæli enarrant gloriam Dei.* Que faisait donc Dieu lui-même lorsque, se dépouillant de sa majesté, il se mettait, enfant docile, aux ordres d'une simple créature? Il exaltait, il glorifiait Marie; et je ne sais vraiment, dit S. Bernard, ce que je dois admirer davantage ou de cette dignité suréminente de la mère ou de la prodigieuse soumission du fils. Du côté de Dieu se soumettant à une femme, c'est une humilité

sans exemple ; et du côté d'une femme commandant à Dieu, c'est une grandeur sans égale.

Heureuse famille ! Semblable à l'arche construite sur le plan divin, elle voguait tranquille au dessus des agitations de la terre et des vicissitudes du temps, et tandis qu'au dehors grondait l'orage et montaient les eaux, au dedans c'étaient la paix inaltérable, et les délices et le ravissement du ciel.

Où trouver aujourd'hui des familles qui nous rappellent la sainte famille de Nazareth ? On dit, et c'est là très certainement le plus grand péril de notre époque, on dit que la famille craque de toutes parts comme le navire qui, disloqué par la tempête menace à chaque instant de sombrer sous la vague Et d'où vient qu'un édifice tant de fois séculaire chancelle et branle à tous les vents? Qu'est-ce qui la mine? Est-ce la législation? Est-ce l'esprit du siècle? Est-ce la corruption des mœurs ?

Le temple tombe en ruines parce qu'à la base, comme pierre fondamentale, il n'y a plus Dieu, et Dieu... entendez-le : Si vous bâtissez sans moi, alors même que vous cimenteriez toutes les assises, il faut que le ciment se détache et que les murs ébranlés couvrent le sol de leurs débris : *Nisi Dominus œdificaverit domum, in vamun laboraverunt qui œdificant eam.*

Eh bien ! Dieu est-il dans la famille comme il était à Nazareth? Est-il avec le père qui, n'étant plus chrétien, s'est lui-même découronné par son indifférence ou ses apostasies ?

Est-il avec la mère qui, absorbée par les préoccupations et trop souvent par les frivolités de la vie, ne comprend rien au ministère des âmes?

Est-il avec l'enfant qui, sur le seuil de la jeunesse où l'attend le plaisir, abandonne ou renie la foi de ses chastes années?

Est-il avec le respect de l'autorité, l'union indissoluble des cœurs, le partage des joies et des larmes, les traditions chrétiennes et la pureté des cœurs ?

Hélas! Dieu a été banni de la famille ; le mariage, l'un des plus grands sacrements de l'Église, n'est plus qu'une rencontre fortuite ou calculée de deux âmes, et sans Dieu que devient tout d'abord l'autorité ?

Pour que l'homme consente à relever de l'homme que faut-il ? Il faut que, le regardant au front, il y découvre le signe de Dieu. Dès que ce signe s'efface, dès que cette auréole tombe, que reste-t-il ? Peut-être des vertus morales, des qualités naturelles, un grand cœur, un noble caractère, une haute intelligence... mais, tout cela ne peut donner à l'autorité son investiture et sa consécration ; il y manque l'empreinte divine.

Laissez donc le père trahir ouvertement la foi de son baptême. Laissez-le se rapetisser, s'amoindrir par l'oubli du devoir.

Laissez-le se mettre en pleine révolte contre la loi divine. L'enfant le regarde, et ne voyant plus qu'un homme, il le méprise.

Telle est l'histoire vraiment lamentable de la famille. Les pères sont méprisés, leur couronne n'a plus d'éclat, leur puissance ne commande plus le respect, et pourquoi? Parce qu'ils ne sont plus dans la famille les représentants de Dieu.

Ils devraient, pontifes du sanctuaire domestique, prendre les cœurs qui s'appuient sur son cœur et les offrir à Dieu à l'heure de la prière comme le prêtre, à l'autel, offre les âmes du peuple chrétien dans la coupe sacrée... et ils ne prient pas.

Ils devraient apprendre à leurs enfants le chemin qui conduit à nos solennités, et aucune fête ne les amène aux autels du Seigneur.

Ils devraient à force de vertu triompher de toutes les résistances, et ils perdent le droit de commander à l'homme en refusant d'obéir à Dieu.

L'autorité paternelle, autrefois placée dans l'honneur et la vénération comme la royauté des anciens patriarches est donc à terre, impuissante, avilie, parce que la religion ne la couvre plus en guise de bouclier et que Jésus-Christ ne la protège plus de son ombre.

Sans Dieu, que devient aussi l'union des cœurs? La famille, c'est l'amour qui, prenant deux existences inconnues la veille, aux divers points de la création, les unit ensemble par un lien que seule la mort doit briser.

Mais, un amour qui surpasse toutes les affections humaines en élévation, en profondeur et en durée! un amour qui, au lieu de vieillir, rajeunisse avec les années et répande toujours le même parfum sous tous les vents qui passent! Un amour qui, enfermé dans d'infranchissables limites, se fortifie par joies et par souffrances, s'approfondisse par son bonheur et plus sûrement encore par ses épreuves et ses sacrifices! Cet amour chaste, pur, dévoué, vient-il du ciel, ou vient-il de la terre?

Rien de plus inconstant, de plus capricieux, de plus mobile que le cœur. C'est le roseau qui s'incline à tous les souffles. Il se fatigue de la réalité, il se crée des illusions, et tôt ou tard la coupe lui fait peur quand il n'y trouve qu'amertume.

Aussi, les païens eux-mêmes appuyaient leur foyer à l'autel, ils avaient les divinités tutélaires du foyer domestique, et Jésus-Christ qui a tout réformé, a mis à la base de la famille un sacrement, et ce sacrement, que fait-il? Il donne aux époux chrétiens la force... La force de la grâce qui, venant en aide aux défaillances du cœur, l'affermit dans ses serments; la force qui endigue le flot et le retient dans ses rives; la force qui gravit la montagne et suit avec courage les plus âpres sentiers.

Et lorsque Dieu est au cœur avec sa grâce, c'est en vain que les années s'écoulent avec des meurtrissures profondes et de cruelles déceptions : les âmes restent unies dans la paix, comme ces deux colonnes de marbre blanc qui, à Rome, sont restées debout au milieu des ruines du Forum. Et quand Dieu est chassé de la famille, que laisse-t-il après lui ? Le divorce des âmes, un froissement perpétuel, une désolante antipathie et souvent des tragédies honteuses ou sanglantes.

Sans Dieu, que devient enfin l'obéissance ? Il la faut au sein de la famille comme elle existe au milieu des plus belles harmonies de la création. L'obéissance ! c'est la loi des anges, c'est la loi des étoiles et du soleil, c'est la loi de l'humanité toute entière, et voilà pourquoi Jésus-Christ, entrant dans cette humanité dont il voulait accomplir toutes les lois, obéit à sa mère : *Et erat subditus illis.* Qu'importe qu'il soit le Créateur des mondes, qu'il possède tous les trésors de la science et de la sagesse et qu'il ait atteint la plénitude de la vie... Il y a dans la famille de Nazareth une autorité indiscutable et sacrée... et il obéit : *Et erat subditus illis.*

Quels sont les enfants qui résistent aux séductions de l'indépendance et qui, soumis à l'autorité de la famille, en respectent tous les droits ? Ce sont évidemment ceux qui, formés par l'éducation chrétienne, en ont gardé les saintes traditions. On leur a dit que tout pouvoir vient de Dieu : *Non est potestas nisi a Deo* ; et rencontrant le pouvoir sur le seuil du foyer domestique, ils s'empressent d'obéir.

Mais, ôtez Dieu du cœur de l'enfant, élevez-le en dehors de tout symbole ; ne jetez dans son âme aucun des grands principes de la foi... qu'aurez-vous ? L'indépendance ira le saisir au premier éveil de la volonté, elle lui soufflera la révolte, et vous aurez un insoumis qui discutera l'autorité paternelle, s'agitera frémissant sous la main qui veut le toucher du sceptre : et révolutionnera la famille en attendant qu'il révolutionne la société.

Voulez-vous donc que la paix et le bonheur s'abritent dans vos demeures comme l'oiseau dans son nid ? Que Dieu en soit le chef ; qu'il y règne avec la prière, la sanctification du dimanche, la foi pratique, la pureté des mœurs, et vos familles seront bénies, dit le prophète, et cette bénédiction vous accompagnera sur tous les chemins de la vie. *Amen.*

Vingt-deuxième jour

JÉSUS PERDU ET RETROUVÉ

Et ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem in die solemni Paschæ.

Les parents de Jésus allaient chaque année à Jérusalem lors de la fête de Pâques.

Lorsque l'Enfant-Dieu eut atteint l'âge de douze ans, il accompagna Marie et Joseph à Jérusalem où les Hébreux fidèles accouraient des divers points de la Judée pour célébrer la grande fête de Pâques.

La foule se pressait donc sur tous les chemins, allant en groupes sous la direction des anciens de la tribu, les hommes séparés des femmes, les enfants avec le père ou la mère, et les familles ne se réunissaient qu'à la halte du soir. Cet ordre de marche nous explique comment au retour de la fête, Marie et Joseph ne se doutèrent point que l'enfant leur manquait. Mais, quand à l'entrée de la nuit, ils s'aperçurent de son absence, faut-il essayer de vous dépeindre cette immense douleur?

Ils courent, tristes, désolés, à travers ce peuple d'inconnus, demandant avec des sanglots et des pleurs l'enfant de leur tendresse... Recherches inutiles! Jésus ne répond pas, et le cœur brisé par l'angoisse, ils reprennent en toute hâte, au sein de l'obscurité la plus profonde, le chemin de la vaste cité.

Les voyez-vous en larmes traverser les rues, parcourir les places publiques, interroger tous les passants, frapper à toutes les portes?... Chaque heure qui survient, avec de nouvelles déceptions, apporte de nouvelles alarmes, et le glaive prédit par le vieillard Siméon se tourne et se retourne dans la plaie, et la nuit arrive encore sans pouvoir endormir ces deux cœurs qu'abandonne l'espérance.

Ayez donc pitié, ô mon Dieu, d'une pauvre mère qui, depuis trois jours d'un martyre inexprimable, vous demande son fils! Et ne sachant que devenir, et se rappelant que, après la tempête le Seigneur amène l'arc-en-ciel dans les nues, Joseph et Marie se dirigent vers le temple.

Quelle scène admirable! Les docteurs, réunis sous le portique, discutaient avec une grande agitation l'avènement du Messie, et au milieu d'eux était assis, à la façon des vieillards, un enfant. Et, cet enfant, quoique n'ayant pas dans les mains le livre des prophètes, en citait les paroles inspirées, les commentait avec une sagesse et une autorité qui contrastaient avec la candeur de son âge et les illuminait des splendeurs de sa pensée

Les docteurs l'écoutent étonnés et ravis : *Stupebant autem omnes qui audiebant eum.* Et ils se demandent quel est l'esprit qui parle par sa bouche. A ce moment, une femme pauvrement vêtue traverse la foule ; elle aussi, à ce spectacle inattendu s'arrête, elle contemple, saisie d'admiration, cette vision du ciel, elle recueille toute émue cette parole qui semble un écho du paradis, et ne pouvant plus contenir les élans de son cœur, d'une voix tremblante qui s'éteint dans les sanglots... mon fils, s'écrie-t-elle, pourquoi nous avez-vous laissés ? *Quid fecisti nobis sic?* Il y a trois jours que nous vous cherchons avec des larmes· *Dolentes quæ rebamus te.*

C'était bien Jésus, mais Jésus en quelque sorte transfiguré. A l'âge où l'enfance laisse entrevoir le fruit enfermé dans la fleur, il préludait à sa mission divine ; il faisait éclater au matin de sa vie, comme par un coup d'essai, quelque chose de cette grande lumière qui devait éclairer dans son midi la face de tous les peuples et la marche du genre humain, et la sagesse divine dont il avait la plénitude jetait ses premières clartés comme un astre voilé qui perce les nuages.

Et à la plainte touchante de la mère que répond le fils? Ecoutez-le. C'est la première parole de Jésus qui nous soit rapportée par l'Évangile et elle est pleine de mystère et de grandeur. Tout autre enfant se serait précipité dans les bras de sa mère, cherchant à lui faire oublier par ses tendres caresses les douleurs de l'absence. Mais ici, l'homme s'efface devant Dieu, et ce n'est pas l'homme, non, ce n'est pas l'homme qui parle sous les impressions naturelles du cœur, c'est Dieu qui tout à coup se révèle.

« Pourquoi me cherchiez-vous? *Quid est quod me quærebatis.* Un enfant peut se perdre, s'égarer dans la foule ; il peut s'en aller insouciant loin d'une mère désolée ; mais qu'aviez-vous à craindre puisque je suis la sagesse éternelle ? Et puis, ignorez-vous que, venu de Dieu, je dois être tout entier à l'œuvre de mon père qui est au ciel ? *Nerciebatis quia in his quæ patris mei sunt oportet me esse.* » Et, se levant, il suivit Marie à Nazareth où il fut soumis : *Et descendit eum eis et venit Nazareth.*

Ce voyage à Jérusalem avec ses tristesses et ses émotions ne serait-il pas un symbole de la vie pleine de mécomptes et de séparations? Car enfin, où allons-nous ? Du berceau à la tombe, nous allons tous à l'éternité. Semblables au navire qui traverse la haute mer, le flot nous pousse, et de quelque façon que nous orientions notre voile, il faut tous aborder sur la même rive où le maître nous attend.

Au départ, Jésus-Christ vient à nous ; il vient avec la grâce du baptême s'emparer de notre vie et dans cette terre arrosée par l'eau sacramentelle, il sème, avec la foi, le germe de toutes les vertus.

Plus tard, bien des fois le soleil s'est levé, nous sommes à douze ans... rappelez vos souvenirs. La cloche tinte ses plus joyeux refrains, le temple est en fête, l'autel brille de mille feux, les guirlandes s'entrelacent dans le sanctuaire d'où monte le parfum de l'encens et des fleurs, et l'enfant, couronné d'innocence, s'achemine vers l'autel.

Aussitôt, le tabernacle s'ouvre; au milieu des cantiques, le prêtre prend l'hostie sainte et lorsque l'enfant se relève, nourri du pain eucharistique, il porte Jésus-Christ au plus intime de son cœur.

Continue maintenant ton voyage, poursuis ton chemin... et tu ne seras point seul : Jésus est avec toi; et dans l'obscurité profonde il sera ta lumière, à l'heure de la fatigue il sera ton repos; si tu souffres, ami fidèle il te consolera; si tu as encore faim et soif, tu reviendras, heureux convive, à la table sacrée, et quoiqu'il advienne, tu le trouveras toujours à tes côtés ton frère et ton ami. Mais, prends garde.

Sur cette route où passent toutes les générations, que de pierres contre lesquelles on se meurtrit! Que d'épines auxquelles on se déchire! Que d'abîmes où se cache la mort! Regardez bien.

N'y voyez-vous pas l'impiété qui, pour obscurcir la vérité chrétienne amasse des livres, des revues, des négations et des blasphèmes, comme le vent amasse les nuages dans les airs?

N'y voyez-vous pas le vice qui, toujours sous la forme du serpent, se glisse auprès des âmes, et avec des promesses trompeuses leur persuade de manger le fruit dont l'écorce cache tant de mystères?

N'y voyez-vous pas le scandale qui, au lieu de chercher les ombres de la nuit, affronte la lumière et, le long du chemin, étale aux yeux des passants les mille voluptés qui séduisent la foule?

N'y voyez-vous pas le monde qui oppose à l'Évangile la perversité de ses maximes et la corruption de ses mœurs?

Et, que veulent le monde, le scandale, le vice et l'impiété? Ils veulent arracher aux âmes celui qui, s'étant donné tout entier au baptême et à la communion, est devenu notre pontife et notre roi, notre justification et notre victime, l'amour et le tout de notre vie. C'est assez dire que, marchant à travers tant d'ennemis dont les défaites n'affaiblissent point la résistance, nous devrions être constamment en éveil, toujours armés, toujours débout, comme le soldat à la frontière que menace l'envahisseur.

Il le faudrait; Jésus-Christ lui-même l'a dit à l'Évangile: *Vigilate et orate.* Veillez et priez, et tant acharnée que soit la lutte vous en sortirez vainqueurs : *Ut non intretis in tentationem.*

Mais, hélas! Combien d'âmes s'endorment! Et pendant le som-

meil l'ennemi survient, il entoure la place, fait une brêche aux remparts, et au réveil, où est Jésus?... Cherchez-le, comme sur la route de Nazareth, il a été perdu.

Jésus-Christ étant, en effet, la lumière, la justice, la sainteté, nous le perdons lorsque, ouvrant l'esprit à de coupables hésitations, nous laissons le doute ébranler les convictions de la foi.

Nous le perdons lorsque, séduits par des voix enchanteresses, nous laissons la volonté s'en aller, comme une barque dématée, aux souffles de la tentation.

Nous le perdons chaque fois que, vaincus dans la lutte, nous livrons au monde corrompu la pureté du cœur.

Aux jours d'Israël, quand le temple de Jéhovah dut être profané par les nations infidèles, on entendit une voix qui s'écriait: Sortons d'ici. — C'était la voix des anges, protecteurs du sanctuaire, qui ne voulaient pas être les témoins attristés de sa désolation. Et après leur départ, le lieu saint fut souillé, et une idole impure se dressa sur les ruines de l'autel.

Ainsi l'âme dont la tentation franchit le seuil. A peine l'ennemi est-il entré que Dieu s'en va, emportant avec lui sa grâce et son amour, et les anges des ténèbres accourent, et ils dévastent le tabernacle que le Seigneur remplissait de sa gloire..... L'âme infidèle a perdu Jésus.

Quelle perte sans nom! Jésus le tendre ami de l'enfance qui lui donne avec les premiers serments de la vie les prémices de son amour! Jésus, l'aimable Sauveur qui, appelant à lui tous les hommes, leur fait de son sang un breuvage divin! Jésus, la miséricorde, qui toujours accueille le repentir et lui promet comme à l'innocence les joies des siècles éternels!

Et, lorsque les âmes l'ont perdu sur les chemins du vice ou de l'erreur, pleurent-elles son absence, comme Marie, et le cherchent-elles inconsolables, comme cette mère désolée? *Dolentes quærebamus te.* Oui; s'agit-il d'une fortune qui s'effondre, d'une illusion qui se dissipe, d'une espérance qui s'écroule ou d'une affection qui se brise? Alors, ce sont des larmes qui ressemblent à celles du prophète Jérémie. Les fleurs n'ont plus de parfum, le soleil n'a plus d'éclat, le ciel toujours est sombre et le monde n'a plus de fêtes, ni d'émotions, ni des plaisirs qui puissent ramener le sourire sur les lèvres ternies.

Mais, voyez-vous cette foule de chrétiens qui peuplent nos cités tumultueuses? Où sont les justes qui portent dans un cœur vierge ou dans une âme purifiée l'innocence et la foi? Il n'y a là que des parjures, des traîtres et des apostats; et cependant, de toutes parts ce sont les rires voluptueux, les explosions de la joie, l'ivresse des convives, et tous les échos nous apportent le bruit des fêtes et des concerts. Que voulez-vous? Ils n'ont perdu

que Jésus! Et ils ne pensent pas que perdre Jésus c'est la réprobation commencée sur la terre et qu'il suffirait à Dieu de rappeler le souffle de la vie pour que Jésus fût perdu durant l'éternité.

Comment donc retrouver ici-bas ce trésor incomparable qui vaut à lui seul plus que la terre et le ciel? Marie nous l'enseigne. Il faut d'abord le chercher: *Requirentes eum* : non point seulement avec l'esprit qui poursuit la vérité, mais surtout avec le cœur que brise le repentir: *Dolentes quæ rebamus te.* Le fils de Monique cherche Dieu, sans le trouver, dans les écoles et les livres des philosophes; lorsqu'un jour fatigué de ne jamais rencontrer la lumière qui semblait le fuir, il pousse un cri... c'était le cri de l'amour, et à l'instant Dieu se dévoile: *Amicus Dei esse volo, nunc fio.*

Où le chercher? Est-ce au milieu des dissipations de la terre et de l'enivrement des plaisirs? Est-ce dans le tumulte des passions semblables à la mer où bouillonne la vague? Est-ce parmi ces foules qu'agitent des désirs inassouvis? Dieu ne se plaît que dans la solitude, nous répondent nos livres sacrés: *In pace locus ejus.* La solitude de Nazareth l'a vu naître et grandir; et dès que l'homme, fatigué des joies de la vie ou ramené par le malheur, se trouve seul en face de lui-même, il entend dans cette solitude des voix inconnues qui lui parlent de Dieu.

Mais, voulez-vous savoir où Jésus attend les âmes et se montre à celles qui le cherchent dans la sincérité du cœur? Il les attend dans son temple: *Invenerunt illum in templo.* C'est là qu'il habite comme au plus haut des cieux; c'est là qu'il a bâti sa demeure. et c'est là qu'il est assis et qu'il attend: *Invenerunt illum sedentum*; Il est assis au tabernacle, comme sur le trône de la grâce; au tribunal de la pénitence comme sur le trône de la miséricorde, dans la chaire, comme sur le trône de la vérité; et dès qu'une âme vient à lui le cherchant comme sa sainte mère... le voyez-vous? A celle qui demande la foi, il révèle du haut de la chaire, comme autrefois aux docteurs qui se pressaient autour de lui dans le temple de Jérusalem, les mystères que ne peut saisir l'intelligence humaine. Au tribunal de la pénitence, sommes-nous souillés par les fanges du siècle, il nous purifie dans le sang de la croix et nous rend la blancheur de la neige. Et si enfin nous venons à l'autel pour lui confier nos tristesses ou recueillir quelques miettes du pain eucharistique, son amour nous console et avec l'hostie du sacrifice il ranime nos forces abattues.

Venons donc souvent ici où Jésus réside dans le silence et la paix du sanctuaire. Auprès de lui, les justes se reposent, comme les apôtres au Thabor, des fatigues du voyage, et les pécheurs, meurtris dans leurs chutes, se relèvent guéris. Venons à l'agneau

qui plus tard apparaîtra comme un juge terrible sur les nuées du ciel; et quand nous l'aurons trouvé, gardons-le si bien qu'il nous quitte plus. *Amen.*

Vingt-troisième jour

LE MIRACLE DE CANA

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilaæ, et erat mater Jesu ibi.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était.

Trente ans s'étaient écoulés depuis que les anges avaient chanté sur la crèche de Bethléem. Déjà la voix du Précurseur retentissait au désert et la foule accourait pour entendre cette parole de la pénitence et recevoir le baptême dans les eaux du Jourdain. Sorti de son obscurité, le Sauveur a quitté Nazareth et, après avoir jeuné pendant quarante jours, il a commencé son glorieux apostolat.

En ce temps ; dit le saint Évangile, des noces furent célébrées à Cana, petit bourg de la Galilée, et Marie étant invitée à cette fête de famille, Jésus s'y rendit avec ses disciples. Sur la fin du repas, le vin venant à manquer, la mère dit au fils: ils n'ont plus de vin. Qu'importe à moi et à vous? répond Jésus; mon heure n'est point encore venue.

Alors, Marie dit aux serviteurs : faites tout ce qu'il vous dira. Et, ils remplirent d'eau jusqu'au bord six urnes de pierre qui avaient été placées là pour la purification prescrite aux juifs, et lorsqu'elles furent remplies: puisez maintenant, leur dit Jésus; et ils y puisèrent, et c'était un vin délicieux.

Qu'est-ce que ce fait placé à l'entrée de la vie publique du Sauveur? C'est une triple manifestation. Jésus-Christ, après trente ans de silence et de labeurs, se manifeste comme Dieu. Marie qui s'est effacée comme l'aurore à l'aspect du soleil reparaît tout à coup avec un pouvoir qui devance l'heure du ciel et obtient un miracle; et la prière si timide et pourtant si confiante intervient comme une force à laquelle Dieu lui-même est contraint d'obéir.

I. L'acte qui appartient essentiellement à la puissance divine, c'est le miracle. Celui-là seul qui a désigné leurs sentiers aux divers êtres de la création peut arrêter les astres dans leur marche et suspendre les lois harmonieuses qui régissent l'univers.

Rassemblez toutes les gloires et toutes les célébrités qui ont peuplé le monde, gloires de la science et des arts, gloires de l'éloquence et du génie, gloires du sceptre ou de l'épée, et dites-leur de faire remonter avec une parole les fleuves vers leur source, ou de marcher à pieds nus sur les flots ou de rendre à la vie le cadavre qui exhale déjà l'infection du tombeau... Tous les siècles devront nécessairement échouer dans cette œuvre surhumaine.

Si donc j'apprends que les aveugles voient, que les lépreux sont immédiatement guéris et que les morts ressuscitent..... qu'est-il besoin de discuter ? Evidemment, Dieu est là.

Aussi, voyez-vous Jésus-Christ ? Nazareth ne le connaît que comme le fils du charpentier. Sur son front point d'auréole, dans sa vie rien que l'obscurité, autour de lui quelques hommes inconnus qui la veille étendaient encore leurs filets sur le rivage ; et cependant il va jeter sa parole au monde, il faut que le monde l'écoute et qu'il tombe à ses pieds.

Comment accomplir ce prodige ? Comment incliner les esprits devant une doctrine qui, au lieu de clartés, s'entoure d'ombres et de mystères ? Comment assurer le triomphe à des idées nouvelles qui, bien loin de flatter le cœur, en attaquent toutes les convoitises ? Et surtout par quel signe éclatant, lui sans gloire et sans prestige, manifestera-t-il sa divinité ? Quelle est la force qui, placée entre ses mains, comblera les vallées, aplanira les montagnes et lui fera, à travers la résistance des peuples, un chemin triomphal ? Ce sera le miracle.

Et avant de semer sa doctrine, comme le laboureur sème le grain dans la terre, il vient aux noces de Cana, et en présence des quelques disciples qu'il avait arrachés à leurs barques, il change l'eau en vin, et ce miracle fait éclater sa gloire : *Et manifestavit gloriam suam*; et les disciples dont la foi était encore chancelante croient fortement en lui : *Et crediderunt in eum discipuli ejus.*

Ainsi fera-t-il depuis le festin de Cana jusqu'à la Cène eucharistique. D'une main il donne sa doctrine au peuple qui, pour l'entendre, le suit jusqu'au désert, et de l'autre, il commande en maître à la vague qui s'apaise et à la mort qui soudain refleurit. Et, en voyant le fils de la veuve de Naïm se dresser dans son cercueil, l'aveugle de Jéricho ouvrir les yeux à la lumière, Lazare sortir de la tombe, entendez-vous le peuple, dans son enthousiasme et sa foi, lui chanter l'hosanna comme à l'envoyé de Dieu ?

Et, lui-même que répond-il aux disciples de Jean-Baptiste venus pour lui demander : qui êtes-vous ? Affirme-t-il ouvertement sa génération divine ? Raconte-t-il comment le ciel l'a salué dans

son berceau? En appelle-t-il aux prophètes qui avaient si clairement prédit son histoire? Allez, leur dit-il, et racontez ce que vous avez vu; les sourds entendent, les aveugles voient, les paralytiques marchent et les morts ressuscitent: *Et mortui resurgunt.*

C'est donc par le miracle que Jésus-Christ s'est affirmé au monde, et l'eau changée en vin a été la première manifestation de sa divinité : *manifestavit gloriam suam et crediderunt in eum discipuli ejus.*

II. Mais, ce miracle de Cana, qui le demande et qui l'obtient? Jésus-Christ ne s'est-il pas aperçu que le vin allait bientôt manquer? N'a-t-il pas prévu la honte que ressentiront les époux en présence de leurs convives? Pourquoi faut-il que sa mère se penche vers lui et l'avertisse d'un incident si vulgaire de la vie domestique?

Dans le saint Évangile, a dit le maître, tout s'est fait en parabole, et les faits les moins étranges cachent des vérités sublimes.

Cette noce de Cana c'est l'Église : *Simile factum est regnum cælorum homini regi qui fecit nuptias.* Les époux qui sont pris au dépourvu nous représentent les âmes avec leurs devoirs, leurs luttes et trop souvent leurs défaillances. et Dieu est toujours là prêtant à la volonté l'appui surnaturel de sa grâce toute puissante.

Mais, entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'Église, regardez bien. Qui voyez-vous? Il y a Marie : *Et erat mater Jesu ibi;* et c'est Jésus-Christ lui-même qui, par un acte public et solennel, lui a donné la mission de plaider au ciel les intérêts de la terre et d'obtenir à la terre les miséricordes du ciel.

Sans doute, Dieu qui voit le plus petit grain de sable perdu dans l'immensité de l'océan, connaît toutes les âmes et il les suit du regard dans les sentiers de la vie.

Il sait donc qu'à tel point du chemin vous avez rencontré l'épreuve semblable aux épines qui meurtrissent le voyageur.

Il sait que la tentation vous a violemment assailli comme est assaillie par la tempête la barque loin du port.

Il sait que la vertu n'est point enracinée dans votre cœur et qu'il suffit d'un léger souffle pour l'ébranler.

Lui qui entend de si haut le bruit de la feuille qui tombe et le choc des atomes qui se heurtent dans les airs n'ignore point ce qui monte des âmes et vers toutes les âmes, qu'elles soient en joie ou en détresse, il incline son cœur.

Mais, au ciel comme au festin de Cana, il veut que sa mère intervienne avec sa miséricorde; il le veut puisque dans le gouvernement de son Église il lui a confié le rôle de la médiation : *Et Mater Jesu erat ibi.* Et c'est par cette médiation que s'accom-

plissent ici-bas, sous le regard étonné des peuples ou dans le secret des cœurs, les merveilles de la grâce.

Du haut de son trône, Marie a vu que vous allez faiblir dans la lutte et que votre volonté presque séduite ne sait plus opposer de résistance.

Elle a vu que votre foi s'ébrèche et que les convictions de votre enfance tiennent à peine debout.

Elle a vu qu'il faudrait à votre vie languissante plus de courage dans l'épreuve et d'ardeur généreuse en face du devoir.

Et son cœur de mère s'attendrit, et touchée d'une immense compassion l'entendez-vous redire durant l'éternité cette parole suppliante : *Vinum non habent*. Seigneur, ils manquent d'énergie, de foi, de résignation, d'espérance, d'amour. Telle est sa mission ; et si, pour accueillir sa prière, il faut renverser un instant l'ordre établi dans le monde matériel, croyez-vous que Dieu refuse de déployer sa puissance ?

Certes, jamais un miracle ne s'accomplit dans des circonstances si vulgaires et sur un théâtre aussi rétréci que celui de Cana. Nous ne sommes point sur la place publique, en présence d'une multitude prête à battre des mains ; il ne s'agit pas de multiplier les pains pour nourrir quatre mille hommes dans le désert. Non, Jésus-Christ est enfermé dans la salle du festin avec quelques invités, et c'est uniquement pour épargner aux époux une confusion passagère que Marie intercède. Ajoutez que le moment n'est point encore venu où doit resplendir dans tout son éclat la gloire du Sauveur : *Mondum venit hora mea.*

Et cependant Marie dit une parole. Cette parole est-elle une prière? Est-elle un désir? Peu importe. Un moment, il semble que sa demande est repoussée comme inopportune. Mais, la mère connaît le Fils, et quand bien même la réponse du Fils met sa foi à une dure épreuve, son espérance n'est point ébranlée. Et, en effet, l'aimable Sauveur avance, à cause de sa médiation, l'heure des décrets éternels, et le miracle est accompli.

Ce fait revient à chaque page de l'histoire de l'Église et de l'histoire des âmes. Mille fois, depuis sa fondation, l'Église attaquée par l'erreur, démembrée par le schisme, persécutée par les puissances humaines, a passé par des heures fatales où l'on aurait dit que tout allait sombrer dans l'abîme. Et voilà que, au plus fort du péril, Marie, la femme forte, la terrible Judith, mettait les ennemis en déroute, et l'Église, à genoux devant ses autels, célébrait sa puissance et, pour perpétuer le souvenir de ses victoires, elle enrichissait de quelque nouvelle fête son diadème royal.

Mille fois les peuples que frappait la justice divine ont crié

vers Marie comme crie l'enfant sous la verge qui le blesse, et il n'est pas de nation chrétienne dont les annales, les sanctuaires et les monuments publics ne rappellent quelque délivrance miraculeuse obtenue par l'intervention de la reine des cieux.

Et les âmes ! Oh ! si toutes les âmes qui ont merveilleusement éprouvé la puissance de Marie pouvaient chanter ensemble ces prodiges comme une seule voix ; et si à ces voix innombrables de la terre se mêlait la voix des élus dont Marie a miraculeusement conduit la barque jusqu'au port... quelles louanges ! quel concert !

Mais, qu'est-il nécessaire d'appeler en témoignage les siècles écoulés ? Voyez-vous ces multitudes de pélerins qu'emportent les chars de feu devenus les chars de la Vierge Immaculée ? Il y a là ,comme aux jours du Sauveur, des aveugles, des paralytiques, des lépreux, toutes les infirmités humaines ; et où vont-ils avec leurs bannières radieuses et leurs chants d'espérance ? Ils vont demander à Marie des miracles. Des miracles... entendez-vous? et les ex-voto suspendus à la grotte de Massabielle disent assez haut que la puissance de la Mère de Dieu ne s'est point raccourcie.

Pourquoi le serait-elle ? Ce qui triomphe des résistances du ciel aux noces de Cana, c'est la force de la prière.

Cette prière n'est qu'un mot : *Vinum non habent* ; ils n'ont plus de vin. Mais, dans ce mot simple et touchant passe tout le cœur de Marie, et parce que ce cœur est l'innocence et l'amour, sa prière force la main de Dieu.

Laissez Jésus-Christ lui répondre avec une froideur purement apparente ; au lieu d'exalter sa confiance et sa foi, comme il exaltera plus tard la foi de la Chananéenne. Laissez-le proclamer tout haut que Dieu a ses heures pour se manifester à la terre et que nulle créature ici-bas, fut-elle sa mère, n'a le droit de devancer l'heure du ciel : *Mondum venit hora mea.* Il faut que la prière l'emporte, et quoique Marie sollicite un miracle, le miracle s'accomplira.

C'est que la prière, comme a dit un docteur avec une énergique et sublime concision, est une toute puissance : *Omnipotentia supplex* ; et quand elle arrive suppliante à la porte du ciel, si la porte ne s'ouvrait pas, l'Évangile aurait menti : *pulsate et aperietur.*

D'où vient donc que notre voix si souvent n'a point d'écho et qu'elle ne pénètre point les nues ? Comprenez-le.

Marie était la foi qui transporte les montagnes et quoique son Fils, pour mieux la grandir, l'a rejette dans l'ombre, elle doute si peu d'être écoutée que, s'adressant aux serviteurs : Faites,

leur dit-elle, tout ce qu'il vous commandera : *Quodcumque dixerit vobis facite.*

Marie était l'amour, semblable au nuage de parfums qui monte de l'encensoir en face de l'autel, son cœur ne s'était jamais incliné vers la terre et, si elle ose solliciter un miracle, c'est que, bonne et miséricordieuse, elle compatit à la honte des hôtes de Cana.

Marie était enfin la pureté sans tache, et tout en remontant le cours du fleuve, même à la source, le Seigneur ne trouvait qu'une onde transparente.

Or, sommes-nous la foi, l'amour et la pureté? Nous prions sans la conviction intime que forcément le ciel nous entendra, et parce que Dieu hésite à nous répondre, nous nous taisons tristes et abattus.

Nous prions avec les lèvres, l'esprit agité par les bruits du siècle et le cœur par les passions qui en troublent la paix.

Nous prions peut-être l'âme souillée comme la robe blanche sur laquelle a rejailli la boue du grand chemin. Et voilà pourquoi le ciel ne répond pas aux cris de nos misères.

Voulez-vous obtenir des miracles de grâce et de salut? Croyez... Aimez... Soyez purs... et surtout allez à Jésus par Marie. *Amen.*

Vingt-quatrième jour.

MARIE PENDANT LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS-CHRIST

Omnis gloria filiæ regis ab intus.
Toute la gloire de cette fille du roi vient de la beauté de son intérieur.

Jésus-Christ, tout entier à l'œuvre du salut des âmes, parcourait les villes et les bourgades de la Judée, annonçant le royaume des cieux, confirmant sa doctrine par les miracles les plus éclatants ; et le peuple, dans son admiration, le suivait en triomphe ; et si les pharisiens orgueilleux et jaloux jetaient dans ce concert quelques notes discordantes, le Sauveur entraînait quand même après lui les esprits et les cœurs.

Au milieu de ces ovations, où était Marie? Etait-elle parmi les apôtres qui avaient été choisis pour porter la vérité jusqu'aux derniers confins de l'univers? Etait-elle avec les saintes femmes qui s'étaient attachées, fidèles et dévouées aux pas du divin maître? Etait-elle au Thabor lorsque écartant le nuage qui voilait sa

gloire, le Seigneur apparut à ses disciples dans tout l'éclat de sa divinité ?

Je la cherche sous le toit de Béthanie qui tant de fois offrit à son fils la plus suave hospitalité. Je voudrais la voir dans cette foule qui, sortant de Jérusalem, accourait au devant de Jésus-Christ avec des palmes et des acclamations et lui faisait une ovation royale. Je demande surtout à l'Évangile si elle était au Cénacle à ce moment solennel où fut célébrée la cène eucharistique.

Et l'Évangile se tait, et nulle part je ne rencontre la mère sur les chemins où se pressait la multitude pour voir passer le prophète d'Israël : *Propheta magnus surrexit in nobis.*

Et cependant, quelle joie si marchant à la suite de son fils, elle avait pu recueillir toutes les paroles qui tombaient de ses lèvres et les enfermer dans son cœur ! Quel bonheur si elle avait vu Madeleine, la brebis égarée, revenir au bercail et se prosterner aux pieds du bon pasteur pour les couvrir de parfums et les arroser de ses larmes brûlantes ! Et comprenez-vous de quelles émotions son âme aurait tressailli si elle avait été là quand une foule immense était nourrie dans le désert avec les pains du miracle ou bien quand le jeune homme de Naïm était rendu vivant à sa mère éplorée ?

D'où vient donc qu'elle reste dans l'effacement, toujours cachée dans le silence, au lieu de se tenir, comme sa mère, à côté de l'Homme-Dieu pour partager sa gloire et ses triomphes ? Le prophète avait dit : *Omnis gloria filiæ regis ad intus.* Tout l'éclat de la fille du roi vient de la beauté de son cœur ; et c'est uniquement par cette beauté de l'âme que nous pouvons attirer sur notre vie les regards et les bénédictions du ciel. Il n'est pas de doctrine plus consolante que celle-là.

Nous lisons dans le saint Évangile : *Sancti estote.* Soyez saints : *Perfecti estote.* Soyez parfaits, et cette parole nous épouvante. La sainteté nous apparaît comme une montagne tellement élevée que la cime se perd dans les nues, et sur ces hauteurs mystérieuses que voyons-nous ?

Nous voyons les apôtres qui ont péniblement défriché les sillons envahis par l'erreur et récolté dans les sueurs et dans les larmes les gerbes abondantes de la vérité.

Nous voyons les docteurs qui, semblables à des soldats armés de toute pièce, ont fait sentinelle autour de nos dogmes et repoussé vaillamment toutes les attaques de l'impiété.

Nous voyons les martyrs qui, jetés au milieu des flammes, battus de verges ou dévorés par les bêtes du cirque, ont lassé la haine des tyrans et la rage des bourreaux.

Là se groupent autour de l'agneau les vierges dont la robe immaculée ne s'est point déchirée aux épines du chemin. Là se

pressent les anachorètes qui préférèrent aux joies du siècle les jeûnes et les veilles du désert. Là sont tous les justes qui, marchant par les sentiers les plus étroits, ont emporté d'assaut le royaume des cieux.

Et, au pied de cette montagne, nous nous écrions comme le prophète, tristes, découragés : *Quis ascendet in montem Domini.* Comment arriver jusqu'à la cime ! Eh bien, oui ; si la sainteté consistait essentiellement dans l'éclat des œuvres, nous devrions désespérer d'atteindre ce sommet. Où sont, en effet, les nuits transformées en prières, les cilices autour des reins et les stigmates de la pénitence imprimés sur la chair ? Où sont les sacrifices et les dévouements qui laissent dans notre vie des sillons lumineux ? Où sont les vertus qui projettent sur nos pas des clartés éblouissantes ?

Nous creusons tous, même les plus justes, un modeste sillon, nous ne moissonnons que de rares épis, et si nous nous plaçions en face des saints qui rayonnent à travers les siècles, que seraient nos œuvres ? Ce qu'est un édifice sans architecture et sans ornementation à côté de ces monuments dont s'enorgueillissent les cités.

Mais, du haut du ciel, qu'est-ce que Dieu regarde dans la vie de chaque homme ? Il regarde le cœur : *Deus inticetur cor.* Et, lorsque le cœur est pur comme le fleuve où se mirent les étoiles, Dieu s'y reflète tout entier : *Signatum est super nos lumen vultus tui.*

Impossible, quant à nous, de lire sous les voiles, et nous jugeons de la vie par les actions qui en forment la trame comme nous jugeons de l'arbre par la beauté des fruits. Qu'importe qu'au fond du cœur se cachent, comme la sève sous l'écorce, les sentiments les plus élevés et les intentions les plus délicates ; c'est le trésor ignoré dont nous ne pouvons apprécier ni le poids ni la valeur.

Et alors, qu'un homme traverse le monde comme un astre brillant, quand bien même toutes les fanges se seraient amassées dans son cœur, volontiers nous disons : c'est un grand homme. Et si, au contraire, il ne porte à son front aucune auréole ni de la fortune, ni du pouvoir, ni de la science, si quelque chose d'étrange ne lui fait pas un piédestal au dessus de la foule, donnez-lui toutes les vertus qui ne s'épanouissent que dans l'ombre, vous le coudoierez avec indifférence, ne vous doutant pas que son cœur est un vase de prix où se trouve enfermé un parfum précieux.

Mais, devant Dieu qui pèse les soleils comme les grains de sable, quel est l'homme dont la vie soit assez riche pour faire incliner la balance de son éternité ? Est-ce le savant qui, de son regard d'aigle, pénètre les mystères livrés aux disputes des siècles ?

Est-ce le vainqueur qui, avec son épée valeureuse, inscrit de nouveaux triomphes dans l'histoire de la patrie? Est-ce le chef d'État qui, d'un signe de sa main, commande à tout un peuple et d'une extrémité de la frontière à l'autre extrémité en soulève les flots? Est-ce le riche qui voit la fortune sourire à tous ses calculs et lui apporter complaisamment de l'or?

Toutes ces grandeurs et ces gloires humaines ressemblent au dehors de la coupe; elles ne sont que le clinquant de la vie, et Dieu nous déclare qu'il regarde au dedans, et si le dedans c'est la lie, l'éclat extérieur ne saurait l'éblouir : *Deus intuetur cor.*

Il en est de la vie humaine comme du temple matériel. Bâtissez une cathédrale avec du marbre, dentelez toutes les pierres, élevez au sommet des tours des flèches hardies qui s'élancent dans l'espace, tant que le tabernacle sera vide et que Dieu n'y aura pas dressé sa tente, qu'aurez-vous? Un édifice qui, malgré toutes ses splendeurs, n'attirera ni le culte ni la vénération des peuples. Mais, Jésus-Christ est-il présent à l'autel? Peut-être que les murs sont dénudés, que rongées par le temps les pierres s'en détachent et que la pauvreté attriste les anges du sanctuaire... n'importe. Ce lieu est saint, et nous nous prosternons pour adorer.

De même, seriez-vous le plus obscur des êtres de la création, une femme dont le passage à travers la vie ne laisse aucune empreinte, un homme qui mange dans l'oubli le pain de ses sueurs, un indigent qui tende la main au coin des rues? Consolez-vous. Si dans un corps usé par le travail ou la souffrance vous portez Dieu avec sa grâce et son amour, vous êtes comme un temple vivant auprès duquel il n'y a rien de plus beau ni de plus riche que le ciel : *Templum Dei estis.*

Cela nous explique un des aspects les plus mystérieux de la perfection et de la sainteté.

Parmi les saints qui règnent dans la gloire, il en est qui ont réellement étonné le monde par leurs prodiges et par l'éclat de leurs vertus. On dirait des géants se dressant au milieu de l'humanité comme les pyramides dans le désert, et à de longs siècles de distance, nous ne pouvons nous lasser d'admirer ces existences divinement transfigurées.

Il en est d'autres qui ont passé presque inaperçus, comme ces étoiles qui échappent aux regards dans les profondeurs du firmament. On voudrait lire dans leur histoire le miracle, l'extase, la prophétie et les vertus sublimes qui excitent l'admiration des foules, et du berceau à la tombe nous les voyons marcher sans bruit dans les chemins battus.

Tels ont été les ancêtres de l'humble Vierge de Nazareth ; tel a été Joseph le charpentier que l'Évangile appelle le juste; et Marie,

la mère de Jésus, où l'avons-nous trouvée? C'est la solitude du temple, c'est le travail des mains, c'est l'oubli et la misère de l'exil... Comment donc ces âmes dont le monde n'a pas même soupçonné les vertus ont-elles mérité que la justice divine leur tressât la couronne des saints? Comment ont-elles hérité de ce trône que le Seigneur réserve aux rois de son éternité? Avec quelles œuvres ont-elles fait cette gerbe magnifique qui leur a valu, à la fin de la journée, un si riche salaire?

Leur gloire a été toute au dedans: *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* Et pourquoi? Parce que c'est le cœur, ou en d'autres termes, l'amour qui donne aux œuvres leur valeur morale devant Dieu. Jésus-Christ, parlant de ce fleuve de corruption qui couvre la terre de sa fange, nous dit que la source part du cœur: *De corde exeunt cogitationes malæ.* N'est-ce pas également du cœur que jaillit cet autre fleuve de sainteté dont les eaux coulent toujours pures à travers les siècles les plus troublés par les passions humaines, et ne voyez-vous pas que les œuvres s'élèvent ou s'abaissent, grandissent ou décroissent selon la pensée qui les inspire?

Un jour, raconte le saint Évangile, en présence du peuple qui les applaudissait, les pharisiens jetaient leurs aumônes à pleines mains dans le trésor du temple. Une femme survient, c'était une pauvre veuve... et, quand elle est bien assurée que personne ne la voit, en secret elle offre son denier. Qu'était-ce qu'un denier? Et cependant, entendez le Sauveur: je vous déclare, dit-il à ses apôtres, que cette femme a plus donné que tous les pharisiens ensemble: *Hæc pauper plus quam omnes misit.*

Ce fait résume toute la vie. Que cherchez-vous dans les œuvres qui entrent dans votre existence d'homme et de chrétien comme les pierres dans les murs d'un édifice? Cherchez-vous une parole, un regard qui flatte l'amour-propre? Cherchez-vous ce qui est la terre et le temps au lieu de franchir ces limites étroites par les aspirations du cœur? Dieu rejette ces pierres sur lesquelles vous n'avez point gravé son image, alors même que vous les auriez taillées avec le ciseau le plus habile.

Par contre, allez vous ensevelir dans le silence le plus profond, ne faites pas plus de bruit dans le monde que n'en fait un insecte sous les feuilles des bois... mais à chacun de vos pas regardez le ciel, Dieu comptera toutes les pulsations de votre cœur, l'amour transformera ce qu'il y a de plus inconnu dans votre vie comme le peintre transforme en chef-d'œuvre la toile de vil prix sur laquelle il étend ses couleurs, et dans votre sillon solitaire il n'y aura pas un grain, tant petit soit-il, qui ne donne son épi. N'est-ce pas consolant?

Si, pour mériter la récompense des saints, il fallait accomplir des œuvres retentissantes et avoir le génie qui sonde les mystères

ou la fortune qui compatit aux indigents, ou la gloire qui rayonne ici-bas comme un astre dans la nuit, nous serions en droit de nous plaindre et de dire au Seigneur : mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous point donné une intelligence qui voit clair dans les ténèbres les plus épaisses ? Pourquoi m'avez-vous jeté dans la poussière tandis qu'à d'autres vous avez fait un marchepied pour les grandir ? Pourquoi ai-je au soleil de votre Providence une place si étroite que je puis à peine m'y dresser une tente ?

Mais, que nous demandera la justice divine quand elle nous appellera par delà la tombe au jugement de son éternité? Elle nous demandera le cœur parce que le cœur est toute la vie : *Omnis gloria ab intus.*

Or, quel est l'homme qui n'ait un cœur et qui ne puisse en offrir à Dieu les désirs et l'amour, comme le prêtre, à l'heure du sacrifice, lui offre le parfum de l'encens dans l'urne embaumée du lévite ? Et, si la pauvre bergère qui garde son troupeau dans des sentiers déserts, et si l'ouvrier dont le front est couvert de pénibles sueurs, et si le mendiant qui quête de porte en porte le pain de la charité ont un amour plus pur et plus ardent que l'homme comblé de richesses et d'honneurs, à qui sera donnée la plus large part des délices et du bonheur des cieux ? A Germaine Cousin, à Isidore le laboureur, à Joseph Labre... c'est-à-dire à celui qui aura le plus aimé.

Aimez donc, vous qui êtes désolés de ne glaner sur votre chemin, pour les porter à Dieu, que des œuvres sans éclat. Aimez, vous dont l'existence s'écroule dans l'accomplissement uniforme du devoir comme le fleuve qui baigne toujours les mêmes rives. Aimez, vous qui, brisés par l'âge ou la souffrance, enviez à l'apôtre son zèle, au religieux ses austérités et aux saints leurs brûlantes ardeurs. Aimez dans la joie et les larmes, dans le calme et la tempête, et votre vie qu'aura sanctifiée l'amour resplendira durant l'éternité. *Amen.*

Vingt-cinquième jour.

MARIE PENDANT LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS

SES JOIES ET SES DOULEURS.

Messui myrrham cum aromatibus.
Avec les parfums j'ai recueilli la myrrhe.

L'archange Gabriel avait dit à la Vierge de Nazareth : vous mettrez au monde un fils que vous appellerez Jésus parce qu'il

sauvera son peuple ; et, plus tard, au jour de la Purification, le vieillard Siméon s'écriait en tenant l'enfant-Dieu dans ses mains : il sera la lumière et le salut des peuples : *Salutare tuum* : *Lumen ad revelationem gentium.*

A trente ans de là se réalisaient ces deux paroles prophétiques, et Jésus commençait réellement sa mission de Sauveur en promulguant sa doctrine. Qu'était-ce, en effet, que son enseignement divin ? C'était tout à la fois la lumière et le salut. De même que le matin, lorsque le soleil apparaît par dessus les montagnes, les ténèbres se dissipent et l'horizon brille de mille feux, avec l'Évangile se levait le grand jour de la vérité, et cette révélation inaugurait une ère nouvelle où la vertu allait enfin refleurir dans le champ qu'avaient dévasté quatre mille ans de vices et d'erreurs.

Aussi, en entendant ces dogmes sublimes et cette morale si pure qu'elle saisissait l'homme, pour le régénérer, aux sources mêmes de la vie, voyez-vous le peuple ? Il s'étonne, il bat des mains, il applaudit Jésus qu'il appelle un prophète, un envoyé de Dieu... et quand survient le miracle, alors il déserte les villes, suivant sur tous les chemins de la Judée le thaumaturge qui se fait obéir et des vents et des flots, et dans cet enthousiasme, il lui offre la couronne et le proclame roi.

Est-il croyable que, pendant ces trois années de prédication, Marie soit restée toujours enfermée dans sa solitude et que jamais elle n'ait entendu son fils dont la parole retentissait au delà des frontières d'Israël ? Devons-nous supposer qu'elle n'ait vu aucun de ces prodiges que le Sauveur semait à profusion sur ses pas comme le témoignage le plus évident et la preuve la plus populaire de sa divinité ? Se peut-il enfin qu'elle n'ait jamais été le témoin des ovations que lui décernait la multitude ? Non certes.

Volontiers, je la contemple au pied de la montagne où Jésus-Christ proclamait les béatitudes éternelles. Elle était là sans doute quand une femme s'écriait du milieu de la foule : Bienheureuse celle qui vous a porté dans son sein et nourri de son lait : *Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti.* Elle était là lorsque plus de quatre mille hommes, venus des bourgades et des cités, se pressaient au désert. Elle était plus souvent encore dans le temple où chaque jour le maître instruisait ses disciples et leur dévoilait les mystères du ciel : *Erat quotidie docens in templo.*

Pourquoi n'aurait-elle pas appris, même dans sa retraite, la conversion éclatante de Madeleine et de la pécheresse de Samarie ? Pourquoi n'aurait-elle pas su que Lazare était sorti vivant du tombeau en présence des Juifs accourus, pour pleurer sa mort dans la maison de Béthanie ? Pourquoi aurait-elle ignoré, quand tous les échos de la Judée redisaient ces merveilles, que de son

fils s'échappait une vertu divine et que cette vertu guérissait toute langueur? *Sanans omnem languorem.*

Et alors, comprenez-vous ses joies maternelles? Allez dire à une mère que, vainqueur sur mille champs de bataille, son fils a sauvé la patrie et que, à la place de l'épée, la patrie reconnaissante a mis le sceptre dans ses mains valeureuses, il y aura dans cette âme des tressaillements indicibles et des émotions qui déborderont en transports comme déborde le ruisseau à l'étroit dans sa source.

Eh bien, ici ce n'est plus une victoire qui sauve l'honneur d'une nation, ce n'est plus un triomphe qui venge l'insulte faite au drapeau d'un peuple, ce ne sont ni des forteresses, ni des citadelles, ni des frontières défendues contre l'envahisseur. De quoi s'agit-il? Il s'agit des âmes arrachées à la servitude du vice et conquises à la vérité: *Lumen ad revelationem gentium*:

Et Marie voit les hommes saluer avec les acclamations de l'amour la lumière qui tout à coup éclaire leurs sentiers. Elle voit les disciples se grouper autour de Jésus et s'en aller ensuite jeter à la mer leurs filets qu'ils amènent avec peine au rivage. Elle voit les sillons jaunir et le grain confié à la terre promettre une abondante moisson.

C'est l'Église qui commence, et demain la source presque imperceptible sera devenue comme un fleuve immense dont les eaux couleront inépuisables à travers toutes les générations. Le petit arbre aura poussé des branches puissantes sous lesquelles s'abriteront les justes de tous les siècles, et le grain de sable ne sera rien moins qu'une montagne qui aura pour base toute la terre et pour sommet le ciel. Et ce sera son Fils, entendez bien, son Fils qui aura sauvé le monde.

Concevez-vous un bonheur semblable au bonheur de cette mère qui assistait à l'exaltation de son Jésus et aux premières conquêtes de l'Évangile?

Mais, dit un adage, à côté de la fleur la plus odorante il y a toujours l'épine, et si le Sauveur entraînait après lui le peuple, les pharisiens orgueilleux et jaloux jetaient au devant de sa parole, pour en arrêter la marche, tout ce que peut inventer la haine de la justice et de la vérité. Donc, Jésus-Christ affirmait-il sa divinité? C'etait un blasphémateur. Ouvrait-il les yeux des aveugles et les oreilles des sourds? Il était possédé du démon. Et à la foule qui applaudissait sa doctrine : ne savez-vous pas, disaient-ils avec dédain; qu'il est le fils d'un misérable charpentier et plusieurs fois complotant sa mort, ils tentèrent de le lapider et de le précipiter du sommet d'une montagne.

Vous connaissiez, ô Marie, cette conspiration des docteurs de la loi, ces haines des riches et des grands et la résistance qu'op-

posait une partie de la nation à l'Évangile du salut. Et aussi, que d'alarmes ! C'était bien le glaive que lui avait prédit le vieillard Siméon. Elle souffrait cette pauvre mère, parce qu'elle savait que tôt ou tard son fils serait victime des passions ameutées, et elle souffrait plus encore en voyant que la lumière avait brillé dans les ténèbres et que les ténèbres repoussaient cette lumière : *Et tenebræ eam non comprehenderunt ;* et que, au lieu d'accepter la miséricorde venue pour les sauver, les hommes s'obstinaient à suivre la voie qui conduit aux abîmes.

Toute âme chrétienne doit éprouver ces joies et ces douleurs.

Il y a dans le monde les joies de la fortune, de la gloire et du plaisir. Oui, le mondain se réjouit lorsque, après avoir poursuivi la richesse à travers les plus âpres chemins, il parvient à la saisir. Il se réjouit lorsque à force de rames il aborde au rivage où l'attendent les honneurs ; et vous avez sans doute entendu les rires bruyants et les chants voluptueux qui montent de ses fêtes. Mais, au chrétien qui estime la terre et le temps à leur juste valeur que font ces joies trompeuses ? Il sait qu'un coup de vent suffit pour tout engloutir et il faut à son âme d'autres émotions.

Dites-lui que la foi longtemps obscurcie par les sophismes de l'impiété, comme le soleil par les nuages qu'amoncelle le vent, a retrouvé l'éclat des plus beaux jours.

Dites-lui que la religion traînée, comme son divin Maître, à travers les huées d'une multitude en délire, a reconquis sa place dans le respect et l'amour des peuples.

Dites-lui que l'Église, attaquée par toutes les puissances de la terre et des enfers, a remporté quelque nouveau triomphe et jeté dans la tombe les ennemis reputés invincibles qui prédisaient sa mort. Voilà sa joie... *Lætabor ego super eloquia tua...*

Entendez la prière qui tous les jours sort de nos lèvres : mon Dieu, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel : *Sanctificetur nomen tuum ; adveniat regnum tuum; fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra* ... C'est l'hymme de l'amour.

Peu m'importe que les événements se heurtent avec des chocs formidables comme deux navires qui, dans la nuit obscure, se rencontrent en pleine mer. Peu m'importe que des gouffres immenses se creusent et que les peuples s'y précipitent avec leur grandeur déchue. Peu m'importe que les siècles en passant multiplient les ruines et détruisent tout ce que l'homme a édifié dans de pénibles labeurs.

Dieu est-il connu ? Son nom est-il béni par tous les échos du couchant à l'aurore ? Règne-t-il sur les esprits par la foi et sur les cœurs par l'amour ? Sa loi sainte est-elle la charte des peuples et

la règle des mœurs? Mon âme alors tressaille d'allégresse : *Lætabor ego super eloquia tua.*

Et si les intérêts de la foi nous laissent indifférents comme un fait étranger qui ne touche point à notre vie, si les triomphes de la vérité ne nous disent rien au cœur, si la cause de la religion se débattant en plein soleil ne peut ni nous passionner, ni même nous émouvoir, aimons-nous Dieu ?

Et, que sera-ce donc si la guerre faite à Jésus-Christ ne met aucune tristesse dans notre cœur et aucune larme dans nos yeux? Nos livres sacrés nous racontent que, au départ du vainqueur qui avait dévasté Jérusalem, le prophète Jérémie vint au milieu des ruines, et voyant le temple détruit et les pierres du sanctuaire dispersées le long des rues et des places publiques, il poussa des cris déchirants et se prit à pleurer.

« Mes yeux ont versé des torrents de larmes, s'écriait le prophète David, parce que les hommes ne gardent point votre loi : *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei quia non custodierunt legem tuam* : et encore; à la vue de ceux qui vous sont infidèles je sèche de douleur : *Vidi prævaricantes et tabercebam.*

Nous lisons dans la vie de S. François d'Assise qu'il s'en allait à travers les bois avec des sanglots et des gémissements invitant les arbres, les plantes et les fleurs à pleurer avec lui l'amour qui n'était pas aimé.

Et vraiment, si nous aimons Dieu, comment voir, sans en être attristés, ce flot de haines qui monte jusqu'à lui? Et quoi ! vous ne pouvez traverser la rue sans entendre de la bouche même des petits enfants des blasphèmes plus affreux que les malédictions dont le peuple Juif accompagnait le Sauveur sur la route du Calvaire !

Jésus-Christ, après avoir reçu les nations pour héritage au jour de la rédemption, est banni de la société qui efface dans ses lois et ses constitutions tout ce qui porte l'empreinte de l'Évangile!

L'Église, semblable à une citadelle que les ennemis entourent de toutes parts, est en lutte avec des passions qui ont juré d'en arracher jusqu'à la dernière pierre!

Et ces blasphèmes, ces apostasies, cette persécution ne vous font pas répandre les larmes de Jérémie?

Les âmes, entraînées par le flot de la corruption et de l'impiété qui partout roule sa fange, sombrent par milliers sous la vague, et debout sur la rive vous comptez froidement ces naufrages de la vertu et de la foi!

Semblable à l'ouragan qui déracine les arbres du désert, le vice ne laisse après lui que des ruines, et vous n'êtes point attristés de toutes ces existences d'enfants, d'hommes et de vieillards qui sont à terre flétries, découronnées!

A côté de vous, sous le même toit, il y a peut-être un époux qui attaque vos convictions religieuses, des enfants qui ont oublié le Dieu dont ils avaient appris à bégayer le nom sur vos genoux, un père, des frères ou des sœurs que l'indifférence ou les séductions du monde ont arrachés à Jésus-Christ; et votre cœur n'est pas abreuvé d'amertume!

L'Évangile nous dit que, avant d'endurer sa passion douloureuse, le Sauveur prit avec lui quelques uns de ses disciples qu'il conduisit au jardin de Gethsémani, et trois fois durant son agonie mortelle il alla vers eux pour réconforter son âme qu'oppressaient l'angoisse et la tristesse, et trois fois il les trouva nonchalamment endormis.

La même scène se renouvelle à toute heure du jour. Le monde est, à vrai dire, le jardin des oliviers; et là, Jésus-Christ abandonné, trahi, vendu, couvert d'opprobres, endure de nouveau sa cruelle agonie, et s'adressant aux âmes qui lui sont le plus fidèles: ne voyez-vous pas, leur crie-t-il, que je suis triste jusqu'à la mort?: *tristis est anima mea usque ad mortem*. Et, où sont-ils ceux qui viennent partager son immense douleur?

Vous le priez, vous le visitez dans son temple, vous le recevez fréquemment au sacrement de son amour, mille fois vous lui dites en lui baisant les mains et les pieds qui portent les blessures de la croix: Seigneur, je vous aime; et cependant vous n'êtes pas tristes des lâchetés, des défections, des scandales, des vices et des crimes qui poussent à bout sa justice; et, vous ne jetez pas une pierre à l'encontre du torrent qui emporte les âmes, et vous ne tendez pas la main à quelque naufragé pour le ramener au rivage; et peu vous importe que vos frères s'égarent et se perdent pourvu que vous vous sauviez!

Éveillez-vous donc, et si vous vous croyez impuissant à relever n'importe quelle ruine, apportez au moins à Jésus-Christ un cœur qui compatisse à ses tristesses afin que vous ayez votre part des joies du paradis. *Amen.*

Vingt-sixième jour.

MARIE AU PIED DE LA CROIX

Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.
La mère de Jésus était au pied de la croix.

Après le Thabor, Jésus-Christ avait rencontré le Calvaire, et c'est là que l'Évangile nous montre Marie debout, près de la croix

debout forte, courageuse : *Stabat;* et pourtant l'âme transpercée de mille glaives : *Stabat mater dolorosa* :

Les apôtres épouvantés ont pris lâchement la fuite, laissant leur maître aux mains de ses bourreaux ; quelques amis fidèles se sont arrêtés au bas de la montagne, contemplant de loin ce drame mystérieux : *Stabant noti ejus a longe.* Mais, voyez-vous la mère de Jésus ?

Lorsqu'un envoyé vint annoncer à David qu'il avait trouvé son fils Absalon suspendu à un chêne par les tresses de ses cheveux, le père désolé ordonna qu'on fermât toutes les portes de son palais en deuil parce qu'il lui fallait la solitude pour pleurer.

Ailleurs, nous lisons que, ayant déposé à l'ombre d'un grand arbre son petit enfant qui mourait de soif au milieu des sables brûlants du désert, la malheureuse Agar s'éloigna en s'écriant : Non, je ne le verrai point mourir : *Non, videbo morientem puerum.*

Il semble donc qu'à l'heure où son Fils endurait sur la croix un martyre sans nom, Marie aurait dû s'enfermer dans la solitude pour y cacher ses larmes. Il le semble. Mais, son amour l'emporte, et gravissant la montagne du supplice et de l'expiation, elle est là debout, au milieu des blasphèmes et des cris insultants d'une foule dont la haine gronde comme la mer, et tandis que la croix s'élève entre le ciel et la terre, que dit-elle aux siècles rachetés par l'amour? *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* : Voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur : Et les siècles émus lui ont répondu avec le prophète Jérémie ; elle est plus vaste, plus profonde et plus amère que les flots de l'Océan : *Magna est velut mare contritio tuo.*

C'est que la souffrance a pour mesure l'amour ; et de là vient qu'en ce bas monde où coulent tant de pleurs, il n'est point de souffrances comme celles des mères. Pourriez-vous me dire la douceur et la force, la puissance et la tendresse, la profondeur et la sublimité de l'amour maternel ?

En créant cet être admirable qu'il s'est associé pour perpétuer la vie, Dieu lui a fait un cœur dont rien ne saurait éteindre la flamme, et tandis que toutes les affections humaines ont des lassitudes et des défaillances qui attristent comme les ruines, la mère a des tendresses et des dévouements qui vont jusqu'à l'héroïsme et survivent à la mort.

Aussi, comment dépeindre ses douleurs? Il y a là une majesté qui étonne et un accent qui déchire. C'est un sanglot de l'âme qui saisit et qui brise. C'est une plaie qui jamais ne se ferme et un déchirement qui ne peut se guérir. C'est une tristesse insondable et mystérieuse qui ne veut pas être consolée : *Venuit consolari.* Et si vous avez vu quelquefois une mère pleurer près de la tombe où s'étaient englouties toutes ses espérances, vous aurez cer-

tainement gardé de cette douleur inénarrable le plus navrant souvenir.

Une mère qui souffre! Il n'est pas de nature si sauvage et si féroce qui ne soit attendrie par ses cris de détresse ; et vous n'avez pas oublié ce lion de Florence qui, poursuivi par une mère éperdue, s'arrêta tout à coup et lui rendit l'enfant qu'il emportait à sa gueule béante; et la pensée et le cœur applaudissaient à la réponse de cette femme à qui l'on proposait en exemple le sacrifice d'Abraham : Dieu, s'écria-t-elle, ne l'eut jamais exigé d'une mère !

Eh bien ! Nous sommes au Golgotha où sur l'autel dressé par la justice divine coule le sang qui rachète le monde.. Quelle est la femme debout près de la croix ? C'est une mère... *Stabat mater*. Or, la mère avec son dévouement à toute épreuve est le chef-d'œuvre de la création, que dirons-nous de Marie ? Partout , dans cette existence nous apparaît le prodige. Il est dans la conception immaculée, il est dans la virginité féconde, il est dans la maternité divine ; il doit donc être dans l'amour, et quelques pages sublimes que je lise dans l'histoire des mères , pour trouver un amour comme celui de Marie , nous devons de la terre aller au ciel et de l'homme remonter jusqu'à Dieu.

Placée par un choix divin à des hauteurs sublimes , Marie est nécessairement la mère incomparable, et son amour est d'autant plus ardent et plus pur qu'elle est vierge. Le monde n'est point entré dans ce jardin fermé pour en cueillir les fleurs, il n'a point bu à la fontaine scellée dont jamais passant n'a troublé les eaux limpides, la Vierge est toute au Bien-Aimé... *Dilectus meus mihi et ego illi*... et le Bien-Aimé, c'est Jésus l'Homme Dieu, c'est son Fils, et de l'amour maternel se rencontrant dans son cœur avec l'amour divin naît, comme une fleur transplantée des régions éternelles, le plus sacré, le plus fort, le plus délicat et le plus merveilleux de tous les amours qui jamais aient fait tressaillir le cœur d'une mère.

Or, un jour , vendu trente deniers par un apôtre infidèle, maudit par le peuple dont un habile complot a exploité les haines et condamné par des juges infâmes , le Bien-Aimé qu'avait figuré l'Isaac des temps antiques est cloué sur la croix, et Marie est accourue à cette scène sanglante, et que voit-elle? Elle voit la sainte victime suspendue entre le ciel et la terre , le front couronné d'épines , le visage couvert d'ignominies , le regard expirant et le corps déchiré, de la tête aux pieds, par les verges de la flagellation. Elle compte tous les soupirs qui s'échappent de sa poitrine haletante et les gouttes de sang qui jaillissent de ses plaies entr'ouvertes. Elle entend les imprécations qui s'élèvent de tous les points de la montagne, et les bourreaux qui blasphèment le divin Crucifié, et ses ennemis qui battent des mains en signe de victoire

Tous les jours, il est vrai, quelque mère en deuil pleure les larmes de Rachel ; mais au moins, lorsque son enfant souffre et languit comme la tige que le vent a brisée, la mère peut s'incliner tendrement sur sa couche, déposer sur ses lèvres des caresses brûlantes, essuyer la sueur qui coule de son front... et lorsque la mort lui a ravi sa fleur, les amis s'empressent de consoler sa solitude et des voix attendries compatissent à sa grande douleur.

Mais au Calvaire, Marie peut-elle s'approcher de Jésus et soutenir sa tête défaillante ? Peut-elle baiser ses mains qu'ont transpercées les clous ? Peut-elle étancher le sang qui tombe de ses larges blessures ? Et, au moment où il pousse ce cri déchirant... *Sitio*, j'ai soif, peut-elle seulement verser quelques gouttes d'eau sur ses lèvres desséchées ?

Non. La mère est condamnée à voir souffrir son Fils sans qu'il lui soit donné de soulager sa souffrance et les douleurs du Fils retombent sur la mère, et ces deux âmes ressemblent, dit un auteur, à deux luths dont les vibrations se confondent, ou bien encore, ajoute Bossuet, à deux miroirs qui, placés l'un en face de l'autre et recevant les rayons du soleil, se renvoient la lumière et la chaleur.

C'est un flux et un reflux de tristesse et d'angoisses qui de Jésus mourant va au cœur de Marie, et ce cœur maternel est déchiré des mêmes épines, percé des mêmes clous, abreuvé des mêmes amertumes, immolé sur la même croix : *Cruciaberis supplicio meo et ego tuo.* Et, pour la consoler, que peuvent les saintes femmes venues avec elle sur le Calvaire ? leurs voix émues sont impuissantes à couvrir les cris de mort qui, poussés contre son Fils, retentissent comme un écho, dans son âme désolée.

Réunissez donc par la pensée toutes les douleurs des mères, douleurs des espérances brisées et des illusions évanouies, douleurs de l'ingratitude et de l'oubli, douleurs de la souffrance et du deuil, vous aurez assez de larmes pour en remplir des abîmes ; et cependant, si vous les comparez aux douleurs de Marie, que sont toutes ces larmes des siècles, ces sanglots, ces gémissements, ces blessures faites aux cœurs ?

O mères, vous souffrez dans la mesure des affections et des tendresses que la nature renferme dans votre âme comme un parfum dans un vase de grand prix, et si la mer a ses rivages, toute douleur humaine a ses limites qu'elle ne peut franchir. Mais, Dieu a tellement agrandi le cœur de sa mère que le ciel s'y est déversé tout entier et aucune douleur n'est comparable à sa douleur parce qu'il n'est pas d'amour comparable à son amour : *Nullus dolor amarior quia nulla proles charior.*

Bien plus. Nous frémissons d'horreur lorsque nous lisons dans l'histoire ce qu'ont enduré les martyrs, des chevalets et des ongles

de fer! des grils ardents et des cachots affreux! des panthères et des lions! Avouons-le, c'est effrayant, et nous sommes à nous demander comment des millions de chrétiens ont enduré sans défaillance ces supplices inventés par la rage de leurs persécuteurs.

Eh bien! voulez-vous, dit saint Anselme, un martyr plus douloureux? Allez au Calvaire et regardez Marie: *Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum leve fuit aut potius nihil comparatione tuæ passionis.* Le calice qu'elle a bu jusqu'à la dernière goutte au jour de la passion a été si amer, dit à son tour S. Bernardin de Sienne, que personne n'aurait pu, sans mourir aussitôt, l'approcher de ses lèvres: *Tantus fuit dolor Virginis quod si in omnes creaturas quæ pati possunt dividertur, omnes simul interirent*: Et vous savez que l'Église, dans ses cantiques, l'appelle: la Reine des Martyrs: *Regina martyrum.* La Reine! Entendez-vous? Et tous ceux qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau jettent à ses pieds leurs palmes et leurs couronnes.

Ah! c'est que le martyr, au milieu de ses tourments, regardant du côté du ciel, y contemplait Jésus-Christ dans sa gloire, et consolé par cette vision radieuse, il se prenait à chanter en face de la mort.

Mais, au Calvaire, qu'est-ce que Jésus-Christ? C'est l'homme des douleurs; c'est comme le ver de terre qu'ont écrasé les passants; c'est le supplicié dont le corps a été broyé comme le grain de blé sous la meule, et le Fils devient ainsi le martyre de la mère qui, avec les douleurs de la nature, a ressenti plus fortes et plus véhémentes encore les douleurs de la grâce: *tuam ipsius animan pertransibit gladius.*

Croyez-vous, en effet, que Marie ait souffert uniquement comme toute femme dont l'enfant tendrement aimé se débat dans les transes de l'agonie? Les Saints, au souvenir de la passion du Sauveur, éclataient en sanglots, et prenant le Crucifix dans leurs mains tremblantes, ils l'inondaient de pleurs. Les iniquités de la terre faisaient à leurs cœurs des blessures inguérissables et ils appelaient la mort à grands cris pour ne plus entendre les blasphèmes qui attristaient le ciel.

Or, le supplicié, le patient du Calvaire n'est-il que le fils de la Vierge? Sous le vêtement de sa chair mise en lambeaux et couverte de sang Marie a reconnu son Dieu, et ce Dieu qu'elle aime comme les séraphins aiment au paradis, les abominations des siècles l'ont investi de toutes parts, et lui, la Sainteté, la Justice infinie, le voilà bafoué, maudit, mis en croix... Est-il étonnant que du cœur de l'Homme-Dieu toutes les tristesses aient rejailli dans le cœur de la Vierge Immaculée?

Ce que j'admire, c'est qu'elle n'ait pas succombé dans cette

épreuve de l'amour, et il n'a fallu rien moins qu'un miracle, nous disent les Docteurs, pour qu'elle portât, sans en être écrasée, le poids incommensurable des douleurs divines, et Dieu l'a fait ce miracle parce que dans toute vie la souffrance se proportionne à la grandeur.

C'est un fait universel qu'atteste à chaque page l'histoire des âmes.

Rien ne nous fait si grands qu'une grande douleur a dit un poète, et alors même qu'un homme porte sur sa tête toutes les autres couronnes de la science, de la fortune, de la gloire et même de la vertu, le monde regarde à son front, et qu'y cherche-t-il ? Il y cherche ce quelque chose d'incomparable et d'achevé que donne le malheur.

Aussi, avant de moissonner dans l'allégresse, tous les Saints ont dû semer dans les larmes, et quand il semble que le Christ oublie de les associer à son martyre, les voyez-vous arracher de ses mains le calice d'amertume pour y boire à longs traits ?

Bien plus, comme s'il eût manqué, sans la souffrance, quelque chose à sa grandeur, Dieu est tombé pauvre, humilié, sur la terre, et après avoir appelé sur lui tous les opprobres, il est mort dans une douleur infinie afin que l'homme, étendu sur n'importe quelle croix, vît toujours son Dieu dans une immolation plus complète et plus cruelle que la sienne.

La beauté des âmes et la gloire dans le ciel sont donc graduées sur la douleur, a dit un apologiste, et parce que dans la création et le monde des âmes il n'est rien de beau, rien de pur, rien de saint comme l'âme de Marie, et parce que au ciel sa gloire éclipse la gloire des élus comme le soleil éclipse les étoiles, il lui fallait ici-bas la plus large part dans la souffrance.

Et, voilà que la vertu du Très Haut qui l'avait couverte de son ombre pour la rendre bienheureuse entre toutes les femmes est encore survenue pour l'abîmer dans une douleur aussi divine que sa maternité ; et si elle a été bénie, selon la parole de l'ange, comme Jésus son Fils, elle a été submergée comme lui dans les flots les plus amers.

Approchons-nous avec compassion de cette tendre mère et si l'amour ne nous fait pas pleurer, demandons-lui que le repentir mette dans nos yeux deux fontaines de larmes.

Vingt-septième jour

MARIE AU PIED DE LA CROIX

Paries in dolore filios.
Tu enfanteras dans la douleur.

L'Église, deux fois, chaque année, nous rappelle dans sa liturgie le souvenir de Notre-Dame des Sept Douleurs. Et pourquoi se plaît-elle ainsi à nous remettre sous les yeux cette figure voilée par une immense tristesse? Veut-elle uniquement nous attendrir sur le deuil d'une mère dont le fils expire dans un infâme supplice, maudit par la terre et abandonné du ciel ? Veut-elle proposer à notre admiration cette femme qui, plus forte que le chêne sous les coups de la tempête, reste debout au milieu de son martyre? Veut-elle célébrer par des prières et des chants l'héroïsme de son amour qui, au lieu de défaillir, a grandi dans la souffrance?

Oui, sans doute. Mais, puisque sous les formes extérieures du culte sont cachés des vérités et des dogmes sublimes, pénétrons dans cette âme si pure qu'a transpercée le glaive et scrutons le mystère de sa douleur.

Deux points culminants nous apparaissent dans l'histoire de l'humanité: la chute et la réparation.

A la chute que voyons-nous? Un arbre planté au milieu du paradis terrestre, et au pied de cet arbre dont elle contemple le fruit est une femme, et cette femme, à peine sortie des mains du Tout Puissant, porte une âme sans souillure dans une chair immaculée, et Dieu l'a créée, toute brillante de justice, pour être la mère du genre humain et lui transmettre la vie du temps et de l'éternité.

Mais, un jour survient l'épreuve, et aux prises avec la séduction, la femme succombe dans la lutte. Aussitôt, de son front tombe la couronne de l'innocence comme tombe de la tige la fleur que le vent a brisée, et du ciel qu'ont obscurci des nuages menaçants part cet anathème : *In dolore paries*, tu enfanteras dans la douleur; et avec un sang vicié, la femme déchue transmet à sa postérité le germe de la mort.

Quatre mille ans plus tard, nous sommes au Calvaire; c'est la Réparation. Voyez-vous la croix, arbre magnifique, arbre divin : *Arbor decora et fulgida*, dont les branches puissantes s'étendent à l'orient et à l'occident? A ses rameaux féconds est suspendu le véritable fruit de vie qui, mangé par toutes les générations nées de la foi et de l'amour, leur rendra l'immortalité; et au pied de cet arbre que fait Marie?

Comme à la chute, c'est la femme, mais la femme par excellence qui, dans cette seconde création, au lieu d'être séduite par le serpent, lui écrase la tête de son pied virginal; la femme prédite, dès le berceau du monde, comme devant réparer avec le nouvel Adam les ruines qu'avait amassées le premier sur le chemin des siècles; la femme prédestinée qui a, dans l'œuvre admirable du salut, la même part qu'Eve la pécheresse dans le naufrage de l'humanité.

Vous êtes la femme bénie entre toutes les femmes, lui dit l'ange Gabriel en lui apportant le céleste message; et sur les montagnes d'Hébron, de sa voix inspirée, Elisabeth lui adresse la même louange: *Benedicta tu in milieribus.* J'ai vu la femme dans le ciel, dit le prophète de Pathmos, et le soleil lui servait de vêtement, la lune de marchepied et douze étoiles formaient sa couronne :*Mulier amicta sole.*

Marie est si bien la femme que, Jésus-Christ, parlant comme Dieu, ne lui donne point d'autre nom, dans les circonstances les plus solennelles de sa vie et même dans sa mort: *Mulier, ecce filius tuus.*

Seulement, de même que la première femme avait été créée dans l'innocence et qu'elle reflétait dans son âme sans tempêtes la sainteté de Dieu, il fallait au Calvaire, à la réparation, une Vierge.

Et Marie vient au pied de la croix, avec sa conception miraculeuse d'où la main si puissante du Seigneur avait éloigné toute souillure. Elle y vient avec une existence aussi limpide dans son courant qu'elle l'avait été dans sa source. Elle y vient avec un cœur plus serein que le firmament où ne passe aucun nuage; et dans la balance où la femme tombée avait jeté son crime, elle jette comme contre-poids une vie dont jamais souffle de la terre n'avait terni la pureté.

Elle y jette aussi ses douleurs, et en souffrant elle devient en toute vérité la Mère de la vie : *In dolore paries.*

Il n'est pas bon que l'homme soit seul, avait dit le Seigneur en contemplant son ouvrage; et il créa la femme; et de l'homme et de la femme devait jaillir, semblable aux fleuves qui sortaient de l'Eden, une double vie, la vie humaine et la vie divine. Or, au jour de la chute, la vie divine s'étant arrêtée tout à coup, comme le flot qui rencontre la digue... voyons... qui nous la rendra?

Ecoutez Jésus-Christ: moi, dit-il, je suis la vie: *Ego sum vita*, et je suis venu sur la terre pour vous donner la vie dans toute sa plénitude: *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* Là est tout le grand, le sublime mystère de la Rédemption. Jésus-Christ souffre, il meurt sur la croix, et par sa souffrance et sa mort, il réconcilie la terre avec le ciel et l'homme engendré, pour ainsi

dire, une seconde fois, recouvre la vie surnaturelle qui en fait un enfant de Dieu : *Ex Deo nati sunt.*

Mais, Seigneur, étiez-vous seul lorsque dans la douleur vous nous engendriez à la grâce et que de vos plaies sanglantes sortait un peuple nouveau, le peuple des élus ? Et le Seigneur me répond du haut de son gibet : Vois-tu près de la croix cette femme dont l'amour est plus fort que la mort ? C'est ma mère, et moi, son fils, j'ai voulu l'associer à mon martyre pourqu'elle fût la mère des vivants comme je suis le père des siècles à venir : *Pater futuri sæculi : mater cunctorum viventium.*

Il y a dans cette vie admirable deux enfantements dont l'un à la Crèche et l'autre au Calvaire. A la crèche, Marie enfante le fils de Dieu à la vie des hommes, et au calvaire, elle enfante les hommes à la vie de Dieu. A la crèche, point de souffrances parce qu'elle enfante le Juste, et au calvaire, des tourments sans nom parce qu'elle enfante des pécheurs. Et comment ? En consentant à l'immolation de la Victime qui seule pouvait sauver le monde.

Dieu nous a tellement aimés, dit l'apôtre S. Jean, qu'il a livré son fils unique à la mort pour nous faire naître à la vie : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* Et, en le livrant, il est devenu le père, le vrai père de toutes les âmes dont Jésus-Christ a payé la rançon.

Ainsi Marie. Le Fils de Dieu est également son Fils ; elle a sur lui toute la puissance et tous les droits de l'amour maternel... puissance inviolable, droits sacrés, et puisqu'elle a dû consentir à sa naissance, il faut, dit Bossuet, qu'elle consente à sa mort. ô Mère, le veux-tu ?

Veux-tu que les épines meurtrissent cette tête qui tant de fois a reposé sur ton cœur ?

Veux-tu que d'infâmes soufflets insultent cette face adorable dont l'éclat illuminera les cieux aux siècles éternels ?

Veux-tu que des fouets déchirent cette chair innocente qui est ta chair et que des clous transpercent ces pieds et ces mains que tu baisas la première sur la paille de Bethléem ?

Veux-tu que la mort cruelle, ignominieuse, ferme ces lèvres qui te souriaient avec tendresse et ces yeux qui se miraient dans tes yeux ? Le veux-tu, ô mère, dis-moi, le veux-tu ?

Et alors, dans cette âme virginale s'engage une lutte terrible entre deux amours, tous deux extrêmes, qui combattent ensemble ; d'un côté, l'amour de son Jésus, et de l'autre l'amour des hommes. Et de ces deux amours, l'un est plus tendre et l'autre plus fort ; l'un fait le martyr, et l'autre le sacrifice ; l'un soulève la tempête, et l'autre ramène le calme.

Entendez-la s'écrier : j'irai, moi, sa mère, tomber aux pieds des juges et des bourreaux, et d'une voix entrecoupée de soupirs

et de sanglots je leur dirai : si vous n'avez pas compassion du fils, ayez pitié de la mère... et ils seront attendris par mes larmes.

Mais aussitôt, et la terre qui demande son sauveur ! et l'humanité qui attend le salut ! et le ciel qui réclame une victime ! Et les âmes qui ne peuvent être rachetées que par la croix !

De ces deux courants quel est celui qui entraînera son cœur ?

Nous lisons que, lors du massacre de Thessalonique, une victime devait être frappée dans chaque famille de cette ville infortunée. Or, au moment ou cette scène horrible allait ensanglanter l'amphithéâtre, il y avait là un père avec ses deux enfants dont l'un était le soutien et l'autre plus jeune, le Benjamin de ses vieilles années. Lequel faut-il que je frappe ? dit le bourreau. Choisis. Et le père, prenant ses deux fils dans ses bras et les pressant sur son cœur... Choisir ? s'écria-t-il, impossible ; unis dans la vie, nous voulons l'être dans le trépas. Ils tombèrent tous les trois... mais un seul était mort, et quand le vieillard revint de sa douleur à la vie, le plus âgé de ses enfants était à terre sanglant, inanimé, et l'autre pleurait auprès de son cadavre. Eh bien ; au Calvaire, il fallait également une victime à la justice de Dieu, et Dieu a dit à la mère du Sauveur... Choisis ; ou ton Fils ou l'homme, Jésus ou son bourreau : Et, la mère a choisi... elle « que mon Fils meure et que les hommes vivent. » Tel a été le cri de son amour ; et debout comme le prêtre qui, à l'autel, tient dans ses mains le calice du salut, elle offre elle-même la victime immolée pour la rédemption du monde.

Abraham, lui aussi, était monté sur la colline pour y sacrifier son Isaac. Mais, Dieu arrêta son bras, tandis que Marie reste sur le Calvaire jusqu'à ce que l'Isaac de la nouvelle loi ait expiré dans un supplice dont la seule pensée, à dix neuf siècles de distance, nous arrache des pleurs ; et si en consentant à l'incarnation du Verbe elle est devenue mère de Dieu, en consentant à sa mort et en le livrant pour nous, les coupables et les maudits, elle devient mère des hommes, mère des vivants : *Mater cunctorum viventium.*

Nous sommes donc les enfants de sa compassion et ce mot consacré par l'Église est une nouvelle révélation du mystère de ses douleurs.

Celui qui n'a pas traversé le rude chemin des épreuves, disent nos livres sacrés, ne sait pas compatir : *qui non est tentatus quid siet.* Il faut avoir pleuré pour savoir tout ce qu'il y a d'amertume dans les larmes. Il faut que le cœur ait eu des déchirements profonds pour qu'il s'attendrisse sur les blessures que font aux âmes les déceptions, les mécomptes et les ingratitudes de la vie. Il faut avoir porté la croix sur ses épaules meurtries pour en sentir le poids : *qui non est tentatus quid siet.*

Imaginez un sentier tellement aplani que vous n'y découvriez pas même un grain de sable et suivez-le toujours, oui, toujours sans aucune secousse, comprendrez-vous ce que l'existence humaine renferme de fatigues et de labeur? Non, vous ne le comprendrez pas et la triste et la sombre réalité ne vous apparaîtra qu'à travers un mirage trompeur.

Mais, voici la souffrance. C'est la pauvreté qui manque de pain ; c'est la mort qui dépeuple votre demeure et la ferme à la joie ; c'est l'illusion qui tombe avant le temps comme des feuilles jaunies avant l'automne, et aussi vite que du choc de deux pierres a jailli l'étincelle, de la souffrance est née la compassion, et désormais il n'y aura point d'infortune qni ne puisse vous émouvoir et votre voix elle-même trouvera des notes attendries.

Aussi, la mère ayant pour mission de compatir à toutes les douleurs de la famille et chacune de ces douleurs ayant dans son âme un écho, Dieu l'a condamnée à la souffrance et c'est en souffrant qu'elle transmet la vie : *In dolore pariès.*

Marie étant choisie de Dieu pour être placée comme mère à la tête de la famille chrétienne, que fallait-il donc? Il fallait qu'elle bût à une coupe où seraient concentrées toutes les amertumes afin qu'elle apprît à compatir aux misères de l'humanité et qu'elle écoutât, pour les consoler, tous les gémissements qui de la terre arriveraient à son cœur.

Elle les écoute si bien que le peuple, dans sa reconnaissance et son amour, l'appelle : la mère de la miséricorde : *Mater misericordiæ.* A Dieu la justice, la foudre qui gronde, le tonnerre qui éclate, le calice rempli du vin de la colère... à Marie, la miséricorde, la compassion et l'amour. Et depuis que la souffrance a creusé dans son cœur des abîmes de tendresse, où vont les âmes endolories? Elles vont suppliantes à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Sont-elles agitées par la tentation comme la barque par les flots irrités? Pleurent-elles leurs espérances trompées comme le laboureur pleure la moisson qu'a ravagée la tempête? Languissent-elles de tristesse et d'ennui comme languit la plante dans une terre desséchée? Instinctivement, tous ces déshérités de la fortune ou du bonheur apportent leurs angoisses à l'autel de la Reine des Martyrs.

Là, je vois la mère qui demande vainement à la tombe l'enfant de sa tendresse. Là est l'épouse dont la joie s'est effeuillée plus vite que la fleur sous le souffle des vents. Là se pressent toutes les victimes de l'injustice humaine... et pourquoi tous les enfants d'Eve crient-ils vers Marie des rivages de l'exil? *Ad te clamamus exules filii Hevæ.* C'est parce que, ayant souffert, elle comprend mieux le langage de la souffrance.

O Mère, je voudrais compatir moi-même à vos douleurs ; mais puisqu'elles m'ont enfanté à la grâce et à la vie, laissez-moi plutôt les bénir, et si jamais, entraîné par la séduction, je devenais ingrat, rappelez-vous qu'une mère aime d'autant plus son enfant qu'il lui a coûté plus d'angoisses et de pleurs. *Amen.*

Vingt-huitième jour

MARIE ET SON CULTE DANS L'ÉGLISE

Accepit eam discipulus in sua.
Le disciple la reçut pour sa mère.

Lors de la dernière cène, Jésus-Christ prononça dans le cénacle une de ces paroles qui commandent à la nature et s'en font obéir. Ceci est mon corps, dit-il à ses apôtres, et par la vertu de cette parole divine, le pain était changé miraculeusement en sa chair adorable et l'Eucharistie nous était donnée pour être dans les grandes luttes de la vie l'aliment et la force des âmes.

Le lendemain, la croix se dressait au sommet du Calvaire et de la croix tombait une autre parole aussi puissante : *Ecce mater tua*, voilà votre mère ; et en l'entendant, la Vierge plongée dans la douleur comprit qu'elle s'adressait à tous les siècles, et soudain son cœur se dilate, et il en jaillit merveilleusement une source d'amour assez large et assez profonde pour que l'humanité chrétienne y puise sans la tarir, et depuis cette heure solennelle Marie nous a-t-elle réellement aimés ?

Oui, nous répondent les docteurs qui ont chanté sa tendre médiation dans des pages sublimes.

Oui, nous disent les peuples qui, pour la bénir, empruntent à toutes les langues de l'univers ce qu'elles ont de plus suave et de plus harmonieux.

Oui, répètent en chœur ces millions de voix qui, parties de toutes les extrémités de l'espace et du temps, acclament la reine des cieux dans des hymnes sans fin.

Et, pour comprendre cet amour immense qui du cœur de Marie s'épanche sur la terre, il faudrait compter tous les naufragés qu'elle a ramenés au port, toutes les âmes brisées qu'elle a rendues à l'espérance, toutes les vies fanées qu'elle a fait refleurir... C'est le secret des cieux.

Marie nous aime, n'insistons pas ; elle est mère, et qu'est-ce que la mère, sinon l'amour ?

Mais, l'Évangile ajoute qu'en descendant du Calvaire, S. Jean,

devenu son enfant adoptif, l'aima lui aussi comme savent aimer les âmes virginales : *Accepit eam discipulus in sua.* Il la consola des douleurs de l'absence, il la suivit, comme son ange, dans le sentier désormais si triste et si solitaire de l'exil, et sachant qu'après le pain du tabernacle il n'y avait sur la terre rien de plus saint que la mère de Jésus, il veilla pieusement à sa garde comme les Chérubins qui entourent l'autel.

Or, S. Jean étant au pied de la croix le représentant de l'Eglise, d'après ce que nous enseignent les docteurs, il a dû lui transmettre en héritage ce culte mêlé de tendresse et de vénération. L'a-t-il fait ? Etudions les siècles.

Il en est du culte de Marie à travers les âges chrétiens comme de certaines sources qui jaillissent des flancs de la montagne. Tout d'abord c'est un faible ruisseau qui semble sommeiller dans ses rives étroites. Puis surviennent de nombreux affluents, le lit s'élargit, le flot monte et la source presque imperceptible devient un fleuve majestueux.

De même, ne cherchez pas au berceau de l'Église des fêtes émouvantes dans des temples radieux, des hymnes montant au ciel avec le parfum de l'encens, des foules s'en allant sur les grands chemins, bannières déployées. L'Église est sous terre, fuyant la persécution qui a décrété sa mort, et quand elle peut apparaître au soleil, quelle est l'image qu'elle tient dans les mains et la parole qu'elle a sur les lèvres ?

L'image qu'elle tient dans les mains, c'est la croix. La parole qu'elle a sur les lèvres, c'est l'Évangile. Quoi d'étonnant ! Avant tout, il fallait amener les âmes aux pieds du divin Crucifié descendu sur la terre pour en être adoré ; il fallait montrer aux intelligences les grandes vérités qui devaient en être la lumière et la vie, et puis n'était-il pas à craindre que les convertis de la veille, arrachés péniblement à des erreurs qui dataient de longs siècles, confondissent l'aimable Vierge avec les divinités païennes et dénaturassent son culte angélique en rendant à la Mère les honneurs divins qui n'étaient dus qu'au Fils ?

Dans les trois premiers siècles de lutte gigantesque entre la doctrine de l'unité de Dieu et la tourbe des divinités de la fable, entre la folie de la croix et la sagesse qui sacrifiait aux idoles, entre la force morale qui bravait la mort et la force brutale qui s'épuisait à la donner, le christianisme, dit un auteur, dut présenter le moins de surface possible pour mieux entrer dans le cœur du monde païen et n'enseigner ouvertement que ce qui pouvait être publié sur les toits.

Et cependant, même à cette heure où la plupart de nos dogmes étaient cachés sous des voiles dans le secret du sanctuaire, si Marie reste dans l'ombre, ne croyez pas qu'elle soit absente. Elle

est au fond de la doctrine comme le grain est dans le sillon, comme le parfum est dans la fleur.

L'apôtre qui arrivait dans n'importe quelle cité pour y prêcher l'Évangile pouvait-il parler de Bethléem, de Nazareth et du Calvaire sans laisser entrevoir la douce figure de Marie qui avait sa place bien distincte dans ces scènes admirables de la vie du Sauveur ? Et le peuple qui entendait raconter les merveilles opérées par le Fils ne devait-il pas s'écrier avec un saint enthousiasme comme autrefois les femmes de la Judée : Heureuse la Mère qui l'a porté dans son sein et nourri de son lait : *Beatus venter qui te portavit et ubera quœ suxisti.*

Aussi, le voyez-vous? On dirait que la prédication évangélique ne satisfait ni sa foi, ni sa piété naissante, et il s'en va glaner, sur tous les chemins qu'avait parcourus la Vierge Marie, les souvenirs et les récits légendaires qui, transmis au foyer, sous la tente ou dans les haltes au désert nous dépeignent, comme un tableau vivant, les idées et les mœurs de la société chrétienne ; et ces légendes populaires qui se rangent autour de l'Évangile comme la chronique autour de l'histoire sont arrivées jusqu'à nous avec leurs chants et leur parfum pour attester l'admiration qu'avaient déjà les âmes pour la grandeur de la Mère de Dieu et le culte qui, dès l'origine du christianisme, s'attachait à cette incomparable créature.

Descendez maintenant aux catacombes. Nous sommes dans le premier de tous les temples catholiques. Tandis que sur sa tête gronde l'orage, l'Église a caché là l'autel du sacrifice, là la tombe de ses martyrs, son symbole et sa liturgie... Or, à côté de l'image du bon Pasteur que le peintre a reproduite sur ces murs qui abritèrent tant d'héroïsme, qu'est-ce que cette femme qui, tenant un petit enfant sur ses genoux, reçoit les présents des rois Mages ou bien étend les bras pour prier? Regardez-bien, c'est la Vierge, c'est Marie avec sa grâce toute céleste et ses traits presque divins, et si la science admire cette figure ravissante dont le moyen-âge nous a gardé l'empreinte, le catholique, lui, s'exalte, et il a bien raison, en retrouvant le culte de sa Mère aux premières assises de la foi.

Et devant cette image qui leur rappelait tant de doux souvenirs que faisaient ces chrétiens des Catacombes? Ils saluaient avec l'archange Gabriel la Femme bénie entre toutes les femmes; ils s'encouragaient à la lutte en pensant au courage qu'avait déployé sur le Calvaire la mère des douleurs; ils invoquaient comme Médiatrice celle qui avait les bras étendus pour attirer sur la terre les bénédictions du Ciel. C'était le culte de Marie dans son germe. Attendons; le germe va fleurir.

Le sang des martyrs ne coule plus dans l'arène, le glaive s'est

brisé dans la main des persécuteurs, la croix a vaincu le monde et l'Église, rendue à la liberté, déchire hardiment tous les voiles qui cachaient sa doctrine. Or, de même qu'un fleuve arrêté dans sa marche brise enfin ses digues et franchit tous ses bords, on dirait que l'amour de Marie trop longtemps comprimé dans les cours éclate tout à coup, fait explosion, et de toute part s'élève à sa gloire un concert de louanges et la première voix que je distingue dans ce chant universel, c'est la voix des docteurs. Écoutez-les.

Au quatrième siècle Saint Éphem, résumant dans un langage tout embaumé de poésie la doctrine de l'Église... Vous êtes. s'écrie-t-il, l'encensoir d'or, la lampe ardente, l'urne admirable contenant la manne du ciel, l'arche véritable, le buisson incombustible, la verge fleurie d'Aaron. Vous êtes la tige sur laquelle s'est épanouie la fleur, et la fleur, c'est le Tout Puissant et le seul Très Haut que vous avez enfanté toujours Vierge et par vous nous sommes réconciliés au Christ qui est notre Dieu et votre Fils.

« Comment oserai-je tenter de décrire les splendeurs éblouissantes dont rayonne la mère de mon Dieu ? dit S. Épiphane. Par vous, ô Vierge sainte, a été renversé le mur de séparation ; par vous la paix du ciel a été départie au monde ; par vous les hommes sont devenus des anges ; par vous la mort est détruite et les enfers sont terrassés ; par vous enfin nous avons connu le Fils unique de Dieu qui, n'ayant pas de commencement est descendu des hauteurs séraphiques dans votre sein virginal.

« Le Fils de Dieu, ajoute S. Athanase, s'est fait fils de l'homme afin que le fils de l'homme devînt à son tour fils de Dieu ; et c'est la Vierge Marie qui engendre sur la terre et dans le temps le même Verbe que le Père engendre dans son éternité.

Et S. Jean Chrysostôme dont le nom seul est un panégyrique, l'entendez-vous chanter de sa bouche d'or? Où trouver une plus grande merveille que la Vierge Marie? Ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les patriarches, ni les Anges, ni les Trônes, ni les Dominations, ni les Séraphins, ni les Chérubins ne peuvent atteindre à une telle grandeur. Servante et Mère de Dieu, Vierge et Mère tout ensemble, elle présente le genre humain à celui qu'elle a enfanté, et par elle nous obtenons le pardon de nos crimes.

Arrivons au cinquième siècle, jaloux de tant de gloire, le serpent se retourne contre le talon qui l'avait écrasé, l'hérésie essaie de troubler ce concert de louanges et Nestorius, patriarche de Constantinople, disputant à Marie le titre incommunicable qui lui a valu les hommages de l'univers, a l'audace de nier sa maternité divine. A ce blasphème inoui, voyez-vous le monde

catholique? Blessé dans son antique croyance, il pousse un long cri d'alarme, et à ce cri les deux cents évêques, venus de tous les horizons, accourent à Éphèse et condamnent le novateur.

Après la voix des docteurs les plus illustres c'était aujourd'hui la voix plus solennelle de l'Église, et l'Église réunie en concile et affirmant sa foi déclarait que Marie était bien véritablement Mère de Dieu et, la prenant en quelque sorte par la main et la plaçant sur un trône inaccessible à toute autre créature elle l'offrait à la vénération des peuples.

Et les peuples, que répondaient-ils? Aux apologies des docteurs et aux affirmations de l'Église ils répondaient en couvrant le sol de temples magnifiques dont les pierres dentelées devaient raconter aux générations la gloire et la puissance de la Vierge Marie : *Beatam me dicent.*

Quel enthousiasme! Quel pieux élan! et aussi bien quelles créations resplendissantes! Regardez-les; c'est Notre-Dame de Paris qui a vu s'accumuler autour d'elle tant de ruines sans rien perdre de sa riche parure. C'est Notre-Dame de Strasbourg dont la flèche disparaît dans les airs. C'est Notre-Dame de Reims, la cathédrale des sacres. C'est Notre-Dame de Dijon avec son gracieux portique. C'est Notre-Dame de Chartres où sont venus se prosterner devant la tunique de la Vierge, les papes, les princes et les rois. C'est Notre-Dame d'Amiens avec sa forêt de colonnes. Et quand le moyen-âge ne dédie point ces riches cathédrales à la Reine des cieux, il lui consacre du moins, derrière le sanctuaire une chapelle où l'artiste déploie toutes les inventions de son génie.

Les chapiteaux se transforment en guirlandes, la voûte resplendit comme un azur semé d'étoiles d'or, les fenêtres se ramifient en fleurons aériens, les vitraux étincellent au soleil avec leur légende imagée et la statue de la sainte Madone s'abrite sous la riche dentelle d'un pinacle qu'on croirait ciselé par la main invisible des Anges.

Depuis les trois sanctuaires bâtis par Sainte Hélène à Nazareth, à Bethléem et sur le chemin du Calvaire jusqu'à cette basilique radieuse qui, de nos jours, s'est épanouie comme un lis immaculé sur les roches de Massabielle, qui pourrait compter tous les temples élevés à la gloire de Marie? Ils sont au milieu de nos cités, dans le plus pauvre des hameaux, au fond de la solitude, au sommet de la montagne, sur le rocher qui domine les flots et partout où s'étend le regard du nautonier, il découvre à l'horizon ces phases d'espérance.

Le temple suppose nécessairement les fêtes avec les hymnes, les prières et les pompes de la liturgie. Or, savez-vous quelque chose de plus suave que les fêtes de la très Sainte Vierge? Volontiers, je le compare à un chant où toute nation a jeté sa

note harmonieuse, ou bien à une toile aux plus riches nuances sur laquelle chaque siècle a donné son coup de pinceau, ou mieux encore à un drame sublime où se déroule la plus belle de toutes les vies avec ses épreuves, ses vertus et ses grandeurs. Et, si nous remontons jusqu'à leur origine, il n'en est pas une seule qui ne nous apporte, avec le parfum des temps les plus antiques, le souvenir de quelque faveur insigne obtenue à la terre par l'intervention de la Mère de Dieu.

Est-ce tout? Non certes. Ce qui distingue le culte de Marie c'est que son histoire est inséparablement unie à l'histoire de l'Église et de l'humanité ; il en est l'âme, il en est la vie et il inspire tout ce qu'il y a de grand, de saint, de fort, de fécond et de civilisateur dans le monde chrétien.

Marie! Mais, elle est la Reine des empires. La Hongrie se déclare sa feudataire et à son nom les princes paladins fléchissent le genou. La Pologne peint son image sur ce glorieux étendard qui a gagné tant de batailles. L'Espagne marche contre les Maures sous la bannière de la Vierge des Sept Douleurs. Le Portugal, au lendemain d'une grande victoire, se consacre nationalement à Notre-Dame de Clairvaux, et Louis XIII lui donne son royaume, des lis, le plus beau, disait-on, après celui du ciel.

Marie! Elle est, selon l'expression des poètes du moyen-âge, la Dame de tous les peuples qui tous l'invoquent dans l'épreuve et lui confient leurs destinées. Constantinople, assaillie par les barbares, les repousse par d'éclatantes victoires dont elle fait hommage à la Vierge plus terrible qu'une armée. Paris, assiégé par les Normands, promène sa statue au tour de ses remparts. A Rome que désole un fléau dévastateur, S. Grégoire le Grand parcourt la ville en deuil au chant des Litanies, et soudain la peste s'enfuit et sur le môle d'Adrien apparaît un ange qui entonne le *Regina cœli lœtare* et remet dans le fourreau l'épée de la vengeance. Les Croisés vont au combat en récitant l'*Angelus*; S. Dominique s'élance au devant des Albigeois tenant à la main le Rosaire, et lors de la lutte suprême que dut soutenir l'Europe contre les hordes musulmanes, c'est au moment où, réuni dans ses temples le peuple chrétien récitait l'*Ave Maria* que la flotte des Turcs était anéantie dans les eaux de Lépante.

Marie! elle est l'arbre fécond sur lequel se sont épanouis d'abord les Ordres chevaleresques, tels que ceux de la Toison d'or de l'étoile, du Lis qui étaient comme un mémorial de la reconnaissance populaire, et puis les grands Ordres religieux qui sont venus, à leur heure providentielle, pour défendre la foi ou réformer les mœurs. S. Benoît prescrit que, dans chacun de ses monastères il y ait un oratoire dédié à la Mère de Dieu. Le bienheureux Albéric reçoit des mains de la Vierge Immaculée

les constitutions qui devaient régir l'ordre de Citeaux et la robe blanche qui devait en être le vêtement virginal. S. Dominique ne donne à sa vaillante milice d'autre bouclier que le Rosaire. S. François d'Assise abrite sa famille naissante dans l'humble chapelle de Notre-Dame des Anges, et vous savez que, avant de susciter dans l'Église une nouvelle légion d'apôtres, Ignace de Loyola voulut, à l'exemple des anciens preux, faire sa veillée d'armes devant l'autel de Marie et suspendre son épée à l'un des piliers de l'abbaye de Mont-Serrat.

Et ce culte qui est le concert de toute la terre et l'hymne de toutes les âmes, au lieu de se faner avec le temps, ne fait que reverdir et tout siècle qui passe veut apporter à Marie une nouvelle fleur et l'ajouter à la couronne que lui a tressée l'amour.

Venus à une époque où les négations les plus audacieuses ont attaqué tous nos dogmes, n'avons-nous pas vu éclore, au milieu des ruines amoncelées par la libre-pensée, l'institution du mois de Marie pendant lequel l'Église, de l'Orient à l'Occident, offre à la plus belle et la plus aimable des Vierges, les premiers parfums de la nature et oppose le culte de la pureté à la fermentation des sens?

N'avons-nous pas vu le grand, l'illustre, l'immortel Pie IX proclamer l'Immaculée-Conception aux applaudissements de la terre et mettre ainsi le comble à une gloire qui, semblable au soleil montant à l'horizon, jette sans cesse de plus vives clartés?

N'avons-nous pas vu, chose inouie dans l'histoire, des foules innombrables courir à tous les sanctuaires où Marie manifeste sa puissance, gravir les pentes abruptes et dénudées de la Salette, se déployer comme une armée pacifique sur les rives du Gave et répondre à l'impiété railleuse par les manifestations d'une foi qui force le ciel et lui arrache des miracles?

Que fera l'avenir? Dieu le sait. Mais, ce qui est certain, c'est que l'avenir est à Marie comme l'a été le passé. Son règne, quoique tente l'impiété, ira toujours grandissant. En dépit des tempêtes, l'arbre poussera demain de nouveaux rejetons; et les peuples lui bâtiront d'autres cathédrales; ils célébreront ses fêtes avec plus de splendeur; ils chanteront ses louanges avec des harmonies inconnues de nos jours et jusqu'à la dernière limite des temps s'accomplira la parole prophétique: Toutes les générations m'appelleront bienheureuse : *Beatum me dicent omnes generationes. Amen.*

Vingt-neuvième jour

MARIE A LA RÉSURRECTION

Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.

Vos consolations ont égalé la multitude de mes douleurs.

Elle avait réellement souffert, la Mère de Jésus, et pendant sa vie riche de tant de grandeurs et remplie d'autant d'épreuves elle avait pu s'écrier bien des fois, comme plus tard le Sauveur à Gethsémani : *tristis anima mea est usque ad mortem;* mon âme est triste jusqu'à la mort. Elle avait souffert plus encore au Calvaire, et c'est là qu'elle avait été transpercée par tous les glaives et que le flot de toutes les angoisses avait inondé son cœur : *Secundum multitudinem dolorum meorum.*

Mais, depuis trois jours le Christ, déposé de la croix, repose dans son sépulcre. Tout à coup, la lutte s'engage entre la vie et la mort; la vie triomphe et Jésus s'élance glorieux du tombeau : *Resurrexit.* Et où donc va-t-il aussitôt après avoir soulevé la pierre qu'avaient scellée les empereurs romains? La foi des peuples et l'enseignement des docteurs veulent qu'il soit apparu immédiatement à sa mère ; et pourquoi ? Afin de lui apporter une consolation qui égalât ses douleurs : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

En Espagne, avant l'aube du jour de Pâques, dans les plus vastes cités comme dans les plus humbles bourgades, une procession solennelle se met en marche. Les prêtres, revêtus de leurs plus riches ornements et précédés d'un grand nombre d'enfants avec des robes blanches, portent le Saint Sacrement en triomphe au milieu des cantiques. Quand on approche de l'Église qui a servi de tombeau, le Vendredi-Saint la porte s'ouvre et l'image de Marie apparaît encore couverte de crêpes et de deuil. Mais aussitôt, deux enfants, sous la figure de deux Anges, conduisent le prêtre qui tient l'hostie sainte en face de la statue de la Vierge. L'image alors s'incline trois fois, et comme si, en ce moment, la mère venait de reconnaître son fils... la scène change, les voiles noirs sont remplacés par de magnifiques vêtements ornés de pierreries, le *Regina cœli* est entonné par la foule joyeuse, et à ce chant de fête, Jésus et Marie, le Fils et la Mère, sous le même dais tout brillant d'or, sont ramenés au temple qu'illuminent les premiers feux du jour.

Telle dut être, en effet, l'apparition de Jésus à sa Mère, et j'avoue que la langue humaine se refuse à décrire cette scène ravissante qui n'eut d'autres témoins que les anges faisant cortège au Sauveur ressuscité. Quel est le peintre dont le pinceau serait assez habile pour la reproduire sur la toile? Quel est le poète qui oserait la chanter sur sa lyre la plus harmonieuse? Nous savons parler des larmes, habitués que nous sommes à pleurer, mais où trouver sur nos chemin tristes et désolés des paroles assez émues pour redire un bonheur qui n'est pas de la terre ?

Marie était donc abîmée dans le silence profond que cherche la douleur quand tout à coup une lumière éclatante l'environne... C'était son Fils. Oui ; son Fils non plus déchiré par les verges de la flagellation ; non plus couronné d'opprobres et de dures épines ; non plus revêtu d'une pourpre en lambeau ou d'un suaire sanglant...

O mère, regarde bien. Vois-tu ce diadème qui étincelle à son front ? Vois-tu ces plaies qui brillent comme autant de soleils ? Vois-tu cette gloire indescriptible qui dépasse la gloire du Thabor ?

Et, parce qu'un instant de bonhenr fait oublier des années de souffrances, elle oublie les abaissements de la crèche, les tristesses de l'exil et la pauvreté de Nazareth ; elle oublie le Prétoire, le Calvaire et la Croix ; elle oublie tous les pleurs qu'elle a versés aux heures si longues de son martyre.

Jésus est là. Il est là comme le vainqueur qui revient sous la tente couronné de lauriers..., il lui sourit ... et l'appelle sa mère ... et, à ce nom, Marie tressaille ... et dans une extase semblable au ravissement des élus elle contemple cette vision des cieux ; et son deuil se convertit en joie : *Convertisti planetum meum in gaudium mihi* : Et dans son âme si longtemps meurtrie par la douleur c'est une de ces fêtes enivrantes qui se perpétuent durant les siècles éternels : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam :*

D'où vient cependant que l'Évangile n'a pas ajouté cette page à l'histoire du Sauveur? Elle aurait été si belle, si touchante, écrite sous l'inspiration du ciel ! Comment expliquer ce silence dont s'étonne et se scandalise la piété chrétienne ? Pour le comprendre il faut étudier, nous répond un auteur, les causes et les effets des diverses apparitions du divin Ressuscité. Or, savez-vous pourquoi les auteurs sacrés, si sobres de détails, nous racontent ces apparitions merveilleuses avec une précision qui ne laisse aucune circonstance dans l'oubli ? C'est qu'ils ont voulu affermir la foi des siècles en constatant l'incrédulité des apôtres et des autres témoins de la résurection. Parcourez toutes

les scènes de ce grand événement qui est le fait capital et la base du catholicisme, et puis... voyez.

Arrivées les premières au sépulcre avec des aromates et des parfums et trouvant la pierre renversée, les saintes femmes croient-elles aussitôt au miracle? Non certes. Tremblantes et consternées, elles s'imaginent que le corps du Sauveur, qu'elles venaient embaumer, a été soustrait pendant la nuit, et il faut que deux anges, entourés d'un nuage lumineux, leur affirment le prodige pour qu'elles se rappellent enfin les paroles du Maître : *Et recordatæ sunt verborum ejus.*

Averti de ce qu'elles avaient vu et entendu, Pierre accourt avec le disciple bien-aimé. — Rien de plus vrai! La tombe est vide, il n'y a que le suaire et les linges de la sépulture, et en face de cette réalité, ils ne comprennent pas que le Christ, selon qu'il l'avait annoncé, devait ressusciter d'entre les morts : *Nondum enim sciebant scripturam quia oportebat eum a mortuis resurgere.*

Alors, pour confondre leur défiance, Jésus-Christ se montre Il se montre aux saintes femmes qui, tombant à ses genoux, l'adorent en lui baisant les pieds, et quand elles vont raconter cette vision, les apôtres les accusent de délire et refusent de croire : *Et illi audientes quia viveret non crediderunt.*

Il se montre sur le chemin d'Emmaüs, et c'est en vain qu'il rappelle à ses disciples tristes et désolés ce qu'avaient dit de lui Moïse et les prophètes; les disciples ne soupçonnent pas même sa présence sous les dehors d'un voyageur et ils ne le reconnaissent qu'au terme de la route, à la fraction du pain.

Il se montre aux apôtres réunis dans le silence et la prière, et pleins de trouble et de frayeur, les apôtres croient apercevoir un fantôme : *Existimabant se spiritum videre.*

Il se montre à Thomas, et Thomas n'est convaincu qu'après avoir mis son doigt dans la plaie qu'avait faite la lance et vu l'empreinte des clous : *Nisi videro non credam* :

Voilà ce qui ressort évidemment du récit évangélique : des témoins si lents à croire que, avant d'accueillir la vérité, ils demandent à la voir de leurs yeux et à la toucher de leurs mains : *Tardi corde ad credendum.* Et, Jésus-Christ leur apparaît, et il renouvelle, et il multiplie ses apparitions pour éclairer leur ignorance et leur donner de sa résurrection des preuves si nombreuses et si frappantes qu'ils pussent à leur tour convaincre l'univers.

Est-il donc étonnant que, dans ce drame du doute, de l'hésitation et même de l'incrédulité, les historiens sacrés n'aient point mis en scène la mère de Jésus? Leur silence fait resplendir sa foi.

« Vous êtes heureuse parce que vous avez cru : *Beata quæ credidisti;* lui avait dit Élisabeth en l'embrassant sur le seuil de sa demeure. Jamais éloge fut-il plus vrai que celui-là ?

Au jour de l'annonciation, Marie croit au message qui lui arrive du ciel. Il y a là un mystère incompréhensible; il y a des ombres, il y a des obscurités : *Quomodo fiet istud ?* N'importe. Elle s'incline, humble servante du Seigneur, devant la parole la plus étrange qu'eût jamais entendue la terre : *Fiat mihi secundum verbum tuum*:

A Bethléem, elle croit la prédiction de l'Ange qui lui ordonne de partir sans retard pour l'exil. Dieu ne pourrait-il pas manifester sa puissance et se défendre lui-même avec la force de son bras; Oui, sans doute. Mais, pourquoi scruter ses décrets insondables?

Aux noces de Cana, elle croit en la divine puissance de son Fils; et quoique son Fils semble se refuser à devancer l'heure de ses miracles, elle dit aux serviteurs faites ce qu'il vous dira.

Et aux heures si tristes, si désolées du Calvaire, alors que les disciples, dispersés par la crainte, se lamentent comme au lendemain d'une immense déception, sa foi est-elle ébranlée ? Q'importe que le Sauveur, descendu de la croix, ait été enseveli sans pompe et sans éclat; elle sait, à n'en pas douter, qu'en dépit de toutes les haines, son sépulcre deviendra glorieux. Qu'importe que la mort l'ait vaincu, il est écrit que dans sa défaite il brisera l'aiguillon de la mort, Qu'importe que le temple ait été détruit, dans trois jours il sortira de ses ruines.

Allez donc, Anges du ciel, allez annoncer l'heureuse nouvelle aux apôtres consternés; et vous, Seigneur, montrez-leur votre gloire; il le faut pour affermir leur foi chancelante et relever leur courage abattu.

Mais Marie... pas de doutes, pas de défaillance! Elle croit sans avoir vu; et si réellement Jésus-Christ lui apparaît au sortir du tombeau, c'est uniquement pour donner à sa mère, la mère des douleurs, une consolation égale à son martyre: *Consolationnes tuæ lætificaverunt animam meam.*

L'avons-nous cette foi vive, inébranlable ? Eh bien ! oui ; Dieu soit béni ; nous sommes des fidèles et des croyants, et tandis que l'erreur jette à la vérité ses négations et ses blasphèmes, nous chantons avec amour le symbole que chantaient les martyrs sous la verge des bourreaux. Nous sommes les enfants dociles de l'Église et quand la vérité se présente avec ses dogmes et ses mystères, elle s'empare de notre esprit sans lutte et sans efforts.

Mais, notre foi ressemble-t-elle au navire qui, battu par tous les vents, reste attaché fortement à ses ancres? Ressemble-t-elle au rocher qui, submergé par la vague, n'abandonne à la tempête aucun de ses débris? Ressemble-t-elle à l'édifice si bien cimenté que les plus violentes secousses ne peuvent en détacher aucune pierre? Hélas !

Nous savons que toute vertu doit être mise à l'épreuve parce que l'épreuve c'est la sueur qui féconde le sillon, c'est la lutte

qui décide de la victoire, c'est le creuset où l'on se purifie... et dès que nous entendons gronder la foudre, notre foi s'alarme, se désespère et nous fatiguons le ciel de nos plaintes importunes.

Nous savons que notre vie est entre les mains de Dieu comme le gouvernail dans les mains du pilote et que, dirigée par sa Providence, la barque ne peut se briser aux écueils, et si par hasard quelque abîme se creuse, notre foi se déconcerte et nous poussons des cris de détresse comme s'il n'y avait plus d'espoir.

Nous savons que Jésus-Christ veille sur son Église à laquelle il a donné la mission de défendre à travers l'espace et le temps la justice et la vérité; et quand l'Église subit une de ces crises épouvantables qui semblent présager l'agonie, et quand toutes les justices sont opprimées par la force brutale qui ne reconnaît plus de droit, et quand la vérité, aux prises avec la conjuration du mensonge, ne trouve autour d'elle, pour lui faire un rempart, que des peureux, des lâches et des apostats, notre foi chancelle et nous sommes tentés de dire que, à la place de Jésus-Christ, nous ne laisserions point aux haines déchaînées l'audace et les joies du triomphe.

Nous croyons... et pourtant, que faut-il pour que notre foi s'obscurcisse? Un blasphème que l'impiété jette sur notre chemin, un sophisme que nous oppose la science, une négation qui s'étale dans un livre ou dans un journal, un scandale qu'exploite la libre pensée... cela suffit pour former un nuage qui voile l'horizon.

Et si nous étudions nos œuvres, où est l'empreinte de la foi ?

La foi nous enseigne que notre âme rachetée par le sang divin vaut plus que les étoiles du firmament, plus que les mondes roulant dans l'espace... et chaque jour nous la vendons à bas prix !

Elle nous enseigne que le temps passe comme l'éclair et que, l'éclair disparu, commence l'éternité... et nous vivons comme si l'éternité n'était qu'un rêve et le temps ne devait jamais finir !

Elle nous enseigne que la terre n'est qu'un lieu de passage au delà duquel nous attendent les douces joies de la patrie... et nous y dressons des tentes qu'il faudra plier demain !

Où est la foi? Est-elle dans nos pensées qu'enchaîne la matière comme l'oiseau qui s'est pris au filet du chasseur? Est-elle dans nos désirs qui, au lieu de chercher l'infini, ne convoitent que des jouissances impuissantes à combler le vide immense du cœur?

Est-elle dans nos paroles qui, médisantes, légères ou frivoles, ne sont, dit l'apôtre saint Paul, que de la paille destinée au feu de la justice.

O mon Dieu! augmentez donc notre foi : *Adauge nobis fidem;* et tandis que, autour de nous les convictions défaillent, enracinez

notre vie dans l'amour de la vérité ! Nous vous en supplions, Seigneur, afin que de nous on puisse dire comme de votre mère: parce que vous avez cru, en vous s'accompliront les promesses et les oracles du ciel : *perficientur ex quæ dicta sunt tibi a Domino Amen.*

Trentième jour

MARIE A L'ASCENSION

Ego mater sancto spei:
Je suis la mère de la Sainte Espérance

Quarante jours après sa résurrection, nous dit le saint Évangile, Jésus-Christ conduisit ses apôtres et ses disciples, en face du Calvaire, sur la montagne des Oliviers. Là, dans un adieu suprême, il leur donne avec les clés du royaume des cieux la mission de convertir le monde, il leur demande des sueurs et du sang pour féconder le sillon où devait se lever la moisson des âmes, il leur montre, au terme de la lutte, les joies et les couronnes de l'éternité... puis étendant les mains, il les bénit, et plus radieux qu'au Thabor, il s'élève au milieu des nuées comme le soleil qui monte à l'horizon

Où était Marie à ce moment solennel ? Quoique l'Évangile n'en dise rien, nous aimons à nous la représenter au milieu de cette foule silencieuse et attendrie. Et quelle gloire ! Et quel triomphe ! Son Fils a vaincu... il a vaincu la haine qui l'avait cloué sur la croix et demain, prosternées à ses pieds, les générations lui apporteront un amour que grandiront les siècles. Il a vaincu les forces humaines qui s'étaient liguées pour anéantir sa doctrine, et demain cette doctrine, malgré ses ombres et ses mystères, courbera les esprits sous le joug de la foi. Il a vaincu le monde qui n'a pas voulu reconnaître son Dieu tombé du ciel dans l'opprobre et l'ignominie, et demain le monde lui dressera des temples et des autels.

Et, en attendant cette victoire de demain qui lui soumettra l'univers, aujourd'hui les anges, venus à sa rencontre, le portent sur leurs ailes, les justes des temps anciens le suivent comme une armée de captifs qui, rendus à la liberté, chantent leur délivrance, le ciel orne ses parvis et accueille avec des hymnes d'allégresse le Dieu fort et puissant.

Et Marie assiste à ce triomphe, elle contemple cette gloire, dn

regard elle suit son Fils dans la lumière, et ce regard c'est l'amour, et aussi la tristesse.

Loin de Jésus, le Bien-Aimé, que sera désormais la terre? Une solitude désolée. Quand donc finira mon exil, s'écriait le prophète: *heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est*: Donnez-moi, Seigneur, donnez-moi des ailes comme à la colombe et je m'envolerai, et j'irai me reposer dans vos tabernacles où quelques heures valent mieux que des siècles sous la tente des pécheurs: *Quis dabit mihi pennas sicut colombo et volabo.*

« Brisez mes liens, disait plus tard l'apôtre Saint Paul, démolissez cette prison de fange où mon âme est retenue captive et je m'élancerai vers Jésus, mon Sauveur et mon Christ: *Cupio dissolvi et esse cum Christo.*

Ainsi devait soupirer Marie avec des larmes dans les yeux que rien ne pouvait plus attacher à la terre. Au jour de l'Ascension, commence donc pour elle un nouveau martyre, délicieux et cruel, doux et violent... le martyre de la séparation et de l'absence. Et, dans les souffrances du cœur, la douleur se proportionnant à l'amour, il faudrait avoir mesuré son amour de mère pour comprendre tout ce qu'il y eut de douleur dans cette longue attente du revoir éternel. Pendant quinze ans, à Ephèse comme à Jérusalem, elle se meurt lentement du regret de ne pouvoir mourir, et le regard constamment tourné vers le ciel, cherchant à l'horizon si son Fils ne revient pas, elle vit d'espérance. Et voilà notre modèle.

L'Espérance est, en effet, le dernier mot de la vie. Pourquoi le laboureur, sous un soleil de feu, arrose-t-il de ses sueurs brûlantes le sillon qu'a tracé la charrue? Parce qu'il espère. Demain, dit-il, le grain de blé poussera dans mon champ et quand viendra la moisson, je cueillerai des gerbes abondantes. Travaillons aujourd'hui en attendant que l'épi tombe sous ma faucille.

Pourquoi l'ouvrier, du matin au soir, reste-t-il incliné sur son instrument de labeur? Parce qu'il espère. Mieux vaudrait assurément se reposer et jouir. Mais, après la fatigue il y a le salaire qui amène au foyer domestique l'aisance et le bonheur. Et le gain l'encourage à la peine.

Pourquoi le soldat lutte-t-il sur le champ de bataille? Parce qu'il espère. le canon gronde, les balles sifflent, la mitraille éclate, l'ennemi s'avance en colonnes serrées, le moment est critique; allons quand même; qui nous a dit, après tout, que nous ne serons pas vainqueurs.

Le sentiment de l'Espérance est tellement enraciné dans l'âme que très souvent nous espérons alors même qu'il n'y a plus d'espoir.

Vous sentez que les forces vous abandonnent ; la vie s'en va, elle vous échappe et votre corps s'incline vers la tombe comme la fleur étiolée se penche vers la terre. C'est clair, c'est évident, et sur les bords du sépulcre entr'ouvert vous faites encore des rêves d'avenir.

Des désastres financiers ont emporté votre fortune; tous vos capitaux sont tombés dans un gouffre; inutile de chercher plus longtemps à relever ces ruines, chaque tentative vous creuse un abîme plus profond, et cependant vous vous obstinez à lutter contre le malheur qui vous poursuit, répondant à qui vous dissuade cette fois peut-être je serai plus heureux.

Une tempête épouvantable a saisi le navire sur la haute mer. Battue par les flots, la barque craque et se disloque et tout près apparaît l'écueil contre lequel elle doit se briser. N'importe. Le pilote interroge le nuage qui passe et il demande aux vents si bientôt l'orage ne va pas s'apaiser.

Sans espérance, l'homme n'a plus le courage de vivre, et que fait-il? Brisé par l'infortune, meurtri par la douleur, il s'abandonne à des idées sinistres, et pour mettre fin à son martyre, il court au devant de la mort.

De même, l'espérance est le dernier mot de la vie chrétienne et seule, elle nous explique les luttes de la vertu et l'héroïsme de la sainteté.

François d'Assise, attiré par les charmes de la pauvreté, venait à peine de quitter la maison paternelle. Un jour, les pieds nus, il grelottait de froid, au milieu d'autres mendiants, sur le seuil d'une église, quand son frère lui envoie demander avec le ton du sarcasme et du mépris s'il voulait lui vendre quelques gouttes de sueur. « Répondez à mon frère, s'écria-t-il, que ma sueur est toute vendue pour le ciel. » C'était le cri de l'espérance.

A mon tour, je demande au martyr : qu'as-tu fait de ta vie? Pourquoi t'étendre sur le gril ardent ou te jeter à la gueule des lions dans l'arène sanglante ?

Et à l'anachorète : qu'as-tu fait des délices du monde? Pourquoi fuir les cités et t'ensevelir dans un antre sauvage ?

Et à la vierge du cloître : qu'as-tu fait de ta jeunesse et de ta liberté? Pourquoi te courber sous le joug et, au lieu de roses épanouies placer sur ton front une couronne d'épines?

Et, le martyr, et l'anachorète, et la vierge du cloître me répondent comme le Séraphin d'Assise : La vie, le monde, la jeunesse, la liberté, nous les avons vendus pour le ciel.

Et, si je vous disais à vous-mêmes : mais enfin, voyez donc, le monde vous sourit ; il vous promet des plaisirs et des fêtes. Pourquoi ne pas suivre le flot qui doucement vous pousse et

comprimer les élans d'une nature qui demande à jouir? Vous aussi, vous me répondrez en me montrant le ciel.

Oui; si l'espérance fait vivre, il est encore plus vrai qu'elle fait combattre et que sans l'espérance il n'est point de vertus. Franchement, quel est le chrétien qui consentirait à rester toute sa vie sur la brêche s'il n'espèrait pas que Dieu, au terme de cette longue lutte, déposera sur son front la couronne et dans ses mains la palme du vainqueur?

Quel est le chrétien qui se condamnerait à museler ses passions et à tenir son corps dans une dure servitude s'il n'espèrait pas que, au dernier soir, le père de famille lui paiera largement le salaire de sa rude journée?

Quel est le chrétien qui s'obstinerait à défrîcher son âme où poussent naturellement les ronces et les broussailles s'il n'espérait pas trouver tous ses actes de vertu amassés en gerbes sur le seuil de l'éternité?

Pour que l'homme agisse, et surtout pourqu'il se décide à lutter contre l'obstacle et à le franchir, il faut nécessairement un aiguillon qui le presse.

Le coursier, fatigué de la route, a ralenti sa marche. Mais tout à coup il a senti l'éperon dans ses flancs, et il s'élance couvert d'écume à travers la poussière du grand chemin. Ainsi l'homme. Allez lui dire dans le calme de ses pensées et la douce quiétude de sa vie : regarde, voilà la gloire, les honneurs, la fortune, et si tu les veux, tu n'as qu'à les saisir. Soudain, l'homme s'éveille; l'espérance l'emporte, c'est l'aiguillon et il n'est pas de fleuves, de montagnes ou de déserts qui puissent l'arrêter dans sa course.

Or, à quoi bon le dissimuler, la loi divine est quelque chose de dur et de crucifiant pour la nature, et à la seule idée du devoir tout notre être se révolte et frémit. Quel est donc l'aiguillon qui stimulera ma volonté défaillante et la poussera, malgré ses répugnances, au travail et au sacrifice? Ecoutez S. Paul : Je sais que le Dieu juste et fidèle dans ses promesses me tient en réserve la récompense : *Reposito est mihi corona justitiæ* : Et en vue de la couronne, je travaille et je lutte : *Bonum certamen certavi.*

En preuve, consultez vos souvenirs. Dès que l'Espérance faiblit, le découragement s'empare de l'âme, le cœur n'a plus de sève, il n'a plus d'énergie; la volonté succombe sous le poids du devoir, et alors, que voyons-nous?

L'homme pieux et fervent la veille abandonne la prière; saisi par un dégoût qu'il ne sait plus surmonter, il déserte les sacrements, il délaisse toutes les saintes pratiques de la vie chrétienne. C'est le sommeil, c'est la prostration, quelquefois même, c'est à la suite d'une tentation violente, une grande chute qui entraîne

la mort. L'arbre s'est découronné, il a perdu ses feuilles et les rameaux desséchés attestent que sous l'écorce ne circule plus la vie.

Est-il possible cependant qu'une âme baptisée dans le Christ perde l'espérance et s'abandonne au désespoir ?

Je comprends que vous vous défiez de la parole de l'homme. Le terrain n'est point solide et lorsqu'on bâtit sur un sable mouvant on s'expose à pleurer sur des ruines. Oni ; défiez-vous de l'homme, il est fourbe et trompeur. Le voilà qui vous flatte de sa voix la plus douce, et comme le serpent de l'Éden, il vous attire habilement au piège que vous cachent des fleurs. Défiez-vous de l'homme ; il est inconstant. Aujourd'hui, inspiré par l'amour ou la reconnaissance, il jure de vous donner sa vie. Demain, tous les serments se sont envolés comme la feuille dont se joue la tempête et vous criez à l'ingratitude, les yeux mouillés de pleurs. Ajoutez à cela qu'il nous faut subir une foule d'accidents imprévus et que souvent, à mesure que les événements se succèdent et se transforment, il devient complètement impossible à l'homme d'accomplir ce qu'il avait promis dans la franchise et la sincérité de son âme.

Mais, sur quoi repose l'Espérance chrétienne? Elle repose sur la parole de Dieu, et la parole de Dieu, c'est le roc immuable. J'ai mis en vous tout mon espoir, disait le roi-prophète, et mon espoir ne sera point confondu : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Je le crois bien. Dieu est fidèle, et lorsqu'il s'est engagé, sur la foi du serment, à couronner celui qui aura vaillamment combattu pour sa gloire, ce n'est point un vain mot qu'il a jeté à l'humanité pour l'amuser comme on amuse un enfant. Non ; c'est une promesse inviolable et sacrée ; et cette promesse doit nécessairement s'accomplir. Pourquoi ne s'accomplirait-elle pas ?

Croyez-vous que Dieu change? Les siècles passent, dit la Sainte Écriture, tout s'use, tout vieillit. Dieu seul ne change pas : *Tu autem idem ipse est.* Il m'a promis le ciel ; je l'aurai. *Sico cui credidi.*

Oui ; je l'aurai. Qu'importe que la tentation m'agite et me secoue comme le vent agite la barque sur les flots. Il est écrit : je ne permettrai pas que tu soies tenté au dessus de tes forces : *Non patietur vos tentari supra id quod potestis.*

Qu'importe que des obstacles presque insurmontables se dressent sur ma route. J'ai lu dans nos livres sacrés : j'enverrai mes anges, et ils te porteront dans leurs mains afin que tu n'ailles pas te blesser contre la pierre : *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis.*

Qu'importe que la passion bouillonne au fond de l'âme comme

la lave embrasée du volcan. Il est de foi que la grâce me suffit, et avec la grâce ne puis-je pas, comme les enfants de la fournaise, traverser les flammes sans en être orûlé? *Sufficit tibi gratia mea.*

Qu'importe enfin que le passé me rappelle des défaillances et me jette de tristes souvenirs. L'Eglise m'enseigne que le sang de Jésus-Christ efface toutes les souillures et rend à l'âme pénitente la blancheur de la colombe et du lis : *Et lavit nos in sanguine suo.*

Courage donc, courage. Il est écrit dans l'histoire qu'Alexandre le Grand, partant pour une expédition lointaine, distribua toutes ses richesses à ses généraux, et l'un d'entre eux se prenant à lui dire : que vous restera-t-il ? Il me restera l'espérance, répondit le guerrier, et l'espérance lui donna la victoire.

Gardons nous aussi l'espérance chrétienne ; gardons-la même sous un ciel de tempêtes, même au milieu des effondrements et des ruines. Et si parfois le temps est trop noir, la lutte trop ardente et le chemin trop rude, rappelons-nous que Marie est la porte du ciel : *Janua cœli.* Frappons alors à cette porte et du ciel entr'ouvert tombera sur nous la grâce qui réconforte les âmes abattues, et à la dernière heure, par cette porte bénie qui jamais ne se ferme à la confiance et à l'amour nous entrerons au séjour de la gloire. *Amen.*

Trente-unième jour

MARIE AU CÉNACLE

Hi omnes erant perseverantes in oratione cum Maria matre Jesu.

Réunis dans le Cénacle avec la mère de Jésus, les apôtres et les disciples persévéraient dans la prière.

Pourquoi Marie était-elle au cénacle où les apôtres attendaient dans le silence et la prière le divin Paraclet ? Le Saint-Esprit n'était-il pas descendu dans son âme, à la première heure de sa vie, pour l'enrichir de grâce et de pureté, comme l'ouvrier ornemente le tabernacle où réside l'Emmanuel ? *Sanctificavit tabernaculum suum altissimus.* Au grand jour de l'Incarnation, le même Esprit ne la couvre-t-il pas de son ombre, et en venant habiter dans son cœur immaculé, Dieu n'y apporte-t-il pas toutes les richesses du paradis? *Spiritus sanctus superveniet in te.* Que manquait-il donc à la beauté de ce temple dont le Seigneur lui-même avait dressé le plan et jeté les fondations sur l'innocence et la sainteté? N'avait-il pas assez de lumière, assez de magnificence, assez d'harmonie, et la sagesse éternelle, admirable dans ses

œuvres, avait-elle laissé par hasard incomplète, inachevée quelque partie de l'édifice?

Voici tout le mystère. Qu'était-ce que le cénacle? C'était l'Église dans son germe. Elle était là, comme le fleuve est tout entier dans la source, avec ses dogmes, son enseignement, sa hiérarchie, son culte et son sacrifice. Semblable aujourd'hui à la graine imperceptible dont parlait le Sauveur, elle sera demain l'arbre puissant dont les racines s'étendront des montagnes aux rivages des mers et dont les branches fécondes nourriront les générations chrétiennes jusqu'à l'éternité.

Or, au berceau de cette société naissante, comme auprès de l'enfant qui entre dans la vie, le regard cherche une mère, et la mère... Jésus-Christ l'avait proclamé solennellement sur la croix... la mère, c'est Marie : *Ecce mater tua.*

Laissez donc venir encore une fois l'Esprit de Dieu avec sa puissance et son amour, et de même qu'à Nazareth d'une vierge il a fait une mère en lui donnant une fécondité miraculeuse, au cénacle de la mère de Jésus il fera, par un autre prodige, la mère des croyants, et lui suscitant le long des siècles une postérité plus nombreuse que les grains de sable entraînés par les flots, il mettra dans son cœur agrandi, dilaté, des tendresses qui n'auront d'autres limites que l'espace et le temps.

Voulez-vous entrer dans cette demeure silencieuse où l'on n'entend qu'une voix, la voix de la prière et contempler Marie dans le ministère sublime que lui confère sa nouvelle maternité?

Le dogme fondamental sur lequel repose le catholicisme c'est l'Incarnation du Verbe et la divinité de Jésus-Christ. La doctrine chrétienne n'a plus de sens, a dit un auteur, la rédemption s'évanouit, la croix tombe si le crucifié n'est qu'un juste, un saint, un prophète, un homme et non pas Dieu.

Eh bien ! Quel a été le premier et le véritable témoin de ce mystère ineffable auquel se rapportent, comme à leur point de départ, tous les autres mystères évangéliques?

Assurément, les apôtres pouvaient attester, ainsi que l'a dit S. Jean, ce qu'ils avaient vu de leurs yeux, ce qu'ils avaient touché de leurs mains, ce qu'ils avaient entendu pendant les trois années de la vie publique du Sauveur à travers la Judée : *Quod audivimus, quod videmus, et manus nostræ contrectaverunt de Verba vitæ.* Ils avaient entendu cette parole étrange qui, semblable au rayon de soleil dans un ciel orageux, éclairait tout à coup quatre mille ans de ténèbres et d'erreurs. Ils avaient vu les tempêtes obéir à sa voix, les foules nourries au désert avec le pain du miracle et Lazare sortir vivant de son tombeau. Et en entendant cette doctrine qui n'avait rien du langage de l'homme, et en voyant ces miracles qui surexcitaient l'enthousiasme et l'admi-

ration du peuple, bien des fois ils avaient dû s'écrier comme Simon-Pierre : vous êtes le Christ et le Fils de Dieu : *Tu es Christus Filius Dei vivi.*

Mais, Jésus-Christ, ne l'oublions pas, ne s'est révélé au monde qu'après trente ans de silence et d'obscurité. Comment donc les apôtres ont-ils connu les merveilles qui s'étaient opérées en secret pendant ces longues années où la lumière se cachait sous des voiles inpénétrables ?

Qui leur a dépeint avec ses riches nuances le drame de l'Annonciation, et cet Ange qui vient de l'éternité apportant sur ses lèvres un message divin, et le ciel qui s'incline devant une humble vierge élue entre toutes les femmes pour donner à la terre le Sauveur, et ce colloque où se traite à l'insu du monde entier le mystère profond qui doit en renouveler la face, et ce prodige de la Toute Puissance qui féconde le sillon immaculé, et ce Fiat de Marie qui, à peine prononcé, attire le Verbe incrée dans son sein virginal ?

Qui leur a raconté le voyage aux montagnes d'Hébron, l'enthousiasme d'Elisabeth étonnée d'être visitée par la mère de son Dieu, le tressaillement de Jean-Baptiste et ce merveilleux cantique, ce Magnificat où, après avoir exalté la grandeur, la force et la miséricorde du Très-Haut, Marie prophétise sa gloire ? *Beatam me dicent.* Qui leur a révélé Bethléem avec les mélodies des anges, les bergers accourant à la crèche et les mages, conduits par l'étoile dont avait parlé le prophète, apportant au nouveau roi des Juifs l'or, la myrrhe et l'encens ?

Et le vieillard Siméon saluant avec transport la lumière du monde et prédisant le règne éternel du Christ toujours en butte à la contradiction ? Et la fuite en Egypte pour échapper à la fureur d'Hérode ? Et le retour à Nazareth à l'heure indiquée par l'ange du Seigneur ? Et Jésus trouvé dans le temple au milieu des docteurs ? Et son enfance humblement soumise à Marie et à Joseph ?

Qui a dévoilé ces faits merveilleux dont le récit forme les plus belles pages de l'Évangile ?

Au moment où écrivaient les apôtres, depuis longtemps Elisabeth, la mère du Précurseur, s'était endormie dans la paix ; Siméon et Joseph avaient réuni leurs cendres, selon le langage de nos livres sacrés, aux cendres de leurs pères : l'étoile mystérieuse ne brillait plus au dessus de la crèche ; les mages avaient regagné l'Orient et les bergers leurs solitudes.

Il ne restait plus qu'un dernier survivant à ces premiers témoignages de la divinité de Jésus-Christ... et ce dernier survivant, de tous le plus saint et le plus fidèle, c'était sa mère, c'était Marie.

Pendant sa vie de retraite et d'humilité, Marie se tait, conservant dans son cœur, dit le saint Évangile, le souvenir des choses

étonnantes qui se déroulaient sous ses yeux : *Conferens in corde suo.* Elle se tait, même au jour de la plus cruelle épreuve, laissant à Dieu le soin de révéler à Joseph sa glorieuse innocence. — Elle se tait lorsque son fils jette sa doctrine à tous les échos de la Judée.

Mais, voici l'heure des manifestations : *Tempus loquendi.* Jésus-Christ a quitté la terre, confiant à ses apôtres la mission surhumaine d'amener l'univers au pied de sa croix et de son autel. Au dehors, déjà gronde l'orage et l'erreur s'apprête à lui disputer les âmes en niant sa divinité... Levez-vous donc, ô Marie, levez-vous au milieu du cénacle et pour confirmer la foi des siècles, racontez à haute voix, afin que toute l'humanité chrétienne vous entende ce que vous savez du Verbe de Dieu.

Et Marie consent enfin à délier ses lèvres que l'humilité avait rendues muettes; elle se fait, dit S. Ildefonse, l'évangéliste de la vérité : *Evangelistam Dei*, et en face des apôtres qui étaient les premiers pasteurs de l'Église, et en présence des disciples qui en étaient les premiers fidèles, elle met au grand jour, dit S. Anselme, les mystères qu'ils ne connaissaient pas : *Plura tamen incomparabiliter per Mariam revelabantur.*

« Votre voix, ô Marie, s'écrie un interprète de nos livres sacrés, cette voix qui, dans la Visitation, avait rempli Elisabeth de la connaissance de la maternité divine, a été le voix du Saint-Esprit parlant à l'Eglise naissante : *Vox tua fuit apostolis vox spiritus sancti,* et vous avez éclairci, développé, confirmé par votre témoignage tout ce que les apôtres avaient reçu de cet Esprit de vérité : *Ad confirmandeo singulorum sensus quod acceperant ab eodem spiritu.*

Il est donc vrai que Marie a révélé au monde l'Homme-Dieu, et par cette révélation elle a mérité d'être appelée : la Mère de la foi.

Aussi, parcourez l'histoire depuis le Cénacle jusqu'à nous, quand l'erreur se déchaînant comme un vent de tempête, menace de déraciner nos saintes croyances et d'entraîner les âmes à l'apostasie, quand l'erreur montant de la terre comme un nuage sombre obscurcit la vérité, quand l'impiété, flattant les passions du peuple chrétien, le pousse à la révolte, quelle est la force que l'Église oppose à la tourmente ? Entendez-la chanter à la Vierge Marie dans toutes les fêtes qu'elle célèbre en son honneur : Vous seule avez terrassé toutes les hérésies aux divers points du monde : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Au paradis terrestre la lutte s'est engagée entre le serpent et la femme, et au serpent il fut dit : elle t'écrasera la tête : *Ipsa conteret caput tuum.* Or, ce combat se perpétue sous mille formes et sur mille champs de bataille à travers les générations, combat

du mensonge contre la vérité, combat de la force contre la faiblesse désarmée, combat du vice contre la pureté des mœurs, et la parole prophétique ne s'est jamais démentie, et Marie, à chaque nouvelle crise qu'a traversée la foi, a toujours été la défense et le salut : *Ipsa conteret caput tuum.*

Assurément, le vainqueur c'est Dieu. Mais, de même qu'au temps d'Israël, Dieu se servit d'Esther pour confondre l'orgueil d'Aman, et de Judith pour trancher la tête d'Holopherne, il a voulu que toutes les hérésies fussent livrées aux mains de la nouvelle Esther, de la véritable Judith et que par Marie fussent vaincus tous les ennemis de son Église : *Credidit eum in manus feminæ et confodit eum.*

« Un grand signe parut dans le ciel, dit S. Jean ; c'était une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous les pieds et au front une couronne de douze étoiles : *Mulier amieta vole*, et devant cette femme qui allait enfanter se dressa un grand dragon qui avait sept têtes et sept cornes, et sur les sept têtes sept diadèmes : *Et in capitibus ejus diademeta septem*, et il attendait pour dévorer son fils, et elle mit au monde un enfant qui devait régir toutes les nations avec une verge de fer et cet enfant fut élevé vers Dieu et vers son trône : *Et raptus est filius ejus ad Deum et ad thonum ejus.* Alors se livra dans le ciel un grand combat, et le dragon fut précipité sur la terre, et il poursuivit la femme, et de sa gueule il lança contre elle comme un fleuve : *Et mixit ex ove suo post mulierem aquam tanquam flumen.* Mais, ce fleuve fut englouti et le dragon s'en alla faire la guerre aux autres enfants de la femme qui gardent les commandements de Dieu et rendent témoignage à Jésus-Christ : *Et habent testimonium Jesu Christi.*

Qu'est-ce que ce serpent aux sept têtes et aux sept cornes ? Evidemment, c'est l'hérésie avec les nombreuses négations qui ont assailli la vérité. Aux premiers siècles de l'Eglise, elle s'appelait Arius, plus tard Luther, aujourd'hui elle s'appelle la libre-pensée... et que veut-elle ? elle veut dévorer le Fils de la Femme, c'est-à-dire détruire la foi par laquelle Jésus-Christ s'est emparé des peuples, et en haine du Fils elle s'est attaqué à la mère, niant sa virginité perpétuelle, sa maternité divine, sa conception pure et sans tache.

La voyez-vous passer à travers les siècles comme un torrent débordé ? *Tanquam flumen.* Elle ébranle les convictions, elle mine les fondements du temple, elle en détache les pierres, et souvent il a semblé que le temple allait chanceler sur sa base fortement ébranlée...

Mais à l'heure du péril, l'Église a crié vers la Femme qui est la Vierge-Marie, dit S. Augustin, et Marie a commandé aux flots menaçants, et les flots se sont engloutis : *Et absorbuit flumen*

quod misit draco de ore suo, et plus forte que l'ouragan, la foi n'a point sombré.

Faut-il vous rappeler quelques faits déjà cités de cette lutte formidable ?

Quand les Albigeois, comme un fleuve descendu des montagnes, désolaient le midi de la France et ne laissaient après eux que des ruines, comment l'Église refoula-t-elle le torrent ? Avec le saint Rosaire : *Cunctas hæreses sola interemisti.*

Quand le Protestantisme jeta ce cri de révolte qui devait détacher tant de nations chrétiennes du centre de l'unité, avec quel drapeau l'Église marcha-t-elle au devant de l'ennemi ? Avec l'étendard de Marie, la Vierge fidèle, porté par les enfants de François d'Assise, de Dominique de Gusman et d'Ignace de Loyale : *Cunctas hæreses sola interemisti.*

Quand les Turcs, après avoir dévasté l'Orient ; s'acheminaient avec leurs armes victorieuses vers la France et l'Italie, savez-vous ce que disait à ses soldats Jean Sobieski, roi de Pologne, en s'élançant à l'encontre des hordes barbares ? « Marchons à l'ennemi avec confiance, leur disait-il, sous la protection du ciel et sous l'assistance de la Vierge. » Et la Vierge l'entendit et l'ennemi fut mis en complète déroute : *Cunctas hæreses sola interemisti.*

Quand la révolution triomphante égorgeait les prêtres sur les dalles du sanctuaire et célébrait ses orgies dans nos temples profanés, quel est, au milieu de cette tempête, l'arc-en-ciel qui parut tout à coup dans les nues comme un signe d'espérance et de salut ? C'est la dévotion du Mois de Marie : *Cunctas hæreses sola interemisti.*

Et, de nos jours, tandis que la libre-pensée, révoltée contre nos dogmes, s'arme de la science, de la presse, de la parole et des lois pour démolir l'œuvre de Jésus-Christ, qu'a fait l'Église pour conjurer tant de haine ? Elle a promulgué le dogme de l'Immaculée-Conception et enrôlé les peuples, comme une immense croisade, sous la bannière des pélerinages aux nombreux sanctuaires de la Mère de Dieu : *Cunctas hæreses sole interemisti in universo mundo.*

Laissez donc le dragon aux sept têtes déclarer la guerre à la justice et à la vérité, vous le vaincrez encore, ô Marie ; oui, vous le vaincrez, et nous, apportant à vos autels des palmes et des couronnes, nous vous chanterons comme on chantait à Judith : Vous êtes la gloire de l'Église, la force du nom chrétien, le rempart de la foi : *Tu gloria Jerusalem.* Bénie soit à jamais de la terre au ciel Notre-Dame des Victoires. *Amen.*

CLOTURE

L'ASSOMPTION

Assumpta est Maria in cœlum.
Marie a été élevée dans le ciel.

Dès que la persécution des empereurs romains vint troubler l'Église naissante, l'apôtre S. Jean voulut emmener à Éphèse sa mère adoptive pour l'abriter contre l'orage qui montait de l'horizon. Mais, ne pouvant vivre loin de Jérusalem où la rappelaient tant de tristes souvenirs, Marie retourna, colombe plaintive, au pied du Calvaire, et là, gravissant du matin au soir le rude sentier qu'avait suivi son Fils au jour de son martyre, elle appelait avec des prières ardentes et des pleurs inconsolables le jour de la délivrance et du revoir éternel.

Dieu eut enfin pitié de cette immense douleur et, après les années si longues et si désolées de l'absence, les anges descendirent du ciel pour cueillir sur sa tige le lis immaculé.

Elle meurt donc, Marie, de désir et d'amour: *Amore langueo.* Semblable à ces beaux fruits qu'une maturité parfaite détache de l'arbre, son âme se dégage sans effort et sans secousse des liens qui la tenaient captive ; elle retourne vers son Dieu comme la rosée toute pure que la fraîcheur de la nuit a déposée sur les feuilles et que la chaleur du jour fait monter vers le ciel en vapeurs transparentes : *Sicut virgula fumi ex aromatibus,* et, souriant à une vision de l'éternité, elle s'endort dans une extase d'ineffable tendresse.

Mais, que deviendra son corps virginal? Subira-t-il ce dernier opprobre de la nature humaine qui est la corruption du tombeau? Sera-t-il réduit en poussière dans la nuit ténébreuse, comme toute chair sur laquelle est tombé l'anathème de Dieu?

L'Église, accueillant la tradition de tous les siècles et confirmant l'enseignement des docteurs par une fête solennelle, nous répond que le sépulcre de la mère a été glorieux comme le sépulcre du Fils et que, sortie le troisième jour des ombres de la mort, Marie s'est élevée dans les cieux avec son corps revêtu de l'immortalité : *Assumpta est Mariæ in cœlum.*

Comment décrire cette Assomption dont chaque année l'Église nous rappelle le souvenir avec ses chants et ses rites sacrés? La voyez-vous la Mère de Jésus franchir les espaces incommensurables, portée sur les ailes des séraphins et suivie d'une multitude d'Esprits bienheureux qui chantent en chœur des hymnes de triomphe? *Angeli celebrant, Virtutes glorificant, Principatus exultant, gaudent dominationes.*

A son approche... quelle est celle qui arrive du désert plus brillante que les étoiles du firmament ? s'écrie la foule des élus : *Quæ est isto quœ ascendit de deserto.* Et les Anges qui accompagnent cette marche triomphale... C'est la Vierge bénie, c'est la reine des vertus, c'est la Mère de Dieu... Ouvrez, ouvrez les portes éternelles : *Elevamini, portœ œternales.*

Et le ciel s'ouvre, et des milliers de voix inconnues à la terre entonnent l'Hosanna et Marie fait son entrée dans les sacrés parvis au milieu des acclamations de l'enthousiasme et de l'amour.

Saluez-la, patriarches des temps antiques dont le sang merveilleusement régénéré a coulé dans ses veines. Saluez-la, prophètes et voyants d'Israël qui l'aviez entrevue dans le lointain des âges. Saluez-la, chastes phalanges des Vierges et jetez à ses pieds des couronnes de lis. Saluez-la, martyrs qui tenez dans vos mains des palmes immortelles : *Ave regina cœlorum.*

Et, tandis que devant elle le ciel entier s'incline, que fait Dieu? Il s'avance au devant de sa mère : *Surrexit rex in occursum ejus*, et lui montrant un diadème dont chaque diamant étincelle comme un soleil... Viens, lui dit-il, c'est de ma main qu'aujourd'hui tu seras couronné. *Veni, coronaberis*, et Dieu le Père la couronne de sa puissance, Dieu le Fils de sa sagesse, l'Esprit-Saint de son amour, et, cette triple couronne sur son front radieux, elle va s'asseoir dans la gloire, à la droite du Sauveur : *Astitit regina a dextris tuis.*

Pourquoi donc ce triomphe et cette ovation qui ne seront jamais décernés à aucune autre créature ? Est-ce parce que Marie était la mère de Jésus et que Jésus devait ainsi glorifier sa mère ?

Eh bien ! non, nous répondent les docteurs. Si Marie a été choisie entre toutes les générations pour donner au Verbe la chair dans laquelle il devait souffrir et le sang qui était la rançon de l'humanité coupable, à Dieu seul revient cette élection glorieuse, et ce n'est point la dignité, mais la vertu ; ce n'est point la grandeur, mais le mérite que récompense et couronne sa justice.

Écoutez Jésus-Christ : une femme, élevant la voix au milieu de la foule, s'est écriée dans les transports de son admiration. Oh ! bienheureuses les entrailles qui vous ont porté : *Beatus venter qui te portavit.* Bienheureux le sein qui vous a nourri : *Ubera quæ suxisti.* Et, que répond le Fils à ce panégyrique de la Mère? Oui, dit-il, ma mère est vraiment heureuse parce qu'elle a recueilli ma parole et qu'elle l'a mise en pratique : *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

S. Augustin ne craint pas d'affirmer que Jésus-Christ accueillit Marie à la porte du ciel plutôt comme juge que comme fils et qu'il l'exalta proportiellement à ses mérites et non point à l'éclat incomparable de sa maternité : *Hoc in ea magnificavit quia fecit voluntatem patris, non quia caro carnem genuit.*

C'est donc à sa vie qu'il faut demander le secret de sa gloire et je crois être dans la vérité en lui appliquant ces paroles qui nous expliquent la gloire de Jésus : il s'est abaissé : *exinanivit semetipsum*, et, à cause de ces abaissements, Dieu le Père lui a donné un nom auquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers : *Omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.*

D'ailleurs, ne lisons-nous pas au Saint Évangile, cherchez la dernière place et vous aurez la première ; abaissez-vous et vous serez exalté : *Qui se humiliat exaltabitur.* Or, quel a été le travail de Marie durant sa vie mortelle ?

Ne me dites pas que le flot de la corruption parti du paradis terrestre s'est arrêté devant elle comme autrefois le Jourdain en présence de l'Arche : *Vidit et fugit.*

Ne me dites pas qu'elle est plus blanche que la colombe et plus pure que le lis : *Sicut lilium.*

Ne me dites pas que, ne trouvant en elle aucune tache, Dieu a choisi son cœur pour y dresser son tabernacle : *Qui creavit me requievit in tabernaculo meo.*

Toutes ces merveilles sont l'œuvre de Dieu. En l'appelant à être sa mère, Dieu l'a façonnée comme un vase d'honneur : *Vas honorabile*, et dans ce vase insigne mille fois plus riche que l'or il a mis une âme à l'abri de toutes les tempêtes, une volonté sans défaillance et une intelligence inondée de lumière.

Mais, le travail de Marie, quel est-il donc donc ? Ouvrez l'Évangile, et l'Évangile vous dira qu'elle n'a travaillé qu'à s'abaisser. *Exinanivit semetipsam.*

Le ciel et la terre s'étudient à la grandir. Le ciel, par la voix de l'Ange, la salue pleine de grâce : *Gratia plena.* La terre, par la voix d'Élisabeth, la proclame Mère de Dieu : *Unde hoc mihi ut mater Domini mei veniat ad me.* Et que répond-elle à ces deux voix qui chantent ses glorieuses destinées ? *Ecce ancilla Domini.* Je ne suis que la très humble servante du Seigneur. Et, se dérobant aux applaudissements des hommes, elle s'enferme dans le silence et ne paraît au grand jour que lorsqu'il faut partager au Calvaire les opprobres de son Fils.

Eh bien ! Seigneur, que ferez-vous pour exalter votre mère ? Vous avez dit : je tirerai le pauvre de la poussière et je le placerai parmi les chefs de mon peuple : *De stercore erigens pauperem.* Or, voici non point un pauvre comme tant d'autres qui passent humiliés sous le mépris des siècles, mais voici votre mère perdue dans l'oubli.. Voyons, qu'allez-vous lui donner en retour de cet abaissement d'autant plus étrange que son histoire a été plus merveilleuse ?

Et le Seigneur ; il est écrit ; celui qui s'abaisse sera exalté, *qu se humiliat exaltabitur.* Je prendrai donc ma mère dans son obs-

curité, et parce qu'elle s'est abaissée volontairement au dessous de toute créature, je lui décernerai dans le ciel une gloire comme n'en a jamais vu l'éternité.

Dieu a tenu parole ; et je distingue dans l'exaltation de Marie trois degrés de gloire qui correspondent aux trois degrés de ses abaissements.

Où est Marie sur la terre? Cherchez bien. Elle est au dernier rang, le rang des travailleurs, des pauvres et des déshérités. Elle est la dernière. La dernière des vierges dans le temple, la dernière de toutes les femmes à Narareth, elle ne révèle pas même à Joseph la page la plus belle, la plus étonnante, la plus mystérieuse de sa vie, et quand par hasard nous la rencontrons dans l'Évangile, c'est au travail, à la peine, au sacrifice, à l'opprobre, et jamais à la gloire.

Mais, vienne la mort... Entendez-vous l'Église chanter sous la voûte de ses temples pleins de joie et d'harmonie : *Exaltata est sancta Dei genitrix super choros angelorum.* Elle a été exaltée par dessus tous les chœurs des Esprits bienheureux. La plus abaissée sur la terre et la plus élevée dans le ciel ! Et comment mesurer la hauteur et la profondeur, la largeur et l'étendue de cette gloire immense, presque infinie?

Ici-bas, depuis l'insecte que vous écrasez avec indifférence sous les pieds, jusqu'à l'aigle qui habite des sommets inaccessibles, chaque être a sa forme et sa beauté relatives.

Au firmament où des milliers d'astres resplendissent, chaque étoile a son éclat qui la distingue des autres étoiles.

De même au ciel, chaque élu brille d'une gloire personnelle qui grandit à mesure que la hiérarchie à laquelle il appartient se rapproche de Dieu : *In domo patris mei mansiones multa sunt.*

Quelle sera donc la gloire de Marie? Sera-ce la gloire des patriarches ? Sera-ce la gloire des prophètes? Sera-ce la gloire des apôtres? Sera-ce la gloire des Vierges? Sera-ce la gloire des martyrs? Traversez par la pensée la multitude des saints que l'éternité tout entière ne suffirait point à compter... plus haut que les Séraphins prosternés devant l'agneau, plus haut que les patriarches, plus haut que les prophètes, plus haut que les vierges et les martyrs, entre la hiérarchie divine que composent les trois personnes de l'auguste Trinité et la hiérarchie humaine que composent les anges et les saints, il y a, dit Gerson, une troisième hiérarchie où le regard n'a jamais découvert et ne découvrira jamais que Jésus et Marie, le Fils et la Mère ; et la gloire de Marie est semblable à la gloire de Jésus, ou pour mieux dire, c'est la même gloire qui couronne la Mère et le Fils : *Filii gloriam cum Matræ non tam communem judico quam eamdem.*

Retournons sur la terre ; où est Marie? Regardez... elle est

dans l'obscurité. Les livres sacrés nous racontent que, Moïse ayant été choisi pour être le chef et le libérateur de son peuple, il raconta cette vision étrange, et le peuple l'accueillit comme l'envoyé de Jéhovah. De longs siècles après, dans sa solitude de Nazareth, Marie voit se prosterner devant elle un ange radieux qui lui dévoile d'ineffables mystères. Sors maintenant de ton silence, ô Vierge, et dis aux tribus d'Israël sans faste et sans orgueil. Ne pleurez plus ; moi, je suis la véritable Esther dont la médiation puissante sauvera l'humanité proscrite. Moi, je suis l'étoile qui précède le Soleil de justice. Moi, je suis la Vierge annoncée par Isaïe et de laquelle doit naître le Sauveur qu'ont attendu nos pères. Dis-là cette parole et les tribus d'Israël te répondront par des chants d'allégresse.

Et, que fait l'humble fille de Juda? Elle se cache, elle demande à la solitude des secrets pour voiler sa grandeur, et plus tard, voulant raconter son histoire, l'Évangile ne sait où la saisir. Mais, attendons l'heure de son triomphe, Dieu saura bien la trouver dans son obscurité, et il la placera dans la lumière.

J'ai vu, dit S. Jean, une femme qui avait le soleil pour manteau : *Mulier amicta sole.*

Mon Dieu ! Quelle est donc cette femme, et quel est ce soleil dont elle est revêtue? La femme, c'est Marie... et le soleil, c'est l'Homme-Dieu : *Ex te enim ortus est sol justitiæ Christus Deus noster.*

Un moment, ce soleil eut son éclipse. Enfermé dans le sein de la Vierge comme derrière un nuage, il perdit son éclat, puis il disparut et se coucha dans un sépulcre. Mais, à trois jours de là, voyez-vous la lumière qui jaillit du tombeau? Tous les nuages se dissipent, tous les voiles se déchirent et sur l'humanité de Jésus-Christ se reflètent toutes les splendeurs de sa divinité, et le Fils de dire à sa Mère : Vous m'avez communiqué dans mon Incarnation ce qui était de la nature de l'homme, je vous communiquerai dans votre Assomption ce qui est de la grandeur de Dieu, et parce que vous m'avez revêtu d'une chair possible et mortelle, je serai moi-même votre vêtement de gloire durant l'éternité : *Vestis illum substantia carnis tuæ et vestit ille te gloria majestatis suæ.* Et voilà que sur la Mère est projetée toute la lumière dont resplendit le Fils : *Amicta sole.*

Sans doute, Marie n'est point le soleil, car le soleil véritable et unique, c'est Dieu : *Deus lux est.* Mais, tous les rayons du soleil éternel venant se concentrer sur elle lui font un vêtement royal. D'où je conclus que la gloire de Marie dépasse la gloire des élus plus encore que l'éclat du soleil dépasse la lueur des étoiles : *Cæteris per partes, in Mariam vero totius gloriæ quæ in Christo est plenitudo venit.*

Et, s'il est vrai que le vêtement est fait à la taille et à la mesure de celui qui le porte, n'ai-je pas le droit d'ajouter que la gloire du fils n'est pas trop grande pour revêtir la Mère? *Communicasti mihi quod homo sum; communicabo tibi quod Deus sum.*

Où est enfin Marie sur la terre? Confondue avec les autres femmes de Nazareth, elle vit sans prestige et sans se prévaloir des droits que lui donne sa maternité divine.

Une seule fois, aux noces de Cana, elle demande à Jésus-Christ d'opérer un miracle, et comprenant à sa réponse qu'à Dieu seul appartient le gouvernement du monde, dès ce moment elle s'efface et se tait. Que Jésus multiplie les pains dans le désert, qu'il rende la vue aux aveugles, qu'il ressuscite Lazare ou le fils unique de la veuve de Naïm, nulle part je ne vois intervenir Marie, et nulle part dans l'Évangile il n'est écrit que, avant de demander au Fils des prodiges, le peuple s'adressait à la Mère.

Et aujourd'hui, que voyons-nous? Marie est devenue la médiatrice, l'avocate et l'espérance de toutes les générations. — Ce n'est point assez d'un trône, lui a dit Jésus-Christ; ce n'est point assez d'un vêtement de gloire; à toute reine il faut un sceptre. Prenez-donc ce sceptre et régnez. A moi la puissance et à vous la miséricorde. Moi, j'ai mérité sur le Calvaire la grâce qui a sauvé le monde, et vous, vous appliquerez aux âmes les mérites de ma croix et il ne sera point dit qu'une seule grâce tombe sur la terre sans passer par vos mains.

Et cela s'est fait; et voilà bientôt deux mille ans que les peuples vont à Marie. Et, que nous disent les cathédrales resplendissantes et les modestes sanctuaires élevés en son honneur? Que nous disent les ex-voto suspendus à ses autels? Que nous disent les foules joyeuses qui accourent à ses solennités?

Tout cela nous dit que Marie a recouvré ses droits de mère et que par elle sont distribuées à la terre les richesses du ciel. C'est le dernier degré de son triomphe: *Qui se humiliat exaltabitur*.

Il est raconté que, au moment où il s'élevait au ciel sur un char de feu, Élie laissa tomber son manteau, et que son disciple Élisée s'en étant revêtu fut saisi comme lui de l'esprit prophétique: *Requievit spiritus Éliæ super Éliseum.*

O Mère, en montant vers la gloire, n'oubliez pas vos enfants qui reste orphelins dans la vallée des larmes. Avec votre manteau virginal qui les abrite contre les séductions du monde envoyez-leur votre esprit, l'esprit d'humilité; et l'humilité nous ouvrira le ciel, et prosternés autour de votre trône nous pourrons vous aimer et vous bénir durant les siècles éternels. *Amen.*

CRAINTE ET CONFIANCE[1]

Nolitet timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.
Ne craignez pas, petite troupe ; il a plu à votre Père des cieux de vous donner la victoire. (Luc, xii, 32.)

Messieurs,

Il est peu de paroles aussi bonnes à méditer que celle-là, parce qu'elle va au-devant de la tentation la plus périlleuse et la plus douloureuse de toutes : celle du découragement.

Quand, à la guerre, on a mesuré ses forces à celles de l'ennemi ; quand on s'est reconnu inférieur en nombre, en ressources, en moyens de défense ; quand la défaillance est tout près d'entrer dans l'âme, c'est déjà un grand secours que celui d'une voix amie, d'où qu'elle vienne, si elle nous crie : *N'ayez pas peur.*

Eh bien, messieurs, cet encouragement nous est adressé, et par qui? Ah! ce n'est pas par un ami quelconque, un de ces amis humains dont les vœux peuvent être stériles tout en restant sincères. La voix qui nous encourage est celle d'un ami tout puissant, dont le bon vouloir ne connaît pas d'obstacles. Celui qui dispose de la victoire, c'est celui-là qui nous crie : *N'ayez pas peur !*

Qu'elle soit la bienvenue, cette divine parole ! Sans elle, peut-être, aurions-nous connu, nous aussi, le découragement.

Que sommes-nous ici, messieurs ? Nous sommes une poignée d'hommes de bonne volonté, qui essayons de servir l'Eglise et la vérité, de combattre la science athée par la science chrétienne et de défendre l'héritage de nos croyances en portant la guerre sur les sommets d'où l'impiété savante s'apprête à nous envahir.

Oh ! nous ne sommes pas nombreux !

Les impies, eux non plus, ne sont pas le grand nombre. Mais entre eux et nous il y a la multitude indifférente ; et ils ont su s'en faire une alliée. C'est elle qui, acceptant toutes les calomnies, se détourne de nous, sous l'empire des plus folles appréhensions, des préjugés les plus aveugles, c'est elle qui, croyant à toutes les vaines promesses, va porter sa confiance aux ennemis de Jésus-Christ.

Ainsi le petit nombre des impies dispose aujourd'hui de la multitude. Ils lui ont persuadé qu'elle est la reine du monde et ils règnent sous son nom.

1. Discours de rentrée prononcé à la messe du Saint-Esprit, le 7 novembre 1883, par Mgr D'Hulst, recteur de l'Institut Catholique de Paris.

En face de cette immense armée, pouvons-nous du moins ranger en bataille tous les croyants fidèles, tous ceux qui sont chrétiens autrement que de nom? Ah! s'il en était ainsi, nous serions encore une force imposante. Le Christ a plus de disciples qu'on ne pense dans cette société qui s'ignore elle-même.

Mais, hélas! non! nous ne pouvons pas compter autant de frères d'armes que de frères dans la foi.

Beaucoup de chrétiens, engagés dans un combat de tous les jours contre les nécessités matérielles de l'existence, sont hors d'état d'embrasser du regard les intérêts généraux du christianisme. Tout ce qu'ils peuvent faire est d'accorder une attention déjà difficile et méritoire à l'affaire de leur salut individuel.

Beaucoup sont d'humeur pacifique : nés pour être protégés, ils ne savent pas se défendre eux-mêmes, et les exigences de la lutte les trouvent incertains et timides.

Otez donc les indifférents, qui servent, sans le savoir, dans les rangs de l'ennemi ; ôtez les illettrés et tous ceux qui vivent au jour le jour ; ôtez les prudents et les pusillanimes. Que restera-t-il, messieurs, pour faire face aux adversaires de nos croyances? Il restera ce que Notre-Seigneur a prévu : il restera une poignée !

N'en avons-nous pas la preuve dans cette forme du bon combat qui nous est spécialement réservée? Certes, aucune cause n'est plus grande, aucune ne tient de plus près aux intérêts essentiels du christianisme, aucune n'est liée plus étroitement à l'avenir de la civilisation que la cause du haut savoir chrétien. Ou la science se mettra d'accord avec la foi, ou la foi périra. Elle ne périra pas dans le monde, si le monde doit durer ; mais elle périra dans les sociétés qui la repoussent, et l'on peut prédire que ces sociétés, qui jusqu'ici ont vécu d'elle, ne lui survivront guère.

Prouver par des faits, par des résultats scientifiques incontestés, qu'une atmosphère toute pénétrée de christianisme est un milieu favorable à l'épanouissement, à la croissance du grand savoir, c'est donc faire l'œuvre que commandent les plus hautes, les plus pressantes nécessités de ce temps et de ce pays.

Cette œuvre, messieurs, nos évêques l'ont entreprise ; ils nous ont chargés de la faire sous leurs yeux. Le Chef de l'Eglise a désiré sa naissance ; il a béni son berceau, il encourage ses premiers pas. Jamais serviteurs du Christ n'ont été aussi assurés que nous le sommes de faire la volonté de Dieu.

Eh bien, je vous le demande, combien sommes-nous pour remplir cette tâche? Que sert de le dissimuler? nous sommes une poignée !

Après tant d'approbations augustes, d'encouragements partis

des plus hautes régions dans l'Eglise, l'œuvre a-t-elle pris les développements qu'appelait son importance ? Ceux qui ne le pensent pas peuvent invoquer à bon droit, pour expliquer la lenteur de nos progrès, les circonstances peu propices, les difficultés d'une concurrence écrasante, les restrictions apportées à nos privilèges, les menaces d'ostracisme qui pèsent sur nos adhérents.

Messieurs, tout n'est pas faux dans ce tableau de notre situation, que plus d'un parmi nos amis semble se plaire à charger chaque jour de plus sombres couleurs. Tout n'est pas faux, mais tout n'est pas vrai. Ce n'est pas ici le lieu de faire le départ entre le vrai et le faux qui se trouvent mêlés dans cette peinture. Accordons, sans l'admettre, qu'elle soit de tout point fidèle. Même alors, messieurs, je refuserais d'y voir l'explication satisfaisante de ce fait étrange que l'œuvre capitale de ce temps-ci tarde trop à obtenir l'attention et l'estime qu'elle mérite. Le mal principal n'est pas dans l'hostilité que nous rencontrons. Cette hostilité nous l'avions prévue. Est-ce donc que, en entreprenant une tâche dont le succès ruinerait la tyrannie de l'impiété, nous pensions n'éprouver aucune résistance ? Et puis, cette hostilité nous honore ; elle nous classe, si j'ose le dire, et nous met à notre vraie place. Enfin, quoi qu'on en dise, elle ne nous enlève pas l'essentiel de nos libertés.

Le vrai mal où est-il donc ? Il est dans l'inattention, je ne veux pas dire dans l'indifférence de nos amis.

Indifférents, ils ne le sont pas. Comment leur prêter cette attitude à notre égard, alors que, sur un autre théâtre, ils donnent à une cause qui ne fait qu'un avec la nôtre, tant de gages d'intérêt éclairé et d'ardent dévouement ? Est-ce que l'enseignement chrétien n'est pas partout aussi nécessaire ? Est-ce le peuple seulement qui en a besoin ? Ou serait-ce seulement, dans la classe aisée, les enfants de douze ou quinze ans ? Est-ce qu'à l'âge où l'esprit se mûrit, où les convictions se forment, où les croyances chrétiennes traversent la crise au bout de laquelle elles trouveront leur affermissement ou leur ruine, il deviendrait indifférent de placer la jeunesse studieuse dans un milieu sain ou dans une atmosphère impie ? Poser ces questions, c'est les résoudre. Je les tiens donc pour résolues, et je me crois en droit d'affirmer que ceux-là ne peuvent pas être indifférents pour le haut enseignement catholique qui s'épuisent d'efforts et de sacrifices pour multiplier et entretenir les écoles chrétiennes, les collèges chrétiens, pour répondre à l'odieuse campagne de la *laïcisation* (le mot est aussi barbare que la chose) par cette magnifique efflorescence de l'enseignement populaire ou secondaire *libre et chrétien*.

Eh bien, messieurs, ces amis, qui ne sont pas indifférents à notre égard, sont-ils nos auxiliaires efficaces? Nous sommes ici en famille et je puis parler ouvertement. Non, ils ne nous aident pas comme ils pourraient le faire!

Ils hésitent à nous aider de leur bourse, en disant que l'œuvre est trop lourde. Je pourrais répondre qu'une œuvre n'est jamais trop lourde quand elle est nécessaire. Mais j'aime mieux faire remarquer que nos besoins sont limités et nos prétentions modestes. Oui, sans doute, c'est un gros budget que celui des Facultés libres. Mais un groupe de Facultés est alimenté par plusieurs diocèses; notre Institut s'appuie sur le concours de trente-trois départements, plus du tiers de la France; et les écoles primaires, sur ce même territoire, se comptent par milliers. Aussi voyez comme il serait facile de nous rassurer sur nos destinées financières! Savez-vous ce que nous demandons à ce grand Paris qui, depuis trois ans, a trouvé dix millions pour créer ses écoles chrétiennes, qui continue de s'imposer un tribut annuel de deux millions pour les soutenir? Nous lui demandons la quarantième partie de cet impôt volontaire.

Ce quarantième, Paris nous l'a donné jusqu'ici; les autres diocèses fondateurs de notre Institut ont contribué à l'entretien de notre œuvre dans des proportions à peu près semblables. Que nous faut-il pour ne pas craindre le lendemain? Il suffit que ce concours nous soit continué. Et qui donc osera dire qu'il soit excessif? Qui se plaindra d'ajouter le quart d'un décime à l'offrande qu'il porte joyeusement dans la caisse des écoles populaires, lorsqu'il saura que ce supplément minime assure l'avenir de nos écoles supérieures? Évidemment si l'on néglige de le faire, c'est qu'on ignore ces choses ou qu'on n'y pense pas.

Quelques-uns de nos amis hésitent encore à nous aider de leur confiance en nous donnant leur fils. Cette hésitation se comprend-elle mieux que la première? J'ose dire qu'elle se comprend moins. Car enfin chaque père de famille est juge de ses ressources et de ses charges; et, en matière d'aumônes, on serait mal venu à lui indiquer ce qu'il doit faire, parce qu'on ne sait pas aussi bien que lui ce qu'il peut. Mais quand il s'agit du choix des écoles, comment expliquer l'hésitation? Du côté de la valeur des maîtres, nous ne pensons pas avoir besoin de fournir des gages: huit années de résultats honorables parlent pour nous. Craint-on pour les examens de grades? Mais jamais les professeurs de l'État, devenus les seuls juges de nos candidats, n'ont fourni le moindre prétexte à un soupçon de partialité, contre lequel nous sommes prêts à protester pour eux. Redoute-t-on pour ceux qui auront fait ici leurs études, un accès plus difficile aux carrières? Que ce danger puisse exister à certaines

époques, je ne le veux pas nier. Mais est-ce donc un péril qui menace particulièrement les élèves de nos Facultés? Pourquoi pas également les élèves de nos collèges ? Ceux que cette crainte arrête feraient bien de se rappeler de récents exemples, qui montrent que le fait d'avoir fréquenté les écoles de l'État ne met personne à l'abri des plus illustres disgrâces. Il y a une mesure de défaveur qui est commune à tous ceux qui partagent nos croyances. Pourquoi en faire la sanction spéciale des preuves de confiance données à nos écoles supérieures? Évidemment il n'y a aucune raison de le faire. Si donc on le fait pourtant, si des pères de famille qui ont choisi avec soin pour leur fils un collège chrétien, ne semblent plus se souvenir que des Facultés catholiques leur sont ouvertes ; si quelques-uns nous donnent un concours pécuniaire comme à titre de rançon, non pour arracher l'âme de leurs enfants au péril de perversion, mais pour acheter le droit de ne pas les confier à des maîtres chrétiens, ne faut-il pas reconnaître qu'un tel abandon ne peut avoir pour cause qu'une connaissance imparfaite de la situation présente, qu'une façon superficielle et distraite d'envisager les devoirs qui en résultent?

Grâces à Dieu, Messieurs, ce que j'appelle l'abandon de nos amis n'est pas un fait général ; cet abandon partiel ne nous empêche pas de vivre, de travailler utilement, de semer le savoir et de récolter le succès. Si telle de nos écoles a vu ses rangs s'éclaircir, d'autres ont dû aux difficultés mêmes des temps actuels un accroissement important. Comment ne pas saluer avec bonheur cette vaillante phalange d'étudiants ecclésiastiques, qui, sous l'aiguillon d'exigences menaçantes pour le professorat des collèges libres, a vu tripler en deux ans son effectif et qui, à chaque session d'examens, disputant brillamment aux candidats de l'Université les premières places, moissonne à pleines mains les grades scientifiques et littéraires? Par ce côté nous avons grandi; par ce côté encore nous avons commencé à remplir ce rôle si peu compris jusqu'ici, et pourtant ce rôle principal de notre œuvre de haut enseignement, rôle qui ne consiste pas seulement à préserver quelques étudiants des influences malsaines (de simples associations de persévérance chrétienne y suffiraient), mais qui, répondant à des nécessités plus hautes, se définit dans cette formule : *créer des foyers scientifiques chrétiens.*

Le jour viendra-t-il où ce grand intérêt, longtemps inaperçu, sera compris de tous nos amis? Oui, messieurs, il viendra ; et, si nous le voulons, il est proche. C'est à nous d'en hâter l'aurore. On nous a laissés trop seuls : nous sommes encore une poignée. Eh bien! prenons pour nous la parole du divin Maître : *Nolite*

timere ! N'ayons pas peur ! Et la victoire dont Dieu dispose nous est acquise : *Quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.*

N'ayons pas peur ! c'est-à-dire faisons tout notre devoir ; jeunes gens, je dis cela devant vos maîtres, mais ce n'est pas à eux que je le dis. Les exhorter au dévouement, ce serait méconnaître ce passé de huit ans que nul moins que moi n'a le droit d'ignorer. Tous, dès la première heure, ont compris l'œuvre par ses grands côtés. Ils ont servi la jeunesse en pères ; ils ont servi la vérité en chrétiens ; ils ont servi la science en savants.

Jeunes gens, regardez vos maîtres, et apprenez de leurs exemples, bien mieux que de mes paroles, comment on fait tout son devoir.

La vie d'écolier s'achève pour vous, la vie d'étudiant commence. Il y a deux manières de comparer entre elles ces deux existences. Si l'on regarde l'extérieur de la vie, ce qui apparaît, c'est la différence entre la captivité et la liberté, entre le labeur imposé et le loisir permis. Mais pour qui sait regarder au-dedans, le régime des études supérieures diffère de la vie de collège comme l'effort sérieux diffère du travail superficiel, comme l'esprit d'insubordination, contenue par la force, de l'esprit de discipline animant et réglant la liberté.

Croyez-moi, mes amis, cette façon de comprendre votre nouvelle vie est rare parmi vos pareils. Et cependant elle est la vraie. Elle est surtout la seule permise à des étudiants chrétiens. En vérité, à quoi auraient servi toutes ces préservations, toute cette culture morale, cette ségrégation du mal, cette initiation au bien, pour tout dire en un mot, cette formation privilégiée qui s'appelle l'éducation chrétienne et que la sollicitude de vos parents vous a ménagée jusqu'ici au prix de mille sacrifices, si tout cela devait aboutir à faire de vous des étudiants frivoles, mous à la peine, avares d'efforts, froids au devoir, faciles au plaisir, désintéressés du savoir et ne s'intéressant au succès même que dans la mesure du résultat palpable et des conséquences immédiates ? De tels étudiants peuvent s'inscrire sur les registres de nos Facultés ; moralement ils ne sont pas des nôtres. Leur place n'est pas dans une œuvre qui s'inspire de la foi et qui vit par le sacrifice.

Ce n'est pas ainsi, mes amis, que vous entendrez le devoir. Tous vous accepterez la loi du travail. Tous vous poursuivrez ces grades qui sont la sanction commune de vos études. Laissez-moi espérer que cela ne vous suffira pas. Ah ! si quelques-uns parmi vous entendent l'appel enchanteur de la haute science ; s'ils se sentent attirés par l'austère beauté du grand savoir, qu'ils ne résistent pas à ce charme ! On ne déroge pas en gravissant ces sommets. Plus il devient difficile aujourd'hui de se faire une place dans la société active, où la loi du nombre et les passions

brutales des partis écrasent si souvent le vrai mérite, plus il est tentant pour un esprit élevé de monter jusqu'aux régions sereines de la spéculation scientifique. Et vous savez, d'ailleurs, par quel détour rapide la spéculation nous ramène à l'action. Le monde entier s'agite à exploiter ce que la science découvre ; si l'influence passagère et bornée appartient quelquefois à l'ignorance intrigante, à l'ambition sans scrupules, l'influence durable et décisive est réservée au vrai savoir.

Si vous ne vous sentez pas le courage d'entreprendre ce voyage au long cours à la poursuite de la science pure, il faut du moins, dans la voie que vous aurez choisie, chercher la supériorité. Ceux d'entre vous qui apportent au combat de la vie ce qu'on appelait autrefois les avantages sociaux, ce qu'il faudrait appeler aujourd'hui les vices originels, tant notre démocratie jalouse a horreur des grands souvenirs et des distinctions acquises, ceux-là n'ont pas de meilleur moyen de se faire pardonner la supériorité du rang que de faire reconnaître leur supériorité personnelle. Mais il est une raison plus haute et qui vous est commune à tous, une raison décisive de devenir des hommes supérieurs : c'est que vous êtes chrétiens et que, pour des chrétiens, c'est aujourd'hui la meilleure manière de confesser leurs croyances. Quand la foi est vive dans une société, on sait distinguer entre la doctrine et ceux qui la professent. Dans nos temps de foi languissante, le sort de la doctrine est entre les mains de ceux qui la représentent. Elle est compromise ou glorifiée par ses adeptes. Eh bien, mes amis, il faut que les croyances chrétiennes soient glorifiées. C'est votre affaire. Faites-vous respecter !

Des maîtres savants, des étudiants qui travaillent à devenir supérieurs, voilà les conditions humaines de notre succès. Sachons les remplir. Par là nous aurons préparé la victoire : il dépendra du bon plaisir de Dieu de nous la donner. *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* Ce bon plaisir divin, nous savons, nous chrétiens, comment on se le concilie : c'est par la prière et par la vertu.

Par la prière. Et voilà pourquoi nous sommes ici. Voilà pourquoi notre première réunion se fait au pied de l'autel. Ah ! ce n'est pas une cérémonie vaine que nous sommes venus accomplir ce matin ; ce n'est même pas seulement un acte sincère, mais passager ; c'est le type de notre vie entière, où tout se commence à genoux devant Dieu, où tout se poursuit debout dans la lutte et dans l'effort.

Par la vertu. La jeunesse chrétienne, c'est sans doute la jeunesse laborieuse, mais c'est surtout la jeunesse pure et fidèle : *Casta generatio cum claritate.* Là est son privilège, là est sa marque distinctive et sa gloire inaliénable. Jeunes gens,

gardez-en le dépôt. Ah! je le sais, c'est aujourd'hui votre désir. Vous en avez pris l'engagement en recevant, à l'heure du départ, le dernier baiser de vos mères. Mais vouloir aujourd'hui ne suffit pas. Il faudra vouloir demain, quand la lutte sera engagée, quand le monde tendra ses filets, quand les passions qui dorment dans les bas-fonds de la nature s'éveilleront exigeantes et impérieuses sous l'excitation du dehors. Pauvre volonté humaine, volonté de vingt ans, où prendras-tu ta force?

Mes amis, laissez-moi vous le dire. Il n'y a pour la volonté vertueuse qu'un principe de force : c'est l'amour. Vous savez bien qu'elle est de noble race, qu'on ne la séduit pas toujours par l'intérêt, qu'on ne la réduit jamais par la contrainte, qu'on ne la domine pas par la peur. Et où donc voulez-vous qu'elle trouve alors le secret des résistances héroïques? Ah! je ne sais qu'un moyen : c'est de faire de la fidélité au bien une affaire de cœur. Et c'est ici que vous apparaissez, ô Maître adoré, vous qui personnifiez la Beauté morale et qui lui donnez dans votre divine figure des traits si ravissants que, pour lui plaire, on se sent capable de tout. O Jésus! faites-vous aimer! Touchez le cœur de cette jeunesse; ouvrez-lui votre intimité; faites-lui vos confidences; et je réponds d'elle! Légère, inconsidérée, elle n'écouterait pas la voix austère du devoir; elle foulerait aux pieds ses plus chers intérêts, elle courrait follement à sa perte par le chemin du déshonneur. Mais, généreuse et reconnaissante, quand vous aurez parlé à son cœur, elle s'élancera joyeuse dans la voie du sacrifice!

Mes amis, ne soyez pas des chrétiens froids. La piété vous est nécessaire. C'est elle qui vous rendra fidèles, et la fidélité vous assurera la victoire.

Messieurs, hier, à pareille heure, j'avais l'honneur de vous représenter tous aux obsèques de l'illustre prélat que pleurent l'Eglise de Rouen, l'Eglise de France et l'Eglise Romaine. Il avait été l'un des premiers fondateurs de notre œuvre; il était demeuré l'un de ses plus fermes soutiens. L'éclat de sa dignité, l'éclat plus grand de son mérite, la longue durée de son épiscopat, l'importance de ses services ajoutaient un nouveau prix à la protection dont il couvrait et honorait nos travaux. Il est tombé en combattant; la mort l'a trouvé fidèle à sa devise, que je lisais hier avec émotion partout écrite sur les murailles de la vieille cathédrale : *Fide ac virtute;* servir Dieu, le Christ et l'Eglise par la fermeté de la foi, par le courage de la vertu.

En recevant la pourpre romaine, il avait juré de défendre ces saintes causes, au besoin, jusqu'à l'effusion du sang, *usque ad effusionem sanguinis.* N'ayant pas rencontré l'occasion du martyre,

il a voulu du moins les défendre jusqu'à l'épuisement de la vie, *usque ad effusionem animæ.*

Le peuple, qui comprend le dévouement, a rendu un magnifique hommage à sa mémoire. Non, la curiosité n'était pas seule à mouvoir cette foule immense, à mettre debout en un seul jour toute une cité, toute une province, pour faire cortège à ce grand mort. J'ai vu moi-même des larmes dans les yeux, j'ai vu des ouvriers et des pauvres se découvrir d'une main tremblante devant le cercueil de leur bienfaiteur et de leur père.

Et quand même la curiosité aurait attiré quelques-uns de ceux qui se pressaient sur son passage, faudrait-il donc le regretter? Ah! l'on fait bien assez pour éloigner le peuple de ses pasteurs! Il est bon que de solennelles circonstances obligent ceux qu'on détourne de l'Eglise à se rencontrer avec elle et à la reconnaître au signe du dévouement.

Eh bien, messieurs, en assistant à ce beau spectacle, je pensais à vous. L'éminent cardinal vous lègue sa devise : *Fide ac virtute.* Par votre foi, par vos vertus, vous voudrez rendre témoignage à Jésus-Christ. Peut-être l'attention que vous éveillerez tout d'abord tiendra-t-elle plus de la curiosité que de la bienveillance. Peut-être s'y mêlera-t-il une ironie discrète. On vous regardera passer. On dira : « Voilà ceux qui prétendent garder leurs vieilles croyances et nous disputer le haut savoir. Attendons-les à l'œuvre. Ou la science les amènera jusqu'à nous par l'apostasie de leur foi, ou la foi les enchaînera hors des prises de la science. » Qu'à cela ne tienne, messieurs! Acceptons le défi. Il plaît à Dieu de nous voir engager ce combat; il lui plaît de nous le voir soutenir, au besoin, jusqu'à l'épuisement de nos vies; il lui plaît de nous assurer la victoire : *Nolite timere! complacuit Patri vestro dare vobis regnum!*

LE ROLE SCIENTIFIQUE

DES FACULTÉS CATHOLIQUES [1]

MESSIEURS,

C'est un grand embarras que l'embarras du choix. Entre plusieurs devoirs également importants, également difficiles, les timides, les pusillanimes (hélas ! il y en a même parmi les chrétiens) hésitent longtemps, puis se décident à ne rien faire. Entre plusieurs objets appétissants et qui excitent également leur gourmandise, les enfants, eux, hésitent aussi quelquefois ; mais d'ordinaire ils se décident à tout prendre.

A Lille, quand il s'agit du bien à faire, il ne se trouve pas de pusillanimes : tout le monde ressemble à l'enfant gourmand. Les charges ont beau se multiplier, on n'hésite même pas ; c'est à peine si l'on délibère. On prend tout, on soutient tout. Et le secret pour y réussir est toujours le même : comme inspiration, une foi indomptable ; comme ressource, le produit du travail et de l'intelligence mis en coupe réglée par le sacrifice. Et quand la coupe réglée ne suffit plus, eh bien ! il y a la coupe de futaie.

Ah ! ce n'est pas ici qu'on peut avoir peur d'être indiscret en venant parler aux catholiques des nécessités de l'enseignement supérieur ! Et cependant, ici comme ailleurs, plus qu'ailleurs, toutes les autres nécessités sont comprises. Je ne finirais pas si je voulais seulement énumérer vos œuvres. Je ne prendrai qu'un exemple : l'œuvre des écoles populaires. Sur ce terrain, généreux Lillois, vous exercez un véritable droit d'aînesse.

Sous l'empire, si j'ai bonne mémoire, la municipalité de votre ville avait déjà offert au monde les prémices de la laïcisation. Oh ! comme cela nous étonnait alors, même à Paris ! C'est que nous n'étions pas encore instruits ! nous ne savions pas encore que le progrès scolaire consiste à échanger les leçons de maîtres dévoués, capables et modestes, contre un enseignement inférieur en valeur, inférieur en moralité, mais qui a le double avantage de coûter deux fois plus cher et d'être tourné contre Dieu ! Depuis lors, on a complété partout à la fois notre éducation. A cette époque, nous admirions les chrétiens de Lille, qui, sans hésiter un instant, avaient maintenu, à titre d'écoles libres, les deux écoles laïcisées.

1. Discours prononcé au congrès des catholiques du Nord à Lille, le 14 novembre 1883, par Mgr d'Hulst, recteur de l'institut catholique de Paris.

Aujourd'hui, cet effort paraît bien petit à côté de tout ce qu'il a fallu entreprendre. Nulle part autant qu'ici le zèle et la charité ne savent varier leurs formes et multiplier leurs bienfaits.

Et c'est ici encore que cette œuvre coûteuse, gigantesque, de l'enseignement supérieur obtient non pas, comme ailleurs, un succès d'estime, mais un concours efficace, persévérant, et qui ne recule même pas devant la magnificence d'une construction sans égale.

A une telle générosité, à une telle foi, ce ne sont pas des exhortations qu'il faut adresser, mais il est permis d'apporter des encouragements.

Et c'est ainsi, messieurs, que j'ai compris mon rôle, quand les éminents patrons des Facultés catholiques de Lille ont bien voulu assigner, en ma personne, à l'Institut catholique de Paris une place fraternelle dans ce Congrès. Je me suis dit : il faut encourager ceux qui nous donnent de si grands exemples. Et pour cela que leur dirai-je? que l'épreuve ne sera pas de longue durée? qu'ils touchent au terme de leurs sacrifices? Non, je ne dirai pas cela, bien que je l'espère un peu. Mais je ne le dirai pas, parce que je n'en sais rien et qu'il n'y a que les mauvais soldats qu'on a besoin d'encourager par de vaines ou incertaines espérances. Aux vaillants on dit : Vous allez continuer l'effort, vous allez braver ce danger, donner ou subir cet assaut, endurer cette privation, cette fatigue ou cette souffrance, parce que la cause que vous défendez l'exige et que cela est grandement utile à cette cause.

Je viens donc vous parler de l'importance de notre enseignement supérieur catholique ; non pas que je veuille traiter ce sujet dans son ensemble, ce serait une entreprise infinie. Mais s'il y a dans cette vaste question un aspect moins évident, moins aperçu du grand nombre, et qui soit cependant un aspect principal de cette grande œuvre, c'est celui-là que je voudrais vous montrer.

Or, messieurs, c'est ma conviction profonde que beaucoup de nos amis et de nos bienfaiteurs ne voient pas l'affaire du haut enseignement par son grand côté. On est très frappé du danger que court la jeunesse en passant de la discipline du collège à la vie émancipée de l'étudiant.

Mais de simples associations de persévérance, des cercles, des internats comme on sait en faire à Lille, suffiraient à y parer. On est vivement préoccupé du péril qui menace non plus seulement les mœurs, mais la foi de cette même jeunesse, au contact d'une science athée ou dédaigneuse de toute croyance. Ici, je le reconnais, on est dans le vif de la question, et je ne vois pas d'autre remède au mal que celui qu'on a trouvé, en créant un enseignement supérieur dont la vérité catholique soit l'inspiration et la

règle. Toutefois, ceux qui tiennent absolument à prendre notre œuvre en défaut peuvent dire que ce bien réel et nécessaire n'atteint qu'une minorité d'étudiants, minorité jusqu'ici trop faible pour justifier l'immensité des efforts et des sacrifices qu'on vous demande. A cela, messieurs, je sais bien ce que vous êtes prêts à répondre. Un personnage de comédie disait : Il me plaît d'être battu. Vous dites : Il nous plaît de nous saigner aux quatre veines, même pour assurer à un petit nombre de jeunes hommes la conservation du trésor de la foi. Cela nous plaît parce que les âmes n'ont pas de valeur marchande sur les places commerciales, et que, pour en mesurer l'excellence, il faut s'adresser à Jésus-Christ, qui nous répond : Chacune d'elles a coûté tout mon sang !

Et puis j'aurais encore autre chose à répliquer à ceux qui nous reprochent la disproportion entre le nombre de nos étudiants et le poids de nos sacrifices.

Je leurs dirais : Qui êtes-vous ? amis ou ennemis ? Si vous êtes ennemis, laissez-nous faire nos folies. La croix aussi est une folie, et nous l'adorons.

Si vous êtes amis et que vous trouviez nos rangs clair-semés, c'est votre faute ; donnez-nous vos fils !

Toutefois, messieurs, j'ai plus d'une fois senti que cette objection du nombre faisait impression sur la masse et embarrassait par moments nos défenseurs. Ne serait-ce donc pas rendre service à ceux-ci que de leur montrer dans notre œuvre une utilité égale ou supérieure à toutes les utilités qu'on a déjà énumérées, mais qui, à la différence de celles-ci, ne dépend pas du nombre ?

Eh bien, cette utilité, je la trouve dans *le rôle scientifique des Facultés catholiques.*

Je formule ma pensée en deux propositions :

1° Il nous faut des foyers scientifiques chrétiens.

2° Nos Facultés répondent et répondent seules à ce besoin.

I. — Pourquoi nous faut-il des foyers scientifiques chrétiens ?

Parce que la science aujourd'hui gouverne le monde et veut le gouverner contre Dieu et contre son Christ.

Cela est devenu une vérité banale ; c'est un fait d'expérience qui frappe les esprits les plus distraits.

Le monde obéit de plus en plus à la préoccupation du bien-être matériel. Et il a foi en la science pour le lui donner. Sans doute plus d'un mécompte l'attend dans cette voie. L'homme n'abdique pas impunément le souci de sa destinée morale. Quand on donne la préséance aux appétits, comment s'étonner qu'ils deviennent exigeants ? Et quand on a énervé le devoir et tari l'espérance d'outre-tombe comment désarmer l'égoïsme inassouvi qui se

rue sur l'égoïsme satisfait ? Mais enfin le courant est de ce côté là. Et parce que la science dite positive apporte un concours important à l'augmentation du bien-être, non pas de tous, mais de plusieurs, on veut que tout se réduise à la science positive. On y ramène l'histoire, la philosophie et la morale. La liberté n'a plus sa place dans le mécanisme universel : la liberté de l'homme, qui n'est qu'un produit ; la liberté de Dieu, qui n'est qu'un idéal.

Une fois lancé sur cette pente, on ne s'arrête plus : tout ce qu'on qu'on rencontre sur son passage, il faut le briser. Or, le christianisme est là, fait vivant, immense et irréductible au système. L'humble femme qui, dans sa chaumière, récite un *Pater* ; l'enfant qui, sur le chemin, salue la croix ; ces petits, ces simples que le Christ a éclairés, donnent à chaque instant un démenti à la science athée : ils proclament Dieu Créateur, Dieu Rédempteur ; Dieu Juge. Mais si Dieu est créateur, la matière ne suffit plus, s'il est rédempteur, la force n'est pas tout, l'empire est à l'amour ; s'il est juge, l'homme n'est plus à lui-même sa loi. Il est donc vrai ! La foi, le culte, la prière, voilà l'ennemi : *Tolle, tolle*, ôtez tout cela !

Vous le reconnaissez, messieurs, ce cri sauvage. Je l'avoue, il ne m'effraierait pas si c'était seulement le cri de la haine. La haine toute seule ne réussit pas à s'attacher les multitudes. Ce qui est grave, c'est qu'il est poussé au nom de la science. Or, c'est le privilège de la science de se faire adorer des hommes, surtout s'ils sont ignorants. Il y a en chacun de nous un héritage d'orgueil qui nous vient de Satan, en passant par Adam pécheur. *Eritis sicut dii scientes.* Vous serez des dieux quand vous saurez tout, disait le tentateur. Cette parole séductrice n'a pas perdu le secret de se faire écouter. Et quand on vient dire aux illettrés ou aux demi-savants : les grands savants ont trouvé le mot de l'énigme ; ils ont réduit le monde à un problème de physique qu'ils achèvent de résoudre ; il n'y a plus ni Dieu ni maître ; oh ! quand on dit cela, on a pour soi la foule des hommes, parce qu'on a pour soi l'armée des passions !

Et que répondre à cette foule trompée ? Faudra-t-il essayer de la désanchanter de la science ? Vous n'y réussiriez pas. Elle verrait en vous des apôtres de l'ignorance et des complices de la tyrannie.

Il y a mieux à faire, messieurs. Il y a à démêler cette formidable équivoque qui confond sous un même nom les faits vrais et les idées fausses, les connaissances réellement positives et les conceptions systématiques.

Dans ce qui fait l'objet du nouveau culte, tout ce qui appartient au vrai savoir est bon et vient de Dieu ; tout ce qui est mauvais,

tout ce qu'on tourne contre Dieu est objet de préjugé et non de science.

Voilà notre thèse, messieurs. Et c'est la vraie.

Ah! si nous pouvions la faire prévaloir, c'en serait fait du règne scientifique de l'impiété. Il y aurait encore des savants impies, mais ils ne pourraient plus imposer l'impiété au nom de la science.

Cherchons donc un moyen de rendre notre démonstration éclatante et victorieuse.

Plusieurs moyens ont été essayés jusqu'ici. On a pris une à une toutes les contradictions prétendues qui rendraient les dogmes chrétiens inconciliables avec la science; et l'on a montré par une analyse patiente que le conflit n'était qu'apparent. Mais le public a refusé son attention à ces discussions austères ; il a répondu implicitement aux apologistes: vos raisonnements me laissent indifférent; par conséquent, vos conclusions me trouvent sceptique.

Alors on s'est adressé de nouveau à ce public superficiel et on lui a dit : Vous ne vous intéressez point aux controverses, vous ne regardez qu'aux faits. Eh bien ! voici un fait : bon nombre de savants sont chrétiens. Récusez-vous Leibnitz ? Mettez-vous Newton en dehors de la science ? Ampère, Gauchy, Biot sont-ils pour vous des obscurantistes? ils furent croyants, néanmoins. Donc la science n'exclut pas la croyance.

La conclusion est assurément légitime. Si ces grands esprits, doués apparemment de quelque logique, ont pu se mouvoir librement dans le cercle de la pensée chrétienne, s'il s'y sont trouvés assez à l'aise pour donner à leur génie scientifique l'essor que l'on sait, c'est qu'évidemment l'accord est possible. Une contradiction qu'ils n'ont point vue ne doit pas exister.

Mais si cette conclusion est légitime, il s'en faut qu'elle suffise à nous gagner l'adhésion générale. C'est un argument valable, mais un peu démodé et un peu énervé. Oui, nous dit-on, il y a eu autrefois, à l'origine du mouvement scientifique, de grands savants chrétiens. Ce n'est pas merveille : la science n'était pas née avant eux. Les siècles précédents les avaient faits chrétiens, et eux ils ont fait la science. Quoi d'étonnant qu'ils aient gardé l'empreinte de cette formation théologique qui avait si longtemps régi toute culture humaine ? — Oui, encore, ajoute-t-on, il y a eu dans ce siècle plus d'un savant illustre qui n'a pas rompu avec les dogmes révélés ou avec le spiritualisme chrétien. Mais voyez comme ils se font rares aujourd'hui ! On n'en voit pas qui se lèvent pour prendre la place de ceux qui tombent. L'idée qui domine la science et qui la meut sans cesse vers de nouvelles conquêtes, c'est l'idée de la loi, mais de la loi qui se suffit à elle-même et qui n'a pas besoin de législateur.

Tout se développe dans le sens d'une évolution continue, fatale, dont la science travaille à tracer la trajectoire. Et les témoignages concordants des faits sont si favorables à cette donnée, qu'insensiblement tout homme qui respire l'atmosphère des laboratoires se trouve gagné à cette façon impersonnelle d'envisager la nature. Si donc il ne se fait plus de savants chrétiens ; si la tendance définitive de la science est d'exclure les notions fondamentales sur lesquelles repose toute religion positive, comment admettre que la foi chrétienne ait été chez les maîtres dont vous invoquez le patronage — et qui sont presque tous morts aujourd'hui — autre chose qu'un prolongement des conceptions anciennes dans des esprits d'ailleurs ouverts aux initiations de l'avenir? Rien ne se fait par sauts dans le monde, et les hommes dont le génie a inauguré l'ère nouvelle devaient nécessairement payer un dernier tribut à ce passé qu'à leur insu peut-être ils travaillèrent à ensevelir.

Messieurs, voilà comment on se débarrasse de l'autorité des savants chrétiens. Ne croyez pas que j'invente cette façon de raisonner, elle est au fond d'un grand nombre d'esprits dans notre temps. C'est à cette préoccupation qu'il faut répondre ; ou bien, j'ose l'affirmer, c'en est fait du christianisme dans la classe lettrée et pensante, L'antagonisme irréductible de la foi et de la science passera pour chose acquise, et ce n'est pas la science qu'on sacrifiera.

Eh bien, messieurs, je ne vois qu'une seule réponse possible, réponse de fait, comme on veut aujourd'hui : il faut créer des foyers scientifiques chrétiens.

Créer, c'est-à-dire faire à nouveau quelque chose qui ne soit pas, comme on dit, un prolongement du passé. Créer des *foyers scientifiques ;* non pas produire çà et là et comme par aventure quelques résultats scientifiques d'une réelle valeur, mais ouvrir des sources permanentes de vrai savoir, de savoir supérieur, authentique et s'imposant au respect des hommes de science par des caractères indiscutables.

Enfin, il faut que ces foyers scientifiques soient chrétiens, que non seulement l'orthodoxie y soit en sûreté, mais que l'inspiration dominante y soit la pensée chrétienne ; que ceux qui se formeront là respirent l'atmosphère chrétienne, en telle sorte qu'on ne puisse pas dire que la rencontre dans les mêmes esprits de la foi et de la science soit une rencontre fortuite et le rapprochement accidentel de deux choses naturellement disparates et incohérentes entre elles.

Voilà bien, n'est-il pas vrai, les conditions du problème. Si nous ne faisons pas cela, la possibilité actuelle d'allier la croyance et le savoir restera chose douteuse aux yeux de nos

contemporains. Si, au contraire, nous le faisons, la démonstration sera complète, elle sera triomphante. Deux états d'esprit qui naissent et se perfectionnent dans le même milieu, sous les mêmes influences, ne sont décidément pas exclusifs l'un de l'autre. Il n'y a plus de légèreté, d'inattention qui tienne. L'accord est évident, et la mauvaise foi reste la seule ressource de ceux qui voudront persister à le déclarer impossible.

II. — Et maintenant, messieurs, où sont-ils les foyers scientifiques chrétiens? Où étaient-ils il y a dix ans, alors que l'enseignement supérieur appartenait encore tout entier au monopole universitaire? Ils n'étaient pas dans l'Université elle-même, quelles que fussent les croyances personnelles d'un certain nombre de ses maîtres; et comme il n'y avait rien en dehors d'elle, ces foyers n'existaient nulle part.

Aujourd'hui, où peuvent-ils être? Ce n'est assurément pas chez quelques savants isolés. Du cabinet d'un homme de science, il peut sortir un livre, une découverte, un instrument de travail. Mais je ne vois pas réunies là les conditions que nous énumérions tout à l'heure et d'où dépend la démonstration que nous cherchons. Si ce savant isolé est chrétien, c'est là un fait individuel, ignoré du grand nombre. Un croyant à lui seul ne constitue pas un milieu chrétien, ne suffit pas à donner la marque chrétienne à tout ce qui sort de ses mains, à faire bénéficier la foi chrétienne de tout ce qu'il peut conquérir pour lui-même d'autorité ou de gloire.

Avouons-le, le foyer scientifique qu'il nous faut ne peut se rencontrer que dans une grande institution d'enseignement: là où sont rassemblés tous les moyens de travail; là où les bibliothèques, les laboratoires, les collections mettent l'outil à la main aux amateurs du grand savoir; là où la nécessité d'instruire les autres, l'émulation d'un savant voisinage, l'aiguillon de la concurrence avec des établissements rivaux, l'échéance des examens, l'exigence des programmes, le souci des carrières, tous ces stimulants d'activité intellectuelle qui ne se trouvent nulle part ailleurs, déterminent un courant permanent d'efforts dirigés vers la conquête de la haute science.

Voilà ce que c'est qu'un foyer scientifique. Mais ne reconnaissez-vous pas à ce portrait nos établissements d'enseignement supérieur? C'est précisément pour y ramasser tout ce *monde* de connaissances actives et chercheuses que nous avons sollicité et obtenu le droit de les appeler des Universités. On nous a ôté le nom, on n'a pas pu nous ôter la chose. Nos groupes de Facultés sont faits pour constituer de grands foyers scientifiques.

En même temps, il faut que ce soient des foyers chrétiens. Cette

condition est facile à remplir dans nos grandes écoles, fondées, entretenues, gouvernées par nos évêques, approuvées, bénies, encouragées par le Souverain Pontife. Partout ailleurs et sous toute autre forme, la condition d'orthodoxie et d'inspiration catholique serait moins assurée, en tout cas moins évidente, et si l'on voyait se produire des résultats scientifiques, on serait moins certain de leur provenance chrétienne.

Comprenez-vous maintenant, messieurs, ce que j'appelais en commençant le côté inaperçu et le grand côté de notre œuvre? Nos Facultés catholiques doivent être des foyers scientifiques chrétiens; seules elles peuvent être des foyers scientifiques chrétiens: donc seules elles répondent pleinement à ce qui est le grand *desideratum* de l'heure présente, le besoin le plus profond des âmes, l'intérêt le plus élevé et le plus durable de la société chrétienne. Seules elles sont appelées à démentir sous une forme actuelle et décisive l'antagonisme mortel qu'on dénonce entre la science, qui est nécessaire à l'esprit de l'homme, et la foi, qui est nécessaire à son cœur; entre la science qui tend à régir la vie présente et la foi qui dispose de la vie fnture.

Or, messieurs (et voici avec mon dernier mot le suprême encouragement que je vous apporte) or, cette partie vraiment supérieure de notre mission ne dépend pas autant qu'on pourrait le croire du nombre de nos étudiants. Elle sera surtout le lot de nos maîtres et celui de nos amis. Que nos maîtres soient savants; qu'ils impriment à l'enseignement de nos Facultés catholiques une marche à la fois progressive et sage ; qu'ils soient tout ensemble les hommes de la tradition et les hommes de la découverte; qu'ils réagissent contre des innovations imprudentes dans l'ordre des études littéraires, tout en prenant leur part des conquêtes de l'érudition moderne; qu'ils gardent à l'esprit français ses qualités natives de clarté, de vivacité et de goût, tout en inspirant à leurs élèves le courage de la recherche et le culte de l'exactitude; qu'ils maintiennent la philosophie en contact avec la doctrine, sans l'isoler du commerce avec les faits; qu'enfin dans l'ordre des sciences exactes ou positives, ils se montrent les émules hardis et heureux de ces grands devins, de ces Œdipes modernes qui arrachent au Sphinx ses plus mystérieux secrets; — que, pour leur faciliter cette tâche, les administrateurs de nos Écoles supérieures fassent ce qu'on fait à Lille: qu'ils ne marchandent pas aux hommes de science les instruments de travail; — et, parce que cela coûte cher, que nos bienfaiteurs ne plaignent pas des sacrifices dont le fruit promet d'être si abondant et si doux!

Voilà nos vœux, messieurs. Est-ce qu'ils sont chimériques? Est-ce qu'il faut attendre, pour les voir remplis, que vos élèves

égalent en nombre ceux qui fréquentent les écoles de l'État? Est-ce que la partie de l'œuvre qui est déjà faite et qui vit sous vos yeux ne contient pas déjà tous les éléments de ce radieux avenir ? Et quand vous aurez contribué, par votre appui moral et matériel à créer des foyers scientifiques chrétiens, d'où partira l'hommage libre et glorieux rendu par la parole de l'homme à la parole de Dieu, est-ce que vous ne voyez pas que la bénédiction du nombre viendra comme d'elle-même s'ajouter à toutes les autres? Qu'avant tout la science accepte la souveraineté de Dieu : *Quærite primum regnum Dei !* Et le reste vous sera donné par surcroît : *Et cœtera adjicientur vobis !*

L'EMPOISONNEMENT DE LA SCIENCE[1]

MESSIEURS,

Il y a une quinzaine d'années, naissait en France une association sous ce nom : *Ligue de l'enseignement.*

A lire les statuts, à écouter les promoteurs de l'entreprise, il semblait qu'il ne fût pas question là d'autre chose que d'une croisade contre l'ignorance. Il y avait bien quelques esprits chagrins qui s'étonnaient de n'entendre jamais parler de la religion dans la prédication des nouveaux apôtres ; mais on leur répondait : C'est par respect de la liberté. Nous nous adressons à tous sans distinction de croyances ; nous devons garder la neutralité ! Cette réponse ne rassurait pas tout le monde. D'aucuns s'inquiétaient de ne voir que des francs-maçons à la tête de la ligue. Mais, leur disait-on, où est le péril ? Les francs-maçons ne sont-ils pas gens inoffensifs et bienfaisants? Ils ne sont pas les ennemis de Dieu, et ils sont les amis des hommes.

Le temps a marché, messieurs. L'impiété, se sentant maîtresse des avenus du pouvoir, a jugé que l'hypocrisie n'était plus nécessaire et que l'heure de la violence était venue. Alors la franc-maçonnerie a rayé de son symbole le nom du Grand Architecte de l'Univers ; alors la philosophie positive, ainsi appelée parce qu'elle est composée de négations , a été saluée par un des maîtres du jour comme la religion du nouveau régime. Alors la *Ligue de l'enseignement* a tenu en Suisse ses solennelles assises, où son

1. Discours prononcé à Rouen, au Congrès des Catholiques de Normandie, le 23 novembre 1883, par Mgr D'Hulst, Recteur de l'Institut Catholique de Paris.

fondateur, un Vén.·. F.·., s'est félicité publiquement, et aux applaudissements de tous, d'avoir menti pendant quinze ans et d'avoir déployé le drapeau de la neutralité religieuse pour conduire ses concitoyens à l'assaut de toutes les croyances religieuses.

Cette histoire, messieurs, est instructive; et l'Évangile nous apprend à en tirer une leçon. C'est celle qu'a formulée le Sauveur dans la parabole de l'économe infidèle. Les enfants du siècle sont plus habiles que les enfants de lumière dans le maniement de leurs intérêts. Certes Notre-Seigneur ne nous conseille pas d'imiter l'mprobité de l'intendant, mais il nous fait admirer sa prévoyance. Sachons donc, nous aussi, prendre conseil de nos ennemis.

Ils ont réussi en se liguant. C'est une ligue que je vous proprose.

Oh ! que vos consciences se rassurent ! Nous ne mentirons pas !

Nous n'aurons pas un but avoué différent de notre but réel Ceux qui accepteront notre programme ne seront pas trahis Notre ligue sera ouvertement la ligue de l'enseignement chrétien.

Mais, la dissimulation à part, nous avons plus d'un emprunt à faire à nos adversaires.

Je pourrais énumérer ici tous les bons exemples qu'ils nous ont donnés

Je pourrais vous rappeler qu'ils ont su rester unis aussi longtemps qu'ils n'ont pas été les maîtres. Certes, nous le voyons aujourd'hui, cela ne prouvait pas qu'ils fussent d'accord. Mais ils faisaient taire leurs dissentiments; ils ont même su conquérir des alliés inattendus. Il y avait un homme d'État qui déclarait, à la tribune, n'être de leur avis sur rien, ni sur la finance, ni sur les douanes, ni sur l'administration, ni sur l'armée, ni sur la politique intérieure, ni sur la politique étrangère. Eh bien ! cet homme d'État est devenu leur auxiliaire, et il est mort leur prisonnier.

Je pourrais vous faire remarquer qu'ils ont été patients, persévérant sans découragement en dépit des obstacles, gagnant chaque jour quelque chose sur l'opinion et exploitant au profit de leur cause deux grandes ressources: l'organisation de leurs sectes et le mensonge. Pour trouver là un modèle, il suffirait, en retenant la patience, la persévérance et le zèle, de remplacer l'action des sectes par la puissante organisation catholique, et la force qui appartient au mensonge par celle qui est propre à la vérité.

Mais toutes ces choses vous sont connues. Et puisqu'il s'agit d'emprunter à nos ennemis une leçon, c'est sur un aspect moins aperçu peut-être de leur entreprise que je voudrais, ce soir, fixer votre attention.

La Ligue de l'enseignement a été une œuvre à la fois populaire et scientifique.

Populaire dans son objet apparent : répandre l'instruction primaire ;

Populaire aussi dans son objet véritable : ravir la foi à l'âme du peuple ;

Mais scienfique en même temps dans ses procédés, qui consistent à vulgariser la science après l'avoir empoisonnée d'athéisme.

Regardons de près leur œuvre et voyons si ce n'est pas là ce qui la caractérise. Cherchons ensuite où est, pour nous, le modèle à imiter.

I. — Le but avoué de cette ligue, c'est la diffusion de l'instruction primaire.

Qu'y a-t-il dans cette instruction ? Deux éléments : l'élément formel, l'acquisition de l'instrument, la lecture, l'écriture, le calcul élémentaire ; — l'élément objectif, l'acquisition des connaissances.

L'élément formel n'est pas ce qui nous divise. Non seulement aujourd'hui les catholiques ne sentent pas moins vivement que les libres-penseurs la nécessité de cet instrument pour l'homme du peuple ; non seulement ils prouvent par leurs sacrifices que l'école leur tient au cœur, mais l'étude chaque jour plus complète des monuments du passé prouve que l'ancienne France n'était guère en retard sur la nouvelle, et que, pour se faire une idée de la culture intellectuelle comme du bien-être matériel du peuple avant la Révolution, il y a d'autres documents à consulter que certaine page illustrée d'un certain manuel où l'on voit les paysannes courir après les rats et les attraper par la queue.

Reste l'élément objectif, les connaissances positives à acquérir.

Il n'existe que deux moyens d'acquisition : la recherche personnelle et l'enseignement d'autorité.

Or, quoi qu'on dise, l'instruction primaire ne peut s'acquérir que par l'enseignement d'autorité.

Je sais qu'on se vante du contraire. L'autorité, c'était bon pour l'ancien régime. Aujourd'hui, la liberté pénètre partout, et l'instruction primaire elle-même doit être une initiation au *libre examen.*

Libre examen ! double mensonge ! Il n'y a là ni examen ni liberté.

Il n'y a pas d'examen. L'instruction primaire est achevée entre douze et quatorze ans. Et voyez-vous, à cet âge, le fils d'un ouvrier (et quand ce serait le fils d'un prince ?), le voyez-vous discutant les bases de l'enseignement qu'il reçoit ? En histoire, voyez-vous cet érudit de l'alphabet remontant aux sources ? En

morale, le voyez-vous contrôlant les principes, choisissant entre l'impératif catégorique et l'intérêt bien-entendu? Et dans cette introduction à la connaissance générale de la nature, qui doit, paraît-il, remplacer désormais la métaphysique et la religion, voyez-vous ce philosophe d'école primaire soumettant à une critique personnelle et comparative les différents systèmes cosmogoniques, la création par exemple, et l'évolution? Allons donc!

Vous voyez bien qu'il n'y a pas d'examen possible. Et où serait la liberté? Est-ce que l'écolier choisit ses maîtres? Vous ne voudriez même plus que son père pût les choisir! Est-ce que l'écolier choisit ses livres? Mais ouvrez le *journal officiel* d'avant-hier. Vous y trouverez une liste de 24 ouvrages sur la morale et l'instruction civique. Tout autre livre sur ces matières est interdit Et cette liste imposée contient tous les ouvrages condamnés par l'Eglise.

Ainsi, le libre examen à l'école est une chimère. Il reste l'enseignement d'autorité.

Or, on ne veut plus de l'autorité de l'Eglise.

Il faut donc la remplacer. Par quoi? Par l'autorité de la science.

Mais la vraie science n'est pas contraire à la vérité chrétienne. Que fait-on alors? On falsifie la science.

Et voilà l'œuvre scientifique donc je vous parlais en commençant. C'est un travail d'abord spéculatif et qui s'accomplit en haut lieu, dans ce monde réservé où ne pénètrent pas les profanes. Ce travail consiste à faire entrer l'irréligion dans la composition de la science.

Parmi les opérateurs, plusieurs sont réellement des hommes de science; ils le sont, mais pas en cela. Ils sont savants quand ils interrogent patiemment la nature; ils sont infidèles à leur vocation quand ils veulent lui dicter sa réponse, ou mêler à sa réponse un élément qu'elle ne contient pas et qui puisse servir contre Dieu.

L'esprit sectaire remplace ainsi chez des savants l'esprit scientifique et crée entre les membres de la Ligue ce qu'on pourrait appeler la franc-maçonnerie de la science.

Quoi d'étonnant dès lors qu'on ait réussi à faire de la science une arme contre le christianisme?

Deux ordres de connaissances se prêtent mieux que les autres à cette falsification du savoir: l'histoire de l'humanité et l'histoire de la nature.

L'histoire de l'humanité est exploitée au profit du naturalisme absolu. La religion est un besoin naturel de l'homme, mais un besoin qui correspond à une ignorance et à une faiblesse. Dans son développement historique, l'humanité traverse des formes

religieuses diverses, qui marquent les étapes de son progrès; le terme du perfectionnement, c'est l'affranchissement total qui remplace l'inconnu par le connu, Dieu par la loi. Mosaïsme, christianisme, autant de moments nécessaires d'une évolution fatale, et qui prennent place à leur tour dans cette grande procession des dogmes où défilent pareillement toutes les autres formes de la croyance, depuis le fétichisme grossier jusqu'aux savantes abstractions du Véda. Ainsi envisagée, la religion chrétienne peut être traitée avec égards et enterrée avec honneur. Et la révélation mosaïque, qui lui sert de base, ne devra plus faire l'objet d'une étude à part. La vieille *Histoire sainte* de nos écoles sera remplacée par un obscur chapitre consacré à Israël dans un coin du nouveau manuel d'Histoire ancienne de l'Orient.

Quant à cette grande réalité vivante qui s'appelle l'Église et qui pourrait gêner si on la montrait telle qu'elle est, on a soin, sinon de réduire son importance historique, le cadre des faits s'y refuse, du moins de la calomnier en grand, afin de préparer l'enfant à cette conclusion qu'on lui réserve: le progrès moral du monde exige que l'Église disparaisse. Pour en arriver là, le procédé est bien simple; le crime ne chôme jamais dans l'humanité: on prendra tous les crimes commis dans les sociétés chrétiennes, et on en fera peser l'imputation sur l'Église, accusée de les avoir inspirés, elle qu'on déteste surtout pour sa fidélité à les flétrir!

Voilà ce qu'on fait de la science historique. Et que fait-on de la science de l'univers? Nous pensions, nous, que le hasard n'est pas objet de science, que l'objet nécessaire de la science, c'est l'ordre des phénomènes, et que l'ordre suppose un ordonnateur. La génération nouvelle devra penser autrement. On lui apprendra que la loi ne précède pas les faits, mais en résulte, et que les jeux brutaux d'un mécanisme inconscient poussent le monde à l'aveugle vers une beauté idéale qui ne réside nulle part, bien qu'elle semble gouverner tout. Si, parmi les découvertes d'un vrai savant, on a la bonne fortune de mettre la main sur un résultat qui semble favoriser cet incroyable système, vite on en tirera une hypothèse qu'on aura bientôt fait d'ériger en dogme. Ainsi, les recherches de Darwin sur la sélection donnent lieu à l'hypotèse du transformisme; le transformisme appuie la théorie de l'évolution; l'évolution fournit un mot qui peut servir à tenir lieu du mot de création; si l'on ne parle plus de création, c'est qu'il n'y a plus de créateur. En vain le savant anglais proteste et déclare qu'il n'accepte pas cette étrange déduction. En vain la raison crie qu'un Dieu n'est pas moins nécessaire pour tirer le plus du moins, dans la série évolutive, que pour tirer l'être du néant. On n'écoutera pas Darwin, on fera taire la raison, et l'inutilité de Dieu sera présentée aux

masses comme une conséquence scientifiquement acquise des nouvelles théories organogéniques.

C'est ainsi, messieurs, que la ligue athée, retirée sur les sommets du savoir, poursuit son œuvre mauvaise loin des regards de la foule. Ils descendront de là-haut à leur heure, les prophètes de l'impiété. Ils porteront dans leurs mains les tables de cette loi où le nom de Dieu n'est plus écrit. Et le vulgaire recevra, prosterné et ravi, le nouvel Evangile. Et il aura bientôt fait d'en tirer les conséquences. Ah! voulez-vous savoir pourquoi le peuple frémit, pourquoi le monde du labeur matériel roule dans son sein des projets de renversement? *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt enania?* C'est parce que les nouveaux maîtres de la terre, les princes de la science, se sont ligués pour détrôner Dieu et son Christ. *Adstiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.*

Voilà le péril, messieurs.

Mais, j'ai hâte de l'ajouter, voici également où est pour nous le modèle.

II. — Le péril, avons-nous dit, c'est le traité conclu entre la haute science et l'impiété, pour ôter la foi au peuple.

Donc le salut serait l'alliance du haut savoir et de la croyance pour le redressement des esprits

La perversion descend des sommets et pénètre de là dans les couches profondes de la société.

Donc la lumière libératrice doit aussi descendre des cimes.

Ah! messieurs, nous voici au cœur de la question! Il ne sert de rien de recommander, en général, la cause de l'enseignement chrétien. Il faut voir par où l'on pourra la servir efficacement.

Or, je ne crains pas de l'affirmer, il n'y a qu'un moyen de la bien servir: c'est d'emprunter le procédé de nos ennemis, c'est de faire, nous aussi, œuvre scientifique et populaire: c'est d'amasser des réserves de science saine pour les distribuer au peuple; c'est, en un mot, comme je le disais à Lille il y a peu de jours, de créer des foyers de haut savoir chrétien.

Et quoi! dira-t-on, est-ce bien nécessaire? Pourquoi nous isoler dans la recherche scientifique? Pourquoi nous donner l'embarras de former à nous seuls des foyers de science? A chacun sa foi; mais la science est commune, elle est le bien de tous.

Ainsi parlent les prudents, disons le mot, les pusillanimes. Et moi je leur réponds : Vous venez trop tard! Le temps des compromis est passé. La neutralité est morte; et ceux qui l'ont tuée, ce sont les mêmes qui l'avaient inventée!

Est-ce notre faute à nous s'il y a deux Frances? Il n'y en avait qu'une seule autrefois, et elle s'appelait : la France chrétienne.

Il paraît même qu'elle avait du bon, cette France une et chrétienne, car on veut lui emprunter sa bonne vieille morale. Il est probable que c'est uniquement parce qu'on n'a pas pu la remplacer. Mais, en même temps qu'on maintient les préceptes, on interdit aux maîtres d'en établir les bases, ou d'en indiquer les fins supérieures. On intimera à l'enfant l'obligation de la lutte contre lui-même ; et s'il demande : pourquoi ce combat? on lui répondra : silence ! cette question est indiscrète. Et s'il demande : à quoi sert la victoire? on lui dira encore que cela ne le regarde pas. Etrange manière de maintenir la vieille morale, en l'isolant de tout appui, de tout aboutissement. C'est dire : nous habiterons toujours la vieille maison de nos pères ; seulement nous ôterons la toiture et nous arracherons les fondations.

Quoi qu'il en soit, cette ancienne France à qui vous empruntez un reste de morale, cette France chrétienne n'est plus une. Qui l'a divisée ? Ceux qui ont divisé sa croyance. Ce n'est pas nous.

La Réforme protestante a commencé la scission; la révolution libre-penseuse l'a continuée. L'unité a péri par votre fait; et vous parlez de la rétablir en nous imposant l'impiété? Jamais !

Voilà pourquoi, s'il faut le dire en passant, votre loi du 28 mars 1882, loi d'oppression athée, n'est pas et ne sera pas obéie.

Mais enfin, messieurs, quand l'unité a disparu, il faut vivre cependant en face les uns des autres. On ne peut pas s'entre-dévorer. A défaut de l'unité, il faut chercher la paix. Or, la paix, dans une société aussi profondément divisée que la nôtre, la paix ne peut subsister qu'à deux conditions : le respect réciproque de la liberté et le respect de la justice.

Les adversaires de notre foi ont dédaigné ces scrupules. Ils ont foulé aux pieds nos libertés ; ils ont fait litière de nos droits ; ils ont asservi contre nous la justice. Ils n'auront pas la paix !

Ah ! je sais bien que nous serons les premiers meurtris dans cette guerre. Mais qu'importe? Nous ne perdrons pas courage ! Et, pareils à ces capitaines que le sifflement des balles et les ravages de la mitraille autour d'eux n'empêchent pas d'interroger l'horizon avec calme, de choisir du regard les positions maîtresses et d'y entraîner leurs troupes, nous crierons à tous nos frères dans la foi, devenus nos frères d'armes :

Emparons-nous de la science !

L'instruction populaire est sans doute le grand intérêt du jour ; mais cet intérêt ne sera bien servi que par un enseignement scientifique puisé aux sources élevées de la science.

Et parce que la science se refait tous les jours, parce que le champ est immense et le labeur accablant ;

Parce qu'il faut, pour l'accomplir avec ensemble et avec fruit, des ouvriers nombreux, une direction sûre et de grandes ressources de travail ;

A cause de cela, des efforts isolés ne sauraient nous suffire. Il nous faut des foyers permanents de vrai savoir, qui demeurent des foyers de pensées chrétiennes.

C'est-à-dire, pour appeler les choses par leur nom, il nous faut des écoles supérieures catholiques.

Si la loi le permettait, nous dirions des *Universités* catholiques, car c'est bien là ce qu'il nous faut.

Mais on nous a pris le nom. Gardons la chose! Groupons les travailleurs, dirigeons les efforts, facilitons les recherches, activons la production scientifique; que de nos facultés libres et chrétiennes sortent des professeurs instruits, pour élever au niveau de toutes les exigences l'enseignement de nos collèges. Ce n'est pas assez : que de nos presses sortent des livres, de nos laboratoires des découvertes, de nos écoles des savants qui se fassent respecter, qui forcent l'entrée des académies, des sociétés savantes, et rompent enfin le blocus organisé contre la science chrétienne. Que cette opinion s'établisse enfin que, dans une atmosphère de foi sereine et pure, la haute science est à l'aise, se développe sans entraves et le prouve au monde par d'éclatants résultats !

Faisons cela, messieurs, ou bien nous n'aurons rien fait. Nous dépenserons beaucoup d'argent, beaucoup d'efforts pour nos écoles populaires. Et quand ces enfants, formés avec tant de soins, au prix de tant de sacrifices, sortiront de ces écoles, ils tomberont dans un milieu social que nous n'aurons pas influencé; ils y respireront la science athée. On leur dira qu'il faut choisir entre savoir et croire, et que les chrétiens ne savent pas. On leur montrera les académies, les laboratoires, les bibliothèques, tous les lieux réservés d'où jaillit la science, d'où elle part pour gouverner le monde; et on leur demandera quelle place les croyants occupent sur ces sommets. Combien en est-il qui résisteront à cette épreuve?

Messieurs, il ne faut pas que cet ostracisme dure. On l'avait compris il y a huit ans. C'est pour répondre à ce besoin pressant qu'on avait revendiqué l'abolition du monopole dans l'ordre de l'enseignement supérieur, et qu'à peine en possession de la liberté reconquise, on s'était hâté de l'exercer par la création des Facultés libres.

Paris ne pouvait manquer d'être un des centres principaux de cette grande entreprise ; et Rouen ne pouvait manquer d'être un des principaux auxiliaires de Paris. Comment oublier, en rappelant les origines de notre œuvre, celui qui fut un de ses premiers

fondateurs, un de ses patrons les plus autorisés? Nous venons dans ce diocèse, dans cette province en deuil, mêler nos regrets aux vôtres, et déposer sur la tombe à peine fermée du vénéré cardinal l'hommage de reconnaissance que lui doit l'Institut catholique de Paris.

Eh bien, messieurs, ce que la loi nous avait concédé, ce que le zèle de nos évêques avait inauguré, ce que le dévouement de tous les catholiques, le vôtre en particulier, chrétiens de Normandie, nous avait permis de commencer, allons-nous l'abandonner, ou le laisser languir pour faire face à des nécessités nouvelles? Non, c'est impossible! Car ce serait sacrifier les intérêts mêmes que nous croirions par là servir. Je vous ai montré l'étroite solidarité des deux ordres d'enseignement. Négliger l'un, c'est énerver l'autre. Si je devais faire appel à votre seule générosité, j'hésiterais peut-être à vous proposer une telle accumulation de charges; du moins, je comprendrais que chacun fît son choix et portât ses aumônes là où sont ses préférences. Mais non, il ne s'agit pas seulement d'être généreux, il s'agit d'être avisé. Puisque l'Evangile même recommande à notre imitation l'habileté des enfants du siècle, pourvu qu'elle soit mise au service du bien, faisons habilement les affaires de Dieu. Or, en affaires, j'en appelle aux Normands, quel est l'argent qu'on pleure? ce n'est pas celui qu'on dépense, c'est celui qui ne rapporte pas. C'est une joie stupide que celle de l'avare qui va cacher son trésor dans la terre. L'homme intelligent se réjouit quand il fait de son or une semence qu'il confie à un sol bien préparé pour la faire fructifier au centuple.

Il faut que cette joie soit la vôtre, quand vous prodiguez vos largesses à l'œuvre des écoles. Pour cela, messieurs préparez bien votre sol; donnez-lui une culture scientifique; entretenez les foyers de haut savoir chrétien. Ne marchandez à nos écoles supérieures ni l'argent ni les hommes. Ne séparez pas ce que vos adversaires savent si bien unir, l'instruction populaire et la science.

A la *Ligue de l'enseignement* qui a l'athéisme pour symbole, pour instrument le mensonge et la franc-maçonnerie pour armée, opposons la ligue de l'enseignement chrétien, qui a la foi pour base, la vérité pour but, et pour ressources les efforts et les sacrifices de tous les enfants de Dieu!

LA MISSION CHRÉTIENNE DE LA SCIENCE[1]

MONSEIGNEUR,

Ma première parole ne peut être que l'expression de ma reconnaissance envers vous. J'avais répondu à votre appel pour venir entretenir votre peuple des deux grands mystères de l'amour rédempteur : l'Incarnation et l'Eucharistie. Et vous avez répondu à ma prière en me procurant l'occasion d'entretenir cet auditoire de ce qui est le grand intérêt de notre temps et de notre pays : le haut enseignement chrétien.

Permettez-moi de voir dans cette circonstance autre chose qu'un échange de services. Et, en effet, les deux grands sujets que j'ai mission de traiter alternativement dans la chaire de la cathédrale et sur cette estrade se tiennent de plus près qu'on ne pense. Ce sont les deux moyens qui nous sont offerts de servir la cause de Dieu et de son Christ : la Sainteté et la Science.

La sainteté d'abord ! Oh ! rien ne la remplacera jamais ! Rien, et surtout pas la Science. Ou alors il faudrait effacer la parole de Dieu et refaire du même coup l'histoire du Christianisme. Car S. Paul nous apprend que le Sauveur a fondé son règne non sur ce qui accrédite d'ordinaire la parole humaine, *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*, mais sur les manifestations de sa puissance et de son amour, c'est-à-dire les miracles et la sainteté : *sed in ostensione spiritus et virtutis.*

Toutefois la science a aussi son rôle dans l'œuvre du Christianisme. Et c'est ce rôle que je voudrais étudier avec vous, Messieurs, pour vous montrer ensuite comment nous devons pourvoir à ce qu'il soit rempli.

I. — Quelle est, Messieurs, la mission chrétienne de la science ?

La science a tout d'abord un rôle humain : c'est elle qui embellit la vie de l'homme ici-bas : tantôt par les pures jouissances qu'elle offre à son esprit, tantôt par ce qu'elle ajoute à sa puissance sur la nature. L'artisan et l'artiste sont, chacun dans sa sphère, tributaires de la science. Et, même en donnant au mot de civilisation le sens le plus large qu'il puisse recevoir, on peut dire que tout progrès civilisateur est un progrès scientifique.

Ce rôle humain de la science, l'Église l'estime et le bénit, comme tout ce qui est bon. Imaginer de sa part envers la science

1. Conférence faite à Evreux le 27 décembre 1883, par Mgr d'Hulst, recteur de l'institut catholique de Paris.

ainsi comprise une disposition hostile ou simplement défiante, c'est rêver ; l'affirmer, c'est mentir. Et ce mensonge n'est pas désintéressé.

Les chrétiens, en temps qu'ils sont hommes, membres de la société qui doit tant à la science, ont donc le droit et le devoir de s'en approprier les bienfaits.

Mais, tout autre est ce que j'appelle le rôle chrétien de la science.

L'œuvre du Christianisme est triple : éclairer, gouverner, sanctifier l'homme dans sa vie morale, et par là le conduire à sa fin surnaturelle.

L'éclairer : l'homme est un être intelligent. Il ne va pas à son but en aveugle. Pour diriger ses pas, la raison et la foi doivent mêler leurs clartés.

Le gouverner : car la volonté ne suit pas nécessairement la vérité aperçue ; il lui faut les intimations et les sanctions de la morale.

Le sanctifier : car, dans son état présent, l'âme humaine n'est ni pure, ni forte. Elle a besoin de pardon et de secours. Il lui faut la grâce.

On le voit : dans cette trilogie de la doctrine, de la morale et de la grâce, la doctrine tient le premier rang.

Aussi l'enseignement est la première mission de l'Église. Quand Jésus-Christ, prêt à quitter la terre, donne aux siens le grand signal de l'apostolat, c'est de l'enseignement qu'il parle d'abord, et le baptême ne vient qu'après : *Euntes docete, baptizantes.*

L'Église donc doit enseigner. Mais qu'enseignera-t-elle ? La physique ou l'algèbre ? Non : le royaume de Dieu.

Mais alors, tout le rôle doctrinal du Christianisme est renfermé dans le catéchisme. Et que venez-vous nous parler de la science ?

Directement, il est vrai, l'enseignement chrétien ne va pas au delà de la Révélation, dont le catéchisme contient l'abrégé.

Il ne s'ensuit pas que cet enseignement doive rester élémentaire et presqu'enfantin, tel qu'il nous apparaît dans les pages, si lumineuses néammoins et si substantielles, du catéchisme.

Il y a une science intérieure de la révélation, science qui consiste à vérifier les bases du dogme, à en analyser la teneur, à en montrer la synthèse, à explorer tout ce qu'on pourrait appeler les références philosophiques et historiques de cette religion qui est à la fois une grande pensée et un grand fait. Cette science, c'est la Théologie.

Mais la théologie, bien qu'elle emploie tous les procédés humains de la science, n'est pas proprement une science humaine ; et je ne vois pas encore apparraître jusqu'ici le rôle de la science humaine dans l'œuvre propre au christianisme.

Ce rôle est indirect.

Pour le comprendre, il faut quitter l'atmosphère sereine et pacifique où nous sommes demeurés jusqu'à présent, et entrer dans la région orageuse des luttes et des controverses doctrinales.

Le royaume de Dieu souffre violence. La doctrine chrétienne appartient trop essentiellement au royaume de Dieu pour échapper à cette loi. Aussi n'a-t-elle jamais été acceptée sans combat.

L'hérésie est contemporaine de la prédication des apôtres. Les Épitres de S. Paul, le livre des actes, l'Apocalypse nous montrent déjà les sectes nombreuses et hardies. Aucune époque n'a été exempte de ce fléau. Tous les dogmes ont subi l'atteinte de la négation ou de l'altération. La Trinité d'abord, puis Jésus-Christ, puis l'homme, puis l'Église, voilà les objets successifs des erreurs que la société chrétienne a dû combattre.

Aujourd'hui, il n'y a plus d'hérésie proprement dite ; car l'hérésie est un *choix* fait sans raison et sans droit entre les vérités révélées, tandis que l'erreur contemporaine repousse la révélation tout entière. Plus de surnaturel, plus de dogme, plus de Dieu.

Or, sur quoi s'appuient ces renverseurs pour faire accepter leurs destructions ? Sur la science. Les anciens hérétiques s'appuyaient sur la théologie. C'est pour cela que leurs négations étaient partielles. Ils gardaient avec les croyants un terrain commun : la divinité du Christ ; tout au moins l'autorité de l'Écriture ; à plus forte raison l'existence de Dieu.

Les nouveaux adversaires de la foi s'appuient sur la science de la nature et sur la science de l'humanité pour déclarer Dieu inutile, le miracle impossible, le mystère inadmissible, et reléguer le Christianisme, la dernière des religions dans l'ordre des temps, parmi les superfétations d'un passé mort à jamais.

Si les hommes croient cela, ils n'écouteront plus l'enseignement chrétien.

Ils n'en voudront plus ni pour eux-mêmes, ni pour leurs enfants.

Je sais qu'il se trouvera des prudents et des politiques pour leur conseiller d'aller moins vite. Prenez garde, leur dira-t-on. *On ne détruit que ce qu'on remplace.* Cette initiation religieuse avait du bon. Elle était utile au moins pour l'enfance, elle servait à lui inculper ces principes de morale sans lesquels il n'y a pas de société possible. Mais les esprits logiques répondront : qu'à cela ne tienne ! Nous avons des philosophes. Qu'ils nous composent une morale en harmonie avec leurs principes et les nôtres : une morale autonome, puisant en elle-même sa raison d'être et sa force ; et qu'on remplace par ce catéchisme des devoirs et des droits de l'homme, le vieux catéchisme des mystères de Dieu !

Voilà le plan, Messieurs. Vous le reconnaissez. Nous l'avions vu exposé il y a quelques années dans les écrits des fondateurs

de la *Ligue de l'enseignement*. Et plus d'un parmi nous haussait les épaules devant ces élucubrations d'une poignée de sectaires. — Nous avions tort de rire alors, Messieurs. La secte, pareille à ces essaims de sauterelles qu'un vent malsain soulève et jette sur une contrée vouée à la dévastation, la secte a été portée, elle aussi, par un vent de malheur, sur les sommets du pouvoir dans notre infortuné pays : et là elle fait ce qu'elle sait faire : elle ronge et elle détruit. Elle ronge la fortune publique, elle dévore jusqu'à l'avenir de la prospérité française. Elle compromet l'honneur nationnal, et ce vieux renom de justice et de générosité qui recommandait notre nation. Enfin et surtout elle s'attaque à la foi du peuple, aux croyances des petits et des pauvres, à cet Évangile de paix qui consolait les héshérités de ce monde et qui apprenait aux heureux à ne pas oublier ceux qui pleurent. Et cette partie de son œuvre destructrice, la pire sans contredit et la plus détestable, elle l'accomplit au nom de la science. Les programmes genevois de M. Jean Macé deviennent, comme on l'a dit, un système de gouvernement !

Eh bien ! Messieurs, comprenez-vous maintenant quel est, en face de cette conspiration, le rôle chrétien de la science ? On déclare qu'elle est incompatible avec la croyance ? Il faut que la science sincère se lève et dise : On a menti en mon nom. Je n'ai rien dans mes certitudes qui contredise la foi ; je n'ai rien dans mes probabilités qui l'ébranle ; je n'ai rien dans mes tendances qui l'écarte et l'éconduise. Je déchiffre la pensée de Dieu écrite dans la nature et dans l'histoire. La foi révèle une pensée de Dieu plus haute, écrite dans les mystères et dans les symboles dont son Église est l'interprête. Deux pensées de Dieu ne peuvent pas se nier l'une l'autre.

Voilà, Messieurs, ce que doit dire la science, si elle est sincère. Dire cela à la face des sectaires qui usurpent son autorité pour tromper en son nom, voilà le devoir, voilà le rôle chrétien de la science.

Il faut que ce rôle soit rempli pour que l'Église puisse continuer à remplir le sien ; pour qu'elle puisse, en paix, évangéliser les pauvres et rompre à l'enfance le pain de la vérité divine sans être à chaque instant interrompue par des crieurs publics qui viennent dire à ceux qu'elle instruit : Ne croyez pas un mot de ces leçons ; elles sont contraires à la science !

II. — Il est donc nécessaire que la science remplisse ce rôle chrétien que nous venons de définir. Mais comment le fera-t-elle ? Il lui faut pour cela des organes, des interprètes. La science ne parle pas toute seule.

Il y a, Messieurs, plusieurs manières de faire déposer la science en faveur de la foi.

Il y a d'abord la méthode critique. On peut prendre une à une ces antinomies prétendues entre la science et la foi, préciser avec soin ce qui appartient vraiment au dogme, ce qui est vraiment acquis à la science, puis comparer les données respectives des deux ordres et montrer que la contradiction n'était qu'apparente. Cette forme de discussion patiente et sincère a toujours été en honneur dans l'Église, elle a toujours abouti à écarter le conflit. Mais elle demande du loisir, de la réflexion, des connaissances et de la bonne foi. Si l'Apologiste est ordinairement bien pourvu de ces qualités, elles manquent souvent au lecteur.

Une autre démonstration, mieux adaptée aux capacités du grand nombre, c'est la preuve d'autorité, La foi exclut la science dites-vous? Et voici dans tous les temps, même dans les temps modernes et de nos jours, voici des savants de premier ordre qui ont été des croyants sincères. Évidemment la contradiction qu'ils n'ont pas vue, n'existe pas. Leibnitz et Newton, Ampère et Cauchy, Biot et Pasteur n'auraient pas emprisonné leur raison dans l'absurde.

Cet argument devrait suffire aux hommes de notre temps. Ils dédaignent les idées; Ils veulent des faits et ils sont pressés. L'existence des savants chrétiens est un fait, et il ne faut pas beaucoup de temps pour le constater.

Il est vrai. Mais on répond que le fait devient rare. Les Chrétiens ont été nombreux autrefois dans les rangs des savants. Aujourd'hui on les compte; ceux qui s'en vont ne sont guère remplacés. N'y a-t-il pas là comme un reflux constant de la haute science qui abandonne les rivages de la foi et menace de n'y plus revenir?

Quelques savants qui croient encore; des hommes qui tiennent leur foi de leurs mères et qui ont puisé leur science à des sources profanes ou impies, oh! cela ne nous suffit plus pour défendre la vérité chrétienne contre les mépris du savoir.

C'est autre chose qu'il nous faudrait.

Ah! si l'on pouvait voir quelque part la science, la vraie science naître et se développer dans des foyers chrétiens!

Si cette science était de bon aloi! Si elle touchait à tous les ordres de connaissances! Si elle s'étendait de la philosophie à l'histoire, en embrassant l'art et la littérature: de l'astronomie à la médecine, en parcourant tous les degrés de l'être et de la vie; de la mathématique pure à la chimie organique, en détaillant sur sa route toutes les lois de nombre et de mouvement qui sont au fond de chacune des forces de la nature! Si elle faisait cela avec succès, bientôt avec éclat! Si la valeur de cette science était attestée par des productions, des écrits, des découvertes! Si le monde savant, ce monde orgueilleux et défiant à l'égard des personnes, mais docile et respectueux

devant les faits, était obligé de s'incliner devant les résultats de cette science et de reconnaître en même temps qu'elle s'est formée, développée, fécondée dans un milieu chrétien ; que tous les maîtres qui l'enseignent, tous les disciples qui la reçoivent, tous les chercheurs qui la font progresser, sont des croyants sincères; que c'est l'Église catholique qui a provoqué, encouragé la création de ces foyers scientifiques nouveaux ; que l'autorité de ses Pasteurs gouverne ces grandes écoles et que la charité de ses fidèles les soutient ; oui, si l'on offrait au monde savant ce grand spectacle, j'ose l'affirmer, Messieurs, c'en serait fait de l'antagonisme entre la science et la foi !

Mais qu'est-ce donc que je viens de faire sinon le portrait d'une Université catholique ? Ah ! oui, Messieurs, c'est bien cela, une *Université*, c'est à dire tout un monde d'études supérieures, se ramifiant les unes dans les autres, se prêtant un mutuel appui. Une Université : c'est-à-dire, non pas le cabinet solitaire d'un savant, mais le foyer où se forment des générations de savants : quelque chose qui dure et qui grandisse, qui rayonne et se communique, où chacun apporte son tribut et y puise son trésor. Et tout cela placé sous l'inspiration, sous la garantie, sous la protection de la foi chrétienne ; tout cela béni par l'Église, nourri des largesses de ses enfants, et méritant par là l'épithète : *Catholique*. Voilà, Messieurs, ce qu'il faut pouvoir montrer pour en finir avec le préjugé qui représente notre foi comme incompatible avec la science !

Voila pourquoi, il y a huit ans, des hommes prévoyants ont usé des derniers jours de pouvoir qui leur étaient laissés, pour doter la France d'une liberté nécessaire, la liberté de l'enseignement supérieur. Nous vivons dans un temps où l'enseignement ne peut être chrétien qu'à la condition d'être libre. L'Etat représente une société divisée. L'enseignement qu'il distribue peut être bienveillant pour la religion, considérée à juste titre comme une grande force sociale ; il peut promettre aussi d'être neutre, essayant de passer à côté de toutes les croyances sans en adopter, sans en froisser aucune ; — tentative bien risquée et qu'aucune expérience heureuse n'a jusqu'ici révélée possible. Mais enfin toutes ces phases sont dépassées. Nous n'en sommes plus à la bienveillance. Nous n'en sommes pas davantage, et quoi qu'on dise, à la neutralité. Nous en sommes... à la persécution. — Oh ! ce n'est pas pour nous faire peur : nous résisterons. Mais comment ? Par la liberté.

Sur ce terrain nous sommes forts. Nous croyons avoir droit à la vérité. Nos adversaires ne croient pas à la vérité ; mais ils respectent, disent-ils, le droit de chacun à se faire une opinion. Eh bien, soit. Traitez la vérité divine comme une opinion,

opinion bizarre, si vous voulez. Ce dédain ne fait tort qu'a vous. Mais la liberté nous profite et nous saurons l'exercer.

Oh ! je sais bien que cela vous déplaît. Vous ne seriez pas fachés de la laisser proscrire. Nous y veillerons. Nous en ferons un usage tellement hardi, tellement constant, que vous n'aurez pas le loisir d'oublier qu'elle est inscrite dans nos codes, tant il vous arrivera souvent de la voir briller dans nos mains. Et si elle y brille comme une épée, tant pis pour vous qui avez déclaré la guerre !

Mais je m'égare, semble-t-il, hors de mon sujet. Je vous parle là de cette liberté d'enseignement que vous exercez tous les jours dans l'ordre des études primaires et secondaires, la liberté de l'école chrétienne et du collège chrétien. Et j'avais promis de vous parler du haut enseignement chrétien. J'y reviens rapidement et vous allez voir que je ne l'avais pas oublié.

Qu'est-ce qui menace en ce moment l'école chrétienne, même la plus humble? C'est le fanatisme impie, n'est-il pas vrai? Or, dans les excès de ce fanatisme, je vois deux choses : Les violences du fait et les énormités de la doctrine.

Les violences passeront, Messieurs. Quand et comment? C'est le secret de Dieu. Mais quoique, par tempérament et par expérience, je me sente fort éloigné de l'optimisme, laissez-moi vous dire ce que je pense : cela ne durera plus bien longtemps. La France se fatigue, elle s'inquiète, elle se dégoûte. Elle sent qu'on la déshonore, qu'on la ruine qu'on la mène aux aventures, et l'heure n'est pas éloignée où elle dira : Je n'en veux plus.

Mais supposez, Messieurs, que cette révolte de dégoût soit un fait accompli. Supposez un état de choses nouveau, où les consciences seraient respectées, où la puissance publique ne serait plus, entre les mains d'un parti, l'intrument de l'oppression du grand nombre. Faite tous les rêves dorés que vous voudrez. Est-ce que tout sera sauvé? Non. Le grand péril restera. L'impiété régnante sera détrônée, soit. Mais l'impiété savante n'aura pas désarmé. Du haut des positions élevées qu'elle a conquises, elle continuera de menacer les croyances chrétiennes, de les vouer au mépris de la masse. Et c'est le propre des ignorants et des demi-savants de s'incliner devant tous les arrêts de ce qui s'appelle la science et de souscrire tous ses anathèmes. Si quelques académiciens peuvent, sans être contredits, excommunier les chrétiens de la participation au grand savoir, la Société tout entière répètera la sentence, et nous serons bel et bien excommuniés.

Eh bien, Messieurs, pour ma part, je n'accepte pas cet ostracisme ; et vous ne l'acceptez pas plus que moi. Mais alors soyons prévoyants. Rappelons-nous ce qui nous apparaissait si claire-

ment tout à l'heure : la nécessité de créer et d'entretenir de grands foyers de science chrétienne. Reportons ensuite nos regards sur ce qu'on ne nous permet plus d'appeler *nos Universités catholiques*. Rendons justice à leur passé de huit ans déjà plein de succès honorables et de promesses meilleures encore.

Souvenons-nous surtout de cet institut catholique de Paris, fondé par trente évêques, parmi lesquels il m'est si doux de saluer aujourd'hui, avec une reconnaissance émue, le Pasteur et le Père de vos âmes. Là, vos fils, au sortir de l'enseignement classique, trouveront l'initiation à la haute science sans s'exposer au naufrage de la foi. Et comment seriez-vous indifférents au choix de l'école supérieure, parents chrétiens, vous qui choisissez avec tant de soin le collège où ces chères âmes reçoivent leur première culture? Vous surtout, généreux chrétiens du diocèse d'Évreux, vous avez de royales façons de prouver l'intérêt qu'un tel choix vous inspire. Ce magnifique collège de S. François, cette fière citadelle de l'enseignement chrétien qui domine votre ville, dit à tous ceux qui approchent de vos murs, combien les efforts et les sacrifices vous coûtent peu pour assurer à vos enfants le bienfait d'une éducation en harmonie avec vos croyances. Et c'est quand vient l'âge critique pour la foi, quand les horizons de la pensée, en s'élargissant, découvrent à la raison surprise et comme enivrée du jeune homme de nouveaux aspects des choses ; quand l'orgueil, en s'exaltant, augmente la difficulté de croire ; quand les passions, que la foi gêne, deviennent plus pressantes et suggèrent le désir de ne plus croire ; c'est alors, au seuil des études supérieures et presqu'à l'entrée de la vie réelle, que vous cesserez de prendre garde au caractère de l'école que vont fréquenter vos fils ? Non, non, c'est impossible. Quand le haut enseignement était encore un monopole d'État, on s'efforçait d'atténuer le mal en multipliant autour des étudiants chrétiens les influences préservatrices et les moyens de persévérance. Mais aujourd'hui, parents qui m'écoutez, vous avez deux raisons décisives de ne pas vous en tenir là. La première, c'est que quand on a le bien à sa portée, on n'a pas le droit de s'accommoder du moindre mal. Or, les Facultés de l'État, avec le correctif des cercles, des conférences, des associations chrétiennes, c'était le moindre mal au temps du monopole ; les facultés catholiques, c'est le bien. Ce bien on vous la conquis, on vous l'offre. Si vous n'en usez pas, vous ne faites pas tout votre devoir. La seconde raison, de préférer nos Écoles supérieures, c'est que le mal a fait ailleurs de redoutables progrès ; oui, même dans cette région autrefois sereine des études juridiques, l'esprit de résistance à la vérité chrétienne a pénétré et domine avec une audace croissante. Vous avez connu des écoles de droit tout imprégnées d'un spiri-

tualisme chrétien. Vos fils sont exposés à en connaître d'autres où la morale de l'*Evolution* remplace la morale évangélique, où le principe *de la lutte pour la vie*, appliqué aux relations des hommes entre eux, substitue au droit du plus juste le droit du plus fort ; ou la volonté des majorités, représentant ce qui prévaut, crée et déplace la justice elle-même ; où le droit écrit, traduisant cette volonté changeante, absorbe et supprime le droit naturel et, du même coup, érige en souveraineté légitime l'insurrection de la rue tandis qu'elle traite de rebellions séditieuses les résistances sacrées de la conscience. Oui, Messieurs, ces écoles existent, et elles donnent déjà leurs fruits. Et vous voyez les maîtres qui les dirigent ou les élèves qu'elles forment, porter à la tribune de nos assemblées ou dans la gestion des affaires nationales ces principes funestes, déclarer que la loi civile est la dernière raison du droit, et dénoncer comme un péril pour l'état cette glorieuse maxime qui fut, sur les lèvres des apôtres, le signal de l'affranchissement de la conscience humaine : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes !*

Telle est, Messieurs, la raison d'être une école de droit dans un groupe de facultés catholiques. Nous offrons avec confiance la nôtre à vos fils parce que l'enseignement y est fortement organisé ; parce que le Doctorat y est en honneur ; parce que les résultats des examens y sont un encouragement perpétuel au dévouement éclairé des maîtres ; parce que les relations de ceux-ci avec leurs élèves sont empreintes d'un caractère affectueux et cordial ; parce que, autour de l'école de droit, les jeunes gens avides de savoir, ont à leur portée toutes les initiations scientifiques et littéraires, toutes les directions que réclame la pensée hésitante, tous les secours qui peuvent affermir et la croyance et la vertu.

A côté de la Faculté de Droit, nos cours de Lettres et de Sciences ne sont pourtant pas de simples accessoires. Ils constituent au contraire un élément considérable de notre œuvre, ce qu'on pourrait appeler *l'École normale supérieure de l'enseignement chrétien.* Là on prépare à vos enfants des maîtres savants et expérimentés qui élèveront le niveau des études secondaires et assureront la prospérité et le renom de nos collèges. Et savez-vous quelle est actuellement l'importance de cette École ? Cent dix candidats y poursuivent les grades du haut enseignement scientifique et littéraire. Et, pour l'année qui vient de finir, trente et un licenciés des différents ordres et trois agrégés représentent la somme des résultats obtenus,

C'est là, Messieurs, ce qu'il y a de plus apparent et de plus immédiat dans les bienfaits de notre œuvre. Ce n'est pas encore ce qu'il y a de plus important. Nous travaillons pour l'avenir. Et quel est l'homme sage qui ne pense pas au lendemain ? Nous

songeons à ce grand besoin des âmes ; garder la foi et ne pas se la laisser ravir au nom de la science. Or, nous ne voyons pour cela que deux moyens : nous réfugier dans l'ignorance, fuir comme la peste tout contact avec le haut savoir ; mais alors, et par là même, abdiquer toute influence, nous résigner à l'inertie, à l'obscurité, à l'inutilité ; et, parce que telle ne peut pas être la destinée d'un grand peuple, permettre que notre pays poursuive sa carrière en se détournant de nous avec dédain et en étendant son mépris sur les croyances sacrées que nous représentons. Chrétiens et Français, est-ce là ce que vous voulez ?

Non ? Eh bien alors, choisissez la seconde solution. Il n'y en a pas une troisième. Mettez-vous à la tête du mouvement intellectuel. Réclamez votre place au soleil de la pensée. Portez-là votre foi toute entière, et faites-la respecter en la couvrant de votre honneur scientifique. Faites cela vous-mêmes, ou faites-le faire en votre nom. Soutenez, encouragez ceux qui le font pour vous. Donnez-leur votre or, donnez-leur vos sympathies, donnez-leur vos enfants. Surtout ne dites pas qu'ils font chose inutile quand ils préparent laborieusement la lutte suprême qui décidera bientôt de l'avenir du Christianisme dans notre pays. Sur le terrain de la science, pour la cause de la foi, la victoire nous est nécessaire ! Et de telles victoires ne s'improvisent pas !

LE VRAI TERRAIN DE LA LUTTE

ENTRE CROYANTS ET INCROYANTS [1]

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Depuis notre dernière assemblée, deux pertes cruelles sont venues frapper l'Institut catholique de Paris. L'un de ses plus éminents patrons et l'un de ses plus précieux auxiliaires ont disparu, emportés l'un et l'autre par une surprise foudroyante de la mort. Une voix plus autorisée que la mienne rendra tout à l'heure à la mémoire vénérée de l'illustre cardinal de Bonne-

1. Discours prononcé à la séance annuelle de l'institut catholique de Paris, le 30 janvier 1884, par Mgr d'Hulst recteur de l'Institut catholique de Paris.

chose un hommage digne d'elle. L'institut tout entier a déjà témoigné, autour d'un cercueil rapporté de la terre étrangère, de l'inconsolable douleur que cause à tous ses membres la fin prématurée du saint prêtre, du religieux austère, de l'ami dévoué, du tendre père de notre jeunesse, du regretté Père Hubin.

Il fallait bien, messieurs, que ma première parole donnât une expression à nos communes tristesses. Mais nous n'avons pas le droit de nous arrêter à des plaintes et de savourer longtemps l'amère douceur des larmes : la voix qui sort de ces tombes à peine fermées ne nous dit pas : Demeurez ici et pleurez ; elle nous dit : Levez-vous et marchez.

Tous ceux qui ont fait la guerre savent que rien n'est difficile à prévoir sur place comme l'issue d'un combat. Dans la fumee de la bataille, parmi les vicissitudes des engagements partiels, ce n'est pas seulement le soldat qui se trompe s'il demande aux sanglants épisodes dont il est l'acteur et le témoin, le secret de l'ensemble. Le capitaine lui-même risque fort de s'égarer en craintes vaines ou en frivoles espérances, s'il se borne à embrasser du regard le champ où se heurtent les deux armées. Tandis que ses troupes gagnent du terrain et que leur marche dessine un succès, peut-être l'ennemi achève au loin une savante manœuvre qui lui réserve une défaite. Ce qu'il faut considérer surtout, c'est le rapport de la situation présente avec la conception première : si les grandes lignes du plan de bataille sont observées, si chaque groupe de combattants accomplit sa tâche propre ; si, à travers les incidents et les surprises, la marche générale se poursuit vers le but assigné, tout va bien, quoi qu'il en coûte, et c'est la victoire qui se prépare.

Messieurs, nous aussi nous sommes en guerre. Pourquoi ? Parce que nous sommes chrétiens. On pourrait définir le chrétien : un homme pacifique qui se bat toujours. Il est pacifique parce qu'il a reçu de Jésus-Christ, avec la charité, le principe de la paix. Il combat sans cesse parce qu'il n'entend pas la paix au même sens que le monde : céder au mal, tout accorder aux passions, se livrer à tous les entraînements, au risque d'avoir Dieu pour ennemi, voilà la paix selon le monde. Résister au vice, dominer les appétits, suivre la vérité en dépit des courants contraires, et s'assurer ainsi l'amitié de Dieu, voilà la paix du chrétien. Et parce qu'il ne laisse pas de montrer la paix véritable à ceux qui ne veulent que la fausse paix, à cause de cela il leur devient odieux ; on lui fait la guerre ; on attaque en lui moins sa personne que ses croyances, dont l'affirmation importune, en rappelant les droits de Dieu, trouble le repos du monde Oui, messieurs, ceux qui déclarent ne plus croire voudraient étouffer notre foi à nous, comme on étouffe un remords !

La lutte séculaire entre le christianisme et l'incroyance a pris, dans notre siècle, un caractère plus âpre que jamais. Enflés par des succès trop réels et dont l'étendue de nos pertes fournit, hélas! la mesure, nos adversaires apportent au combat cet acharnement d'un ennemi qui ne se croit plus séparé du triomphe que par un dernier effort. Et, comme il arrive toujours en pareil cas, il y a une position maîtresse qu'à tout prix ils veulent occuper. S'ils parvenaient à nous en chasser, nous pourrions livrer encore d'honorables combats dans la plaine, mais comme font des troupes qui ne peuvent plus vaincre et qui sauvent seulement la dignité de leur retraite.

Parlons sans figure, messieurs. On a fait la guerre à la religion de Jésus-Christ dans tous les temps : au nom de la Bible on a faussé nos dogmes ; au nom d'une philosophie railleuse et frivole, on a discrédité nos mystères ; au nom d'un prétendu renouvellement social, on a jeté la main sur nos institutions. C'étaient là de rudes attaques ; mais, comparées à la lutte actuelle, elles nous semblent des escarmouches. Notre siècle est pressé, paraît-il, d'en finir avec le christianisme ; et pour cela il a résolu de le chasser de la science.

La position est bien choisie. J'en ai si souvent donné la raison que j'ose à peine la redire encore. Et pourtant il le faut. Tout se fait aujourd'hui au nom de la science ; elle est la reine du jour. Si l'on réussit à persuader aux hommes que son empire exclut la souveraineté de Dieu, les hommes ne reculeront pas devant ce crime et cette folie : renier Dieu et son Christ pour laisser régner la science. Ne leur demandez pas ce qu'est cette science, leur idole ; si elle est bien sûre d'elle-même, si elle connaît ses propres origines, si elle a exploré tout son domaine, si, sur les problèmes les plus graves, elle fait autre chose que balbutier. Ne cherchez pas à savoir s'ils ont réfléchi aux conséquences morales et sociales de cette substitution audacieuse, qui ôte Dieu à l'âme humaine pour le remplacer par une formule. Il paraît, messieurs, que ce sont là des questions indiscrètes et qui accusent nos mauvais sentiments à l'égard de la science. Si nous étions ses amis sincères, si nous avions l'esprit des temps nouveaux, nous ne connaîtrions pas de pareilles défiances et nous ne verrions pas de péril à faire table rase de tout l'ordre divin pour élever sur un sol nivelé par la négation le temple de la science.

Nous savons ce qu'il faut penser de ces prétentions étranges. Ceux qui les acceptent se montrent plus crédules que les croyants les plus naïfs. Mais les dévots de la libre-pensée forment une Église nombreuse, et la confiance de ces gens-là est vraiment intrépide. D'ailleurs, ils ne sont pas ici pour m'entendre et je perdrais mon temps à vouloir les désabuser.

Raisonnons donc pour nous-mêmes ; cherchons à nous rendre compte des conditions de la lutte.

On veut nous chasser de la science et l'on sait ce qu'on fait en tournant de ce côté le suprême effort. Mais si la position est bien choisie pour l'attaque, elle l'est bien aussi pour la défense ; si l'incrédulité se promet la victoire à la seule condition d'emporter cette citadelle, il nous suffit, pour n'être pas vaincus, de nous y maintenir. Cela est de toute évidence, messieurs. Et ainsi se dessine de part et d'autre le plan de la bataille.

Vous donc qui voulez savoir quelles sont, dans cette lutte suprême, les chances de triomphe pour l'armée de la foi, vous ferez bien de regarder partout où les adversaires sont aux prises : ici sur le terrain de l'école populaire, là sur celui de la charité, ailleurs dans le domaine du culte public, un peu plus loin sur le théâtre politique, partout où il y a des droits à défendre, liberté de l'apostolat, de l'aumône, de l'existence en commun, liberté de la prière pendant la vie, du repentir et du pardon devant la mort, de l'espérance au delà. Oui, regardez tous ces duels de la conscience et de la force ; suivez avec anxiété les progrès ou le recul de la justice victorieuse ou opprimée. C'est bien, c'est un grand spectacle, et d'un poignant intérêt. Mais si vos yeux ne s'élèvent pas plus haut, vous ne saurez rien de décisif sur l'issue du combat. La position maîtresse, c'est la science. Pouvons-nous la défendre ? Et comment ?

I. — Pouvons-nous garder la science ? Non, disent à l'envi ces dévots du savoir qui en parlent par ouï dire.

La foi et la science s'excluent. Et pourquoi ? Parce que la science vit d'indépendance, et la foi d'assujétissement.

La science vit d'indépendance ? Peut-on laisser passer cet aphorisme ? Beaucoup l'accepteraient de confiance. Et pourtant il repose sur une équivoque.

L'indépendance, qu'est-ce donc ? C'est l'immunité de toute sujétion. Or, est-il vrai que la science ne soit point sujette ? Mais elle l'est tout au moins de la vérité. En droit, toute vérité domine la science. En fait, la science obéit à la vérité, comme elle reçoit d'elle sa détermination, sa forme, son être même. Qu'est-ce que l'évidence ? C'est l'impossibilité de douter. C'est donc une obligation d'admettre, c'est par suite une dépendance pour l'esprit. Et quel est l'effort de la science, sinon de produire l'évidence, c'est à dire de se constituer elle-même dans cette dépendance heureuse qui fait son honneur et sa force ?

On nous disait : la science vit d'indépendance, et voici qu'une minute de réflexion nous a montré qu'elle vit de certitude et que la certitude est une soumission nécessaire. Tant il importe de passer au crible ce qu'on nous donne pour des axiomes !

Sans doute, il y a une indépendance qui est propre à la science. c'est celle qui l'affranchit du préjugé. Admettre ce qui n'est pas évident, l'admettre sans raison, ou sur la foi d'autrui, sans discuter la valeur du témoignage, voilà ce qui est contraire aux droits et à la nature de la science.

En d'autres termes, la science humaine, comme l'homme lui-même, ne peut pas vivre sans maître, mais elle choisit son maître. Le seul maître qu'elle puisse honorablement servir, c'est la vérité.

Que serait, messieurs, l'absolue indépendance de l'esprit? Ce serait l'absolue incertitude ; l'état étrange et désordonné d'une pensée qu'aucune évidence n'éclaire, qu'aucun principe ne fixe, qu'aucune démonstration ne retient, qui réserve un même accueil aux deux contradictoires et ne fait jamais bon visage à l'affirmative sans accorder une œillade à la négative. Voilà le portrait d'un esprit « indépendant ». Si vous craignez que je ne force le tableau, laissez parler un de ceux qui se glorifient de cette indépendance : « Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les « dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon « qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais « être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneu- « sement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux « morts. »[1]

Ainsi, messieurs, ce n'est pas la science qui vit d'indépendance, c'est le doute ; et si l'on veut maintenir l'aphorisme qu'on nous oppose, il faut aller jusqu'à dire que la science et le doute, c'est la même chose ; que savoir, c'est hésiter entre deux ignorances.

Voilà une étrange définition. Et pourtant elle a de quoi plaire à certains esprits contemporains. Le même auteur que je citais tout à l'heure n'a pas reculé devant cette assertion prodigieuse : « Le but du monde est le développement de l'esprit, et la pre- « mière condition du développement de l'esprit, c'est la liberté[2]. » Comprenez-vous un développement, c'est-à-dire un mouvement qui est un but? Nous autres, nous croyions qu'un mouvement tendait vers un but ; mais on a changé tout cela : c'est le mouvement qui est le but.

Ne croyez pas que ce soit une gageure, ou une simple logomachie. Tout un système philosophique est caché là dedans. Point d'absolu nulle part ; à l'origine, un minimum d'être qui n'a pas d'origine ; une tendance que rien ne motive, et c'est tout. Voilà le monde en marche. Il n'ira pas loin, direz-vous. C'est ce qui vous trompe ; il y a là des milliards de siècles tout prêts

1. Renan : *Prière sur l'Acropole*. Souvenirs d'Enfance et de jeunesse.
2. *Ibid.* préface.

pour recevoir l'inépuisable série des transformations qui se succèdent. A travers cet interminable voyage, les choses se perfectionnent sans qu'on sache pourquoi, sinon parce qu'elles y mettent le temps. Un jour vient où les combinaisons des atomes réussissent à former un cerveau humain. Ce jour-là, l'idéal naît dans l'univers, la loi cachée des choses prend figure, la perfection se dessine à l'avant du navire qui descend le cours des siècles, attiré par ce mirage. Que parlez-vous de vérités acquises ! Ce qui est acquis demeure, et la vérité marche. La science, c'est le doute avisé qui sourit en passant à l'évidence d'aujourd'hui, mais qui la trahit d'avance pour l'évidence de demain.

Que vaut un tel système, messieurs ? Ce n'est pas ici le lieu de le dire. Libre au sceptique de s'y complaire, comme c'est notre droit d'y signaler une ivresse de l'esprit plus dangereuse que celle de l'opium. Mais ce que je déclare impossible, c'est de concilier un tel criticisme avec la science, surtout avec cette science de la nature qui attire et retient aujourd'hui tous les hommages. Est-ce que la science est sceptique dans son domaine ? Elle n'aime pas le préjugé, soit ! mais je ne sache pas qu'elle fasse fi de la certitude. Sans doute, il y a des savants sceptiques ; mais, remarquez-le, c'est toujours dans un ordre de connaissances qui leur est peu familier. Le mathématicien doute de l'histoire ; le physicien se donne des airs mutins devant la métaphysique ; le physiologiste prend en pitié le psychologue ; le chimiste donnerait pour peu de choses les conceptions du moraliste. Qu'est-ce que cela prouve, messieurs ? C'est que les savants ne savent pas tout et qu'ils doutent de ce qu'ils ignorent ; c'est qu'ils se défient des méthodes qu'ils n'ont pas appliquées, des résultats qu'ils n'ont pas vérifiés.

Mais allez donc porter vos doutes dans leur jardin, vous serez bien reçus ! Allez donc dire à M. de Laplace que la mécanique céleste est un beau rêve, à M. Tyndall que les lois de la lumière sont des à peu près, à M. Berthelot que les alchimistes avaient raison sur Lavoisier, à M. Paul Bert que les cellules n'ont pas de vie propre dans les tissus, mais seulement dans son imagination ! J'ai choisi, vous l'avouerez, des savants qui ne sont pas dévots. Mais leur réponse indignée dépassera en vigueur d'affirmation le dogmatisme des plus purs croyants. Pourquoi ? Parce que, en dépit de certains mystiques qui font leur prière à Minerve sur le sommet de l'Acropole, savoir et douter, ce n'est pas la même chose : le savant ne s'épuise pas à poursuivre un songe ; le pain que réclame le génie affamé du chercheur, ce n'est pas le doute, c'est la vérité.

La science ne vit donc pas seulement d'indépendance. Est-il

plus vrai de dire que la foi vit d'assujétissement? La même ambiguité pèse sur ce second membre de la formule. Comme le savant a ses chaînes, le croyant a ses libertés. Toute la différence logique entre savoir et croire, c'est qu'on sait par soi-même et qu'on croit sur la parole d'autrui. Et l'on a raison de croire, quand la parole qui nous instruit est recevable. L'historien croit au passé sur la parole de l'homme; le chrétien croit à l'invisible sur la parole de Dieu. Existe-t-il pour Dieu une façon de parler à l'homme, pour l'homme un moyen de discerner le divin langage? Là est toute la question, et il nous semble que, la poser en ces termes clairs, c'est déjà en avancer la solution. A cette opération logique d'une intelligence qui reconnaît dans une affirmation les caractères d'un enseignement divin, joignez l'action intime et vitale de l'Esprit de Dieu sur l'âme humaine, et vous avez l'acte de foi : libre, parce qu'il est une adhésion volontaire; raisonnable, parce qu'il est une adhésion motivée; fait, lui aussi, d'indépendance et de soumission, puisqu'il affranchit l'homme du préjugé pour l'assujétir à la vérité.

Et c'est un tel acte intellectuel qu'on déclarerait incompatible avec la science? Avec le scepticisme, oui sans doute; mais faut-il répéter que ce n'est pas la même chose?

Je vais plus loin, messieurs, et je dis que l'état d'esprit du croyant est plus favorable que l'état contraire au développement de la science.

La condition du progrès pour la science, c'est de chercher sa route d'abord, mais, quand elle l'a trouvée, de ne jamais revenir en arrière. Les sciences physiques et naturelles nous fournissent de cette loi une vérification éclatante. D'où vient cette riche moisson de découvertes accumulées en moins de cent ans par les scrutateurs de la nature? C'est que, fidèles à la méthode d'observation, munis de l'instrument du calcul, s'appuyant sur les lois connues pour en déchiffrer de nouvelles, interrogeant les faits avec une foi inébranlable dans l'idéal qui les régit, ils n'ont jamais douté des vérités acquises; ils les ont regardées d'avance comme des aspects particuliers d'une vérité plus générale, dont la conquête serait le prix de leur patience. Si les physiciens avaient pris pour eux le *sic et non* dont les *dilettanti* de l'École critique prétendent faire la devise du haut savoir, ils n'auraient pas dompté la nature, cavale impétueuse que des rênes flottantes n'ont jamais pu conduire.

Plût à Dieu que, dans tous les ordres de connaissances, les savants eussent imité cette sagesse! Mais voici, au contraire, des sciences que le souffle du scepticisme a pénétrées. Ce sont toutes celles qui relèvent de l'observation psychologique ou morale : la philosophie de l'âme, celle du droit et du devoir, celle

de la société. Ici plus de vérités acquises. Tout ce qui est démontré devient suspect. La conscience atteste la liberté ; c'est une illusion. L'âme affirme sa propre unité ; on lui prouvera qu'elle n'est qu'une résultante. La justice distinguait le droit de la force; la théorie de l'évolution vous fera voir le juste dans tout ce qui réussit, l'honnête dans tout ce qui prévaut. L'homme croyait à la réalité de son corps et à la supériorité de son âme ; on lui apprendra que la matière est une pure conception de l'esprit, et qu'en même temps l'esprit est une pure fonction de la matière. Mais c'est le chaos ! direz-vous ; mais avec de telles doctrines il n'y a plus de philosophie, il n'y a plus de morale, il n'y a plus de jurisprudence, il n'y a plus de société ! Il est vrai ; mais c'est qu'ici on a horreur des principes établis. Les savants se sont faits sceptiques, et le vent qui passe sur les sommets désolés du doute les a rendus fous.

Comment expliquer, messieurs, cette marche en sens contraire des sciences morales et des sciences physiques dans notre temps, les unes s'acheminant vers une vérité toujours plus large et plus ferme, les autres s'enfonçant dans l'incertitude et l'anarchie de la pensée ? C'est que les sciences physiques ont de quoi défendre elles-mêmes les principes qui les fondent ; un regard jeté sur les phénomènes suffit à raffermir la confiance que ces lois inspirent. Tout autre est la condition des sciences morales : leurs axiomes fondamentaux relèvent de l'observation intérieure, opération délicate, où les sens ne sont plus des instruments, mais des obstacles, où l'âme solitaire discerne malaisément la réalité du rêve et voit parfois ses meilleurs assurances s'évanouir dans le crépuscule où dansent les fantômes.

Comparons, en cette heure de crise, la situation d'esprit de deux philosophes, l'un chrétien, l'autre incroyant. Tous deux poursuivent la vérité, tous deux sentent qu'elle leur échappe ; tous deux auraient besoin d'un élément stable pour fixer leur pensée qui s'enfuit. Où le libre-penseur cherchera-t-il ce point d'arrêt ? En lui-même ? Mais c'est de lui-même qu'il se défie. Dans l'autorité des philosophes ? Mais ce qui le frappe tout d'abord, c'est la contradiction de leurs systèmes ; et d'ailleurs les philosophes n'enseignent pas, ils racontent ce qu'ils pensent ; pourquoi la pensée d'autrui aurait-elle pour moi plus de réalité que la mienne propre ? L'incroyant se sent donc abandonné dans sa détresse : il glissera sur la pente du doute ; il roulera jusqu'à l'abîme du scepticisme.

Voyons maintenant à l'œuvre le philosophe chrétien. Je ne le suppose pas à l'abri de l'épreuve. Mais, à l'heure où lui aussi cherche son point d'arrêt, il se ressouvient de sa foi. Oh ! comme elle le laissait libre tout à l'heure dans sa recherche scientifique !

La foi n'est pas, quoi qu'on dise, un étau pour la pensée ; elle s'accommode de bien des systèmes et vit en paix avec les théories les plus diverses. Mais il y a des vérités dont elle a la garde et qu'elle ne livre jamais : Dieu, sa perfection, sa réalité, sa personnalité ; l'homme, sa double nature, sa liberté morale, avec le corollaire du devoir et celui de la destinée. Voilà les points fixes. Pour passer outre à ces limites, pour s'aventurer dans les rêveries panthéistiques, pour s'abandonner aux sophismes de la morale déterministe, il faudrait tout d'abord consommer une double apostasie. Au dedans, il faudrait rompre avec cette conscience religieuse si ferme, si précise, si impérieuse ; il faudrait braver cette crainte des sanctions d'outre-tombe qui est dans l'âme chrétienne comme une seconde nature ; il faudrait faire pis encore : déchirer pour toujours ce pacte d'amitié conclu avec l'hôte invisible aux jours où l'homme se sentait le meilleur, et tarir en soi du même coup la source des plus pures joies et des plus profondes qui puissent abreuver l'âme humaine. Et quand on aurait accumulé en soi tant de ruines, au dehors il faudrait briser encore bien d'autres liens, se séparer de l'Église, c'est-à-dire affliger une mère, tourner le dos à des frères et vivre désormais en étranger parmi ceux qu'on aime. Faire tout cela non pour le devoir, mais pour le rêve, non sous la dictée austère de la conscience, mais sous l'étreinte du doute ? Non, non, c'est trop grave. Le chrétien s'arrêtera, il priera, il laissera passer le nuage ; sa foi lui permettra d'attendre que sa raison se réveille, et quand son esprit rasséréné reverra la lumière, il pourra dire que la croyance en lui a sauvé la science.

Oui, messieurs, la foi est utile au savoir, parce qu'elle ne souffre pas qu'à chaque génération, à chaque moment de la pensée, tout recommence ; que les vérités acquises reviennent à l'état de problèmes, et que l'esprit de l'homme s'éternise, dans un bégaiement sans fin, à épeler les premiers principes. Reprenez, si vous le voulez, sous forme de vérification, les bases des choses ; mais ne passez pas votre vie à reconstruire ce qui était solide avant vous. Ainsi parle la religion, et ce langage, n'en déplaise aux savants, profite à la science.

Cela dit, messieurs, je ne vois pas ce qui peut empêcher les chrétiens de se maintenir sur les positions élevées du savoir. On voulait les en débusquer en leur disant : vos principes vous interdisent ce séjour. Nous répondons que nous nous y sentons fort à l'aise. Ni la science ne se confond avec la liberté, ni la foi avec l'esclavage. L'homme qui croit peut connaître toutes les hardiesses de la pensée ; il n'en connaît pas toutes les défaillances.

II. — Messieurs, en commençant ce discours (qui est tout près

de finir, rassurez-vous) je vous parlais bataille. Mais jusqu'ici nous nous en sommes tenus aux paroles. Prouver par des raisonnements que nous pouvons garder la citadelle du haut savoir, c'est intéressant à coup sûr, mais d'un intérêt un peu froid, comme il en est de ces dialogues qu'échangent à l'infini les héros d'Homère avant d'en venir aux coups. Chacun des champions prouve à l'autre, par raison démonstrative, que son épée est de la meilleure trempe, attendu qu'elle a été forgée en des circonstances dont l'histoire est fort longue, par un émule de Vulcain ; et que son bouclier est le plus résistant, vu qu'il est recouvert de sept peaux de bêtes enlevées à autant de monstres des bois, tués par son aïeul dans des chasses légendaires dont le récit n'en finit pas. Ces digressions ont leur piquant lorsque les héros sont morts ; s'ils étaient là devant nous et sur le point de s'égorger, nous les trouverions bavards.

Messieurs, je sens que j'ai mérité ce reproche et que je n'ai pas cette excuse. J'ai fait dialoguer devant vous libres-penseurs et chrétiens ; les uns disaient : vous ne pouvez pas être savants ; les autres répondaient : c'est notre droit et notre devoir. Le dialogue était un peu long, et les combattants ne sont pas imaginaires : il faut en venir aux mains.

Eh bien, messieurs, c'est bien là ce qu'il me reste à vous dire : oui, il faut en venir aux mains ; il faut cesser d'annoncer dans des livres, dans des discours, dans des articles de journaux, que la croyance n'exclut pas la science. Il faut monter sur les sommets du savoir, nous y installer avec armes et bagages, avec notre religion entière, avec tous nos dogmes, toutes nos lois, toutes nos pratiques chrétiennes. Ah ! ce n'est pas un Christianisme diminué, fait de compromis et de réticences, un christianisme honteux et découragé que nous devons porter là-haut. A nous défendre ainsi, je ne sais pas si nous gagnerions la science, mais je sais bien que nous perdrions la foi. Et à quoi servirions-nous alors ? Autant vaudrait laisser la place aux savants athées.

Mais une fois campés sur ces hauteurs avec toute la fierté des confesseurs de la foi, nous devons y faire œuvre scientifique. Et, remarquez-le, il faut que notre science soit d'aussi bonne marque que notre christianisme. Autrement on dira que ce n'est pas merveille de concilier la croyance avec ce qui n'est que la contrefaçon du savoir. Nous cultiverons donc les vraies sciences physiques, celles qui empruntent leur valeur à un contact de tous les instants avec la nature ; et s'il faut pour cela ajouter au travail de l'esprit les coûteuses créations des laboratoires, nous ferons en sorte qu'on trouve chez nous l'arsenal complet de la recherche scientifique. Nous cultiverons la vraie histoire. et s'il

faut, pour lui préparer des adeptes, soumettre de jeunes esprits aux laborieuses préparations des sciences que l'orgueilleuse Clio traîne aujourd'hui autour de son char comme autant de reines devenues ses vassales, la patiente Philologie, l'Archéologie ingénieuse, la sévère Critique, nous ne dirons pas: c'est trop cher, ou : c'est trop long, ou : c'est trop dangereux, ou : c'est trop difficile. Nous dirons : c'est nécessaire, et nous le ferons. Nous cultiverons la vraie littérature, celle qui emprunte sa perfection au passé et au présent de l'humanité ; si des novateurs téméraires veulent renier les chefs-d'œuvre du génie, nous en garderons le culte; si des conservateurs timides veulent nous confiner dans le cadre étroit d'un siècle qui n'est plus, nous leur répondrons: Vous ne savez pas de quel esprit nous sommes: le chrétien est de tous les temps. Aux adorateurs de la forme, nous dirons: donnez-lui quelque chose à revêtir. Aux fanatiques de l'érudition, nous dirons: la science française n'a pas le droit d'être ennuyeuse. Ne produisez pas toute nue la déesse dont l'éloquence est le manteau. — Nous cultiverons la vraie Jurisprudence, celle qui s'alimente aux deux sources de la philosophie et de l'histoire, celle qui met à la base du droit l'affirmation du libre arbitre, au sommet le culte de la justice, partout le respect de la tradition.

Nous ferons cela, messieurs ; mais pourquoi parler au futur? Est-ce un avant-projet que je viens d'esquisser devant vous? Non, mieux que cela: c'est un portrait; c'est le tableau de votre œuvre, ô Pères vénérés, ô généreux amis du haut enseignement catholique. Cette œuvre nécessaire, cette démonstration par les faits d'un accord possible puisqu'il est réel, entre la vraie science et la vraie foi; cette coexistence permanente des pensées et des habitudes chrétiennes, avec l'emploi des procédés propres au grand savoir ; cette affluence des enfants de l'Église et de ses ministres autour des chaires et des laboratoires ; ces grades supérieurs conquis en nombre toujours croissant par les membres du clergé; ces quatre-vingt-dix licenciés ès-lettres, ces trente-sept licenciés ès-sciences, ces agrégés mêmes, formés ici par vos soins, et qui font rayonner déjà dans vos séminaires et dans vos collèges la supériorité qu'ils ont acquise; ces docteurs en droit dont plusieurs déjà rendent à leurs frères plus jeunes les savantes leçons qu'ils ont reçues ici de leurs maîtres, tandis que d'autres, au barreau et dans les différentes carrières civiles montrent, par l'étendue de leur savoir et la fermeté de leurs principes, qu'il sert à quelque chose d'avoir puisé la connaissance du Droit aux sources de l'Honnête ; ces cent membres de la Conférence Olivaint qui font diversion à l'austérité des études juridiques par les joûtes brillantes de

la littérature; ces quatre-vingts étudiants en médecine à qui nous ne pouvons encore distribuer l'enseignement du haut de nos chaires, mais qui trouvent ici, avec les facilités du travail, l'appui des exemples et des conseils pour résister aux influences malsaines d'une atmosphère matérialiste; toute cette belle réunion de la rue de Sèvres, heureusement réfugiée parmi nous aux jours de la persécution et dont l'immigration dans nos murs marque une date mémorable dans l'histoire de cet Institut; œuvre de prières, de persévérance chrétienne, d'amitié fraternelle, de travail en commun, née dans le cœur d'un vrai Père de la jeunesse, fruit de ses veilles, de ses sacrifices et de ses larmes, aujourd'hui, nous n'en doutons pas, brillant joyau de sa couronne dans la gloire où Dieu l'a fait entrer avant l'heure, écoutant mieux la voix de ses mérites que le cri de nos supplications et nous laissant dans un autre lui-même, avec le souvenir de ses vertus, la survivance de son dévouement: voilà nos preuves, messieurs, voilà nos raisons de croire et notre façon d'établir que des chrétiens peuvent faire œuvre scientifique. N'est-ce pas que cela vaut mieux que de longs discours? Et que faut-il pour que cette démonstration soit parfaite? Prenez garde, messieurs! C'est ici que vous allez être mis en cause. Je vous ai dit ce que nous faisons mais vous avez aussi votre tâche à remplir.

Les chrétiens ont un double devoir envers le haut enseignement catholique : l'observer et le soutenir.

L'observer d'abord, puisqu'il est par lui-même une démonstration. Quoi! on prodiguerait ici peines et sacrifices pour faire marcher du même pas la haute science et la vie chrétienne; et nos frères dans la foi ne prendraient pas garde à ce grand effort? ils n'en parleraient pas? ils en viendraient à ce degré d'indifférence d'ignorer même où nous en sommes et de ne pouvoir dire à ceux du dehors si nous servons à quelque chose? Messieurs, cette légèreté n'est pas sans exemple; mais elle serait sans excuse, en face des périls qui nous menacent. Et je n'ai pas peur que vous en veniez-là, après avoir vu ce sénat d'évêques compter parmi ses plus chères sollicitudes la conservation et le progrès d'une œuvre qu'il a faite et qu'il ne laissera pas périr!

Observer cette œuvre, mais la soutenir aussi. La soutenir de votre estime pratique, en lui confiant vos fils; la soutenir pareillement de votre générosité et de vos aumônes, parce qu'elle n'a pas d'autres ressources. Vous ferez cela, messieurs, si vous ne voulez pas que l'Église succombe dans le dessein qu'elle a formé de défendre la position maîtresse si ardemment disputée entre elle et ses ennemis. Pardonnez-moi si je reviens sans cesse sur une vérité que tant de chrétiens ont de la peine

à comprendre. Tout est important dans la cause de Dieu, mais tout n'est pas principal. Quand vous aurez lutté avec succès sur le terrain de l'école primaire, vous n'aurez pas tout gagné ; et si vous cessiez de lutter sur le terrain de l'école supérieure, vous auriez tout perdu. Ailleurs, les maux dont nous souffrons ont des causes accidentelles, qui touchent aux événements du dehors et aux variations de la politique : un déplacement de majorité suffirait à rayer de nos codes telle loi qui empoisonne aujourd'hui l'enseignement populaire. Mais ici, dans la région du haut savoir, le mal est plus profond, il tient à des causes plus durables et plus générales. Imaginez dans la sphère politique tous les changements que vous pouvez rêver : le péril scientifique demeurerait à peu près le même et devrait être combattu par les mêmes moyens. Nous pouvons bien entrevoir dans l'avenir un moment où l'État reconnaîtra que, pour avoir le droit d'imposer au peuple chrétien la charge écrasante de l'enseignement public, il ne faut pas mettre l'accès de l'école au prix de l'apostasie. Mais, cela obtenu, la haute science restera profane ; aucun régime ne pourra la baptiser d'office ; et si alors, comme aujourd'hui, vous voulez de la science chrétienne, alors comme aujourd'hui vous n'aurez qu'un seul parti à prendre : créer et entretenir vous-mêmes des foyers scientifiques chrétiens.

Donc, messieurs, la liberté de l'enseignement supérieur est la condition essentielle et permanente de cette victoire décisive sans laquelle notre cause est perdue. Cette liberté rédemptrice, nos amis nous l'ont conquise, nos ennemis ne peuvent pas nous l'ôter. Mais il dépend de nous qu'elle croisse ou qu'elle périsse entre nos mains. Vous êtes venus dire aujourd'hui devant l'Église de France, représentée par ses évêques et par les meilleurs de ses fils : Pour Dieu et pour la patrie, pour l'avenir de la civilisation et de la foi, par nos soins, par nos sacrifices, vive, grandisse et prospère le haut enseignement catholique !

PANÉGYRIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN [1]

Implevitque cum Spiritu Dei sapientia, et intelligentia, et scientia, et omni doctrina.

Dieu le remplit de son esprit il lui donna la sagesse, l'intelligence, la science et la plénitude de la doctrine. (Exod. xxxv, 30.)

ÉMINENCE [1],
MESSEIGNEURS [2],
MES FRÈRES,

C'est le propre des grandes gloires de ne pas vieillir, mais de croître toujours en clarté. C'est surtout le privilège de la gloire des saints, parce que la lumière de Dieu, qui se reflète en eux devient plus visible à mesure que pâlit l'éclat éphémère des renommées humaines. Que sera-ce quand sur un même front se réuniront les deux rayons de la sainteté et du génie? Où s'arrêtera l'ascension de cette aurore qui évoque à elle seule toutes les clartés? L'Esprit-Saint nous le dit : elle ne s'arrêtera pas ici-bas; tant qu'il y aura un progrès à faire dans la lumière, la gloire des saints docteurs montera sans cesse pour ne trouver son apogée qu'au plein midi du jour éternel : *Justorum semita quasi lux splendens, procedit et cressit usque in perfectum diem* [1].

Et c'est une gloire de ce degré, une gloire de premier ordre que nous venons célébrer aujourd'hui dans cette cité fameuse, tant de fois illustrée par ses propres enfants, mais qui, insatiable de renommée, semble avoir voulu s'approprier encore des souvenirs qui suffiraient à l'honneur de cent villes. Vieille basilique de Saint Sernin, d'où te vient cette prérogative d'abriter sous tes voûtes les plus riches trésors que la piété chrétienne puisse vénérer après ceux que Rome conserve au monde? Comment surtout Paris, Naples ou Cologne, après avoir eu sur toi l'avantage d'entendre les leçons du Docteur angélique, t'ont-ils laissé le privilège de veiller sur sa dépouille? Sans doute un saint Pape, dont il m'est doux plus qu'à tout autre de mêler le nom à la joie de cette fête, le bienheureux Urbain V, te désigna pour garder ce dépôt. Mais il ne fit pas un tel choix sans une inspiration du ciel. S. Dominique, en effet, n'avait-il pas une

1. Prononcé dans la Basilique de Saint Sernin de Toulouse le 7 Mars 1884 par Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut Catholique de Paris.

2. S. E. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse.

3. Mgr Rougerie, évêque de Pamiers ; Mgr Fiard, évêque de Montauban ; Mgr Gaussail, évêque nommé d'Oran : Mgr Lamothe-Tenet, recteur de l'Institut catholique de Toulouse.

dette à acquitter envers une cité qui lui fut si chère ? C'est près d'ici, au sanctuaire de Prouille, que le prieur d'Osma avait reçu d'un regard de Marie l'inspiration de ses deux créations immortelles : le Rosaire et l'Ordre de la Vérité. C'est là qu'il préludait à la formation des Frères Prêcheurs en confiant à la Mère de Dieu l'honneur et la vertu des vierges chrétiennes. C'est dans tes murs, à Toulouse, qu'au lendemain de la guerre albigeoise il fondait le monastère de Saint Romain, première maison de son ordre. Enfin c'est à Prouille encore qu'il tenait le premier chapitre où furent tracées les lois de cette nouvelle forme de vie alliant aux austérités du cloître et au ministère de la prière les labeurs de l'apostolat.

Les saints ne sont pas ingrats. Et parce qu'un père n'a pas de plus précieux trésor qu'un fils digne de lui, Dominique réservait à sa fidèle Toulouse la faveur de garder cette arche de la doctrine, ce tabernacle des pensées sublimes qui fut le chef de Thomas d'Aquin.

Éminence, vous avez voulu qu'un fils de l'Église de Paris, attaché par des liens bien chers à votre cité, vînt à son tour bégayer l'éloge de celui qui, tour à tour disciple et maître, projeta sur l'école parisienne les feux naissants dont l'éclat devait un jour illuminer le monde. Cet honneur, qui m'accable, est de ceux pourtant qu'on ne refuse pas. L'œuvre du haut enseignement catholique est trop évidemment l'espoir suprême de notre temps et de notre pays pour qu'un serviteur de cette grande cause, fût-il le plus obscur ou le plus impuissant, n'accueille pas avec transport l'occasion de rendre hommage au maître incomparable en qui se personnifie la doctrine sacrée.

Mes frères, je ne viens pas vous raconter la vie de S. Thomas d'Aquin ; je prétends encore moins résumer ici son œuvre et vous faire parcourir les régions diverses de cette prodigieuse synthèse. D'autres avant moi ont accompli cette tâche, et le souvenir d'une voix vénérable et chère, dont cet admirable éloge fut le dernier accent, suffirait à me décourager d'en renouveler l'entreprise.

Ma prétention est plus modeste, mon dessein plus circonscrit; peut-être par ce côté, et à défaut d'autre mérite, ne le trouverez-vous pas moins utile.

Je voudrais, mes frères, étudier quel fut à l'égard des besoins de son temps le rôle du Docteur angélique ; puis, m'inspirant de ses exemples, chercher avec vous comment les organes de la science sacrée doivent comprendre et remplir à l'égard du temps présent une mission à la fois pareille et diverse. Cette tâche déjà, je le sens, dépasse mes forces. Glorieux fils de Dominique, venez à mon secours !

I. — Quand Dieu voulut se consacrer un tabernacle au milieu de son peuple, il discerna Beseleel et l'appela par son nom, nous dit le récit sacré : *vocavit Dominus ex nomini Beseleel* [1]. Et comme Dieu ne trouve jamais une créature digne à l'avance de son choix, mais la fait digne par son choix (*Deus dignos non invenit, sed facit*, dit S. Augustin), après avoir désigné l'artisan du tabernacle, le Seigneur le remplit de son Esprit, il répandit en lui la sagesse, l'intelligence, la science et tous les dons de l'invention et de la mise en œuvre : *implevit que eum Spiritu Dei, sapientia, et intelligentia, et scientia, et omni doctrina, ad excogitandum et faciendum opus*. Tout ce que l'art peut créer au dehors, Dieu en traça le modèle dans la pensée de l'ouvrier : *Quidquid fabre adinveniri potest dedit in corde ejus*.

Le tabernacle de la nouvelle alliance contient des trésors plus précieux. La manne figurative y est remplacée par le vrai pain du ciel ; la verge de Moïse, par la croix rédemptrice ; les tables de la loi de crainte, par la révélation de la loi d'amour.

Ce tabernacle, c'est l'Église ; et la construction n'en est plus à faire. Un artiste plus rempli du Saint-Esprit que Beseleel, le Verbe de Dieu lui-même, en a conçu le plan et exécuté le dessin.

Toutefois, désireux d'associer les hommes à l'honneur d'un si grand ouvrage, le Christ n'a pas voulu le faire tout d'abord si achevé qu'il n'y eût plus rien à y ajouter pour l'embellir. Ainsi, s'agit-il de la sainteté : il en fournit le parfait modèle, il en formule la loi, il en offre les ressources ; puis il attend de la fidélité de ses enfants ce supplément de beauté morale qui doit faire les membres dignes de leur chef. S'agit-il de la doctrine : il en arrête les principes invariables, il en confie le dépôt aux mains sûres et fidèles de son Église, il place sur les lèvres de son Vicaire la sauvegarde infaillible qui éloigne le péril d'erreur, *custodiam ori, ostium circumstantiæ labris* [2] ; puis il attend que le travail des docteurs ait mis en œuvre les éléments rationnels et surnaturels contenus dans la révélation pour élever l'édifice majestueux de la science sacrée. Que dis-je ? Non, le Maître divin n'attend pas ses docteurs, il les suscite ; il les appelle par leur nom, alors qu'ils ne sont pas encore ; il va les chercher dans le néant de l'être et du mérite pour les convier à l'œuvre magistrale qui doit glorifier sa parole et forcer la superbe raison de l'homme à se prosterner devant la magnificence des pensées de Dieu.

A cause de cela, les docteurs sont de tous les temps dans l'Église. Il en faut pour toutes les phases de ce développement qui doit conduire l'humanité croyante à une intelligence toujours

1. Exod. XXXV, 30.
2. Ps. CXL, 3.

plus profonde et plus complète de la révélation : *fides quærens intellectum*. Mais jamais peut-être la nécessité d'un grand docteur ne s'était fait plus vivement sentir qu'au commencement du XIII° siècle.

Alors en effet, et depuis longtemps, l'ère patriotique est close. Les grandes voix qui, à l'Orient et à l'Occident, avaient servi d'organes à la tradition, ont cessé de retentir. Le temps n'est plus où l'interprétation des saintes Écritures donnait lieu à ces larges expositions auxquelles se complaisait le génie souple et abondant des Augustin et des Ambroise, des Basile et des Chrysostôme, des Grégoire et des Léon. L'Église, grâce au labeur de ces géants, a traversé victorieusement les passes difficiles des grandes hérésies. La pensée catholique, clairement dégagée par les docteurs, a trouvé sa formule autorisée et définitive dans les sentences des grands conciles. Mais cette période, qui est pour la vérité chrétienne celle du développement, est, pour la vieille société romaine, celle de la ruine définitive. La barbarie a rompu les digues, elle couvre l'Europe entière ; avant que de ses éléments confus sorte une civilisation nouvelle, il faut traverser une phase ténébreuse, durant laquelle tout dans les écoles se réduit à la répétion monotone de quelques formules sauvées de l'oubli. Ces stériles exercices épuisent l'effort intellectuel, sans que les louables tentatives de Charlemagne réussissent à le porter plus haut. C'est l'ère des grammairiens.

Le X° siècle passe avec ses hontes, l'an mille ne voit pas finir le monde, et voici de toutes parts un renouveau qui s'annonce. Renouveau de l'art que ne contente plus la reproduction des modèles empruntés aux civilisations païennes ; tandis que l'Europe rajeunie se couvre, comme on l'a dit, « d'une robe blanche d'églises » [1], on voit le style roman dessiner partout ses formes discrètes et nobles, gracieuses et pures, et préluder avec bonheur (puisque je parle à Saint Sernin, je devrais dire avec magnificence) aux essais plus hardis qui trouveront leur couronnement dans les splendeurs du gothique. Renouveau de la pensée que le *Trivium* et le *Quadrivium* ne suffisent plus à enchaîner et que les écrits d'Aristote, tirés de l'oubli par les Arabes, précipitent dans les recherches curieuses de la logique et de la métaphysique. Écoutez ce bruit confus qui monte de Paris : c'est le fracas des disputes dont la montagne Sainte-Geneviève, le cloître Notre-Dame et le cloître Saint-Victor se renvoient les échos. Là on se passionne pour ou contre la réalité des universaux ; là on perd de vue les limites qui séparent le dogme révélé des problèmes livrés

1. QUICHERAT. Leçons d'archéologie à l'école des Chartes.

à la libre controverse ; là Roscelin et Abélard apprennent à leurs dépens ce que l'orgueil de l'homme risque à vouloir pénétrer les mystères de Dieu. C'est l'ère des dialecticiens

Certes ce fut un beau réveil de l'esprit humain ; et si l'ardeur de la rercherche, la curiosité hardie, l'éloquence passionnée mise au service de la pensée audacieuse suffisaient à mesurer la valeur intellectuelle d'une époque, peut-être faudrait-il réformer le jugement de l'histoire qui, sans refuser son estime aux efforts inquiets du XIIe siècle, réserve son admiration pour les sereines beautés qu'enfanta le XIIIe. Mais non, mes frères, l'histoire ne s'est pas trompée : chercher n'est pas tout, il faut chercher dans la vraie voie. Et, puisque nous parlons de la science sacrée, introduire dans l'exposition du dogme les méthodes rigoureuses de la dialectique c'était sans doute une œuvre utile et nécessaire ; mais prétendre tout réduire à l'analyse rationnelle, chercher dans Aristote et non pas dans les témoins de la tradition l'interprétation des Écritures, c'était faire évidemment fausse route et exposer la doctrine chrétienne à une altération funeste. Ainsi le dogme maintient en Dieu l'unité de nature et la trinité des personnes ; Roscelin survient, armé des catégories d'Aristote ; il faut que la Trinité se plie aux exigences des prédicaments : c'est l'unité de la nature qui sera compromise. Abélard accourt, muni du même texte : il veut sauver l'unité divine, mais son conceptualisme l'oblige de ramener la distinction des personnes à une distinction de raison. Ainsi encore le dogme garantit sous l'apparence du pain la réalité du corps du Sauveur. Bérenger se présente : il a cherché à concilier la transubstantiation avec l'idée qu'Aristote lui a donnée de la substance, et il n'y a pas réussi. Donc, pour lui, la substance du pain demeure dans le sacrement et la présence du Christ y est purement figurative.

O abus du raisonnement ! Si l'on n'y remédie, c'en est fait de la tradition fidèle qui garde au monde la pure doctrine de Jésus-Christ ! Entendez le cri d'alarme des sentinelles vigilantes. Lanfranc s'indigne, S. Bernard est épouvanté, l'Université de Paris prend peur à son tour, un concile se résout à tarir le mal dans sa source[1], et les écrits d'Aristote sont condamnés.

Hé quoi ! si peu de temps avant Albert le Grand et Thomas d'Aquin ! Quarante ans à peine sépareront le moment où l'Église jette l'anathème au Stagyrite et celui où ses plus grands docteurs l'invoquent et le commentent ! Oui, mes frères, et il n'y a pas de contradiction dans cette conduite. Ce que l'Église condamne

1. Le concile de Paris, tenu en 1210, sous la présidence de Pierre de Corbeil. Depuis le milieu du XIe siècle jusqu'au premier tiers du XIIIe, les saints docteurs, les Universités, les Papes ne cessent de protester contre les écarts de doctrine introduits au nom de l'aristotélisme. En 1231, Grégoire IX renouvelle encore les défenses du concile de Paris.

au XIIe siècle c'est la substitution de la métaphysique personnifiée dans un homme aux témoignages authentiques qui formulent la révélation de Dieu. Ce que l'Eglise approuve et encourage dans l'œuvre scolastique du XIIe siècle, c'est la coordination rationnelle des éléments révélés, puisés aux sources pures de l'Écriture et de la tradition.

Que serait-il arrivé, mes frères, si le mouvement du XII siècle, n'eût pas été ramené dans la vraie voie? Un mal plus profond et plus universel que la Réforme protestante menaçait le christianisme. L'œuvre de Luther était avancée de quatre siècles; celle de Kant peut-être anticipait de six siècles; la société chrétienne redevenait païenne par engouement philosophique, comme elle fut tentée de le devenir plus tard par engouement littéraire, comme elle tend à le devenir aujourd'hui par engouement scientifique. Et ce fléau s'abattait sur l'Église alors que le dogme était bien complet, sans doute, depuis l'âge apostolique; alors que les formules du dogme étaient bien fixées, depuis la période patristique et conciliaire; mais alors aussi que la science du dogme n'était pas encore faite et que le besoin d'une théologie scientifique tourmentait partout à la fois les esprits chercheurs, sans que rien dans l'héritage du passé vînt donner satisfaction à cette exigence légitime.

En vérité le péril était immense et rien ne s'explique mieux que les angoisses d'un saint Bernard devant cette agitation pleine de menaces.

Levez-vous donc, Seigneur, et venez au secours de votre Église!

Vous voyez bien ce qu'il lui faut. Elle a un tabernacle à construire dont le modèle ne s'est vu nulle part. Il faut qu'elle trouve un Beseleel, un homme d'invention et de mise en œuvre: *ad excogitandum et faciendum opus*. Ou plutôt, Seigneur, il faut que vous le trouviez pour elle. Et parce que votre manière à vous de trouver vos instruments c'est de les faire, il faut, ô Christ béni, que vous prépariez quelque part l'artisan choisi, l'architecte prédestiné de la grande synthèse catholique. Il faut que vous versiez abondamment dans son âme l'Esprit de Dieu, car il s'agit de réformer par lui l'esprit de l'homme. *Implevitque eum Spiritu Dei* [1]. Il faut que vous le fassiez humble, car il s'agit de guérir les maux de l'orgueil, et que quand l'orgueil va jusqu'à la folie, l'humilité seule donne la sagesse : *et sapientia*. Il faut cependant que vous le fassiez puissant par le génie, car il n'est pas question de réduire la raison au silence, mais de redresser sa voie et d'agrandir ses horizons : *et intelligentia*. Il faut encore que vous l'enrichissiez d'un trésor de savoir, car pour coordonner en un

(1) *Exod.* loc. cit.

vaste système toutes les pensées de l'homme et toute la révélation de Dieu, il est nécessaire d'avoir parcouru le cercle entier des connaissances acquises : *et scientia*. A ce prix seulement l'homme que votre Eglise attend, pourra dessiner et bâtir l'édifice complet de la science sacrée : *et omni doctrina*.

Mais qu'ai-je fait, mes frères? Je voulais seulement indiquer à l'avance les exigences d'un grand rôle, et malgré moi c'est un portrait que je viens de peindre. La sainteté qui fait deborder Dieu dans le vase trop étroit d'un cœur d'homme, l'humilité qui entraîne le fils d'un puissant seigneur à fuir le château paternel pour cacher sous la robe du Frère Prêcheur sa noblesse et ses charmes ; la sagesse, la sûreté presque infaillible du bon sens accompagnant la raison dans ses explorations les plus hardies et la préservant des écueils ; le respect de la tradiction s'alliant à la passion de la recherche et rattachant à l'autorité des Pères de l'Eglise les conclusions de la scolastique ; l'érudition ajoutant à la puissance du génie et l'empêchant de s'absorber dans l'isolement de ses pensées : ne sont-ce pas là les traits principaux qui serviraient à esquisser l'image du Docteur angélique ? Tel le XIIIe siècle l'a connu, maître à vingt-cinq ans et terminant à quarante-neuf la carrière la plus pleine qu'ait jamais fournie une vie d'homme. Tel les siècles suivants l'ont contemplé dans la lumière grandissante d'une gloire qui est devenue celle de la vérité catholique et celle de l'esprit humain. Tel l'Eglise l'a proclamé, lorsque l'auguste assemblée de Trente, pour présider à ses luttes contre l'erreur, plaçait en face de la sainte Bible la Somme théologique de Thomas d'Aquin.

O Dominique ! aviez-vous entrevu cet avenir quand vous fondiez l'Ordre des Frères Prêcheurs ? Vous pensiez surtout à ce pauvre peuple abusé par l'hérésie albigeoise, à cette société chrétienne gâtée par le plaisir et par le relâchement de la discipline. En un mot, vous vouliez donner à l'Eglise de Jésus-Christ des apôtres. Dieu a reçu votre offrande, mais en y ajoutant un nouveau prix. L'Eglise a besoin d'apôtres dans tous les temps : il est des heures de sa vie militante où elle ne peut être sauvée que par les docteurs. Et quel docteur servit jamais sa cause comme le maître sublime que vous lui avez légué ?

Lorsque S. Dominique et S. François se rencontrèrent à Rome dans cet embrassement fraternel qu'a immortalisé le pinceau du moine de Fiésole, Innocent III hésita d'abord à consacrer leur double entreprise. Mais un songe lui montra la basilique du Latran secouée par un tremblement de terre et soutenue seulement par deux colonnes que rien ne pouvait ébranler ; et il lui fut dit intérieurement que ces deux appuis de l'Eglise seraient l'ordre des Mineurs et celui des Prêcheurs. Alors, sans plus tar-

der, il donna aux projets des deux saints fondateurs la sanction apostolique.

Et les deux armées des pauvres de Jésus-Christ ont commence leur marche à travers l'histoire, l'une représentant surtout la folie de la croix, l'autre la sagesse de l'Évangile, toutes deux néanmoins échangeant continuellement leurs mérites et leurs gloires au service du même maître. Ah! s'il m'était permis d'introduire une variante dans l'interprétation du songe d'Innocent III, je dirais que ces deux colonnes symbolisent la sainteté et la science. Voilà les appuis de l'Église. Elle ne peut se passer d'aucun de ces deux soutiens. La sainteté sans la science ne lui permettrait pas de remplir tout son rôle ici-bas. La science sans la sainteté la laisserait encore bien plus loin du but qu'elle poursuit. Parce que vous avez réuni sur votre front à la couronne du génie l'auréole de la sainteté, à cause de cela, ô Thomas! vous valez à vous seul les deux colonnes du temple; et l'Église reconnaissante fait écho à la parole du Sauveur proclamant que vous l'avez bien servi : *Bene scripsisti de me, Thoma!*

II. — S. Thomas à bien rempli sa tâche; mais l'œuvre qu'il a faite se recommence toujours. Et puisque j'ai l'honneur de parler devant un prince de l'Église, devant les pasteurs du peuple, devant les maîtres de la doctrine, c'est à dire devant tous ceux qui ont le soin des âmes et de la vérité: puisque je viens ici comme l'humble délégué de cette Église et de cette Ecole de Paris qui rayonne encore, après six siècles, d'un reflet de gloire emprunté à Thomas d'Aquin, j'ai le droit, mes frères, j'ai le devoir de déterminer ce que sera notre tâche à nous-mêmes, quel rôle nous avons à remplir à l'égard de la science de notre temps.

Mais ne craignez pas que cette recherche nécessaire m'entraîne loin du grand souvenir qui nous rassemble. Non, car notre rôle ne m'apparaît pas séparable de l'œuvre du maître que nous honorons aujourd'hui. Nous n'acquitterons pleinement notre dette envers le temps présent que si, les yeux fixés sur le docteur angélique, nous nous montrons tour à tour ses disciples et ses imitateurs.

Ses disciples avant tout. Certes, il y a là déjà de quoi défrayer notre ambition studieuse. Et plût à Dieu que le culte d'un tel maître n'eût jamais connu d'éclipse parmi nous! Hélas! faut-il l'avouer? une interruption déplorable est venue couper la tradition des écoles catholiques. « Otez Thomas, disait Luther, et je renverserai toute l'Église. » Qui le croirait? Il s'est trouvé des catholiques pour seconder le vœu de Luther. On a ôté Thomas, sinon de la théologie qui est pleine de lui, du moins de la philosophie qui gardait la clé de sa doctrine. Un puissant

esprit a eu cette audace ; il n'a point vu de péril à tout faire dater de lui-même, et les dépositaires de la tradition parmi nous l'ont laissé faire. Bossuet, si sévère pour les hardiesses de certains théologiens catholiques, n'a d'abord que des complaisances pour la révolution cartésienne, dont il saura plus tard entrevoir et prédire les funestes conséquences. Après lui, un mouvement irrésistible entraîne la philosophie dans le courant nouveau. Un divorce étrange s'opère entre la métaphysique et la science du dogme. La première s'enfonce de plus en plus dans les voies aventureuses d'où elle ne pourra plus sortir que par des issues d'erreur, sacrifiant une vérité à l'autre, faute de pouvoir les mettre d'accord, niant la matière pour maintenir les droits de l'esprit ou niant l'esprit pour pour assurer la réalité de la matière ; ôtant à la raison sa force pour faire régner l'autorité, ou faisant du mépris de toute autorité une condition d'existence pour la raison. Et tandis que la philosophie s'égare de la sorte, la théologie, gardant sa direction première, continue de dicter des formules dont ses adeptes semblent avoir perdu le sens. De là, pour la science sacrée, un affaiblissement croissant, qui va bientôt jusqu'à l'annulation totale. Le mouvement philosophique, le mouvement scientifique s'accomplissent en dehors de l'Église; la culture théologique est confinée dans une région fermée où elle produit des fruits médiocres et n'où ne rayonne au dehors aucune influence directrice. Une sorte d'accord tacite s'établit entre les représentants de l'orthodoxie et les organes les moins compromis de la philosophie séparée, pour délimiter un terrain commun, sur lequel les uns pourront construire le temple du dogme, les autres l'édifice de la religion naturelle. Mais bientôt ce spiritualisme infirme est assiégé par des ennemis inattendus ; les négations scientifiques élargissent tous les jours les brèches ouvertes dans ses remparts. Les tenants de l'éclectisme entrent en pourparlers avec l'ennemi ; hier ils lui livraient la personnalité de Dieu, aujourd'hui ils lui abandonnent la réalité des corps, demain ils lui sacrifieront la substantialité de l'âme. Et les croyants éperdus se retournent vers les maîtres de leurs jeunes années pour demander des forces contre l'envahisseur Vain espoir ! Ce ne sont ni les Descartes ni les Malebranche qui protégeront la raison humaine contre les attaques du positivisme, ou qui sauveront le dogme chrétien du naufrage de la raison. Que faire alors? Faut-il capituler, comme ont fait les philosophes? Mais nous gardons la doctrine révélée : c'est une citadelle qu'on ne rend jamais !

Ecoutez, écoutez ! La voix de Pierre a retenti. Il était temps qu'elle se fît entendre. La France chrétienne s'était trop longtemps déshabituée de la suivre. Et que de malheurs elle se fût

épargnés si elle s'y fût montrée plus attentive ! Notre siècle qui a vu se dérouler les conséquences fatales des erreurs accumulées par le siècle précédant, est aussi, disons-le à son honneur, l'âge des grandes réparations. Ce mélange d'opinions erronées et de dispositions défiantes, qui, sans jamais séparer du Saint Siège l'Eglise de France, ralentissait néanmoins les communications du chef aux membres, a disparu dans un concert de foi, de docilité, de confiance et de dévouement. S'agit-il de rappeler à une génération ivre de liberté les principes qu'aucune société ne peut méconnaître sans périr, la parole de Pie IX suffira à triompher des préjugés les plus tenaces et des plus généreuses illusions. S'agit-il de ramener la philosophie chrétienne dans sa vraie voie, la parole de Léon XIII achèvera de désabuser ceux que fascinait encore le préjugé cartésien, ce gallicanisme de la raison, et rendra au mouvement de la pensée catholique son orientation véritable, en lui montrant son guide dans la personne de S. Thomas d'Aquin.

Et nous voici maintenant à vos pieds, ô Maître de la doctrine! Dociles à l'appel du grand Pontife qui a restauré votre hégémonie dans les écoles catholiques, nous venons nous déclarer ouvertement et sincèrement vos disciples. Nous avons éprouvé toutes les bases nouvelles qu'on a voulu donner au savoir, et nous les avons trouvées chancelantes. Après bien des explorations inutiles, bien des essais infructueux, nous avons tardivement retrouvé le fondement solide cimenté par vos robustes mains. C'est sur ce roc que nous voulons bâtir et nous ne permettrons plus qu'on nous en sépare. *Attendite ad petram undè excisi estis et ad cavernam laci de qua præcisi estis* [1].

Disciples de S. Thomas, Messieurs, nous le sommes, nous le serons toujours. Mais ce rôle n'épuise pas nos devoirs ; il faut que nous soyons aussi ses imitateurs.

Peut-être n'apercevez-vous pas tout d'abord la différence qui sépare ces deux rôles : elle est profonde pourtant. Le disciple s'approprie l'enseignement du maître ; l'imitateur reproduit l'effort personnel qui a conduit le maître à la conquête de sa doctrine. Le disciple apprendra ce que S. Thomas savait ; l'imitateur s'inspirera de son exemple et se servira de ses procédés pour découvrir des vérités nouvelles.

Est-ce manquer de respect au Docteur angélique que d'annoncer la prétention d'ajouter à son trésor ? Non, mes frères, car c'est tenter ce qu'il n'eût pas manqué de faire s'il eût vécu au milieu de nous. Est-ce du moins céder à une présomption téméraire ? Non encore, car ce n'est pas nous mettre au dessus du maître, c'est le suivre de loin dans une voie où son génie créateur nous

1. Is. LI, 1.

a précédés. Quand on considère ce que l'Ange de l'école a su accomplir dans cette pénurie de ressources, dans cet isolement de la pensée, avec des documents tronqués, des manuscrits imparfaits, sans aucun de ces secours qui facilitent aujourd'hui la recherche ; collections d'auteurs, éditions critiques, répertoires et compilations de toute sorte ; — voilà pour l'œuvre de l'érudit ; — dans cet état rudimentaire des sciences naturelles, avec le concours périlleux et trompeur qu'une physique sans réalité apportait à la métaphysique, — voilà pour l'œuvre du philosophe ; — on demeure confondu devant l'immensité du labeur et l'étonnante valeur du résultat. On se demande comment un chercheur si dépourvu a pu trouver tant de choses, comment un observateur si mal secondé a pu serrer de si près la nature ; et là ne s'arrête même pas notre surprise. On admire ce théologien qui a su puiser dans quelques écrits mêlés le pur esprit de la tradition catholique, à ce point qu'aujourd'hui encore il n'est guère de question dogmatique qui ne rencontre sa solution dans un article de S. Thomas. Mais surtout on regarde avec stupéfaction ce penseur du moyen-âge qui a pu du même coup adapter au spiritualisme chrétien la grandiose conception d'Aristote sur la hiérarchie de l'être et préparer, six siècles d'avance, le terrain de la conciliation entre la métaphysique et les sciences.

Mais plus S. Thomas nous paraît supérieur à son temps par le parti qu'il a tiré des plus pauvres ressources, plus il devient évident pour nous que, placé dans les conditions privilégiées qui nous sont faites, il eût porté beaucoup plus haut l'effort de son génie. Dès lors, quand nous voulons appeler sur nos travaux son patronage, nous n'avons pas le droit de nous borner à répéter des formules dont quelques unes peut-être ne contenteraient plus aujourd'hui leur immortel auteur. Ce serait abdiquer l'autonomie de notre pensée ; et S. Thomas ne se sentirait pas dignement honoré par un culte servile. S'essayer à le continuer, c'est le glorifier encore ; et s'il ne dépend pas de nous de lui ressembler par le génie, nous pouvons et nous devons lui emprunter sa méthode. Tout apprendre, tout exploiter, chercher dans l'étude des faits la trace idéale qui mène aux principes, tel fut le procédé du maître : fermer après lui l'ère de la recherche, tenir pour non avenues les découvertes accumulées par l'esprit humain depuis des siècles, ou croire que ces réalités, ignorées de nos pères, n'ont rien à voir soit avec la science du dogme, soit avec cette synthèse des sciences qui s'appelle la philosophie, c'est faire le contraire de ce qu'il a fait de son temps, le contraire surtout de ce qu'il eût fait à notre place, et c'est là une étrange façon de nous déclarer ses disciples.

Nous avons vu à travers quels périls le XIIe siècle avait tenté

la synthèse catholique, avec quel bonheur le XIIIe siècle l'a réalisée par l'organe de Thomas d'Aquin. Dira-t-on que le besoin de synthèse ne se fasse plus sentir aujourd'hui? Mais ce besoin est de tous les temps; c'est une loi de l'esprit humain. Quoi! depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, l'humanité est en travail; on a renouvelé l'histoire; on a frappé le roc du passé et l'on a fait jaillir des souvenirs ignorés. On a créé (le mot n'est pas trop fort) la science de la nature, de ses lois, de ses forces; et il n'y aurait rien à faire pour ramener à l'unité tous ces éléments épars? Mais d'avance cela n'est pas possible. Et je défie qu'à la question ainsi posée on ose faire une réponse négative.

Non, l'effort nouveau n'est pas inutile; mais ce qu'on peut dire avec vérité, c'est que, en devenant chaque jour plus nécessaire, il ne cesse de devenir plus malaisé. S. Thomas a triomphé d'une difficulté énorme: la pauvreté des documents; nous succombons sous le poids d'une difficulté qui n'est pas moindre: l'immensité de nos richesses.

Je le sais. Mais qu'importe? Il ne dépendait pas de S. Thomas d'être riche; il ne dépend pas de nous d'être pauvres. Il n'a consulté que le besoin de l'Église et des âmes, et avec des matériaux imparfaits il a construit un splendide édifice. Inspirons-nous des mêmes nécessités et mettons la main à une œuvre pareille.

La théologie nous attend. Connaissant mieux l'histoire et les documents de la tradition, nous sommes mieux placés pour suivre les phases que parcourt, dans l'intégrité permanente de la doctrine révélée, le développement scientifique du dogme. Nous n'avons pas le droit de laisser à nos ennemis le champ libre pour travestir nos origines et pour ruiner notre foi, en racontant à leur manière comment elle s'est formée.

L'exégèse biblique nous attend. Autrefois la Bible était regardée comme le plus ancien des livres, et l'on ne savait rien de l'antique Orient que ce qu'elle en raconte en passant. Aujourd'hui l'Égypte et la Chaldée livrent les secrets de leurs monuments enfouis. L'orthodoxie, sans rien abandonner de son domaine, sent le besoin de changer sa ligne de défense. Nous n'avons pas le droit de laisser tourner contre nous une science nouvelle, qui peut bien déconcerter certaines conceptions vieillies, mais qui ne rencontre sur son chemin aucun enseignement de l'Église pour lui barrer le passage, et qu'il dépend de nous de faire servir au triomphe de la vérité révélée.

L'apologétique chrétienne nous attend. Elle aussi est contrainte de faire front à de nouveaux ennemis. Autrefois on ne contestait guère que la religion des Hébreux gardât le dépôt des traditions primitives; dès lors tout ce qui, dans les religions anciennes,

apparaissait conforme aux enseignements de Moïse, semblait un emprunt fait par le paganisme aux sources d'où dérivent nos croyances. Aujourd'hui on veut appliquer à l'histoire des formes religieuses la prétendue loi de l'évolution. L'esprit humain serait un fond uniforme sur lequel le génie des différents âges et des peuples divers viendrait broder la variété des dogmes, sans qu'aucun d'eux puisse prétendre plutôt qu'un autre à une origine divine. Partout donc où l'on signale une analogie entre les fausses religions et les véritables, nos adversaires triomphent; et ce que nous avons à leur montrer, c'est surtout le caractère inimitable et transcendant de la doctrine révélée.

La philosophie nous attend. Descartes l'a isolée de l'expérience. Les modernes continuent de l'éloigner de la réalité par l'idéalisme, et ne savent l'y ramener que par le matérialisme. S. Thomas, je l'ai dit, garde le terrain vrai de la rencontre entre la métaphysique et la science de l'univers. Encore est-il qu'il faut nous approprier les connaissances positives sans lesquelles tout essai de synthèse rationnelle n'obtiendra qu'un accueil dédaigneux de la part des hommes familiers avec les faits.

Voilà, messieurs, notre tâche. Mais, me direz-vous, où sera le géant de taille à l'entreprendre?

Si Dieu nous rendait un S. Thomas, nous pourrions espérer de voir paraître un jour la somme théologique et philosophique du XIXe siècle. C'est le propre des génies de premier ordre de ramener à l'unité la diversité presque infinie des données positives.

Mais Dieu seul allume où il lui plaît la flamme du génie. Et il le fait rarement sans avoir préparé un si grand ouvrage.

S. Thomas lui-même n'est pas apparu comme un météore isolé au milieu de son siècle. L'activité intellectuelle du XIIe siècle avait enfanté les grandes écoles. Les écoles à leur tour avaient produit les grands maîtres. Quand Thomas se leva, Pierre Lombard, se survivant dans son œuvre, tenait déjà ce sceptre des sentences qu'il a gardé pendant tant de siècles; Alexandre de Halès avait porté bien haut la gloire scientifique de l'école franciscaine; Albert le Grand jouissait d'une renommée qui ne permettait à personne de supposer qu'un de ses disciples pût jamais la faire pâlir. Thomas est venu, et de tous les travaux de ses devanciers il a fait comme le socle du monument que Dieu lui réservait d'élever à la doctrine sacrée.

Eh bien, mes frères, Dieu nous destine-t-il un géant des temps nouveaux pour renouveler, en l'adaptant aux besoins de notre âge, l'œuvre du Docteur angélique? Je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est qu'il nous demande de travailler comme pour préparer sa venue.

Nos richesses nous acccablent? Mais qui oblige chacun de nous d'embrasser toute la tâche? Et ne voyez-vous pas naître et grandir autour de vous ces institutions divinement désignées pour distribuer entre leurs membres les éléments variés de ce labeur? Les Universités catholiques! Voilà les instruments que la Provinence a choisis pour rendre possible l'œuvre nécessaire de la synthèse catholique!

Là seulement la vérité peut être poursuivie en même temps dans toutes les voies; là les aptitudes et les vocations décident des recherches, là les connaissances les plus variées s'appuient et se fécondent entre elles. Là s'accumulent les instruments de travail, les procédés d'investigation, les traditions scientifiques. Et parce que cette science multiple et chercheuse, hardie et sincère, naît, grandit et se perfectionne dans un milieu chrétien; parce que les maîtres qui la distribuent, les disciples qui la reçoivent, les savants qui la font progresser, sont des croyants fidèles; parce que c'est l'Église qui a provoqué, encouragé, béni la création de ces foyers scientifiques, à cause de cela il nous est permis de saluer dans les débuts modestes de ce haut enseignement catholique l'aurore des grandes clartés que Dieu s'apprête à faire lever sur notre temps.

Ah! vous vous demandez pourquoi ces œuvres difficiles sont nées à notre époque troublée, parmi les luttes qui semblent contraster avec les préoccupations sereines du haut savoir! Pourquoi ces œuvres coûteuses viennent prélever sur votre générosité de nouveaux tributs à l'heure où tant de charges vous accablent? Mes frères, Dieu sait ce qu'il fait! Plus tôt, c'eût été trop tôt: le renouvellement des connaissances n'était qu'au début. Plus tard ce serait trop tard: la synthèse des sciences serait faite sans nous, et à cause de cela elle serait faite contre Dieu. Mais maintenant c'est l'heure: Catholiques, debout! A la voix de vos pasteurs, à la voix du Pontife suprême, vous vous armerez pour tous les combats: ici sur le terrain de l'école populaire, là sur celui de la charité, ailleurs dans le domaine du culte public, un peu plus loin sur le théâtre des intérêts sociaux, partout où il y a une vérité à professer, un droit à protéger, une liberté à défendre. C'est bien, c'est votre devoir; mais ce n'est pas tout votre devoir, et, dussé-je vous paraître ou paradoxal ou intéressé dans mon ardeur à plaider une cause qui me touche de trop près, je dirai ma pensée tout entière: ces œuvres salutaires et saintes ne sont pas l'élément principal de l'action catholique de nos jours. Avant tout il faut que Dieu règne, que Jésus-Christ soit connu, aimé, servi. Donc avant tout il faut que la foi soit sauvée, la foi qui nous apprend à connaître Dieu et à aimer Jésus-Christ. Eh bien, mes frères, la foi est menacée. Par qui? Par la politique?

Non, la politique peut faire souffrir les croyants, elle ne peut pas tuer la croyance. La foi est mise en péril surtout par la haute science. Donc il ne suffit pas de la défendre par la charité ou par l'enseignement populaire. On empoisonne les âmes avec la science athée; le monde cherche de la science chrétienne; il vous en demande, c'est le pain des intelligences : *parvuli petierunt panem*. Voulez-vous qu'on vous reproche un jour de le leur avoir refusé ? *Et non erat qui frangeret eis* [1].

Mes frères, aviez-vous compris de la sorte nos Universités catholiques ? Vous y aviez vu peut-être une tentative honnête pour répéter, avec plus de garanties contre l'erreur, les leçons des savants qui ne partagent pas nos croyances. Vous y aviez vu encore une protection pour la jeunesse chrétienne à travers cette crise périlleuse qui l'attend à l'issue des premières études. Nos Universités sont bien cela; mais elles sont quelque chose d'infiniment plus grand. Elles sont les officines de cette grande élaboration d'où doit sortir une synthèse scientifique et chrétienne, destinée à soumettre à Dieu la science et à glorifier la foi. A ce titre, elles tiennent aux plus chères espérances de l'Église, et je m'explique par là la sollicitude qu'elles lui inspirent; ce que je ne m'expliquerais pas ce serait de la part des enfants de l'Église un refroidissement de zèle pour les soutenir et les diriger jusqu'au terme de leurs glorieuses destinées.

O S. Thomas ! nous allons porter en un triomphal cortège ce chef auguste, qui fut le vase de vos pensées, les restes de ce corps vénérable qu'anima votre grande âme. Du haut du ciel à votre tour, jetez les yeux sur d'autres restes ! Voyez les débris des grandes écoles catholiques qui retentirent autrefois de vos accents immortels. Que sont devenues les Universités de l'Église ? Les orages du passé les ont renversées. Ces grands corps vivants sont tombés en poussière. Mais l'Esprit de Dieu sait ranimer la cendre et rendre aux ossements desséchés le mouvement et la vie. O Maître, rallumez les foyers de la science catholique ! Multipliez parmi nous vos disciples. Suscitez-vous des imitateurs. Faites plus, si Dieu le permet : venez, venez revivre dans un autre vous-même pour faire triompher sur la terre la vérité qui règne aux cieux. *Amen.*

1. Thren. IV, 4.

DISCOURS INÉDITS

DE

Mgr DE LA BOUILLERIE[1]

L'ANGE DE LA FAMILLE

Chapelle de Lathan, 20 septembre 1875.

Voici une pieuse et douce pensée qui a été conçue par l'un de nous, mais à laquelle nous avons tous donné notre assentiment et notre suffrage. C'est elle qui va donner lieu à cette touchante cérémonie et je voudrais en peu de mots essayer de vous en expliquer le sens.

Chaque fois que la divine Providence nous permet de passer quelques jours ensemble, nous goûtons avec un bonheur infini le charme de ces réunions intimes..... les absents, ceux que la mort nous a ravis et ceux que d'autres devoirs retiennent éloignés de nous sont notre unique chagrin.

Notre famille fortement unie, me semble comme une petite tribu marchant dans une même voie, tous la main dans la main; les forts soutenant les faibles, les aînés servant de guides aux plus jeunes; du reste mêmes sentiments, mêmes pensées, mêmes espérances, mêmes craintes, mêmes tristesses et mêmes joies; un même esprit, un même cœur, une même âme..... C'est vraiment pour nous que le Psalmiste a écrit cette parole : « Il est bon, il est doux pour les frères d'habiter sous le même toit. »

Ce serait peu toutefois de constater l'union, si l'on ne se rendait compte de la cause.— Cette cause, quelle est-elle? Est-ce seulement la parenté qui nous lie? Hélas! en ces jours où nous sommes et où je ne sais quel universel dissolvant brise les liens les plus sacrés, ceux mêmes de la famille ne sont plus respectés et

1. Avant que Mgr de la Bouillerie ne fût transféré de Carcassonne à Bordeaux, le vénéré prélat voulut bien autoriser le directeur des *Orateurs sacrés contemporains* à recueillir et à publier, en trois beaux volumes in-8°, l'ensemble de ses œuvres oratoires et pastorales. Cette publication rencontra, dans l'épiscopat et le clergé de France, la faveur la plus marquée. Mais, on nous a souvent exprimé le regret qu'elle ne fût pas complétée par les quelques discours de Mgr de la Bouillerie, qui ont été recueillis à Bordeaux. Nous en ferons suivre la série, d'un discours également inédit que l'abbé de la Bouillerie, alors vicaire-général de Mgr Sibour, prononça, à Paris, dans l'église de S. Roch, le 3 février 1854.

c'est souvent au sein des familles qu'on rencontre les plus douloureuses divisions..... Non, la cause est plus haut : en principe, quand on essaie d'expliquer ce qui en ce monde est fort, ce qui est durable, ce qui résiste à tout, il faut chercher plus haut que le monde de la nature, il faut s'élever jusqu'au monde de la grâce. — Le vrai lien des familles qui est aussi le lien de la nôtre c'est le Père qui est dans les cieux, c'est Jésus-Christ le premier-né entre les frères : *primogenitus inter fratres*, ou si vous voulez que j'exprime en d'autres termes la même pensée, ce qui nous unit étroitement entre nous, c'est une même vérité et un même amour.

Une même vérité : Si nos sentiments sont les mêmes, c'est que nos principes sont les mêmes ; nous ne sommes pas seulement chrétiens par le nom et par le baptême, nous affirmons hautement notre foi et notre vie catholique ; le Credo que nous professons est celui de notre immortel Pie IX, voilà la base de nos jugements et de nos opinions sur toutes choses, et, comme cette base est de Pierre, nos opinions et nos jugements sont fermes, solides, indestructibles comme la pierre.

C'est aussi cette même vérité qui nous conduit à un même amour ; mais tandis que nous demandons la vérité à la Chaire infaillible de Pierre, nous puisons un même amour à sa source la plus vraie et la plus féconde : dans le cœur même de Jésus-Christ.

Oui, c'est le cœur de Jésus-Christ qui fait qu'on s'aime ! On s'imagine souvent qu'on se suffit à soi-même pour s'aimer entre soi ; cela est faux. — On ne s'aime fortement et invinciblement que dans le cœur de Jésus-Christ. — C'est le cœur de Jésus-Christ qui nous apprend à tous l'amour de charité, le plus vrai et le plus pur des amours ; c'est lui qui nous inspire cette indulgence, cette condescendance, cette égalité de caractère et d'humeur qui deviennent pour une famille chrétienne la garantie du bonheur et de la paix.

Eh bien, maintenant, je viens à la pensée qui fait l'objet de cette cérémonie : Ç'a été de nous consacrer tous, *comme famille*, au cœur de Jésus-Christ..... et le mode qu'on a choisi pour réaliser cette pensée me parait on ne peut plus heureux. Cet ange que je vais bénir sera, si vous le voulez, l'ange de la famille, et l'encens qu'il fera fumer vers Dieu n'est autre que l'acte même de notre Consécration.....

Ah ! si jamais j'ai été heureux d'exercer au milieu de vous cette sorte de pontificat de famille que la Providence m'a confié, c'est maintenant surtout que je remplis avec joie cette charge bénie ! Combien de fois déjà j'ai accompli près de vous mon ministère sacré..... Que d'unions j'ai bénies, qui, en multipliant la

famille, lui ont apporté une sève nouvelle de vertus aimables et de force chrétienne..... Que d'enfants j'ai baptisés qui maintenant s'élèvent autour de nous comme des grappes mûrissantes autour du même cep, qui, sous l'œil des aïeuls, des pères et des mères, grandissent en sagesse et en grâce, qui sont aujourd'hui la joie, qui seront l'avenir de la famille.

Mais mon ministère près d'elle est aujourd'hui bien plus auguste : Je vous confie au cœur de Jésus-Christ et ainsi je resserre étroitement tous les liens de la famille..... Je vous le disais, nous sommes en un temps où tout se dissout et tout se brise, il faut que cette famille demeure ce qu'elle est, en un temps où nulle part on ne sait plus s'aimer et s'entendre, il faut que toujours ici l'on s'entende et l'on s'aime.....

Puisse cette consécration de nos cœurs se prolonger d'âge en âge, de générations en générations, l'encensoir de l'ange sera, si vous le voulez, l'emblême et le symbole de nos vœux ; tant que le feu et l'encens demeurent dans l'encensoir, l'encens fume et monte vers le ciel. Ici le feu c'est le cœur de Jésus-Christ ; l'encens c'est notre cœur, le cœur de tous ceux qui, après nous seront les membres de la famille..... L'encens fumera toujours et il ne cessera jamais de s'élever vers Dieu !

LA CHAPELLE DOMESTIQUE[1]

Une chapelle domestique nous rappelle le souvenir de la maison de Béthanie où le Seigneur daigna visiter les deux sœurs Marie et Marthe. Il ne vient que pour être seul ; et c'est aussi sur elles qu'il répand, par sa présence, les grâces les plus abondantes. Tout ici, entre Jésus-Christ et les deux sœurs, se passe dans le secret de l'intimité la plus douce et la plus sainte.

Il n'en est point ainsi, lorsque le Sauveur se propose d'instituer, pour le monde entier, le sacrement de l'Eucharistie. Il envoie par avance deux de ses disciples, comme le prince députe ses ambassadeurs pour une affaire de haute importance. Il leur indique celui dans la maison duquel il devra célébrer la Pâque : et il leur dicte le langage qu'ils devront tenir à cet homme : « Le maître nous charge de vous dire, *magister dixit*, quel est le

1. Par Monseigneur de la Bouillerie

lieu que vous lui préparerez pour célébrer la Pâque avec ses disciples. » Et aussitôt le père de famille montre à ceux-ci une salle d'une vaste étendue et pompeusement parée : *cœnaculum magnum, stratum.* Jésus-Christ entre, suivi de ses apôtres qui représentent, en ce moment, l'Église, ou plutôt l'univers chrétien tout entier. Il y entre avec les bons, il y entre avec celui qui est méchant, *sumunt boni, sumunt mali*, et pour tous, il institue le divin sacrement de son amour.

La maison de Béthanie est le symbole d'une chapelle domestique, le cénacle est la figure de nos temples.

Certes, voici deux conduites très distinctes tenues par le Sauveur : et celles-ci, à leur tour, révèlent deux pensées diverses : une pensée intime qui se rapporte à quelques âmes choisies, une pensée générale qui a pour objet le monde entier.

Mais pourquoi ces deux conduites et ces pensées diverses? Il me semble qu'elles sont merveilleusement indiquées par deux paroles de l'apôtre saint Paul ; d'une part, l'apôtre nous dit : « Jésus-Christ a aimé son Église et il s'est donné tout entier à elle ; *Christus dilexit ecclesiam et tradidit semetipsum pro eâ.* » Et d'autre part, le même apôtre se tient à lui-même ce langage : « Jésus-Christ m'a aimé moi-même et s'est donné tout entier à moi : *Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* » Voici, ce me semble, un double amour du Sauveur et qui n'est pourtant qu'un même amour. Il aime son Église toute entière, mais aucune âme, dans cet amour d'ensemble, n'est perdue, oubliée, absorbée. Jésus-Christ aime chacun de nous du même amour qu'il aime l'Église : *Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Or, voici ce qu'il nous montre admirablement, soit dans nos temples, soit dans le sanctuaire d'une chapelle privée. Dans nos temples, il est tout à tous, dans une chapelle privée, il est tout à chacune des âmes qu'il s'est choisies. Dans nos temples, un autel élevé et qui est à la vue de tous, un vaste tabernacle pour nourrir tous ceux qui ont faim : *Dat escam esurientibus.* Là, une chaire du haut de laquelle le pasteur distribue à tous la parole de Dieu. Là enfin, le tribunal sacré de la divine miséricorde où les pécheurs obtiennent le pardon... Dans une chapelle privée, un autel modeste et un tabernacle qui suffit pour nourrir du pain sacré les âmes qui habitent sous le toit de la maison. Là, il n'y a ni chaire, ni tribunal de la pénitence ; c'est Jésus-Christ lui-même qui parle intimement à des cœurs qui lui sont chers, et c'est lui qui, par les douces impressions de sa grâce, purifie de plus en plus les consciences

Mais maintenant, pourquoi cette si haute faveur d'une chapelle privée accordée à de telles âmes et non pas à telles autres? Il faut ici, premièrement, répondre que c'est le secret de Dieu,

comme toutes les grâces privilégiées que nous recevons sont toujours le secret de Dieu, et il est nécessaire d'invoquer la grande parole de l'apôtre S. Paul : « O profondeur des divins conseils : *ô altitudo !* »

J'ajouterai cependant que, autant que nos pensées peuvent scruter les secrets de Dieu, on peut dire qu'à l'égard de ceux qui la reçoivent, la faveur d'une chapelle privée est à la fois une récompense que le Seigneur accorde et une dette qu'il impose.

Une récompense que le Seigneur accorde. Et ici, nous serons d'accord pour dire qu'il a voulu rémunérer une piété exemplaire et toujours prête à toutes les bonnes œuvres, un zèle ardent pour les intérêts de son Église et cette vertu chrétienne, la plus difficile de toutes, une résignation absolue à la souffrance que le Seigneur envoie.

Mais, en même temps qu'une récompense, la faveur d'une chapelle privée est une dette que Jésus-Christ impose. Quelle dette? Souvenons-nous de la parabole des talents. Toute faveur du ciel est un talent et il n'est pas un talent seul qu'on ne doive chercher à faire fructifier. Or, quel fruit peut attendre le Sauveur de la chapelle privée qu'il accorde?

Revenons, si vous le voulez bien, à la maison de Béthanie dont je vous parlais en commençant. Là, les deux sœurs reçoivent Jésus-Christ, et certes ces deux âmes sont admirablement disposées. Mais qui dira que Marie, déjà si aimante, en priant aux pieds du Sauveur, n'ait pas senti s'allumer davantage le feu de son amour? *In meditatione meâ exardescet ignis,* et qui dira que Marthe, déjà si ardente pour le servir, n'ait point aussitôt corrigé en elle les petits défauts d'agitation et de trouble que le Sauveur lui avait reprochés.

Voilà l'exemple qu'il faut suivre. Une âme vraiment chrétienne, et c'est là sa dignité et sa gloire, une âme vraiment chrétienne doit être, tout à la fois, les deux sœurs, Marie et Marthe : Marie, par la prière et par l'amour ; Marthe, par le zèle et par les œuvres..... O Marie ! ô Marthe ! ô pur amour du cœur ! ô énergique activité du zèle ! ô douce contemplation aux pieds du Sauveur ! ô sainte ardeur pour toutes les œuvres que Jésus-Christ impose ! O Marie ! ô Marthe ! vous qui êtes vraiment la vie chrétienne ; et c'est cette vie que doivent ambitionner les âmes qui ont reçu la faveur d'une chapelle privée ; c'est cette vie qu'elles chercheront chaque jour à obtenir par leurs prières ; c'est aussi celle que je demande au Seigneur de leur accorder par sa grâce. Ainsi soit-il.

MARIAGE DE DEUX FERMIERS[1]

Meigné, 25 octobre 1873.

Vous m'avez demandé, mes chers amis, de bénir votre union et j'ai bien volontiers accédé à ce désir; vous et vos bons parents, vous nous êtes depuis longtemps attachés par des liens qui nous sont chers; ils vont devenir aujourd'hui plus étroits et j'ai été bien aise de les resserrer moi-même en présidant à la cérémonie de vos noces et en venant vous bénir comme un père bénit ses enfants.

Cette bénédiction d'ailleurs que je vais vous donner, je suis certain d'avance que le Seigneur veut la répandre abondamment sur vous; cette vie des champs que vous menez l'un et l'autre, sous le toit rustique qu'ont habité vos pères ressemble beaucoup à la vie patriarcale; or, dans l'histoire des patriarches, rien n'est plus admirable que les bénédictions qu'il a plu à Dieu de répandre sur les unions conjugales et c'est pour cela qu'aujourd'hui encore le ministre du Seigneur recommande à chaque épouse chrétienne de prendre pour modèle l'amabilité de Rachel, la sagesse de Rébecca et la fidélité de Sara; vous imiterez certainement ses vertus, ma chère enfant, comme votre époux chrétien voudra imiter la foi d'Abraham, la simplicité de cœur d'Isaac, la patience et la longanimité de Jacob.

Comme celle des patriarches, votre vie, mes chers enfants, ne saurait qu'être agréable au Seigneur, puisqu'elle sera comme elle une vie de travail et de prière.

Une vie de travail, et de quel travail? La vie du travail des champs; celui-ci, vous le savez, avait été imposé à nos premiers parents même au paradis terrestre, et, depuis la chute, depuis le péché, il a été pareillement imposé à leurs fils. Ah! plût à Dieu qu'un plus grand nombre d'hommes eussent la vertu et le courage d'y consacrer leur vie!...

Mais pourquoi le travail des champs plaît-il souverainement au Seigneur? C'est, si je puis m'exprimer de la sorte, parce qu'il se fait de moitié avec lui! Sans doute, le laboureur doit creuser son sillon, il doit jeter la bonne semence, et ce n'est qu'après avoir semé dans les larmes qu'il récoltera dans la joie, mais, entre la semence et la récolte, il y a la part qu'il faut faire à Dieu; il y a les rayons de son soleil, il y a ces rosées et ces pluies, il y a ces variations de température qui ne dépendent pas de l'agriculteur

1. Par Monseigneur de la Bouillerie.

mais de Dieu seul, et c'est pour cela que le laboureur doit nécessairement compter avec Dieu ; — Mais, c'est pour cela aussi qu'à la vie de travail il doit joindre la vie de prière. Le matin, l'agriculteur prie pour que Dieu bénisse son champ ; le soir, il prie encore pour le remercier de ses bienfaits, et, dans les mauvais jours il sait reconnaître les châtiments du Seigneur. — L'agriculteur prie chaque jour, mais il est un jour dans la semaine qu'il consacre surtout à la prière ; six jours appartiennent au travail de ses mains, le dimanche est réservé au travail du Seigneur. Ah ! non seulement le travail de ce jour est utile à l'âme et à la conscience du laboureur, mais il profite aussi à ses champs. Agriculteurs chrétiens, vous le reconnaîtrez au jour du jugement : vos riches moissons ont été dues autant à l'observation et aux saints offices du dimanche, qu'à vos labeurs de la semaine.

Eh bien, cette vie de travail et de prière, vous allez maintenant la mener à deux et, ainsi, elle vous sera plus facile et plus douce : la vie de travail d'abord ; dès le matin, l'époux se lève, il se rend à ses champs, il commence ses rudes travaux, mais il sait que l'épouse est près de lui, à la maison ; celle-ci s'occupe du ménage, elle prend soin du bétail, elle prépare les aliments qui nourriront son robuste époux ; comme la femme forte, elle ne mange pas son pain dans l'oisiveté ; comme elle, elle apprête des vêtements chauds pour ceux qui la servent, comme elle encore, elle sait manier le lin et la laine et ses doigts font tourner le fuseau : « *digiti ejus apprehenderunt fusum.* »

Vie de travail plus facile à deux, vie de prière également meilleure à deux ; c'est le Seigneur qui l'a dit lui-même : « Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux..... » Quand deux seront réunis en mon nom..... oh ! combien les époux chrétiens devraient méditer souvent cette belle parole !..... oui, cela est vrai, la prière de deux époux monte avec plus d'élan vers le ciel.....

Continuez donc, mes chers enfants, continuez en paix et avec plus de bonheur cette vie de travail et de prière qui est la vie de l'agriculteur chrétien ; demeurez longtemps sur cette terre qui vous aime et que vous aimez ; que vos enfants et vos petits enfants y demeurent après vous. — Voyez comme la Providence sait admirablement arranger toutes choses : elle m'a confié la possession de cette terre, mais, je vous l'avoue en toute franchise, je serais bien en peine s'il me fallait la cultiver moi-même ! Je ne suis, hélas ! je le confesse qu'un très pauvre agriculteur, je ne connais les champs, les moissons, les blés, les ivraies que par les paraboles de l'Évangile, mais pourquoi suis-je incapable de cultiver mon champ ? C'est que je me suis consacré à une autre agriculture plus élevée que la vôtre ; celle dont l'apôtre S. Paul

disait aux fidèles de son temps : « Vous êtes l'agriculture de Dieu. » Mon champ, c'est l'Église ; ma semence, c'est la parole de Dieu ; ma récolte, c'est la conversion des âmes et leur béatitude éternelle !

Vous le voyez donc, mes chers enfants, à chacun ici-bas sa mission, à celui-ci la culture des champs, à cet autre la culture des âmes ; l'une et l'autre plaît au Seigneur, pourvu qu'elle soit bien faite, et elle sera bien faite, si elle se fait dans un esprit chrétien.

Vous donc, mes chers amis, retournez à vos champs et continuez vos utiles labeurs ; moi, dans peu de jours, je retournerai vers le sol où je dois cultiver les âmes ; mais, je le répète, j'ai été bien aise qu'un moment de loisir m'ait permis de présider à la cérémonie de vos noces et de vous donner ce nouveau témoignage de tout l'intérêt que je vous porte, en venant bénir votre union.

LES PETITS VAGABONDS [1]

In quo corrigit adolescentior viam suam? in custodiendo sermones tuos.
(PSAL. 118 — 9).

Comment est-ce que le jeune enfant pourra corriger ses voies ? C'est en restant fidèle à vos préceptes, ô mon Dieu

Ces paroles, mes frères, pourraient servir de devise à la grande et belle œuvre dont je viens aujourd'hui vous entretenir. Elle a effectivement pour but de corriger, par la piété, cette foule d'enfants vagabonds qui parcourent les rues en tous sens, et qui, si on ne les corrige pas, peuvent devenir un jour les fléaux de la société. Cette œuvre est si grande, et son enseignement est si précieux, que je me suis décidé, mes frères, à vous la présenter aujourd'hui uniquement. C'est un grand enseignement, ai-je dit, car aujourd'hui que, grâce à Dieu, le vent de la charité souffle de toute part, il est bon qu'on apprenne comment débute une œuvre chrétienne, comment elle fonctionne, comment elle réussit.

C'est ce que je peux parfaitement vous apprendre, si vous voulez suivre avec moi l'origine, les suites et les développements

1 Discours sur l'Œuvre des Ecoles de la Compassion prononcé le 3 février 1854, dans l'Église de Saint Roch, par M. l'abbé de la Bouillerie, alors vicaire-général de Paris.

de l'œuvre de la Compassion. Le passé de l'œuvre vous fera comprendre cette fécondité de l'Église qui ne s'épuise jamais; son état présent vous fera admirer une fois de plus cette Providence divine qui vient au secours de toutes les misères, et son avenir vous montrera les devoirs qui vous sont imposés aujourd'hui.

Mais quoi !..... en ce moment, mes frères, une pensée traverse mon esprit, et oserai-je le dire? le trouble. Quoi! en présence de la divine Eucharistie, dans cette fête auguste[1] qui rappelle ce grand mystère, quoi! moi que vous connaissez, je ne vous parlerai pas de la divine Eucharistie? Ah! mes frères, elle reparaîtra; elle ne sera pas cependant éloignée de mon sujet. L'Eucharistie, elle est au commencement des grandes choses; vous la retrouverez partout. L'Eucharistie, c'est le soleil; et l'œuvre de la Compassion c'est un de ses rayons. L'Eucharistie, c'est une source profonde; l'œuvre de la Compassion est un ruisseau qui émane de cette source. L'Eucharistie est un grand principe, et l'œuvre dont je vous entretiens est une des conséquences de ce principe. Et puis, d'ailleurs, quand il s'agit d'enflammer les âmes, de les porter à l'exercice de la charité, ah! le prêtre sent le besoin de ce charbon ardent d'Isaie, qui sait se placer sur ses lèvres et sur son cœur, afin d'ouvrir vos cœurs.

Eh bien! donc, pour donner à mes paroles cette éloquencé persuasive dont je n'ai jamais plus senti le besoin, et afin qu'après avoir écouté mes paroles, vous vous leviez tous comme un seul homme, afin de soutenir cette œuvre, et de l'encourager, prosternons-nous devant le divin sacrement de l'autel, et adorons-le en invoquant Marie. *Ave Maria.*

Premièrement, mes frères, comment débute une œuvre chrétienne? Vous allez l'apprendre en suivant avec moi l'origine de l'œuvre de la Compassion, le but qu'elle se propose. Il y a sept à huit ans à peine, un chrétien, un homme du monde, un père de famille, mais qui avait profondément senti par lui-même le fruit d'une éducation chrétienne, eut cette pensée heureuse de chercher à réunir tous les mauvais enfants vagabonds de Paris, et de les convertir, et ce fut le jour de l'Assomption, et aux pieds du divin sacrement de l'autel exposé, qu'il se détermina à mettre cette pensée à exécution. Vous le voyez, mes frères, l'Eucharistie n'est point étrangère à cette œuvre, ni l'Eucharistie, ni Marie, qu'on vénère dans cette maison sous le beau titre de Mère de la Compassion. Toutefois cet homme voulut laisser mûrir sa pensée; il la confia à la méditation,

1. On célébrait à Saint-Roch les exercices de l'Adoration perpétuelle, dont M. l'abbé de la Bouillerie aidé de M. Hermann, de Cuers, etc. ,venait d'être l'instituteur à Paris

et à la prière, puis il prit quelques conseils. Mais, comme il arrive souvent, ces conseils le dissuadèrent plutôt. L'un disait : « Vous êtes fou. » Un autre : « Vous rêvez... » Un troisième : « Si vous ouvrez une maison à ces enfants, il y a pour vous une maison toute ouverte, et c'est la maison de Charenton. » Mais Dieu lui disait au fond de l'âme : « Courage ! Courage ! Va ! » Et il alla. Un jour donc, mes frères, il rencontra sur le pavé de Paris un pauvre enfant qui ne savait même pas son nom. Oh ! ai-je besoin de vous dire qu'il ne savait même pas le nom de Dieu. Cet homme chrétien et vraiment charitable le recueillit et le plaça dans sa maison. A ce premier enfant s'en joignit un second, puis un troisième..... un quatrième..... Il les admit dans sa famille comme des enfants adoptifs. Bientôt, ne pouvant plus suffire seul à cette œuvre, il eut recours à quelques aides. Ces aides, ce furent des hommes chrétiens comme lui, qui s'appellent les frères de la Compassion, et qui, sous l'habit de l'homme du monde, ont déjà le cœur et l'âme du religieux. Dès lors, l'œuvre était fondée : mais fondée dans quel but ?

Je vous l'ai déjà dit, dans le but de réunir tous les enfants vagabonds de Paris, ceux qui sont véritablement mauvais sujets, et de les convertir. La condition première pour les enfants admis à faire partie de cette œuvre, c'est d'être un détestable sujet ; et à cause de cela, cette condition pour entrer dans la maison de la Compassion porte un nom, c'est le mauvais sujétisme, et tout ce qui ne remplit pas cette condition est successivement et immédiatement chassé. Que de ruses, que de mensonges n'a-t-on pas employés auprès du directeur de la maison pour y faire placer de bons sujets !

Mais il a une incroyable vigilance, et il les chasse toujours. Une mère se présente à lui, et lui dit : « Monsieur, prenez mon fils. » Le directeur lui répond : « Madame, votre fils remplit-il les conditions de l'œuvre ? » — « J'ai le malheur d'être bien pauvre. » — « Cela n'est rien, nous le prendrons gratuitement ; mais je demande s'il remplit les conditions de l'œuvre ! » La pauvre mère se persuade qu'elle doit faire l'éloge de son fils : « Il est docile, obéissant, etc. » — « Cela suffit, madame ; votre enfant n'est pas pour nous. » La pauvre mère s'aperçoit qu'elle s'est trompée : « Oh ! non, monsieur, mon fils est plein de défauts ; il est gourmand, il est menteur, etc. » On revient, on le prend ; mais on reconnaît que l'enfant n'est pas vicieux, et qu'il n'est pas un enfant pour l'œuvre de la Compassion ; on le renvoie.

Au contraire, si c'est un enfant chez qui le crime est précoce, et il y en a beaucoup, un enfant qui a déjà volé, qui est l'effroi de son quartier, qui casse les vitres de toutes les boutiques, qui a déjà trompé la vigilance des agents de police ; si c'est un

enfant, faut-il le dire? qui a déjà essayé d'empoisonner son père et sa mère, voilà l'enfant que nous prenons, que nous réclamons, que nous convertirons.

Vous le voyez, mes frères, le but de cette œuvre est éminemment spirituel ; c'est d'abord à l'âme de ces enfants que l'on va. Ah! comme l'on s'aperçoit bien vite, mes frères, dans la pratique de cette œuvre, combien une famille empoisonnée sait empoisonner ses fils! Le péché originel n'est plus un mystère dans l'œuvre de la Compassion; on le voit là dans son affreuse réalité, dans sa hideuse nudité; on comprend que les instincts de l'homme sont mauvais et que la vertu pour lui ce n'est pas la nature, c'est la grâce.

Tout à l'heure, je vous dirai comment en effet l'œuvre de la grâce s'accomplit pour ces enfants. En ce moment, je voulais seulement vous dire l'origine de l'œuvre et le but qu'elle s'est proposé C'est une origine vraiment chrétienne, et un but vraiment chrétien; car la position que la Providence m'a donnée fait qu'il n'y a pas de semaine qu'il ne me passe sous les yeux une foule de projets et de plans d'œuvres, d'œuvres plus ou moins bonnes, plus ou moins sensées. Eh! bien, mon expérience m'a déjà montré qu'une œuvre se distingue tout de suite à son origine.

Il y a des œuvres de deux sortes. Il y a des œuvres que j'appellerai plutôt philanthropiques; il y a des œuvres qui sont essentiellement chrétiennes. L'origine des unes ne ressemble en rien à l'origine des autres. Pour les œuvres philanthropiques, voici comment cela se passe. Un homme, un matin, rêve une pensée charitable, et tout de suite il veut la mettre à exécution; et que fait-il? Il s'assied à son bureau, prend une feuille de papier, et écrit les statuts de son œuvre :

« Article premier. — But de l'œuvre. — L'œuvre a pour but de détruire complètement la misère dans tout l'empire français. »

Vous riez, mes frères! il n'y a pas une semaine qu'il me passait sous les yeux un plan d'œuvre, dont le but était de détruire complètement le paupérisme dans les cinq parties du monde.

« Article II. — Ressources de l'œuvre. — Les ressources de l'œuvre sont un capital de un ou deux millions, divisé en actions de cinq cents francs.

« Article III. — Organisation de l'œuvre. — L'œuvre a un directeur salarié. »

Hélas! la misère ne se détruit pas ainsi; les actions ne se prennent pas; et le plus malheureux, c'est le directeur qui n'a pas de salaire.

Voici maintenant comment débute une œuvre véritablement chrétienne :

Un jour, un pauvre frère, qui se nomme Vincent de Paul, rencontre dans les rues de Paris un enfant qui gèle de froid, il le place sous son manteau et le conduit à une dame charitable qui le soigne. Le lendemain, il recueille un second enfant, un troisième, etc., puis ce n'est plus une dame : ce sont deux dames, trois dames. Voilà l'œuvre qui s'établit peu à peu et aujourd'hui cette œuvre est une des merveilles de la civilisation moderne.

Une autre fois, c'est une pauvre fille de Bretagne qui recueille chez elle un vieillard : elle le soigne, le nourrit, l'élève. Quelques jours après, c'est un second vieillard, un troisième, etc., puis la pauvre fille n'y suffit plus et s'en adjoint une seconde, une troisième, etc., et voilà une des plus magnifiques œuvres du XIXe siècle, l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres.

Et ce n'est pas en vain que je rapproche l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres de celle dont je vous entretiens aujourd'hui ; car je sais que des rapports très intimes ont existé entre le fondateur de l'œuvre de la Compassion et le fondateur des Petites Sœurs des Pauvres. Ce sont les enfants et les vieillards pauvres et abandonnés ; ce sont les deux bouts de la chaîne de la misère qui ont besoin du lait, qui ont besoin de mère, du lait et des mamelles de la charité.

En somme, mes frères, entre l'origine des œuvres philanthropiques, et l'origine des œuvres chrétiennes, il y a cette différence que les œuvres philanthropiques commencent par un plan sur le papier qui ne s'exécute jamais, et que les œuvres vraiment chrétiennes commencent par une bonne action que Dieu bénit toujours.

Et maintenant, mes frères, pour le but : le but d'une œuvre chrétienne doit nécessairement être un but tout spirituel. Il y a à Paris une foule d'hommes qui s'occupent de donner aux pauvres des vêtements, du bœuf, du bouillon, des fagots pour se chauffer, mais qui ne s'occupent en aucune façon de leur âme ; et je dis qu'il n'y a pas une seule œuvre véritablement chrétienne qui, d'abord, et avant tout, ne s'occupe de l'âme des pauvres qu'elle veut secourir. Ce n'est pas que la charité oublie les secours matériels, mais ce n'est jamais qu'en vue de l'âme ; elle ne les donne que pour convertir les âmes. La charité chrétienne, c'est le mot de Notre Seigneur Jésus-Christ à ses disciples : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. » Oui, la charité chrétienne veut d'abord conduire les pauvres au royaume de Dieu ; elle

ne délaisse pas le reste, elle le donne par surcroît. *Quærite primum regnum Dei, et omnia adjicientur vobis.*

Vous avez compris le but de l'œuvre de la Compassion. Je vais maintenant vous dire comment elle fonctionne. Quand une œuvre vraiment chrétienne a été mise en branle, on voit tout de suite surgir en elle des faits de deux sortes très distincts : premièrement, des difficultés insurmontables, des difficultés contre lesquelles on lutte, et dont il semble que jamais on ne pourra triompher; et puis, à côté de ces difficultés, des traits admirables de la Providence de Dieu.

Oui, d'abord, des difficultés, car on peut dire d'une œuvre chrétienne ce que la Sainte Écriture dit de l'homme juste : « L'homme juste, c'est de l'or. » Une œuvre vraiment chrétienne c'est de l'or; mais il faut que l'or soit éprouvé dans la fournaise; mais en même temps, plus l'œuvre a été éprouvée, plus la Providence lui vient en aide, et il semble que d'abord le ciel n'ait été si nuageux qu'afin de faire mieux briller l'éclat de l'astre du jour.

Voyons donc, dans l'œuvre de la Compassion, et les difficultés et les traits de la Providence. Les difficultés, et en premier lieu, les difficultés matérielles. Ici, elles sont énormes. Car je vous parle d'une maison, où le matin on n'est jamais bien sûr qu'on pourra dîner le soir. Cependant ne craignez rien, les enfants de la Compassion sont au demeurant frais et bien nourris; mais il y a des craintes et des craintes constantes. Le dépensier va à la dépense, rien! le trésorier va à la caisse, rien toujours! Il faut pourtant que ces enfants vivent : comment donc s'y prendra-t-on?

Dans l'œuvre de la Compassion, on a un art admirable pour battre monnaie. Il y a dans la chapelle une petite statue de la Sainte Vierge, qui est la mère, la patronne et la protectrice de la Compassion. Le directeur et les bons frères vont s'agenouiller devant la statue; ils disent à Marie : « Ne laissez pas périr vos petits enfants! » Puis ils se relèvent et le directeur voit venir à lui un homme qui lui apporte un billet anonyme, et ce billet, c'est un billet de banque. Ou bien le directeur va chercher dans son secrétaire une pièce dont il a besoin, et il rencontre un sac d'argent qui lui est tombé je ne sais d'où ou plutôt qui lui est tombé du ciel, oui, du ciel, mes frères; car c'est toujours le ciel qui fait l'aumône.

Il y a trois semaines environ, l'œuvre se trouvait dans l'une de ces périodes fréquentes où l'on meurt de faim. Les bons frères allaient prier comme de coutume, et alors une de ces dames si chrétiennes qui peut-être sont ici, une de ces dames qui prennent un si vif intérêt à l'œuvre de la Compassion, va

trouver une autre dame dont elle connaissait le bon cœur et en même temps l'immense fortune. Cette dame ne se fait pas prier ; elle remet immédiatement un billet de banque à sa solliciteuse, et le lendemain elle en apporte le double à la maison. Mes frères, je puis vous parler du bienfait, mais je ne puis vous nommer la bienfaitrice ; cependant elle n'est pas ici, car cette église n'est pas son église ; elle n'est pas encore chrétienne : l'eau du baptême n'a pas encore coulé sur son front. Je dis encore ; car la charité mène à Dieu ; car celui qui aime beaucoup, il lui sera beaucoup pardonné, car il est impossible qu'un jour Dieu n'échange pas cet argent et cet or contre quelques gouttes d'eau qui viendront éclairer son âme.

Voilà, mes frères, comment on se tire des difficultés matérielles dans l'œuvre de la Compassion : mais ces difficultés ne sont rien auprès des difficultés spirituelles, car il s'agit ici de deux choses très pénibles ; il s'agit premièrement de garder ces enfants dans la maison, de les y faire tenir, et puis de les convertir.

D'abord, de les garder : Quiconque a connu cette créature que l'on appelle l'enfant vagabond de Paris, sait qu'il n'y a rien de plus espiègle, de plus fin, de plus souple, de plus agile. Vous croyez l'avoir entre les mains ; il vous glisse comme un serpent. Vous croyez le tenir entre quatre murs ; il grimpe comme le chat et saute par dessus. Vous croyez l'enfermer dans un cachot ; il a appris de bonne heure l'art du serrurier, et les verroux ne lui font rien. Aussi l'un des faits les plus fréquents dans l'œuvre de la Compassion, ce sont les évasions. Un enfant est entré depuis quelques jours : il s'esquive ; il faut courir après, et c'est précisément ce que font les bons frères de la Compassion, avec un courage admirable. Pour mon compte, je ne sache pas qu'on ait jamais mieux suivi qu'à la Compassion l'exemple du bon Pasteur qui court, court et court encore après sa brebis égarée. Les pauvres frères s'en vont dans les rues de Paris, disant leur chapelet et du fond de leur cœur appelant leur cher fugitif. Souvent, après deux ou trois jours de recherche, ils finissent par le trouver.

Une fois, après une longue course, un frère rencontre un de ces échappés qui causait contre une borne avec un petit chiffonnier de ses amis. Le petit chiffonnier lui disait : (C'est l'enfant qui a raconté cela lui-même.) Tu es bien fou d'avoir quitté une maison où tu avais un lit et du pain ; maintenant tu es couché à la belle étoile, et tu n'as pas de quoi manger : pourquoi n'y retournes-tu pas ? » — « Je n'ai pas le courage. » — « Alors, répond le petit chiffonnier, si nous disions une dizaine de chapelet, le courage te reviendrait » Il tire un chapelet

de sa poche, et voilà les deux enfants qui en récitent une dizaine. Après le dixième *Ave Maria*, le frère de la Compassion se trouve vis-à-vis du petit fugitif qui se jette dans ses bras, et voilà le frère l'emportant sur ses épaules, comme fait Jésus-Christ de la brebis égarée.

C'est déjà quelque chose que de tenir la brebis égarée; mais ce n'est pas tout, il faut la convertir. Je vous ai parlé des vices de ces enfants, de leurs crimes, de leurs vols : je ne vous ai pas parlé de leur irréligion. Figurez-vous qu'ils arrivent à l'école de la Compassion sans savoir seulement qu'il y a un Dieu. Un jour, un de ces enfants est amené, et le directeur lui dit : Mon enfant, connais-tu le bon Dieu? — Non. — Aimes-tu la Sainte Vierge? — Non. — Aimes-tu ton père? — Non. — Aimes-tu ta mère? — Non. — Qu'aimes-tu donc? — Je n'aime que moi. O parole que vous devez tous méditer! O témoignage d'une âme déjà corrompue! O témoignage plutôt du péché originel qui fait ainsi l'homme qu'il n'aime rien, qu'il n'aime pas Dieu, qu'il n'aime pas son père, qu'il n'aime pas sa mère, qu'il ne sait aimer que soi-même! Et alors, mes frères, comment est-ce qu'on s'y prendra pour convertir ces natures? Le premier moyen qu'on emploie, c'est la prière. Aussitôt qu'un enfant est amené à l'œuvre de la Compassion, il est pris immédiatement par le directeur, et conduit à la chapelle. Là le directeur le force à s'agenouiller devant l'image de Marie, et puis on lui lit, parole par parole, une petite consécration à la Sainte Vierge, et l'enfant est obligé de répéter parole, par parole. O miracle! quand il se relève, sa figure est déjà tout autre; il est déjà comme changé!

Un second moyen, c'est l'amour et le dévouement qu'on ne cesse de montrer à ces jeunes enfants, amour et dévouement que, jusque-là, ils connaissent si peu. Car il faut bien le dire, ils n'aiment personne; mais personne ne les aime. Ah! l'amour a le talent d'apprivoiser les plus farouches natures.

Mais le moyen par excellence sur lequel on compte, et qui réussit toujours, c'est le moyen de la première communion, et c'est encore en cela que cette œuvre se rattache à ce divin sacrement. De loin on prépare ces enfants à la première communion. Il y a un aumônier attaché à l'œuvre et cet aumônier, quel est-il? C'est un prêtre parfaitement adapté à l'œuvre de la Compassion, c'est tout simplement un bon Père Capucin, et il semblerait vraiment que Paris n'a reçu ces bons pères que pour cette œuvre. Le père capucin a une longue barbe qui d'abord impose à cet enfant, et puis, comme il est pieds nus, revêtu d'un habit qui n'est pas plus beau que celui de son père, il ne l'effraie pas, et comme sous cette longue barbe il y a des lèvres qui sourient, et sous ce

froc un cœur plein d'amour, on ne respecte pas seulement le Père Capucin, mais on l'aime.

Arrive donc le jour de la première communion. L'année dernière, j'ai eu l'honneur de présider moi-même cette même cérémonie, je suis allé donner la première communion aux enfants de la Compassion. Oh! quel spectacle, je ne l'oublierai jamais. Il y avait là quinze enfants, qui tous avaient été les fléaux de leurs quartiers, de leurs familles, et véritablement je ne voyais plus devant moi que des anges. Le pontife, qui préside à notre réunion peut être le témoin de mes paroles, puisque, le soir de la première communion, il a daigné lui-même venir leur donner l'onction sainte.

Mes frères, en définitive, l'œuvre de la Compassion réussit, parce qu'elle fait de bons chrétiens, et savez-vous jusqu'à quel point elle réussit? Voici des chiffres. Depuis l'origine de l'œuvre qui est nouvelle, elle a recueilli quatre-vingt-quatre enfants. Sur ces quatre-vingt-quatre enfants, le directeur m'a avoué qu'il n'avait pas réussi auprès de deux. Manquer son but deux fois sur quatre-vingt-quatre, il me semble, mes frères, que c'est viser très juste.

Il me reste à vous parler de l'avenir de l'œuvre. Son avenir peut être considéré à deux points de vue, à un point de vue social, et en même temps à un point de vue qui vous concerne spécialement.

D'abord, à un point de vue social; car une œuvre chrétienne sociale est toujours une œuvre éminemment sociale. Pour dire vrai, le défaut de l'œuvre, c'est d'être trop restreinte. Qu'est-ce que 84 enfants sur cette masse d'enfants de Paris? C'est seulement une goutte d'eau que nous avons purifiée; mais l'étang reste fangeux. Néanmoins, savez-vous combien il y a d'enfants qui cette année ont frappé à la porte de cette maison, et pour lesquels cette porte ne s'est pas ouverte? Il y en a 2,400! Le chiffre est effrayant! 2,400 enfants ont été conduits au directeur cette année, et il n'a pu les recevoir. Eh bien! je me permets une supposition : je suppose que ces deux mille quatre cents enfants aient été admis à la Compassion, d'après les résultats indiqués tout à l'heure, nous pouvons espérer que ces enfants auraient été convertis. Voilà 2,400 chrétiens de plus; voilà 2,400 ouvriers honnêtes, soumis aux lois de leur pays, et toujours prêts à le défendre. Faisons maintenant l'hypothèse inverse : supposons que ces 2,400 enfants aient été repoussés à jamais de l'œuvre de la Compassion, prenez garde! ce sont 2,400 louvetaux lancés dans les rues de Paris, et, pour me servir des paroles de l'Écriture, ces louvetaux deviendront loups, et le jour où Paris s'émotionne, et nous l'avons vu souvent s'émotionner, ce serait 2,400 insurgés qui, le fusil à la

main, seront prêts à porter le fer et le feu dans vos familles. Cela ne vaut-il pas la peine qu'on s'en préoccupe ?

Mes chers frères, cette œuvre peut être envisagée à un point de vue spécial. Elle vous concerne spécialement, et voici comment. Quand je vous vois réunis dans cette vaste église, il me semble que vous êtes autant de colonnes pour l'œuvre de la Compassion. Oui, c'est à vous qu'elle doit être hautement confiée; vous devez prendre aussi ce patronage. Il ne s'agit pas aujourd'hui de lui donner une faible aumône ; il faut vous attacher du cœur à une des plus belles œuvres qui aient été faites dans l'Église de Dieu.

Venez lui apporter vos abondantes aumônes et promettez-moi qu'en ce moment ce sera le cœur qui donnera ; car après nos discours voici ce qui arrive souvent ; le cœur touché dit : Je donnerai, oui, je donnerai beeucoup. Puis vient l'intérêt ; mais ta famille ! mais ta position ! mais cette fête que tu veux donner ! mais cette robe que tu dois acheter ! Alors le cœur hésite, alors le cœur se resserre sous le souffle de l'intérêt, et il donne à peine la chiche aumône que l'intérêt conseille. Oh ! prenez garde qu'il n'en soit pas ainsi : le bon mouvement c'est le premier mouvement ; c'est l'élan du cœur.

Et puis, il faut vous le dire, est-ce que la présence de la divine Eucharistie, est-ce que ce motif ne saurait vous animer ? Ah ! il ne s'est pas donné par partie, le divin maître ; il s'est donné tout entier. En instituant ce sacrement auguste, il aurait pu dire : Je me donnerais, mais pas tout entier ; mon corps, mais pas mon sang ; pour deux siècles, mais pas pour tous les siècles ; pour un pays, mais pas pour la terre entière. Non, il a voulu se donner tout entier, son humanité, sa divinité, son âme, tout ce qu'il pouvait ; il s'est donné pour tous les siècles, pour le monde entier. Mes frères, imitez, je vous en prie, cette immense charité, ne mesurez pas votre aumône, ou si vous la mesurez, que la mesure de votre charité soit le don immense de l'Eucharistie !

DISCOURS PROVENÇAL

PRONONCÉ DANS LA BASILIQUE

DE

NOTRE-DAME DE LOURDES

Le 19 Septembre 1883

EN PRÉSENCE DE SA GRANDEUR

Mgr HASLEY, ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

Par M. l'Abbé Auguste GRIMAUD

Curé d'Entraigues.

DISCOURS PROUVÈNÇAU

PRENOUNCIA DINS LA BASILICO

DE

NOSTO-DAMO DE LOURDES

Lou dès-e-nóu de Setèmbre 1883.

Fecit potentiam in brachio suo. (S. Luc)
Vas insigne devotionis, ora pro nobis. (Litanio).

Diéu eici a desplega soun poudè per lou bras de Marìo.
O Vase embaumà de devoucioun, prega per n'àutri.

Mounsegne[1]
Mi Fraire,

Vène vous parla de la Santo Vierge dins uno lengo qu'a pa'ncaro fa restounti de sis acènt li vouto d'aquesto celèbro Basilico. E pamens ei pas que ńoun i'aguesse dre. La ciéuta de Lourdes n'ei-ti pas coume une fiho à dos visages que regardo d'un coustat lou Bearnès de « lou noste Henric » e de l'autre la Gascougno et noste Lenga-d'O? Adounc, soun parla sort d'un sourgènt coumun emé lou nostre, e n'ei qu'un rampàu destaca, à mità fourma de l'diome dóu Bearn, e à mità de l'idiome languedoucian. En parlènt nosto lengo es un pau la siéuno que faren entendre.

E pièi, disès-me, dins quunto lengo se parlèron Bernadeto e la Santo Vierge? N'ei-ti pas dins lou dialèite de la Bigorro? Es ansin toujour, dins touti sis apparicioun, qu'agis la Rèino dóu Cèu. En bono Maire qu'èi, sèmpre se plego au parouli de si pichots enfants. A Simoun Stock, qu'èro un Anglès, parlè l'Anglès ; à Rimini, parlè l'Italian ; à Mount-Serrat, lou Catalan; à la Saleto, lou Dauphinès; à Pontmain, lou Francès, e, eici, soute la Baumo, a parla lou dialèite di Pirenéu. Amor que nostis idiome soun fraire, n'ei-ti pas la causo la plus naturalo, dins un roumavage coumtadin, de precha'n provençau?

Enfin, vous prégue de vous rememouria ço que se passè lou grand jour de la Pandecousto. Lis Aposto se tenien rejoun

1. Mounsegne Hasley, Archevesque d'Avignoun.

DISCOURS PROVENÇAL

PRONONCÉ DANS LA BASILIQUE

DE

NOTRE-DAME DE LOURDES

Le dix-neuf Septembre 1883.

Fecit potentiam in brachio suo (S. LUC)
Vas insigne devotionis, ora pro nobis. (LITANIES)

Dieu, ici, a déployé sa puissance par le bras de Marie.
Vase insigne de dévotion, priez pour nous.

MONSEIGNEUR [1],
MES FRÈRES,

Je viens vous parler de la Très Sainte Vierge dans une langue qui n'a pas encore fait retentir de ses accents les voûtes de cette célèbre Basilique. Et cependant, elle aurait eu quelque droit de s'y faire entendre. La ville de Lourdes n'est-elle pas comme une belle enfant à deux visages qui, d'un côté, regarde le Béarnais de « lou noste Henric » et, de l'autre, la Gascogne et notre Languedoc ? L'idiome qu'elle parle sort donc de la même source que le nôtre, et n'est qu'un rameau détaché, formé par moitié de l'idiome du Béarn, et par moitié du dialecte Languedocien. En parlant notre langue, c'est un peu la sienne que nous ferons entendre.

Et puis, dites-moi, en quelle langue conversèrent Bernardette et la Très Ste Vierge ? N'est-ce pas dans le dialecte de la Bigorre ? C'est toujours ainsi, dans toutes ses apparitions, que procède la Reine du Ciel. Mère condescendente, elle s'approprie le langage de ses enfants. A Simon Stock, qui était Anglais, elle parla en anglais ; à Rimini elle parla Italien ; au Mont-Serrat, le Catalan ; à la Salette, le Dauphinois ; à Pontmain, elle s'exprima en français, et, ici, dans la Grotte de Massabielle, elle a parlé le dialecte pyrénéen, Or, puisque nos idiomes sont de la même famille, n'est-il pas naturel de prêcher provençal, dans un pélérinage comtadin ?

Enfin, je vous prie de vous souvenir de ce qui se passa le grand jour de la Pentecôte. Les Apôtres étaient dans la retraite du

1. Monseigneur Hasley, Archevêque d'Avignon.

dins lou Cenacle souto la presidénci de la Santo Vierge. Tout-à-n un cop s'ausis un grand bru coume uno tempèsto de mistráu. Une lengo, remarca-lou bèn, uno souleto lengo de fiô descènd, e se pauso sus lon front ravi de la maire de Jesu-Crist. Quand ié fuguè resta'n moumenet, alors s'espandiguè coume en douge flour de flamo qu'anèron se pausa sus lou front ispira di douge proumiés Avesque. Que significavo aquéu mistèri? Significavo que tóuti li lengo, tóuti lis idiome de la terro soun counvida à prouclama Marìo la plus urouse di creaturo.

Ei pèr acó que, déja, la plus-part di lengo de l'Urope e dóu mounde an publica dins aquést Temple incoumparable li grandour et li vertu de la Vierge, e que lis autri ié vendran. Ei per acó qu'aquésto Basilico a tour-à-tour entendu, sèns parla di Francès, lis Espagnóu, li Catalan, li Bretoun, lis American lis Anglès, lis Italian, lis Oungrès, lis Oulandès, lis Flaman, lis Aleman eisalta li merite de la Rèino de Lourdes. E lou Provençau vendrié pas mescla sa noto armouniouso dins aquéu councert à grand ourchéstre? Oh, en vérita, sarié segur un councert pas coumplet.

Autambèn fau rèndre gràci à noste Reverendissim e ben-ama Archevesque d'Avignoun qu'a vougu beni la résurrecioun de la lengo prouvençalo en i'óufrènt la bono fourtuno de se counsacra à Nosto-Damo de Lourdes pèr la publicacioun de si vertu dins lou cèntre de sa glóri. Mouségne, pèr aquel ate de justiço, vous sia crea un dre de mai à la recouneissènço de vosti dioucesan qu'avien deja tant de resoun de vous estima, de vous venera, de vous afeciouna.

L'aura qu'un doumage à-n-aquelo santo idèio. Ei que l'istrumen que musiquejara n'ei qu'une pauro founfónio. Mai, vosto amistà e lou desi de glourifica la Rèino dóu cèu me soustendran lon cor, e, l'espère ansìn, vous dispousaran à faire bon acuei à mi moudestis ispiracioun.

Adounc, se voulès, counsideraren d'abord la Baumo de Massabielo coume lou plus grand teatre dóu miracle qu'eisiste dins noste siècle. Faren vèire qu'eici, à Lourdes, miés que mounte que fugue, la Vierge desplego la forço de soun bras, e i'aplicaren persounalamen lou grand eloge que fagué de l'infini poudé dóu Creatour: *Fecit potentiam in brachio suo.* — Piéi, la counsideraren coume lou plus sant teatre de vertu que posque se vèire sus terro, e, en presènci dis ate de Fe e d'Amour de Diéu que, d'eici, mounton de countùnio vers lou Paradis, drud coume un vóu d'aucèu, óuderous coume un nivo d'encèns, ie repetaren l'invoucacioun di Litanìo: *Vas insigne devotionis, ora pro nobis.*

Cénacle, sous la présidence de Marie. Tout à coup, on entend un grand bruit, semblable à une irruption du mistral. Une langue de feu, remarquez-le bien, une *seule* langue de feu descend, et s'arrête sur le front ravi de la Mère de Jésus-Christ. Après y avoir séjourné quelques instants, elle s'épanouit en douze fleurs de flamme qui allèrent se reposer sur le front inspiré des douze premiers Évêques. Que signifiait ce mystère ? Il signifiait que toutes les langues, tous les idiomes de l'univers sont conviés à proclamer Marie la plus heureuse des créatures.

C'est pour cela que, déjà, la plupart des langues de l'Europe et du monde ont publié dans ce Temple incomparable les grandeurs et les vertus de la Vierge, et que celles qu'on n'a pas encore entendu viendront s'y faire entendre. C'est pour cela que cette Basilique a tour à tour écouté, sans parler des Français, les Espagnols, les Catalans, les Bretons, les Américains, les Anglais, les Italiens, les Hongrois, les Hollandais, les Flamands, les Allemands exalter les mérites de la Reine de Lourdes. Et la langue Provençale ne viendrait pas mêler sa note harmonieuse dans ce concert à grand orchestre ? Oh ! en vérité, ce serait là certainement un concert incomplet.

Aussi, faut-il rendre grâces à notre Révérendissime et Bien-Aimé Archevêque d'Avignon qui a bien voulu bénir la Résurrection de la langue provençale en lui offrant la bonne fortune de se consacrer à Notre-Dame de Lourdes par la publication de ses vertus dans le centre de sa gloire. Monseigneur, par cet acte de justice, vous vous êtes créé un droit de plus à la reconnaissance de vos diocésains qui avaient déjà tant de motifs de vous estimer, de vous vénérer, de vous affectionner.

Il n'y aura qu'un inconvénient à la réalisation de cette sainte idée. C'est que l'instrument qui chantera n'est qu'un vulgaire instrument. Mais votre bienveillance et le désir de glorifier la Reine du ciel soutiendront mon courage et disposeront vos esprits, je l'espère, à réserver un bon accueil à mes modestes inspirations.

C'est pourquoi, si vous le voulez, nous considérerons d'abord la Grotte de Massabielle comme le plus grand théâtre *du miracle* qui existe dans notre siècle. Nous montrerons jusqu'ici, à Lourdes, avec plus d'éclat que partout ailleurs, la Vierge déploie la force de son bras, et nous lui appliquerons personnellement le grand éloge qu'elle a fait du pouvoir infini du Créateur : *Fecit potentiam in brachio suo.* Puis, nous la considérerons comme le plus saint théâtre de *vertus* qu'il soit donné de voir sur la terre, et, en présence des actes de Foi et d'Amour de Dieu qui, d'ici, montent continuellement vers le Paradis, nombreux comme un essaim d'oiseaux, odorants comme un nuage d'en-

O Rèino de nostis amo, siéu urous de vous saluda dins aquesto basilico coume vous saludant en Avignoun, souto lou titre de Nosto-Damo de Tout-Poudé. *Ave Maria.*

I. — A l'epoco dis aparicioun, quand lou païs brusissié dóu recit dis evenamen nouvèu, que li catouli coumençavon à crèire qu'èro de bon que la Vierge avié chausi lou roucas de Massabielo pèr se ie presenta à la terro, lou clergié restavo mu. E pamens falié que parlèsse, car la Damo avié dis à Bernadeto : « *Vai atrouva li prèire, e digo-ie que vole que se « bastigue eici uno grand'gleiso à moun ounour.* » Moussu lou Curat Peyramale qu'avié l'esperit douta d'autant de fe que de prudènci, respoundegué à la pauro pichoto : « *Digo à « la Santo Vierge, se vou que créigué à sa presènci, que fague « flouri lou rousié sauvage que s'estend souto si pèd.* » Erian au gros de l'iver, e falié ni mai ni mens qu'un miracle de proumier ordre pèr fin que lou rousié s'estellèsse de flour. La Vierge sourriguè, e lou rousié noun s'estellè. Ero un refus acó? Noun, lou sourire de la Vierge èro uno garantido que lou miracle anavo espeli. Ero pa'n refus, èro pue l'announcio d'uno sustitucioun. Páu tèms après, lou miracle venguè. « Grato la terro, dis la Damo à Bernadeto. » E, l'enfant oubéis, e, souto si det pious, un sourgènt plan-planet se mete à risouleja, e lèu se trasformo a-n-uno bello font claro, sano, e subre tout *miraclouso!....*

Venès, pauris avugle, pauris estroupia! Venès, pauri paralysa! Venès, jouini gèns, jouini fiho atacado de la peitrino, venès, vautri tóuti que soufrès de quunto maladié que fugue; venès e sarès assoula! La Vierge a mes dins lou roucas uno aigo celestialo, e a di : « Bevè, lavas-vous, e garirès. » E li malaut soun vengu de tout caire e cantoun, dóu nord e dóu miejour, dóu levant e dóu Pounènt, e se tóuti soun pa'sta gari, tóuti soun esta counsoula!

Certo, noun, soun pas tóuti gari, car sarié pas bon que tóuti lou fuguèsson. S'eron tóuti gari, mounte sarié l'esprovo de la fe? S'eron tóuti gari, que devendrié la sagesso de Diéu que saup que lis umiliacioun, li doulour, la langóni soun souventi fes lou plus court e lou plus segur camin dóu Paradis? Mai, foro d'aquelo necessita d'ordre divin, que de malaut que laisson eici, qu'ennegon dins la Santo pielo si maladié e si malancounié! Que de crosso que passon di bras di goi i clavèu de la Baumo! Que de

cens, nous répéterons en son honneur cette invocation des Litanies : *Vas insigne devotionis, ora pro nobis.*

O Reine de nos âmes, je suis heureux de vous saluer dans cette Basilique comme nous vous saluons à Avignon, sous le titre de *Notre-Dame de Tout Pouvoir. Ave Maria.*

I. — A l'époque des Apparitions, alors que le pays était tout en rumeur par suite du récit des événements nouveaux qui se produisaient, et que les Fidèles commençaient à être persuadés qu'il était bien sûr que la Vierge avait fait choix du rocher de Massabielle pour se montrer à toute la terre, le clergé gardait le plus complet silence. Et cependant, il devenait nécessaire qu'il parlât, car la Dame avait dit à Bernadette : « *Va trouver les prêtres, et dis-leur que je veux que l'on élève ici une grande Église en mon honneur.* » Monsieur le Curé Peyramale qui avait l'esprit doué d'une foi égale à sa prudence, répondit à la pauvre enfant : « *Dis à la très Sainte Vierge que si elle veut que je croie à sa présence, elle fasse fleurir l'églantier qui s'étend sous ses pieds.* » On était au plus fort de l'hiver, et il ne fallait rien moins qu'un miracle de premier ordre pour que l'églantier s'étoilât de fleurs. La Vierge sourit, et le rosier ne s'étoila point. Était-ce là un refus ? Non, le sourire de la Vierge était comme la garantie qu'un miracle allait éclore. Ce n'était pas un refus que la Vierge opposait, c'était simplement l'annonce d'une substitution. Peu de temps après, le miracle se produisit. « *Gratte la terre, dit la Dame à Bernadette.* » Et l'enfant obéit, et, sous ses doigts pieux, un filet d'eau commence lentement à poindre, et puis, se transforme bientôt en une belle source limpide, saine, et, par dessus tout, *miraculeuse.*

Venez, pauvres aveugles, pauvres estropiés ! Venez pauvres paralysés ! Venez, jeunes gens, jeunes filles que la phtisie a touchés ; venez, vous tous qui souffrez de n'importe quelle maladie, venez et vous serez soulagés ! La Vierge a fait surgir du rocher une eau céleste, et a dit : « *Buvez, lavez-vous et vous serez guéris :* » Et les malades sont venus des quatre points de l'horizon, du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident, et si tous n'ont pas été guéris, tous ont été consolés !

Non, certes, ils ne sont pas tous guéris, car il ne serait pas bon que tous obtinssent leur guérison. Si tous les malades étaient guéris, où serait l'épreuve de la foi ? S'ils étaient tous guéris, que deviendrait la sagesse de Dieu qui sait que les humiliations, les douleurs, l'affliction sont bien souvent la voie la plus courte et la plus sûre du Paradis ? Mais, en dehors de cette nécessité d'ordre divin, que de malades qui laissent ici, qui noient dans la Sainte Piscine leurs infirmités et leurs langueurs ! Que de crosses

courdoun, que de tablèu, que de placo de maubre que tóuti cridon qu'en lió mai s'ei miés vist qu'eici la realisacioun de la paraulo de l'Evangèli : « *Lis avugle veson, li goi marchon, li sourd* « *entèndon, e la bono nouvelo es anounciado i pauri gèns!* »

Disien li maù-cresènt : « De miracle se n'en vèi plus gis. Aro « l'istrucioun a fa si prougrès, e saben que li lèi de la naturo « podon pas se desvira. Nostis encian eron un póu simplas, ei « pèr acó que cresien tout ; n'àutri, que sian mai assaventa, « cresen que ço que vesen. » Cresès que ço que vesès? Eh bèn, venès, forti testo, venès e veirès ; venès, vous counviden enca'-mai que lis àutri. Venès, e fuguès pas coum'aqueli Jusióu qu'avien d'iue, d'auriho, un nas, de man e de pèd, pèr ni vèire, ni entèndre, ni senti. ni touca, ni camina. Vàutri, se vesès, rendès-vous : s'entendès, coumprenès que la Vierge parlo pèr la voues di proudiges ; se sentès lou prefum de si vertu, coupias-lei ; se touca la gràci, e, subre-tout, se la gràci vous toco, gardas-la, e que vosti pèd caminon e courron dins li draio dóu grand devè crestian !...

Li miracle que garisson li corps soun bèn bèu, mi fraire : Mai, i'a quaucarèn de plus precious, e soun li miracle que garisson lis amo.

Ah ! lis amo ! Ei pèr eli subre-tout que Nosto-Damo ei descendudo ! Ei pèr eli qu'a parla quand sa voues a tres cop repeta : *Penitènci, penitènci, penitènci!* Es eli que vóu atira, alisca, counquista ! O, refaire lis amo, vaqui la grand resoun de la visito que nous a fa la maire de la misericórdi. La counversioun dis amo, vaqui soun embicioun, sa counsoulacioun, soun bonur, pèr ço que ie vèi la glóri de soun Fiéu e la vido de la Gleiso. Aquelo rèino imourtalo que vèi tout ço que se passo sus la terro dóu plus aut de soun trone s'inquieto rèn que d'uno causo : Sauva lis amo ! Lis amo soun li flour que vóu trasplanta dins lou Paradis, soun li perlo que vóu pesca dins nosto mar tourmentado, soun li diaman que vóu achata pèr n'en coumpousa li rai de sa courouno. Que ie fan a-n-elo nosti disputo d'azar, nosti lucho d'un jour, nosti miserabli calcul ? Pènso rèn qu'is amo. Li vóu, e li vóu !... Saup qu'uno amo, uno souleto amo, is iue de noste grand Diéu, vóu miés e mai que lou plus vaste empèri, e que, pèr la counquista, desplaçarié se lou falié, l'essieu meme dóu mounde !...

qui passent des bras des boîteux aux clous de la Grotte! Que de cordons, que de tableaux, que de plaques de marbre qui crient ensemble qu'en nul autre lieu du monde on n'a mieux vu se réaliser cette parole de l'Évangile : « *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, et la bonne nouvelle est annoncée aux humbles.* »

Les impies disaient : « Les miracles ont disparu. Aujourd'hui, « l'instruction a fait ses progrès, et nous savons en particulier « que les lois de la nature sont immuables. Nos ancêtres étaient « des pauvres d'esprit, et c'est pour cela qu'ils étaient trop cré- « dules. Quant à nous, plus avancés dans les sciences, nous ne « croyons que ce que nous voyons de nos yeux. » Vous ne croyez que ce que vous voyez de vos yeux? Eh bien, venez, esprits superbes, venez et vous verrez! Venez, nous vous convions, plus encore que les fidèles, aux spectacles du miracle. Venez, et ne voyez point comme ces Juifs qui avaient des yeux, des oreilles, un nez, des mains et des pieds pour ne point voir, ne point entendre, ne point sentir, ne point toucher, ne point marcher. Pour vous, si vos yeux voient, rendez-vous à l'évidence; si vous entendez, comprenez que la Vierge parle par la voix des prodiges; si vous sentez le parfum de ses vertus, imitez-les; si vous touchez la grâce, ou plutôt, si la grâce vous touche, suivez ses inspirations, et que vos pieds marchent et courent dans les sentiers du grand devoir chrétien!...

Les miracles qui guérissent les corps sont admirables, mes Frères : mais il est quelque chose de plus précieux, et ce sont les miracles qui guérissent les âmes.

Ah! les âmes! C'est pour elles surtout que Notre-Dame est descendue des cieux. C'est pour elles qu'elle a parlé quand ses lèvres ont répété par trois fois ce mot : *Pénitence, pénitence, pénitence!* Ce sont elles qu'elle veut a tirer sur son sein, qu'elle veut parer, qu'elle veut conquérir. Oui, refaire les âmes, voilà la raison déterminante de la visite que nous a faite la Mère de la Miséricorde. La conversion des âmes, voilà son ambition, sa consolation, son bonheur, parce qu'elle y voit la gloire de son Fils et la vie de l'Église. Cette reine immortelle qui, du haut de son trône, voit tout ce qui se passe sur la terre, ne s'inquiète que d'une seule chose : Sauver les âmes. Les âmes sont les fleurs qu'elle veut transplanter dans le Paradis; ce sont les perles qu'elle veut pêcher dans notre mer bouleversée; ce sont les diamants qu'elle veut acheter pour en composer les rayons de sa couronne. Que lui font nos disputes stériles, nos luttes passagères, nos misérables calculs? Elle ne pense qu'aux âmes. Elle les veut, elle les veut!... Elle sait qu'une âme, une seule âme, aux yeux de notre grand Dieu, vaut mieux et plus que le plus vaste

Autambèn, regardas coume a bèn sachu se n'en prendre pèr aganta lis amo. Vesèn que la grand'discordo entre li Dóutour nouvèu e la Gleiso counsistavo à nega o a-n-afourti lou miracle; que la questioun dóu miracle empourtavo em'elo la questioun capitalo dóu surnaturàu, a multiplica, eici, à Lourdes, sènso lì counta, li proudige de touto meno. Dins lou céucle trelusènt d'aquesti mountagno, li miracle s'apelon l'un l'autre coume un proumier uiàu n'apelo un segound, e lou segound un tresèn e un centèime; e lis ome de bono fe, savènt o noun, se soun vist fourça de clina soun front davans l'evidènci, e de counveni qu'au dessus de l'umanità eisiste un Estre supremo que fai senti, quand vóu e quand fàu, soun poudé soubeiran!...

Lou reviramen es esta coumplet, e lis ome, subre-tout, an fa vèire qu'an plus póu de metre d'acord dins sa vido la pratico e la cresènço crestiano. Soun revengu au respèt de la religioun, à la preiero, à la pratico dóu bèn, sènso póu de rèn e de res. E ço que fan, ço que soun eici, s'en van pas sèns proumetre à la Vierge de la Baumo que lou saran, que lou faran davans touti, davans sa famiho, sis amis e si counciéutadin... Lou vesès dounc bèn, la Vierge de Lourdes ei coume la Diano dis amo: li trasperço de si flecho, lis afeloupo dins si fiala!

Or, uno remarco à faire, ei que tout eici trahis lou proujet de la Vierge d'ensourcela divinamen lis amo. Jamai gis d'aparicioun an miés simbouleja l'ardènt desi de lis embrassa tóuti dins lou celeste amour de soun Fiéu Jesu: Lou roucas, lou sourgènt, lou Gave, lou viesti de la Vierge, si paraulo, lou moument de soun aparicioun, lis ordre qu'a douna, tout ei simbouli.

Que dis lou roucas? Dis que la Gleiso ei coume la Basilico, bastido sus la pèiro, sus la pèiro eternalo, e que touti li nanet que vendran se ie turta contro, s'embrisaran la tèsto. Dis encaro qu'emai que nósti cor fugon dur coume de frejàu, li vóu talamen bèn caressa que li rendra moulet coume uno ciro. Dis enfin que, coume lou roucas a si pèd desoulà e sa cimo verdalo, ansin, se lou coumençamen de nosto vido ei nus de bonis obro, la fin n'en sara courounado et de flour e de fru. Que dis lou sourgènt? Dis qu'au mitan de la Gleiso coulo lou flume de la gràci, qu'aven qu'à nous beissa pèr ie béure, e que sarian bèn màu-avisa se venian pas de tèms-en-tèms i'abéura nostis amo. Que dis lou Gave? Dis que lou mounde passo, que la vido s'escoulo coume un tourrènt, e que tout vai s'engoufri dins lou toumple dóu

empire, et que, pour la conquérir, il déplacerait s'il le fallait l'axe même du monde !...

Aussi, voyez comme elle a bien su si prendre pour saisir les âmes. Voyant que la grande discussion entre les Docteurs modernes et l'Eglise consistait dans la négation ou l'affirmation du miracle ; que la question du miracle emportait avec elle la question capitale du surnaturel, elle a multiplié, ici, à Lourdes, sans les compter, les prodiges de tout genre. Dans le cercle ébloui de ces montagnes, les miracles s'appellent l'un l'autre comme un premier éclair en appelle un second, et le second un troisième et un centième ; et les hommes de bonne foi, savants ou non, se sont vus contraints d'incliner leur front devant l'évidence, et de convenir qu'au dessus de l'humanité il existe un Être suprême qui fait sentir, quand il le veut et quand il le faut, son pouvoir souverain !...

Le retour a été complet, et les hommes surtout ont montré qu'ils ne craignaient plus de mettre en harmonie, dans leur vie spirituelle, leurs croyances avec les pratiques chrétiennes. Ils sont revenus au respect de la Religion, à la prière, à la morale catholique, sans honte et sans peur. Et ce qu'ils font, ce qu'ils sont ici, ils promettent à la Vierge de la Grotte qu'ils le feront, qu'ils le seront en présence de tout le monde, en présence de leur famille, de leurs amis et de leurs concitoyens... Vous le voyez donc bien, la Vierge de Lourdes est comme la Diane des âmes : elle les transperce de ses flèches, elle les enveloppe dans ses filets !

Or, il est à remarquer que tout ici trahit le projet de la Vierge de séduire divinement les âmes. Jamais apparition n'a mieux symbolisé dans ses détails l'ardent désir de les embrasser toutes dans le céleste amour de son Fils Jésus : le rocher, la source, le Gave, le vêtement de la Vierge, ses paroles, l'époque de son apparition, les ordres qu'elle a donnés, tout est symbolique.

Que dit le rocher ? Il dit que l'Église, comme la Basilique, est bâtie sur la pierre, sur la pierre indestructible, et que tous les pygmées qui viendront se heurter contre elle pour la renverser se briseront la tête. Il dit encore que bien que nos cœurs soient durs comme les cailloux du chemin, elle saura les assouplir comme une cire molle. Il dit enfin que comme le rocher a ses pieds désolés par la stérilité tandis que son sommet est couronné de verdure, ainsi, bien que le commencement de notre vie soit privé de bonnes œuvres, la fin en sera féconde et en fleurs et en fruits. Que dit la source ? Elle dit qu'au milieu de l'Église coule le fleuve de la grâce, que nous n'avons qu'à nous baisser pour y boire à longs traits, et que nous serions inexcusables si de temps en temps nous ne venions pas y rafraîchir nos âmes.

toumbèu. — Que dis lou viesti de la Vierge? Emé sa raubo blanco, sa centuro bluio, soun capelet d'or à la man e si roso sus li pèd, dis que fau blanchi nosti counscienci, lis encentura de vertu, li fourtifica de preiero, lis enrichi de bonis obro. — Que significon si paraulo? Quand a dis: *Siéu la Counceciou Imaculado!* a significa que fau quita nostis idèio de fango, e nous enaura vers li counceciou sublimo de nosto santo religioun — Que disiè lou moument de soun aparicioun dins l'iver? Disié: fai fre dins lou mounde, e vène enflama lis amo de l'amour de Jesu-Crist — Que dison sis ordre? Perqué lou coumandamen de faire veni de moulounado de mounde, de li metre en proucessioun, et de lis ourdouna de béure e de se lava? Dison que fau estrangla la fausso pau que nous retèn de ben faire, que fau repréndre courage en vesènt que li bon crestian soun pertout, que fau se counfessa, pèr ço que se counfessa ei la meme causo que se lava, e béure enfin à la Santo Taulo lou sang meravihous que dounara à la Gleiso un regounfle de vido.

Autàmbèn, lis amo an coumprès qu'eron counvidado à la renouvacioun, e n'en vèn gaire, emai fugon clafido de plago, que noun se fugon refacho, avans de s'en-ana, coume uno maniero de virginità. Qu'au pourra jamai coumta li counversioun que se soun espandido à l'oumbro santo de Nosto-Damo de Lourdes? Autant vourrié coumta li coudelet de la mar O lis estello dou fiermamen!... Aquest' an, subre-tout, qu'ei l'an dou Jubilé; aquest' an qu'ei lou 25e aniversari dis aparicioun, aquest' an qu'ei l'an di noço d'argènt de Nosto-Damo, fau que la fervour desbounde, e qu'uno plueio de gràci refresque lou mounde, e subre-tout la *Franço!*

La Franço! Ah! mi fraire, es elo, es soun salut que déu estre counsidéra coume lou plus grand miracle de la Santo Vierge dins aqueste siecle. La sàuvo aujour-d'uei coume l'a sauvado toujour. Desempièi lou jour qu'ei nascudo à la gràci coume à la glóri dins lou batistèri de Sant Roumié; desempièi lou jour que li Pountifo de Roumo l'an embrassado en la noumènt sa fiho einado, la Rèino dóu reiaume celesto s'ei facho apela la Rèino dou reiaume de Franço — *Regnum Galliœ, regnum Mariœ.* — Per qu'àquéu titre noun fuguesse une baio, la Franço a multiplica si mounumen à l'ounour de la Vierge, e la Vierge a multiplica si proudige en favour de la Franco. — De Santo Clotilde à Louvi XIII, en passànt pèr l'epoupèio resplendènto

Que dit le Gave? Il dit que le monde passe, que la vie s'écoule comme un torrent, et que tout va se perdre dans le gouffre du tombeau. Que dit le vêtement de la Vierge? Avec sa robe blanche, sa ceinture bleue, son chapelet d'or à la main et ses roses sur les pieds, elle nous apprend qu'il faut blanchir nos consciences, les ceindre de vertus, les fortifier par la prière et les enrichir de bonnes œuvres. Que signifient ces paroles? Quand elle a dit : « *Je suis l'Immaculée-Conception* » elle a signifié qu'il nous faut quitter nos idées de boue, et nous élever aux conceptions sublimes de notre sainte religion. Que disait le choix du moment de son apparition dans l'hiver? Il disait: Il fait froid dans le monde des âmes et je viens les enflammer de l'amour de Jésus-Christ. Que disent ses ordres? Pourquoi le commandement de rassembler les multitudes, de les mettre en procession et de leur prescrire de boire et de se laver? C'est pour nous apprendre qu'il faut anéantir la fausse honte qui nous empêche de faire le bien, qu'il faut reprendre bon courage en voyant que nous comptons partout de fervents chrétiens, qu'il faut se confesser, parce que se confesser c'est se laver, et qu'il faut boire enfin, à la sainte table, le sang merveilleux qui doit donner à l'Église entière une surabondance de vie.

Aussi, les âmes ont compris qu'elles étaient conviées à la régénération, et il n'en vient guère qui, bien qu'elles soient couvertes de cicatrices, ne se refassent, avant de quitter ce séjour, comme une sorte de Virginité. Qui jamais pourra compter les conversions qui se sont épanouies à l'ombre sainte de Notre-Dame de Lourdes? Autant vaudrait-il compter les cailloux légers des bords de la mer ou les étoiles du firmament !.. Cette année-ci surtout qui est l'année du jubilé; cette année-ci qui est le 25me anniversaire des apparitions; cette année-ci qui est l'année des noces d'argent de Notre-Dame, il faut que la ferveur ne connaisse pas de bornes, et qu'une pluie de grâces rafraîchisse le monde, et surtout la *France !...*

La France! Ah! mes frères, c'est son salut qui doit être compté comme le plus grand des miracles de la Sainte Vierge dans le cours de ce siècle. Elle la sauve aujourd'hui, comme elle l'a sauvée à toutes les époques. Depuis le jour où la France est née à la grâce comme à la gloire dans le baptistère de S. Remy; depuis le jour où les Pontifes de Rome l'ont embrassée en l'appelant la Fille aînée de l'Église, la Reine du royaume des Cieux s'est fait nommer Reine de France. *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.* Pour que ce titre ne fût point un mensonge, la France a multiplié ses monuments en l'honneur de la Vierge, et la Vierge a multiplié ses prodiges en faveur de la France. De Sainte Clotilde à Louis XIII, en passant par l'épopée resplendissante de Jeanne

de Jane d'Arc, quand de cop la Rèino d'eilamoundaut l'a pas secourigudo dins si flèu, relevado de si calamità, sauvadc de la mort? E dins noste siecle de malur, d'ounte li vênt soun salut? *De la Vierge, toujour de la Vierge Mario !*

Pauro Franço? ia trege an qunte ero soun etat? Ero uno nacioun au soù, une rèino descourounado, chanchado souto lou taloun dei reîtris aleman, blessado au cor, que ie mancavo plus pèr peri que lou darrié cop de coutèu. La Vierge se faguè vèire à Pontmain, e diguè: *Pregas, lou salut n'es pas liuen.* Se preguè pertout, e la pas se faguè.... Aï-las! desempièi, la guerro civilo i'a'strassa sa raubo; la persecucioun l'a sagatado, sis istitucioun an toumba coume un castèu de carto souto la ràbi de l'infer, e toujour nous semblo que vai senti s'apesanti su sa testo l'ire trop justo dóu Cèu... De qu'ei que la tèn drecho? Ei lis ome? Oh! noun, certo! D'ome n'a gis. Sempre regardo de touti li coustat de l'ourizoun naciounàu pèr vèire se quàuque ome se levarà — *si forte virum quem.* — Mai sempre, descourajado, retoumbo sus soun lié de doulour en disènt tristamen coume lou Paralytico de l'Évangèli : *Hominem non habeo.* — Bon courage, pauro Franço bèn-amado! n'as gis d'ome, ei verai. Mai regardo bèn, se n'as gis d'ome, as uno celesto *Dono*, la plus santo, la plus bello, la plus pouderouso, la santo Vierge, l'Imaculado de Lourdes. Es à si pèd que toun cor revendra de soun esvanimen pèr que toun ingéni recoumence a desplega sis alo dins lou fiermamen de l'istóri. Es en escoutènt sa voues que vas merita de contunia la geando missioun, que l'incoumparable Lacordaire apelavo tant bèn « *la voucacioun religiouso de la Franço* ». Sies estado avuglo en pas vouguent vèire lou gourd mounte te menavon; sies estado sourdo en refusènt d'escouta lis avertissamen li plus aut, li trounadisso li plus terriblo; ta paralisìo n'ei pa'ncaro bèn garido: Eh bèn, souvene-t-en *d'Aquelo* que te gardo! Jito-te, noblo blessado, dins li bras de la grand' mediatrice, e gariras, e, reviénras dins rèn de tèns, repassaras au mitan dou mounde en pourtènt talamen àut toun front recourouna, que touti li pople diran: La vaqui mai la Rèino de l'Uropo!!....

II. — Venen de counsidera la Baumo e lou Santuàri de Lourdes coume lou plus grand teatre dóu *miracle* qu'eisiste dins noste siècle. — Aro, lis anen counsidera coume lou plus sant teatre de *vertu* que posque se vèire sur terro.

d'Arc, que de fois la reine céleste ne l'a-t-elle pas secourue au milieu de ses fléaux, relevée de ses calamités, sauvée d'une mort certaine? Et dans notre siècle de malheur, d'où lui vient son salut? *De la Vierge, toujours de la Vierge Marie!*

Pauvre France! Treize ans déjà passés, quel était son état? C'était une nation à terre, une reine découronnée, humiliée sous le pied brutal du soldat tudesque, blessée au cœur, et à laquelle il ne manquait plus pour périr qu'un dernier coup de couteau. La Vierge se montra à Pontmain et dit: «*Priez, le salut est proche.*» On pria partout, et la paix se conclut... Hélas! depuis cette époque, la guerre civile a déchiré sa robe; la persécution l'a broyée sous son étreinte, la plupart de ses institutions sont tombées comme par un triste enchantement sous les coups de l'enfer, et toujours il nous semble qu'elle va sentir s'appesantir sur sa tête le courroux trop légitime du Ciel... Quelle est la force cachée qui la tient debout? Son salut lui vient-il d'un homme quelconque? Oh! certes, non! d'hommes sauveurs elle n'en connaît pas. Toujours elle regarde de tous les côtés de l'horizon national pour voir si quelque homme se lèvera pour sa défense. — *Si forte virum quem.* — Mais toujours découragée, elle retombe sur son lit de douleurs en disant tristement comme le paralytique de l'Évangile: *Hominem non habeo.* — Bon courage, pauvre France bien-aimée! Tu n'as pas un seul homme pour te sauver, c'est vrai. Mais regarde au dessus de toi! Si tu n'as aucun homme sauveur, tu as une céleste Dame, la plus sainte, la plus belle, la plus puissante, la Vierge Marie, l'Immaculée de Lourdes! C'est à ses pieds que ton cœur reviendra de son évanouissement pour que ton génie recommence à déployer ses ailes dans le firmament de l'histoire. C'est en écoutant sa voix que tu vas mériter de continuer ta grande mission que l'incomparable Lacordaire appelait si bien: « La vocation religieuse de la France. » Tu as été aveugle en refusant de voir l'abîme où l'on te conduisait; tu as été sourde en refusant d'écouter les avertissements les plus hauts, les éclats de tonnerre les plus terribles; ta paralysie n'est pas parfaitement guérie. Mais souviens-toi de *Celle* qui te garde! Jette-toi, noble blessée, dans les bras de la grande médiatrice, et tu guériras, et tu revivras, et, dans un temps très rapproché, tu repasseras au milieu du monde en portant avec une telle majesté ton front couronné que tous les peuples s'écrieront: La voilà de nouveau la Reine de l'Europe!...

II. — Nous venons de considérer la Grotte et le sanctuaire de Lourdes comme le plus grand théâtre *du miracle* qui existe dans ce siècle. Maintenant, nous allons les considérer comme le plus saint théâtre *de vertu* que l'on puisse voir sur la terre.

La proumiero de touti li vertu, lou foundamen de touti lis autri, ei *la Fe*. Eh bèn, disès-me, mi fraire, mounte se desplego tant et de tant belli manifestacioun de Fe coume dins aquesto cantoun di Pirenéu?

Regardas aquesto *Gleiso*. Moun Diéu, coume es àuto, coume ei vasto, coume ei richo, coume ei bello! Quàu l'a tant bèn bastido? Quàu a esculta sis autar? Quàu a taia sis estatùo? Quàu a fiala sis ournamen? Quàu a tourneja si calice, si sant cibóri, si soulèu dóu sant Sacramen! Ei la man, ei l'or, ei l'engèni de la Fe.

Levas vostis iue vers la vouto. Regardas aqueli centenàu de bandiero que balançon si plet blanc au vènt siàu de la Basilico. Quàu lis a pagado, broudado, pendoulado eilamoudàut! ei la man, ei l'or, ei l'engeni de la Fe.

E li sermoun calourènt que descèndon d'aquesto cadiero, e li cant meravihous que restountisson dins aquesto nèu, e li preiero séns defàut que se desgrunon sèns fin davans l'image de nosto Rèino, de qu'ei que lis ispiro? N'ei rèn que lou sentimen prefound de la Fe. O, me n'en sias temoï, pelerin d'Avignoun, ei la Fe, rèn que la Fe que nous a adus di bord de la Durènço, de la Sorgo e dou Rose au mitan d'aquesti mountagno, pèr saluda d'un salut dóu cor, la Vierge Imaculado!

Mai, escouta! d'ounte vèn que li campano soun toutis à bran? Oh! Segnour, quunto magnifico mescladisso d'acor de touto meno. E que sonon ansin tant tard? Sonon la proucession, l'immenso proucessioun. La vese que parto dóu pèd de la Baumo, que seguis en cantènt li zigue-zague dóu sant roucas, que s'espandis à l'entour de la Grand'Gleiso en l'embrassant, que descènd e se desbano en milo vira-vóu de la Grand'Gleiso au Plan e dóu Plan tournamai à la Baumo. La Basilico ei courounado de lume, la Baumo n'en resplendis, la Vierge dóu Plan n'a soun trone tout abrasa, e chasque roumiéu porto lou siéu à la man. Mount'ei lou céu? Es en àut o en bas? ia autant d'estello à l'un coume à l'autre, e se saup pas quunte ei qu'ei lou plus bèu... En meme tèms li cant se croson, se mesclon e chivauchon. Lou franchimand respond au Prouvençau e lou prouvençau au Bretoun: *Beatam me dicent omnes generationes*. Li gènt de pertout, li lengo de pertout, li cant de pertout, dison à Nosto-Damo: « sias « nosto Maire ben-amado, sias noste Rèino courounado, sias « noste espèranço e sias noste salut! » Eh bèn, mi fraire, de qu'ei que tout acó se noun la Fe di cor que se desgounflo en osanna? O, ei la Fe qu'atuvo touti li cierge, ei la Fe que vibro dins touti li voues.

La première de toutes les vertus, le fondement de toutes les autres, c'est *la Foi*. Eh bien, dites-moi, mes Frères, où voit-on se déployer d'aussi nombreuses et d'aussi belles manifestations de Foi comme nous le voyons dans ce coin des Pyrénées ?

Considérez cette *Église*. O Dieu, qu'elle est élancée, qu'elle est vaste, qu'elle est riche, qu'elle est belle? Qui donc l'a si savamment construite ? Qui a sculpté ses autels, érigé ses statues, tissé ses ornements, fouillé ses calices, ses ciboires sacrés, ses resplendissants ostensoirs? C'est la main, c'est l'or, c'est le génie de la Foi.

Elevez vos regards jusqu'à la voûte. Voyez ces centaines de bannières qui balancent leurs plis blancs au souffle indécis de la Basilique? Qui en a payé le prix et brodé les sujets ? Qui les a suspendues à cette hauteur? C'est la main, c'est l'or, c'est le génie de la Foi.

Et les discours chaleureux qui descendent de cette chaire, et les chants merveilleux qui retentissent dans cette vaste nef, et les prières sans défaut qui se suivent sans fin en présence de l'image de notre Reine, quel est le sentiment qui les inspire? Ce n'est que le sentiment profond de la Foi. Oui, vous m'en êtes témoins, pèlerins d'Avignon, c'est la Foi, la Foi seule qui nous a amenés des bords de la Durance, de la Sorgue et du Rhône au milieu de ces montagnes, pour saluer d'un salut du cœur, la Vierge Immaculée...

Mais, écoutez ! d'où vient que les cloches sonnent toutes et à toute volée? Oh! Seigneur, quel magnifique enchevêtrement d'accords de toutes sortes ! Eh ! pourquoi sonne-t-on à une heure aussi tardive ? On sonne la procession, l'immense procession ! Je la vois prendre son point de départ au pied même de la Grotte, suivre en chantant les lacets capricieux du rocher béni, s'épanouir autour de la grande Église en l'embrassant, descendre et se développer dans les mille contours qui serpentent depuis la grande Église jusqu'à l'extrémité de l'esplanade pour retourner enfin de l'esplanade à la Grotte. La Basilique est couronnée de points lumineux, la Grotte en est resplendissante, la Vierge de l'Esplanade en a son trône tout embrasé, et chaque pèlerin porte son cierge allumé à la main. Où donc est le Ciel ? Est-il en haut ou en bas? On compte autant d'étoiles dans l'un comme dans l'autre, et l'on ne saurait dire quel est celui des deux qui est le plus beau... En même temps les cantiques se croisent, se mêlent, s'enchevêtrent. Le français répond au provençal et le provençal au breton : *Beatam me dicent omnes generationes*. Les fidèles, les langues, les chants de toutes les contrées disent à Notre-Dame : « Vous êtes notre Mère bien-aimée, vous êtes notre Reine couronnée, vous êtes notre espérance et notre seul salut !»

Mai, revenen à la Baumo. A dos pas, vole vous faire vèire un autre espectacle de Fe. Sarà plus la *Fe-cresènço*, sarà la *Fe-counfienço*.

Arresta-vous un moument à l'entour d'aquelo umblo bastisso qu'enclaus un pichot bansin. Aco's la *Santo Pielo*. Moun Diéu, quunte espetacle pretoucant! De longuis enfilado de malàut, li man jouncho, lis iue bagna de lagremo, la fàci palinello, soun pourta sus de brancard. Li brancardié, testo nuso, li labro preganto, lou cor esmóugu, porton soun fai coume un trésor dóu Perou. Entre qu'arribon, li porto de la pichoto bastido se drubon e se fermon. A ginoun, dis uno voues de prèire! E tóuti li pelerin se prousternon. A-z-auto voues, li bras en crous, lis iue vérs lou Céu, touti respondon au sant Rousàri. Li malàut gariran o gariran pas: aqui n'ei pas la questioun. De que fai, de que vóu tout aquéu mounde, li malàut, li brancardié, la foulo que prego? Volon faire un ate de fe dins la paraulo de la Vierge qu'a dis: *Venès e lavas-vous*. Volon faire un ate de fe au poudé subre-naturau que póu, à sa fantesié, bandi dóu cor de l'ome touti li marri verin. Entendès-lei que vous dison: « Naaman, lou Syrian, « ero cubèrt de la lepro coume d'un orre mantèu. Sus la paraulo « dóu Proufeto, se lavè dins l'aigo dóu tourrent, e, dins un vira « d'iue, soun mantèu de pourrituro toumbè, e sa car resplendi- « guè coume la car d'un bel enfant de la. Or, en plaço dóu Prou- « feto de Diéu aven sa santo Maire, la Prouvidenci dis Infirme, « e voulès pas qu'aguen counfienci? » Tout-à-n-un cop, sus lou bord de la piscino santo, s'ausis un grand cris: *Miracle!* La porto se drubo... lou paralysa marcho ferme, l'avugle ie vèi. *Magnificat*, crido la foulo! e l'urous miracla ei pourta'n triounfle davans l'estatùo de la Baumo pèr i'entouna lou grand cantico de l'acioun de gràci... Dison: *La Fe sauvo l'amo*. La Fe? sauvo l'amo emai li corps, la Fe sauvo tout! !... Sauvo tout pèr çó qu'es uno Fe vivènto, que marcho acoumpagnado dis obro de la carità, autant dis obro dóu dedin que d'aqueli dóu defòro, vole dire, autant di sentimen sublime d'amour de Diéu que di bellis aumorno.

O Baumo santo, disès-me li sentimen celestiau que li pelerin à ginoun espandisson davans vous dins la lengo elouquènto dóu cor! Revela-me lou noumbre di lagremo secreto qu'an bagna la póussièro de vosti pèd! Redisès-me lis acent de repenti qu'avès

Eh bien, mes Frères, qu'est-ce que tout cela sinon la Foi des cœurs qui déborde en hosanna? Oui, c'est la Foi qui allume tous les cierges, c'est la Foi qui vibre dans toutes les voix.

Mais, revenons à la Grotte. Je veux, à deux pas, vous rendre les témoins d'un autre spectacle de Foi. Ce ne sera plus la *Foi-croyance*, ce sera la *Foi-confiance*.

Arrêtez-vous un instant auprès de cet humble bâtiment qui enferme un modeste bassin. C'est la Sainte Piscine. O mon Dieu, quel spectacle attendrissant! De nombreux infirmes, à la suite les uns des autres, les mains jointes, les yeux baignés de larmes, le visage pâli, sont portés sur des brancards. Les brancardiers, tête nue, les lèvres priantes, le cœur ému, portent leur fardeau comme un trésor du Pérou. Dès qu'ils arrivent, les portes du petit bâtiment s'ouvrent pour se refermer aussitôt. A genoux, dit une voix de prêtre! et tous les pèlerins se prosternent. A haute voix, les bras en croix, les yeux levés vers le ciel, tous répondent au saint Rosaire. Les malades guériront ou ne guériront pas : là n'est pas la question. Que fait et que veut tout ce monde : les malades, les brancardiers, la foule qui prie? Il veut faire un acte de foi à la parole de la Vierge qui a dit : « *venez et lavez-vous* » Il veut faire un acte de Foi au pouvoir surnaturel qui peut, à sa guise, expulser du corps de l'homme tous les venins mortels. Entendez-les qui vous disent : « Naaman « le Syrien, était couvert de la lèpre comme d'un horrible man- « teau. Sur la parole du Prophète, il se lava dans l'eau du torrent, « et, dans un clin d'œil, son manteau de pourriture tomba, et « sa chair rayonna de blancheur comme la chair d'un bel enfant « au berceau. Or, au lieu d'un prophète, nous avons la Mère de « Dieu, la Providence des Infirmes, et vous voulez que nous « manquions de confiance? » Tout à coup, sur le bord de la piscine sainte, on entend éclater ce cri : *Miracle!* La porte s'ouvre, et voilà que le paralytique marche et que l'aveugle a recouvré la vue. La foule entonne le *Magnificat*, et l'heureux *miraculé* est porté en triomphe devant la statue de la Grotte afin d'y entonner le grand cantique de l'action de grâces... On dit : *La Foi sauve l'âme*. La Foi? Elle sauve l'âme et le corps aussi, la Foi sauve tout!... Elle sauve tout ici, parce que c'est une foi vivante, qui marche accompagnée des œuvres de la charité, aussi bien des œuvres du dedans que celles du dehors, c'est-à-dire, autant des sentiments sublimes d'amour de Dieu que des actes de Fraternité chrétienne.

O grotte sainte, répétez-moi les sentiments célestes que les pèlerins à genoux répandent devant vous dans la langue éloquente du cœur! Révélez-moi le nombre des larmes secrètes qui ont baigné la poussière de vos pieds! Redites-moi les accents

entendu! Rapelas-me li counversacioun dis amo que volon s'auboura!.. noun, noun, dins li clastro benesido se dis ren de plus sant, e, dins lou céu lis ange parlon pas uno plus bello lengo. O Planet de la Baumo, sias uno meravihouso canestello de flour de Paradis! Sias un encensié d'or que fai mounta de longo lou prefum de la preiero vers lou tronc de l'Eternàu.

E li roumiéu se countenton pas de béu sentimen: i'apoundon de bellis acioun. Li tres quart di malaut que venon cerca la santà dins la santo Pielo, quau es que lis adus? Ei la man, ei l'or de la carità. Lou plus souvènt soun de pauri gèns qu'an besoun de si bras per gagna soun pan e qu'atrouvarien pas dins sa bourseto un louvi d'or bèn franc. Alors, que fan li fidèu de Nosto-Damo? s'ensouvenon de la paraulo di libre sant que dison: fau estre l'iue de l'avugle e lou bastoun dóu goì, e donon pèr lou viage di malàut, e desempiéi vingt-cinq an s'alassoun pas de douna.

Dounarès aquest' an un denié de mai, pelerin dAvignoun, per gagna la grando indulgenço de nosto Jubilè. Jitarès uno pèiro dins li foundamento de la Gleiso dóu sant Rousàri que se bastis ei pèd d'aquesto Basilico. Quunto bello idèio de leva' un mounumen eici, a Lourdes, à Noste-Dame dóu sant Rousàri! Lourdes ei devengudo la patrio dóu Rousàri desempiéi que sa Baumo es estado coume l'ouratóri mounte la Rèino dis Ange l'a recita devans Bernadeto dins lou ravissamen de l'estàsi.

Oh! parten pas d'eici sènso proumetre que desgrunaren tóuti li jour la courouno dou capelet sauvaire. Ansin oubeïren i desi de la Vierge coume is ordre de nosto bèu e grand Papo, Leon XIII. Avès pas legi la manefico Letro-Encyclico qu'a bandi tout darrieramen pèr tout l'univer? Veici si paraulo: « *Voulèn qu'aquest' an la devoucioun dou sant Rousàri fugue lou sujet d'uno atencioun touto particuliero dins lou mounde catouli en l'ounour de la Viergo soubeirano, pèr fin qu'emplegue soun poudé à-n-outeni de soun Fiéu divin uno finicioun urouso à nosti calamità. Voulèn que lou mes d'outobre fugue toutalamen counsacra à la santo Reino dou Rousàri.* » O pountife sant, tóutis ici vous proumeten d'estre fidèu à voste coumandamen. Cresès-lou, nosto proumesso sara un ate, e, aqueste pelerinage sara que la preparacioun calourènto au mes d'outobre venènt, que sarà per nautris aquest'an coume lou grand mes de Marìo!...

Ai fini. — Me resto plus qu'à vous dire: Vous en-anès pas d'eici sènso vous estre counsacra pèr vosto vido à Nosto-Damo

de repentir que vous avez entendus ! Racontez-moi les conversations des âmes qui veulent s'élever jusqu'à Dieu ! Non, non, dans les cloîtres bénis on n'exprime rien de plus saint, et, dans le ciel, les anges ne parlent pas un plus beau langage. O esplanade de la Grotte, vous êtes une merveilleuse corbeille de fleurs du Paradis ! Vous êtes un encensoir d'or qui fait sans cesse monter le parfum de la prière vers le trône de l'Éternel !

Et les pèlerins ne se contentent pas d'exprimer de beaux sentiments : ils y joignent les belles actions. Les trois quarts des malades qui viennent chercher la santé dans la sainte Piscine, qui est-ce qui les amène ? c'est la main, c'est l'or de la charité. Le plus souvent, ce sont des pauvres gens qui ont besoin de leurs bras pour gagner leur pain de chaque jour, et qui ne trouveraient pas dans leur modeste bourse un louis d'or qui leur appartînt franchement. Alors, que font les fidèles enfants de Notre-Dame? Ils se souviennent de la parole des Livres Saints qui disent : « *Il faut être l'œil de l'aveugle et le bâton du boîteux.* » Et ils donnent pour le voyage des malades, et, depuis vingt-cinq ans, ils ne se lassent pas de donner.

Vous donnerez, cette année, un denier de plus, pèlerins d'Avignon, afin de gagner la grande indulgence de notre Jubilé. Vous jetterez une pierre dans les fondements de l'Église du saint Rosaire que l'on bâtit aux pieds de cette basilique. Quelle belle idée d'ériger un monument ici, à Lourdes, à Notre-Dame du saint Rosaire ! Lourdes est devenue la patrie du Rosaire depuis que sa Grotte a été comme l'oratoire où la reine des anges l'a récité devant Bernadette dans le ravissement de l'extase.

Oh ! ne partons pas d'ici sans promettre que tous les jours de notre vie, nous égrénerons la couronne du chapelet sauveur. Nous obéirons ainsi aux désirs de la Vierge comme aux ordres de notre grand et saint Pape Léon XIII. N'avez-vous pas lu la magnifique lettre-Encyclique que, tout dernièrement, il a adressé à tout l'univers ? Voici ses paroles : « *Nous voulons que, cette année,* « *la dévotion du saint Rosaire soit l'objet d'une attention toute parti-* « *culière dans le monde catholique en l'honneur de la Vierge Souve-* « *raine, afin qu'elle emploie sa puissance à obtenir de son divin Fils* « *une fin heureuse à nos calamités... Nous voulons que le mois d'oc-* « *tobre soit totalement consacré à la sainte Reine du Rosaire.* » O Pontife saint, tous ici nous vous promettons d'être dociles à vos ordres. Croyez-le bien, notre promesse est un serment, et, ce pèlerinage ne sera que la préparation fervente au mois d'octobre prochain, que nous célébrerons cette année comme le grand mois de Marie.

J'ai fini. Il ne me reste plus qu'à vous dire : Ne vous retirez pas d'ici sans vous être consacrés pour votre vie entière à Notre-

de Lourdes. Ei pas lou tout de la canta, fau la servi. Quunte regret de l'agué tant amado sus la terro se poudian pas la countempla dins lou cèu! Mai, en nous jitant dins soun cor Imacula, nous gardara jusqu'au moument espaventable dóu jujamen que se reformo pas.

Quand li pople de l'antiquita voulien assegura quaucuno de si plus belli ciéuta de la proutecioun celesto, que fasien? Pausavon à sa plus auto cimo ço qu'apelavon lou *Palladium*. Lou *Palladium* èro uno estatuo de la casto Minervo que d'uno man tenié soun blouqué prouteitour, e de l'autro soun espaso invinciblo. Ansin èron garda pèr la vertu e pèr la forço. Eh bèn, mi fraire, lou *Palladium* de la Gleiso, nosto casto Minervo à nous autri, es la Rèino de Lourdes. Soun cor Imacula ei lou blouquié que nous preservo dóu coustat dóu cèu, e sa man miraclouso ei l'espaso que nous défènd dóu coustat de la terro.

O Marìo, métèn souto li plet de voste mantèu, tout ço qu'aven de plus precious : Nosti famiho, nostis ami, nosti paróqui, nosto patrìo et nostis amo. Venen de celebra vosti noço d'argent, fasès nous la grâci de reveni celebra vosti noço d'or : E se noun se póu, se la voulounta de Diéu n'ei pas talo, se nosto age lou permes pas, dóumèns, fasès-nous la gràci de li celebra souto vostis iue, dins lou cèu, mounte noste amour et nosti cant finiran jamai en voste ounour e l'ounour de voste Fièu eternau. E vaqui, mi Fraire, la gràci que vous souvète en tóuti, de tout moun cor, emé la benedicioun de noste Reverendissime Archevesque. *Amen.*

Dame de Lourdes. Ce n'est pas tout de chanter sa gloire, il faut la servir. Quel regret si, après l'avoir tant aimée sur la terre, nous ne pouvions pas la contempler dans le Ciel ! Mais, en nous jetant dans son cœur immaculé, elle nous gardera jusqu'au moment redoutable du jugement qui ne se réforme jamais.

Quand les peuples de l'antiquité voulaient assurer infailliblement quelqu'une de leurs plus belles cités de la protection céleste, que faisaient-ils? Ils plaçaient à son faîte le plus élevé ce qu'ils appelaient le *Palladium*. Le *Palladium* était une statue de la chaste Minerve qui, d'une main, tenait son bouclier protecteur, et, de l'autre, son épée invincible. Les villes étaient ainsi protégées par la vertu et par la force. Et bien, mes Frères, le *Palladium* de l'Église, notre chaste Minerve à nous, c'est la Reine de Lourdes. Son cœur immaculé est le bouclier qui nous préserve du côté du ciel, et sa main miraculeuse est l'épée qui nous défend du côté de la terre.

O Marie, nous plaçons sous les plis de votre manteau, tout ce que nous avons de plus cher: Nos familles, nos amis, nos paroisses, notre patrie et nos âmes. Nous venons de célébrer vos noces d'argent, faites-nous la grâce de revenir célébrer vos noces d'or. Et si la chose n'est pas possible, si telle n'est pas la volonté de Dieu, si notre âge avancé s'y oppose, faites-nous, du moins, la grâce de les célébrer sous vos yeux, dans le ciel, où notre amour et nos chants ne finiront jamais en votre honneur et en l'honneur de votre Fils éternel. C'est là, mes Frères, la grâce que je vous souhaite à tous, de tout mon cœur, avec la bénédiction de notre Révérendissime Archevêque. *Amen.*

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A SAINT AMBROISE PENDANT LE CARÊME DE 1883

Par M. l'Abbé FRÉMONT,

Ancien Aumônier de l'École Normale de la Seine
Vicaire à Saint-Philippe du Roule, à Paris.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Nature de la Société religieuse et de la Société civile : Qu'est-ce que l'Église ? Qu'est-ce que l'État ?

MESSIEURS,

Le Christianisme est le plus grand événement de l'histoire, et sa doctrine, sous quelque aspect qu'on l'étudie, et quelle que soit l'origine divine ou humaine qu'on lui attribue, se montre douée d'une force, d'une élévation et d'une beauté sans rivales. Tel est, dans tous les camps, l'aveu des esprits supérieurs. La science des religions comparées ne date que d'hier, et déjà elle nous a conduits à ce résultat glorieux, formulé par un savant anglais : « le Christianisme a une supériorité immense sur toutes les religions, et personne ne s'en peut rendre compte aussi clairement que celui qui a examiné de bonne foi les fondements des autres croyances [1]. »

Mais le Christianisme ne s'est pas contenté de passer sur le monde, comme un souffle puissant, renversant l'idolâtrie,

1. Max Müller, *Essai sur l'histoire des religions,* préface.

« Rien n'est plus sincère que l'admiration et le respect que nous professons pour la religion catholique. » (Jules Simon, *Religion naturelle*, 4e partie.)

« Jésus ne sera pas surpassé; son culte se rajeunira sans cesse. » (Ernest Renan, *Vie de Jésus*, conclusion.)

« Le Christianisme est le plus frappant des efforts qui s'échelonnent dans l'histoire, pour l'enfantement d'un idéal de lumière et de justice. » (Idem, *Marc-Aurèle*, conclusion.)

« Depuis longtemps je ne croyais plus au miracle, dans le sens propre du mot : cependant la destinée *unique* du peuple juif, aboutissant à Jésus et au Christianisme, m'apparaissait comme quelque chose *de tout à fait à part*, » (Idem, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, 1re partie.)

Voir également les belles et solides leçons de M. l'abbé de Broglie sur *l'Histoire des religions*.

relevant les faibles et les déshérités, semant partout les germes des vertus les plus exquises; ce souffle régénérateur a pris corps, si j'ose ainsi m'exprimer; et ce corps, qui remplit l'univers, porte un nom dont l'amour des uns et la haine des autres assurent également la grandeur: le nom d'Église catholique.

C'est de l'Église catholique, Messieurs, que je me propose de vous entretenir. Je ne vous parlerai ni de sa constitution ni de ses dogmes. Je l'ai fait, pendant quatre ans, dans une enceinte plus modeste que celle-ci, mais non moins chère; et l'une des plus douces consolations de ma vie est de penser que plusieurs parmi vous s'en souviennent devant Dieu [1].

Cette année, c'est le côté extérieur du Christianisme qui fixera notre attention. Nous considérerons l'Église, dans ses rapports avec les sociétés humaines. Nous dirons ses relations avec les divers gouvernements que les hommes se sont donnés, dans le cours des siècles. Nous mettrons en relief les *principes généraux* qui guident ce qu'on peut appeler la conduite politique de l'Église, principes qui se sont fait jour, en particulier, dans le Concordat de 1801, aujourd'hui battu en brèche, hélas! comme toutes choses, mais si longtemps regardé comme le chef-d'œuvre de la sagesse du pape Pie VII et du génie politique du premier consul.

Ces palpitantes et difficiles questions n'ont pas été de ma part l'objet d'un choix capricieux. J'ai réfléchi longtemps, j'ai consulté, et c'est couvert du suffrage de mes vénérés Maîtres dans le Sacerdoce que je me présente devant vous.

Les Chambres, la presse, toutes les voix de l'opinion publique parlent à l'envi des rapports de l'Église et de l'État. Nous sommes une démocratie souveraine: quoique cela soit grand, cela ne suffit pas; nous devons être une démocratie éclairée. Il faut que chacun de nous, Messieurs, sache, aux jours de scrutin, ce qu'il doit penser des hommes et des choses, spécialement quand il s'agit des questions religieuses, questions vitales par excellence. Dans ce but, nous allons rechercher ensemble la vérité, sur ce sujet capital: peut-être finirons-nous par discerner ce qui est sérieux, prudent, acceptable, de ce qui est irréfléchi et périlleux. L'Église catholique a pour vaillante habitude de porter la défense là où ses principes sont le plus méconnus, là où son action est le plus contestée. J'obéirai, j'en ai l'espérance, à son esprit traditionnel d'opportunité dans l'enseignement et de courage dans la lutte, en traitant devant vous la grande question des rapports de l'Église et de l'État, car je ne crois pas qu'il y ait un point sur lequel les malentendus soient plus nombreux et les confusions plus déplorables.

1. Voir nos conférences sur le Christianisme, prêchées à Saint Antoine, et publiées chez Berche et Tralin, rue de Rennes, 69, Paris; 2 volumes.

Mais avant d'aborder cette importante et délicate matière, laissez-moi vous dire, Messieurs, dans quel esprit je viens à vous.

S. Paul écrivait, aux Corinthiens, que la parole chretienne est une parole de réconciliation, — *et posuit in nobis verbum reconciliationis* [1]. L'Église, à son tour, félicite ses vertueux pontifes, ceux dont elle a placé l'image sur les autels, d'avoir su se montrer pacifiques dans des temps de colère, — *et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio* [2]. Messieurs, l'esprit magnanime de S. Paul et de l'Église, qui n'est autre que celui du Christ, sera mon guide. Je combattrai les fausses théories, les systèmes insuffisamment raisonnés, les utopies funestes, mais je respecterai profondément les personnes. Je ne viens point jeter parmi vous un cri de guerre, qui serait deux fois coupable au pied des autels, et je supplie la divine Providence d'arrêter sur mes lèvres toute parole amère. Néanmoins, je m'exprimerai sans lâche timidité, m'appliquant à fuir le double excès d'une hardiesse téméraire et d'une prudence pusillanime. Ne cherchez dans mon langage ni réticences dictées par la crainte, ni allusions blessantes. L'illustre archevêque de Milan, S. Ambroise, sous le patronage duquel s'élève votre ravissante basilique, a écrit cette sentence qui me servira de lumière : « Il n'y a rien, pour un prêtre, de plus périlleux auprès de Dieu ni de plus honteux devant les hommes, que de ne pas dire avec liberté ce qu'il pense ; — *nihil in sacerdote tam periculosum apud Deum tam turpe apud homines, quam quod sentiat non libere denuntiare* [3]. » Mais la liberté chrétienne du langage n'exclut ni le respect ni la sympathie ; elle les suppose. Tous mes efforts n'auront donc qu'un but ; vous faire entendre, dans un esprit de paix, les accents de la religion la plus sincère et du plus pur patriotisme.

Abordons, maintenant, notre sujet.

I. — La logique, ce nécessaire et tout puissant ressort des discussions qui veulent aboutir, demande qu'avant d'exposer les *Principes* qui régissent les rapports habituels de l'Église avec les sociétés humaines, nous définissions tout d'abord la nature intime de la société religieuse qui porte le grand nom d'Église catholique, et la nature intime de la société civile qu'on désigne le plus souvent sous ce titre : l'État. Quand nous connaîtrons la nature intime de l'Église et de l'État, les causes qui les ont fait naître, le but spécial que chacun d'eux poursuit, il nous sera plus facile de dire quelles sont les relations nécessaires de ces

1. 2e ad Corinth., ch. v. ℣. 18-19.
2. Office des Confesseurs.
3. Officia

deux sociétés et les lois qui doivent être la formule de ces relations mêmes, car selon la philosophique remarque de Montesquieu : « les lois dérivent de la nature des choses [1]. »

Deux questions, dans cette conférence :

1° Quelle est la nature intime du catholicisme ?
2° Quelle est la nature intime de la société civile ?

Qu'est-ce donc que le catholicisme ?

Le catholicisme est une religion, d'origine surnaturelle, organisée sous forme de société monarchique.

Rendons-nous compte, Messieurs, de chacun des mots de cette définition.

Qu'est-ce qu'une religion, considérée théoriquement ? Une religion est une doctrine qui a la sublime prétention de formuler les rapports de l'homme avec Dieu. Les sciences naturelles formulent les lois qui règlent les différentes combinaisons de la matière. L'art militaire formule les lois qui règlent les mouvements complexes d'une armée. La musique formule les lois qui président aux groupements harmonieux des sons. Mais la religion a une ambition plus élevée, des visées plus nobles, plus augustes, plus saintes : elle se propose de formuler les rapports de la conscience humaine avec Dieu.

Nous vivons à une époque, où plusieurs s'imaginent qu'il est de bon goût d'affecter je ne sais quel dédain transcendant à l'égard des idées religieuses et des différentes formes que ces idées ont revêtues, chez les peuples. L'existence de quelques abus, qui sont inévitables parce qu'ils procèdent de la légèreté ou des passions de l'homme, et que la légèreté et les passions de l'homme dureront autant que lui, irrite les esprits superficiels et leur fait croire que, sous le nom vénérable de religion, nous abritons l'ignorance et le fanatisme. Mais il faut toujours en appeler de l'esprit humain égaré par la passion, à l'esprit humain guidé par le bon sens. Alors, la religion apparaît sous son vrai jour, c'est-à-dire comme l'invincible besoin de l'âme qui, cherchant au delà des horizons bornés de ce monde l'Esprit souverain dont les traces glorieuses étincellent partout, le découvre par la raison et s'unit à lui, dès ici-bas, par la prière, la méditation et les rites sacrés.

Poésie brillante mais vaine, nous crie le Matérialisme, espérance consolante mais chimérique. La religion suppose un monde spirituel qui n'existe pas : Dieu, l'âme, l'infini, sont des mots vides qui n'expriment aucune réalité positive. Il n'y a dans l'Univers que des corps ; il n'y a que des forces physico-chimiques d'électricité et de chaleur, d'affinité et de cohésion. La

1. *Esprit des lois*, livre I, ch. 1.

science a rendu ses arrêts, il faut, bon gré mal gré, s'y soumettre. Or, la science ne constate, autour de nous et en nous, que de la matière. La religion qui nous berce des mots sonores d'infini, de Dieu, de vie éternelle, n'a donc aucun fondement.

J'avoue, Messieurs, que si le matérialisme dit vrai, nous devons nous *soumettre*, car la vérité seule mérite l'adhésion de l'esprit humain. Mais le matérialisme est-il la science? c'est ce qu'il faut contrôler. Fixons d'abord le sens du mot matière. Les uns attribuent à la matière toutes les qualités divines, la souveraine puissance, l'intelligence sans bornes, l'éternité, et ils se passent de Dieu dans leur explication du monde: ils n'ont à cela aucune peine, car ils n'ont fait que changer de place ce Dieu qu'ils prétendent supprimer. Mais la matière, telle que l'entend le sens commun, c'est l'ensemble des molécules physico-chimiques dont se compose l'Univers, et ainsi compris le matérialisme n'est pas la science. En effet, qu'est-ce que savoir? Savoir, c'est expliquer. La science n'est pas autre chose que la théorie des explications, par la mise en lumière des causes originelles et finales. Or, il y a trois choses que la science matérialiste ne peut expliquer: 1° le mouvement dans la matière et l'ordre dans la nature; 2° l'invincible espérance que nous avons de revoir, dans un monde divin, les âmes chères dont la mort nous a séparés; 3° l'idée et le sentiment de l'infini, qui sont notre glorieux tourment, et qui nous font trouver radicalement insuffisantes la terre et ses meilleures joies.

Suivez bien, Messieurs, cette triple démonstration et il sera prouvé, par *la science*, que le Matérialisme n'aura jamais raison des idées religieuses, parce que ces idées ne sont que l'expression des rapports nécessaires qui rattachent l'âme humaine à son éternel Auteur.

Voici un fait: les astres se meuvent, les plantes se meuvent, les animaux se meuvent. De tous côtés, nous constatons autour de nous que la matière est en mouvement. Ces mouvements sont de deux classes: les uns ont leur cause *en dehors*, par exemple: le mouvement d'une navette que la main du tisserand fait courir sur sa trame; les autres ont leur cause *en dedans*, par exemple le mouvement des plantes et des animaux, dont le ressort est interne. Or, ces deux classes de mouvements que les savants ont pris pour base, quand ils ont distribué la matière en matière inorganique et en matière organisée, sont des *mouvements transmis;* c'est-à-dire des mouvements que la matière subit mais qu'elle ne crée pas.

Pour ce qui concerne les mouvements de la matière inorganique, la démonstration est facile et va vous saisir. Qu'une pierre se détache de la voûte de ce temple et tombe, elle demeurera

éternellement à la même place, immobile, inerte, si le choc d'un corps en mouvement ne vient lui-même la mouvoir.

La démonstration n'est ni moins claire ni moins saisissante, quand il s'agit du mouvement des plantes et des animaux. Les mouvements de la matière organisée ont pour cause interne la vie. Or, la vie est un principe transmis, que les plantes et les animaux reçoivent et transmettent à leur tour, mais qu'ils ne *font* pas. La matière brute ne crée ni plante ni animal, ni aucun principe de mouvement vital et organique. On avait cru, un instant, découvrir parmi les infusoires le merveilleux phénomène de générations spontanées. Mais l'un de nos chimistes les plus éminents [1] a démontré que dans le liquide où ses infusoires étaient apparus se trouvaient antérieurement des germes, des ovules, infiniment petits, dont l'éclosion avait produit les êtres vivants qu'on attribuait à l'action libre de la nature. Or, des germes, des ovules, sont des principes de vie et de mouvement. Ces germes, ces ovules, ne sortent pas de la matière inorganique mais de la matière organisée. C'est un fait certain et constant. Il est scientifiquement établi, par l'expérience, que la matière brute ne produit d'elle-même aucune des diverses sortes de mouvements dont elle est douée dans le double règne végétal et animal. Ce sont là des faits absolument inattaquables. Mais quoi? Puisque la matière transmet le mouvement et ne le crée pas : qui donc lui a donné la première *chiquenaude*, comme dit Pascal ; qui donc a soufflé en elle le premier principe de vie, comme parle la Bible? Il y a vingt-trois siècles qu'Aristote répondait aux Grecs: c'est le premier moteur, c'est Dieu.

Cette toute puissante argumentation formulée par l'immortel précepteur d'Alexandre, reprise au moyen-âge par l'austère génie de saint Thomas d'Aquin, et jetée toute palpitante par Jean-Jacques Rousseau au XVIIIe siècle incrédule, arrête net le matérialisme dès son entrée dans la carrière.

Ce n'est pas tout. Ces mouvements que la matière subit, et dont les ressorts générateurs sont externes ou internes, ne se développent pas sans harmonie et sans ordre. Ils sont combinés avec symétrie. L'étude qu'on en fait révèle un plan, un dessein, qui atteste l'intelligence du Premier Moteur et qui en attestant son intelligence confirme du même coup son existence. Le Matérialisme invoque le hasard. Messieurs, il ne faut pas se moquer de l'humanité : invoquer le hasard, c'est-à-dire l'imprévu, l'inintelligent, pour expliquer les prodigieuses combinaisons dont l'univers est plein, n'est-ce pas nous prendre nous-mêmes pour des endormis et des insensés ? J'en appelle à votre jugement le plus élémentaire.

1. M. Pasteur.

Vous avez vu sortir du port cette merveilleuse création de l'homme : un navire. Vous l'avez admiré, avec son éperon d'acier fendant les eaux, ses mâts effilés qu'argentaient peut-être les premiers feux du jour, ses cordages et ses voiles, son mécanisme puissant qui en était comme l'âme ardente.

Dites-moi : si quelqu'un eût affirmé devant vous que ce travail superbe était l'œuvre du hasard, auriez-vous daigné répondre? Non. Alors, soyez logiques. Pour attester l'existence et l'intelligence de l'homme, il suffirait, vous n'en doutez pas, de la coque à demi brisée d'un navire échoué sur nos côtes, et la flotte lumineuse des étoiles qui sillonne silencieusement l'espace vous paraîtrait l'effet aveugle du hasard? Vous ne le penserez jamais. Détachez de cette flotte immense la terre. Examinez ce vaisseau de quarante mille kilomètres de circonférence, suivez le vertigineux mouvement de son sillage aérien : vous le verrez courir dans l'immensité avec l'étonnante vitesse de trente kilomètres à la seconde : ce qui donne dix-huit cents kilomètres à la minute, ce qui fait cent huit mille kilomètres à l'heure. Oui, quand je descendrai de cette chaire, la terre qui nous porte aura fourni, navire sublime, une course de cent huit mille kilomètres, pendant la faible durée de mon discours. Et vous pourriez croire qu'un pareil mécanisme n'a pas eu de mécanicien? Et vous pourriez croire que cette flotte étincelante d'astres sans nombre n'est pas guidée par un amiral souverain quoique invisible? Non, Messieurs, vous ne le croyez pas. Vous êtes convaincus, au contraire, que des prodiges si éclatants supposent un Auteur proportionné à leur puissance, et vous déclarez avec moi au Matérialisme qu'il ne sait ce qu'il dit, quand il nie l'existence de Dieu [1].

Résumons-nous : tous les mouvements dont la matière est animée sont des mouvements communiqués et transmis qui supposent un point de départ, c'est-à-dire une force première et libre.

Toutes les combinaisons que l'étude attentive de la nature nous révèle supposent une intelligence supérieure qui les ait conçues et une volonté toute puissante qui les ait réalisées.

Donc, Dieu existe. Donc, le Matérialisme est *scientifiquement* écrasé. — Et quand Laplace objectait au premier consul Bonaparte qu'il n'avait pas eu besoin de l'*hypothèse* d'un Dieu pour imprimer le mouvement à la machine du monde, le premier consul eût pu lui fermer la bouche d'un mot, en lui disant : « Monsieur, pourquoi avez-vous donné pour base à votre traité de *la Mécanique céleste* cette proposition qui se réfute elle-même :

1. « Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue selon de certaines lois me montre une intelligence. » (Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, livre IV).

« tout est sorti de la matière, *animée d'un mouvement initial?* » Expliquez-moi, de grâce, d'où est venu à la matière ce mouvement initial dont vous la dotez [1]. » Et Laplace n'eût rien répondu.

Vaincu, Messieurs, sur ce premier champ de bataille, le matérialisme l'est encore sur un second où il entre en lutte avec notre cœur.

Vous avez vu la mort jeter son voile funèbre, sur le front pâle d'une mère ou d'une sœur. Vous avez entendu la terre retomber, avec un bruit sinistre, sur le cercueil où vos affections les plus douces venaient d'être ensevelies. Si le Matérialisme, vous arrêtant alors, se fût permis de vous dire : « homme, pourquoi pleures-tu un peu de poussière qui sent mauvais? Ce que la matière avait formé, elle l'a détruit : laisse-là tes regrets et tes espérances. Cette bière que tu viens de clouer se rouvrira bientôt pour toi. Vis heureux, en oubliant ton père, ta mère, tes enfants: ils ne sont plus. Le ver impitoyable qui les ronge t'attend toi-même comme une proie désirée. Abandonne les larmes aux lâches et aux ignorants, et marche sans trouble au néant éternel que le Matérialisme te promet. » Qu'auriez-vous répondu : Messieurs, à ce cynique langage, qui serait *scientifique*, pourtant, si la matière était tout? Vous auriez répondu : Matérialisme, tu ne peux expliquer sans un premier moteur les mouvements dont la matière est animée ; tu ne pourras expliquer sans un premier Amour les regrets affectueux dont mon cœur est plein. C'est en ce premier Amour que je me confie ; c'est en lui que ma douleur espère. Ce premier Amour, tous les peuples l'appellent Dieu. Dieu est bon, car moi, être imparfait, je le suis: il me rendra donc un jour les âmes chères dont la mort m'a séparé. Dieu est juste, il tiendra compte de ma résignation et de ma souffrance. Dieu est la raison même, et c'est pourquoi il donnera à ma vie une conclusion : conclusion qui ne peut se trouver ailleurs que dans le sein de l'infini.

L'infini ! L'infini ! voilà, Messieurs, l'objet sacré de nos désirs, le ressort intime de notre âme, la force supérieure et irrésistible qui nous emporte au delà des courts et tristes horizons de la matière. Étrange système que le matérialisme ! Il s'attribue superbement le nom de science, et il n'explique rien de ce qu'il importe le plus à l'homme de connaître, c'est-à-dire sa nature.

1. « La matière n'a point en elle-même le principe de son activité, la raison de ses mouvements. » (Bautain, *La religion et la liberté*, deuxième conférence).

« Au point de vue de la science, le matérialisme est tout à fait insoutenable. » Louis Figuier, *Le lendemain de la mort*, chapitre I).

« Quant aux pierres, non seulement elles ne *remuent* pas, mais elles ne meurent pas, et elles restent éternellement sans changement, si quelque chose ne vient les déplacer ou les briser. » (Paul Bert, *La première année d'enseignement scientifique*, chap. I).

Nous ne sommes que matière, dites-vous? » Mais la matière peut-elle se mentir à elle-même? Et, si la matière ne se ment pas à elle-même, elle doit nous apprendre pourquoi les plus beaux spectacles, les plus douces mélodies, les poésies les plus touchantes, les joies les plus exquises ne nous suffisent pas. Quand le soleil descend à l'horizon, et nous laisse ravis de son coucher étincelant, nous voudrions le contempler encore et le suivre dans les régions consolées où il porte ses feux. Pourquoi? Quand la fraîcheur du soir agite au bord des eaux la cime des peupliers ou la pendante et mélancolique ramure des saules, nous nous sentons altérés d'une soif que rien n'étanche, et nous demandons malgré nous, aux cieux où mille étoiles rayonnent, la source éternelle de bonheur que l'humanité cherche toujours sans la découvrir jamais. Pourquoi? Quand nous avons lu, ou plutôt dévoré, les pages les plus sublimes des plus sublimes génies; quand nous avons suivi Cuvier, dans les entrailles de la terre, pour admirer avec lui l'architecture du globe; quand, pour surprendre les mystères de la vie, nous nous sommes penchés avec Claude Bernard sur les fibres d'un animal déchiré; quand les cris pathétiques de Corneille et de Racine ont remué nos entrailles; quand enfermés dans la glorieuse poussière des bibliothèques ou perdus dans les brillants carrefours de nos grandes cités, nous avons livré notre âme à toutes les nobles émotions qui peuvent la faire tressaillir, une chose pourtant nous manque: c'est l'Infini, c'est la Beauté suprême, c'est la vision sacrée de cet Être souverain dont nous admirons les œuvres, mais dont nous voudrions à tout prix posséder l'amour. Notre science n'est qu'une goutte d'eau[1]. Nos jours les plus doux s'enfuient et se dissipent comme les nuages d'encens. Rien ne comble le vaste abîme de notre cœur, si ce n'est la pensée de Dieu et l'espérance de le voir:

> Jéhova! Jéhova! ton nom seul me soulage,
> Il est le seul écho qui répond à mon cœur;
> Ou plutôt ces élans, ces transports sans langage
> Sont eux-même l'écho de ta propre grandeur[2].

Ainsi, Messieurs, nous demandons au Matérialisme d'expliquer ce triple phénomène: 1° le mouvement et la superbe organisation de l'Univers; 2° l'invincible désir que l'homme éprouve de revoir, dans un monde divin, les âmes chères

1. « La science, quelle étendue quelle puisse envahir, est incapable d'assouvir l'esprit de recherche. La connaissance positive ne remplit pas et ne pourra jamais remplir le domaine entier de la pensée possible. Au bout de la découverte la plus avancée, une question se dresse et se dressera toujours: *Qu'y a-t-il après?* » (Herbert Spencer, *Premiers principes*, chap. 1.)

2. Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses: Cri de l'âme.*

dont la mort l'a séparé; 3° l'idée et le sentiment de l'Infini, qui sont notre glorieux tourment: et le Matérialisme ne le peut. C'est pourquoi, la religion qui formule les rapports nécessaires de l'âme humaine avec l'Infini et qui donne un aliment à nos inspirations les plus hautes, n'a rien à craindre, aussi longtemps qu'il y aura sur la terre des esprits sérieux et des grands cœurs. Or, pour l'honneur de l'humanité, je crois qu'il y en aura toujours.

Mais l'idée de l'Infini que nous portons dans l'âme et les élans religieux que nous inspire la vue de l'Univers resteront-ils un secret entre Dieu et nous? Ne chercherons-nous pas à les communiquer, et en les communiquant à les fortifier et à les agrandir? Gœthe, Lamartine, et avant Jean-Jacques Rousseau, ont dit: « Que d'hommes entre Dieu et moi [1]! — « En religion, le sentiment est tout[2]. »

« L'univers est le temple et la terre l'autel.
Tout se tait, mon cœur seul parle dans le silence,
La voix de l'univers, c'est mon intelligence [3]. »

Selon cette théorie, tout homme est prêtre, et n'a besoin, entre Dieu et lui, ni de sacerdoce officiel, ni de cérémonies symboliques, ni de livres révélés. Mirabeau exprimait avec sa fougue ordinaire cette opinion, que nous allons combattre: « La religion n'est pas, elle ne peut être un rapport social, elle est en rapport de l'Être privé avec l'Infini [4]. » Voilà, Messieurs, ce que le Rationalisme prétend et voilà ce qui n'est pas.

En effet, le Rationalisme oublie que la tendance instinctive et invincible de l'homme consiste à rechercher partout son semblable. Je ne dis pas son semblable, dans le sens purement extérieur et physique du mot, mais son semblable, dans le sens intellectuel et moral. « La joie des êtres est de fréquenter leurs pareils, » — *similia similibus congaudent*: proverbe philophique des Latins que nous traduisons en français par cette sentence populaire: qui se *ressemble*, se *rassemble*.

Or, qui se *ressemble* dans la recherche et dans l'amour de l'Infini se *rassemble* pour en parler et pour en jouir d'avance par de communs désirs: désirs, qui se traduisent sous forme de dogmes pour l'esprit, de maximes morales pour le cœur, de cérémonies pour les sens. Les âmes religieuses n'ont pas de plus douce société que les âmes religieuses, parce que l'état social, en toutes choses, est l'impérieux besoin de l'humanité. Tous nos sentiments, toutes nos idées aspirent à devenir des centres. L'homme,

1. *Émile. — Profession de foi du vicaire savoyard.*
2. *Faust.*
3. Lamartine, première méditation, *la Prière.*
4. Projet d'adresse aux Français, pour la constitution civile du clergé.

partout et toujours, s'associe et veut s'associer, non seulement pour le négoce, pour la science, pour l'industrie, mais encore pour la communication et l'échange des pensées et des affections supérieures dont Dieu est l'objet. Jean-Jacques Rousseau, Gœthe, Mirabeau, Lamartine, confondent le sentiment subjectif de religion, — que chacun éprouve avec une intensité proportionnée à sa nature et qui est évidemment plus énergique dans l'âme ardente et pieuse d'un David et d'un Augustin que dans l'âme épicurienne et sceptique d'un Montaigne et d'un Voltaire, — ils confondent, dis-je, ce sentiment avec un autre qui le suit toujours, le besoin de communiquer au dehors l'émotion ressentie. Et non seulement l'homme éprouve un sentiment de sublime joie à communiquer ses idées et ses aspirations religieuses, mais encore il trouve dans cette communication une force, une énergie, une accroissement de zèle dont tout le profit est en faveur de la vérité et du bien.

J'aime assez à opposer les libres-penseurs entre eux, non pas pour le vulgaire plaisir de voir les hommes aux prises, encore moins pour ridiculiser leurs contradiction : loin de moi cette pensée impie ! Non, je ne rirai jamais d'un homme, surtout quand il s'égare. Si j'oppose les libres-penseurs entre eux, ce n'est que pour mieux faire briller à vos regards toute la lumière des doctrines chrétiennes, qui jaillit plus étincelante du sein des contradictions. Entendez, Messieurs, la scientifique réfutation que le philosophe Kant nous a laissé du système dont le tribun français s'était fait l'organe.

Après avoir établi qu'il y a ici-bas deux principes opposés, le bien et le mal, qui se disputent la direction de la volonté humaine, Kant prononce ces remarquable paroles : « Si l'homme ne pouvait inventer aucun moyen de fonder une *association*, particulièrement destinée à la protection contre le mal et au développement progressif du bien, une association durable et s'étendent de jour en jour pour sauvegarder la moralité et combattre le mal avec des forces réunies, *le mal, alors, quoi que pût faire l'homme pour s'affranchir de sa domination, serait toujours près de ressaisir l'empire sur lui.* Le règne du bon principe, autant que les hommes sont capables de l'accomplir, ne peut donc, comme nous le voyons, être atteint autrement que par la fondation et l'extension d'une société selon les lois de la vertu, et dans l'intérêt de la vertu, une société où la raison fit un principe et un devoir *d'incorporer le genre humain tout entier*[1]. » Tel est, Messieurs, l'arrêt solennel de la philosophie. Le sentiment religieux ne reste pas enfermé dans les limites

1. Kant, *De la religion dans les limites de la raison*, IIIe partie, ch. I.

étroites de la personnalité, comme le voulait Mirabeau, il s'épanche au dehors, il se communique, il s'associe, et toutes les religions, qui se partagent les sympathies de l'humanité, ont jailli de là comme de leur source première.

Or, ce que la nature, éminement sociable de l'homme, réclame impérieusement, ce que Kant, l'un des maîtres les plus autorisés du Rationalisme moderne, déclare nécessaire à l'expansion du bien, le Catholicisme ne se contente pas de le formuler théoriquement, mais encore il travaille, depuis dix-neuf siècles, à le faire passer dans les lois, dans les mœurs, dans la vie de tous les peuples.

Telle a été la volonté formelle de son fondateur. Un jour, Messieurs, vous vous en souvenez, il dit à l'un de ses apôtres, « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église — c'est-à-dire ma société — et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle [1]. » Ainsi, le Catholicisme n'est pas seulement une doctrine, c'est une société, une société religieuse, ramenant tous les peuples à l'unité. Sa forme sociale est nue des conditions vitale de sa force. Une doctrine qui ne s'incarne pas dans un groupe d'hommes, animé des mêmes principes et les transmettant par voie traditionnelle à des discisples fervents; une doctrine, qui reste à l'état de pure théorie, est fatalement condamnée à l'impuissance.

En résumé, le double sentiment qu'éprouve l'homme de s'élever jusqu'à Dieu et de s'associer à ses semblables pour lui rendre un culte public: telles sont, Messieurs, les bases impérissables de la religion; je dis impérissables, parce qu'elles reposent sur la nature même des choses et qu'elles vivront aussi longtemps qu'elle [2].

Il ne vous a pas échappé que ces bases sont communes à tout système religieux, quel qu'il soit, et vous me demandez maintenant si le Catholicisme, dont nous sommes les fils, n'en a pas de plus particulières. Je vais satisfaire, sur ce point, votre légitime curiosité.

Il est vrai, Messieurs; le Catholicisme, qui a des ressemblances

1. S. Math., ch. XVI, V. 18.

2. M. Renan, comme toujours s'est fait l'écho de la philosophie allemande. Il ne nous déplaît pas de voir la vérité arracher à de pareils adversaires un aveu si solennel, et nous l'enrégistrons: « Le Christianisme est le plus frappant des efforts qui s'échelonnent dans l'histoire pour l'enfantement d'un idéal de lumière et de justice... La patrie et la famille sont les deux grandes formes naturelles de l'association humaine. Elles sont toutes deux nécessaires, mais elles ne sauraient suffire. Il faut maintenir à côté d'elles la place d'une institution où l'on reçoive la nourriture de l'âme, la consolation, les conseils, où l'on organise la charité, où l'on trouve des maîtres spirituels, un directeur. *Cela s'appelle l'Église;* on ne s'en passera jamais, sous peine de réduire la vie à une sécheresse désespérante. » (E. Renan, *Marc-Aurèle,* conclusion.)

marquées avec toutes les religions, s'en s'en distingue cependant par des caractères exceptionnels et radicalement exclusifs. Il se présente aux hommages et à la foi des peuples non pas comme un ouvrage qui participe dans ses principes et dans son origine aux faiblesses intellectuelles et morales de l'humanité, mais comme l'œuvre directe et personnelle de Dieu. Le Catholicisme est d'origine surnaturelle; c'est du moins sa sublime prétention, et pour la justifier il en appelle à son fondateur à sa doctrine, et à son but : à son fondateur qui a dit : « *Je suis le fils de Dieu* » et qui est mort pour l'avoir dit, à sa doctrine qui dépasse toute doctrine, à son but qui est manifestement divin. Il me faudrait plusieurs discours pour établir ces trois propositions ; je les ai déjà faits, je les recommencerai. Mais je ne puis, ce soir, procéder qu'à grands traits ; je ne puis vous démontrer la divinité de Jésus-Christ, qu'en jetant au pied de la croix la libre-pensée vaincue par ses propres aveux. — Écoutez.

Quand on demande au Catholicisme de prouver ses titres surnaturels, il répond : un personnage extraordinaire vivait, il y a bientôt dix-neuf cents ans, dans une des provinces les plus humbles de l'Asie-Mineure. Ce personnage, aussi hardi que simple, a proclamé qu'il était le Fils de Dieu, Dieu comme son Père. Il a prouvé cette étonnante affirmation par un langage, un caractère, une vie, une mort, qui feront l'éternelle admiration des grandes âmes et qui s'élèvent incomparablement au-dessus des forces communes de l'humanité. Ce personnage s'appelle Jésus de Nazareth : il meurt, innocent, sous le coup d'ennemis implacables ; trois jours après, il sort de la tombe, rallie par sa présence ses disciples dispersés les remplit de courage, de lumière, de vertu et les jette à travers le monde idolâtrique avec ce cri dont tressaillit la terre : « *Allez et enseignez toutes les nations ; baptisez-les, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint* [1]. »

Telle est la réponse du Catholicisme à qui l'interroge.

Qu'oppose à cela la libre-pensée ? Entendez-la, Messieurs, et jouissez de la confusion qu'elle se prépare.

« Jésus-Christ n'est pas Dieu, dit-elle, *mais il est divin* [2]. » Nous l'arrêtons ici, comme nous avons arrêté le Matérialisme, et nous lui disons : Jésus a affirmé qu'il était Dieu, il l'a affirmé cent fois, il l'a affirmé devant ses apôtres surpris, devant les Pharisiens scandalisés, devant Caïphe et devant Pilate ; Jésus est mort pour cette affirmation.

Le nierez-vous ? C'est un fait historique, attesté par tout un peuple. Consultez les rabins juifs, interrogez-les, quand il vous

1. S. Math., ch. XXVIII, ℣. 19.
2. Renan.

plaira, demandez-leur pourquoi leurs pères ont crucifié Jésus de Nazareth, et ils vous répéteront ces paroles trop célèbres, scrupuleusement recueillies par l'Évangéliste S. Jean : « Nous avons une loi, et selon cette loi Jésus doit périr, car il s'est dit le fils de Dieu. *Nos legem habemus et secundum legem debet mori, quia filium Die se fecit* [1]. — La libre-pensée ne peut contester ce fait historique, sans se heurter à la nation juive tout entière. Jésus a pris lui-même le titre de Dieu, et il n'est au pouvoir de personne d'ébranler ce point capital, où la libre-pensée vient se briser comme sur une pierre [2].

Or, si Jésus-Christ a pris lui-même le titre de Dieu, la libre-pensée, qui ne le lui reconnaît pas, doit lui refuser ses hommages ; car si Jésus n'est pas Dieu, il nous a trompés, et s'il nous a trompés, nous devons non pas l'appeler *divin*, mais l'écraser sous le mot foudroyant de Démosthènes : « Ah ! l'horrible monstre qu'un menteur [3] ! »

Si, au contraire, Jésus est Dieu comme il a solennellement affirmé qu'il l'était, la libre-pensée doit tomber à ses pieds.

Ce dilemme inexorable tient la libre-pensée comme dans des bras de fer, et elle n'en sortira jamais. Jésus-Christ, (et c'est là sa sublime originalité), ne s'est pas présenté au monde en philosophe comme Platon, en sage comme Confucius, en conquérant comme Mahomet, il s'est présenté comme notre Rédempteur et il a pris sans crainte, à la face du soleil, le titre de Fils de Dieu, Dieu comme son Père ; — *Qui videt me videt et Patrem*, — et ce titre de Fils de Dieu, titre écrasant pour la faiblesse humaine, il l'a porté sans défaillir. Après dix-neuf siècles, la libre-pensée salue malgré elle ce Jésus qui la trouble et dont la couronne d'épines domine, des hauteurs sanglantes du Calvaire, le laurier des poètes et le diadème des rois. « Il est divin, » dit-elle. Non, non, ce mot ne suffit pas. Jésus a proclamé qu'il était Dieu.

1. S. Jean, ch. XIX, ℣. 7.

2. M. Réville, qui occupe aujourd'hui, à la Sorbonne, la chaire de religions comparées a essayé de prouver cette affirmation : *Jésus ne s'est pas présenté au monde comme Dieu, il n'en a jamais pris le titre.* M. Réville commence d'abord par rejeter l'Évangile de saint Jean : parce qu'en effet cet évangile est le renversement radical de sa thèse, il ne veut que le témoignage des trois synoptiques : Saint Marc, saint Mathieu, saint Luc. Nous venons de les relire, et à chaque page nous avons vu que Jésus-Christ enseigne *que celui qui aime son père et sa mère plus que lui ne sera pas sauvé, qu'il est la voie, la vérité, la vie, qu'il jugera les vivants et les morts avec son Père ; nous l'avons entendu féliciter Pierre qui l'appelle le fils du Dieu vivant, et déclarer lui-même au grand-prêtre Caïphe qu'il est le fils de Dieu :* et M. Réville nous dit que Jésus n'a pas pris le titre de Dieu devant ses apôtres ? J'avoue tomber du ciel. Si Jésus ne parlait pas comme Dieu, dans les trois synoptiques, il serait le plus insupportable et le plus criminel des hommes, car il met constamment sa personne au premier plan et concentre sur elle toute l'attention. C'est lui qui sauve, qui éclaire, qui purifie, c'est lui qu'il faut aimer plus que tout : en vérité si ce n'est pas là prendre le titre de Dieu, nous ne comprenons plus rien au langage humain, et nous renonçons dès lors à discuter avec M. Réville.

3. Discours sur la couronne.

s'il ne l'est pas, la libre-pensée doit le flétrir du nom d'imposteur, et s'il l'est elle doit tomber à genoux devant sa croix. A genoux donc, libres-penseurs inconséquents et timides : ou sinon, prenez des pierres, et lapidez jusque sur son gibet celui qui n'est divin que s'il est vraiment Dieu ! Ce n'est qu'à cette condition, et à cette condition seulement, que vous serez logiques.

Allons plus loin. Le Catholicisme, pour justifier son titre de *surnaturel*, ne se contente pas, Messieurs, de raconter la vie de son fondateur. Il porte encore dans ses mains ce livre transcendant : la Bible, et il s'appuie sur deux groupes d'hommes exceptionnels : les Juifs et les Chrétiens, qui lui rendent témoignage, devant la raison, autant par leur invincible vitalité que par la surhumaine élévation de leurs doctrines philosophiques et religieuses. Les Juifs et les Chrétiens expliquent seuls l'univers, jusqu'aux origines duquel remonte leur histoire. Ils n'ont qu'à nommer Adam, Noé, Abraham, Moïse, David, Jésus-Christ et l'Église, pour éveiller aussitôt dans la mémoire des hommes l'ombre vénérable de tous les siècles disparus. Leur doctrine est celle même des principes. Ils connaissent le secret de nos destinées, le but final de nos actes. Ils savent d'où nous venons et où nous devons aller. Ne cherchez pas ailleurs la solution complète du problème de nos fins dernières : le Catholicisme peut seul vous l'apprendre. L'origine de l'homme, sa chute primitive, son progressif relèvement sous la double action de sa propre volonté et de l'assistance de Dieu, la divinité de Jésus-Christ, l'institution authentique et l'infaillible autorité de l'Église : telles sont les vastes bases sur lesquelles le catholicisme est assis, inébranlablement[1]. Si je pénètre aujourd'hui, Messieurs, dans une académie, dans une assemblée délibérante, dans une réunion publique, et que j'y entende proclamer quelque pensée généreuse, je suis sûr de la retrouver dans la doctrine chrétiene. Liberté, progrès moral, philanthropie, fraternité sainte, tout ce qui vous émeut et vous emporte vers les hauteurs du vrai, du bien et du beau, est formulé, depuis plus de dix-huit siècles, dans ce petit livre trop peu lu : l'Évangile. N'est-ce pas une chose singulière que le Catholicisme possède ainsi la solution des grands problèmes qui vous agitent ? Parcourez les maximes de Confucius, le Coran de Mahomet, les codes religieux des peuples qui ne sont pas chrétiens, et vous remarquerez tout ce qu'ils renferment de supérieur se retrouve, plus excellemment encore, dans la doctrine catholique, vous remarquerez surtout que ce qu'ils renferment de complet ou de défectueux est magnifiquement réparé dans l'enseignement de Jésus-Christ.

1. « Ce qui est quelque chose de réel, c'est le catholicisme. » (Georges Sand, *Correspondances*, tome IV).

Soyez-en juges, vous-mêmes.

Ce qu'il faut considérer dans un homme ou dans une doctrine, quand on veut les apprécier à leur valeur, c'est le but. Quel est le but du christianisme? L'unité du genre humain, ici-bas et là-haut, dans la connaissance et dans l'amour de Dieu.

Connaissez-vous une ambition plus haute, un dessein plus généreux et plus vaste?

Pendant que le négociant songe à élargir le cercle de ses affaires, pendant que le penseur cherche, dans les œuvres d'Aristote ou de Descartes, l'explication philosophique de l'univers, pendant que le poète demande à Sophocle ou à Racine le secret d'émouvoir les âmes; l'Église songe aussi à émouvoir vos âmes, à expliquer l'univers, à élargir le cercle de son commerce sacré. Elle y songe, non pas avec les seules ressources de l'esprit humain « toujours borné par quelque endroit, » elle y songe non pas par vaine curiosité ou désir d'une gloire sonore et passagère : elle y songe en vivant de l'Évangile, en vivant de Dieu, et en vous appelant à partager sa vie sublime ; que dis-je : sa vie sublime? sa vie surnaturelle. Le Sublime est du ressort de l'homme, le Surnaturel est du ressort de l'Église, et l'Église, Messieurs, a reçu l'ordre de vous élever au-dessus de votre nature pour vous préparer à entrer un jour en tête-à-tête avec l'idéale et éternelle Beauté qui est Dieu même. Le pourrez-vous croire? Croirez-vous que la fortune que rêve le négociant, que la sagesse que rêve le philosophe, que la beauté que rêve le poète, ne sont que d'imparfaites images de la fortune, de la sagesse, de la beauté que possède l'Église? Croirez-vous que l'Église ne se borne pas à vous parler d'une vie éternelle, ce qui suffirait à lui mériter votre filiale reconnaissance, mais qu'elle travaille aussi à votre vie temporelle et que votre dessein le plus cher aujourd'hui est son dessein depuis dix-neuf siècles?

Regardez autour de vous. Le signe caractéristique du XIXe siècle est la tendance à l'unité en toutes choses. Non seulement chaque peuple aspire à l'unité dans son propre sein, et cherche à rallier tous ses enfants autour du même drapeau ; mais encore les nations dispersées à la face du globe, tendent à l'unité fédérative de leurs forces communes et multiplient, en les resserant, les liens de sympathie et d'intérêt, qui sont de nature à les ramener progressivement à la vaste et solennelle unité d'une seule famille. Or, cette tendance de tous les peuples à l'unité, providentiellement secondée par les heureuses applications des sciences physiques, est l'âme même du christianisme et le but sacré vers lequel il se précipite. La loi de Moïse avait pour cercle le peuple hébreu. La loi de Mahomet a pour cercle le peuple arabe. La loi de Jésus-Christ a pour cercle l'humanité toute

entière. « *Allez et enseignez toutes les nations. Il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur.* » Admirez, Messieurs, cette grande République chrétienne, qui a pour base l'existence de Dieu et la divinité de Jésus-Christ : admirez-la, avec ses deux mille évêques, ses deux cent mille prêtres, ses cent cinquante millions de fidèles, tous groupés dans l'unité de la même foi autour du deux cent soixante-cinquième successeur de S. Pierre ; admirez-la courbant toutes les races sous le souffle des mêmes prières ; admirez-la, conservant les vastes cadres de l'avenir, où tous les peuples viendront un jour occuper la place qui les attend.

Messieurs, je viens de vous dire ce qu'est en elle-même la société religieuse catholique, je vous ai montré ses bases, tout à la fois dans la nature même de l'homme et dans l'institution positive et surnaturelle du Christ, je vous ai indiqué son but qui est de sauver les âmes et de ramener tous les peuples à l'unité, par la croyance aux mêmes dogmes et la pratique des mêmes lois morales : il ne me reste plus qu'à résumer ce premier point de mon discours en vous rappelant la définition, que nous donne de l'Église le catéchisme de Paris : « L'Église est la société des fidèles, établie par Notre-Seigneur Jésus-Christ, répandue sur toute la terre et soumise à l'autorité des pasteurs légitimes, principalement de notre Saint Père le Pape [1]. » Connaissez-vous quelque chose de plus grand ?

II. — Qu'est-ce que la société civile ? Qu'est-ce que l'État ?

Je n'insisterai pas sur cette deuxième question, parce que je sais quelle vous est plus familière. Disons, cependant, ce qui doit être dit.

Une société, en général, est la réunion de plusieurs individus, poursuivant un but commun, sous l'impulsion des mêmes principes et la direction des mêmes chefs. La multiplicité des personnes dans l'unité d'action et de fin : telle est l'essence de toute société. Les besoins de l'homme sont la cause originelle de la société civile comme de la société religieuse, et ce point qui leur est commun leur sert tout à la fois de lien réciproque et d'indestructible fondement. Si l'homme se suffisait à lui-même pour le développement normal de sa double vie corporelle et spirituelle, physique et morale, la société religieuse et la société civile

1. *Catéchisme du diocèse du Paris*, leçon treizième.

« L'Église catholique est le genre humain constitué divinement et divinement conservé dans l'unité, pour répondre à qui l'interroge, nous dire d'où il vient, où il va, quels sont les principaux événements de sa longue existence, quels sont les desseins de Dieu sur lui et sur nous. » (Rohrbacher, *Histoire ecclésiastique*, livre 90).

« L'Église est la société des âmes, dans l'amour divin. (L'abbé Bougaud, *Le christianisme et les temps présents*, tome IV, ch. II).

n'auraient aucune raison d'être. Mais l'homme a besoin de secours, de sympathie et de direction, toutes choses qui ne lui peuvent venir que du dehors et par l'intermédiaire de ses semblables. Quel est l'homme qui sache labourer, tisser, bâtir, forger le fer, coudre ses chaussures et cuire son pain? Quel est l'homme qui ne sente que l'isolement est le père de l'ennui, et que l'ennui est le père du désespoir? L'état social, malgré ses inconvénients, est le grand réparateur de nos maux. Sans lui, nos efforts dispersés au hazard n'aboutiraient qu'à la stérilité. L'homme seul, aux prises avec les obstacles physiques de l'univers, succomberait à la tâche. L'homme, associé à l'homme, est le roi du monde[1].

La société civile, c'est donc le groupement des individus dans un but déterminé. Ce but, quel est-il?

Il y a longtemps que notre grand Bossuet l'a caractérisé dans une des pages les plus puissantes de son *Discours sur l'histoire universelle*. « Les Egyptiens, dit-il, sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, *qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux*[2]. » On ne saurait mieux parler. Rendre « la vie commode » suppose premièrement la satisfaction des besoins physiques de l'homme : de là le défrichement des terres, l'exploitation des richesses minérales du sol, le soin des troupeaux ; de là les routes, les canaux, les industries savantes.

Mais « la vie commode » par la satisfaction des besoins physiques de l'homme ne suffit pas. Il y faut joindre, pour que le bonheur de l'homme soit complet, la culture de l'esprit et du cœur, la science et la vertu. Et la société civile, Messieurs, n'est pas seulement destinée à régler le commerce, l'industrie, l'administraction intérieure des États, la police et l'armée : elle doit encore veiller à l'instruction publique des citoyens et au respect de la justice. C'est par ces deux derniers points que la société civile se rapproche nécessairement de la société religieuse et entre en contact avec elle. Nous le verrons plus amplement dans notre prochaine conférence, et nous en déduirons des conséquences logiques, d'une immense et lumineuse portée. Contentons-nous de remarquer aujourd'hui que c'est en s'appuyant sur cette considération que les anciens avaient fait de la Religion une partie essentielle de la société civile elle-même. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains et tous les peuples de l'antiquité, basaient la société civile sur la société religieuse. Quand Jésus-Christ parut, les Césars étaient empereurs et pontifes, et l'une des causes de la passion acharnée que l'on mit à persécuter le chris-

1. Voir notre conférence : *Grandeur et misère de l'homme*; deuxième volume, *Conférences sur le christianisme*.

2 Troisième partie : *Les Empires*.

tianisme fut la *distinction*, radicale autant que nouvelle, qu'il commença à établir entre la société religieuse et la société civile.

Nous disons *distinction*, et non *séparation*, car nous démontrerons que la société religieuse et la société civile doivent, dans leurs mouvements réciproques, former une harmonie pour répondre à l'impérieux besoin d'unité qu'éprouve l'âme humaine et surtout à l'unité de sa fin dernière.

N'insistons, maintenant, que sur ce qui distingue les deux sociétés : nous mettrons plus tard, en relief, les points qui les rapprochent.

1. La société religieuse, l'Église, s'occupe avant tout des rapports de l'âme avec Dieu, dont la vision béatifique sera, dans le ciel, le terme même de nos destinées.

La société civile, l'État, s'occupe avant tous des rapports des citoyens entre eux et de la répartition proportionnelle des charges et des bienfaits de l'association, ici-bas.

2. L'Église a reçu du Christ, son divin fondateur, une forme de gouvernement qu'elle ne peut ni altérer ni détruire : la forme monarchique, tempérée d'aristocratie et de démocratie, si admirablement décrite par le cardinal Bellarmin. L'Etat n'a reçu de Dieu, directement, aucune forme semblable : il est libre de se constituer en monarchie ou en république. Ses institutions politiques sont dans sa main, et il peut les changer.

3. La société religieuse est la patrie de l'Eternité : elle nous suit par delà le tombeau.

La société civile est la patrie du temps et elle se dissout à la mort.

Mais bien que distinctes dans leur nature, leurs fonctions et leur but, la société religieuse et la société civile répondent, ici-bas, à des besoins indestructibles de la nature humaine ; c'est pourquoi l'une et l'autre doivent se partager nos affections sans diviser notre cœur. Grand citoyen et grand chrétien doivent être des morts synonymes. et depuis S. Ambroise jusqu'à S. Vincent de Paul, depuis S. Remi jusqu'à Belzunce, l'histoire atteste que le christianisme et le patriotisme ne sont pas faits pour se nuire dans une âme généreuse.

Que nous parle-t-on d'antagonisme radical, de lutte sans trêve, entre ces deux sociétés ! Pourquoi donc chercherait-t-on à opposer l'une à l'autre l'association politique et l'association religieuse, ces deux formes nécessaires de l'association humaine ? L'antagonisme, la lutte, ne saurait venir ici, de la nature des choses, puisque la société religieuse et la société civile ont l'une et l'autre — quoique à des titres différents, — le même Dieu pour auteur et la même créature humaine pour sujet. L'antagonisme entre la société religieuse et la société

civile ne peut naître que de nos passions, de notre égoïsme, de notre petitesse d'esprit et de cœur, de notre goût malsain pour l'indépendance, de notre jalouse fureur de dominer. Mais en soi, l'Église et l'État, la religion et la patrie, loin de se déchirer mutuellement, sont destinés à se compléter et à se soutenir.

C'est donc en vain, Messieurs, qu'on répète à l'opinion publique que des catholiques sincères ne peuvent être de libres et généreux citoyens, et qu'à tout prix il faut choisir entre l'Église et la France. L'héroïque archevêque de cette grande cité, Monseigneur Georges Darboy, le disait éloquemment : « Je n'admets pas qu'un catholique puisse être placé dans cette douloureuse alternative [1]. » Et son immortel prédécesseur, Monseigneur Affre, l'a bien montré en tombant, victime de son patriotisme, sur les barricades du faubourg Saint-Antoine. Montrons-le à notre tour, en prêchant la paix et la concorde, dans un temps où quelques égarés prennent un funeste plaisir à prêcher la guerre. La société moderne et l'Église, vaisseaux superbes, voguent ensemble sur une mer troublée. Pourquoi ces deux vaisseaux refuseraient-il de se secourir, pour braver de concert les passions humaines, flots courroucés qui les menacent? Pourquoi les laisserions-nous se précipiter aux écueils, ou échanger des bordées furieuses qui déciment l'équipage sans profit pour les passagers? Pourquoi serions-nous moins courageux pour épargner à la France de nouvelles catastrophes, que les matelots qui s'exposent à la mort pour sauver leurs frères?

Il y a un an, Messieurs, la ville du Havre fut témoin d'un spectacle sublime.

Un navire sombrait, en vue des côtes. Les sauveteurs impuissants contemplaient du rivage cette scène déchirante. Des cris de détresse arrivaient jusqu'à eux : ces hommes etaient pâles ; la mer refusait de les porter. Tout à coup leur capitaine s'écria : « Donnez-moi notre bannière ! » Et la brandissant au-dessus de sa tête : « Voyez-vous, dit-il, ce qui est écrit sur notre drapeau : *Ou sauver nos frères ou mourir !* »

Et il se jeta dans une barque. Six matelots, imitant son

1. Discours prononcé au sénat impérial. — Voir *Moniteur* de 1865. — Dans sa lettre pastorale du 28 octobre 1869, Mgr Darboy, reprenant la même pensée, écrivait: « Nous n'avons donné à personne le droit de suspecter notre patriotisme; la religion, la voix du sang, l'intérêt même, tout nous commande la sympathie et le dévouement pour nos concitoyens et tout nous engage à servir, dans la mesure de nos forces, nos destinés terrestres. Dans le milieu complexe et tourmenté où nous vivons, tout est matière ou prétexte à des réclamations contradictoires et à des prétentions rivales, et nulle solution n'est entièrement satisfaisante ou durable, Aussi, croyons-nous que dans les affaires religieuses, il faut maintenir malgré les imperfections qu'on y peut voir, les rapports de l'Église et de l'État, tels que le Concordat les a déterminés. »

courage, s'élancèrent avec lui. On les vit affronter les flots furieux. A travers mille périls, ils avancèrent. La foule, debout sur les quais de granit, les regardait en silence. On crut un instant qu'ils sauveraient le navire menacé. Hélas ! une lame emportée les couvrit, et le lendemain la mer jetait sur la plage le cadavre de ces hommes héroïques. La ville entière les pleura. Toute la France applaudit à leur grandeur d'âme, et j'y vois moi-même l'image saisissante d'un dévouement que nous devrions imiter.

Le vaisseau de la Religion, battu des flots du matérialisme le vaisseau de l'État, battu des flots de l'anarchie, implorent notre secours. Ne lisons-nous pas, chrétien, sur la poitrine « meurtrie de Notre Maître. *ou sauver nos frères ou mourir !* » Sans doute, on nous crie de toutes parts que de magnanimes sauveteurs ont vainement essayé de ramener au port ces deux vaisseaux de l'Église et de l'État, où voguent nos orageuses destinées. Leurs efforts ont été vains : les nôtres le seront aussi, dit-on. Messieurs, ne croyez pas ce désespérant langage.

L'Église et la France ont des ressources inconnues qui n'attendent, pour faire le bonheur de l'humanité, que d'être mêlées ensemble et employées par des hommes de cœur. Pourquoi ne serions-nous pas ces hommes? Sommes-nous donc condamnés à nous faire une guerre sans merci? Je ne le puis croire. Quoi qu'il en soit, il est beau de se dévouer, il est beau de défendre la religion, de servir son pays de se jeter au milieu des tempêtes dans l'espoir de sauver ceux qui périssent.

Dussent les flots nous méconnaître et nous engloutir — et il faut le craindre, car les passions sont si puissantes, — notre dernier cri sera toujours: frères, cessez de vous haïr, car vous êtes fait pour vous aimer !

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Principes généraux qui doivent règler les rapports de l'Église et de l'État

---

MESSIEURS,

La grande et difficile question des rapports de l'Église et de l'État passionne aujourd'hui plus que jamais l'opinion publique. Nous en avons la preuve dans les débats orageux que soulève chaque année, la discussion du budget des cultes. D'un bout de la France à l'autre, on se demande quels seront, dans l'avenir,

les rapports de l'Église et de la République ? L'inquiétude règne sur ce point, et non sans motif.

En effet, les esprits les plus superficiels comme les esprits les plus sérieux découvrent, dans le trouble actuel et général de notre pays, deux forces majeures qui sont aux prises : la force religieuse et la force politique. Et les esprits les plus superficiels comme les esprits les plus sérieux se demandent d'où vient ce déplorable conflit, ce qu'il signifie, quelles en sont les causes occasionnelles, quelle en sera la durée, et surtout quelle en sera l'issue définitive. Disons hardiment que l'opposition momentanée des deux grandes forces religieuse et politique, que l'antagonisme présent de la République et du Catholicisme est un objet d'universelles inquiétudes et préoccupe douloureusement la France.

Notre désir, vous le savez, Messieurs, serait de répandre quelque lumière sur ce grave problème, qu'on ne pourra résoudre que lorsqu'on en connaîtra tous les éléments. « Procédons par principes, dit Bossuet, les hommes ne reviennent que par là [1]. » Or, procéder par principes, consiste à savoir, tout d'abord, quelle est l'essence, quelle est la nature intime des choses dont on traite. Nous avons essayé de vous l'apprendre, dans notre première conférence. Que d'hommes bien intentionnés, — du moins, je le veux croire, — agitent parmi nous les questions religieuses et politiques, sans s'être rendu compte de ce que sont en eux-mêmes l'Église et l'État ! Que de rêveurs qui tranchent ces redoutables problèmes, dans le silence du cabinet, en dehors de toute préoccupation de temps, de lieu, de traditions historiques, de droits acquis, et qui s'imaginent que les sociétés humaines se laissent pétrir, comme une argile obéissante, par le doigt tout-puissant des théoriciens ! Ne donnons pas dans ces excès, suite funeste de la légèreté, de la passion ou de l'ignorance. Le mécanisme complexe des rapports de l'Église et de l'État demande à n'être touché que d'une main prudente et savante. Essayons, Messieurs, de bien saisir les liens logiques qui rattachent entre elles les nombreuses pièces de ce mécanisme délicat, et dans ce but posons-nous aujourd'hui deux questions :

1. La société civile et la société religieuse, dont nous connaissons désormais la nature, peuvent-elles vivre côte à côte, sans rapports, et se mouvoir dans une sphère entièrement séparée ?

2. Si ces deux sociétés ont des rapports nécessaires. — (ce que nous espérons démontrer,) — quels sont les principes généraux qui doivent les régir ?

1. Sermon sur la résurrection de Jésus-Christ.

Mais avant d'entrer en matière, Messieurs, j'ai à vous faire une communication que vous accueillerez, j'en suis sûr, avec sympathie. L'éloquent et apostolique fondateur de ces belles conférences de S. Ambroise, celui dont je ne serai dans cette chaire que l'écho très imparfait, M. l'abbé Charles Perraud, m'a prié de vous dire que s'il avait pu vous offrir, jeudi dernier, le gracieux ouvrage que chacun de vous a reçu [1] et dont vous avez apprécié déjà le noble et patriotique langage, il le devait à la générosité d'un de ses auditeurs, dont la modestie tient à se couvrir du voile de l'anonyme. Laissez-moi ajouter, puisque M. l'abbé Charles Perraud n'est plus devant moi, pour arrêter par sa présence son nom et son éloge sur mes lèvres, que s'il m'est donné de vous adresser la parole, je le dois à la confiance de ce vénérable prêtre, d'une intelligence si droite et d'un cœur si grand. Quand il est venu me chercher dans l'humilité de ma solitude, il m'est apparu, comme David, chargé du poids de ses religieux triomphes, et j'ai juré, nouveau Jonathas, de m'attacher à lui pour combattre à ses côtés.

Le bien-aimé pasteur de cette paroisse [2] y a joint le loyal appui de son cœur paternel : j'espère, Messieurs, que vous me soutiendrez aussi et qu'après l'aide du ciel votre affectueux concours sera ma meilleure force.

I. — La société civile et la société religieuse, autrement dit l'Église et l'État, peuvent-ils vivre côte à côte, sans rapports ; peuvent-ils se mouvoir dans une sphère entièrement séparée ?

Laissez-moi, Messieurs, écarter de votre esprit un nuage, un fantôme, qui pourrait nuire à l'effet de mon discours, sur ce point capital. Les écrivains, les orateurs politiques, les publicistes de toute sorte qui traitent ces matières, représentent trop souvent l'Église et l'État comme deux adversaires jaloux, d'une nature implacable et radicalement hostile. Il nous les montrent sous la figure de deux champions en lice, bardés de fer, acharnés à leur mutuelle destruction, dans le but de s'arroger exclusivement la domination universelle et l'empire absolu des consciences.

Rien n'est plus faux. L'Église et l'État ne sont pas deux champions, deux rivaux bardés de fer et luttant la lance en arrêt : ce sont deux formes d'association humaine. L'Église se compose d'hommes comme l'État. C'est donc toujours la nature de l'homme, ses besoins, ses destinées, qu'il faut scientifiquement examiner et connaître, quand on veut formuler la théorie des rapports de la société religieuse et de la société civile. C'est de vous, Messieurs, c'est de vos familles et des familles qui vous

1. *Le Christianisme et le Progrès*, chez Jules Gervais, rue de Tournon, 19.
2. M. l'abbé Guédon, curé de Saint Ambroise.

entourent, qu'il faut avant tout prendre conseil, dans un pareil sujet, car l'Église et l'État, c'est vous.

Cette remarque une fois entendue, — et elle est grave, — abordons directement notre première question : La société religieuse et la société civile peuvent-elles vivre, côte à côte, sans avoir de rapports?

Plusieurs aujourd'hui se l'imaginent, et le tribun fameux, dont la mort et les funérailles ont marqué les premiers jours de cette année, s'était fait le bruyant organe de cette théorie, quand il disait: « Il faut couper à l'Église toute espèce de communication avec l'administration laïque et politique [1]. » Mais il y a des choses qu'on ne peut réaliser, quelque impérieux vouloir qu'on en ait: celle-ci nous semble du nombre. Trois motifs généraux, et tirés de l'essence même des deux sociétés, s'opposent à la séparation absolue de l'Église et de l'État.

Premièrement, il est impossible que l'Église et l'État restent étrangers l'un à l'autre et se meuvent dans des sphères entièrement séparées, parce que l'âme humaine a de l'unité un besoin invincible et que c'est l'âme humaine qui est le commun objet des lois de l'Église et de l'État. Salomon n'a pu faire deux parts de l'enfant que deux femmes se disputaient: le cri de la nature arrêta son glaive. Les théoriciens de la séparation de l'Église et de l'État ne pourront non plus partager l'homme, pour en donner une moitié à la société religieuse et l'autre à la société civile. L'homme est créé pour l'unité. Il en éprouve en toutes choses l'invincible besoin : c'est elle qu'il recherche partout. L'homme a besoin d'unité dans son corps: de là, sa crainte des maladies qui paralysent ses forces, et de la mort qui les divise implacablement. L'homme a besoin d'unité dans son esprit: de là son goût pour les idees générales qui rallient ses connaissances dispersées, et la séduction qu'exerce sur lui la simplicité des grands principes, à travers lesquels il croit tout voir, d'un seul coup d'œil de l'âme, comme l'astronome aperçoit les mille feux du ciel à travers un frêle cristal. L'homme a besoin d'unité dans sa volonté et dans son cœur: de là son impuissance a aimer également plusieurs objets, et à poursuivre plusieurs desseins. Et si nos tristes yeux sont affligés aujourd'hui du spectacle de tant d'hommes, dont les efforts stériles n'aboutissent pas, cela tient à l'absence d'unité dans leurs travaux.

Or, nulle part, Messieurs, l'unité n'est mieux soudée dans l'homme qu'entre ses idées religieuses — ou irréligieuses — et ses opinions politiques. Il y a un étroit rapport, une liaison secrète entre toutes nos pensées ; et quoi que nous fassions,

1. Gambetta. -- Dernier discours prononcé à Belleville, en août 1881.

nos idées religieuses — ou irréligieuses, (hélas! je répète le mot), — réagissent toujours sur nos actes publics. Celà se comprend. Est-ce que celui qui professe une religion, ou qui même n'en professe aucune, ne se croit pas en possession de la vérité, et se croyant en possession de la vérité peut-il ne pas vouloir tout organiser dans ce sens ? Ouvrez le cœur de nos contemporains. Lisez les discours qu'ils prononcent, les livres qu'ils écrivent, et cherchez cette neutralité dont quelques-uns se vantent : vous ne la trouverez pas. La neutralité est un prétexte, j'allais dire un masque.

Le besoin d'unité qui nous poursuit s'oppose invinciblement à cette neutralité qu'on proclame et que tout dément [1]. Nous persuaderont-ils qu'ils étaient neutres et qu'ils oubliaient leurs principes trop connus de positivisme, de scepticisme ou même d'athéisme, ceux qui ont enlevé les crucifix de nos écoles et défendu à nos instituteurs de prononcer le nom de Dieu ? Leur foi chrétienne est morte, nous le savons, ils nous l'ont dit. Et le besoin d'unité, qui travaille toute âme humaine, leur inspire le désir de former à leur image les générations nouvelles. Mais comme les masses populaires les condamneraient solennellement, s'ils avouaient tout haut leur but sacrilège, ils agissent sans les consulter, et couvrent du mot de neutralité les attentats les plus directs et les plus graves contre la doctrine chrétienne [2]. Le besoin d'unité les pousse. La nature reprend ses droits, les programmes électoraux succombent, et il est ainsi démontré que pratiquement la société religieuse et la société civile sont faites ou pour s'entendre, ou pour s'écraser, mais non pas pour se mouvoir dans une sphére séparée, et vivre côte à côte sans rapports. Ceux-là se trompent beaucoup moins qui aspirent à absorber l'Eglise dans l'Etat ou l'Etat dans l'Eglise — théocrates ou révolutionnaires, peu importe — parce qu'ils visent à l'unité, et que l'unité est la condition de la force et du bonheur de l'homme, quels que soient le théâtre de son activité et l'objet de ses préoccupations. De par l'indivisibilité de l'âme humaine et son invincible besoin d'unité, la société religieuse et la société civile ne sauraient donc demeurer complétement étrangères l'une à l'autre.

1. Voir la lettre si remarquable de Mgr Lamazou, évêque de Limoges, sur les funestes conséquences de la loi du 18 mars. On ne pouvait rien dire de plus sensé, de plus fort, de plus chrétien et de plus patriotique.

2. La Suisse, dans le mémorable plébiscite de 1883, a couvert de confusion et réduit à l'impuissance les fauteurs d'athéisme et d'incrédulité qui voulaient, comme en France, bannir le nom de Dieu de ses écoles et l'image du Christ de ses prétoires. Nul doute que le peuple français, consulté en masse, ne prit la même résolution, si on lui demandait de ratifier les décisions du conseil municipal de Paris ou de la Chambre, telles que l'expulsion des aumôniers de nos hopitaux, l'enlévement des croix, la *chasse* organisée, dans les services publics, contre tout ce qui de près ou de loin se rattache à la religion. Mais on se gardera bien d'en faire l'essai.

Ce premier argument, tout philosophique, est gros de conséquences, mais leur déduction nous ménerait trop loin. Bornons-nous à répéter que les théoriciens qui posent en principe que le législateur politique doit oublier toute maxime religieuse quand il fait des lois civiles, qu'un croyant doit faire abstraction de ses idées chrétiennes quand il occupe un poste public, se heurtent à l'indivisibilité de l'âme humaine, à son besoin foncier d'unité, et lui demandent ce qui est au-dessus de ses forces, surtout si cet homme est généreux, énergique et convaincu,

Passons à un second argument, non moins décisif.

La société civile et la société religieuse ne sauraient rester complétement étrangères l'une à l'autre, parce qu'elles occupent le même sol et que leurs mouvements, ayant le même théâtre d'action, se croisent, se mêlent, s'harmonisent ou se contrarient nécessairement,

Quand l'homme a fait choix d'une terre où il puisse placer le berceau de ses enfants et la tombe de ses aïeux, quand il l'a longtemps arrosée de ses sueurs, il s'y attache, il l'aime, et il veut lui donner un nom. Pour cela, il prend le nom de son père, qu'il modifie à l'aide d'une gracieuse terminaison féminine, pour que le même mot lui rappelle, avec ce que l'amour paternel a de plus fort, ce que la tendresse maternelle a de plus doux, et il jette à tous les horizons ce cri où vibre son âme : *ma patrie !* Mais comme le premier besoin de tout amour noble et pur est de chercher une consécration divine et de remonter au ciel d'où il descend, l'homme dresse un autel au pied duquel il présente au prêtre, en lui demandant de les bénir, son épouse, ses enfants, et les drapeaux qu'il portera, plus tard, dans les sanglants hasards de la guerre. De ce jour date l'alliance historique de la société civile et de la société religieuse. Cherchez un peuple qui se soit établi sans s'appuyer sur le sacerdoce, sans évoquer l'idée du culte divin ; allez d'Abraham à Numa et de Pierre le Grand à Washington qui signait la constitution des Etats-Unis « l'an du Seigneur 1787 : » vous ne le trouverez pas. Cette loi, si frappante à l'origine de tous les peuples, l'est bien davantage à l'origine de la France.

En effet, lorsqu'en l'année 420, les Francs, nos pères, conduits par Pharamond, vinrent se tailler à coups de framée un empire dans la Gaule romaine, et camper hardiment sur les bords de la Meuse et de la Somme, il traînaient après eux la barbarie. Qu'était-ce que la barbarie ? C'était le règne des passions et de la force brutale, l'écrasement de la justice, de la raison et de la faiblesse, par la violence. Les Francs étaient idolâtres, pillards, d'une indépendance sauvage, d'une cruauté farouche. Ne leur demandez à cette époque, ni la délicatesse d'esprit qui les dis-

tingua plus tard, ni les sentiments de bienveillance, de justice et de charité qui fleurissent aujourd'hui, chez leurs descendants. L'amour de l'égalité qui les porte à choisir leur chef parmi leurs compagnons d'armes et qui est resté le trait caractéristique de leur race ; une grande bravoure sur les champs de bataille et une extrême vivacité dans tous leurs actes, telles sont alors leurs qualités assez réduites. Suivis de leurs chariots de guerre, de leur butin et du troupeau confus de leurs enfants et de leurs femmes, ils traversent le Rhin, les Vosges, les Ardennes, et s'attribuent, en conquérants, les plaines de la Champagne. Là, nos pères à demi nus, négligemment couverts de peaux de bête et d'étincelantes cuirasses, rencontrèrent sous sa tunique de lin et sa chape d'or le Clergé qui les attendait. Le Clergé, c'était l'Église. Et l'Église, en ce temps, c'était avec les traditions politiques de l'empire romain disparu, la civilisation chrétienne renfermée dans ce livre sublime : l'Évangile. Jamais l'opposition de la chair et de l'esprit, de la violence et de la persuasion, de la force et du droit, n'apparut sur un plus vaste théâtre.

D'un côté, des soldats sans discipline, sans culture intellectuelle, des tribus nomades qui dévorent tout et qui veulent tout dévorer. De l'autre, des évêques, des religieux, des prêtres qui n'ont, pour briser ces boucliers de fer et ces épées terribles, qu'une seule arme : la parole. Que cette parole a donc été puissante, Messieurs, sur les lèvres des Remi, des Germain, des Aignan, des Grégoire de Tours, des Prétextat, des Sidoine Apollinaire ! Comme je comprends que les historiens protestants nous aient eux-mêmes rendu justice, quand ils ont dit, « que l'Église catholique était la maîtresse pièce de la civilisation européenne[1], » « que les évêques avaient fait la France, ainsi que les abeilles font leur ruche[2]. » Les événements parlent tout seuls. Et c'est dans notre pays qui a compté, parmi ses serviteurs les plus fameux, les Alcuin, les Suger, les saint Bernard, les Georges d'Amboise, les Richelieu, les Mazarin, les Fleury, les Montesquiou, c'est dans notre pays, où le clergé et le peuple ont toujours eu d'intimes relations, qu'on rêve d'opérer la séparation absolue de l'Église et de l'État ? Quelle chimère ! l'Église et l'État ont grandi, depuis quatorze siècles, comme deux arbres jumeaux, dont les racines se sont énergiquement entre-croisées, dans ce sous-sol glorieux où le sang de nos pères a coulé à flots : porter la hache aux racines de la Religion, c'est entamer les racines même de l'État, et déjà les premiers coups d'une législation malheureuse ont fait retentir d'un bout à l'autre de l'Europe les paroles prophétiques de M. Thiers : « Pour moi, toucher

1. Macaulay, *Etude sur l'histoire des papes*
2. Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chûte de l'empire romain.*

à une question religieuse est la plus grande faute qu'un gouvernement puisse commettre[1]. »

Et cette faute est d'autant plus grande, qu'outre les traditions les plus sacrées du pays qu'elle interrompt brusquement, elle est encore tout à la fois violente et inutile, car quoi que fassent les hommes pour les séparer, l'Église et l'État sont nécessairement amenés à se trouver face à face devant trois vitales questions de l'ordre social : la question de la propriété, la question de la famille, la question de l'instruction publique.

L'Église est servie par des hommes. Ces hommes ont des besoins physiques qui nécessitent des ressources, au premier rang desquelles il faut placer la propriété territoriale. L'Église a le droit de posséder, parce qu'elle a le droit de vivre. Mais quoi? les propriétés ecclésiastiques soulèvent immédiatement la question des redevances au fisc national, autrement dit la solde de l'impôt. Premier point qui oblige la société civile et la société religieuse à lier des rapports.

L'organisation de la famille met encore les deux sociétés en présence. Le mariage est un sacrement et un contrat, et en cette double qualité il intéresse l'État et l'Église. L'État prétendra-t-il que le contrat civil fait à ses yeux toute la valeur du mariage? L'Église blâmera cette prétention, en prouvant que Jésus-Christ a voulu que le mariage revêtit la forme religieuse de sacrement. L'État déclarera-t-il la légalité du divorce? L'Église blâmera cette légalité, car elle a pour mission de maintenir dans le monde la parole du Maître: « Que l'homme ne sépare jamais ce que Dieu a uni[2]. »

Enfin, la grande question de l'Instruction publique est un terrain inévitable où l'Église et l'État sont appelés à se rencontrer, ou pour se combattre ou pour se soutenir. L'Etat a certainement le droit de préparer dans les jeunes générations les défenseurs futurs des traditions, des intérêts et des gloires du pays. Mais là où l'Etat ne voit que des ingénieurs, des soldats, des négociants, des écrivains, en germes, l'Eglise voit des âmes immortelles. Là ou l'Etat ne découvre que des citoyens naissants destinés à défendre un jour la Monarchie ou la République, l'Eglise distingue, de son regard inspiré, les citoyens futurs de la grande République des cieux. L'Etat a le droit de diriger l'éducation nationale dans le sens patriotique que l'opinion publique lui marque ; l'Eglise a le droit de greffer sur cette éducation patriotique et terrestre une éducation plus haute et toute surnaturelle, l'éducation de l'âme pour l'éternité. Et tant qu'il y aura, ici-bas, un prêtre comprenant son devoir, l'éducation de la jeu-

1. Discours du 22 juillet 1871. — Discours parlementaires de M. Thiers, 13me volume.
2. S. Math., ch. XIX, ℣ 6.

nesse sera revendiquée par l'Eglise, au nom de Jésus-Christ. Le droit de l'Eglise et le droit de l'Etat en matière d'instruction publique sont deux droits parallèles, qui tous deux réclament impérieusement satisfaction. Ni l'Etat ne doit supprimer le droit de l'Eglise, ni l'Eglise le droit de l'Etat.

On nous reproche parfois à nous, prêtres catholiques, d'aimer la jeunesse, de chercher à conquérir noblement son estime et ses suffrages : j'accepte ce reproche et je m'en glorifie. Et quel serait donc l'objet de notre ambition et des saintes tendresses de notre âme, sinon cette jeunesse ardente et fière, qui croit au bien, à la vérité, à l'honneur, parce qu'elle se sent capables d'héroïques sacrifices et qu'elle n'a encore ni trompé, ni été trompée ? Oui, l'Eglise aime les jeunes âmes, les générations qui montent, pleines de vie et d'avenir, elle les aime passionnément, elle veut contribuer à leur éducation morale, et sans refuser à l'Etat des droits certains, elle demande qu'on lui fasse sa part, et qu'on ne bannisse pas, avec système, de l'enceinte de nos écoles publiques, l'enseignement de la Religion. Si on l'expulse, elle protestera, et c'est ce que je vais faire moi-même, Messieurs, en vous dénonçant la violation flagrante, et sans motif, de la loi républicaine du 28 mars 1882, à l'école normale d'Auteuil.

Le règlement destiné à appliquer cette loi aux internats, lycées et écoles normales, renferme un article 31°, ainsi concu : « le vœu des pères de famille *sera toujours consulté et suivi*, en ce qui concerne la participation de leurs enfants à *l'enseignement* et aux *exercices religieux* ». Or, à l'école normale d'Auteuil, nous comptions cent dix élèves environ. Les pères de famille consultés répondirent, *au nombre de plus de quatre-vingts*, que leurs enfants devaient entendre les leçons de philosophie religieuse de l'aumônier et assister, le dimanche, à la messe. Apprenez comment on a *suivi* ce vœu. Le Conseil général de la Seine supprima le logement et le traitement de l'aumônier, qui appuyé sur l'unanime affection de ses élèves, protesta avec respect contre une pareille violation de la loi. Peine perdue. Il fallut recourir au ministre [1]. Celui-ci répondit au vœu des pères de famille en demandant à la Chambre, en décembre 1882, la suppression générale des aumôniers de toutes les écoles normales de France : ce qui fut accordé. Et il y a encore des lois, Messieurs ?

J'oubliais de vous dire que tous nos jeunes instituteurs sont des élèves-boursiers et que la moindre protestation de leur part deviendrait facilement un cas de renvoi. Ils ont protesté pourtant, en venant à la paroisse d'Auteuil, pendant trois mois, assister à la messe et entendre la voix de leur aumônier. Après quoi, ce scandale d'un nouveau genre ayant duré trop longtemps, on

1. C'était alors M. Duvaux.

menaça le Directeur, auquel on refusa avec blâme mille francs d'augmentation, on le força de changer l'heure de la lecture des notes hebdomadaires, et on fit savoir par là aux élèves que s'ils continuaient à fréquenter l'Église, leur avenir pourrait être brisé. Mais, chers jeunes gens, mes amis, si on a pu vous séparer de moi, on n'a pas pu me séparer de vous, et c'est pour vous encore, c'est pour votre liberté de conscience foulée aux pieds, que j'élève une voix intrépide devant ce magnifique et populaire auditoire, et que je demande qu'on rappelle au respect des lois ceux qui les ont faites et qui les oublient.

Ainsi, Messieurs, l'indivisibilité de l'âme humaine et son besoin d'unité, la communauté du territoire qui sert de théâtre aux faits et gestes de l'Église et de l'État, les intérêts qui se rattachent aux trois grandes questions de la propriété, de la famille et de l'instruction publique sont autant de motifs qui s'opposent à la séparation absolue de la société civile et de la société religieuse. Et comme ces motifs ne sont pas créés pour le besoin de la thèse, mais qu'ils ont pour base la nature même des choses, ils ne sont pas de ceux qu'on peut dédaigner. Leur valeur ne changera jamais. C'est pourquoi il sera toujours vrai d'affirmer que la séparation de l'Église et de l'État, telle que l'entendent parmi nous quelques esprits sans profondeur, est une chimère qui n'existe nulle part et qui ne pourra nulle part exister.

On nous objecte les États-Unis d'Amérique : nous verrons que cet exemple n'est d'aucune conséquence pratique pour la France, où il est aussi mal compris que fréquemment cité. Sans doute, les relations de l'Église et de l'État peuvent revêtir des formes multiples et atteindre des degrés différents : elles peuvent être réduites au *minimum*, comme aux États-Unis, ou être portées au *maximum*, comme dans les pays qui ont adopté une religion officielle, à savoir la Prusse et l'Angleterre, ou maintenues dans un juste milieu, comme en Espagne et en France, régies l'une et l'autre par des concordats. Mais nulle part, (j'insiste sur ce point fondamental), l'Église et l'État ne s'ignorent mutuellement ni ne se meuvent dans une sphère absolument séparée.

Poursuivons notre pensée et ne devançons pas l'heure des conclusions. L'Église et l'État ne peuvent vivre, côte à côte, sans rapports. C'est un fait acquis et que nous confirmerons [1].

Maintenant, Messieurs, puisque la société religieuse et la

1. Le lecteur qui, indépendamment de ces motifs généraux, voudrait connaître les motifs particuliers qu'un esprit sérieux doit invoquer, en France, pour répudier les théories peu philosophiques et profondément impolitiques de la séparation de l'Église et de l'État, n'a qu'à se reporter immédiatement, dans ce livre, à notre cinquième conférence.

société civile ont des rapports nécessaires, demandons-nous à quels principes supérieurs ces rapports sont soumis.

II. — *Premier principe.* Dans les choses qui sont exclusivement de leur ressort, la société religieuse et la société civile jouissent d'une pleine indépendance et sont absolument autonomes. Par exemple, l'État a de plein droit le pouvoir de déclarer la guerre, de signer des traités, d'organiser des tribunaux, de frapper monnaie, d'édicter des lois commerciales, d'entretenir des armées, de veiller à la police intérieure et extérieure du pays. L'Église, à son tour, est seule juge de la convocation de ses conciles, de la promulgation de ses dogmes, de la direction de sa discipline, de la propagation de sa foi, du recrutement normal de ses ministres.

Deuxième principe. Dans les matières mixtes auxquelles donnent naissance, comme nous l'avons vu plus haut, la propriété, la famille et l'instruction publique, et qui sont tout à la fois du ressort de l'Église et du ressort de l'État, la société civile et la société religieuse doivent s'entendre, et obéir scrupuleusement aux lois du Concordat, si le Concordat existe. Mais si le Concordat n'existe pas, l'autorité religieuse et l'autorité civile doivent y suppléer par la bonne harmonie de leurs relations et le respect mutuel de leurs droits. La nature des matières mixtes étant de relever tout ensemble de la juridiction de l'État et de celle de l'Église, l'État usurperait s'il prétendait les régler souverainement, et l'Église oublierait la maxime du Seigneur: « rendez à César ce qui est à César » si elle affectait d'exercer la même autorité sur le temporel et sur le spirituel. Les canonistes et les jurisconsultes peuvent discuter sur la plus ou moins grande étendue des droits de l'Église et de l'État, en telle et telle circonstance ; mais à part ceux qui nient radicalement les droits certains de l'Église, en ce qui concerne la propriété, l'instruction publique, l'organisation de la famille, ils s'accordent tous à reconnaître l'existence de matières mixtes, qui ne peuvent être tranchées ni par l'Église ni par l'Etat, mais qui doivent être réglées de concert par les deux autorités civile et religieuse.

Enfin, *troisième et capital principe*, qui touche à l'essence du problème, la haute influence sur la direction générale des hommes appartient à celle des deux sociétés qui possède la solution du problème des destinées humaines, c'est à dire à celle des deux sociétés qui connaît et qui enseigne le but final auquel les individus et les sociétés doivent tendre.

Je désire, Messieurs, fixer votre attention la plus profonde sur ce point décisif, qui est le nœud même des difficultés du grand problème des rapports de l'Église et de l'État.

Elevons-nous, un instant, sur les hauteurs de la philosophie.

La société civile et la société religieuse, l'Église et l'État, se composent d'hommes. Or, pour l'homme, pour tout homme, il n'y a qu'une question à résoudre : D'où suis-je venu ? Où dois-je aller ? Quel est le but de ma vie ? Pourquoi suis-je au monde ? Quel emploi dois-je faire de mes facultés ? Ouvrier, mon frère, n'es-tu ici-bas que pour forger les métaux, bâtir des édifices, creuser la terre et mourir ? Voilà ce qu'il faut que tu saches, si vraiment tu es un être doué de raison. Tu me dis que tu n'y songes pas, courbé sous le travail et emporté par le tourbillon d'une vie fiévreuse : tu te trompes. Un jour vient, un jour fatal, où cette question souveraine : D'où suis-je venu, où dois-je aller ? se pose clairement dans ton esprit. C'est le jour où la maladie inexorable t'a jeté sur un lit de souffrance, c'est le jour où la mort a brisé ton cœur en frappant tes enfants. Quoi que tu fasses, il est nécessaire que tu saches pourquoi tu es au monde et quelle est ta destinée. Et ce que tu dois savoir, la société civile, qui a pour but de te diriger, doit le savoir aussi. Comment te dirigera-t-elle, si elle ne sait où elle doit aller et quel est le but que l'homme doit se proposer d'atteindre ? *Pourquoi l'homme est-il fait ?* Là est le point, là est le secret de la direction, vraie ou fausse, à imprimer aux sociétés. J'entends bien qu'on me répond de toutes parts : l'homme est fait pour la liberté, pour le progrès, pour la civilisation, pour le plein épanouissement de ses facultés, en un mot pour le bonheur, et j'applaudis, car tout cela est juste ; mais quand je cherche le sens caché sous ces paroles, liberté, progrès, civilisation, je ne le trouve qu'autant que je sais déjà quel est le but de l'homme.

J'en appelle à vous-mêmes, Messieurs : pour qu'il y ait progrès civilisation, bonheur, ne faut-il pas que l'homme soit en marche vers le but, que sa nature lui assigne et que sa destinée réclame ? C'est donc ce but qu'il faut connaître avant tout, car si l'homme tournait le dos à sa destinée, si ses efforts s'orientaient dans un sens opposé à sa véritable fin, il n'y aurait pour lui que misère et désespoir. Fénélon disait bien, dans son *Télémaque :* « il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine et qu'elle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes, » et le philosophe Jouffroy raisonnait en maître quand il s'écriait : « le meilleur gouvernement possible n'est-il pas celui qui conduit le mieux la société à sa fin ou qui lui permet le mieux d'y aller ? Il faut donc connaître la fin de la société pour savoir quel est le meilleur gouvernement possible. *Mais comment saurez-vous quelle est la fin d'une société d'hommes, si vous ne connaissez pas la fin de l'homme lui-même* [1] ? » Ceci, Messieurs, est de toute évidence.

1. *Cours de droit naturel.* 10e leçon.

Il n'y a qu'une question capitale pour chacun de nous, il n'y a aussi qu'une question dont la solution intéresse les sociétés, cette question, la voici : *D'où vient l'homme et où va-t-il ?* « C'est une chose pitoyable, dit Pascal, de voir tous les hommes ne délibérer que des *moyens* et point de la *fin.* [1]. »

Nous sommes, ici, au cœur même de ce palpitant débat. Montrons-en toute la portée.

Un grand nombre de nos contemporains ne voient, dans ce qu'ils appellent nos querelles religieuses, qu'une âpre rivalité d'influence entre l'Église et l'État, et s'imaginent volontiers que tout ce bruit n'a pour cause que les passions des hommes d'État et des hommes d'Église. Qu'il me soit permis de leur dire qu'ils se trompent. Sans doute, et nous ne faisons aucune difficulté de l'avouer, les passions humaines, sur ce terrain comme sur tous les autres, se sont donné souvent libre carrière. Mais aujourd'hui le débat est plus haut. La question de *fait* soulève une immense question de *principe*, et c'est cette question de principe, diversement résolue, qui entraîne la division des esprits. Dante eut besoin d'un guide pour traverser les régions mystérieuses où son génie pénétra ; la société civile a besoin, comme le poète, d'une main qui la conduise à travers les ténèbres mêlées de lumières où la discussion implacable de toutes les doctrines et le scepticisme universel, qui en est sorti, nous ont hélas ! précipités.

Sachez-le bien, Messieurs, la cause majeure des divergences d'opinions sur la question *secondaire* des rapports de l'Église et de l'État est tout entière dans nos divergences de pensées relativement à cette question *suprême :* quelle est la destinée de l'homme ? Si la libre pensée, sous toutes ses formes, si le rationalisme, le darwinisme, le positivisme, le radicalisme, étaient d'accord avec le catholicisme sur la véritable destinée de l'homme, nos discussions politiques, économiques, sociales, éclairées par ce grand principe de direction qui nous serait commun, seraient moins acharnées, moins obscures et moins stériles. Mais divisés sur la véritable destinée de l'homme, nous le sommes sur tout le reste, et cela est logique. C'est donc à ce problème capital des destinées humaines que les esprits sérieux, qui seuls ont la claire vue des difficultés, doivent de préférence rallier leurs efforts : c'est sur ce point central qu'ils doivent faire converger la lumière. Il y a plus d'un demi-siècle que le philosophe Théodore Jouffroy l'a dit, et tous les événements qui se sont accomplis depuis lors, dans le monde politique et scientifique, lui ont donné raison.

Ces considérations nécessaires ne vous ont pas fait oublier

1. *Pensées*, ch. III.

Messieurs, notre troisième principe, dans l'exposé de la théorie des rapports de l'Église et de l'État.

Permettez-moi de vous en rappeler la formule : *la haute influence sur la direction générale des hommes doit appartenir à celle des deux sociétés qui possède la solution du problème des destinées humaines*, c'est-à-dire à celle des deux sociétés qui connaît et qui enseigne le but final auquel les individus et les peuples doivent tendre. Si c'est la société civile qui possède la solution du problème des destinées humaines, c'est à elle qu'appartiendra non seulement l'indépendance dans les choses de son ressort, mais encore la haute influence sur la direction générale des hommes, et en ce cas il sera vrai de dire avec Portalis que « la puissance publique n'est rien si elle n'est tout, et que les ministres de la religion ne doivent point avoir la prétention de la partager ni de la limiter [1]. Mais si ce n'est pas la société civile qui possède la solution du problème des destinées humaines, si ce privilège n'appartient qu'à la société religieuse, alors nous serons obligés de conclure que c'est à la société religieuse que la haute influence sur la direction de l'humanité doit être départie.

Or, Messieurs, l'État, la société civile, n'enseigne pas à l'homme sa destinée, son but final. La société civile n'a pas mission de pénétrer jusqu'à nos consciences, son rôle est strictement renfermé dans le soin de nos intérêts temporels, dans le soin de la paix publique et de tout ce qui peut, selon le mot fameux de Bossuet, rendre aux nations « la vie commode. » Les écrivains et les politiques libres-penseurs de notre siècle sont unanimes sur ce point. Entendez leur témoignage : « L'État est incompétent, en matière religieuse. [2] » — « L'État n'a pas de doctrine particulière. [3] » « Je ne reconnais pas à l'État le droit de choisir entre deux formules sur l'origine des mondes ou sur la fin des êtres [4]. » Et quand nous nous plaignons, nous catholiques, qu'on ait enlevé de nos écoles ou du seuil sacré de nos cimetières, l'image du Christ, le gouvernement nous répond que cet enlèvement n'est pas de sa part une impiété, et qu'il ne signifie qu'une chose, à savoir : que l'État ne couvre plus de son autorité ni de sa protection une solution quelconque du problème de nos destinées.

Mais quoi ? Puisque la société civile ne résout pas le problème de nos destinées, la haute influence sur la direction de l'humanité ne saurait lui appartenir, *première conclusion ;* et puisque la société religieuse se présente à nous avec la solution du problème de nos fins dernières, c'est elle — *deuxième conclusion,*

1. Rapport sur le Concordat et les Articles organiques.
2. Minghetti, *L'État et l'Église*, ch. III.
3. Renan, *La réforme intellectuelle.*
4. Gambetta, discours et plaidoyers politiques, 8e volume, Discours prononcé à Romans, le 18 septembre 1878.

— qui doit inspirer et guider la marche civilisatrice des peuples. Il est impossible d'échapper à ce raisonnement. Et quand de la théorie je passe à l'examen des faits, quand des hauteurs de la philosophie je descends au domaine de l'histoire, je ne suis plus surpris de voir non seulement les Confucius, les Zoroastre, mais les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Sénèque, donner la primauté à la religion, et faire de ses doctrines, de ses lois, de ces cérémonies la base même de la société civile et de leur République. Ces grands hommes avaient compris, 1° qu'il n'y a pour chacun de nous qu'une question souveraine, celle de nos fins dernières; 2° que la société civile est incompétente à la résoudre; 3° que la société religieuse, qui en a le secret, est logiquement appelée à exercer une influence décisive sur la direction de l'humanité.

Vous m'arrêtez ici, Messieurs, et vous me dites : nous acceptons un instant vos conclusions. Oui, la solution de nos destinées est nécessaire à l'organisation scientifique de la société; oui, l'État n'a pas mission de nous donner sur ce point une solution qui s'impose; oui, la société religieuse est philosophiquement en droit d'exercer une influence décisive sur la direction de l'humanité. Mais la société religieuse, vraiment supérieure et idéale, où est-elle! Que de sociétés religieuses sur la terre! Comment choisir?

J'entends votre question, j'en saisis l'immense portée, et je vais essayer d'y répondre, sous forme d'hypothèse, pour ne blesser personne.

Supposez donc, un instant, Messieurs, qu'il y ait ici-bas une société religieuse remontant par l'histoire jusqu'au commencement du monde, possédant des titres divins et ayant pour mission précise, permanente, d'enseigner à l'homme ses destinées et de l'y conduire; supposez que cette société religieuse ait été préparée et figurée par une société religieuse antérieure, qui vit encore à côté d'elle, comme le tronc primitif d'où elle s'est détachée; supposez que son fondateur, annoncé par une longue suite de prophètes, ait justifié par une vie incomparable et des miracles sans nombre le titre de Dieu, qu'il s'est solennellement attribué et pour lequel il est mort; supposez que l'Église, — car c'est Elle; — puisse clairement démontrer qu'elle a reçu de ce Dieu, fait homme, le commandement formel d'instruire et de sanctifier les peuples, avec la promesse d'une assistance surnaturelle qui la rend infaillible, en matière de dogme et de morale; supposez que l'Église, indépendamment de ses titres divins, ait une doctrine qui renferme, mais agrandies, fortifiées, épurées, et sans mélange d'erreur, toutes les vérités éparses dans toutes les philosophies et dans toutes les religions; supposez enfin que

l'Église possède, et possède seule, dans son intégrité, la pleine solution du problème des destinées humaines : est-ce qu'elle ne sera pas, de par la logique, le phare nécessaire et étincelant de toute civilisation?

Or, l'Église catholique réalise, dans le monde et sous nos propres yeux, la supposition que je viens de faire. Donc[1]...

Vous me demandez de nouveau, je le vois, Messieurs, de suspendre mes conclusions, et sans contester la première partie de cette argumentation philosophique, (ce qui ne serait pas possible, même aux athées, car après tout, les athées résolvent à leur manière le problème des destinées humaines, et si la solution qu'ils adoptent est vraie, elle s'impose rigoureusement), vous m'arrêtez à la *mineure* et vous me dites : ne peut-on pas contester que l'Église catholique soit en possession de la vraie solution du problème des destinées humaines, et n'entendez-vous pas qu'en effet on le conteste :

1° Au nom de la *Science*, par des arguments qu'on emprunte à la géologie, à l'anthropologie, à la métaphysique et à l'histoire, et qu'on oppose à vos livres sacrés, à vos conciles, vos bulles pontificales, dont on détruit de la sorte ou l'authenticité, ou l'inspiration divine, ou la valeur morale ;

2° Au nom de la *Politique*, car les peuples ont le droit de s'organiser démocratiquement et d'adopter le système républicain, tandis que l'Église catholique essaie de barrer le chemin à la démocratie, veut imposer sa constitution théocratique à tous les peuples, et professe ouvertement pour le système républicain une haine inflexible ;

3° Au nom des *Questions Sociales*, que l'Église s'obstine à ne pas comprendre, ou qu'elle prétend ne vouloir résoudre qu'au moyen d'une dégradante charité, qui prolongerait l'esclavage des classes ouvrières et assurerait le triomphe déshonorant de l'infâme capital.

Messieurs, je l'avoue, voilà ce qui se dit, mais j'affirme que cela n'est pas. Ces bruyantes déclamations, qui ont pour but de prouver que l'Église catholique ne possède pas la solution du problème des destinées humaines, demanderaient vingt

1. C'est ici que devrait logiquement entrer l'exposé scientifique du Catholicisme considéré comme solution du problème des destinées humaines. Mais un pareil exposé réclame des ouvrages spéciaux, et nous renvoyons nos lecteurs soit au magnifique travail du R. Père Monsabré : *Exposition du dogme catholique*, soit au livre de l'abbé Bougaud : *Le Christianisme et les temps présents*, soit aux *Études philosophiques* d'Auguste Nicolas, soit même à nos modestes conférences (Berche et Tralin, 69, rue de Rennes, Paris, *Conférences sur le Christianisme* par l'abbé Frémont, 2 volumes. sur le Christianisme, où chacun de nos dogmes fondamentaux, rattaché au problème des destinées humaines, a été étudié en vue d'éclairer l'esprit de nos contemporains par l'examen et la solution raisonnée des difficultés les plus graves de la libre-pensée moderne.

discours de réfutations[1]. Je me contente, aujourd'hui, d'opposer aux affirmations gratuites de nos adversaires des affirmations motivées et d'une force d'autant plus décisive qu'elles reposent ou sur des faits indéniables ou sur les aveux des libres-penseurs les plus ardents.

Et d'abord, sur quelle base s'appuie-t-on pour déclarer que l'Église est l'ennemie de la Science? La Science est la connaissance raisonnée des choses. En quel lieu de nos livres saints a-t-on découvert que Dieu nous défendît d'appliquer notre intelligence à l'étude et à la recherche des secrets de la nature? « *Tradidit mundum disputationibus*, Dieu a livré le monde aux discussions humaines, » dit la Bible. Les génies chrétiens ont discuté et discutent encore: la raison est un instrument sacré dont il se servent sans mépris. Jugez-en. La science universelle se partage en trois groupes: le groupe des sciences physiques, le groupe des sciences morales, le groupe des sciences métaphysiques ou transcendantes. Bien que les sciences physiques ne soient pas du ressort direct de l'Église, non seulement l'Église ne leur est pas hostile, mais encore elle les protège, elle les encourage et elle s'en sert. Je ne vois pas, par exemple, que le christianisme ait empêché Pascal et l'abbé Torricelli de faire leurs belles expériences sur la pesanteur de l'air, Buffon et Linné d'être des naturalistes supérieurs, Cuvier de fonder la géologie et de venger Moïse, Cauchy et Duverrier d'exceller dans les mathématiques, l'abbé Bourgeois d'être de nos jours un géologue des plus hardis, et le père Secchi — un Jésuite! — de remporter le grand prix de l'exposition de 1867. Les sciences physiques ne sont pas du domaine direct de l'Église, au même titre que les sciences morales et métaphysiques: je l'ai dit. C'est donc surtout, dans ces dernières, que nos grands hommes se sont admirablement signalés. Il sufit de nommer au hasard S. Jean Chrysostôme, S. Bernard, S. Thomas d'Aquin, Gerson, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, pour défier, à coup sûr, ces adversaires jaloux qui nous reprochent notre ignorance. On prétend que l'Église méprise la science, Messieurs: et voici que le libre-penseur le plus audacieux du XIXe siècle, celui qui a porté dans l'examen des questions religieuses le scepticisme et le radicalisme les plus complets, confesse aujourd'hui publiquement dans ses « Souvenirs de jeunesse » qu'il a eu pour initiateur à l'étude des langues orientales le savant le plus sérieux et le plus étonnant de notre époque, que ce savant était un prêtre, et que ce prêtre était un des éminants directeurs du séminaire de Saint-Sulpice[2]. l'Église

1. Voir notre conférence intitulée : *L'Église et la Société moderne*, premier volume de nos conférences de Saint-Antoine (Berche et Tralin, 69, rue de Rennes, Paris).
2. M. l'abbé Lehir.

n'a donc pas peur de la science, puisqu'elle produit les *spécialistes* les plus distingués. Cette année même, la tribune française a retenti du nom d'un ecclésiastique, d'un missionnaire [1], dont les scientifiques travaux ont doté notre *Museum* d'une de ses collections les plus rares [2]. Qu'on ne se fatigue donc plus à proclamer que la science et l'Église sont opposées. Qu'on dise seulement que quelques savants incomplets, qui s'attribuent superbement le monopole de la lumière, prétendent, non sans orgueil, trouver en défaut les dogmes du christianisme, dont le plus souvent ils défigurent le sens et ne connaissent même pas la formule.

Pour nous, Messieurs, qui avons lu tout ce qui a été écrit contre l'enseignement dogmatique et moral de l'Église, depuis Celse et Julien l'apostat jusqu'à Bayle, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Strauss, nous jurons, à la face des autels. que nous n'avons jamais rien découvert qui fût de nature à obscurcir ou à faire hésiter notre foi. Le Christianisme a pour fondement la raison même de Dieu : la raison de Dieu n'a rien à craindre de la raison de l'homme, quand l'homme s'applique à suivre les procédés scientifiques par excellence, qui sont la constatation minutieuse et attentive des faits, la recherche des causes et la déduction logique des conséquences. Mais il est plus facile de déclamer contre l'Église que de la convaincre de l'esprit anti-scientifique dont on l'accuse, et il y a des hommes qui, soit ignorance, soit préjugé, soit passion, goûtent un amer plaisir à brûler ce qu'ils adoreraient, s'ils nous connaissaient mieux. Quand surtout l'irréligion est devenue une cause de popularité, quand pour être dispensé de génie politique ou couvrir son ambition, il suffit de se poser en *anti-clérical* : que voulez-vous, Messieurs ? on ne résiste pas à la tentation d'acquérir une fortune et une gloire qui coûtent si peu. On crie sur les toits : l'Église n'aime pas la science, et le lendemain on se réveille député ou ministre. Mais, l'Église, calme et fière, se retourne vers ce nouveau triomphateur qu'elle enterrera demain, et elle lui dit sans s'émouvoir : « Monsieur, vous en avez menti et puisque le tribunal des hommes me condamne, sans m'entendre, je vous assigne au tribunal de Dieu. » Et l'Eglise continue d'ouvrir des universités et d'honorer les savants, sous les yeux et malgré la mauvaise humeur de ceux qui lui reprochent de ne pas aimer la Science.

Battus sur ce terrain, les adversaires de l'Église chercheront-ils un refuge sur le terrain politique et diront-ils que l'Église est radicalement hostile aux institutions républicaines ? Ils ne seront pas plus heureux, car il est faux, absolument faux, que l'Église

1. Le père David, lazariste.
2. Voir l'*Officiel* du 17 novembre 1882.

catholique s'oppose au développement des institutions républicaines, dans le monde.

Le pape Pie VII, encore évêque d'Imola, disait à son peuple, au milieu duquel les Français venaient de fonder la République cisalpine : « La forme du gouvernement démocratique, adoptée chez nous, mes très chers frères, n'est point en opposition avec les maximes chrétiennes que je viens de vous exposer ; elle ne répugne pas à l'Évangile, elle exige, au contraire, ces vertus sublimes qui ne s'acquièrent qu'à l'école de Jésus-Christ [1]. » Et le pape Léon XIII écrivait aux évêques d'Espagne, le 8 décembre 1882 : « On doit fuir l'opinion de ceux qui mêlent la religion à un parti politique et les confondent ensemble, au point de regarder ceux qui sont d'un autre parti comme des hommes ne méritant presque plus le nom de catholiques. C'est introduire les factions politiques dans le domaine auguste de la religion ; c'est vouloir rompre la concorde entre les frères et ouvrir la porte à une multitude de funestes inconvénients. » Est-ce clair, Messieurs? Pardonnez-moi une dernière citation, la matière en vaut la peine. Son Eminence le cardinal Guibert, notre vénérable archevêque de Paris, a répété vingt fois que l'Église était faite pour avoir de pacifiques rapports avec tous les gouvernements. Il le déclare nettement dans une lettre au ministre des affaires étrangères, en date du 6 septembre 1880 : « L'Eglise catholique, dit-il, a reçu de son divin fondateur une constitution qui lui permet de n'identifier sa cause à celle d'aucun régime politique et *par là même de n'en exclure aucun.* Elle a vécu dans tous les temps à côté de gouvernements forts divers et ses relations ont été pacifiques, *et même affectueuses*, avec tous les pouvoirs qui se sont montrés justes et bienveillants. » Et plus loin : « le gouvernement républicain considéré en lui-même, *s'il est administré avec sagesse et justice*, ne saurait rencontrer, dans le clergé régulier ou séculier, aucun préjugé hostile [2]. »

Ainsi, Messieurs, l'Eglise se justifie sur ce point, comme sur tous les autres. Quand donc elle blâme le gouvernement républicain d'avoir banni le nom de Dieu de l'enseignement public, d'avoir enlevé les images du Christ de l'enceinte de nos écoles et du seuil de nos cimetières, ou elle était si bien placée, quand l'Eglise se plaint qu'on chasse des hospices les aumôniers et les religieuses, et que de toutes parts l'administration civile cherche à entraver son ministère sacré, l'Eglise n'attaque pas la République, qui est le gouvernement légitime du pays, elle déplore et elle flétrit les actes de ceux qui faussent nos institutions en les

1. Homélie du Cardinal Chiaramonti, Évêque d'Imola, le jour de Noël, 1797.
2. Lettre du cardinal Guibert, archevêque de Paris, à M. le ministre des affaires étrangères.

mettant au service de leurs théories matérialistes ou libres-penseuses. Un fils peut blâmer les actes de son père, sans pour cela souhaiter sa mort. De même, l'Eglise demande à la République de s'arrêter sur la route funeste où des imprudents l'entraînent, mais l'Eglise n'est pas plus hostile à la forme républicaine qu'à toute autre forme politique. Elle a blâmé certaines décisions despotiques de Louis XIV et de Napoléon, sans conspirer contre eux : elle blâme, aujourd'hui, certains actes de la République sans désirer sa ruine.

Je vous le demande maintenant, Messieurs, est-il assez prouvé qu'on calomnie l'Eglise, quand on publie qu'elle est radicalement hostile à la démocratie et aux institutions républicaines?

Mais, peut-être, la question sociale sera-t-elle l'écueil, où se briseront les théories catholiques, relativement à la répartition proportionnelle des charges et des avantages de la société civile? Nullement. L'Eglise professe sur ce point, comme sur tous les autres, les vrais principes. Elle a appris de Jésus-Christ et de l'apôtre S. Jacques que le pauvre, le faible, l'humble ouvrier, doivent être l'objet par excellence de ses plus tendres préoccupations[1]. C'est elle qui, passant de la théorie à la pratique, institua les premiers Hôtels-Dieu, les lieux de refuge pour les vieillards, les orphelins, les femmes abandonnées. C'est elle qui enseigne avec éloquence que la question sociale se résoudra, non par des combinaisons chimériques qui ont la ridicule prétention de rendre les hommes heureux en supprimant ce qu'on ne peut supprimer, c'est-à-dire les inégalités physiques et intellectuelles de la nature et les passions du cœur humain, mais *par des vertus* : par les vertus de tempérance, d'amour du travail, d'obéissance, de respect, de prévision et de prudence, chez ceux d'en bas, et par les vertus de justice, de bienveillance, de charité, chez ceux d'en haut. Multipliez les caisses de retraite, les associations philanthropiques, intéressez le gouvernement au sort des classes souffrantes, l'Eglise est là pour vous seconder, vous soutenir, et au besoin même pour prendre l'initiative, car l'Eglise est née sur la paille de Bethléem, ses premiers fidèles sont sortis des entrailles populaires, et l'Eglise n'a pas oublié son origine.

Ah ! j'en conviens, pour résoudre la question sociale l'Eglise n'enverra pas ses prêtres dans les clubs demander l'abolition des armées permanentes, la séparation des Eglises et de l'Etat, l'impôt unique sur le revenu, le rétablissement du divorce et tant d'autres utopies du même genre, qui trompent les masses au profit des ambitieux. Mais l'Eglise ne sera pas obligée, dix ans plus tard, de faire ce que font sous nos yeux, sans pudeur, un certain nombre de ces agitateurs bruyants qui, après s'être

1. Lire et relire la belle épître de S. Jacques, surtout le chapitre deuxième.

montrés d'un radicalisme échevelé, dans l'opposition, sont devenus des conservateurs et des autoritaires si âpres, depuis qu'ils sont au pouvoir. L'Eglise sait qu'il y aura toujours des ignorants et des savants, des égoïstes et des dévoués, des petits et des grands, des pauvres et des riches : l'Eglise sait qu'il n'y a pas de système politique qui puisse dispenser à tous, fortune, gloire et génie, et c'est pourquoi sans dédaigner aucun des moyens efficaces, qui peuvent améliorer la condition des hommes ici-bas, elle prêche avant tout ces vieilles vertus, toujours jeunes et toujours trop rares : la résignation, la douceur, la bonté expansive ; elle inspire au cœur des Vincent de Paul et des abbé de l'Epée, des abbé Roussel et des dom Bosco, l'amour passionné de toutes les misères, et elle résout sans bruit, dans le détail, au fond de ses orphelinats et de ses maisons de vieillards, cette grande question sociale qui est pour tant d'autres un sujet de déclamations aussi ronflantes que vaines.

Vous voyez, Messieurs, que ni la science, ni la politique, ni la question sociale n'opposent à la solution catholique du problème des destinées humaines d'objection sérieuse. L'évidence de cette conclusion serait au comble s'il m'était permis, par l'analyse, de porter la lumière dans tous les détails de cette vaste argumentation. Mais on ne peut tout dire dans un discours, et celui-ci s'est déjà prolongé.

Votre attention si sympathique m'encourage, cependant, à ne pas descendre de cette chaire, sans aborder résolument le Positivisme qui cherche à écarter, par une fin de non-recevoir, d'autant plus séduisante qu'elle a des allures scientifiques, non seulement tout ce que nous venons de dire sur le problème des destinées humaines, mais encore sur la possibilité de le résoudre.

Le problème des fins dernières de l'homme ne peut avoir de solution, dit le Positivisme. Pourquoi? Parce que pour résoudre ce problème, il nous faudrait pénétrer dans un monde tout métaphysique et surnaturel, et que ce monde est absolument hors de nos atteintes. Dieu, l'âme et leurs rapports, sont des choses *inexpérimentales*.

Messieurs, dire que le problème de nos fins dernières n'a pas de solution possible, c'est dire que l'homme est dans la radicale impuissance de savoir pourquoi il vit. Or, dire cela, c'est nier la conscience et la science. C'est nier la conscience, d'abord. En effet, si l'homme est incapable de savoir quel est le but de son existence, pourquoi distingue-t-il si nettement entre le bien et le mal? Préférer le bien au mal, c'est se décider dans le sens de ses destinées, et à chaque instant l'homme est appelé par sa conscience à prendre de pareilles décisions. Il y est appelé, coûte que coûte, et malgré lui. Et s'il sacrifie lâchement l'honneur au

déshonneur, la vertu au vice, sa conscience proteste. Pourquoi proteste-t-elle si l'homme est impuissant à connaître sa destinée? Il faut être logique. L'homme impuissant à connaître sa fin dernière, son but, sa destinée, devrait être complètement impuissant à distinguer le bien d'avec le mal, car toutes choses devraient être pour lui, ou absolument obscures ou absolument indifférentes. En est-il ainsi?

Le positiviste qui nie si résolument que l'homme puisse connaître sa destinée, osera-t-il nier sa conscience? La logique l'y condamne, mais il y a des points d'arrêts qui forcent la logique la plus audacieuse à reculer, parce que cette logique est celle des sophistes, et que partant de principes faux elles se heurtent fatalement à des conséquences qui lui font horreur. Notre conscience en nous imposant, à chaque heure du jour, un choix entre ce qui est bien et ce qui est mal, tranche le problème de nos destinées, et prouve ainsi au positivisme qu'il ne sait ce qu'il dit, quand il prétend que le problème de nos destinées est insoluble.

Mais la conscience n'est pas seule violée, par une semblable théorie, la science elle-même reçoit un coup qui la blesse et dont elle se venge.

L'homme, dites-vous, est incapable de savoir quelle est sa destinée? En ce cas, l'homme est dépouillé de sa raison. Sa raison, (et la raison est l'instrument même de la science,) ne lui montre-t-elle pas la magnifique organisation de l'univers? Ne découvre-t-elle pas, au dedans d'elle-même, l'idée et le besoin de l'infini? Peut-elle ne pas remonter de l'effet à la cause, et ne pas proclamer l'existence d'un artiste souverain, dont elle a sous les yeux le resplendissant ouvrage? Dieu c'est *l'inexpérimental*, dites-vous : qu'entendez-vous par ce mot aussi creux que démesuré? Voulez-vous dire que Dieu ne tombe pas sous les sens? Sa nature spirituelle l'y oblige, et Dieu ne serait pas Dieu s'il était accessible à nos organes corporels. Mais depuis quand a-t-on besoin de voir, d'entendre ou de toucher une personne, pour être sûr qu'elle a vécu ou qu'elle vit? Il suffit d'*expérimenter* ses œuvres, il suffit de voir, d'entendre ou de toucher quelque chose qui révèle son passage, qui rappelle son souvenir, qui atteste son intelligence. Je sais que Mozart a vécu, bien que Mozart soit *inexpérimentable* pour moi; je sais que Bossuet a vécu, bien que je ne puisse le voir, l'entendre, lui parler: et pourquoi sais-je que Mozart et Bossuet ont vécu? Parce que j'ai sous les yeux leurs chefs-d'œuvre.

De même pour Dieu, je ne le vois pas, mais l'univers et toutes ses merveilles, me mettent sur sa trace et j'affirme qu'il est. Ce mode d'expérience, si simple, mais si fondamental, qui

consiste à remonter de l'effet à la cause, et de conclure à la vue d'un tableau qu'il a fallu un peintre, nous l'employons à chaque instant, dans le cours de notre vie : c'est lui qui nous permet, en face des merveilles de l'univers d'affirmer sans crainte d'erreur, l'existence de Dieu ; c'est lui qui nous permet d'aller de l'idée subjective d'Infini à la réalité objective de l'Infini lui-même, Infini pour lequel nous nous sentons faits, et auquel nous aspirons de toutes les forces vives de notre être. Allez, positivistes douteurs, vous n'arrêterez pas la raison humaine dans sa recherche d'une cause suprême et vous n'éteindrez pas dans notre conscience, pas plus que dans la vôtre, cette distinction du bien et du mal, qui vous prouve que l'homme a un but et qu'il y a des choses qui l'éloignent de ce but ou qui l'en rapprochent. La science et la conscience unissent leur voix, pour proclamer que non seulement l'homme n'est pas incapable de connaître sa destinée, mais au contraire que cette destinée lui est déclarée, quoi qu'il fasse, par tous les battements de son cœur et tous les mouvements de son esprit. Et si j'appelais, au milieu de ce vaste auditoire, un enfant de nos catéchismes, si je lui demandais la solution du problème de nos destinées, il vous redirait ces sublimes paroles : « Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle [1], » et reprenant à mon tour chacun des mots prononcés par cet enfant, j'en établirais la vérité, la force, la portée logique : preuve que le problème des destinées humaines est résolu.

Nous voilà loin, semble-t-il, des rapports de l'Église et de l'État. Non, Messieurs, nous sommes au centre même de notre champ de bataille. Qu'ai-je voulu établir ? Ces trois points : 1° Que la société civile et la société religieuse, ayant l'homme pour sujet commun, ne pouvaient se mouvoir dans des sphères absolument séparées ; 2° que la société civile et la société religieuse sont indépendantes, dans les choses qui leur sont spéciales ; 3° que la haute influence sur la direction de l'humanité devait appartenir à celles des deux sociétés qui possède la solution du problème des destinées humaines.

Cette troisième proposition nous a entraînés dans des développements considérables, mais nécessaires, et que votre bienveillance m'autorise, je crois, à ne pas regretter.

Nous avons dit : 1° qu'il n'y a pour l'homme, individuellement et socialement considéré, qu'une seule question à résoudre, et de laquelle toute l'organisation du monde dépend : la question de ses destinées ; 2° nous avons entendu les publicistes contemporains et libres-penseurs affirmer que l'État était incompétent à résoudre cette question souveraine ; 3° nous avons montré,

1. *Catéchisme catholique* premier chapitre.

que la société religieuse avait seule autorité sur ce point, et que dès lors si parmi les diverses sociétés religieuses il y en avait *une* qui eût des titres authentiques à la foi et au respect des hommes, c'était à elle que la haute influence sur la direction générale de l'humanité devait logiquement appartenir; 4° nous avons réfuté les objections qu'au nom de la science, de la démocratie et de la question sociale, on oppose, aujourd'hui et bruyamment, à la solution catholique du problème des destinées humaines; 5° nous avons jeté à terre le Positivisme, en l'écrasant sous le double poids de la conscience et de la science.

Pour couronner ce vaste et capital discours, je devrais immédiatement conclure, Messieurs, que c'est à la seule lumière des principes catholiques que les rapports de l'Église et de l'État peuvent être légitimement et scientifiquement réglés. Telle est, en effet, la vérité théorique; telle est, comme dirait Kant, la vérité objective.

Mais j'ai hâte d'ajouter qu'il suffit que l'opinion publique, prise en masse, n'adhère plus à la solution catholique du problème des destinées humaines, pour qu'*en fait* les rapports habituels de l'Église et de l'État — (et non pas les rapports essentiels et théoriques, qui ne peuvent changer, parce qu'ils reposent sur la nature des choses) — soient pratiquement modifiés. Dans quelle mesure? Sous quelle forme et pour quels motifs? C'est ce que nous rechercherons, dans notre prochaine conférence.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Examen raisonné des situations diverses, où l'Église et l'État peuvent se trouver à l'égard l'un de l'autre. L'*HYPOTHÈSE* après *LA THÈSE*

MESSIEURS,

Des esprits droits et clairvoyants, comme les vôtres, n'ont pu se faire illusion sur l'immense portée de notre précédente conférence. Le problème des rapports de l'Église et de l'État a pris, sous vos yeux, sa grande et vraie physionomie, en se rattachant au problème supérieur et transcendant des destinées de l'homme. L'Église catholique a la prétention justifiée de posséder, dans l'Évangile, la solution du problème des destinées humaines, et par contre-coup la solution du problème des rapports de la société civile et de la société religieuse. Mais plusieurs, parmi vous, douloureusement affectés de la conclusion logique, en vertu de laquelle j'ai attribué à l'Église la haute influence sur la

direction de l'humanité, auront dit peut-être : « *c'est de la théocratie.* » Non, Messieurs, *c'est du bon sens.* L'Église ne revendique pas, pour ses ministres, une immixtion prépondérante dans les affaires de l'État, encore moins l'autorité publique qui décide et qui gouverne, elle demande : 1° l'indépendance pour elle-même, dans les choses de son ressort ; 2° l'influence de ses maximes saintes sur les mouvements d'ensemble imprimés aux peuples.

Vous l'entendez : on nous calomnie, quand on prétend que nous ambitionnons le pouvoir civil, que nous voulons ce qu'on a appelé « *le gouvernement des prêtres.* » Nous n'avons qu'un désir, c'est que vous soyez chrétiens, que vous agissiez comme tels, que vous fassiez pénétrer le souffle évangélique dans vos institutions : et nous vous supplions de considérer que logiquement vous y êtes tenus, parce que la sagesse, la vraie philosophie, exigent que vous cherchiez à atteindre vos fins dernières, et que ces fins dernières ne vous sont enseignées que par l'Église catholique. Telle est la *thèse* que nous avons établie : elle défie toute attaque scientifique.

Mais cette thèse est une doctrine. Or, une doctrine n'est puissante qu'autant qu'elle a su conquérir et conserver l'adhésion des esprits, qu'autant qu'elle est généralement acceptée et appliquée, et qu'elle circule dans l'opinion publique, comme le sang dans nos veines. Il ne suffit pas, pour qu'une doctrine soit efficace et produise des résultats heureux, qu'elle soit juste en elle-même, théoriquement. Il faut de plus, il faut surtout, que les hommes la regardent comme l'expression de la vérité, et qu'en conséquence ils l'épousent, la défendent, la fassent passer de l'abstraction à la réalité concrète. Si une doctrine, quelle que soit sa valeur, loin d'être accueillie, adoptée, aimée par la majorité active d'un pays, est niée radicalement, ou seulement mise en doute, sa valeur intime et objective ne change pas, je l'avoue, mais sa valeur relative, sa puissance extérieure, son influence, sa force d'expansion, sont profondément atteintes et modifiées.

Si la doctrine de l'Église catholique était acceptée de la majorité active des citoyens français, les rapports de l'Église et de l'État se résoudraient facilement. De ce que la majorité active des citoyens français semble ne plus admettre comme étant l'expression de la vérité, l'enseignement de l'Église, il ne s'ensuit pas que l'Eglise ait perdu de sa valeur intime, mais seulement que cet enseignement n'a plus, en fait, la même efficacité et la même influence sociale qu'autrefois. Et de ce fait, à son tour, nous sommes obligés de tirer une conséquence, toute pratique, à savoir que les rapports de l'Église et de l'État ne peuvent être pacifiquement réglés qu'autant qu'on tiendra compte de cette situation nouvelle des esprits, vis-à-vis de

l'enseignement chrétien et de l'autorité de l'Église. En un mot, après la *thèse* que rien ne doit altérer, parce qu'elle est du domaine de l'absolu et repose sur la nature même des choses, il y a l'*hypothèse* dont il faut absolument que les catholiques sachent tenir compte, s'ils veulent se conduire en hommes pratiques et non pas en purs théoriciens.

C'est cette nouvelle face de la question, que nous allons étudier aujourd'hui.

I. — Messieurs, trois hypothèses, qui donnent lieu à trois différents modes de conduite, sont possibles pour une doctrine en général, et se sont réalisées pour la doctrine de l'Église, en particulier : 1° ou bien une doctrine peut avoir contre elle toutes les forces vives d'un empire ; ç'a été le cas de l'Église, pendant les trois premiers siècles de son histoire ; 2° ou bien, une doctrine peut avoir pour elle la sympathie unanime des gouvernements et des peuples ; ç'a été le cas de l'Église, pendant le moyen âge ; 3° ou bien, une doctrine peut être partiellement rejetée et partiellement admise ; c'est le cas de l'Église, aujourd'hui, en France, et l'on peut dire dans toute l'Europe.

Le seul énoncé de ces trois hypothèses, qui correspondent à trois situations, permet d'entrevoir que la conduite de l'Église doit être différente, toutes les fois qu'il s'agit pour elle de régler *pratiquement* ses rapports avec les sociétés civiles. Examinons, sous ce triple aspect, une question qui se complique, à mesure qu'on la développe.

La première situation, celle où la doctrine de l'Église est universellement combattue, impose à l'Église une lutte immense. En effet, la doctrine de l'Église, c'est-à-dire la solution du problème des destinées humaines, étant universellement attaquée, l'Église doit la défendre et devant les gouvernements oppresseurs et devant les peuples abusés. Sa mission est alors d'enseigner, de convaincre, ou de mourir.

Elle fera donc appel au génie de ses docteurs qui établiront, théoriquement, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, le Rédempteur des âmes, et que l'Église tient de lui ses pouvoirs ; elle fera appel à ses vierges, à ses saints, à ses Fidèles convaincus, qui confirmeront, par une vie de charité, l'enseignement sublime des docteurs ; enfin, elle fera appel à ses martyrs qui donneront leur sang pour attester, jusques dans la mort, la vérité de leur foi.

Les rapports de l'Église et de l'État sont alors douloureux, ils ne se résolvent que dans des amphithéâtres et sous la dent des bêtes. L'État, armé de la persécution, se déchaîne contre la doctrine chrétienne, qu'il ignore ou qu'il méconnaît. L'Église foulée aux pieds, emprisonnée dans des lois sanguinaires plus cruellement encore que dans les catacombes, sert l'État qui la

maltraite et se venge en priant pour ses bourreaux [1]. Cependant les chrétiens ne se laissent pas égorger, sans invoquer la justice dont ils sont les avocats. Ils parlent, ils exposent les idées pour lesquelles ils vont mourir, ils regardent en face, d'un œil calme, la société civile qui les repousse, et ils plaident, par l'éloquence et le martyre, leur cause impérissable.

Les deux formules de cette période de lutte nous ont été léguées par les Apôtres, au livre de leurs Actes. La première est l'expression du *droit absolu*, que possède la Vérité et qui lui vient d'en haut : « *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* [2], » disent les témoins de la vie du Christ, quand on leur oppose les lois intolérantes de l'État. C'est la première formule. La seconde n'est pas moins puissante : les chrétiens persécutés s'abritent sous le droit commun des citoyens de Rome, et se couvrent des lois et des coutumes de l'empire, chaque fois que ce droit commun, ces lois et ces coutumes leur sont favorables. Ils revendiquent hautement et sans hésitation la liberté commune et le droit commun, dont on cherche à leur refuser tyranniquement le bénéfice. « J'en appelle à César [3] » a été le cri de S. Paul dans les fers, et ce cri, l'Église l'a jeté à tous les échos du monde.

On a essayé, Messieurs, de nous mettre en opposition avec nous-mêmes et l'on nous a répété, non sans quelque ironie, qu'il nous fallait choisir de deux choses l'une : ou bien le droit supérieur et transcendant de la vérité, que nous nous attribuons, ou bien seulement le droit commun, que nous ne paraissons invoquer que pour paralyser l'action de nos adversaires, mais sans bonne foi. Nous n'acceptons pas ce dilemme. Nos pères, écrasés par les Césars, invoquaient tout ensemble et le droit supérieur de la Vérité, qu'ils professaient, et le droit commun, dont ils devaient bénéficier, en qualité de citoyens romains : nous ferons comme nos pères. Quand l'Etat, sortant de la neutralité que lui impose la liberté de conscience, tentera d'ensevelir la vérité évangélique, sous les ruines de nos temples et les membres mutilés de nos martyrs, nous nous défendrons à sa barre, en invoquant et le droit commun et le droit supérieur, et nous mêlerons les deux formules des apôtres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes... J'en appelle à César », parce que ces deux formules sont deux arguments légitimes, deux arguments qu'un chrétien doit faire vibrer avec une égale énergie sur ses lèvres fières, quoique résignées.

Tertullien avait raison de dire à César « un chrétien est un

1. Apologétique de Tertullien, ch. XXX : « Nos enim pro salute imperatorum Deum invocamus æternum. »
2. Actes des Apôtres, ch. V, ℣. 29.
3. Actes des Apôtres, ch. XXV, ℣. 11.

homme comme toi ; » car cela est vrai. Et Tertullien, répondant aux persécuteurs, qui lui objectaient qu'en adorant Jésus-Christ il renversait les dieux officiels de l'empire, avait raison d'ajouter : « vos dieux sont de fabrique humaine, mais nous, déchirés et couverts de sang nous vous crions : — (*lacerati et cruenti vociferamur*), — nous adorons Dieu, par Jésus-Christ. Cherchez donc à savoir si cette divinité du Christ est vraie ; celui d'entre vous qui sera appliqué à comprendre notre foi, sera forcé de l'admettre[1] ».

Ces deux arguments étaient également justes : les chrétiens pouvaient légitimement invoquer le droit supérieur inhérent à la vérité de leur doctrine, car leur doctrine était vraie, et ils pouvaient légitimement invoquer les lois communes, car ils étaient citoyens, et comme S. Paul, ils tenaient à ce titre.

Ainsi, Messieurs, le rôle d'une doctrine attaquée est de se défendre, pour essayer de convaincre les esprits et de s'y faire une place d'honneur. L'Église universelle battue en brèche, dès son origine, par l'Empire Romain insurgé contre elle, luttait par la parole et par la vertu : elle proclamait la vérité de sa doctrine et elle en donnait les preuves, en même temps qu'elle se couvrait du bouclier du droit commun. Elle demandait la liberté, au même titre que toutes les doctrines qui en jouissaient autour d'elle, et elle la demandait encore avec plus d'insistance au nom de la vérité religieuse, dont elle était le surnaturel flambeau.

Que l'Église ait demandé la liberté, au même titre que le reste des doctrines qui en jouissaient autour d'elle, nos libres-penseurs contemporains le lui accordent assez généralement — je dis assez généralement, parce qu'il y a des exceptions singulières, basées sur cet étrange motif que l'Église, ayant des dogmes certains, absolus, rigoureusement enchaînés, n'a pas droit à la liberté commune, — mais ce qu'on n'accorde pas à l'Église, dans le camp rationaliste, c'est d'avoir osé réclamer la liberté au nom de la vérité dont elle se prétendait l'organe. Cette prétention, le rationalisme la refuse au catholicisme, sous prétexte qu'elle mène logiquement à l'intolérance et qu'elle fait passer nos convictions du *subjectif* à l'*objectif*, ce que Kant et le scepticisme transcendant, dont il est le père, ne sauraient accepter.

Messieurs, il faudrait s'entendre quand on prononce le mot d'*intolérance* et qu'on l'applique à l'Église, car ce mot, pris dans le sens de violence brutale et de cruautés physiques, est une calomnie : l'Église n'ayant jamais enseigné qu'on pût tyranniser

1. Homo est enim et christianus, quod et tu... Dicimus et palam dicimus, et vobis torquentibus lacerati et cruenti vociferamur : Deum colimus per Christum... Quærite igitur si vera est ista divinitas Christi... Qui etiam studuerit intelligere, cogetur et credere. (Tertullien, *l'Apologétique*, ch. XXI, n° 77, 88, *passim*).

les consciences et ayant toujours blamé, depuis Jésus-Christ, son divin fondateur, jusqu'à saint Martin, l'illustre évêque de Tours, et depuis Fleury jusqu'à Lacordaire, l'emploi des moyens coercitifs pour implanter la foi dans les âmes. L'Église est une société spirituelle. Ni le glaive, ni le feu, ni la prison, ni l'exil, ne font partie de ses instruments d'apostolat et de règne. La société civile qui tue, qui brûle, qui emprisonne ou qui bannit, a le droit de le faire parce que son devoir et son but sont de protéger nos intérêts matériels, notre vie physique ; mais, l'Église a pour mission de sanctifier et de sauver nos âmes — nos âmes, entendez-vous, Messieurs ? et nos âmes, qui sont libres, ne sont accessibles qu'à la persuasion. L'Église le sait, l'Église le proclame. Son gouvernement ne connaît d'autres moyens d'action que la parole, les sacrements, et quand elle veut frapper un membre rebelle, ce n'est qu'avec l'excommunication, peine essentiellement spirituelle.

« Et l'*Inquisition*, me dites-vous ? et la *Saint-Barthélemy* ? et les *Dragonnades ?* Voilà des faits historiques qu'on ne supprimera pas, et qui renversent tout ce que vous venez d'affirmer. »

Nullement, Messieurs. J'ai dit que l'Église n'avait jamais enseigné que les moyens de brutale violence fussent de son ressort, et je le maintiens, en m'appuyant sur l'Évangile et la doctrine unanime des Pères ; mais je n'ai pas dit que les hommes d'église aient tous été convaincus de cette doctrine, je n'ai pas dit que les hommes d'église n'aient pas cédé, çà et là, dans le passé, à la mauvaise tentation d'écraser par le fer et par le feu, ce qui ne devait tomber que sous les coups de la persuasion et de la charité ; je n'ai pas dit surtout que l'Europe, devenue chrétienne et ayant fait des dogmes catholiques, l'essence même de son droit public et de ses codes nationaux, n'avait pas pu mettre l'arsenal de ses peines infamantes au service des principes évangéliques [1].

1. Il nous semble que c'est parce qu'on n'a pas suffisamment distingué entre la *doctrine* de l'Église et les *applications* matérielles qui ont pu en être faites, çà et là, dans le cours des siècles, qu'on a laissé peser sur l'Église, en général, une responsabilité qui devait retomber tout entière sur certains hommes ou certains peuples, en particulier. L'Inquisition d'Espagne est un *fait*, tout spécial à l'histoire de ce pays : les sanglants excès que les rois et les hommes d'église de cette partie de l'Europe chrétienne ont pu politiquement se permettre, les tortures iniques et trop nombreuses qu'ils ont pu autoriser, restent à leur charge et non pas à celle du Catholicisme qui, ni de près ni de loin, n'enseigne que le supplice du feu soit un de ses légitimes moyens d'action. Les massacres du 2 septembre 1792 restent à la charge de Danton et de ses séides, et non pas à celle des idées républicaines. Il faut toujours et absolument séparer les doctrines et les faits, et ne jamais attribuer aux premières ce qui doit être réservé aux seconds. Il faut encore plus distinguer entre les *théories* et les *hommes* : les théories peuvent être excellentes, et les hommes qui les représentent peuvent être mauvais. Qu'on se soit servi des idées chrétiennes pour tyranniser les consciences, en Espagne et ailleurs, l'histoire le doit dire s'il y a lieu, *mais l'enseignement de l'Église n'en est pas moins innocent des violences commises en son nom.* Aussi, nous avouons sincé-

La confusion des idées est à l'ordre du jour. Il y a des esprits précipités, qui mèlent l'histoire et la doctrine, la théorie et les faits, et qui font rejaillir sur Jésus-Christ et sur l'enseignement de l'Eglise une responsabilité qui n'incombe qu'aux passions humaines et aux institutions politiques. Vous ne m'en voudrez point d'insister sur ce point.

Remontons aux sources de l'histoire, c'est-à-dire aux facultés de l'âme humaine. L'homme est doué d'intelligence et de volonté : il pense et il agit. Mais ses pensées peuvent être meilleures que ses actions, et ses actions peuvent être différentes de ses pensées, parce qu'entre les unes et les autres les passions généreuses ou égoïstes de son cœur interviennent pour troubler l'équilibre, au détriment ou au profit du bien. Si l'homme pensait toujours la vérité et conformait toujours ses actes à ce qu'il pense : l'homme serait, tout à la fois, infaillible et impeccable. Chacun de nous sait bien que les choses ne vont pas ainsi. Notre infaillibilite d'esprit et notre impeccabilité de volonté ont été soumises par Dieu à des conditions que nous oublions sans cesse. De là nos erreurs et nos fautes.

Mais un homme peut errer, sans le savoir ; il ne peut pas mal faire, sans en être averti. Nous avons une conscience qui voit clair, même quand nos idées sont dans le trouble. Gardons-nous donc, Messieurs, dans nos jugements, de confondre les idées et les actes : gardons-nous, dès lors, de confondre, dans l'Église, les doctrines authentiques et officielles, qui sont comme les idées du Catholicisme, avec les actes de ceux qui représentent ces idées supérieures. Les papes, les évêques, les prêtres peuvent céder aux emportements des passions humaines, dans leur conduite, sans que la doctrine chrétienne ait rien perdu de sa valeur, et c'est fouler aux pieds toute philosophie et toute justice, que de rendre l'Évangile responsable des fautes personnelles de ceux qui le prêchent. Quand toutes les exagérations dont quelques historiens, depuis Voltaire, noircissent la mémoire des Grégoire VII, des Innocents III, des Boniface VIII, seraient l'expression de la vérité, il n'en faudrait rien conclure contre l'excellence de la religion chrétienne. Nous n'avons jamais prétendu que nos souverains pontifes, nos évêques et nos prêtres, fussent impeccables, et l'infaillibilité doctrinale des papes est strictement limitée à l'enseignement du dogme et de la morale.

rement ne rien comprendre à l'ardeur qu'apportent certains apologistes à vouloir *justifier* l'Inquisition, la Saint-Barthélemy et les Dragonnades, comme si l'Église, considérée comme corps, était responsable des fautes particulières de ses membres. Plus il sera constaté que des chrétiens, oublieux de leurs devoirs, ont déshonoré leur baptême, et plus le miracle de l'éternelle jeunesse de l'Église sera éclatant : l'Église aurait péri, et il y a longtemps, si pour faire contre-poids aux excès de ses fils égarés, Jésus-Christ n'avait jeté sa croix et sa divinité dans la balance.

Les violences de l'Inquisition, les massacres de la Saint-Barthélemy et les excès des Dragonnades restent donc à la charge toute personnelle de ceux qui en ont été les instruments; mais le bon sens le plus vulgaire nous interdit d'en faire rejaillir l'odieux jusque sur l'Évangile et sur l'Église. Une armée n'est pas responsable, — encore moins le code militaire, — de la trahison de quelques généraux ou de la lâcheté de quelques soldats. Pourquoi en userait-on autrement, lorsqu'il s'agit de juger l'Église catholique ?

Quant à ceux qui croient que l'Église catholique, en s'attribuant l'exclusive possession de la vérité relativement au grand problème des destinées humaines, marche par là même à l'intolérance, puisque autour d'elle elle ne voit que l'erreur, leur raisonnement est juste sous un rapport et faux sous un autre. Il est juste, en ce sens, que non seulement la doctrine de l'Eglise, mais toute doctrine est nécessairement intolérante vis-à-vis de la doctrine contraire. Il est faux, s'il signifie que l'emploi des moyens de coercition physique soit du ressort et de la nature de l'Eglise, qui proclame avec son divin fondateur que « qui se sert de l'épée périra par l'épée [1] » et que faire descendre le feu du ciel sur une ville inhospitalière, c'est ne pas savoir de « quel esprit » était Jésus-Christ, venu ici-bas « pour sauver et non pour perdre. »

Contestera-t-on qu'une doctrine, quelle qu'elle soit, est nécessairement intolérante, vis-à-vis de la doctrine opposée? En ce cas, il faudrait dire que la probité n'est pas intolérante vis-à-vis du vol, que la vérité n'est pas intolérante vis-à-vis du mensonge, que ce résultat mathématique : deux et deux font quatre, n'est pas intolérant vis-à-vis de cette absurdité : deux et deux font cinq; il faudrait dire, en un mot, que tout est vrai et que tout est faux, que la certitude n'existe pas pour l'homme et que le scepticisme est son état naturel.

Et en effet, Messieurs, on l'a dit, en s'autorisant des théories de Kant, qui refuse à l'esprit humain le droit et la force de passer du *subjectif* à *l'objectif*, et de démontrer que ses idées correspondent à des réalités. Sur cette base du scepticisme universel, on dresse la doctrine de la tolérance absolue et métaphysique : « Soyons tolérants, dit-on, car tout est vrai, tout est faux, chacun a le droit de croire ce qu'il veut, il n'y a de vérité pour l'homme que celle qu'il adopte. »

Mais l'Eglise, au nom du sens commun et de la vraie philosophie, se refuse à admettre de pareils sophismes : elle continue d'enseigner : 1° que toute doctrine, même celle du scepticisme, est essentiellement intolérante vis-à-vis de la doctrine contraire,

1. S. Mathieu, ch. XXVI, ℣. 59.

c'est-à-dire ne se peut confondre avec elle ; 2° que les moyens d'expansion et de conquête, dont une doctrine dispose, doivent toujours être de l'ordre intellectuel et moral, c'est-à-dire animés de la plus pure tolérance, parce que, cette fois, ce ne sont plus seulement des doctrines qui sont en présence, mais aussi des hommes, organes vivants de ces doctrines; 3° que tout en étant intolérante, comme doctrine, l'Eglise a toujours proclamé la tolérance des moyens et le respect des adversaires ; 4° que c'est à ce double titre de l'intolérance métaphysique de la vérité pour l'erreur et du respect pratique des adversaires que l'Eglise a pu, dans la première et militante période de son histoire, invoquer tout à la fois devant les Césars le droit absolu et le droit commun.

Plus vous y réfléchirez, Messieurs, et plus vous constaterez l'inébranlable solidité de chacune de ces affirmations.

II. — Nous voici maintenant en présence de la seconde hypothèse.

Une doctrine, disions-nous, peut conquérir la sympathie unanime des gouvernements et des peuples. Son influence sur l'opinion publique peut devenir toute puissante, irrésistible. Cette doctrine meut alors les nations, comme l'âme meut nos organes, elle les possède, elle les conduit, elle les inspire, elle les entraîne. Toutes choses se moulent sur elle et prennent sa forme. C'a été la victoire de l'Église catholique, au moyen âge. Ses dogmes, universellement acceptés, triomphèrent. Les rois et les peuples, les lois et les institutions, les sciences et les arts, pénétrés de tous côtés par la solution catholique du problème des destinées humaines, n'eurent qu'un but : la refléter[1]. Le Christianisme rayonna alors comme le soleil. Il n'y eut plus qu'une foi, qu'un baptême, qu'une doctrine, comme il n'y a qu'un Dieu. La prophétie du Christ s'accomplit: « il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur — *et fiet unum ovile et unus pastor.* » Charlemagne et S. Louis, évêques extérieurs de l'Église obéirent, comme leurs sujets, à l'autorité du pape. Qu'arriva-t-il? La société civile adoptant les principes chrétiens, les inscrivit dans son code politique, les couvrit de sa protection, et mit au service du pouvoir religieux toutes les ressources matérielles

1. Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon;
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un baillon;
Mais qu'elle entre, un matin, à la diète, au conclave,
Et tous les rois, soudain, verront l'idée esclave
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
Surgir, le globe en main, ou la tiare au front.
(Victor Hugo, *Hernani*, acte IV, scène II.)

d'expansion ou de répression dont l'État disposait. Le pape et l'empereur se donnèrent la main et conduisirent ensemble l'humanité, comme deux pilotes amis dirigent un même navire, en fixant du regard la même étoile polaire. Voilà le fait historique.

Ici, deux questions se présentent :

1° L'opinion publique a-t-elle le droit d'adopter une religion et de faire de ses dogmes des lois d'État ?

2° L'Eglise, au moyen âge, a-t-elle usé de son pouvoir pour le bien général des peuples ?

« *Il importe bien à l'État*, dit Rousseau [1], *que chaque citoyen ait une religion qui lui fasse aimer ses devoirs;* mais les dogmes de cette religion n'intéressent ni l'Etat ni ses membres qu'autant que ces dogmes se rapportent à la morale et aux devoirs que celui qui la professe est tenu de remplir envers autrui. »

Des deux idées contradictoires de l'auteur du *Contrat social*, retenons la première : « *Il importe à l'État que chaque citoyen ait une religion qui lui fasse aimer ses devoirs.* » D'où il suit, logiquement, qu'une religion aussi élevée que la religion chrétienne possédait tous les droits à l'adoption de l'Etat, dont elle assurait la prospérité, en faisant aimer « à chaque citoyen ses devoirs. » Mais comme une religion ne saurait enseigner à l'homme ses devoirs, sans appuyer son enseignement sur des vérités qu'on appelle dogmes, Rousseau demande l'impossible et tombe dans une illogicité flagrante, quand il ajoute que les dogmes de la religion « n'intéressent ni l'Etat ni ses membres qu'autant que ces dogmes se rapportent à la morale. » Il n'y a pas un seul des dogmes chrétiens qui ne se rattache à la morale par des liens plus ou moins étroits. Les dogmes de la Trinité, de la divinité de Jésus-Christ, de la chute originelle, modifient extrêmement la règle des mœurs, puisque chacun d'eux nous apprend à mieux connaître ou la nature de Dieu ou la nature de l'homme, et que la morale repose, en dernier ressort, sur la nature de l'homme et sur celle de Dieu. Vouloir séparer les dogmes chrétiens de la morale chrétienne, c'est vouloir couper les racines d'un arbre, tout en exigeant que cet arbre continue à porter des fruits.

La force du raisonnement fléchit chez Rousseau, chaque fois que la logique le pousse à conclure, en faveur du catholicisme qu'il exècre Entendez-le proclamer : 1° qu'il faut à l'État une religion ; 2° que cette religion doit être sans dogme, c'est-à-dire sans base ; 3° que l'État peut *imposer* cette singulière religion, morale quoique non dogmatique, et lui donner pour sanction l'exil et la mort [2]. Et quand vous l'aurez entendu, vous lui direz :

1. *Contrat social*, liv. IV, ch. VIII.

2. « Il y a une profession de foi purement civile dont il appartient au *Souverain* (*on sait que par ce mot, Rousseau entend la nation entière*), de fixer les articles, non pas *préci-*

Tu t'abuses, sophiste passionné; tu n'oses pas aller jusqu'au bout de ta raison, tu t'arrêtes sur le chemin du vrai. Pourquoi? Parce que le Christianisme a fait ce que tu déclares nécessaire au bien de l'État, et qu'il te répugne d'appliquer au Christianisme le bénéfice des principes que le bon sens t'impose. Malheureux! n'aie donc pas peur de la logique, et puisque tu avoues, timide philosophe, « qu'il y a une profession de foi purement civile dont il appartient au souverain de fixer les articles, » permets aux sociétés du moyen âge d'avoir fait entrer dans les articles de leur « foi civile » les dogmes du Christianisme.

Nul doute, en effet, Messieurs, que nos pères ne fussent en droit, dans l'unanimité de leurs pensées et de leurs sentiments, d'inscrire en tête de leur constitution politique: « Vive le Christ qui aime les Francs! » La Constituante et la Convention ont gravé la déclaration des droits de l'homme au frontispice de leurs lois politiques et civiles. Pourquoi les peuples du moyen âge, ramenés de la barbarie à la civilisation par l'Eglise catholique, n'auraient-ils pas inscrit en tête de leurs codes nationaux le symbole des Apôtres? Pourquoi l'opinion publique, pénétrée de la vérité des dogmes chrétiens, aurait-elle craint de les placer sous la tutelle des lois? Il n'y a pas un mot de ce que dit Jean-Jacques, pour justifier la sévérité des peines qu'il veut qu'on inflige aux violateurs de sa religion d'Etat, qui ne s'applique aux violateurs de la religion catholique, du XIIIe au XVIe siècle. Nous punissons l'homicide, l'adultère, les insultes publiques à la pudeur: pourquoi les nations chrétiennes n'auraient-elles pas puni le blasphème et l'impiété? L'Angleterre et la République américaine

sément comme dogmes de religion (Rousseau prévoit les conséquences que le catholicisme en tirera et il se cabre devant la logique), mais comme sentiments de sociabilité sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen ni sujet fidèle. Sans pouvoir obliger personne à les croire, il peut bannir de l'État quiconque ne les croit pas ; il peut le bannir non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincèrement les lois, la justice, et d'immoler au besoin sa vie à son devoir. Que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, *qu'il soit puni de mort ;* il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les lois. Les dogmes de la religion civile doivent être simples, en petit nombre, énoncés avec précision, *sans explications ni commentaires.* L'existence de la divinité puissante, intelligente, bienfaisante, prévoyante et pourvoyante, *la vie à venir, le bonheur des justes, le châtiment des méchants*, la sainteté du Contrat social et des lois : voilà des dogmes positifs. Quant aux dogmes négatifs, je les borne à un seul, *c'est l'intolérance: elle rentre dans les dogmes que nous avons exclus.* » (*Contrat social*, liv. IV, ch. VIII).

Il est assez curieux de voir Rousseau s'applaudir d'être *tolérant* en condamnant à l'exil ou à la mort, quiconque ne reconnaîtra pas la religion civile, dans les dogmes de laquelle il fait entrer l'immortalité de l'âme, le bonheur des justes et le châtiment des méchants : cette *tolérance* ressemble beaucoup à celle de saint Louis perçant la langue des blasphémateurs ou à celle de l'Inquisition d'Espagne brûlant les hérétiques, et ce n'était pas la peine de tant dédaigner le Catholicisme pour arriver à le copier, moins la logique et peut-être la bonne foi. *Iniquitas sibi mentita est :* toujours l'iniquité se ment à elle-même et c'est sa suprême humiliation.

des Etats-Unis obligent au respect du dimanche tous les citoyens pourquoi les nations chrétiennes du moyen âge n'eussent-elles pas obligé tous les citoyens au respect de leur foi? Je cherche vainement, Messieurs, une objection sérieuse, en supposant toujours que l'opinion publique soit toute entière animée de l'esprit chrétien. Ce qui égare notre jugement, en cette matière, c'est que nous appliquons au passé nos idées présentes. Nous vivons dans un atmosphère où, depuis deux siècles surtout, les idées religieuses les plus disparates circulent librement : nous ne comprenons plus la sévérité des lois civiles, dans le domaine des dogmes religieux, parce que l'identité universelle des croyances n'existe plus autour de nous, et qu'il nous répugne d'admettre la légitimité des moyens de coercition physique pour ramener les hommes à la foi. Mais d'abord, autre chose est de ramener les hommes à la foi, par des moyens violents, — ce qui est absolument inefficace et absolument défendu par l'Évangile, — et autre chose est d'employer ces moyens violents pour réprimer, chez un peuple fidèle, toute atteinte publique à la foi générale. Il est défendu de convertir les gens par le fer et le feu, mais il n'est pas défendu de tourner le fer et le feu contre les impies qui voudraient insulter à la religion nationale d'un grand peuple, *supposé toujours que ce peuple ait fait de ses dogmes religieux des lois politiques*. Tel était le cas de l'Europe chrétienne, au moyen âge, et en se plaçant au point de vue abstrait de la justice, de l'honneur et du droit, on ne trouve rien de solide à objecter contre un pareil ordre social : car, nous modernes, nous sommes d'accord pour reconnaître dans le suffrage universel la source du pouvoir, et nous ne saurions nier qu'au moyen âge le suffrage universel des peuples et des princes ne fût manifestement dévoué au catholicisme.

Mais si, de la question de droit nous passons à la question de fait ; si nous nous demandons : l'Église au moyen âge a-t-elle usé de son influence pour le bien général des peuples? nous ne pourrons répondre avec sagesse qu'autant que nous nous rappellerons : 1° que l'Église, dans ses relations avec les sociétés civiles, est administrée et représentée par des hommes ; 2° que ces hommes ont des passions et sont sujets à faillir. D'où nous inférerons aussitôt que l'histoire de l'Église au moyen âge, renfermait comme aujourd'hui un mélange de bien et de mal, assez difficile à préciser, çà et là, mais où le bien l'emporte toujours et incomparablement.

Il faut se garder ici d'un double excès. Il serait absurde de nier le bien, parce que le mal projette sur lui son ombre, et il serait inutile, quelquefois même dangereux, de nier le mal, parce que des historiens passionnés en outrent les proportions

et s'emportent jusqu'à regarder comme de nul prix le bien qui alors s'accomplissait.

Deux hommes, deux catholiques, deux écrivain éminents, qui ont étudié et aimé le moyen âge, Ozanam et Montalembert[1], nous ont également prévenus contre toute critique illimitée et contre tout enthousiasme peu circonspect à l'égard des hommes et des choses de cette grande époque. Il serait souverainement injuste de n'y voir « qu'un poids colossal de stupidité écrasant le genre humain.[2] » Il serait extrêmement fâcheux de s'en faire comme l'Idéal évanoui de la civilisation, et de s'armer de ce souvenir, pour critiquer, avec amertume, toutes les institutions créées depuis. L'unité de la foi, qui était alors, comme elle serait aujourd'hui, un avantage immense, n'empêchait pas les passions violentes du cœur humain de briser leur chaîne et de désoler la société. Mais ces passions, débridées et sauvages, finissaient toujours par tomber à genoux devant la force morale, comme l'empereur Henri devant Grégoire VII et Frédéric-Barberousse devant Alexandre III. Le respect de la femme, l'émancipation progressive des serfs, le soin des pauvres, l'épanouissement splendide des trois grandes vertus de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, brillèrent au moyen âge d'un éclat que l'antiquité païenne n'a ni connu, ni soupçonné, et pour venger du mépris de quelques pamphlétaires ces siècles disparus, il suffit de nommer Charlemagne, Alcuin, Blanche de Castille, S. Louis, et de s'en aller pendant une heure lire la *Somme* théologique de S. Thomas où le Poème de Dante, sous les voûtes harmonieuses de Notre-Dame.

Mais on ne ressuscite point le passé, et l'admiration qu'il inspire ne doit pas nous mettre au cœur la haine du temps présent. Sans doute, il est permis de regretter que la Réforme,

1. Ozanam exprimait ainsi son opinion : « On ne dira jamais trop de mal du moyen âge, mais surtout *on n'en dira jamais trop de bien.* » -- Lire le vrai et le faux moyen âge, par Montalembert, *Moines d'Occident*, premier vol., ch. IX de l'introduction.

2. Ernest Renan. Voici la citation entière : « Le but du monde est le développement de l'esprit, et la première condition du développement de l'esprit, c'est sa liberté. Le plus mauvais état social, à ce point de vue, c'est l'État théocratique, comme l'islamisme et l'ancien état pontifical, où le dogme règne directement d'une manière absolue. Les pays à religion d'État exclusive, comme l'Espagne, ne valent pas beaucoup mieux. Les pays reconnaissant une religion de la majorité ont aussi de graves inconvénients. Au nom des croyances réelles ou prétendues du grand nombre, l'État se croit obligé d'opposer à la pensée des exigences qu'elle ne peut accepter. La croyance ou l'opinion des uns ne saurait être une chaîne pour les autres. Tant qu'il y a eu des masses croyantes, c'est-à-dire des opinions presque universellement professées dans une nation, la liberté de recherche et de discussion n'a pas été possible. Un poids colossal de stupidité a écrasé l'esprit humain. *L'effroyable aventure du moyen âge, cette interruption de mille ans dans l'histoire de la civilisation, vient moins des barbares que du triomphe de l'esprit dogmatique chez les masses.* » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, préface). Notre conférence réfute suffisamment les affirmations erronées du libre-penseur sceptique et sans frein.

demandée par S. Bernard, n'ait trop fréquemment abouti qu'à de stériles lamentations, dans les conciles; il est permis de regretter bien davantage l'égarement de Luther et de Calvin, brisant l'unité intellectuelle et morale de l'Europe en brisant l'unité de sa foi; était-il nécessaire, pour détruire quelques abus, d'abattre l'autorité religieuse de l'Église, de mutiler ses dogmes, de bouleverser sa hiérarchie et sa discipline? Ne pouvait-on restaurer le vieil édifice du catholicisme, détérioré par les passions humaines, sans tout jeter à terre et sans renverser les voûtes du temple sur ses adorateurs? Elle était si belle, cette grande unité chrétienne, faisant de l'Europe une même famille, groupée aux pieds du Christ, dans la solidarité des mêmes dogmes et des mêmes prières!

Hélas! Messieurs, nos plaintes sont vaines, cette grande unité n'existe plus: le XVIe siècle l'a vue périr, et l'avenir seul, un avenir lointain, la verra refleurir ici-bas. Le traité de Westphalie, signé en 1648, après les victoires du jeune Condé, a consacré l'existence politique des nations protestantes, et inauguré parmi nous une situation dont les développements, depuis la Révolution française, ont atteint leurs dernières conséquences. L'opinion publique avait le droit d'adopter les dogmes chrétiens, et le moyen âge peut braver sur ce point les critiques et les calomnies. Mais l'opinion publique, aujourd'hui, a changé: un nouvel ordre de choses est sous nos yeux. Considérons-le comme les deux précédents, et avec plus d'attention s'il est possible, car il nous touche de plus près.

III. — Nous vous disions, au commencement de ce discours, qu'une doctrine peut se trouver dans une troisième situation, qui consiste a être partiellement rejetée et partiellement admise.

Quand une doctrine est universellement attaquée, elle n'a d'autres ressources que de se défendre ou de mourir. Quand elle triomphe et prend pleine possession de l'opinion publique, elle pénètre tout, les hommes et les institutions, de son influence irrésistible, et n'a qu'à se garantir des excès de pouvoir de ceux qui la représentent. Mais quand elle est rejetée des uns et acceptée des autres, quand ses partisans et ses adversaires se disputent l'empire et se tiennent en balance, quelle doit être sa méthode d'action, quelle doit être sa ligne habituelle de conduite? Nous sommes intéressés à le savoir, nous catholiques, car telle est aujourd'hui la situation de l'Eglise, en France, et dans le reste de l'Europe.

La doctrine de l'Eglise n'est plus, de *fait*, unanimement acceptée par les gouvernements et par les peuples. Le pape

Pie IX l'a lui-même déclaré au monde, en ne convoquant pas les chefs d'Etat, rois, empereurs, présidents de République, au concile du Vatican : ce qui, depuis Constantin et le concile de Nicée jusqu'à Charles-Quint et le concile de Trente, n'avait jamais eu lieu. On le constatait, en 1868, avec énergie : « L'ancien édifice a croulé. Comme l'Etat est hors de l'Eglise, nous n'avons plus guère de place dans l'Etat. Que sommes-nous en France, nous autres catholiques ? Peuple conquis, purs et simples contribuables, rien autre chose. L'Etat n'a plus de postes supérieurs un peu actifs où il nous puisse appeler. *L'opinion, non plus, ne veut plus de nous*[1]. » Quinze ans se sont écoulés depuis que ces paroles d'un homme, peu suspect de libéralisme, étaient écrites : la situation de l'Eglise ne s'est pas éclaircie. Les uns adoptent sa doctrine, comme la formule complète et supérieure de la solution du problème des destinées humaines. Les autres la combattent et la proscrivent, comme une théorie fausse et usée. Quelle doit être la conduite de l'Eglise, en face de ces contestations et de ces divergences intellectuelles ?

Abdiquer ou mutiler ses dogmes, elle ne le peut, car ses dogmes viennent du Christ et elle n'en est que la gardienne. Son enseignement ne saurait varier. Il est ce qu'il est. Mais pour réinstaller cet enseignement sublime dans les esprits qui n'y croient plus, et surtout pour vivre au milieu de sociétés civiles en proie aux opinions les plus diverses, il y a un principe d'action, une méthode spéciale que l'Église est appelée à suivre et qu'elle suit toujours : c'est la tolérance ; nous disons la tolérance, non pas dogmatique, mais pratique. Cette tolérance

1. Louis Veuillot, *Rome pendant le concile*, article imprimé dans l'*Univers*, le 11 juillet 1868. Indépendamment des paroles que nous venons de citer, voici quelques passages de cet article très caractéristique : « La bulle d'indiction du Concile œcuménique n'appelle pas les souverains à siéger dans cette assemblée législative. L'omission est remarquée. Elle est, en effet, remarquable. *Elle constate implicitement qu'il n'y a plus de couronnes catholiques, c'est-à-dire que l'ordre sur lequel la société a vécu, durant plus de dix siècles, a cessé d'exister.* Ce que l'on appelle « le moyen âge » est terminé. Le 29 juin 1868, promulgation de la bulle *Æterni Patris*, est la date de son extrême fin, de son dernier soupir. *Une autre ère commence.* L'Église et l'Etat sont séparés de fait, et tous deux le reconnaissent. L'État est *laïque*, suivant l'expression de M. Guizot; *libre*, suivant l'expression de M. de Cavour... Le moyen âge finit, comme il a commencé: dans le chaos... Ce n'est pas pour établir la division que les Concordats seront détruits, mais pour rétablir l'unité ; il ne s'agira plus d'alliances, il s'agira de conquêtes. Et si l'on ose jeter les yeux plus loin dans l'avenir, par delà les longues fumées du combat et de l'écroulement, on entrevoit une construction gigantesque et inouïe, œuvre de l'Église qui répondra par des créations plus belles et plus merveilleuses au génie infernal de la destruction. *On entrevoit l'organisation chrétienne et catholique de la démocratie.* Sur les débris des empires infidèles, on voit renaître plus nombreuse la multitude des nations, égales entre elles, libres, formant une confédération universelle dans l'unité de la foi, sous la présidence du Pontife romain également protégé et protecteur de tout le monde : un peuple *saint* comme il y eut un *saint* empire. *Et cette démocratie, baptisée et sacrée,* fera ce que les monarchies n'ont pas su et n'ont pas voulu faire: elle abolira partout les idoles, elle fera régner universellement le Christ: *et fiet unum ovile et unus pastor.* » (Louis Veuillot, l'*Univers*, 11 juillet 1868).

pratique de l'Église, au sein des sociétés civiles, où sa doctrine est rejetée des uns et acceptée des autres, se manisfeste sous deux modes. Le premier porte le nom de Concordat, le second s'appelle la séparation de l'État et de l'Eglise.

Nous étudierons, dans nos prochaines conférences, ces deux modes d'action, et notamment celui du Concordat qui règle en France, jusqu'à nouvel ordre, les relations de la société religieuse et de la société civile. Tous deux sont possibles et également *tolérés* par l'Eglise, quand sa doctrine n'est plus, de *fait*, unanimement acceptée et par les gouvernements et par les peuples.

Mais que l'Eglise soit séparée de l'Etat ou qu'elle ait signé un concordat avec lui, elle entre par là même dans un système de tolérance pratique, basée sur la liberté commune et sur le respect de la conscience humaine. Cette tolérance pratique est la note qui caractérise le gouvernement de l'Eglise, chaque fois qu'il doit agir au milieu d'esprits opiniâtrément divisés sur les grandes questions religieuses, c'est-à-dire chaque fois que la doctrine catholique est admise des uns, rejetée des autres, et que ses partisans et ses adversaires se font à peu près équilibre auprès de l'opinion publique.

Or, telle est aujourd'hui la situation du Catholicisme dans les sociétés modernes, et spécialement en France. Que doit faire alors la société religieuse? Elle doit, par la prédication, l'enseignement, les œuvres de charité, chercher à reconquérir les intelligences, et en attendant s'accommoder des libertés communes et de la tolérance civile[1].

Plusieurs, parmi les catholiques, s'offensent de ce mot, parce qu'il leur semble entraîner la reconnaissance et la protection de l'erreur. En cela, ils se trompent. Entendez, Messieurs, sur ce point l'enseignement de cette grande école de Saint-Sulpice dont on a dit, non sans profondeur, « que l'étude sérieuse du christianisme viendra bien plutôt de là que de directions où tout est faussé.[2] » « La tolérance civile, écrit le savant et vénérable abbé Icard, n'entraîne pas nécessairement l'approbation des faux cultes. Il est clair, (et le consentement commun l'entend ainsi), que le prince ou l'Etat qui tolère divers cultes, ou qui

1. « Je ne dis pas du tout que la liberté des cultes soit un bien. Je dis qu'elle est un fait. *Nous vivons et nous devons raisonner sur ce fait.* Nous pouvons désirer qu'il change, nous pouvons travailler en divers sens à l'améliorer, suivant les idées différentes que nous nous faisons du progrès; nous ne pouvons de part et d'autre, ni le méconnaître, ni demander, ni souffrir qu'on le supprime violemment. La conception révolutionnaire de la liberté des cultes est la fusion, c'est-à-dire l'anéantissement futur de tous les cultes. La conception catholique de cette même liberté, la nôtre du moins, c'est la conservation pour chaque culte de sa liberté particulière; pour tous, la protection du droit commun. » (Louis Veuillot, *Rome pendant le concile*, tome I, ch. LXV).

2. Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, ch. IV.

d'une manière éloignée concourt à leur exercice, à cause des nécessités publiques de la nation, ne regarde pas pour cela ces cultes divers comme étant également indifférents. Il se contente par ce moyen de pourvoir aux seules exigences de l'ordre public... Telle est la condition présente de presque tous les *peuples, sans qu'aucune espérance sérieuse nous permette d'attendre prochainement un avenir meilleur* [1]. »

La tolérance de l'Église ne consiste donc pas à sacrifier sa doctrine, mais à n'espérer son triomphe que de la persuasion. Est-ce que Jésus-Christ sacrifiait sa doctrine, quand par tolérance il s'asseyait à la table de Zachée? Est-ce qu'il sacrifiait sa doctrine, quand il s'entretenait avec la Samaritaine *intolérante*, qui lui objectait que les Juifs et les Samaritains ne pouvaient avoir de relations? Est-ce qu'il sacrifiait sa doctrine, quand il réprimandait les apôtres de vouloir faire tomber le feu du ciel sur une ville inhospitalière et qu'il leur disait avec une tolérance toute divine : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes ; je suis venu pour sauver, et non pour perdre? » Est-ce que Jésus-Christ sacrifiait sa doctrine, quand il donnait pour exemple la tolérance de son père céleste « qui laisse briller son soleil sur les méchants et sur les bons. » Ne trahissons pas l'Évangile, Messieurs, et ne substituons pas notre égoïsme de cœur et nos étroitesses d'esprit à la bonté miséricordieuse de ses maximes. La tolérance pratique est une nécessité et un honneur, au milieu des sociétés divisées, et l'Église catholique a trop le respect de la conscience humaine et le sentiment de ses devoirs pour vouloir imposer ses enseignements au monde par d'autres moyens que ceux du Sauveur.

Ite et docete: *allez et enseignez!* Mais enseignez dans le calme et sans amertume [2]. Ne supposez pas que ceux à qui vous parlez sont tous de mauvaise foi : cherchez moins à les humilier qu'à les instruire. A celui qui vous dit : « Je ne suis pas catholique, » répondez doucement : « Vous êtes homme, et cela suffit à mon cœur chrétien, pour se pencher vers vous. » — Je vous le demande, Messieurs, puisque la doctrine de l'Église, adoptée des uns et rejetée des autres, est devenue un objet de contradiction, est-il possible qu'un jour nous tombions d'accord avec nos adversaires si nous ne commençons par fixer les points

1. *Cours de droit canon*, tome I, section, 1. n. 68.

2. « L'unité religieuse, l'unité dans la vérité est un bien immense auquel aspire toujours la conscience humaine et que la société réclame toujours aussi, comme l'âme de sa propre organisation. Mais quand cette unité n'existe plus, la liberté n'est-elle pas le droit commun de ceux qui possèdent la vérité et de ceux qui la cherchent sincèrement? Qui le niera après un moment d'attention ? L'erreur par elle même n'a pas de droit, sans doute, mais les âmes trompées ont des droits, surtout lorsqu'elles sont les héritières des vertus qui les trompent. » (Un commentaire parlementaire du *Syllabus*, approuvé par Pie IX, Paris, librairie Plon, page 64).

en litige, et si nous ne convenons ensemble et sans aigreur de la nature et du nombre des difficultés à résoudre? Quel a été le résultat de ces luttes bruyantes, où chacun faisant assaut de style et de malice se préoccupait beaucoup plus de couvrir de plaies l'amour-propre d'autrui que d'arriver noblement à son esprit et à son cœur, par la route lumineuse de l'évidence et de la charité? Les divisions se sont multipliées et le mal a grandi. Essayons d'une autre méthode. Partons de ce fait que l'ignorance en matière religieuse est illimitée, que le protestantisme et le rationalisme ont popularisé des préjugés sans nombre, qui aveuglent à leur insu une multitude d'intelligences: soyons indulgents, dans la discussion, soyons tolérants pour les personnes et si nous voulons obtenir le respect de nos adversaires, respectons-les nous-mêmes: que dis-je? les respecter serait trop peu, aimons-les, comme Jésus-Christ les a aimés[1] !

C'est dans cet esprit de tolérance sublime que Notre Saint Père le pape Léon XIII, s'adressant aux évêques d'Espagne, disait naguère: « Il est d'une grande importance que ceux qui défendent dans la presse, surtout dans la presse quotidienne, les intérêts de la religion, suivent la même ligne de conduite. La cause à la défense de laquelle ils se sont voués est si haute et si belle, qu'elle impose, aux défenseurs de la vérité et de la justice, l'observation de nombreux devoirs dans l'accomplissement desquels ils ne doivent point faillir. Les conseils que nous avons donnés aux sociétés, nous les adressons également aux écrivains, *en les exhortant à éloigner toute discorde par leur douceur et leur modération.* Comme rien n'est plus contraire à la modération que les paroles acerbes, les soupçons téméraires, les insinuations perfides, il faut fuir avec le plus grand soin et avoir en horreur tout ce qui y ressemble. Une discussion, dans laquelle il s'agit des droits sacrés de l'Église et des doctrines de la religion catholique, *doit être non pas acrimonieuse, mais calme et modérée: c'est le poids des raisons, et non la violence et l'âpreté du langage, qui doit donner la victoire à l'écrivain.* Ces règles de conduite seront d'une grande utilité pour écarter les causes qui empêchent la parfaite concorde des esprits[2]. »

L'autorité, qui s'attache à ces grandes paroles du souverain Pontife, nous dispense de tout commentaire.

Résumons, au double point de vue absolu et relatif, la théorie des rapports de l'Église avec les sociétés humaines.

1. « Les principes politiques du christianisme, s'il est permis de s'exprimer ainsi en parlant d'une institution divine, sont posés pour nous dans le sermon de la Montagne. Contrairement aux autres peuples, *les chrétiens conquièrent en cédant*; ils gagnent de l'influence en la détestant, ils possèdent la terre en y renonçant. Gibbon parle des vices du clergé comme étant aux yeux d'un philosophe bien moins dangereux que ses vertus. » (Newman, *Histoire du développement de la doctrine chrétienne*, ch. III).

2. Encyclique du 8 décembre 1882.

1° *En droit*, l'Église, possédant seule la solution du problème des destinées humaines, est supérieure à toutes les sociétés civiles, auxquelles elle indique le but suprême à atteindre et la véritable direction à suivre, pour ne pas égarer la civilisation.

2° *En fait*, l'Eglise harmonise diversement son action avec les sociétés civiles, selon qu'elle y est ou combattue généralement, ou généralement acceptée, ou partiellement rejetée et partiellement admise. C'est dans cette dernière situation qu'elle se trouve aujourd'hui, et c'est cette situatiou que le Concordat de 1801, dont nous vous parlerons prochainement, a eu pour but de régler.

Dès maintenant, Messieurs, je termine cette troisième conférence par un appel au calme, à l'impartialité, à la tolérance mutuelle. Journalistes libres-penseurs, faites trêve à ces affreux malentendus qui déshonorent votre polémique, ne reprochez pas à l'Église des désordres qu'elle condamne et ne vous armez pas contre elle des fautes passées de ses enfants. Et vous, catholiques sincères et généreux, répandez la lumière sans arrogance : discutez avec courtoisie, noblesse d'âme, visez à convaincre et non à meurtrir. Français des temps modernes, puisque nous n'avons plus les mêmes principes religieux, ayons du moins la même tolérance.

Il y a quelques jours, je traversais Paris. Tout à coup j'arrivai devant l'Hôtel-de-Ville, nouvellement dépouillé de ses lourds échafaudages, et radieux sous la blanche tunique de pierre que l'architecture française, après des jours de deuil, lui a si gracieusement rendue. Mon cœur battait d'émotion, quand soudain j'aperçus, à ma droite, les tours de Notre-Dame. Un rapprochement subit se fit dans ma pensée. J'ai sous les yeux, me disais-je, Notre-Dame et l'Hôtel-de-Ville : monuments superbes, merveilleux ornements de cette grande cité ! L'un porte à son campanile le drapeau de Fleurus et d'Arcole, deux fois sacré depuis que, chargé de malheurs, il est devenu le drapeau de Gravelotte et de Champigny ; l'autre élève dans les airs, tout au haut de son aiguille de bronze, cette croix étincelante, vrai labarum de la civilisation, cette croix que ma mère a tracée sur mon front naissant et qui, un jour, au champ des morts, marquera la place de mon cercueil. C'est ici, que toutes les grandes scènes de notre histoire se sont déroulées ; c'est à ces murs glorieux que se rattachent nos souvenirs les plus patriotiques. J'ai devant moi l'Hôtel-de-Ville et Notre-Dame, double et majestueux symbole de la société civile et de la société religieuse. Mais quoi? Le drapeau qui flotte à l'Hôtel-de-ville et la croix qui brille au sommet de Notre-Dame, seraient-ils faits pour se haïr, après s'être si longtemps aimés, pour se séparer cruellement après une

alliance de tant de siècles? Que la torche de l'impie tombe sur Notre-Dame ou sur l'Hôtel-de-Ville, ici c'est un crime et là un sacrilège. Pourrions-nous y penser sans frémir? Non, sans doute. C'est pourquoi il faut éteindre les haines, car les flammes passent du dedans au dehors et l'incendie qui dévore les cités s'allume d'abord dans les cœurs. N'armons donc pas l'État contre l'Église; laissons l'Hôtel-de-Ville et Notre-Dame se regarder sans colère; et puisque Paris est également fier de la beauté de ces deux chefs-d'œuvre, soyons fiers aussi, d'aimer d'un même amour et la religion et la patrie !

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Rôle historique du clergé français, pendant la Révolution de 1789.

MESSIEURS,

Jésus-Christ a prononcé cette parole profonde, que les hommes politiques devraient toujours se rappeler. « Tout royaume divisé périra [1]. » La France est divisée, parce que la politique et la religion sont, parmi nous, en désaccord. Bossuet a écrit : « La religion et le gouvernement politique sont les deux points, sur lesquels roulent les choses humaines. Voir ce qui regarde ces choses, et en découvrir tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand chez les hommes et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers [2]. » Rien n'est plus vrai. Et l'on peut ajouter, pour compléter la pensée de l'évêque de Meaux, que le bonheur de la société dépend du concert de ces deux forces. Malheureusement, en France, la politique et la religion, ces deux grands ressorts des choses humaines, s'opposent aujourd'hui l'un à l'autre, au lieu de se soutenir et d'agir avec harmonie.

Quand les deux ressorts principaux des choses humaines, quand les deux grandes forces sociales, la politique et la religion, n'ont plus la même règle, ne reçoivent plus la même impulsion, ne tendent plus au même but, quelle doit être l'ambition des esprits élevés et des nobles cœurs, si ce n'est de les rapprocher de nouveau pour ramener dans la société l'unité disparue? Deux conditions sont ici nécessaires. D'abord une douceur inaltérable, une sympathie constante, un généreux désir de concorde et de

1. S. Luc, ch. XI, ℣. 17.
2. *Discours sur l'histoire universelle*, avant-propos.

paix, dans nos relations avec ceux qui ne partagent pas nos idées. Puis, une persévérante application à répandre la lumière, sur les grandes questions discutées dans les deux camps. L'Église et l'État ne pourront détruire, un jour, l'antagonisme qui les sépare, et dès lors rendre à la France l'unité qui serait son salut, qu'autant qu'ils compteront dans leur sein beaucoup d'hommes animés de ce double principe d'action.

C'est pour travailler, dans notre humble mesure, à ce saint et patriotique résultat, que nous avons entrepris, cette année, d'exposer devant vous les principes généraux qui règlent les rapports de l'Église catholique avec les sociétés humaines. Nous le faisons d'autant plus volontiers que, de toutes parts, on signale faussement l'Église, comme un obstacle au progrès des peuples, et notamment à la marche ascendante de la France moderne et démocratique.

La France moderne et démocratique date surtout [1] de la Révolution de 1789. On dit que le clergé lui est hostile. Voyons donc, ce soir, quel a été le rôle historique du clergé, pendant cette révolution fameuse.

Le grand poète du moyen âge, Dante Alighieri, sur le point de parcourir les cercles mystérieux de son *Enfer*, se sent pris d'une épouvante soudaine et appelle à son aide un guide céleste. J'éprouve une émotion pareille, en abordant devant vous un sujet qui ne semble pas fait, au premier aspect, pour la tribune sacrée. J'ai hésité longtemps, par une juste défiance de mes forces et aussi dans la crainte de transformer ce temple en un lieu de discussions profanes. Mais un Maître vénéré [2], dont les conseils ont été pour moi des ordres, a fixé ma volonté anxieuse, et je vous apporte, comme à un immense jury, dont l'impartialité m'est bien connue et sur laquelle je compte, les pièces d'un grand procès historique.

Jusqu'à présent, nous nous sommes maintenus dans la région supérieure des principes, région sereine où il nous a été donné de comprendre la nature intime de la société religieuse et de la société civile, non moins que les lois fondamentales qui réglent leurs rapports. Voici que nous descendons sur le terrain brûlant des faits. Je me propose de vous dire quels ont été les rapports de l'Église et de l'État, en 1789, quelle a été la conduite du clergé

1. Nous disons *surtout*, parce que la démocratie, en effet, a des racines qui plongent dans les profondeurs mêmes de notre vie nationale. Sa croissance a duré des siècles, mais elle n'a frappé tous les yeux qu'à partir du 4 août 1789. Il n'y a que les savants élèves de M. Paul Bert qui ne s'en doutent pas. — « Est-ce que la démocratie, dit M. de Falloux, est une conquête de la république ou même une conquête de notre siècle ? Mais la démocratie a été constamment ascendante dans tout le cours de l'histoire de France. » (Discours sur la liberté d'enseignement, en 1848.)

2. M. l'abbé Hogan, directeur au séminaire de Saint-Sulpice : nous offrons ici, publiquement, à ce maître bien-aimé, l'hommage de notre filiale reconnaissance.

français pendant la révolution. Loin de moi la pensée de rallumer des querelles éteintes! Mon dessein est tout pacifique. Je voudrais vous montrer à quel point est peu justifiée l'impopularité qui pèse, à cette heure, sur le sacerdoce. Cette impopularité, doublement funeste parce qu'elle rejaillit sur la religion et par contre-coup sur la morale, a deux causes : la première, c'est la haine instinctive que l'image du Bien excite dans le cœur des hommes dépravés. Aristide aura toujours tort de porter, dans Athènes, le glorieux surnom de juste; l'exil sera le prix de sa vertu. De même, prêtres catholiques, résignons-nous: il y a des méchants que notre présence exaspère; que nos enseignements font rougir, et qui sont implacablement décidés à troubler notre repos. Cette première cause d'impopularité nous est commune avec Jésus-Christ; nul ne pourra la faire cesser.

Mais il en est une seconde qu'il faut travailler à détruire, parce qu'elle trouble les âmes honnêtes et les remplit d'une vague défiance à l'égard de l'Église, de sa doctrine et de ses ministres : c'est celle qui consiste à représenter le Clergé français, comme étranger aux aspirations généreuses de la société moderne et comme l'irréconciliable adversaire de l'ordre politique et social qui date, chez nous, de 1789. Mon but est de dissiper ce nuage, en vous disant quelle a été la conduite du Clergé à cette mémorable époque de notre histoire. Je ne plaiderai pas, je raconterai. Toute justification ne saurait avoir de meilleurs arguments que les faits eux-mêmes. Vous verrez, Messieurs :

1° Que le Clergé, à l'ouverture des États-généraux, le 5 mai 1789, partageait l'enthousiasme universel de la nation et demandait toutes les réformes nécessaires ;

2° Que le Clergé s'est montré plein de dignité et d'abnégation, lors de la vente des biens ecclésiastiques ;

3° Qu'il s'est élevé jusqu'à l'héroïsme, quand appuyé sur sa foi et sur la liberté de conscience il a refuse le serment à la constitution civile. Les premiers chrétiens, impopulaires comme nous, en appelaient à la justice des Césars. Les Césars ne sont plus ; j'en appelle à la justice, plus haute et plus sûre, de l'opinion publique, et j'ai bon espoir qu'elle m'entendra.

I. — Messieurs, le père Gratry, ce grand esprit et ce grand cœur, écrivait peu de temps avant de mourir : « Démêler la Révolution! comprendre ce tourbillon, analyser ce mélange fulminant, quel problème! Mais qu'*il est simple*, pour celui qui s'est décidé à le contempler dans l'unique lumière de la loi[1]! » J'en demande pardon à la mémoire de ce prêtre vénérable : « Démêler la Révolution » ne me paraît pas « un problème simple. » Je le

1. *La morale et la loi de l'histoire*, tome II, ch. VII.

trouve, au contraire, affreusement compliqué. Pourquoi ? Parce que la Révolution de 1789, très généreuse à son origine, mais devenue plus tard implacable, a laissé derrière elle, sur un champ de bataille où ils essaient de lutter encore, des vainqueurs et des vaincus. Elle a porté subitement à la tête de la nation le Tiers-État, c'est à dire la bourgeoisie et le peuple, jusqu'alors plus ou moins dédaignés et tenus en tutelle. L'orgueil du triomphe a enivré la démocratie victorieuse ; l'amertume de la défaite a troublé le cœur de l'aristocratie humiliée. Pour qui connaît la nature humaine, il n'y a rien là qui doive surprendre. Mais ce n'est pas tout.

La Révolution est « un mélange fulminant, » composé de deux éléments explosibles : l'élément civil et l'élément religieux. Ces deux éléments en se *précipitant ensemble*, (pardonnez-moi ces expressions scientifiques, empruntées à la chimie), ont troublé et modifié le *récipient* qui les contenait, c'est à dire la France. Et le trouble, causé par ce *précipité* des deux éléments civil et religieux, est tellement profond, que l'homme qui tente de l'éclaircir, par l'analyse, suscite immédiatement des défiances, sinon des hostilités.

Jusqu'à ce jour, en effet, la Révolution française a été considérée sous trois aspects et jugée de trois manières.

Les uns, ne voyant en elle que le règne sanguinaire de l'anarchie et de l'athéisme, représentés par les Chaumette et les Collot d'Herbois, déclarent avec Joseph de Maistre que « la Révolution française est satanique par essence [1]. »

Les autres, oubliant le sang répandu, les forfaits accumulés, ne songent qu'à l'émancipation définitive du Tiers-État, et s'écrient avec Michelet et Louis Blanc : « O sainte Révolution, c'est toi qui es la grande libératrice des peuples [2] ! »

Des troisièmes viennent enfin : la Révolution, disent-ils, n'est par essence ni infernale ni céleste : elle est humaine, et comme telle, elle offre le tragique mélange du mal et du bien. Pour l'apprécier, à sa valeur, il faut se défier des jugements d'ensemble,

1. *Considérations sur la France*, ch. V.

2. « Ah ! ils ne comprendront jamais la Révolution française, ceux qui ne comprennent pas son irrésistible action sur ses amants, et ignorent avec quelle facilité elle sut leur persuader que son caractère exceptionnel était la justification de sa grandeur sauvage ; qu'elle venait rendre le monde à la paix en *épuisant* la guerre, et au droit en *épuisant* la force ; que le bourreau lui était indispensable pour tuer le bourreau, et qu'elle ne pouvait purifier la terre qu'à la façon du déluge. » (Louis Blanc, *Histoire de la Revolution*, livre VIII). Et voilà les hommes qui flétrissent l'Inquisition, la Saint Barthélemy, les Dragonnades ! Malheureux sophistes ! ils excusent lâchement dans la Révolution ce qu'ils condamnent à outrance dans l'Église. Où donc ont-ils découvert que la Révolution avait *épuisé* le sang, la *guerre*, et *tué* le bourreau ? Hélas ! nous avons eu, depuis lors, toutes les batailles du premier et du second empire, les journées de juin 1848, les atrocités de la Commune, et rien n'annonce que tant d'horreurs touchent à leur fin.

l'étudier dans le détail, séparer ce qui est utile de ce qui est funeste et ne chercher, comme le veut l'Évangile, qu'à peindre les choses telles qu'elles sont : *Est, est, non, non.*

Nous sera-t-il permis de vous dire, Messieurs, que cette dernière opinion nous paraît plus vraisemblable et plus sage que les deux autres ? N'insistons pas, cependant. La Révolution est trop rapprochée de nous, et elle a laissé derrière elle trop d'ennemis passionnés et d'ardents amis, pour qu'il soit facile, même aujourd'hui, aux hommes modérés de se faire entendre. Arrêtons-nous à ce que personne ne conteste. Au milieu de toutes ces divergences d'idées sur la nature intime de la Révolution française, un point lumineux rayonne.

Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'en 1789 il y avait, en France, des réformes nécessaires et légitimes à réaliser.

Les appréciations ne diffèrent que sur l'emploi des moyens. Il fallait réformer l'État : voilà l'aveu unanime.

Or, je dis que le Clergé français a partagé alors le désir enthousiaste et universel du pays.

Et ce qui le prouve c'est sa conduite *avant* et *pendant* la réunion des États-généraux : *avant*, le Clergé rédige ses cahiers, *pendant* il sert de lien entre le Tiers et la Noblesse.

Ce fut un prêtre, un archevêque, un cardinal, Loménie de Brienne, qui, en sa qualité de premier ministre du roi Louis XVI, promulgua le décret de convocation des États-généraux. Ce décret (en date du 8 août 1788) appelait les provinces à faire entendre leur voix si longtemps muette, et à briser le cercle despotique où la main de l'impérieux Louis XIV avait enfermé, pendant cent-cinquante ans, nos destinées. La France tressaillit et se sentit renaître. Le Clergé, à l'exemple de la Noblesse et du Tiers-État, rédigea ses cahiers électoraux.

Jugez de la science historique ou de la bonne foi de nos adversaires, par l'énumération précise des réformes qu'implorait alors le clergé français. Il demandait *l'instruction obligatoire*, ce qu'il n'est pas inutile de rappeler à certains tribuns du jour qui tiennent à représenter le Clergé comme la vivante citadelle de l'ignorance. Il demandait qu'on régularisât, dans l'avenir, le fonctionnement des États-généraux, qu'on instituât des assemblées provinciales, qu'on supprimât les tribunaux d'exception. Il demandait encore l'uniformité des lois administratives et des lois de procédure civile, la publicité des débats judiciaires, l'égalité des peines, l'abolition de la confiscation des biens, l'adoucissement de la législation criminelle et une organisation municipale douée de régularité et de liberté. Par un sentiment généreux de patriotisme qui le portait à renoncer de lui-même à ses privilèges séculaires, le clergé rejetant l'exemption de

l'impôt, consentait à contribuer pour sa part aux charges publiques. Il voulait aussi, dans l'intérêt des classes pauvres confiées à sa sollicitude, que les biens de la Noblesse fussent également soumis à l'impôt et que les seuls journaliers pussent jouir, désormais, de l'immunité. Il réclamait pour les indigents et les ouvriers le droit de n'être soumis ni à la saisie mobilière, ni à celle de leurs outils. Il insistait pour qu'on imposât surtout les objets de luxe. Le clergé, poussant encore plus avant dans la voie des réformes, ne craignait pas de proposer la suppression de tous les monopoles et usages qui grevaient le commerce et l'agriculture, tels que les jurandes, les maîtrises, les douanes de l'intérieur, le cens, les corvées, les droits de péage et de chasse et généralement tous les privilèges féodaux. Enfin, d'accord avec le Tiers-État et la *minorité* de la Noblesse, il demandait que tous les citoyens fussent admissibles aux emplois civils et militaires[1].

Vous êtes témoins, Messieurs, que le clergé portait à cet ancien régime, dont on l'accuse aujourd'hui d'être le défenseur obstiné, des coups d'autant plus puissants qu'ils étaient plus réfléchis.

Quand donc, le 4 mai 1789, veille de l'ouverture des États-généraux, les trois ordres déjà réunis se rendirent en grande pompe à l'église Notre-Dame de Versailles, le clergé put montrer au peuple ses deux cent quatre-vingt-dix députés, parmi lesquels brillaient les hommes les plus éminents, non seulement par la science, mais encore par une générosité toute sacerdotale et toute française. Ils le firent bien voir.

En effet, dès les premières séances des États-généraux, la Bourgeoisie et la Noblesse, ces deux grands adversaires, se divisèrent sur la question du vote. Voterait-on *par tête* ou par *ordre?* Tel était le problème. On ne pouvait équitablement accepter le vote *par ordre* sans annihiler le Tiers-État, qui représentait l'immense majorité de la nation et qui, à ce titre, avait obtenu du roi un nombre de députés égal à celui du Clergé et de la Noblesse. Quel profit pour le Tiers-État d'avoir cinq cent quatre-vingt-dix-huit députés, si le Tiers-État ne votait pas par tête? C'était une dérision, et rien de plus. D'ailleurs, le Tiers-État formait la presque totalité de la nation : sur vingt-quatre millions d'habitants que possédait alors la France, la Noblesse et le Clergé n'en présentaient pas deux millions, pas deux millions sur vingt-quatre! Comment exiger que vingt-deux millions d'hommes, sur vingt-quatre, voulussent ne compter que pour *un sur trois?* La disproportion était choquante, et les masses aimaient à résumer ainsi, avec l'abbé Siéyès, (grand vicaire de Chartres), les questions du

1. Voir les cahiers du Clergé, à la Bibliotèque nationale et à la Bibliothèque de l'Arsenal (Paris).

jour : « Qu'est-ce que le Tiers-État ? — Tout. — Qu'a-t-il été jusqu'à présent ? — Rien. — Que demande-t-il ? — A être quelque chose. »

C'est ce que le clergé comprit. Sa députation aux États-généraux se composait de 47 évêques, de 35 abbés ou chanoines, et de 218 curés, dont la majorité tirée des rangs populaires inclinait à se réunir aux députés du Tiers-État. Cette réunion, en effet, eut lieu après cinq semaines de lutte, entre la Bourgeoisie et la Noblesse. Le 13 juin 1789, trois curés du Poitou — et cela m'émeut profondément — s'adjoignirent aux ardents députés du Tiers-État ; ils furent suivis le lendemain de plusieurs de leurs collègues, dont le nombre s'éleva bientôt à plus de cent cinquante. On peut dire hardiment que cet acte décida du succès des États-généraux et fut une nouvelle preuve du patriotisme et de l'abnégation du Clergé français, à l'aurore des temps modernes.

Le voilà donc ce Clergé qu'on prétend hostile à son pays ! Suivez-le maintenant du regard, dans la fameuse nuit du 4 août, et entendez-le, fidèle à ses cahiers, sacrifier aux besoins de la patrie les privilèges séculaires qu'il tenait de la reconnaissance publique. Nous dira-t-on encore que nous ne sommes pas libéraux ? Sans doute, le Clergé de 89 ne connaissait pas ce mot, dans le sens parfois abusif qu'on lui a donné depuis, mais il demandait la chose : c'est-à-dire la liberté et l'égalité civiles. Et quand au premier anniversaire de la Bastille, dont personne alors ne regretta la chute, les départements vinrent au Champ de Mars pour cette grande fête pacifique de la Fédération, que les événements les plus tragiques devaient si tôt démentir, trois cents prêtres « revêtus d'aubes blanches et d'écharpes tricolores [1] » prirent part à cette émouvante et patriotique cérémonie. Preuve immortelle, Messieurs, que le clergé français partageait alors, comme je l'ai affirmé, l'enthousiasme universel de la nation.

« Tout cela n'était qu'hypocrisie et machiavélisme, répliquent quelques pamphlétaires aux abois. Les prêtres catholiques ne sauraient aimer la liberté civile, car ils sont enchaînés, par leur foi, au principe d'autorité, et le *Syllabus* leur défend de se réconcilier avec les temps nouveaux. »

Je n'accepte pas pour le Clergé ces reproches sans fondement. Il y a, dans le prêtre catholique, un homme attaché par son baptême et par sa foi, au principe d'autorité religieuse, j'en conviens ; mais il y a aussi un homme attaché, par sa naissance et ses souvenirs, à une patrie qu'il aime et qu'il veut fière et libre. Non seulement, notre foi, en nous orientant vers l'éternité, ne nous glace pas d'indifférence pour la terre qui nous a vus naître,

1. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, livre III. — Voir dans la *Vie de M. Emery*, par l'abbé Gosselin, les détails de la Fédération et la part qu'y prit le clergé.

mais en dégageant notre âme de toute cupidité égoïste et vulgaire, elle lui imprime un élan généreux vers tout ce qui est grand et désintéressé. L'autorité religieuse, devant laquelle un chrétien s'incline, n'a rien de contraire à l'amour de la liberté de son pays, dont tout cœur d'homme bien né doit être plein. Du reste, par quelle confusion oppose-t-on ainsi l'autorité et la liberté ? Ce sont deux forces qui s'appellent, qui se complètent, qui s'harmonisent. Une autorité, qui va jusqu'à étouffer la liberté est un despotisme. Et une liberté, qui va jusqu'à mépriser ou à renverser l'autorité, est une odieuse licence. La liberté, dans l'homme, est une faculté et toute faculté a des lois, ne l'oublions jamais. La raison a ses lois dans la logique. L'imagination a ses lois dans l'esthétique. La liberté a ses lois dans la morale. Or la morale se base sur des dogmes, et il ne peut venir qu'à la pensee d'un esprit superficiel d'opposer la doctrine chrétienne au patriotisme, ou de vouloir qu'un chrétien soit condamné par sa foi à détester la liberté de son pays.

Quant à la 80e proposition du *Syllabus* : « anathème à qui dira : le pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la société moderne », on nous l'objecte sans la comprendre et j'en veux faire, ici, solennelle justice.

L'historien grec Thucydide, racontant la guerre du Péloponèse, et voulant par un dernier trait nous donner le tableau vivant des malheurs qui accablèrent la république d'Athènes, nous dit : « *On en vint jusqu'à changer arbitrairement l'acception ordinaire des mots.* L'audace insensée fut traitée de zèle courageux ; la lenteur prévoyante de lâcheté déguisée. La modestie fut regardée comme une excuse de la peur. Être prudent c'était être inutile, mais avec un fol emportement on était homme. Se bien consulter pour ne rien mettre au hasard, c'était chercher un prétexte spécieux de refuser ses services. L'homme violent était un homme sûr. Celui qui le contrariait, un homme suspect[1]. » On avait changé arbitrairement le sens habituel du langage : de là une confusion immense.

Messieurs, on a changé aussi parmi nous le sens habituel des mots, et le langage public roule dans une confusion déshonorante. Les mots de liberté, de progrès, de civilisation, de patriotisme, de science, vibrent sur toutes les lèvres, mais pas un de nous ne leur donne la même signification. Il s'est formé, depuis trente ans, en Europe, une coalition étrange et d'une arrogance olympienne, une coalition qui embrasse dans ses vastes réseaux les matérialistes, les positivistes, les rationnalistes, les libres-penseurs, et généralement tous les esprits qui nient le surnaturel,

1. *Guerre du Péloponèse*, livre III.

la divinité de Jésus-Christ et l'autorité spirituelle de l'Église. Cette coalition gigantesque, s'attribuant avec orgueil le monopole du génie et mettant d'avance la main sur l'avenir, a décrété que tout ce qui se ferait en dehors d'elle ne serait ni progressif, ni libéral, ni civilisateur, ni patriotique. Et l'ayant décrété, elle a agi conformément à son décret. Elle a donné arbitrairement aux mots superbes de patriotisme, de liberté, de science, de progrès, un sens faux, restreint, dépravé, mais toujours accueilli pourvu qu'il fût anti-catholique. L'Anti-Catholicisme, la haine de l'Eglise, tel est le premier principe de cette redoutable coalition d'esprits hautains, qui s'enveloppent, sans pudeur, du manteau de l'infaillibilité, dont ils ont dépouillé le christianisme. Les mots de science et de progrès, dont ils se servent pour qualifier tout ce qui est hostile à nos dogmes, trompent les jeunes intelligences, parce que ces mots magnifiques, détournés de leur sens normal, couvrent d'un masque d'or les idées les plus grossières et donnent une apparence de force et de beauté aux théories les plus chimériques et les plus extravagantes [1].

C'est uniquement dans ce sens, tout à la fois contraire à la vraie philosophie et à la religion, que le pape Pie IX a entendu les mots de libéralisme et de société moderne, quand il les a condamnés. Le *Syllabus* donne à ces expressions : *Progrès, Libéralisme, Civilisation*, le sens positiviste, rationaliste, matérialiste et révolutionnaire que la libre-pensée affecte de leur attribuer, mais non pas le sens du vrai progrès, de la vraie civilisation, de la vraie liberté, car ces grandes choses, loin d'être en désaccord avec le christianisme, n'ont été possibles dans le monde que par son influence. Et si vous doutiez de nos explications, sur ce point délicat, reportez-vous à l'allocution pontificale du 18 mars 1861, dont on a détaché les paroles qui constituent la 80e proposition du *Syllabus*. — Vous y lirez : « Si sous le nom de civilisation, il faut entendre un système, inventé précisément pour affaiblir et peut-être même pour renverser l'Église, non, jamais le Saint-Siège ni le pontife romain ne pourront s'allier avec une

1. On connaît la célèbre page de Rousseau : « Je consultai les philosophes, etc. », elle est exacte encore aujourd'hui. Je n'en veux d'autre preuve que ces aveux très significatifs d'un savant qui fausse trop souvent hélas! l'enseignement de l'Eglise, -- (affaire d'ignorance, sans doute!) -- tout en montrant fort bien aux matérialistes d'Allemagne... et de France, qu'ils font du mot de science un abus intolérable, quand ils l'appliquent à leurs déclamations anti-spiritualistes et parfois très peu spirituelles : « Une erreur capitale et impardonnable pour des savants d'un certain âge, c'est qu'ils s'imaginent avoir le droit d'affirmer sans preuves, et qu'ils se bercent de la naïve confiance qu'on est forcé de les croire sur parole. *Ils affirment là où la vraie science garde le plus profond silence.* Ils *affirment*, comme s'ils avaient assisté au conseil de la création, ou comme s'ils avaient créé le monde eux-mêmes... Vraiment, on ne sait lequel admirer le plus ou de l'audace de ces singuliers représentants de la science, ou de la naïveté de leurs prétentions. » (C. Flammarion, *Dieu dans la nature*, livre I).

telle civilisation[1]. » Il est évident que Pie IX prend ici les mots de civilisation et de progrès dans le sens faux et exclusif que leur prêtent gratuitement les ennemis du Catholicisme. La vraie civilisation, le vrai progrès, la vraie liberté, n'ont absolument rien de commun avec l'anathème du souverain pontife, et cette fois encore nos hautains adversaires voient leur épée se briser contre « la pierre.[2] » « Qu'on rende, (dit Pie IX, dans le même document), qu'on rende aux choses leur véritable nom et le Saint-Siège paraîtra toujours constant avec lui-même. En effet, il fut perpétuellement le protecteur et l'initiateur de la vraie civilisation : les monuments de l'histoire l'attestent éloquemment à tous les siècles ; c'est le Saint-Siège qui a fait pénétrer dans les contrées les plus lointaines et les plus barbares de l'univers la vraie humanité, la vraie discipline, la vraie sagesse. »

II. — Vous n'avez pas oublié, Messieurs, notre première conclusion. Vous avez constaté, par l'examen des faits, que le clergé partageait, en 1789, l'enthousiasme général de la nation et demandait, comme elle, toutes les réformes légitimes.

Gardez-vous de le croire, a-t-on dit, et pour juger du patriotisme et de l'abnégation tant vantés du clergé français, à cette époque, rappelez-vous les discussions passionnées qui marquèrent la nécessaire abolition des propriétés ecclésiastiques.

Messieurs, j'entre avec vous dans ce débat, courageusement, et j'espère qu'après m'avoir entendu, vous conviendrez qu'en cette périlleuse circonstance le Clergé a fait preuve d'une dignité et d'un dévouement exemplaires.

Quand on discute avec le désir de convaincre, il faut partir, autant qu'on le peut, d'un point que nul ne conteste. Or, ceux qui attaquèrent les propriétés ecclésiastiques, comme ceux qui les défendirent, s'accordent à reconnaître les abus, auxquels avait donné lieu, soit la répartition de ces biens, soit leur administration. Il y avait des réformes à faire : tout le monde en convient. Le clergé refusa-t-il d'y consentir ? Celui qui le dirait mentirait à l'histoire. Le clergé réclama la réunion d'un concile national, pour résoudre cette question avec indépendance. Le clergé offrit quatre cents millions au trésor public, que soixante

1. Voici le texte même : « *Vera rebus vocabula restituantur*, et hæc sancta sedes semper sibi constabit. *Siquidem ipsa veræ civilitatis continenter fuit patrona et altrix*, atque historiæ monumenta eloquentissime testantur ac probant, omnibus ætatibus ab eadem sancta sede in disjunctissimas quasque et barbaras terrarum orbis regiones veram rectamque fuisse invectam morum humanitatem, disciplinam, sapientiam. *At cum civilitatis nomine velit intelligi systema apposite comparatum ad debilitandam ac fortasse etiam ad delendam Christi Ecclesiam, nunquam certe quidem hæc sancta sedes et romanus Pontifex. poterunt cum hujusmodi civilitate convenire.* » (Allocution prononcée par Pie IX, en consistoire secret, le 18 mars 1861.)

2. Lire les mandements du cardinal Pecci (aujourd'hui Léon XIII), sur la civilisation.

ans de malversations avaient obéré. L'Assemblée Constituante s'y opposa. Elle préféra un moyen plus radical, que je n'ai pas à apprécier ici, — car ma thèse est uniquement d'apprécier la conduite du Clergé ; — mais du moins en décrétant que les biens de l'Église seraient à la disposition de l'État, la Constituante n'en calomnia pas l'origine ; elle proclama que le clergé, légitime usufruitier, avait droit à une rente annuelle, qui lui permît de pourvoir à son entretien décent et aux nécessités du culte public.

En cela, la Constituante fit preuve de plus d'équité que quelques-uns de ses historiens, je devrais dire de ses flatteurs. Ceux-ci prétendent que les biens du clergé avaient une origine coupable, telle que la captation, la menace, l'usurpation flagrante. Ces accusations ont retenti naguère à la tribune[1] : vous me permettrez, Messieurs, d'y répondre.

« Le prêtre vit de l'autel, dit S. Paul. » Vivre suppose le droit de posséder. Le prêtre a le droit de posséder et comme citoyen, et comme ministre de la religion. La propriété est non seulement la condition de sa liberté, mais encore de son existence. Je ne pense pas qu'un homme sensé conteste ces propositions élémentaires. Entre le droit de vivre et le droit de posséder, il y a une corrélation essentiellement philosophique : le prêtre ayant le premier, possède également le second. Or, quelles sont les sources communes et légitimes de toute propriété ? 1° le travail personnel, 2° la donation, 3° l'achat et l'échange par voie de contrat, 4° le droit de premier occupant. Il n'existe pas un seul jurisconsulte qui osât élever des doutes sur la légitimité d'une propriété ou territoriale ou mobilière, ayant pour origine l'une des causes que nous venons d'énumérer. Dès lors, il n'y a pas, dans le monde, un jurisconsulte sérieux qui pût élever des doutes contre la légitimité des biens ecclésiastiques, car ils avaient tous pris naissance ou dans le travail, ou dans l'achat, ou dans la dotation, ou dans le droit de premier occupant.

L'Histoire est la passion du XIX° siècle, et cependant l'Histoire est encore ignorée. L'étude qu'on en a faite a été pervertie : chacun y a cherché des arguments, et l'Histoire, comme la Nature, demande à être étudiée sans idée préconçue. Si l'histoire avait été lue telle qu'elle est, on y aurait découvert les origines des biens ecclésiastiques, et on les aurait racontées impartialement. Cette impartialité est absente de la plupart des travaux qui se sont proposés, ou d'attaquer ou de justifier ces propriétés immenses. Je crois pouvoir vous affirmer, Messieurs, que mon âme, sur ce point, est en équilibre parfait. Il ne m'en coûte pas

1. Lire à l'*Officiel* du 12 novembre 1882 les étranges paroles de M. Guichard, député de l'Yonne, empruntées presque mot pour mot à l'*Histoire de la Révolution française*, par Louis Blanc.

de dire avec mon vieux maître Tacite : « Mes paroles seront dépouillées d'amertume et de zèle[1]. »

Les biens du clergé avaient pour causes finales l'exercice public du culte, l'honorable entretien des évêques, des prêtres et des religieux, et le soulagement des pauvres. Ces biens avaient des origines multiples, mais toutes également légitimes : les uns étaient le fruit du travail des moines qui avaient défriché les terres et fondé les hameaux[2] ; les autres venaient de la libéralité spontanée des fidèles, des largesses royales et seigneuriales, des legs testamentaires autorisés par les lois. Leurs titres remontaient souvent jusqu'à des temps antérieurs à la naissance de la monarchie, et c'est se montrer ou par trop ignorant de l'histoire, ou par trop audacieux dans l'insulte, que d'en contester la valeur.

Mirabeau ne la contesta pas. Relisez ses mémorables discours. Vous l'entendrez s'apitoyer sur les maux de l'État, déclarer que la vente des propriétés ecclésiastiques peut seule les adoucir, constater que le clergé a le droit d'exiger une rente annuelle qui le dédommage du sacrifice énorme qu'il va faire et qui lui permette de subvenir dignement aux nécessités du culte. Mais, nulle part, vous n'entendrez Mirabeau dire que les biens du clergé ont une origine souillée, nulle part vous ne l'entendrez dire ce qu'écrivent, sans pudeur, les communistes contemporains, à savoir que l'État, maître absolu, pouvait s'attribuer de plein droit les propriétés ecclésiastiques, sans se préocuper ni d'une indemnité préalable et proportionnelle, ni des besoins du

1. « Sine ira et studio, quorum causas procul habeo. » (*Annales*, livre I, ch. 1.)

2. Le témoignage de Michelet sera peut-être de quelque poids sur l'esprit des *savants disciples* de Paul Bert, qui font de nos pères avant 89 un grossier amas d'esclaves, d'ignorants, courbés sous le joug du despotisme clérical et ne sachant même pas ce que signifiait le mot de patrie. On éprouve une sorte d'effroi, mêlé de honte, à entendre calomnier, avec ce sans-gêne outrecuidant, des âmes comme celle de S. Louis, de Duguesclin, de Jeanne d'Arc, de Bayard, de Turenne, de Villars, et de cent autres qui en jouant leur vie, sur vingt champs de bataille, pour assurer l'intégrité et la gloire de la France, ne se doutaient guère qu'une poignée de scribes essayeraient, en plein XIXe siècle, d'en faire des îlotes au service d'une religion sans philosophie et d'une monarchie sans honneur. Michelet est moins arrogant, parce qu'il est un peu plus instruit : « L'avénement de Constantin et du christianisme, dit-il, fut une ère de joie et d'espérance... Viennent donc les Barbares. La société antique est condamnée. Le long ouvrage de la conquête, de l'esclavage, de la dépopulation, est près de son terme... Le titre romain de *defensor civitatis* va partout passer aux évêques. L'universalité impériale est détruite, mais l'universalité catholique apparaît. La primatie de Rome commence à poindre. Le monde du moyen âge se maintiendra et s'ordonnera par l'Église; sa hiérarchie naissante est un cadre sur lequel tout se place et se modèle. A elle l'ordre extérieur et la vie intérieure. Celle-ci est surtout dans les moines. L'ordre de Saint-Benoît donne au monde ancien, usé par l'esclavage, le premier exemple du travail accompli par des mains libres. Pour la première fois, le citoyen humilié par la ruine de la cité, abaisse ses regards sur cette terre qu'il avait méprisée. Cette grande innovation du travail libre et volontaire (due aux moines), sera la base de l'existence moderne... *L'Église gauloise ne s'honora pas moins par la science que par le zèle et par la charité.* » (*Histoire de France*, tome I, ch. III).

culte public. Mirabeau n'était pas de ces hommes politiques, comme nous en voyons aujourd'hui quelques-uns, qui prenant leur haine de l'Église pour un brevet de génie administratif, se soucient assez peu de la justice, dès l'instant où il s'agit du clergé. Mirabeau, malgré ses fautes, était un politique supérieur, qui sentait la force et la nécessité d'une religion, qui voulait qu'on respectât le clergé français, mais qui demandait un changement dans la rétribution des ministres des autels, dépouillés pour la patrie des biens légitimes qui jusque-là les faisaient vivre. Son argumentation fléchit sur plus d'un point, mais il faut lui savoir gré d'avoir reconnu « que quoique le sacerdoce parmi nous ne soit point uni à l'empire, la religion doit cependant se confondre avec lui. » « S'il prospère par elle, disait-il, il est prêt à la défendre. Les grandes calamités d'un peuple seraient-elles donc étrangères à ces ministres de paix et de charité qui demandent tous les jours à l'Être Suprême de bénir un peuple fidèle [1] ? »

Aujourd'hui, Messieurs, on ne raisonne plus ainsi ; on n'admet plus que le clergé fût légitime propriétaire, que dès lors il eût le droit de défendre ses biens et de ne vouloir les sacrifier que pour les besoins réels et pressants de la patrie. Quelques citations tronquées qu'on emprunte à Montesquieu, sans les comprendre, des déclamations oratoires à propos d'abus choquants, que personne ne songe à dissimuler, mais qui ne suffisent pas à justifier le blâme sans limites qu'on étend aux biens de l'Église de France ; enfin une haine aveugle et de mauvais goût, pour tout ce qui se rapporte à la religion, à ses ministres, à son histoire : tels sont les arguments nouveaux dont Mirabeau aurait rougi, et qu'on invoque non seulement pour flétrir l'origine et l'emploi des propriétés ecclésiastiques, avant 1789, mais encore pour demander violemment l'abolition de l'indemnité annuelle, votée par la Constituante [2], et maintenue par le Concordat de 1801.

On trouve étrange que le clergé ait discuté par la bouche de Cazalès et de l'abbé Maury l'emploi qu'on voulait faire de ses biens : rien cependant n'était ni plus naturel ni plus juste. Supposez, Messieurs, que notre ministre des finances nous annonce que la République est menacée d'une prochaine et hideuse banqueroute, et que pour nous rassurer il nous dise :

1. Discours prononcé par Mirabeau, dans la séance du 30 octobre 1789.

2. On lit dans le *Moniteur* du 3 novembre 1789 : « L'Assemblée nationale décrète : 1. que tous les biens ecclésiastiques sont à la disposition de la nation, à la charge de pourvoir d'une manière convenable aux frais du culte, à l'entretien de ses ministres et au soulagement des pauvres, sous la surveillance et d'après les instructions des provinces ; 2· que dans les dispositions à faire, pour l'entretien des ministres de la religion, il ne pourra être assuré à la dotation d'aucune cure, *moins de* 1200 *livres par année*, non compris le logement et les jardins en dépandant. »

« j'ai un plan dont l'exécution est facile et dont le résultat sera merveilleux. Le gouffre, ouvert sous nos pas, est immense. Notre trésor est épuisé et notre crédit aux abois. Mais j'ai mandé, aux cinquante mille propriétaires les plus riches de notre pays, que l'État allait procéder à la vente de leurs biens. Nous donnerons dix mille francs de rente annuelle, aux quatre-vingts d'entre eux qui sont le plus fortunés : les autres recevront douze cents francs. Après quoi, la vente de ces propriétés considérables nous rapportera quatre milliards, ce qui comblera notre déficit [1]. » Supposez, Messieurs, que cela soit dit, trouverez-vous étrange que les cinquante mille propriétaires, menacés d'un pareil *virement de fonds*, se défendent, s'agitent, et cherchent à plaider en faveur d'un autre système financier, moins pénible pour eux? Non. Vous seriez surpris du contraire. Sans doute, si la ruine de l'État ne se peut éviter qu'a ce prix, vous supplierez les propriétaires dépouillés de faire ce sublime sacrifice au salut de la nation, mais il ne vous viendra pas à la pensée d'ajouter à leur malheur, ni de leur reprocher d'être devenus riches, en jouant à la bourse, ou en trompant au commerce. Vous n'insulterez pas les victimes des calamités publiques. C'est pourtant ce que des âmes légères ou cruelles ne rougissent pas de faire à l'égard du clergé. Il s'est défendu : voilà son crime ! Et moi je dis : voilà sa dignité ! Mais le vote du 2 novembre 1789 une fois rendu, nul doute que le clergé de France ne s'y fût noblement résigné, comme il le fit en 1801, si ses ennemis poussant la guerre à outrance n'eussent tenté de le précipiter dans le schisme, en lui imposant cette néfaste constitution civile, dont il me reste à vous entretenir.

III. — Messieurs, avant d'aborder avec vous l'examen de la constituton civile du Clergé, d'où tant de maux sont sortis, laissez-moi répéter ces paroles d'un orateur fameux : « Lorsqu'une grande nation est assemblée et qu'elle examine une question qui intéresse une grande partie de ses membres, une classe entière de la société et *une classe infiniment respectable*; lorsque cette question paraît tenir tout à la fois aux règles inviolables de la propriété, au culte public, à l'ordre politique et aux premiers fondements de l'ordre social, il importe de la traiter avec une religieuse lenteur, de la discuter avec une scrupuleuse sagesse, de la considérer, pour s'exempter même du soupçon d'erreur, sous ses rapports les plus étendus [2]. » Je regrette que les auteurs

1. En 1789, le clergé ne comprenant que 120,000 à 130,000 individus (dont 18,000 religieux et 30,000 religieuses seulement, le reste étant le clergé séculier), possédait une partie considérable du territoire, d'une valeur *de près de quatre milliards*, sans compter les valeurs mobilières. (Jules Roche, député, proposition de loi (en 1882) sur la séparation de l'Église et de l'État.)

2. Discours de Mirabeau sur les biens ecclésiastiques.

jansénistes de la constitution civile du Clergé n'aient pas suivi des conseils si sages. Il me sera facile de montrer à quels abus de pouvoir s'abandonna la Constituante, les confusions déplorables qu'elle établit entre le *spirituel* et le *temporel*, et les immenses malheurs qu'entraîna pour la France la proclamation de règlements tristement célèbres.

Procédons avec ordre et mettons toute chose en pleine lumière.

Nous avons vu, Messieurs, dans nos premières conférences, que la société religieuse et la société civile sont *autonomes*, c'est-à-dire jouissent d'une complète indépendance dans les choses de leur ressort. La société civile, ayant pour objet direct le soin des intérêts temporels de l'homme, a le droit d'établir à son gré la distribution de son territoire; c'est ce que fit légitimement la Constituante, lorsque, à la demande de l'abbé Siéyès, elle divisa nos 33 provinces en 86 départements. Mais l'Église seule a le droit d'accorder la juridiction aux prêtres et aux évêques, parce que c'est à elle seule que Jésus-Christ a confié l'autorité spirituelle; et toutes les fois qu'on veut modifier son organisation, sa discipline, c'est à son chef, c'est au Pape, juge des temps et des circonstances, qu'il faut avoir recours. La Constituante devait d'autant plus se conformer à cette règle si équitable que la France, dans ses rapports avec le Saint-Siège, était alors régie par le concordat de Léon X et de François 1er. Le respect des convenances, à défaut de l'amour du droit, exigeait que l'Assemblée communiquât au Pape son désir de remplacer l'ancien concordat par de nouveaux règlements, mieux appropriés aux besoins de l'époque, et en harmonie avec les nouvelles institutions politiques du peuple français. La Constituante dédaigna ces procédés d'honnêteté vulgaire, et affecta de réorganiser le Clergé, en dehors de tout accord préalable avec l'autorité religieuse. Le Jansénisme, que les bulles pontificales avaient harcelé, pendant le XVIIIe siècle, s'estima heureux de prendre sa revanche et d'humilier la Papauté, au renversement de laquelle il marchait. En conséquence, sans prévenir le pape Pie VI et sans le consulter, l'Assemblée décréta successivement:

1° L'abolition des cent trente évêchés, qui existaient alors, 2° l'institution d'un seul évêché par département, 3° l'élection des curés et des évêques par le peuple, 4° (chose inouïe!) l'indépendance des évêques élus, à l'égard du pape, auquel ils ne devaient demander ni la confirmation de leur élection épiscopale, ni leur juridiction diocésaine. Le sacre des évêques par un de leurs collègues, et l'avis conforme du métropolitain, suffisaient à leur conférer la plénitude du pouvoir ecclésiastique. Du moins, la Constituante, transformée soudain en concile, le voulait ainsi. Entendez-la elle-même: Article XIX: « *Le nouvel évêque ne pourra*

s'adresser au pape pour en obtenir aucune confirmation; mais il lui écrira comme au chef visible de l'Église universelle, en témoignage de l'unité de foi et de la communion qu'il doit entretenir avec lui[1]. » Une pareille législation amoncelait contre elle tous les torts. Premièrement, la Constituante n'était pas un concile, mais une assemblée politique, et quand même ses décrets, en matière ecclésiastique, n'eussent pas été intrinsèquement défectueux, ils avaient un vice d'origine qui les frappait de nullité. La Constituante sortait du cercle de ses attributions et de ses droits pour usurper la puissance de l'Église. Que devenaient ainsi et l'autonomie de l'Église et la distinction des deux autorités civile et religieuse, qui sont de l'essence du Christianisme? Secondement, l'Assemblée violait le concordat de Léon X, sans en avertir le Souverain Pontife: ce qui était non seulement un outrage, mais encore un délit de justice, puisqu'un contrat synallagmatique, — (et les concordats sont de cet ordre), — ne peut être légitimement brisé que par le consentement réciproque des deux contractants. Troisièmement, par ces mots schismatiques: « Le nouvel évêque ne pourra s'adresser au pape, pour en obtenir aucune confirmation, » la Constituante posait le germe de *l'Épiscopalisme*, tel qu'il existe en Angleterre et en Russie, et ébranlait le Catholicisme jusque dans sa base.

On appelait cette législation arbitraire un retour à la discipline des premiers temps de l'Église et on citait, à l'appui, des faits historiques dont on faussait le sens et l'application. Que dans les premiers temps de l'Église la Juridiction des pontifes romains ne se soit pas exercée d'une manière aussi immédiate et aussi éclatante qu'aujourd'hui: cela prouve qu'un arbre, jeune encore, n'a pas une ramure aussi spacieuse qu'un vieux chêne, et rien n'est plus naturel. Mais, Messieurs, autre est que les pontifes romains n'eussent pas exercé, dans les premiers temps de l'Église, une juridiction aussi immédiate et aussi éclatante qu'aujourd'hui, et autre était de la leur refuser, après la sanction des siècles, pour les accuser d'usurpation à la face de tous les peuples. Un droit ne cesse pas d'être un droit parce que celui qui le possède n'en use pas toujours dans sa plénitude. Le droit souverain des pontifes de Rome a été reconnu, sous une forme ou sous une autre, dès les premiers temps du christianisme: on les considérait comme le centre de l'unité, comme les confirmateurs de la foi, comme les gardiens intègres de la doctrine, en un mot comme *les successeurs de Pierre*, et cela suffisait, car toutes leurs prérogatives sont renfermées dans ce titre. Le droit de juridiction universelle et d'infaillibilité doctrinale est contenu

1. Constitution civile du clergé.

dans le droit de commander à l'Église, dévolu à Pierre par Jésus-Christ. Ce droit de juridiction universelle, attesté dès les premiers âges par l'envoi du pallium aux évêques des grands sièges et par le recours de ceux-ci au pontife romain, dans les débats solennels soulevés par l'hérésie, la Constituante le niait radicalement : « *Le nouvel évêque*, disait-elle, *ne pourra s'adresser au pape pour en obtenir aucune confirmation.* » Voilà qui est clair. Le schisme avait désormais son principe dans la législation. Mais pour affaiblir la portée d'une déclaration aussi nette, les rédacteurs de la Constitution civile avaient ajouté : « *il lui écrira comme au chef de l'Église universelle, en témoignage de l'unité de foi et de la communion qu'il doit entretenir avec lui.* » C'était une pure affaire de politesse.

L'habileté un peu naïve d'une aussi mince restriction n'était pas suffisante à cacher au clergé français toute la force de la proposition qui précède. Dès l'instant où les pouvoirs d'un évêque n'ont pas besoin de la confirmation du Pape, pourquoi cet évêque lui écrirait-il? L'autorité du Pape n'est plus que nominale et sans valeur. Un évêque, nouvellement élu par le peuple, écrira ou n'écrira pas: il n'en exercera pas moins ses fonctions, en toute sécurité. Ceci, Messieurs, s'appelle le schisme. Et ceux qui en douteraient encore n'auraient qu'à lire les commentaires de Mirabeau, où le vrai sens de la loi est mis à nu. En parlant du Pape, le tribun s'exprime ainsi : « *Sa primauté ne consistait pas dans la possession d'une plus grande puissance spirituelle, ni dans une juridiction plus éminente et plus étendue. Il n'avait pas reçu de mission particulière : il n'avait pas été établi pasteur des hommes, par une inauguration spéciale et séparée des autres apôtres*[1]. »

Peut-on oublier à ce point les paroles de Jésus-Christ : « Pierre, j'ai prié pour que ta foi ne défaille jamais ; confirme tes frères ; pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Mirabeau, mentant à l'Évangile, continue : « *Les évêques sont donc essentiellement chargés du régime de l'Église universelle ;* leur mission est actuelle, immédiate, et absolument indépendante de toute circonstance locale [2]. » Les théories schismatiques sont ici nettement formulées. Nous avons bien le sens intime de la constitution civile, votée par la Constituante, et il n'y a pas à s'y méprendre, quand on lit, dans des parenthèses soigneusement conservées, les applaudissements de l'Assemblée, acclamant son orateur et lui disant : « Tu m'as compris. »

Déchirons tous les voiles, Messieurs.

La constitution civile du clergé avait pour but d'habituer insensiblement les évêques et les prêtres à s'éloigner de Rome. Ce but était quelque peu dissimulé, du moins pour des yeux non clairvoyants, mais il était réel. On laissait au temps et à la

1. Projet d'adresse aux Français, sur la Constitution civile du Clergé. — 2. Idem.

nature même des choses le soin de consommer la séparation. La rupture avec le souverain Pontife, formellement indiquée dans la première partie de l'article XIX°, avait été atténuée dans la seconde. Et c'est ce qui explique la signature que Louis XVI crut devoir apposer à ce document, et le conseil que lui en donnèrent, dit-on, dans l'espérance d'éviter d'affreux malheurs, Monseigneur de Perpignan, archevêque de Vienne, et Monseigneur Champion de Cicé, archevêque de Bordeaux.

Mais le clergé de France ne se méprit pas sur les conséquences fatales de l'acte qu'on lui imposait. La constitution civile, discutée le 29 mai 1790, votée définitivement le 12 juillet, signée par le roi, le 24 août, se heurta à d'universelles et magnanimes résistances. Vainement, pour les vaincre, l'Assemblée poussa-t-elle la violation de la liberté de conscience jusqu'a décreter que le clergé prêterait serment aux lois nouvelles : le clergé avait bien pu se laisser dépouiller de ses propriétés territoriales, il ne pouvait abdiquer sa foi, Il se souvint qu' « il vaut mieux obéîr à Dieu qu'aux hommes [1] ; » et il ajouta une page héroïque à toutes celles que renfermait déjà l'histoire de l'Église.

Il y avait alors, dans notre pays, soixante mille prêtres environ : cinquante mille refusèrent le serment. Il me semble, Messieurs, que je vois se lever vers le ciel toutes ces mains consacrées, attestant que ni l'exil, ni les prisons, ni la mort, ne leur arracheraient un signe d'apostasie. On voudra bien admettre que cinquante mille hommes qui, placés en face de l'échafaud ou de l'expatriation, préfèrent sauver leur honneur plutôt que de souiller leur âme, n'ont pu se tromper sur leur devoir, surtout si l'on remarque que ceux qui se conduisirent avec cette intrépidité étaient des hommes vertueux, considérés, et que ceux qui prêtèrent serment, les *jureurs*, comme on les appela, ne se recommandaient généralement ni par leur dignité ni par leurs mœurs sacerdotales.

Je crois avoir établi que l'Assemblée n'avait pas le droit de se porter à de tels abus de pouvoir.

Les témoignages qui appuient mes paroles sont nombreux et de toute origine. Ni la protestante Madame de Staël, ni le rationaliste Jules-Simon, ni le positiviste Taine n'ont hésité à blâmer avec énergie, et au nom de la liberté de conscience, la constitution civile du clergé. Je ne citerai que les paroles éloquentes de ce dernier : « l'assemblée refuse de rassembler un concile gallican ; elle refuse de négocier avec le Pape, et de sa seule autorité elle refait toute la constitution de l'Église... La hiérarchie catholique est brisée, le supérieur ecclésiastique a la main forcée ; s'il délègue encore le caractère sacerdotal, c'est pour la forme ; du

1. Actes des Apôtres, ch. V, ℣. 29.

curé à l'évêque la subordination cesse, comme elle a cessé de l'évêque au Pape, et l'Église de France devient presbytérienne. En effet, comme dans les Églises presbytériennes, c'est maintenant le peuple qui choisit ses ministres : l'évêque est nommé par les électeurs du département, le curé par les électeurs du district, et par une aggravation extraordinaire ces électeurs ne sont pas tenus d'appartenir à sa communion. Peu importe que l'assemblée électorale contienne, comme à Nimes, à Montauban, à Strasbourg, à Metz, une proportion notable de calvinistes, de luthériens et de juifs, ou que sa majorité fournie par le club soit notoirement hostile au catholicisme et même au christianisme. Elle choisira l'évêque et le curé ; le Saint-Esprit est en elle et dans les tribunaux civils qui, en dépit de toute résistance, peuvent installer ses élus. Pour achever la dépendance du clergé, il est défendu à tout évêque de s'absenter quinze jours sans la permission du département, à tout curé de s'absenter quinze jours sans la permission du district, même pour assister son père mourant, pour se faire tailler de la pierre. Faute d'autorisation, *son traitement est suspendu* : fonctionnaire et salarié, il doit ses heures de bureau, et quand il voudra quitter son poste, il ira prier ses chefs de l'Hôtel-de-Ville, pour obtenir d'eux un congé. A toutes ces nouveautés il doit souscrire, non seulement par une obéissance passive, *mais encore par un serment solennel.* Ce serment, tous les ecclésiastiques anciens ou nouveaux, archevêques, évêques, curés, vicaires, prédicateurs, aumôniers d'hopital et de prison, supérieurs et directeurs de séminaires, professeurs des séminaires et des collèges, attesteront par écrit qu'ils sont prêts à le faire ; de plus, ils le prêteront publiquement dans l'Église, en présence du conseil général de la commune et des fidèles, et promettront de maintenir de tout leur pouvoir une église schismatique et presbytérienne... Les catholiques scrupuleux sont exclus des administrations, des élections et particulièrement des élections ecclésiastiques : *d'où il suit que plus on est croyant, moins on a de part au choix de son prêtre. Admirable loi qui, sous prétexte de réformer les abus ecclésiastiques met tous les fidèles, ecclésiastiques ou laïques, hors la loi* [1]. »

Messieurs, on ne saurait mieux dire. Comment, après cela, ose-t-on déclarer à la tribune française que « la Constitution civile du clergé fut un traité de paix avec l'Église [2] ? » Un traité de paix, cette législation despotique qui viole les principes du Catholicisme et de la liberté de conscience ? De qui se moque-t-on, ici ? Est-ce du peuple qu'on égare, ou du clergé qu'on insulte ? Des

1. *Les origines de la France contemporaine. La Révolution*, tome premier. L'Assemblée constituante et son œuvre, ch. IV.

2. M. Guichard, député, *Officiel* du 12 novembre 1882.

deux, peut-être. Le monde laïque ne veut pas que le monde ecclésiastique le régente: de quel droit voudrait-il gouverner l'Église? Ce fut l'erreur de la Constituante et nous l'avons tous payée cher.

Il faut en prendre son parti : la société civile ne peut prétendre à la domination absolue, ni vouloir courber la société religieuse sous des lois qui ne tiendraient aucun compte des principes de celle-ci. La théorie de la sujétion complète de l'Église à l'État est une fausseté philosophique : je l'ai montré, en prouvant que l'État n'avait pas pour mission d'enseigner la solution du problème des destinées humaines. Les publicistes, les tribuns, les légistes pourront proclamer le contraire et répéter les erreurs de Mirabeau, de Portalis, et de cent autres : mais ce qui est, est. L'Église catholique possède une autorité religieuse qui lui vient du Christ, une autorité religieuse que la société civile doit respecter, et c'est cette autorité méconnue qui se dresse contre la Constitution civile du clergé, pour la couvrir d'anathèmes.

Mais quoi? objecterez-vous ; l'histoire ecclésiastique des quatre premiers siècles ne nous offre-t-elle pas le spectacle de l'intervention habituelle du peuple, dans l'élection des évêques et des prêtres? Était-ce donc un crime si grand de ramener l'Église à ce primitif usage? Il en faut dire autant de la distribution territoriale des diocèses : devenue très inégale et très arbitraire, elle ne pouvait que gagner en chrétienne uniformité, par l'adoption des nouvelles circonscriptions de nos départements.

D'accord, Messieurs. L'intervention des fidèles dans le choix de leurs pasteurs a été longtemps pratiquée, elle a comme toutes choses ses inconvénients et ses avantages : l'Assemblée constituante pouvait en demander le retour, non moins que la modification des circonscriprions diocèsaines. Mais le tort de l'Assemblée, son tort absolu, consistait à vouloir d'elle-même réformer l'Église, sans consulter le Souverain Pontife, son chef.

De plus : on comprend que des chrétiens concourent à l'élection de leurs évêques et de leurs prêtres, et cet antique usage renaîtra peut-être un jour, mais comprend-on que des protestants, des juifs, des incrédules, participent à cette élection religieuse comme à toute autre élection civile, et que la même liste électorale ait deux fins ?

Le célèbre abbé Grégoire, peu suspect en cette manière, s'en plaignait hautement : « Il est étrange, dit-il, que des pasteurs puissent être élus, non par ceux qui leur soumettent leur conscience, mais par des protestants ou par des juifs qui croiront peut-être servir la religion par l'introduction d'un mauvais sujet dans le sanctuaire de la nôtre [1]. » Ainsi, Messieurs, nous nous retrouvons toujours en face de la même conclusion.

1. Légitimité du serment civique.

La Constituante, incompétente en matière ecclésiastique, a méconnu ses devoirs, et les évêques, les prêtres qui refusèrent le serment ont défendu tout à la fois la justice et l'honneur. Que les passions politiques, alors si violemment émues, aient trouvé, dans la Constitution civile du Clergé, un aliment sur lequel elles se jetèrent : le contraire eût été surprenant. Plusieurs ont sans doute caché, sous leur résistance religieuse, une résistance d'ordre inférieur, comme d'autres sous leur enthousiasme la satisfaction haineuse de leur impiété : ce sont les petits côtés de l'homme. Mais quelles que soient les manifestations diverses, les partis-pris, les vengeances mêmes, dont la Constitution civile du Clergé ait été l'objet ou l'occasion, un catholique, qui sait sa théologie et dont la foi est éclairée, reconnaîtra que cette Constitution méritait la réprobation courageuse, sous laquelle elle a fini par succomber. Et je ne sache pas qu'il soit possible de réhabiliter plus noblement ce Clergé du XVIIIe siècle, si souvent peint avec des couleurs peu flatteuses, qu'en le montrant presque unanime à braver l'exil, la prison, l'échafaud, pour sauver la liberté de sa conscience et l'intégrité de sa foi.

On a inventé, je ne l'ignore pas, un argument nouveau pour déprécier ce grand acte d'héroïsme. On dit aujourd'hui : « le Clergé français, en refusant son adhésion aux réglements de la Constituante, voulut rester uni au Pape, et le Pape *n'est qu'un étranger.* » Le Pape n'est qu'un étranger ? Je proteste. Le Pape est le vicaire et le représentant de Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ qui s'appelait lui-même Fils de l'homme n'est étranger nulle part où il y a des hommes, des hommes à servir, des hommes à éclairer, des hommes à aimer, et le Pape, vicaire du Fils de l'homme, n'est étranger, comme son Maître, à aucune âme baptisée. Et nous, Français, nous manquerions de dignité et de reconnaissance, si nous laissions tomber de la tribune parlementaire cette parole flétrissante : *le Pape est un étranger*, sans élever la voix, pour rappeler, à ceux qui les oublient, les services mémorables que le Pape, « cet étranger, » nous a naguère rendus.

C'était en l'année 1870 : nos armes humiliées n'avaient pas connu de deuil plus grand, depuis les sinistres journées militaires d'Azincourt et de Crécy. Or, pendant que l'Italie oubliait nos services et le sang que nous avions versé pour elle, à Magenta et à Solferino, pendant que l'Autriche, au spectacle de notre orgueil brisé, dédaignait de laver l'affront de Sadowa, pendant que l'Angleterre, notre alliée hautaine d'Inkermann et de Sébastopol, ne voyait dans nos malheurs qu'une occasion heureuse de fortifier, dans le monde, sa puissance maritime ; seul, du fond de ce Vatican où la politique piémontaise, déchirant la convention du 15 septembre, venait de le renfermer, le

Pape, « cet étranger, » écrivit au roi Guillaume, pour lui demander un armistice en faveur de ce peuple français, auquel on voudrait, mais vainement, arracher aujourd'hui la mémoire. Et Jules Favre, auquel j'emprunte ce trait de grandeur d'âme, et qui était alors, il vous en souvient, notre ministre des affaires étrangères, écrit ces paroles qui l'honorent : « Quand tous les souverains de l'Europe s'interrogeaient les uns les autres pour savoir lequel donnerait, le premier, le signal d'une démarche en notre faveur, le Pape ne craignait pas de se mettre à découvert ; il écrivait spontanément au roi de Prusse, en novembre 1870, pour l'engager à cesser l'effusion du sang, en acceptant un armistice de quinze jours avec ravitaillement. Sa lettre resta sans réponse. Mais, ajoute Jules Favre, cet échec ne rend que plus méritoire l'élan de cœur du Pontife, surtout quand on le compare à la froide indifférence contre laquelle se brisaient nos efforts incessants, pour obtenir de nos anciens alliés une assistance qu'à défaut de sympathie leur intérêt personnel leur commandait. [1] »

Ce n'est pas tout, Messieurs. Dès qu'on eut signé la paix, le Pape, « cet étranger, » envoya dix mille francs aux orphelins de l'Alsace et il eut la pensée d'ordonner aux évêques et aux prêtres français, de vendre les vases sacrés pour acquitter une partie des cinq milliards, que l'insolent vainqueur exigeait de notre détresse. Et Jules Favre, dont je ne me lasse pas de citer le témoignage, répondit à notre ambassadeur auprès du Saint-Siège : « En lisant, dans votre dépêche, qu'il avait été question de donner aux évêques l'ordre de fondre les vases sacrés, je me suis cru revenu aux siècles de la primitive Église, si féconds en actes de dévouement et de vertu. [2] »

Et moi, Messieurs, je voudrais que ma voix pût atteindre tous les cœurs français pour leur dire : Vos prêtres vous aiment, ils sont à vous tout entiers, vos malheurs et vos gloires sont leurs gloires et leurs malheurs, et si le Pape leur eût ordonné de vendre leurs vases sacrés, vous nous eussiez vus monter à l'autel, ouvrir nos tabernacles, et prenant dans nos mains nos calices d'argent et d'or les jeter dans ce gouffre immense, que l'invasion et la rapacité d'un farouche ennemi avait creusé sous nos pas. Ah ! Messieurs, nous aurions accompli pour vous cet acte sublime, avec un enthousiasme et un patriotisme sans bornes... (Applaudissements).

Non, Messieurs, le Pape n'est pas un étranger, c'est un père. Non, vos prêtres ne sont pas vos ennemis, ce sont vos frères, vos défenseurs fidèles, les amis de la première et de la dernière heure ; non seulement ils l'ont prouvé, en 1789, en demandant avec vous toutes les réformes légitimes, en se laisant dépouiller

1. *Rome et la République française*, par Jules Favre, ch. VI. — 2. Idem, ch. VII.

de leurs biens, et en vous conservant l'honneur et l'intégrité de la foi, mais ils le prouvent tous les jours par la simplicité de leur vie, et l'attachement invincible dont leur cœur est plein pour vos familles et notre chère patrie mutilée.

Et cependant, je le constate avec douleur, il y a des hommes qui nous haïssent, qui conspirent notre perte, et qui feignent de croire que, nous disparus, la France n'aura qu'à lever la main pour cueillir à son gré tous les fruits de la civilisation : je conjure ces hommes, pour lesquels je sens mes entrailles s'émouvoir, de me suivre un instant à travers l'histoire du dernier siècle. Ce qu'ils désirent a été fait. Les dalles du couvent des Carmes ont gardé la trace du sang de nos prêtres, l'exil les a reçus par milliers, et les a vus mourir par centaines; nos cathédrales, fermées pendant dix ans, sont devenues des magasins de fourrage; le bronze sacré de nos cloches, descendues de leurs flèches aériennes, et transformées en pièces d'artillerie, a vomi les projectiles de la guerre après avoir chanté les fêtes de la paix; nos confessionnaux, nos livres liturgiques, nos ornements religieux, jetés sur les places publiques et dans les bûchers, ont servi de pâture aux colères des méchants. Oui, Messieurs, la France a vu ces scandales, et le temps funeste où ils ont épouvanté le monde, porte ce nom maudit : *la terreur*. Voudrait-on recommencer? Qu'on sache, du moins, le résultat, car il est de ceux qui peuvent instruire, en révèlant toute la faiblesse de l'homme quand il lutte contre Dieu.

Voyez-vous, là-bas, sous ces portiques brisés, ce jeune homme silencieux? — « Jeune homme, qui es-tu? » « Je suis un disciple de Jean-Jacques Rousseau, converti par les larmes de ma mère. » « Quel est ton nom? » — « René de Chateaubriand. » — « Que fais-tu, près de ces autels renversés et dans cette nef en deuil? » « J'écris... J'écris au lendemain de la Révolution et sur la tombe des martyrs : le *Génie du Christianisme!* »

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Séparation de l'Église et de l'État.
Etait-elle possible en l'année 1800? — Est-elle possible aujourd'hui?

MESSIEURS,

Permettez-moi de vous adresser une prière. Les sentiments généreux d'une grande assemblée ont pour premier élan de se manifester au dehors par des marques solennelles d'approbation:

je ne l'ignore pas. Mais nous sommes dans un temple, et nos pères nous ont appris à ne jamais applaudir... si ce n'est de cœur, aux paroles qu'on y prononce et qui nous y peuvent émouvoir. Je compte donc sur votre discrétion et sur votre respect, pour que l'incident de jeudi dernier, si honorable qu'il soit pour vous, ne se renouvelle plus. Dieu entendra, dans vos âmes, les applaudissements secrets que vous inspirera la vérité ; mais je vous demande instamment de conserver au lieu saint son traditionnel et pieux silence.

MESSIEURS,

Il y a des esprits superficiels qui s'imaginent qu'on renverse un système religieux, aussi sublime que le Christianisme, comme on détruit un édifice vulgaire. Je les conjure de considérer, un instant, le résultat des violences qui nous furent faites par les hommes de 93, et peut-être se convaincront-ils du néant de leur dessein. Il semble qu'après toutes les fureurs déchaînées contre la Religion, les proconsuls d'alors eussent pu redire ce que Dioclétien avait autrefois gravé sur les marbres de l'Espagne: *Deleto nomine christiano*, le nom chrétien est aboli. Il n'en fut rien. Danton, Maximilien Robespierre, Saint-Just et vingt autres, avaient tragiquement péri sur l'échafaud, et voici que ce christianisme détesté, qu'ils avaient plongé dans le sang, relevait de tous côtés ses autels, moins de dix ans après leur supplice. Shakespeare a écrit que la tête d'un roi, en tombant, creuse un abîme. Le mot du poète s'applique bien mieux encore à la chute de la religion. Quel abîme que celui où la France gisait ! Vous en avez lu cent fois la description et je ne la recommencerai pas. Mais les persécutions sanglantes ont pour effet de rajeunir les croyances qu'elles prétendent écraser; l'âme humaine a des besoins religieux qu'on ne peut anéantir, et qu'il faut d'autant plus satisfaire qu'on les a laissé souffrir plus longtemps.

On le vit bien, au commencement de ce siècle. Le Clergé dépouillé, banni, immolé, retrouva dans le martyre son antique prestige. Quand les fidèles furent redescendus dans des caves humides, pour assister à la messe, célébrée par un prêtre qui bravait la mort pour confesser Jésus-Christ, ils ne reparurent à la lumière qu'avec le zèle tout-puissant qui animera toujours les chrétiens aux catacombes.

C'est pourquoi, Messieurs, en l'année 1800, la France que dix ans de guerres civiles et étrangères avaient bouleversée, se retrouvait face à face avec cette même idée religieuse qu'on avait cru exterminer, et qui avait survécu au cataclysme universel.

Trois hypothèses se présentaient :

Ou bien l'État, c'est à dire la démocratie consulaire d'alors,

acceptant la séparation *de fait* qui existait, pouvait se désintéresser de la religion, et l'abandonner à elle-même, en ne la considérant que comme un objet ordinaire, réglé par des lois de droit commun ;

Ou bien l'État pouvait essayer de fonder une religion nouvelle, qu'il eût associée étroitement aux destinées de la démocratie ;

Ou bien l'État pouvait contribuer au rétablissement de l'ancien culte, en tenant compte des faits accomplis et des nécessités de l'époque.

Examinons, Messieurs, ces trois hypothèses. Je me dois à moi-même de vous prévenir que je n'ai aucune idée préconçue, aucun système dont je cherche le triomphe. Je me place avec vous en face d'une situation qu'on peut ainsi résumer : abolition des privilèges de la Noblesse et du Clergé, avénement de la démocratie. Evidemment, il n'y avait de possible que les trois hypothèses que j'ai indiquées plus haut, mais leur succès, inégal en espérances, dépendait du concours que lui prêteraient et le pouvoir consulaire et l'opinion publique. Etudions, Messieurs, cette grande page de notre histoire. La philosophie sociale n'a jamais eu plus beau sujet. Si l'examen des faits et la critique des idées m'oblige à conclure que les deux premières hypothèses, c'est à dire la séparation de l'Église et de l'État et la fondation d'une religion nouvelle, étaient irréalisables, la troisième hypothèse, celle du Concordat, dont je vous entretiendrai, jeudi prochain, apparaîtra comme le résultat nécessaire de la situation de notre pays, dans ces temps fameux.

I. — La séparation de l'Église et de l'État était-elle possible en 1800 ?

Nous savons déjà, — (car nous l'avons établi scientifiquement dans notre deuxième conférence), — qu'il est impossible à la société civile et à la société religieuse de se mouvoir dans des sphères complétement séparées ; et cela : 1° parce que l'homme, sujet commun de ces deux sociétés, a besoin d'unité dans ses idées et dans ses sentiments ; 2° parce que la société civile et la société religieuse ont le même territoire, pour théâtre d'action ; 3° par ce que ces deux sociétés se rencontrent inévitablement, devant les trois grandes questions de l'organisation de la famille, de la propriété et de l'instruction publique. Ces deux sociétés doivent donc avoir des rapports entre elles. Ni l'Etat ne saurait se désintéresser de la Religion, ni la Religion ne saurait se désintéresser des choses de l'Etat : mais leurs relations, qu'aucun système philosophique et politique ne détruira, peuvent être, en fait, plus ou moins étroites et nombreuses.

Premièrement, les relations de la société civile et de la société religieuse peuvent être portées au *maximun*, par exemple, quand

l'État adopte une religion officielle, comme cela existait en France avant 1789, comme cela existe encore en Angleterre, en Prusse et en Russie. Deuxièmement, ces relations peuvent être réduites au *minimum*, comme cela se pratique aux États-Unis, où le chef de la République se borne à demander, dans les circonstances solennelles, des prières aux diverses communions chrétiennes. Troisièmement, ces relations peuvent être maintenues dans un juste milieu, comme dans les pays concordataires.

Or, Messieurs, nous nous demandons si, en l'année 1800, les relations de la société civile et de la société religieuse pouvaient être ramenées, en France, à ce *minimum* indispensable, qui s'appelle la séparation de l'Église et de l'État.

Rien de plus séduisant, en apparence, que la séparation de l'Église et de l'État, rien qui semble plus favorable à la paix des deux sociétés, rien que les publicistes et les politiques du jour, les yeux fixés sur l'Amérique, désirent et célèbrent davantage. L'Église, société spirituelle, s'occupant librement des âmes qui réclament son ministère; l'État, société temporelle, s'occupant des intérêts matériels des peuples et laissant à chaque homme le soin de sa conscience: tel est l'idéal aujourd'hui caressé par un nombre toujours croissant de nos contemporains. La Religion et la Politique sont, dit-on, deux mondes réservés, distincts l'un de l'autre, et qui ont des fins spéciales. Il est dangereux de les rapprocher, plus dangereux encore de les unir. Laissons-les se mouvoir, dans une réciproque et pleine indépendance.

Cette théorie qui a pour formule le mot fameux de Cavour: « *L'Église libre dans l'État libre* », ne montre toutes les difficultés dont elle est remplie que lorsqu'on la fait descendre des hauteurs de l'abstraction sur le terrain pratique de la réalité. Nous allons le constater solennellement, en étudiant les rapports de l'Église et de l'Etat, au commencement de ce siècle.

La rupture entre les deux sociétés existait. L'Église et l'État, séparés violemment par la Révolution, n'avaient pas pour cela cessé d'agir, mais leur action isolée se renfermait dans un cercle distinct. Pourquoi ne pas consacrer ce fait accompli? Pourquoi rattacher, comme autrefois, les flèches du faisceau brisé? « Une seule résolution ferme et juste devait être prise par les hommes d'État, dans cette circonstance: il fallait imposer à chaque communion le devoir d'entretenir les prêtres de son culte[1]. »

Messieurs, il n'y avait à cela qu'un malheur, c'est que personne n'y pensait. La théorie de la séparation de l'Église et de l'État est toute récente: elle n'existait pas, en 1800. Vous chercheriez

1. Madame de Staël, *Considérations sur la Révolution française*, premier vol., ch. XIII.

vainement, dans les discours des hommes politiques de la Constituante, l'idée d'une séparation telle qu'on la rêve aujourd'hui, entre la société religieuse et la société civile. Les habitudes contraires dataient de trop loin, et il en est d'une nation comme d'un individu, on ne change pas en quelques jours son tempérament ni les habitudes de sa vie. La Constituante avait proclamé : 1° que les fonctions du sacerdoce sont, dans toute société humaine, les plus augustes et les plus nécessaires ; 2° qu'une pension annuelle de douze cents francs, au moins, serait allouée à chaque curé, en dédommagement des biens ecclésiastiques dont la vente et le produit alimentaient le trésor public pour soutenir la guerre contre l'Europe [1].

Vous l'entendez, Messieurs, la séparation de l'Église et de l'État ne hantait alors, en France, aucun esprit, et un jour Cambon, ministre des finances, demandant à la Convention [2] de rayer les pensions ecclésiastiques du livre de la dette nationale, deux hommes parurent à la tribune pour combattre ce projet de loi.

« Il faut, s'écria l'un, se défier d'une idée jetée dans cette Assemblée. On a prétendu que les prêtres ne devaient pas être salariés par le trésor public. On s'est appuyé sur des considérations philosophiques qui me sont chères, car je ne connais d'autre Dieu que celui de l'univers, d'autre culte que celui de la justice et de la liberté. Mais l'homme maltraité de la fortune cherche des jouissances éventuelles : quand il voit un homme riche se livrer à tous ses goûts, caresser tous ses désirs, tandis que ses désirs, à lui, sont restreints au plus étroit nécessaire, alors *il croit*, et cette idée est consolante pour lui. Il croit que dans une autre vie ses jouissances se multiplieront en proportion de ses privations dans celle-ci. Quand vous aurez eu, pendant quelque temps, des *officiers de morale* qui auront fait pénétrer la lumière dans les chaumières, alors il sera bon de parler au peuple morale et philosophie. Mais jusque-là il est barbare,

1. Le 12 juillet 1790. la Constituante décrétait, dans la Constitution civile du Clergé : Art. 1er « Les ministres de la religion exercent les premières et les plus importantes fonctions de la société, et obligés de résider continuellement dans le lieu du service auquel la confiance des peuples les a appelés, ils seront défrayés par la nation. » — Art. 5 « Le traitement des curés sera, savoir : dans les villes et bourgs dont le population est au-dessous de dix mille âmes et au-dessus de trois mille, de *deux mille quatre cents livres*. Dans toutes les autres villes et bourgs, et dans les villages, lorsque la paroisse offrira une population de trois mille âmes et au-dessous, jusqu'à deux mille cinq cents, de *deux mille livres*; lorsqu'elle en offrira une de deux mille cinq cents âmes jusqu'à deux mille, de *dix-huit cents livres;* lorsqu'elle en offrira une de moins de deux mille, de *quinze cents livres*, et lorsqu'elle en offrira une de mille âmes et au-dessous, de douze cents livres. » — Le Concordat est resté lui-même bien loin de ce règlement de la Constituante. Nos pauvres curés reçoivent aujourd'hui 900 francs, c'est-à-dire 300 francs de moins que ne le voulait la Constituante, et chacun sait que 1200 francs, à la fin du siècle dernier, valaient mieux que 2000 francs aujourd'hui.

2. C'était pendant le procès de Louis XVI, en janvier 1793.

c'est un crime de lèse-nation de vouloir ôter au peuple des hommes dans lesquels il peut trouver encore quelques consolations. »

Le second, abordant le côté politique de la question, dit aux conventionnels : « Qui sont ceux qui croient à la nécessité du culte? Ce sont les citoyens les plus faibles et les moins aisés. Ce sont donc les citoyens pauvres qui seront obligés de supporter les frais du culte, ou bien ils seront encore à cet égard dans la dépendance des riches, ils seront conduits à mendier la religion comme ils mendient du travail et du pain ; ou bien encore, réduits à l'impuissance de salarier les prêtres, ils seront forcés de renoncer à leur ministère, *et c'est la plus funeste de toutes les hypothèses*, car c'est alors qu'ils sentiront tout le poids de leur misère, qui semblera leur ôter tous les biens, jusqu'à l'espérance [1]. »

Quels étaient donc ces deux hommes qui forcèrent Cambon à retirer son projet de loi sur la séparation de l'Église et de l'État ? Les nommerai-je ?... J'hésite, Messieurs, car nous sommes dans un temple. Et cependant il le faut, la nécessité du sujet m'y contraint : ces deux hommes étaient Danton et Maximilien Robespierre...

Et ce que ces deux hommes, au faîte de leur puissance, déclaraient impraticable et souverainement impolitique, ne l'était pas moins dix ans plus tard. La situation de la France en 1801 ressemblait, sous ce rapport, à ce qu'elle était en 1793. Que dis-je? Elle s'était aggravée.

En effet, après la réaction politique qui suivit le 18 thermidor et la chute tragique de Robespierre, Cambon reprit son décret contre les cultes et le fit accepter par la Convention. Ce décret, qui supprime le traitement des prêtres et annule les lois de la Constituante sur les pensions ecclésiastiques, est moins une séparation de l'Église et de l'État que la proclamation impie de l'écrasement de l'Église par l'Etat. On y lit ces paroles audacieuses : « Les édifices qui étaient employés pour le culte ont été démolis ou servent de lieu de réunion pour former l'esprit public. » Et encore : « Proclamez un principe religieux, de suite il faudra des temples qui devront être gardés par des personnes qui s'en prétendront les ministres; ils demanderont des traitements et des revenus. S'ils réussissent dans leur première demande, ils élèveront bientôt de nouvelles prétentions, et sous peu ils établiront des hiérarchies et des privilèges... En conséquence, la Convention décrète: *Article* 1er. — *La République française ne paye plus les frais ni les salaires d'aucun culte.* »

Cette décision, en date du 17 septembre 1794, n'eut pas le succès qu'en attendait la Convention : loin de tuer la religion

1. Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, livre VIII, ch. VIII.

catholique en cessant de payer les prêtres, elle lui rendit un peu de son antique popularité en blessant la liberté de conscience et l'opinion publique. Le 21 février 1795, et le 30 mai et le 6 septembre de la même année, la Convention retoucha son règlement antérieur, elle rendit à la religion quelques édifices non encore aliénés, mais elle prit soin de spécifier que les mêmes temples serviraient aux cérémonies de tous les cultes et elle punit, de la prison et de l'exil, quiconque publierait une bulle du Pape. De semblables mesures, d'un mauvais goût et d'un despotisme si révoltants, n'étaient pas faites pour ramener la paix dans les cœurs et en l'année 1801 la situation, devenue intolérable, appelait d'elle-même une nouvelle réglementation des cultes.

L'État l'eût-il voulu, ne pouvait passer outre. Pourquoi? Parce que les décrets de la Constituante, instituant pour chaque curé, *une pension annuelle de douze cents francs*, étaient formels, publics, connus de toute l'Europe, et qu'un grand peuple ne foule pas ainsi aux pieds ses serments ; parce que le clergé exerçait une influence d'autant plus redoutable que l'indemnité non soldée de ses biens l'aurait manifestement autorisé à en revendiquer la légitime possession ; parce que la religion catholique, dépouillée de ses privilèges civils, était néanmoins restée vivante dans le cœur des masses et que c'était une très faible minorité de citoyens qui représentait le déisme ou l'athéisme.

Il fallait donc, de toute nécessité, résoudre politiquement la question religieuse alors pendante, et on ne pouvait la résoudre par la séparation de l'Église et de l'État, sans mettre aux prises la Démocratie et le clergé.

La force de cette conclusion vous paraîtra d'autant plus imposante que vous vous rappellerez qu'il y avait alors un schisme, comptant des évêques et des prêtres nombreux, auxquels les pasteurs, revenus de l'exil et appuyés sur le vœu des fidèles, disputaient, non sans autorité, la possession des édifices sacrés. Pouvait-on laisser se prolonger ces scandaleux débats, qui troublaient les consciences et retentissaient si profondément dans le pays? La Vendée, naguère frémissante et maintenant à peine calmée, disait assez haut les malheurs qu'entraînent toujours les querelles religieuses. Le Premier Consul eut fait preuve d'une rare inhabileté, s'il n'eût eu souci de ce désordre moral : d'autant plus qu'il s'agissait de l'avenir même de la Démocratie française et de l'attitude du clergé à son égard. Suivez bien ces considérations.

L'infortune est un lien tout-puissant, pour unir les âmes. Les souffrances partagées, les périls traversés en commun, deviennent pour les cœurs, que le malheur rassemble, des causes de

sympathie qui mettent en branle les fibres les plus délicates et les plus énergiques de notre être. Quand deux hommes ont pleuré sous le même toit et porté le même deuil, leur âme se rapproche dans une alliance plus intime et se soude, pour ainsi dire, au feu de la douleur.

La Monarchie et le clergé, frappés ensemble, ensemble décimés, s'étaient aimés d'un amour inconnu, pendant ces terribles jours où la Révolution les avait l'un et l'autre précipités dans le sang. La Démocratie victorieuse, au lieu de diviser les forces de la Monarchie en en séparant le clergé, devait-elle laisser au parti de l'émigration un auxiliaire aussi précieux? C'eût été peu sage. Les partisans du nouveau régime avaient lieu de craindre que le clergé mécontent ne travaillât à rouvrir aux princes exilés le chemin du trône, et ne cherchât à inquiéter les consciences sur la possession des biens ecclésiastiques. Il fallait régler ce point capital, et on ne le pouvait prudemment en séparant l'Église de l'État. Le clergé français avait trop partagé les vicissitudes de la nation, pendant quatorze siècles, et trop mêlé ses destinées à celle de la monarchie, pendant les jours tragiques de la Révolution, pour qu'il fût possible de s'arrêter à cette solution radicale. Les écrivains, qui affirment aujourd'hui le contraire, sont des poètes et non des historiens. Le roman qu'ils inventent ne résiste pas à l'étude impartiale de la réalité : cette réalité, en l'année 1800, c'était la France divisée, c'était la Démocratie à peine remise de l'ivresse du triomphe, et en face de cette France, de cette Démocratie, c'était le clergé uni au passé par les liens de l'histoire et du malheur. Quand le Premier Consul n'aurait pas eu le génie administratif, que nul ne lui conteste, la situation que nous venons de peindre repoussait tellement d'elle-même la séparation de l'Église et de l'État, qu'on n'y aurait pu songer sans folie.

II. — Nous l'avouons, direz-vous peut-être, la séparation de l'Église et de l'État eût été prématurée, en l'année 1800 : d'ailleurs personne n'y songeait. Mais les temps et les esprits sont bien changés. La libre-pensée a vu ses phalanges grossir. L'indifférence à l'égard des vieilles croyances catholiques augmente sans cesse. Il répugne à la justice et à la raison d'imposer, à qui n'a plus la foi, le salaire d'un culte qu'il ne pratique plus. « L'union de l'État et de l'Église était fondée essentiellement sur l'unité de religion : on était tout ensemble et indissolublement croyant et citoyen. Cette union fut grandement ébranlée déjà, quand plusieurs confessions religieuses purent coexister dans un même État; c'étaient pourtant encore des rameaux d'un même tronc et l'on pouvait concevoir l'État, étendant sur

toutes sa protection et sa tutelle, comme cela arrive aujourd'hui encore dans plusieurs pays protestants. Mais *lorsque prévaut sans mélange le principe rationaliste*, lorsque le citoyen n'appartient plus que par son libre choix à l'une des confessions chrétiennes et peut professer n'importe quel autre culte ou même n'en professer aucun, sans rien perdre de ses droits ou sans diminuer ses devoirs envers l'État ; *lorsque la détermination légale de ces droits et de ces devoirs ne s'inspire plus des préceptes d'une doctrine révélée, mais des suggestions de la raison ;* alors l'union de l'Église avec l'État, j'entends l'union juridique et légale ne répond plus aux conditions de la société. Les concordats et les transactions entre les deux systèmes peuvent être approuvés encore comme expédients temporaires, non comme ordre de choses normal et définitif. A la condition spéciale que nous venons de décrire, (ajoute le publiciste auquel nous empruntons cet exposé), répond nécessairement une forme civile el juridique nouvelle. Cette forme ne saurait être que la séparation de l'Église, ou pour mieux dire des églises, d'avec l'État [1]. »

Messieurs, je ne dissimulerai pas le progrès de ces idées séparatistes, dans l'opinion publique. Les journaux les répètent, la tribune en retentit, la France entière en est émue. Partout on entend dire : pourquoi l'État donnerait-il salaire aux ministres des différents cultes ? Les payer, c'est les reconnaître. Or, l'État, en reconnaissant un culte, en l'inscrivant chaque année au budget national, n'empiète-t-il pas sur un domaine qui lui est étranger, le domaine des idées religieuses ? De plus, n'impose-t-il pas aux libres-penseurs, qui se soucient peu d'une religion, quelque forme qu'elle revête, une charge aussi onéreuse qu'injuste ? Ceux qui font appel aux services d'un médecin ou d'un avocat le rétribuent : pourquoi la condition du prêtre diffèrerait-elle ? Le prêtre doit recevoir son légitime salaire de la reconnaissance et de l'équité des croyants qu'il assiste. Agir autrement, faire intervenir l'État dans les choses de conscience, salarier le clergé des diverses communions, c'est continuer les errements du passé, c'est exposer les peuples à voir éclater de nouveau dans leur sein les vieilles et désastreuses querelles du moyen âge, entre le Sacerdoce et l'Empire.

Voilà ce qu'on publie, Messieurs, dans les journaux, à la tribune, partout ; voilà ce que vous avez dit vous-mêmes peut-être ; voilà ce qui paraît à beaucoup, l'*idéal* qu'on doit incessamment réaliser, dans les rapports de l'Église et de l'État. Permettez-moi de vous montrer les difficultés pratiques de cette théorie, avec la même loyauté que j'ai mise à vous l'exposer sans réticences.

1. Minghetti, *L'État et l'Église*. ch. II. traduction de Louis Borguet.

Et d'abord, est-il vrai que les libres-penseurs convaincus soient si nombreux qu'il faille, sous peine de blesser la justice, les exempter de contribuer au salaire du Clergé ? Nous en doutons. La libre-pensée est pour plusieurs, (et ce groupe est fort petit), un thème ardemment soutenu, je le sais ; mais pour le grand nombre la libre-pensée n'est que l'indifférence religieuse, ou tout au plus une protestation contre l'influence politique qu'on attribue aux prêtres. On se dit libre-penseur, parce qu'on a cessé de prier Dieu, d'aller au temple ; on se dit libre-penseur surtout, parce qu'on est républicain, et que l'erreur du parti républicain consiste à s'imaginer que le prêtre est son ennemi. Si ceux qui se déclarent partisans de la libre-pensée pouvaient un jour se convaincre que le Clergé, loin d'être hostile aux institutions vraiment républicaines, les accepte, leur opposition au sacerdoce tomberait et leurs grandes phrases sur la séparation de l'Église et de l'État iraient rejoindre, au royaume des utopies, toutes les idées inapplicables. Mais les libres-penseurs voient dans l'Église catholique l'alliée séculaire et puissante de la monarchie, et ils regardent les cinquante millions que le budget lui alloue, chaque année, comme l'aliment d'une guerre dont ils sont les victimes. Ils ne veulent plus être dupes, ils ne veulent plus soutenir leur ennemi, et c'est pourquoi ils disent : le prêtre doit être salarié par ceux qui l'emploient.

On pourrait leur répondre : 1° que le prêtre n'est pas l'ennemi du système républicain, mais seulement de certaines lois fausses et de certains actes fâcheux d'administration, que l'on couvre du nom usurpé de République ; 2° que les femmes et les enfants tiennent quelque place dans une nation ; que ni les femmes, ni les enfants ne sont, en majorité, libres-penseurs, et que par conséquent l'État ne manque pas à la justice en leur assurant le ministère du prêtre. Mais il vaut mieux faire l'autopsie des arguments qu'on nous oppose et montrer toute leur faiblesse.

Observons donc, Messieurs, que ceux qui disent : « le prêtre doit être salarié par ceux qui l'emploient, » raisonnent avec une légèreté peu philosophique. La société repose sur la solidarité. Il ne suffit pas qu'un homme n'ait personnellement aucun besoin du ministère des tribunaux ou des armées pour qu'il refuse de contribuer à l'entretien de ces deux grandes forces sociales : *il suffit seulement qu'il puisse en avoir besoin.* Le modeste laboureur, qui vit au fond de nos campagnes, pourra n'avoir besoin présentement ni de la police, ni de la magistrature, ni d'aucune des institutions protectrices de la société civile, et cependant il n'hésitera pas à payer l'impôt. Pourquoi ? parce que le bon sens suffit à lui apprendre qu'il est solidaire de la prospérité et de la sécurité générales du pays. Il sait qu'un jour peut venir, où ses terres

seront attaquées, sa réputation noircie, et il veut qu'alors il y ait un magistrat et un soldat pour le protéger. Dans ce but, il n'hésite pas à contribuer à leur entretien normal.

Ainsi en est-il pour le prêtre. Celui-là le paiera qui fera appel à ses services, dites-vous : entendez la foudroyante réplique de Mirabeau, peu suspect de trop vives sympathies à notre égard : « Je remarquerai, s'écrie-t-il, que tous les membres du clergé sont des officiers de l'État ; que le service des autels est une fonction publique, et que la religion, appartenant à tous, il faut par cela seul que ses ministres soient à la solde de la nation, comme le magistrat qui juge au nom de la loi, comme le soldat qui défend, au nom de tous, les propriétés communes. Je conclurai de ce principe, que si le clergé n'avait point de revenu, *l'État serait obligé d'y suppléer*[1]. »

J'entends bien qu'on m'objecte que les idées de Mirabeau ne sauraient être une loi pour le génie des modernes et qu'il est de toute justice que qui emploie le prêtre le salarie. Mais si par hasard je suis pauvre, et que ma mère mourante demande un prêtre, faudra-t-il que je sois condamné à ne pouvoir frapper à la porte d'un ministre de la religion, parce que ma détresse m'empêchera de lui donner salaire? Ou bien, l'État rétribuera-t-il d'office des prêtres pour les indigents, comme il retribue des avocats à la barre et des médecins dans les hôpitaux? En ce cas, la séparation de l'Église et de l'État serait une chimère. Ecartons donc cette première objection que des libres-penseurs superficiels nous opposent, et disons hardiment : la société a le droit d'exiger de tout homme qu'il concoure, dans la mesure de ses forces, à l'entretien d'un service public, en général, et à l'entretien du sacerdoce, en particulier, parce que tout homme peut avoir besoin, à un moment donné, de la présence et de l'assistance d'un prêtre.

Je regarde cet immense auditoire, je cherche parmi vous un homme assez téméraire pour déclarer, ici, solennellement, qu'il n'appellera jamais un prêtre, fût-ce même à l'heure poignante de la mort. Si cet homme est dans ce temple, qu'il se lève, qu'il arrête mon discours... Vous restez silencieux? Ah! je le comprends. On peut dire : je n'aurai pas besoin d'un prêtre, quand on est encore dans le mouvement fiévreux de la vie, quand on est emporté par les passions, toujours ingénieuses à nous voiler le terme fatal de notre course, ici-bas. Mais quand le corps fléchit, quand la vie nous échappe, quand une secrète terreur de l'âme nous avertit que la mort est sur nous, on ne dit plus : « je n'ai pas besoin d'un prêtre, » parce que Dieu, dominant de sa grande lumière l'ombre du tombeau, commence à déchirer le voile derrière lequel il nous attend. Je lisais avec épouvante, il y

1. Discours du 30 octobre 1789, sur la propriété des biens ecclésiastiques.

a quelques jours à peine, ces paroles audacieuses, que je demande au Seigneur de ne pas laisser retomber sur la tête de celui qui les a écrites : « je proteste d'avance contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait me faire dire ou signer [1]. » L'infortuné ! craindrait-il de se démentir, sur son lit de mort, s'il était certain d'avoir marché dans le chemin du vrai ? Pourquoi, par un raffinement d'orgueilleuse incrédulité, se dépouiller d'avance de l'honneur d'incliner devant Dieu son génie humilié et son cœur repentant ?

Soyez sourd à sa fatale prière, ô Jésus, vous qu'il a connu, aimé, dans sa jeunesse, et qui êtes assez miséricordieux pour pardonner aux fautes immenses de son âge mûr. Triomphez de sa volonté rebelle et de son esprit égaré, comme vous avez triomphé des longues hésitations de son maître : qu'il suive Littré dans sa mort chrétienne et baptisée, comme il l'a suivi, hélas ! dans sa vie de scepticisme et de science imparfaite ! Qu'il ait besoin d'un prêtre, ô Jésus, qu'il nous appelle et nous courrons à lui, ne nous souvenant que de son âme immortelle et de vos infinies bontés !

Je reviens à vous, Messieurs, et je vous supplie de ne jamais dire : je n'aurai pas besoin d'un prêtre, car votre orgueil d'un jour se courbera, tôt ou tard, devant la mort, et c'est quand vous frémirez à la vue de votre néant, c'est quand vous serez saisis d'effroi au souvenir de vos iniquités, que le prêtre, ce frère fidèle et tendre, élèvera sa douce voix, pour vous parler de notre Père céleste, auquel vous croirez alors, parce que tout ce que vous aimiez vous manquera.

« Preuves de sentiment, » diront quelques rationalistes, qui oublient que les preuves de sentiment, quand elles reposent sur la nature, sont aussi des preuves de raison : « apportez-nous d'autres motifs, pour nous convaincre qu'aujourd'hui la séparation de l'Église et de l'État est une chimère. Quant à nous, l'œil fixé sur l'Amérique, nous soutenons que la séparation de l'Église et de l'État est possible, parce qu'elle est réelle : *ab actu ad posse valet consecutio*, vous ne sauriez avoir oublié, sitôt, monsieur l'Abbé, la logique de votre éminentissime docteur S. Thomas. »

Je n'ai rien oublié, en effet, Messieurs : je sais que la séparation de l'Église et de l'État existe dans les États-Unis d'Amérique, mais je dis qu'en France, à cette heure, elle ne pourrait être déclarée sans causer d'immenses troubles et peut-être de cruelles catastrophes. Je le prouve.

L'une des tendances les plus malheureuses, et cependant les plus accentuées de la France contemporaine, c'est de

1. Ernest Renan, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, ch. VI.

chercher, dans les nations voisines, des modèles à copier, des lois et des institutions à transplanter chez nous. L'Angleterre a été, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, l'idéal de nos hommes d'État. La Prusse est devenue notre type d'organisation militaire. L'Amérique, à son tour, nous séduit et nos publicistes les plus avancés ne voient, parmi nous, d'harmonie possible entre la société civile et la société religieuse, qu'à la condition d'imiter, sur ce point, les États-Unis. « Le monde marche vers une sorte d'américanisme, qui blesse nos idées raffinées, mais qui une fois les crises de l'heure actuelle passées, pourra bien n'être pas plus mauvais que l'ancien régime, pour la seule chose qui importe, c'est-à-dire l'affranchissement et le progrès de l'esprit humain [1]. »

Je voudrais bien, Messieurs, que l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, ne nous fissent pas oublier que nous sommes Français et que c'est de la France qu'il s'agit, quand nous parlons de la séparation de l'Église et de l'État.

Les États-Unis d'Amérique, qu'on nous propose ici pour modèle, n'ont jamais connu l'alliance étroite de la société civile et de la société religieuse. Leur histoire n'offre, sur ce point, aucune tradition qui ressemble aux nôtres, et cette différence est capitale. Voyez les États-Unis, à leur origine : vingt sectes les composent, et divisées sur les croyances religieuses, ces vingt sectes sont cependant d'accord sur l'intérêt national. Cet intérêt qui les rapproche leur commande une tolérance et une indépendance absolues, toutes les fois que les idées religieuses sont en cause. Les États-Unis ont grandi dans cette tolérance et cette indépendance réciproques : la société religieuse et la société civile y ont été, dès le début, séparées. Des lois communes réglent les propriétés ecclésiastiques, car, remarquez-le, Messieurs, aux États-Unis, les diverses Églises possèdent, et l'Église catholique comme toutes les autres [2].

Indépendamment de ce passé historique, si différent de celui de la France, les États-Unis méritent vraiment le nom *d'États-*

1. Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, préface.

2. La loi civile a réglé en Amérique, que *chaque église* pourrait avoir un revenu de 125,000 francs, ce qui à 5 du cent donne un capital de 2 millions 500,000 francs. Dans ces limites, le culte peut largement se mouvoir et les ressources de la religion sont assurées.

Loi du 11 avril 1876, spéciale aux associations religieuses dans l'État de New-York, article 2e : « En aucun cas le *revenu* des biens dont il s'agit, (conventions diocésaines, synodes, *comités presbytériaux*, corps quelconques gouvernant une église non incorporée — pour œuvres de religion, de charité, d'éducation —) ne peut dépasser 25,000 dollars (125,000 francs). »

Demandez aux partisans de la séparation de l'Église et de l'État, en France, d'accorder à l'Église catholique une pareille liberté, et vous les entendrez crier que nous voulons reconstituer les biens de main-morte.

Unis, car il n'y a dans cette grande nation, qu'une seule opinion politique, Magistrats, soldats, négociants, prêtres et évêques, tous sont républicains. Ils peuvent différer d'avis sur la valeur ou l'opportunité de tel ou tel décret, de tel ou tel acte administratif, mais tous sont d'accord pour adopter, servir et défendre la Républlque. Et les journalistes légers qui prétendent, parmi nous, qu'il y a incompatibilité d'essence entre la République et le Catholicisme, devraient bien, pour s'instruire, solliciter une heure d'audience de quelqu'un des illustres prélats d'Amérique, qui visitent Paris. L'entrevue serait aussi utile que piquante. Ils y apprendraient que les républicains des États-Unis n'ont aucune crainte des propriétés ecclésiastiques, et que si la séparation de l'Église et de l'État est possible, parmi eux, c'est parce que les hommes d'Église et les hommes d'État, y sont tous unanimes pour arborer le drapeau républicain et ne songent pas, comme chez nous, à se déchirer sans merci.

Vous voulez, en France, la séparation de l'Église et de l'État, vous la voulez parce qu'elle existe aux États-Unis : donnez-moi, Messieurs, les États-Unis en France et je ne serai pas loin de penser comme vous. Donnez-moi une histoire où l'Église et l'État n'aient jamais eu que des relations très éloignées, donnez-moi surtout une France où il n'y ait qu'une opinion politique, et je vous dirai : oui, séparez l'Église et l'État, rendez au clergé le droit de posséder, de disposer de ses édifices religieux, de réunir ses conciles, d'organiser ses paroisses. Mais la France ressemble-t-elle aux États-Unis ?

Les États-Unis ne se défient pas des idées religieuses, ni de ceux qui les représentent et les propagent[1]. En est-il ainsi parmi nous ? Les État-Unis accordent aux diverses églises ? qui fleurissent dans leur sein, le droit de posséder des biens de main-morte. La France moderne est-elle décidée à en faire autant ? Qui ne sait que les biens de main-morte s'étaient accumulés, dans les derniers temps de la monarchie, qu'ils ont été saisis par la nation, partagés, distribués, vendus, à partir de 1790, et que la seule pensée de leur reconstitution est un épouvantail pour l'opinion publique ? Séparer l'Église et l'Etat, ce serait permettre aux biens de main-morte de se reconstituer, (car évidemment on ne pourrait condamner les prêtres à mourir de faim), et les politiques ardents qui préconisaient naguère

1. « Parmi les Anglo-Américains, les uns professent les dogmes chrétiens, parce qu'ils y croient, *les autres parce qu'ils redoutent de n'avoir pas l'air d'y croire*... La Religion qui, chez les Américains ne se mêle jamais directement au gouvernement de la société, *doit donc être considérée comme la première de leurs institutions politiques*, car si elle ne leur donne pas la liberté, elle leur en facilite singulièrement l'usage... Le christianisme règne donc sans obstacles, de l'aveu de tous. » (A. de Tocqueville. ***La démocratie en Amérique***, tome II.

cette séparation, quand ils marchaient à la tête de l'opposition sous le règne de Napoléon III, ont cessé de la réclamer depuis qu'ils sont arrivés au pouvoir[1]. je ne les en blâmerai pas, car il est toujours honorable de renoncer à des plans périlleux, pour revenir à des idées meilleures. Nous voudrions cependant avoir la certitude que cette conversion est sincère et qu'elle n'est pas une tactique. Mais peu importe, que ce changement singulier soit une tactique ou une conversion, il n'en reste pas moins que

1. Ceci est très remarquable et prouve une fois de plus combien l'opposition politique en France, avec le caractère d'infaillibilité qu'elle affecte communément, est chose trop souvent superficielle et trompeuse. Qui s'est montré plus passionnément partisan de la séparation de l'Église et de l'État que MM. Gambetta, Jules Ferry, Paul Bert? Leurs discours, de 1869 à 1876, sont imprimés, et chacun peut les lire. Mais voici que le système républicain triomphe aux élections de décembre 1877, après l'impuissante réaction du 16 mai : aussitôt devenus maîtres de la place. Gambetta, Jules Ferry, Paul Bert, redeviennent partisans du Concordat, et surtout des *Articles organiques*, et proclament que jusqu'à nouvel ordre, il serait inopportun de séparer l'État d'avec l'Église.

Entendons-les tous trois et jugeons par eux de la force intellectuelle et de la science politique de nos grands hommes...

« Un jour je disais à Gambetta : pourquoi ne voulez-vous plus de la séparation de l'Église et de l'État ? Il me répondit : Ce serait la fin du monde. Le Clergé, groupant autour de lui toutes les réactions, serait plus fort que nous. » (Extrait d'une conférence de l'ex-père Hyacinthe sur Gambetta).

« Il faut voir le monde où l'on vit, par le petit bout de la lorgnette, pour déclarer avec cette assurance que la France s'est ralliée aux programmes intransigeants et radicaux. Voulez-vous, Messieurs, prendre deux exemples caractéristiques? Il y a *pour les rapports de l'Église et de l'État*, une solution radicale, à laquelle s'est ralliée toute l'extrême gauche : c'est la séparation absolue, la suppression du budget des cultes, *au risque de voir se reconstituer dans notre pays, d'une manière inéluctable en quelque sorte et par la force même des choses, la propriété ecclésiastique.* (Applaudissements). Mais enfin, c'est leur programme, c'est leur thèse, c'est leur cocarde. Eh bien ! j'ai regardé, j'ai lu ces programmes, je les ai étudiés, (j'y ai quelque intérêt), et je vous déclare que c'est une minorité, une faible minorité des programmes républicains qui contient cette solution, *à mon avis aussi redoutable que chimérique, de la séparation de l'Église et de l'État.* (Salve d'applaudissements et de bravos). La majorité se rattache à la solution sage, pratique, à une exécution plus ferme, je le veux bien, (augmentée de certains petits bouts de lois qu'il serait facile de rédiger), *à une exécution ferme du Concordat.* » (Vifs applaudissements). — (Discours de M. Jules Ferry à ses électeurs, 12 septembre 1881, à Saint-Dié).

M. Paul Bert n'a pas manqué de se faire l'écho de M. Gambetta et de M. Jules Ferry. « Messieurs, non seulemant *je parle en mon nom*, mais je traduis les intentions de la commission à laquelle vous avez fait l'honneur de confier l'examen des nombreuses questions qui sont comprises sous le titre de dispositions concordataires, de séparation de l'Église et de l'État. Nous ne sommes pas intervenus dans la discussion générale, imitant en cela la réserve du gouvernement, et nous attendrons que l'occasion se présente de donner à cette grande discussion toute l'ampleur qu'elle mérite. Mais je puis vous dire aujourd'hui que le projet que nous vous apporterons *repousse pour des raisons tirées de l'intérêt seul de la France et de la République*, — c'est notre opinion, tout au moins, repousse les divers systèmes de séparation Immédiate de l'Église et de l'État et vous soumet un système dans lequel on arrive *à une application concordataire* qui se tient à égale distance et de la faiblesse et de l'arbitraire. » *(Officiel*, séance du mardi, 14 novembre 1882).

On attend peut-être, selon le vœu qu'exprimait M. Ernest Renan, dans son *Marc-Aurèle*, que l'instruction publique ait tué le Christianisme dans les âmes. Après quoi, il sera bon, non pas de séparer, mais d'opprimer ou de supprimer l'Église par l'État. Au fond, c'est le but que visent quelques audacieux : la France saura ce que lui coûteront ces théories subversives, si un jour on tentait de les appliquer.

la comparaison à la mode, entre les État-Unis et la France, est de tout point défectueuse, et que la conclusion qu'on en voudrait déduire en faveur de la séparation de l'Église et de l'État, chez nous, n'a aucune solidité.

Eh! sans doute. Voyons-nous fleurir, dans nos familles, cet amour de la République qui fait la force de la grande nation américaine? Répondez, vous tous, répondez, vous Français, qui n'êtes pas quatre réunis ensemble, sans avoir chacun votre opinion, et votre opinion tranchée, intolérante, absolue? Quoi? C'est vous, peuple divisé, c'est vous dans les rangs duquel je vois flotter les drapeaux ennemis du royalisme, de l'orléanisme, de l'impérialisme et du républicanisme, c'est vous qui ne pouvez vous entendre sur rien, qui voulez encore ajouter à toutes vos divisions, à tous vos troubles, le trouble suprême, la division immense qui jailliront, comme de source, de la séparation de l'Église et de l'État? Ah! laissez-moi admirer votre génie politique!

Mais vous n'y avez pas pensé: vous vous imaginez, sans doute, qu'on écrit dans un texte de loi: *séparation de l'État et de l'Église*, et que l'œuvre est faite? Décréter est facile, exécuter ne l'est pas. A qui appartiendront ces innombrables monuments religieux, élevés par la piété de nos pères? Aux communes, dites-vous. Mais les communes les ont-elles bâtis? N'est-ce pas l'Église, la foi des chrétiens, les aumônes des fidèles? Et puis, s'il plaît à un Maire de se signaler à l'attention publique, en ouvrant l'enceinte sacrée de nos temples à des réunions profanes: croyez-vous que l'opinion des honnêtes gens n'en fera pas justice et que les consciences abattues subiront ce scandale sans protester? Que de rumeurs! Que de bouleversements! Dès le premier dimanche qui suivra votre décret séparatiste, chacun de nos hameaux deviendra un champ de bataille, où la fortune de la France sera tenue en échec par la main de ses enfants.

Eh bien, soit, Messieurs: la séparation de l'Église et de l'État « s'accomplira au milieu d'une tempête, à la grande surprise de ceux-là mêmes qui auront frappé ce grand coup, et qui dès le lendemain, confondus de leur propre audace, attendront comme tout le monde avec une poignante curiosité le résultat de cette obscure expérience[1]; » on déchirera le concordat de 1801, on foulera aux pieds les engagements solennels de la Constituante, on supprimera la rente sacrée de cinquante millions que le budget assure au Clergé français, depuis plus de quatre-vingts ans et à titre d'indemnité pour les biens dont on l'a dépouillé; on nous obligera de louer à prix d'or les temples que nous avons bâtis, et de chercher, loin de nos presbytères, l'abri que la charité publi-

1. Prévost-Paradol, *La France nouvelle*, ch. IX.

que ne nous refusera pas : oui, on fera cette immense révolution, et après ?

Croyez-vous que la religion n'aura plus qu'à s'envelopper d'un linceul et qu'à descendre au tombeau ? O folie ! La religion n'aura jamais été plus puissante, parce que ses serviteurs n'auront jamais été plus héroïques. Vous ne pourrez lui refuser « les libertés de réunion, d'association, de prédication et d'enseignement [1] » qu'au besoin elle revendiquerait par le martyre ; vous ne pourrez briser en elle le ressort divin de l'apostolat ; vous ne pourrez anéantir l'Évangile, chasser Jésus-Christ et son invincible assistance : avec cela, Messieurs, je me tiens tranquille sur les destinées du Christianisme ; séparez tout à votre aise l'Église et l'État, et dans moins d'un siècle, armés du droit commun et soutenus par Dieu, nous aurons rendu à l'Église de France sa place légitime au soleil et son influence nécessaire sur la civilisation.

Mais, en attendant, quel ébranlement dans notre pays ! Et quels résultats funestes, tout opposés à ceux que nos ennemis espèrent ! Insistons-y : la matière n'en est pas indigne.

Quelle est l'espérance de ceux qui réclament la séparation de l'Église et de l'État ? Ce n'est pas d'assurer à l'Église une prospérité nouvelle et inattendue. Loin de là. On se dit qu'une fois que les cinquante millions annuels, qu'on alloue au Clergé français, auront été supprimés, la religion aux abois tombera dans une langueur mortelle. Son affaiblissement progressif rendra son influence de plus en plus insensible : la libre-pensée triomphante, s'élèvera alors, sur les ailes du positivisme et du rationalisme, aux sommets du pouvoir. Pour cela, il faut non pas séparer l'État et l'Église, et laisser à celle-ci sa liberté d'action : ce qu'il faut, c'est subordonner l'Église à l'État, l'enchaîner par des réglements draconiens, la mettre en tutelle, la placer résolument sous le joug.

Oui, soyez sincères, Messieurs, et cherchez parmi vous les nobles cœurs, les cœurs désintéressés, amis du vrai et du bien, qui désirent la séparation de l'Eglise et de l'Etat, dans le sens d'une indépendance égale des deux pouvoirs. Où sont-ils ces grands cœurs, ces esprits calmes et impartiaux ? Il n'y en a pas ; il ne peut pas y en avoir. Nous comprenons tous que toutes les forces vives d'une nation, l'instruction publique, l'armée, la magistrature, le sacerdoce, doivent être orientées vers le même horizon. Nous comprenons tous que la séparation de l'Eglise et de l'Etat, entendue d'une manière absolue et totale, serait la division du pays, organisée par les lois. Nous comprenons tous enfin, qui que nous soyons, catholiques ou protestants, libres-penseurs ou chrétiens, que ceux qui parlent le plus

1. Prévost-Paradol, *La France nouvelle*, ch. IX.

bruyamment aujourd'hui de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, s'expriment mal et veulent autre chose que ce qu'ils demandent. Ils veulent la subordination de l'Eglise à l'Etat, l'enchaînement du clergé à une politique qu'on l'accuse de haïr, et qu'il ne haïrait pas si elle était chrétienne. La séparation de l'Eglise et de l'Etat n'est qu'un prétexte, d'apparence généreuse, il est vrai, car il a l'air de rendre la liberté au clergé; mais cette apparence n'est que colorée. Au fond, c'est la subordination de l'Eglise à l'Etat que l'on souhaite, que l'on cherche, que l'on prépare ouvertement. Je ne calomnie pas : « la séparation de l'Eglise et de l'Etat, dit Minghetti, n'implique nullement que les Eglises, libres de tous liens, puissent se livrer bataille entre elles, encore moins donner l'assaut aux autres institutions civiles et à l'Etat. Non certes. Aux lois anciennes il en succédera d'autres, et d'autres garanties succéderont à celles qui étaient faites pour un Etat social qui n'existe plus. *Au système préventif se substituera le système répressif.* L'Etat au lieu de prendre comme autrefois des mesures générales pour empêcher certains actes contraires à l'intérêt public, *déterminera, en toutes matières, les limites dans lesquelles il sera permis de se mouvoir*, et n'interviendra que si on les transgresse[1]. »

Vous l'entendez, Messieurs, c'est l'État qui « déterminera *en toutes matières* les limites dans lesquelles il sera permis de se mouvoir : » d'où il suit que cette prétendue séparation, dont on nous berce, se résoudra pour la religion, en un esclavage assez peu dissimulé. On se flatte par là d'assurer la victoire définitive du système républicain. Je veux enlever cette dernière illusion aux démocrates superficiels, qui tombent dans ce piège. Supposez donc un instant que la séparation de l'Église et de l'État s'accomplisse, quels en seront les résultats immédiats et inévitables ? Je vais les dire sans hésitation.

1° Les partis monarchiques, royaliste, orléaniste, napoléonien, saisiront avidement cette circonstance pour attaquer la République, et trouveront dans le Clergé un concours d'autant plus certain et d'autant plus actif que ce dernier luttera pour son indépendance. Déjà vous vous plaignez que le Clergé français ne montre pas assez d'empressement à se rallier au drapeau républicain ; vous lui reprochez de faire cause commune avec les monarchistes : que sera-ce quand vous l'aurez vous-même séparé de l'État et jeté dans les bras de vos ennemis politiques? Qui veut la fin veut les moyens : si vous voulez que le Clergé adopte peu à peu vos institutions et oublie les gouvernements protecteurs du passé, témoignez-lui plus de respect et moins de défiance. Ne le condamnez pas à chercher un appui auprès de

1. Minghetti, *L'État et l'Église*, ch. IV.

vos adversaires. Il serait vraiment puéril de blâmer le Clergé d'aimer ceux qui le soutiennent. Une république qui prendrait pour principes les théories matérialistes, positivistes, rationalistes, de quelques esprits exaltés, une république qui affecterait de combattre partout l'influence du Christianisme, une république qui couronnerait tous ces exploits d'un nouveau genre en séparant violemment l'Église de l'État, et qui oserait ensuite se plaindre que le Clergé n'a pas de sympathie pour elle, ferait-elle preuve d'intelligence? Je n'hésite pas à dire, du haut de cette tribune sainte, que si quelques républicains ne trouvent pas dans le Clergé cette confiance qu'ils nous reprochent de leur refuser : c'est de leur faute. Et j'ajoute que l'hostilité du Clergé contre la République redoublera, par la force même des choses, le jour où la séparation de l'Église et de l'Etat, entendue dans le sens vexatoire et draconien dont nous avons parlé plus haut, sera proclamée. Ce sera le premier et fatal résultat de cette politique malheureuse.

2° Les cinquante millions, que le budget nous alloue et qui sont matériellement indispensables pour l'exercice du culte et le modeste entretien des curés, étant supprimés tout à coup, il faudra les tirer d'une autre source. Car, Messieurs, s'imaginer que la religion périra ou qu'elle ne trouvera pas de secours, c'est rêver. Le Clergé remplacera donc les cinquante millions de l'État par cinquante millions, qui lui viendront de la charité des fidèles. « A la bonne heure, disent quelques-uns, les riches nourriront les prêtres, s'ils le veulent : mais les pauvres, les ouvriers, seront débarrassés d'un impôt de cinquante millions. » O naïveté ! Les cinquante millions, qu'on enlèvera au budget des cultes, seront reportés au budget de l'Instruction publique et vos impôts resteront ce qu'ils sont [1]. Je me trompe, vous aurez cinquante millions de plus à payer. « Le riche les soldera, » dites-vous. En apparence, oui. Mais en réalité, non. Le riche, obligé de subvenir aux frais du culte et à l'entretien du Clergé, augmentera le prix de ses loyers, restreindra ses dépenses, et finalement c'est vous, Messieurs, c'est le peuple, qui subira cette nouvelle charge. Ce que je vous dis est de toute évidence, sauf pour les esprits passionnés qui croient tuer le Clergé en l'effaçant du budget national, ou pour les esprits superficiels qui croient avoir extirpé une difficulté, quand ils l'ont seulement changée de place. Déjà, le casuel qui semble introduire dans l'Église une inégalité cho-

1. Je n'invente pas. M. Jules Roche, le porte-voix bruyant et inexpérimenté de l'extrême gauche, s'écrie à la tribune le 16 novembre 1882 : « Il s'agit de savoir si on prendra le million que j'indique, (million à enlever au clergé), pour l'employer à un autre usage... Vous êtes des hommes sérieux. Si vous voulez les réformes, si vous voulez que les amendements passent, il faut prendre l'argent quelque part, *et l'argent voilà où il est, je vous l'ai montré, prenez-le !* » (Applaudissements très vifs à gauche).

quante, très éloignée pourtant de son cœur, et de ses désirs, déjà le casuel vous déplait, vous irrite, quand il s'agit de régler les cérémonies d'un mariage ou d'un convoi funèbre : vous n'aimez pas à aborder le prêtre comme on aborde un financier ou un entrepreneur de fêtes publiques ; les questions d'argent vous répugnent, mêlées aux questions religieuses. Que sera-ce quand il faudra que vous subveniez directement aux frais d'un presbytère, d'un curé, d'un temple, et que l'État vous aura refusé sur ce point tout concours?

Tels sont, Messieurs, sans aucune exagération, les inconvénients immenses de la séparation de l'Église et de l'État. La France en fera-t-elle l'expérience dangereuse ? Je le crains. Il y a, parmi nous, des hommes aventureux, habiles à exploiter l'opinion publique et à séduire les masses : ces hommes sont convaincus que la séparation de l'Église et de l'État sera le dernier coup porté, en France, à l'influence religieuse. Je les préviens qu'ils se trompent. Le Christianisme n'est jamais plus puissant que quand on le condamne à l'héroïsme : héroïque il l'a été, il le redeviendra. Le Colysée nous a vus aux prises avec les bêtes et les Césars. L'avenir nous verra aux prises avec l'incrédulité et la folie. Je puis prédire le résultat. Nos neveux contempleront ce que nos pères ont contemplé : la victoire du Christ et le salut de l'Eglise [1].

1. « Le droit d'enseigner ne servirait de rien à l'Église, si elle n'obtenait les moyens de vivre. Le budget des cultes pourvoit à cette nécessité. Ce budget constitue un droit acquis au clergé. Les raisons de cette opinion sont tellement évidentes qu'elles ont frappé un écrivain que les révolutionnaires ne peuvent pas désavouer, Proudhon. Voici en quels termes catégoriques il a eu le courage d'en convenir : « Tant que la religion aura vie dans le peuple, je veux qu'elle soit respectée extérieurement et publiquement. Je voterais donc contre l'abolition du salaire des ministres du culte. Eh ! pourquoi, avec ce bel argument que ceux-là seuls qui veulent de la religion n'ont qu'à la payer, ne retrancherait-on pas du budget social toutes les allocations pour travaux publics ? Pourquoi le paysan bourguignon paierait-il les routes de la Bretagne ? et l'armateur marseillais les subventions de l'Opéra ? Je ne parle pas des considérations politiques, bien plus puissantes encore, et qui ne sauraient échapper à personne. » Programme révolutionnaire. *Aux électeurs de la Seine*, 30 mai 1848. Proudhon était bien peuple en pensant ainsi, car loin d'appeler la suppression du salaire du clergé, *il n'y a rien que le peuple souhaite plus que l'abolition du casuel*, c'est-à-dire du système de contributions individuelles auquel les hommes de théorie et les révolutionnaires veulent réduire les ressources du culte. Un publiciste républicain d'une originalité et d'une vigueur d'esprit remarquables, M. Dupont-White a opiné comme Proudhon (*Liberté de penser*, 1850). Le budget des cultes ne pourrait être supprimé que du consentement du Clergé, *moyennant des compensations à débattre librement avec lui. La principale de ces compensations serait sa constitution en personne civile avec la faculté d'acquérir, sous des garanties à déterminer contre la reconstitution de la main-morte et la spoliation des familles*. Alors, les questions irritantes du droit de l'Église à acquérir et à posséder, assoupies, si ce n'est à l'égard des congrégations religieuses, par l'existence du budget des cultes, *se réveilleraient et ajouteraient un nouveau trouble à ceux déjà trop nombreux qui nous travaillent*. Il eût été mieux de constituer la dotation du clergé en propriétés territoriales qu'on lui aurait abandonnées, car l'expérience démontre que partout où le clergé est propriétaire il est national et modéré. Un budget des cultes n'a pas le même effet ; néanmoins il associe encore le clergé dans une cer-

aine mesure à la vie générale et il lui donne un intérêt personnel à la bonne gestion de la chose publique. *Le budget des cultes supprimé, tout lien avec la société laïque serait rompu*, et alors le prêtre vivant au milieu de nous comme le religieux, plutôt témoin qu'associé, serait soumis sans aucun contre-poids aux influences théocratiques. » (*L'Église et l'État au concile du Vatican*, par Émile Ollivier, tome premier, ch. II, troisième subdivision).

SIXIÈME CONFÉRENCE

Examen de la deuxième hypothèse : la Démocratie, en l'année 1800, devait-elle essayer d'établir une religion nouvelle, qu'elle eût associée à ses destinées ?

MESSIEURS,

La séparation de l'Église et de l'État, philosophiquement fausse, puisque tout dans l'homme et dans l'ordre social doit concourir à l'unité, apparait grosse de tempêtes, après plus de quatre-vingt-dix ans de démocratie et la division toujours croissante de la propriété. Mais elle était bien plus périlleuse, à l'aurore du XIXe siècle, quand le champ de bataille de la Révolution était encore tout hérissé de belligérants : les uns espérant recouvrer des privilèges qu'ils n'avaient abdiqués qu'avec peine, les autres craignant de perdre ce qu'ils avaient si difficilement conquis. Voilà ce que nous oublions quand nous lisons l'histoire : nous ne nous représentons ni les circonstances, ni l'état des esprits, ni le milieu social. Nous apprécions des événements que nous n'avons pas vus, comme nous jugerions des morts dans un cimetière silencieux. Vous interpellez ces tombeaux, vous blâmez les pâles habitants qui y sont descendus, vous flétrissez la vie de ceux-ci et louez le mérite de ceux-là : nulle voix ne répond à la vôtre. Mais si ces morts pouvaient parler, s'ils pouvaient revivre, avec les intérêts, les passions, les ambitions personnelles, dont ils ont subi l'action toute-puissante, et dont l'importance et l'âpreté nous échappent : quelle réforme dans nos jugements ! Mettons-nous par la réflexion sous l'influence des mobiles qui inspiraient nos pères. On n'est juste qu'à ce prix. Que dis-je ? on n'est intelligent qu'à ce prix, car tout comprendre est absolument nécessaire à qui veut être impartial.

Or, en l'année 1800, on ne pouvait en France séparer l'Église et l'État. Tout s'y opposait, et le trouble général des consciences, et la nécessité d'extirper le schisme, et l'impossibilité d'éluder les engagements solennels de la Constituante, sans

rendre à l'Église dépouillée le droit de réclamer ses biens. Joignez-y l'importance souveraine qu'il y avait pour la Démocratie à détacher le clergé du parti royaliste, et à briser des liens que le malheur avait plus étroitement resserrés. Nous sommes d'accord, diront quelques publicistes : il eût été souverainement impolitique de séparer l'Église et l'État : une expérience récente et sanglante ne l'avait que trop montré. Mais il restait un moyen de trancher la question, un moyen supérieur, c'était de fonder un culte nouveau, c'était d'inaugurer un nouveau système religieux, qui eût anéanti le catholicisme, déjà si profondément entamé.

Étudions, Messieurs, cette seconde hypothèse, Je crois pouvoir établir ces deux propositions : 1° On avait essayé, mais en vain, de fonder trois religions nouvelles ; 2° tout autre système religieux que le catholicisme eût échoué, et échouerait encore infailliblement.

I. — La pensée que le Christianisme est désormais voué à une stérilité sans remède, et qu'une religion plus jeune doit répondre à l'appel des âmes a préoccupé trop d'esprits, et trop d'esprits d'élite, pour qu'il soit inutile de nous y arrêter. Analysons sérieusement ce point délicat et poussons à fond l'examen.

Vous me permettrez, Messieurs, de fortement asseoir la première pierre de ma thèse, en multipliant les citations, qui toutes se ramènent à l'un de ces deux points : ou le Christianisme est radicalement impuissant, en face de la situation nouvelle des esprits ; ou le Christianisme ne répondra à cette situation qu'en se transformant lui-même. Disons dès maintenant que ni l'une ni l'autre de ces suppositions n'est vraie ; qu'il ne s'agit pas d'une révolution à opérer dans le domaine religieux, mais d'une simple évolution dans la méthode d'application, destinée à adapter plus efficacement les vérités évangéliques aux besoins actuels de la société. Toutefois, ne devançons pas les conclusions ; marquons d'abord, et vigoureusement, le point de départ.

« Aujourd'hui, dit Théodore Jouffroy, il faut un nouveau germe, c'est-à-dire de nouvelles solutions aux questions suprêmes que le christianisme avait résolues. Telles sont ces questions qu'il faut absolument que les nations, comme les individus, y aient une réponse, pour organiser leur vie et se créer un système de conduite. Comment voulez-vous que des gens qui ne savent ni comment ni à quelle fin ils sont sur la terre, sachent ce qu'ils ont à faire de la vie ? Et comment voulez-vous que ne sachant ce qu'ils ont à faire de la vie, ils sachent cependant, comment ils doivent constituer, organiser, régler la société ? Quand on ignore

la destinée de l'homme, on ignore celle de la société. *La solution du problème politique est donc une foi morale et religieuse.* Cette foi nous manque et tant qu'elle ne sera pas trouvée, toutes les révolutions matérielles imaginables ne pourront rien pour la société. Voilà ce que ne saurait trop méditer quiconque veut se faire une idée juste et nette de la situation où nous sommes : *tout le secret de cette situation est là et non pas ailleurs... Ce qui nous manque ce sont les solutions à une demi-douzaine de questions, auxquelles le Christianisme répondait, auxquelles plus rien ne répond maintenant...* » Du reste, Théodore Jouffroy n'hésite pas à dire : « Le fond du Christianisme est trop vrai, pour que cette grande religion disparaisse, comme l'a fait le paganisme ; *sa destruction est un rêve du XVIIIe siècle, qui ne se réalisera pas ;* mais nul doute qu'elle ne doive subir une épuration, et recevoir une forme nouvelle et des additions notables : autrement la révolte qu'elle a excitée, l'incrédulité présente, et ce long travail de l'humanité chrétienne qui date du XVe siècle, n'auraient pas de sens, ce qui est impossible [1]. »

Nous aurions quelques restrictions motivées à apporter ici. Poursuivons nos citations préalables.

Avant que Jouffroy n'eût prononcé, à la Sorbonne, les paroles que vous venez d'entendre, Joseph de Maistre, dans un camp tout opposé, avait écrit : « Je suis si persuadé des vérités que je défends que lorsque je considère l'affaiblissement général des principes moraux, la divergence des opinions, l'ébranlement des souverainetés qui manquent de base, l'immensité de nos besoins et l'inanité de nos moyens, *il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le Christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire.* C'est entre ces deux suppositions qu'il *faut choisir*, suivant le parti qu'on a pris sur la vérité du Christianisme [2]. »

Edgard Quinet *a choisi :* et entre Théodore Jouffroy et Joseph de Maistre, il se prononce résolument pour l'institution d'une religion nouvelle. La faute capitale de la Révolution, selon lui, — et ceci nous ramène directement à notre grand sujet, les rapports de l'Église et de l'État, — ç'a été de faiblir devant le Catholicisme et d'hésiter à fonder de toutes pièces une religion qui s'harmonisât avec la démocratie victorieuse. Il faudrait lire en entier les chapitres troisième et quatrième du 16e livre de sa Révolution : je me contenterai de citations copieuses et péremptoires, dont je vous prie, du reste, de vouloir bien excuser la longueur. Elles sont nécessaires.

1. *Cours de droit naturel*, 10e leçon : Du scepticisme actuel.
2. Soirées de Saint-Pétersbourg : dixième.

Edgard Quinet, cherchant la cause fondamentale de ce qu'il appelle « l'immense avortement » de la Révolution française, a cru la découvrir dans le peu de hardiesse, déployée par les Jacobins contre l'ancien culte, et leur fatal aveuglement à ne pas vouloir remplacer l'antique religion de la France par une religion nouvelle, ayant pour base la raison pure. Entendez-le :

« Saint Just avait écrit dans ses Institutions : Tous les cultes sont également permis et protégés. — Quoi ! tous, au milieu de la lutte, même le culte qui vous maudit ? — Oui. Et c'est de ce moment qu'il a été convenu d'abandonner presque *toujours le fond pour sauver le mot*... Serait-il donc vrai que ces colosses d'audace ne se crussent pas capables de plier *un roseau* dans l'ordre moral ? Ils jettent le défi au monde, ils foulent aux pieds, rois, castes, armées, mais *une routine superstitieuse*, les voilà impuissants à l'affronter[1]... *L'idée des Jacobins sur le point fondamental des choses humaines, la religion, est le vide :* tout l'univers en ruines n'aurait pu le combler... Si les révolutionnaires eussent pris pour la substance de leur culte *la raison absolue*, ils ne seraient pas si vite retombés dans les idoles. » Edgard Quinet blâme ensuite le Comité de salut public de n'avoir pas laissé les démolisseurs renverser toute nos cathédrales : « le mouvement qui se produisait partout contre l'ancien culte, *l'effort de la France pour en sortir (??)* était la Révolution même. Le grand Comité de salut public n'imagina rien de mieux que de défendre solennellement cette entreprise... C'était l'absurdité même de jeter une nation dans l'inconnu, et de prétendre tout ensemble qu'elle ne changeât pas une pierre dans l'édifice de la vieille Église. Telle fut pourtant la vue constante de Robespierre en 1793[2]. »

Ainsi, Messieurs, vous l'avez entendu : 1° la religion « est le point fondamental des choses humaines ; » 2° la Révolution devait, sous peine de périr, fonder une nouvelle religion, car l'ancienne, la religion catholique, lui était radicalement hostile : 3° par malheur, le Jacobinisme, sous l'inintelligente direction de Robespierre et de Saint Just, défendit l'ancien culte, dont pourtant la France voulait se débarrasser ; 4° « un immense avortement » de la Révolution s'en est suivi, car il fallait établir, pour que la Révolution triomphât, une religion absolument nouvelle, la religion de la raison pure. On ne l'a pas fait. « Il est donc bien visible, conclut Edgard Quinet, que la Révolution n'était pas orientée dans l'esprit de ses chefs, ou plutôt elle continuait de s'orienter sur le passé et devait revenir à son point de départ. Comment vous étonner, après cela, que la plupart de

1. Le Christianisme « un roseau, une routine superstitieuse ! » Peut-on s'appeler Edgard Quinet et commettre des méprises aussi profondément humiliantes !
2. Edgard Quinet, *La Révolution*, livre XVI, ch. III et suivants.

ses conquêtes aient été illusoires, puisqu'elle n'osait quitter l'ancien rivage? *Là est toute l'histoire des défaites de la démocratie française.* Le Catholicisme a beau jeter sur elle la malédiction et l'interdit, il a toujours suffi de la moindre subtilité pour lui faire croire que cette malédiction est au fond le cri d'une sympathie cachée [1]. »

Quel entassement d'affirmations étranges! Quel dogmatisme impérieux! Pénétrons, l'arme de l'analyse à la main, dans ces propositions accumulées, mais non pas cimentées.

Et d'abord, Messieurs, il est vrai : la religion est le point fondamental des choses humaines, et ce mot nous plaît sur les lèvres d'Edgard Quinet, parce que, jaillissant d'une pareille source, il sera mieux accueilli des libres-penseurs de nos jours. Mais ce qu'il est impossible d'admettre c'est la douceur du Comité de salut public à l'égard du Catholicisme. Il faut une singulière audace et un mépris peu commun de l'histoire, pour écrire que Maximilien Robespierre et Saint-Just se sont montrés timides et tolérants. Trente mille prêtres jetés en exil, deux cents d'entre eux massacrés aux Carmes, les échafauds en permanence dévorant nos religieux et nos vierges chrétiennes, toutes nos cathédrales fermées et mutilées, la déesse Raison assise sur l'autel de Notre-Dame, nos livres brûlés, nos cloches jetées aux fonderies militaires, nos cérémonies bafouées et interdites : on nous observe que ces procédés n'étaient pas d'un radicalisme suffisamment complet et intelligent. Et c'est un homme très modéré qui dit ces choses : s'il était violent, que dirait-il?

Messieurs, Edgard Quinet écrivait plus d'un demi-siècle après les événements, et il a pris les conceptions chimériques de son cerveau pour des réalités. En cela, il s'est fait illusion. La violence du Terrorisme a été tout ce qu'elle pouvait être, et si les sanglants excès des hommes d'alors n'ont pu triompher du Christianisme, la cause en doit être cherchée, non pas dans la faiblesse des persécuteurs, mais dans l'invincible vitalité des doctrines persécutées. Vainement le publiciste que je combats invoque-t-il les exemples de Henri VIII, chez les Anglais, et de Luther, chez les Allemands : ces exemples historiques se retournent contre lui. Ni Luther, ni Henri VIII n'ont prétendu supprimer le Christianisme : au contraire, ils ont proclamé vouloir le restaurer dans sa beauté primitive, et c'est avec cette arme, très habilement maniée, qu'ils se sont ouvert un chemin facile dans la sympathie de leurs compatriotes. L'existence de Dieu, la divinité de Jésus-Christ, la nécessité d'une rédemption,

1. Edgard Quinet. *La Révolution*, livre XVI, ch. III.

l'efficacité des sacrements, l'inspiration des Écritures, tels sont les dogmes que Luther et Henri VIII admettaient, et ces dogmes, bien que ne constituant pas le christianisme intégral en sont néanmoins une partie très essentielle : de là leur force. Mais tout autre a été la prétention du Terrorisme révolutionnaire Au Christianisme banni, il substitua la profession de foi du vicaire savoyard de l'*Émile* : c'était vraiment trop peu.

Ici, Messieurs, Edgard Quinet a manqué de mémoire. Comment a-t-il osé dire que la Révolution française n'avait pas tenté de remplacer le Christianisme par un nouveau système religieux? A-t-il oublié la théophilanthropie de la Réveillère-Lepeaux, la fête de l'Être-suprême, le calendrier républicain, et les orgies honteuses du culte de la déesse Raison? Tous ces systèmes ont existé et ont essayé de prendre racine parmi nous. Si le dégoût de la nation les a rejetés, ils n'en ont pas moins eu leurs jours d'histoire, et il n'est pas permis à Edgard Quinet de l'ignorer. Il est vrai que, ne les prenant pas au sérieux, il refuse peut-être de leur attribuer quelque importance. Il eût désiré des essais mieux coordonnés et plus nobles. Mais se rend-il bien compte des difficultés de l'entreprise? S'imaginerait-il, par hasard, que fonder une religion nouvelle qui s'empare des esprits et des cœurs, est une œuvre qu'avec de la volonté on peut toujours faire réussir? Ignorerait-il que la foi, une foi immense, ardente, opiniâtre, est la première qualité d'un fondateur de religion? En dehors de Jésus-Christ, dont l'auguste et divine personne ne doit pas être rabaissée à de semblables disputes, considérez Confucius, Sakia-Mouni, Zoroastre, Mahomet, quelle foi profonde dans la puissance de Dieu et dans leur propre mission! Quelle attention constante à rattacher à la Divinité le plan général de l'histoire humaine et à placer la religion au glorieux sommet de toutes les grandes choses! Voyons-nous rien de semblable dans les hommes de la Révolution? Pénétrés des théories matérialistes de d'Holbac ou de la vaporeuse et sentimentale religiosité de Rousseau, ils ont en horreur tout ce qui se rapporte à un culte positif, à des dogmes précis et liés en système : la foi religieuse leur manque, ils la maudissent, ils lui attribuent toutes les calamités du genre humain, et vous leur demandez de fonder une religion nouvelle? Mais vous n'y pensez pas.

Ils y pensaient, eux, cependant, ces hommes de fer qui broyaient le passé sous leur talon inexorable : ils comprenaient que la suppression du Christianisme creusait un abîme qu'il fallait combler, et ils y travaillaient. Rien de plus ridicule que le résultat puéril de leurs efforts. Dieu les attendait dans ce vide : il le leur avait laissé faire pour mieux jouir de leur néant et de leur stérile orgueil Vous êtes les maîtres, Jacobins farouches :

votre dictature ne connaît plus d'obstacle. Vous avez ôté à ce peuple sa religion séculaire : donnez-lui maintenant celle qui lui convient, car il lui en faut une, vous le savez. Quelle misère! Regardez-les, Messieurs : La Réveillère-Lepaux s'habille de blanc, Robespierre porte à la main un bouquet de fleurs, quatre forcenés promènent sur leurs épaules une prostituée, et voilà ce que ces grands hommes mettent à la place du Christianisme! Jamais notre immortelle religion n'avait connu un pareil triomphe.

C'est qu'en effet ces Jacobins sanguinaires usurpaient non seulement les droits de Dieu, mais encore les droits du peuple français. Qui leur avait donné mission d'établir une religion nouvelle? Personne. Quand on lit les cahiers des États-généraux, on n'y rencontre nulle part cette parole : « nous demandons un nouveau culte. » Quoi? n'était-ce pas assez de refondre tout notre système politique, sans se jeter dans toutes les difficultés d'une guerre de religion, que personne ne demandait, et qui devint la cause la plus féconde de nos malheurs? Vous dites que la Révolution française a échoué, que son « immense avortement » vient de ce qu'elle a manqué de courage dans les choses religieuses et de ce qu'elle n'a pas écrasé, sans merci, le Christianisme.

Je vous arrête et je nie, pièces en mains, vos affirmations irréfléchies. 1° Il n'est pas vrai que la Révolution ait complètement échoué ; la plupart des réformes légitimes, que les cahiers des États réclamaient, ont été obtenues ; 2° la Révolution n'a perdu momentanément notre liberté civile et ne nous a condamnés au pouvoir personnel, pendant quinze ans, que parce qu'en s'attaquant à la religion elle avait bouleversé les consciences, et qu'en bouleversant les consciences elle avait troublé le pays, jusque dans ses dernières profondeurs. De là, pour enchaîner les passions populaires, la nécessité d'un maître.

Messieurs, il faut se défier de ces esprits absolus, arrogants, sans équilibre, qui dès l'instant où la société ne s'organise pas sur un plan absolument nouveau, et qu'ils ont élaboré, déclarent qu'aucun progrès n'a eu lieu et qu'il faudra recommencer l'expérience[1]. La Révolution française, essentiellement démocratique, a atteint son but, en instituant l'égalité des citoyens devant la loi, la discussion publique de l'impôt, et en détruisant les privilèges. Lui demander davantage, c'est lui demander ce qu'elle ne devait ni ne pouvait donner, et ce qu'aucune théorie politique et sociale ne donnera jamais. Vouloir, par exemple,

1. « Toujours grande, sublime parfois, la Révolution est une expérience infiniment honorable pour le peuple, qui osa la tenter, *mais c'est une expérience manquée.* » (Ernest Renan. *La Réforme intellectuelle de la France).*

qu'elle remplaçât le Christianisme par un nouveau système de religion, ou qu'elle établit la séparation de l'Église et de l'État, c'était aller directement contre les intérêts mêmes et le but particulier de la Révolution de 1789.

La Révolution de 1789, en effet, dont les principes se trouvent formulés, dans les cahiers des trois ordres, est exclusivement politique et sociale. La fin qu'elle se propose est un changement dans la constitution civile de la France, et non dans sa religion. L'abolition des privilèges de la noblesse et du clergé, l'institution de l'égalité civile, la liberté politique ; telles sont les réformes que la Révolution de 1789 veut opérer, et qu'elle opére. Nulle part, elle ne demande une Révolution religieuse, nulle part il n'est question pour elle d'asseoir un culte nouveau, sur les ruines du Catholicisme aboli [1] ; et j'ai le droit de dire que lui jeter sur les bras une Révolution religieuse, c'était aller contre ses intérêts et contre son but, et compromettre le succès de la Révolution politique et sociale, dont toute la nation comprenait la nécessité. Nous en avons une preuve décisive dans les suites funestes de la Constitution civile du clergé : ce n'était pas un culte nouveau, c'était une simple modification dans l'ancien culte, et cependant quels orages! Qu'eût-ce donc été si la thèorie d'Edgard Quinet avait triomphé? Mais sa théorie est radicalement fausse. Il était impossible de fonder une religion nouvelle : ni l'opinion publique ne le souhaitait, ni les Jacobins n'avaient la foi que réclame cette grande œuvre. Quand donc Edgard Quinet déclare que la Révolution a échoué, parce qu'elle a manqué d'audace pour écraser le Catholicisme, il proclame deux erreurs d'un même coup, et deux erreurs palpables, parce que ce sont deux erreurs de fait. Il est de fait, d'abord, que la Révolution de 1789 a réussi, et que les changements politiques et sociaux qu'elle rêvait, — changements que je n'ai pas à apprécier, — ont eu lieu et demeurent. Nous avons une France démocratique, là où vivait une France monarchique ; nous avons un gouvernement électif et parlementaire, là où régnait un gouvernement héréditaire et absolu ; nous avons l'égalité civile, là où triomphait l'inégalité des rangs et des privilèges. La Révolution de 1789 n'est donc pas « un avortement. » Il est de fait, en second lieu, que si le

1. Lamartine s'est étrangement égaré sur ce point : « La Révolution française, dit-il, considérée dans toute sa grandeur, *fut surtout une révolution religieuse*, et voilà pourquoi elle a un sens si sérieux et si intime dans l'âme des peuples. « Séance du 3 mai 1845, *Politique de Lamartine*, tome II). Rien n'est plus faux qu'une pareille affirmation : la Révolution aux mains du Jacobinisme a eu des allures irreligieuses, voilà le vrai, mais nulle part dans les cahiers des États, il n'est question d'un changement de religion, pour la France. Comment se laisse-t-on aller à de semblables erreurs historiques?

fruit de nos luttes politiques et de nos affreuses dissensions a été la perte de la liberté, sous le Consulat et l'Empire, ces dissensions et ces luttes n'avaient pas eu d'aliment plus funeste que les atteintes portés au dogme catholique, par la Constitution civile du clergé et toutes les débauches d'esprit qui la suivirent. Loin donc que la Révolution ait échoué, faute d'établir une religion nouvelle, elle n'a compromis une partie de ses résultats que parce qu'elle a porté la main sur la religion séculaire des français, sur le christianisme.

Ainsi, Messieurs, je suis en droit de conclure qu'en l'année 1800, époque où il était absolument nécessaire de régler les affaires religieuses, l'institution d'une religion nouvelle était une utopie, de tout point irréalisable.

Le Premier Consul le vit clairement, de son œil d'aigle, et quelques sollicitations qu'on lui fît, il résista.

Je vais plus loin, et j'affirme qu'aujourd'hui tout autre système religieux que le Catholicisme échouerait en France.

II. — Il est besoin, quand on discute avec les défenseurs les plus ardents de la Révolution, de savoir d'une manière précise ce qu'ils entendent par ce mot : la Révolution. Le résultat que nous poursuivons ici, c'est-à-dire la destruction des préjugés et le rapprochement des esprits et des cœurs, aura d'autant plus de chances de se réaliser que nous nous serons appliqués davantage à mieux pénétrer la pensée de nos contradicteurs et à ne jamais attribuer à leurs paroles que le sens qu'ils leur attribuent eux-mêmes. Quelle est leur passion la plus chère ? Le triomphe de la Révolution. Quelle est leur haine la plus violente ? Le Catholicisme. Faire triompher la Révolution, en détruisant le Catholicisme, qui est, disent-ils, son principal obstacle : voilà le progrès, voilà l'avenir.

Messieurs, j'avoue ne pas comprendre cet antagonisme absolu, entre les partisans de la Révolution et le Catholicisme. En effet, quel est le sens de ce mot : *la Révolution*, dans l'esprit de ceux qui nous l'opposent ? Est-ce le sens de désordre, d'incendie et de massacre ? Nous avons lu d'épouvantables manifestes, où il n'est question que de vengeance et de crime, et où l'on prophétise, à travers mille horreurs, l'avénement définitif de la Révolution. La Révolution, ainsi comprise, est évidemment opposée au Catholicisme, qui prêche la paix dans l'amour de Dieu et des hommes. Mais ce n'est pas dans ce sens abominable qu'Edgard Quinet, Louis Blanc, Michelet, Proudhon et vingt autres emploient le mot de Révolution, et si on le leur attribuait ils se plaindraient certainement qu'on les calomnie. La Révolution, loin d'être synonyme pour eux de bouleversement et de pillage, leur apparaît

au contraire comme l'idéal de la justice sociale, comme la réhabilitation des petits, des faibles, des déshérités. Et ce sens noble et généreux, donné au mot de Révolution, est accueilli des masses populaires, avec un enthousiasme toujours vivant.

Eh bien! Messieurs, c'est dans ce sens que j'accepte le mot de Révolution, pour argumenter avec ses partisans et leur montrer leur profonde erreur, quand ils l'opposent au Catholicisme. La Révolution, dites-vous, c'est la justice, c'est la science, c'est la paix, c'est surtout la réhabilitation des humbles : soit. Mais le Catholicisme est-il autre chose? Quel est le but social du Catholicisme, si ce n'est d'élever les humbles, de secourir les pauvres, d'intéresser les riches et les grands au sort des infortunés, d'étendre sur la terre le règne de Dieu et de préparer, dans la vertu, les joies d'un céleste avenir? L'Évangile est le vrai code des droits de l'homme, celui où il a été dit pour la première fois que tous les hommes sont frères; code d'autant plus excellent que les droits de l'homme y sont plus étroitement soudés à ses devoirs. L'esprit de la Révolution est résumé dans ces trois paroles fameuses : *Liberté, égalité, fraternité.* Mais quoi? ces trois paroles sont éminemment évangéliques: « La vérité vous donnera la liberté, vous êtes tous les fils du même père, le premier parmi vous se fera le dernier, » dit Jésus ; « vous n'êtes pas des fils de servitude, » ajoute S. Paul, « appliquez-vous donc à porter mutuellement votre fardeau [1]. »

D'où cette conséquence, Messieurs, (et je vous prie de n'en être pas scandalisés), c'est que le Christianisme et la Révolution — telle que la formulent ses partisans — invoquent les mêmes principes sociaux et reposent sur la même théorie humanitaire : avec cette différence que le système chrétien proclame, avant tout, les droits de Dieu et place au premier rang des moyens de succès la réforme du cœur, tandis que la Révolution, (et ce défaut paralyse toute son énergie, ou même la rend dangereuse), affecte trop souvent d'oublier Dieu, et de compter pour réussir sur l'exclusif emploi des moyens violents.

Cette identité, entre les plans sociaux du Christianisme et ceux de la Révolution, donne naissance à un phénomène trop peu remarqué, et cependant très remarquable, à savoir : la nécessité

1. « Ces libertés si chères à ceux qui nous accusent de ne pas les aimer, nous les proclamons, nous les invoquons pour nous comme pour les autres. En un mot, nous acceptons, nous proclamons *l'esprit généreux, le véritable esprit* de la Révolution française, en déplorant avec M. Thiers ses excès et ses erreurs. Je le dis sans hésiter : on trouvera peut-être cette parole hardie dans la bouche d'un prêtre, et je veux l'ajouter d'un prêtre qui n'est pas révolutionnaire : vous avez fait la Révolution de 89 sans nous et malgré nous, mais pour nous, Dieu le voulant ainsi malgré vous. » (Mgr Dupanloup *De la pacification religieuse*, ch. I. -- Voir dans la Vie de ce grand évêque, par l'abbé Lagrange, premier volume, ch. XIX, les commentaires très judicieux, dont ces paroles sont accompagnées.)

pour les grands partisans de la Révolution, tels que Michelet, Louis Blanc, Proudhon, Edgard Quinet, de se trouver malgré eux, face à face avec les principes sociaux du Christianisme. Ce qu'ils espèrent d'heureux, d'élevé, de progressif, pour la société, le Christianisme l'espère comme eux ; ce qu'ils veulent pour la réhabilitation des humbles et des déshérités, le Christianisme non seulement le désire, mais travaille énergiquement à le réaliser.

Si la Révolution de 1789 avait été une révolution aristocratique, restreignant les droits généraux de la nation, au profit d'un petit nombre de puissants, et se proposant non le bonheur de tous, mais l'intérêt égoïste de quelques-uns : le Christianisme et la Révolution eussent été en contradiction de principes et n'auraient pu jamais se rencontrer, sur le terrain social. Mais la Révolution de 89 ayant la prétention de mieux répartir les charges et les avantages de l'état social, son but déclaré étant le soulagement des classes ouvrières, des pauvres, des déshérités, elle devait nécessairement se retrouver un jour face à face avec le Christianisme, qui enseigne aux hommes qu'ils sont tous frères. Et aujourd'hui encore, tout ce qu'on promet au peuple au nom de la Révolution, le Christianisme le lui promet au nom de l'Évangile. Est-ce donc tant la peine de se combattre, quand au fond on est d'accord?

Peut-être, les partisans de la Révolution diront-ils qu'ils ne sont pas d'accord avec nous, parce que nous admettons le *surnaturel* qu'ils rejettent, parce que nous croyons à l'action providentielle de Dieu, à la divinité du Christ, à l'autorité de l'Église, qu'ils répudient : mais quelle que soit leur divergence avec nous sur ce point, divergence doctrinale d'une importance souveraine et dont nous avons parlé dans notre seconde conférence, il n'en est pas moins certain qu'en ce qui concerne l'amélioration de la société, ils demandent la réalisation de l'idéal évangélique, idéal que, nous chrétiens, nous prêchons depuis dix-neuf siècles. Oui, Messieurs, si je m'en rapporte aux paroles, aux écrits des partisans de la Révolution, je suis obligé de déclarer qu'au point de vue social l'idéal qu'ils poursuivent est le nôtre. Mais, fatale inconséquence! ils veulent les fruits du Christianisme sans accepter l'arbre qui les porte : ils veulent la paix, l'ordre, la liberté, le progrès, en dehors de Jésus-Christ, de l'Évangile et de l'Église ; et Jésus-Christ, l'Évangile et l'Église sont seuls capables de les donner au monde : c'est ici qu'éclate le néant de leur dessein et la force du Christianisme.

Ils veulent la religion de la Raison pure : mais la religion de la Raison pure existe depuis dix-neuf siècles ; elle existe depuis que le Christ, assis sur la margelle du puits de Jacob, la révéla à la Samaritaine.

En effet, la Raison pure nous dit que cet univers suppose une intelligence suprême qui l'ait créé et organisé ; et c'est ce que le Christianisme nous apprend quand il s'écrie : Notre Père qui êtes aux cieux !

La Raison pure nous dit que Dieu, créateur et organisateur de l'univers, est une substance infinie, une intelligence infinie, un amour infini, et c'est ce qu'enseigne le Christianisme sous les noms populaires de Père, de Fils et d'Esprit saint.

La Raison pure nous dit que Dieu, Esprit souverain, veut des adorateurs qui lui ressemblent, des adorateurs en esprit et en vérité, et c'est ce que proclame éloquemment l'Évangile.

La Raison pure nous dit que l'homme, trop faible quand il est isolé, a besoin, pour se développer dans la vertu, d'être incorporé à une vaste et permanente société du bien : Kant, le grand critique de la raison pure, l'a solennellement écrit ; et le Christianisme réalise cette théorie sublime, dans l'Église catholique.

La Raison pure nous dit que l'homme est un être mixte, auquel il faut des signes sensibles qui lui rappellent l'Invisible, et le Christianisme lui offre ses sept sacrements.

La Raison pure nous dit qu'il y a entre les mauvais instincts de l'homme et ses aspirations nobles une telle disproportion, qu'on est forcé, avec Pascal, d'y voir la trace d'une antique rupture d'équilibre : et c'est ce que nous apprend le Christianisme dans le dogme du péché originel.

En un mot, Messieurs, le Christianisme est l'expression même de la Raison pure[1], et nous cherchons ce qui est depuis longtemps au milieu de nous : *In propria venit, et sui eum non receperunt.* Vous demandez à la Révolution, à la justice sociale, à des théories nouvelles, ce que le Christianisme renferme et peut vous donner dès aujourd'hui. Pourquoi chercher si loin ce qui est si rapproché ? Pourquoi voir dans le Christianisme un ennemi, quand il est un ami ? Pourquoi s'obstiner à se passer de sa toute-puissante force morale, de ses vérités si hautes et si belles, quand il a en main le bien supérieur qui nous manque ?

D'où vient donc cette lutte entre vous et lui ? Ah ! les causes de nos erreurs seraient trop longues à dire ; je ne m'arrête qu'à deux : nos passions, cause interne, les calomnies et les outrages, cause externe. Oui, Messieurs, le Christianisme a un adversaire redoutable : c'est nous-mêmes. Quand le prêtre monte dans une chaire, pour parler aux hommes qui l'attendent, il sent qu'il va livrer bataille. Il ne parlera, en effet, que de défauts à vaincre,

1. Il est bien entendu que nous ne voulons pas dire que la *raison pure* de l'homme eût suffi à découvrir les dogmes chrétiens : nous disons seulement que ces dogmes révélés trouvent dans la raison pure, impartialement consultée, (chose rare !) une admirable et pleine confirmation.

que de sacrifices à accepter, que de vertus à conquérir ; il aura devant lui l'armée frémissante des passions humaines, l'orgueil, l'avarice, la colère, la noire jalousie, la dévorante luxure, et il tremble à la pensée de la lutte que sa parole va ouvrir. Il tremble, parce que ces passions ardentes, qu'il attaquera dans les autres, il les porte en lui-même ; il les sent frémir, il les entend crier, et il faut qu'il les ait enchaînées, toutes sanglantes, dans son cœur, avant d'exhorter ses frères à les vaincre à leur tour. Eh quoi? Messieurs, le prêtre a dû pour rester fidèle au Christianisme mettre sous le joug ses passions écrasées, et vous me demandez pourquoi le Christianisme a tant d'ennemis? Le Christianisme en aurait moins, s'il y avait moins d'orgueil et de licence sur la terre. Ne voyez-vous pas que l'orgueil est importuné d'entendre des lèvres sacerdotales, des lèvres humaines, après tout, lui parler au nom de la Divinité? Ne voyez-vous pas que la luxure, débridée et sauvage, couvre de sang et d'écume le mors que le Christianisme lui remet sans cesse dans la bouche? Voilà la première cause de nos haines contre la Religion. Cherchez bien dans la vie de ceux qui opposent la Révolution à l'Église, et vous trouverez l'orgueil qui ne veut pas se soumettre, et la luxure qui veut se rassasier ; faites venir Rousseau, Voltaire, et d'autres que je ne nomme pas, lisez leurs écrits, et étonnez-vous ensuite qu'ils n'aiment pas l'Église ! L'Église attaque leurs passions, et leurs passions courroucées résistent.

Premier motif. — Il en est un autre : ce sont les calomnies et les injures, qu'une Presse, sans scrupule, verse à flots sur les choses sacrées.

Dites-moi, Messieurs, si vous aviez rencontré, sur le chemin du Calvaire, la grande et innocente victime, qu'on y traînait il y a dix-neuf siècles, auriez-vous reconnu sous les traits de cet homme couvert de poussière, de crachats et de sang, le Messie attendu, le plus beau des enfants des hommes, le sublime Consolateur des affligés, le Père des pauvres, Celui dont les foules charmées suivaient les pas et les discours. Celui que vous adorez aujourd'hui, le Fils de David et le Fils de Dieu? Non, vous ne l'auriez pu reconnaître, car la malice humaine l'avait affreusement défiguré. Ses ennemis l'avait ravalé au rang des criminels, ils l'avaient traité comme un scélérat — *cum scelestis reputatus est*, — et à force d'outrages, ils lui en avaient donné les apparences.

Ainsi faites-vous, aujourd'hui, vous tous qui insultez l'Église, l'Église qui souvent vous a nourris de son pain et de son génie, dans ses maisons d'éducation et jusque dans le sanctuaire, l'Église dont vous dénaturez l'histoire, en confondant les principes et les faits, la doctrine et les hommes. l'Église à qui vous

attribuez les fautes mêmes de ses enfants. Vous remuez le sang de la Saint-Barthélemy, vous rappelez les violences des Dragonnades, vous évoquez l'Inquisition, comme si l'Église avait approuvé ces fureurs, et vous dites au peuple trompé : « voilà l'institution qui t'a perdu, traîne-la au dernier supplice, écrase-la sans pétié, car sa mort sera ta vie. » Ah ! malheureux !...

« Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font. » Pardonnez-leur !... ou plutôt Maître adorable, cela ne suffit pas, complétez votre triomphe, en touchant leur âme et en la ramenant à vous ! Peut-être, dans cet immense auditoire, y a-t-il des hommes de cœur qui sentent qu'il est injuste, qu'il est horrible, d'accuser l'Eglise des fautes de ses enfants, comme il serait horrible d'accuser la France des fautes de ceux qui ont souillé son histoire. Achevez en eux votre œuvre de lumière, ô Seigneur, pour qu'ils voient que le front auguste de votre Église rayonne de l'immortel éclat de la justice et de la charité.

On dit que quand vous montiez au Calvaire, défiguré et meurtri, une femme vint à vous, et essuya d'une main compatissante votre visage sacré. Envoyez-nous aussi une âme héroïque, portant dans ses mains le voile d'or de la vertu et du génie ! Quelle ose, à travers les outrages, s'approcher de votre Eglise et qu'elle essuie sur son front les souillures que les colères humaines y ont laissées. Quand ce front resplendissant brillera de sa beauté divine, les hommes cesseront de le haïr, et l'Eglise aux yeux des peuples convertis, apparaîtra de nouveau comme leur Bienfaitrice et leur Mère. C'est du moins mon espérance : puissé-je, Messieurs, vous la faire partager et contribuer avec vous à en avancer la réalisation !

SEPTIÈME CONFÉRENCE

LE CONCORDAT

MESSIEURS,

Nous constations, dans nos dernières conférences, que la démocratie française, au commencement du XIX° siècle, se trouvait, relativement aux choses religieuses, en présence d'une triple hypothèse. Elle pouvait ou bien inaugurer, parmi nous, la séparation de l'Église et de l'État, en s'appuyant sur les faits accomplis ; ou bien fonder une religion nouvelle qu'elle eût associée à ses destinées ; ou bien restaurer l'ancien culte, en

tenant compte des événements récents et des nécessités présentes. Nous avons vu que les deux premières hypothèses étaient irréalisables. Restait la troisième, le Concordat, que nous allons étudier, ce soir.

Le Concordat, c'est à dire le contrat solennel qui règle les rapports de l'Église et de la République française, fut signé le 15 juillet 1801 et promulgué le jour de Pâques, 18 avril 1802, jour mémorable, où le premier Consul se rendit à Notre-Dame, à la tête d'un cortège inaccoutumé. L'histoire de notre pays a compté peu d'années aussi célèbres que celle-là, à moins pourtant que ce ne soit les dix années qui suivirent et où la France apprit à répéter les noms fameux d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram et de Borodino, noms impérissables qui la charmeront toujours et qu'il faut aujourd'hui lui répéter dans son deuil, pour consoler son cœur et lui rendre l'espérance.

Et cependant, Messieurs, quand à quatre-vingts ans de distance on cherche ce qui a survécu de toutes les choses extraordinaires qui furent faites alors, on ne trouve que le Code civil et le Concordat; le Code civil qui règle les rapports des citoyens entre eux, le Concordat qui régit encore, à cette heure, les rapports de l'Église et de la République.

Dans un siècle de discussions passionnées, comme le nôtre, la durée est une marque de force pour les institutions qui ne succombent pas, sous les coups qu'elles reçoivent. Et la force d'une institution, chez un peuple mobile comme le peuple français, vient à son tour de la nécessité qui l'impose. Comptez les gouvernements, les constitutions politiques, les chartes, les ministères, qui se sont succédés, en France, depuis le Concordat! L'étonnant capitaine qui mit son nom à côté de celui de Pie VII, dans ce grand traité de paix civile et religieuse, est tombé deux fois sur de sanglants champs de bataille, où ni son génie militaire ni notre héroïsme ne purent le sauver. Les Bourbons qui lui succédèrent sur le trône lui ont succédé dans l'exil, et la branche cadette n'a pu fleurir sur le trône auguste, mais foudroyé, d'où la branche aînée avait disparu. Deux révolutions, destinées à fonder parmi nous la liberté politique, n'aboutirent qu'à restaurer la dictature impériale, et les dates historiques de 1830 et de 1848 en rappellent une autre, celle de 1870, marquée, comme celles de 1814 et de 1815, des affreux stigmates de l'invasion. Que de changements inattendus! Que d'événements tragiques! Que de coups de tonnerre! Et cependant, le Concordat est toujours debout. Six constitutions ont péri, quatre grands gouvernements ont croulé, et le Concordat est demeuré, comme une colonne, au milieu des ruines universelles.

Considérons donc cette grande œuvre. Voyons:

1° Ce que le Concordat est en lui-même ;

2° Ce qu'il faut penser des articles organiques que le premier Consul y a joints ;

3° Quels auront été les avantages du Concordat pour la société civile et la société religieuse, à supposer que les menaces de déchirer ce contrat solennel se réalisent bientôt, et que la séparation de l'Église et de l'État vienne mettre le comble aux divisions qui perdent notre pays.

I. Qu'est-ce que le Concordat en lui-même ?

Le grand orateur romain dit qu'il faut, dans toute discussion, s'élever d'abord aux notions universelles du sujet pour redescendre ensuite aux applications particulières. Avant de parler du Concordat de 1801, sachez donc ce que c'est qu'un Concordat, en général.

Un Concordat est une convention entre le Pape, considéré comme chef de l'Église catholique, et le gouvernement d'une nation, sur des objets relatifs à la police extérieure du culte. Un Concordat pourrait encore se définir, sinon philosophiquement du moins populairement, un contrat où la société civile et la société religieuse se font de mutuelles concessions, en vue de la paix et du bien des peuples.

Mais l'Église peut-elle faire des concessions ? N'avez-vous pas lu cent fois, dans vos journaux, que l'Église n'avait, pour toute réponse, aux concessions qu'on lui demande, que son implacable *non possumus ?* Messieurs, vos journaux vous égarent, quand ils s'expriment d'un ton aussi tranchant : la vérité est qu'il y a des concessions que l'Église peut faire et d'autres qu'elle ne saurait se permettre.

Il en est de l'Église, comme d'un homme sensé : il y a des concessions qu'un homme sensé peut faire et d'autres qu'il refusera toujours. Un chimiste peut-il vous faire des concessions, sur les lois qui régissent les diverses combinaisons des éléments ? Un physicien peut-il vous faire des concessions sur les lois de l'hydrostatique, de la réfraction de la lumière ou des mouvements de l'électricité ? Un mathématicien peut-il, pour vous être agréable, concéder que cinq et cinq font neuf ? Pourquoi le chimiste, le physicien, le géomètre, ne peuvent-ils vous faire des concessions, sur les lois qui règlent les objets de leur science ? parce que ces lois reposent sur la nature des choses, et que la nature des choses est hors de nos atteintes. La sagesse, en pareil cas, consiste à voir ce qui est et à s'y soumettre. Ainsi en est-il pour un historien : demandez-lui de faire mourir Auguste avant Jules-César, ou d'inscrire en l'année 1230 la bataille de Bouvines, il vous répondra qu'il ne le peut,

parce que tout le monde sait qu'Auguste a succédé à César et que la bataille de Bouvines a été livrée en 1214. Mais, demandez à un historien de changer le style de son livre ou la distribution de sa matière ; demandez à un chimiste, à un physicien, à un géomètre, de changer l'heure habituelle de leurs cours ou les vases et les tableaux dont ils se servent pour démontrer ce qu'ils enseignent, ils le pourront, s'ils le veulent. Dès l'instant où vous respectez la nature intime des choses, on vous fera des concessions sur les procédés.

J'ai multiplié, à dessein, ces exemples populaires, parce qu'ils éclairent vivement le sujet que nous traitons. Il y a des concessions que l'Église ne pourrait faire, sans se déshonorer elle-même et périr. L'Église ne peut rien concéder en matière de dogme et de morale : elle ne peut enlever un seul article du Symbole ni un seul précepte du Décalogue. Lui demander des concessions, sur ces deux points, c'est se heurter à l'impossible, car sa doctrine n'est pas la sienne, c'est celle de Jésus-Christ. L'Église n'a pu ni excuser Luther supprimant le dogme de l'autorité enseignante, ni Henri VIII réclamant le divorce, ni Calvin éliminant quelques-uns de nos sacrements. Pourquoi? Parce que c'est Jésus-Christ, son divin fondateur, qui a établi une autorité religieuse, parce que c'est Jésus-Christ qui a solennellement aboli le divorce et institué les sacrements. Or, ce que Jésus-Christ a dit, ce que Jésus-Christ a enseigné et a fait, l'Église a pour exclusive mission de le conserver, de le propager et de le défendre. Il est donc inutile de lui demander, sur ce point, des concessions. L'Église a préféré voir s'éloigner d'elle des royaumes entiers, plutôt que de mutiler son enseignement dogmatique et moral : le dogme et la morale sont, en effet, choses divines, et dès lors immuables comme la nature et la volonté de Dieu.

Mais à côté du dogme et de la morale, il y a la discipline, et sur ce point l'Église est libre de ses mouvements, quand l'intérêt et le salut des âmes l'exigent.

Qu'est-ce donc que la discipline ? C'est l'ensemble des lois de pure application, c'est l'ensemble des réglements administratifs et pratiques qui ont pour objet l'exercice public du culte, l'institution des fêtes, l'ordre des cérémonies, les ressources habituelles des paroisses et le recrutement normal du clergé.

C'est sur la discipline que portent les concordats, c'est sur elle seule qu'ils peuvent porter. L'Eglise est libre de modifier sa police intérieure et extérieure, elle ne l'est pas de modifier son dogme et sa morale.

La lumière de ces notions générales, sur la nature des concordats, va rejaillir sur le concordat de 1801, en particulier. Ce

concordat comprend deux choses : 1° l'abolition solennelle et authentique d'une discipline ancienne. — *perpetuo extinguimus* — 2° la consécration d'une discipline nouvelle.

De quoi s'agissait-il? il s'agissait, vous vous le rappelez, de régler les affaires religieuses, profondément troublées, et de rendre ainsi la paix aux consciences[1]. Mais le règlement nouveau des affaires religieuses demandait d'immenses sacrifices, car la majorité du peuple français, émancipée par la Révolution, entendait ne pas revenir sur certaines décisions de l'Assemblée constituante, et en particulier sur la vente des biens du clergé. L'opinion publique, sur ce point, était unanime. Le clergé lui-même n'avait plus guère d'illusion à cet égard.

On sentait le besoin de négocier. Mais il y avait plusieurs conditions à remplir, pour mener à bon terme cette grande et difficile entreprise. La première, c'était de s'adresser directement au pape et d'éviter ainsi les procédés dédaigneux de l'Assemblée constituante ; la seconde, c'était de prendre pour base de la réorganisation du clergé, l'abolition définitive des propriétés ecclésiastiques et la nouvelle distribution du territoire en 86 départements.

Tout ce qu'il y avait, dans l'Église et dans l'État, d'esprits éclairés et sages, comprenait ainsi la réorganisation du culte, et ce que des historiens ou des publicistes ont émis, depuis lors, de divergent sur ce sujet, tombe de soi devant l'étude impartiale et approfondie de la France, en l'année 1800.

Le débat allait donc s'ouvrir entre deux sociétés. L'une, la société religieuse, dix-huit fois séculaire, appuyée sur d'augustes traditions, mais prudente, magnanime, accoutumée aux changements disciplinaires ; l'autre, la société civile, jeune, ardente, à peine sortie d'une Révolution, qui l'avait enivrée et qui ne lui avait assuré l'empire qu'en détruisant tout un monde[2]. Jamais plus grand spectacle ne fut donné à l'histoire.

1. « On calomnie ces saints prêtres, on leur enlève leurs plus beaux titres à la vénération publique, on méconnaît surtout étrangement les faits lorsque, en puisant des phrases toutes faites dans les harangues officielles du temps, on se met à répéter aujourd'hui, suivant la formule consacrée, qu'en signant le Concordat, Bonaparte releva d'un mot les autels abattus. Les autels étaient déjà relevés, une statistique administrative de cette époque et les recueils religieux qui paraissaient alors, constatent que le culte était, avant la publication du Concordat, rétabli dans plus de quarante mille communes. » (D'Haussonville, *L'Église romaine et le premier Empire*, tome premier, chapitre VII). L'observation, d'ailleurs très juste de M. d'Haussonville, n'empêche pas qu'avant le Concordat les quarantes mille communes où le culte était rétabli, *de fait*, ne fussent dans une grande anxiété et un trouble véritable, soit à cause du Schisme, soit à cause des conditions toutes nouvelles et toutes précaires où se trouvait l'Église de France. Le Concordat mit heureusement fin à cette situation inquiétante : on ne le peut nier, sans parti pris.

2. « Lorsque la guerre de la Révolution éclata, les rois ne la comprirent point ; ils virent une révolte où ils auraient dû voir le changement des nations, *la fin et le commencement d'un monde* : ils se flattèrent qu'il ne s'agissait pour eux que d'agrandir

Ces deux sociétés éprouvaient le besoin de traiter ensemble, car la direction des esprits et le cours des événements les y forçaient. Mais chacune d'elles désirait le faire, en sauvegardant ses droits et en se ménageant les chances, toujours problématiques, de l'avenir. Une pareille négociation supposait deux hommes nouveaux, étrangers aux événements tragiques qui venaient de bouleverser si profondément l'Église et la France, deux hommes nouveaux, représentant dans toute la plénitude de leur autorité les deux sociétés civile et religieuse, et animés d'un égal désir d'assurer avec jalousie les intérêts réciproques de leur cause.

C'est alors, Messieurs, que la Providence amena sur la scène du monde les deux esprits les plus divers, et cependant les plus aptes à cette négociation capitale. L'un, général en chef, à vingt-sept ans, d'une armée qui s'était couverte de gloire sous ses ordres, avait enlevé en un mois cent étendards, gagné vingt batailles et conquis l'Italie au galop de son cheval. L'Égypte l'avait vu quelque temps après réveiller, au pied des Pyramides, la mémoire des Pharaons, briser les escadrons mahométans et menacer au cœur la puissance coloniale des Anglais. Hardi, bouillant, opiniâtre, capable des extrêmes folies et des prudences extrêmes, ce jeune et extraordinaire capitaine, qui venait encore de traverser les Alpes et d'écraser l'Autriche à Marengo, résumait en lui la Révolution, moins le désordre. La société civile, éblouie de sa gloire, ne pouvait choisir en face de l'Église un représentant plus âpre et plus jaloux des droits de l'État. Le Premier Consul n'était ni un croyant pieux ni un théologien, ni un matérialiste. C'était un soldat de génie, élevé dans l'incrédulité générale et les préjugés irréligieux de son temps.

Il ne faut demander aux hommes que ce qu'ils peuvent : vouloir que Napoléon ait compris le Catholicisme comme Pie VII le comprenait, et lui reprocher les discussions plus ou moins machiavéliques auxquelles il se livra, c'est ne tenir compte ni de l'éducation, ni de la vie militaire du Premier Consul, ni du rôle politique qu'avant tout il jouait dans cette importante affaire [1].

leurs États de quelques provinces arrachées à la France; ils croyaient à l'ancienne tactique militaire, aux anciens traités diplomatiques, aux négociations des cabinets, et des conscrits allaient chasser les grenadiers de Frédéric, des monarques allaient venir solliciter la paix dans les antichambres de quelques démagogues obscurs, et la terrible opinion révolutionnaire allait dénouer sur les échafauds les intrigues de la vieille Europe. Cette vieille Europe pensait ne combattre que la France; elle ne s'apercevait pas qu'un siècle nouveau marchait sur elle » (Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, tome III. De Bonaparte).

1. Il est assez étrange d'entendre aujourd'hui M. Paul Bert, et avec lui un certain nombre de républicains, reprocher à Bonaparte d'avoir agi *par politique*, en traitant avec l'Église : on dirait vraiment que ce n'est pas la politique, mais une politique fausse et anti-nationale, cette fois, qui les pousse eux-mêmes à nous tracasser. Comme les pharisiens, dont parle l'Évangile, ces Messieurs voient clairement la paille qui est dans l'œil du voisin, mais ne sentent pas la poutre qui crève le leur.

Napoléon savait que l'homme a besoin d'un culte, il croyait que pour la France ce culte ne pouvait être que le Catholicisme, et lui-même cédant aux souvenirs de son enfance se sentait enclin à favoriser, parmi nous, la religion de Clovis et de Charlemagne. Mais en préparant le retour de cette religion, il n'oubliait pas qu'il était le chef tout-puissant d'une démocratie jalouse, dont le Clergé passait, à tort ou à raison, pour l'ennemi déclaré, et en diplomate sagace il prenait ses mesures pour que la restauration du Catholicisme ne pût devenir, chez nous, la restauration de l'Ancien Régime.

En face de ce foudroyant génie de la guerre, voici le génie de la paix.

Pie VII occupe à Rome le trône pontifical, et Pie VII a dès longtemps compris, (comme le prouve sa conduite épiscopale à Imola), que le nouvel ordre de choses, inauguré avec le dix-neuvième siècle, réclame d'immenses sacrifices. Il est disposé à les faire, pour sauver l'Église, et ramener la foi dans ce beau pays de France où les cathédrales pleurent encore leurs évêques exilés. Pie VII est, avant tout, un saint. Il n'a d'autre ambition que celle de l'apostolat. Les âmes sont l'objet sacré de son amour. Ce sont elles qu'il cherche, à travers les révolutions, dont le fracas l'émeut, sans le troubler. Doué de l'énergie de Grégoire VII et de Boniface VIII, (il le montrera un jour), il a vu que la Démocratie est la reine de l'avenir, et le *duc in altum, gagne la haute mer*, de Jésus-Christ, a retenti à son oreille. Il obéit, et malgré les partisans opiniâtres du passé, qui s'imaginent toujours qu'on viole les principes quand on les sauve, il entre en relation avec cette Démocratie française, contre laquelle plus d'un faux sage d'alors eût souhaité le voir se raidir.

Jugez, Messieurs, de l'intelligence de Pie VII, jugez de son apostolique amour des âmes, par l'étendue des sacrifices qu'il accepte courageusement.

On lui demande la démission des 135 évêques, qui étaient titulaires des évêchés français, en 1789; il accepte.

On lui demande d'établir 86 évêchés, distribués à raison d'un seul par département; il accepte.

On lui demande de renoncer solennellement aux biens territoriaux du Clergé, qu'un décret de la Constituante a mis « à la disposition de l'Etat : » il accepte.

On lui demande de ratifier l'indemnité annuelle que le budget de l'Etat allouera désormais aux évêques et aux curés : il accepte.

On lui demande d'ordonner aux évêques et aux curés de prêter serment à la République, et de prier pour les consuls, bien que les frères de Lous XVI, (qui seront plus tard Louis XVIII et Charles X), vivent encore : il accepte.

On lui demande, enfin, de consacrer, par avance, les règlements de police que le gouvernement rédigera et appliquera au culte catholique : il accepte, ne se doutant pas, cette fois, dans son exquise loyauté, qu'on dépassera le but, et que sous prétexte de règlements de police l'Etat violera le *dogme* et marchera sur quelques-uns des droits essentiels de l'Eglise.

Dites-moi, Messieurs, l'Église et son chef pouvaient-ils témoigner d'une plus grande abnégation et d'un plus vif désir de réconcilier la société moderne avec les principes chrétiens? Pie VII pouvait-il donner au monde un plus bel exemple de cette sagesse et de cet esprit de concorde qui seront, jusqu'à la fin des temps, la note caractérisque de la politique de l'Église?

Voici dans quel touchant langage il s'exprime lui-même, au commencement de la Bulle concordataire : « Celui qui a été constitué ici-bas, pour remplir la mission de Notre-seigneur Jésus-Christ et pour gouverner l'Eglise de Dieu, doit saisir toutes les circonstances et s'en servir avec toute l'opportunité possible, dans le but de ramener les fidèles au sein de l'Église et d'éviter de redoutables périls : il doit craindre, en effet, que l'occasion, venant à disparaître, tout espoir soit désormais perdu d'obtenir les avantages qui peuvent servir la religion catholique[1]. » Tout ce qui ne se rattache pas directement aux intérêts de la Religion est de nul prix aux yeux du Pape. Ne lui parlez pas de dynastie royale à restaurer; il ne voit que les autels en deuil, et c'est aux autels qu'il pense lorsqu'il traite avec la Démocratie française et avec le Premier Consul, chef militaire de cette démocratie. Là est la grandeur du Concordat : il relie l'ancien monde au nouveau, la France du présent à celle de l'avenir.

Mais si grand, si beau, que soit le Concordat, c'est une œuvre humaine; et il en a les défauts. En est-il moins digne d'admiration? Où sont donc les rêveurs, qui croient qu'on réalisera ici-bas l'idéal? L'idéal n'est pas de ce monde. Notre gloire est de le chercher, sans espoir de l'atteindre, si ce n'est dans un séjour meilleur, là-bas, au delà du tombeau. Le Concordat a des taches, il a des imperfections, mais ces taches, nous devons le dire, viennent de la société civile et non de la société religieuse. Vous devinez, Messieurs, que je fais allusion aux articles organiques, à ces articles fameux, dont on parle tant aujourd'hui, dont on voudrait faire une chape de plomb pour

1. « Qui Christi Domini vices in terris gerere, atque Ecclesiam Dei regere constitutus est, omnes occasiones arripere omnique opportunitate, quæ ei offeratur, uti debet qua possit, et fideles ad Ecclesiæ sinum adducere et omnia quæcumque timentur pericula evitare ne, occasione amissa, spes amittatur etiam ea bona amplius asseuendi quibus religio catholica juvari possit. » (Bulle du Concordat).

la liberté de l'Église, et dont je vais vous entretenir, sans plus tarder, avec autant d'impartialité que d'énergie.

II. — L'Église, Messieurs, n'a jamais contesté à la société civile le droit d'étendre sa police jusqu'aux manifestations extérieures du culte ; elle n'a jamais refusé d'entrer en pourparlers avec les gouvernements, sur ce point délicat.

Pie VII reconnaît, au Premier Consul, dans le premier article du Concordat, le droit de faire des règlements qui auront le culte pour objet, et Pie VII reconnaît à l'Etat ce droit, parce qu'il n'entame en rien les droits de l'Eglise. On avait discuté, cependant, parce qu'on craignait que, sous prétexte de règlements de police, le premier Consul n'ébréchât le dogme et la morale, et n'introduisît des articles vexatoires. Hélas ! c'est ce qui eut lieu. Les articles *organiques* ne se contentèrent pas d'*organiser* les fabriques paroissiales, les rapports des curés avec les autorités civiles, l'ordre extérieur des cérémonies du culte, ils allèrent plus loin ; ils attribuèrent à l'Etat une surveillance abusive sur les bulles des souverains Pontifes, et prétendirent assujetir les évêques aux préfets, jusque dans le nombre des sujets destinés au sacerdoce.

Cet abus de pouvoir, que je vais vous faire toucher du doigt, dans un instant, et qui ne cessera d'exister que quand on aura abrogé sept ou huit des 77 articles organiques en question, venait de trois causes que je tiens à mettre en relief, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, c'est à dire au passé ce qui est au passé, au présent ce qui est au présent.

Quelques partisans de la monarchie, frappés des excès de pouvoirs, auxquels s'abandonne, çà et là, contre le Clergé le gouvernement de la République, affectent de proclamer qu'avec la royauté cela n'existerait pas. Ils blâment les *articles organiques*, comme s'ils étaient l'œuvre exclusive de la Démocratie jalouse. Il nous en coûte de les démentir, mais l'histoire nous apprend que les articles organiques ont des racines séculaires et qui plongent profondément dans le passé monarchique de la France.

Depuis Philippe le Bel jusqu'à Louis XIV et ses successeurs, la monarchie n'a pas dédaigné de tenir le Clergé en tutelle : les exemples sont nombreux. Je ne rappelerai que les paroles de Bossuet au cardinal de Noailles, pour protester contre les mesures administratives du chancelier de Pontchartrain : « il est bien extraordinaire que, pour exercer nos fonctions, il nous faille prendre l'attache de Monsieur le chancelier et *achever de mettre l'Église sous le joug. Pour moi j'y mettrais la tête.* Je ne relâcherai rien de ce côté-là, ni je ne déshonorerai mon ministère [1]. »

1. *Vie de Bossuet*, par le cardinal de Beausset, livre XII, ch. XXIV.

Louis XIV, en cette circonstance, donna raison à Bossuet contre le Chancelier, mais « les servitudes à l'égard du roi » flétries par Fénélon, n'en existaient pas moins. On oublie trop aujourd'hui, dans le camp royaliste, dont l'ultramontanisme est d'assez fraîche date, et les quatre articles de 1682, imposés au Clergé, et les bulles pontificales soumises à l'estampille du Ministère, et les prêtres emprisonnés au nombre de plus de 80, pendant la déplorable querelle de la Régale, et les sièges épiscopaux demeurés vacants, alors, au nombre de plus de 40. On oublie trop les vexations des Parlements, qui poussèrent l'inconvenance jusqu'à refuser la bulle de canonisation de Vincent de Paul et obligèrent le grand archevêque de Paris, M. de Beaumont, à s'exiler. On oublie trop, enfin, que *le dispositif des articles organiques de 1801 est en majeure partie emprunté aux anciens règlements ecclésiastiques de la monarchie française.* Le Premier Consul ne voulait pas être plus désarmé que les rois, auxquels il avait la prétention de succéder. Cela, sans doute, ne le justifie pas, mais cela fait mieux comprendre sa conduite et ramène à leur juste valeur les déclamations par trop bruyantes de quelques écrivains royalistes [1].

Second motif : on se défiait de l'action politique du Clergé, autant sinon plus encore qu'on s'en défie aujourd'hui. Le Concordat, qui répondait à l'attente de l'opinion publique et aux désirs des masses, trouvait dans l'entourage immédiat du Premier Consul une opposition acharnée. Il n'était pas rare d'entendre quelques généraux de cette époque, tels que Lannes et Augereau, murmurer dans les corridors des Tuileries : « Qui nous eût dit que Bonaparte fut si tôt devenu un *capucin !* » La moquerie est puissante au pays de Voltaire, et bien que le Premier Consul fut un capucin d'un genre tout nouveau, cependant il n'était pas insensible à ces railleries qui lui arrivaient, çà et là, comme des éclats de boulet. Et pour mieux montrer qu'il n'entendait pas, par le Concordat, s'abandonner à la conduite du Clergé, ni laisser trop longtemps son froc de capucin cacher ses épaulettes de soldat, il faisait rédiger, par ses légistes obéissants, les articles organiques.

Joignez à ces motifs, déjà suffisants, le caractère despotique du Premier Consul, toujours jaloux de son autorité et désireux de dire : *mes évêques*, comme il disait : *mes préfets*, et vous aurez, Messieurs, l'explication de cette législation inattendue, malheureuse, injuste, qui subrepticement ajoutée au texte du Concordat, est devenue l'objet des réclamations du pape Pie VII et des querelles qui, depuis lors, ont trop souvent troublé les rapports de l'Eglise et de l'Etat.

1. Ces écrivains royalistes devraient bien nous expliquer pourquoi Louis XVIII et Charles X n'abrogèrent pas solennellement ces articles funestes.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Les articles organiques sont au nombre de soixante-dix-sept. Or, parmi eux, sept ou huit sont en contradiction flagrante avec le dogme ou la morale de l'Eglise. Examinons-les.

Article 1er. « *Aucune bulle, bref, rescrit, décret, mandat, provisions, signature servant de provision, ni autre expédition concernant la cour de Rome, ne pourront être reçus, publiés, imprimés, ni autrement mis à exécution, sans l'autorisation du gouvernement.* »

Jésus-Christ a dit à ses apôtres : « allez et enseignez toutes les nations », et voici que le premier de nos articles organiques attribue au gouvernement le droit d'arrêter les bulles des souverains pontifes. Nous avons pourtant démontré qu'en matière de dogme et de morale, la société civile n'est pas compétente. Si elle peut, à son gré, empêcher le chef de l'Église de se faire entendre des fidèles, nous lui demandons d'où lui vient cette autorité? Voyez vous-mêmes, Messieurs, jusqu'où cette autorité la conduit fatalement. Nous en avons, à cette heure, un grand exemple.

On a publié, dans ces derniers temps, des manuels d'instruction civique, destinés à nos écoles primaires. Ces manuels attaquent ouvertement la doctrine chrétienne de l'intervention divine, ici-bas, la doctrine des miracles, et représentent le clergé comme ayant été, avant 1789, la ruine et l'opprobre de la France [1]. Rome a condamné ces manuels; c'était son devoir. Nos évêques ont multiplié l'écho de cette condamnation légitime. Que se passe-t-il? L'État, armé des articles organiques, qui défendent de publier des bulles sans autorisation préalable du gouvernement, sévit contre des évêques et des prêtres, les signale à l'animosité des ennemis de la religion, toujours prompts à déclarer que nous cherchons le renversement de la République, quand nous justifions nos dogmes, et pousse la sévérité jusqu'à supprimer une partie de leur traitement budgétaire. Eh quoi! Messieurs, simple journaliste, j'aurai le droit de critiquer tout haut ces *manuels* d'instruction civique, et prêtre ou évêque, je ne puis sans danger réfuter dans un discours ou dans un mandement, des doctrines absolument opposées aux principes chrétiens [2], ou des allégations historiques très incomplètes, très partiales, et dès lors très fausses?

1. « Quand les gens du roi avaient tout pris, arrivaient ceux du Seigneur et *de l'Abbé*. Alors, jugez de la désolation... Le pauvre peuple seul payait pour la terre; les nobles et le *clergé* rien du tout. » (*L'instruction civique*, 7e leçon). Paul Bert en a menti: chaque année le Clergé votait lui-même ses impôts qui s'élevaient, dans les derniers temps, à plusieurs millions.

2. M. Paul Bert que nous trouvons toujours au premier rang des ennemis acharnés du clergé français et de la religion, écrivait dans la préface des premières éditions de son livre: *L'instruction civique à l'école*: « Les sciences imprègnent profondément l'esprit des idées de règle, de loi, d'évolution, destructives des idées de caprice, *de miracle*,

En effet, c'est se montrer incomplet et partial que de raconter les abus sans dire un mot des bienfaits. C'est violer toutes les lois de l'équité que de dépeindre les inconvénients de l'ancien régime, sans parler des services rendus. C'est surtout faire œuvre de haine, et dès lors de politique funeste, que d'introduire dans nos écoles un livre où les enfants apprendront à détester tout homme qui portera une soutane ou un titre nobiliaire. Nos évêques avaient mille motifs de dénoncer à l'opinion publique ces manuels dangereux. Le gouvernement de la République s'en offense, et s'y oppose. Voilà pourtant où le premier article organique nous conduit. Le gouvernement prend sous sa tutelle des livres hostiles à la religion, au clergé, et il impose aux évêques et aux prêtres un silence qu'on ne pourra noblement violer, sans être puni : l'autorité même du Pape devra s'incliner devant les articles organiques, et le Pape non seulement ne les a pas signés, mais ne les a pas connus. Est-ce là cette indépendance, dont l'Église a besoin, et qu'elle revendique, au nom de Jésus-Christ, dans tout ce qui regarde le dogme et la morale ?

Article 3. « *Les décrets des synodes étrangers, même des conciles généraux, ne pourront être publiés en France, avant que le gouvernement en ait examiné la forme, leur conformité avec les lois, droits et franchises de la République française, et tout ce qui dans leur publication pourrait altérer ou intéresser la tranquillité publique.* »

de révolution... Lorsque l'enfant aura appris, dans l'étude des sciences d'observation et d'expérimentation, le culte de la loi ; lorsqu'il saura, de source certaine, que tout effet a une cause antécédente, n'ayez plus peur que ce caprice chassé de la nature, cet enfant devenu homme et citoyen, l'admette dans la société. Non; quand il ne croira plus aux miracles, il n'attendra plus rien du coup d'État, venant du pouvoir ou venant de la rue. Et en effet, *qu'est-ce que le miracle, sinon un coup d'État dans la nature ?* Qu'est-ce qu'un coup d'État, sinon un *miracle* dans la société ? Les idées sont corrélatives : *venues à la suite d'un enseignement anti-scientifique, elles disparaîtront ensemble devant un enseignement scientifique.* »

C'est pour avoir blâmé cette doctrine anti-philosophique et impie que plusieurs de nos évêques ont été traduits devant le Conseil d'État et condamnés. Le Gouvernement a commis deux fautes : 1° Il a pris sous sa tutelle des livres classiques, d'une très problématique valeur, et que chacun a le droit d'apprécier comme il l'entend ; 2° Il a frappé des évêques qui, en défendant qu'on enseignât aux enfants que le miracle est impossible, remplissaient le plus élémentaire de leurs devoirs qui est de maintenir, dans le monde, la notion vraie de la Divinité. Qu'est-ce qu'un Dieu qui ne serait ni tout-puissant, ni libre, et qui ne pourrait pas intervenir dans sa création ? Le gouvernement s'est oublié à ce point, de punir des évêques et des prêtres qui ont dit, en dépit de M. Paul Bert, que Dieu pouvait faire des miracles : miracles qui, d'ailleurs, n'ont aucun rapport avec les coups d'État politiques. que l'auteur affecte de confondre avec eux.

Nous devons à la justice d'informer nos lecteurs que M. Paul Bert a fait disparaître, dans la onzième édition de son manuel, le paragraphe que nos évêques ont condamné. Voici comment l'auteur s'exprime cette fois : « L'habitude de n'être satisfait que par les preuves expérimentales que donnent les sciences physiques, rend tout aussi exigeant pour les théories économiques, politiques et sociales, que pour celles du monde physique. » La phrase est assez mal rédigée, mais l'erreur philosophique et l'impiété ont disparu.

D'où il suit, Messieurs, qu'à l'époque du concile du Vatican, en 1869-70, il aurait fallu que le gouvernement ratifiât les bulles où sont condamnées les erreurs du positivisme et du matérialisme, et où le dogme de l'infaillibilité pontificale est proclamé, avant que ces bulles ne fussent publiées en France et ne s'imposâssent à l'obéissance des fidèles. Ce qui revient à dire que ce n'est plus l'Église qui est juge de la foi religieuse, mais l'État. Peut-on admettre un pareil renversement de l'ordre et de la nature des choses ?

Article 24°. « *Ceux qui seront choisis pour l'enseignement, dans les séminaires, souscriront la déclaration faite par le clergé en* 1682. » Depuis le concile du Vatican, cet article ne pourrait être appliqué, sans obliger nos théologiens à enseigner une hérésie : conçoit-on une telle violation de la liberté de conscience et de l'autorité suprême de l'Église ? Que l'on enseigne ou que l'on n'enseigne pas la déclaration de 1682, qu'est-ce que cela peut faire à la République ? Elle n'a d'autre droit que d'exiger qu'on la respecte : c'est ce que le clergé français ne manquera jamais de pratiquer. Son Concordat en est la preuve. Mais si la République a le droit d'être respectée, elle a le devoir de respecter l'Église ; les articles organiques devraient bien s'en souvenir.

Article 26°. « *Les évêques ne pourront ordonner aucun ecclésiastique, s'il ne justifie d'une propriété produisant au moins un revenu annuel de trois cents francs.* » Un revenu annuel de 300 francs de rente suppose une propriété de 6000 francs : à ce compte, ni Jésus-Christ ni les apôtres n'auraient pu exercer les fonctions sacrées, et il n'est pas d'enfant du peuple qui ne dût être éloigné du service des autels. Cette simple observation est plus que suffisante pour montrer combien cet article vingt-sixième est abusif et contraire à l'esprit de l'Évangile... et de la Démocratie.

Article 52°. « *Les curés ne se permettront, dans leurs instructions, aucune inculpation directe ou indirecte, soit contre les personnes, soit contre les autres cultes autorisés dans l'État.* »

Voici, Messieurs, un règlement qui a toutes les apparences, et qui a eu parfois toutes les cruautés d'un piège. Nul ne contestera qu'un prêtre, parlant en public et dans l'exercice de ses fonctions saintes, ne doive toujours se montrer aussi charitable que respectueux. Il ne lui est permis, sous aucun prétexte, d'attaquer violemment les personnes, encore moins de confondre la Politique et la Religion, et de vouloir donner des leçons au Maire de sa commune. Mais la charité, le respect, peuvent-ils s'étendre jusqu'aux doctrines contraires à l'Évangile ?

L'article cinquante deuxième a-t-il prévu que là où il y a des protestants, des libres-penseurs, des matérialistes, — (et où ces derniers ne sont-ils pas aujourd'hui ?) — il sera toujours difficile

au prêtre d'attaquer, comme il le doit, le protestantisme, la libre-pensée, le matérialisme, sans paraître attaquer ceux qui les professent? Il suffira d'un auditeur inintelligent ou haineux, pour dénoncer son curé et attirer sur sa tête toutes les foudres du Gouvernement. L'application de l'article 62e serait la mort de toute controverse, et par conséquent la liberté accordée à l'erreur contre la vérité. L'Église ne saurait se soumettre à une pareille humiliation.

C'est pourquoi, dès qu'eurent été publiés les articles organiques, qui ne répondaient que trop aux préjugés et aux défiances de l'opinion publique contre le clergé, Pie VII protesta par la bouche de son cardinal-légat, Caprara, dans une lettre que celui-ci adressa à M. de Talleyrand, le 18 août 1803. Et Napoléon, le 23 février 1810, fit droit à quelques-unes des observations du Saint-Siège. Depuis ce temps, ni Louis XVIII, ni Charles X, ni Louis-Philippe, ni Napoléon III, n'ont osé abolir ceux des articles organiques, que je viens de signaler à votre attention, et qui sont évidemment vexatoires. La protestation de Pie VII subsiste donc et a gardé toute sa valeur.

Mais du moins, jusqu'à ce jour, à part quelques rares circonstances où les rapports de l'Église et de l'État se sont trouvés momentanément plus tendus, on ne faisait de ces articles vexatoires qu'une application bénigne.

Tout semble changé, aujourd'hui.

Le Concordat, aux yeux de quelques politiques jaloux, n'a de valeur que par les articles organiques dont nous venons de vous montrer l'illégitimité, mais qui revêtent à leurs yeux un grand caractère, parce qu'ils leur permettent d'inquiéter savamment l'Église, d'humilier le sacerdoce, et même d'enlever aux prêtres le pain du jour.

Messieurs, j'en appelle à votre bon sens et à votre équité.

L'Église et l'État ont-ils voulu se placer sous le joug l'un de l'autre, quand ils ont signé le Concordat? Non, ils ont voulu faire la paix. Relisez plutôt et la proclamation des consuls et les paroles de Pie VII. Mais pour faire la paix, il ne fallait pas que l'un des deux contractants cherchât à opprimer ou à tromper l'autre : il fallait que les droits réciproques de la société religieuse et de la société civile fussent également respectés.

Or, plus de quatre-vingts ans se sont écoulés depuis le Concordat, et voici que des publicistes républicains ont la prétention de nous apprendre à quoi se réduisait, selon eux, ce grand acte de pacification politico-religieuse, et poussent la témérité jusqu'à dire que la société civile est une *victime*, dont l'Église a successivement violé tous les droits.

Entendez-les, Messieurs.

Pie VII et Napoléon 1er, disent-ils, n'ont reconnu que cinq mille curés, rétribués par l'État. Les trente-cinq mille desservants, qui se groupent autour de ces cinq mille curés de canton, n'ont droit à aucune solde. Ils vivront des offrandes des fidèles. Mais, par faiblesse, les gouvernements successifs qui ont dirigé la France, (et celui de Napoléons 1er a donné l'exemple), ont étendu abusivement *les privilèges concordataires.* Il faut revenir au Concordat lui-même.

Le budget des cultes, en 1802, « n'avait été que de 1 million 250 mille francs, et il s'était élevé, en 1877, à 52 millions : il est encore aujourd'hui de 44 millions[1]. » On voit quelle faiblesse les gouvernements ont eue à l'égard de l'Église, et quelles concessions exorbitantes ils lui ont faites. « Sur un budget total de 44 millions, ces concessions représentent le chiffre énorme de 38 *millions*, en l'année 1884. »

On ne saurait tolérer plus longtemps un pareil abus de cette convention fameuse. L'Etat ne doit au clergé que la somme inscrite au budget de 1802, c'est à dire 1 million 250,000 francs, et rien de plus. Il ne doit pas davantage les immeubles des séminaires, les canonicats des cathédrales, les palais épiscopaux. Toutes ces immunités sont abusives. Il faut en finir, en revenant à la stricte application du Concordat. Et si par hasard le clergé s'y opposait, il prouverait de nouveau à la France de quel insigne mauvaise foi il a été en traitant avec la République.

Messieurs, tout ce plaidoyer contre les empiètements du clergé et la faiblesse des différents gouvernements, depuis 1801, tombe devant les faits et l'analyse du Concordat lui-même.

1° Le Concordat proclame que le Catholicisme est la religion « de la majorité des Français. » Ce point est d'une importance capitale, dans un pays où règne, comme chez nous, le suffrage universel. La religion catholique est celle « de la majorité des Français, » vous l'avouez vous-mêmes, et vous ne voulez attribuer aux quarante mille curés et desservants, dont le ministère est absolument indispensable pour que ce mot : « le Catholicisme est la religion de la majorité des Français » ne soit pas un vain

1. Rapport de M. Paul Bert sur le budget des cultes.

Ce rapport, d'une ignorance et d'une habileté également extraordinaires, n'avait pas paru quand nous avons prêché à Saint-Ambroise nos conférences sur les rapports de l'Église et de l'État. La réfutation que nous en faisons ici est donc *sous-introduite* ; nos lecteurs nous la pardonneront. Ils verront de nouveau à quels écueils se heurtent, à quelles interprétations fausses se précipitent les républicains intolérants qui, à l'exemple de M. Paul Bert, ont juré d'en finir avec la Religion d'un grand peuple. Je n'hésite pas à dire que, si le Concordat avait le sens que lui donne M. Paul Bert, il serait la démonstration solennelle de l'*imbécillité*, — vous entendez ce mot ? — du pape Pie VII et du Premier Consul : or, comme l'a dit Pascal « il y a des injures inacceptables. » Celle-ci nous paraît être du nombre. Nous en appelons, comme toujours, au bon sens de nos lecteurs et au libre jugement de l'opinion publique.

mot, que le dérisoire budget de 1 million 250 000 francs? Mais divisez cette somme en quarante mille et vous rougirez vous-mêmes de ce que vous donnerez à chaque prêtre, pour que ce mot « le Catholicisme est la religion de la majorité des Français » ne soit pas un outrage.

Supposez donc, Messieurs, que le budget des cultes, en 1802, fût de 1 million 250,000 francs, supposez que ce budget soit le taux au delà duquel, au nom du Condordat, le gouvernement de la République ne dût pas aller, chacun des quarante mille prêtres qui servent à prouver, par leur ministère, que le Catholicisme est vraiment « la religion de la majorité des Français » recevrait, chaque année, de l'Etat, la somme de 31 francs 25 centimes.

Est-ce assez ridicule, assez insultant, assez odieux? Et voilà cependant, si l'on en croit quelques esprits sans réflexion, les conditions officiellement et authentiquement arrêtées, entre le pape Pie VII et le premier Consul. S'il en était ainsi, Messieurs, le Concordat serait d'une puérilité grotesque et cette déclaration solennelle par laquelle il s'ouvre : « Le gouvernement de la République française reconnaît que la religion catholique, apostolique et romaine, est la religion de la grande majorité des citoyens français ; » cette déclaration, disons-nous, serait une supercherie et un affreux contre-sens.

Vous me permettrez de supposer, Messieurs, que le Pape Pie VII et le premier consul étaient doués d'un esprit un peu plus mâle et d'une loyauté un peu moins problématique. En reconnaissant l'un et l'autre que la religion catholique était celle de « la majorité des français » et que l'État dorénavant solderait les ministres du culte, ils ont voulu décréter autre chose que la misérable somme de 31 francs 25 centimes pour chaque curé et desservant. Ce premier point d'une importance souveraine nous est acquis.

Je ferai également observer au rapporteur[1], dont je conteste les appréciations peu réfléchies, et fort peu en harmonie avec les habitudes logiques d'un homme de science, que ces mots solennels, inscrits en tête du Concordat : « *Le Gouvernement de la République française reconnaît que la religion catholique, apostolique et romaine, est la religion de la grande majorité des citoyens français*[2] », suffisent à détruire la grosse et injuste accusation d'empiètement dont il charge le clergé, quand il lui reproche d'avoir eu, jusqu'en ces derniers temps, des aumôniers dans les lycées et écoles normales de l'État, et dans les hospices publics.

1. M. Paul Bert.

2. « Gubernium Reipublicæ recognoscit Religionem catholicam, apostolicam, romanam, eam esse religionem quam *longe maxima pars civium Reipublicæ gallicanæ* profitetur. » (Concordat de 1801.)

Est-ce donc qu'une religion, officiellement déclarée comme étant « celle de la grande majorité des citoyens de la République », *empiète* lorsqu'elle envoie ses ministres, c'est-à-dire ses prêtres, partout où ils sont nécessaires, partout où les besoins généraux les réclament? Sommes-nous dans un pays de suffrage universel, oui ou non? Le Concordat reconnaît-il que la religion catholique est « celle de la grande majorité des citoyens », oui ou non? En ce cas, la religion catholique, appuyée et sur le suffrage universel et sur le texte formel du Concordat, a le droit certain et plénier de voir ses prêtres circuler librement dans les hopitaux et dans les maisons d'éducation nationale. Et accuser l'Église d'*empièter* en se conduisant comme elle l'a fait, depuis l'année 1801, c'est oublier les premières paroles de ce Concordat, à l'application stricte duquel on prétend, non sans morgue, nous rappeler.

Nous aussi, Messieurs, nous rappelons à l'application stricte et loyale du Concordat, ceux qui ne l'ont lu que pour y chercher des armes contre nous. Vous voyez comment ces armes de mauvaise trempe se brisent dans leurs mains.

Je viens de vous montrer toute la faiblesse du *Rapport* qui prétend convaincre l'Église d'usurpation et de pharisaïsme politique. Je n'ai pas fini.

2° La Constituante, en déclarant que les biens du clergé seraient « à la disposition de l'État », avait fait suivre ce vote d'un vote complémentaire, qui assurait à chaque ministre du culte une indemnité de douze cents francs. C'est ce qu'on appela une pension, et cette pension fut payée régulièrement, du moins pendant les premières années de la Révolution. Plus de trente mille ecclésiastiques furent ainsi *pensionnés* et c'est parmi eux que les articles organiques ordonnèrent de choisir les desservants.

« Article 68. *Les vicaires et desservants seront choisis parmi les ecclésiastiques pensionnés en exécution des lois de l'Assemblée constituante. Le montant de ces pensions et le produit des oblations formeront leur traitement.* »

Par cet article, le Premier Consul n'entendit pas que les titulaires de ces pensions, une fois morts les pensions cesseraient d'être payées à leurs successeurs. Nous ne trouvons nulle part un arrêté de ce genre, et le bon sens suffit à nous avertir que dès l'instant où le Concordat reconnaît que le Catholicisme « est la religion de la grande majorité des citoyens français », l'État s'engage à les payer annuellement, sous peine de faillir aux engagements solennels de la Constituante et de rendre par là même au clergé le droit de posséder. 3° Il ne faut jamais oublier que le Concordat a consacré l'abolition

des biens ecclésiastiques, et dès lors a admis les indemnités promises par la Constituante. Or, la Constituante a *deux fois* déclaré que chaque curé ne recevrait pas moins de douze cents francs, par an : la *première fois*, lors de la vente des biens ecclésiastiques ; la *seconde fois*, lors de la promulgation de la Constitution civile du clergé.

Supposez donc que les prêtres (curés et desservants), ne fussent en France qu'au nombre de quarante mille, chiffre très réduit, la somme totale de leur budget annuel, à raison de 1200 francs pour chacun, s'élèverait à 48 millions. Nous sommes loin du chiffre dérisoire de 1 million 250,000 francs, qu'on invoque aujourd'hui. La raison en est que les députés de la Constituante, malgré leur amour passionné des réformes, avaient assez conservé le sentiment de la justice, pour comprendre qu'on ne dépouille pas sans compensation, toute une classe de citoyens.

En cela, Mirabeau et Talleyrand étaient *très inférieurs* à l'audace froide et calculée de nos réformateurs contemporains. « *Nous n'admettons pas*, nous dit le plus téméraire d'entre eux, *que l'État, s'il se décidait à la séparation aurait à remplir vis-à-vis de l'Église un droit de restitution.* Nous n'admettons pas que le retour des biens de l'Église à la nation ait ouvert pour l'Église un droit à une indemnité. « Les limites de ce rapport, ajoute-t-il, nous empêchent de donner aucun développement sur ce sujet, mais nous avons cru nécessaire d'indiquer en un mot notre pensée. [1] »

Messieurs, *habemus confitentem reum*, nous avons ici un spoliateur décidé, qui se prend pour un législateur et qui croit que la France est un pays où le vol s'exerce en grand, sans soulever les protestations des consciences honnêtes.

Nous attendrons que les théories brutalement césarienne de ce républicanisme d'un nouveau genre essaient de passer de l'abstraction dans les faits, pour leur dire, à la face du soleil, tout ce qu'un brigandage de cette nature est capable d'arracher à un cœur sacerdotal et français.

Pour le moment, nous ne serons pas dupes de cette manœuvre assez grossière qui consiste à défigurer le Concordat, en en faisant un traquenard où le clergé laisserait sa légitime liberté, en réduisant chaque prêtre à recevoir 31 francs 25 centimes par an, en n'accordant de traitement officiel qu'aux curés des 5000 cantons répartis sur toute l'étendue de notre territoire : et cela, dans le pharisaïque espoir de porter l'Eglise à déchirer elle-même le Concordat, pour la dénoncer ensuite au peuple français comme brisant aujourd'hui ce qu'hier elle avait solennellement accepté et signé. Non, nous ne serons pas dupes de cette manœuvre.

1. Rapport de M. Paul Bert sur le Concordat.

Notre bon sens arrêtera au passage ces sophismes dangereux. Il n'y a pour le clergé que deux moyens de vivre, ou la solde de l'Etat, ou le libre revenu de propriétés ecclésiastiques. Il faut choisir entre ces deux moyens. Or, puisque l'Etat ne veut pas que le clergé possède des biens de main morte ; puisqu'il a préféré l'inscrire au budget national : il faut que ce budget réponde aux besoins urgents du culte et de ses ministres. La somme de 44 millions est à peine suffisante, il faut donc la maintenir, ou plutôt l'augmenter.

Toute autre manière d'entendre le Concordat est une cruelle plaisanterie ou un piège criminellement tendu à l'opinion publique, pour lui donner le change sur l'attitude du clergé.

Messieurs, je reviens à ma thèse. Je vous ai montré que quelques uns des articles organiques blessent directement les droits spirituels de l'Église : donc, ces articles sont abusifs. Puisqu'ils sont abusifs, ils vont contre le but pacifique du Concordat, et un gouvernement sincère, sérieux, équitable, fort, comme devrait être le gouvernement de la République, les abrogerait au lieu de les appliquer. Leur abrogation, en effet, et leur remplacement par quelques mesures de police, telles que le Concordat les autorise, rendrait la paix aux consciences et détruirait, parmi nous, l'une des plus fatales causes de division.

On ne les abrogera pas, je le crains. En ce cas, il arrivera de de deux choses l'une. Ou l'emploi qu'on en fera sera tempéré, et le Saint-Siège, par amour de la paix, ne brisera pas le contrat ; ou cet emploi sera rigoureux, despotique, injuste, et le Saint-Siège, poussé à bout, finira par déclarer que le Concordat n'existe plus. Et alors, quel avenir[1] !

Messieurs, jetons un voile sur ces éventualités menaçantes. Espérons que le gouvernement de la République comprendra mieux ses intérêts et ceux de la France, et que le Concordat, débarrassé de quelques articles organiques qui le rendent défectueux, redeviendra un traité loyal de pacification, entre la société moderne et l'Église.

III. — J'aborde avec vous, Messieurs, une dernière question : quels auront été les avantages du Concordat, en supposant qu'un jour on l'abolisse ?

J'en distingue trois principaux. Le Concordat aura montré : 1° le désintéressement sublime de l'Église et l'égoïsme du cœur humain ; 2° l'indépendance de la société religieuse, à l'égard des diverses formes politiques que revêt la société civile ; 3° il aura

1. N'est-ce pas ce que notre saint père le pape Léon XIII a voulu faire entendre au Gouvernement français en écrivant, dans le cours du mois de juin 1883, une lettre personnelle à M. Grévy, président de la République ?

fait régner, entre l'Église et l'État, une longue paix de plus de quatre-vingts ans, à laquelle, par suite d'un nouvel ordre de choses, succéderait un trouble indescriptible.

Et d'abord, Messieurs, le Concordat a rendu manifeste le désintéressement sublime de l'Église.

Par lui, elle renonce, en effet, à tous les biens, à toutes les propriétés, à toutes les richesses, que quatorze siècles de services rendus lui avaient noblement acquis. Elle considère ces opulentes dépouilles comme de nul prix, et elle les sacrifie généreusement pour rétablir la paix. La fortune immense, à laquelle elle dit adieu, s'élevait à plus de trois milliards, et elle se contente aujourd'hui d'un budget annuel de cinquante millions. Aussi voyez nos presbytères : comme ils sont simples, modestes, et comme votre clergé y mène une existence sans éclat! Cet homme que vous appelez votre curé, votre pasteur, il a fait dix ans d'études, il s'est condamné à l'isolement, à la prière, au salut des âmes, et pour récompense de ses longs et pénibles efforts, il est jeté au fond d'une obscure campagne, où ses jours se passent dans une gêne voisine de la pauvreté. Il ne s'en plaint pas : cette vie cachée est l'image de celle du Christ et il l'aime. Mais vous, du moins, Messieurs, respectez-la.

Vous le devez d'autant plus que d'ordinaire ce n'est pas cette vie cachée que vous rêvez pour vos enfants. Le Concordat, en enlevant à l'Église ses richesses, lui a enlevé du même coup, dans une trop large proportion, le concours empressé qu'apportaient autrefois au recrutement de ses ministres les classes supérieures de la société française. L'égoïsme du cœur humain s'est montré sous cet aspect nouveau : la rareté des vocations sacerdotales, et la lutte des familles riches, contre les vocations qui naissent dans leur sein.

Comptez vos prêtres : ils sont cinquante mille environ. A peine quinze cents d'entre eux appartiennent-ils à la noblesse et cinq mille à la bourgeoisie : tout le reste est sorti des rangs du peuple. Il n'en était pas ainsi autrefois. Quand l'Église avait de riches évêchés ou d'opulentes prébendes à offrir, les hautes classes de la société y précipitaient leurs enfants, et souvent sans s'inquiéter de leurs goûts peu sacerdotaux. Quelle différence aujourd'hui !

Déjà, en 1877, l'éminent cardinal Pie poussait un cri d'alarme : « Le symptôme le plus grave de la situation, disait-il, c'est que les classes, qui s'intitulent volontiers classes dirigeantes, *ont répudié* pour leur compte le ministère ecclésiastique. D'heureuses, mais trop rares exceptions, ne sauraient infirmer notre assertion : la vocation au sacerdoce est considérée en France, par le plus grand nombre des familles prépondérantes, *comme*

une vocation qui leur est étrangère, et l'exemption du service religieux est devenue pour elles comme un apanage acquis à leur condition. Tournez-vous vers la bourgeoisie ou la noblesse, vers le commerce, l'industrie ou la finance, vers la grande ou la moyenne propriété, vous trouverez partout le même préjugé. *Sur ce point, les familles chrétiennes se distinguent à peine des familles incroyantes*, et c'est un égal phénomène quand l'action extraordinaire de la grâce fait surgir un prêtre des unes comme des autres. » Et plus loin, le Prélat ajoutait : « Plus le ministère sacré sera dépourvu de tout avantage et de tout éclat extérieur, moins on s'expliquera que certaines classes de la société, chez qui les sentiments élevés sont traditionnels, en demeurent opiniâtrément éloignées. Et comme il n'en a pas toujours été ainsi, comme les charges ecclésiastiques ont été autrefois recherchées, il vient à l'esprit de pénibles rapprochements entre cet empressement d'alors et cette abstention d'aujourd'hui. *Si l'Église offrait des richesses, il serait généreux à vous et il pourrait vous être permis d'en abandonner l'accès à d'autres.* Mais parce qu'elle est pauvre, et que vous êtes riches, ou du moins aisés, c'est votre devoir et ce serait votre honneur d'accourir à elle, et d'apporter avec vous ce qu'elle est devenue impuissante à donner par elle-même [1]. »

L'illustre évêque de Poitiers aurait pu faire remarquer également que la noblesse et la bourgeoisie, si peu empressées à grossir les rangs du sacerdoce, sont en revanche très ardentes à nous associer à leurs intérêts politiques et à nous compromettre, sans le vouloir, aux yeux des classes populaires. Vivre dans l'humble isolement d'un presbytère rural n'est pas de leur goût, mais employer le prêtre comme un instrument, s'appuyer ostensiblement sur lui pour défendre leur parti, enrôler presque malgré lui le pauvre curé de campagne et le jeter dans des discussions déplorables et qui nuisent à son ministère, est un spectacle de tous les jours. Messieurs, vous vous plaignez que le prêtre soit mêlé aux querelles politiques : mais à qui la faute, si ce n'est à vous qui, non contents d'éloigner vos fils du sanctuaire, laissez encore insulter les ministres de vos autels, et les contraignez ainsi à chercher une force et une espérance dans le triomphe d'une cause terrestre ?

Le Concordat, et c'est son deuxième et magnifique avantage, révèle l'indépendance absolue de l'Église à l'égard des diverses formes de gouvernement que la société civile peut revêtir.

Pie VII aura fait ce grand acte de dégager la société religieuse de toute solidarité avec la monarchie, en entrant résolument en rapport avec la République. Le Concordat, conclu sous les

1. Lettre pastorale pour le carême de 1877.

yeux mécontents des frères de Louis XVI, et malgré les royalistes attristés, contient à chacune de ses lignes ces mots significatifs : « le gouvernement de la République française, le premier Consul de la République. » Par là, Pie VII appliquant le principe évangélique : « Rendez à César ce qui est à César », et laissant aux peuples le soin de choisir le gouvernement qui leur plaît, a replacé l'Église dans cette neutralité politique, vraiment transcendante, qui la rend apte à survivre aux institutions humaines, quelles qu'elles soient.

Enfin, Messieurs, le Concordat nous a donné déjà quatre-vingts ans de paix religieuse. Ce résultat vaut la peine qu'on s'en félicite. M. Thiers, du moins, le pensait : « Nous sommes assez heureux, disait-il, pour être liés avec l'Église par un traité, le plus sage que les puissances catholiques aient jamais conclu avec le Saint-Siége : je veux parler du Concordat. Ce traité, il existe, il nous lie ; il faut savoir en être heureux, car toutes les puissances qui n'ont pas un traité semblable, *ont tous les jours avec la cour de Rome des difficultés presque insolubles* · les nôtres, au contraire, sont presque résolues d'avance par ce traité [1]. »

On veut aujourd'hui, il est vrai, abolir le Concordat, parce qu'il est l'œuvre d'un Bonaparte. Quel raisonnement ! Et que ne demande-t-on la destruction du dôme des invalides, parce que c'est un roi qui l'a fait bâtir ? Si les hommes, qui ont gouverné la France ont commis des fautes, est-ce un motif pour ne pas recueillir l'héritage de leur sagesse ? La haine que nous inspire le despotisme impérial doit-elle nous fermer les yeux sur ce que Napoléon a réalisé d'utile et de grand ? Ne vous ai-je pas montré que la séparation de l'Église et de l'État nous plongerait dans des troubles immenses, et ajouterait à toutes nos causes de divisions intestines une cause plus féconde et plus fatale que toutes les autres ? Il faut donc maintenir le Concordat, car c'est un traité de paix, mais il faut le maintenir loyalement, et s'en servir non pas comme d'une arme oppressive contre le Clergé, mais comme d'un trait d'union sincère et fraternelle, entre la société religieuse et la société civile. Telle sera ma conclusion.

J'achève, Messieurs, ces conférences sur les rapports de l'Église et de l'État. Vous les avez suivies avec un empressement dont je suis touché. J'espère que vous ne retirerez pas votre main de la mienne et que nous continuerons longtemps à marcher ensemble, dans le chemin glorieux de la religion et du patriotisme.

Que me suis-je proposé en venant à vous et en traitant un sujet si délicat, si difficile ? Il est temps de vous le dire.

1. Discours prononcé le 22 juillet 1871. – Voir tome XIII des discours parlementaires de M. Thiers.

Deux sentiments m'ont guidé : 1° le désir de dissiper des préjugés funestes, entre les deux grandes forces de l'avenir : l'Église et la Démocratie : 2° le désir, en dissipant ces préjugés funestes, d'arriver jusqu'à vos âmes pour les ramener au Christianisme et à Dieu.

Élevons-nous à des considérations supérieures.

Quand on étudie, philosophiquement, les mouvements politiques et sociaux de notre époque, et qu'on cherche le caractère particulier que ces mouvements ont revêtu en France, depuis 1789, on est conduit à constater que l'ancien moule féodal et aristocratique des nations est brisé, et que la Démocratie, selon l'expression de Montalembert, « triomphe et triomphera. » Déjà, au commencement de ce siècle, les Joseph de Maistre, les de Bonald, les Royer-Collard, en étaient frappés, et leur correspondance intime nous révèle à ce sujet leurs terreurs Je dis leurs terreurs, car ces hommes éminents auraient voulu restaurer l'ancien ordre de choses, qui ne leur semblait pas encore définitivement condamné, et ils entrevoyaient, avec épouvante, que la Démocratie serait la ruine du monde, si au lieu d'appeler à son aide la religion et la morale, et de s'appuyer sur le Christianisme, elle s'abandonnait au matérialisme et à l'impiété.

Tous les événements, qui se sont accomplis depuis lors, ont tourné au profit de la Démocratie dont ils ont assuré la victoire, et la voilà face à face, plus que jamais, avec ce Christianisme qu'on lui a signalé comme un ennemi, dont elle se défie étrangement, qu'elle combat çà et là avec violence, et dont elle doit cependant devenir l'alliée, si elle veut vivre avec honneur

La Démocratie, privée du concours moral de l'Église catholique et corrompue par les principes égoïstes et pervers d'un matérialisme impie, achèvera de décomposer la France, déjà si profondément atteinte dans son unité. D'autre part, les efforts du Catholicisme n'aboutiront pas à détruire, en France, les institutions démocratiques, ni à refaire une monarchie respectée et solide. A quelle résolution s'arrêter dans une situation aussi complexe ?

Je sais tout ce qu'on peut dire, Messieurs, contre les égarements du suffrage universel : ce sont les inconvénients du feu et de la poudre. Mais je sais également qu'on ne détruira ni le feu, ni la poudre, ni le suffrage universel [1], pas plus qu'on ne détruira

1. Le comte de Montalembert écrivait, en 1852 : « On peut dire que le suffrage universel jouera désormais, en politique, le même rôle que la poudre à canon dans l'art de la guerre, ou la vapeur dans l'industrie. *L'introduction de cette arme nouvelle et formidable change toutes les conditions de la lutte...* Toutefois il faut s'y habituer, s'y résigner, car il ne sera pas détruit aussi facilement et aussi promptement qu'il a été créé... Pas plus que la vapeur, le suffrage universel ne changera les conditions fondamentales de la nature humaine. » (*Les intérêts catholiques au XIXe siècle*).

l'Église, appuyée sur cette parole divine : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps. »

Que faire donc ? Travailler à rapprocher la Démocratie et l'Église, comme l'a essayé Pie VII par le Concordat, et comme l'ont essayé après lui tant d'esprits supérieurs, aussi éminents catholiques que penseurs profonds : Sylvio Pellico, Ozanam, Lacordaire, de Tocqueville, O' Connel, Dupanloup, Péreyve, Gratry, de Falloux, et cent autres, que notre mémoire peut oublier mais non pas notre cœur. Ce grand travail de rapprochement réclame avant tout la destruction des préjugés qui empêchent la Démocratie et le Christianisme d'entrer en relations et de se comprendre : et c'est ce premier but que j'ai essayé d'atteindre.

Il en est un second. Le prêtre, Messieurs, emporté par ses méditations saintes jusqu'aux régions éternelles, contemple de ces hauteurs célestes le théâtre mobile des choses humaines et voit d'avance la fin du drame qui s'y joue. L'histoire est, pour lui, terminée. L'intérêt, la passion, l'égoïsme, la vanité ambitieuse et stérile, lui apparaissent comme un néant : leur bruit et leur gloire d'un jour sont une fumée qui passe. Il n'aperçoit plus que les âmes et leur destinée immortelle. Ces âmes, le prêtre les aime d'un amour sans bornes, et il veut les sauver, car il sait ce qu'elles valent et le prix qu'elles ont coûté à Jésus-Christ.

Jeune encore, il a renoncé pour elles aux espérances et aux plaisirs du monde, et pendant dix ans, seul à seul avec Dieu et ces âmes chères, qu'il aimait sans les connaître, il s'est renfermé dans une pauvre cellule de séminaire, songeant, quand il était triste, aux mourants qu'il consolerait un jour, aux enfants dont il garderait l'innocence, aux cœurs brisés qu'il relèverait, aux esprits dont il serait la lumière : il a vécu dans le travail, l'étude et le silence, plein de cet amour sacré qui le poussait vers les autels. L'heure de l'apostolat est enfin venue : l'évêque a répandu sur les mains de ce jeune homme l'huile sainte et parfumée, et quand le nouveau prêtre s'est retourné vers le peuple qui l'attendait, son premier cri a été : *Dominus vobiscum*, que le Seigneur soit avec vous !

Ah ! Messieurs, si vous saviez de quelle tendresse le prêtre vous aime, si vous saviez ce que vous êtes pour lui, et ce qu'il veut être pour vous : combien vous l'aimeriez ! Qu'il soit éloquent comme Jean Chrysostôme et Grégoire de Nazianze, théologien comme Thomas d'Aquin et Bossuet, érudit comme Bellarmin et Pétau, charitable comme Vincent de Paul et Belzunce, peu importe, le prêtre n'a qu'une ambition, qu'une passion, qu'un amour, vous, Messieurs, et toujours vous ! S'il lutte corps à corps avec l'erreur, c'est pour vous ; s'il passe sa vie dans

d'austères travaux, c'est pour vous ; s'il se dépense avec générosité et grandeur d'âme, c'est pour vous : vous êtes sa vie, sa pensée, son trésor. Puissé-je vous l'avoir fait sentir ! puissé-je vous laisser cette impression que je n'ai traité cette année, devant vous, des sujets presque profanes, que dans le désir de dissiper vos préjugés et d'aplanir la route par laquelle vous reviendrez à Dieu !

Je vous quitte, Messieurs, l'âme remplie de votre souvenir. Dans un an, nous nous retrouverons de nouveau sous ces belles voûtes de Saint-Ambroise, où j'espère que nous nous réunirons longtemps ensemble, dans l'amour de Jésus-Christ, de l'Église et de la France. [1]

FIN DU TOME SECOND.

1. Ces Conférences, précédées d'une Préface ou appel à l'opinion publique, et suivies de considérations politico-religieuses sur l'avenir de la France, ont paru, à Paris, chez Berche et Tralin, rue de Rennes, 69. — 1 vol., 3 fr. 50.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

HOMÉLIES SUR LES ÉVANGILES DES DIMANCHES

De l'Année Liturgique.

Ier DIMANCHE DE L'AVENT.

SOMMAIRE. — 1. Les trois avènements du Sauveur. Comment ils nous disposent l'un à l'autre. — 2. Le bouleversement des cieux au sens littéral et au sens mystique. — 3. Le trouble et le renversement de l'ordre terrestre. — 4. La désolation des créatures raisonnables et le désespoir des méchants. — 5. L'agitation des esprits angéliques et des âmes saintes. Comparaison et exhortation. — 6. Comment le Sauveur apparaîtra. — 7. Les élus se rassureront en voyant apparaître la délivrance. En quoi elle consiste. — 8. La comparaison du figuier et de l'été. — 9. Le serment du Sauveur. Comment cette génération ne passera point. — 10. Nouvelle affirmation du Sauveur Prière et résumé ..... *page* 1

IIme DIMANCHE DE L'AVENT.

SOMMAIRE. — 1. Comment Jean-Baptiste fut véritablement martyr et comment nous pouvons tous le devenir. — 2. Pourquoi il envoie ses disciples à Jésus. — 3. Commentaire de la réponse que Jésus fait aux disciples de son précurseur. — 4. Panégyrique de S. Jean par le Sauveur. — 5. La fidélité de Jean-Baptiste. — 6. Invocation 6

IIIme DIMANCHE DE L'AVENT.

SOMMAIRE. — 1. L'interrogation des Juifs appliquée chaque chrétien. — 2. L'humilité de Jean opposée à une triple classe de négateurs du Christ. — 3. Comment le Précurseur a pu dire qu'il n'était ni Elie ni prophète. Leçon qu'il nous donne. — 4. Comment Jean était la voix qui crie dans le désert. — 5. En quoi consistait le baptême administré par S. Jean. — 6. Celui qui est au milieu et pourquoi il y est. — 7. La grandeur de celui qui doit venir et pourquoi Jean n'est pas digne de dénouer sa chaussure. — 8. Pourquoi Jean baptisait à Béthanie. Prière..... 10

IVme DIMANCHE DE L'AVENT.

SOMMAIRE. — 1. La solennité du début de cet Évangile. — 2. En quoi le baptême de Jean différait des quatre autres baptêmes dont parle S. Grégoire. — 3. Pourquoi Jean baptisait, et baptisait dans le Jourdain. — 4. Comment Jean fut bien le Précurseur du Christ. — 5. Ce que criait Jean au désert. Commentaire d'Isaïe. Prière. ..... [illegible]

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

SOMMAIRE. — 1. Marie et Joseph. — 2. La bénédiction de Siméon. — 3. A Marie. — 4. Révélation des pensées secrètes. — 5. La prophétesse Anne. — 6. L'Église. — 7. La fête de la Purification. — 8. A Nazareth..... 19

Ier DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

SOMMAIRE. — 1. Pourquoi Jésus monte au Temple de Jérusalem, avec ses parents. — 2. Comment Jésus resta à Jérusalem, sans que ses parents s'en aperçussent. — 3. Marie et Joseph cherchent Jésus pendant trois jours. — 4. Jésus au Temple. — 5. La plainte de Marie, retrouvant son fils. — 6. La réponse sublime de Jésus. — 7. Retour et obéissance de l'enfant Jésus. — 8. Les méditations de Marie. — 9. Les progrès de Jésus. — 10. Conclusion et prière 22

IIme DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

SOMMAIRE. — 1. Jésus et Marie aux noces de Cana. — 2. La parole de Marie. — 3. La réponse de Jésus. — 4. Le sens mystique de ce colloque entre la Mère et le Fils. —

5. Le récit du miracle. — 6. La signification du miracle. — 7. Détails mystérieux. — 8. Application à la vie chrétienne. Prière..... 26

IIIme DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

SOMMAIRE. — 1. Jésus descend de la montagne. — 2. La confiance du lépreux. — 3. Détails mystérieux de la guérison. — 4. But et sens de la recommandation du Sauveur. — 5. Comment la lèpre est l'image du péché. — 6. La prière du Centurion. — 7. Les vertus du Centurion. — 8. L'admiration de Jésus. Vocation des Gentils et réprobation des Juifs. — 9. La guérison. Prière..... 30

IVme DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

SOMMAIRE. — 1. Sur la barque avec ses disciples. — 2. Tempête violente. — 3. Sommeil de Jésus. Ses motifs. — 4. L'effroi et la prière des disciples jugés par Jésus-Christ. — 5. Le pouvoir de l'Homme-Dieu. — 6. Cri d'admiration et profession de foi. — 7. Allégorie de l'Église. — 8. Allégorie de la personne même de Jésus-Christ, suivi par l'âme pénitente. Prière..... 35

Vme DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

SOMMAIRE. — 1. Portée de la parabole de l'ivraie. — 2. Le champ, la semence, les serviteurs, l'ennemi et l'ivraie. — 3. L'ivraie paraît, le zèle intempestif des serviteurs, l'ordre du Maître. — 4. La moisson, les deux recommandations du Maître. — 5. La peine du dam et la peine du sens. — Prière..... 39

VIme DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

SOMMAIRE. — 1. La graine de sénevé. — 2. Quand le sénevé grandit. — 3. L'Église primitive. — 4. La parabole du levain. — 5. Pourquoi Jésus parle en paraboles. — Prière..... 42

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

SOMMAIRE. — 1. Les six points à entendre tout d'abord. — Comment Dieu sort de grand matin pour louer des ouvriers. — 3. Le denier de la journée. — 4. Les ouvriers de la troisième heure, pris sur la place publique. — 5. L'invitation de la sixième et de la neuvième heure. — 6. La grande invitation des Gentils à la onzième heure. — 7. Les divers âges de la vie humaine. — 8. Le moment de la paie. — 9. Les murmures des ouvriers de la troisième heure. — 10. La réponse du Maître. — 11. Les premiers et les derniers. — 12. Beaucoup d'appelés, peu d'élus. — Prière..... 45

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

SOMMAIRE. — 1. La parabole du Semeur. — 2. Pourquoi Jésus parlait en paraboles. — 3. La semence et le semeur. — 4. Ce qui tombe sur le bord du chemin et les oiseaux du ciel. — 5. Ce qui tombe dans un endroit pierreux, où les racines ne peuvent s'enfoncer. — 6. Ce qui tombe dans les épines et les embarras des richesses. — 7. L'ordre des semences infécondes. — 8. La bonne terre opposée à la mauvaise. — 9. Conclusion de S. Théophile. — Prière..... 50

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

SOMMAIRE. — 1. Pourquoi le Sauveur prédit si souvent sa Passion aux apôtres. — Leçon mystique. — 2. Les circonstances de la Passion. — 3. Pourquoi les apôtres ne comprirent pas ce que leur disait le Sauveur. — 4. Jéricho. — 5. Les détails de la guérison de l'aveugle. — 6. Le Sens moral. — Prière..... 55

Ier DIMANCHE DE CARÊME.

SOMMAIRE. — 1. La quarantaine au désert. — 2. Pourquoi Jésus veut être tenté. — 3. Les bêtes et les anges, le jeûne et la faim. — Ce qui trompe le démon. — 4. Le second Adam tenté comme le premier. — Les trois pierres du torrent. — 5. La première tentation. — 6. La seconde tentation. — 7. La troisième tentation. — 8. Application morale et pratique, suivant la conduite de l'Esprit-Saint, l'exemple du Sauveur et les diverses manières de résister aux tentations de Satan. — Prière et Invocation..... 58

IIme DIMANCHE DE CARÊME

SOMMAIRE. — 1. Ce que représentent les trois disciples. — 2. Conduits sur le Thabor. — 3 Le mode de la Transfiguration. — 4. Les symboles de la face et des vêtements

du Sauveur transfiguré. — 5. Moïse et Elie s'entretiennent avec Jésus. — 6. La proposition de Pierre commentée par S. Jean Chrysostôme. — 7. La voix qui sort de la nuée lumineuse. — 8. Jésus seul. — 9. Les deux régénérations de l'homme figurées par le baptême et par la transfiguration de Jésus-Christ. — 10. Le sens mystique. — 11. Défense de Jésus aux trois témoins. — Prière..... 62

IIIme DIMANCHE DE CARÊME.

SOMMAIRE. — 1. Le possédé aveugle et muet, image du pécheur. — 2. L'admiration du peuple. — 3. La jalousie des scribes et des pharisiens. — 4. Le premier raisonnement du Sauveur contre ses détracteurs. — 5. Le second raisonnement. — 6. La conclusion. — 7. Les trois raisons qui démontrent que le Christ ne saurait être le ministre de Béelzébuth. — 8. La parabole du fort armé appliquée aux Juifs et aux pécheurs. — 9. La confession de foi de sainte Marcelle. — 10. La réplique du Sauveur. — Prière..... 68

IVme DIMANCHE DE CARÊME.

SOMMAIRE. — 1. Jésus s'enfuit vers la montagne, où la foule le suit. — 2. Le récit littéral du miracle. — 3. Le sens allégorique. — 4. Le sens moral. — 5. L'admiration reconnaissante du peuple. — 6. Pourquoi Jésus s'enfuit seul. — Prière..... 73

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SOMMAIRE. — 1. Qui me convaincra de péché ? — 2. Pourquoi ne me croyez-vous pas ? — 3. Conclusion que tire le Sauveur contre les Juifs. — 4. Pourquoi les Juifs traitent Jésus de Samaritain et de possédé du démon. — 5 Jésus prouve qu'il n'est point possédé. — 6. Récompense de ceux qui gardent la parole de Jésus-Christ. — 7. Réplique des Juifs réfutée par le Sauveur. — 8. Réponse à cette objection : « Êtes-vous plus grand qu'Abraham ? » — 9. Jésus se proclame Dieu. — 10. Les Juifs veulent le lapider. — 11. Pourquoi Jésus se cache. — 12. Différence dans la conduite du Sauveur suivant les circonstances. — Prière..... 77

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SOMMAIRE. — 1. Le récit évangélique. — 2. La marche de l'Église. — 3. Détails : les disciples, la ville, le château, l'ânesse liée, le poulain lié, la mission des Apôtres, les vêtements, la foule, les trois classes d'hommes qui composent le cortège, ceux qui précèdent et ceux qui suivent, notre place au cortège..... 82

LE DIMANCHE DE PAQUES.

SOMMAIRE. — 1. Les trois Maries. — 2. Pourquoi le samedi est consacré à la Sainte Vierge. — 3. De grand matin et après le sabbat. — 4. Le sépulcre du cœur. — 5. Le sépulcre eucharistique. — 6. La pierre qui ferme l'entrée du sépulcre. — 7. L'ange de la Résurrection. — 8. Le message de l'ange. — 9. Le message des saintes femmes. — 10. Résumé et prière..... 85

Ier DIMANCHE APRÈS PAQUES.

SOMMAIRE. — Jésus au milieu de ses apôtres, renfermés de crainte des Juifs. — 2. La paix soit avec vous ! — 3. Les disciples croient voir un esprit. — 4. Pourquoi Jésus ressuscité garde les cicatrices de son crucifiement. — 5. Second souhait de la paix. — 6. Mission divine des Apôtres. — 7. Jésus leur confère le Saint-Esprit, en soufflant sur eux. — 8. Pouvoir de remettre les péchés. — 9. Départ de Jésus et retour de Thomas. Son incrédulité et ses conditions. — 10. Huit jours après. — 11. L'invitation miséricordieuse de Jésus au disciple incrédule. — 12. Mon Seigneur et mon Dieu. — 13. Louanges divines de la foi. — 14. Observation de l'Évangéliste. — Prière... 89

IIme DIMANCHE APRÈS PAQUES.

SOMMAIRE. — 1. Le Bon Pasteur. — 2. Il donne sa vie pour ses brebis. — 3. Portrait du pasteur mercenaire opposé au portrait du vrai pasteur. — 4. Les trois marques auxquelles on reconnaît le bon pasteur. — 5. Retour sur nous-mêmes. — 6. Les conditions de la brebis fidèle. — Prière..... 94

IIIme DIMANCHE APRÈS PAQUES.

SOMMAIRE. — 1. Le dernier discours du Sauveur à la Cène. — 2. Comment il fortifie ses disciples contre l'épreuve de la séparation prochaine. — 3. Comment la tristesse des Apôtres se changera en joie. — 4. Application morale — 5. Comparaison. —

6. Sens moral. — 7. Le second avènement du Sauveur. — 8. La maternité de l'Église — Prière..... 9

IVme DIMANCHE APRÈS PAQUES.

SOMMAIRE. — 1. Le but de cet Évangile. — 2. Si le Sauveur a eu besoin de monter au ciel. — 3. Vrai sens de ces paroles. — 4. Deux conclusions morales. — 5. Comment le Saint-Esprit convainc le monde de péché, de justice et de jugement. — 6. Les vérités que les Apôtres ne peuvent pas encore porter. — 7. Comment le Saint-Esprit nous enseigne toute vérité. — 8. Comment l'Esprit dit ce qu'il a entendu. — 9. Comment l'Esprit reçoit de ce qui est à Jésus. — Prière..... 100

Vme DIMANCHE APRÈS PAQUES.

SOMMAIRE. — 1. Ce qui précède. — 2. Comment les apôtres n'ont rien demandé au nom de Jésus-Christ. — 3. Comment ils doivent demander. — 4. Pourquoi Jésus parlait en paraboles. — 5. Comment il faut aimer Jésus pour être aimé de son Père. — 6. Comment Jésus retourne à son Père. — 7. Jésus sait tout, allons à son école. — Prière..... 104

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

SOMMAIRE. — 1. Choix des Évangiles aux environs de la Pentecôte. — 2. Comment l'Esprit rend témoignage par les apôtres. — 3. Comment le divin consolateur atteste sa présence dans notre âme. — 4. Comment on reconnaît la présence du Saint-Esprit chez les pénitents, les vertueux et les parfaits. — 5. Signes qui conviennent aux trois différents états. — 6. Les avertissements du Sauveur. — Prière..... 106

LE SAINT JOUR DE PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. La différence entre les disciples de Jésus et le monde. — 2. Comment il faut entendre la promesse du Sauveur relative aux enseignements du Saint Esprit. — 3. La paix du Sauveur. — 4. Elle n'est pas comme celle du monde. — 5. Pourquoi les disciples ne doivent point se troubler du départ de Jésus. — 6. Je vais et je reviens. — 7. Je vais à mon père. — 8. Le prince de ce monde. — 9. Jésus sort du Cénacle. — Prière..... 109

Ier DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — Soyez miséricordieux comme votre Père céleste. — 2. La première sorte de miséricorde. — 3. Trois manières de juger mal le prochain. — 4. Recommandation de S. Bernard. — 5. Deux motifs pour éviter les jugements téméraires. — 6. Jugement et mesure. — 7. La seconde espèce de miséricorde. — 8. La troisième sorte de miséricorde. — 9. Pardonner et donner. — 10. La mesure versée dans notre sein a cinq qualités. — 11. La même mesure. — 12. La comparaison de l'aveugle. — 13. La comparaison du fétu et de la poutre. — 14. Adjuration, conclusion et prière.... 112

IIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Le grand festin. — 2. Le serviteur envoyé pour inviter les convives. — 3. Les trois excuses. — 4. Le retour du serviteur. — 5. L'ordre du maître irrité. — 6. Il y a encore de la place. — 7. L'invitation générale. — 8. Ceux qu'on force d'entrer. — 9. Ceux qui ont refusé. — 10. Résumé et prière..... 117

IIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Jésus est tout pour nous. Beau texte de S. Ambroise. — 2. Les murmures des Pharisiens. — 3. Les trois paraboles. — 4. Les onze points de la parabole de la brebis égarée. — 5. Les cinq points de la parabole de la drachme perdue. — 6. Résumé des trois paraboles et prière..... 120

IVme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. L'importance de cet Evangile. — 2. Sur les bords de la mer. — 3. Les pêcheurs qui lavent leurs filets. — 4. Les deux barques. — 5. Avancez au large et jetez vos filets. — 6. Le travail de la nuit. — 7. Je jetterai les filets. — 8. La pêche miraculeuse. — 9. S'humilier dans le travail. — 10. Suivre Jésus. — Prière..... 123

Vme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. La perfection de la loi nouvelle opposée à la littéralité de la loi ancienne interprétée par les Scribes. — 2. Les trois degrés et les trois châtiments de la colère. — 3. La hache à la racine. — 4. Quatre sortes de colères. — 5. La remarque de saint

Jean Chrysostôme.— 6. Comment on coupe définitivement court à la colère. — 7. Les degrés de réconciliation. — . Prix que Dieu y attache. — Prière 126

VI^mo DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Les deux multiplications de pains. — 2. La foule qui attend depuis trois jours. — 3. Jésus convoque ses disciples. — 4. La pitié du Sauveur. — 5. La route vers la maison. — 6. La réponse des disciples. — 7. Les sept pains et les poissons. — 8. Les détails du miracle. — Prière 130

VII^mo DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Les faux prophètes. — 2. Brebis et loups. — 3. De quels loups veut parler le Sauveur. — 4. A quoi on les reconnaît. — 5. Les épines, les ronces, les raisins et les figues. — 6. Comparaison générale. — 7. Il ne suffit pas d'éviter le mal. — 8. Quel est celui qui entre au ciel. — Prière 133

VIII^mo DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Le riche et la triple intendance qu'il confie. — 2. Par qui et de quoi est accusé l'intendant. — 3. Comment Dieu rappelle l'homme à lui-même. Les trois paroles. — 4. Réflexions et résolution de l'intendant. — 5. Comment il s'y prit. Remarque pratique. — 6. Louanges du maître. — 7. Les enfants du siècle et les enfants de lumière. — 8. La conclusion du Sauveur. — 9. Les richesses d'iniquité. — 10. Résumé et prière 136

IX^mo DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Contraste. — 2. Ce que Jésus vit à Jérusalem. — 3. Les larmes de Jésus. — 4. Les malheurs de Jérusalem. — 5. Triple application aux pécheurs. — 6. Les changeurs et les vendeurs du temple. — 7. Comment Jésus enseigne dans le temple. — Prière 139

X^mo DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Occasion de la parabole. — 2. Ils montent au temple. — 3. Pharisien et Publicain. — 4. L'orgueil du Pharisien. — 5. L'humilité du Publicain. — 6. Interprétation au sens mystique. — 7. Les deux résultats. — 8. Pensée de S. Ambroise. — 9. Exhortation pratique. — 10. La maxime. — 11. Pourquoi Notre-Seigneur l'a-t-il si souvent répétée dans son Evangile. — 12. Prière 142

XIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Le cadre topographique du miracle. — 2. Le miracle. — 3. Les huit circonstances du miracle. — 4. Les huit circonstances de la conversion du pécheur. — 5. La défense de Jésus. — 6. On n'en tient pas compte. — 7. Jésus a bien fait toutes choses. — 8. Prière et résumé 147

XII^mo DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Heureux disciples! — 2. La question du Docteur de la Loi. — 3. Le double précepte de la charité. — 4. Faites cela et vous vivrez! — 5. Qui est mon prochain? — 6. Le sens général de la parabole. — 7. Le voyageur et les voleurs. — 8. Le prêtre et le lévite. — 9. Le Samaritain, les bandages, l'huile, le vin, la monture, l'hôtellerie et les soins. — 10. Le lendemain, les deux deniers, l'hôte et les recommandations. — 11. Conclusion du Sauveur. — 12. Le sens mystique et le sens moral. — 13. Application morale en forme de prière 151

XIII^mo DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

SOMMAIRE. — 1. Samarie et Galilée. — 2. La rencontre et la prière des dix lépreux. — 3. La guérison. — 4. La reconnaissance du lépreux samaritain. — 5. L'ingratitude des neuf lépreux juifs. — 6. La récompense du Samaritain. — 7. Les onze circonstances de l'Évangile appliquées au pécheur repentant. — 8. En quoi doit consister notre reconnaissance. — 9. Prière 156

XIV^mo DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Les deux maîtres. — 2. L'inquiétude défendue. — 3. Les oiseaux du ciel. — 4. La coudée. — 5. Les lis des champs. — 6. Application. — 7. Les païens. — 8. Le Père céleste. — 9. Réponse à l'objection. — 10. Cherchez le Royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît. — 11. Résumé en forme de prière 160

XVme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Les deux cortèges. — 2. Le fils unique de la veuve. — 3. Le cortège funèbre. — 4. Devant la mère. — 5. Le miracle. — 6. L'admiration de la foule. — 7. Sens mystique et leçons morales du récit évangélique. — Prière..... 163

XVIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Chez le Pharisien. — 2. La malice des ennemis. — 3. L'hydropique devant Jésus. — 4. Silence des Pharisiens. — 5. La guérison. — 6. Réponse aux murmures intérieurs. — 7. Les nôces mystiques. — 8. Ne prenez pas la première place. — 9. Pourquoi ? — 10. Mettez-vous à la dernière place. — 11. Pourquoi ? — 12. Application au chrétien. — 13. Raison générale. — 14. Prière..... 167

XVIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. L'interrogation. — 2. La réponse. — 3. Comment il faut aimer Dieu. — 4. Le premier commandement. — 5. Le second. — 6. La Loi et les Prophètes. — 7. L'objection. — 8. Interprétation du texte de David. — 9. Le raisonnement. — 10. Réduits au silence. — 11. Prière..... 171

XVIIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Vers Capharnaüm. — 2. Le paralytique. — 3. Différence et figure du Sacrement. — 4. Guérison. — 5. Commentaire. — 6. Commentaire du vénérable Bède. — 7. Commentaire de S. Anselme. — 8. L'admiration de la foule. — 9. Résumé en forme de prière..... 174

XIXme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Le but du Sauveur. — 2. Les trois noces mystiques et le premier refus des invités. — 3. Le second appel. — 4. Le second refus. — 5. Les envoyés maltraités. — 6. La vengeance du roi. — 7. Appel général. — 8. Dans la salle du festin. — 9. La robe des conviés. — 10. Celui qui ne l'avait pas. — 11. Sa punition. — 12. Beaucoup d'appelés et peu d'élus..... 179

XXme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Le deux miracles de Cana. — 2. Foi incomplète. — 3. Les reproches du Sauveur. — 4. L'insistance du père. — 5. Votre fils est guéri. — 6. Le père croit à la parole de Jésus. — 7. Confirmation du miracle. — 8. Les degrés de la foi. — 9. Les trois vies et les trois morts. — 10. Le sens mystique. — 11. Prière..... 183

XXIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Le roi qui règle ses comptes. — 2. Le débiteur insolvable condamné à être vendu. — 3. La prière du débiteur. — 4. Générosité du roi. — 5. Cruauté du serviteur pardonné par son maître. — 6. L'indignation des autres serviteurs. — 7. La colère du maître. — 8. Condamnation définitive. — 9. Conclusion du Sauveur. — 10. Réflexions de S. Jean Chrysostôme. — 11. Prière..... 186

XXIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Desseins des pharisiens. — 2. Complot. — 3. Les émissaires perfides. — 4. Question captieuse. — 5. Jésus repousse la louange. — 6. La solution. — 7. Sens littéral et sens mystique. — 8. Confusion des émissaires. — 9. Prière..... 190

XXIIIme DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Le chef de la synagogue. — 2. L'hémorroïsse. — 3. Une grâce est sortie de moi. — 4. Humble aveu. — 5. La fille de Jaïre. — 6. Les deux miracles. — 7. Prière. 193

XXIVme ET DERNIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SOMMAIRE. — 1. Les deux sens. — 2. Répétition. — 3. L'abomination de la désolation dans le lieu saint. — 4. En hiver ou un jour de sabbat. — 5. Le règne de l'Antéchrist abrégé à cause des élus. — 6. Les faux christs et les faux prophètes. — 7. La divinité du Christ manifestée. — 8. Le jugement dernier. — 9. Prière..... 197

MOIS DE MARIE

Par M. l'Abbé CONSTANT, d'Ollioules..... 201

OUVERTURE. — Le mois de Marie est : 1. une fête, 2. une prière, 3. une prédication 201

Premier jour. — MARIE DANS LA PENSÉE DE DIEU. — Marie a été prédestinée : 1. de

toute éternité, 2. à devenir la mère de Dieu, 3. à coopérer au salut des hommes — Conséquences de cette prédestination 205
Deuxième jour. — MARIE PRÉDITE ET FIGURÉE. — 1. Suite des prophéties la concernant depuis la Genèse, 2. Marie figurée par la montagne, l'arche, le tabernacle, l'échelle de Jacob, le buisson ardent, la fontaine scellée, les femmes de la Bible, Eve, Sara, Rebecca, Rachel, Ruth, Judith, Esther, etc. 210
Troisième jour. — L'IMMACULÉE-CONCEPTION. — 1. L'apparition de Lourdes, 2. Marie Immaculée dans sa Conception, 3. conséquences de ce privilège 215
Quatrième jour. — LA NATIVITÉ. — 1. Devant le berceau de Marie, 2. ce que sera un jour cette enfant, 3. comment nous pouvons lui ressembler 220
Cinquième jour. — NOM DE MARIE. — 1. Le nom de Marie, choisi par Dieu, signifie : souveraine, 2. comment elle mérite ce nom au ciel, aux enfers et sur la terre. 225
Sixième jour. — LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE. — 1. Ce que Marie offre à sa Présentation, 2. comment nous devons faire notre propre présentation à Dieu 231
Septième jour. — MARIE DANS LE TEMPLE. — 1. Pourquoi Marie vit dans la solitude, 2 pourquoi nous devons l'y suivre 236
Huitième jour. — MARIE A NAZARETH. — 1. Marie demeure cachée dans un pauvre atelier, 2. chacun de nous doit se sanctifier là où Dieu l'a mis 242
Neuvième jour. — ANNONCIATION. — 1. Récit évangélique médité, 2. le titre de Mère de Dieu, 3. Marie mère des hommes 247
Dixième jour. — L'ANNONCIATION. — 1. Marie s'humilie, 2. l'humilité dans la vie chrétienne 253
Onzième jour. — LA VISITATION. — 1. Le récit évangélique, 2. comment Marie continue à apporter aux hommes la nouvelle du salut 259
Douzième jour. — LE MAGNIFICAT. — Commentaire étudié au double point de vue de la reconnaissance et de la prophétie de l'avenir 264
Treizième jour. — VOYAGE A BETHLÉEM. — 1. Le voyage, 2. les dispositions du cœur de Marie, pendant l'épreuve 270
Quatorzième jour. — LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR. — 1. Noël, 2. la crèche et le tabernacle 275
Quinzième jour. — LA PURIFICATION. — 1. Marie y était-elle tenue ? 2. Le sacrifice. 281
Seizième jour. — LA PROPHÉTIE DE SIMÉON. — Commentaire du *Nunc dimittis* 286
Dix-septième jour. — LE GLAIVE DE SIMÉON. — 1. Le glaive de Marie, 2. nos divers glaives 294
Dix-huitième jour. — LES BERGERS ET LES ROIS A L'ÉTABLE. — 1. Ce que Marie voit dans leur adoration, 2. comment nous devons adorer Jésus 297
Dix-neuvième jour. — LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE. — 1. Le prêtre et la victime, 2. application au saint sacrifice de la messe 302
Vingtième jour. — FUITE EN EGYPTE. — 1. La fuite, 2. le plan divin 308
Vingt-unième jour. — MARIE A NAZARETH. — 1. Jésus entre Marie et Joseph, 2. Jésus dans la famille 313
Vingt-deuxième jour. — JÉSUS PERDU ET RETROUVÉ. — 1. Commentaire du récit évangélique, 2. ce voyage à Jérusalem est un symbole 319
Vingt-troisième jour. — LE MIRACLE DE CANA. — Commentaire du récit évangélique 324
Vingt-quatrième jour. — MARIE PENDANT LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS-CHRIST. — 1. Ce qu'elle faisait durant ce temps, 2. leçon morale pour chacun de nous 329
Vingt-cinquième jour. — MARIE PENDANT LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS. — 1. Les joies et les douleurs de Marie, 2. les joies et les douleurs de l'âme chrétienne 334
Vingt-sixième jour. — MARIE AU PIED DE LA CROIX. — 1. Ce que Marie y souffre et comment elle endure son martyre, 2. le martyre de chaque âme chrétienne... 339
Vingt-septième jour. — MARIE AU PIED DE LA CROIX. — Comment elle y enfante dans la douleur 345
Vingt-huitième jour. — MARIE ET SON CULTE DANS L'ÉGLISE, perpétué depuis la maison de S. Jean jusqu'à nos jours 350
Vingt-neuvième jour. — MARIE A LA RÉSURRECTION. — 1. Un usage espagnol, 2. Jésus ressuscité apparaît à sa mère, 3. la foi de Marie 357
Trentième jour. — MARIE A L'ASCENSION. — 1. L'espérance est un besoin de l'humanité, 2. l'espérance chrétienne, 3. sur quoi elle repose 362
Trente-unième jour. — MARIE AU CÉNACLE. — 1. Pourquoi Marie était au Cénacle, 2. comment Marie peut être appelée la Mère de la Foi, 3. résumé historique... 367
CLÔTURE. — L'ASSOMPTION. — 1. Le triomphe, 2. Marie dans le ciel. 373

DISCOURS PAR Mgr D'HULST

CRAINTE ET CONFIANCE 379
LE ROLE SCIENTIFIQUE DES FACULTÉS CATHOLIQUES. — 1. Il nous faut des foyers scientifiques chrétiens, 2. nos Facultés répondent à ce besoin 389
L'EMPOISONNEMENT DE LA SCIENCE. — Profitons de l'exemple de nos adversaires se liguant d'une ligue : 1. populaire, 2. scientifique. Voilà le péril, voilà le modèle 396
LA MISSION CHRÉTIENNE DE LA SCIENCE. — 1. Quelle est la mission de la science, 2. comment la science remplira ce rôle 405
LE VRAI TERRAIN DE LA LUTTE ENTRE CROYANTS ET INCROYANTS.— 1. Pouvons-nous garder la science, qui est la position maîtresse? 2. comment nous pouvons la garder 414
PANÉGYRIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.— 1. Quel fut, à l'égard des besoins de son temps, le rôle du Docteur Angélique? 2. Comment les organes de la science sacrée doivent comprendre et remplir, à l'égard du temps présent, une mission à la fois pareille et diverse 427

DISCOURS INÉDITS DE Mgr DE LA BOUILLERIE

L'ANGE DE LA FAMILLE 442
LA CHAPELLE DOMESTIQUE 444
ALLOCUTION POUR LE MARIAGE DE DEUX FERMIERS 447
LES PETITS VAGABONDS (discours de charité) 449

NOTRE-DAME DE LOURDES (PROVENÇAL ET FRANÇAIS)

Par M. l'abbé GRIMAUD 459
Lourdes a été : 1. le plus grand théâtre du miracle, 2. le plus saint théâtre de vertus.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT, CONFÉRENCES

Par M. l'abbé FRÉMONT 482
Première Conférence. — QU'EST-CE QUE L'ÉGLISE? QU'EST-CE QUE L'ÉTAT? — 1. Nature intime du catholicisme, 2. nature intime de la société civile 482
Deuxième Conférence. — PRINCIPES GÉNÉRAUX QUI DOIVENT RÉGLER LES RAPPORTS DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT. — 1. La société civile et la société religieuse peuvent-elles vivre, côte à côte, sans rapports et se mouvoir dans une sphère entièrement séparée? 2. Ces deux sociétés ayant des rapports nécessaires, quel sont les principes généraux qui doivent les régir? 502
Troisième Conférence. — EXAMEN RAISONNÉ DES DIVERSES SITUATIONS OU L'ÉGLISE ET L'ÉTAT PEUVENT SE TROUVER A L'ÉGARD DE L'UN ET DE L'AUTRE. L'HYPOTHÈSE APRÈS LA THÈSE. — Les trois hypothèses : 1. Persécution, 2. Sympathie, 3. Partiellement admise et partiellement rejetée 525
Quatrième Conférence. — RÔLE HISTORIQUE DU CLERGÉ FRANÇAIS PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — 1. Il demandait les réformes, 2. sa dignité et la vente des biens ecclésiastiques, 3. son héroïsme pendant la persécution 544
Cinquième Conférence. — SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT. — 1. Etait-elle possible en 1800? Est-elle possible aujourd'hui? 566
Sixième Conférence. — LA RELIGION NOUVELLE. — 1. On avait essayé, mais en vain, de fonder trois religions nouvelles, 2. tout autre système religieux que le catholicisme eut échoué, et échouerait encore infailliblement 586
Septième Conférence. — LE CONCORDAT. — 1. Qu'est-ce que le Concordat? 2. Ce qu'il faut penser des articles organiques; 3. Avantages du Concordat pour la société civile et pour la société religieuse 599

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Marseille. — Imprimerie S. Thomas d'Aquin.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 0106366696

CT 2985 .R507 V

CE BCT 2985
.R507 VC02
COO RICARD, ANTC ORATEURS SAC
ACC# 1034839

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 15 12 0